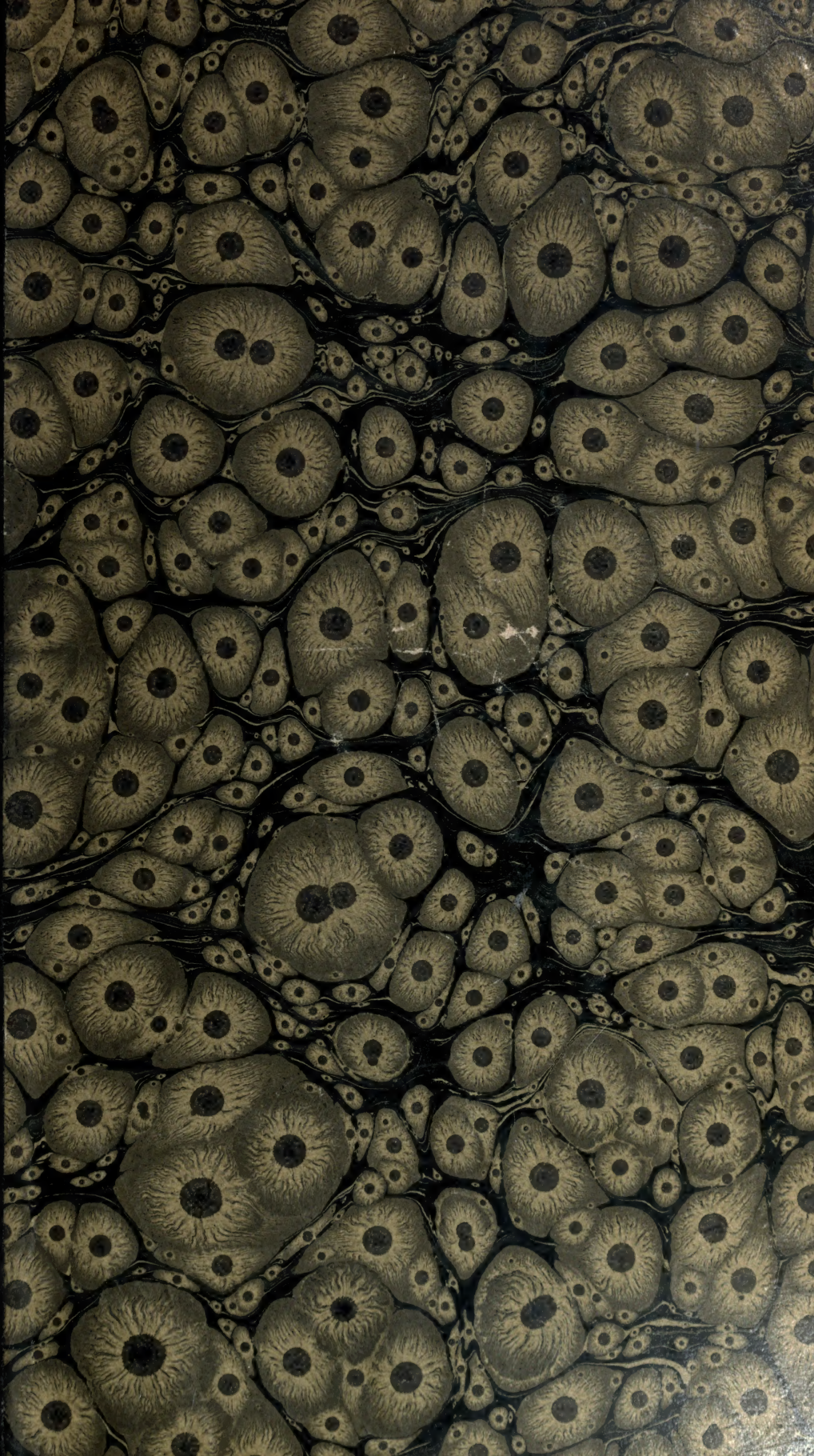


Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/recueildesdiscou01acaduoft

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RECUEIL
DES DISCOURS
RAPPORTS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1880 — 1889

PREMIÈRE PARTIE

954
1/5

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXXV

AS
162
P379
1880-89
pt. 1

I

DISCOURS

DE RÉCEPTION

DISCOURS

DE M. TAINE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 15 JANVIER 1880, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DE LOMÉNIE.

Messieurs,

Vous m'avez donné à retracer la vie d'un homme qui a fait beaucoup de portraits historiques ; je n'ai qu'à suivre son exemple. Il aimait les détails précis, les textes authentiques, l'histoire vraie, et il avait raison : aujourd'hui la simple vérité suffira pour le louer.

M. Louis de Loménie était issu d'une famille noble et peu riche, établie depuis plusieurs siècles à Faye, près de Limoges. Selon l'ancien usage, les aînés restaient au logis et, de père en fils, se transmettaient le petit domaine ; les

cadets allaient au loin chercher fortune. Au commencement du XVIIe siècle, l'un de ceux-ci, François de Loménie, fut évêque de Marseille, et son neveu, qu'il avait emmené avec lui, fit souche en Provence. Cinquante ans plus tôt, à Paris, un autre, Martial, tué dans la Saint-Barthélemy, avait fondé la maison des Loménie de Brienne. De cette branche naquirent le cardinal de Loménie, premier ministre sous Louis XVI, et son frère, le comte de Brienne, ministre de la guerre, bienfaiteur de sa province, dont trente villages vinrent demander la grâce à la Convention. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, avait cherché des fils adoptifs dans sa famille de Provence et dans sa famille du Limousin; la première offrait trois jeunes gens presque élevés, militaires ou marins; ils furent choisis, et il leur en coûta cher, car ils furent guillotinés tous les trois, le même jour que Madame Élisabeth. — Dans la modeste maison du Limousin, on se racontait ces tragédies et aussi ces grandeurs; on se souvenait volontiers d'avoir « cousiné » avec une famille historique. Ce souvenir dura dans M. de Loménie, non pas étalé ou même visible, mais enfoui, intime, et d'autant plus efficace. Il y a là un trait de caractère, et je ne crains pas de le marquer. Dans une âme vulgaire, un pareil sentiment n'eût fait que multiplier les prétentions et enfler la vanité; chez M. de Loménie, il a trempé la volonté et affiné la conscience. Un cœur noble se dit que noblesse oblige; par suite il s'interdit beaucoup de complaisances qu'un autre se croirait permises, et il se commande beaucoup d'efforts dont un autre se croirait dispensé.

Entre la qualité et la condition de la famille, le contraste était grand. Rien de moins seigneurial que la vie d'un

gentilhomme campagnard au commencement de notre siècle, surtout dans les provinces reculées, et le Limousin était alors une des provinces les plus arriérées de la France. M. de Loménie nous a décrit en témoin oculaire (1) ces bourgades qui n'étaient guère que de grands villages : des rues tortueuses, étroites, pavées de petits cailloux pointus, entrecoupées de cloaques; sur la voie publique, des enfants déguenillés, pieds nus dans la boue argileuse, des porcs indisciplinés qui cherchent leur pâture; toute la malpropreté et toute la monotonie des habitudes rurales; nulle réunion sauf le jour du marché; ce jour-là, les paysans étalant avec orgueil leurs deux objets de luxe, une paire de souliers et un vaste parapluie de cotonnade bleue ; sur la place, quatre ou cinq oisifs qui vaguent d'un pas lent, des avocats en sabots et en casquette, un vieux journal à la main; de loin en loin, pour toute diversion, un passage de troupes, apparition grandiose qui appelle sur le pas des portes les hommes en grands chapeaux et les femmes en bonnets plats. — Quelques-uns de ces bourgs, anciens chefs-lieux de bailliage, avaient été de petites capitales rustiques, et conservaient une aristocratie locale. A Saint-Yrieix, où naquit M. de Loménie, au bout de la longue rue presque unique, les vieilles familles s'étaient groupées sur une éminence, autour d'un quinconce d'arbres : selon un mot significatif, ils étaient les gens *du haut*. Mais leurs maisons, pour être plus antiques, n'étaient guère plus ornées ni plus commodes. — Nous avons tous connu, dans notre enfance, des

(1) *Galerie des Contemporains*, tome VIII, biographie de Dupuytren.

intérieurs semblables : il y a soixante ans, dans la petite noblesse, comme dans la bourgeoisie moyenne, les besoins étaient bornés et la vie sobre. On ne s'inquiétait ni d'élégance ni de confortable ; on était dur aux intempéries ; on n'avait point de curiosités ; on ne songeait pas à voyager ; le corps, moins délicat, ne redoutait pas le malaise ; l'esprit, moins exigeant, n'éprouvait pas l'ennui. Une famille entière vivait avec cent louis par an, quelquefois avec cinquante. On se contentait d'une servante unique, payée trois francs par mois, en sabots, qui ne parlait que patois, mais qui épousait les intérêts de ses maîtres et restait sous leur toit jusqu'à sa mort. Il y avait un salon, dont les fauteuils avaient été rajeunis au moyen d'une vieille robe de noces ; mais il ne s'ouvrait qu'aux jours d'apparat, et la pièce la plus habitée était la cuisine. C'est là que l'on mangeait, qu'on se tenait à l'ordinaire, et que tous les soirs, sans s'apercevoir de la fumée, la dame, avec sa servante, fabriquait ou entretenait tout le linge de la maison, à la lumière d'une seule chandelle que faisait vaciller le vent de la porte. — Si simple que fût cette vie, le père de M. de Loménie la trouvait encore trop apprêtée et trop mondaine : il avait gardé les instincts militaires et ruraux de sa race. « La noblesse campagnarde d'autre-« fois, dit le marquis de Mirabeau, dormait sur de vieux « fauteuils ou grabats, montait à cheval, allait à la chasse « de grand matin, se rassemblait à la Saint-Hubert et ne « se quittait qu'après l'octave de la Saint-Martin.... Elle « menait une vie gaie et dure, volontairement, coûtait « peu de chose à l'État et lui produisait plus par sa ré-« sidence et son fumier que nous ne lui valons aujour-

« d'hui par notre goût, nos recherches et nos vapeurs. » Tel était le vieux gentilhomme, énergique, indépendant, porté par toutes les habitudes de son corps et de son cœur vers les exercices, les rudesses et la liberté des camps et des champs. Volontaire en 1792, il avait été soldat pendant dix ans, puis, quittant le service, pendant douze autres années, il avait lui-même exploité sa métairie. A présent, transplanté dans la ville par son mariage, il y était désœuvré, il s'y trouvait à l'étroit et captif, il devenait taciturne et sombre, et ne reprenait un peu de gaieté qu'à cheval, avec son fils, en pleine campagne et au grand air.

II

Un monde, comme celui-ci, étroit et rustique, ne convenait guère à un jeune homme de goûts délicats; mais, pour en sortir, il fallait faire acte de volonté. Ce sont de pareils actes, répétés et soutenus dès la première adolescence, qui décident des talents et des destinées. — Un oncle de M. de Loménie, officier dans la garde royale, obtint pour lui une demi-bourse au collège d'Avignon. C'était bien loin : la diligence mettait alors quatre jours et quatre nuits à faire le voyage. Le déchirement est grand, lorsque, pour la première fois, on quitte la maison maternelle; il n'y en a peut-être point de plus pénible, et, pour cet enfant, il était pire que pour un autre, car il savait qu'il ne reviendrait pas avant quatre ans. La cinquième année, après les vacances, le matin du départ, sa douleur fut si

vive, que sa mère, toute ferme qu'elle fût, se troubla et voulut le garder. Mais son application et ses succès lui avaient valu, au lieu d'une demi-bourse, une bourse entière, et il était déjà homme, c'est-à-dire décidé à se suffire et capable de se maîtriser. « Non, mère, dit-il, donnez-moi mes habits, il faut que je m'en aille. » — Les études faites et les grades obtenus, il restait à trouver une carrière. Nous disons alors aux jeunes gens que le monde est tout grand ouvert devant eux ; la vérité est qu'ils doivent se l'ouvrir, de leurs propres mains, avec effort. C'est le moment critique : on est tenu de choisir une voie et pour toute la vie ; mais comment choisir entre tant de voies, quand on n'en a essayé aucune ? Ordinairement l'on prend au hasard ou l'on se laisse pousser. Seule la vocation vraie est un guide sûr ; encore a-t-elle besoin de temps pour se connaître et de tâtonnements pour se diriger. — M. de Loménie passa quatre ou cinq années, d'abord chez son père, puis à Orléans chez son oncle, puis à Paris où il fit son droit. On aurait voulu qu'il revînt avocat pour exercer dans sa petite ville ; mais il avait connu par expérience les mœurs insipides ou tracassières de la province, et cette routine, demi-contentieuse, demi-végétative, lui faisait horreur. Avant tout, il aimait l'indépendance et l'étude, et, dans sa chambre garnie de la rue Saint-Jacques, il jouissait pleinement de ces deux biens. « Paris, écrivait-il (1), est un séjour délicieux « pour toute âme qui pense, pour toute âme qui comprend « que boire, manger et dormir ne sont pas le seul but pour « lequel la Providence nous a placés sur la terre... Son

(1) Lettres du 9 janvier et du 8 mai 1835.

« grand charme est dans cette facilité d'isolement, dans « ce calme, ce recueillement qu'on peut y trouver au mi- « lieu du tumulte... Une visite tous les quinze jours est « plus que suffisante pour entretenir les relations... Il « m'arrive quelquefois de rester toute la journée sans « adresser la parole à un être humain, sauf quelque bon- « jour ou bonsoir échangé en passant avec un camarade « aussi affairé que moi. » — Il faisait de vastes lectures, il achevait d'apprendre l'anglais et l'allemand, il traduisait l'*Histoire du droit de succession* de Gans, il insérait dans un journal son premier article sur Goëthe, il apercevait l'envers et les dessous de la vie littéraire, il découvrait combien il est difficile d'être à la fois homme de lettres et indépendant. A aucun prix, il ne voulait écrire par ordre et dans un sens donné : les complaisances répugnaient à sa fierté. A aucun prix, il ne voulait se mettre en scène et attrouper la foule autour de son nom ; l'éclat bruyant répugnait à sa réserve. Ayant entrepris la *Galerie des contemporains illustres,* il décida que l'œuvre serait toute à lui et qu'elle serait anonyme. La première livraison parut en 1840 ; il était son propre éditeur, et, avec une exagération un peu ironique, il signait : *un homme de rien.*

L'entreprise était périlleuse : à vingt-quatre ans, inconnu, sans amis, sans fortune, avec quelques centaines de francs pour avances, composer et publier à ses frais dix volumes, cent huit biographies, décrire clairement et juger pertinemment des œuvres et des actions de toute espèce, vies de militaires, de diplomates et de ministres, de sculpteurs, de peintres et de musiciens, de chimistes, de physiciens et de naturalistes, de poètes et de philo-

sophes, d'utopistes et de conquérants, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Grèce et jusqu'en Orient, exposer l'état des affaires, de l'art et de la science, en chaque pays et à chaque époque, afin d'expliquer les actes du politique, les créations de l'artiste et les découvertes du savant : pour s'imposer et porter ce fardeau, il fallait, avec la témérité qui ne messied pas à la jeunesse, une énergie et une persévérance dont peu de jeunes gens et même d'hommes faits sont capables. « On n'a pas idée d'une vie comme la mienne, « écrivait M. de Loménie à sa mère (1). Votre fils ne quitte « pas son éternelle robe de chambre et ses éternelles pan- « toufles. Imaginez un homme qui passe sa journée à lire « plusieurs livres pour en composer d'autres et qui fait ce « métier, assis sur son fauteuil, la poitrine penchée sur son « bureau, depuis le premier janvier jusqu'au 31 décembre. « Voilà ma vie : je ne quitte pas mon cabinet une fois en « quinze jours. Heureusement j'ai un petit jardin, grand « comme la main, dans lequel je me promène; sans cela, je « me dessécherais ainsi qu'une momie... Je n'entre plus « dans un salon sans être assailli de reproches : que deve- « nez-vous? que faites-vous donc? on ne vous voit plus. — « Et je ne puis parvenir à faire croire aux gens du monde « que ma vie se passe ainsi tout entière, de mon lit à mon « bureau, et de mon bureau à mon lit. »

Il n'avait pas trop de tout ce temps pour écrire comme il l'entendait. « Vous connaissez, disait-il (2), ma manière

(1) Lettres du 1er octobre 1842 et du 9 juillet 1844.

(2) Lettres du 9 juillet 1844 et du 15 août 1845.

« de travailler, vous m'avez vu passer des jours entiers « sur une page dont je n'étais pas content. Eh bien, je « suis toujours le même, et, tandis que je m'évertue à « chercher le mieux, le temps s'écoule, la nécessité presse, « et il faut toujours que je finisse par publier des choses « dont je ne suis pas satisfait... Vous le dites bien : à quoi « me sert-il de travailler comme un mercenaire pour join- « dre péniblement les deux bouts à la fin de l'année? En ce « temps-ci, on ne peut guère vivre de sa plume qu'à con- « dition de produire beaucoup, vite et facilement... Je le « sais : il faudrait écrire à l'heure, à la toise, sans s'in- « quiéter de servir au public la vérité ou le mensonge, « comme je vois faire à tant d'autres qui tiennent plus à « l'argent de la foule qu'à l'estime des honnêtes gens. « Quant à moi, je ne puis agir ainsi ; c'est en vain que la « nécessité me talonne et que je pense aux mille besoins « que je voudrais satisfaire pour vous encore plus que « pour moi. Ma plume se refuse absolument à marcher « plus vite, ma conscience me force à raturer sans cesse, « et mon esprit s'épuise à la recherche d'un mieux qu'il « n'atteint jamais. »

Une autre difficulté était l'embarras d'écrire sur des personnages vivants, tous considérables, tous accoutumés aux hommages, chacun d'eux entouré de son parti, de sa coterie, de ses amis encore plus exigeants et plus intolérants que lui. — Aujourd'hui dans la démocratie, le talent nuit parfois au caractère comme jadis le rang dans la monarchie, et l'état de grand homme est aussi difficile à tenir que celui de grand seigneur. Bien souvent, en devenant très célèbre, un homme devient presque incapable d'écouter la vérité.

Il s'est enfermé dans sa gloire, comme une idole dans son sanctuaire ; autour de lui, son petit groupe intime, ses adorateurs quotidiens donnent le ton aux visiteurs ; on ne l'aborde plus que le front baissé, avec des phrases convenues ; toute parole sincère lui semble une inconvenance, et, si par hasard il daigne la bien prendre, ses admirateurs, troublés dans leur culte, ne manqueront pas de s'en offenser. — Comment faire pour ne pas offenser tant de gens susceptibles? Comment faire pour marcher droit à travers tant d'amours-propres ombrageux, de passions irritables et d'intérêts froissés? — Sur ces charbons ardents M. de Loménie marcha avec autant de sécurité que sur des cendres éteintes. Au plus fort des haines sociales et des combats politiques, il écrivit sur M. de Chateaubriand et sur M. de la Fayette, sur M. de Lamennais et sur le Père Lacordaire, sur MM. Garnier-Pagès et Carrel, sur MM. Molé, Thiers et Guizot, comme sur lord Palmerston et sir Robert Peel, avec une liberté complète, sans aucun souci de choquer ni de plaire, mais avec cette mesure, cette décence de ton, cette urbanité qui sont les compagnes naturelles de l'étude attentive, du bon sens et de la bonne foi. — Cependant il résistait aux sollicitations des partis, il refusait de s'enrôler sous un drapeau, il ne se laissait lier par aucune attache, il se confinait obstinément dans son travail, dans sa solitude et dans sa pauvreté. « Il ne tiendrait qu'à moi, disait-il (1), « d'être plus riche, je n'aurais qu'à faire de ma plume « métier et marchandise, elle est maintenant assez goûtée

(1) Lettre du 18 septembre 1847.

« du public... mais le métier de saltimbanque n'est pas « mon métier. Mes goûts sont simples, et je ne sens les in- « convénients de la pauvreté que lorsqu'il faut me priver « du plaisir de donner, qui est pour moi le plus grand de « tous. » — Afin de mieux garder son franc parler, il avait pris le parti, non seulement de ne rien demander, mais encore de n'accepter rien. En 1846, écrivant la biographie de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, il n'avait pas ménagé les critiques ; les piqûres de tout genre, politiques et littéraires, y abondaient. M. de Salvandy, en galant homme et en homme de cœur, voulut bien ne pas les sentir ; au contraire, il vit dans M. de Loménie un talent et un caractère, et, l'année suivante, il lui fit demander ce qu'il désirait, ajoutant que « l'Université était prête à le recevoir les bras ouverts. » « Je répondis, raconte M. de « Loménie, que je ne voulais rien, mais que, puisque le « ministre était si obligeant pour moi, je le priais de don- « ner de l'avancement à un de mes anciens professeurs « qui a vingt ans de services. Là-dessus, il m'a écrit une « lettre des plus gracieuses pour me dire qu'il espérait que « je lui fournirais une occasion de m'être agréable per- « sonnellement. » — Entre un ministre et un écrivain, une pareille correspondance est rare, surtout lorsque, comme celle-ci, par la volonté de l'écrivain, elle n'aboutit pas. « Je présume bien, disait encore M. de Loménie à sa « mère, que vous allez me blâmer ; mais que voulez-vous ? « Le peu de talent que j'ai tient à ma parfaite indépen- « dance, et, le jour où je ne pourrais plus dire poliment la « vérité à tout le monde, je perdrais la moitié de ma « valeur. »

Dans cette longue galerie, tous les portraits ne sont point de mérite égal. Plusieurs, notamment ceux des militaires et des savants, ne sont que des réductions, et M. de Loménie lui-même en avertit ses lecteurs ; pour les sujets spéciaux, il allait puiser dans les auteurs spéciaux; il abrégeait, arrangeait, adaptait à l'intelligence et à l'attention du lecteur les monographies techniques. — D'autres portraits, ceux des peintres, sculpteurs et musiciens, sont plutôt des esquisses ; l'auteur ne prétend point être critique d'art ; il est allé à l'Opéra et au Conservatoire, aux Expositions et au Musée, il se souvient de ses impressions, il parle d'art en homme du monde ; c'est peut-être la meilleure façon d'en parler aux gens du monde. — Au contraire, dans les vies de lettrés et surtout dans les vies de politiques, son opinion est à la fois personnelle et mûrie. On peut citer en exemple son portrait de la Fayette ; nous n'en avons pas de meilleur, et il n'y en avait pas de plus difficile à faire, car le personnage était devenu légendaire; nulle part on ne l'a jugé avec moins de préventions et avec plus de droiture, avec une si exacte appréciation des circonstances, avec une impartialité si soutenue, avec un discernement si sûr; aujourd'hui encore, l'article serait lu avec profit et par tout le monde. Quantité de grands morceaux, entre autres l'étude sur Fourier et Saint-Simon, sont aussi solides ; on s'instruit toujours avec un auteur qui a pris la peine de réfléchir et de s'informer. — D'ailleurs avec celui-ci l'on s'instruit agréablement. A travers les discussions et les exposés d'affaires, court une veine d'ironie mesurée et parfois gaie. Il a de la verve, la verve de la jeunesse ; la plupart de ses débuts sont heureux ;

dès la première page, au moyen d'une anecdote, il met son personnage en scène. Souvent il l'a vu, et le décrit tel qu'il l'a vu, dans son intérieur, avec son costume, son geste, sa physionomie. Pour les amateurs d'histoire vraie, ces sortes de croquis ont un grand prix; car ils saisissent au vol une minute fugitive d'une vie illustre, ce qui permet à l'imagination de reconstituer le reste. Avec M. de Loménie, on a le plaisir de visiter George Sand chez elle au fond de la Chaussée d'Antin, et Augustin Thierry chez lui dans sa retraite de Montmorency, d'observer la démarche de M. de Chateaubriand dans la rue et l'attitude de M. Thiers à la tribune, de suivre un de ces monologues « sans point ni virgule » par lesquels M. de Humboldt, « avec un sang-froid imperturbable, la tête penchée, les yeux en terre », prenait à lui seul la conversation pendant deux heures d'horloge et déversait le trop-plein de son puits sans fond. — Grâce à ces mérites divers, « l'homme de rien » devenait un écrivain considéré ; l'ouvrage, avant d'être achevé, se réimprimait à plusieurs reprises, et le public répétait tout haut le nom qu'on essayait en vain de lui cacher.

III

En même temps que sa réputation, il achevait de fonder ses opinions et ses sentiments. — Deux éducations successives s'appliquent sur l'homme, l'une qu'il reçoit de sa famille quand son esprit n'est pas encore ouvert, l'autre qu'il reçoit de la compagnie qu'il fréquente à l'âge

où son esprit s'ouvre : la seconde est presque aussi puissante que la première. A vingt-quatre ans, le salon où l'on va tous les huit jours est la dernière et suprême école : on y forme son idée des hommes et de la vie, et on la forme d'après les exemples qu'on y trouve encore plus que d'après les discours qu'on y entend. — Recommandé par son œuvre et présenté par M. de Chateaubriand, M. de Loménie avait été accueilli de très bonne heure à l'Abbaye-au-Bois, et il en devint bientôt l'un des hôtes les plus intimes. Jusque-là, il avait vécu presque seul; les camaraderies ordinaires lui déplaisaient; il y trouvait de la rudesse et même du cynisme. D'ailleurs, à la société des hommes, il préférait celle des femmes; leurs impressions lui semblaient plus fines et plus neuves que les nôtres; il se serait senti moins à l'aise dans un cercle que dans un salon. — Celui-ci était singulier, et, en vérité, d'espèce unique; on allait le chercher dans un quartier peu élégant, fort loin du centre, et, ce qui est plus étrange, dans un couvent. Pendant six ou sept années, les visiteurs avaient dû monter au troisième étage, par un escalier raide, pour s'asseoir à l'étroit dans un appartement petit, carrelé, mal distribué. A présent, transporté au premier étage, le logis, plus commode et plus large, n'était guère plus somptueux. Un portrait de Mme de Staël par Gérard, un portrait de Chateaubriand par Girodet, le tableau de *Corinne au cap Misène,* une harpe, un piano en faisaient les principaux ornements. — Aucun attrait vif, irritant ou sensible; on n'y donnait point à dîner, on n'y conspirait point, on n'y fondait point une littérature nouvelle; ce n'était pas un rendez-vous pour

des politiques de la même opinion, ni pour des lettrés de la même école. La maîtresse de la maison avait soixante ans passés; depuis quinze ans ses cheveux avaient blanchi; elle devenait aveugle. Mais, jusqu'à cinquante ans, elle avait été la plus belle personne du siècle; sa grâce était encore la même, et sa pureté n'avait jamais été ternie par l'ombre d'un soupçon. Il y avait des douceurs pénétrantes dans sa bonté toujours prête, et la finesse de son tact n'avait d'égale que la fermeté de ses sentiments. Sous tous les régimes, elle avait servi les vaincus; sous aucun régime, elle n'avait flatté les vainqueurs. Elle avait été fidèle à ses amis jusqu'à se faire exiler par le premier Napoléon; plus tard, quand le prince qui devint Napoléon III fut prisonnier d'État, elle lui rendait visite à la Conciergerie. Maintenant, elle dépensait les dernières années de sa vie à consoler ou distraire M. de Chateaubriand attristé, malade et vieilli. De la plus haute opulence, elle était tombée dans la médiocrité étroite sans cesser de sourire, et, pour retenir ou attirer autour d'elle l'élite de la société polie, ce sourire suffisait; quand on l'avait vu une fois, on voulait le revoir toujours. L'humanité n'est pas toujours aussi égoïste ni aussi grossière qu'on le suppose; un instinct secret la porte vers les figures idéales; quand elle croit en apercevoir une, elle tombe à genoux. Le politique est alors tout surpris d'oublier son ambition, l'homme de lettres son amour-propre, l'homme d'affaires ses intérêts; l'abnégation ne lui coûte plus, il sent tressaillir en lui un poète et un chevalier, il est heureux de se dévouer, il a les sentiments de Dante et de Pétrarque. — Autour de Mme Récamier,

ces sentiments étaient ordinaires; M. de Loménie en a cité un exemple qui est touchant. Il y avait au ministère des finances un vieux chef de bureau, silencieux, brusque et parfois même un peu bourru; parent de Mme Récamier, introduit dans le salon dès sa première jeunesse, il avait pour elle une sorte de culte; afin de la quitter le moins possible, il s'était logé juste en face, rue de Sèvres; quand il ne la voyait pas, il voyait du moins ses fenêtres. Pendant trente ans, le grand intérêt de sa vie fut de venir savoir chaque matin si elle était gaie ou triste, de faire des courses pour elle dans la journée, et de dîner à sa table le soir. Elle perdait la vue, et n'avait pas de lectrice; il s'offrit, fut accepté. Les premières séances furent pénibles; son accent était à la fois empâté et saccadé; il lisait avec une telle volubilité qu'on le suivait très-difficilement. Cependant, pour ne pas lui faire de peine, Mme Récamier faisait mine de le comprendre, et persistait à l'écouter. Au bout de quelques semaines, on découvrit avec étonnement que son débit s'était ralenti, que ses vices de prononciation avaient disparu, qu'il lisait mieux, puis, qu'il lisait bien. Sans que personne l'eût averti, éclairé par son cœur encore plus que par son esprit, il avait reconnu son insuffisance; le vieillard de soixante-dix ans s'était remis à l'école; tous les jours, de grand matin, il allait en secret chez un professeur de lecture, puis, au retour, il s'exerçait chez lui pendant plusieurs heures; c'est ainsi qu'à force de travail il avait vaincu la plus tenace des habitudes, un défaut physique et contracté par la pratique de toute une vie. — D'autres attachements, celui de

M. Ballanche, celui de M. Ampère, étaient aussi profonds. Dans un pareil monde, le désintéressement, la délicatesse, la discrétion étaient de règle, et le ton des entretiens correspondait à l'élévation des sentiments. On y dédaignait l'argent, on n'y encensait pas la force, on ne s'y courbait point devant le succès; le talent lui-même n'avait que la seconde place; on réservait la première à la noblesse du cœur, à l'intégrité du caractère, à la rectitude de la conduite. Peu importait la fortune, le rang, la célébrité, la puissance; quel que fût le personnage, on ne prisait en lui que la culture supérieure de l'intelligence et de l'âme. — M. de Loménie trouvait là des goûts semblables aux siens, et s'y confirma dans ses préférences. Son talent, encore un peu flottant, se fixa; son jugement se mûrit; son style, déjà sérieux et réfléchi, atteignit, par l'observation soutenue des plus exactes bienséances, la gravité, la dignité, l'ampleur, et, du biographe vif et libre, on vit se dégager le critique, le moraliste, l'historien que nous connaissons.

IV

Ordinairement nous mettons des titres abstraits à nos livres d'histoire : histoire de la littérature ou de l'art, histoire de la diplomatie, du droit public, de la philosophie, histoire de la France au XVIIIe siècle. — Ce sont là des abstractions, et il ne faut pas qu'elles nous cachent les choses. Qu'y a-t-il en France au XVIIIe siècle? Vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants, vingt millions de vies,

vingt millions de fils qui s'entre-croisent et font une trame. Cette trame immense aux innombrables nœuds, nulle mémoire, nulle imagination n'est capable de se la représenter distinctement tout entière. D'ailleurs nous n'en avons plus que des débris, quelques lambeaux décolorés, quelques fragments épars. Et pourtant elle est le véritable objet de l'histoire; l'historien ne travaille que pour la recomposer; s'il renoue les morceaux des fils apparents, c'est pour y rattacher les myriades de fils disparus. Dans son esprit comme dans la nature, la première place appartient aux multitudes inconnues. Tant de créatures humaines qui ont vécu, qui ont peiné, qui sont mortes et n'ont laissé de trace après elles qu'un nom inscrit sur le registre d'une paroisse, qui étaient-elles? Comment ramener un rayon de lumière sur cette foule que l'ombre a recouverte et qui semble être descendue pour toujours dans les profondeurs de l'oubli? — Par bonheur, autrefois comme aujourd'hui, dans la société il y avait des groupes, et, dans chaque groupe, des hommes semblables entre eux, nés dans la même condition, formés par la même éducation, conduits par les mêmes intérêts, ayant les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes mœurs, la même culture et le même fond. Dès que l'on en voit un, on voit tous les autres : en toute science, nous étudions chaque classe d'objets sur des échantillons choisis.—Il ne s'agit donc que de retrouver des échantillons de l'homme et de la femme au XVIIIe siècle, et de les retrouver à tous les degrés de l'échelle sociale, c'est-à-dire de prendre les figures distinctes et principales, celles qui, par leur banalité ou leur relief, peuvent servir de moyenne ou de type : ici le prince du sang, le grand sei-

gneur de cour, le prélat, le parlementaire, le financier et l'intendant; là le gentilhomme de campagne, le curé, l'employé, l'avocat et le marchand; plus loin le petit laboureur propriétaire, le métayer, l'artisan et enfin le gueux demi-mendiant, demi-bandit.—Trois ou quatre exemples suffiront pour reconstituer chacune de ces figures ; mais il faut qu'ils soient copieux et minutieux ; tous les détails, tous les accessoires, tous les alentours sont requis. Car la vie d'un homme ne se compose pas seulement des évènements notables que racontent les mémoires ordinaires : elle est la série continue de toutes les sensations, pensées, sentiments, actions grandes et petites, qui ont rempli ses journées depuis sa naissance jusqu'à sa mort. — Ici encore il nous faut trouver des échantillons : entrons dans l'intimité de notre personnage, cherchons l'emploi circonstancié de toutes les heures d'une de ses journées et de tous les jours d'une de ses semaines. En plusieurs cas, l'on y parvient; alors seulement on le connaît, et l'on est en état de répondre aux cinq ou six grandes questions qui se posent à son endroit et à l'endroit de sa classe. — D'abord qu'est-ce qu'il produit et qu'est-ce qu'il consomme? Pendant combien d'heures par jour, avec quelle intelligence et quelle application vaque-t-il à une œuvre utile ou inutile? Qu'est-ce qu'il mange et boit, comment est-il logé et vêtu, avec quel luxe ou quelles privations, et, en tout cas, avec quelle dépense? — En second lieu, quelle idée a-t-il de la famille et de la patrie? De quelle façon entend-il l'amour, le mariage, la paternité? Comment se figure-t-il l'État dans lequel il est compris, le gouvernement auquel il obéit, la hiérarchie sociale où il occupe une

place? Quels sont les motifs et quelles sont les limites de sa confiance et de son dévouement, ou de sa résignation et de sa patience? — Enfin quelle notion précise ou vague se fait-il du beau, du bien et du juste, de l'ordre et du principe du monde? Comment envisage-t-il la mort et qu'est-ce qu'il craint ou espère par-delà le tombeau? — De ces sentiments principaux dérivent les autres; lorsque nous les avons constatés et définis, nous saisissons dans chaque groupe les volontés profondes qui poussent et dirigent les hommes; nous prévoyons avec certitude la ligne générale de leur conduite; par suite, nous comprenons la force et le sens du courant qui emporte la société tout entière. — Ainsi la monographie est le meilleur instrument de l'historien; il la plonge dans le passé comme une sonde et la retire chargée de spécimens authentiques et et complets. On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages; il n'y a qu'à les bien faire et à les bien interpréter.

V

Deux opérations de ce genre ont été entreprises par M. de Loménie, l'une, sur Beaumarchais, qu'il a conduite au terme, l'autre, sur les Mirabeau, qui, après vingt ans de travail, interrompue par la mort, reste suspendue au milieu de son cours. On ne vient à bout de pareilles tâches que par un effort très grand et très prolongé. La seule correspondance du bailli et du marquis de Mirabeau comprend quatre mille lettres, cha-

cune de dix ou douze pages in-folio ; à n'y prendre que les passages qui traitent de choses générales, on en ferait plus de trente volumes. Ajoutez aux lettres intimes les imprimés de toute dimension et de toute espèce, non seulement les œuvres littéraires, économiques et politiques, mais encore les papiers d'affaires, projets, comptes, mémoires à l'appui, requêtes, factums et autres documents judiciaires. Beaumarchais, Mirabeau, le père de Mirabeau, ont plaidé pendant des années. Si l'historien veut distribuer équitablement l'éloge et le blâme, s'il est décidé à juger en conscience, il faut que, de ses propres mains, il dépouille tout le dossier, enquêtes et contre-enquêtes, répliques et dupliques, avec la compétence d'un homme de loi, avec l'exactitude d'un comptable, avec les scrupules d'un arbitre. M. de Loménie avait ces scrupules. Il a instruit à nouveau les quatre grands procès de Beaumarchais ; il a suivi dans le détail tous ceux des Mirabeau, les vicissitudes et les complications de leur guerre domestique, l'interminable duel du mari et de la femme, le conflit toujours renaissant du fils et du père ; pièces en mains, il fait l'office de rapporteur, et la solidité de ses preuves n'est égalée que par l'impartialité de ses conclusions. — Souvent, dans nos tribunaux, quand il s'agit de prononcer sur un litige technique, nous voyons des magistrats intègres différer leur arrêt, feuilleter des livres spéciaux, approfondir une question de théologie ou de chimie. Pareillement, avant d'apprécier une action ou un écrit, M. de Loménie se croyait astreint à de longues recherches collatérales. Pendant plusieurs mois, il abandonnait sa narration, il s'enfermait avec les feudistes ou les économistes,

il étudiait le droit féodal, la tenure de la propriété, l'état des justices, la théorie des physiocrates, les plans de Turgot; puis, comme toute question en suggère une autre, il passait de Quesnay à Bentham, de la morale physiocratique à la morale spiritualiste, de la vieille France à la France moderne. Sa curiosité se confondait avec sa probité. Quand on explore un pays nouveau, il est si naturel de regarder autour de soi! Il faut apprendre tant de choses, pour savoir passablement quelque chose! Ses recherches s'étendaient à l'infini, il s'oubliait, et, dans son dernier ouvrage, il avait parfois de la peine à se reprendre. — Mais, en chemin, il faisait des trouvailles. En mainte occasion, ses documents, ses exposés sont justement ceux que nous demandions tout à l'heure; car ils jettent une vive lumière sur la situation, les mœurs et les sentiments de toute une classe. — Telle est sa description de la famille Caron, si lettrée, si vive et pourtant si disciplinée : au milieu du XVIIIe siècle, dans la bourgeoisie, l'autorité paternelle demeurait intacte; cela faisait dans chaque maison un petit gouvernement naturel dont nous n'avons plus l'idée, car il était à la fois obéi et respecté. — Telle est sa peinture de l'ordre de Malte : l'institut chevaleresque et monastique, dégénérant faute d'emploi, était devenu un club d'oisifs mondains et gourmets; pendant ses deux ans d'office, le général des galères était tenu de dépenser 140,000 francs en représentation, galas, bombance et table ouverte : tant de futailles de tels vins, tant de dames-jeannes de telles liqueurs; les noms, qualités et quantités de tous les breuvages dont il devait arroser le gosier de ses convives étaient spécifiés d'avance

et tout au long. — Il n'y a qu'à ramasser des phrases dans la correspondance et les ouvrages du marquis de Mirabeau pour apercevoir en raccourci les grandes plaies de l'ancien régime, le misérable état de l'agriculture, la souffrance, les jeûnes, l'accablement et la fureur sourde du paysan, l'inégalité, l'énormité, les persécutions de l'impôt royal, ecclésiastique et seigneurial, qui lui arrache quatre-vingts francs sur cent de revenu net. — Et, d'autre part, un paquet de lettres nous montre le budget d'une famille aisée au sortir de la Terreur, un moulin à farine dans le salon, le dîner servi sur une table d'acajou sans nappe, pour menu deux pommes de terre et une assiette de haricots, la livre de viande à 28 francs, la livre de pain à 45 francs, la voie de bois à 1,400 francs; « cette lettre que j'écris, dit le correspondant, coûte « au moins 100 francs, y compris le papier, la plume, « l'encre et l'huile de la lampe. » — Dans ce vaste ensemble, les citations font corps avec le récit, les petits faits s'encadrent bien dans les réflexions générales; les grandes masses de l'œuvre se relient et s'équilibrent. A cet égard, la biographie de Beaumarchais, la seule que l'auteur ait pu achever, me semble son chef-d'œuvre. L'ordonnance en est irréprochable, et il n'y a rien de plus varié. Affaires d'argent, de galanterie, de cœur et de famille, voyages en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, intrigues et duels, procès et pamphlets, tableaux de la vie privée et de la vie publique, exposés politiques, examens critiques, curiosités littéraires, on y trouve de tout, et sans longueurs ni lacunes. Incessamment Beaumarchais y prend la parole; on l'entend, on le

voit avec tout son cortège, père, sœurs, fille, amis, ennemis, contemporains de toute qualité et de tout emploi. Désormais, quiconque voudra le connaître, devra recourir à M. de Loménie; aux célèbres *Mémoires,* au *Mariage de Figaro,* son livre reste attaché comme un commentaire indispensable. Je dirais presque que ce commentaire est définitif; et certainement l'auteur n'aurait rien laissé à faire aux autres critiques, si, par discrétion, gravité, retenue, il n'avait pas atténué quelques traits de son personnage. Il a laissé un peu dans l'ombre le faiseur et le charlatan, le gamin et le polisson. Là-dessus un grand connaisseur de la créature humaine, Sainte-Beuve, a dit avec sa perspicacité ordinaire : « Chez Beaumarchais, il y aura toujours « un cabinet secret où le public n'entrera pas. Au fond, il « a pour dieux Plutus et « un autre dieu, » ce dernier « tenant une grande place jusqu'à son dernier jour. » — Ce n'est point ici l'endroit pour étaler de pareilles tares. Notons seulement qu'avec beaucoup de talent, d'esprit, de courage et de bonté, chez cet homme si adroit et si brillant, si actif et si libéral, et si gai, il y eut toujours trop de Chérubin et trop de Figaro.

VI

Il y a mieux, mais il y a pis chez Mirabeau; M. de Loménie, écrivant ses deux biographies, ressemble à une honnête femme qui raconterait la vie de deux grandes coquettes. L'histoire lui devait un dédommagement et le lui donna en amenant sous ses yeux un modèle de

droiture, de magnanimité et d'abnégation, un de ces hommes qui font honneur à l'homme, Jean-Antoine, chevalier de Mirabeau, bailli de Malte. Il était bien de sa race, race féconde et terrible, en qui le cœur, l'esprit, l'imagination, la passion, la volonté, tous les ingrédients de la nature humaine étaient trop forts, où la précocité et l'excès étaient de règle, où tout d'abord le pêle-mêle des instincts animaux et des facultés supérieures éclatait en foudres parmi des fumées et des éclairs. Engagé à douze ans et demi dans la marine, « pendant les trois ou quatre « années qui suivirent, il ne passa pas, dit son frère, huit « jours de l'année hors de la prison, et, sitôt qu'il voyait le « jour, courait se perdre d'eau-de-vie et, de là, tomber « sur le corps de tout ce qu'il trouvait sur son chemin, « jusqu'à ce qu'on l'abattît et le portât en prison. Mais « avec cela il avait de l'honneur à l'excès, et ses chefs, gens « expérimentés, promettaient toujours à ma mère qu'il « serait un jour excellent. Cependant personne ne pouvait « l'arrêter, et *il s'arrêta tout à coup de lui-même.* » La raison lui était venue, et plus forte que le tempérament; il s'était donné une consigne, et désormais n'en dévia plus jusqu'au dernier jour, à travers les plus grands sacrifices d'argent, d'ambition et de cœur, toujours dévoué et toujours inflexible, ne trouvant à cela « d'autre mérite que « celui qu'il avait eu bien des fois en faisant son quart ou « en montant sa garde. » De la Guadeloupe, où il était gouverneur, il écrivait à son frère le marquis : « La menace « de manquer ma fortune est la plus petite qu'on puisse « me faire. Je dois à Dieu et à mon nom d'être le plus hon- « nête homme que je pourrai. Je dois à l'État mes sueurs,

« ma peine, mon sang, ma vie, pourvu qu'on ne me vexe
« pas dans mon honneur. J'ai trente-sept ans, dont j'ai
« servi vingt-cinq, et j'ai au moins vingt campagnes.
« Je pense avoir acquitté, autant que cela m'a été per-
« mis, ma dette envers l'État. Félicite-moi, cher frère.
« de ce qu'en butte ici à un amas de fripons ils n'osent
« m'accuser que d'avoir une mine trop froide ; je ne me
« refondrai pas pour eux. Quant au reproche d'être
« tranchant, je ne m'en effraye pas ; les hommes tran-
« chants sont à l'État comme le couteau courbe est au
« membre gangrené..... Compte que l'homme en place
« dans un pays comme celui-ci fait bien du mal quand il
« ne sait pas se vaincre sur l'indulgence, et en évite fu-
« rieusement par une apparente sévérité. — A l'égard
« de la Cour, je ne lui mâche pas ses vérités, je lui dis
« même ses propres fautes. Il m'importe peu de faire for-
« tune, il m'importe peu d'être caressé, mais il m'importe
« beaucoup d'avoir dit vrai, d'avoir rempli ma tâche,
« d'avoir dévoilé l'iniquité, d'avoir combattu le vice, étant
« en place... L'on ne peut dire que j'ai des maîtresses qui
« me mènent : ma maison est comme une église ; on n'y
« voit entrer que des gens qui demandent et des officiers :
« je ne donne jamais audience aux femmes qu'en un lieu
« où, de la rue, les passants peuvent me voir sans m'en-
« tendre... Les pauvres savent que justice leur sera ren-
« due sans acception de personnes, que ma porte leur est
« ouverte à toute heure,... que pas un de mes gens ne
« serait assez osé pour empêcher le plus petit et le plus
« pauvre nègre de venir me conter ses raisons... On sait
« aussi que je ne veux pas de présents ni de bien mal

« acquis, que je suis un vrai Melchisédech qui ne boit ni « ne joue, ni ne représente... et qui juge plus de procès « qu'une sénéchaussée. Les affaires m'excèdent, j'en ai « déjà été malade une fois, et je ne sais si je ne le serai « pas encore. — Cependant il m'arrive de temps en temps « quelque petite consolation ; j'ai eu hier celle de sauver « la vie à un homme, j'ai été assez heureux pour que ce « misérable, condamné tout d'une voix à la mort, fût sauvé « sur mon plaidoyer. Dieu me fit l'insigne faveur de re- « marquer une erreur dans les jours et les dates, erreur « dont personne ne s'était aperçu. Si tu avais été juge, tu « sentirais cette satisfaction qui peut-être ne te paraîtra « pas grand' chose et qui est un des plus sensibles plaisirs « que j'aie connus. » — Avec cette façon de prendre la vie, on est bien à l'aise à l'endroit des ministres, des commis et des maîtresses; on n'a pas besoin de leur faveur, on dédaigne de leur complaire. « Je sais manger des fèves, « écrit-il encore, mais jamais adorer le vice et l'encenser. »

Par-dessus les devoirs ordinaires, il s'en imposait d'autres plus étroits. La famille féodale, si l'on remonte à l'institution primitive, est une compagnie militaire où les grades sont distribués d'avance, où le cadet doit à l'aîné l'obéissance d'un bon lieutenant, où l'aîné doit au cadet la protection d'un bon capitaine, où le cadet et l'aîné subordonnent chacun son intérêt propre à l'intérêt de la maison. C'est ainsi que les deux frères avaient compris leur office, et il est touchant de voir la façon dont le bailli remplit le sien : « Je me suis fait d'enfance, dit-il, à la douce idée que « tu devais avoir tout ce qu'il ne me faut pas absolument « pour vivre, parce que tu es le chef de la race, parce que

« tu es chargé de tout et qu'il est de mon devoir de con-
« tribuer et non de m'approprier... Je ne suis rien par
« moi-même, tu es le chef de famille, tu as une postérité,
« tu es existant, je ne tiens qu'à toi et par toi et les tiens :
« en un mot, je ne suis pour moi-même que la chemise, tu
« es la peau. » — Ses intérêts privés ou publics, son bien, son revenu, son avancement, son mariage, son engagement religieux, il remet tout à la direction et à la discrétion de son frère. Il renonce à une femme digne de lui et il refuse d'être grand-maître de Malte, je ne dis pas sur un mot, mais sur un silence. Spectacle étrange que celui de ce vieil homme de guerre, haut de six pieds, tout blanc, d'aspect aussi majestueux que redoutable, avec son esprit si perçant, si judicieux et si frondeur, qui ne se fait pas illusion, qui voit les fautes de son frère, qui les répare, qui paye ses dettes, qui le nourrit et jusqu'au bout continue à prendre ses ordres, sans se départir un instant de sa déférence innée et de sa soumission de cœur ! — Résignation et renoncement, voilà sa réponse finale à l'énigme du monde. « Jean-Antoine qui a jugé sur les fleurs de lys,
« qui a gouverné, obéi, commandé, fait la guerre par terre
« et par mer, été chef d'un Sénat, membre d'un autre...
« Jean-Antoine a rêvé les deux tiers du songe de la vie ;
« excepté la messe qu'il n'a pas dite encore, il a fait de
« tout, et vu, comme feu Salomon, que tout est vanité et
« tourment d'esprit. » — Tout est vanité, même la continuation de cette famille pour laquelle il a tant fait. « No-
« tre race a eu son temps ; elle finit, et qu'importe?...
« Qu'est-ce que perdre un nom, et qu'est-ce qu'un nom
« à présent? Vois, pour te guérir du tien, l'ignoble équi-

« libre établi, en attendant la culbute générale et pro-
« chaine et l'éruption du volcan qui nous soulagera de
« trente couches d'alluvions pétrifiées ; il s'est établi, cet
« équilibre, et il doit être maintenu en Europe par les
« écritoires qui ont à leurs ordres la poudre à canon,
« l'imprimerie, l'irréligion et partant la sédition. Non, les
« nations ne reviendront plus à des mœurs fortes... Je te
« demande si dès lors la noblesse a un beau rôle à jouer,
« s'il est gracieux d'avoir des enfants pour les voir bafouer,
« s'ils sont bons sujets, et réduits à ne rien être, sinon
« valets de cour... C'est bien la peine de continuer une
« race pour cela ou pour se trouver dans une Révolution
« que la dissolution entière de tous les ressorts amènera
« nécessairement ! » — Parfois la haute vertu donne de vives lumières ; dernier survivant de l'ancien ordre féodal, c'est parce qu'il en représentait l'excellence qu'il en prévoyait l'écroulement.

Vous avez remarqué, Messieurs, son style aussi original que son caractère ; celui du marquis de Mirabeau est pareil, encore plus familier, plus coloré, plus tranchant, plus osé, en dehors de la règle et de toute règle, « un
« style, dit-il lui-même, fait en écailles d'huître, si sur-
« chargé de différentes couches d'idées qu'il aurait besoin
« d'une ponctuation faite exprès pour le débrouiller, en
« supposant qu'il en vaille la peine... moitié figures et
« métaphores, farci de proverbes, de marotismes et de
« mots forgés, sorte de jargon rustique », inégal, âpre, dru, plein de sève, qui, comme un fourré de fleurs et de broussailles, sort tout d'un coup « d'un cœur chaud,
« riche et germinant » : partout des éclairs et des éclats

d'imagination, des saillies et des trouvailles de génie, la vue directe des choses si répugnantes qu'elles soient, le sursaut imprévu de l'impression vraie, une brusquerie et un cynisme grandioses qui lèvent impétueusement tous les voiles; avec cela de la gaieté, de la bonhomie, une verve gaillarde et salée qui n'ôte rien à la dignité foncière, un badinage d'humoriste et de grand seigneur; par-dessus tout, l'intrépidité d'un esprit à qui sa pensée est personnelle, en qui la pensée crée la parole, qui invente sa forme littéraire comme sa conduite civile, qui, « cuirassé de ses cicatrices », marche seul, de tout son poids, à travers son siècle, et pour qui les cris, les réclamations, les admonestations qu'il soulève sur son passage « sont, dit-il encore, comme des leçons de serinette à un éléphant ». Le contraste est frappant, si l'on observe autour de lui l'empire établi des convenances, la diction correcte et régulière, les images rares et banales, les tours, les transitions et les constructions qui semblent sortir du même moule, le vernis uniforme d'élégance obligatoire et apprise. Un pareil esprit appartient à un autre monde et à un autre âge; à travers Saint-Simon, il rejoint Montaigne. En effet les deux frères sont du XVIe siècle. — Préservée par l'isolement provincial et par la vie militaire, la race est demeurée intacte; le rouleau de la centralisation et des bienséances n'a pas passé sur elle pour l'aplanir; elle a gardé toute la richesse originale, toutes les énergies primitives de la nature humaine et française. On voit ici des contemporains de Montluc, de Coligny, de d'Aubigné, de Sully, de Henri IV, des hommes grands, droits, forts, fiers, braves, qui se tiennent debout, envers

et contre tous, dans toute l'ampleur de leur taille, avec toute la franchise de leur physionomie et de leurs gestes. L'espèce a été détruite par Richelieu et Louis XIV; à ce prix, le grand ministre et le grand roi ont fait leur œuvre, et on peut louer l'œuvre; mais il faut savoir ce qu'elle nous a coûté.

VII

Des réflexions de ce genre occupaient souvent M. de Loménie; il s'en entretenait avec M. Ampère, M. de Tocqueville et M. Guizot. Les vues d'ensemble sont l'objet naturel des esprits élevés; elles sont aussi la récompense véritable de l'historien. Cette récompense suffisait à M. de Loménie; il savait que ses ouvrages s'adressaient à un public restreint; mais il aimait mieux la considération que la gloire, et la popularité bruyante ne l'avait jamais tenté. — Plusieurs fois l'occasion avait frappé à sa porte pour l'appeler sur le grand théâtre où l'on ne manque jamais d'obtenir au moins les applaudissements d'un parti. En 1848, dans le désarroi universel, quand chacun, bon gré, mal gré, se trouvait lancé dans la vie militante, il était devenu directeur d'un journal : la politique quotidienne l'intéressait, il la traitait avec talent; ses opinions étaient faites : il ne tenait qu'à lui de rester en scène et en vue, avec tous les avantages d'un rôle public. Il aima mieux rentrer chez lui, dans le domaine supérieur que n'atteignent point les agitations du jour, parmi les morts illustres et les beaux livres. Déjà écrivain, il devint en outre

professeur et, jusqu'à la fin, il ne vécut que de son travail. La littérature, qui est une compagne aimable, est une mauvaise nourrice, et M. de Loménie était trop consciencieux pour avoir la facilité banale de l'improvisateur. Quel que fût son sujet, il l'étudiait jusqu'à s'épuiser; le matin de chaque leçon il avait la fièvre et il faisait ainsi près de cent leçons par an. — Pendant treize ans à l'École polytechnique, pendant dix ans au Collège de France, il resta simple suppléant. Devenu titulaire, après quelques années d'un enseignement double, sa santé fléchit et il fut obligé de déposer la moitié de son fardeau. Dans les intervalles, il composait des articles étudiés et approfondis; il défendait contre les critiques Chateaubriand aussi déprécié après sa mort qu'il avait été adulé pendant sa vie; il louait le talent précoce, la générosité native, le repentir tardif de Barnave; il peignait la noble et sévère intelligence, le labeur opiniâtre, la vie pure, l'heureux intérieur de M. de Tocqueville. Vous l'aviez admis parmi vous, Messieurs; c'est le plus grand honneur que puisse obtenir un homme de lettres; quand il l'a reçu, il est obligé à de nouveaux efforts. Je le sens, et là-dessus l'exemple de M. de Loménie suffirait pour m'instruire. A travers tant d'occupations, il revenait toujours à ses Mirabeau. Il recherchait curieusement, en Italie et en France, les origines de la famille; il suivait, de génération en génération, l'empreinte héréditaire de la race; il montrait dans vingt figures distinctes la persistance, les variétés, les déviations, les mixtures du caractère primordial; il publiait cette lettre intime et terrible où, pour la première fois, la mère de Mirabeau est produite

au jour. Déjà il faisait entrevoir de loin Mirabeau lui-même; des épisodes choisis servaient au peintre de préparations et d'esquisses, et dans son cabinet d'étude, le grand portrait, très avancé, n'attendait plus que les dernières touches. — La mort s'est jetée à la traverse ; dans toutes nos entreprises, c'est elle qui est maîtresse de l'issue; nous n'avons en propre que notre volonté de bien faire, et nous devons nous estimer heureux quand nous avons pu achever la moitié d'une œuvre utile; alors l'œuvre dure et, avec elle, le souvenir de l'ouvrier. C'est le lot de M. de Loménie; si l'on essayait de résumer son talent et sa vie avec l'exactitude qu'il pratiquait lui-même, on dirait en deux mots qui semblent faibles et qui sont forts : il a été honnête homme et bon historien.

RÉPONSE

DE

M. J.-B. DUMAS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. TAINE

Monsieur,

Une étrange rencontre impose aujourd'hui à l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences le devoir hospitalier de vous ouvrir les portes de l'Académie française. Combien parmi nos confrères eussent été plus dignes de cet honneur et mieux préparés à louer les rares mérites qui vous désignaient depuis longtemps à leur choix, vous, l'un des maîtres de notre littérature ! Les sujets familiers à leurs études : philosophie, histoire,

langues anciennes ou modernes, critique, voyages, beaux-arts, n'ont-ils pas successivement occupé votre esprit encyclopédique? Comme si vous aviez voulu laisser une trace de vos pas dans les diverses régions où se plaît l'intelligence humaine, étendant encore votre horizon, vous n'en avez même pas exclu celles qui appartiennent au pays de la science; vous les avez parcourues avec curiosité, vous assimilant les symboles, considérés comme du domaine réservé des savants.

Vous n'étiez pas dirigé, je le reconnais, vers ce culte des sciences, par une vocation particulière; vous n'aviez qu'un seul but. Voyant l'étude de la nature s'élever vers des formules chaque jour plus générales, vous aviez pensé qu'elle possédait un instrument universel applicable à la recherche de toutes les vérités, et c'est ainsi que la méthode scientifique, marquant de son empreinte la plupart de vos conceptions, en a déterminé les lignes magistrales; on dirait que vous aviez voulu d'avance motiver mon rôle dans cette séance, prouver que le hasard peut se montrer intelligent, et justifier son choix.

Vous n'avez jamais oublié cependant que, s'il appartient à la science qui procède de la raison de révéler les merveilles de la nature inanimée, il faut réserver à la poésie et à l'éloquence, qui émanent du cœur, le privilège de descendre dans les profondeurs de l'âme humaine, d'en faire partager les douces émotions, de peindre les passions qui la troublent; d'en vouer les bassesses au mépris et les crimes à l'indignation.

Ce qui éclate dans toutes vos productions, à côté de vos sympathies pour les talents élevés et de votre respect pour

la dignité humaine, c'est un savoir immense, un travail que rien ne décourage; une langue offrant tour à tour la chaleur de l'émotion, la clarté du bon sens, la libre allure de l'improvisation, la précision du géomètre et le trait du critique. Ces belles et grandes qualités littéraires et morales, réunion de la mémoire ornée de l'érudit, de la sagacité du philosophe et même de l'agrément du bel esprit, assurent un long avenir à vos œuvres. Né près de vastes forêts, vous avez conservé une indépendance de doctrine qui rappelle les procédés robustes d'un bûcheron des Ardennes, pénétrant, la hache à la main, à travers tous les fourrés, écrasant du pied ronces et broussailles, abattant ici le chêne trapu à la vaste ramure, ailleurs le sapin élancé à la flèche aiguë et cherchant à frayer de toutes parts des routes larges, droites et claires.

Dès vos débuts, Monsieur, votre première production faisait évènement. Une dissertation en règle devant l'aréopage de la Faculté des lettres, sur les fables de la Fontaine! Que dire de neuf sur un sujet si rebattu? Le texte n'était-il pas dans la mémoire de tous? La vie du philosophe aimable, du poète sans égal, avait-elle gardé quelque secret qu'il vous fût réservé de révéler? Vous l'aviez pensé, et dans cet ouvrage apparaissent, en effet, pour la première fois, la doctrine et le plan auxquels vous avez subordonné presque tous vos écrits. Votre thèse se distingue ainsi de la monographie pleine d'intérêt que Walckenaër avait consacrée à la vie du grand fabuliste et de l'analyse délicate que M. Nisard avait donnée de ses immortelles

fables, qu'il place, comme vous, au premier rang de l'œuvre poétique de la France.

Vous considérez la Fontaine comme le produit naturel et condensé de son pays, de sa race et de son époque. Pour justifier cette définition, vous décrivez avec un grand charme cette Champagne, sa patrie, où les montagnes sont collines et les bois bosquets, où de minces rivières serpentent entre des bouquets d'aune avec de gracieux sourires; contrée calme et tempérée où le soleil n'est pas terrible comme au Midi, ni la neige durable comme au Nord; où l'on se laisse vivre sans effort, « mangeant son bien avec son revenu et s'en allant comme l'on est venu. » L'homme, dites-vous, n'y est ni alourdi ni exalté, mais d'un esprit leste, juste, avisé, prompt à l'ironie. Pour produire un la Fontaine, ajoutez-vous enfin, il fallait la finesse, la sobriété, la gaieté, la malice, l'art et l'élégance du XVIIe siècle. Voilà votre système : le pays, la race, le moment, et la condensation de l'ensemble de leurs caractères dans un type choisi.

Si l'on ne se sent pas préparé à vous accorder qu'il ait suffi, pour produire un la Fontaine, de transplanter un Champenois d'élite près de Versailles au temps de Louis XIV, comme on est prêt à vous applaudir lorsque, après avoir classé méthodiquement son œuvre, soin auquel le bonhomme n'avait pas songé, vous vous écriez : « La Fontaine est notre Homère ! Hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois; les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son

langage. Les personnages y sont généraux : le roi, le pauvre, l'ambitieux, l'avare, l'amoureux ; les évènements y sont grands : la mort, la captivité, la ruine. Nulle part on n'y tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Nos enfants apprennent la Fontaine par cœur, comme ceux d'Athènes récitaient Homère. On rencontre rarement en France un grand écrivain qui soit populaire : ceux qui sont populaires ne sont point grands et ceux qui sont grands ne sont pas populaires ; la Fontaine seul est à la fois populaire et grand. » Toutes ces pensées sont justes, bien senties, sainement exprimées ; voilà déjà du vrai Taine.

On est moins convaincu, Monsieur, lorsque vous ajoutez en conclusion de cette remarquable étude : « L'homme est un animal d'espèce supérieure qui produit des philosophies et des poèmes, à peu près comme les vers à soie font leurs cocons et comme les abeilles font leur ruche. »

A peu près! Mais chaque ver ne produit-il pas sa soie et chaque abeille son miel, esclaves nés d'un travail uniforme et chargés de fournir l'un et l'autre un produit toujours identique, dont les siècles n'ont changé ni la nature ni même la quantité? N'abusons pas de la zoologie ; elle nous mènerait loin! Ne persuadons pas au premier venu, — il serait assez brute pour nous prendre au mot, — que, s'il n'est ni un Platon ni un Homère, c'est qu'il ne l'a pas voulu, ayant été créé tout comme eux, pour produire des philosophies et des poèmes. Ne désapprenons pas au vulgaire le respect ; quand il s'en va, hélas! tout s'en va. Montrons-lui au contraire toute la distance qui sépare le commun des hommes des élus de l'humanité ; car il ne

faut pas se lasser de le répéter, l'humanité a ses élus que la vertu, l'esprit de sacrifice, la bonté, le courage, le génie, le travail signalent pour lui servir d'exemple ou pour marcher à sa tête. Ah! si l'on se contentait de dire que chacun de nous possède à un degré parfois confus, quelquefois sublime, la notion de l'infini et le sentiment de l'idéal, on serait d'accord; mais les mots philosophies et poèmes, précisant des faits accomplis, vont plus loin et peuvent tromper. Si, du temps de Platon et d'Homère, le *Phédon* et l'*Iliade* étaient cachés dans chaque cerveau, pour les en tirer, il fallait quelque chose encore que peu de têtes grecques ont possédé; il fallait être Homère ou Platon.

Ne persuadons pas non plus à l'homme, prédestiné par son intelligence à s'élever d'âge en âge, qu'il ressemble au ver à soie et à l'abeille, condamnés par leur nature à l'immobilité.

Il y a quelques milliers d'années, arrêté sur les bords de la mer, nu, armé de sa seule pensée, l'homme contemplait avec une curieuse audace cette immensité qui l'attirait et ce globe ardent de feu, sortant des flots le matin pour s'y replonger le soir, après avoir décrit sa courbe dans les cieux; cependant le ver à soie dans son cocon et l'abeille dans sa ruche procédaient déjà machinalement à leurs monotones travaux. Aujourd'hui, vainqueur de l'Océan, l'homme, en se jouant, fait le tour de la Terre en quelques semaines et le cours du Soleil dévoilé obéit aux calculs de l'astronomie; tandis que le ver à soie construit encore son étroite prison en balançant sa tête d'un mouvement automatique

et que l'abeille façonne de la même cire la même cellule, en la même forme géométrique dont notre raison connaît la loi et dont son instinct ignorera toujours le secret.

Je m'arrête : vous m'accuseriez, Monsieur, de tomber dans cette philosophie littéraire que vous taxez non sans quelque dédain de rhétorique élégante et creuse, dans l'ouvrage que vous avez consacré aux opinions des *Philosophes classiques du XIXe siècle;* je m'empresse de vous y suivre.

La philosophie est votre muse. Présente ou absente, elle donne un accent personnel à toutes vos compositions. Vous parlez sa langue familièrement, en intime, mais aussi en fidèle interprète. Vous savez donner un tour aisé à ses formules les plus abstraites, et, si quelqu'un de nos auteurs dramatiques songeait à transporter sur la scène les nouvelles théories philosophiques, comme Molière le fit avec autant d'agrément que de sûreté pour les vieilles doctrines de l'ancienne école, c'est dans vos écrits qu'il en trouverait les définitions traduites dans cette prose un peu brusque, mais limpide, qui convient à la conversation des gens du monde.

S'agit-il d'apprécier le talent et de définir le rôle de chacun des maîtres chargés, avec des tempéraments divers, de présider, il y a un demi-siècle, à la direction de la philosophie française, les difficultés s'évanouissent devant vous. Ce n'est pas en parlant de vos leçons que le plus spirituel de nos prédécesseurs aurait pu dire : Quand j'étais jeune, on m'apprenait la philosophie, et déjà je commençais à n'y rien comprendre! Votre analyse, nette et précise, démêle

les points obscurs à travers les clartés de Laromiguière; elle dissipe les nuages de Maine de Biran; elle devient sympathique en face de Jouffroy pour se relever railleuse au moment de juger l'éclectisme. On peut se défier de votre point de vue, résister à vos conclusions; on n'en rend pas moins justice à votre critique entraînante, à vos loyales convictions.

Laromiguière manquait de profondeur; mais quel maître séduisant! « Sa conversation, dites-vous, avait un charme dont on ne pouvait se défendre, et ses leçons furent une conversation. Ses gestes étaient rares, son ton doux et mesuré, et, pendant que ses yeux s'éclairaient de la lumière de l'intelligence, sa bouche, demi-souriante et parfois moqueuse, ajoutait les séductions de la grâce à l'ascendant de la vérité. Il était dans la philosophie comme l'honnête homme dans son salon; il en faisait les honneurs avec un bon goût et une politesse exquise. » Ce portrait, qui n'a rien de flatté, je l'affirme, représente bien le professeur de philosophie français des temps modernes, tel que nous aimons à le rencontrer à la Sorbonne et au Collège de France, où la tradition ne s'en est pas perdue, et tel que vous l'auriez réalisé vous-même, l'auditoire d'élite qui nous entoure est prêt à l'attester, si la chaire publique vous eût conservé.

Maine de Biran avait plus de vigueur, mais il était si ténébreux que l'occasion n'est pas propice pour en citer quelques traits; on le regrette, Monsieur, car vous êtes bien près du vrai comique, tout en restant philosophe exact, quand vous mettez en parallèle ses longues sentences trois fois nébuleuses et les courtes traductions aussi sincères

que lucides que vous en donnez. Humboldt, dont vous rappeliez tout à l'heure l'agréable esquisse, et qui écrivait en français ses ouvrages préférés, prétendait que ses compatriotes ont deux manières d'être clairs, — le clair et le clair obscur; — la première, ils ne l'emploient jamais, la seconde toujours, ajoutait-il avec sa bonhomie malicieuse. Maine de Biran appartenait à cette école, et, si le clair obscur n'eût pas existé, il l'aurait inventé.

Vous n'êtes pas séduit par l'éclectisme, et vous considérez M. Cousin comme un modèle rare, dont le style s'appliquait mieux cependant à la discussion des vérités moyennes qu'à celle des hautes spéculations métaphysiques. « Les vérités moyennes, seules, peuvent être populaires, dites-vous; seules, elles peuvent être traitées en beau langage; seules, elles ouvrent une pleine carrière à l'orateur, parce qu'avec le devoir de convaincre, elles lui imposent l'obligation de toucher et de plaire. M. Cousin est un des maîtres en ce genre, et il a écrit telle page ample et grave qui semble du XVIIe siècle et qui n'est point une copie, qu'on peut relire dix fois, trouver toujours plus belle et qui donne une idée de la perfection. » Vous citez cette merveilleuse page sur la raison naturelle, et je me garderai de vous imiter. Après l'avoir lue ici, il faudrait se taire. Mais ceux qui la connaissent, pour cette fois du moins, ne seront pas de votre avis; car elle leur a prouvé que M. Cousin était à la fois un grand écrivain et un métaphysicien consommé.

Parmi les philosophes français, vos penchants sont pour Condillac; mais vous abordez Royer-Collard avec respect, comme si vous entendiez sa voix vibrante répé-

ter cette sentence, qu'il considérait comme une vérité de tous les temps et de tous les pays : « La morale publique et privée, l'ordre des sociétés et le bonheur des individus, sont engagés dans le débat de la vraie et de la fausse philosophie. On ne fait pas au scepticisme sa part; dès qu'il a pénétré dans l'entendement, il l'envahit tout entier. Je ne déclame pas. » Quand vous déclarez, à votre tour, ce dont je vous remercie, que le scepticisme est usé aujourd'hui, ne vous rangez-vous pas à l'opinion de ce grand moraliste?

L'atelier philosophique de l'Allemagne, vous le comparez à quelque haut-fourneau fumeux, dans lequel les idées humaines abstraites, passées au feu, auraient bouillonné, se seraient fondues et auraient coulé, laissant sur le sol de l'usine des scories stériles et un métal figé. Faible ressource pour la direction morale de notre pauvre espèce! L'atelier philosophique de l'Angleterre emprunte ses matériaux aux sciences exactes, excluant tout, excepté l'intérêt, des arguments qu'il emploie pour justifier sa morale utilitaire. Base fragile pour le droit, pour la justice et le devoir! Dans l'atelier philosophique de la France, une école franchement spiritualiste, pleine de science, de tolérance et de modération, dont l'Institut s'honore de posséder les représentants les plus élevés, parmi lesquels, Monsieur, vous allez prendre place, suit avec confiance la route qui mène du fait à l'abstraction, de la sensation à la conscience et de la loi du devoir à la Providence : marche prudente, la seule qui convienne à des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes sur les raisons premières de toutes choses.

La philosophie ne redoute pas les extrêmes; il y a longtemps qu'on le sait. Aujourd'hui, on veut faire de la pensée une simple sécrétion du cerveau, un produit chimique. Mais la chimie connaît ses limites, et ce n'est pas elle qui prétend les franchir. Autrefois, se jetant dans le mysticisme, on libérait la pensée de tout lien avec les organes qui en sont le siège. On exagérait. Aussi avez-vous analysé, sans les séparer, le rôle de l'intelligence qui gouverne et celui du corps qui sert d'instrument. Vos conclusions, résultat d'une longue investigation scientifique de la personnalité humaine au terme de laquelle apparaissent sa cause et la cause de l'Univers, diffèrent peu de celles des plus humbles créatures, trouvant sans étude au fond de leur cœur la notion de l'âme et celle de Dieu, comme des axiomes qui ne sont pas susceptibles de démonstration et qui n'en ont pas besoin. Ces modestes disciples de la foi du charbonnier, cherchant à gagner le paradis par voie perpendiculaire, pendant que les docteurs disputent, comme le disait un de nos anciens géomètres, n'ont-ils pas raison? Les deux axiomes auxquels ils se confient n'entraînent-ils pas avec eux cette notion de la liberté morale, du devoir, de la justice et de la responsabilité, qu'on n'a jamais pu faire sortir des théories fondées sur l'égoïsme? Fait pour vivre en société, l'homme, dont on se plaît à faire un animal; qu'on croit complimenter en l'appelant animal inventeur d'outils; mais que Goëthe, du moins, appelait un animal religieux, ne semble-t-il pas créé, en effet, pour avoir le sentiment du divin pris dans son sens le plus large? Si la face de nos premiers ancêtres s'est tournée vers le firmament dont

ils ignoraient encore les profondeurs, comme vers une patrie perdue, les derniers de nos fils, après en avoir sondé les mystères accessibles, n'élèveront-ils pas, à leur tour, le front vers le ciel étoilé, comme vers une patrie retrouvée?

Quand des philosophes mal inspirés, assurément, considèrent le droit, la justice, la vertu, la charité, le dévouement à la patrie, comme autant de sentiments factices, nés de l'habitude de la vie en commun, de la nécessité de prévenir les discordes ou de défendre la société; vous voulez comme nous, Monsieur, écarter sans hésitation ces thèses de la jeunesse. Vous ne mettez pas le faux, le laid, le mal sur la même ligne que le vrai, le beau, le bien, et votre esprit élevé n'y voit pas seulement des expressions relatives à des conformations anatomiques du cerveau variant avec l'hérédité ou l'éducation, mais des expressions absolues, d'accord avec la raison universelle.

La philosophie m'a retenu longtemps, Monsieur, trop longtemps; mais que voulez vous? On retrouve la philosophie dans tous vos ouvrages; tantôt elle en forme la trame, tantôt elle s'y insinue doucement, tantôt elle y éclate à l'improviste par une phrase ou même par un mot qui jette sur l'ensemble une lueur inattendue; qu'il s'agisse de Tite-Live, de l'Italie et des beaux-arts, des Pyrénées, des mœurs de l'Angleterre ou de celles de Paris, de vos impressions personnelles ou de celles de M. Grain-d'Orge, la fibre philosophique vibre toujours en vous et maîtrise votre

plume. On ne sort même ni de votre doctrine des milieux, ni de vos études philosophiques, lorsqu'on aborde votre *Histoire de la littérature anglaise,* qui a mis le sceau à votre réputation.

Vous remontez à l'origine de la langue saxonne; vous démêlez avec une sagacité patiente les effets de l'invasion normande et le résultat du mélange des deux idiomes; vous conduisez le lecteur jusqu'au temps présent. Vous ne vous êtes inspiré ni de Villemain dont la phrase savante et cadencée rappelle les brillants souvenirs de ses leçons de la Sorbonne, ni de M. Nisard dont l'exposition rapide, d'un goût si correct, laisse le lecteur de son *Histoire de la littérature française* sous l'impression charmante d'un commerce avec le bon sens animé par l'esprit. Passant de l'*Edda* et des premiers poèmes païens aux premières poésies chrétiennes, et de l'intervention de l'esprit français à la renaissance de l'esprit saxon, vous représentez la littérature anglaise comme un fruit naturel du pays, de la race et du moment. Ces circonstances, si bien caractérisées par M. Guizot, n'étaient pas toujours négligées de vos prédécesseurs; mais vous avez appris à leur accorder une attention plus sérieuse. Avez-vous laissé une part assez large à la liberté humaine? Des réserves auxquelles vous n'êtes pas demeuré indifférent ont paru nécessaires. Sous cette restriction, avec quelle satisfaction ne puise-t-on pas à la source abondante d'informations précises et de jugements sains que nous offre votre *Histoire de la littérature anglaise!* Vous pénétrez d'un tact sûr le génie propre de tout écrivain : poète, auteur dramatique, philosophe, historien, économiste ou roman-

cier, parlant de chacun d'eux la langue usuelle, élevée ou technique, en véritable initié.

La doctrine qui rattache l'homme physique à son œuvre intellectuelle vous conduit quelquefois à des conséquences dont il ne faudrait pas qu'on pût s'autoriser; car il y a là, Monsieur, tout un système de critique et même d'histoire trop favorable à l'improvisation moderne. Parmi les écrivains célèbres de l'Angleterre, il en est un, Pope, s'inspirant de notre propre littérature et luttant même avec la clarté française, qu'on eût aimé à voir apprécié plus favorablement par un lettré de notre pays. Vous apprenez à vos lecteurs que Pope était petit, chauve, contrefait, bossu : véritable avorton qu'on sortait du lit le matin comme un poupon, dont les jambes grêles exigeaient trois paires de bas pour prendre forme humaine et dont le corps avait besoin d'un corset pour se soutenir. Vous ajoutez qu'il mangeait trop, qu'il avait tous les appétits et tous les caprices d'un vieil enfant, d'un vieux malade, d'un vieil auteur et d'un vieux garçon. Triste portrait, démontrant, en tous cas, que l'esprit domine même la plus ingrate matière; portrait exagéré sans doute par la malice des contemporains et qu'on se plaît à mettre en oubli, en songeant qu'à seize ans Pope livrait au public ses *Pastorales,* poésies d'une perfection achevée, et qu'il terminait une carrière bien remplie par son *Essai sur l'homme,* où il le caractérise en beaux vers, comme étant la gloire, le jouet et l'énigme du monde.

Pope était classique, à la manière de Boileau, mais il n'était pas l'ennemi du réalisme; seulement, il conseillait de choisir parmi les réalités. Lisez et relisez Homère, disait-

il; il y eut un moment où Virgile jeune, méditant une œuvre plus immortelle que Rome elle-même, dédaignait de puiser ailleurs qu'à la source directe de la nature; mais, tout bien examiné, il se trouva que la nature et Homère ce n'était qu'un. Les imitateurs d'Homère ont pu tomber dans la platitude; mais les fanatiques de l'école naturaliste, renversant les termes et mettant le côté physique au-dessus du côté moral, ne prétendront-ils pas que, pour apprécier l'œuvre d'un homme, il faut entrer dans sa biographie intime, savoir s'il est né sur un sol calcaire ou granitique, s'informer si ses ancêtres et lui-même ont bu du vin, du cidre ou de la bière, mangé de la viande, du poisson ou des légumes, et fouiller jusqu'aux plus tristes détails les secrets de sa vie, passant ainsi d'une critique élevée et d'un système scientifique à une littérature facile, à une basse curiosité?

Comment! voilà une œuvre admirable! et, à côté de l'idéal vers lequel elle nous transporte, il faudra toujours placer le souvenir des misères matérielles ou des vulgaires faiblesses de son auteur? Le pain qu'on sert sur nos tables en deviendrait-il donc plus savoureux, si on nous répétait à chaque bouchée : Vous savez? le blé dont il provient a poussé sur le fumier! On aime à manger son pain sans s'inquiéter de la source à laquelle les racines du blé empruntent leurs sucs; la lumière du soleil en dorant ses épis n'a-t-elle pas tout purifié par l'éclat de ses rayons? On aime à jouir des œuvres de la poésie, de l'éloquence et de l'art, sans s'inquiéter de l'enveloppe matérielle d'où elles émanent. Si le Nil, que nul autrefois n'avait vu faible et naissant, découvre enfin aux yeux du

géographe ses sources, marécageuses peut-être je le veux bien, n'appelons pas le mépris sur le Nil et permettons qu'il garde, aux yeux du poète, la majesté de ce grand et divin fleuve qui, depuis l'origine des siècles, répand chaque année sur les plaines de l'Égypte la vie et la fertilité!

Le médecin ou le naturaliste peuvent rappeler à l'homme physique que ses nerfs sont des instruments de douleur et que son corps n'est que poussière, ils en ont le droit; mais la philosophie et l'éloquence doivent jeter leur voile de pourpre et d'or sur les aspects inférieurs de la vie; elles qui ont pour mission de fortifier le cœur de l'homme moral et d'élever son âme vers l'immortalité!

N'est-ce pas à ce point de vue que vous nous présentez avec grâce et finesse Tennyson, le plus grand poète de son temps, sinon de son pays, aux yeux de ses admirateurs qui, l'ayant placé au-dessus de Byron, n'avaient pas craint de le rapprocher de Shakespeare? « Sans être pédant, dites-vous, il parle de Dieu et de l'âme noblement, tendrement; il n'est point révolté contre la société ni la vie; on aime ses petites scènes rurales et ses riches peintures de paysage. Les dames sont charmées de ses portraits de femme; ils sont si exquis et si purs! Il a posé sur ces belles joues des rougeurs si délicates! Il a si bien peint l'expression changeante de ces yeux fiers et candides! Elles l'aiment, car elles sentent qu'il les aime. Bien plus, il les honore et monte par sa noblesse jusqu'au niveau de leur pureté. » On ne saurait mieux dire!

Tennyson, grâce à la beauté sereine de sa pensée, demeurera longtemps en Angleterre le poète du foyer do-

mestique. Rien ne vieillit plus vite, au contraire, que ces œuvres désordonnées ou violentes, que le bon sens général répudie avec tristesse ou repousse avec dégoût.

Se souviendrait-on aujourd'hui, si vous ne les rappeliez, des satires poétiques de l'auteur de *Gulliver?* Il avait subi la pauvreté et traversé la domesticité comme Rousseau. Comme lui, il en était sorti rongé par l'envie et gonflé par l'orgueil. Mais Rousseau accordait du moins à l'homme sauvage toutes les vertus; la civilisation l'avait corrompu! Swift considère l'homme comme un être méchant par nature et devenu pire par la culture sociale. Dans ses vers sinistres, où plus d'un de nos contemporains semble avoir trouvé des modèles, le beau se change en laid, la grandeur en petitesse, les nobles sentiments en vilaines spéculations. Dévoré de la frénésie de la destruction, au lieu de cacher le réel abject, il le dévoile; au lieu de créer des illusions, il s'efforce de les dissiper toutes. Veut-il peindre l'aurore, il ne se place ni dans les plaines de l'Angleterre couvertes de blés ondoyants ou de vertes prairies, ni au milieu des montagnes et des lacs de l'Écosse dont les sommets se colorent ou dont les vapeurs s'élèvent aux premiers feux du soleil naissant, ni parmi ces îles enchantées de la Grèce sur lesquelles la déesse aux doigts de rose verse ses pleurs et fait éclore les fleurs odorantes. Non! c'est l'aurore à Londres, telle qu'on peut l'admirer à Paris en sortant d'un bal trop prolongé. Vous rappelez les vers irritants où il montre les balayeurs dans les rues, les recors aux aguets, le mouvement et les cris de la halle. S'il pleut, n'a-t-il pas à nous offrir, en outre, le spectacle des ruisseaux

débordés, des chats morts, des feuilles de chou, des poissons pourris roulant pêle-mêle dans la fange? C'est la poésie traînée non seulement dans la boue, mais dans l'ordure. Il s'y roule, dites-vous, et il en éclabousse les passants. Nous voilà bien loin d'Homère et bien près de nous, hélas! Ce naturalisme furieux, qui ne demande pas au fossoyeur le secret de la vie, comme Hamlet, mais qui le cherche dans l'égout; cet accent funèbre, où la haine de Swift contre toute noble vérité et contre toute beauté déborde en écume enfiellée, ne fit pas sa fortune et le conduisit à la démence; c'est là son excuse pour avoir écrit, il y a plus d'un siècle, des poésies qu'on croirait nées d'hier et sur lesquelles, malgré le génie de l'auteur, le temps, dans sa justice, a pour toujours jeté le manteau de l'oubli, que l'érudition seule écarte quelquefois et non sans répugnance.

L'influence du milieu, de la race et du moment dans l'origine ou le développement de la Révolution française, avait-elle été suffisamment appréciée? Vous en avez douté Monsieur, et vous vous êtes décidé à recommencer son histoire.

On a beaucoup écrit sur ce grand évènement, et les modèles ne vous manquaient pas. M. Thiers, dans un ouvrage patriotique consacré à sa défense, avait exposé de la manière la plus vive et la plus entraînante les évènements de cette époque troublée; il avait peint en traits saisissants les hommes de tous les partis qui s'y étaient mêlés; commençant l'éducation pratique de la France moderne, il avait répandu sur les questions obscures de propriété, de

finance, de législation, d'administration intérieure et de politique étrangère, les clartés d'un esprit capable de tout comprendre et celles d'un style propre, dans sa simplicité pénétrante, à faire briller le vrai de tout son éclat. Notre illustre doyen, M. Mignet, à son tour, dans son résumé rapide, envisageant les mêmes évènements d'une manière plus philosophique et plus abstraite, condensant les faits et mettant les principes en pleine lumière, devenait aux yeux de l'Europe le défenseur légitime des doctrines que la Révolution avait fait prévaloir.

Vous n'avez pas voulu vous montrer, comme M. Thiers, peintre un peu indulgent des fautes, admirateur un peu partial du succès; vous n'avez pas cherché, comme M. Mignet, à exposer en théoricien la formule profonde à la quelle la France semble obéir depuis un siècle.

Sans parti pris, vous avez reproduit une photographie sincère de l'état de notre pays avant et pendant la Révolution. Les archives nationales, compulsées avec passion, ont mis sous vos yeux une multitude de documents propres à retracer, dans leur triste réalité, les incohérences, les faiblesses et les vices des classes dirigeantes préparant la chute de l'ancien régime; les passions, les aveuglements, les fureurs populaires s'élevant aux derniers excès pendant la période révolutionnaire. La photographie embellit rarement ses modèles. Vus à la loupe, l'ancien régime succombant à ses fautes et la Révolution s'égorgeant de ses propres mains n'offrent ni l'un ni l'autre un spectacle qu'on aime à contempler. Après vous avoir lu, on détourne les yeux de ce douloureux passé, en demandant au bon sens et à la fortune de la France les gages d'un

avenir plus sûr, fondé sur l'union des cœurs et sur l'amour désintéressé du pays.

Combien de tels sentiments seraient prompts à se répandre si tous ceux qui ont charge d'intérêts ou d'âmes employaient leur autorité avec l'impartialité dont vous donnez l'exemple! Vous vous montrez sévère envers les défaillances du trône, de la noblesse et du clergé pendant le XVIIIe siècle; mais vous n'en proclamez pas moins que si nos ancêtres ont sauvé la civilisation, au moment de la chute de l'empire romain, préservé nos provinces de la barbarie après la mort de Charlemagne et constitué peu à peu une France compacte, devançant toutes les nations par la sûreté de son administration, la grandeur de ses armes, l'éclat de son génie littéraire et la politesse de ses mœurs, c'est vers le clergé, la noblesse féodale et la royauté qu'il faut faire remonter la reconnaissance du pays. De même que si nous jouissons aujourd'hui du régime définitif de l'égalité civile et politique, c'est au Tiers-État qu'il faut en reporter l'honneur.

Vous signalez les bienfaits sans réticence; vous cherchez dans les conditions inhérentes à la nature humaine l'excuse des fautes. Renouant la tradition, vous considérez l'état de la France actuelle non comme le produit d'une génération spontanée, mais comme le résultat d'un travail lent d'évolution qui s'accomplit depuis quinze siècles, où chacune des catégories de la nation, jouant à son tour un rôle nécessaire, s'est acquis des droits au respect par l'emploi patriotique de ses forces et, pour en avoir abusé dans une pensée égoïste, s'est fait un devoir de l'indulgence et de la résignation.

Tout en faisant leur part aux dogmes politiques de Rousseau, vous accusez la fausse philosophie qui avait séduit de son temps la noblesse, la magistrature, la finance et la bourgeoisie, d'avoir produit, devenant pratique, la révolte sociale des campagnes. Vous essayez même, préludant peut-être aux conclusions d'un ouvrage encore inachevé, de caractériser d'une manière nouvelle le rôle de la science dans ce grand cataclysme de toute autorité et de toute croyance où seul demeura debout cet ardent et noble patriotisme par lequel la France fut sauvée.

Vous avez raison. Les droits de l'homme, ses devoirs envers lui-même, envers la famille ou l'État, dérivent directement de la théorie de la création. Il y a toujours un créateur, qu'il s'appelle hasard ou sagesse; mais celui qui attribue tout au hasard ne reconnaît de droits que pour la force, de devoirs que pour la faiblesse; tandis que l'existence d'un plan suppose une justice éternelle que le faible peut invoquer et que le puissant doit craindre. C'est ainsi que M. Thiers, après avoir approfondi l'histoire des peuples et manié tous les ressorts par lesquels on conduit les hommes, se décidait à la fin de sa longue carrière à venir dans nos laboratoires, demandant à l'étude de la nature, à la théorie du globe, à celle de la vie, aux infiniment petits du microscope, aux infiniment grands de l'astronomie, en un mot à la conception de l'univers, une solution que l'étude de la civilisation et celle de la politique lui avaient refusée. Ceux qui ne voyaient dans les nouveaux travaux de l'homme d'État, que l'innocente distraction d'un esprit fatigué des luttes

de la vie publique se trompaient. M. Thiers interrogeait la science humaine en philosophe spiritualiste, comme M. Guizot s'était incliné en philosophe chrétien devant la révélation divine. Ils savaient l'un et l'autre que les grandes crises de l'histoire s'appuient non sur les succès de la force, mais sur la conquête des âmes, et se rattachent toujours à des changements de plan dans la manière dont l'humanité envisage l'origine du monde et sa propre origine.

Le rôle de la philosophie de la nature dans les évènements du siècle dernier a été considérable. Les écoles grecques croyaient déjà connaître la raison des choses; les poètes romains se regardaient, à leur tour, comme les interprètes de la création; Diderot et ses émules s'annonçaient aussi, en possesseurs de l'univers. Les découvertes dont les sciences se sont enrichies dans le cours de notre âge démontrent, cependant, qu'il n'appartient qu'à l'ignorance de considérer le livre de la sagesse comme nous ayant été révélé tout entier. La source de la vie et son essence nous demeurent inconnues. Nous n'avons pas saisi le lien mystérieux qui, joignant le corps à l'esprit, constitue l'unité de la personne humaine. Nous n'avons pas le droit de traiter l'homme comme un être abstrait, de dédaigner son histoire et d'attribuer à la science des prétentions à la direction de l'axe moral du monde, que ses progrès n'autorisent pas.

Nous avons conquis la terre, il est vrai, mesuré la marche des planètes, soumis la mécanique céleste au calcul, constaté la nature des étoiles, percé la brume des nébuleuses et réglé même le mouvement désor-

donné des comètes; mais, par-delà les astres dont la lumière emploie des siècles à nous parvenir, il est encore des astres dont les rayons s'éteignent en chemin, et plus loin, toujours plus loin, sans cesse et sans terme, brillent dans des firmaments que le nôtre ne soupçonne pas des soleils que ne rencontreront pas nos regards, des mondes innombrables à jamais fermés pour nous. Après deux mille ans d'efforts, si nous atteignons enfin l'extrémité lointaine de notre univers, qui n'est qu'un point dans l'espace immense, nous sommes arrêtés, muets et pleins d'épouvante, au seuil de l'infini dont nous ne savons rien.

La nature de l'homme, son existence présente et future, sont des mystères impénétrables aux plus grands génies, comme au reste des humains, écrivait d'Alembert au plus haut de sa renommée; ce que nous savons est peu de chose, disait Laplace mourant, et ce fut la dernière parole de l'illustre rival de Newton. Ne vous étonnez pas, Monsieur, que ce soit la mienne sur ces graves sujets, et que je vous laisse le soin d'en préciser, vous-même, les rapports avec l'état social et politique du pays; ce sera le couronnement d'un ouvrage auquel s'attache une faveur que vos succès précédents avaient annoncée.

Après avoir félicité l'Académie, que vous venez fortifier par votre présence, et vous, Monsieur, qui, prenant place parmi vos pairs, allez vous trouver au milieu de confrères, séparés quelquefois par les opinions ou les souvenirs, toujours d'accord pour la défense du goût et le respect des talents, je vous remercie en leur nom des nobles paroles

que vous avez consacrées à la vie de l'historien consciencieux auquel vous êtes appelé à succéder.

En parlant de votre prédécesseur, notre digne et regretté confrère, M. de Loménie, vous ne sortiez pas du sujet qui vous occupe tout entier en ce moment, l'histoire de la Révolution française. *Beaumarchais et son temps,* et *les Mirabeau,* ont pour toujours uni sa mémoire à celle de ces deux personnages extraordinaires, dont l'un, abusant de son esprit, préludait à la transformation politique de notre pays, et dont l'autre, malgré son génie, fut impuissant à la retenir sur la pente où il l'avait lancée.

Les petits écrits d'*Un Homme de Rien,* d'une touche si loyale et si juste, montrant combien M. de Loménie aimait à s'arrêter sur des modèles qu'il lui était permis de louer et d'admirer même, n'avaient pas préparé à le voir choisir comme œuvres capitales de sa vie la biographie de ces deux héros ; car Beaumarchais ne brillait guère par le sens moral, et la mémoire de Mirabeau pâlit devant la juste réprobation attachée à la corruption. Mais, sous une apparence réservée, M. de Loménie cachait les impressions très vives d'une âme d'artiste, et leur influence brisait quelquefois les entraves volontaires qu'il s'était imposées par ses habitudes d'érudit. Dans ces deux dernières occasions, l'originalité des caractères, l'imprévu des incidents, le choc des intérêts, la véhémence des passions, la largeur des cadres, l'avaient entraîné.

M. de Loménie s'était identifié avec ses deux héros : troublé de leurs fautes, chagrin de leurs désordres, remué par les grands intérêts qui s'agitaient autour d'eux, il voulait tout voir, tout connaître, reconstituer leur vie avec

tous ses incidents et les amener à une confession complète, en se plaçant sincèrement dans la perspective de l'époque et du milieu.

Combien il vous était facile de louer votre sympathique prédécesseur ! N'avait-il pas préparé aux historiens futurs ces monographies étudiées que vous considérez comme les types sur lesquels on doit s'appuyer pour embrasser, en les généralisant, une époque ou un pays ? Dans son respect pour la vérité, poussant jusqu'à l'excès le scrupule littéraire, M. de Loménie, prévenant vos désirs, n'avait rien écrit qui n'eût été l'objet d'une longue méditation. Choisissant attentivement son point de vue, attendant que son esprit fût préparé à traiter son sujet, n'improvisant jamais, il se souciait peu de la forme, certain que l'on énonce toujours clairement ce qu'on a bien conçu et qu'un style qui n'est chargé de rien déguiser n'a qu'à se laisser porter par la pensée. C'est ainsi que, vivant réellement par l'imagination vers la fin du dix-huitième siècle, au milieu d'un monde dont il s'était assimilé les mœurs, les habitudes d'esprit, les passions, les intérêts et les vues politiques, il a pu juger en contemporain Beaumarchais et Mirabeau, tout en mettant à profit des documents que leur époque ignorait et que la nôtre possède. Il a peint ses modèles avec les couleurs de leur temps éclairées par les lumières du nôtre.

M. de Loménie laisse au milieu de nous le souvenir le plus affectueux ; attentif à toutes les discussions, il les terminait souvent par le mot juste, sans prétention toutefois et avec le sentiment de réserve qu'inspirent l'habitude de la réflexion et la recherche patiente de la vérité. Sa

physionomie calme et modeste, reflet sincère d'une âme droite et d'un cœur pur, traduisait bien ses longs et fidèles dévouements aux plus illustres amitiés; elle ne laissait deviner ni ses convictions politiques inflexibles, ni le courage héréditaire du soldat, dont il donna tant de preuves lorsque, mêlé aux élèves de l'École Polytechnique, il combattait avec eux pendant le siège de Paris; ne les quittant que pour monter dans sa chaire au Collège de France. Mais, dans les derniers temps de son séjour au milieu de nous, l'observateur le moins attentif reconnaissait dans son attitude recueillie cet état de l'âme d'un homme qui sent la vie lui échapper et qui, en règle avec les intérêts du présent et de l'avenir, attend l'évènement avec confiance pour lui-même, s'occupant tout entier à consoler les douleurs qu'une inévitable séparation allait faire éclater au milieu des siens.

Il fallait tout quitter : une situation affermie enfin après un long stage supporté sans impatience et subi sans murmure; une famille chère aux lettres françaises que deux Académies réclament; des fils, fiers du double héritage d'honneur accumulé sur leurs jeunes têtes, dont les succès l'eussent rempli de joie; une compagne accoutumée au respect des œuvres de l'esprit, l'honneur et le charme de son foyer; il fallait tout quitter, et M. de Loménie, épuisé par de longs travaux, dont le cœur paternel avait déjà subi une de ces douleurs que le temps n'adoucit pas, se tint prêt à rejoindre l'enfant qu'il avait perdu.

Élevé dans les sentiments religieux naturels à ses ancêtres qui, pendant plusieurs siècles, avaient fourni des prêtres à l'Église, et s'y montrant fidèle, il a vu venir sa

dernière heure, sans trouble, avec le calme du chrétien, sûr qu'un monde meilleur réunirait autour de lui tout ce qu'il avait aimé sur cette terre, laissant cette espérance avec le souvenir de ses vertus et de ses œuvres pour suprême consolation, à ceux dont le séparait cette fin cruelle et prématurée, grande tristesse pour l'Académie et grand deuil pour les siens.

En nous séparant de M. de Loménie, répétons les paroles dont un de nos plus éminents confrères saluait si dignement son entrée à l'Académie : « Il avait touché à toutes les grandes figures de son temps ; il n'en avait insulté aucune ! Il s'était assis à tous les foyers célèbres de l'époque ; il n'avait laissé nulle part la trace d'une perfidie ou d'une trahison ! Il n'avait cherché la popularité ni dans le scandale, ni dans l'agression, ni dans le commérage ! Fin avec bonhomie, spirituel sans méchanceté, juste et vrai avec courtoisie, pas un de ses modèles qui ne fût prêt à lui tendre la main et qu'il n'eût le droit de regarder en face ! »

A force de probité, M. de Loménie avait élevé l'art du biographe à la hauteur d'une magistrature ; puisse-t-il, pour l'honneur des lettres françaises, faire école et rencontrer beaucoup d'imitateurs !

DISCOURS

DE

M. LE DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 19 FÉVRIER 1880, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DUPANLOUP.

MESSIEURS,

Il y a des hommes pour lesquels la justice ne se fait pas attendre; ils ont été mêlés à toutes les luttes, leur nature ardente les a placés au premier rang, ils tombent, le combat est suspendu; tel a été l'éclat de leur vertu, la pureté de leur vie, qu'amis et adversaires s'inclinent et viennent déposer sur la tombe qui s'ouvre l'hommage de leur admiration et de leurs regrets.

Le nom de l'évêque d'Orléans n'a-t-il pas eu ce rare

privilège de désarmer les passions? Le caractère formé par la méditation et la discipline, le cœur ouvert à l'amour de tout ce qui est vrai et honnête, l'esprit cultivé par les plus fortes études, à l'âge où toutes les ambitions sont permises, Mgr Dupanloup renonce au monde et se consacre à Dieu; ce n'est pas qu'il consente à s'isoler dans la contemplation des choses divines, il veut au contraire porter avec nous le poids du jour, combattre pour nos droits, s'associer de tout son cœur à nos gloires et souffrir de nos malheurs.

En 1825, il reçoit l'ordination des mains de Mgr de Quélen; il jure de rester pauvre, humble et soumis; jamais serment ne fut mieux gardé. Rejetant comme un bagage inutile toute préoccupation personnelle, il soulage les misères avec une inépuisable charité; dur à lui-même, il est doux aux autres; ses cheveux blanchissent avant l'âge au service de l'enfance, il se fait le père de ceux qui n'en ont plus; ses mœurs sont austères, il relève et console toutes les défaillances; dédaigneux du succès, il a la passion des causes vaincues, plus elles lui paraissent abandonnées, plus il trouve d'attrait et d'honneur à s'y montrer fidèle; dans la chaire, à la tribune, dans la presse, il défend ses convictions avec courage, et cependant il n'hésite pas à les sacrifier un jour devant l'autorité souveraine à laquelle il s'est soumis. Oubli de soi-même, dévouement passionné pour l'Église et pour la France, tels sont les sentiments qui inspirent dans son admirable unité morale la vie du confrère que vous regrettez.

Vous m'avez désigné pour lui succéder; avais-je besoin d'une si redoutable faveur pour sentir tout le prix de

l'honneur que vous m'accordiez? N'ai-je pas entendu le chancelier Pasquier mettre au-dessus des hautes dignités dont il avait été revêtu celle qu'il devait à vos suffrages? Comme le disait le savant éminent dont l'amitié lui était chère, « quand l'âge l'eut séparé de tous les amis de sa « jeunesse, descendus avant lui dans la tombe, il re- « trouva dans le culte des lettres, sans lequel le repos « serait la mort même, le noble emploi d'une curiosité « passionnée que les années accumulées n'avaient pu « refroidir et que vous seuls aviez le don de satisfaire. »

Ces souvenirs, Messieurs, m'ont protégé près de vous. Il m'est doux de retrouver aujourd'hui parmi ceux auxquels j'adresse le témoignage de ma reconnaissance les hommes illustres qu'il a aimés et dont la bienveillance souriait à ma jeunesse.

Félix-Antoine-Philibert Dupanloup naquit le 2 janvier 1802, au pied des Alpes, à Saint-Félix, charmant village de la Savoie entre le lac du Bourget et le lac d'Annecy. Il garda du montagnard la santé vigoureuse, le goût de la vie active et surtout l'amour du sol natal. Il est resté jusqu'à la dernière heure enthousiaste du parfum des forêts, de l'éblouissante blancheur des glaciers, du bruit des torrents. Il revenait chaque année demander à ses chères montagnes le repos, l'apaisement, l'oubli des vices et des lâchetés humaines; « là l'air est plus pur, disait-il, le ciel « plus proche, et Dieu plus familier. » Son enfance fut confiée à un oncle, curé du diocèse d'Annecy. S'il est vrai que les lieux que nous habitons, la nature qui nous environne, ont leurs échos dans nos cœurs, la tradition de ceux qui nous ont précédés ne s'y grave pas moins pro-

fondément. Le vieux prêtre la racontait à son neveu; il le conduisait au sommet des Allinges; du haut de ces murs, où chaque soir se réfugiait saint François de Sales, il lui montrait Thonon, Évian, tout ce beau pays du Chablais que le saint avait ramené à l'Église par son courage et sa persévérance. Si dans leurs courses ils apercevaient les grands arbres de Ferney ou les toits des Charmettes, il signalait à son ressentiment les implacables ennemis de sa foi. Ces impressions, l'enfant les conservera, et vous les retrouverez profondes, tenaces, comme celles que reçoit l'âme vierge au seuil de la vie.

La douce et originale figure de l'évêque de Genève l'émeut, on sent qu'il l'aime; c'est l'image bénie accrochée au chevet; qu'on interroge dans le doute, qu'on invoque dans le danger. Par certains côtés il lui ressemble. Comme lui, il admire la nature avec ses harmonies, ses merveilles, ses lois mystérieuses, l'homme surtout qui en est le chef-d'œuvre et le maître; avec la pénétration des solitaires qui devinent d'autant mieux les passions qu'ils ont réussi à les fuir ou à les maîtriser, il a sondé toutes nos infirmités morales, il veut les soulager, il n'aime pas à en médire et ne cherche pas à abaisser les âmes pour les dominer. S'il n'a pas toujours la bénignité, la grâce de son modèle, il a sa clarté, son naturel, son admirable bon sens, une piété saine et forte qui sépare nettement la religion des exagérations que la crédulité et l'ignorance tenteraient d'y ajouter, et qui ne sacrifie jamais le devoir tout simple aux pratiques d'une dévotion exaltée. Dans leur religion tout est large et lumineux. Tous deux auraient été avec Bossuet contre Fénelon dans la querelle sur le quiétisme. Si des

amis rassemblent un jour les lettres dans lesquelles l'évêque d'Orléans se révèle tout entier avec l'abandon des confidences intimes, ce recueil rappellera l'*Introduction à la vie dévote,* chef-d'œuvre de saint François de Sales, livre charmant puisé dans la correspondance de l'évêque de Genève avec Mme de Charmeoissy, et qui, après avoir ravi le roi Henri IV, fait les délices des plus beaux esprits du siècle de Louis XIV, est pour nous la plus attachante des lectures.

C'est au séminaire de Saint-Sulpice que Mgr Dupanloup achève ses études; il y retrouvait les traditions du vénérable abbé Emery, le souvenir de Mgr d'Astros de Cheverus, de Rauzan, le fondateur des Missions de France, de Frayssinous, de Quélen, de Clausel de Montals, de tous les prélats, l'honneur de l'ancienne Église gallicane, qui, après avoir si vaillamment traversé les jours de tribulation, confessé leur foi dans l'exil, dans la prison, sur les degrés même de l'échafaud, réconcilièrent le pays avec ses vieilles croyances et firent sortir de leurs ruines nos monuments religieux. Il y trouvait pour professeurs l'abbé Borderie, Mgr Mengaud, archevêque de Bourges. « Il m'a aimé, dit-il, et par une clairvoyance de son affection, me devinant avant moi-même, conjecturant ma vocation et mon avenir, c'est lui qui murmura aux oreilles de mon cœur les premiers mots de sacerdoce. » Il y eut pour amis l'abbé Teysseire et le père de Ravignan. Il passait ses vacances au château de la Roche-Guyon, chez Mgr de Rohan, archevêque d'Auch et de Besançon, modèle accompli des vertus ecclésiastiques, et de haut savoir-vivre : formé à cette école, il conserva toute sa vie cette urbanité grave, cette

dignité naturelle dont nous avons tous connu le charme et subi l'ascendant.

A peine sorti du séminaire, dès ses premiers pas, se révèle celui qui va devenir l'instituteur consommé de la jeunesse. Les enfants qu'il instruit dans la chapelle Sainte-Hyacinthe ne l'oublient plus. L'émotion qu'ils ont ressentie dans ces lointaines années survit chez ceux qui le pleurent aujourd'hui. Il a été leur guide, leur ami, et, quelque lourd qu'ait été plus tard le fardeau de ses fonctions pastorales, il a gardé pour le troupeau des premiers jours un dévouement que rien n'attiédit. Dans la chaire de Notre-Dame, ses succès furent éclatants. Comme Mgr Frayssinous, Mgr Dupanloup avait l'éloquence familière qui cherche moins à imposer les dogmes dans leur rigoureuse autorité qu'à persuader et à convaincre, et c'est dans ces improvisations rapides, où la pensée dégagée des formes solennelles garde tout son éclat, qu'on trouve le caractère le plus original de son talent. C'est bien là qu'il est tout lui-même; je n'en voudrais citer qu'un exemple : Sollicité de prêcher pour la restauration de la Sainte Baume, il se borne à raconter son pèlerinage. Parti de Saint-Zacharie, le bâton du montagnard à la main, à mesure qu'il monte, le site sauvage, l'aspect de cette forêt que la hache n'a jamais touchée et dont les arbres ont un tel air de vétusté que l'on peut croire, ainsi que le veut la tradition, que plusieurs d'entre eux ont abrité Magdeleine, cette nature d'une étrange et sévère beauté, avec un ciel pur comme celui de la Judée, le transportent à dix-huit siècles en arrière, au temps où les flots dont il entend le murmure déposaient sur la

grève la barque portant Magdeleine, Marthe, Lazare et leurs deux compagnons, Trophime et Maximin. Parvenu au sommet, il voit la sainte sur le rocher le plus voisin du ciel, regardant au loin la mer immense et revoyant au-delà la vallée de Béthanie, l'humble maison où Jésus aimait à se reposer quand il allait de Jéricho à Jérusalem, toutes les images, tous les chers souvenirs si profondément gravés dans son âme. Le charme que cette vision exerce sur l'évêque est tellement puissant que l'air qu'il respire sur ces hauts sommets, ce n'est pas la brise chargée des pénétrantes senteurs de la lande provençale, c'est le parfum que Magdeleine répandit sur les pieds du Sauveur et qu'elle essuyait de ses cheveux. Avec cette pécheresse que Jésus défend contre les Pharisiens, contre ses disciples, contre sa sœur même, commence pour la femme une vie nouvelle; elle va occuper dans la société chrétienne une place qu'elle n'avait pas dans le monde antique.

De là date la réhabilitation des âmes tombées.

« Je n'aime pas le monde, dit-il, pour bien des raisons; mais savez-vous ce qui donne à ma haine quelque chose d'irréconciliable? C'est que le monde, qui précipite dans la honte tant de nobles créatures, après les avoir perdues, est impitoyable pour elles; cela, je ne le lui pardonne pas, et, si j'aime mon Évangile, c'est qu'il leur pardonne; c'est qu'après avoir tout fait pour leur conserver la dignité de leur nature, quand le monde et la triste faiblesse humaine les a fait tomber, il a pitié d'elles et par le repentir il les relève : tout l'Évangile est là. » Dans les oraisons funèbres du général Lamoricière et des volontaires de Castel-

fidardo, dans le panégyrique de Jeanne d'Arc et de saint Martin, il y a des pages admirables où l'évêque parle un langage digne des plus beaux temps de la chaire chrétienne. Il n'a jamais été plus touchant que dans cette simple allocution.

En 1837, il fut nommé supérieur du petit séminaire Saint-Nicolas; c'est là qu'il a passé ses plus heureuses années, ses devoirs étaient en parfait accord avec ses goûts. L'éducation a été la première passion de sa vie, elle en sera la dernière. Élever la jeunesse, c'est pour lui la plus grande des œuvres, « parce qu'elle doit avoir une influence décisive sur la société tout entière : c'est par elle que l'Europe a été élevée à la plus haute civilisation, et si la France, pendant longtemps, a marché à la tête des nations modernes, c'est à sa belle et forte éducation qu'elle doit cette gloire. » Rien ne le distrait de sa tache; comme Rollin, il acquiert par une longue pratique la connaissance approfondie des méthodes, et son livre sur l'éducation restera un chef-d'œuvre de science pédagogique et de fine analyse psychologique. Ne résumait-il pas son système d'instruction quand il vous disait : « Les lettres sont l'expression même de l'esprit humain tout entier, parce qu'elles ne revêtent pas seulement des formes du langage les idées abstraites de l'intelligence et les conceptions de la raison pure, mais parce que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, elles reproduisent aussi la beauté telle qu'elle se montre à l'imagination avec son plus ravissant idéal, parce qu'elles savent se rendre les interprètes de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus vertueux dans les sentiments du cœur

humain; parce qu'enfin c'est par elles que le vrai, le beau, le bien, tels que la main divine les imprima dans l'âme de l'homme, trouvent au dehors leur manifestation la plus éclatante et la plus parfaite. »

Il vous rappelait que les grands docteurs, saint Paul, saint Basile, saint Chrysostome et saint Augustin, citaient Platon, Aristote, Virgile; qu'ils proclamaient leur admiration pour tous ceux qui avaient fait briller d'un immortel éclat le génie antique. Fidèle à ces beaux souvenirs, il veut que tout ce qui fait la grandeur de l'esprit humain concoure à développer l'intelligence de l'enfant. Dans les auteurs grecs, il voit des modèles accomplis. Il aime leur langue, accompagnement délicieux qui fortifie les pensées et charme encore l'oreille quand le cœur et l'esprit se reposent. Dans la langue de Virgile, d'Horace, de Cicéron, de Tacite, il admire ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain qui en a fait la langue de toutes les sciences morales, philosophiques, historiques, la langue mère de notre langue, aussi bien que des plus belles langues modernes. Il sait tout ce que Bossuet et Fénelon doivent à Homère, Racine à Euripide, Boileau à Perse et à Juvénal, la Fontaine à Phèdre, la Bruyère à Théophraste. Malgré les différences de temps et de lieu qui les séparent, ces grands écrivains sont de la même famille; les sociétés qu'ils ont honorées ont disparu, leur autorité a survécu. Toute éducation libérale doit être nourrie de leurs œuvres; c'est là que l'enfant doit apprendre à penser, à parler, à écrire. Arrivé au terme de ses études, il cherchera dans la science philosophique, non pas seulement les opinions, les systèmes.

les différentes tendances de l'esprit humain, mais les idées éternelles, ce fonds commun de principes naturels, inébranlables, que nulle école ne peut revendiquer comme sa propriété. Dans les écrits des hommes que l'antiquité appelait les Sages, le jeune homme verra comment on monte, avec les ailes de l'âme, du fini à l'infini, comment, par la seule puissance de la raison, on retrouve le Dieu unique, la vie future et l'immortalité de l'âme.

Ce programme, inspiré par l'amour de la belle et haute littérature classique, est bien fait pour développer toutes les forces, toutes les puissances de l'intelligence : l'éducation religieuse, joignant les lumières de la foi à celles de la raison, fera des hommes qui, ainsi que le dit Montaigne, « pouvant faire toutes choses, n'aymeront à faire que les bonnes. »

Mgr Dupanloup nous dit que cette éducation commence avec « la première caresse donnée par la mère à l'enfant, « avec la première parole déposée avec un baiser sur ses « lèvres, avec la première pensée que le son de la voix, « la tendresse et la lumière de son regard, l'inspiration « et le souffle de son âme vont éveiller au fond de son « intelligence. »

C'est ainsi que l'amour de Dieu s'allume au foyer des deux plus purs amours de cette terre, l'amour maternel et l'amour filial. L'erreur de Rousseau est de ne pas voir l'enfant tel qu'il est, avec sa double nature morale et physique, et de séparer dans l'éducation ce qui chez lui est si étroitement uni. L'enfant a sa sensibilité, sa conscience, comme il a la mémoire et le raisonnement ; son cœur s'éveille avant sa raison, il a des affections avant

d'avoir des idées. Rousseau s'attache uniquement à ce qui est sensation; Émile n'a ni ami, ni famille, ni patrie; à vingt ans il n'a pas entendu prononcer le nom de Dieu; cet isolement moral est une chimère; aussi, que de précautions pour lutter contre les penchants naturels!

Tout cela est faux. L'éducation est une œuvre d'autorité et de respect; l'idée de Dieu ne peut en être bannie, parce qu'elle est la source de toute autorité, et le christianisme est, suivant la belle expression de M. Guizot, « la plus grande école de respect qu'ait jamais vue le monde. » Tout cela est faux, parce que l'instruction religieuse seule donne l'esprit d'abnégation, de sacrifice, les grandes vertus, les grandes pensées, qu'elle seule pénètre dans la conscience et fait supporter la vie sans murmurer contre le mystère de la condition humaine. Tout cela est faux, parce que, pour les nations comme pour les hommes, c'est l'éducation morale qui fait leur force et leur grandeur. Chez les Romains, sous la République, l'instruction était faible, les croyances étaient fortes, les mœurs austères. Ils ont conquis le monde et laissé sur les peuples vaincus une empreinte que les siècles n'ont pas effacée. N'est-ce pas sous l'inspiration de sa foi religieuse que la France du moyen âge a fait les grandes choses que racontent nos glorieuses annales?

Ce qui me frappe dans cette partie si élevée du livre de l'évêque d'Orléans, c'est son respect pour l'enfance. L'enfant n'est pas, à ses yeux, une créature fatalement portée au mal, suivant la doctrine un peu sombre de Port-Royal, pour laquelle les collèges d'autrefois avaient des châtiments si sévères, qu'on retenait cap-

tive entre de hautes murailles, espérant réprimer sa méchanceté native par une vie qui avait la tristesse et l'austérité du cloître. « Non, l'enfant, c'est une âme inno-
« cente dont les passions n'ont pas encore troublé le pai-
« sible sommeil, dont la droiture n'a pas été altérée par
« les entraînements du mensonge et les illusions du
« monde, c'est je ne sais quoi d'heureux qui respire son
« origine céleste.

« ..... Il est encore ;
« Tout plein de la bonté divine, il en arrive;
« C'est le nouveau venu de la céleste rive (1).

« Voyez-le : il n'y a pas un nuage sur son front, il ignore
« le passé, il sourit au présent, il s'élance vers l'avenir et
« semble y traîner tout le monde avec lui ; c'est l'espé-
« rance de la famille, de la société, et comme le renouvel-
« lement de l'humanité dans sa fleur. »

L'évêque d'Orléans s'indigne à la pensée que la contrainte et la violence peuvent être exercées sur cette frêle créature qu'on doit élever pour l'honneur et la liberté.

Malgré son admiration pour Bossuet, il n'hésite pas à reconnaître les tristes résultats de l'éducation du Dauphin où, suivant l'expression du cardinal de Beausset, « le précepteur était tout et l'élève rien. » Bossuet était trop grand pour lui et fut ici trompé par son génie même. Il travaillait pour la postérité en croyant travailler pour cet enfant ; le trop puissant instituteur n'avait fait que le fatiguer et l'abattre. Silvestre de Sacy se demande si le duc

(1) Victor Hugo.

de Bourgogne aurait été un vrai roi. « Fénelon possédait « le cœur du prince; comment n'aurait-il pas eu tout? « Eût-ce été un si grand malheur pour la France d'être « gouvernée par Fénelon? Je ne sais; Mentor me fait « peur, la tyrannie du bien m'inspire presque autant « d'antipathie que la tyrannie du mal. Peut-être vaut-il « mieux pour tout le monde que Fénelon soit resté un « grand évêque exilé, le duc de Bourgogne un jeune « prince enlevé à l'amour de la France, et le *Télémaque* « un roman. »

Le culte de Mgr Dupanloup pour Fénelon ne lui eût pas permis d'écrire ces lignes, mais n'obéit-il pas à la même pensée quand il dit : « S'il y a peu d'éducations heureuses, « c'est qu'il y en a peu qui soient véritablement libres, « spontanées, généreuses comme il convient qu'elles soient. « N'a-t-on pas entendu ériger en principe cette étrange as- « sertion que l'enfance, que la jeunesse française devait « être jetée dans un moule et frappée comme une monnaie « à la même effigie ? Pour moi, je le déclare, tant que de « loin ou de près je pourrai m'occuper de l'éducation de « la jeunesse, je respecterai la liberté humaine dans le « moindre enfant, plus religieusement encore que dans un « homme mûr, parce qu'au moins celui-ci saurait contre « moi la défendre; l'enfant ne le peut pas. Non, jamais « je n'outragerai l'enfant au point de le considérer comme « une matière que je peux jeter dans un moule pour l'en « faire sortir avec l'empreinte que lui donnera ma vo- « lonté. »

Voilà, Messieurs, les saines doctrines du christianisme sur le respect des âmes et des libertés humaines.

Tout autre est la doctrine de Rousseau. Adoptant les idées de Platon, il n'élève pas l'enfant pour lui-même ou pour sa famille, il l'élève pour l'État ; comme le philosophe grec, il veut que l'unité de l'État soit absolue, que rien ne lui échappe, la conscience, la propriété, la famille, la femme, l'enfant. L'école révolutionnaire devait s'emparer de cette théorie, et l'un de ses chefs en faisait une application logique quand il disait à la Convention : « La patrie « a seule le droit d'élever ses enfants; elle ne peut confier « ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des par- « ticuliers, aliments éternels de l'aristocratie et d'un fédé- « ralisme domestique qui restreint les âmes en les isolant, « et détruit avec l'égalité tous les fondements de la so- « ciété. » Ce que Robespierre désigne, ce qu'il attaque, sous cette phraséologie bizarre, c'est l'indépendance de la famille, la liberté de l'individu; il les fait disparaître devant le dogme de la souveraineté de l'État, le citoyen détruit l'homme. Grave erreur ! Vous voulez avoir des citoyens libres; faites d'abord des hommes, ne les marquez pas au front de tous les signes de la servitude ; — l'esclave ne possédait pas, il n'avait pas de patrie, il n'avait pas de famille, il n'entrait pas au temple. Quand un peuple aura été ainsi façonné, quand il aura perdu les sentiments qui font la force et la dignité de notre nature, il sera prêt pour le despotisme; César peut venir, la moisson est mûre.

Les véritables fondements de la liberté humaine, l'évêque d'Orléans les voit dans la doctrine chrétienne. Elle enseigne que, par notre âme immortelle, nous avons une personnalité indépendante, que, si petits que nous soyons devant la

grandeur infinie de Dieu, nous comparaîtrons devant sa justice avec une responsabilité distincte ; qu'il est des droits inaliénables, dont nulle puissance humaine ne saurait nous dépouiller; que l'autorité paternelle, l'indépendance de la famille, sont un domaine sacré que l'État doit protéger et jamais envahir. Les sociétés modernes reposent sur ces vérités. Si, dans des jours malheureux où la conscience se trouble et se déconcerte, elles semblent un moment obscurcies et délaissées, le sentiment chrétien proteste, il résiste, et elles ne tardent pas à reprendre toute leur autorité.

C'est pour les défendre que Mgr Dupanloup publia son livre sur la *Pacification religieuse*. La vie militante commence pour lui ; il ne retrouve plus qu'à de rares intervalles, dans son petit séminaire de la chapelle Saint-Mesmin, ces heures paisibles et heureuses passées au milieu de la jeunesse ; d'autres devoirs s'imposent à son zèle, il marche sans se plaindre au-devant des épreuves qui l'attendent. Aucune des grandes questions débattues à cette époque ne le trouve indifférent ; pendant trente ans il prend part à toutes les luttes avec l'ardeur pour le bien qui est le propre des cœurs droits, avec l'énergie que donnent les convictions sincères et désintéressées.

Après la révolution de 1830, un grand changement s'était opéré dans les idées. Au moment où plusieurs avaient pu croire que la religion allait disparaître avec la croix brisée de Saint-Germain l'Auxerrois et les débris du palais de l'Archevêché, des jours plus favorables allaient briller pour elle. A la suite des grands renversements, l'esprit de l'homme désenchanté par bien des mécomptes se replie douloureuse-

ment sur lui-même, il ne retrouve pas ses haines contre un passé vaincu ; la rapidité avec laquelle il a vu disparaître des institutions longtemps respectées le porte à chercher pour l'avenir un appui hors de l'instabilité des choses humaines ; il sent que la politique ne suffit plus à diriger l'humanité troublée ; libre de croire, sans qu'on puisse accuser sa foi de cacher une ambition profane, il redemande aux vieilles croyances la paix et la sécurité perdues. Sous les voûtes de Notre-Dame, si longtemps solitaires et silencieuses, la foule accourut. A ces hommes qui se pressaient au pied de la chaire, allait-on demander de renier le passé, de renoncer aux institutions libres pour lesquelles ils avaient depuis quarante ans combattu et souffert ? Était-il donc impossible de réconcilier le christianisme avec l'esprit moderne ? Le mouvement qui pousse le monde vers la liberté n'est-il pas conforme à l'esprit de l'Évangile ? Les premiers, les Apôtres n'avaient-ils pas proclamé l'affranchissement de toutes les oppressions, de toutes les servitudes ? Enfin l'Église, qui avait sauvé les droits sacrés de l'humanité du despotisme des empereurs romains et de l'invasion des barbares, ne devait-elle pas réclamer sa part dans le patrimoine de la société nouvelle ?

Une grande partie du clergé ne partageait pas cette opinion ; il fallait lui faire oublier cinquante années d'agitation et de douleur : la tâche était difficile. Lacordaire et Montalembert n'hésitèrent pas à l'entreprendre ; pour la faire réussir, ils mettaient en commun la force que donne une imperturbable confiance dans la justice et la vérité, et aussi les ressources d'incomparables talents. Les souvenirs que ces deux noms nous rappellent n'ont pas vieilli pour

nous; malgré les année s écoulées, ils nous reviennent comme un souffle de jeunesse, avec les émotions, les enthousiasmes qu'excitait dans nos cœurs la parole enflammée de ces grands orateurs.

Ils se jetèrent au-devant de tous les obstacles; ils savaient que les plus dures épreuves ne leur viendraient pas de leurs adversaires naturels; rien ne les découragea de leur patriotique entreprise. Partout, en Europe, le mouvement de renaissance catholique s'étendait. La Belgique avait donné l'exemple; en Espagne, Balmès et Donoso Cortès publiaient leurs remarquables écrits; en Angleterre, le grand émancipateur O'Connell, suivi de tout un peuple, était venu frapper à la porte des Chambres au nom du droit et de l'équité, et le glorieux acte d'émancipation avait été consommé. — En France, grâce à la sagesse d'un roi qui nous a donné dix-huit années de prospérité et de paix, les institutions libérales s'étaient affermies, elles devinrent l'instrument et la sauvegarde des intérêts religieux. On avait résolu de concentrer le principal effort sur la loi d'enseignement. Le terrain était bien choisi. Les parlements avaient autrefois soutenu les droits de l'État contre les prétentions excessives du clergé; autant que le permettaient les institutions du temps, ils avaient défendu l'indépendance morale du pays; c'est leur honneur, c'est leur grand titre à notre reconnaissance. Aujourd'hui les rôles étaient changés; il ne manquait pas d'hommes dans le parti libéral décidés à substituer le droit commun au régime absolu que nous avait légué l'Empire. Les chefs du parti catholique comprirent qu'ils trouveraient là de puissants auxiliaires. Acceptant les conditions d'une époque

militante, ils demandèrent à la démocratie même les armes nécessaires pour lutter et pour vaincre. La France avait des assemblées indépendantes, ils occupèrent la tribune, une presse libre, ils s'élancèrent dans l'arène. Il ne s'agissait plus seulement de disputer un monopole à l'État, la question n'était plus réduite aux proportions étroites d'une sorte de duel entre l'Université et le clergé; c'était une question immense où la liberté de conscience, les droits politiques et religieux, les droits de l'Église et de l'État se trouvaient engagés.

Mgr Dupanloup, dans son livre inspiré par un grand esprit politique et par un sincère désir de conciliation, s'était efforcé d'éclaircir tous les malentendus, de détruire tous les préjugés. Établissant avec une raison supérieure les droits respectifs des partis opposés, il avait préparé le traité de paix qui devait les unir.

M. Guizot avait dit à la tribune : « Il s'agit, pour la « société nouvelle, de s'accoutumer à une chose à laquelle « elle est bien peu accoutumée, à la liberté et à l'influence « de la religion. Il faut que la société nouvelle accepte « ce fait et ce spectacle, et il faut en même temps, chose « nouvelle aussi, que la Religion accepte les mœurs, les « libertés, les tendances, les institutions de la société mo- « derne. »

Mgr Dupanloup répondait avec l'assentiment du clergé et des catholiques : « Toutes les libertés si chères à ceux « qui nous accusent de ne pas les aimer, nous les pro- « clamons, nous les invoquons pour nous comme pour les « autres. Je le dis sans hésiter aux hommes de 89 et aux « hommes de ce temps qui voudraient faire peser sur nous

« le joug d'une intolérable oppression : vous avez fait la « Révolution de 89 sans nous et contre nous, mais pour « nous, Dieu le voulait ainsi malgré vous. Les libertés, « nous les avons assez chèrement payées ; elles sont écrites « dans la Charte, dans les lois, dans les mœurs. On ne « peut nous les refuser, ou bien les paroles ont perdu leur « vrai sens, les mots n'expriment plus les idées, la liberté « est un mensonge et le droit public des Français, la loi « fondamentale, est une déception, et tout ce qui s'est fait « depuis cinquante années en France un jeu brutal et « sanglant où la force a été comptée pour tout, le droit, » la justice et la vérité pour rien. »

Après avoir, dans ce ferme langage, revendiqué les droits de l'Église, il se demande si la paix n'est pas possible. Les uns et les autres, nous sommes enfants d'une même patrie; cessons de nous faire la guerre, faisons alliance par la liberté commune pour l'éducation de la jeunesse française, et la grande œuvre de la pacification religieuse sera accomplie.

A la fin de 1848, l'un des hommes les plus considérables du parti catholique fut chargé du ministère de l'instruction publique. Son nom, vos usages m'interdisent de le prononcer, mais il me sera permis de rappeler que Montalembert a pu dire, aux applaudissements de l'Assemblée législative, qu'il était devenu en France et dans l'histoire contemporaine synonyme de la droiture, de l'éloquence et du courage.

Dans la grande commission qu'il se hâta de réunir pour préparer le projet de loi sur la liberté d'enseignement, la place de Mgr Dupanloup était marquée d'avance, à côté de

MM. Thiers, Montalembert, Cousin, Saint-Marc Girardin. Dès les premiers jours il prit une grande part aux débats dans lesquels des intérêts si graves étaient en jeu. Montalembert s'effaçait : ouvrier de la première heure, il lui plaisait de laisser achever la tâche par le collègue qu'il aimait, et dont il avait mesuré la valeur. Dans l'une des séances, répondant à la fois à M. Thiers et à M. Cousin, Mgr Dupanloup avait triomphé des dernières résistances, et M. Thiers, saisissant le bras de M. Cousin, s'était écrié « : L'abbé a raison ! » J'admire, Messieurs, l'éloquente sincérité de ce prêtre qui avait su dissiper toutes les préventions ; j'admire également l'homme d'État qui, se laissant toucher et convaincre, reconnaissant la justice d'une cause qu'il avait longtemps combattue, n'hésitait pas, avec la générosité d'un esprit supérieur, à lui apporter le concours de son immense autorité et de son talent. Bien des années plus tard, l'évêque d'Orléans écrivait : « S'il nous « fut donné de réussir, ce ne fut pas seulement parce que « la justice et la raison combattaient pour nous, c'est « parce que nous avons trouvé un auxiliaire inattendu, « dont l'esprit, admirablement clairvoyant, sut discerner « le principe supérieur d'ordre religieux et moral qui pla- « nait sur ces discussions, et dont la parole vive et lumi- « neuse sut tout faire entendre et tout décider. » Montalembert rappelait, en 1852, à ceux qui paraissaient tentés d'immoler la vie politique à l'amour du repos, au besoin d'une sécurité éphémère, et rendaient la parole publique responsable de tous les dangers de la société « que « tous les biens dont jouissaient les catholiques avaient « été gagnés grâce à ce culte du droit, à cette horreur

« de l'arbitraire qu'inspirait le régime parlementaire. »

Jamais une plus juste cause n'avait remporté une plus éclatante victoire ; les deux sociétés qui se partagent la terre, la société religieuse et la société civile, s'étaient donné la main ; la paix s'était faite dans la liberté.

Vous vous êtes associés à cette pensée d'apaisement, Messieurs, quand, reprenant une tradition que l'on avait pu croire un moment interrompue, vous appeliez l'évêque d'Orléans à siéger au milieu de vous. M. de Salvandy lui disait en votre nom : « Ce n'est pas seulement le disciple « et le maître enthousiaste des hautes études, également « nourri des trois antiquités biblique, grecque et latine, « le docteur et l'orateur renommé, c'est l'évêque que nous « avons appelé au sein de l'Académie. » Il ajoutait : « La « patrie n'a, ni toutes ses forces, ni toutes ses lumières, « ni toutes ses grandeurs, quand il lui arrive, par peur « ou passion, de ne pas se faire honneur de cette grande « hiérarchie que l'histoire appelle l'Église de France, et « qui a été une part si considérable de sa puissance et de « son génie. Les grands exemples du monde, par tout ce « qui a péri, par tout ce qui a vécu, attestent qu'il faut « les fortes institutions religieuses aux fortes institutions « civiles, quand on les veut durables. »

Vos suffrages, Messieurs, les éloquentes paroles qui les confirmaient étaient bien la plus belle récompense qui pût couronner une vie laborieuse et indépendante.

La joie des catholiques devait être de courte durée ; l'Église va bientôt traverser une de ces crises, qu'il est dans sa destinée depuis dix-huit siècles de subir, pour arriver toujours à triompher. Le Saint-Siège est menacé

dans sa souveraineté, dans son indépendance. Solennellement garantie par des traités qu'elle n'avait pas violés, cette souveraineté avait de siècle en siècle renouvelé son droit par de mémorables actions. L'ambassade de Léon le Grand préservait Rome d'Attila ; pendant le moyen âge, les luttes du pouvoir spirituel, c'est-à-dire d'une force intellectuelle et morale contre le despotisme des hommes d'armes du Nord, avaient été un grand exemple pour l'Italie, un grand bienfait pour le monde. Voltaire et Chateaubriand s'accordaient pour reconnaître que l'Europe devait au Saint-Siège sa civilisation, une partie de ses meilleures lois, presque toutes les sciences et les arts. Pouvait-on oublier de si grands souvenirs et exclure le Pape de ces règles du droit public qui sont la garantie humaine, mais sacrée, des sociétés? L'indépendance politique du Saint-Siège n'était-elle pas la garantie nécessaire de l'indépendance spirituelle de la plus vaste communion chrétienne, qui compte des sectateurs vivant sous les formes de gouvernement les plus variées (1)?

Ces grandes questions qui passionnaient alors, qui passionnent encore les catholiques dans le monde entier, je n'ai pas à les traiter ici ; ce que MM. de Montalembert, Thiers, disaient avec tant d'éloquence à la tribune, ce que MM. Guizot, Villemain, écrivaient avec une si grande autorité, je ne saurais le dire, ni si bien, ni de si haut. L'évêque d'Orléans ressentait dans son cœur toutes les douleurs de l'Église. Il publie une première lettre pour protester contre une brochure dont l'anonymie

(1) Villemain.

cachait mal la haute origine. Ce fut comme le cri d'une conscience révoltée. Respectueux envers le pouvoir, il était resté dans une grande réserve ; après avoir invoqué la liberté, on ne l'avait pas vu briser l'arme avec laquelle il avait combattu, renier son drapeau et déserter le terrain conquis. Avec une sereine indifférence, il avait su repousser les solidarités compromettantes et garder la liberté de sa parole. Le Saint-Siège n'eut pas de défenseur plus intrépide. Il est dans toute la maturité de son talent ; ses lettres à un catholique, à M. de la Guéronnière, à Rattazzi, à Minghetti, son grand ouvrage sur la souveraineté pontificale, ont toute la solidité de l'érudition la plus sévère jointe à la verve entraînante d'un polémiste puissant. Transporté par la grandeur du péril, par la violence des attaques, il a des indignations superbes, d'accablantes répliques ; on sent dans ces pages la passion, quelque chose de poignant qui atteste la sincérité et la profondeur de l'émotion. C'est bien un de ces hommes forts et rares nés pour la lutte, armés pour la vérité. « C'est bien un de ces hommes qui savent « trouver, dit Bossuet, dans tout ce qui s'appelle de- « voir et dévouement un charme profond, une beauté « exquise, qui leur font accepter avec joie des fatigues « énormes, des douleurs incroyables, pour ce qu'elles « aiment, pour la patrie, pour la religion, pour les autels. » Quand la guerre fut terminée ; quand, écrasée par le nombre, décimée par la mort, l'armée qui défendait les droits du Saint-Siège fut dispersée, il voulut rendre un dernier hommage à ceux qui, n'écoutant que la voix de la conscience et de l'honneur, s'étaient héroïquement sacrifiés pour une

grande cause. L'oraison funèbre du général Lamoricière est une œuvre parfaite, pleine d'inspiration et d'éclat. Quelle richesse de couleurs dans le récit de nos guerres africaines, dans le portrait du zouave avec son visage bronzé, son costume pittoresque, toujours au feu au premier rang, tantôt rampant dans les broussailles, tantôt bondissant comme une panthère, plein d'entrain, de verve, de gaieté militaire, trouvant moyen partout de vivre et de chanter, rachetant par ses qualités guerrières son goût un peu trop vif pour la razzia, enfin portant dans sa mâle poitrine un cœur bon et tendre comme en ont les héros !

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que votre confrère était à côté du général à l'assaut de Constantine, au col de Mouzaia, à la bataille d'Isly? Je ne m'étonne pas de l'enthousiasme avec lequel il décrit ces combats, ces victoires ; il y a entre le prêtre et le soldat une sympathie naturelle, ils ont un lien commun : l'esprit de discipline et d'abnégation ; le même sentiment conduit le soldat sur le champ de bataille et le missionnaire dans les régions lointaines où il brave le martyre pour prêcher sa foi. Tous deux obéissent à la grande loi du sacrifice ; à ces hauteurs ils se rencontrent et se comprennent.

L'éloquence sacrée n'a pas d'accents plus pénétrants que ceux que l'évêque d'Orléans trouve pour louer Lamoricière. Après avoir retracé l'œuvre de sa vaillante jeunesse, il nous montre le général malheureux et vaincu, supportant sans fléchir les douleurs de l'inaction et de l'exil, plus grand, plus noble encore dans cette dernière partie de sa vie. Avec une égale émotion il salue les victimes de Castelfidardo : « Je veux rester, dit-il, dans ces régions élevées

« où l'accord se fait et où tous les partis volontiers s'ou-
« blient pour célébrer les grandes actions; quand un peuple
« est amolli, quand les âmes s'énervent, quand les cœurs
« se soumettent, quand on ne comprend plus ni la gran-
« deur morale ni la vertu du sacrifice, quand les intérêts
« matériels deviennent souverains, il faut des hommes qui
« se fassent briser pour la justice, il faut cette folie sublime
« qui va secouer la torpeur des peuples, qui relève les
« âmes, qui retrempe les caractères, qui enfante les héroïs-
« mes, les trépas magnifiques, toutes les grandes choses
« par lesquelles sont sauvées les nations. »

Il est touchant, Messieurs, de voir ce prêtre se pencher sur les blessés de la vie publique, restés au bord du chemin, de l'entendre dire que le succès n'est pas tout en ce monde, qu'il faut admirer surtout la dignité du caractère, l'inébranlable fidélité à ses convictions.

Dans les rapides alternatives des choses humaines, bien des causes ont pu succomber que l'avenir remettra en honneur; ce pays qui aime, qui admire tout ce qui est généreux, a placé au seuil du Palais de justice les statues de Malesherbes et de Berryer, les grands avocats des vaincus.

Pendant les années d'épreuves si douloureuses pour le Saint-Siège, Mgr Dupanloup fit plusieurs voyages à Rome : il allait porter au pape le témoignage de son ardent dévouement. Il y fut rappelé en 1869 avec tous les évêques de la chrétienté. Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, le récit des séances du Vatican. Nous ne sommes plus au temps où Bossuet louait le grand Condé pour sa science théologique, où Fénelon en conseillait l'étude aux femmes elles-mêmes.

Je reconnais mon incompétence; par des traditions qui me sont chères, j'étais trop attaché aux convictions que défendait la minorité pour ne pas douter de mon impartialité; j'aime mieux rappeler ce que saint François de Sales répondait à ceux qui l'interrogeaient sur ces épineuses matières : « S'il faut dire le mot que j'ai dans le cœur. je n'ayme pas par inclination naturelle toutes ces contentions et disputes qui se font entre catholiques, en cet âge où nous avons tant d'ennemis au dehors, je crois que nous ne devons rien émouvoir au dedans du corps de l'Église. La pauvre mère poule qui, comme ses petits poussins, nous tient dessous ses aîles, a bien assez de peine à nous défendre du milan sans que nous nous entrebecquetions les uns les autres. »

Tant que la discussion fut un droit, l'évêque d'Orléans discuta. Quand la majorité se fut prononcée, il fit à l'unité de l'Église le sacrifice de son opinion, comme l'eussent fait saint François de Sales, saint Vincent de Paul et Bossuet, comme l'avait fait Fénelon. Il se soumit à la seule autorité devant laquelle, ainsi que le dit Lacordaire, on s'élève en s'inclinant.

Cette soumission ne devait pas apaiser des adversaires victorieux. Renfermé dans la solitaire jouissance du devoir accompli, Mgr Dupanloup ne daigna pas se plaindre. D'autres pensées l'occupaient tout entier; la guerre avec l'Allemagne était déclarée; quand il revint, l'invasion menaçait sa ville épiscopale. Chaque combat, chaque désastre, retentit dans ce cœur si dévoué à la prospérité et à la grandeur de la France. Pour relever les courages, soulager les souffrances, consoler les infortunes,

il déploie tout ce que le zèle pastoral a de plus héroïque. C'est bien sa propre image qu'il retrace dans le panégyrique de saint Martin, quand il nous montre le grand évêque : « Toujours debout, sans compter jamais avec « les fatigues ni les périls, souffrant dans son cœur, « car la vertu n'empêche pas de souffrir, mais allant, « allant toujours, courageux et fort, au besoin des âmes; « puis, avec cette douceur qui devient tout à coup une « force indomptable, quand on lui enlève ses enfants, « lorsque des proscrits l'implorent, lorsque les faibles sont « opprimés et que de grandes iniquités se préparent, bra- « vant tout pour sauver les malheureux et dictant à la ty- « rannie elle-même les décrets que la justice et l'humanité « réclament. »

Comme autrefois, le pays a trouvé pour le consoler dans ses malheurs l'intrépide dévouement des saint Aignan et des saint Martin; à côté de ces noms qui ont traversé les âges, portés par la reconnaissance et le respect publics, l'Église de France, toujours égale à elle-même, a pu inscrire avec un juste orgueil les noms de l'évêque de Metz et de l'évêque d'Orléans.

A l'Assemblée nationale et au Sénat, il nous a été donné de mieux connaître le collègue éminent vers lequel nous attirait déjà la plus sympathique admiration. Un des côtés les plus saillants de son caractère est l'action qu'il exerce sur les hommes. Tous subissent l'irrésistible attrait de cette parole qui a remué tant d'intelligences, qui pénétrait avec tant d'autorité dans les cœurs, les élevait au-dessus des horizons bornés de la vie présente, et, allumant en eux l'amour de la justice, ramenait les plus rebelles.

Quel zèle dans la recherche des âmes! Permettez-moi, Messieurs, de laisser encore parler celui que nous ne devons plus entendre. N'est-ce pas le plus sûr moyen de le faire connaître et aimer? « Les âmes, dit-il, ma mission « est de les sauver; il n'y a qu'elles d'admirables ici-bas. « Non, il n'y a pas d'intérêt plus profond, plus attachant « que de lire là, d'y étudier, d'y saisir ce qui se remue « dans ces profondeurs, les émotions fugitives et durables, « les impressions soudaines, les nobles inspirations, les « élans généreux.

« Chercher le feu sacré qui est dans toute créature, et « l'y voir resplendir enfin, c'est un moment inexprimable « et dont je bénis Dieu de m'avoir quelquefois dans ma « vie donné la profonde douceur. Les âmes, c'est bien pour « elles qu'on donnerait volontiers mille vies si on les avait, « comme une goutte d'eau! »

C'est le langage d'un apôtre. L'évêque d'Orléans en avait la pitié infinie qui n'hésite pas à se charger du fardeau des autres, à se dévouer aux faibles, à défendre les opprimés. Il savait trouver dans les inépuisables trésors de sa pauvreté les ressources nécessaires pour soulager toutes les misères, réparer tous les désastres. Mille traits de sa charité sont gravés dans la mémoire des habitants de son diocèse; ils n'oublieront pas de longtemps le modeste équipage avec lequel il faisait ses tournées pastorales; l'amour et la vénération de tous le suivaient, c'était le seul cortège que sa chrétienne humilité ne pût pas refuser, le seul qu'il n'ait pas pu interdire pour le jour où le pays en deuil devait lui faire de si belles et de si populaires funérailles. Pour connaître son cœur, il suffit de relire, dans le

livre sur l'éducation des filles, les pages charmantes où il trace le rôle des femmes dans la société, dans la famille. Sans doute on y retrouvera l'empreinte du génie de Fénelon, mais il y a là aussi une émotion, une délicatesse de pensées, une sensibilité qui lui sont propres et qui pourraient surprendre ceux qui n'ont vu en lui que le polémiste ardent. La forme a dû faire illusion.

Sous une apparence parfois excessive, violente même, il a toujours conservé des opinions modérées. La bonté fait le fond de cette belle nature, si étrangère à l'envie, si prompte à l'enthousiasme, si accessible à toutes les nobles séductions, confiante jusqu'à la candeur. Pieux comme on l'était au temps de saint Louis et sympathique aux grandes aspirations de son époque, il a tout fait pour réunir deux mondes qui ne se combattent que parce qu'ils se méconnaissent.

Il a beaucoup aimé son temps, sans s'aveugler sur ses défaillances. Effrayé par l'abaissement des caractères, l'affaiblissement des convictions devant l'invasion du matérialisme, il a jeté le cri d'alarme et signalé avec une impitoyable franchise les périls prochains. « Il n'est pas dé-
« fendu, que je sache, par l'Évangile, disait-il, au pasteur
« de crier au loup et aux brebis d'y croire. Je suis, j'en
« conviens, un peu irascible sur toutes ces indignités ; mais
« enfin, je me souviens du précepte de l'Écriture : *Irasci-*
« *mini, et nolite peccare*. Allons jusqu'à l'indignation, quand
« il le faut, mais pas jusqu'au péché. »

Mgr Dupanloup n'a pas le goût de la résignation dans l'impuissance, il plaint ceux qui se taisent et acceptent tout ; il veut lutter contre la bassesse, contre ce qui dé-

prime et avilit. Marchant à l'écart, loin des cupidités, des ambitions, il a mis au service de toutes les grandes pensées, de toutes les généreuses entreprises les facultés les plus brillantes, une puissance de travail, une activité qui semblent dépasser la limite des forces humaines. Libéral, il ne refusait pas aux autres la justice qu'il demandait pour lui-même ; il avait foi dans la libre discussion pour faire triompher la vérité.

C'est ainsi que, dans un pays divisé, il a su conquérir d'universelles sympathies, mériter le respect et l'admiration de ses adversaires. Qu'importe qu'au moment du combat on ait pu oublier ces sentiments ? plus tard, dans le silence des rivalités et des passions, quand la mort a donné au jugement toute sa liberté, ils se retrouvent et demeurent.

A la tribune, devant une assemblée redoutable par le nombre et la diversité des opinions, il a cherché bien moins des ennemis à combattre que des esprits à convaincre ; sa parole pressée d'agir allait droit au but, sans détours, sans artifices ; il les ignorait ou les dédaignait. Il avait ce que l'art ne donne pas : les grands essors vers les régions où rien ne trouble la sérénité de la pensée ; il avait la vivacité des sentiments, la puissance d'émotion, enfin l'autorité du courage et de la sincérité qui est le secret de la puissance oratoire. Il ne se mêlait aux luttes politiques que lorsque le débat portait sur les questions de liberté religieuse, les rapports de l'Église et de l'État. Il aimait à se retirer dans la galerie des Tombeaux, et là, au milieu des débris qui lui rappelaient les splendeurs de la vieille France, il priait : passant et repassant devant

la statue de Jeanne d'Arc, chef-d'œuvre d'une princesse qui, au prestige du sang royal, joignait celui du génie.

La mémoire de Jeanne d'Arc a tenu une grande place dans le cœur de l'évêque d'Orléans. Deux fois il a prononcé son panégyrique, célébré la simplicité de son origine, sa vaillance dans les combats, son amour de la patrie, la sainteté de sa vie et de sa mort. C'est une figure unique à laquelle rien ne ressemble dans notre histoire. Sainte Clotilde meurt, dans un douloureux mais glorieux veuvage, auprès du tombeau de saint Martin; sainte Geneviève achève sa longue carrière au milieu des bénédictions du peuple, près de Saint-Denis; Jeanne, obéissant à la voix de ses saintes, quitte son village, relève les cœurs abattus, console la grande pitié qui était au royaume de France, chasse l'étranger; acclamée par une armée, par tout un peuple, elle arrive au sommet des gloires humaines, sa mort vient y ajouter la grandeur que donnent la souffrance et le malheur; trahie, abandonnée, elle périt sur un bûcher au milieu des cris de haine de ceux qu'elle avait vaincus; « ses cendres sont jetées au vent; il ne devait plus rien rester d'elle ici-bas, qu'un peuple sauvé et une impérissable mémoire (1). »

Mgr Dupanloup ne s'absorbe pas tout entier dans ces tristesses, dans le spectacle toujours émouvant du néant des choses humaines; son patriotisme voit surtout la vitalité du pays, qui toujours sort plus puissant des plus dures épreuves. La France, au commencement du XVe siècle, est déchirée par les factions, sans roi, sans patrie, ravagée

(1) Panégyrique de Jeanne d'Arc.

par l'ennemi ; tout y est sombre, désespéré ; qui la relève ? Un livre et une femme : l'*Imitation de Jésus-Christ* et Jeanne d'Arc. Le sentiment religieux poussé dans le livre jusqu'au mysticisme, chez la femme jusqu'à l'héroïsme, qui fait d'une jeune fille des champs la libératrice et la martyre de la France (1).

L'évêque d'Orléans aimait dans la guerrière et dans la sainte cette alliance si naturelle et au fond si française de la plus héroïque valeur et de la piété la plus fervente. A la plus pure de nos gloires nationales, au nom de Jeanne d'Arc, est attaché désormais le souvenir de son avocat le plus éloquent. Sentant ses forces décliner, l'évêque d'Orléans voulait une fois encore faire le pèlerinage de Rome, saluer dans Léon XIII un de ces grands papes qui ne manquent jamais à l'Église aux heures critiques de son histoire. Ce vœu ne put s'accomplir. Votre confrère s'est éteint doucement au château de la Combe, entre les bras du plus ancien et du plus jeune de ses amis, les yeux fixés sur les sommets de la Chartreuse, la belle vallée qui relie Grenoble à Chambéry, et les montagnes de la Savoie qu'il avait tant aimées.

Dans son testament, il lègue aux pauvres de la ville d'Orléans la modeste somme produite par les émoluments d'académicien longtemps accumulés, associant votre souvenir, Messieurs, à sa dernière aumône, et rappelant ainsi d'une façon touchante les liens d'une confraternité que, dans son cœur, il n'avait jamais rompus. Il interdit toute oraison funèbre, « ne voulant pas, dit-il, qu'on loue ce-

(1) Saint-Marc Girardin.

lui dont Dieu seul a connu les faiblesses ». A la fin d'une longue carrière, sentant la difficulté des choses triompher de tous ses efforts, cette âme qui n'avait jamais connu le découragement a-t-elle donc été troublée par l'amère tristesse que laissent l'injustice des hommes, les ruines et les désenchantements de ce monde ?

Non, un sentiment plus élevé a dicté ce testament ; la charité, l'humilité ont inspiré le pardon des injures, l'indulgence pour les autres, l'oubli de soi-même, et ces deux vertus chrétiennes éclairent d'un rayon suprême la vie de l'évêque, qui a été pour l'Église un défenseur si fort et si soumis, pour la France un serviteur si fidèle et si courageux.

RÉPONSE

DE

M. LE B^ON DE VIEL-CASTEL

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS

DE M. LE DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER

Monsieur,

Vous avez rendu à la mémoire de votre illustre prédécesseur un hommage si éclatant et si complet qu'en essayant à mon tour de retracer les traits de cette grande physionomie, je ne pourrais que répéter ce que vous avez dit en termes excellents. Mgr Dupanloup fut un évêque accompli dans tous les sens qu'on peut donner à cette qualification. En tout temps, en toute circonstance, aux époques de persécutions et de luttes violentes comme à celles où la religion n'a besoin pour sa défense que des armes de la

raison, du savoir, de l'éloquence et d'une haute vertu, il eût été, il a été à la hauteur de tous ses devoirs. Parmi ces devoirs si nombreux, auxquels il se dévouait avec une activité qui ne lui laissait pas un instant de repos et qui a hâté la fin d'une existence si précieuse, il en est deux qui semblent avoir eu pour lui un attrait particulier parce que évidemment il y avait été prédestiné : la direction des âmes et l'enseignement. On sait l'empire presque absolu qu'il exerçait sur les consciences qui venaient chercher auprès de lui des conseils et des consolations. On sait, et vous avez rappelé avec un rare bonheur, tout ce qu'il a fait pour l'éducation de la jeunesse, qui était l'objet de ses plus tendres et de ses plus constantes préoccupations. Parlerai-je de l'ardente charité avec laquelle, ne pouvant disposer que de ressources bien limitées, il trouvait le moyen, en se réduisant parfois lui-même à ce qu'on pourrait presque appeler un état d'indigence, de secourir tant d'infortunes?

Si je ne craignais d'être mal compris en employant une expression dont on a tant abusé qu'on a fini par en dénaturer le sens, mais qui m'est toujours chère parce que, au temps de ma jeunesse elle désignait ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans l'ordre moral, je dirais que Mgr l'évêque d'Orléans était libéral, c'est-à-dire qu'il aimait la liberté, la véritable liberté, que, loin de repousser les idées et les institutions nouvelles dans ce qu'elles ont de bon et de généreux, il s'efforçait d'en tirer parti dans l'intérêt de la grande cause à laquelle il s'était voué tout entier. Il aimait, il protégeait les lettres, non-seulement parce que son esprit était assez heureusement doué pour en sentir

et en goûter le charme, mais parce qu'il croyait que la culture de l'esprit bien dirigée est un puissant préservatif contre l'entraînement des passions basses et corruptrices.

Il a beaucoup écrit, il a figuré avec éclat à la tribune législative. Comme écrivain, comme orateur, il avait certes des titres suffisants pour être admis à faire partie de l'Académie française ; mais j'oserai dire que ses actes, que l'ensemble de sa vie, lui en donnaient de plus grands encore.

C'est, en effet, un des privilèges de cette Académie, et non pas un des moindres, d'être appelée à récompenser, à réunir dans son sein, à côté des hommes distingués par leurs mérites littéraires, ceux dont l'intelligence, dans quelque sens, dans quelque direction que ce soit, a rendu de grands services à la société, à la patrie, à l'humanité. C'est par cette voie qu'était arrivé à s'asseoir sur ces bancs l'homme illustre dont vous portez et dont vous soutenez si dignement le nom.

M. le chancelier Pasquier n'a jamais rien écrit, ou plutôt il n'a rien publié, car il a laissé des mémoires qui, lorsqu'ils pourront voir le jour, seront un des documents les plus précieux de l'histoire de la fin du dernier siècle et de la première moitié du siècle actuel. S'il possédait le don de parler avec facilité, avec une lucide abondance, sur les matières diverses qui occupaient les assemblées, sa parole, il le disait lui-même, n'avait pas ce qui fait d'un discours de tribune une œuvre littéraire. Et cependant, lorsque les suffrages de nos prédécesseurs lui ouvrirent les portes de l'Académie, ce choix ne surprit personne et fut généralement approuvé. C'est que, dans la carrière très longue, dès

lors, qu'il avait parcourue, il avait fait preuve de tant de capacité, de connaissances si étendues, il s'était rendu si utile à la France, qu'il était impossible de ne pas reconnaître en lui un de ces grands serviteurs du pays que l'Académie s'honore de compter dans son sein.

En prononçant son nom, je sens que le souvenir de nos longues relations et des bontés qu'il m'a constamment prodiguées peut m'entraîner à parler de lui plus longuement que ne semble le comporter le devoir que j'accomplis en ce moment. J'espère que ceux qui m'écoutent me le pardonneront. Quant à vous, Monsieur, je connais trop les sentiments de tendresse filiale et de reconnaissance que vous lui portez pour ne pas être certain que vous me saurez gré de consacrer à honorer sa mémoire une partie du temps qui m'est accordé pour vous répondre. Sans doute, c'est de vous que je dois parler ; mais serait-ce sortir de mon sujet que de rappeler l'école où s'est faite votre éducation politique et l'illustre maître de qui vous avez reçu de si précieuses leçons?

La vie du chancelier Pasquier a été longue, elle a duré près d'un siècle, et pourtant on est étonné du nombre des emplois importants qu'il lui a été donné de remplir successivement. On a surtout peine à comprendre que, dans des temps où toutes les passions étaient en jeu, où l'esprit de parti agitait violemment tous les esprits, il ait pu se montrer constamment au niveau des fonctions les plus diverses, souvent les plus difficiles et qui exigeaient les aptitudes les plus variées. Ce qui l'explique jusqu'à un certain point, c'est que sa faculté maîtresse était le bon sens, le bon sens élevé à cette hauteur qui touche presque

au génie ; c'est aussi qu'il n'était pas un homme de parti.

Loin de moi de médire des partis et des hommes de parti. Sans eux les choses humaines ne marcheraient pas ; mais il est bon, il est nécessaire qu'à côté d'eux, au milieu d'eux, il se trouve d'autres hommes dont la ferme raison sache résister à leurs entraînements, qui, dans les grandes luttes politiques, se portant alternativement au secours des opinions momentanément opprimées, empêchent les vainqueurs du jour de trop abuser de leurs succès et de préparer ainsi à leur propre cause et au pays tout entier de funestes catastrophes.

Tel a été constamment le rôle du chancelier Pasquier. Ainsi s'explique qu'il ait figuré, non pas, comme le lui ont reproché ses adversaires, dans tous les gouvernements, dans toutes les combinaisons qui ont successivement présidé aux destinées de la France, mais dans un grand nombre de ces gouvernements et de ces combinaisons, toujours avec le caractère de modération que je viens d'indiquer. Sa présence au pouvoir ou dans les rangs des amis du pouvoir a toujours coïncidé avec le triomphe d'une politique sage, prudente, conforme aux vrais besoins du pays, et, s'il s'est quelquefois résigné à accepter un rôle dans l'opposition, ce n'a jamais été par choix, pour satisfaire des rancunes ou par calcul d'ambition : c'est que sa rare sagacité lui faisait entrevoir de bonne heure les dangers de la voie où s'engageaient les gouvernants. La vivacité, l'accent irrité avec lesquels il exprimait quelquefois ses prévisions, et qui tenaient moins encore à son tempérament qu'à la force de ses convictions, pouvaient faire croire à ceux qui l'entendaient qu'il y portait quelque exagération.

A la lumière des évènements qui se sont accomplis, on a pu voir que ce n'était pas lui qui se trompait.

Lorsqu'arriva la révolution de 1848, plus qu'octogénaire, n'entendant plus que difficilement, y voyant à peine, bien que ses forces physiques fussent loin d'être épuisées et que ses facultés intellectuelles n'eussent reçu aucune atteinte, il avait déjà pensé à se démettre de la présidence de la Chambre des pairs. La suppression de cette Chambre l'en dispensa.

Sa vie politique était finie, mais son esprit ne se reposait pas. Pour certains hommes, le repos absolu serait une insupportable fatigue. Il suivait attentivement la marche des évènements publics. Il se faisait lire, ne pouvant plus les lire lui-même, toutes les publications nouvelles dont le sujet était de nature à l'intéresser, et il dictait à ses secrétaires les réflexions, les rectifications qu'elles lui suggéraient. Aussi longtemps qu'il n'en fut pas empêché par le progrès des infirmités de l'extrême vieillesse, par une cécité à peu près complète et par une surdité qui ne l'était guère moins, il continua à fréquenter un petit nombre de salons où il avait depuis longtemps ses plus chères habitudes. Il assistait assidûment aux séances de cette Académie, prenant à ses délibérations le vif intérêt qu'il portait à toutes les choses sérieuses, à tous les travaux de l'intelligence.

Lors même qu'il dut renoncer à sortir du modeste appartement qu'il occupait dans la rue Royale depuis que la Révolution l'avait expulsé du palais du Luxembourg, la solitude ne se fit pas autour de lui. Chaque jour il recevait des visites d'autant plus nombreuses qu'on était certain

de le rencontrer et qu'au désir de rendre hommage à sa longue et glorieuse carrière, à la dignité de son imposante vieillesse, se joignait la certitude de trouver dans sa conversation, dans les souvenirs que sa puissante mémoire avait accumulés pendant près d'un siècle, un trésor d'instruction, je pourrais ajouter d'amusement, car il racontait à merveille.

Deux fois par semaine, il réunissait à sa table une société dont les éléments variés étaient en quelque sorte la représeniation des phases si diverses de son existence. Dans ces réunions, je me souviens d'avoir vu un de ses collègues du Parlement de Paris, le seul probablement qui vécût encore. J'y ai vu aussi plusieurs survivants des hommes qui, avec le chancelier, avaient servi l'Empire et la Restauration, ceux, en plus grand nombre, avec qui il avait pris part aux affaires publiques sous le gouvernement de Juillet, beaucoup de membres de la Chambre des pairs qu'il avait si longtemps présidée, et aussi de cette Académie dont il aimait à se rappeler qu'il faisait partie, alors même qu'il ne pouvait plus se transporter au milieu d'elle. On comptait parmi les convives bien des octogénaires, des nonagénaires même. Les hommes de soixante-dix ans y représentaient l'âge mûr et ceux de cinquante à soixante ans, comme j'étais alors, la jeunesse. Si j'emploie cette expression dont le caractère paradoxal peut ressembler à une plaisanterie, c'est qu'aux yeux de ce grand vieillard témoin de tant d'évènements, de tant de révolutions que nous ne connaissions que par les récits des contemporains, nous étions tous jeunes. Dirai-je, au risque de vous faire sourire, qu'il lui arriva, en parlant de moi avec sa bienveillance

ordinaire, de m'appeler *cet excellent jeune homme?* Il est vrai qu'il était aveugle. Nous-mêmes, nous nous sentions jeunes en nous comparant à lui, jeunes par l'expérience, car pour la vivacité des impressions, l'énergie des sentiments, nous étions forcés de reconnaître que nous étions loin de l'égaler.

Il y avait pourtant au milieu de nous quelques véritables jeunes gens, tels que vous, Monsieur. C'est là, comme auparavant au Luxembourg, qu'à peine sorti de l'adolescence vous avez connu et entendu la plupart des hommes qui s'étaient illustrés dans les luttes parlementaires et dans les conseils du gouvernement, les Decazes, les Molé, les Portalis, les Broglie, les Guizot, les Villemain, les Rossi, les Cousin, les Montalembert; je ne parle que de ceux que la mort nous a enlevés. C'est en écoutant leurs graves entretiens, en recueillant de leur bouche comme de celle de votre père adoptif les traditions du passé et les leçons d'une haute raison mûrie par tant d'expérience, que vous avez fait votre éducation politique, que vous vous êtes préparé en silence à la carrière qui devait plus tard s'ouvrir devant vous.

Ce n'était pourtant pas votre début dans la vie publique. Membre depuis trois ans du conseil d'État au moment de la catastrophe de 1848, le renversement de la monarchie vous avait fait penser que, comme la plupart de vos amis politiques, vous deviez renoncer à un emploi qui vous aurait placé dans la dépendance du parti dominant. Le coup d'État de 1851 et ses conséquences immédiates n'avaient pu changer votre détermination. Vous vous étiez ainsi trouvé rejeté en dehors de la politique pour n'y revenir qu'après un intervalle de près de vingt ans. Mais il n'en-

trait pas dans votre pensée de vous désintéresser des affaires de votre pays. Dans le département où vous aviez fixé votre résidence, fidèle aux principes d'un sage libéralisme qui n'ont jamais cessé d'être les vôtres, vous avez, dans la mesure que comportait votre situation personnelle, lutté constamment pour la cause de la liberté constitutionnelle.

Depuis le conseil municipal jusqu'aux élections législatives, vous avez fait toutes les campagnes qui, peu à peu, d'une manière plus ou moins directe, en préparaient le retour. Membre pendant dix-huit ans du conseil général de l'Orne auquel, chose presque inouïe dans les premières années de l'Empire, vous aviez été appelé malgré l'opposition du gouvernement, vous n'y trouvâtes pas, les séances de ces assemblées n'étant pas alors publiques, un théâtre qui pût révéler à la France tout ce que vous valiez. Mais ceux qui avaient eu le plaisir de vous entendre s'accordaient à dire que, dans les délibérations auxquelles vous preniez une part active, vous faisiez preuve d'un talent de parole et d'une aptitude aux questions administratives tout à fait remarquables. On put même espérer, dans la dernière période de ce régime, lorsque la force des choses et la réaction de l'opinion publique parurent ramener l'Empire aux errements du régime parlementaire, que les portes du Corps législatif allaient s'ouvrir pour vous : dans trois élections successives, il s'en fallut de peu que votre candidature, bien que combattue avec la dernière violence par les agents du pouvoir, triomphât des candidatures officielles.

Les terribles évènements de 1870, source de tant de maux pour la France, eurent au moins l'avantage de per-

mettre à tous ses enfants de lui venir en aide en levant l'espèce d'ostracisme qui pesait encore sur plusieurs d'entre eux, et non pas sur les moins capables et les moins méritants. Les obstacles contre lesquels vous aviez eu jusqu'alors à lutter s'aplanirent comme d'eux-mêmes, et, lorsque la nation fut appelée à nommer l'Assemblée nationale qui devait mettre fin à une guerre désastreuse, comme aussi, on le croyait du moins, fonder un gouvernement définitif, les voix de 78,000 électeurs vous placèrent en tête de la liste des députés de l'Orne.

Il n'est pas temps encore, et, en tout cas, ce ne serait pas ici le lieu de porter un jugement sur cette Assemblée. Qu'on me permette seulement de dire que, sortie, en quelque sorte, des nécessités de la situation, comptant dans son sein des représentants de toutes les opinions et presque tout ce qui restait encore des hommes d'État et des orateurs éminents des régimes antérieurs avec les hommes plus jeunes qui étaient parvenus, pendant le sommeil de la liberté, à se créer des titres à la confiance de leurs concitoyens, elle apporta, à l'accomplissement de la tâche effrayante dont elle était chargée, un patriotisme, un dévouement incontestables mêlés de quelques illusions qu'explique l'inexpérience d'un grand nombre de ses membres ; qu'elle partagea avec l'illustre M. Thiers l'honneur du rétablissement de la paix extérieure et intérieure, de la restauration des finances et de l'armée, et que, si elle n'a pas réussi dans tout ce qu'elle avait entrepris, il serait bien sévère de lui en faire un sujet de reproche : quelle est l'assemblée, quel est le gouvernement qui, en France, depuis un siècle, aient été plus heureux?

Quoi qu'il en soit, Monsieur, il ne vous fallut qu'un moment pour prendre une des premières places parmi les représentants de la nation. A peine s'étaient-ils réunis à Versailles en présence de l'anarchie triomphante dans Paris, qu'une discussion importante s'engagea parmi eux. Il s'agissait de la position d'un certain nombre d'hommes qui, immédiatement après le coup d'État du 2 décembre, cédant à l'entraînement des circonstances et oubliant qu'il n'est pas permis à des magistrats, même pour éviter de plus grands maux, de se mettre au-dessus du principe le plus sacré de la justice, celui qui prescrit de ne jamais condamner des accusés sans les entendre et en violant les formes légales, avaient consenti à faire partie des fameuses commissions mixtes. On proposait de punir cette illégalité par une autre illégalité tout aussi injustifiable, tout aussi dangereuse, en les destituant arbitrairement, en portant ainsi atteinte à cet autre principe non moins digne de respect que celui dont on blâmait si sévèrement la violation, le principe de l'inamovibilité des fonctions judiciaires. Une telle façon de procéder n'eût pas été seulement plus qu'irrégulière, elle n'eût pas seulement constitué un funeste précédent; elle eût été bien rigoureuse après un intervalle de vingt années qui créait une sorte de prescription et envers des magistrats qui, un moment égarés, avaient, au moins plusieurs d'entre eux, rendu depuis d'utiles services. Votre intervention dans ce débat fut ce qu'on devait attendre d'un homme formé à l'école du dernier et du plus illustre survivant des héritiers des vieilles traditions parlementaires : dans un langage grave, élevé, dont la sévérité avait d'autant plus de

force que l'expression en était plus contenue, tout en frappant d'un blâme énergique des actes que rien ne pouvait complètement justifier, vous fûtes du nombre de ceux qui contribuèrent à écarter de leurs auteurs un châtiment qui eût fait à la chose publique un mal peut-être irréparable.

L'Assemblée ne tarda pas à vous donner une preuve éclatante de sa confiance et de son estime en vous appelant à siéger dans cette commission des Quinze qu'elle plaça à côté de M. Thiers, alors chef du pouvoir exécutif, pour l'aider à combattre la Commune. Un peu plus tard, elle vous nomma membre de la Commission des marchés et aussi de celle de l'enquête sur les ouvriers qui, toutes les deux, vous choisirent pour leur président.

Qui ne se souvient de l'impression profonde que produisirent les discours dans lesquels, examinant les marchés conclus pendant la guerre pour procurer à la France, au milieu de ses désastres, les ressources qui lui étaient indispensables, vous vous trouvâtes amené à apprécier les fautes, les erreurs qui nous avaient conduits à cette situation presque désespérée? Ce n'est pas sans quelque embarras que j'aborde cette période éclatante de votre carrière politique. Il est pénible d'évoquer le souvenir de certaines époques douloureuses, même pour y puiser d'utiles leçons. Il est pénible surtout de raviver les ressentiments des partis, de rouvrir des blessures encore bien incomplètement cicatrisées. Sans doute, lorsque vous dénonciez à l'indignation et au mépris publics les aventuriers qui n'avaient vu dans les malheurs de la France qu'un moyen de faire de scandaleuses fortunes en vendant à l'État, à des prix fabuleux, des armes et des munitions

hors de service ou même en ne les lui livrant pas après en avoir reçu le prix, et aussi certains fonctionnaires qui, par leur incurie, peut-être même par leur connivence, avaient favorisé ces exécrables fraudes, il n'y avait, comme il n'y a encore aujourd'hui, qu'une voix pour vous applaudir. Vous vous rendiez également l'interprète d'un sentiment universel en signalant à la France, trop tard réveillée d'un long et funeste assoupissement, les calamités qu'une nation se prépare lorsque, dans un moment de découragement et de lassitude, elle abdique, pour se placer sous la protection d'un homme, ses libertés et le contrôle qu'elle doit exercer sur les actes de son gouvernement, lorsqu'elle renonce à ces mœurs, à ces pratiques libérales qui font que les affaires de tous sont les affaires de chacun, lorsque les bons citoyens croient faire preuve de sagesse en disant bien haut qu'ils ne s'occupent pas de politique, oubliant apparemment que la politique, c'est tout à la fois notre honneur et notre argent auxquels, sans doute, ils ne sont pas indifférents. Vous étiez également d'accord avec l'opinion de la France presque entière dans le blâme que vous infligiez aux égarements qui, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avaient préparé ces déplorables résultats. Mais, lorsque, sortant de ces généralités, vous en faisiez l'application à tel ou tel parti, quelquefois à tel ou tel homme, il était impossible que vos ardentes paroles ne fissent pas de cruelles blessures à ceux qu'elles atteignaient. Étaient-elles excessives dans leur sévérité? C'est ce que je ne veux pas rechercher. Mais dussé-je admettre par hypothèse que, sur certains points, vous avez été bien rigoureux, je demanderais à ceux qui seraient disposés à vous

le reprocher si, en présence des maux effroyables dont la France était alors accablée, l'entière et froide impartialité, à peine possible même aujourd'hui, ne dépassait pas les forces de ceux qui pensaient que ces maux étaient dus, soit au régime qui venait d'être renversé, soit, dans une certaine mesure, à celui qui lui avait immédiatement succédé. Je leur demanderais si, à supposer qu'il y eût quelques inexactitudes, quelques exagérations dans vos appréciations, ce qu'encore une fois je n'admets qu'hypothétiquement, ils croient qu'on n'aurait pas pu en signaler également dans ces chefs-d'œuvre de l'éloquence antique, dans ces philippiques, dans ces catilinaires, dans ces verrines où Démosthène et Cicéron dénonçaient à l'indignation de leurs concitoyens l'ambition et les perfidies de Philippe et d'Antoine, les complots des ennemis de l'ordre social, les cruautés, les dilapidations du fameux proconsul de Sicile, et aussi dans ces magnifiques harangues où Sheridan appelait les sévérités du parlement britannique sur les oppresseurs de l'Inde.

Quoi qu'il en puisse être, Monsieur, en me reportant au moment où vous débutiez à la tribune avec un tel éclat, je n'hésite pas à affirmer que celui de vos collègues qui s'écriait, comme hors de lui, *qu'en vous entendant il lui avait semblé entendre la conscience de la Chambre et voir passer la justice de Dieu,* que celui-là exprimait le sentiment de l'Assemblée à peu près entière et de la grande majorité de la nation.

Il y avait dans votre accent une passion en quelque sorte contagieuse, parce qu'on sentait que la probité révoltée, l'amour du bien public, le dévouement à la patrie malheu-

reuse, une légitime colère contre ceux qui avaient contribué à la perdre, étaient les sources de votre éloquence. Les interruptions dont vous étiez quelquefois assailli par un petit nombre de dissidents, loin de vous troubler, vous arrachaient des répliques triomphantes qui achevaient de déconcerter vos adversaires. C'est là un des traits auxquels on reconnaît les grands orateurs et qui les distinguent de ceux qui sont seulement des discoureurs agréables et faciles.

On remarqua aussi en vous une autre qualité d'un ordre moins élevé, peut-être, mais non moins précieuse parce qu'elle est d'un usage bien plus fréquent : le talent de répandre de la clarté sur les matières qui en paraissent le moins susceptibles et d'en rendre par là la discussion intéressante, j'ai presque dit amusante. C'est ce qu'on éprouve en lisant dans vos discours l'histoire de ces fameux marchés dont vous dévoiliez les odieux scandales.

Dans un débat d'une tout autre nature où les passions étaient moins en jeu, quoiqu'elles n'en fussent pas non plus tout à fait absentes, vous eûtes encore l'occasion de faire preuve de ce genre de talent. Je veux parler de la délibération qui avait trait à la réorganisation de notre système militaire. Là se présentait une question agitée, en quelque sorte, depuis qu'il existe des armées régulières et qui a reçu bien des solutions différentes : le service de l'administration militaire, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'intendance, doit-il être subordonné à l'autorité du général en chef ou en être indépendant? Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, convient-il de soumettre ce service à un contrôle supérieur, étranger au commandement comme à

l'intendance et qui en prévienne ou en réprime les abus? Je n'ai certes pas la prétention de résoudre cette question délicate autant que compliquée. Je dirai seulement que vous avez su l'exposer avec une lucidité, avec un heureux mélange de détails curieux et de considérations judicieuses qui m'ont fait éprouver à vous lire un véritable plaisir et qui, à plus forte raison, ont produit le même effet sur ceux qui vous ont entendu. Rarement on a parlé avec autant de bonheur le langage des affaires.

Il est encore un de vos discours qui m'a singulièrement frappé, mais sur lequel je ne m'étendrai pas, parce qu'il ne serait que trop facile d'en faire sortir un appel à des passions qui ne doivent pas trouver leur expression dans cette enceinte : c'est celui par lequel vous repoussiez les pétitions envoyées à l'Assemblée nationale pour la contraindre à se séparer avant qu'elle eût achevé ce qu'elle considérait comme sa tâche, la réorganisation du pays. Vous attaquant au radicalisme, initiateur, selon vous, de ce mouvement, « les radicaux, » disiez-vous, « ne sont pas « des républicains. Ils veulent la souveraineté du nombre « qui a amené le plus terrible despotisme, le despotisme « inconscient et brutal de la multitude. Je vous repousse, « non parce que je suis monarchiste, je vous repousse au « nom de la liberté, parce que je suis libéral... Les excès « de 93, ce qui s'est passé sous la Commune, sont la con- « séquence directe de vos principes. » J'abrège à regret cette citation pour ne pas m'aventurer sur le terrain compromettant des personnalités. Le même motif m'interdit de rappeler des passages où votre éloquence, animée par la lutte, s'épanchait peut-être avec plus de chaleur, d'abon-

dance et d'énergie que dans ceux auxquels j'ai cru pouvoir faire allusion.

Il est, Monsieur, des orateurs qui éprouvent le besoin de se produire sans cesse, qui usent, qui abusent de la facilité et des dons précieux dont la nature les a doués pour prendre part à toutes les discussions. Bien loin de là, vous n'avez occupé la tribune que lorsque vous vous y êtes senti appelé par une passion forte, par la conviction que vous remplissiez un devoir en venant y défendre une cause qui vous semblait juste ou y combattre des propositions dangereuses. Des devoirs d'une autre nature n'ont pas tardé, d'ailleurs, à vous en interdire en quelque sorte l'accès. Élu président de l'Assemblée nationale, puis du Sénat où vous avait porté, à la presque-unanimité, en tête des membres inamovibles, cette même Assemblée au moment où elle allait terminer sa carrière, vous auriez pu difficilement descendre du fauteuil pour vous mêler aux combattants. Un tel intervertissement des rôles, lorsqu'il n'est pas justifié par des conjonctures exceptionnelles, a un grave inconvénient : il risque d'enlever à l'homme chargé de modérer, de diriger les débats, la réalité ou, tout au moins, l'apparence de l'impartialité nécessaire pour qu'il puisse le faire avec une complète efficacité.

Les circonstances ont changé, vous avez recouvré votre liberté. Ceux même qui le regrettent à un certain point de vue s'en consolent en pensant que rien ne vous empêchera dorénavant de prendre une part directe à ces luttes dans lesquelles vous avez joué, il y a quelques années, un rôle si éclatant. Une fois, déjà, il y a peu de mois, dans une grande et mémorable discussion encore trop présente à

tous les souvenirs pour qu'il soit nécessaire d'en indiquer l'objet, vous avez prouvé que vous étiez toujours l'orateur que nous avions admiré à l'Assemblée constituante et que c'était sans rien perdre de vos puissantes facultés que vous aviez traversé des situations si diverses. Nous avons donc la certitude que, dans les épreuves auxquelles la France peut encore se trouver exposée, votre talent, votre patriotisme ne lui feront jamais défaut.

Nous vivons dans un temps où il n'est permis à aucun de ceux qui ont le droit de se croire capables de rendre à leur pays d'utiles services de se tenir à l'écart. Un des propos qu'on entend le plus habituellement répéter aujourd'hui, c'est que la France manque d'hommes d'État, ce qui ne veut pas dire qu'elle manque d'hommes distingués et même éminents. Une telle assertion est-elle fondée? Lorsque je me sens porté à y ajouter foi, je me défie de mon jugement, ne fût-ce qu'à raison de mon âge. Nestor disait à Achille, à Ulysse, à Ajax, qu'il avait connu des guerriers qui valaient mieux qu'eux, ce qui n'était pas vrai bien qu'il le crût. Qui ne sait qu'on est presque irrésistiblement enclin à s'exagérer les mérites de ceux qui nous ont précédés ou que nous avons connus dans notre jeunesse et qui ont disparu de la scène du monde, parce que le souvenir de leurs grandes qualités frappe tous les yeux et que celui de leurs défauts disparaît en quelque sorte dans l'éclat qu'elles jettent sur leur mémoire, tandis qu'au contraire, lorsqu'il s'agit des contemporains, l'impatience, l'irritation que nous causent leurs imperfections et le mal qu'elles nous font nous disposent naturellement à ne pas rendre une justice entière à leurs vertus, à leurs mérites, et

à leurs services les plus incontestables? Je me rappelle qu'alors que la France pouvait se glorifier de compter, soit dans les conseils de son gouvernement, soit dans les assemblées politiques, un duc de Broglie, un Thiers, un Guizot, et d'autres qui, comme eux, n'existent plus, et tel autre que nous avons le bonheur de posséder encore, on se plaignait aussi quelquefois d'une prétendue disette d'hommes d'État. Il est vrai que, dans d'autres moments, lorsque leurs dissentiments faisaient apparaître des nuages sur l'horizon, on déplorait tout au contraire le trop grand nombre de ces éminents personnages et leurs inévitables et périlleuses compétitions.

Je le répète donc, j'hésite à ajouter foi à ce que j'entends dire de tout côté de l'appauvrissement des intelligences et des caractères. Il y a au moins de l'exagération dans ces regrets ; mais je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils sont tout à fait dépourvus de fondement. La France a incontestablement traversé des époques plus riches, plus fécondes en grandes personnalités.

L'infériorité que je suis obligé de reconnaître tient-elle à cette loi dont l'existence semble démontrée par l'histoire de toutes les nations et de tous les siècles, qui veut que les générations illustrées par le génie et l'énergie soient remplacées par d'autres générations qui ne les égalent pas, de même qu'une terre qui a porté pendant quelques années des récoltes extraordinaires par leur abondance est condamnée à se reposer pendant quelque temps pour se remettre de l'épuisement où elles l'ont réduite : analogie singulière, témoignage non équivoque des rapports mystérieux que le Créateur a établis entre

les lois de l'ordre intellectuel et celles de l'ordre matériel ?

Sans écarter complètement cette explication, j'en trouve une autre plus simple : la fréquence, j'ai presque dit la continuité des révolutions, des bouleversements qui se succèdent parmi nous depuis près d'un siècle.

On dit pourtant que les époques de discordes civiles, par cela même qu'elles excitent les passions et provoquent chez un plus grand nombre d'individus le développement et l'emploi de leurs facultés diverses, sont celles qui voient éclore le plus de grands hommes et de puissants génies. Cela est vrai, mais à certaines conditions : il faut que ces déchirements intérieurs ne se prolongent pas indéfiniment, au point de fatiguer et d'épuiser le pays ; il faut que les dissentiments qui y donnent lieu reposent sur des motifs sérieux, que les partis engagés dans la lutte représentent des opinions et des intérêts qui n'aient rien de factice, qu'ils ne se subdivisent pas en une multitude de coteries d'autant plus irréconciliables que leur existence tient à des motifs personnels, à des amours-propres, à des rancunes que rien ne saurait calmer ou satisfaire ; il faut enfin que ces partis acceptent une discipline et qu'il ne soit pas loisible à chacun de leurs membres de s'en séparer, au moindre mécontentement, au moindre désaccord, pour former d'autres partis propres seulement à augmenter la confusion. C'est à ces conditions que l'Angleterre, partagée en *tories* et en *whigs,* ou, pour parler notre langage, en *conservateurs* et en *libéraux*, d'accord d'ailleurs sur certaines bases essentielles et qui se succèdent presque régulièrement au pouvoir et dans l'opposition, a pu, pendant deux siècles, grandir et se fortifier sans cesse, même dans les

périodes où des esprits superficiels, trompés par quelques défaillances passagères, proclamaient sa décadence et sa ruine prochaine.

La France a-t-elle eu ce bonheur? hélas, non. Les douze révolutions ou contre-révolutions qui l'ont bouleversée depuis 1789 ont été pour elle, à bien peu d'exceptions près, autant de catastrophes où les vainqueurs se sont efforcés de supprimer les vaincus et y ont quelquefois réussi, ou, par un travers particulier à l'esprit français, le parti victorieux a toujours pris à tâche d'effacer complètement le passé. Quiconque avait joué un rôle un peu marquant dans les régimes successivement renversés, bien souvent même ceux qui n'y avaient figuré qu'obscurément et dans les rangs les plus infimes, étaient, en attendant un retour de fortune, réduits à une sorte d'ilotisme pour faire place à de nouveaux venus. De là tant de carrières brusquement terminées, tant de talents étouffés dans leur germe au moment même où ils commençaient à se développer et où d'heureuses perspectives s'ouvraient devant eux, tant de découragement succédant à de brillantes espérances. Faut-il donc s'étonner si, dans un pays fatigué, surmené, si l'on peut ainsi parler, par de si cruels mécomptes, les caractères et les supériorités intellectuelles ne se sont pas maintenus à la hauteur où on les avait vus alors qu'ils n'avaient pas encore passé par toutes ces épreuves, alors que les croyances politiques, les illusions, si l'on veut, n'avaient pas encore reçu des atteintes aussi profondes? Ne serait-il pas surprenant qu'il en fût autrement?

Où veux-je en venir, Monsieur, en traçant ce mélancoli-

que tableau? Ma pensée serait-elle qu'à de tels maux il n'y a pas de remède? Non, je ne crois pas à la fatalité du mal. La France a en elle de puissantes ressources; ce ne sont pas seulement ses ressources financières qui sont inépuisables, comme on l'a dit il y a longtemps déjà et comme on n'est peut-être que trop enclin à le croire, ce sont les ressources de l'intelligence et du courage. Mais, pour les mettre en valeur, pour les rendre efficaces, il faut que tous les hommes à qui leurs talents, leur situation et un ensemble d'heureuses circonstances donnent la possibilité de prendre, dans quelque position que ce soit, une part active aux mouvements de la politique s'y mêlent avec dévouement, avec persévérance, sans se laisser rebuter par des contre-temps et des échecs peut-être passagers. Vous êtes, Monsieur, un de ces hommes, un des plus éminents, et c'est pour cela que je fais appel à votre patriotisme.

DISCOURS

DE M. LABICHE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 NOVEMBRE 1880, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. SILVESTRE DE SACY.

MESSIEURS,

Un grand écrivain, que M. de Sacy admirait profondément, Pascal, a dit quelque part : « La dernière chose « qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle « qu'il faut mettre la première. »

Quant à moi, Messieurs, je ne puis éprouver cet embarras; car j'ai hâte de vous remercier, et la chose que je veux mettre la première est l'expression de ma vive reconnaissance.

Permettez-moi donc de vous dire, simplement, mais du fond du cœur, combien j'ai été touché du grand honneur que vous m'avez accordé en m'admettant parmi vous.

L'Académie se fait elle-même ; elle se recrute avec une pleine et souveraine indépendance, et c'est là, Messieurs, ce qui donne une si haute valeur à ses suffrages.

Tantôt elle prend ses élus sur les sommets les plus élevés, tantôt elle les choisit dans des régions plus modestes. J'en apporte le témoignage. Quand j'ai commencé ma carrière, alors que j'écrivais mes... comment dirai-je? mes badinages, je l'avoue, je ne songeais guère à l'Académie. Elle m'apparaissait, de loin comme un de ces beaux châteaux bâtis en Espagne et dans lesquels on n'entre qu'en rêve.

Qui donc m'a donné la hardiesse de venir frapper à votre porte?

Je pourrais vous dénoncer les coupables. Ils sont ici, bien près de moi. Ils m'ont encouragé, fortifié, rendu presque téméraire, et aujourd'ui leur affection vient encore m'assister dans cette dernière épreuve qu'on appelle : le Discours académique !

C'est ici, Messieurs, que mon embarras commence, dois-je vous l'avouer? Je n'ai pas fait de discours depuis ma rhétorique, et quels discours! L'Académie ne me pardonnerait pas de les recommencer.

J'ai toute ma vie écrit des dialogues et voici que je me trouve, tout à coup, en face d'un terrible monologue. Je ne suis pas encore façonné à votre langage. J'entre un peu chez vous, comme ces Gaulois, à demi barbares, entraient dans Rome pour y apprendre l'éloquence et y respirer le parfum des belles-lettres.

En attendant l'heure de ma civilisation, permettez-moi de me montrer tel que je suis et de boire mon verre. Je sais

qu'il n'est pas d'un cristal irréprochable, il a des défauts, des incorrections... La muse qui nous inspirait, mes amis et moi, était une bien petite muse, elle s'appelait simplement : la bonne humeur.

Nous avons ri, nous avons fait rire, j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné.

Invoquer la bienveillance, n'est-ce pas évoquer le souvenir de M. de Sacy? Je voudrais pouvoir vous dire le plaisir fortifiant que j'ai éprouvé à étudier de près cette âme d'élite où la grâce la plus aimable s'alliait à la piété la plus sincère et aux idées les plus libérales.

On peut suivre avec confiance M. de Sacy dans tous les sentiers de sa vie. Avec lui, il semble qu'on fait un beau voyage dans le pays de l'honnêteté, escorté des sentiments les plus purs, les plus nobles et les plus élevés.

Vous avez doublé la faveur dont vous m'avez honoré, Messieurs, en me permettant de payer un tribut de respect attendri à cet homme de bien, qu'il est impossible de ne pas aimer.

Sa vie est simple. C'est la ligne droite.

Samuel-Ustasade-Sylvestre de Sacy est né à Paris, le 17 octobre 1801.

Son père, le grand orientaliste, dont l'éloge n'est plus à faire, appartenait à cette race de travailleurs opiniâtres que rien ne peut lasser.

A douze ans, il avait appris l'hébreu pour lire les saintes Écritures dans l'original.

L'hébreu ! à douze ans ! à l'âge où tant de Français seraient étonnés de savoir le français.

C'est sous le toit paternel, dans cette savante et patriar-

cale maison, embellie seulement, a dit un de vos illustres confrères, par l'austère poésie du devoir, que M. de Sacy fut élevé. Il apprit à lire dans les *Provinciales,* qu'il savait presque par cœur, à quinze ans.

« Je vois encore, écrit-il, l'exemplaire que m'en avait « donné, pour mes étrennes, une vieille tante janséniste, « deux jolis volumes dorés sur tranche et reliés en veau « vert ! Dès cette époque, ajoute-t-il, une brillante reliure « m'aurait tout fait lire. »

Je ne sais, Messieurs, si les neveux d'aujourd'hui souriraient à de pareilles étrennes, même avec la reliure en veau vert.

Il est vrai que cette même tante lui donnait encore l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire, sans s'effrayer du nom de l'auteur; les comédies de Molière trouvaient aussi leur temps et leur place à côté des prônes de M. Singlin et de la *Prière chrétienne* du père Quesnel; « car, nous dit M. de Sacy, « c'était un des caractères des familles « jansénistes d'alors qu'une grande liberté d'esprit et de « lecture dans une vie sévèrement chrétienne. On n'allait « pas à la foi par l'ignorance, on aimait mieux, à tout « risque, y aller par l'étude et le savoir. »

Ces origines ne s'effaceront pas chez M. de Sacy. Nous retrouverons toujours en lui le libre esprit, le chrétien convaincu et l'ami passionné des beaux livres et des belles reliures.

Vers 1813, il entra au Lycée Impérial, aujourd'hui Louis-le-Grand. Il était de petite taille, timide et craintif. le hasard lui donna pour camarade de classe un enfant à l'esprit vif mais à la main... un peu prompte, trop

prompte selon M. de Sacy qui, quarante ans plus tard, se plaisait encore à lui rappeler ses persécutions de 1813. Un sort mérité les fit entrer tous les deux à l'Académie, ils se retrouvèrent face à face et la lutte recommença de plus belle, mais cette fois sur le terrain pacifique du dictionnaire. Je me reprocherais de démasquer le persécuteur de M. de Sacy et de troubler, par mon indiscrétion, la sérénité de ses remords. Je me bornerai à dire que c'est un causeur charmant, doublé d'un écrivain accompli. Je ne l'ai pas désigné, Messieurs, car ces qualités sont en trop grand nombre dans votre compagnie pour qu'on puisse l'y reconnaître.

M. de Sacy fit de brillantes et solides études : il fut couronné au grand concours de 1819 par les mains de M. Royer-Collard, dans cette même salle où nous sommes, que l'Université avait empruntée à l'Institut pour y décerner ses récompenses. Ce triomphe était presque un présage pour M. de Sacy.

Ses classes terminées, il fit ses études de droit et ne tarda pas à entrer au barreau; il était doué d'une véritable éloquence, qu'il puisait toujours dans une conviction sincère; mais certaines qualités lui manquaient : cet avocat singulier ne voulait plaider que des causes justes, et puis, il était si bon! il conciliait les plaideurs, il arrangeait les affaires; c'était la ruine. Il quitta le barreau.

Nous sommes en 1828.

M. Saint-Marc-Girardin, son ami de tous les temps, venait d'entrer au *Journal des Débats;* il l'y entraîna à sa suite, et M. de Sacy s'y fixa pour toujours. Voici les premières lignes de sa préface des *Variétés littéraires* :

« Le même travail a rempli toute ma vie, j'ai fait des « articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose, encore « n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des* « *Débats;* j'y travaille depuis trente ans, en quatre mots « voilà toute mon histoire. »

Pour peu qu'on étudie avec soin le caractère de cet homme sympathique et doux, on est étonné qu'il ait consacré ses forces et son talent aux luttes ardentes de la polémique; il semblait que sa nature l'appelât ailleurs et qu'il eût été poussé dans la mêlée en dépit de lui-même. Il n'en est rien cependant; M. de Sacy entra dans cette vie de combat, librement, avec ardeur; il fit le coup de feu, comme il le dit, en tirailleur convaincu, s'animant à la lutte, acceptant les illusions successives dont s'enivrait le monde, avec une chaleur d'imagination et une sincérité d'enthousiasme qu'on pourrait prendre pour le fait d'une vocation, si la seconde moitié de sa vie ne nous prouvait clairement qu'elles furent le fruit des circonstances et de l'occasion.

M. de Sacy, en compagnie de bien d'autres, entra donc dans le journalisme politique. Le jour lui paraissait arrivé où la révolution *victorieuse et soumise,* — ce sont ses expressions, — allait payer à la France trente ans de deuil et de combats.

Deux années plus tard la révolution de Juillet éclata. Ce fut le moment vraiment laborieux de sa vie. Devenu rédacteur important du *Journal des Débats,* il écrivit prodigieusement. J'ai écrit autant que saint Thomas d'Aquin, nous dit-il, quelque chose comme trente volumes in-folio, à deux colonnes; et cela, Messieurs, sans que sa plume perdît

quoi que ce fût de sa grâce et de sa pureté. Éloquent et simple, plein de finesse et de force, de malice et de modération et possédant par-dessus tout cette probité de discussion et cette fleur de courtoisie qui rehaussent les débats et purifient, pour ainsi dire, les ardeurs d'une lutte quotidienne, il occupa dans la grande presse une place éminente, presque unique; il crut avec une entière sincérité à la consolidation du gouvernement représentatif et au triomphe définitif de son idéal politique. Cependant 1848 ne tarda pas à le surprendre. Cette révolution, sans cause appréciable, le jeta dans un profond découragement. En lui montrant d'une façon trop cruelle l'inanité de ses beaux rêves, elle éteignit pour toujours son ardeur et termina sa carrière de journaliste militant.

Déçu, mais résigné, il entra sans désespoir dans cette seconde phase de son existence, phase toute littéraire, au terme de laquelle l'attendait l'Académie. Et en effet, par son goût accompli pour le grand et bel art, n'était-il pas Académicien de naissance? Et ne dirait-on pas, à le voir dès l'âge de quinze ans savourer les *Provinciales,* que l'un de vos fauteuils lui avait servi de berceau?

Son entrée dans votre compagnie, qui signalait à l'attention de tous l'auteur anonyme de tant d'articles remarqués et rendait publique l'estime de ses amis, lui attira bientôt des distinctions de toute sorte, et, mis en évidence en dépit de lui-même, le plus simple et le plus modeste des hommes vit sa retraite visitée par des honneurs qu'il n'avait pas recherchés. Trop en dehors de l'intrigue et de l'ambition pour qu'on pût l'accuser de calcul et d'intérêt, devenu trop étranger aux choses de la politique pour garder rancune

à un régime nouveau, que la France acclamait, M. de Sacy accepta franchement, simplement, comme il faisait toute chose, le titre de sénateur qui sanctionnait officiellement les remarquables perfections de sa plume et les vertus de son cœur.

Mais il fut avant tout un lettré de grande race et un philosophe chrétien. L'amour de la belle forme littéraire et le culte des grands penseurs d'autrefois constituent sa vraie personnalité. Les luttes de la politique emplirent sa vie, sans la pénétrer. Je ne crains pas de l'amoindrir en parlant ainsi.

Journaliste de profession, libéral par jugement, voyant toute chose à travers l'idéal de son ardent esprit, animé par le drapeau qu'il porte, poussé par les amis qui l'entourent, il s'échauffe, il est vrai, sur telle ou telle question du moment, mais bientôt il retourne aux vérités éternelles où il se plonge. Et après avoir combattu avec son esprit, il rentre dans son cœur, comme dans un asile sacré, d'où l'orage ne saurait approcher.

Durant cette vie laborieuse et dévorante qui use les plus forts, — ces mots sont de lui, — il a trouvé le temps de dépenser en mille sujets divers, et comme un prodigue, des trésors de talent qui, concentrés en une œuvre unique, eussent été peut-être un monument parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature. Les circonstances favorables ont fait défaut à M. de Sacy. Mais nous retrouvons partout dans ses écrits et particulièrement dans ses études sur les grands écrivains, dans ses préfaces exquises, dans les détails même de sa vie intime, nous retrouvons, dis-je, les fragments épars et superbes du beau livre qui était en lui, qu'il a pensé, qu'il a vu... et qu'il n'a pas écrit.

Ce n'est pas sans regret que l'on songe à ce qu'eût été son œuvre s'il fût né dans ce calme et majestueux dix-septième siècle, dont il comprenait si bien les grandeurs.

Je me demande aussi ce que feraient nos grands écrivains, les modèles impérissables de notre littérature classique, s'ils revenaient et vivaient au milieu de nous.

Le journal qui absorbe presque toutes les intelligences et les dévore, les prendrait aussi, j'en ai bien peur.

Je vois Corneille, qui aimait la politique, se jetant dans la mêlée avec son impétueuse ardeur, brisant ses hémistiches, broyant ses fières tirades, les abaissant jusqu'à la prose, et dépensant, sur des questions qui passent, les trésors de cette langue durable qui nous a donné le *Cid*, les *Horaces, Cinna*.

Et Racine! votre Racine! vous le figurez-vous laissant *Andromaque* inachevée et taillant sa plume d'or pour écrire... quoi? que sais-je? un rapport peut-être sur la révision du cadastre?

Saluons le journal, Messieurs, pour les services qu'il nous rend, pour les conquêtes que nous lui devons, et aussi pour celles dont il nous préserve.

Mais, au nom des lettres, regrettons, ce n'est pas assez, gémissons de voir tant de grands et beaux esprits ne pas faire le livre qu'ils nous doivent; éparpiller, émietter leur talent, leur verve, leur bon sens, leurs passions même, dans des œuvres que le soleil d'un jour doit seul éclairer, et qui vont aussitôt s'ensevelir dans ce que M. de Sacy appelait tristement : les catacombes du journalisme.

Si lui-même n'y est pas tombé tout entier, c'est miracle. Mais il avait pour se préserver un merveilleux talisman :

c'était son amour permanent des lettres. Quand une révolution éclatait, quand le sol tremblait autour de lui, que faisait-il? Écoutons-le :

« Dans les premières années de la monarchie de Juillet, « dans ces années d'émeute qui jetaient déjà une lueur si « sombre sur l'avenir, je me rappelle avec quel plaisir le « soir, enfermé dans mon humble chambre, j'ouvrais un « volume des lettres de Mme de Sévigné. C'est la première « fois que je les ai lues tout entières : peu à peu mon « esprit se calmait ; je ne sais quel sentiment de fraîcheur « délicieuse s'insinuait jusqu'au fond de mon âme. J'ou- « bliais mon temps. »

Hélas! les évènements donnèrent trop souvent à M. de Sacy l'occasion de relire Mme de Sévigné, et son admiration pour elle montait toujours avec le flot des révolutions. C'est vous dire qu'elle ne connut bientôt plus de bornes.

Partout, et en toute circonstance, nous retrouvons le lettré effaçant l'homme politique.

Chaque jour, pendant vingt ans, il se rendait à la Chambre pour assister aux débats parlementaires ; il avait, nous dit-il, une ressource toujours prête contre l'ennui des bavardages inutiles. Il paraît que dans ce temps-là, il y avait des orateurs qui prononçaient des paroles inutiles, il y a longtemps. Lorsque M. de Sacy n'était pas satisfait de celui qui occupait la tribune, il en tirait un autre de sa poche, un vrai! c'était Bossuet. Et alors l'orateur pouvait se donner carrière, M. de Sacy ne le trouvait jamais assez long.

Toute passion est exclusive ; en littérature, celle de

M. de Sacy l'était singulièrement : je n'ai pas à le disculper, car il avoue lui-même sa partialité avec une franchise presque audacieuse.

« Je dois le confesser, écrit-il, en littérature mes goûts « sont exclusifs : n'ayant jamais eu le temps de lire autant « que je l'aurais voulu, je n'ai lu que des livres excellents; « je les ai relus sans cesse. Il y a une foule de livres très « bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le « monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais con- « naissance. C'est un malheur peut-être, mais, malgré moi « et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main « va toute seule chercher dans une bibliothèque ces livres « que les enfants savent déjà par cœur : un Boileau, un « Corneille, un Racine, un La Bruyère, un Pascal, un « Bossuet. » Et il ajoute : « Un livre est plus ou moins bon, « à mon gré, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne da- « vantage des vieux modèles. »

En lisant ces lignes, ne dirait-on pas, Messieurs, que pour voyager à travers notre littérature moderne, M. de Sacy ait fait emplette d'un large carrosse du XVIIe siècle? Il s'y enferme avec ses provisions; vous devinez lesquelles, ses auteurs à lui, vêtus de belles reliures. Il marche au petit pas de son attelage, il converse avec ses amis dans une langue admirable; il ne descend jamais, c'est à peine s'il met le nez à la portière pour saluer quelques connaissances du bout de sa plume. Si un passant l'arrête, il lui dit : Pardon, êtes-vous Bossuet? Êtes-vous Massillon? Pascal, La Bruyère? — Hélas! non. — Alors excusez-moi, je ne saurais faire de nouvelles connaissances. Et il continue sa route. Ah! il voudrait bien rencontrer Cicéron,

quoiqu'il ne soit pas de l'époque! C'est un vieil ami. Mais Cicéron ne sort plus guère. M. de Sacy se fait conduire tout droit, là où il sait le trouver : rue Serpente, chez les frères de Bure, éditeurs; il l'y a vu, plein de fraîcheur, accommodé par les mains d'Elzévir.

Il entre dans cette maison qui sent bon les vieux livres, il s'y épanouit, la muse de la librairie l'inspire et il laisse tomber de sa plume une des perles les plus délicates et les plus fines de son charmant esprit. Vous avez tous lu, Messieurs, cet article-bijou consacré à la vente de la bibliothèque de MM. de Bure, et qu'un de vos confrères a spirituellement appelé : l'idylle de la rue Serpente.

M. de Sacy nous introduit chez ces vieux libraires d'un autre âge, dans cet arrière-petit salon, où les trésors les plus rares de la typographie étaient exposés à l'admiration de quelques amateurs scrupuleusement choisis.

C'est dans ce sanctuaire que, tout enfant, en compagnie de son père, il avait entrevu ces fins lettrés du bon vieux temps, les Larcher, les Villoison, les Sainte-Croix. Il nous peint le vieux Larcher dans son costume antique et sévère. C'est ce bon vieillard, qui, devenu catholique fervent, avait inventé pour les jours de jeûne et de pénitence, un moyen de se mortifier. Ces jours-là, il ne lisait pas de grec et se réduisait au vil latin.

Ce jeûne aristocratique n'est pas à la portée de tout le monde.

Mais peu à peu M. de Sacy s'échauffe à la vue des trésors qui composent cette collection, il nous les décrit avec une passion, une sensualité, — qu'on me passe le mot, —

qui n'est que l'expression de son goût pour le beau.

Quel langage de gourmet pour nous parler de ces *élévations à Dieu* de Bossuet, dont le souvenir seul lui fait battre le cœur ! Pour nous dépeindre ce manuscrit dont François Ier, peut-être, a retourné les pages, ce Rabelais où les doigts de Mme de Pompadour ont laissé un peu de leur parfum, ce Martial, signé Racine ! et ce volume enfin qu'il ne veut pas nommer, ni seulement désigner, parce qu'il désire ardemment l'acheter et qu'il craint de se susciter quelque sot concurrent, quelque richard qui le mette en fuite avec ses écus. Bientôt sa passion l'emporte, et, dans un transport de bibliophile en éruption, il pousse ce cri, qui serait féroce, s'il n'était comique :

« Ces bonnes révolutions ! elles font sortir tous les tré-
« sors de leurs cachettes, elles remettent dans le commerce
« une foule de choses précieuses enfouies depuis long-
« temps, des tableaux, des manuscrits, des livres rares ! »

Je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver M. de Sacy révolutionnaire.

Mais écoutez la fin de cet article qu'on ne peut lire sans émotion :

« O mes chers livres, un jour viendra aussi où vous
« serez exposés sur une table de vente, où d'autres vous
« achèteront et vous possèderont, possesseurs moins dignes
« de vous peut-être que votre maître actuel ! Ils sont bien
« à moi pourtant, ces livres ; je les ai tous choisis un à un,
« rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime
« tant ! »

Il faudrait citer cet article en entier. C'est peut-être l'œuvre la plus personnelle et la plus attrayante de M. de

Sacy. Elle ne contient que quelques pages; mais qu'importe? il y a des médailles, bien petites aussi, dont le relief ne s'efface pas.

L'affection que M. de Sacy portait aux livres s'étendait jusque sur les employés des bibliothèques, même les plus humbles.

Il y avait autrefois à la bibliothèque Mazarine un vieux garçon de service; il habitait dans un des greniers de l'Institut depuis 1812, on ne le connaissait que sous le nom de Casimir. N'ayant pas de famille, ce nom lui suffisait. Il mourut vers 1854, sans laisser même la petite somme nécessaire à ses obsèques. La bibliothèque y pourvut et on l'emporta à la grâce de Dieu. Quand on arriva au cimetière Montparnasse, un homme seul suivait, à pied, le chapeau à la main. C'était M. de Sacy.

Je ne pense pas avoir le droit, Messieurs, de vous entretenir des travaux considérables de votre savant confrère dans vos commissions, dans vos réunions privées.

Mais il me sera peut-être permis de dire un mot de la préface du *Dictionnaire*, rendue publique, et dont la rédaction a été confiée à sa plume. Cette préface est un des modèles les plus parfaits du genre.

Il est impossible de décorer avec une science plus aimable le péristyle de votre monument et d'engager avec plus de grâce le public à pénétrer dans ces deux volumes.

Mais une chose m'a frappé de surprise, c'est la tolérance hospitalière de M. de Sacy pour les mots nouveaux. Lui, le classique par excellence, le champion intransigeant du

XVIIe siècle, il descend de son carrosse, il se fait novateur, radical : c'est le chef de la gauche dans la commission du *Dictionnaire*. Je n'ose le blâmer, car les mots nouveaux, Messieurs, quand ils sont de bonne famille, ce sont vos invités de l'avenir. Mais je n'insiste pas, j'en ai quelques-uns sur la conscience et l'on pourrait croire que je cherche à faire un sort à mes enfants.

Messieurs, je n'ai eu qu'une seule fois dans ma vie l'honneur et la bonne fortune de me rencontrer avec M. de Sacy. C'était chez un de vos plus sympathiques confrères, — je suis trop près de lui pour me permettre d'en faire l'éloge, on ne tire pas à bout portant, — il m'avait invité à dîner : « Venez, vous vous trouverez avec M. de Sacy. »

Je dois le confesser à ma honte, je ne fus pas aussi charmé de cette invitation que j'aurais dû l'être. Je me disais : Dîner avec un janséniste, avec l'auteur des préfaces sur l'*Introduction à la vie dévote* (1), sur les *Lettres de Bossuet à la sœur Cornuau !...*

J'en demande pardon à mon amphitryon, mais je ne me promettais pas une très grande fête. Je me faisais d'avance le portrait de M. de Sacy : un grand vieillard, maigre, sévère, le teint jaune et l'air désolé.

En arrivant, j'aperçus, adossé à la cheminée, sa tabatière à la main, un petit homme vif, alerte, au visage frais, avec une expression de bonhomie, de douceur et de malice.

Je me penchai vers un voisin :

« Est-ce que nous n'aurons pas M. de Sacy ?

---

(1) *Bibliothèque spirituelle,* publiée par Techener, un éditeur intelligent et dévoué, que M. de Sacy honorait de son amitié.

— Mais c'est lui.

— Ce n'est pas possible. »

Cela dérangeait mon portrait. On servit le dîner. Le hasard de la conversation donna la parole à M. de Sacy, qui ne songeait pas à la prendre. Il se mit à causer avec la simplicité et la modestie d'un homme qui ne se croit pas au-dessus des autres. Jugez de mon étonnement quand il nous raconta une petite histoire, mais... presque du bon vieux temps... pas tout à fait cependant.

Il était gai ! gai ! quelle découverte !

Il nous tint longtemps sous le charme, très longtemps, jusqu'à ce moment délicieux où, tout le monde parlant à la fois, personne n'écoute plus personne.

M. de Sacy désira se retirer de bonne heure. Nous ne voulions pas le laisser partir, mais il y avait le lendemain, chez lui, une réunion de famille à l'occasion de sa fête, ou de celle d'un des siens, car il aimait à multiplier les anniversaires, il en inventait au besoin.

Alors il nous parla de sa famille avec un épanouissement plein de tendresse, de sa femme, sa pieuse et courageuse compagne, de ses fils, modèles de piété filiale, de ses filles, dont la grâce et l'intelligence élevée charmaient sa vieillesse, et enfin de tous ses petits-enfants, dont le nombre m'échappe et lui échappait peut-être à lui-même. On devait être trente-deux à table, la famille seulement. Après le repas, M. de Sacy se plaçait d'habitude dans son fauteuil, sa calotte sur la tête, sa tabatière à la main, pour recevoir les hommages de ses petits sujets. Tous s'avançaient, par rang d'âge, un peu interdits d'abord, qui avec son compliment, qui avec sa fable.

M. de Sacy soufflait, sévèrement, il savait toutes les fables par cœur et ne permettait pas qu'on estropiât les vers du XVIIe siècle.

Les plus jeunes venaient les derniers, ils n'apportaient rien, que leurs joues roses, et ils n'étaient pas les moins bien reçus !

Mais bientôt la nichée devenait familière, audacieuse... Elle escaladait le grand-papa, qui se laissait faire avec bonheur; car, une fois conquis, il n'avait pas assez de bras, pas assez de genoux, pas assez de baisers pour accueillir ses chers envahisseurs.

N'est-ce pas là un tableau de Greuze ?

Ces peintures peuvent sembler puériles à quelques-uns. Ce n'est pas mon sentiment. Je suis pénétré d'émotion chaque fois que je rencontre dans le cœur de nos maîtres ces faiblesses qui paraissent si petites et qui sont si grandes. Ainsi, je n'ai jamais pu lire, sans en être attendri, ces recommandations de Racine à son fils, malade.

Il lui écrit du camp de Namur : « J'aurai une sensible « joie de recevoir de vos lettres. Mais ne m'écrivez que « lorsque vous serez entièrement hors de danger, parce « que vous ne pourriez écrire sans mettre vos bras à l'air « et vous refroidir. »

On aime à voir ces grandes intelligences, je ne dirai pas descendre, — car aimer n'est pas descendre, — mais se complaire dans ces doux épanchements de l'amour paternel et perpétuer, pour ainsi dire, l'esprit de famille par l'immortelle autorité de leurs noms.

Le portrait de M. de Sacy resterait incomplet si je

laissais dans l'ombre un des côtés de son caractère qui l'honore le plus.

Ce chrétien pratiquant, inébranlable dans sa foi, proclamait hautement, et en toute occasion, la liberté de penser et la liberté de discuter, et s'il appelait la philosophie *la plus belle prometteuse du monde*, il ne lui déplaisait pas de lui voir développer ses promesses, exposer ses systèmes, ses audaces, ses erreurs même. Il les regardait passer avec un sourire un peu dédaigneux peut-être ; mais il les saluait au passage comme une manifestation de la pensée humaine. Personne n'a possédé à un plus haut degré que lui ce qu'un de vos confrères a si éloquemment nommé : le Respect de l'âme !

Il y avait encore autre chose, Messieurs, sous ce paisible ami des lettres. J'y ai trouvé le cœur d'un patriote. Je m'y attendais.

Me voici obligé de toucher à une des époques les plus douloureuses de notre histoire. Je veux parler du siège de Paris.

M. de Sacy, âgé de près de soixante-dix ans, pouvait peut-être chercher un abri dans quelque retraite éloignée.

Mais il était administrateur de la bibliothèque Mazarine : il resta à son poste, près de ses livres. Un de ses fils, marié et dont la femme se trouvait dans un état de grossesse avancée, occupait en province des fonctions administratives. Je vous demande la permission de vous lire quelques fragments des lettres intimes qu'il lui adressa. C'est presque le journal de son cœur pendant le siège.

« Paris, 9 août 1870.

« Courage ! courage ! mon cher et bien-aimé enfant, « fais ton devoir résolument et aussi gaiement même que « tu le pourras, et par-dessus tout aie confiance en Dieu. « Nos pères en avaient vu bien d'autres et, au total, la « France s'est toujours relevée. Nous sommes gâtés par le « bonheur et par la vie aisée. » Et il termine par ces mots : « Courage ! courage ! »

11 *septembre*. — « Nous avons depuis ce matin à loger « un mobile, qui est d'Albi : c'est un très brave et très « gentil garçon, auquel je m'attache déjà. J'ai eu un ex- « trême plaisir à lui voir faire le signe de la croix avant de « manger. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il est bon chré- « tien et bon patriote. Nous entendons bien le traiter, tant « qu'il sera avec nous, comme un septième enfant que « Dieu nous a envoyé. »

N'est-elle pas touchante, cette affection de M. de Sacy pour ce petit mobile ignorant que Dieu lui envoie?

13 *septembre*. — « Merci, ma bonne fille, de ta chère « lettre. Elle nous a consolés et charmés. Je risque encore « celle-ci, espérant qu'elle vous arrivera. Tant que ton « mari ne sera pas relevé de son poste, l'honneur et le « patriotisme veulent qu'il y reste. La place où Dieu nous « veut est celle qui nous marque notre devoir. Bien m'en « a pris de rester à la mienne pour recevoir la visite du « nouveau ministre de l'instruction publique, qui est venu « ce matin à la bibliothèque nous donner ses instructions « pour le cas d'un bombardement. J'aurais été bien hon- « teux qu'il ne m'y trouvât pas. »

Ainsi ses livres, ses chers livres étaient menacés. C'est sur son cœur qu'on allait tirer. Ah! le pauvre homme! il ne lisait plus Mme de Sévigné!

Voici sa dernière lettre. Les privations du siège commencent à se faire durement sentir :

« Chers et bien-aimés enfants, nous continuons à nous « porter assez bien. J'ai eu ces jours derniers quelques « maux d'estomac, cela était venu je ne sais pourquoi, »— « pourquoi? il ne veut pas le dire, —« et s'en est allé je « ne sais comment. Ce qui nous manque par-dessus tout, « c'est d'avoir de vos nouvelles. Peut-être en ce moment « ma chère Clotilde accouche-t-elle, et nous n'en savons « rien! Ayez le plus d'enfants que vous pourrez, malgré la « dureté des temps, et élevez-les dans la haine de tout ce « qui porte le nom de . . . . . .
« . . . . . .
« . . . . . »

Je passe vingt lignes, Messieurs.

« Nous étions trop heureux, voyez-vous, cela ne pou- « vait pas durer. Mais que la France soit délivrée, et nous « supporterons tout! Que m'importe la pauvreté? S'il « faut aller mourir à l'hospice, je ne craindrai que d'en « être trop fier. »

La simplicité pleine de bonhomie et de grandeur qui règne dans ces lettres est éloquente comme la vérité même. Je n'y ajouterai rien. Je n'y prendrai qu'un mot pour le redire à notre pauvre pays, encore saignant de sa blessure : Courage! courage! C'est le mot de M. de Sacy, écoutons-le et surtout gardons-en le souvenir.

Ma tâche est terminée, Messieurs; je ne sais si j'ai réussi

à vous rappeler les vertus et la grandeur morale de votre regretté confrère; mais plus je pénétrais dans sa vie, plus je me trouvais charmé et comme attiré par un sentiment de respect filial. J'étais fier d'admirer, sans réserve, cette âme limpide dans laquelle on pouvait regarder jusqu'au fond.

Sa fin a été le digne couronnement de sa vie. Il a vu s'approcher la mort, non sans peine, car il était heureux; mais sans crainte, car il était chrétien.

Ses derniers adieux ont été pour vous, Messieurs, pour cette Académie qu'il aimait tant! et qui, de son côté, le tenait en si haute et si affectueuse estime.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie vous a rendu compte de la dernière visite qu'il eut le douloureux honneur de lui faire; il vous a rapporté ses paroles au milieu d'une émotion qui ne s'est pas effacée.

« Je ne suis plus de ce monde, lui a-t-il dit, ma pensée « est ailleurs; elle n'appartient plus à la terre. Vous ne « me reverrez plus à l'Académie, faites-lui mes adieux. « Dites-lui qu'après ma famille, c'est elle que je regrette « le plus. »

RÉPONSE

DE

M. J. LEMOINNE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. LABICHE

MONSIEUR,

Un roi d'Espagne, Philippe III, du haut de son palais, regardait un étudiant qui se promenait dans la plaine et s'arrêtait à chaque pas pour rire d'un rire irrépressible. Le roi se prit à dire : « Je suis sûr qu'il lit *Don Quichotte*. » Il envoya un de ses officiers pour s'enquérir, et, en effet, ce que l'étudiant lisait si joyeusement, c'était bien ce chef-d'œuvre de sentiment, de philosophie et de gaieté.

C'est ainsi qu'en voyant partir non seulement d'une

salle de théâtre, non seulement d'une réunion, d'un groupe, mais même de la figure d'un lecteur solitaire, un éclat de rire incessant et épanoui, nous pouvons dire à coup sûr : « On lit Labiche. » Car, outre le Labiche du théâtre, il y a le Labiche en chambre ; celui qui accompagne les voyageurs et leur fait oublier la notion du temps, celui qu'on lit le soir au coin du feu et qui égaye les foyers les plus ennuyés, celui que les hypocondriaques ne peuvent lire ou entendre sans se sentir guéris.

Vous aviez cependant beaucoup de motifs, Monsieur, de redouter le livre et la lecture. Vous aviez la modestie et le bon esprit de le comprendre, mais vous le compreniez plus qu'il ne le fallait. C'est un ami, aujourd'hui un confrère, qui a eu du courage pour vous et vous a forcé à faire des volumes.

Comment, en effet, n'auriez-vous pas douté de vous-même? comment n'auriez-vous pas hésité devant cette tâche, de réunir pour l'ensemble et pour la durée des œuvres de l'improvisation, de l'observation éphémère et de la satire quotidienne? Est-ce que dans tous les personnages de vos comédies il n'y avait pas une part qui était la propriété de l'acteur? est-ce que dans toutes les allusions à telle ou telle conformation de tournure ou de figure il n'y avait pas la part des personnes qui étaient sur la scène et dont les traits étaient connus et populaires? est-ce que, dépouillé de cette sorte de collaboration, votre théâtre ne risquait pas de perdre une des conditions de son succès?

Ce genre d'épreuve est bien connu de tous ceux qui écrivent sur les évènements quotidiens, sur les affaires

toujours courantes dont on n'a pas vu le commencement et dont on ne verra pas la fin, qui ne sont jamais des œuvres complètes ni un livre jamais fermé. Eux aussi font des allusions à mille choses qui seront oubliées le lendemain ; et leurs traits d'esprit, qui portent sur le vif, ne sont plus compris la semaine suivante. Vous avez sur eux, Monsieur, cet avantage, que les ridicules, grands et petits, et les infortunes familières qui défrayent vos comédies restent de tous les temps, de tous les jours, et sont de toutes les sociétés.

C'est pourquoi vous avez résisté victorieusement à l'épreuve du livre, et nous devons remercier notre confrère, un des maîtres de la scène, d'avoir eu avant vous, et malgré vous, conscience de vous.

Un homme qui a été pour ainsi dire l'incarnation de l'Académie française, M. Villemain, disait en recevant M. Scribe : « Dans tout genre de littérature, toute célébrité durable est un grand titre académique, et il n'est donné à personne d'amuser impunément le public pendant vingt ans. » Vous, Monsieur, vous le faites rire depuis quarante ans, et il rit encore, et il rit toujours. Vous avez acquis et conquis ce qui est le signe populaire du succès ; vous êtes devenu proverbial. Vos mots, vos titres sont dans la bouche de tout le monde, dans la mémoire des petits et des grands. Partout on dit : « Tout est rompu, mon gendre. » Ou bien : « Embrassons-nous, Folleville. » Tous les camarades de collège s'appellent des Labadens, et le mot que répète si souvent l'ancienne comédie est devenu : « Le plus heureux des trois. »

Vous êtes trop modeste en appelant vos comédies des

badinages, et vous vous rendez meilleure justice en réclamant le don de la bonne humeur. Il faut que vous l'ayez possédé bien naturellement, et comme de source, pour l'avoir toujours conservé au milieu des temps les plus troublés. Vous nous avez égayés quand nous avions envie de pleurer. *Embrassons-nous*, *Folleville*, par exemple, tombait au milieu des élections menaçantes de 1850, et mon cher confrère, M. J. Janin, qui cependant n'était pas enclin à la mélancolie, disait ce jour-là : « Embrassons-nous, embrassons-nous! je ne demanderais pas mieux; mais il faut aller voter! »

C'est que vous avez cette qualité précieuse de l'esprit, si rare aujourd'hui : la santé. Vous avez l'esprit bien portant, l'heureux équilibre du sang et des humeurs. Voilà pourquoi vous avez duré : la bonne humeur, comme une liqueur généreuse, ne s'altère pas et ne fait que s'améliorer avec le temps. On peut mettre du Labiche en bouteille et en expédier aux malades et aux mélancoliques; c'est plus souverain que toutes les eaux. Me serait-il permis de rappeler à ce propos le nom d'un homme que nous avons tous connu et aimé, M. Bersot? Pendant qu'il souffrait avec tant de courage les plus cruelles tortures, un de ses amis, un de nos confrères, lui avait apporté le *Théâtre de Labiche*. En mourant, Monsieur, il vous légua, à son tour, son livre sur *les Moralistes*.

Mais vous aviez tant fait rire qu'on se refusait à vous croire sérieux; on ne pouvait pas s'y résigner, on avait peur de vous changer. Vous ne pensiez pas à l'Académie; eh bien! faut-il le dire, le public n'y pensait pas non plus pour vous, et dans le premier moment il n'a pas voulu le

croire. Beaucoup ont dit : « C'est lui qui veut rire ! on le reconnaît bien là ! » Vous avez rencontré les inconvénients du jeune homme qui a dépensé légèrement sa vie, et qui, un beau jour, annonce à ses amis qu'il va se marier. « Allons donc, lui se marier ! lui se ranger ! C'est pour rire ! »

Et cependant ce jeune homme devient bon mari, bon père, et même académicien.

C'est qu'au fond votre théâtre est plus sérieux qu'il n'en a l'air, et vous-même vous êtes plus grave que vous ne le dites. Oh ! vous n'avez pas de prétention à l'idéal ; mais la vie ordinaire en manque, et c'est elle que vous montrez. La correction de votre langue n'est pas toujours irréprochable, mais le mot est toujours clair. Je ne veux pas dire qu'il soit cru. Celui-là, vous l'avez bien au bout de la plume, au bout des lèvres, mais vous ne le laissez pas partir.

Votre comédie est peut-être légère, même leste ; mais il y a quelque chose qui l'empêche d'être immorale : elle n'est pas sentimentale. Les malheurs domestiques que vous mettez en scène sont des malheurs pour rire ; ils se passent dans un monde qui ne se prend pas au sérieux et dont on peut dire : Il faut que jeunesse se passe. Ce monde si drôle ne croit pas faire des crimes en faisant des farces, et à travers toutes ces inventions irrésistiblement comiques circule un bon courant d'air qui n'y laisse rien de malsain. Cela est si vrai qu'on vous a emprunté quelquefois vos pièces les plus populaires pour les représenter dans des maisons d'éducation où les femmes ne pouvaient être en scène, et où la fille de M. Perrichon est vertueusement remplacée par un fond de carrosserie que deux compéti-

teurs poursuivent à travers les montagnes de la Suisse. Sauf cette légère différence, les passions sont les mêmes, et on peut vous jouer ainsi dans les séminaires.

Le *Voyage de M. Perrichon*, c'est de la vraie philosophie. On l'a repris tout récemment, après vingt ans, et il est toujours aussi jeune, parce qu'il représente un sentiment impérissable : celui de l'ingratitude.

Il est indépendant à sa façon, ce bourgeois ; il a ce qu'on a appelé l'indépendance du cœur. Il ne peut pas pardonner à celui qui l'a sauvé ; il a toujours devant lui quelqu'un qui peut lui dire : Hein ! sans moi ! Il a le cauchemar de la reconnaissance. Rien n'est plus vrai ; plus finement, plus comiquement, et plus profondément pris sur nature ; c'est de la vraie comédie.

C'est aussi de la politique, et c'est vrai des peuples comme des individus. On se rappelle le mot d'un ministre célèbre dont le pays venait d'être sauvé par l'intervention armée d'une grande puissance : « Nous étonnerons le monde par notre ingratitude. » Il y a plus de trente ans que ce mot a été dit ; on pourrait le répéter aujourd'hui. Des pays qu'on a secourus ou sauvés ne vous le pardonnent pas ; mais le monde ne s'en étonne plus.

Des mots comme celui-ci, dits avec la gravité la plus bouffonne : « Il n'y a que Dieu qui ait le droit de tuer son semblable », ne contiennent-ils pas la philosophie de toutes les discussions sur la peine de mort ?

Je n'appuierai point sur ces œuvres uniquement légères qui échappent à toute analyse, et tellement exhilarantes que les acteurs eux-mêmes ne pouvaient en achever les répétitions. Il faut posséder une provision inépuisable de

joyeuseté pour mener ces choses-là à travers cinq actes, autant que dans une tragédie.

Un jour, vous êtes allé jusqu'à cette académie du théâtre, la Comédie-Française, et c'est à ce propos que M. Sainte-Beuve disait, en parlant de Collé :

« Enfin Collé fit là quelque chose de ce que nous avons vu faire au spirituel et charmant auteur du Palais-Royal, Labiche. Il mit habit noir et cravate blanche pour se rendre digne du Théâtre-Français, et se retrancha de sa gaieté, du meilleur de sa veine. Il appelait cela *honnester* ses pièces; c'était trop les refroidir. Pour moi, j'aime mieux nos deux auteurs franchement chez eux : Labiche dans *Célimare le Bien-aimé,* et Collé dans la *Vérité dans le vin;* deux petits chefs-d'œuvre qui ont quelques traits de commun, des ornements du même genre légèrement portés. »

Je ne crois pourtant pas, Monsieur, que vous ayez altéré votre naturel dans la comédie que vous aviez fait jouer au Théâtre-Français, et qui a pour titre ce mot unique : *Moi.* C'est là que nous trouvons ce mot également unique de l'égoïste à sa nièce, qui veut le détourner d'épouser une jeune fille, et lui raconte tout ce qu'elle a elle-même souffert d'avoir épousé un vieux mari. « Et lui? » demande-t-il à chaque trait du tableau. « Lui, oh! il était très heureux. — Eh bien, alors! »

Ces traits-là portent et ils restent. M. Sainte-Beuve préférait *Célimare*, ce n'est pas défendu. Rien de mieux trouvé que cette victime du bonheur que l'on a surnommé *Le plus malheureux des trois,* pour faire le pendant du *Plus heureux des trois.*

J'estime que ces deux charmantes pièces sont des œuvres morales ; et, sans faire intervenir ici des mots trop ambitieux que ne comporterait pas le sujet, je me borne à dire que ce qui ressort du *Plus heureux* et du *Plus malheureux des trois,* c'est que la liberté réelle est dans la règle. Le sort de Célimare et celui d'Ernest sont faits pour corriger du goût des bonnes fortunes.

Car il y a le revers : c'est la persécution, non pas des femmes, mais des maris qui ne peuvent se résigner à se passer du bien-aimé. C'est le châtiment ; Célimare n'a pas le droit de se marier, et il ne se dérobe à la tendresse de ses amis trompés qu'en leur annonçant qu'il va demander à leur dévouement de grosses sommes d'argent. C'est la goutte d'eau froide sur l'eau bouillante.

Dans *le Plus heureux des trois,* le mari est dorloté, mijoté, mis dans du coton. Il est supposé ignorer son sort, mais il ne demande peut-être pas à le connaître. Il y a quelqu'un ou quelque chose qu'il aime plus que sa femme, encore plus qu'Ernest, c'est lui-même, et il se trouve bien comme il est ; il est réellement le plus heureux des trois. Quant aux deux autres, ils passent leur vie dans une alerte perpétuelle. A chaque instant, c'est : « Je suis perdue ! je ne vis plus ! » Ernest fait toutes les corvées, porte le châle, la boule, le petit chien, et il s'écrie : « Me marier ! ah ! si je le pouvais ! je serais libre ! » Sous une forme plaisante, très légère, si l'on veut, ne retrouve-t-on pas dans ces inventions le fond de tous les vrais drames de la vie ?

Il y a aussi de la vraie critique dans le *Misanthrope et l'Auvergnat.* L'homme chagrin voit tout en gris, se méfie de tout le genre humain, croit que tout le monde ment,

il cherche toujours à découvrir quelqu'un qui le trompe et à le prendre en flagrant délit. Quand il a trouvé, il n'a pas perdu sa journée, et, pour me servir d'une expression familière, il ne revient pas bredouille.

Il rencontre l'Auvergnat; celui-là lui dira la vérité. Oui, mais il la dit tellement qu'elle n'est plus tolérable. Machavoine dit : « Ah! c'est que je suis franc, moi, je ne sais pas mentir, moi! — Tu ne sais pas mentir! Machavoine, comment me trouves-tu ce matin? — Je vous trouve laid. — Si je me mariais, crois-tu que je serais...? — Oh! ça! tout de suite. » Et le misanthrope est heureux, et il s'écrie : « Enfin! en voilà un! Ça fait du bien, ça repose! »

Non, cela ne fait pas du bien; non, cela ne repose pas. Le misanthrope, à qui on ne dissimule plus la vérité, est le premier à en souffrir; il est obligé d'y renoncer et de retourner, je ne dis pas au mensonge, mais à la tolérance. En somme, le monde n'est qu'une grande société de tolérance mutuelle. Alceste est un être insupportable, et fait pour vivre dans l'endroit écarté qu'il finit par aller chercher. Quel est, je vous prie, le devoir d'honneur, l'obligation morale qui le force à trouver un sonnet mauvais? La religion, la famille, et la propriété ont-elles quelque chose à voir dans un sonnet? Est-ce que l'on ment quand on est poli? Dit-on à une femme qui manque de beauté qu'elle est laide? Dit-on à un homme qui manque d'esprit qu'il est sot? A moins toutefois qu'on n'ait des raisons de le leur dire. Mais pour l'amour pur de la vérité absolue! Oh! non, la morale ne l'exige pas. Si tout le monde était aussi vertueux, il n'y aurait plus de société habitable; je me de-

mande comment on vivrait ensemble, je me demande même comment nous ferions des discours d'Académie.

C'est par cette disposition à voir les bons côtés de la nature humaine que vous vous rapprochez, Monsieur, du cher et regretté confrère auquel vous succédez, dont vous venez de parler avec une émotion si touchante, et qui, en même temps qu'un grand lettré, était le meilleur des hommes. M. de Sacy aurait pu figurer dans une de vos plus aimables pièces : *les Petits Oiseaux*. Peut-être avez-vous eu raison de le regarder comme un peu perdu dans cette vie si dépensière de tous les sentiments, de toutes les forces et de toutes les facultés qui s'appelle le journalisme. Cet homme si doux était tombé non seulement dans le temps qui l'est le moins, mais aussi dans le plus militant des métiers, où il faut quelquefois être impitoyable, ce qui était étranger à sa nature.

Je l'ai vu ressentir et exprimer des indignations vigoureuses, mais qui ne le menaient pas jusqu'à la haine. Je me trompe, il arriva jusqu'à dire : « Je hais Larochefoucauld. » Il fallait que la bienveillance fût sa qualité dominante pour qu'il eût le courage d'écrire : « Je hais les fameuses *Maximes,* je les hais du fond de mon âme... Je tiens les *Maximes* pour un mauvais livre ; je sens, en les lisant, un malaise, une souffrance indéfinissable. » Si M. de Sacy parlait ainsi de l'ami de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette, et de M. le prince de Condé, c'est qu'en présence de la méchanceté il n'y avait plus rien de sacré pour lui.

Car, en littérature, le XVIIe siècle était pour lui une véritable religion, une église. A ses yeux, c'était la per-

fection, l'achèvement final, le couronnement de la cathédrale ; il n'éprouvait aucune aspiration vers un autre idéal. Il n'avait appris que ces grandes partitions classiques qu'il interprétait en maître, et dont il était pénétré et imprégné dans tout son être, toute sa vie et toute sa conduite.

Cet excellent chrétien se transformait en polythéiste, et il mettait certains écrivains au rang des dieux. Cicéron, Montaigne, Bossuet, Pascal, Molière, Bourdaloue, et un petit nombre d'autres, formaient son panthéon ; Fénelon n'y entrait guère qu'en irrégulier ; c'était un rêveur.

Cet esprit un peu trop exclusif, il le tenait peut-être de ses origines religieuses : il était un des derniers fidèles de cette église de lettrés qui constituait une sorte d'aristocratie de la piété, et qui ne connaissait que le petit nombre des élus, l'église du Christ aux bras étroits. Il en avait élargi les bras, parce qu'il avait l'âme indulgente, et, de ces grands moralistes dont il s'était toujours nourri, il avait gardé surtout la charité et l'onction. Dans l'intimité de ces sévères scrutateurs, il avait puisé la science de l'âme humaine, et je crois qu'il eût fait un admirable confesseur s'il n'eût été, comme vous l'avez dépeint, le plus aimant des pères de famille.

Je me rappelle avoir vu autrefois, à l'évêché de Meaux, une allée d'ifs dans laquelle se promenait le grand évêque. Je me représente M. de Sacy marchant et conversant avec lui. Il aimait la majestueuse et monotone régularité des allées taillées ; et la fantaisie et la liberté des jardins anglais devaient le blesser comme des actes d'indiscipline.

Sa religion, son genre personnel de religion agissait

sur son esprit politique. Au petit nombre des élus correspondait le suffrage restreint. C'est pourquoi il a été, dans la presse, le représentant le plus parfait du gouvernement constitutionnel et parlementaire tel qu'on l'a essayé en France pendant quarante ans, de 1815 à 1848.

Ce fut la grande période de ce genre de gouvernement, à l'état doctrinaire, exercé par une aristocratie, mais par celle de l'éloquence, du travail, de la science, de la philosophie plus encore que par celle de la naissance et du hasard. Ce régime pondéré, réglé, j'allais dire classique, répondait à l'esprit, au caractère, à l'éducation, aux goûts de M. de Sacy.

Aussi cette période politique fut-elle le vrai moment de sa carrière de journaliste. Des hommes comme M. Royer-Collard, M. de Martignac, M. Guizot, M. de Broglie, lui composaient, dans l'ordre parlementaire, une sorte de XVIIe siècle, une nouvelle série de classiques.

Il avait fait de l'opposition pendant les derniers temps de la Restauration, mais il ne vit la révolution de 1830 qu'avec tristesse. Il regardait comme une lourde responsabilité d'avoir pris part à un changement de gouvernement; on sent que l'action lui inspirait une sorte d'appréhension. Cependant il se rassura et se raffermit en voyant s'établir et se développer une monarchie libérale et constitutionnelle, et c'est à cette époque surtout qu'il fut un grand polémiste, joignant la force de la dialectique, la vigueur et la rigueur du raisonnement, la chaleur de la conviction, à une irréprochable correction, car il n'aurait pas plus péché contre la langue française que contre l'honnêteté.

Il put dire lui-même en parlant de sa polémique contre

l'opposition de 1848 : « C'est la dernière campagne que j'ai faite, hélas!... Voilà la vie que nous avons menée pendant les dix-sept années du règne de Louis-Philippe. Je ne m'en plains pas, je m'en honore, au contraire. Défendre le pouvoir, quand le pouvoir se soumet noblement à l'examen et à la critique de tout le monde, le défendre avec une indépendance parfaite d'opinion et d'intérêt, c'est un rôle qu'on peut hautement avouer. »

C'est dans une introduction à un choix de morceaux littéraires qu'il s'exprimait ainsi, et il ajoutait ces mots qui le caractérisent si bien : « J'ai exclu de ce recueil les articles de polémique. Je ne veux troubler la paix de personne, encore moins la mienne. »

L'homme est là. Il aimait la controverse, mais non la bataille. Je veux bien que dans sa jeunesse, comme il l'a dit et comme vous le rappelez, il se soit jeté avec ardeur dans les luttes politiques, mais j'ai cru bien des fois que ce n'était pas sa véritable vocation. Les explosions qui de nos jours changeaient si souvent la forme de nos gouvernements et même notre état social étaient trop violentes pour son esprit d'ordre, d'autorité, et de liberté réglée. La révolution qui avait détruit subitement la monarchie parlementaire avait été pour lui un coup irrémédiable; il ne pouvait pas supporter les luttes sanglantes; ce pur lettré, ce doux chrétien avait horreur du tumulte de la rue; il ne comprenait plus ce genre de discussion, et il se trouvait dépaysé au milieu du mal. Aux journées terribles de juin 1848, il pleurait tout haut au milieu de nous; la cruauté, de quelque côté qu'elle vînt, lui paraissait un blasphème.

Vous gémissez, à propos de M. de Sacy, de cet éparpillement et de cette déperdition de talent qui se font dans la production quotidienne et hâtive du journalisme. Ce sujet de discussion nous entraînerait aujourd'hui trop loin. Je me bornerai à dire qu'il faut voir dans cette production improvisée autre chose encore que la forme littéraire, il faut y voir l'action. L'Académie le sait bien, puisqu'en dehors du cercle spécial des lettres, elle va souvent chercher des hommes d'État et des orateurs. Vous vous demandez si Corneille, Racine, se seraient perdus dans des journaux ? Je n'en sais rien, mais je crois que Voltaire a été le plus grand des journalistes, comme Pascal avait été le plus grand des pamphlétaires.

Du reste, M. de Sacy comprenait et ressentait tous les dangers de cette production précipitée. « Qu'on est heureux, disait-il, de pouvoir peser ses mots tout à loisir, d'avoir deux ans devant soi, s'il le faut, pour trouver la bonne expression, celle qui sera toujours juste, toujours vraie! » Ici, c'était le pur lettré qui l'emportait; M. de Sacy regardait le respect de la forme comme un devoir, le style comme une chose morale qui devait être traitée avec déférence. Il était bien l'homme de goût, l'honnête homme sachant écrire, et par là il appartenait de droit à l'Académie.

Vous avez parlé de son amour pour les livres en meilleurs termes que je n'aurais pu le faire, car sous ce rapport il me considérait avec une indulgente pitié. Ce qu'il avait d'amertume, il le gardait pour les hommes riches qui accaparaient sous ses yeux les belles éditions et les belles reliures. On a pu dire justement qu'il était le chantre de

la bibliophilie, il en avait le lyrisme. C'était son seul côté romantique.

Lui-même le disait, il ne goûtait pas les modernes, il ne les connaissait pas; de même qu'il ignorait systématiquement la littérature étrangère. Il n'aimait que la langue formée, j'allais dire fermée; la littérature reliée, et reliée depuis longtemps. Ce n'est pourtant pas la faute des modernes s'ils ne figurent pas dans les vieilles éditions et dans les reliures antérieures à leur naissance.

Je me rappelle qu'un matin, dans les plus mauvais jours de 1871, M. Thiers, que j'étais allé voir à Versailles, m'ayant demandé des nouvelles de M. de Sacy, je lui répondis qu'il continuait à être amoureux de ses vieux livres et à ne pas connaître les romantiques. Et M. Thiers me dit avec cette vivacité dont vous avez le souvenir : « Ah! il a bien raison, Sacy; les romantiques, c'est la Commune! » Je laisse le romantisme se défendre tout seul; il est devenu à son tour une institution, un royaume; il a même un roi.

Comment en vouloir à un homme qui disait en relisant le traité *Des Devoirs*. « J'aurais voulu être le parfait citoyen avec Cicéron, l'homme juste, généreux, aimable, n'usant de son éloquence que pour défendre les faibles ou pour soutenir l'État contre les factieux. »

Voilà quelle était sa politique. Sa religion était aussi solidement établie, aussi fondée sur la raison et la vertu. Il avait gardé et il garda jusqu'à la mort la foi du vieux chrétien, et il contemplait avec tristesse et avec mépris les idolâtries modernes. Je veux citer ce qu'il disait en parlant de ces grands orateurs dans le commerce assidu desquels il avait passé sa vie : « Leur foi, disait-il, ne m'abat

pas le cœur, car cette foi n'a rien de servile ni de lâche. C'est une règle, ce n'est pas un joug; c'est une loi, ce n'est pas l'arbitraire. La soumission qu'elle exige n'est pas une soumission sans garantie et sans droits. Eux-mêmes ils ont l'esprit libre et hardi. Ils distinguent nettement la religion des superstitions et des fables que l'ignorance et la crédulité y ont ajoutées. Bien loin de repousser la critique et de la craindre, ils l'appellent à leur secours pour chasser de l'histoire ce cortège ridicule de légendes controuvées, de merveilles sans preuves, d'inventions politiques qui semblent se tenir à la porte du sanctuaire comme de sinistres fantômes pour en interdire l'entrée à quiconque ne veut pas, en soumettant son esprit, hébéter sa raison et sacrifier le sens commun à la foi. Sacrifice abominable et impie ! car sur quoi la foi s'appuiera-t-elle quand elle aura renversé le sens commun? Où allumera-t-elle son flambeau quand elle aura éteint cette lumière que tout homme apporte en naissant et qui n'est sans doute qu'un rayon de la vérité éternelle?... »

Je n'ajoute rien, Messieurs, car je veux imiter M. de Sacy, et ne troubler la paix de personne, encore moins celle de l'Académie.

Il ne me pardonnerait pas, ce cher confrère qui disait ici même en prenant place parmi vous : « Je cherche dans mon cœur, je n'y trouve que l'amour de la justice. Du moins, après vingt ans d'une vie de discussion politique et littéraire, puis-je, la main sur la conscience, répéter ce vers que prononçait un grand poète du siècle dernier au milieu même de l'Académie

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume. »

C'est un mot que vous pouvez, Monsieur, répéter après lui, et c'est par ce côté commun que vous vous êtes tous les deux si vite rapprochés. Dans l'esprit sévère de M. de Sacy, et dans sa vie vertueuse, il y avait des fenêtres ouvertes sur la gaieté, sur l'épanouissement de la bonne humeur et de l'heureux naturel, de même que dans vos œuvres si légères et si vives il y a des échappées sur le sentiment et sur la tendresse.

Vous ne l'aviez pas connu, comme moi, pendant quarante ans, mais vous l'avez connu tout de suite, et vous avez pu le dépeindre tel qu'il était dans sa famille. Je n'ajouterai rien à cet aimable tableau.

Ce qui vous rapproche encore tous les deux, c'est qu'en aimant la famille, vous avez aimé la patrie, la grande famille. Il est bien touchant, le patriote chrétien dout vous avez cité les entretiens avec ses enfants; cet homme qui n'aimait qu'un autre siècle, mais qui se retrouvait du sien quand il fallait souffrir et pleurer avec lui. Nous nous souvenons tous de ces jours noirs de notre histoire. Vous aussi, Monsieur, vous les avez traversés dans l'épreuve et dans la lutte; nous avons vu qu'au-dessous de l'homme qui avait tant fait rire la France il y avait le citoyen qui savait combattre avec elle, qu'au-dessous de l'esprit gaulois il y avait l'esprit français, et vous avez montré tous les côtés de notre nation, le sentiment, la gaieté, l'esprit et le courage.

DISCOURS

DE M. MAXIME DU CAMP

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 23 DÉCEMBRE 1880, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

MESSIEURS,

« Il faut laisser trace de son passage et remplir sa mission », a dit Joubert, une des intelligences les plus exquises de notre temps. Il semblerait que M. Saint-René Taillandier ait pris cette parole pour devise, car nul autant que lui n'a laissé une meilleure trace de son passage, nul n'a rempli sa mission avec un plus parfait dévouement. Il est un exemple accompli de la probité professionnelle; il a aimé les lettres; pour elles et par elles il a vécu, dédaignant les choses extérieures et, depuis son adolescence jusqu'à l'heure trop tôt sonnée de sa mort, s'enfermant dans le culte exclusif des grands intérêts intellectuels qui sont la gloire de l'esprit humain. Il

fut un lettré, un lettré assidu, ne se croyant jamais parvenu au terme de sa tâche, se plaisant à rechercher les matériaux des labeurs futurs, et voulant que nulle journée ne fût perdue pour l'accroissement de ses connaissances. Ce fut là entre tous son caractère distinctif et son originalité : il a travaillé sans trêve. Aux jours de mon enfance, dans ces fêtes universitaires où je n'allais, hélas! qu'avec un désintéressement peu recommandable, je me souviens que le nom de Saint-René Taillandier était celui qui retentissait le plus souvent sous les voûtes de la vieille Sorbonne, et je sais que, lorsque la mort vint brusquement le saisir, il travaillait encore, s'efforçant d'apporter à la France quelques notions nouvelles d'histoire ou de philosophie. Il est mort debout, la plume à la main, sans s'être jamais reposé. Ceux-là sont honorables entre tous, Messieurs, qui ont à peine trouvé dans une existence entière le temps de mettre à exécution les projets qu'ils avaient conçus.

Il était né vers la fin de 1817, à cette heure où la France, pleurant ses enfants comme la Niobé antique, redressait son front meurtri et tentait le noble effort de substituer le régime de la liberté politique à celui de la gloire à outrance sous lequel elle avait fléchi. Il me paraît que, tout petit encore, dès que son oreille put distinguer le sens des mots, il a grandi entre les récits de l'épopée impériale et les espérances que le nouvel état de choses faisait concevoir aux esprits éclairés; de là sans doute s'est formée en lui cette aspiration, qui jamais ne s'est démentie, pour la grandeur de notre pays et pour la liberté; il ne les croyait pas inconciliables, et, si l'on regarde de près

dans son œuvre, on reconnaîtra que cette conviction a dominé et inspiré tous ses travaux. Les impressions de la première enfance sont très fortes, vous le savez, et ont parfois sur la destinée d'un esprit une influence décisive. Est-ce donc près de son père qu'il a conçu l'amour des lettres qui a été l'axe de sa vie et l'a maintenue dans une inflexible direction? Peut-être, car, si l'on avait bien cherché derrière les dossiers et les grosses des procès, on aurait trouvé dans l'étude de l'avoué une lyre, — c'était le mot de l'époque, — une lyre dont les cordes un peu molles et parfois détendues rendaient un vague murmure qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Le procureur se délassait de la procédure en chantant la *Prise du Trocadéro* sur le mode héroïque et en glanant quelques bouquets à Chloris dans les jachères qui végètent loin du Parnasse. C'est peu de chose, je le sais ; mais, là où les lettres sont honorées, on apprend à les respecter et on les aime. Les muses gardent un sourire indulgent pour ceux qui n'ont que de bonnes intentions ; elles les encouragent à apprendre, et je m'imagine que M. Saint-René Taillandier père, pour se reposer de ses efforts poétiques, lisait à haute voix les vers de Lamartine, et que son fils en profitait.

Lorsque la révolution de Juillet éclata, M. Saint-René Taillandier allait avoir treize ans. Amoureux de nouveautés, comme sont les enfants, le futur professeur d'éloquence à la Sorbonne a dû dresser l'oreille au chant de la *Parisienne*, acclamer La Fayette et s'intéresser aux émeutes qui essayaient alors, presque chaque jour, de renverser

une couronne, encore mal affermie ; ce n'était sans doute pour lui qu'une sorte de distraction objective , et je me figure qu'il était entraîné par un mouvement révolutionnaire bien autrement fécond que celui qui venait de pousser vers l'exil un vieillard et un enfant, derniers débris de l'antique famille à laquelle la France doit des siècles de gloire et de prospérité.

Vous vous rappelez, Messieurs, les années qui immédiatement précédèrent et suivirent la commotion de 1830; il en est peu de plus illustres dans les annales du monde. Il ne s'agissait pas de politique, il ne s'agissait pas de ces bouleversements brutaux dont la responsabilité remonte à ceux qui devaient commander et à ceux qui auraient dû obéir, il ne s'agissait pas, en un mot, de choses éphémères; il s'agissait de choses éternelles, de science, d'art, de littérature et d'histoire. Quelle révolution que celle-là, et quelles lueurs elle a répandues sur le monde, qui en est resté éclairé pour toujours! Dans ces heures magnifiques, notre pays a bien mérité de l'humanité, car il lui a ouvert des routes nouvelles, où elle peut se guider à l'aide du flambeau qu'il a allumé. On eût dit que les hommes engendrés aux jours de la Révolution et de l'Empire, alors qu'il fallait des porte-glaives prêts à la conquête, avaient modifié leur nature en s'épanouissant dans la paix et dans la liberté. Les forces préventives qu'ils avaient reçues pour dompter les nations, ils les employèrent à pénétrer des mystères inexplorés, à renouveler les anciens systèmes et à établir une série de principes qui ont la fermeté d'un dogme. Cuvier a reconstruit les mondes transformés par les déluges;

Geoffroy Saint-Hilaire démontre l'unité de la composition organique, prouve ce que Vicq d'Azir, Buffon, Newton, Bacon n'ont fait qu'entrevoir et arrache un cri d'enthousiasme à Gœthe qui allait mourir; Jean-Baptiste Dumas, — une de vos gloires, Messieurs, — fonde une science nouvelle et par la chimie organique recule au-delà du probable la limite des investigations et des découvertes. Champollion le jeune, — le grand Champollion, — conquiert l'Égypte; il déchire les voiles qui enveloppaient la vieille Isis; du premier pas, il s'élance au cœur même de l'initiation; d'un seul geste il met à nu tous les secrets; au lieu de cette Égypte muette que gardaient ses sphinx et qui semblait dormir sous les sables de la Libye, il arrache à la légende une Égypte réelle, documentaire, qui illumine l'histoire jusque dans ses profondeurs et lui apporte une si prodigieuse quantité d'éléments qu'elle a eu jusqu'à présent à peine le temps de les énumérer. De Chézy donne une impulsion extraordinaire à l'étude des langues oubliées, des langues hiératiques de l'Orient; il apprend, il enseigne le sanscrit, il traduit la *Délivrance de Sacountala* et offre ainsi à notre littérature la clef d'un trésor encore ignoré. Notre littérature, du reste, n'avait pas besoin d'émulation; elle inaugurait elle-même sa propre renaissance. Quelle époque! Où donc et dans quel siècle en fut-il de plus belle? L'écho des vers de Lamartine vibre dans toutes les mémoires; Casimir Delavigne a chanté la résurrection de la Grèce, ce Lazare plein de grâce, embaumé dans les plus grands souvenirs qui soient et qu'à Navarin la France a tiré de son tombeau; Victor Hugo rajeunit toute poésie, revêt sa pensée de formes

impérissables et par l'altitude de son génie nous apparaît comme un Apollon vainqueur que le temps ni l'oubli ne peuvent effleurer; De Vigny a poétisé l'histoire de *Cinq-Mars,* il dit les lamentations de *Stello,* et se prépare, en racontant *les grandeurs et les servitudes militaires,* à léguer aux lettres un chef-d'œuvre d'art et de vérité; Alfred de Musset ne manie encore que la guitare joyeuse des *Contes d'Espagne et d'Italie;* bientôt il va saisir le luth à jamais retentissant sur lequel il a modulé *Rolla*, *les Nuits* et *la Lettre à Lamartine;* Balzac, qui s'appelait lui-même le grand vétérinaire des maux incurables, pose les premières assises de l'énorme monument qui sera *la Comédie humaine;* Alexandre Dumas, — dont Michelet disait : « Ce n'est pas un homme. c'est un élément! » — Alexandre Dumas, exubérant d'imagination, d'intelligence, crée réellement le drame moderne, invente le roman historique, verse sur toutes ses œuvres la vie dont il déborde et, entre temps, caresse la tête blonde d'un enfant qui sera son successeur, son émule et apportera à la révolution dramatique une puissance d'analyse et une hardiesse de conception inconnues jusqu'à lui. Même effort, même esprit de conquête et d'agrandissement dans les arts. Géricault est mort, il est vrai, mais voici Ingres, voici Decamps, voici Delacroix; Rude travaille à l'un des plus grandioses monuments de la sculpture héroïque, et Pradier, qui prend Paris pour Athènes, assouplit le marbre comme un fils adoptif de Praxitèle. Ce n'est pas tout : écoutez les voix qui retentissent à la tribune parlementaire ; n'est-ce pas l'éloquence même qui parle sur les lèvres de Royer-Collard, de Thiers, de Guizot,

du duc de Fitz-James, de Berryer et du duc de Broglie?

Lorsque vers le déclin du jour un voyageur est arrivé au sommet d'une montagne, il s'arrête, se retourne et jette un regard sur le pays qu'il vient de parcourir. Les ravins qu'il a franchis, les torrents où il a mouillé ses pieds, la forêt où il a failli s'égarer, lui apparaissent alors embellis par les teintes du lointain ; tout lui semble harmonieux, et, dans les perspectives confuses, il découvre des splendeurs qu'il a peut-être côtoyées sans les apercevoir. Suis-je donc comme ce voyageur, et, parvenu à ce point de la colline de l'existence où la route ne peut plus que descendre, est-ce que j'obéis à l'invincible attrait du passé? Est-ce que, me rappelant le mouvement intellectuel qui s'agitait aux heures de mon enfance, je me fais illusion en m'écriant : Ah! c'était le bon temps? Je ne le crois pas, Messieurs, et, vous reportant par la pensée vers ces jours fertiles, vous reconnaîtrez avec moi que cette époque fut exceptionnellement belle et pleine d'espérances qui n'ont point été déçues.

C'est au milieu de cette explosion de la pensée française que grandissait M. Saint-René Taillandier, attentif, recueilli, déjà sérieux, étonnant par la persistance de ses succès les professeurs du collège Charlemagne, et terminant ses études scolaires en remportant le grand prix d'honneur au concours général. Les années du premier apprentissage sont terminées ; il semble que l'École normale attend cet adolescent tout chargé de palmes universitaires ; il s'en détourne cependant, et l'on croirait que, sur le seuil de la vie, il refuse d'obéir à la vocation qui bientôt le sollicitera irrésistiblement. Pourquoi n'a-t-il pas fait son stage dans cette retraite favorable aux

lettres, qui a donné tant d'hommes illustres à la France? Je ne sais que répondre, et je ne serais pas surpris que la volonté paternelle ait pesé, plus que de raison, sur ce fils respectueux jusqu'à faire l'abandon de ses plus chers désirs. Il y avait une tradition à continuer, un dépôt à recevoir, et M. Saint-René Taillandier fit son droit. L'étude des biens paraphernaux et des contrats pignoratifs ne l'absorbait pas au point de l'empêcher de marcher dans sa voie de prédilection, car, dès qu'il a obtenu son diplôme de licencié en droit, il est reçu licencié ès lettres; bien plus, lorsque l'heure est venue pour lui de s'asseoir près de son père et de libeller les papiers timbrés, il combat pour le salut de sa destinée et publie hardiement un poème de huit mille vers. Cette fois la Basoche fut vaincue; elle recula d'horreur et lui rendit la liberté.

Ce poème, *Béatrix,* porte sa date; il est de 1840; M. Saint-René Taillandier allait avoir vingt-trois ans. C'est l'aspiration d'une âme croyante qui se cherche encore, et qui ne tardera pas à se trouver tout entière dans le culte de l'éternelle vérité; c'est l'écho d'Ahasvérus, c'est la paraphrase un peu vague du cri d'Alfred de Musset :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

On dirait une image entrevue dans les brumes du matin de la vie, heure fugitive et charmante pendant laquelle on rêve l'union des âmes, le platonisme transcendant et le sacrifice de soi-même; je plains ceux qui n'ont pas traversé ces illusions idéales que la brutalité de l'existence se hâte de dissiper! Dans ce poème, dans la préface qui le

précède, je trouve déjà M. Saint-René Taillandier semblable à lui-même, calme, maître de lui, respectueux des traditions respectables et n'écrivant jamais rien dont plus tard il pourrait se repentir. Tous nous n'avons pas été ainsi aux jours des premiers emportements de la jeunesse, et j'en pourrais citer un qui, depuis longtemps, a fait son acte de contrition et auquel vous avez prouvé, Messieurs, que vous pratiquez sans effort l'oubli des injures.

Pour savoir résister aux ardeurs de la virilité qui s'affirme, il faut avoir la double vertu du caractère et du talent fortifiés par l'étude et mûris par la méditation. Cette double vertu, M. Saint-René Taillandier la possédait à un degré éminent, et c'est là un fait digne de remarque dans le monde des arts et des lettres, monde impressionnable et nerveux où ne manquent pas les Sicambres adoucis qui brûlent ce qu'ils ont adoré et adorent ce qu'ils ont brûlé. Demander à un homme de ne jamais changer, de se montrer dans l'âge mûr ce qu'il était au sortir de l'adolescence, c'est lui imposer de renoncer aux bénéfices du raisonnement et de l'expérience; tout ce que l'on peut exiger de lui, c'est que l'intérêt personnel n'ait jamais part aux modifications qu'il subit. Ces modifications sont parfois profondes; chez M. Saint-René Taillandier, elles sont si légères que l'on a quelque peine à les apercevoir; ses derniers travaux semblent être la continuation de ses premiers essais. On serait tenté de croire que, lorsqu'il se décida à acquérir « la gloire orageuse des lettres » comme dit Bernardin de Saint-Pierre, il avait une vision de l'avenir et qu'au milieu des bouleversements politiques dont sa vie devait être le témoin, il avait choisi avec discernement la route qui con-

duit à la célébrité et à la considération. Il n'en dévia pas. A quelque distance qu'il fût de son point de départ, il put voir le chemin parcouru, car la ligne fut toujours droite; il y marcha avec la sécurité d'un homme qui, connaissant le but, ne le perd jamais des yeux. Aux derniers jours de sa vie, il put relire les œuvres de sa jeunesse et ne point les désapprouver. Heureux ceux qui sont nés sages, que leurs passions n'ont jamais égarés, et que leur équilibre naturel écarte de toute erreur! Edgar Quinet lui dit un jour : « Nous avons conquis le champ de la science du bien et du mal, il faut choisir! » M. Saint-René Taillandier n'eut point à hésiter; il choisit le champ du bien, et, jusqu'à l'heure suprême, il le cultiva.

Semblable au pèlerin qui, à l'heure du départ, rejette tout bagage inutile, afin d'avoir le pas plus léger, M. Saint-René Taillandier paraît n'avoir composé son poème de *Béatrix* que pour se débarrasser des rêveries dont sa jeune imagination était troublée. Résolu dès sa sortie du collège à pénétrer les secrets de l'histoire, il comprit que ses instruments d'investigation ne seraient jamais assez nombreux, jamais assez précis, et, pour mieux compléter son instruction déjà fort étendue, il se dirigea vers l'Allemagne. Il s'arrêta sur les bords du Neckar, à l'Université de Heidelberg; il a exprimé d'un mot la sensation qu'il y éprouva : « On eût dit un couvent de Bénédictins au milieu de la plus riante nature. » Couvent un peu bruyant parfois, Bénédictins qui ne haïssent pas les coups de rapière et ne dédaignent pas de choquer leurs verres en l'honneur du roi Gambrinus, mais néanmoins séjour de travail et de recherches, où M. Saint-

René Taillandier trouva la studieuse hospitalité qu'il cherchait. Il était là rêvant, travaillant, contemplant avec amertume le château dont les ordres de Louvois ont fait une ruine, regardant avec un sourire la fenêtre par où la princesse Palatine, mère du Régent, sautait pour devenir un homme, comme cette Marie Germain dont Montaigne a parlé, se mêlant aux fêtes des étudiants, fouillant les bibliothèques, s'asseyant parfois sous les châtaigniers du Heiligenberg pour causer d'art et de philosophie avec ses amis Édouard Laboulaye et Alexandre Thomas, et s'occupant si peu de politique qu'il semblait avoir oublié l'existence des gouvernements européens. Aussi fut-il très surpris lorsque, quelques années plus tard, il découvrit dans les mémoires du vieux Kreutzer que lui, Saint-René Taillandier, et ses deux amis étaient trois agents secrets envoyés par M. Thiers afin de préparer — tout simplement — la conquête de l'Allemagne. Pour un peu le bon Kreutzer se vanterait d'avoir déjoué le complot. M. Saint-René Taillandier s'étonna et protesta : à quoi bon ? Une telle billevesée méritait à peine un sourire. Dans son zèle ultrapatriotique, Kreutzer oubliait que la France avait été son meilleur allié, et que son livre de *la Symbolique* dont les hypothèses se sont singulièrement affaissées devant les progrès de la science philologique, aurait fait médiocre figure en Europe, s'il n'avait été traduit et clarifié par deux savants français, MM. Guignaut et Alfred Maury.

Ce fut au retour de son voyage en Allemagne que M. Saint-René Taillandier entra dans la carrière que ses succès scolaires et son goût dominant devaient lui ouvrir tôt ou tard.

Il fut appelé à la Faculté de Strasbourg pour suppléer François Génin dans la chaire de littérature française. Le jeune professeur, — il avait alors vingt-quatre ans, — se trouvait là dans un milieu qui semblait fait pour lui; notre vieille, notre glorieuse littérature dont les maîtres ont été vos prédécesseurs, Messieurs, ne lui avait dérobé aucun de ses secrets; l'étude des lettres étrangères auxquelles il se complut toujours, lui fournissait des points de comparaison qu'il sut faire valoir avec la sage ingéniosité qui lui était propre, et il développa dans son cours un tel talent d'exposition, une si vive perspicacité d'analyse que l'on put, dès lors, prévoir la fortune littéraire qui lui était réservée.

L'Université, dont il semble avoir symbolisé l'esprit de recherche, venait de le convier à ce grand banquet des intelligences où se sont assis les hommes les plus considérables de notre pays; il lui resta fidèle, et son ambition de bon aloi, son ambition désintéressée, si j'ose parler ainsi, lui montra la plus haute récompense dans l'accomplissement régulier de sa mission. En est-il de plus élevée que celle du professeur de l'enseignement supérieur? Féconder les intelligences à cette heure parfois pleine de périls où l'enfant n'est plus et où l'homme n'est pas encore, redresser les idées fausses qui semblent être le fruit naturel de l'adolescence, jeter à pleines mains dans les jeunes cerveaux la semence des fortes vertus que l'expérience de la vie fera germer, prémunir les cœurs contre les doctrines décevantes, leur apprendre à aimer la vérité, l'honneur et la patrie, c'est là, Messieurs, la plus noble des tâches, et M. Saint-René Taillandier n'y faillit jamais.

Cette œuvre poursuivie à travers tant de vicissitudes est une des gloires de la France. M. Saint-René Taillandier peut en revendiquer sa part; et il n'est pas le seul; jetez les yeux autour de vous, Messieurs, vous reconnaîtrez ses compagnons de travail; j'allais dire ses compagnons d'armes, car ils ont, comme lui, combattu le bon combat, contre l'erreur et pour la vérité.

A Strasbourg, à Montpellier, où son souvenir n'est pas près de s'éteindre, à Paris, où il succéda à Saint-Marc Girardin, je trouve M. Saint-René Taillandier toujours animé d'un bon vouloir que rien n'affaiblit. Peut-être sa modestie, qui fut sincère, lui donna-t-elle quelque émotion lorsqu'il monta pour la première fois dans une de ces chaires célèbres où avait retenti la voix des Villemain, des Cousin, des Guizot; mais il a dû se rassurer en constatant que la somme des connaissances distribuées au Collège de France et en Sorbonne est énorme. On a pu, grâce à certains talents exceptionnels, y développer plus d'éloquence et y faire des leçons qui étaient des modèles de beau langage; mais en aucun temps l'enseignement n'a été plus fertile, car chaque jour il est fécondé par des découvertes nouvelles; en cela comme en toutes choses, la loi du progrès est absolue, et il faut se rappeler ce que disait Burton : « Les anciens étaient des gens de science et de philosophie; soit, je veux l'admettre; mais, à l'avantage des modernes, je dirai avec Didacius Stella : Un nain sur les épaules d'un géant voit plus loin que le géant lui-même. » Ce mot est strictement vrai; le professeur a aujourd'hui sur ses prédécesseurs une indiscutable supériorité, car il a fouillé dans le trésor qu'ils ont accumulé.

Le professorat et les longues études qu'il exige n'étaient point pour satisfaire complètement l'activité intellectuelle de M. Saint-René Taillandier; l'amour du travail le dévorait. C'est là le propre des hommes d'élite; tout ce qui n'est point labeur excessif leur paraît oisiveté; dans leur besoin de tout connaître, ils ne se contentent jamais du savoir acquis; comme Gœthe mourant, ils diraient volontiers : De la lumière, de la lumière, encore plus de lumière! Lorsque la mort vient les saisir, est-ce la vie qu'ils regrettent? Non pas; ils regrettent d'abandonner la moisson commencée et de n'avoir pu détacher tout le fruit de l'arbre de la science.

C'est ainsi que le jeune poète, devenu professeur, voulut élargir le cercle du public auquel il s'adressait; sans négliger les auditeurs qui se pressaient autour de sa chaire, il rechercha les auditeurs multiples et inconnus avec lesquels on ne peut entrer en communication que par la parole écrite, et il parut à la vaste tribune du haut de laquelle l'esprit français se fait écouter des deux hémisphères. Il avait vingt-cinq ans à peine lorsqu'il débuta dans cette Revue célèbre qui, si souvent, Messieurs, a été le salon d'attente de votre compagnie. Il en fut un des plus sérieux, un des plus assidus collaborateurs. Lorsque l'on parcourt la liste des travaux qu'il y a donnés, on reste surpris de la diversité de ses connaissances, et l'on comprend que le fondateur de la *Revue des Deux Mondes* n'ait rien négligé pour attacher à la fortune de son entreprise un coopérateur si particulièrement utile.

Entre M. Buloz et M. Saint-René Taillandier, il y eut commerce d'amitié et affection réciproque. Malgré une

certaine rudesse native, que le contact permanent de l'amour-propre littéraire n'était pas fait pour adoucir, Buloz gardait un cœur plein de qualités excellentes et il était dévoué à ceux qui se dévouaient à sa Revue. De cette Revue, il avait fait son œuvre et sa chose ; rien ne passait avant elle dans ses préoccupations. Depuis cinquante ans qu'elle existe, elle est devenue pour les idées françaises un organe d'expansion d'une incomparable puissance ; on peut dire qu'elle a accueilli, sans distinction d'opinions, tous les talents dont s'honore la France lettrée; elle leur a prêté l'appui de sa publicité sans pareille, et, par ce seul fait, elle a protégé les lettres plus que bien des gouvernements.

C'est bien réellement une tribune ; chacun a pu y venir parler à son tour, pourvu que la voix fût autorisée et que les doctrines ne fussent point contraires aux principes qui régissent les sociétés civilisées. La large initiative laissée aux auteurs n'empêchait cependant pas des heurts fréquents entre le directeur de la Revue et les écrivains qui parfois confondaient leur désir d'avoir du talent avec le talent même. Dans ce cas-là, Buloz était inflexible ; et souvent on l'accusait d'aveuglement lorsqu'il n'avait prouvé que de la clairvoyance. Un jour un auteur, à la suite d'une contestation un peu vive avec Buloz, s'en alla tout chaud de mauvaise humeur et de ressentiment, trouver un éditeur célèbre. De prime-saut il lui dit : Pourquoi ne fonderiez-vous pas une Revue pour faire concurrence à la *Revue des Deux Mondes?* Dans votre clientèle d'auteurs, vous avez des romanciers, des historiens, des poètes, des philosophes, des voyageurs, des écono-

mistes; c'est là un corps d'armée sérieux, fait pour engager la bataille et remporter la victoire. — L'éditeur écoutait son interlocuteur qui continuait et disait : — Le difficile et l'important sera de trouver un bon directeur; il faudrait découvrir un homme inaccessible à tout autre intérêt que celui de la Revue, qui saurait résister aux sollicitations et ne tenir aucun compte des vanités personnelles, qui aurait assez d'intelligence pour provoquer des travaux, signaler les omissions, rectifier les erreurs, qui, en un mot, serait l'âme et la force de son recueil. — L'écrivain avait parlé avec conviction. L'éditeur, qui est un homme d'esprit, se mit à rire et répondit : Je ne connais qu'un seul homme qui possède tant de qualités, c'est Buloz. — Le projet en resta là, et la Revue rivale fut enterrée avant d'avoir vu le jour.

Lorsque M. Buloz dit adieu à la vie, ce fut M. Saint-René Taillandier qui porta la parole sur sa tombe; c'était justice; car nul plus que lui n'avait concouru au succès de la Revue dont le fondateur venait de s'éteindre. Dès ses débuts, il y avait apporté un esprit de maturité qui dépassait son âge. « Qui veut trop savoir vieillit vite », dit un proverbe russe que M. Saint-René Taillandier semble justifier, car son intelligence, habituée à fouiller les choses de l'histoire, n'eut aucun écart de jeunesse; elle ne fut jeune que par l'ardeur, la persévérance et l'aspiration vers un but élevé. Plus que toute autre branche des connaissances humaines, l'histoire le sollicitait et le poussait vers l'étude des documents écrits dans les langues étrangères. N'allez pas croire d'après cela, Messieurs, que M. Saint-René Taillandier fût un simple traducteur, se contentant

de transcrire en français les livres que l'Angleterre, la Bohême, l'Allemagne, la Hongrie publiaient sur leurs origines; nullement. Le livre d'autrui n'est jamais pour lui qu'un élément autour duquel il groupe le résultat de ses recherches; c'est le noyau d'une cristallisation dont il fournit toute la matière.

Il est passé maître en cet art; il lui suffit d'avoir un document sur une époque déterminée, pour ressusciter cette époque entière. Il comble les lacunes, il évoque les morts ensevelis sous la poussière des parchemins, il rattache les fils brisés de la trame historique, il verse toute lumière sur les points obscurs, et, là où l'on n'apercevait que le brouillard des traditions et la confusion des légendes, il découvre l'histoire étincelante de clarté, comme un diamant dégagé de sa gangue. C'est à ces reconstitutions qu'il excelle et qu'il se plaît. Il semble avoir créé une science nouvelle que l'on pourrait appeler la paléontologie historique.

Ce n'est pas seulement sur les faits passés que s'exerce sa sagacité; les faits contemporains n'échappent point à sa vigilance; il regarde le travail des peuples voisins, il surveille l'éclosion de leurs idées, il signale leurs ambitions, il s'inquiète de leurs doctrines et des conséquences qu'elles peuvent avoir. Il applique aux polémiques quotidiennes, aux aveux échappés dans l'improvisation parlementaire, le sûr diagnostic d'un homme rompu aux secrets de l'histoire, et il reconnaît les tendances secrètes dont notre pays aura peut-être à souffrir un jour. Malgré la paix dont le désir est dans nos cœurs, malgré les illusions que nous nous faisons sur nous-mêmes, il n'hésite jamais à pousser un cri d'alarme, dès que l'appa-

rence d'un danger se dessine à l'horizon de nos frontières. Comme un bon soldat placé en sentinelle dans l'échauguette, il crie : Prenez garde à vous! Les hommes politiques se retournent à sa voix et se rendorment de leur sommeil plein de songes agréables. Si on leur demande : Qui donc a crié? Ils répondent : C'est un écrivain qui rêve. — Non; c'est un historien qui voit, qui vous avertit, et que vous regretterez amèrement plus tard de n'avoir pas écouté. M. Saint-René Taillandier a lui-même défini le devoir patriotique qu'il s'était imposé, lorsqu'il a dit : « Aux heures claires, l'observateur est une vigie; aux heures sombres, il est le gardien du phare. Son rôle est d'annoncer ce qui paraît ou de fournir les signaux qui préservent de l'écueil. A d'autres de mettre ses renseignements à profit et de sauver la chose publique. » Les historiens sont de bons prophètes, car la perspicacité n'est le plus souvent que le résultat de l'expérience développée par l'étude.

La multiplicité de ses aptitudes, la curiosité qui l'aiguillonne, lui font franchir les limites du champ de l'histoire ; il se souvient qu'aux jours de la jeunesse, il a écrit le poème de *Béatrix;* toute poésie le met en éveil, car, dans bien des cas, elle lui apparaît comme la fleur de l'histoire ; il écoute, il recueille les accents de la muse étrangère. La Poésie n'a pas de patrie ; elle aussi, elle peut se dire universelle ; il le sait, et il s'en va prêtant l'oreille aux chants qui viennent du Caucase, aux mélodies qui résonnent dans la Pulzta, près des Carpathes, sur les bords du Danube; il tressaille aux strophes de Lermontoff et de Pétœfi Sandor; comme un écho fidèle, il répète ces voix harmonieuses et

nous apprend à les aimer. Les deux poètes auxquels il accorde les lettres de naturalisation française, étaient dignes de cet honneur. L'un et l'autre, semblables à Folker, — le barde à l'archet de fer, — dont parle le poème des *Niebelungen*, ils portèrent l'épée et la manièrent avec vigueur. Comme lui aussi, ils devaient périr de mort violente.

Ce n'est pas seulement la destinée tragique de ces jeunes hommes qui sollicite l'attention de M. Saint-René Taillandier, ce n'est pas seulement la saveur étrange qui se dégage de leurs poésies, comme le parfum vierge des plantes épanouies sur les sommets; non, quelque chose de plus élevé l'attire et captive son intérêt. Dans les chants de Lermontoff, dans ceux de Pétœfi Sandor passe un souffle de liberté qui vibre d'une façon en quelque sorte inconsciente, ainsi que vibre la corde éolienne sous l'action de la brise. A cette voix M. Saint-René Taillandier s'émeut; car, lui aussi, il aime la liberté d'un amour constant que rien n'ébranla, et qui lui apprend à haïr l'injustice et à détester l'iniquité. Comme les cœurs élevés, il l'aime pour elle-même, sans jamais rien lui demander.

« Ceux qui, dans la liberté, recherchent autre chose que la liberté sont faits pour servir », a dit Joubert, que je cite encore, car le recueil de ses pensées est une mine abondante et délicate où l'on peut puiser sans jamais l'appauvrir. La liberté telle que la concevait M. Saint-René Taillandier, telle que la conçoivent les âmes désintéressées, n'est pas l'apanage d'un homme ou d'une faction, elle est le droit de tous; elle respecte les actes émanés de la conscience, elle laisse chacun prier Dieu à sa guise, elle

n'intervient pas dans la famille, et, sous prétexte de protéger une des manifestations de la pensée humaine, elle ne persécute pas les autres. Volontiers il eût dit : « La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme d'exercer à son gré toutes ses facultés; elle a la justice pour règle, les droits d'autrui pour bornes, la nature pour principe et la loi pour sauvegarde. » Messieurs, cette définition a été donnée par Saint-Just; aujourd'hui elle paraît oubliée.

La destinée des hommes de bonne foi, comme fut M. Saint-René Taillandier, est singulière. Dans les temps de brutalité, lorsque, sous prétexte d'appliquer des théories nouvelles, on jette au néant toutes les traditions; lorsque la volonté confuse de quelques ambitieux se substitue à l'action des lois, ces hommes, au nom de la liberté outragée, invoquent la modération, prêchent la concorde et flétrissent le crime. Lorsque la violence a naturellement engendré le despotisme qui supprime tous les droits et accapare tous les pouvoirs, ces mêmes hommes ne se lassent pas de réclamer la liberté. La révolution les appelle réactionnaires, la réaction les traite de révolutionnaires ; nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore; je crois qu'ils sont simplement dans la vérité qui, en politique, ne peut, ne doit être qu'une moyenne. « La seule loi absolue de la politique, a dit M. Saint-René Taillandier lui-même, est qu'il n'y a pas de loi absolue en politique. »

La liberté qui est vaine et stérile, si on ne l'affermit par le respect de la légalité, est un guide sûr pour M. Saint-René Taillandier ; elle lui montre les œuvres à entreprendre et d'où notre pays pourra tirer des enseignements pro-

fitables. Il lui doit son maître-livre qu'il a modestement intitulé : *le roi Léopold et la reine Victoria,* et qui est, en réalité, le récit de cinquante années de l'histoire contemporaine, récit parfois émouvant, toujours curieux, dévoilant des épisodes mal connus, et expliquant plus d'un évènement dont les causes étaient restées ignorées. Ce livre, que vous avez tous lu, Messieurs, est en quelque sorte le manuel des hommes politiques ; on pourrait l'appeler les confessions du gouvernement parlementaire.

Il a été composé à l'aide des notes recueillies par un homme que sa condition ne paraissait pas désigner pour léguer de tels éléments à l'histoire ; mais le confident n'est pas seulement une fiction théâtrale destinée à faciliter les tirades des héros de la tragédie classique ; c'est un personnage réel et indispensable. Les souverains, gardés loin de tout contact par leur grandeur même, n'en sont pas moins des êtres humains pour lesquels l'expansion devient parfois un besoin impérieux ; dans leurs entours, ils font souvent choix d'un homme devant lequel ils peuvent penser tout haut et parler sans contrainte : — « Je te nomme mon ami intime », dit le prince à Marinoni dans le *Fantasio* d'Alfred de Musset. Pour Frédéric-Guillaume c'est Bunsen, dont M. Saint-René Taillandier nous fait connaître la correspondance; pour le roi Léopold, pour la reine Victoria, pour le prince Albert, c'est un simple médecin, le docteur Stockmar qui semble avoir été l'âme des deux monarchies constitutionnelles où l'Angleterre et la Belgique ont trouvé une sécurité enviable et de glorieuses destinées. Ce confident des rois a fait ses confidences à son tour. L'histoire s'en est emparée ; c'est un fil de plus dans son

labyrinthe et qui permet souvent de pénétrer jusqu'au sanctuaire obscur où se cache la vérité.

Il est difficile de ne pas aimer ce livre qui raconte les évolutions toujours légales à l'aide desquelles la vieille Angleterre a jusqu'à présent évité les révolutions, malgré les compétitions qui l'agitent, malgré les passions perverses qui ne lui sont pas plus épargnées qu'à tout autre peuple. De la série d'évènements que déroule M. Saint-René Taillandier, il ressort que c'est la hiérarchie sociale, qui, formant une suite d'habiles contrepoids, permet à l'Angleterre d'être la nation la plus libre du monde et de ne jamais commettre une seule faute contre la légalité. En effet, la hiérarchie est aux peuples ce que le lest est aux navires; elle les tient en équilibre et les aide à traverser les tempêtes.

En racontant au jour le jour, les incidents de la vie politique à laquelle il est initié, en expliquant le mécanisme de la constitution anglaise « qui, selon l'expression de M. Saint-René Taillandier, est sortie, non pas du cerveau d'un homme, mais de l'expérience des générations, vrai capital d'idées et de principes accumulé par un labeur séculaire », le docteur Stockmar ne se doute pas qu'il devient un professeur de droit constitutionnel; non pas un professeur dogmatique, élucidant des doctrines abstraites et essayant d'en déterminer l'application; mais un professeur pratique rassemblant les observations de sa longue existence pour en tirer une souple théorie, qui est la théorie du salut des gouvernements et des peuples. Ce sont là de précieuses leçons que M. Saint-René Taillandier sait faire valoir; à l'ardeur avec laquelle il les com-

mente on voit qu'il souhaite qu'elles soient comprises par notre pays.

Ce fut son dernier livre ; on dirait qu'avant de s'envoler vers les régions supérieures, son âme ait voulu laisser entrevoir tout ce qu'elle contenait de respect pour la justice et d'amour pour la vérité. Jamais son impartialité ne fut plus haute, sa sérénité plus parfaite que dans cet ouvrage qui restera la pierre fondamentale de sa réputation. C'est le reflet d'une haute intelligence pour laquelle le culte du bien est la loi suprême. N'aurait-il écrit que ce livre, M. Saint-René Taillandier mérite d'être compté au nombre des historiens moralistes dont la trace ne sera point effacée.

On sent que, s'il aime les luttes où la politique engage les grands esprits, c'est d'une façon platonique et qu'il n'eût point voulu y être activement mêlé. Son ambition est plus humble ou plus élevée : il écrit l'histoire, il ne la fait pas. Il ne regarde pas vers le nuage pour savoir d'où vient le vent; il regarde l'astre, pour voir d'où vient la lumière. Il laisse la célébrité s'emparer de lui et dédaigne les moyens discutables par lesquels tant de gens éphémères ont momentanément forcé les portes de la renommée. Il se contente d'avoir du talent, d'apporter à ses travaux une probité de premier titre et de ne jamais se laisser détourner de son devoir par quelque considération que ce soit : comme un sage, comme un savant, il vit dans la retraite, et s'y plaît entouré d'une irréprochable famille ; on dirait qu'il s'est inspiré du mot de Saint-Martin : « Le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit. »

On a dit de M. Saint-René Taillandier qu'il avait été

heureux : le mot est vrai et porte juste. Oui, il a été heureux; mais il l'a été, parce qu'il a borné ses désirs au développement et à l'emploi de ses aptitudes; ceux qui n'essayent point d'escalader les cimes ne connaissent pas les chutes, et le bonheur, lui aussi, n'est peut-être qu'une moyenne. La vie paisible du travailleur a des joies profondes dont la source ne tarit jamais; ces joies, M. Saint-René Taillandier les a connues, les a appréciées plus que nul autre, et elles ont suffi à son âme bien pondérée.

Dans le sablier de son existence, il y eut pourtant un caillou noir. Cet homme doux, mesuré dans sa parole et respectueux de toute convenance, eut à subir une avanie, comme tant d'autres professeurs illustres. Il suffit parfois de quelques perturbateurs étrangers au travail pour mettre en rumeur les salles de la Sorbonne, et pour faire calomnier la studieuse jeunesse qui s'y presse, afin d'entendre les voix de la science, de la philosophie et de l'histoire. Titulaire de la chaire d'éloquence française, M. Saint-René Taillandier, suivant l'ordre chronologique de son cours, en était arrivé à retracer les luttes de la Gironde et de la Montagne. Il paraît qu'on ne le trouva pas assez déférent pour la Terreur, dont Babeuf, — Caïus Gracchus Babeuf, — a dit : « C'est un gouvernement de sang que l'on voudrait effacer de l'histoire. » Ses paroles, écoutées par un auditoire attentif, n'appelèrent aucune protestation immédiate; mais une manifestation fut préparée en dehors des jeunes gens qui fréquentent la Sorbonne, et il fut résolu que l'on donnerait une leçon au professeur : on la lui donna. Lorsqu'il reparut dans sa chaire, il fut accueilli par les cris de : Vive Robes-

pierre! Vive Marat! Le tumulte fut tel que le professeur dut renoncer à se faire entendre. La politique peut avoir des défaillances; l'histoire n'en a pas. Quelques feuilles publiques, qui n'ont pour principe et pour doctrine que la révolte quand même, eurent un bruissement de colère. En fut-il étonné? non pas. Il avait l'âme bien trempée et ne se souciait guère des clameurs qui, sur certaines lèvres, deviennent naturellement des injures. Il savait en outre que les factions envieuses aboutissent nécessairement à l'extrême, et il put se consoler en se rappelant ce que M. Guizot écrivait au fils qui lui fut prématurément enlevé : « Quiconque a fait un peu de bien en ce monde encourt beaucoup de haines et suscite beaucoup de mensonges. » De plus, il était convaincu qu'il y a des insultes qui équivalent aux approbations les plus enviables. — Qu'avait-il donc fait pour ameuter tant de fureurs? Il avait développé l'opinion que M. Louis Blanc a exprimée, lorsqu'il a dit : « Non seulement il est faux que la Terreur ait sauvé la France, mais on peut affirmer qu'elle éreinta la Révolution. »

A certaines époques, il est imprudent d'aimer la vérité et il est parfois périlleux de la dire. Cela ne doit pas arrêter l'historien. « La violence n'a qu'un cours borné, a dit Pascal, au lieu que la vérité subsiste éternellement! » M. Saint-René Taillandier le savait bien, lui qui a écrit : « Dès que la passion s'est emparée de la foule, qu'importe la vérité ? » Si la vérité importe peu à la foule, elle importe à l'histoire qui, sous peine de déchéance, ne doit jamais la taire. Au-dessus des polémiques éphémères, au-dessus de l'esprit de parti, des rancunes, des effrois, des inté-

rêts, des erreurs politiques, supérieure à ces choses transitoires et ne se voilant jamais, on doit toujours voir la sincérité historique. Où en serions-nous, Messieurs, où en serait l'indépendance de la probité humaine, si la Terreur, si la loi de prairial ne pouvaient être flétris, comme de douloureuses, comme de criminelles exceptions? Ni les injures, ni les calomnies, ni les persécutions même ne peuvent contraindre un esprit droit à réhabiliter des forfaits : « Tu peux lier mon corps et torturer ma chair, disait un mollah au khalife Hââkem qui se croyait Dieu; tu ne m'empêcheras pas de penser que tu n'es qu'un chien! »

A ceux qui le vilipendaient, M. Saint-René Taillandier crut devoir répondre et répondit. Il a intitulé sa réponse : *les Renégats de* 89; à mon sens, il aurait dû dire : les renégats de la liberté. Les hommes de 89 ont proclamé la liberté, les hommes de 93 l'ont étouffée; les uns ont fait luire un flambeau, les autres ont brandi une torche; il ne faut pas s'y méprendre. Rappelez-vous la parole de Baudot : « Nous avons allumé un phare dans la Constituante; nous l'avons éteint pendant la Législative; lors de la Convention, la nuit s'est faite, et nous avons tout tué, amis et ennemis! » En présence du tumulte qu'il avait soulevé, M. Saint-René Taillandier maintint son opinion; aux gens timorés qui lui reprochèrent d'avoir abordé des questions redoutables, il répondit qu'il est toujours opportun de dire la vérité, à tout risque, à tout péril; — et il eut raison.

Cet incident, que M. Saint-René Taillandier ne sut pas dédaigner autant qu'il aurait convenu, fut un des derniers

de son existence. Lorsque nous pouvions croire que de longs jours lui étaient encore réservés, lorsque son intelligence plus ouverte que jamais nous promettait des travaux utiles, lorsque sa famille groupée autour de lui jouissait de la mansuétude de son caractère et de la vivacité de sa tendresse, la mort le saisit à l'improviste, matériellement du moins ; car, moralement, il était toujours prêt à paraître devant le père qui est aux cieux. Comme ceux dont la vie impeccable n'a été qu'un constant labeur, qui, selon le mot de Michelet, ont souvent traversé la mort dans l'histoire, il croyait. Lorsque, par l'étude, on a touché le résidu même des évènements, lorsque l'on a compris la faiblesse des choses humaines, le néant de nos efforts et la déception de nos espérances, c'est un impérieux besoin de regarder au delà, de s'appuyer sur une force rémunératrice, d'avoir foi dans les destinées de l'âme immortelle et de penser, avec l'Ecclésiaste, que, si la poudre retourne à la poudre, l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné. Cette croyance était fervente dans le cœur de M. Saint-René Taillandier ; il adorait le Dieu qu'ont adoré Champollion, Cuvier, Chateaubriand et tant d'autres esprits supérieurs, — d'esprits forts, — qui sont la gloire même de l'humanité.

Telle a été dans son ensemble, Messieurs, cette vie trop courte que l'on peut proposer comme modèle à ceux qui rêvent les joies du travail et la satisfaction des succès littéraires. Vous avez regretté M. Saint-René Taillandier et vous le regretterez longtemps encore, car vous aviez apprécié la rectitude de son jugement, son savoir approfondi, l'aménité de ses relations et la sûreté de son commerce.

Ce sont là des qualités rares et qu'il était impossible de ne pas aimer en lui. Lorsque vos suffrages m'ont accordé la plus haute récompense à laquelle puisse prétendre un écrivain, ce n'est pas sans trouble que je me suis vu appelé, par votre bienveillance, au périlleux honneur de lui succéder. J'aurais voulu pouvoir m'appliquer la vieille citation : *Uno avulso non deficit alter ;* mais c'eût été faire acte d'outrecuidance, car, si vous avez pu donner sa place, je sais mieux que personne, Messieurs, que vous ne l'avez pas remplacé.

RÉPONSE

DE M. CARO

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. MAXIME DU CAMP

Monsieur,

Tout à l'heure, en vous écoutant, je songeais aux rapprochements imprévus qu'amènent les hasards des élections académiques. Quel contraste, en effet, entre la vie que vous venez de retracer devant nous, la vie d'un vrai lettré, une vie purement intellectuelle où le contre-coup des évènements ne pénétrait qu'à travers les livres, où les spectacles de la nature et les luttes de la politique ne faisaient que de courtes apparitions, où le monde des faits venait se peindre dans une imagination vive, au fond d'un

cabinet d'études, — et cette existence qui a été la vôtre, agitée au dedans et au dehors, errante à travers les hommes et les idées, mêlée activement à tant d'évènements, à tant d'aventures de tout genre et en tout pays ! C'est ainsi que je me figure un de ces hommes du XVIe siècle, tour à tour artiste et soldat, écrivain et voyageur, partant un beau jour pour des expéditions lointaines, frappant d'estoc et de taille sur les Turcs et sur les Maures, puis, après ces grands combats menés avec fracas de par le monde, revenant au pays, dans quelque manoir de France, suspendant sa dague à la panoplie et prenant la plume pour tracer une chronique amoureuse ou guerrière à la façon du seigneur de Brantôme. N'est-ce pas, à la distance de trois siècles, un de ces hommes que j'ai devant moi : tempérament d'artiste, avec quelques gouttes de sang espagnol dans les veines, mobile d'humeur, fantasque d'esprit et de goût, livré à toutes les tentations de l'inconnu, à tous les prestiges d'un idéal un peu confus, jusqu'au jour où la turbulence des nerfs s'apaise, où l'inquiétude d'imagination se règle, où le talent se dégage dans des œuvres définitives, mieux appropriées à cette maturité de l'âge qui atteint aussi sûrement les plus hardis voyageurs, aux extrémités de la terre, que le philosophe tranquillement assis dans son fauteuil, au coin du feu.

Vous êtes revenu de bien loin à l'Académie, Monsieur. — M. Saint-René Taillandier semblait y être arrivé tout naturellement ; tout l'y appelait dès sa jeunesse, la maturité précoce de ses idées, l'élévation de son esprit, la gravité de ses mœurs littéraires. Il ne devait pas y séjourner

longtemps. Par quel coup soudain, si peu de temps après qu'il était venu y prendre sa place, il nous a été ravi! A peine une sollicitude en éveil aurait pu saisir quelque trace de fatigue sur ce front qui allait être si vite foudroyé. Puis un jour, surpris en pleine vie par le mal implacable, il tombait sur ce terrain mouvant où s'agitent, pendant quelques heures, nos désirs et nos efforts, nos ambitions si courtes et nos fragiles joies. Les admirables affections qui veillaient autour de lui, à ce moment suprême, pouvaient à peine croire à la menace d'un malheur, quand déjà le malheur était accompli.

Maître célèbre d'un de ces enseignements de la Sorbonne qui maintiennent la haute critique et la science en contact avec le grand public, historien et moraliste très écouté à cette tribune de la *Revue des Deux Mondes*, d'où il parlait à un vaste auditoire, il avait commencé, comme vous le rappeliez tout à l'heure, par la poésie. Il lui était resté toujours quelque chose de ses premiers goûts dans le tour de son esprit depuis le brillant prélude de *Béatrix* jusqu'à cette dernière page presque posthume, consacrée à notre cher poète, M. de Laprade, la plus belle peut-être, la plus émouvante qu'il ait écrite et qui devint, à son insu, son testament poétique. Brizeux, Lacaussade, Auguste Barbier, avaient été parmi ses plus chers amis. Lui-même se considérait comme un vrai félibre, un frère de *Miréio*; à certains jours il parlait comme un ambassadeur de la poésie provençale auprès de l'Académie française. Cette vocation persistante explique l'écrivain et même le professeur. De là cette tendance à peindre les idées par des images sensibles et le

ton constamment élevé de son style, un peu de solennité peut-être, comme il y en a souvent chez les poètes qui condescendent à la prose. De là aussi cette gravité douce d'une pensée familière avec les grands problèmes, qui donnait à sa physionomie un caractère de bienveillance pensive et de mélancolie souriante. Ame profondément religieuse, esprit sincère, fidèle à lui-même à travers les contradictions des hommes et des partis, animé d'un libéralisme qui était pour lui une conviction et non comme pour d'autres une attitude, un de ces libéralismes, légèrement surannés peut-être, qui consistent à aimer la liberté même chez autrui, et à la respecter même sous les formes qui gênent ou qui déplaisent.

A peine pourrais-je ajouter à la peinture que vous avez faite de l'écrivain un trait resté dans l'ombre. Il m'a semblé que l'observateur assidu, le témoin sympathique de l'Allemagne contemporaine méritait qu'on s'arrêtât à cette partie considérable de son œuvre. C'est là vraiment son domaine propre et comme sa part réservée dans l'histoire philosophique et littéraire du XIXe siècle. Il a repris courageusement, il a continué avec honneur, pendant près de trente années, la tâche que Mme de Staël avait inaugurée avec éclat. Il a été le représentant de la France à l'étranger, entre deux périodes diversement brillantes : l'une finissant à la mort de ces deux grands Allemands, Hegel et Gœthe, et marquant l'apogée du génie germanique, son ascendant légitime par les idées ; l'autre, commençant à Sadowa et ouvrant l'ère de la puissance militaire qui devait absorber tout le reste et imposer silence aux idées par le bruit des armes.

M. Taillandier a observé de près cette époque intermédiaire où l'Allemagne était occupée au débrouillement de son histoire intérieure et à l'élaboration confuse de son avenir. Dans la série de ses études, où se développe le tableau de cette société agitée, de son mouvement littéraire, de ses évolutions politiques et religieuses, il n'a pas cessé un instant de poursuivre le généreux dessein de mettre en contact et en rapport intime les génies si divers des deux races, qui lui paraissaient les ouvrières prédestinées du progrès intellectuel au XIXe siècle. Il a déployé dans cette œuvre des facultés rares d'assimilation, des trésors d'érudition et de critique, une sympathie surtout que rien ne décourageait.

Pourquoi l'œuvre n'a pas réussi au gré de ses espérances, nous le savons. Quand M. Taillandier, très jeune encore, vint à Heidelberg, il arrivait sur les bords du Neckar, l'âme et l'imagination remplies de ses poétiques souvenirs, ravi à l'idée de vivre dans l'intimité de cette Allemagne rêveuse et sentimentale que le monde se figurait alors. Il avait bu l'ivresse à longs traits dans la coupe magique que nous avaient présentée des poètes comme Schiller et Gœthe, des moralistes comme Kant, des hiérophantes de l'idée pure comme Hegel, des adorateurs mystiques de la nature comme Schelling. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'une autre Allemagne se formait sous la brillante surface, tout occupée encore par le souvenir de ces demi-dieux, de ces héros pacifiques de la pensée ; que des ambitions très terrestres s'agitaient dans le cœur de ces spéculatifs, hier amoureux de la métaphysique et de l'art, aujourd'hui tournés vers des biens plus tangibles et plus positifs.

A de si belles visions avait succédé un réalisme conquérant, rempli de menaces ; après le rêve enchanté, c'était un réveil formidable.

Certes, il serait injuste de prétendre qu'à aucun moment la clairvoyance ait manqué à notre confrère. Des éclairs rapides ont passé devant ses yeux et lui ont montré, par instants, la réalité. Il y a des pages presque prophétiques dans les *Études sur la Révolution en Allemagne*. Mais, en dépit de certains pressentiments, il revenait toujours, avec l'optimisme qui était le fond de son caractère, à une confiance sans limite. Il voulait écarter comme un songe malfaisant l'idée des haines prévoyantes et des hostilités secrètes ; il s'obstinait à mettre son espoir « dans cet esprit grave, aimant, d'une grande nation, esprit religieux, mystique même, naturellement tourné vers l'idéalisme ». On l'a bien vu : les vrais idéalistes, c'était nous qui ne pouvions croire à l'éternité de la haine ; le vrai idéaliste, surtout, c'était lui.

Aussi, quand l'épreuve suprême arriva, ce fut une explosion de colère (la colère de l'amour irrité) qui éclata dans son âme, et déborda dans ses discours. Il sut, avec une émotion qui n'était ni sans dignité, ni sans grandeur, se repentir tout haut de sa fatale erreur dans des pages où il résumait son œuvre passée : « Cette œuvre amicale et confiante prouvera du moins, disait-il, que nous avons été fidèles jusqu'au dernier jour au génie si profondément humain de notre chère patrie... Dans la loyauté même de nos sympathies, dans cette confiance et cette sérénité d'appréciation, il y a tout à la fois une marque de la supériorité morale de la France et un motif de jugement bien

rigoureux sur la race qui nous a trompés (1). » Je modifie légèrement le texte. Il le faut. S'il était besoin d'excuses pour l'auteur, souvenons-nous qu'il écrivait au lendemain de la rude déception qui avait brisé l'espérance de sa vie entière. Un coup de foudre avait dissipé ce beau rêve et montré l'abîme entr'ouvert. Il faut pardonner à une âme si française de n'avoir pu se contenir, quand elle s'aperçut qu'elle avait été généreusement dupe, et par là complice involontaire de cette grande illusion nationale que nous avons tous subie et qui a peut-être ajouté une amertume de plus à l'amertume infinie de nos douleurs.

Il y a, Monsieur, un trait qui vous est commun avec M. Saint-René Taillandier : c'est une curiosité vive, universelle. Mais chez vous elle se portait à agir ; la passion de savoir était la passion de voir. Après les journées de Juin où vous aviez vaillamment combattu et montré une bravoure qui vous valut d'être décoré tout jeune de la main du général Cavaignac, une blessure grave vous avait retenu longtemps inactif. L'imagination n'y perdait rien, au contraire. A peine guéri, vous partiez pour l'Orient. Et dès lors vous apparteniez, corps et âme, à cette curiosité active qui vous a conduit de la Grèce en Nubie, dans les temples souterrains de l'Égypte, dans les grands musées de l'Europe. C'est elle qui plus tard vous attirait dans des aventures lointaines ; c'est elle encore qui vous invitait aux excursions les plus diverses dans tous les genres littéraires, poésie, critique d'art, roman, sans vous laisser

(1) *Drames et romans de la vie littéraire,* préface de la deuxième édition.

le temps d'arriver en aucun au succès complet, irritant en vous cette impatience presque maladive qui agite le talent et l'épuise par sa mobilité.

Ce qui domine dans la première période de votre vie, c'est la passion des voyages. Vous-même avez tracé un portrait où il n'y a pas à se méprendre :

> Je suis né voyageur, je suis actif et maigre;

et le reste de la strophe que je ne cite pas, de peur de vous imposer quelque gêne, en plaçant le portrait directement en face du modèle, qui n'est pas trop maltraité.

En vain vous entendez des voix intérieures qui vous appellent :

> Voyageur, voyageur, pourquoi marcher sans cesse?
> Pourquoi toujours chercher un nouvel horizon?
> Pourquoi sur l'univers répandre ta jeunesse?
> Pourquoi ne pas dormir quand le sommeil te presse?
> Pourquoi toujours la tente et jamais la maison (1)?

Vous répondez impitoyablement :

> J'ai peur de m'arrêter : c'est l'instinct de ma vie.

Et vous reprenez votre fantasque odyssée, sans but prévu ni désiré, dans l'ivresse de votre jeune liberté, avec la joie secrète de n'être attendu nulle part; une odyssée sans Ithaque et surtout sans Pénélope.

L'Italie et la Grèce ont eu pour vous de bien grands attraits. Mais c'est toujours vers l'Égypte que vous ramène votre rêve. A peine rentré à Paris, en plein boulevard vous êtes saisi par ce mal du pays trop aimé, mal qu'ont ressenti quelques-uns de nos peintres et de nos

(1) *Chants d'amour*, I.

écrivains, la nostalgie de cette lumière, des ruines gigantesques qu'elle colore, de ce désert même auquel elle prête un charme étrange. Là est votre patrie idéale. Non seulement dans vos récits de voyage, mais dans vos poèmes et dans vos romans, vous nous en donnez à chaque instant la vision tour à tour éblouissante et mélancolique.

Tout, en effet, dans ce pays singulier, remue l'âme. Il y règne l'impression indéfinissable des grandes choses. Un double mystère y attire l'imagination et l'inquiète : celui des âges lointains et celui du Nil, toujours exploré et toujours mystérieux. C'est avec un respect presque religieux qu'on touche ce sol, formé de cendres illustres ; un sol saturé d'histoire, plein de divinités et de dynasties enfouies, où l'œil reconnaît à chaque pas la prodigieuse empreinte de tant de races diverses. En face de ces ruines, dont plusieurs sont si vieilles qu'elles étaient déjà des ruines du temps des rois pasteurs, se tient, demi-couché sur sa charrue primitive, le fellah, race toujours jeune sous le poids de tant de siècles, qui a su se conserver, à travers tant d'opprobres et de misères, par la force invincible de son immuable douceur. Et le Nil, plus qu'un fleuve, presque un dieu pour ces populations auxquelles il verse la fécondité et la joie, ce Nil qui a une si longue histoire comme il a un si long cours, dominateur du temps et de l'espace, et dont on a si bien dit « qu'il a l'impassibilité des choses qui se sentent éternelles (1) ! ». Votre plume vaut un pinceau quand vous nous

(1) M. Gabriel Charmes, *Cinq mois au Caire.*

retracez le grand fleuve s'étendant comme une mer à travers le pays plat ou se resserrant comme un lac entre les hautes falaises, et cette navigation lente sur la cange, et tous ces tableaux qui se déroulent sur les rives : l'homme prosterné qui fait sa prière au coucher du soleil à l'ombre des buissons, le nègre nu et ruisselant qui manie les balanciers d'un chadouf ; les buffles noirs qui vont en mugissant à travers les champs jaunis, les femmes vêtues de bleu qui puisent de l'eau dans le fleuve sacré (1). A ces heures-là, vous deveniez poète par la sensation intense et par la couleur de l'expression. Vous êtes resté un maître, égalé parfois, non surpassé dans le paysage égyptien.

Ce n'est pas seulement la fascination de la nature qui a fixé votre pensée dans cet étrange pays; vous avez senti l'âme des choses antiques, vous avez plongé vos rêves dans ce monde prodigieusement vieux; vous avez médité devant ce sphinx colossal qui a vu passer sous son regard énigmatique les Égyptiens des Pharaons, les Hyksos, les Hébreux, les Perses, les soldats d'Alexandre. Précisément, à ce moment-là, un voyageur français partait pour la région des Pyramides, et sur la foi d'un passage de Strabon, cherchait, avec la ténacité des grandes pensées, le tombeau des dieux Apis, enfoui sous la marée montante du désert, cet Océan qui s'avance toujours avec ses vagues de sable que rien n'arrête. Et n'est-ce pas aussi une belle conquête qu'un autre de nos compatriotes méditait déjà, tout près de vous, songeant à

(1) *Le Nil, l'Égypte et la Nubie.*

reprendre la grande œuvre du *fleuve Ptolémée* et à mêler le flot des deux mers, la Méditerranée et la mer Rouge ? — On raconte que des savants étrangers, courtisans autant que savants, ont sculpté le nom d'un souverain d'Europe au front de la pyramide de Gizèh, en signes hiéroglyphiques, comme si l'on espérait faire de lui un autre Pharaon (1). Le nom de la France a été sculpté en caractères plus visibles encore et plus ineffaçables sur la vieille terre d'Égypte par ces deux hommes intrépides qui ont si vaillamment lutté contre tous les obstacles, contre l'inertie de l'Orient et la jalousie de l'Occident pires que l'hostilité des éléments, Mariette rendant le Sérapéum à la lumière, et Ferdinand de Lesseps dont la destinée étonnante semble être d'ouvrir à la civilisation les grandes routes du monde que le caprice de la nature avait fermées.

Après avoir raconté vos voyages, déjà peintre et poète en prose, cette gloire tranquille ne vous suffit pas. L'Orient, qui aurait dû vous donner quelque chose de sa sérénité et de sa paix, vous renvoya au contraire en France mécontent et irrité. Sous des influences que je n'ai pas à rechercher ici, la colère vous dicta des pages violentes dont on s'est souvenu plus peut-être que vous n'aimez à vous en souvenir vous-même (2). Rien n'y était épargné, pas même et surtout l'Académie. Quand elle vous a élu, Monsieur, croyez bien qu'elle n'ignorait pas ce méfait de jeunesse. Elle a cru qu'il était de bon goût de s'en venger en n'en

---

(1) *L'Égypte,* par A. Rhoné, page 204.
(2) Préface aux *Chants modernes.*

tenant pas compte et d'oublier tout simplement ce que vous-même aviez jugé digne d'oubli. Mais vous resterez un exemple mémorable de l'imprudence qu'il y a, quand on est jeune, à dire du mal de l'Académie. On se prépare un repentir ou du moins un regret; car il est bien rare qu'on meure dans l'impénitence finale.

Dans le même temps, vous tentiez une révolution en poésie. Là encore, quand même vous auriez eu raison, n'était-ce pas une manière trop bruyante d'avoir raison? Des victoires aussi tapageuses semblent toujours peu sûres d'elles-mêmes. D'ailleurs, en cette circonstance, la victoire était au moins prématurée. Ce prétendu dogme, qui venait renouveler la vieille poésie épuisée, — celle de Lamartine, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo lui-même, attardée aux drames de la vie et aux mystères de ce pauvre cœur humain, — le nouveau dogme se réduisait à établir dans la poésie le règne des forces physiques, le culte de l'industrie et la gloire des machines. Grand merci pour l'échange que vous nous proposiez!

L'art, dont vous étiez le prophète, vous l'avez inauguré. Qu'est-il résulté de ces efforts? Un ingénieux tour de force, rien de plus. Un pareil travail ne peut guère fournir au plus habile artiste en vers que l'occasion d'un jeu laborieux de style. Lorsque vous avez célébré la vapeur et l'électricité, quand vous avez chanté la locomotive, qu'y gagnons-nous? Un traité de physique illustré de figures, une visite dans les usines nous en diront toujours beaucoup plus que toutes ces descriptions et plus clairement. C'est que la matière est bien vite épuisée pour le poète. Une seule chose est inépuisable,

l'émotion. Même dans les sujets que la poésie emprunte à la science, ce qui nous intéresse, c'est ce qui vient de l'homme et de son effort ou ce qui touche de près ou de loin à sa destinée; c'est la grandeur des perspectives et la beauté des horizons révélés; c'est tout un ordre de méditations nouvelles devant ces deux infinis qui nous enveloppent et nous pressent; c'est aussi la recherche passionnée, l'angoisse du savant avant la découverte, sa joie superbe et communicative quand il a trouvé, son émotion croissante devant le mystère de la nature qui semble reculer devant lui à mesure qu'il pénètre plus loin et qui lui laisse au cœur l'inquiétude d'un éternel au-delà.

Mais déjà, pendant que nous discutons, votre fantaisie vous a entraîné ailleurs. Une transformation, un *avatar,* comme disent volontiers les poètes revenus de l'Orient, s'est produit en vous. Vous voilà romancier. L'étiez-vous de nature? Je ne sais trop. Mais ici encore vous avez montré une souplesse de talent qui imite à ravir la vocation.

Les romanciers de race se reconnaissent à deux traits : une fécondité inépuisable d'invention et l'impuissance presque absolue de faire autre chose. Créer est l'exercice naturel et comme la fonction propre de leur esprit. Ils portent en eux tout un monde qui est bien à eux, monde toujours divers, personnages multiples, caractères et situations combinés à l'infini. Ils existent plus réellement dans ce petit monde intérieur que dans le monde du dehors, qui n'est plus que la partie la plus vulgaire de leur vie; ils existent dans leurs personnages et par eux; ils épousent leurs passions, ils jouissent de leurs succès, ils

souffrent et meurent avec eux; leur individualité échappe à elle-même dans une perpétuelle métamorphose qui leur donne des joies incomparables. Ces auteurs, c'est Balzac, c'est Mme Sand, ce sont quelques-uns de nos écrivains les plus chers que le regard du public vient chercher auprès de nous et dont le nom est sur toutes les lèvres.

Voilà les maitres de cette épopée moderne, le roman, épopée sublime ou familière, héroïque ou bourgeoise, dans laquelle se reflète toute une portion de l'histoire, une époque, une société. Mais il y a un autre genre de roman, celui qui n'est pour l'auteur qu'un moyen de s'analyser ou de se raconter lui-même, de peindre ses impressions ou ses rêves, ce qu'il a été ou ce qu'il aurait voulu être, sa qualité dominante ou son désir. Chacun en porte en soi la matière vivante et personnelle, bien que tout le monde n'ait pas le talent de l'écrire. L'auteur qui a ce talent peut varier les circonstances et le cadre de sa fiction. Au fond, c'est toujours la même, l'histoire idéalisée de sa propre vie ou le roman de son imagination. Chateaubriand n'a jamais eu qu'un type, René; Benjamin Constant n'a jamais su peindre qu'un personnage, Adolphe. Vous aussi, Monsieur, vous aviez ce roman unique dans la tête. C'est moins une création qu'un souvenir, moins un roman, dans toute la liberté de l'art, qu'une confession publique où le pénitent ne se repent que du bout des lèvres et se complaît volontiers dans son examen de conscience, ce qui est, à ce que disent les théologiens, la plus dangereuse des tentations.

Ce type unique, à peine varié, c'est Jean Marc, dans les *Mémoires d'un Suicidé*; c'est Horace, le héros mé-

lancolique des *Forces perdues*. De l'un ou de l'autre vous pourriez dire ce que disait Alfred de Musset en voyant apparaître à ses côtés le spectre de sa jeunesse :

> Un jeune homme vêtu de noir,
> Qui me ressemblait comme un frère.

Ils sont vos frères, en effet, frères par la souffrance, soit réelle, soit imaginaire, tous deux « des fils de René élevés par Antony ». C'était le moment où finissait, dans sa gloire un peu nuageuse, cette génération à la fois enthousiaste et sceptique, sentimentale et violente dans des passions souvent factices, dédaignant l'action et périssant par l'oisiveté, promenant à travers la vie la volupté et le tourment d'une imagination ardente et désœuvrée. Elle s'est éteinte depuis longtemps, cette race douloureuse. Avons-nous gagné au change? A sa place, nous avons une génération positive, froide et dure. L'une était malade d'idéal, l'autre se porte à merveille ; son excès de santé se passe aisément d'idéal; son tempérament robuste ne redoute rien tant que la rêverie. Cela ne veut pas dire qu'elle ait l'esprit plus juste. Les pères avaient l'imagination romanesque, les fils sont réalistes ; comment pourraient-ils s'entendre ? Aussi on assure qu'ils ne s'entendent pas toujours.

Je ne m'étonne pas d'ailleurs que vous condamniez vos héros à mourir jeunes. Ils n'ont que faire dans la vie ; ils n'y cherchent que l'amour, et leur amour devient une fatalité pour eux-mêmes et pour les autres. Qu'ils meurent donc, puisque leur existence est un fléau! Ainsi vous l'avez décrété, et vous avez eu raison. Jean Marc se tue, non sans phra-

ses. Goethe, obsédé d'idées noires, avait fait mourir Werther à sa place. Toute proportion gardée, vous avez agi comme lui; vous avez pratiqué pour vous-même le moins désagréable des suicides, le suicide littéraire. Quant à Horace, qui vous est plus cher encore, il part pour l'Égypte où il va traîner, avec le dernier débris de sa chaîne, l'effort languissant de sa vie. — Voulez-vous que je sois tout à fait sincère, Monsieur? Je croirais plutôt qu'il s'embarque, un peu à l'aventure, pour l'Italie, où il va rejoindre l'expédition des Mille; c'est là sans doute que vous l'avez rencontré.

Votre période de byronisme s'achève ici. Les *Buveurs de cendres* sont une œuvre politique dans un cadre de fantaisie; cette fois vous substituez à vos héros maladifs, aux fils de René, un autre personnage, le héros conspirateur. Ces mystères, cette mise en scène des conjurés autour d'une libation symbolique, le prestige de ces autorités occultes, reconnues par des affidés nombreux, les engagements auxquels la vie de chacun des conjurés était liée et comme suspendue, le caractère étrange des évènements amenés par des pouvoirs ténébreux, ce qu'on pourrait appeler le *côté nocturne* de l'histoire, tout cela s'idéalisait dans un esprit aventureux et ardent.

Plus tard, par la grâce de la réflexion, dans vos études sur des conspirateurs réels (1), tels que ceux qui ont agité le règne de Louis-Philippe, à la lumière des faits, vous avez rétabli la vérité et la proportion des choses. Vous avez vu de près l'abdication des consciences sous le joug

(1) *L'Attentat de Fieschi,* etc.

de ces despotismes sans responsabilité et sans contrôle; vous avez montré que de passions inavouables peuvent s'agiter et se satisfaire dans l'ombre; avec quelle facilité des sectaires illuminés ou simplement pervers désignent des existences publiques à la mort, et surtout quelle étrange manière c'est d'inaugurer la liberté des peuples en confisquant celle des individus voués à une obéissance servile jusqu'à l'assassinat, automates dans la main de ces chefs prudents qui tiennent les fils de l'action et qui sont à la fois, nous le savons, si économes de leur vie, si prodigues de la vie des autres.

J'ai hâte, Monsieur, d'arriver à votre œuvre la plus importante, celle qui a été votre vrai titre aux suffrages de l'Académie. Jusqu'à présent nous avons traversé vos années d'apprentissage; nous voici au moment où vous allez produire l'œuvre de maîtrise, celle où se reconnaît la main de l'ouvrier.

Un jour, arrêté aux abords de la statue de Henri IV, sur le terre-plein du Pont-Neuf, pour la millième fois peut-être, vous contempliez ce grand spectacle déployé comme à plaisir devant vous : au fond Notre-Dame « qui consacre le berceau de la vieille cité »; sur la rive droite l'Hôtel-de-Ville qui n'avait pas encore reçu ces blessures de la guerre civile, à peine guéries aujourd'hui; plus loin, sur la même rive, le Louvre abritant les trésors de l'art, les Tuileries, debout alors dans leur grandeur séculaire; sur la rive gauche, le palais Mazarin et l'Institut, au loin le Corps législatif, et, tout à l'extrémité, cette colline du Trocadéro où Paris a donné au monde la fête de ses expositions; la Seine enfin se déroulant dans ce merveilleux paysage et

mêlée de si près, à travers les âges, à cette grande histoire dont elle est elle-même une partie vivante et animée ; tout cela, aperçu comme dans une vision, éveilla en vous un monde d'idées. Ainsi est né le livre où, reprenant avec le sérieux de la science moderne le projet ébauché vers la fin du siècle dernier par Mercier, vous nous avez donné le tableau du Paris contemporain (1). Toutes vos facultés d'esprit essayées ailleurs, tous vos genres de talent dispersés un peu au hasard, l'exactitude et l'intensité de l'observation, la patience de l'érudit et l'art de peindre, tout s'est rencontré dans l'œuvre nouvelle pour lui donner un caractère de personnalité décisive. Il s'y joint un accent de piété filiale qui se répand sur les descriptions de cette grande ville que vous aimez et jusque sur les documents les plus arides de son histoire. Vous êtes un véritable enfant de Paris et vous avez généreusement payé votre dette.

L'être étrange et superbe dont l'image se dessine peu à peu dans notre pensée ! Tous les détails de sa vie colossale passent devant nos yeux. Nous voyons comment il se nourrit, quels prodiges de prévoyance amènent jusqu'à lui tant de substances diverses qu'il s'assimile. Nous assistons à ses ébats, à ses jeux, à ses plaisirs qui ont quelque chose de magnifique comme lui. Nous admirons ce travail qui ne s'arrête jamais, le miracle de cette production sans trêve qui enrichit le monde et féconde l'avenir. Nous saisissons en acte le cerveau qui centralise toutes ces fonctions, qui leur imprime un rythme déterminé, qui impose

(1) *Paris, ses organes et ses fonctions.*

à tous ces organes leur forme même et leur mode d'existence, leurs conditions d'équilibre et d'harmonie. On nous met dans la main les ressorts secrets et les trames merveilleuses par lesquels s'élaborent et circulent ces millions d'impressions diverses, de sensations et d'idées qui se croisent et se combinent. On nous montre le réseau nerveux tendu dans ce vaste corps et sur lequel court, avec la vitesse de la foudre, la pensée. Nous entendons cette voix formée des mille voix de la presse et du livre. Nous sentons sous notre main les palpitations de ce cœur, souvent troublé par des fièvres étranges, mais si prompt à toutes les nobles émotions, ce cœur vraiment humain, qu'aucune forme de la souffrance ne trouve insensible et d'où sortent ces inspirations de la bienfaisance publique et privée qui honorent une civilisation et l'empêchent de se corrompre par l'égoïsme ou de se dissoudre par la haine.

Vous avez eu, Monsieur, cette pensée hardie de nous rendre compte de la vie de ce grand être ; vous avez essayé de résoudre en vibrations distinctes le bourdonnement de la ruche immense, de soumettre aux calculs de la statistique le tourbillon de cette prodigieuse existence, et vous y avez réussi.

Après qu'un tel travail a été accompli avec cette largeur et cette puissance de sympathie en même temps qu'avec cette passion d'exactitude, vous êtes à l'aise pour parler en toute sincérité de la population elle-même, de ses qualités, de ses travers, si elle en a. Vous n'avez pas la prétention de donner une peinture complète de ce peuple composé de tant d'éléments divers et formé de tant de

contrastes. Il faudrait, pour y réussir, un La Bruyère et un Saint-Simon réunis, l'un avec ses coups de crayon successifs, ses retouches multipliées et savantes, l'autre avec la furie de son pinceau et sa couleur à outrance. Mais vous avez finement analysé quelques traits de cette physionomie. Nous retrouvons dans vos esquisses ce tempérament mobile à l'excès, ce caractère frondeur auquel manque essentiellement le sens du respect, capable de grandes choses avec un fond éternel d'enfant terrible, facile aux engouements et tout aussi facile aux entraînements contraires, acclamant des institutions et des hommes, s'en lassant le lendemain et les brisant comme des jouets, parce qu'ils ont cessé de plaire; nerveux à l'excès et répandant cette électricité nerveuse autour de lui; épris de l'inconnu, tenté par la nouveauté ou l'apparence de la grandeur, puis se moquant de ses enthousiasmes et lapidant ses idoles avec des épigrammes ; ivre d'égalité, avide de distinctions; se moquant sans pitié de l'hérédité et créant pour certains noms qui lui sont chers une aristocratie nouvelle; prêt à combattre pour la liberté, dès que ce nom magique est prononcé, et la sacrifiant, quand elle est conquise, à ses favoris du jour.

Mais, avec tous ces travers, que de qualités et que de dons heureux ! Artiste ou artisan, le Parisien de race est vif, alerte ; il a la compréhension rapide, l'intuition fine des hommes et des choses ; il est rarement dupe, excepté de lui-même ; en tout ordre de travaux, vous le reconnaîtrez à son goût inné, presque infaillible. L'article de Paris et un article de journal, une aquarelle et un vaudeville, une mode nouvelle et un roman portent dans

le monde entier leur marque de fabrique : dans l'art et dans les lettres, c'est un tour d'esprit particulier; dans l'industrie, c'est un tour de main incomparable, le génie du perfectionnement matériel, un trait d'élégance ingénieuse et raffinée. Et cet esprit, que son nom seul désigne, l'esprit parisien, esprit d'à-propos, saisissant les ridicules et excellant à les peindre d'un mot qui fait fortune et qui s'impose, trouvant le trait décisif d'où dépend la popularité d'un homme; raillerie sans fiel d'ailleurs, gaie plutôt que méchante, désarmée dès qu'elle a fait rire et qui ne s'acharne ni aux victimes ni aux vaincus; quelque chose d'imprévu, de vif, de léger, de piquant qui fait penser à un essaim de guêpes d'Aristophane. Qui ne connaît le divertissement et le charme de cet esprit? Qui ne sait aussi quelle infaillible et rapide blessure ces ironies ailées et bourdonnantes savent faire dès qu'on les excite imprudemment? Et quel homme public, si favori qu'il soit de cette multitude mobile et artiste, aux amours et aux haines passagères, peut se croire à l'abri de ces atteintes toujours douloureuses, rarement mortelles, excepté pour les glorieux et pour les sots?

Au fond, que vaut-elle cette population tour à tour si calomniée et si adulée? Comment se reconnaître entre ses détracteurs à outrance et ses courtisans, empressés à flatter le plus ombrageux des souverains? Ni les uns ni les autres ne se trompent absolument : tout le bien qu'on peut dire de Paris est vrai et tout le mal qu'on en dira est vrai aussi. Paris contient le pire et le meilleur de l'espèce humaine. N'est-ce pas là le sort de toutes ces villes immenses et civilisées à l'excès? C'est la ville des plaisirs

faciles, à ce que prétendent nos bons amis les étrangers, qui médisent volontiers de ces plaisirs après en avoir abusé. Soit! elle est en même temps par excellence la ville du travail. L'étranger n'aperçoit que cette population toute en dehors, qui s'agite sur les boulevards et aux Champs-Élysées; il s'imagine que tout Paris est en fête et que sa vie est un divertissement perpétuel. Il n'aperçoit pas la population active et silencieuse des grands travailleurs; il ignore le Paris qui médite, qui cherche et qui découvre. Et surtout, il est à peu près impossible qu'il pénètre sous cette surface bruyante et en pleine lumière où s'arrête son regard, qu'il saisisse ce qu'il y a d'excellent, de sérieux et d'intact dans ces mœurs si légèrement jugées, la vie de famille (car il y en a même à Paris), la religion du foyer (quel peuple entoure ses chers morts d'un culte plus tendre et plus passionné?), le labeur acharné, bien des vertus modestes que la chronique légère ne connaît pas, des dévouements qui n'ont pas d'histoire, toutes sortes de qualités délicates ou fortes qui conservent la substance d'une race et qui font que ce peuple, si souvent exposé par ses propres fautes à la calomnie, n'a pourtant pas son égal au monde pour le travail et pour l'épargne, pour l'industrie et pour la pensée. C'est le champ d'expérience, toujours remué, où l'idée éclot; c'est la patrie des chercheurs et des inventeurs. Enfin, s'il est vrai que l'excès même de la civilisation produise ici chaque jour des formes nouvelles de la misère et du vice, n'est-il pas vrai aussi que, par une compensation merveilleuse, il se déploie dans les différentes classes une émulation toujours nouvelle de science

et de charité pour réduire le mal, s'il est impossible de le détruire ?

Aussi est-ce bien justement que vous raillez les pédagogues de morale qui viennent des pays lointains jeter l'anathème sur la Babylone moderne pour la plus grande gloire de quelque nation sottement infatuée de sa vertu. Nous les connaissons, nous les avons vus à l'œuvre, ces étonnants justiciers, ministres assermentés de la Providence, dont ils prétendaient tenir leur privilège pour châtier cette ville légère et, comme ils disaient, pour lui rendre des mœurs. Vous prouvez à merveille, et par des exemples bien piquants, que les étrangers sont au moins de moitié dans la démoralisation qu'ils reprochent si sévèrement à Paris. Et d'ailleurs qu'ils fassent donc leur examen de conscience et qu'ils regardent de plus près ce qui se passe chez eux ! Sont-ils bien sûrs qu'il n'y a pas autant qu'ailleurs de scandales d'argent et de scandales de mœurs dans leurs ennuyeuses et vertueuses capitales ? Je gage qu'ils sont les premiers à sourire, dès qu'ils sont seuls, de leurs déclamations, et je ne ferais pas mon compliment à la Providence, s'il était vrai que ces gens-là eussent mission d'elle pour la représenter sur la terre.

Paris, tel qu'il est, on l'aime d'un amour passionné. On s'y attache avec une sorte d'idolâtrie, on le quitte à regret, on le retrouve avec bonheur. Rien ne le remplace, et quand une fois on en a goûté le charme, n'est-il pas vrai que partout ailleurs on est comme un exilé ? Chacun de nous est tenté de répéter avec Montaigne : « Cette ville a mon cœur dès mon enfance, et il m'en est advenu, comme des choses excellentes : plus j'ai vu depuis d'autres villes

belles, plus la beauté de celle-ci peut et gagne sur mon affection... Je l'aime par elle-même, je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches : je ne suis Français que par cette grande cité, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde (1). »

Il est vrai que Montaigne ajoutait : « Dieu en chasse loin nos divisions ! Entière et unie, je la trouve défendue de toute autre violence : je l'avise que, de tous les partis, le pire sera celui qui la mettra en discorde. Je ne crains pour elle qu'elle-même. » Montaigne était-il donc prophète? Ne semble-t-il pas avoir prévu l'explosion de ces haines civiles, qui, exaspérées par des évènements désastreux, exploitées par des ambitions sinistres, ont mis en péril, dans un jour de fureur impie, l'existence même de cette ville que la Révolution, dans ses plus grands excès, n'avait jamais menacée ?

C'est l'amour que vous avez pour notre cher Paris, qui a fait de vous l'historien indigné, inexorable, de ces jours de délire. Le savant et le patriote se sont révoltés en voyant en proie à une telle ruine, par le fer et le feu, cette cité merveilleuse, œuvre d'un si grand effort des hommes et des siècles, à laquelle ont collaboré à l'envi la nature et l'histoire. Chacun des monuments tant de fois contemplés avec la passion de l'artiste, chacun d'eux devint pour vous une sorte de personnage épique, le sujet d'un drame, et de quel drame ! Il n'en est pas dans Shakspeare qui égale celui-là en épouvante. Quelle succession de scènes terribles jusqu'à celle qui les termine : Paris délivré,

(1) *Essais,* liv. III, chap. IX.

mais à quel prix! Paris, après deux mois de mortelle agonie, rendu à lui-même, à la loi, à la France.

Vous avez fait revivre cette lugubre histoire avec une abondance de détails et un luxe de documents qui témoignent de votre effort vers la plus complète exactitude (1). Et maintenant, en un sujet si triste, dois-je parler des mérites littéraires du livre? Cela me semblerait peu convenable. Louerai-je votre courage? Ce serait donner à penser qu'il y avait là un péril. Et comment supposer qu'il ait pu paraître plus dangereux de raconter certains crimes que de les avoir commis?

Dans la galerie du palais des Doges, à Venise, au milieu de tant de portraits superbes qui représentent la majesté et la gloire de la patrie, il en est un couvert d'un voile noir. C'est l'image d'un grand coupable, cachée par une sorte de pudeur patriotique aux regards de l'étranger. Nous aussi, comme on le faisait à Venise, jetons un voile de deuil sur ces tableaux lugubres. Faisons le silence, sinon l'oubli. A quoi bon, d'ailleurs, revenir sur des scènes d'horreur et de pitié éternelles? Il est trop tard. Ici même, il y a quelques années, le cri de l'indignation nationale a retenti dans un éloquent discours, le jour où l'Académie recevait un de ses élus qui s'était honoré par sa lutte contre une nouvelle Terreur (2). — Oui, il est trop tard. Quoi qu'on fasse, et malgré tout l'effort des passions encore frémissantes, le verdict de l'histoire est prononcé.

---

(1) *Les Convulsions de Paris.*

(2) Discours de M. Cuvillier-Fleury, en réponse à M. John Lemoinne, séance du 2 mars 1876.

L'humanité pardonne, c'est son devoir; elle a des clients éternels, qui sont tous les malheureux. La politique oublie, c'est son droit; elle a des clients momentanés, qui souvent même lui coûtent assez cher. Mais l'histoire n'a ni le devoir de pardonner, ni le droit d'oublier. Elle n'a pas de clients; elle est juge suprême; elle ne se laisse ni attendrir, ni intimider, ni corrompre. Elle est au-dessus des menaces furieuses et des vaines colères. Ce qu'elle a jugé est bien jugé, ce qu'elle a flétri restera flétri; sa sentence est sans appel. Elle est la conscience de la France; plus encore, elle est la conscience du genre humain.

En présence de tant de souvenirs contraires, devant le tableau des splendeurs d'une telle ville et de ses convulsions, l'esprit inquiet interroge l'avenir. On se demande, avec une sorte de curiosité irrésistible, à quelles destinées est réservé ce Paris dont l'image domine notre pensée, comme elle domine l'histoire de tant de siècles, avec le cortège de grandeurs et d'infortunes exceptionnelles que son nom résume. C'est la question que vous posez en terminant votre grand ouvrage. Mais qui pourrait deviner un pareil avenir? Qui pourrait même s'en faire une idée? Des prophètes trop sinistres à mon gré (vous en êtes), l'imagination tragiquement frappée par les derniers évènements, semblent craindre que Paris ne sombre un jour dans un cataclysme politique ou social. D'autres oracles, venus des régions scientifiques, pronostiquent, pour un avenir éloigné, il est vrai, le grand naufrage de Paris sous une invasion possible de l'Océan (1). Nous n'avons,

(1) *Causeries scientifiques* de M. DE PARVILLE, 1875.

à ce qu'il paraît, que l'embarras du choix entre les diverses façons de mourir. Mais, dût-on tenir compte de ces désagréables prophéties auxquelles je n'ai qu'une foi médiocre, une pensée du moins nous console. Vous avez raison de dire qu'il y a des villes, comme Athènes et Rome, qui ont des âmes immortelles.

J'accueille avec bonheur les nobles espérances où votre esprit se repose. Quel que soit le sort auquel Paris est réservé, qu'il meure demain ou dans vingt siècles, ou bien qu'il vive toujours jeune, comme je l'espère, dans la vigueur sans cesse renouvelée de ses forces, ce qu'il a donné à la science, à l'art, à la vraie liberté, ne sera pas détruit. La folie d'un jour ne prescrira pas contre les conquêtes de tant de siècles. Les témoins des âges futurs nous rendront cette justice; ils attesteront qu'à toutes les époques de son histoire, à travers bien des défaillances et des aberrations momentanées, Paris s'est retrouvé toujours fidèle à son génie, le vaillant ouvrier de la civilisation. De lui aussi on peut dire que les idées qu'il a jetées dans le monde lui ont fait une âme immortelle; cette âme ne peut pas périr, elle n'appartient pas seulement à une ville ni à un peuple, elle appartient à l'humanité.

DISCOURS

DE M. ROUSSE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 7 AVRIL 1881, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. JULES FAVRE.

Messieurs,

Depuis cinquante ans, le nom de Jules Favre a tant occupé la renommée; il a été mêlé à de tels évènements; la vie de ce grand orateur est si vaste et si tourmentée, que, pour réduire un pareil sujet à la mesure et aux convenances de ce discours, je n'ai pas à perdre un instant.

L'honneur que vous m'avez fait, la reconnaissance que je vous dois, le peu que je suis pour rendre un hommage public à cette illustre mémoire, je n'oublie rien et je voudrais tout vous dire. Mais vos regards, comme les miens, cherchent mon devancier à cette place qui reste

vide après lui; vous avez hâte de le voir revivre ici pour quelques moments, et c'est à lui que ma pensée, comme la vôtre, appartient aujourd'hui sans partage.

Sa vie, c'est la vie de ce pays lui-même, depuis un demi-siècle tout entier. C'est l'histoire de notre politique hasardeuse, des partis qui nous divisent, des passions qui nous agitent, de nos vertus, de nos fautes et de nos malheurs.

C'est l'histoire de la liberté parmi nous, de ses luttes généreuses, des violences qui l'ont asservie, des excès qui l'ont perdue; de ses courtes victoires et de ses éternelles défaites.

Dans les grands évènements dont nous avons été les témoins, partout Jules Favre a laissé sa trace. Avocat ardent d'une cause longtemps douteuse; lutteur infatigable d'un parti; ministre de la République au lendemain de deux révolutions; ambassadeur de nos défaites aux jours les plus sombres de la guerre, il a connu toutes les extrémités de la fortune. Il a connu, jeune encore, l'enivrement d'une longue popularité; l'orgueil du pouvoir conquis et défendu par l'éloquence; l'admiration de ses rivaux, qui oubliaient de le combattre pour l'écouter; enfin tout ce qui, dans la renommée, approche le plus de la gloire; — puis, au déclin de l'âge, la haine satisfaite de ses ennemis; les injustices de la douleur publique qui le chargeaient presque seul de tous nos malheurs; l'ingratitude humaine sous toutes ses formes, depuis les défaillances des votes populaires jusqu'aux misères domestiques de l'amitié trahie. Sur la scène du monde où je cherche encore son image, Jules Favre restera comme l'un des personnages les plus pathétiques qu'ait mon-

trés, dans notre siècle, le drame éternel des révolutions.

Vous n'attendez pas de moi le récit complet de sa vie; et, si je le voulais faire, peut-être, aujourd'hui, hésiteriez-vous à l'entendre. Les contemporains font justice tôt ou tard des ambitions vulgaires que la faveur du peuple élève et précipite tour à tour. Mais la postérité seule est le juge des hommes politiques qui ne sont pas indignes de ce nom; et, pour eux, l'Académie française, elle-même, n'est point la postérité. Elle ne pousse pas jusque-là, j'en suis sûr, la fiction légitime de son immortalité.

Ce que je veux tenter devant vous, c'est l'histoire d'une intelligence étrange et d'une âme mal connue. Ce que je veux chercher, c'est comment s'est formée, comment a grandi cette éloquence native qui, maîtresse dans le même temps de la tribune et du barreau, a fait l'étonnement, le charme ou l'effroi de la génération avec laquelle j'ai vécu et j'ai vieilli; ce qu'elle a pris dans l'homme lui-même, ce que l'art lui a prêté de richesses, et ce que, peut-être, il lui a fait perdre de puissance.

Jules Favre est né à Lyon, en 1809, dans une famille intelligente et laborieuse, avec laquelle il est toujours demeuré tendrement uni. Sa mère était une grave et sainte femme, qu'il aima, — comme on aime sa mère, — et dont la mémoire vénérée est restée toujours présente à son cœur. « Elle était sincèrement catholique et philo-« sophe, a-t-il dit en parlant d'elle. Je n'oserais pas affir-« mer que sa foi ne gênât pas un peu l'indépendance « de son esprit; mais elle avait dans le cœur tant de

« grandeur et de tendresse, dans l'intelligence tant de « raison et de fermeté, qu'elle ne pouvait pas plus se « dispenser de croire que de penser librement. »

« Catholique et philosophe!... » Je ne sais trop comment l'entendait Jules Favre ; et peut-être eût-il été indiscret de le lui demander. Mais, en lisant ces lignes, je songeais à ces pieuses femmes de Port-Royal, à ces saintes hérétiques, dont Philippe de Champaigne a fait les portraits, et dont Sainte-Beuve a écrit la vie. Il me semblait voir passer dans le lointain la calme figure de la Mère Agnès et le profil austère de la Mère Angélique.

A neuf ans, l'enfant suivait les cours du lycée de Lyon, et à seize ans il achevait ses études. C'était le temps où l'esprit français renouvelait toutes ses méthodes et brisait toutes ses entraves. C'était le temps où notre jeunesse, à peine convalescente des langueurs d'Obermann et de la maladie de René, s'enivrait à cette large coupe qui, des lèvres de Gœthe et de Byron, passait dans les mains de Victor Hugo, de Lamartine et de Musset. Dévoré du besoin de savoir, brûlant des sombres ardeurs des écoles d'Allemagne, déclamant sur sa route le monologue de Faust et les stances désespérées de Manfred, Jules Favre quitta sa famille et vint à Paris. Pour le connaître et pour le juger dans tout le reste de sa vie, il faut lire le récit qu'il a laissé de ces premières années de jeunesse; de ces journées, commencées à cinq heures, à la lueur de la lampe matinale, dans sa petite chambre du pays latin; partagées par un règlement inflexible entre le travail, les bibliothèques et les cours; tourmentées par mille tentations toujours vaincues ; sevrées même des plus honnêtes plaisirs ;

et traversées seulement par ces grands coups de lumière qui, à la voix des Guizot, des Villemain, des Cousin, des Ampère et des Gay-Lussac, allaient éclairer, au fond de cette âme solitaire, les horizons lointains de l'histoire, les cimes les plus ardues de la philosophie, et les secrets les plus cachés de la science.

Vainement sa mère lui écrit une lettre admirable pour le détourner de cette vie étroite et violente, de cette sainte folie du travail qui, à deux siècles de distance, nous rappelle encore, malgré nous, les Arnauld et la sainte folie de la croix. Vainement elle l'adjure de se livrer surtout à l'étude et au commerce des hommes. Il s'obstine dans sa réclusion monacale, dans son ascétique retraite; et bientôt, de cette puberté chaste et taciturne va sortir cette éloquence correcte et fougueuse à la fois, châtiée jusqu'à l'asservissement, hardie jusqu'à la licence, dont maintenant vous comprendrez mieux, ce me semble, la perfection redoutable et l'harmonieuse âpreté.

Mais, au milieu de ces élans juvéniles et de ces ardentes austérités, Jules Favre avait un but auquel il ramenait tous ses efforts. La politique et le droit, la tribune et la barre, la parole et le combat : telle était l'infatigable visée de ce jeune homme silencieux.

Cicéron et Machiavel, nous dit-il, etaient l'objet de ses études acharnées. — Il est permis de croire que Machiavel ne lui a jamais livré tous ses secrets ; — mais ce qu'on peut affirmer sans crainte, c'est que Cicéron n'a pas eu parmi nous de disciple plus brillant et de plus admirable imitateur.

Si j'étais dans notre vieux Palais de Justice, parlant à notre chère jeunesse, je lui ferais voir de plus près encore, pour la défendre contre le mensonge des succès faciles, par quelles épreuves Jules Favre a conquis son éloquence. Je le lui montrerais tel qu'il n'a pas craint de se peindre, « répétant jusqu'à dix fois un projet de dis- « cours, variant autant que possible les détails, et arri- « vant à des effets qui le surprenaient lui-même ; s'exal- « tant dans ces exercices solitaires, sentant un frisson « nerveux qui s'emparait de tout son être et ses yeux se « remplir de larmes... » Messieurs, ce frisson et ces larmes, c'était la fièvre de l'éloquence ; celle que vous connaissez, maîtres de la parole, de la forme et de la pensée ; orateurs, artistes, écrivains et poètes, vous tous qui savez ce que coûte l'amour de l'éternelle beauté, à quel prix elle se donne, et comment on lui arrache ses trésors.

Ainsi armé, plein de science et d'inexpérience, à vingt ans, Jules Favre est entré dans la carrière. En 1830, peu de jours après la révolution, il prenait sa place dans ce grand barreau de Lyon, qui a le droit, aujourd'hui, de partager avec nous cette gloire fraternelle, et dont l'Académie, je l'espère, me permettra d'associer le nom au nom de mon illustre devancier.

C'est à Lyon qu'il était né ; c'est de Lyon que lui devaient venir ses premières émotions d'écrivain, d'avocat et d'orateur.

Je vous disais que la vie politique de Jules Favre n'appartenait ni à vous ni à moi. Mais la politique a été sa

passion et sa vie. Elle a été l'homme tout entier ; et vous n'entendez pas que je garde un silence pusillanime sur ses plaidoyers politiques et sur ses discours.

Depuis trente ans, à mon rang et à ma place, j'ai servi souvent les causes qu'il a combattues, et souvent j'ai combattu les causes qu'il a servies. Mais je me sens assez sûr de moi pour relire sans danger ces pages de notre histoire, et pour admirer l'orateur, sans lui rien céder de mes sentiments ni de mes souvenirs.

En 1834, à Lyon, des écrivains et des artisans furent traduits devant la Justice, comme membres d'une association illicite. Plusieurs d'entre eux avaient Jules Favre pour défenseur.

Le 9 avril, il plaidait encore lorsque éclatèrent, aux portes du Palais, les clameurs de l'insurrection et le bruit du combat. En sortant, il se trouva au milieu de la bataille et faillit y perdre la vie. Pendant six jours, les rues de Lyon furent livrées à toutes les horreurs de la guerre.

Peu de temps après, les yeux et le cœur pleins de ces lugubres spectacles, il exhala sa douleur dans quelques pages, en tête desquelles il écrivit : *Anathème*.

Lamennais venait de publier les *Paroles d'un croyant*. Le livre de Favre est l'écho, — j'allais dire le plagiat, — de cette lamentation redoutable ; écho incohérent et confus, qui semble railler la voix du maître ; pastiche biblique où l'auteur entasse au hasard les réminiscences précipitées de ses études ; où il interroge, sans leur donner le temps de lui répondre, la « création dont « il sonde les mystères, l'histoire qui soulève pour lui,

« dit-il, la pierre sépulcrale des empires, et la science « dont il gourmande les obscurités. » Ici les souvenirs vulgaires de la veille se croisent avec les grandes aventures de l'éternité. Là, dressant le bûcher du vieux monde, il y jette pêle-mêle la France avec l'Espagne, l'Angleterre avec la Russie. Il extermine en quelques lignes tous les peuples et tous les rois ; puis, soudain, cette apocalypse bizarre s'apaise et s'endort dans une prosopopée miraculeuse de la Charité qui relève toutes ces ruines, qui ressuscite tous ces morts, et qui berce la renaissance d'un monde nouveau dans un interminable chant de paix et d'amour.

C'était bien là l'éruption d'une âme vierge et d'un esprit exalté par la solitude. C'était bien ce chaos juvénile dont parle Cicéron : « *Amo in juvene unde aliquid amputem.* » Dans ces ronces et dans ces broussailles, il fallait, en effet, couper largement. Mais le jeune avocat n'était pas homme à rien perdre ; et tout ce qu'il a pu conserver de son livre, on le retrouve dans le plaidoyer qu'il en tira peu de temps après.

A Paris, à Saint-Étienne, dans d'autres villes encore, l'insurrection lyonnaise avait eu de sanglants contre-coups. Le gouvernement, dont M. Thiers était le chef, vit dans ces mouvements l'exécution d'un vaste complot tramé par les partisans de la République, et la cour des Pairs fut chargée de le juger. Jamais procès plus tumultueux et plus touffu ne s'agita devant une cour de justice. Jamais accusés ne furent plus intraitables et plus violents. Ils allaient jusqu'à refuser le minis-

tère des avocats, et ils voulaient une défense... laïque.

La Cour des Pairs siégea pendant quarante-trois audiences. Les débats furent dirigés avec une admirable modération par le chancelier Pasquier, dont le nom, si noblement porté, appartient encore à l'Académie — comme il appartient à l'éloquence, — et dont le siège est occupé parmi vous par un des orateurs les plus puissants, par un des avocats les plus illustres, par un des citoyens les plus intègres qui aient jamais donné dans ce pays l'exemple de l'honneur et de la probité politique.

Malgré ses confrères, malgré ses clients insurgés, Jules Favre voulut parler. Il parla en tribun et il plaida en maître. Ce coup d'audace fut le commencement de sa fortune. Ce fut aussi son premier engagement public avec le parti auquel, pendant toute sa vie, il est demeuré fidèle.

Depuis ce jour, il n'y eut guère de procès politique où ne figurât cet athlète infatigable. Les journalistes au lendemain d'un article imprudent; les insurgés au lendemain d'une défaite; les candidats malheureux au lendemain d'une élection orageuse ; les vaincus irrités de leurs revers et les vainqueurs enivrés de leurs succès; les diffamés, — et quelquefois les diffamateurs ; — toutes les ambitions, toutes les passions que fait naître le choc des partis dans un pays libre ou qui le veut devenir ; telle fut, pendant plus de trente ans, la clientèle sans pitié de cette éloquence sans repos. Il semblait que cette grande parole appartînt à tous, et qu'en prodiguant à tous, avec sa fortune, son talent, ses forces et sa vie, l'orateur ne fît que répandre une richesse publique dont il était seulement le dispensateur.

Les noms de ces causes, jadis fameuses, rempliraient inutilement ce discours. C'est aujourd'hui une scène vide dont les drames sont oubliés, et dont les personnages ont disparu pour toujours; il n'en reste que quelques décors en ruine où résonne encore la voix de l'incomparable artiste qui donnait à ces jeux subalternes de la polique une passagère grandeur.

Deux de ces procès, cependant, demeurent unis au nom de Jules Favre par d'ineffaçables souvenirs.

Au mois de janvier 1858, pendant que l'Empereur se rendait au théâtre, des bombes éclatèrent sur son passage, et, sans le frapper, répandirent la mort autour de lui. Un Italien avait conçu et commis le crime.

Orsini était un de ces grands conspirateurs comme l'Italie en a tant vu naître : esprits étroits et violents où venaient tomber, pêle-mêle, comme dans un sombre foyer, les souvenirs fabuleux de l'ancienne Rome, les légendes sanglantes des républiques du moyen âge, la colère et les douleurs d'une servitude séculaire, les ardeurs et les espérances confuses de la liberté. Imaginations emphatiques et sonores où, de siècle en siècle, la poésie populaire faisait pénétrer, avec les mélodies enchanteresses de la langue natale, le rêve éternellement inassouvi de l'indépendance et de l'unité de l'Italie.

Orsini avouait son crime. Il en glorifiait la pensée; il attendait avec calme le châtiment. Il avait demandé à son avocat de défendre non pas sa vie, mais sa mémoire.

Je vois encore Jules Favre au banc de la défense, le visage livide, les yeux baissés, les mains immobiles; debout devant cet homme qui portait sur son front,

avec toutes les forces de la jeunesse et de la vie, la résolution, la certitude et le dédain de la mort. J'entends cette voix lente et morne, que n'accompagnait aucun geste, que secouaient seulement, par intervalles, le frémissement convulsif de la lèvre, et ce hoquet tragique dont la légende est restée parmi nous.

Ce ne fut pas une défense, mais une harangue funèbre et comme un magnifique chant de mort... Je ne veux rien citer de ce discours : un crime pareil au crime d'Orsini vient d'épouvanter le monde ; et, au lendemain de ces funérailles sanglantes, rien ne doit nous distraire de l'horreur profonde que de tels forfaits nous inspirent.

Six ans plus tard, avec les chefs les plus illustres du barreau et dans le plein éclat de sa renommée, Jules Favre eut à défendre, comme au jour de ses débuts, cette liberté d'association qui, aux yeux des républicains d'alors, semblait une des plus naturelles et des plus nécessaires de nos libertés. Il l'avait réclamée, d'abord, pour des ouvriers qui voulaient s'entendre sur leurs salaires. Il la réclamait cette fois pour des citoyens qui voulaient s'entendre sur leurs votes. Il la demanderait pour d'autres encore aujourd'hui. Il dirait que la liberté n'est ni la superstition d'une secte, ni le mot d'ordre d'un parti ; que si elle n'est pas le droit de tous, elle n'est que le prête-nom de la tyrannie; et, comme autrefois, il répéterait ces fières paroles : « Je ne dis pas seulement que cette « cause triomphera (c'est un bien petit accident de notre « vie politique); je dis que la liberté est impérissable. « Nous pouvons considérer d'un œil serein le nuage qui « passe.... Le soleil n'en sera pas obscurci. »

Berryer, Marie, d'autres qui m'entendent, étaient près de lui et devaient plaider après lui. Mais, lorsqu'il eut parlé, Berryer, au nom de tous, déclara qu'ils avaient résolu de se taire.

Si j'ai su donner quelque idée de cette nature méditative et ardente, passionnément éprise de la forme et de la beauté, vous comprendrez sans peine quelles étaient, parmi les affaires dont il était accablé, celles qui l'attiraient surtout et qui plaisaient à son génie.

Malgré les antiques railleries auxquelles les avocats ont fini par s'endurcir, vous ne croyez pas, j'en suis sûr, que le mur mitoyen borne éternellement notre héritage. Il y a dans notre état bien des échappées par où l'esprit peut s'élever ; de grands horizons vers lesquels le cœur peut s'ouvrir, et l'âme se répandre. Si vous saviez quels étranges spectacles nous avons chaque jour sous les yeux ! Si vous saviez de quels secrets nous sommes les dépositaires, de quelles douleurs sans nom et sans espoir nous sommes chaque jour les témoins ! Tous les Atrides ne sont pas morts, et la famille d'Agamemnon n'est pas près de finir. Même dans nos âges bourgeois, Beaumarchais, Diderot et Sedaine n'ont fait qu'entr'ouvrir la porte de la *Mère coupable,* du *Père de famille* et du *Philosophe sans le savoir*. Balzac n'a pas épuisé les misères de la Comédie humaine. Les maîtres de la scène, les romanciers puissants que je vois parmi vous, ont encore à faire plus d'un chef-d'œuvre ; et même les plus terribles, même ceux qui voient d'un œil sec — les hommes qui tuent les femmes et les femmes qui tuent les hommes, — peuvent encore nous

envier bien des tragédies, dont nous ne sommes, heureusement, que les confidents classiques, les Arcas, les Arbate et les Théramène.

Grâce à nous, j'ose le dire, les plus tristes de ces drames sont ceux que le public ne connaît pas. Les plus poignantes de ces douleurs sont celles que nous condamnons à se taire, et dont notre honneur seul garde l'inviolable secret.

Bien d'autres procès, moins graves et moins sombres, peuvent tenter aussi l'imagination et donner carrière à la pensée.

On a souvent parlé de l'alliance des lettres et du barreau. Il m'est arrivé de médire ailleurs de cette parenté douteuse, et vous avez tout fait, Messieurs, pour que je regrette aujourd'hui mon irrévérence. Mais, dans tous les cas, je le confesse, il y a un point par où la littérature touche au Palais chaque jour davantage : je veux parler des procès que la fraternité des lettres y amène. Du temps de Molière et de Boileau, entre les écrivains et les plagiaires, entre les libraires et les auteurs, c'était chez Bélise et chez Barbin que se vidaient ces querelles. Aujourd'hui, c'est devant la Justice que sont portés les graves débats que la liberté de l'art a fait naître. L'écrivain, le peintre, le musicien, le statuaire, ne sont plus aux gages de l'État ou d'un financier magnifique. C'est du public qu'ils attendent le juste salaire de leurs travaux, et c'est aux tribunaux qu'ils demandent la sanction du droit qu'ils ont sur leurs œuvres.

Jugez quelle recherche, quel art, quel souci littéraire Jules Favre devait apporter dans ces causes où la littéra-

ture et l'art étaient le sujet même de ses discours! Cicéron plaidant pour le poète Archias n'était pas plus heureux, plus débordant, plus fertile en digressions aimables, plus prodigue des trésors de son éloquence et du superflu de ses richesses. Archias ne gagnait pas toujours son procès, mais Cicéron ne perdait jamais le sien.

Cependant, pourquoi ne pas le dire? il y avait dans ce vaste esprit un travers étrange, et qui lui a coûté beaucoup d'erreurs : c'était l'amour du merveilleux ; un penchant invincible à croire ce qui paraissait incroyable, et à tenter ce qui paraissait impossible ; une inquiétude d'âme, une curiosité mystique qui le poussait, à travers mille dangers, vers ces régions suspectes où la crédulité touche à la croyance, où la réalité se perd dans les chimères ; où les superstitions des faux cultes et les supercheries des fausses sciences remplacent les enseignements séculaires de la raison et les antiques mystères de la foi.

Au XVIe siècle, il n'aurait pas cru, — peut-être, — à la sorcellerie; mais il aurait plaidé pour les sorciers de telle sorte qu'il aurait bien pu se faire brûler avec ses clients. Dans notre temps, où l'on n'a encore brûlé personne, il lui est arrivé de s'engager dans des aventures oratoires d'où nul autre ne serait revenu tout entier, mais où son éloquence intrépide le sauvait par des prodiges d'adresse et d'audace. Le magnétisme dans ses pratiques les plus hasardeuses, les apparitions et les miracles de la veille dans leurs phénomènes les plus contestés, les paradoxes historiques les plus hardis, les légendes les plus mal famées de la crédulité populaire, sont venus hanter tour à

tour ce grand esprit toujours en peine de l'inconnu, et qui, parfois, comme pour se délasser de la politique et des affaires, semblait donner à sa fantaisie les restes capricieux de son éloquence.

C'est dans toutes ces causes que le talent littéraire, le sentiment philosophique et la parole harmonieuse de Jules Favre brillaient de tout leur éclat. C'est là aussi qu'il rencontrait ses plus redoutables rivaux :

Philippe Dupin, avec son bon sens bourgeois, ses boutades triviales et sa fougue robuste ;

Paillet, avec la simplicité pénétrante de son honnête et ardente parole ;

Chaix-d'Est Ange, impétueux et habile, éloquent et moqueur ;

Bethmont, qui laissait jaillir par éclairs, sous sa nonchalance dédaigneuse et à travers ses paupières à demi-fermées, les élans généreux d'un grand cœur ;

Crémieux, orateur incorrect et puissant, jurisconsulte, homme d'affaires, causeur, conteur, railleur sans aucun fiel ; l'une des figures les plus originales et les plus vivantes qni soient restées dans nos souvenirs ;

Léon Duval, le maître des élégances cruelles, *arbiter elegantiarum;* solitaire dangereux, lettré formidable et délicat que le barreau a peut-être enlevé à l'Académie ;

Marie, l'austère Marie, avec sa parole émue, son âme droite, son esprit fait pour les hauteurs, qui montait un peu trop quelquefois, et qui ne savait jamais descendre ;

Berryer enfin, le plus grand d'eux tous à leurs yeux, par la splendeur naturelle de tous les prestiges qui font, non plus l'orateur, mais l'éloquence.

Pardonnez-moi de nommer ici (et, grâce à Dieu, je n'ai pas le droit de les nommer tous !) cette phalange d'avocats illustres qu'a entendus ma jeunesse. Souffrez que je leur reporte l'honneur que vous faites aujourd'hui au barreau, et que j'invoque devant vous, pour le plus humble de leurs disciples, le patronage de ses anciens et de ses maîtres.

Quand Jules Favre parut au milieu d'eux, ce fut un grand étonnement. Jamais personne n'avait mis au service des procès et du droit une parole si pure, une recherche si curieuse de l'élégance, du nombre et de l'harmonie, un art si savant d'arranger les mots, d'en conduire le son, d'en surveiller la cadence et la mesure.

On crut d'abord que ce n'était qu'une curiosité, le produit avare d'un travail étroit qui renouvellerait rarement ses surprises ; que le mouvement précipité des affaires, la soudaineté de l'attaque, la promptitude de la défense, les hasards de l'improvisation, allaient vite mettre en déroute ce talent travaillé à loisir. Mais on vit bientôt que cet avocat laborieux se défendait comme il attaquait, qu'il répliquait comme il plaidait, avec la même correction, la même élégance implacable, et que l'art de parler n'avait pour lui ni embarras ni secrets.

On crut au moins que cette parole si châtiée n'était propre qu'à un seul genre d'éloquence ; que si les sujets élevés et délicats étaient bien son fait, les questions de droit, les procès d'affaires, les causes où s'agitent des passions violentes ou des intérêts vulgaires la prendraient au dépourvu, tout entière au soin de s'écouter elle-même,

et que l'on passerait aisément à travers les élégances et les métaphores de cette rhétorique somptueuse. Mais on ne tarda pas à reconnaître qu'aucun choc ne pouvait déranger la symétrie de ces discours et froisser les plis de leur merveilleuse parure ; que, même dans les causes périlleuses où l'avocat semblait se jouer et se complaire, il argumentait avec vigueur ; que le plaidoyer était souvent plus logique que le procès ; que la colère, le dédain, l'ironie activaient son éloquence sans lui rien faire perdre de son charme ; et qu'enfin, pour parler un peu comme lui, — les torrents tombaient dans ce fleuve sans troubler le bruit harmonieux de ses ondes.

A force de travail, l'orateur s'était fait une langue si forte et si pure, qu'elle l'enchaînait malgré lui, et qu'il lui était aussi difficile de faire une faute de grammaire qu'il est malaisé à d'autres, — même aux avocats, — de s'en défendre. L'artiste s'était construit un instrument si parfait, qu'au milieu des variations les plus audacieuses, il lui était impossible d'en fausser l'inaltérable justesse.

Les habiles et les utiles se moquèrent d'abord de ce joueur de flûte égaré au milieu de tant de passions déchaînées. Mais lorsque tous, tour à tour, se furent mesurés contre ce mélodieux rival; lorsqu'ils eurent senti son ironie hautaine, ses sarcasmes amers, et les cruels déplaisirs qu'il gardait à ses adversaires tout étourdis de ces flots d'harmonie, il fallut bien se rendre et proclamer un maître qui n'avait pas eu parmi nous de modèle, et qui devait rester sans imitateurs.

Quant au public, ravi de la singularité du spectacle plus encore que de sa beauté, il suivait sans respirer, avec

des terreurs qui redoublaient son plaisir, ces phrases périlleuses qui, emportant la pensée dans leur courbe hardie, éclataient à des hauteurs infinies en gerbes magnifiques, et retombaient lentement au milieu d'une pluie d'étincelles.

La personne de Jules Favre, son accent, sa voix, inquiétaient plus encore qu'ils ne passionnaient ses auditeurs.

Dans sa jeunesse, il était grêle et maigre, d'aspect chétif et maladif. Plus tard, ainsi qu'il arrive souvent chez les orateurs, l'effort continuel de la parole avait élargi sa poitrine, en même temps que l'effort continuel de la pensée imprimait à son visage une sorte de tragique grandeur. Ses traits n'avaient ni cette ouverture ni cette mobilité qui laissent voir les mouvements du cœur et le jeu de la pensée ; ni ces saillies généreuses qui, dans le visage de certains hommes, semblent aller hardiment au-devant de la foule. Mais vous avez encore devant les yeux cette grande ligne étrange, excessive dans ses reliefs comme dans ses retraites, qui enveloppait et dessinait sa face puissante ; poussant le front en dehors, laissant les yeux dans l'ombre, et se relevant avec cette lèvre tourmentée, cruelle et douce tour à tour, qui se contractait par un mouvement bizarre comme pour scander la parole et lui donner tout son essor ; — sa chevelure épaisse et drue, massée par vastes plans, en désordre et comme en tumulte ; — enfin, ce front fatal et chargé d'ennuis qui semblait fait pour la douleur, que la passion animait souvent, et qu'éclairait rarement un sourire.

« *Chacun a la voix de son talent* », a dit un grand critique en parlant des orateurs. Comment la voix de Jules Favre n'aurait-elle pas été harmonieuse? Naturellement

souple et sonore, disciplinée par le travail, c'était un courant limpide et pur sans beaucoup de profondeur, interrompu çà et là par des secousses savantes, et coupé souvent par une sorte de toux oratoire qui, chez ce grand artiste, marquait, soit une courte hésitation de la parole, soit un repos prémédité, et comme une ponctuation particulière de la pensée.

Tel qu'il était, avec ses qualités puissantes et ses défauts généreux, Jules Favre avait depuis longtemps pris sa place parmi les chefs les plus renommés du barreau, lorsqu'en 1860, il fut élu bâtonnier de l'ordre.

On a dit ailleurs, en termes excellents, avec quelle vigilance et avec quelle vigueur il remplit sa charge; mais, parmi les devoirs qu'elle lui imposait, il en était un surtout qui lui était cher, et où se déployaient librement les facultés éminentes que le goût et le culte des lettres lui avaient données. Sous son consulat, les discours que chaque année le bâtonnier doit à la jeunesse furent un évènement.

Les belles pensées, les beaux exemples, les souvenirs classiques résonnaient à l'oreille des jeunes gens, comme l'écho voisin des grandes voix de Virgile, d'Horace, de Tacite et de Juvénal qu'ils entendaient naguère dans les salles de la Sorbonne et de nos lycées. Les citations se pressaient en foule (quelquefois même un peu étouffées faute d'espace), dans ces harangues domestiques dont le bruit n'a guère dépassé le seuil du Palais, mais où vous trouveriez, sous la plume laborieuse du maître, bien des traits que vous ne jugeriez pas indignes de vous.

C'est là qu'entouré des maîtres du barreau, il poussait jusqu'aux derniers raffinements les préceptes et la théorie de son art. Après les charmantes causeries de Loysel et de Pasquier, que le barreau conserve avec orgueil, rien ne rappelle plus heureusement ces beaux dialogues que l'antiquité nous a laissés, lorsque dans les courts intervalles de la guerre civile, au lendemain ou à la veille d'une sédition, les plus grands orateurs de Rome, Crassus, Antoine, Marcus Brutus et Cicéron, réunis dans les jardins de Tusculum, viennent s'asseoir au pied de la statue de Platon pour disserter sur l'éloquence (*in pratulo, propter statuam Platonis consedimus*).

Comme eux, c'est au milieu des orages de la vie publique que Jules Favre avait vu grandir son talent. Comme eux, il a vécu dans ces tempêtes, rejeté sans cesse, avec son pays, de la liberté à la servitude, des séditions à la dictature, de Pompée à César, puis d'Antoine à Lépide; comme eux infatigable avocat, infatigable orateur; comme eux, courant du prétoire au forum; interrompant la défense d'un citoyen devant les juges pour achever une harangue devant le peuple assemblé; se faisant de la parole une arme et une parure; tribun comme l'aîné des Gracches, artiste comme lui, et par là du moins assuré de survivre, dans la mémoire des hommes, aux agitations éphémères que sa voix avait soulevées.

Survivre!... dérober quelques heures à l'éternel oubli! Prolonger de quelques jours, sur cette terre où nous ne serons plus, le bruit léger qu'y peut laisser notre passage; tel est le rêve de tous les hommes : le rêve des humbles cœurs qui n'ont su qu'aimer, et qui ne veulent pas qu'on

les oublie; le rêve des âmes hautaines qui se complaisent d'avance dans ce semblant d'immortalité. Si Jules Favre a rêvé souvent, ce n'est pas dans ces visions orgueilleuses que s'est égarée sa pensée.

Ce songeur mélancolique n'a jamais connu la vanité turbulente qui enivre parfois les orateurs. Il savait, — il a dit dans un écrit remarquable, — ce que le temps fait de l'éloquence, ce que le temps ferait de sa renommée, ce que le temps emporterait de ses discours; et, en publiant quelques-uns d'entre eux seulement, il a marqué lui-même ce qu'il croyait pouvoir sauver des mêlées de la politique et livrer au jugement de ceux qui viendraient après lui.

Qui de vous cependant, hommes d'État qui m'écoutez, ne se rappelle le discours dans lequel, il y a vingt ans, au lendemain d'une révolution, il défendait la magistrature française contre les outrages qui lui étaient, alors, prodigués, et contre les entreprises détestables qui la menaçaient? Qui ne l'entend s'écriant, avec Montalembert, que dans un pays où les changements politiques ne sont pas rares, et où la chute d'une monarchie n'a jamais empêché la renaissance du despotisme, l'indépendance du juge est presque la seule sauvegarde de la liberté?

Qui ne l'admirerait encore lorsque, protestant contre l'avidité de deux grands États qui se partageaient entre eux les dépouilles d'un petit peuple vaillant, il dénonçait la puissance formidable qui, par ces jeux faciles de la force, préludait à la domination de l'Allemagne et à l'abaissement de notre patrie?

Qui donc, enfin, dégagé des passions d'un temps qui

n'est plus, ne se prend à gémir qu'on n'ait pas écouté cette voix éloquente, lorsqu'avec le grand patriote que la France a perdu, Jules Favre adjurait les représentants du pays de ne pas laisser jeter au loin, de l'autre côté de l'Atlantique, au milieu de tous les hasards, au risque de tous les dangers, nos soldats, nos trésors, et l'honneur de notre drapeau?

Mais ni les agitations parlementaires, ni les orages de la tribune, ni les fatigues du barreau, ne suffisaient à cet esprit insatiable.

Fidèle aux ardeurs inquiètes de sa jeunesse, il promenait sans relâche, à travers les domaines sans bornes de la pensée, l'éternel tourment de son âme en peine et de son intelligence en labeur.

Dès 1868, lorsque par des lois longtemps attendues l'Empire penchant s'essayait à la liberté, Jules Favre entreprit une suite de conférences publiques où il abordait les sujets les plus graves et les plus divers. C'était un grand attrait; c'était aussi un grand danger pour un esprit comme le sien, que ces dissertations familières où l'orateur est le maître absolu de son sujet et de son discours; où la parole peut déborder à l'aise sans rencontrer un adversaire qui la surveille, un interrupteur qui la contienne, un règlement qui en marque les limites; et où l'orateur n'a rien à craindre, — sinon les applaudissements et les sourires d'un auditoire complaisant qui l'encourage à ne point finir.

Je n'oublie pas que la conférence politique est née à l'Académie. Mais oserai-je l'avouer? j'ai eu d'assez longues défiances contre cet emploi charmant de la parole

qui n'est ni le cours ni le discours, ni la plaidoirie ni la causerie, ni le sermon ni le théâtre, et qui est un peu tout cela, sans être pourtant ni l'un ni l'autre. Il m'a fallu, pour m'ébranler, entendre des orateurs comme ceux que je ne peux pas nommer devant vous : celui-ci, avec son éloquence abondante et souple, active et imprévue, pleine d'ampleur et d'énergie; philosophe éminent, écrivain accompli, sage politique; improvisant sur un fond inépuisable de savoir et de doctrine, que soulève sans cesse le souffle généreux de la liberté; celui-là, ingénieux et conteur, habitué à toutes les surprises et à tous les succès de la scène; maître consommé dans l'art de bien dire et de bien lire; qui, durant les angoisses d'un hiver sanglant et sinistre, trouvait le secret de réveiller nos esprits engourdis, de relever nos courages abattus et de *ravitailler* les âmes en détresse.

Et malgré tout, malgré eux, malgré Jules Favre qui en a fait quelque part la théorie et la poétique, je doute que cet art nouveau devienne jamais un art vraiment français, et prenne dans notre démocratie la place de la conversation qui n'est plus. Nos qualités comme nos défauts s'y opposent; surtout ce goût du développement et de la solennité oratoire qui reste, à travers nos révolutions et en dépit de toutes les réformes, le trait le plus populaire de notre rhétorique nationale. Il y faudrait plutôt, ce me semble, l'entrain, la bonne humeur native, le bon sens bref et robuste des Anglais; ce langage alerte et pédestre, sans prétention et sans emphase, coupé de malices et de saillies, qui donne tant de saveur aux discussions du Parlement, aux harangues des meetings, et aux toasts im-

provisés au banquet du lord maire, entre Gog et Magog, dans la vieille salle de la Cité.

Je doute surtout que le talent de Jules avre dût se plier aisément à ce genre d'éloquence. Il s'y est complu cependant, et dans le recueil de ces conférences, comme dans la préface remarquable où, traduisant Cicéron sans le vouloir, il refait, sans le savoir, une de ses œuvres, les jeunes gens trouveront encore des leçons avec des exemples.

Parlerai-je des études purement littéraires, des romans, des proverbes et des poésies auxquels s'est essayé Jules Favre...? Hélas! Messieurs, que les poètes illustres qui m'écoutent n'en prennent aucun ombrage. Les *ïambes* et la *Légende des siècles* n'y perdront pas un admirateur. Au Palais, où l'on aime assez les classiques pour se permettre avec eux quelques variantes, on dit :

> Qu'il faut qu'un *avocat* ait toujours grand empire
> Sur les démangeaisons qui lui prennent d'écrire...

Le public croit avec peine que nous puissions savoir à la fois le code et la grammaire. Bien écrire et bien parler lui paraîtrait de notre part un insupportable cumul; et il y a là-dessus des lieux communs séculaires contre lesquels notre vanité vaincue ne cherche même plus à se défendre. Quand on a dit d'un avocat : C'est un lettré, on croit qu'on lui a causé quelque dommage, et qu'on peut se dispenser de lui répondre; mais quand on a dit : C'est un poète, on lui a porté un coup terrible, et dont malaisément il se relève. — Tous n'en meurent pas, cependant... et Jules Favre était de taille à survivre à ces

innocentes malices. Dans tous les cas, il n'était pas homme à s'en effrayer. Avant lui, Cicéron avait fait des vers. Ne fallait-il pas que, par là aussi, le disciple imitât le maître?

Je n'offenserai pas leurs grandes ombres, si je dis que les vers de l'un valent bien ceux de l'autre, et que la postérité respectueuse y veut voir seulement le délassement de deux nobles esprits pendant les intervalles de la politique, des affaires et de l'éloquence.

Mais il vint un jour où il fallut laisser la poésie, les conférences et les discours. La révolution et la guerre allaient emporter cette puissante nature vers de plus périlleuses destinées.

Jusque-là, Jules Favre avait combattu tour à tour deux monarchies, dont la seconde avait dû parfois lui faire regretter la première : toutes deux étaient tombées sous les efforts d'un parti qui se croyait seul capable de gouverner la France, et qui, pendant cinquante ans, n'avait reculé devant rien pour y parvenir. L'orateur avait fait son œuvre; l'homme d'État allait avoir son tour. La République mit dans ses mains la part la plus lourde du pouvoir.

Ici je m'arrête. Toutes les bienséances me le commandent. Vos consciences se révolteraient comme la mienne, si j'étais condamné à porter sur l'homme politique dont je m'étonne d'occuper la place, des jugements qui, dans ma bouche, manqueraient d'autorité, peut-être même de franchise.

Il a écrit lui-même cette histoire. Il a expliqué ses actes. Il a plaidé sa cause devant le pays. Il a dit ses illusions, ses fautes, ses douleurs, ses inutiles efforts ; cette tra-

gédie de sept mois, pendant laquelle, avant de nous frapper, chacun des outrages du vainqueur tombait d'abord sur son front. Qui donc, après lui, oserait ajouter un mot à sa défense?

Permettez-moi, cependant, au milieu de ces souvenirs lamentables, de porter devant vous un témoignage que, dans cette occasion publique, je dois peut-être à la vérité.

Vous vous rappelez ce voyage lugubre qu'aux premiers jours du siège de Paris, Jules Favre a cru devoir entreprendre, et la démarche qu'il a tentée auprès du chancelier d'Allemagne. L'entrevue de Ferrières est désormais une des légendes les plus sombres de notre histoire ; et quand finit cette guerre, parmi toutes les injures et tous les sarcasmes dont le ministre fut accablé, le récit qu'il avait fait de son ambassade eut, au premier rang, sa part et sa place.

J'atteste ici, devant d'illustres témoins, que tel ne fut pas le sentiment de cette cité captive qui, ce jour-là, entendit la voix de Jules Favre. J'atteste qu'elle admira son dévouement, qu'elle s'attendrit à ses larmes ; que son courage s'enflamma au récit des railleries cruelles dont il ne lui déguisait pas l'amertume ; et que si, dans cette page épique, une bravade imprudente attrista les esprits clairvoyants, il ne se fit pas moins dans toute la ville un soulèvement généreux qui redressa les âmes, les aguerrit à toutes les épreuves, et les enhardit à tous les dangers. Que d'autres plus sages, — et qui étaient alors loin de nous, — pensent que c'était une illusion puérile dont nous devons rougir aujourd'hui, et dont nous devons demander compte à celui qui l'avait fait naître. Libre à eux! Pour moi, je

dis ce que j'ai vu, ce que j'ai senti avec un peuple tout entier ; et de ce tressaillement patriotique je rends grâce encore, après dix années, au grand cœur d'où il est parti.

Cinq mois après l'entrevue de Ferrières, Jules Favre se retrouvait en face du chancelier pour signer le traité qui mettait fin à la guerre. Il semblait que ce fût le dernier devoir que l'implacable destinée lui avait réservé de rendre à son pays. Mais elle lui en gardait encore un autre. En faisant de lui un des plus énergiques champions de la France contre la Commune de Paris, elle lui montra quels dangers menaçaient désormais la République, et par quelles mains elle pourrait périr un jour.

A partir de cette époque, la vie publique de Jules Favre ne fut plus qu'une longue décadence à laquelle il assista tout entier, et dont son âme plus fière, son cœur plus sensible, son intelligence plus forte que jamais lui laissèrent sentir toutes les douleurs jusqu'à la dernière amertume.

Spectateur désenchanté de la politique, vers laquelle le devoir seul le ramenait par instants, il écrivait en 1872 : « Je juge mon rôle fini. Je peux disparaître de la scène « où j'ai essayé de faire mon devoir. » Et deux ans plus tard, au retour d'un anniversaire funeste : « En traçant cette « date, ma main frémit d'indignation et de douleur. Il y a « trois ans, elle avait ce jour-là mis mon nom au bas du « fatal traité de paix, et je ne sais pas encore comment « mon cœur ne s'en était pas brisé. Je me figure être un « homme foudroyé, gardant les apparences de la vie. »

Au Palais, il ne venait plus que rarement. L'altération de ses traits était visible à tous les yeux, mais sa parole n'avait rien perdu de sa grâce ni de sa pureté. Le déclin même de la voix lui prêtait la douceur et le charme secret des choses qui vont finir.

Peu à peu cette nature puissante ployait sous le fardeau. Cette haute taille s'affaissait sur elle-même. Ces traits, si connus dans leur étrangeté légendaire, s'effaçaient sous une maladive pâleur. Les paupières semblaient naturellement gonflées par les larmes. Il ne restait rien du combattant ni de l'athlète d'autrefois. Son âme, désarmée, semblait réfugiée tout entière dans la douceur du sourire, dans la bienveillance du regard, et dans la morne sérénité de ces yeux distraits qui semblaient chercher ailleurs le repos des luttes et des orages de la vie.

Il y a deux ans, au mois de décembre, un autre avocat, grand par le talent et par le cœur, qui était alors le chef de notre ordre, était depuis longtemps malade. Il fallait ouvrir sans lui les conférences du stage, et, suivant nos vieilles coutumes, c'était le plus ancien des bâtonniers qui devait siéger à sa place. Jules Favre ne voulut pas manquer à ce devoir. Il vint ; il traversa, lourdement appuyé sur mon bras, cet antique palais plein de ses triomphes ; puis, se levant avec effort au milieu de ces jeunes gens dont la plupart ne l'avaient jamais entendu, auxquels il apparaissait comme le revenant illustre d'un autre âge, il fit, de sa voix douce et triste, une allocution touchante, où il leur promettait le retour de son ami et de leur chef. Hélas! c'était une illusion comme Favre en a eu plus d'une fois. Nicolet ne devait plus nous re-

venir... Et quant au glorieux bâtonnier d'autrefois, un mois après il n'était plus!...

Lorsqu'un philosophe, un écrivain, un artiste, un poète quitte cette terre, aussitôt il semble renaître et grandir. Son œuvre le fait revivre et prend *ce je ne sais quoi d'achevé* qui pouvait manquer encore à sa renommée. Mais jamais la mort ne se fait mieux connaître que lorsqu'elle pose sur les lèvres d'un orateur son doigt silencieux. Tout meurt alors vraiment sous sa main. Cette voix si connue qui s'arrête, cette bouche qui se tait, cette parole dont rien ne reste, pas même le souffle et le son : n'est-ce pas la plus frappante image du vide de la vie et du néant de la gloire?

C'est alors que, dans des souvenirs qui demain seront effacés, au milieu des passions qu'elle a combattues ou servies, à travers les admirations et les injures qu'elle a soulevées, dans la poussière et sur le sable de l'arène, il faut se hâter de fixer les traces fugitives de cette puissance évanouie.

Si, d'après ces témoignages récents encore, je veux juger le caractère, le talent de Jules Favre, l'orateur et l'homme tout entier, voici par quels traits saillants il reste présent à ma pensée :

Une intelligence robuste, faite pour lutter et pour souffrir ; douée de force plus que de justesse, pleine de contrastes et de surprises ; portée naturellement aux extrêmes ; exaltée par les ardeurs laborieuses d'une jeunesse solitaire, et se repliant sans cesse sur elle-même pour prendre de grands élans qui l'emportaient souvent bien au-delà de son but ;

Une âme très haute, tourmentée par la soif de l'inconnu et de l'infini, sans cesse penchée sur les abîmes de nos destinées; religieuse jusqu'au mysticisme, curieuse jusqu'au doute; éprise tour à tour des grandeurs séculaires du catholicisme et des dogmes moins lourds de la réforme, mais, à vrai dire, incertaine entre tous les cultes, et qui s'était fait, dans le déisme flottant du Vicaire savoyard, une retraite découragée entre la raison et la foi;

Enfin un cœur ardent et tendre, poussant jusqu'à d'incroyables excès la générosité, le désintéressement et l'esprit de sacrifice, toutes ces dangereuses vertus qui engendrent les grandes actions et les grandes erreurs. Cet homme n'avait rien à lui, ni son temps, ni sa parole, ni son bien. Prompt aux engouements et aux chimères, des amis l'ont trahi sans qu'il cessât de croire à l'amitié. Le peuple l'a oublié sans qu'il cessât de croire à la reconnaissance populaire. Amis ou ennemis, jamais personne ne l'a sollicité vainement; — mais ceux qui le connaissaient bien lui demandaient, dit-on, moins de conseils que de services...

C'était un de ces hommes que ne tente aucune des basses avidités de la vie; leurs fautes, s'ils en commettent, ne sont jamais de lucratives erreurs; pour les relever et les ennoblir, ils dépensent souvent plus de vertus qu'il n'en aurait fallu pour s'en défendre.

Quand je pense ainsi à Jules Favre, à l'ampleur un peu emphatique de son langage, aux déclamations et aux paradoxes où il semblait parfois se complaire; puis à l'agitation religieuse de son âme, aux faiblesses inconcevables de son cœur, à ce sentiment profond de malaise, d'amer-

tume et de douleur qui a pesé sur toute sa vie, je songe en même temps à Jean-Jacques, aux *Confessions,* à la *Nouvelle Héloïse* et aux *Rêveries d'un solitaire.*

Mais si j'envisage l'artiste seulement, et si, parmi ses contemporains, je cherche le génie dont son art porte la plus vive empreinte, je trouve que par l'harmonie de sa parole, par la cadence de ses discours, par le vague enchantement de cette musique sonore qui accompagne, qui soutient la pensée, et qui, par instants, la remplace à l'oreille de l'auditeur enivré, il rappelle de loin Lamartine, — un Lamartine en prose poétique, — déjà descendu des *Méditations* à la *Chute d'un ange*, et de *Jocelyn* à l'idylle cruelle de *Graziella.*

Est-il bon que ces esprits rêveurs, ces cœurs agités et ces âmes errantes se trouvent mêlés de près à la politique? Peut-on attendre d'eux les vues nettes et profondes, les longs desseins et les volontés persévérantes auxquels se font connaître les grands hommes d'État?...

Messieurs, il faut mettre un terme à ce discours. Puisse-je, sans que la vérité en ait souffert aucune atteinte, avoir rendu ce que je dois à cette grande mémoire! Puissé-je avoir fait revivre l'illustre orateur dans le cœur de tous ceux qui l'ont aimé, et avoir montré à ses ennemis eux-mêmes par où ils sont obligés de ne le point haïr!

Richelieu, malgré son génie, n'a point dû prévoir la fortune et la grandeur singulière qu'à travers le temps nos révolutions réservaient à l'Académie. Grâce à lui, au milieu de nos discordes, il y a en France un lieu d'asile où il est permis de parler honnêtement et librement de ceux qui ne pensent pas comme nous; où, dans le domaine sans limites

de la philosophie, de la science, des lettres et des arts, se rencontrent les disciples de toutes les doctrines, les fidèles de toutes les croyances et les combattants de tous les partis; une demeure hospitalière où un jour M. Guizot accueillait le Père Lacordaire, et où Jules Favre remplaçait M. Cousin. Ces beaux spectacles, Messieurs, ne sont pas près de finir, et vous l'allez reconnaître en écoutant un vaillant capitaine qui a trouvé dans les traditions de sa race, avec l'amour passionné de la patrie, le culte impartial et généreux de toutes les gloires de la France.

RÉPONSE

DE

M. LE DUC D'AUMALE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. ROUSSE

Henri IV disait un jour au prévôt des marchands : « Si je n'étais Gascon, je voudrais être Parisien. » — Monsieur, vous êtes né rue Croix-des-Petits-Champs, et le berceau de votre famille était au pied des Pyrénées ; Henri IV ne pouvait rien rêver de plus complet en fait d'origine. — Il avait dit encore : « Semez des Gascons ; ça pousse partout. » Il aurait dû ajouter que les ceps du Midi transplantés dans le Nord ne produisent plus le même vin. Or, ni dans votre style, ni dans ce que j'ai ouï dire de votre maintien, de vos habitudes oratoires, je ne retrouve l'en-

fant de nos terres chaudes; la chaleur est restée dans votre cœur.

Il y a bien des manières de Parisiens. Vous appartenez à la variété grave et correcte, plus nombreuse qu'on ne croit. Votre vie sérieuse, consacrée à l'étude et à la pratique de votre profession, réglée et comme dominée par le dévouement filial, rappelle ces mâles figures qui ont fait l'honneur et la force de notre Tiers-État. Vous leur ressemblez par plus d'un trait. Resté fidèle aux principes, sans tenir à des opinions aujourd'hui délaissées, sans épouser des préjugés dont la cause a disparu, vous avez conservé certaines sympathies qui furent très vives chez les bourgeois de vieille roche parisienne.

Non loin de l'ancien collège d'Harcourt où vous avez fait vos classes avec distinction, et qui, mis aujourd'hui sous le vocable de saint Louis, a eu cette rare fortune de ne changer de nom qu'une fois, tout près de cette place Maubert où fleurissait jadis un type bien parisien, mais qui n'est pas le vôtre, s'élève une de nos plus antiques, une de nos plus curieuses églises, Saint-Séverin. Il y a plus de quarante ans, un éminent historien, brillant écrivain, professeur charmant, qui, sans se renfermer dans un programme bien arrêté, savait mêler à des leçons nourries de faits les plus séduisantes divagations, et qui pouvait toujours suppléer par les ressources de son imagination inépuisable aux rares lacunes de son immense savoir, M. Michelet, exhortait ses élèves, — il en avait un peu partout, — à visiter Saint-Séverin. Avec sa parole enthousiaste, il décrivait, il expliquait le lion mutilé qui décore l'ancien porche, le gothique fleuri de la grande fenêtre;

« ce n'est pas tout, ajoutait-il, on y voit encore des jansénistes. »

Eh bien! Monsieur, vous avez une telle prédilection pour Port-Royal, vous revenez si naturellement dans tous vos écrits à ces hommes « austères comme des stoïciens, tenaces comme des moines », que je vous soupçonnerais volontiers d'être un peu de ceux qu'on rencontrait jadis à Saint-Séverin, — ce ne serait pas un grief —, et que je n'ai pas été surpris lorsque tout à l'heure nous avons entendu rappeler les pieuses femmes, les Arnauld et les portraits de Philippe de Champagne. Aussi, lorsque dans votre étude sur les parlements vous arrivez au jour où les adversaires des jansénistes furent atteints à leur tour, vous considérez comme une sorte de rétribution les mesures qui furent prises alors envers d'autres religieux dont je crois inutile de rappeler le nom. Vous reconnaissez toutefois, avec votre impartialité de légiste que peut-être « l'exacte justice (1) » n'avait pas seule inspiré les actes accomplis sous le ministère de M. de Choiseul.

J'aime cette étude sur le Parlement « témoin, compagnon et complice de notre histoire, sorti du peuple, effigie de la royauté », qui créa et sut maintenir le droit d'appel, servant le roi contre la noblesse, protégeant le peuple contre le fisc et les excès d'autorité des souverains. Tout le morceau est d'un ton soutenu et juste, et l'on sent courir d'un bout à l'autre un souffle honnête et patriotique. — Vous avez un faible pour l'antithèse, et dans un mé-

---

(1) *Les Parlements de France*, 1858.

moire (1) où vous défendez le crédit en flétrissant l'agiotage, « les manieurs d'argent » servent de repoussoir pour mettre en lumière l'austérité de Lemaître et la probité de d'Aguesseau ; à côté des solitaires persécutés par Louis XIV, votre plume ne manque pas de faire reparaître ces vénérables magistrats qui vivaient et mouraient assis sur les fleurs de lis. — Je les quitte cependant pour vous suivre auprès de vos confrères du Palais.

Il y a, dit-on, des avocats qui savent rire et faire rire, dont la gaieté vive, pétillante, un peu superficielle, ne redoute pas la facétie. On assure que ces plaidoiries joyeuses, goûtées du public, réussissent parfois auprès des juges. Ce genre ne doit pas être le vôtre. Si vos écrits rendent une fidèle image de ce que vous êtes à l'audience, vous devez être enclin à ce tour de plaisanterie un peu froide, mais profonde, qui vient spontanément aux lèvres, jaillit du bout de la plume ; où l'ironie se cache sous une sorte de voile mélancolique, et qui pénètre d'autant plus le lecteur ou l'auditeur, qu'il n'a été prévenu par aucun préambule, aucun geste, aucun mouvement du visage. C'est l'*humour ;* l'Académie n'a pas encore trouvé d'équivalent français pour ce mot de forme et d'origine britannique.

Cette verve humoristique, dont les traits abondent dans votre volume d'*Essais*, se donne carrière lorsque vous examinez un projet élaboré il y a une vingtaine d'années pour refaire de la noblesse une institution de l'État. Puis, guidé par votre sens droit et par votre instinct d'équité,

---

(1) *Les Manieurs d'argent,* 1857.

vous prenez la question de haut; négligeant les côtés secondaires, vous vous élevez contre ces lois qui ont surtout « le tort d'être des lois inutiles, et qui procèdent de la manie de répression universelle, dans les temps où l'on veut tout prévoir, tout atteindre, et rétrécir sans cesse les mailles de nos lois pénales, afin que rien ne puisse leur échapper (1). »

L'extrême complication de nos lois ne facilite pas la tâche de ceux qui sont appelés à en requérir l'application. Vous avez fait ressortir tout ce qu'il faut de savoir, de conscience, de talent pour accomplir cette haute mission, lorsque vous avez raconté la vie de Charles Sapey, ce type du magistrat savant, distingué, modeste, un peu doux peut-être, enclin à prêcher plutôt qu'à parler, et peu fait, semble-t-il, pour requérir dans les affaires criminelles. Tout autre était M. Chaix d'Est-Ange, dont le talent flexible s'était promptement accommodé au rôle de magistrat debout. En lui consacrant une notice, vous entrepreniez une tâche délicate. « Je publie des discours dans un temps où la parole a subi quelques disgrâces, et des plaidoiries quand on assure que le règne des avocats est enfin passé. » M. Chaix d'Est-Ange était autoritaire, vous étiez libéral; il était au pouvoir, vous étiez son ami, et vous aviez été son disciple. Il fallait louer sans flatter, exposer des opinions que vous ne partagiez pas toujours et faire comprendre au lecteur que vous ne vouliez pas « juger des sentiments qui n'étaient pas les vôtres ». Le problème a été heureuse-

(1) Le Droit nobiliaire français, 1870.

ment résolu. Je m'arrête, Monsieur, dans ce rapide examen de vos *Essais*, je pourrais en détacher plus d'une page éloquente et maint tableau vivement coloré : *l'Audience au XVIIe siècle*, *le Barreau contemporain*, *le Palais pendant le siège de Paris*. Mais c'est dans le portrait que vous excellez, et vous venez de le prouver. Écoutez celui du président Séguier :

« Je vois encore ce petit vieillard alerte, blotti et comme tapi sur son banc, ramassé dans les plis de sa robe, le mortier sur les yeux, l'air à la fois spirituel et chagrin, le regard inquiet, semblant guetter plutôt qu'attendre les plaidoiries. Il les écoutait d'abord avec une sorte d'impatience résignée, puis bientôt il s'y mêlait par un entrain involontaire. Son front, ses yeux s'animaient, et sa familiarité turbulente débordait en interruptions et en saillies. Tantôt il approuvait l'avocat, et, pour le lui faire bien voir, il parlait avec lui, il le questionnait, il le devinait, il allait en avant, il le rappelait en arrière, il l'escortait, il l'accompagnait des chuchotements incommodes de sa voix discordante. Tantôt l'orateur lui semblait lourd et diffus, la cause mauvaise, le plaideur déloyal. Alors c'était une guerre à outrance; il pressait l'avocat, il le poussait, il le talonnait, il l'éperonnait de ses malices criardes; il le gourmandait avec aigreur, lui, son client et son procès, jusqu'à ce qu'il l'eût réduit à se fâcher ou à se taire. Jamais on ne vit un auditeur plus gênant dans sa bienveillance, ni plus insupportable dans son humeur. Mais, à travers ces défauts très sensibles, il avait dans les veines du vrai sang de magistrat, la tradition et l'instinct de la justice, l'horreur de la fraude, et, avec l'art de tout animer

autour de lui, des coups d'esprit et des lumières soudaines qui le faisaient souvent voir loin et juger juste (1). »

Voilà, si je ne me trompe, le langage de quelqu'un qui se pique d'écrire. Tournons quelques feuillets, et nos yeux surpris s'arrêtent sur un passage où l'auteur persifle, en termes fort élégants, la prétendue fraternité des lettres et du barreau. L'Académie vient d'entendre votre *confiteor;* mais je ne sais si vous méritez une absolution pleine et entière ; certain mot de « parenté douteuse » a frappé mon oreille. Eh bien! Monsieur, vous devriez être converti; car, avant d'avoir été l'objet d'un choix qui est un arrêt définitif, vous aviez été parfaitement jugé par vos confrères du Palais.

Il s'agit de propriété littéraire; André Chénier est en cause; voici venir un avocat qui non seulement lit des vers à l'audience, mais qui, emporté par le sujet, s'avise de parler en lettré, presque en poète. Ses contradicteurs le relèvent aussitôt de ce péché : « Je n'ai pas le coup d'aile nécessaire pour m'élever à ces sommets », dit l'un, et l'autre, lâchant le mot, s'incline devant « cet écrivain qu'on lit trop rarement (2) ». Vous êtes donc bon gré, mal gré, monsieur, un de ces avocats dont on dit : « C'est un lettré » ; coup terrible, dont tous ne meurent pas, avez-vous ajouté. Et, dans l'espèce, non seulement vous n'êtes pas mort; mais vous avez gagné votre procès. Non, cette parenté n'est pas douteuse; l'alliance est depuis longtemps cimentée dans notre compagnie, et le pacte a été maintes

(1) Notice sur Chaix-d'Est-Ange.
(2) Procès relatif aux œuvres posthumes d'André Chénier. 1876.

fois renouvelé; toute notre histoire en témoigne, quoiqu'un de vos prédécesseurs ait paru l'ignorer. A cette place où vous êtes, M. Dupin déclarait que, depuis Patru jusqu'à lui, trois avocats seulement avaient été admis à l'Académie, et il nommait Barbier d'Aucourt, Target, Lacretelle aîné. J'en demande pardon à la mémoire de M. Dupin, dont j'ai été le client, et le client reconnaissant, il n'avait pas en cette circonstance suffisamment étudié son dossier. Qu'il n'ait pas vérifié si Corneille avait effectivement plaidé à Rouen, on peut le comprendre; l'auteur de *Cinna* et des *Horaces* n'a pas été choisi par l'Académie française sur le vu de ses plaidoiries. Passe encore pour l'omission d'hommes distingués, mais moins célèbres, qui appartiennent aux siècles passés. Mais ce qui peut surprendre, c'est que les noms de contemporains tels que Portalis, Royer-Collard, Laîné, de Sèze n'aient pas fixé l'attention d'un illustre membre du barreau, qui affirmait volontiers partout la suprématie de la toge.

Avec un ton moins incisif et moins absolu, vous avez aussi, Monsieur, la juste fierté de votre noble profession, et vous chérissez les prérogatives de votre ordre. Avant d'avoir fait justice, tout à l'heure, des railleries « séculaires », je dirais surannées, qui poursuivent les avocats, vous aviez affirmé le rôle légitime et considérable qui appartient à ces princes de la parole, dans un pays où les procès des citoyens et les affaires de l'État se discutent publiquement. « Si les avocats se refusaient à la politique, ajoutiez-vous, il faudrait faire violence à leur modestie pour les y contraindre. Il ne paraît pas qu'en France, depuis soixante ans, on ait dû en venir à cette extré-

mité (1). » Monsieur, un profane ne se permettrait pas de parler des dieux, je ne dis pas avec cette irrévérence, mais avec cette familiarité! Ce passage est d'autant plus remarquable que vous avez vous-même échappé à cette contrainte. Vous auriez eu le droit de dire que, depuis M. Dupin inclusivement, vous êtes le premier avocat qui soit entré à l'Académie sans passer par la porte des assemblées politiques.

Je continue de vous citer : « La parole a eu ses flatteurs, mais, quoi qu'ils en aient pu dire, elle ne survit pas à l'occasion et au temps. C'est quand l'orateur est debout qu'il faut le saisir et le retenir tout entier; avec le dernier son qui s'échappe de ses lèvres, la fleur de l'éloquence est tombée pour jamais (2). » Certes rien ne peut remplacer l'action du véritable orateur. Mais le vent de l'oubli doit-il toujours si rapidement emporter l'écho d'une voix puissante? Si, au Palais, à la tribune, dans la chaire, il y a des succès passagers, de circonstance ou de caprice, le souvenir que laisse la parole n'est pas toujours aussi éphémère, et les fruits de l'éloquence survivent souvent à sa fleur. Les traités philosophiques de Cicéron trouvent moins de lecteurs que les *Verrines* ou les *Catilinaires*. Tite-Live, Thucydide même, vivent surtout par les harangues qui animent leurs récits. Et, dans notre littérature française, quels noms mettre au-dessus de Bossuet ou de Massillon? De toutes les grandes œuvres de l'esprit humain, les plus vivantes sont peut-être, après la poésie,

(1) Discours prononcé à la Conférence des avocats.
(2) Notice sur Chaix-d'Est-Ange.

celles qui revêtent la forme oratoire. Il n'en est pas qui laissent une trace plus éclatante et plus profonde ; mais c'est à la postérité de creuser et de féconder le sillon ouvert par la parole.

La postérité n'a pas encore réellement commencé pour M. Jules Favre. L'heure n'est pas venue où l'on pourra discerner ce qui doit durer dans cette œuvre considérable, composée de fragments encore mal assemblés et dont l'intérêt varie comme la gravité même des incidents de l'histoire contemporaine : plaidoyers d'un avocat chargé d'affaires, livres qui parfois ressemblent à des plaidoyers, brochures, conférences, discours d'un homme politique qui, presque seul, a tenu pendant plusieurs années, dans les Chambres, le drapeau de son parti. On ne saurait dire maintenant quel rang l'avenir doit assigner à M. Jules Favre dans cette pléiade d'orateurs que notre siècle a entendus. Mais nous savons, dès aujourd'hui, que nul ne l'a surpassé, peut-être égalé, pour la correction, l'ampleur, l'abondance oratoire, le développement de la période ; en charmant l'oreille, il saisissait l'imagination. Ce merveilleux artiste en parole semble se peindre lui-même, lorsqu'il adresse à ses jeunes confrères les conseils que voici : « Comment renoncer au secours décisif que nous apportent la pureté du langage, la grâce du tour, la noblesse de l'expression, la vivacité du trait, l'éclat des images, le rapprochement ingénieux des aperçus? C'est de la forme, dit-on, et notre siècle ne s'y arrête plus ; il demande avant tout des idées pratiques et précises qui peuvent se rendre sans phrases. Mes chers confrères, tenez ces maximes trop répétées pour un sophisme à

l'usage des impuissants. La beauté de la forme attirera toujours par d'irrésistibles enchantements; à elle seule elle s'impose,

Et vera incessu patuit dea. »

Et plus loin : « Nul discours ne saurait se passer de préparation ou d'étude, et c'est une suprême irrévérence vis-à-vis des auditeurs, en même temps qu'une dangereuse témérité, que de se fier aux hasards de l'improvisation. Les grands maîtres ont religieusement évité cette faute (1). »

Un illustre homme d'État étranger, qui possède le secret des victoires de la parole a glissé, parmi les pages d'une œuvre d'imagination, récent produit de ses loisirs, un axiome qui résume, complète et corrige la théorie contenue dans les quelques lignes que je viens de citer : La véritable éloquence est fondée sur le savoir (2). C'était le sentiment de votre prédécesseur. Dès son plus jeune âge il s'était mis à l'étude avec ardeur; il n'a cessé de travailler avec âpreté. Loin de compter sur les seules ressources de son génie, il s'est constamment appliqué à meubler, à orner son intelligence, et, sans perdre son originalité, il a su emprunter largement aux autres. Disciple indépendant de Jean-Jacques, subissant, peut-être à son insu, l'influence de Lamartine, — je parle de sa prose, — M. Jules Favre a exposé une partie de son plan d'étude et de son système de philosophie dans un roman autobiographique,

(1) Discours du bâtonnat.

(2) Knowledge is the foundation of eloquence. (*Endymion,* par lord Beaconsfield.)

œuvre posthume et peu connue, où, sous le nom d'Henri Belval, il garde le ton des *Confidences* du poète, en évitant la rudesse cynique des *Confessions*. On y retrouve *Saint-Preux* et *Raphaël*, le feu intérieur, le mysticisme, la rêverie, et, pour que l'analogie soit plus complète, ce livre est daté de Montreux, sur les bords du lac de Genève, tout près du bosquet de Julie, et non loin de cet autre lac si cher au chantre d'Elvire.

En l'art de dire, M. Jules Favre n'a eu qu'un maître, il n'a suivi qu'un modèle, il l'a choisi de bonne heure, l'a pris dans l'antiquité et ne l'a plus quitté.

S'il y a encore, au pays latin, des échoppes de libraire, on doit y rencontrer un vieux livre, fort laid, assez prisé jadis des humanistes, délaissé, presque ignoré aujourd'hui, œuvre d'un de ces érudits patients et obscurs qu'abritait la Sorbonne il y a deux ou trois siècles, l'*Apparatus Ciceronianus* . C'est une sorte d'arsenal où l'on trouve rangées, étiquetées, toutes les formes de langage employées par Cicéron. J'ignore si M. Jules Favre a jamais manié ce volume, mais il s'était approprié l'appareil oratoire dont disposait le plus grand des rhéteurs; et tous ces matériaux étaient si bien classés dans sa mémoire, il en usait avec tant d'habileté qu'on n'en devinait plus l'origine, et qu'on ne sentait plus l'art dans ces discours où l'art était partout (1).

Lorsqu'il cherchait un guide parmi les orateurs anciens, a-t-il hésité entre Cicéron et Démosthène? On peut en douter. Le goût pour l'antiquité grecque a traversé des

(1) *Artificiosa eloquentia.* Cic., *de Inventione,* I, 5.

phases diverses en France. Très vif après la Renaissance, assez ranimé de nos jours, il a parfois langui, ou changé d'objet. Athéniens par nos tendances d'artiste, par notre tempérament politique, nous sommes restés Latins par nos habitudes littéraires; les lettres grecques nous sont peu familières. Qu'on ne s'y méprenne pas; je parle de la foule de ceux qui, après avoir quitté les bancs du collège, n'entretiennent avec les langues mortes qu'un commerce intermittent. Il suffirait d'un coup d'œil jeté sur cet hémicycle, ou d'un regard tourné vers les conseils du gouvernement, pour me rappeler que la France est toujours riche en philologues hellénistes. Ce n'est plus à Londres seulement qu'on arrive aux postes les plus élevés de l'État après avoir commenté Homère ou traduit Aristote.

Quelle que fût l'étendue de l'érudition de M. Jules Favre, ce n'est pas sur les bords de l'Ilissus qu'il alla prendre un modèle d'éloquence. L'énergique simplicité de Démosthène était moins faite pour l'attirer que le luxe oratoire de Cicéron. Certes, la forme est belle chez le premier, mais il a plus de force que d'abondance, plus de précision que d'ampleur, et le pathétique attendrissant fait défaut. Enfin l'homme est moins sympathique : ceux qui n'ont jamais eu qu'une connaissance sommaire du caractère et de l'œuvre du tribun de l'Agora, qui n'ont qu'un vague souvenir de sa lutte avec Eschine ou de ses invectives contre Philippe, conservent une impression peu favorable, nourrissent, si l'on veut, certains préjugés. On se rappelle confusément certaines rixes dont Démosthène n'est pas sorti à son honneur; un soupçon de vénalité pèse sur lui;

son patriotisme a eu des éclipses : il a fui à Chéronée. La vie de Cicéron, malgré ses taches, reste plus pure; sa figure est plus attrayante, mieux faite pour charmer un jeune Français qui se destine au barreau et qui rêve de politique, un enfant de Lyon, la plus latine peut-être de nos vieilles cités.

Je n'essaierai pas d'établir entre Cicéron et le confrère que nous avons perdu un parallèle que M. Jules Favre n'aurait pas permis d'entreprendre. Mais, dans la vie de ces deux orateurs, de ces deux citoyens mêlés aux évènements de temps si troublés, on peut signaler de remarquables analogies, et des contrastes frappants.

Encore adolescent, Cicéron débute au Forum en s'attaquant à la toute-puissance de Sylla, exemple de hardiesse que plus tard, dans son traité *des Devoirs* (1), il rappelait à son fils avec un légitime orgueil. — Déjà homme, mais encore peu connu, Jules Favre se révèle en affirmant sa foi politique devant la Cour des Pairs, sans chercher aucun voile, aucune périphrase. C'était honorable ; mais défendre Roscius contre l'affranchi du dictateur, c'était plus périlleux. — Cicéron a rendu à son pays d'éclatants services; il a eu ses illusions, ses erreurs, il a parfois fait fausse route. Après avoir trouvé César dans le camp de Catilina, il s'est laissé aller à subir le charme du vainqueur de Pharsale; puis, cédant à un entraînement moins explicable, il a contribué à ressusciter César dans la personne du jeune Octave. Il a tout expié sous la hache des licteurs

(1) Ut nos, et sæpè alias, et adolescentes, contra L. Sullæ dominantis opes pro S. Roscio Amerino fecimus. (*De Officiis*, II, 14.)

d'Antoine. C'était la tête du dernier champion des libertés de Rome que les meurtriers de Cicéron clouèrent à la tribune, et la tribune fut fermée pour jamais.

Jules Favre a été moins variable en ses desseins. Échappant à certains entraînements de l'ambition, il ignora les faiblesses de la vanité. A travers les vicissitudes et les épreuves de sa vie, il garda la devise arborée par Henri Belval : déiste et républicain. Hélas ! il n'a pas eu cette suprême fortune de pouvoir, après son Consulat, monter au Capitole pour jurer qu'il avait sauvé la patrie !

J'ai vu « cet homme foudroyé qui gardait les apparences de la vie » ; j'ai vu ce masque tragique où le sourire ne brillait plus ; cette haute taille que les soucis avaient courbée ; j'ai entendu cette voix restée mélodieuse, mais dont l'harmonie ne pouvait cacher une mélancolie profonde. Je comprenais que cet homme pliait sous le poids d'une tristesse incurable. Il portait le deuil de cette France dont il n'avait pu atténuer la défaite, et qu'il n'avait pas pu préserver de la mutilation, et je m'inclinais devant cette douleur que je ressentais et qui reste imprimée au fond de mon cœur parmi toutes celles qui m'ont frappé.

Dans quelques-uns de vos écrits vous avez, Monsieur, souligné d'un trait doucement railleur l'abus que l'école de Rousseau a fait du mot *sensibilité;* il fut un temps où chacun aspirait à passer pour sensible. Jules Favre était réellement doué de cette disposition généreuse qui répond aux plus délicats mouvements de l'âme humaine; elle lui a inspiré quelques-uns de ses plus beaux effets oratoires; poussée peut-être jusqu'à l'excès, elle ôtait la simplicité à son style; elle a été un écueil pour l'homme d'État. Enthou-

siaste, sympathique à toutes les souffrances, presque crédule parfois, il s'incarnait en quelque sorte dans les causes qu'il défendait. On l'a vu aussi s'éprendre pour des thèses erronées, faire vibrer la corde de l'indignation avant de s'être assuré si la note était juste, et, dans l'entraînement d'une ardeur qu'il ne savait pas modérer, dépasser le but que son bon sens et sa droiture n'auraient pas voulu franchir. Mais, plus véhément que passionné, il n'eût jamais traduit par des actes les écarts de sa parole; son esprit d'équité avait des retours certains.

Qu'on me permette d'apporter ici des souvenirs personnels : une question de propriété littéraire venait d'être soumise au juge; elle a soulevé quelques débats, quoique la nature du sujet ne permît pas à la discussion d'atteindre ces hauteurs où nous l'avons vue portée sur les ailes d'André Chénier. Dans un mémoire rédigé à cette occasion, à côté des signatures de Berryer, de Marie, d'Hébert, d'autres encore; — je ne puis nommer ici celui qui portait la parole (1), il m'entend, et si j'essayais de le désigner en exprimant les sentiments que je professe pour lui, il s'offenserait peut-être d'une apparence de flatterie; — dans ce mémoire, je trouve une page loyale et vigoureuse écrite et signée par M. Jules Favre. Le nom qui vient ensuite, c'est le vôtre, Monsieur; vous l'avez peut-être oublié; vous avez depuis rédigé des consultations bien autrement importantes et qui ont fait plus de bruit dans le monde; mais j'ai, moi, des raisons particulières pour me souvenir de celle-ci. Je n'oublie pas non plus qu'un jour,

(1) M. Dufaure.

à propos de lois d'exil, la voix de Jules Favre se fit entendre pour exprimer en termes éloquents les mouvements généreux de son cœur.

Vous avez, Monsieur, mis en lumière tout ce qu'il y avait de noble dans le caractère de ce puissant orateur, et je m'aperçois que je cours grand risque de répéter et d'affaiblir ce que vous avez su dire si heureusement. Mais c'est mon lot aujourd'hui de vous chercher un peu noise, et je vais essayer de vous mettre en contradiction avec vous-même, à propos d'une épithète qui m'a causé quelque étonnement; car personne mieux que vous ne connaît la valeur des mots. L'esprit de sacrifice, avez-vous dit, vertu dangereuse! Dangereuse! pour qui? est-ce la contagion que vous redoutez? Ah! rassurez-vous. Mais écoutez ceci. C'est le bâtonnier Jules Favre qui parle en 1860 :

« Dans tous les temps, l'avocat s'enorgueillit d'un glorieux privilège et se porte résolûment au secours du droit partout où le droit est menacé par la force triomphante. Dédaigneux de plaire, insoucieux du péril, il met sa gloire à se dévouer et sa plus haute fortune à sacrifier les avantages dont les hommes se montrent ordinairement le plus jaloux. »

Et voici maintenant ce qu'en 1872 disait un autre bâtonnier :

« Il est des occasions tragiques où, la force empruntant le masque de la justice, l'avocat vient réclamer sa place auprès des victimes; c'est le plus sacré de nos devoirs, et je ne sache pas que dans aucun temps nous l'ayons déserté.

..... Nous avons déposé, pour ne pas les avilir, ces insignes de notre état, cet antique costume qui, dans nos

traditions, représente la liberté de parler et de défendre; mais de ces traditions respectées nous avons gardé les enseignements que nos devanciers nous ont transmis, et que, s'il plaît à Dieu, nous laisserons à ceux qui viennent après nous, la pitié pour le malheur, la haine de toutes les tyrannies, le mépris de toutes les violences. »

Ceci n'est pas un précepte, Monsieur, c'est un récit, c'est un exemple, un grand exemple, et c'est vous qui l'avez donné. Fasse le ciel que vos successeurs n'aient pas à le suivre et que ces jours terribles ne reviennent jamais!

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Sæcula! nos certe taceamus (1).....

Que cette page soit rayée de l'histoire! Puissent les siècles futurs refuser d'y croire! — Des souvenirs de cette sinistre époque je ne voudrais retenir que la mémoire de votre courageux dévouement. Vous avez démontré comment il faut pratiquer l'esprit de sacrifice, et si vous le traitez de vertu dangereuse, c'est que vous savez braver le danger, tous les dangers, l'histoire de votre bâtonnat le prouve. Oui, l'esprit de sacrifice, c'est la vertu et c'est le courage; les deux mots étaient synonymes à Rome: *virtus!* Certes il y a des degrés, des formes diverses. « M. le Prince, dit Saint-Évremont, avait la grandeur du courage, M. de Turenne une valeur assurée. » Mais certaines nuances qu'on a voulu établir n'auraient pas été admises par les bons juges. Et puisque nous voici ramenés au XVIIe siècle, et on y revient naturellement quand on cherche de grandes

(1) *Statius. Sylvarum* l. V., c. II, v. 88.

idées exprimées en beau langage, prenons le sentiment du cardinal de Retz :

« Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a dans notre siècle quelqu'un de plus intrépide que le roi Gustave et Monsieur le Prince, je dirais que ç'a été Molé, premier président. »

La prétendue distinction entre le courage civique et la valeur guerrière est de date récente et ne sert le plus souvent qu'à masquer les transactions avec la conscience et le devoir. Et s'il fallait ajouter un autre exemple à ceux que vous avez pu donner de cette unité, de cette simplicité du courage, je le trouverais dans votre famille : votre frère n'a-t-il pas été blessé lorsqu'il faisait en soldat son devoir de citoyen (1)?

Je viens de prononcer le nom de votre frère, Monsieur. J'avais espéré parler devant votre mère. Vous aviez reçu d'elle ces grandes leçons que plus d'une fois vous avez su mettre en pratique. Depuis de longues années, vous étiez le compagnon assidu, infatigable de sa vieillesse aveugle ; elle était la seule joie, l'âme de votre foyer. Je sais que de telles douleurs doivent être entourées d'un respectueux silence. Je n'ajoute qu'un mot, dernier hommage rendu à celle qui avait su vous instruire et vous guider : l'Académie a voulu honorer en vous l'art de bien dire et le courage de bien faire.

---

(1) M. Émile Rousse, blessé dans les rangs de la garde nationale le 12 mai 1839.

DISCOURS

DE

M. SULLY PRUDHOMME

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 23 MARS 1882, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DUVERGIER DE HAURANNE.

Messieurs,

Le sentiment qui domine aujourd'hui dans mon cœur est un orgueil que j'aurais mauvaise grâce à dissimuler. L'humilité n'est pas toujours de mise; elle ne saurait être chez votre élu ni bien sincère, car il a dû lui-même se désigner à votre choix, ni bien décente, car il ne lui siérait pas de déprécier en sa personne ce que vous avez jugé digne de votre plus haute récompense.

En briguant vos suffrages, les uns vous demandent la suprême consécration de leur renommée déjà faite; d'autres, et je suis de ceux-là, vous sollicitent de leur prêter la vôtre, et de communiquer d'emblée un lustre subit à leurs travaux. Le plus généreux bienfait de votre institution est de

rassurer l'écrivain qui ne s'adresse pas à la foule et de l'encourager dans la poursuite de son idéal austère ou discret. Il sait que, s'il n'a reconnu et souhaité pour juge que l'élite, ce juge ne lui manquera pas, car vous siégez assez haut pour embrasser du regard toutes les productions de l'esprit et n'en laisser aucune échapper à votre protection. Vos arrêts imposent à tous l'estime des formes littéraires qui ne sont goûtées que d'un petit nombre. Tel est le service éminent que vous rendez au genre de poésie dans lequel je me suis exercé.

Si j'avais seulement à vous remercier, ma tâche serait aisée; en accomplissant ce devoir j'en accepte un autre, non moins cher, mais beaucoup plus difficile à remplir. Vous confiez à votre nouveau confrère l'éloge de celui que vous perdez, et le hasard d'une succession toujours imprévue rend votre confiance parfois bien téméraire.

Ne faut-il pas en effet qu'aujourd'hui un poète (car vous m'enhardissez à m'attribuer ce beau nom) apprécie devant vous la vie et l'œuvre d'un écrivain politique? Ne faut-il pas qu'il oublie ce qu'il connaît le mieux pour vous entretenir de ce qu'il a le moins approfondi? La politique, il est vrai, émeut au fond de nos cœurs la fibre la plus humaine, car elle se propose de concilier les deux caractères les plus essentiels de notre espèce, qui sont d'être à la fois sociable et libre, problème aussi impossible à éluder que malaisé à résoudre. Mais, bien qu'à ce titre elle ait inspiré à nos plus grands poètes l'enthousiasme et l'indignation qui font les vers, et que plusieurs d'entre eux aient mis leur génie à son service, vous souririez sans doute si je saluais en elle une dixième Muse.

Ce n'est pas elle, heureusement, que vous chercherez dans mon discours. Non que votre compagnie soit indifférente à la politique; s'en désintéresser, ne serait-ce pas se désintéresser du sort de la patrie? Mais vous exigez toujours que, pour se faire agréer de vous, le publiciste ou l'homme d'État ait su revêtir ses opinions, quelles qu'elles soient, d'une forme oratoire ou littéraire qui fasse honneur à la langue française. Et, s'il a mis à profit sa connaissance des ressorts de la vie sociale et sa longue expérience des intérêts qui rapprochent et divisent les hommes pour se faire historien, vous aimez à couronner dans ses ouvrages l'étude la plus noble et la plus difficile par son objet qui est l'humanité. Ce sont de pareils titres, Messieurs, qui recommandaient M. Duvergier de Hauranne à vos suffrages.

Vous ne sauriez espérer que j'épuise en une heure l'histoire d'une carrière d'un demi-siècle remplie par les travaux d'un esprit éminemment actif. Votre attente ne sera donc point déçue si je me borne à vous rappeler les parties de son œuvre les plus intéressantes pour les lettres qui sont votre premier souci. Votre curiosité ne sera pas non plus frustrée si j'essaie de montrer l'homme dans l'écrivain et d'honorer en lui les qualités plus intimes, chères à ses proches et à ses amis, car votre compagnie est, je le sens déjà, comme une sorte de haute famille à qui rien du cœur des siens n'est indifférent.

S'il m'a fallu limiter l'étude d'une vie aussi pleine, ce n'est pas d'ailleurs que les documents m'aient fait défaut. Ancien condisciple du fils aîné de M. Duvergier de Hauranne, j'ai eu la précieuse fortune d'être amicalement in-

troduit dans le sanctuaire, aujourd'hui désert, de ses méditations. J'ai vu là ses livres, ses manuscrits, ses notes innombrables, le pupitre élevé où il écrivit jusqu'à ses derniers jours, debout comme un lutteur. Il m'a semblé sentir autour de moi toutes ses pensées lui survivre et veiller encore, peuple invisible et muet, dans le lieu même où elles sont nées.

La retraite où un esprit laborieux, un cœur droit ont sans défaillance concouru à la recherche de la vérité, au culte du bien, inspire à l'âme un pieux recueillement; elle en sort meilleure et plus fidèle à sa propre tâche. Telle est l'impression que j'ai rapportée de cette visite et sous laquelle je demeure en venant esquisser devant vous à grands traits le passé de M. Duvergier de Hauranne.

Il naquit en 1798. Sa famille, originaire de Bayonne, avait fourni à cette ville, depuis le seizième siècle, des maires, des échevins, des syndics, et s'était plus tard établie à Rouen; c'est là qu'il fut élevé. Sa volonté fut de bonne heure exercée, car il ne dut guère compter que sur lui-même pour parfaire son éducation. Son père, député sous la Restauration, tout entier aux affaires, ne le dirigeait qu'à peine, et sa mère mourut trop tôt pour son enfance souffreteuse. Elle fut toutefois suppléée dans ses soins, autant qu'une mère peut l'être, par une tante, Mme Quesnel, femme très distinguée.

De précieuses lettres de M. Duvergier de Hauranne à cette tante m'ont été communiquées, et j'y ai puisé des renseignements pleins de saveur sur ses premiers voyages et le premier éveil de ses idées littéraires et politiques. Nous le trouvons à Paris de 1818 à 1820, élève de l'École

de droit. Une recommandation bien inattendue l'y avait précédé.

Il était petit-neveu du fameux abbé de Saint-Cyran, directeur de Port-Royal. Paris, au commencement de ce siècle, comptait encore un grand nombre de Jansénistes, surtout dans le quartier des écoles parmi les savants, les hommes de loi. Ils ont presque tous disparu aujourd'hui; on m'a dit qu'un vieux chiffonnier dépositaire, malheureusement ignoré, des reliques de la communauté, est mort il y a sept ou huit ans. On sait combien l'étudiant, récemment affranchi de la discipline étroite des collèges, goûte avec passion les prémices de sa liberté. M. Duvergier de Hauranne ne se piquait point d'une rigoureuse exactitude aux leçons. Un jour l'un de ses professeurs lui fit demander de venir le voir. L'élève qui s'attendait à quelque semonce ne répondit pas sans appréhension à cet appel. Mais, à sa grande surprise, le maître l'accueillit avec une politesse voisine de la déférence, et, loin de le réprimander, lui exprima le désir qu'il avait eu de voir le petit-neveu de l'illustre abbé de Saint-Cyran. Bien plus, jaloux de son impartialité, il crut que sa conscience l'obligeait à se récuser quand le jeune Duvergier de Hauranne se présentait aux examens, tant sa vénération pour ce nom était profonde! Tous les examinateurs heureusement ne partageaient pas ce scrupule, et notre étudiant put obtenir ses diplômes.

Si j'ai rappelé la parenté de M. Duvergier de Hauranne avec l'abbé de Saint-Cyran, c'est qu'il n'est pas sans intérêt de comparer entre eux deux hommes d'une même famille à plusieurs siècles de distance. On éprouve combien les mœurs et les lumières de deux époques diffé-

rentes ont pu chez eux diversement influer sur le même sang, et cette double épreuve nous les fait mieux connaître l'un et l'autre.

Supposons donc un instant que l'abbé de Saint-Cyran soit né à la fin du siècle dernier; qu'au lieu de s'être préparé par un commentaire opiniâtre de saint Augustin à la direction des consciences, qui est une sorte de gouvernement, il ait, comme son petit-neveu, fait son apprentissage politique en étudiant l'histoire d'Angleterre et trente ans seulement après la révolution française.

Figurons-nous qu'au lieu de recevoir sans discussion la croyance établie, il ait assisté avec indépendance aux leçons de Jouffroy, de Cousin, et pénétré, avec ces guides sagaces, la philosophie de Kant et de Reid.

Imaginons qu'au seuil de sa carrière il ait, au lieu de Jansénius, rencontré, comme son petit-neveu, Stendhal et Désaugiers, et qu'enfin, au lieu de n'avoir quitté Bayonne que pour Louvain, il ait pu comme lui courir le monde, visiter Londres, Rome, Athènes.

Nous aurons, n'en doutons pas, ressuscité un Duvergier de Hauranne très peu différent du nôtre. L'abbé de Saint-Cyran nous apparaîtra comme un ardent et pur parlementaire, peut-être même comme un austère républicain. Ne dit-il pas en effet quelque part : « Les grands sont si peu « capables de m'éblouir que, si j'avais trois royaumes, je « les leur donnerais à condition qu'ils s'obligeraient à en « recevoir de moi un quatrième dans lequel je voudrais « régner avec eux; car je n'ai pas moins un esprit de prin- « cipauté que les plus grands potentats du monde. » N'est-ce pas là revendiquer avec hauteur sa part de souverai-

neté, et en réclamer l'exercice au nom d'une égalité qui, pour être chrétienne, n'en est pas moins impérieuse? « Si « nos naissances sont différentes, dit-il ensuite, nos cou- « rages peuvent être égaux. » Mais ne vous alarmez, Messieurs, ni ne vous réjouissez de cette fierté démocratique; il ne rêve l'égalité des droits que pour les élus dans le ciel. Ce n'était pas au ciel, mais bien ici-bas, que son petit-neveu aspirait à voir triompher ses doctrines libérales; et cette différence des ambitions marque bien la différence des temps.

Nous venons de voir, par un jeu de l'imagination, l'âme de Saint-Cyran émigrer à travers deux siècles pour se survivre en quelque sorte dans notre contemporain. Si par une fiction inverse nous transportons celui-ci au dix-septième siècle, nous reconnaîtrons qu'il n'aurait guère qu'à changer de visage et d'habit pour y jouer le personnage du célèbre abbé. Sainte-Beuve nous dit en effet que : « Tout en s'inquiétant fort de la vérité théologique, M. de « Saint-Cyran voyait les choses du salut plus en dehors « des livres et de la science que ne les voyait Jansénius. » C'est-à-dire que chez lui, comme chez son neveu, l'action primait la spéculation. Il appréciait comme lui les idées surtout par leur rapport à la pratique.

En un mot ils n'étaient ni l'un ni l'autre des rêveurs; à défaut de leurs doctrines, leur extraordinaire puissance de travail en ferait foi. Notre Duvergier de Hauranne, à Port-Royal, eût donc pu fort bien suppléer l'autre. Sa droiture qui fût aisément devenue rigide, son intégrité scrupuleuse, son penchant à réformer plutôt qu'à subir, tout en lui l'eût naturellement prédisposé à la direction des con-

sciences. Dans cette fonction délicate il ne lui en eût pas plus coûté qu'à M. de Saint-Cyran, d'appliquer la règle aux grands et de maintenir sa fierté devant leurs menaces. Il eût trouvé, comme lui, dans son tempérament des ressources contre la complaisance, car il ressemblait à son grand-oncle par son caractère comme par sa constitution physique même. « Il n'y avait, dit Sainte-Beuve, « en M. de Saint-Cyran rien de moelleux, mais les nerfs « mêmes en ce qu'ils ont souvent de plus mêlé et d'inex- « tricable. » Ajoutez à ce trait que l'esprit de principauté, que s'attribuait le Janséniste et qui n'était pas étranger à son petit-neveu, ne va pas sans quelque âpreté d'humeur.

Il est probable qu'au dix-septième siècle la foi eût assez facilement conquis M. Duvergier de Hauranne à la vie religieuse.

Comme tous les hommes d'action il ne pouvait supporter le doute, car le doute c'est l'indécision. Il lui fallait une solution immédiate au problème de la destinée humaine; la plus noble le satisfit bientôt. Sur les bancs de la Sorbonne où régnait alors la philosophie des maîtres fameux que j'ai nommés, il épousa sans retour le spiritualisme servi par l'éclectisme et il y trouva le repos de la conscience. Il était de ces intelligences avides de voir clair qui renoncent à la profondeur en haine de l'obscurité. C'est que l'évidence, hélas! pareille à la lumière, ne s'attache qu'à la surface des choses et en laisse le fond dans la nuit.

Ce parallèle a mis en relief les dons naturels de M. Duvergier de Hauranne; je voudrais vous rappeler l'usage qu'il en fit pendant sa longue carrière.

Nous l'avons laissé passant ses examens de droit. La jurisprudence, à vrai dire, ne le prenait pas tout entier. Cédant aux séductions d'une société de jeunes gens fort dissipés, il paya son tribut à la littérature légère. On chantait beaucoup alors. En dépit de récents désastres, le génie gaulois n'était pas encore attristé chez les Français. On avait une immense réserve de gloire à épuiser, et malgré leur deuil les vaincus se laissaient un peu consoler de leur dernière défaite par leur affranchissement.

Il se fit admettre à la réunion du Caveau; cette académie de la gaieté française était alors fort prospère. Il y rencontra Désaugiers, les deux spirituels auteurs des *Soirées de Neuilly,* Dittmer et Cavé, et quelques auteurs dramatiques dont les noms ne sont pas oubliés, tels que Ramond de la Croisette et Mazères. Mérimée fut de ses amis. La passion du théâtre s'empara de lui : il faisait queue, tous les jours, pendant des heures entières, pour entrer au parterre de la Comédie-Française, où l'on se tenait debout. Ce n'est pas là toutefois qu'il prit ses inspirations pour composer les deux ou trois vaudevilles dont il est l'auteur, mais dont la valeur était bien rassurante pour son avenir d'homme d'État. Le théâtre, c'est l'action, et plus d'un homme d'action s'y est d'abord essayé par instinct.

Il était temps que M. Duvergier de Hauranne s'arrachât à cette vie peu faite pour le préparer à sa véritable destinée. Il se mit à voyager. De 1820 à 1826, il fit deux séjours prolongés en Angleterre, visita le midi de la France, la Belgique, la Hollande, la Suisse à pied avec M. Beugnot, l'Italie, en compagnie de Stendhal, de Delécluze et du guide le plus précieux, Ampère. Partout il apportait à l'examen

des monuments, des lois et des mœurs, une curiosité très sincère, parfois même singulièrement passionnée, car je lis, dans le journal manuscrit de son premier voyage à Rome, cette phrase qui sied à un historien et que nul artiste, non plus, ne désavouerait : « Je n'ai point encore osé « visiter ces lieux (le forum et le Colisée) consacrés par de « si grands souvenirs; ils m'inspirent un respect, je dirais « presque une frayeur dont je ne puis me rendre compte. » Mais l'Angleterre devait surtout, par le puissant intérêt qui s'attache à ses institutions, captiver et instruire cet esprit essentiellement politique. L'influence des impressions qu'il y reçut fut décisive sur son avenir.

« Mes opinions, écrivait-il à sa tante, se sont étrange- « ment modifiées depuis que je suis en Angleterre..., il « me prend des moments de désespoir où je désirerais, « pour les Bourbons comme pour nous, qu'ils fussent « restés en Angleterre, puisque malgré leurs bonnes in- « tentions ils ne peuvent nous assurer cette tranquillité « dont nous avons tant besoin. »

Son second voyage d'outre-Manche, où, de Londres, il alla explorer l'Irlande et l'Écosse avec MM. de Montalivet et de Montebello, devait achever de renouveler toutes ses vues. On peut dire que chez M. Duvergier de Hauranne le parlementaire a pris naissance sur le sol anglais. Sa collaboration au *Globe* date de cette époque; elle est trop importante pour que je ne m'y arrête pas. Il fut l'un des premiers rédacteurs de cette feuille généreuse où, sous l'inspiration modératrice de MM. Guizot, Cousin, Villemain, de Barante et de Broglie, une élite à la fois ardente et sensée, enthousiaste et sérieuse, de jeunes écrivains qui

sont tous devenus célèbres, fit ses premières armes. J'aime à vous rappeler cette milice qui a fourni à votre compagnie plusieurs de ses membres. Bien que le *Globe*, à son origine, ne fût pas un journal politique, il servait le libéralisme en opposant à la littérature impériale encore souveraine, un esprit d'émancipation qui devait bientôt prévaloir dans toutes les expressions de la pensée. La poésie surtout secoua de ses ailes toute entrave et reprit librement son vol. M. Duvergier de Hauranne s'associa si vaillamment à cette révolution littéraire, que vous me permettrez d'essayer d'en bien comprendre toute la portée pour ne pas amoindrir la part d'honneur qui lui en revient. « Le goût, en France, attend son 14 Juillet », écrivait M. Vitet dans un remarquable article sur le romantisme. L'affranchissement du goût, Messieurs, est en réalité contemporain de la Révolution française. C'est André Chénier qui, par le seul battement de son cœur, par la seule respiration de son génie, rompit le premier les lisières de l'imitation classique.

Oui, la sincérité littéraire, qui est la naturelle conformité de l'accent à l'émotion, se retrouve enfin, pour la première fois, dans ses vers, après un siècle de fausse imitation. Sa mort devait, pour la poésie, reculer la délivrance du langage jusqu'à l'avènement de Lamartine, d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, d'autres encore, mais surtout d'un poète d'une trempe sans égale dont le nom vénéré est sur vos lèvres.

Jusque-là une solennité fastidieuse alanguissait le style sous prétexte de l'élever. On ne peut, en effet, s'élever sans perdre pied, et, si l'on ne consent pas à redescendre,

on oublie bientôt le sol résistant où s'appuie le monde solide et coloré pour ne se complaire que dans les régions où la vie manque de l'air respirable. Là les sens s'émoussent et deviennent moins exigeants, mais la passion, séparée du sang qui la fait palpiter, déclame au lieu de crier; le sentiment se subtilise et, en planant, se refroidit. En un mot l'abstraction supplante la vie, la convention supplante la nature. L'erreur des poètes du commencement de ce siècle était d'imposer au style une noblesse constante qui prétendait au sublime, et en était la négation même. Le sublime, en effet, ne peut être soutenu; il est par essence intermittent, car il implique un soudain changement de niveau qui nous fasse sentir la profondeur ou l'élévation. Dès qu'il dure, il décourage l'attention surmenée, et il ennuie. Le romantisme est, au fond, une insurrection contre le genre ennuyeux, le seul mauvais, selon Voltaire. M. Duvergier de Hauranne devait être, plus que personne, ennemi de ce genre-là. Il fut, dans la critique, un des plus résolus champions de la nouvelle école; il la soutenait avec moins de réserve que la plupart de ses collaborateurs qui, à vrai dire, la protégeaient contre les excès de ses plus fougueux partisans. J'éprouve une surprise attendrie à voir tous ces écrivains que leurs aptitudes vouaient à la politique et à l'histoire, prendre en main les intérêts des lettres pures, de la poésie; nous sommes aujourd'hui peu habitués à recruter des alliés de cette sorte. Nous n'en trouvons plus guère; peu s'en faut que la poésie lyrique n'intéresse plus que ses adeptes. A l'époque où paraissait le *Globe*, il y avait, au contraire, correspondance et sympathie entre la na-

tion et ses poètes. Les mêmes sentiments inspiraient la Muse et lui assuraient des échos. D'une part l'Empire, à la fois oppressif et glorieux, avait, après sa chute, laissé dans les esprits une exaltation générale et, en quelque sorte, habituelle; un souffle d'épopée, où se mêlait un soupir de délivrance, soulevait encore toutes les poitrines. D'autre part les études historiques, en se transformant, renouvelaient la vision du passé; le moyen âge surtout, récemment découvert, enrichissait l'imagination de vives couleurs et de figures saillantes. La poésie était alors passionnée, expansive, et partant populaire.

Une vingtaine d'années plus tard, le public commençait à s'en détacher, et pendant toute la durée du second Empire le divorce s'accomplit. Les poètes ne tentèrent même pas de reconquérir l'attention d'une foule qu'on ne savait que trop bien amuser, et, tandis que le plus grand d'entre eux gardait et nourrissait le feu sacré dans l'exil, chacun des autres en cachait avec jalousie une étincelle dans son âme. Les poètes se retirèrent sur le Parnasse. Cette retraite où ils se recueillirent, en les séparant du peuple, les rendit à la fois moins enthousiastes et plus raffinés. Ils concentrèrent tout leur amour exclusivement sur leur art pour en approfondir les secrets, et, par certaines recherches de formes très savantes dont les initiés seuls pouvaient jouir, ils se donnèrent le fier plaisir de rendre leurs œuvres inaccessibles aux profanes. Le culte de la versification ne pouvait que profiter à la poésie, car il n'y a pas d'exemple d'un vers mal fait qui soit poétique, ni d'un vers vraiment bon qui ne soit beau.

La lyre que nous reçûmes de ces artistes consommés

sortit de leurs mains rigoureusement construite et bien accordée. Quel usage en feront ceux qui la tiennent? Persisteront-ils à demeurer étrangers aux passions qui agitent le monde autour d'eux, ou se feront-ils, par une réconciliation désirable, les interprètes de la pensée moderne dans ses plus récentes conceptions de l'univers et de la destinée humaine? Je souhaite ardemment cette réconciliation et je ne désespère pas de la voir un jour s'accomplir; mais les poètes forment encore une famille isolée au milieu d'une société qui peut vivre sans eux et dont ils ne peuvent se passer. Leur condition n'y est pas devenue favorable. En échange du pain quotidien qu'ils sont inhabiles à pétrir, ils offrent une fleur de luxe dont le parfum n'est sensible qu'à l'âme. Toutefois, si cette fleur est dédaignée, parce qu'elle n'apaise pas la faim, elle n'est pas méprisée, car on sent par instinct qu'elle est le plus délicieux produit de la culture humaine, et que c'est la tyrannie seule des besoins inférieurs qui en rend l'utilité secondaire. Au fond toute l'industrie, avec ses machines les plus puissantes et les plus ingénieuses, ne vise qu'à l'entière libération de l'esprit par l'asservissement des forces physiques; on ne fait des machines qu'afin de pouvoir faire autre chose. C'est grâce à ces dociles esclaves que l'humanité pourra s'adonner à la recherche du vrai pour lui-même et à la création du beau, à la science et à la poésie dans sa plus large acception. Vu de haut et dans son plus distinctif caractère, l'homme n'est-il pas un poète qui travaille à s'affranchir de la brute? La dignité de la poésie ne fut jamais mieux comprise qu'en 1830.

M. Duvergier de Hauranne définit à merveille le roman-

tisme : « C'est la liberté, c'est l'imitation directe de la « nature, c'est l'originalité... Il convient toujours mieux « de copier la nature que des copies de la nature, de « recevoir l'impulsion de son temps que celle d'un autre, « de créer que de reproduire... La vérité, tel est le but « vers lequel nous marchons à grands pas, et, après « avoir éclairé la politique et la religion, elle ne res- « tera pas exclue de la seule littérature... L'ennemi, c'est « la routine. Ici, comme partout ailleurs, l'ancien régime « lutte contre le nouveau, la foi contre l'examen. » J'extrais ces passages de ses articles du *Globe*, tout pleins d'une verve caustique dont le bon sens fait la puissance. La devise des romantiques, la formule qui résume leur programme est, selon lui, la suivante : « Asservissement aux « règles de la langue, indépendance pour tout le reste. »

Ai-je besoin de rappeler, Messieurs, que, dans ces professions de foi romantiques, votre compagnie, gardienne prudente des traditions dont elle a le dépôt, est traitée avec un de ces dédains juvéniles dont le caractère est de ne pas durer plus longtemps que votre rancune?

La plupart des articles où j'ai puisé les citations précédentes sont consacrés au théâtre, qui avait encore toute sa prédilection. Admirateur et ami de Victor Hugo, il ne ménageait guère les adversaires du grand initiateur qui débutait alors. On devine avec quels transports il applaudit *Hernani,* où les principes du romantisme devaient bientôt trouver l'application la plus hardie. Cinquante ans après, ses mains affaiblies pouvaient, mêlées aux nôtres, applaudir encore le triomphe, définitif cette fois, de la cause qu'il avait si impétueusement défendue. Mais nous, les

derniers venus, qui jouissons paisiblement du bénéfice des luttes passées, nous n'en ressentons plus les âpres émotions. Il n'en est resté pour nous que les avantages, et dans nos cœurs une infinie gratitude envers le héros de la bataille. Je ne puis me refuser la joie et l'honneur de remercier ici, au nom de tous les poètes de ma génération, le maître de qui nous relevons tous. Il a étalé au grand jour, sur la place publique, avec une témérité magnanime, le vocabulaire entier du peuple français, et il a dit aux poètes : Choisissez maintenant. C'est à nous d'y choisir, mais du moins notre choix ne connaît plus de prohibitions arbitraires. Désormais l'inspiration peut nous manquer, non les ressources pour la traduire.

Après avoir combattu, au *Globe,* en critique plein de sens, de courage et de verve, pour la cause de la liberté dans les lettres, M. Duvergier de Hauranne y donna, jusqu'en 1830, beaucoup d'études politiques de la plus sérieuse valeur. Il convient de signaler, au premier rang, ses lettres sur les élections anglaises qui firent pendant plusieurs semaines le succès du journal. Toutes ses qualités s'y rencontrent ensemble à un haut degré; l'observateur s'y montre aussi sagace que l'écrivain y est vif et spirituel. Ses lettres sur la situation de l'Irlande, que la crise actuelle rend particulièrement intéressantes à relire, ne furent pas moins remarquées. C'est dans le *Globe* qu'il commença la publication des nombreux écrits par lesquels il initia la plupart de nos hommes d'État d'alors au jeu des institutions anglaises.

La vie politique de M. Duvergier de Hauranne ne devait commencer qu'en 1831, lors de sa première élec-

tion de député à Sancerre, mais ses relations l'y préparèrent de très bonne heure. Dès 1822 il fréquentait les salons de Paris les plus recherchés, celui de Mme la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, et celui de Mme de Serre. Bien qu'il eût alors vingt-cinq ans à peine, ce qui l'attirait dans les réunions du monde, c'était beaucoup moins les fêtes que le commerce des hommes distingués.

Il déclare dans une lettre à sa tante qu'il se rend au bal comme au ministère, par devoir et non par plaisir. « C'est, « dit-il, un temps de liberté pour les filles, un temps d'es- « clavage pour les jeunes gens. » Parole d'un jeune homme assurément sérieux. Et il ajoute ce trait caractéristique de l'époque : « J'ai vu, de mes propres yeux, l'ultra-marquise du faubourg Saint-Germain *balancer* avec le plébéien libéral de la Chaussée d'Antin, et le fils d'un membre de l'extrême gauche *chasser croiser* avec la femme d'une ganache de l'extrême droite. »

Son entrée dans la haute société d'alors lui profita. La raison si ferme et si droite du duc de Broglie, qui devint un de ses plus chers amis, les belles et saisissantes formules politiques de Royer-Collard, l'eurent bientôt séduit; il devint le disciple zélé de ces hommes éminents. Par son goût pour les études historiques et par le fond grave de sa pensée toujours préoccupée des principes, il était acquis d'avance au groupe des doctrinaires. L'enseignement de MM. Guizot et Villemain, ses amis, le passionna.

En relatant les influences qui décidèrent de son avenir politique, je n'ai garde d'oublier son mariage qui détermina son établissement dans le Cher où il fut élu huit fois député. Certes, M. Duvergier de Hauranne, s'il m'enten-

dait, serait moins sensible à l'éloge que je lui consacre qu'à l'hommage rendu au mérite de la compagne admirable dont la sollicitude dévouée, assumant tous les soins domestiques, affranchissait sa pensée.

Nous touchons, Messieurs, à la période exclusivement politique de la vie de M. Duvergier de Hauranne; période qui embrasse vingt années de 1831 à 1852. Au moment où elle s'achevait, j'étais au lycée. Pour moi elle appartient donc entièrement à un passé dont je n'ai pas été spectateur, et dont aucune histoire définitive, c'est-à-dire désintéressée, n'a pu encore être faite. Dans ces conditions il serait plus sûr pour moi d'avoir à parler devant vous du règne de Clovis ou de Charlemagne que de celui de notre dernier roi, car vous n'auriez sur moi que l'avantage d'une érudition dont tous les matériaux pourraient être mis à ma portée. Mais, si je me hasardais témérairement à déserter le domaine littéraire et moral pour entrer dans l'appréciation des faits, j'en crois apercevoir plus d'un parmi vous qui opposeraient à mes allégations leurs souvenirs personnels, à mes jugements leurs impressions encore vives. Aussi bien votre compagnie n'est pas un corps politique, et, comme elle ne considère dans ses élus que leurs titres les moins discutables, devant lesquels toutes les divisions s'effacent dans un commun amour du beau, elle ne veut écouter non plus que des éloges où la postérité n'ait rien à reviser. Or, quel que doive être son suprême arrêt, nous pouvons affirmer dès aujourd'hui qu'elle reconnaîtra, parmi les qualités maîtresses de M. Duvergier de Hauranne, la véracité absolue et la recherche la plus loyale du bien public.

Elle ne peut manquer de louer, dans l'homme d'État, le mépris constant des distinctions extérieures et de la popularité, dans l'historien la précision, l'exactitude la plus religieuse, et dans l'écrivain le talent le mieux approprié aux matières qu'il traite, la clarté, la rapidité, l'aisance, l'élégance naturelle, qui constituent le génie même de notre langue. Je ne voudrais pas, Messieurs, qu'aucune exagération discréditât mes louanges à vos yeux; mais, si, dans l'œuvre que j'étudie, les qualités n'atteignent pas à ce degré magistral qui confère aux écrits la gloire, on ne contestera pas les mérites tout français que vous y avez vous-mêmes reconnus.

Les travaux de M. Duvergier de Hauranne, à la Chambre des députés, se composent d'une dizaine de rapports et d'une quarantaine de discours, dont la moitié environ traitent de questions financières et économiques. Il y fait preuve d'une intégrité jalouse et d'une compétence dont je ne saurais me faire juge, mais que M. Thiers estimait fort et caractérisait d'un mot bien expressif, quoique peu gracieux, en appelant M. Duvergier de Hauranne le dogue du budget parce qu'il le défendait à belles dents. J'ai cherché l'orateur en lui dans ses discours moins spéciaux, dans ceux, par exemple, qu'il prononçait devant ses électeurs, ou sur les projets d'adresse en réponse aux discours du Trône. J'y ai trouvé plus de netteté que d'ampleur; or l'éloquence est moins faite de justesse et d'esprit, que de passion entraînante.

Sa prédilection pour les institutions anglaises, qu'annonçaient déjà ses lettres au *Globe* et qui influa tant sur sa conduite politique, s'accuse de plus en plus dans les nom-

breux articles qu'il donna en 1827, puis dix ans plus tard, à la *Revue française,* et surtout à la *Revue des Deux Mondes* de 1837 à 1845. La plume alerte du publiciste y sert une intime connaissance des partis et de leurs chefs en Angleterre. C'est aussi dans la *Revue des Deux Mondes* qu'il publia ses deux savants articles sur la situation et l'avenir de la Grèce, où l'on sent toute la sûreté de coup d'œil qu'il devait à la vue directe des choses, car il écrivit ces pages à son retour d'un voyage qu'il fit en Orient au printemps de l'année 1844.

Je n'ai pas rencontré dans son œuvre un exposé complet et systématique de toutes ses idées fondamentales, de celles qui ont régi ses jugements particuliers dans le grand nombre d'écrits dont je viens de faire à peine le dénombrement. On en connaît toutefois les principales quand on a lu ses trois ouvrages intitulés : *Des principes du gouvernement représentatif et de leur application. — Politique extérieure et intérieure de la France. — De la réforme parlementaire et de la réforme électorale,* publiés successivement en 1838, 1841 et 1847.

Le dernier a été le plus remarqué. On peut le lire encore avec beaucoup de fruit. Au chapitre V, par exemple, ses considérations profondes sur le vote électoral sont très dignes d'être méditées. Je relève dans la préface de la troisième édition cette profession de foi :

« Le gouvernement représentatif vrai, voilà l'étude sur « laquelle j'ai toujours eu les yeux fixés, voilà le but vers « lequel, par des moyens variables, j'ai tendu invaria- « blement. »

Cette étude, il la poursuivait dans de patientes recher-

ches historiques. En 1846 il préparait une histoire parlementaire d'Angleterre dont les nombreux documents ont été trouvés réunis dans ses papiers. Mais ce projet fut interrompu par les plus graves préoccupations.

On connaît l'importance que prit soudain le rôle de M. Duvergier de Hauranne en 1848, à la suite d'une agitation détournée de son but par le tour imprévu des évènements. Il avait cru que les meetings anglais pourraient être impunément importés en France, et la réforme électorale, dont il s'était fait le promoteur, devait, dans sa pensée, conjurer la révolution. Sa méprise le mit le premier à l'épreuve, car, au lendemain du 24 février, à la fois modérateur impuissant d'un mouvement démocratique dont il redoutait les aveugles écarts, et défenseur respectueux d'une constitution qu'il avait acceptée, il ne pouvait pas plus être républicain sans réserves que partisan d'un coup d'État. Deux discours très sages et admirablement composés, l'un sur la division du pouvoir législatif où il proposait l'institution des deux Chambres, l'autre sur le droit au travail, et la collection des articles pleins de clairvoyance qu'il publia dans le journal *l'Ordre* jusqu'à la veille du deux décembre, attestent sa fermeté contre tous les entraînements.

Membre de l'Assemblée législative, fidèle à son mandat, il fut arrêté à la mairie du Xe arrondissement et enfermé successivement à Mazas, à Vincennes et à Sainte-Pélagie. Son arrestation prête à un rapprochement curieux. Il fut conduit, avec un grand nombre de ses collègues, de la mairie à la caserne du quai d'Orsay par le général Forey qui les précédait à cheval. Il a raconté que,

parmi ceux qui les voyaient passer, plusieurs admiraient cette garde d'honneur qui accompagnait jusqu'au lieu de leur séance ces membres de l'Assemblée souveraine.

Quand son grand-oncle Saint-Cyran, environné de vingt-deux archers du guet fut mené au donjon de Vincennes par les ordres de Richelieu, d'Andilly, son ami, qui traversait le bois, le rencontra dans cet équipage, et grand fut son étonnement de le voir en si nombreuse compagnie. « Où donc allez-vous mener tous ces gens-ci? » lui dit-il. — « Eh! ce sont eux qui me mènent, » répondit M. de Saint-Cyran.

La similitude des deux aventures n'est cependant pas entière, car M. de Saint-Cyran disait aux archers : « Allons où le roi me commande d'aller. Je n'ai pas de « plus grande joie que lorsqu'il se présente des occasions « d'obéir. »

Éloigné temporairement de France par décret, M. Duvergier de Hauranne y rentra en 1853 après avoir séjourné en Belgique, en Suisse et en Italie. Il se livra dès lors tout entier à la composition de son ouvrage le plus considérable, l'*Histoire du gouvernement parlementaire*. Il avait vu naître et périr en France ce gouvernement; il apportait à étudier les causes de sa chute toute la curiosité d'un médecin malheureux qui fait une autopsie. L'avouerai-je, Messieurs? le premier regard que je portai sur ces dix volumes d'environ six cents pages chacun ne fut pas encourageant pour le poète. J'entrepris cette lecture comme on accepte un devoir, même avec une secrète prédisposition à feuilleter plutôt qu'à lire. Mais l'introduction, qui est fort belle, me captiva tout d'abord. J'en admirai la lucidité, le style

ferme et simple, et de volume en volume jusqu'au dernier je m'attachai toujours davantage à cette œuvre. J'y avais presque tout à apprendre; c'est assez dire que je me reconnais incapable de rendre devant vous entière justice à l'auteur. Lui-même d'ailleurs, dans un de ses derniers articles du *Globe* sur un livre de M. de Salvandy, il semble m'avoir d'avance averti des difficultés de ma tâche et excusé de ne pas l'accepter toute : « Il y a plusieurs « hommes, dit-il, dans l'historien : le savant qui recueille « les faits et les compare, l'artiste qui les combine et les « colore, le philosophe qui les interroge et les juge. » Et il ajoute que pour critiquer le savant il faudrait presque avoir fait les mêmes recherches que lui, et qu'on est ainsi le plus souvent obligé de ne s'en prendre qu'à ses deux collaborateurs, le philosophe et l'artiste. C'est aussi d'eux seuls que je m'occuperai.

La philosophie de notre historien n'est pas explicite, il faut la chercher au fond de sa politique. Je croirais trahir sa mémoire si, malgré mon incompétence, je n'appliquais toute mon attention à comprendre la noblesse de sa pensée. Entre l'entière licence qui crée le pur état de guerre, et la servitude qui est une mort, l'histoire nous montre les sociétés subissant beaucoup de régimes intermédiaires. N'en peut-on pas concevoir un qui se tienne aussi éloigné de l'anarchie que du despotisme, un régime où l'individu ne sacrifie à la société que le moins possible de son indépendance, c'est-à-dire exactement ce qu'il est tenu de lui en abandonner pour qu'elle soit tenue à son tour de respecter et de garantir ce qu'il en conserve? Et ce qu'on appelle la liberté en politique, n'est-ce pas précisément cette part

d'indépendance que la société est tenue de garantir dans chacun de ses membres? Ce régime moyen qui est, par définition même, l'idéal politique, où la liberté s'identifie à la justice, quel gouvernement peut le procurer à un peuple?

C'est le gouvernement parlementaire que M. Duvergier de Hauranne avait jugé le plus propre à réaliser la plus grande liberté politique possible, et il voulut étudier ce régime dans les essais qui en ont été faits sous la royauté depuis la Restauration. Il ne lui venait pas à la pensée qu'il pût y avoir incompatibilité entre la royauté et le gouvernement représentatif; loin de là, l'une lui paraissait être un organe essentiel de l'autre. C'est dans cet esprit que toute son *Histoire du gouvernement parlementaire* a été écrite. Quant à l'artiste, dans la composition de cet ouvrage, il s'est montré fort habile. La masse des matériaux qu'il lui a fallu remuer, ordonner et mettre en œuvre, était énorme, car cette histoire en implique trois, celle des évènements intérieurs et extérieurs qui, à quelque titre, pouvaient intéresser le gouvernement, celle des débats dans les Chambres, et celle de l'opinion publique sur ces évènements et sur ces débats. Il ne suffisait pas à l'historien d'être bon narrateur; il devait, dans l'analyse et le résumé des principaux discours prononcés dans les assemblées, faire preuve de l'intelligence la plus intime de toutes les questions et d'un véritable talent de rédaction.

J'ai entendu exprimer le regret que dans cet ouvrage il se soit montré si sobre de portraits. Il eût excellé, j'en conviens, à dégager et à faire saillir le signe expressif d'un

caractère. Il n'aurait eu pour y réussir qu'à s'abandonner à sa verve satirique; mais n'a-t-il pas mieux fait de s'en défier? Du reste la peinture des personnages n'entrait ni dans le plan ni dans l'esprit du livre. Les évènements mêmes y sont seulement rappelés; l'auteur en fait plutôt la constatation que le récit, car il ne les raconte pas pour eux-mêmes, mais pour leur influence sur le régime politique du pays, et pour l'intelligence des discussions qu'ils soulèvent dans les Chambres. La formation des partis, leurs alliances, leurs divisions, leurs combats d'éloquence, les luttes du scrutin avec les surprises et les triomphes qui les suivent, en un mot toute la vie parlementaire faite de vicissitudes imprévues, voilà ce qu'il a voulu nous représenter. Pour moi, je l'avoue, ce drame tout intellectuel et moral, qui naît dans les consciences et se déroule dans les Assemblées, m'émeut d'une autre façon mais non moins profondément que les faits qui le traduisent au dehors. Les plus grandes transformations sociales sont en germe dans ces débats où la seule arme est la parole. Les batailles de la plume m'inspirent un intérêt de même nature. Rien ne m'a donc paru mieux justifié que la part considérable faite dans cet ouvrage à l'histoire de la presse, et rien ne m'a paru plus attachant. On y voit naître, lutter avec une législation variable, puis mourir ou se transformer, toutes ces feuilles dont l'action obstinée fut si puissante et dont pourtant les noms seuls sont restés dans notre mémoire, Cette histoire est certainement une des parties les plus neuves de l'ouvrage. J'ai dit un mot des principes et de l'art de l'historien, je voudrais faire apprécier également sa conscience.

La condition de l'historien contemporain des faits dont il nous parle est singulièrement difficile. Nous exigeons de lui deux qualités qui semblent incompatibles. Il faut qu'il soit tout à la fois impartial et bien informé. Or il n'est jamais mieux informé que s'il a été mêlé aux évènements qu'il raconte, s'il a vécu dans les entrailles mêmes de la société qu'il décrit ; mais alors il lui devient presque impossible d'en dépouiller les préjugés et les passions pour se rendre capable de prononcer des jugements tout à fait libres. M. Duvergier de Hauranne avait profondément senti ces difficultés. Pour demeurer juste, il s'est mis en garde contre lui-même avec une force qui étonne et une délicatesse qui touche. Il a surveillé sévèrement sa vivacité naturelle, et si parfois il rencontre une de ces figures devant lesquelles l'histoire envie à la comédie son rire, il sait retenir la saillie près de lui échapper, il a le courage héroïque de sacrifier à la dignité de l'historien le trait d'esprit qu'on sentait déjà poindre au bout de sa plume. Pour mesurer en lui tout le mérite de cette possession de soi, il suffit de rapprocher de son *Histoire du gouvernement parlementaire* ses articles du *Globe*. Quelle différence de ton ! Certes, les années avaient dû modérer l'entrain du style, en apaiser l'allure ; mais, quand il composait ce livre, il n'avait pas encore atteint l'âge de la suprême clémence. On pouvait craindre qu'il ne jugeât les hommes de la Restauration, dont il n'avait vu que le déclin, avec les sentiments qui l'animaient à l'égard des héritiers de leurs principes.

On est surpris, au contraire, de la prudence de sa critique où le blâme et l'éloge sont également tempérés, et, se

souvenant de sa polémique incisive, on lui sait gré de sa modération comme d'une générosité. Il n'est guère qu'un défaut auquel sa férule ne se résigne pas à faire grâce, c'est le manque de simplicité; aucun, à vrai dire, n'est plus contraire à sa nature. Aussi l'attitude politique de Chateaubriand, par exemple, qu'il juge vaine et peu sincère, réveille-t-elle l'ironie au coin de ses lèvres.

Ce serait mon devoir encore de louer dans l'auteur la bonne foi et la sûreté de ses informations. Permettez-moi d'en prendre pour garant un des hommes qui l'ont le mieux connu. M. Odilon Barrot, dans son testament où il recommande la publication de ses Mémoires, lui rend ce témoignage : « Je compte beaucoup sur Duvergier, qui est « l'exactitude personnifiée, pour les lire. »

M. Duvergier de Hauranne terminait son *Histoire du Gouvernement parlementaire,* et il venait de recevoir dans votre accueil le prix de ce long et important labeur, quand éclata la guerre de 1870, qu'il n'avait que trop exactement prévue, mais dont nul cœur français n'eût osé imaginer l'issue. Il revint aussitôt dans le Berry pour mettre à la disposition de ses concitoyens son expérience politique et le reste de ses forces, tandis que ses deux fils payaient leur dette à leur pays; le cadet fut blessé au combat de Beaune-la-Rolande.

Accablé du malheur national, M. Duvergier de Hauranne s'ensevelit dans sa retraite studieuse sans pouvoir s'y soustraire à l'amère tristesse de voir ses amis divisés sur les moyens d'assurer l'avenir de la France. Il prit la politique en dégoût, plutôt par lassitude que par désespoir. C'est à l'amitié qu'il consacra le dernier effort de sa

plume : il ne publia plus rien après son article touchant de la *Revue des Deux Mondes* sur M. de Rémusat dont l'affection l'avait fidèlement accompagné pendant cinquante ans.

Un vif éclair de joie avait traversé son mélancolique recueillement : la libération du territoire français fit tressaillir toutes ensemble dans son âme les nombreuses et profondes racines de son patriotisme. Une communauté de vues presque constante l'avait, dès sa jeunesse, attaché à M. Thiers, et, depuis 1840, était devenue une étroite association de sentiments; le grand bienfait national qui commençait le relèvement de la France lia davantage encore sa politique à celle de son ami.

Vivre longtemps est une faveur redoutable; des pertes cruelles et rapprochées assombrirent ses derniers jours. Il dut survivre à son fils Ernest, qu'il avait vu non sans orgueil hériter de son talent d'écrivain et lui succéder dans la carrière parlementaire avec un éclat et une autorité précoces; puis à Mme Duvergier de Hauranne, dont la mort fut en quelque sorte le commencement de la sienne. De si grands deuils parurent libérer son âme en la détachant de tous les intérêts inférieurs; vaincue, elle s'était comme assouplie par une douce tolérance et une indulgence sereine. Il n'avait gardé des passions de ce monde que celle du vrai et celle de la liberté, pour l'avenir de laquelle il tremblait encore. Il s'éteignit à son tour, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants qu'il aimait d'une tendresse profonde. Il leur laissait l'exemple d'une vie tout entière vouée au travail de la pensée et à l'idéal qu'il s'était fait du bien public. Il aurait pu, dès sa

jeunesse, dans une facile oisiveté, jouir d'un patrimoine qu'il n'avait ni le besoin ni le désir d'accroître; mais les facultés vives et généreuses dont il était doué n'accordent aucun répit à ceux qui les possèdent. Il faut qu'ils les exercent sans relâche jusqu'à leur dernier jour. J'admire l'indomptable activité des hommes de cette forte génération. Chaque fois que l'un d'eux disparaît, mon regard cherche avec inquiétude combien parmi nous seraient capables des œuvres qu'il a laissées. C'est une inquiétude salutaire qui nous stimule à nous rendre dignes de nos aînés.

Pour moi, je leur envie leur persévérant labeur; mais il est une autre vertu en eux que je m'efforcerais en vain d'égaler. Quand je songe à l'attrait impérieux, irrésistible, des sciences et des lettres, et que je rencontre un écrivain, un philosophe, un historien ou un savant, en un mot un penseur qui se fait homme politique, j'admire son abnégation. Sacrifier la paix auguste du laboratoire, la féconde solitude du cabinet, au devoir de l'homme d'État dans le tumulte et le bruit de la vie publique, est un héroïsme devant lequel je m'incline. Il faut certes aimer son prochain plus que soi-même pour s'imposer la tâche ingrate de lui faire observer la justice et de le gouverner au prix des jouissances de la science et de l'art. Je bénis et je plains ces citoyens dévoués qui, pour nous assurer, par la recherche des meilleures institutions, le loisir nécessaire à nos travaux, renoncent pour eux-mêmes à ce loisir et au culte exclusif des belles études qu'il permet. Le mérite et l'importance des ouvrages de M. Duvergier de Hauranne me font malgré moi penser avec mélancolie

à tout ce qu'il n'a pas trouvé le temps d'achever ou d'entreprendre. Je ne puis me défendre de regretter que ses grands soucis politiques nous aient dérobé les productions purement littéraires qui devaient solliciter sa plume excellente. Ce regret que j'exprime est tout égoïste; il me le pardonnerait sans doute, mais il ne voudrait pas s'y associer, car il n'eût pu accorder davantage à son goût pour les lettres que par un moindre zèle pour la chose publique.

L'abbé de Saint-Cyran avait coutume de dire dans son langage mystique : « Lorsqu'une chose est faite, il faut la perdre en Dieu, » entendant par là qu'il en faut abandonner résolûment les suites à Dieu qui nous demandera compte de l'intention seule. Cette belle maxime aurait pu être la devise de M. Duvergier de Hauranne. Il n'a jamais consulté que sa conscience, et le jugement de sa conscience est le seul qu'il ait jamais redouté.

RÉPONSE

DE

M. MAXIME DU CAMP

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. SULLY PRUDHOMME

Deux fois dans ma vie, Monsieur, deux fois seulement, j'ai eu l'occasion d'apercevoir M. Duvergier de Hauranne. La première rencontre date de loin; on ne se doutait guère alors que vous seriez un poète de rare mérite et c'est tout au plus si l'on songeait à vous apprendre à lire. C'était un vendredi du mois de juin 1844, près de Constantinople, sur la rive asiatique du Bosphore, devant la mosquée d'un petit village qui se nomme Ouléli. Sultan Abdul Medjid devait y venir faire sa prière, et j'étais mêlé à un groupe de voyageurs européens empres-

sés de voir celui qui est l'ombre de Dieu sur la terre. Pendant que les femmes voilées, réunies sur leurs chariots traînés par des bœufs bruyants de clochettes et reluisants de verroterie attendaient l'arrivée du Grand Seigneur, pendant que les pachas de service accroupis à l'ombre d'un caroubier fumaient leur longue pipe en égrenant un chapelet, nous causions, ou plutôt nous écoutions un homme encore jeune, blond, mince et distingué, qui nous ravissait par le pétillement de son esprit. L'éclat de ses yeux à peine affaibli par des lunettes, l'ironie de son sourire, le timbre métallique de sa voix eussent suffi à commander l'attention, si l'intérêt de sa parole ne l'eût captivée. Pour rompre le charme dont ce magicien nous avait enveloppé, il ne fallut rien de moins que les salves d'artillerie, les cris de la foule, la fumée des encensoirs, et l'apparition du Sultan, soutenu par les dignitaires de l'empire, suivi de ses pages, impassible et résigné, qui lentement disparut sous le porche de la mosquée.

Le voyageur n'attendit pas que le Padischah eût terminé sa prière; il sauta lestement dans un caïque et glissa sur le Bosphore en nous envoyant un salut de la main. Je m'enquis de son nom : c'était M. Duvergier de Hauranne. Ses jours d'absence étaient comptés; après avoir visité Constantinople, il allait faire une pointe en Asie Mineure et se rendre à Athènes où il devait réunir les matériaux de ce travail sur l'*Avenir de la Grèce*, que vous avez signalé et qui ne pouvait échapper à un esprit aussi libéral que le vôtre.

Trois ans plus tard, et dans des circonstances bien différentes, je vis encore M. Duvergier de Hauranne. C'était le jour de Noël 1847, à Rouen, dans une vaste salle

pavoisée où, comme eût dit Alfred de Musset, on allait « boire dans un banquet patriotique le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée (1) ». J'étais là en curieux, venu pour apprécier, pour admirer les ressources de l'éloquence parlementaire : j'éprouvai quelque déception.

Le banquet auquel j'avais pris place, devant un repas dont la modestie faisait valoir la médiocrité, avait groupé un nombre assez considérable de mécontents qui, fatigués d'être gouvernés depuis huit ans par le même ministère et de jouir depuis dix-huit années des mêmes institutions, réclamaient, à grand renfort de discours, une modification à la loi électorale. On avait organisé en France ce que l'on appelait alors l'agitation légale; l'impulsion était partie de Paris; le mot d'ordre avait été formulé par la gauche de la Chambre des députés; la campagne avait été activement menée.

Du 7 juillet 1847 au 9 janvier 1848, l'état-major ambulant de l'opposition avait parlé dans cinquante-deux villes; les chefs de cette petite armée oratoire étaient MM. Odilon Barrot et Duvergier de Hauranne ; au banquet de Rouen j'écoutai celui-ci. Il fut incisif, spirituel et mordant. Respectueux pour le roi, assez dédaigneux à l'égard de la charte, il me parut singulièrement agressif envers le grand historien qui dirigeait alors les destinées de la France. Au milieu des autres orateurs dont j'ai oublié le nom, M. Duvergier de Hauranne avait un caractère distinct. La netteté, l'acuité de sa parole n'avait rien d'emphatique; derrière son apparente bonhomie se cachait un esprit

(1) A. de Musset : *Lorenzaccio.*

redoutable, apte à la critique, perspicace, habile à découvrir les défauts de ses adversaires, maniant la raillerie avec une impitoyable adresse et dépassant parfois le but qu'il avait visé. Ce que demandait M. Duvergier de Hauranne, vous le savez : l'exclusion des fonctionnaires publics de toute législature, l'abaissement du cens, l'extension du droit électoral et l'adjonction de ce que le jargon du moment nommait les capacités. Ce qu'il obtint, vous ne l'ignorez pas : le droit de vote s'étendit si bien que les capacités ne furent peut-être pas seules à en profiter.

Vous rappelez-vous, Monsieur, l'aventure de l'apprenti sorcier que Goethe a racontée? Le maître est sorti; l'apprenti est resté seul; il sait le mot qui envoie le balai chercher de l'eau à la rivière, mais le mot qui l'arrête, il ne le connaît pas! La fontaine est pleine, elle déborde; l'eau ruisselle, elle remplit les chambres, elle se précipite à travers les escaliers, la maison va être inondée; l'apprenti est terrifié, car, dit Gœthe, il ne sait pas commander aux esprits. Cette historiette m'est parfois revenue au souvenir, lorsque ma pensée s'est reportée sur cette « campagne des banquets », dont les chefs avaient pris pour devise : « Agitation pacifique, union, légalité! »

M. Duvergier de Hauranne a regretté amèrement, je le sais, la chute de la dynastie éclose sur les barricades de 1830; mais pour un homme politique il y aurait un moyen simple d'éviter les regrets et les *meâ culpâ*, ce serait d'avoir la prévision juste des évènements. C'est une science difficile, j'en conviens, et il n'est point donné à tous de la posséder; mais ne peut-on, du moins, tenter de l'acquérir en s'oubliant soi-même, en jugeant les actes d'une façon

abstraite, en sacrifiant son intérêt personnel à celui du pays, et surtout en s'inspirant de la grande parole de Franklin : « Il faut respecter même les mauvaises lois, car elles nous servent à en obtenir de bonnes ? »

M. Duvergier de Hauranne n'était point homme à s'effrayer; aussi ne fut-il pas effrayé, mais surpris des revendications violentes qui se masquaient derrière ce mot de réforme électorale qu'il avait été un des premiers à prononcer. Dans les assemblées parlementaires où la seconde république essaya de se formuler, il voulut réagir contre un esprit d'innovation qui lui semblait périlleux. Cette fois encore le but entrevu fut violemment dépassé et la réaction eut des allures qui ne pouvaient convenir à un esprit aussi éloigné de la licence que du despotisme. Au 2 décembre la légalité sombra : cette journée est restée lourde pour bien des cœurs, et j'en sais qui en ont porté le poids jusqu'au moment où, sous les auspices du marquis de Chasseloup-Laubat, l'empire fit alliance avec la liberté. Un des vaincus de cette mauvaise heure fut M. Duvergier de Hauranne.

Vous rappelez ingénieusement, Monsieur, l'escorte d'honneur qui l'accompagna jusqu'à la prison d'où il ne devait sortir que pour prendre le chemin d'un exil de courte durée. Mais cette escorte d'honneur, ne vous semble-t-il pas qu'elle était à cheval depuis plus de trois ans? Le coup d'État de 1851 eût-il été possible sans le coup de force de 1848? La date de décembre et la date de février se font équilibre dans l'histoire; ces journées redoutables se sont engendrées et l'une est la conséquence de l'autre. Si le sceptre constitutionnel n'avait été brisé,

le sceptre de l'absolutisme n'aurait jamais pu être levé sur nous.

Le nouvel ordre de choses fit des loisirs à M. Duvergier de Hauranne; il put le regretter, mais nous n'avons pas à nous en plaindre, car nous leur devons l'*Histoire du gouvernement parlementaire* qui restera le plus durable monument de sa célébrité. Là il put déployer la souplesse de son intelligence, sa puissance d'investigation, la vigueur de son esprit théorique et enregistrer les observations de sa longue expérience. Vous faites remarquer avec raison, Monsieur, qu'il a souvent quelque peine à retenir les traits qu'il semble toujours disposé à lancer, comme un archer dont le carquois serait inépuisable. Il y parvient cependant, il se refrène; une seule fois il manque de réserve, et c'est envers Chateaubriand : cela ne me surprend guère. Entre ces deux hommes nulle similitude. Chateaubriand a passé les dernières années de sa vie à déplorer la révolution de juillet dont M. Duvergier de Hauranne écrivait, en 1864, pendant les jours les moins cléments de l'empire autoritaire : « Ce fut la plus juste, la plus nécessaire, la plus sage des révolutions (1). » Lorsque deux hommes divisés par de telles et si profondes divergences se rencontrent dans l'histoire et apprécient leurs rôles réciproques, on peut s'attendre à peu d'indulgence de leur part.

Au temps de sa jeunesse, M. Duvergier de Hauranne avait moins d'ardeur; la sagesse du peuple anglais au

---

(1) *Dictionnaire général de la politique*, par M. Block. Paris, 1864, t. II, p. 831. *La Révolution de* 1830. P. Duvergier de Hauranne.

milieu duquel il vécut pendant deux ans l'avait pénétré; en Angleterre il avait reconnu que le simple jeu du régime constitutionnel permet tous les progrès, en assure la durée, évite les secousses toujours dangereuses et développe le respect de la légalité, sans lequel la vie des nations n'est qu'une succession d'aventures. A la date du 19 mars 1821, il écrit à sa tante, Mme Quesnel : « Ne croyez pas que je raisonne ici en fanatique des Bourbons; mais, quand de leur maintien dépend la paix publique, ne serait-il pas infâme, pour satisfaire une haine sans fondement, de nous faire recommencer un cours de révolutions? » C'est presque l'axiome des hommes d'affaires sensés qui disent : Un médiocre accommodement vaut mieux qu'un bon procès!

En étudiant l'œuvre de M. Duvergier de Hauranne vous vous étonnez, Monsieur; vous admirez l'énergie, la force productive, l'indomptable activité des hommes qui entrèrent dans le combat de l'existence aux dernières années du règne de Louis XVIII, à l'heure où naissaient les hommes de ma génération. Vous vous demandez avec inquiétude si vos contemporains seraient capables d'aussi grands travaux. N'ayez souci, Monsieur, et calmez vos craintes. Dans notre pays les beaux travaux, les œuvres de longue haleine sont de tous les temps. Soyez certain que, parmi vos anciens condisciples, il en est plus d'un qui laissera trace et léguera à l'avenir les résultats d'un labeur considérable. Ne soyez pas sévère, — j'allais dire ne soyez pas injuste, — pour les jeunes soldats qui s'avancent d'un pas allègre sur la route où les vétérans ont marché. Ils ont leurs défaillances et sont sujets à l'erreur;

qui donc n'a pas douté ici-bas et qui donc peut se dire impeccable? Mais ils ont la vertu des cœurs vaillants, ils ont le bon vouloir. Lorsque je regarde vers les lettres, vers les sciences, vers l'histoire, vers la philosophie, vers les arts, je les vois à l'œuvre et je me sens rassuré, car je sais que le laurier de la France leur devra une frondaison nouvelle. Ils ont parfois quelque superbe; qu'importe? nous avons été ainsi aux jours de notre jeunesse, et c'est là un défaut que l'âge se charge de corriger. A vingt ans on est Encelade et l'on prend son élan pour bondir jusqu'aux astres; à soixante on gravit lentement la petite colline et l'on sourit en se souvenant des illusions d'autrefois.

Est-ce vraiment l'ampleur de l'œuvre qui vous saisit d'étonnement lorsque vous comptez les hommes de la génération de M. Duvergier de Hauranne? vous le croyez; ne vous en déplaise, Monsieur, je ne le crois pas. Dans leur existence quelque chose vous surprend que vous ne parvenez pas à définir; vous reconnaissez en eux un fait anormal qui contraste avec les habitudes d'aujourd'hui; vous sentez que par un certain côté ils sont différents des hommes que vous voyez agir; j'en conviens, mais ce que vous nommez leur indomptable activité y est pour peu de chose. Permettez-moi de vous dire en quoi consiste cette supériorité que vous constatez. Les hommes qui furent les émules, les compagnons de M. Duvergier de Hauranne, s'imaginaient que nulle fonction ne peut être exercée sans éducation préalable, ils savaient que la bonne opinion de soi-même ne tient pas lieu d'aptitudes, et ils estimaient que, pour être un homme politique il faut avoir fait des études politiques. Cela, je

l'avoue, leur constitue une forte originalité, que vous n'avez pas découverte au premier coup d'œil, parce que le point de comparaison vous a manqué.

Vous nous dites, Monsieur, que, dans les dernières années de sa vie, M. Duvergier de Hauranne « prit la politique en dégoût, plutôt par lassitude que par désespoir » ; je n'en suis pas étonné. J'ai connu bien des hommes politiques, souvent j'ai reçu leurs confidences, et j'ai été surpris de la somme de fatigues que l'âme humaine peut supporter sans fléchir. En écoutant leurs récits, en constatant avec eux la vanité de leurs efforts et l'inanité de leurs entreprises, je me suis demandé si leur existence n'avait pas été une série de déceptions. Parfois ils ont une heure de triomphe, mais combien elle est éphémère, et de quelle défaite elle est suivie! Voyez notre histoire, l'histoire contemporaine, celle qui commence il y a cent ans et se prolonge jusqu'à ce jour; comptez les hommes politiques qu'elle a mis en lumière, et vous serez effrayé de leur destinée. Aucun d'eux ne touche au but; l'échafaud les attend, l'exil les emporte, la prison s'en empare; leurs conceptions les plus puissantes restent stériles; tous, comme Ixion, ils croyent saisir la déesse et n'embrassent que la nue. Ils sont animés d'intentions parfaites, ils rêvent le bonheur de l'humanité, et, pour maintenir l'intégrité de leurs convictions, ils sont souvent réduits, comme M. Duvergier de Hauranne, à combattre tous les gouvernements sous lesquels ils ont vécu. Au déclin des jours, se retournant vers leur passé, mesurant le peu d'élévation des grandeurs et la profondeur des chutes, peut-être ont-ils reconnu que leurs heures

les plus douces étaient celles qu'ils avaient employées, dans la retraite et la disgrâce, à écrire le livre qui sauvera leur nom de l'oubli. Alors, dans un mouvement de regret, ils ont maudit la politique.

En revanche, je n'ai jamais rencontré un poète qui ait médit de la poésie; ni vous non plus, Monsieur, j'en suis certain. Dans les heures sombres, la Muse accourt vers ceux qui l'ont adorée; blonde et blanche, avec un sourire sérieux et ce beau regard qui à force de se fixer sur le ciel semble en avoir dérobé la couleur, elle réconforte les cœurs qui défaillent et soutient les âmes chancelantes. Au crépuscule de la vie, elle est l'apparition toujours évoquée et on lui donne rendez-vous au chevet du lit funèbre. En quel admirable langage, vous vous le rappelez, Monsieur; rappelons ensemble ces paroles de l'un de vos aînés :

Oublions tout! hormis tes dons, Muse immortelle
Qui me tiens libre et fort au sein de la douleur;
Toi par qui chaque jour l'esprit se renouvelle,
Réchauffant mes vieux os de ta jeune chaleur.

Jusqu'ici, pas à pas, tu voulus bien me suivre ;
Mais, pars, laisse-moi seul, je n'ai plus qu'à souffrir,
Porte à d'autres tes soins, j'ai fait mon dernier livre,
Va-t'en!... Tu reviendras pour m'aider à mourir!

Tous ceux par qui je fus honnête homme et poète,
Et le père et la mère et les braves aïeux,
Évoqués avec toi seront à cette fête,
Lorsque ta douce main me fermera les yeux.

Et je les rouvrirai dans la lumière ardente
Dont le doute à jamais fuit les rayons vainqueurs,
Dans ces concerts ouïs par Virgile et par Dante,
Où, sans nuls désaccords, chanteront tous les cœurs.

Là, tu ne seras plus une autre que moi-même,
Ton esprit et le mien se fondront sans retour,
Et je m'enivrerai, dans notre hymen suprême,
D'éternelle raison et d'éternel amour.

Celui qui d'un tel adieu a salué la poésie est un des grands poètes de notre temps, le plus pur peut-être, celui dont l'idéal a plané le plus haut. Vous le cherchez ici, à sa place accoutumée, il n'y est pas; un mal cruel le tient éloigné de notre compagnie, mais son âme est au milieu de nous. Que cette parole aille lui rappeler qu'en nos assises solennelles, lorsque nous avons l'honneur de saluer un poète, le nom de Victor de Laprade monte naturellement de notre cœur à nos lèvres.

Ce respect profond qu'il a pour son art, et sans lequel le poète n'est qu'un virtuose, vous le professez comme lui, Monsieur, et vous l'avez proclamé en termes que nul n'a oubliés :

Non! je n'écris jamais que mon cœur ne s'en mêle;
J'honore dans la plume un souvenir de l'aile,
Je ne la puis toucher sans un frémissement;
Elle me fait penser plus haut, plus librement!

Vous avez raison d'aimer la plume et de ne la toucher qu'avec vénération; c'est l'outil sacré, c'est l'outil de la paix, de l'affranchissement; il reconstitue le passé, il prépare l'avenir; sans lui le monde retournerait au chaos et l'humanité à la vie sauvage; tout en admirant les gloires et en m'inclinant devant les héroïsmes, je suis un peu de l'avis de ce vieux tabellion parisien qui, en grosses lettres, avait écrit sur les murs de son étude : « Une plume d'oie vaut plus que vingt épées. »

La poésie est impérieuse, elle vous l'a prouvé, Monsieur; lorsqu'elle appelle un de ses élus, il faut tout quitter pour la suivre. Vous ne l'avez pas cherchée, elle est venue à vous et vous avez dû obéir. Votre enfance a été celle de la plupart des fils de la bonne bourgeoisie des grandes villes. Vous avez traversé l'internat des maisons d'enseignement et vous y avez souffert. Là vous avez été imprégné d'une tristesse qui n'est point encore effacée aujourd'hui et dont on peut retrouver trace dans vos œuvres. Vous avez supporté les rigueurs d'une discipline disproportionnée, vous avez pâti de l'isolement au milieu de la foule. N'est-ce pas un souvenir personnel qui vous a ému, lorsque vous avez parlé des pauvres écoliers

Qui cachent leur petite tête,
En sanglotant, sous l'oreiller?

Ces misères que l'on impose à l'enfance et qu'il serait si facile d'adoucir, vous les avez chantées, vous les avez lamentées pour mieux dire; d'autres les ont racontées; vainement; elles sont encore et ne paraissent pas près de prendre fin. Si le hasard de vos promenades vous conduit du côté de la rue Saint-Jacques, entrez au Lycée Louis-le-Grand; ayez le courage de gravir quelques escaliers et faites-vous ouvrir la geôle que l'on nomme les arrêts. Ce sont des cachots. Vous les verrez tels qu'ils étaient sous la Terreur, lorsqu'ils servaient de cellules aux prisonniers récalcitrants, tels que je les ai connus — et fréquentés, — il y a cinquante ans, froids, obscurs, périlleux, indestructibles. Un homme de bien et d'un grand esprit, qui est votre confrère à l'Académie française, en a pres-

crit la fermeture, lorsqu'il était ministre de l'Instruction publique. On n'a tenu compte de son ordre. L'humanité et la puissance d'un ministre n'ont pas réussi à clore ces lieux de désolation que l'Université devrait être la première à supprimer et dont nul père de famille ne devrait tolérer l'existence. Vous avez dit :

Si j'étais Dieu, la mort serait sans proie,
Les hommes seraient bons, j'abolirais l'adieu,
Et nous ne verserions que des larmes de joie,
Si j'étais Dieu!

J'espère donc que vous me pardonnerez cette digression qui n'aura pas été superflue, si elle aide à modifier un système de châtiments auxquels l'enfance n'aurait jamais dû être condamnée.

Ces dures punitions, vous ne les avez pas subies; votre vie d'écolier fut laborieuse, sans révolte et souvent récompensée. La poésie vous a-t-elle tourmenté sur les bancs du collège? Je n'oserais en répondre; l'amour des sciences exactes s'était emparé de vous, et l'algèbre, je le crois, vous occupait plus que la recherche des rimes rares. L'ambition qui vous animait fut déçue; la destinée vous réservait aux lettres. La maladie intervint et il ne vous fut pas possible d'ouvrir les portes de l'École polytechnique, auxquelles vous aviez l'intention de frapper. Ce fut pour vous une déconvenue douloureuse; permettez-moi, permettez-nous de nous féliciter de l'obstacle qui, se dressant devant vous, fit un ingénieur de moins et un poète de plus. Si les hasards d'une santé délicate ne vous avaient interdit l'accès de notre grande école scientifique, vous auriez, à l'heure qu'il est, réparé quelque pont endommagé par la crue d'un

fleuve, creusé un fossé à la Cohorn, ou déterminé la trajectoire d'un obus, mais vous n'auriez peut-être pas écrit *les Épreuves*, *les Solitudes, le Zénith* et le poème de *la Justice*. Les lettres françaises n'ont point perdu au change.

La science abstraite n'avait pu vous posséder, l'industrie fit quelques efforts pour vous retenir et n'y réussit pas. A la fin de vos études, lorsque l'heure fut venue de choisir une carrière, un ami de collège vous offrit un emploi aux forges du Creusot. Vos dix-neuf ans tout chargés de rêves, d'illusions et d'ardeurs partirent pour les hauts-fourneaux. J'ai quelque peine à vous y voir et je ne me figure pas l'auteur de tant de poésies exquises vérifiant si *le gueulard* du *cubilot* a reçu les éléments de la *coulée*. Je sais bien qu'Apollon a gardé les troupeaux d'Admète, du moins on me l'a dit ; néanmoins il me semble que dans la grande usine noire et rouge vous deviez être, comme le personnage d'une comédie d'Émile Augier :

Un étranger pensif dont l'esprit est ailleurs.

Il était ailleurs, en effet, votre esprit. Pendant que la fonte sifflait en se précipitant dans les moules et que le martinet battait le fer à grands chocs, vous viviez avec un compagnon invisible qui était Lucrèce ; vous l'interrogiez et vous tentiez de traduire en vers français son poème *de Naturâ rerum*, entreprise considérable que vous n'avez point poursuivie jusqu'au bout et qui déjà, il y a cinquante-deux ans, avait fait asseoir M. de Pongerville à la place où nous sommes heureux de vous voir aujourd'hui. Un des plus grands hommes dont la France s'enorgueillit,

l'homme à la gloire duquel rien n'a manqué, mais qui manque à celle de l'Académie, Molière, lui aussi, s'était épris du poète latin. De sa traduction, vous savez ce qui reste : une tirade d'Éliante dans le *Misanthrope;* on pourrait l'intituler : Des illusions de l'amour. Lucrèce l'avait empruntée à Platon; on la retrouve dans Horace et dans Ovide. Je regrette que votre traduction n'ait point été poussée jusqu'au quatrième livre; il eût été intéressant de comparer, à deux siècles de distance, l'œuvre de deux poètes interprétant un poète de langue morte, ou plutôt de langue immortelle, comme l'a si bien dit un de nos confrères. Cette traduction faite en prose et en vers n'a point été détruite par Molière, ainsi qu'on l'a cru longtemps; elle a été supprimée par le libraire Thierry, qui avait acquis, pour la somme de cent écus, les papiers posthumes où se trouvaient *le Festin de Pierre, la Comtesse d'Escarbagnas*, *les Amants magnifiques, le Malade imaginaire*. Le libraire estima que « cela estoit trop fort contre l'immortalité de l'âme », et n'osa point publier le manuscrit de Molière. On le croit perdu; il n'est peut-être qu'égaré; je sais que l'on fouille les dépôts de nos bibliothèques dans l'espoir de le découvrir; si on le retrouve, on se hâtera de l'imprimer, en le faisant précéder d'une introduction qui vous reviendra de droit, Monsieur; car plus que nul autre vous avez qualité pour parler des poètes.

Le Creusot ne vous garda pas longtemps; l'industrie n'était point pour vous séduire. Il me semble qu'entre elle et vous, il y avait incompatibilité d'humeur; vous ne la compreniez guère, elle ne vous comprenait pas du tout; il

y eut séparation et Paris vous vit revenir plus poète et moins forgeron que jamais. Je sais bien ce qui vous attirait : c'était la littérature à laquelle vous auriez voulu vous donner, comme on se donne à Dieu, par des vœux éternels et sans esprit de retour. A de tels désirs, les familles sont revêches; la vôtre frémit à l'idée que vous seriez un écrivain; on vous envoya à l'École de droit et l'on vous mit chez un notaire. J'espère, Monsieur, pour l'honneur de l'Académie, que vous avez gâché beaucoup de papier timbré à écrire des sonnets.

Le *Manuel du parfait notaire* ne suffisait pas à calmer les vagues ambitions qui s'agitaient en vous, et vous vous fîtes admettre dans une conférence où l'on s'essayait aux discussions historiques et à l'art oratoire. Je sais ce que c'est. Aux environs de ma vingtième année, j'ai traversé un de ces petits cénacles où l'on parlait beaucoup pour ne jamais rien dire. Nous étions sept ou huit, tous grands hommes futurs et aptes à régenter le monde. Nous nous réunissions dans la chambrette de l'un de nous, une table de toilette tenait lieu de tribune. La tribune était peu solide et, si mes souvenirs sont exacts, elle n'avait que trois pieds. J'en tombai un jour, entraîné par la véhémence d'un discours sur le droit de visite, au moment même où je comparais Carthage à la perfide Albion. Vous le voyez, Monsieur, nous savions ne reculer ni devant la hardiesse, ni devant la nouveauté des métaphores.

Heureusement, dans votre conférence, il y avait des intermèdes; on lisait quelques pages de prose, on récitait des vers. Les vôtres furent entendus, furent écoutés, furent applaudis; c'est ce qui vous décida à publier votre premier

recueil. Vous en avez sagement éliminé les poésies un peu molles et diffuses dont la jeunesse n'est pas avare, et il vous fut facile de constater par votre succès que vous possédiez le talent qui excite et retient l'attention du public lettré, le seul dont le poète ait à se préoccuper. « En résumé, a dit Henri Heine, c'est pour un bien petit nombre d'individus que l'on écrit. » Soit; mais c'est ce petit nombre, ce nombre d'élite, qui renouvelé de siècle en siècle constitue la postérité et impose des jugements que la foule accepte sans discussion, car elle se sent incapable de les réformer. Être populaire, ou être célèbre, ce n'est pas la même chose : vous êtes célèbre, Monsieur, et l'accueil que l'Académie vous a réservé, lorsque vous avez sollicité ses suffrages, vous en est une preuve sans réplique.

La providence qui protège les poètes — quelquefois — vous débarrassa des soucis de l'existence et vous permit de jeter aux orties vos futurs panonceaux. J'admire à quels périls vous avez échappé : à la science, à l'industrie, au notariat; il y a de quoi frémir; c'est comme un épisode de l'Arioste. Le chevalier ne pénètre dans le palais des enchantements, qu'après avoir vaincu les monstres qui en défendent les approches. Vous y êtes entré enfin, vous avez mis le pied dans le temple et vous y avez rencontré les Belles-Lettres qui vous attendaient, qui vous réclamaient. Tôt ou tard elles vous auraient repris sans partage, car vous leur appartenez dès l'âge de l'adolescence, mais du moins vous avez évité les luttes matérielles et énervantes où bien des esprits se sont étiolés, où bien des ardeurs se sont consumées en vain. Pouvoir causer

avec sa chimère, appeler l'oiseau bleu couleur du temps, suivre sa pensée à travers les nuages qui l'emportent, ou sous le rayon lumineux qui l'éclaire, sans avoir l'appréhension du lendemain et l'obligation de pourvoir à des nécessités immédiates, c'est une bonne fortune pour un poète : vous en avez profité et nous aussi, car nous lui devons peut-être le meilleur de votre œuvre. C'est du jour seulement où votre indépendance fut assurée, que vous avez pu déployer vos ailes.

Ce n'est pas sans raison que j'emploie cette vieille métaphore : vous savez pourquoi?

> Grand ciel! tu m'es témoin que j'étais tout enfant,
> Quand par témérité j'ai demandé des ailes.

De quoi vous plaignez-vous? Êtes-vous donc tellement saintiable d'azur que vous trouviez que votre vol ne vous a point porté assez haut? Pourquoi demandez-vous

> ... Quel archange jaloux aux gaîtés malfaisantes
> M'a planté dans le dos ses deux ailes géantes
> Qui palpitent sans cesse en m'accablant toujours?

Vous accablent-elles à ce point, ces ailes que vous calomniez, et n'avez-vous pas senti parfois qu'elles vous enlevaient au-dessus des foules, dans un air plus pur que celui de la terre, vers des cieux étoilés? N'avez-vous jamais éprouvé l'ivresse des hauteurs et ne savez-vous pas que plus d'un de vos vers est sur toutes les lèvres? Soyez moins exigeant envers votre destinée, plus juste pour vous-même, plus équitable pour l'opinion publique qui, à défaut de ces ailes dont le poids est si lourd, vous a placé très haut.

C'est le sort des poètes de n'être jamais satisfaits; ils sont

pénétrés par l'éternelle langueur de l'infini et de l'indéfini qui les tourmente. Ils souffrent du mal de l'inconnu, et de leur mal s'exhalent des lamentations qui sont la poésie même. Plus d'un a pu dire comme vous :

> Je traîne l'incurable envie
> De quelque paradis lointain.

C'est déjà beaucoup d'en avoir envie, ça y fait croire, et lorsque l'on y croit on est tenté d'y aller. Cette aspiration vers le plus élevé, vers le meilleur, qui est l'aiguillon de tant d'âmes et le secret de tant d'efforts, il me semble que l'homme n'est pas seul à la ressentir. Ne vibre-t-elle pas dans l'universalité des êtres, dans l'universalité des choses? La nature entière, dans sa diversité, rêve peut-être de s'améliorer, de s'embellir, de se purifier. Entre ciel et terre il y a bien des voix mystérieuses : on les entend; il faut les écouter et les comprendre. Est-ce un hymne d'action de grâce? ne serait-ce pas une prière désespérée? Il y a longtemps, par une nuit claire et bleue des pays tropicaux, pendant que les dix-sept étoiles de la Croix du Sud éclataient à l'horizon austral, je dressai l'oreille à un bruit imperceptible qui passait sur le désert. C'était plus qu'un soupir, c'était moins qu'un sanglot. N'était-ce que le vent qui murmurait en frôlant les sables? Le Nubien qui me servait de guide, me dit alors : « Écoute le désert! entends-tu comme il pleure; il a soif; il se lamente, parce qu'il voudrait être une prairie ! »

Cette plainte de la solitude et de l'aridité, ma mémoire me l'a répétée bien souvent. Tous, en effet, nous portons en nous-même un désert qui voudrait être une prairie; si

l'homme aspire à devenir un Dieu, pourquoi la fleur ne rêverait-elle pas de devenir un oiseau, pendant qu'elle

... Reste seule à voir tourner son ombre,
A ses pieds?

Vous me comprenez, Monsieur, car la recherche du divin vous obsède; ce tourment, vous l'avez chanté; vous voudriez contempler l'invisible et toucher l'impalpable. Prenez garde : la manifestation ne vous suffit-elle pas? l'œuvre n'est-elle pas là qui affirme l'auteur? vous faut-il voir l'ouvrier à la besogne pour croire à l'ouvrier? J'aurais beau vous regarder, vous toiser, vous peser; je ne verrai jamais votre âme, et pourtant elle existe; si vous en doutiez, relisez vos vers.

Mes paroles exciteront de la commisération chez quelques libres penseurs; laissez-les rire; il y a longtemps que j'ai dit, avec Horace Walpole : « De tous les Dieux que l'on a jamais inventés, le plus ridicule est cette vieille divinité épaisse et lourde des sophistes grecs, que les modernes veulent remettre en honneur, le Dieu matière ». « L'esprit souffle où il veut »; tant pis pour ceux qu'il n'a pas touchés, qui restent murés dans une existence où nul jour ne luit sur l'espoir, sur la rémunération, sur la justice et qui ne peuvent pas dire comme vous :

Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté du tombeau
Les yeux qu'on ferme voient encore!

Il me semble qu'entre la divinité qu'il faut aller interroger dans des profondeurs que les âmes vulgaires ne pénè-

trent pas et la foule indifférente ou sourde, le poète est un intermédiaire, j'oserai dire un médiateur. L'inspiration qui parle en lui est souvent la révélation d'en haut ; il la transmet aux hommes dans le langage rythmé qui se grave aisément dans la mémoire, et leur donne ainsi des pensées nouvelles dont ils sont agrandis et fortifiés. Vous aimez Euclide, vous le consultez et il vous ravit d'aise. Que votre amour pour la science me pardonne : mais je crois fermement qu'un beau poème est aussi indispensable à l'humanité qu'une découverte scientifique. S'il fallait sacrifier la poudre à canon ou l'*Odyssée*, — soyez indulgent pour mon blasphème, — c'est l'*Odyssée* que je sauverais.

La science qui vous appelle, la poésie qui vous retient, semblent se disputer la possession de votre âme et vous créent une place distincte parmi les poètes de notre temps. Ces deux déesses, vous avez essayé de les mettre d'accord, de les faire vivre en bonne intelligence et d'utiliser pour votre œuvre les forces souvent adverses que chacune d'elles dispense aux initiés. Entreprise hardie qui prouve une rare volonté et une souplesse de talent considérable. On l'a tentée au siècle dernier, mais dans des poèmes descriptifs qui ne sont même pas à citer. L'axiome *ut pictura poesis* n'est plus de nos jours ; la poésie ne vit que d'émotions :

> C'est le cœur de nos cœurs, c'est l'âme de nos âmes
> Qui comme un feu divin tend toujours vers les cieux ;
> Hercule en se bruslant s'assit au rang des dieux
> Et pour être immortel il faut sentir ses flâmes (1).

---

(1) MONCRESTIEN : *les Lacènes*.

Lorsque Moncrestien parlait ainsi, il formulait la vraie poétique, celle qui a donné au monde des œuvres impérissables. Mais il n'est point interdit de chercher sa route par des sentiers nouveaux et la poésie a droit de seigneurie sur toute chose. Dans une note écrite par vous, Monsieur, je lis : « J'ai voulu éprouver quelles sont les ressources de la langue poétique pour rendre les pensées philosophiques et formuler quelques-unes des lois les plus importantes de la nature découvertes par la science moderne. Mes tentatives en ce genre n'ont pas réussi à mon gré et m'ont extrêmement fatigué. Mon poème *la Justice* a été pour moi une expérience utile; j'ai parfaitement senti les bornes de notre art; j'ai vu qu'en ne voulant rien sacrifier du soin dû à la forme, on ne peut exprimer en vers les vérités philosophiques et scientifiques sans un effort impossible à soutenir et sans condamner le lecteur à une tension d'esprit incompatible avec la jouissance qu'il attend de sa lecture. »

J'ai tenu à citer vos propres paroles, et à répéter le jugement que vous avez porté sur un poème qui a dû exiger un effort excessif. Ce jugement prouvera que vous savez être désintéressé dans votre cause et que, pour apprécier votre œuvre, vous avez rencontré en vous-même cet esprit de justice à la recherche duquel vous vous étiez élancé. Cela parle singulièrement en faveur de votre caractère. Être poète, avoir du talent, être modeste, être impartial pour soi-même, ce sont là des qualités qui se trouvent rarement réunies et dont vous offrez un remarquable exemple.

Je n'irai point à l'encontre de votre jugement, et pour-

tant je le trouve sévère; à mon avis, lorsque vous l'avez formulé, vous n'avez tenu compte que de la partie morale de votre poème, et vous avez oublié la partie matérielle dans laquelle vous avez pris à tâche d'accumuler des difficultés d'exécution que vous avez su vaincre, avec une habileté, avec une ampleur que les gens du métier, seuls, sont capables d'apprécier. Écrire un si long poème, traiter un tel sujet : la Justice! en strophes triplées de quatre vers faisant écho à des sonnets, c'était se mettre au défi de réussir. Là où la prose avec ses ressources multiples, avec sa vigoureuse élasticité était à peine suffisante, vous avez enfermé votre pensée dans un moule inflexible jusqu'à en être rebelle. Vous n'en avez pas moins triomphé des obstacles, et, si parfois la rigidité même de la forme que vous aviez choisie donne quelque raideur à votre démarche, vous n'en poursuivez pas moins votre course et vous parvenez au but que vous aviez désigné.

Un maître ès arts de philosophie et de critique, qui siège aujourd'hui à vos côtés, a formulé une importante vérité que je répéterai après lui : « Quand il a réussi à encadrer dans quelques rimes riches et insignifiantes un *beau vers*, un trait d'imagination ou de sentiment sur lequel s'arrêtera l'attention du lecteur, l'artiste est content ou plutôt il est à bout. Le procédé des beaux vers est mortel au vrai talent; tout y est sacrifié, la suite et la belle ordonnance des idées, l'ampleur des développements, la richesse et la variété des horizons, la véritable fécondité qui se renouvelle et se déploie. » C'est précisément à propos du poème de *la Justice* que cette observation a été émise, mais ce n'est pas à vous qu'elle est adres-

sée. En effet, vous ne la méritez pas. Je crois bien que vous avez traversé l'école des ornemanistes; cela ne vous a point été inutile ; près d'eux vous avez appris à être difficile sur le choix des mots, à rechercher les rimes riches, à respecter la césure, à ne point abuser de l'enjambement, à perfectionner la délicatesse des ciselures et des arabesques ; mais promptement vous avez compris que la rareté des formes n'était point la poésie et qu'elle n'en est que le décor extérieur. Si belle que fût la statue d'argile, elle n'a été une créature vivante, une créature humaine, qu'après avoir reçu le souffle de Dieu. A cet égard vous avez exprimé votre opinion, et vous me permettrez de la rappeler. Lorsque Charles Read, un poète de dix-neuf ans, mourut, vous avez écrit après avoir lu ses vers : « Ses qualités de facture, qui se seraient encore perfectionnées sans doute, sont moins précieuses et moins caractéristiques, à mes yeux, que les sentiments nobles et délicats où siège la poésie même et dont l'ouvrage est animé. » Combien vous avez raison, Monsieur; combien il serait à désirer que cette parole portât loin et fût écoutée ! Entre le faiseur de vers et le poète, il y a la même différence qu'entre l'artisan et l'artiste. Il peut paraître excessif de dire :

Le mélodrame est bon si Margot a pleuré...,

mais il est vrai d'affirmer que la postérité ne conserve rien de ce qui n'a que la forme; une seule chose l'intéresse : l'âme ; la vôtre apparaît dans vos œuvres, et c'est ce qui leur donne ce charme auquel on n'a pas résisté.

Dans les belles pages où il nous raconte les années de son adolescence et son séjour au séminaire, le grand maître des élégances du langage a donné une leçon dont les écrivains devraient faire leur profit, lorsqu'il a dit : « La règle fondamentale du style est d'avoir uniquement en vue la pensée que l'on veut inculquer, et par conséquent d'avoir une pensée. » En un mot, pour parler, il faut avoir quelque chose à dire, et je reconnais que cela n'est pas facile, non point pour vous, Monsieur, qui avez cherché à cristalliser dans vos strophes habiles les plus hautes pensées dont l'esprit humain est troublé. La tentative seule était d'un grand cœur et d'un talent exceptionnel; ceux-là même qui estiment que la conception a dépassé le résultat, ne peuvent vous refuser leurs louanges; ils admirent votre persévérance et sont prêts à proclamer que, comme l'Icare de Philippe Desportes, vous avez « poursuivi une haute aventure! » Il n'est pas donné à tout le monde de tomber des nuages, et seules les généreuses curiosités veulent ouvrir la profondeur des cieux.

Un mot encore, Monsieur, et j'ai terminé. C'est pour moi une bonne fortune que je sais apprécier, d'avoir eu à vous souhaiter la bienvenue au sein de notre compagnie. L'Académie, vous le verrez, tient compte de tous les mérites, elle recherche ce qui peut perpétuer sa tradition. L'esprit d'indépendance qu'elle a hérité des ancêtres, elle s'efforce de le léguer aux descendants. Pour succéder à un philosophe elle appelle un savant; pour remplacer un homme politique elle choisit un romancier ou un poète; partout où elle aperçoit le talent, la noblesse du carac-

tère, l'amour de la vérité, le respect de soi-même et des lettres, elle reconnaît son bien et s'en empare. C'est assez, vous dire, Monsieur, que vous lui appartenez et qu'en vous choisissant elle a partagé l'honneur qu'elle vous faisait.

DISCOURS

DE

M. PASTEUR

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 27 AVRIL 1882, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LITTRÉ.

Messieurs,

Au moment où je me présente devant cette illustre assemblée, je sens renaître l'émotion qui s'est emparée de moi le jour où j'ai sollicité vos suffrages. Le sentiment de ce qui me manque me saisit de nouveau, et je serais confus de me trouver à cette place si je n'avais le devoir de reporter à la science elle-même l'honneur, pour ainsi dire, impersonnel dont vous m'avez comblé.

La science enfante chaque jour des prodiges. Vous avez voulu témoigner une fois de plus de l'impression profonde que le monde, les habitudes de la vie, les lettres

à leur tour reçoivent de tant de découvertes accumulées. Si vous avez daigné jeter les yeux sur moi, la nature de mes travaux a sans doute parlé en ma faveur. Par quelques points ils intéressent les manifestations de la vie.

En prouvant que, jusqu'à ce jour, la vie ne s'est jamais montrée à l'homme comme un produit des forces qui régissent la matière, j'ai pu servir la doctrine spiritualiste, fort délaissée ailleurs, mais assurée du moins de trouver dans vos rangs un glorieux refuge.

Peut-être aussi m'avez-vous su gré d'avoir apporté, dans cette question ardue de l'origine des infiniment petits, une rigueur expérimentale qui a fini par lasser la contradiction. Reportons-en toutefois le mérite à l'application sévère des règles de la méthode que nous ont léguée les grands expérimentateurs : Galilée, Pascal, Newton et leurs émules depuis deux siècles. Admirable et souveraine méthode, qui a pour guide et pour contrôle incessant l'observation et l'expérience, dégagées, comme la raison qui les met en œuvre, de tout préjugé métaphysique; méthode si féconde que des intelligences supérieures, éblouies par les conquêtes que lui doit l'esprit humain, ont cru qu'elle pouvait résoudre tous les problèmes. L'homme vénéré dont j'ai à vous entretenir partagea cette illusion.

J'ai tant à louer, et de tant de côtés, dans cette belle vie de M. Littré, que vous excuserez ma sincérité si je commence son éloge en marquant mon dissentiment avec ses opinions philosophiques.

Emile Littré avait onze ans quand son père, employé

des droits réunis, obtint un avancement modeste qui le fixa à Paris. Il fit aussitôt suivre à son fils les cours du lycée Louis-le-Grand, où M. Littré fut promptement le premier de sa classe, quoiqu'il eût des rivaux dont plusieurs sont devenus célèbres.

M. Littré se plaisait à reporter à son père la meilleure part de ses succès. C'était un de ces fonctionnaires comme nos grandes administrations en offrent plus d'un exemple, qui, bien au-dessus de la situation qu'ils occupent, n'ont pu, par la faute des circonstances, « remplir tout leur mérite ». Souvent, par une compensation de la destinée, ces hommes inconnus préparent à leurs fils une vie glorieuse.

A peine libre de son travail de bureau, le père de M. Littré se faisait le répétiteur assidu de son fils. Pour lui venir en aide il avait appris le grec et plus tard même il étudia le sanscrit; il avait laissé à tous ceux qui l'approchaient un si vivant souvenir que M. Barthélemy Saint-Hilaire, ami de ses enfants, lui dédia la *Politique* d'Aristote. Les termes de cette dédicace donnent, du père de M. Littré, de son caractère, de son patriotisme, de ses aptitudes philologiques, une idée telle qu'on serait tenté de croire que l'âme du père avait seule façonné celle du fils.

On se tromperait. M. Littré tenait peut-être plus encore de sa mère. Femme sans culture, elle avait une grande énergie morale, un profond sentiment de la justice, une ardeur extraordinaire pour les principes et les idées généreuses nées de la révolution. C'était une Romaine, dit Sainte-Beuve. Fière de son fils, ambitieuse pour lui, elle l'entretenait avec orgueil dans des sentiments

de respect et de fidélité aux institutions républicaines.

Tel est le milieu où fut élevé M. Littré et qui eut sur son caractère, naturellement docile, bon et reconnaissant, la plus grande influence.

En quittant le lycée, M. Littré, sur la recommandation du proviseur, entra comme secrétaire chez le comte Daru, qui terminait alors sa grande *Histoire de la république de Venise*. Le jeune secrétaire devint peu à peu l'ami et l'habitué d'une maison où l'on appréciait sa douceur obligeante, son goût pour le travail et ses connaissances, déjà si grandes, qu'outre le latin et le grec, il savait l'anglais, l'allemand et l'italien. Il se donnait même la fantaisie de composer des vers dans ces diverses langues.

« Votre fils, écrivit un jour le comte Daru au père de « M. Littré, vaut mieux que ce que je lui fais faire. Don- « nez-lui une carrière. Quelle qu'elle soit, il y réussira. « Comptez du reste sur moi en toute occasion. »

M. Littré se décida pour la médecine. A vingt-six ans, il terminait les études de l'internat des hôpitaux et il était prêt à passer l'examen de docteur quand son père mourut. Ce fut un coup désastreux pour la famille devenue pauvre. Comment subvenir aux frais qu'allaient exiger les examens et aux premières dépenses d'une installation de médecin?

Le docteur Rayer avait remarqué depuis longtemps cet étudiant silencieux parmi les élèves les plus assidus à sa clinique de la Charité ; il devina la situation embarrassée du jeune interne et lui fit des offres de services que renouvela le libraire Hachette, ami de collège de M. Littré.

« Je n'eus pas, dit M. Littré, la hardiesse de grever

« mon présent en essayant de m'établir médecin. » Quelque insistance qu'on fît auprès de lui, il s'obstina dans son refus et se mit courageusement à gagner sa vie et celle de sa mère en donnant des leçons de langues étrangères, de mathématiques même, car, avant d'entrer chez le comte Daru, il avait eu un instant l'idée de se préparer aux examens de l'École polytechnique.

« Au commencement de l'année 1831, la bise était venue, « c'est M. Littré lui-même qui parle, je me trouvais fort « dépourvu et je cherchais des occupations. Le docteur « Campaignac, un de mes camarades d'études médicales « qui était médecin d'Armand Carrel, me recommanda à « lui. Carrel me fit entrer dans la rédaction du *National*. » Chargé du rôle modeste de traducteur des journaux allemands et anglais, M. Littré resta dans cette situation pendant plus de trois années, sans rien faire pour en sortir. « J'étais heureux, dit-il, j'avais libres les matinées que « j'employais à suivre l'hôpital et je passais mes soirées « dans d'autres études diverses. »

Le hasard porte quelquefois en avant ceux que la modestie retient en arrière. Le beau discours sur la philosophie naturelle de William Herschell, fils de l'illustre astronome de ce nom, venait de paraître. M. Littré, dans le *National* du 14 février 1835, en fit une analyse témoignant d'une science et d'une pénétration si profondes qu'Armand Carrel, enfermé alors à Sainte-Pélagie pour délit politique, écrivit à la mère de M. Littré une lettre remplie d'affection et d'éloges pour son fils. « C'est à vous, « madame, disait-il, que je veux faire compliment de l'ad- « mirable morceau qu'Émile nous a donné ce matin, dans

« le *National*... Dites-lui que je ne sais personne à Paris ca-
« pable d'écrire son article sur Herschell, et que je rougis
« de m'être donné pendant trois ans comme le rédacteur
« en chef d'un journal dans lequel il se contentait d'une
« tâche si au-dessous de son savoir et de son talent. »

Carrel voulut dès lors faire de M. Littré un rédacteur politique. Mais, trop modeste pour accepter cette situation, M. Littré était en même temps trop timide pour l'occuper.

Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, a finement retracé le caractère de l'homme qui ne sait ni se produire ni prendre une initiative. « Un homme sincèrement mo-
« deste et humble, dit-il, peut être très habile sur certains
« points, très courageux de résistance sur certains autres,
« mais il y a fort à penser qu'il est incapable d'une cer-
« taine initiative, d'un esprit d'entreprise et de poursuite,
« d'un essor complet et libre de ses facultés, et c'est parce
« qu'il se sent instinctivement inférieur à un tel rôle et à
« une telle responsabilité qu'il est si craintif et si rougis-
« sant de se produire, si en peine lorsqu'il s'est trop
« avancé... » M. Littré se reconnaissait dans ce portrait et il s'en faisait la très sincère application. « Si je ne
« voyais, disait-il avec charme, que cette description de
« Sainte-Beuve est toute générale, et embrasse une classe
« d'esprits, je la croirais particulière et tracée pour moi. »

Toutefois un mérite tel que le sien n'est pas si commun que toute la modestie du monde puisse l'empêcher de se faire jour et d'attirer l'attention. Dès l'année 1831, le libraire Jean-Baptiste Baillière, lié avec tous les médecins de cette époque, avait proposé à M. Littré de s'associer

au docteur Andral pour entreprendre une traduction et une édition nouvelles d'Hippocrate. M. Andral, occupé d'autres études, ne put prendre part à ce grand travail, et, en 1834, M. Littré en resta seul chargé.

Ce qu'il fallait de connaissances spéciales et d'aptitudes variées concourant dans un labeur assidu, pour mener à fin cette grande œuvre, rien qu'une telle idée, a dit un de ses biographes, avait de quoi effrayer et détourner tout autre que M. Littré.

Le premier volume parut en 1839. A peine était-il publié que M. Littré fut élu membre de l'Académie des Inscriptions. Notre confrère aimait à rappeler ce premier et grand succès. A dater de cette époque et tout en satisfaisant aux exigences de sa traduction d'Hippocrate, sa réputation grandit par l'accumulation incessante des productions les plus diverses. Préparé par un travail solitaire, il put se donner carrière dans toutes les directions de la pensée.

En 1844, il remplace M. Fauriel dans la Commission de l'histoire littéraire de la France où il donne successivement des notices importantes sur les médecins du moyen âge, des glossaires, des romans ou poèmes d'aventures et autres branches de poésie des trouvères. — Rédacteur du *National*, — rédacteur du *Dictionnaire de médecine*, — collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes,* du journal des *Débats,* du *Journal des Savants*, de la *Revue germanique*, il mène tout de front et remplit ces recueils variés des trésors de son érudition sur des sujets de toutes sortes, médicaux, historiques, philologiques, langue et littérature du moyen âge. Il y ajouta même des essais poétiques.

Le plus curieux fut une traduction d'un chant de l'*Iliade* en vers français du XIIIe siècle. C'était pour lui un exercice d'application de ses vastes recherches sur la langue française et ses origines. Comme on l'a dit, il se faisait trouvère pour mieux juger les trouvères. Il publiait en outre, chemin faisant, une traduction fort estimée de Pline l'Ancien dans la collection Nisard.

Si je n'ai pas l'autorité nécessaire pour parler de la plupart des travaux que je viens d'énumérer, je me console à la pensée du jugement que va porter sur eux l'homme éminent par qui j'ai l'honneur d'être reçu dans votre illustre compagnie. Confrère de M. Littré à l'Académie des Belles-Lettres, il a été le témoin et il est le juge le plus compétent des travaux qui ont honoré la vie de l'infatigable travailleur.

« Que n'ai-je pas roulé en mon esprit? disait M. Littré « avant de mourir. Si ma vieillesse avait été forte, que la « maladie ne l'eût pas accablée, j'aurais mis la main, « avec quelques collaborateurs, à une histoire universelle « dont j'avais tout le plan. »

Dans l'ardeur qui le portait à rechercher « des clartés de tout », il conserva cependant toute sa vie un champ d'études de prédilection. Ce fut la médecine. On lui doit de savantes dissertations sur le cœur, sur le choléra, sur la fièvre jaune, sur la peste, sur les grandes épidémies.....

Que de pages élevées ne pourrait-on pas extraire de ces articles ! Il ne se préoccupait ni de la recherche ni de l'éclat du style. Mais, tout en ne visant qu'à la clarté, il

rencontre souvent l'éloquence. Parlant de l'apparition des foudroyantes épidémies, il dit :

« Ce sont de grands et singuliers phénomènes. On voit « parfois, lorsque les cités sont calmes et joyeuses, le sol « s'ébranler tout à coup et les édifices s'écrouler sur la « tête des habitants; de même il arrive qu'une influence « mortelle sort soudainement de profondeurs inconnues « et couche d'un souffle infatigable les populations hu- « maines comme les épis dans leurs sillons. Les causes « sont ignorées, les effets terribles, le développement « immense. Rien n'épouvante plus les hommes, rien ne « jette de si vives alarmes dans le cœur des nations; rien « n'excite dans le vulgaire de plus noirs soupçons. Il « semble, quand la mortalité a pris ce courant, que les ra- « vages n'auront plus de terme et que l'incendie une fois « allumé ne s'éteindra désormais que faute d'aliments... »

Cette citation nous montre également M. Littré attiré par les hautes questions de l'étiologie médicale.

« J'eus toujours, dit-il, une place réservée pour la pa- « thologie et ce qui s'y rattache. Je ne permis jamais à « mes autres travaux ou à mes autres goûts de créer une « prescription à cet égard. Quoique j'aie étudié la méde- « cine sans en avoir jamais rien fait ni comme titre ni « comme pratique, je ne troquerais pas contre quoi que « ce soit cette part de savoir que j'ai jadis conquise par un « labeur persistant. »

La citation mérite d'être poursuivie :

« Je viens de dire, ajoute-t-il, que je n'ai point pratiqué « la médecine. En ceci une rectification est à faire. J'ai, de- « puis trente ans, réalisé l'*Hoc erat in votis* d'Horace... Un

« petit jardin dans un petit village. Là, quand j'y vins, « comment sut-on que je m'étais occupé de médecine? Je « l'ignore. Toujours est-il que les paysans, mes voisins, « quand ils tombèrent malades, réclamèrent mon secours. « Faisant la médecine gratis, j'aurais eu une clientèle fort « étendue; mais je circonscrivis sévèrement ma sphère « d'action, et, prudent, dévoué, visitant plusieurs fois par « jour mes malades qui étaient à ma porte, je rendis d'in- « contestables services; plus tard, M. le docteur Da- « remberg, qui vint se fixer dans le même lieu, et qui, « comme moi, aima Hippocrate et son antique génie, « s'associa à mon office, et plus d'une fois, sur la fin, nous « avons exprimé le regret de n'avoir pas songé à rédiger « la clinique de notre petit village. Maintenant, la vieil- « lesse m'a déchargé de ce service bénévole, mais j'y ai « acquis l'amitié et la gratitude de mes voisins, et, pour « parler comme le vieillard de la Fontaine : cela même « est un fruit que je goûte aujourd'hui. »

Horace aurait-il écrit son *Hoc erat in votis* si sa maison de campagne eût ressemblé à celle que M. Littré possédait au Mesnil? On ne trouve là ni ruisseau d'eau vive, ni bouquet de bois, ni rien de l'aisance qu'Horace avait rêvée. Le plus simple presbytère du plus pauvre des villages peut seul donner une idée de cette maison où tout reflète une vie de solitude, de labeur et de désintéressement. M. Littré avait le culte de l'austérité. Un pieux respect a laissé toute chose à sa place comme s'il devait revenir d'un moment à l'autre et retrouver sur son bureau des livres ouverts, des notes éparses. Voici la petite table où sa femme et sa fille travaillaient auprès de lui, et au-

dessus de cette table apparaît, — visible témoignage de la profonde tolérance de M. Littré, — une image du Christ.

Ce fut dans cette retraite que M. Littré composa la plus grande partie de son *Dictionnaire*. Avec quelle patience et quel courage, pour ainsi dire, surhumains, il rassembla les matériaux d'une œuvre que l'on a signalée à juste titre comme un monument national !

« Je fus le premier, dit M. Littré, à vouloir soumettre de tout point le dictionnaire à l'histoire. » Rompant avec l'habitude de donner comme exemples des phrases arbitraires, il s'imposa l'obligation de citer, pour chaque mot, des phrases tirées des meilleurs écrivains, non seulement de la langue classique, mais encore des textes de l'ancienne langue, depuis le XIe siècle jusqu'à la fin du XVIe, s'attachant à tous les sens par lesquels le mot a passé, n'omettant ni les archaïsmes ni les néologismes, ni les contraventions à la grammaire, attentif aux acceptions détournées ou singulières, et recherchant toujours de préférence les exemples qui se recommandent par l'élégance de la forme, la valeur de la pensée, ou qui intéressent par l'histoire des idées et des mœurs. — Comme on l'imagine aisément, M. Littré, après avoir employé des années à réunir toutes ces citations, en passa plusieurs autres encore à les remanier, classant, ajoutant, rectifiant sans cesse. Avec cette candeur qu'il avait en toutes choses, il disait : « Que « de fausses routes j'ai suivies ! Que de tentatives avortées ! « Je revenais sur les pas déjà faits, je m'égarais dans un « labyrinthe de pensées, toujours sur le point de perdre « courage. » Un jour qu'il s'adressait à M. Beaujean, à

celui qui fut son savant et dévoué collaborateur : « O mon « ami, s'écria-t-il, ne faites jamais de dictionnaire. »

On a peine, en effet, à se figurer une telle somme de travail. Lui-même a eu la coquetterie de compter que si le Dictionnaire, *sans le supplément*, était composé sur une seule colonne, cette colonne aurait 37 kilomètres 525 mètres 28 centimètres, à peu près la distance de Paris à Meaux.

La Fontaine, qu'il aimait à citer, lui avait donné pour devise : *Patience et longueur de temps*... Dans une vie tout absorbée par la pratique de cette maxime, sa solitude était cependant toujours ouverte. S'il risquait d'être troublé par quelque visite, il ne voulait pas, pour échapper à un importun, s'exposer à perdre l'occasion d'un service à rendre.

C'est au moment où il était dans la pleine activité de son travail que la veuve d'Auguste Comte vint le prier d'écrire la vie de son mari. M. Littré résiste, objecte son Dictionnaire qui absorbe tout son temps, promet de se consacrer sans réserve, dès qu'il l'aura achevé, à la tâche que Mme Comte lui demande de s'imposer. Celle-ci insiste avec opiniâtreté, faisant appel à la reconnaissance qu'il doit au fondateur de la philosophie positive. M. Littré accepte enfin. Avec une résignation surprenante il modifie l'ordre de son travail du Dictionnaire, prend sur ses heures de repos et trouve le temps de composer une biographie d'Auguste Comte, intitulée : *Auguste Comte et la philosophie positive*, qui n'a pas moins de six cents pages.

Il était au Mesnil le médecin consultant de tout le village. Prolongeant ses veilles jusqu'à trois heures du ma-

tin, la clarté de sa lampe brillait au loin pendant la nuit comme un fanal qui rassurait les malades. On savait qu'au premier appel, M. Littré quitterait son travail pour aller porter ses soins partout où ils seraient réclamés.

Se peut-il que l'homme dont je viens de vous retracer l'étonnante et charitable vie ait été méconnu jusqu'à être calomnié! Il le fut pourtant. Ses opinions philosophiques en ayant été l'occasion, c'est le moment pour moi de les examiner. Je n'y apporterai d'autre souci que celui de garder ma propre liberté de penser.

Vers l'âge de quarante ans, une crise se produisit dans les croyances de M. Littré. Il venait de lire un ouvrage d'Auguste Comte intitulé : *Système de philosophie positive*. L'impression qu'il en reçut fut extraordinaire :

« Ce livre, dit-il, me subjugua. Une lutte s'établit dans « mon esprit entre mes anciennes opinions et les nou- « velles. Celles-ci triomphèrent... Je devins dès lors disci- « ple de la philosophie positive et je le suis resté... Au- « jourd'hui, il y a plus de vingt ans que je suis sectateur « de cette philosophie; la confiance qu'elle m'inspire n'a « jamais reçu de démenti... Occupé de sujets très divers, « histoire, langue, physiologie, médecine, érudition, je « m'en suis constamment servi comme d'une sorte d'outil « qui me trace les linéaments, l'origine et l'aboutisse- « ment de chaque question... Elle suffit à tout, ne me « trompe jamais et m'éclaire toujours... »

Le principe fondamental d'Auguste Comte est d'écarter toute recherche métaphysique sur les causes premières et

finales, de ramener toutes les idées et toutes les théories à des faits et de n'attribuer le caractère de certitude qu'aux démonstrations de l'expérience. Ce système comprend une classification des sciences et une prétendue loi de l'histoire qui se résume dans cette affirmation : que les conceptions de l'esprit humain passent successivement par trois états : l'état théologique, l'état métaphysique, l'état scientifique ou positif.

M. Littré ne tarissait pas en éloges au sujet de cette doctrine et de son auteur. Pour lui Auguste Comte était un des hommes qui devaient tenir une grande place dans la postérité, et la « philosophie positive une de ces œuvres à « peine séculaires qui changent le niveau ». Interrogé sur ce qu'il estimait le plus dans l'emploi de sa laborieuse vie, nul doute que sa pensée ne se fût portée avec complaisance sur son rôle d'apôtre sincère et persévérant du positivisme.

Il n'est pas rare de voir les plus savants hommes perdre parfois le discernement de leur vrai mérite. C'est ce qui me fait un devoir d'un jugement personnel sur la valeur de l'ouvrage d'Auguste Comte. Je confesse que je suis arrivé à une opinion bien différente de celle de M. Littré. Les causes de cette divergence me paraissent résulter de la nature même des travaux qui ont occupé sa vie et de ceux qui sont l'objet unique de la mienne.

Les travaux de M. Littré ont porté sur des recherches d'histoire, de linguistique, d'érudition scientifique et littéraire. La matière de telles études est tout entière dans des faits appartenant au passé, auxquels on ne peut rien ajouter ni rien retrancher. Il y suffit de la méthode d'observation qui le plus souvent ne saurait donner des dé-

monstrations rigoureuses. Le propre, au contraire, de l'expérimentation, c'est de ne pas en admettre d'autres.

L'expérimentateur, homme de conquêtes sur la nature, se trouve sans cesse aux prises avec des faits qui ne se sont point encore manifestés et n'existent, pour la plupart, qu'en puissance de devenir dans les lois naturelles. L'inconnu dans le possible et non dans ce qui a été, voilà son domaine, et, pour l'explorer, il a le secours de cette merveilleuse méthode expérimentale, dont on peut dire avec vérité, non qu'elle suffit à tout, mais qu'elle trompe rarement et ceux-là seulement qui s'en servent mal. Elle élimine certains faits, en provoque d'autres, interroge la nature, la force à répondre et ne s'arrête que quand l'esprit est pleinement satisfait. Le charme de nos études, l'enchantement de la science, si l'on peut ainsi parler, consiste en ce que, partout et toujours, nous pouvons donner la justification de nos principes et la preuve de nos découvertes.

L'erreur d'Auguste Comte et de M. Littré est de confondre cette méthode avec la méthode restreinte de l'observation. Étrangers tous deux à l'expérimentation, ils donnent au mot expérience l'acception qui lui est attribuée dans la conversation du monde, où il n'a point du tout le même sens que dans le langage scientifique. Dans le premier cas, l'expérience n'est que la simple observation des choses et l'induction qui conclut, plus ou moins légitimement, de ce qui a été à ce qui pourrait être. La vraie méthode expérimentale va jusqu'à la preuve sans réplique.

Les conditions et le résultat quotidien du travail de

l'homme de science façonnent, en outre, son esprit à n'attribuer une idée de progrès qu'à une idée d'invention. Pour juger de la valeur du positivisme, ma première pensée a donc été d'y chercher l'invention. Je ne l'y ai pas trouvée. On ne peut vraiment attribuer l'idée d'invention à la loi dite des trois états de l'esprit humain, pas plus qu'à la classification hiérarchique des sciences qui ne sont l'une et l'autre que des à peu près, sans grande portée. Le positivisme, ne m'offrant aucune idée neuve, me laisse réservé et défiant.

La foi de M. Littré dans le positivisme lui vint également des apaisements qu'il y trouvait sur les grandes questions métaphysiques. La négation comme le doute l'obsédaient. Aug. Comte l'a tiré de l'un et de l'autre par un dogmatisme qui supprimait toute métaphysique.

En face de cette doctrine, M. Littré se disait : Tu n'as à te préoccuper ni de l'origine ni de la fin des choses, ni de Dieu, ni de l'âme, ni de théologie, ni de métaphysique ; suis ton penchant de chercheur « inquiet ou charmé » ; fuis l'absolu ; n'aime que le relatif. Quelle quiétude pour cette tête ardente, ambitieuse de parcourir tous les champs du savoir !

On s'est pourtant trompé sur cette quiétude et l'on s'est payé de fausses apparences en prétendant faire de M. Littré un athée résolu et tranquille. Les croyances religieuses des autres ne lui étaient pas indifférentes. « Je me suis trop rendu compte, dit-il, des souffrances et « des difficultés de la vie humaine pour vouloir ôter à « qui que ce soit des convictions qui le soutiennent dans « les diverses épreuves. » Il ne nie pas plus l'existence de Dieu que celle de l'immortalité de l'âme ; il en écarte *a*

priori jusqu'à la pensée, parce qu'il proclame l'impossibilité d'en constater scientifiquement l'existence.

Quant à moi, qui juge que les mots progrès et invention sont synonymes, je me demande au nom de quelle découverte nouvelle, philosophique ou scientifique, on peut arracher de l'âme humaine ces hautes préoccupations. Elles me paraissent d'essence éternelle, parce que le mystère qui enveloppe l'univers et dont elles sont une émanation est lui-même éternel de sa nature.

On raconte que l'illustre physicien anglais Faraday, dans les leçons qu'il faisait à l'Institution royale de Londres, ne prononçait jamais le nom de Dieu, quoiqu'il fût profondément religieux. Un jour, par exception, ce nom lui échappa et tout à coup se manifesta un mouvement d'approbation sympathique. Faraday s'en apercevant interrompit sa leçon par ces paroles : « Je viens de vous surprendre en prononçant ici le nom de Dieu. Si cela ne m'est pas encore arrivé, c'est que je suis, dans ces leçons, un représentant de la science expérimentale. Mais la notion et le respect de Dieu arrivent à mon esprit par des voies aussi sûres que celles qui nous conduisent à des vérités de l'ordre physique. »

La science expérimentale est essentiellement positiviste en ce sens que, dans ses conceptions, jamais elle ne fait intervenir la considération de l'essence des choses, de l'origine du monde et de ses destinées. Elle n'en a nul besoin. Elle sait qu'elle n'aurait rien à apprendre d'aucune spéculation métaphysique. Pourtant elle ne se prive pas de l'hypothèse. Nul, au contraire, plus que l'expérimentateur n'en fait usage ; mais c'est seulement à titre de guide

et d'aiguillon pour la recherche et sous la réserve d'un sévère contrôle. Il dédaigne et rejette ses idées préconçues, dès que l'expérimentation lui démontre qu'elles ne correspondent pas à des réalités objectives.

M. Littré et Aug. Comte croyaient et firent croire aux esprits superficiels que leur système reposait sur les mêmes principes que la méthode scientifique dont Archimède, Galilée, Pascal, Newton, Lavoisier sont les vrais fondateurs. De là est venue l'illusion des esprits, favorisée encore par tout ce que présentaient de garanties la science et la bonne foi de M. Littré.

A quelles erreurs ne peut pas conduire cette identité prétendue des deux méthodes !

Arago avait dit de Comte : « Il n'a de titres mathématiques, ni grands ni petits. » « C'est vrai, répond M. Littré, « M. Comte n'a pas de découvertes géométriques, mais « il a des découvertes sociologiques. » Hélas ! Voici un exemple de découverte sociologique ! Le 10 novembre 1850, M. Littré écrivit dans le *National* un article intitulé : *Paix occidentale,* article destiné à prouver que la sociologie était une science. « Il y a deux manières, dit-il, de prouver la « vérité d'une doctrine : tantôt l'initiation directe, le tra- « vail, l'étude, tantôt les prévisions déduites de la doc- « trine qui persuadent et qui frappent tous les esprits : « savoir, c'est prévoir. »

Or il arriva que, comme nous jouissions, en 1850, des bienfaits de la paix depuis 1815, M. Littré s'écrie : « Mais « la paix est prévue depuis vingt-cinq ans par la socio- « logie. » Malheureusement l'article continue en ces ter-

mes : « Aujourd'hui encore, la sociologie prévoit la paix « pour tout l'avenir de notre transition, au bout de la- « quelle une confédération républicaine aura uni l'Occi- « dent et mis un terme aux conflits armés... » M. Littré fut bientôt désabusé. Quand il réimprima, en 1878, cet article de 1850, il le fit suivre de remarques où, avec sa sincérité habituelle, il exhale la douleur qu'il éprouve de sa naïve confiance d'autrefois. « Ces malheureuses pages, dit-il, me « font mal; je voudrais pouvoir les effacer. Elles sont en « contresens perpétuel avec les évènements qui se sont « déroulés... A peine avais-je prononcé, dans mon puéril « enthousiasme, qu'en Europe il n'y aurait plus de défaites « militaires, que celles-ci désormais seraient remplacées par « des défaites politiques, que vinrent la défaite militaire « de la Russie en Crimée, celle de l'Autriche en Italie; « celle de l'Autriche en Allemagne, celle de la France à « Sedan et à Metz, et tout récemment celle de la Turquie « dans les Balkans. »

L'ouvrage que M. Littré a publié en 1879 sous ce titre : *Conservation, révolution et positivisme*, est rempli des méprises que la doctrine positiviste lui a fait commettre en politique et en sociologie. Pourquoi en serait-on surpris? La politique et la sociologie sont des sciences où la preuve est trop difficile à donner. Trop considérable est le nombre des facteurs concourant à la solution des questions qu'elles agitent. Là où les passions humaines interviennent, le champ de l'imprévu est immense.

Le positivisme ne pèche pas seulement par une erreur de méthode. Dans la trame, en apparence très serrée, de

ses propres raisonnements, se révèle une considérable lacune, et je suis surpris que la sagacité de M. Littré ne l'ait pas mise en lumière.

A maintes reprises, il définit ainsi le positivisme envisagé au point de vue pratique : « Je nomme positivisme « tout ce qui se fait dans la société pour l'organiser sui- « vant la conception positive, c'est-à-dire scientifique du « monde. »

Je suis prêt à accepter cette définition, à la condition qu'il en soit fait une application rigoureuse ; mais la grande et visible lacune du système consiste en ce que, dans la conception positive du monde, il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini.

Au-delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il ? De nouveaux cieux étoilés. Soit ! Et au delà ? L'esprit humain poussé par une force invincible ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au delà ? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace ? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert de rien de répondre : au delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se pros-

terner. Encore, à ce moment de poignantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison : tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre ; on se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion positive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés.

La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini. La métaphysique ne fait que traduire au dedans de nous la notion dominatrice de l'infini. La conception de l'idéal n'est-elle pas encore la faculté, reflet de l'infini, qui, en présence de la beauté, nous porte à imaginer une beauté supérieure? La science et la passion de comprendre sont-elles autre chose que l'effet de l'aiguillon du savoir que met en notre âme le mystère de l'Univers ? Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie moderne, sinon dans la notion de l'infini devant laquelle tous les hommes sont égaux ?

« Il faut un lien spirituel à l'humanité, dit M. Littré, faute « de quoi il n'y aurait dans la société que des familles iso-

« lées, des hordes, et point de société véritable. » Ce lien spirituel qu'il plaçait dans une sorte de religion inférieure de l'humanité ne saurait être ailleurs que dans la notion supérieure de l'infini parce que ce lien spirituel doit être associé au mystère du monde. La religion de l'humanité est une de ces idées d'une évidence superficielle et suspecte qui ont fait dire à un psychologue d'un esprit éminent : « Il y a longtemps que je pense que celui qui n'au-
« rait que des idées claires serait assurément un sot. Les
« notions les plus précieuses, ajoute-t-il, que recèle l'in-
« telligence humaine sont tout au fond de la scène et dans
« un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses, dont
« la liaison nous échappe, que tournent les idées claires
« pour s'étendre, et se développer, et s'élever. Si nous
« étions coupés de cette arrière-scène, les sciences exactes,
« elles-mêmes, y perdraient cette grandeur qu'elles tirent
« de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies
« que nous soupçonnons. »

Les Grecs avaient compris la mystérieuse puissance de ce dessous des choses. Ce sont eux qui nous ont légué un des plus beaux mots de notre langue, le mot enthousiasme. — Ἐν Θεός. — Un Dieu intérieur.

La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini.

M. Littré avait son dieu intérieur. L'idéal qui remplissait son âme, c'était la passion du travail et l'amour de l'humanité.

Souvent il m'est arrivé de me le représenter, assis auprès de sa femme, comme en un tableau des premiers temps du christianisme; lui, regardant la terre, plein de compassion pour ceux qui souffrent; elle, fervente catholique, les yeux levés vers le ciel; lui, inspiré par toutes les vertus terrestres; elle, par toutes les grandeurs divines; réunissant dans un même élan comme dans un même cœur les deux saintetés qui forment l'auréole de l'Homme-Dieu, celle qui procède du dévouement à ce qui est humain, celle qui émane de l'ardent amour du divin; — elle, une sainte dans l'acception canonique; lui, un saint laïque.

Ce dernier mot ne m'appartient pas. Je l'ai recueilli sur les lèvres de tous ceux qui l'ont connu.

RÉPONSE

DE

M. RENAN

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. PASTEUR

Monsieur,

Nous sommes bien incompétents pour louer ce qui fait votre gloire véritable, ces admirables expériences par lesquelles vous atteignez jusqu'aux confins de la vie, cette ingénieuse façon d'interroger la nature qui tant de fois vous a valu de sa part les plus claires réponses, ces précieuses découvertes qui se transforment chaque jour en conquêtes de premier ordre pour l'humanité. Vous répudieriez nos éloges, habitué que vous êtes à n'estimer que les jugements de vos pairs, et, dans les débats scientifiques que soulèvent tant d'idées neuves, vous ne voudriez

pas voir des appréciations littéraires venir se mêler au suffrage des savants que rapproche de vous la confraternité de la gloire et du travail. Entre vous et vos savants émules nous n'avons point à intervenir. Mais, en dehors du fond de la doctrine, qui n'est point de notre ressort, il est une maîtrise, Monsieur, où notre pratique de l'esprit humain nous donne le droit d'émettre un avis. Il y a quelque chose que nous savons reconnaître dans les applications les plus diverses ; quelque chose qui appartint au même degré à Galilée, à Pascal, à Michel-Ange, à Molière; quelque chose qui fait la sublimité du poète, la profondeur du philosophe, la fascination de l'orateur, la divination du savant. Cette base commue de toutes les œuvres belles et vraies, cette flamme divine, ce souffle indéfinissable qui inspire la science, la littérature et l'art, nous l'avons trouvé en vous, Monsieur; c'est le génie. Nul n'a parcouru d'une marche aussi sûre les cercles de la nature élémentaire; votre vie scientifique est comme une traînée lumineuse dans la grande nuit de l'infiniment petit, dans ces derniers abîmes de l'être où naît la vie.

Vous avez commencé, Monsieur, par le vrai commencement de la nature. Avec Haüy et Malus, vous demandiez d'abord au cristal le secret de ses caprices apparents. Vous étiez encore à l'École normale. Une note de Mitscherlich vous troubla dans votre foi chimique. Deux substances identiques par la nature, le nombre, l'arrangement et la distance des atomes agissaient d'une manière essentiellement différente sur la lumière. Vous reprîtes avec passion l'étude de la forme cristalline des deux sels de M. Mitscherlich, et vous arrivâtes à votre belle théorie de la

dissymétrie moléculaire. Oui, deux groupes atomiques qui se montrent identiques au travers de toutes les épreuves de la chimie peuvent être, l'un à l'égard de l'autre, dans la même relation qu'un objet à l'égard de son image vue dans un miroir. Ils ont une droite et une gauche ; on peut les opposer, non les superposer, comme les deux mains. L'illustre M. Biot, chargé de rendre compte de ces faits nouveaux à l'Académie des sciences, eut d'abord quelques doutes. Quand vous allâtes le voir au Collège de France, il s'était déjà procuré lui-même les matières de l'expérience. Il vous les fit préparer sous ses yeux, sur le fourneau de sa cuisine. Vous placiez à sa droite les cristaux qui devaient dévier la lumière à droite, à sa gauche les cristaux qui devaient dévier à gauche. Il fit lui-même l'épreuve de la polarisation; mais il n'alla pas jusqu'au bout; quelques indices lui suffirent. « Mon cher enfant, vous dit-il, en serrant votre bras, j'ai tant aimé les sciences dans ma vie que cela me fait battre le cœur. »

Toutes vos découvertes ultérieures sont sorties de celle-là par une sorte de développement naturel. Bientôt, en effet, vous arrivez à voir que tous les produits artificiels des laboratoires et toutes les espèces minérales sont à image superposable, tandis que les produits essentiels de la vie sont dissymétriques. La vie vous conduit à la fermentation; l'élément dissymétrique fait fermenter; l'élément symétrique ne fait pas fermenter. La fermentation est toujours d'origine vitale; elle vient d'êtres microscopiques qui trouvent dans la matière organique leur nourriture, non leur raison de naître; le groupe droit et le groupe gauche ne satisfont pas également à la nutri-

tion des microbes. Vos études sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère servent de point de départ à tout un ordre de recherches, où vos disciples sont des maîtres qui s'appellent Lister, Tyndall.

La fermentation vous mène aux maladies, qui sont en quelque sorte la fermentation de l'être vivant; de la cristallographie vous êtes conduit à la médecine; vous arrivez à voir que les maladies transmissibles tiennent le plus souvent à des développements irréguliers d'êtres étrangers à l'organisme, qui le troublent ou le détruisent. De là vos savantes recherches sur les maladies du vin, de la bière, des vers à soie, puis sur ces terribles accidents de la machine humaine, le charbon, la septicémie, la rage, qui peuvent amener la mort à l'organisme par lui-même le plus sain et le plus robuste. La claire vue de la nature du mal vous indique le remède; on guérit bientôt la maladie dont on connaît la cause. Votre théorie des germes de putréfaction ouvre une voie qui sera un jour et qui est déjà féconde pour le bien de notre pauvre espèce. La vaccination, qui n'avait été jusqu'ici qu'une application très particulière d'une théorie à peine ébauchée, devient entre vos mains un principe général, susceptible des usages les plus variés. C'est la rage, Monsieur, qui est en ce moment l'objet de vos études; vous en cherchez l'organisme microscopique, vous le trouverez; l'humanité vous devra la suppression d'un mal horrible, et aussi d'une triste anomalie, je veux parler de la défiance qui se mêle toujours un peu pour nous aux caresses de l'animal dans lequel la nature nous montre le mieux son sourire bienveillant.

Que vous êtes heureux, Monsieur, de toucher ainsi par

votre art aux sources mêmes de la vie ! Admirables sciences que les vôtres ! Rien ne s'y perd. Vous aurez inséré une pierre de prix dans les assises de l'édifice éternel de la vérité. Parmi ceux qui s'adonnent aux autres parties du travail de l'esprit, qui peut avoir la même assurance ? M. de Maistre peint quelque part la science moderne « sous l'habit étriqué du Nord..., les bras chargés de livres et d'instruments, pâle de veilles et de travaux, se traînant souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre ». Comme vous avez bien fait, Monsieur, de ne pas vous arrêter à ce souci de gentilhomme ! La nature est roturière ; elle veut qu'on travaille ; elle aime les mains calleuses et ne se révèle qu'aux fronts soucieux.

Votre vie austère, toute consacrée à la recherche désintéressée, est la meilleure réponse à ceux qui regardent notre siècle comme déshérité des grands dons de l'âme. Votre laborieuse assiduité n'a voulu connaître ni distractions ni repos. Recevez-en la récompense dans le respect qui vous entoure, dans cette sympathie dont les marques se produisent aujourd'hui si nombreuses autour de vous, et surtout dans la joie d'avoir bien accompli votre tâche, d'avoir pris place au premier rang dans la compagnie d'élite qui s'assure contre le néant par un moyen bien simple, en faisant des œuvres qui restent.

Vous avez placé à sa juste hauteur l'homme illustre que vous venez remplacer parmi nous. Vous avez dit ses commencements, ses viriles origines, cette nature pleine d'énergie, tenant, par son père, aux races sérieuses et obstinées

de l'Ouest, par sa mère, à l'ardente et forte complexion des populations protestantes des Cévennes. Canonnier de la première République, M. Littré père garda, sous l'Empire et la royauté constitutionnelle, le culte de la Révolution. Les républicains étaient rares alors ; c'était, comme aux siècles de la primitive Église, le temps des convictions personnelles, passionnées. Les conversions en masse et sans grand discernement devaient venir plus tard. Les républicains que forma M. Littré père avaient au moins quelque mérite à l'être ; car ils étaient deux (deux qui valaient certes à eux seuls tous ceux qu'on a plus tard vus éclore), son fils d'abord, puis l'intime ami de son fils, celui à qui je dois ces détails, notre respecté confrère M. Barthélemy Saint-Hilaire. En philosophie et en religion, M. Littré père professait sans réserve les principes de l'école française du XVIIIe siècle. Devenu père de famille, il eu un scrupule touchant. Craignant que les railleries de Voltaire n'eussent une part dans ses opinions religieuses, et se regardant comme responsable de sa théologie à l'égard de ses enfants, il reprit avec le plus grand sérieux la question de ses croyances. Ce nouvel examen confirma ses premiers jugements, et dès lors il enseigna en toute sécurité à ses fils ce que cette double épreuve lui faisait regarder comme certain. Quelle honnêteté !

Cette impression de l'éducation première ne s'effaça jamais chez M. Littré. Sa nature héroïque le porta toujours à ce qu'il y eut de plus âpre et de plus fort. Fils de la révolution française, il crut qu'en elle était contenue toute justice. D'autres, plus raffinés, distinguèrent, acceptèrent des moyens termes, des conciliations. Lui, entier dans sa

foi, ne voulut aucune atténuation à ce qu'il tenait pour la vérité. La foi démocratique, comme tous les genres de foi, est exposée à des tentations; il y a quelquefois du mérite à y persévérer. M. Littré nous a raconté qu'un jour, sa mère, une petite vieille débile, avec de beaux yeux, cheminant à côté de lui dans une rue de Paris, fut brutalement poussée par un ouvrier qui ne voulait pas se déranger. Comme M. Littré la relevait : « Mon fils, lui dit-elle, il faut bien aimer le peuple pour demeurer de son parti. » La croyance de M. Littré était de celles que rien n'ébranle. D'ordinaire les effervescences révolutionnaires viennent du tempérament; la raison intervient pour les régler. Chez M. Littré, le tempérament était tout à fait calme; c'était l'esprit qui était révolutionnaire; aussi ne recula-t-il jamais. On le trouve toujours au front de bataille des combattants. En juillet 1830, il était de la première ligne de ceux qui pénétrèrent sur la place du Carrousel par l'ouverture du pavillon de Rohan. Georges Farcy fut percé d'une balle à côté de lui.

C'est la conviction qui crée la vertu. La sélection des nobles âmes se fait sans acception de croyances. Comme vous l'avez parfaitement dit, Monsieur, aucune foi n'a de privilège à cet égard; on peut être un chrétien des premiers jours avec les idées en apparence les plus négatives; on peut voir soudés dans le même homme un ascète et un jacobin. La bibliothèque Sainte-Geneviève possède un catalogue de ses incunables écrit tout entier de la main de M. Daunou durant les années les plus terribles de la Révolution. Chaque matin, avant d'aller présider la Convention ou le conseil des Cinq-Cents, il en rédigeait un

certain nombre de pages, toujours le même, à des dates qui s'appelaient 13 vendémiaire, 18 fructidor. Littré associait de même à la vie militante les habitudes d'un bénédictin. Révolutionnaire d'une espèce bien rare ! Le soir des jours d'émeute, comme le soir des jours où il avait combattu de sa plume au *National* à côté de Carrel, il se reposait dans sa mansarde en préparant une édition d'Hippocrate, ou en traduisant les œuvres les plus importantes de la critique moderne, ou en rassemblant les matériaux de cet admirable Dictionnaire historique de la langue française qui sera sans doute un jour surpassé, si nous finissons le nôtre..... Grandes et fortes natures de l'âge héroïque de notre race ! Rien ne leur restait étranger. Ils avaient changé les bases de la vie ; mais leur confiance dans l'esprit humain était absolue. C'étaient des croisés, à leur manière; ils héritaient sans le savoir de dix siècles de vertu ; ils dépensaient en un jour le capital accumulé par vingt générations de silencieuse obscurité.

Leur scepticisme n'était qu'une apparence; ils étaient en réalité de fougueux croyants. Ils pratiquaient le désintéressement absolu; ils aimaient la glorieuse pauvreté. A toutes les propositions de fonctions rémunérées qui lui furent faites dans l'esprit le plus libéral, Littré répondit par un refus. Un jour qu'on le pressait : « Je ne peux rien accepter, dit-il ; en ce moment, ce sont mes idées qui triomphent. » Sa vie fut longtemps celle d'un artisan modeste. Si plus tard le travail amena pour lui la fortune, ce fut à son insu, sans qu'il l'eût voulu et presque malgré lui. Il alla jusqu'à ces paradoxes qui caractérisent parfois les héroïsmes vertueux. Il eût tenu pour déplacé tout souci

de plaire; les séductions les plus légitimes du talent, il se les interdisait; à dessein, il laissait son style un peu négligé. Rien chez lui de l'homme de lettres. Sa modestie certainement fut exagérée, puisqu'elle lui fit croire qu'il était disciple quand en réalité il était maître, et qu'on le vit se subordonner à des personnes auxquelles il était fort supérieur. Tel était son amour de la vérité que, seul peut-être en notre siècle, il put se rétracter sans s'amoindrir. La vérité le menait comme un enfant; il se soumit à elle quand il pensa l'avoir trouvée; il s'arrêta quand il craignit de n'être plus avec elle; il recula quand il crut l'avoir dépassée.

Et voyez, Monsieur, combien notre sort est étrange et quelle ironie supérieure semble s'attacher à nos pauvres efforts! Même dans l'ordre de la vérité, nos qualités nous servent souvent moins que nos défauts. Il ne faut pas être trop parfait. Moins sincère, Littré eût peut-être évité quelques erreurs. Les défauts de sa philosophie furent ceux d'une âme trop timorée. Ses apparentes négations n'étaient que la réserve extrême d'un esprit qui redoute les affirmations hasardées. Il avait tant de peur d'aller au-delà de ce qu'il voyait clairement qu'il restait souvent en deçà. Vertueuse abstention; doute fécond, que Descartes eût compris; respect exagéré peut-être de la vérité! Il craignait de sembler escompter ce qu'il désirait et de prendre trop vite pour une réalité ce qui vraiment n'eût été que juste. Hésitation qui implique un culte mille fois plus délicat de l'éternel idéal que les téméraires solutions qui satisfont tout d'abord les esprits superficiels! La vérité est une grande coquette, Monsieur! Elle ne veut pas

être cherchée avec trop de passion. L'indifférence réussit souvent mieux avec elle. Quand on croit la tenir, elle vous échappe; elle se livre quand on sait l'attendre. C'est aux heures où on croyait lui avoir dit adieu qu'elle se révèle; elle vous tient rigueur, au contraire, quand on l'affirme, c'est-à-dire quand on l'aime trop.

Vous avez fait des réserves, Monsieur, sur les doctrines philosophiques auxquelles M. Littré s'était attaché et auxquelles il déclarait devoir le bonheur de sa vie. C'était votre droit. Je n'userai pas du droit semblable que j'aurais. Le résumé ou, comme on disait autrefois, le « bouquet spirituel » de cette séance doit être que l'ardeur pour le bien ne tient à aucune opinion spéculative. Je vous ferai d'ailleurs ma confession; en politique et en philosophie, quand je me trouve en présence d'idées arrêtées, je suis toujours de l'avis de mon interlocuteur. En ces délicates matières, chacun a raison par quelque côté. Il y a déférence et justice à ne chercher dans l'opinion qu'on vous propose que la part de vérité qu'elle contient. Il s'agit ici, en effet, de ces questions sur lesquelles la providence (j'entends par ce mot l'ensemble des conditions fondamentales de la marche de l'univers) a voulu qu'il planât un absolu mystère. En cet ordre d'idées, il faut se garder de parti pris; il est bon de varier ses points de vue et d'écouter les bruits qui viennent de tous les côtés de l'horizon.

C'est ce que fit M. Littré toute sa vie. Je regrette cependant, comme vous, que ce grand et fidèle ami de la vérité se soit renfermé dans une école portant un nom déterminé, et ait salué comme son maître un homme qui,

bien que considérable à beaucoup d'égards, ne méritait pas un tel hommage. Si je m'abandonnais à mon goût personnel, je serais peut-être aussi peu favorable que vous à M. Auguste Comte, qui me semble le plus souvent répéter en mauvais style ce qu'ont pensé et dit avant lui, en très bon style, Descartes, d'Alembert, Condorcet, Laplace. Mais je me défie de mon avis, car je suis un peu, à l'égard de ce penseur distingué, dans la situation d'un jaloux. M. Littré avait pour moi une bonté dont je garde un profond souvenir; je sentais cependant qu'il m'aurait aimé beaucoup plus si j'avais voulu être comtiste. J'ai fait ce que j'ai pu; je n'ai pas réussi. Je sentais chez lui un reproche secret. Quand nous nous trouvions tous les deux seuls à nos séances de l'*Histoire littéraire de la France* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, je me croyais en présence d'un confesseur mécontent de moi pour quelque motif secret qu'il ne me disait pas. Cela me troublait. Pas plus que vous, Monsieur, je ne suis donc en situation de rendre pleine justice à M. Comte. Je ne puis cependant m'empêcher d'être ému quand je vois tant d'hommes de valeur, en France, en Angleterre, en Amérique, accepter ce nom comme un drapeau. Avec l'habitude que je peux avoir des choses de l'esprit humain, je suis amené à croire que M. Comte sera une étiquette dans l'avenir, et qu'il occupera une place importante dans les futures histoires de la philosophie. Ce sera une erreur, j'en conviens; mais l'avenir commettra tant d'autres erreurs! L'humanité veut des noms qui lui servent de types et de chefs de file; elle ne met pas dans son choix beaucoup de discernement.

Le positivisme, dites-vous, dans ses applications à la politique, n'a pas vu ses prophéties réalisées. Cela est très vrai. La condition du prophète est devenue de nos jours singulièrement difficile. La politique et la philosophie n'ont plus grand'chose à faire ensemble. Connaissez-vous une école qui ait mieux deviné ces jeux de la force, de la passion et du hasard, qu'on a bien tort assurément de vouloir assujettir à des lois? Pour moi, je ne vois pas une théorie politique au nom de laquelle on ait le droit de jeter la première pierre aux théories vaincues. Je ne vois qu'une différence, c'est que le principal représentant du positivisme a confessé son erreur, tandis que nous attendons encore l'aveu de ceux qui n'ont pas été plus infaillibles que lui.

A la philosophie de M. Littré vous en préférez une autre, qui, vous le supposez, aurait ici « un dernier refuge ». Ah! ne vous y fiez pas trop, Monsieur. La zone de notre protection littéraire est bien large; elle s'étend depuis Bossuet jusqu'à Voltaire. Souvent nous aimons à être l'asile des vaincus; la cause qui aurait chez nous son dernier refuge pourrait donc être assez malade. Nous ne patronnons pas les doctrines; nous discernons le talent. Voilà comment nous n'avons jamais de déconvenues ni de démentis. Tout passe, et nous ne passons pas; car nous ne nous attachons qu'à deux choses qui, nous l'espérons, seront éternelles en France : l'esprit et le génie. Nous respectons toutes les formes dont on peut revêtir une croyance élevée. Vous vous servez de deux mots, par exemple, dont, pour ma part, je ne me sers jamais, spiritualisme et matérialisme. Le but du monde, c'est l'idée;

mais je ne connais pas un cas où l'idée se soit produite sans matière; je ne connais pas d'esprit pur ni d'œuvre d'esprit pur. L'œuvre divine s'accomplit par la tendance intime au bien et au vrai qui est dans l'univers; je ne sais pas bien si je suis spiritualiste ou matérialiste.

Il est prudent de n'associer le sort des croyances morales à aucun système. Le mot de l'énigme qui nous tourmente et nous charme ne nous sera jamais livré. Pour moi, quand on nie ces dogmes fondamentaux, j'ai envie d'y croire; quand on les affirme autrement qu'en beaux vers, je suis pris d'un doute invincible. J'ai peur qu'on n'en soit trop sûr, et, comme la mystique dont parle Joinville, je voudrais par moments brûler le paradis par amour de Dieu. C'est le doute en pareil cas qui fait le mérite. La grandeur des vérités de cet ordre est de se présenter à nous avec le double caractère d'impossibilités physiques et d'absolues nécessités morales. Si je vois la vertu songer trop à ses placements sur une vie éternelle, je suis tenté de lui insinuer discrètement la possibilité d'un mécompte. L'humanité doit sûrement être écoutée en ses instincts; l'humanité, au fond, a raison; mais dans la forme, dans le détail, oh! la chère et touchante rêveuse, comme sa piété peut l'égarer! Et cela est tout simple; il est des questions insolubles sur lesquelles le sentiment moral veut une réponse. On prend à cet égard les plus belles résolutions de sobriété intellectuelle, et on ne les tient pas. Notre grand Littré passa toute sa vie à s'interdire de penser aux problèmes supérieurs et à y penser toujours. Pauvre bonne conscience humaine! que d'efforts elle fait pour saisir l'insaisissable! Comme on aime à la

voir se gourmander, se reprendre, se critiquer, se maudire, s'irriter contre elle-même, se remettre à l'œuvre après chaque découragement, pour renfermer dans une formule ce qu'il lui est interdit de savoir et ce qu'elle ne peut se résigner à ignorer!

Vous avez mille fois raison, Monsieur, quand vous mettez au-dessus de tout pour le progrès de l'esprit humain le savant qui fait des expériences et crée des résultats nouveaux. M. Comte n'en a pas fait; mais je vois dans votre Académie d'habiles inventeurs qui déclarent cependant lui devoir beaucoup. Littré non plus n'a pas fait d'expériences; mais vraiment il n'en pouvait pas faire; son champ, c'était l'esprit humain, on ne fait pas d'expériences sur l'esprit humain, sur l'histoire. La méthode scientifique en cet ordre est ce qu'on appelle la critique. Ah! sa critique, je vous assure, était excellente. Il ne s'agit pas seulement, en ces obscures matières, de savoir ce qui est possible, il s'agit de savoir ce qui est arrivé. Ici la discussion historique retrouve tous ses droits. Ce que Pascal a dit de l'esprit de finesse et de l'esprit géométrique reste la loi suprême de ces discussions, où le malentendu est si facile. Les problèmes moraux exigent ce qu'on peut appeler la critique générale. Ils ne se laissent point attaquer par la méthode scolastique. Pour être apte à jouir de ces vérités, qu'on aperçoit, non de face, mais de côté et comme du coin de l'œil, il faut la culture variée de l'esprit, la connaissance de l'humanité, de ses états divers, de ses faiblesses, de ses illusions, de ses préjugés à tant d'égards fondés en raison, de ses respectables absurdités; — il faut l'histoire de la philosophie, qui parfois rend religieux,

l'histoire de la religion, qui souvent rend philosophe, l'histoire de la science, qui devrait toujours rendre modeste; — il faut la connaissance d'une foule de choses qu'on apprend uniquement pour voir que ce sont des vanités; — il faut, par-dessus tout, l'esprit, la gaieté, la bonne santé intellectuelle d'un Lucien, d'un Montaigne, d'un Voltaire. Et le résultat final, c'est encore que le plus grand des sages a été l'Ecclésiaste, quand il représente le monde livré aux disputes des hommes, pour qu'ils n'y comprennent rien depuis un bout jusqu'à l'autre. Qu'importe, après tout, puisque le coin imperceptible de la réalité que nous entrevoyons est plein de ravissantes harmonies, et que la vie, telle qu'elle nous a été octroyée, est un don excellent et pour chacun de nous la révélation d'une bonté infinie?

« Celui qui proclame, dites-vous, l'existence de l'infini accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions. » Vous allez, je crois, un peu loin, Monsieur; vous donnez là un certificat de crédibilité à des choses étranges. Permettez-moi une distinction. Dans le champ de l'idéal, oh! vous avez raison; là on peut évoluer durant toute l'éternité sans se rencontrer jamais. Mais l'idéal n'est pas le surnaturel particulier, qui est censé avoir fait son apparition à un point du temps et de l'espace. Celui-ci tombe sous le coup de la critique. L'ordre du possible, qui touche de près à celui du rêve, n'est pas l'ordre des faits. Les religions se donnent comme des faits et doivent être discutées comme des faits, c'est-à-dire par la critique historique. Or les faits surnaturels du genre de ceux qui remplissent l'histoire religieuse, M. Littré excelle à mon-

trer qu'ils n'arrivent pas; et, s'ils n'arrivent pas, n'est-ce point le cas de se poser la question de Cicéron : « Pourquoi ces forces secrètes ont-elles disparu? Ne serait-ce pas parce que les hommes sont devenus moins crédules? »

La méthode de M. Littré reste donc excellente dans l'ordre des faits auxquels il l'applique d'ordinaire. Les faits où l'on croit voir des interventions de volontés particulières, supérieures à l'homme et à la nature, disparaissent à mesure qu'on les serre de plus près. Aucun fait historique de ce genre n'est prouvé ni dans le présent, ni dans le passé, — j'entends prouvé sérieusement, d'une de ces preuves qui excluent toute chance d'erreur, — d'une de ces preuves comme celles que M. Biot vous demandait et que vous lui avez fournies, — d'une de ces preuves telles que vous les exigez de vos contradicteurs et que rarement ils peuvent vous fournir. Or il n'est pas conforme à l'esprit scientifique d'admettre un ordre de faits qui n'est appuyé sur aucune induction, sur aucune analogie. *Quod gratis asseritur gratis negatur.* Croyez-moi, Monsieur, la critique historique a ses bonnes parties. L'esprit humain ne serait pas ce qu'il est sans elle, et j'ose dire que vos sciences, dont j'admire si hautement les résultats, n'existeraient pas, s'il n'y avait à côté d'elles une gardienne vigilante pour empêcher le monde d'être dévoré par la superstition et livré sans défense à toutes les assertions de la crédulité.

Soyez donc indulgent, Monsieur, pour des études où l'on n'a pas, il est vrai, l'instrument de l'expérience, si merveilleux entre vos mains, mais qui néanmoins peuvent créer la certitude et amener des résultats importants. Permettez-moi de vous rappeler votre belle découverte de l'acide droit et de

l'acide gauche. Il y a aussi, dans l'ordre intellectuel des sens divers, des oppositions apparentes qui n'excluent pas au fond la similitude. Il y a des esprits qu'il est aussi impossible de ramener l'un à l'autre qu'il est impossible, selon la comparaison dont vous aimez à vous servir, de faire rentrer deux gants l'un dans l'autre. Et pourtant les deux gants sont également nécessaires; tous deux se complètent. Nos deux mains ne se superposent pas; mais elles peuvent se joindre. Dans le vaste sein de la nature, les efforts les plus divers s'ajoutent, se combinent et aboutissent à une résultante de la plus majestueuse unité.

Par sa science colossale, puisée aux sources les plus diverses, par la sagacité de son esprit et son ardent besoin de vérité, Littré a été à son jour une des consciences les plus complètes de l'univers. Le moment où il est venu au monde est un âge particulier, comme tous les autres âges, dans l'histoire de notre globe et de l'humanité. Mais sa haute vie l'a mis en rapport avec l'esprit éternel qui agit et se continue à travers les siècles; il est immortel. Il a compris son heure mieux que personne; il a vécu et senti avec l'humanité de son temps; il a partagé ses espérances, si l'on veut ses erreurs; il n'a reculé devant aucune responsabilité. Penseur, il ne vécut que pour le vrai. En politique, il suivit la règle que doit s'imposer le patriote consciencieux : il ne sollicita aucun mandat; il n'en refusa aucun. Son honnêteté supérieure couvrit tout, en l'élevant à ces hauteurs où ce que les uns blâment, ce que les autres approuvent, n'est plus que raison impersonnelle, dévouement et devoir.

Dans ses dernières années, il vit la forme de gouver-

nement pour laquelle il avait toujours combattu devenir une réalité. Vous croyez peut-être qu'il va triompher. Triompher! oh! sentiment dénué de sens pour une âme philosophe! Le lendemain de sa victoire, Littré est plus modeste que jamais. Il a l'air de redouter son succès; il se repent presque; je dis mal; non, il ne se repent pas; mais il devient le sage accompli; il se fait le conseiller, le modérateur de ses compagnons de lutte, si bien que les esprits superficiels cessèrent de le comprendre, et peu s'en fallut qu'il ne fût aussi appelé traître à son jour. Il vit juste; car il vit la solution suprême des problèmes de la politique contemporaine dans la liberté, non dans cette collusion puérile où chacun invoque à son profit un principe dont il est bien décidé à ne pas faire profiter les autres, mais dans la vraie liberté, égale pour tous, fondée sur la notion de la neutralité de l'État en fait de choses spéculatives. La mesure qu'il voulait pour lui, il la réclamait pour les autres, même quand il savait que ceux-ci ne lui rendraient pas la pareille s'ils étaient les maîtres. Il ne se faisait à cet égard aucune illusion; un an avant sa mort, il appelle encore le catholicisme « l'adversaire naturel de toutes les libertés »; mais, tolérant pour les intolérants, il réclamait l'application abstraite des principes. Il était persuadé que les tolérants posséderont la terre et que le libéralisme qui n'a pas peur de la liberté des autres est le signe de la vérité. En 1872, visitant un phare sur les côtes de Bretagne, il tomba de la hauteur d'un premier étage; il en fut quitte pour quelques contusions; un journaliste des environs regretta qu'il ne se fût pas tout à fait rompu le cou. « Nous ne pensions pas de même sur les

croyances théologiques, ajoute M. Littré en racontant cette histoire, et telle est la forme que prenait son dissentiment. »

S'il fut quelquefois faible, ce fut toujours par bonté. Nous vivons dans un temps où il y a des inconvénients à être poli; on vous prend à la lettre. M. Littré avait pour principe de ne rien faire pour éviter les malentendus. Il votait souvent pour ses adversaires, afin de s'assurer à lui-même qu'il était bien impartial. Quel homme, Monsieur, et que vous avez eu raison de le comparer à un saint! On ne trouve à reprendre en lui que des excès de vertu.

Lui manqua-t-il, en effet, quelque chose? Il ne lui manqua que des défauts. Parfois peut-être on regrettait qu'il ne sût pas sourire. L'ironie lui échappait; il ne la comprenait pas en philosophie; elle lui déplaisait en politique. Or, le monde prêtant à la fois au rire et à la pitié, la gaieté a bien aussi sa raison d'être; une foule de choses ne peuvent s'exprimer que par là. Socrate trouvait son profit aux soupers d'Aspasie; Littré n'aima que la bonté. Il prit la meilleure part; c'est la bonté qui fait vivre. Il se plaisait avec le peuple; il était compris et apprécié de lui. Heureux celui qui est assez grand pour que les petits l'admirent! La vraie grandeur c'est d'être vu grand par l'œil des humbles. Le chef-d'œuvre de Spinoza fut d'avoir été estimé de son logeur. Ce brave homme ne savait pas un mot des systèmes de son hôte; il n'avait vu en lui qu'un homme bien tranquille, un parfait locataire. Ce furent ses renseignements qui fournirent à Colerus les traits de cette Vie admirable qui, bien plus que l'*Éthique démontrée géométriquement*, a fait de Spinoza un des saints de l'âge mo-

derne. Littré, de même, avait le goût des simples; les simples le lui rendirent. Quand il allait en Bretagne, il remplissait de respect ces bonnes gens de Plouha et de Roscoff, qui le prenaient pour un ecclésiastique. Il nous a raconté comment, étant à Lion-sur-Mer, sur la plage, deux messieurs vinrent à passer, : « Voilà Littré, dit l'un d'eux. — Littré! dit l'autre, il a l'air d'un vieux prêtre. »

C'était là sa vraie définition. Grâce à lui et à quelques autres comme lui, la libre philosophie de notre âge a possédé dans son sein des vertus susceptibles d'être comparées à celles dont les religions sont le plus fières. Nature essentiellement religieuse, il ne douta que par foi profonde et par respect de la vérité. Littré a vraiment été une gloire de notre patrie et de notre race. En lui s'est montré au plus haut degré ce que « le peuple gallican », comme on disait au moyen âge, a de droiture, de sincérité, d'honnêteté, et, sous apparence révolutionnaire, de sage réserve et de prudente raison. Sa foi dans le bien fut absolue; les mobiles inférieurs de la vie, l'intérêt, les jouissances, le plaisir, furent chez lui entièrement subordonnés à la poursuite que sa conviction lui marquait comme le devoir.

La fin d'une si belle vie aurait dû être calme, douce et consolée. Mais cette marâtre nature qui récompense si mal ici-bas ce qu'on fait pour coopérer à ses fins montra en ce qui le concerne sa noire ingratitude. Les dernières années de notre éminent confrère furent remplies par de cruelles souffrances. Dans un écrit intitulé : *Pour la dernière fois,* il fit entendre sa plainte doucement résignée : « Je ne suis pas stoïcien, dit-il, et je n'ai jamais nié que la douleur fût un mal. Or, depuis bien des mois, la douleur

m'accable avec une persistance désespérante. Cornélius Népos rapporte que Pomponius Atticus, étant parvenu à l'âge de soixante-dix-sept ans et se sentant atteint d'une maladie incurable, appela auprès de lui son gendre et sa fille. Il leur exposa son état et leur demanda la permission de sortir d'une vie qui allait finir bientôt, et d'abréger ainsi la durée de ses souffrances.... Cette véridique histoire m'est revenue bien souvent en l'esprit, sans que je prémédite rien de semblable à la résolution d'Atticus, sachant qu'aucune permission ne me serait donnée !... »

Sa foi ne fut nullement atteinte par l'affaiblissement des organes. « Dans les temps modernes, dit-il à la fin du morceau que je citais tout à l'heure et qui est en quelque sorte son testament philosophique, est survenu un grave évènement d'évolution, qui n'est plus ni une hérésie ni une religion nouvelle. Le ciel théologique a disparu, et à sa place s'est montré le ciel scientifique; les deux n'ont rien de commun. Sous cette influence, il s'est produit un vaste déchirement dans les esprits. Il est bien vrai qu'une masse considérable est restée attachée à l'antique tradition. Il est bien vrai aussi que, dans la tourmente morale qui s'ensuit, plusieurs, renonçant aux doctrines modernes, retournent au giron théologique. Quoi qu'il en soit de ce va-et-vient qui demeure trop individuel pour fournir une base d'appréciation, deux faits prépondérants continuent à exercer leur action sociale. Le premier, c'est le progrès continu de la laïcité, c'est-à-dire de l'État neutre entre les religions, tolérant pour tous les cultes et forçant l'Église à lui obéir en ce point capital; le second, c'est la confirmation incessante que le ciel scientifique reçoit de toutes les

découvertes, sans que le ciel théologique obtienne rien qui en étaie la structure chancelante. »

« Je me résigne, ajoute-t-il, aux lois inexorables de la nature... La philosophie positive, qui m'a tant secouru depuis trente ans, et qui, me donnant un idéal, la soif du meilleur, la vue de l'histoire et le souci de l'humanité, m'a préservé d'être un simple négateur, m'accompagne fidèlement en ces dernières épreuves. Les questions qu'elle résout à sa manière, les règles qu'elle prescrit en vertu de son principe, les croyances qu'elle déconseille au nom de notre ignorance de tout absolu, je viens, aux pages qui précèdent, d'en faire un examen que je termine par la parole suprême du début : Pour la dernière fois. »

J'ai toujours eu peine, je l'avoue, devant les cercueils illustres, à partager cette héroïque résignation. « La mort, selon une pensée qu'admire M. Littré, n'est qu'une fonction, la dernière et la plus tranquille de toutes. » Pour moi, je la trouve odieuse, haïssable, insensée, quand elle étend sa main froidement aveugle sur la vertu et le génie. Une voix est en nous, que seules les bonnes et grandes âmes savent entendre, et cette voix nous crie sans cesse : « La vérité et le bien sont la fin de ta vie; sacrifie tout le reste à ce but » ; et quand, suivant l'appel de cette sirène intérieure, qui dit avoir les promesses de vie, nous sommes arrivés au terme où devrait être la récompense, ah! la trompeuse consolatrice! elle nous manque. Cette philosophie, qui nous promettait le secret de la mort, s'excuse en balbutiant, et l'idéal, qui nous avait attirés jusqu'aux limites de l'air respirable, nous fait défaut quand, à l'heure suprême, notre œil le cherche. Le but de la nature

a été atteint; un puissant effort a été tenté; une vie admirable a été réalisée, et alors, avec cette insouciance qui la caractérise, l'enchanteresse nous abandonne, et nous laisse en proie aux tristes oiseaux de la nuit.

Mais laissons là ces amères pensées; car il est quelque chose que nous gardons de lui : ce sont les leçons qu'il nous a données, cet ardent amour du droit et de la vérité, qui fut l'âme de sa vie. La patrie, qu'il a tant aimée, la science, qu'il a préférée à lui-même, la vertu, dont il fit la règle de sa conduite, sont choses éternelles. Nous entendrons toujours ces sages paroles qui semblaient, par leur calme gravité, venir du fond d'un tombeau, et nous dirons pour finir par une grande pensée de lui : « Le temps, qui est beaucoup pour les individus, n'est rien pour ces longues évolutions qui s'accomplissent dans la destinée de l'humanité. Déjà, du sein de la vie individuelle, il est permis de s'associer à cet avenir, de travailler à le préparer, de devenir ainsi, par la pensée et par le cœur, membre de la société éternelle, et de trouver en cette association profonde, malgré les anarchies contemporaines et les découragements, la foi qui soutient, l'ardeur qui vivifie, et l'intime satisfaction de se confondre sciemment avec cette grande existence, satisfaction qui est le terme de la béatitude humaine. »

Votre dévouement absolu à la science vous donnait le droit, Monsieur, de succéder à un tel homme et de rappeler ici cette grande et sainte mémoire. Vous trouverez à nos séances un délassement pour votre esprit toujours préoccupé de découvertes nouvelles. Cette rencontre en

une même compagnie de toutes les opinions et de tous les genres d'esprit vous plaira : ici le rire charmant de la comédie, le roman pur et tendre, la poésie au puissant coup d'aile ou au rhythme harmonieux ; là toute la finesse de l'observation morale, l'analyse la plus exquise des ouvrages de l'esprit, le sens profond de l'histoire. Tout cela n'ébranlera pas votre foi en vos expériences ; l'acide droit restera l'acide droit ; l'acide gauche restera l'acide gauche. Mais vous trouverez que les prudentes abstentions de M. Littré avaient du bon. Vous assisterez avec quelque intérêt aux peines que se donne notre philosophie critique pour faire la part de l'erreur, en se défiant de ses procédés, en limitant l'étendue de ses propres affirmations. A la vue de tant de bonnes choses qu'enseignent les lettres en apparence frivoles, vous arriverez à penser que le doute discret, le sourire, l'esprit de finesse dont parle Pascal, ont bien aussi leur prix. Vous n'aurez pas chez nous d'expériences à faire ; mais cette modeste observation que vous maltraitez si fort suffira pour vous procurer de bien douces heures. Nous vous communiquerons nos hésitations ; vous nous communiquerez votre assurance. Vous nous apporterez surtout votre gloire, votre génie, l'éclat de vos découvertes. Soyez le bienvenu, Monsieur.

DISCOURS

DE

M. CHERBULIEZ

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 MAI 1882, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DUFAURE.

Messieurs,

Il n'est pas dans ce monde de bonheurs complets. A la joie très vive que m'avaient causée vos suffrages en me donnant entrée parmi vous et en exauçant le vœu le plus cher de mon ambition, s'est mêlée bientôt une sourde inquiétude. Je songeais à l'homme considérable que vous avez perdu et que votre bienveillance m'appelle à remplacer. J'évoquais son souvenir, son image, sa figure imposante et sévère; je me permettais de l'interroger, de lui demander ce qu'il pensait du successeur que vous lui avez donné. Je demandais aussi à ce maître du barreau et de la tribune, à celui qui a été six fois ministre, s'il pouvait lui plaire que son éloge fût prononcé sous cette coupole par un simple homme de lettres, lequel n'a jamais rêvé d'être

autre chose, et, ce qui est plus grave, beaucoup plus grave, par un romancier, très épris de sa profession et de tout ce qui la concerne.

Quand on est embarrassé, Messieurs, on cherche à se rassurer, et les gens perplexes ont souvent l'esprit subtil. Puisque je suis en train de vous ouvrir mon cœur, je vous avouerai que je fis une découverte qui me mit à l'aise. Je constatai que cet homme si sévère ne méprisait point les romans et ceux qui les écrivent, qu'il en lisait quelquefois et qu'il estimait qu'on en peut tirer quelque instruction. Il goûtait vivement le chef-d'œuvre de Goldsmith, *le Vicaire de Wakefield,* dont il possédait plusieurs exemplaires. Ce qu'il admirait surtout, c'était la placidité d'âme avec laquelle le héros de cette belle histoire, l'honnête et infortuné Primrose, envisageait les hauts et les bas de sa destinée, tous les accidents de cet univers. Lui-même, étant garde des sceaux, comme sa famille s'étonnait de lui voir prendre en douceur un cruel dégoût qu'on venait de lui donner, répondit tranquillement : « Je tâche dès à présent de juger mes ennuis comme je les jugerai dans quinze jours. » Qui sait? c'était peut-être du Vicaire de Wakefield qu'il avait appris cette philosophie.

Une autre réflexion a contribué à me mettre l'esprit et la conscience en repos. Comme l'a dit l'un de vous, « la liberté de vos choix est entière, et rien ne vous oblige à suivre la loi des ressemblances dans l'ordre des successions ». Vous savez mieux que moi quel attachement M. Dufaure avait voué à votre compagnie. Il en approuvait tous les statuts, toutes les traditions, vos arrêts lui étaient sacrés, il faisait passer vos désirs avant ses convenances

personnelles. Un de ses amis m'a confié qu'il prenait sans trop d'effort son parti de quitter la présidence du conseil, mais qu'il eût été inconsolable de n'être plus académicien. Tel est le prix, Messieurs, qu'on attache à l'honneur de vous appartenir.

On se plaint qu'aujourd'hui l'originalité des esprits et des caractères s'en va, que les figures sont rares. A force de rouler, les cailloux perdent leurs angles, et, grâce aux révolutions comme aux chemins de fer, nous roulons beaucoup. M. Dufaure, au témoignage de ses ennemis aussi bien que de ses amis, était une des figures de ce temps. Nous devons l'en remercier, jusqu'au bout il a conservé soigneusement ses angles, ne les ayant sacrifiés ni aux exigences du monde, dont il faisait peu de cas, ni à celles de son intérêt, qui lui était moins cher que l'amitié de sa conscience. A travers toutes les vicissitudes de sa vie, il n'a jamais cessé d'être lui-même. Je laisse à d'autres le soin de raconter en détail son histoire. Puissé-je réussir seulement à ébaucher son portrait, et puisse cette ébauche paraître ressemblante à ceux qui l'ont beaucoup pratiqué! Dans les bornes étroites où doit se renfermer ce discours, je n'ose espérer d'être complet; mais je voudrais qu'on ne pût me reprocher aucune omission trop grave. Si simples que soient leurs goûts et leurs manières, si sobre que soit leur langage, si unie que soit leur conduite, les hommes supérieurs sont toujours taillés en pleine étoffe, et, dans les âmes étoffées, il y a toujours des contrastes.

La France a les siens, aucune nation n'est à la fois plus une et plus diverse. Elle a son nord, elle a son midi, elle a

aussi des provinces qui ne sont pas encore le midi et qui ne sont plus le nord. Telle est la Saintonge, où M. Dufaure est né et qu'il a toujours aimée d'un goût particulier, comme une petite patrie qui ne dérobait rien à sa tendresse pour la grande. Elle mérite qu'on en parle avec complaisance, cette province riche en souvenirs, aussi fière de ses marins que de ses habiles vignerons, atteints depuis peu dans leur prospérité par le plus implacable des fléaux. Au touriste, elle offre la douceur de son ciel, ses plages de sable fin, ses falaises travaillées par la vague, la curiosité de ses marais salants, ses églises romanes, ses beaux villages bâtis en pierres de taille, dont les murs d'une éclatante blancheur annoncent de loin des intérieurs gouvernés à la baguette par d'irréprochables ménagères. A l'homme qui y vit, la Saintonge plaît surtout par l'honnêteté de ses populations, d'un caractère solide et d'humeur laborieuse.

Entre voisins, on se raille, c'est la loi de nature. Les Gascons, ces gens heureux, au cerveau fertile, à la langue déliée, à qui ne manque jamais ni l'idée ni le mot, aiment à gloser sur le compte des Saintongeais. Vous vous rappelez tous le propos de Henri IV à son jardinier, qui se plaignait que rien ne venait à bien sur la terre ingrate de Fontainebleau : « Sèmes-y des Gascons, lui dit le roi, ils poussent partout. » Les Saintongeais ne poussent pas partout et ne poussent pas sans peine. Moins fortunés que les Gascons, il en est beaucoup pour qui vivre est un travail, pour qui parler est un effort ou un art qui s'apprend. Leurs voisins du Midi les plaisantent sur la lenteur de leurs idées, sur leurs hésitations, sur leur prudence

cauteleuse, sur la défiance où ils sont d'eux-mêmes et des autres. Messieurs, l'indiscrétion est le plus utile de tous les défauts, mais, grâce à Dieu, ce ne sont pas seulement les indiscrets qui réussissent dans ce monde. Si les Saintongeais ont de la peine à trouver leur idée, quand ils la tiennent, ils vont jusqu'au bout de leur volonté. Dans ces natures concentrées couvent parfois d'énergiques passions, ils ne l'ont que trop prouvé dans le temps des guerres religieuses, et ces indécis, une fois fixés et d'aplomb, ne reculent pas devant les entreprises. Ne fournissent-ils pas à la France une race de pilotes héroïquement dévoués, qui se font un jeu de sauver au hasard de leur vie un navire en péril?

Il n'en est pas moins vrai que la réflexion est pour eux un article de première nécessité, et réfléchir, c'est peser le pour et le contre. Ah! qu'un Gascon a plutôt fait de prendre son parti! Tandis que ce hardi compagnon jette la plume au vent, le Saintongeais rumine le cas, et, quoi qu'on lui propose, il secoue la tête en disant : « Peut-être que l'occasion s'en présentera. » Mais sa réserve lui vient autant de sa fierté que de ses doutes sur lui-même; il ne se communique qu'autant qu'il lui plaît. Ne le traitez pas de haut, vous auriez affaire à lui, et sa verve caustique vous avertirait charitablement de votre erreur en vous décochant quelque mot piquant ou goguenard. Sociable sans être empressé, il est civil, il n'est pas humble, et il entend que tout se passe dans les règles. Bref, il a la passion de l'ordre dans le gouvernement de sa maison, la passion de l'égalité dans ses rapports avec les autres hommes. A vrai dire, on n'adore pas la République

dans la Charente-Inférieure, mais on y a les mœurs républicaines, et c'est un personnage fort intéressant qu'un républicain sans le vouloir et sans le savoir. M. Dufaure a toujours su ce qu'il voulait et ce qu'il faisait, et pourtant, Messieurs, il me semble que je viens d'esquisser le portrait que j'avais annoncé. Votre confrère aimait la Saintonge, et par ses habitudes réfléchies, par les perplexités qui préparaient ses résolutions, par sa réserve, par sa redoutable ironie aussi bien que par son naturel peu souple et par les fortes étreintes de sa volonté, il était un vrai Saintongeais.

Dans un canton de la Charente-Inférieure, près de la grande route qui conduit de Cozes à Saujon, à quelques kilomètres de l'Océan, qu'on ne voit pas, mais qu'on entend, sur une terrasse en pente où fut jadis un village et qui commande un pays doux, mollement onduleux, s'élève une maison flanquée de deux fermes. On appelle cette maison le logis de Vizelle. Au midi, elle est précédée par un bouquet de superbes ormeaux et par une avenue de vieux cyprès, courbant le dos pour se défendre des brises salées de la mer qui les chagrinent; au couchant, elle a vue sur une vigne, au nord sur des moulins à vent, à l'est sur un chemin bordé de pommiers, qui disparaît dans un vallon, dont il remonte ensuite la côte.

Souffrez, Messieurs, que le logis de Vizelle tienne quelque place dans ce discours; il en tenait une grande dans les pensées et dans les affections de son maître. De père en fils, il était demeuré dans sa famille pendant plusieurs siècles. C'est là que s'est écoulée son enfance; c'est là que l'homme mûr passait les saisons de loisir que lui laissaient le barreau

ou la politique. C'est de là qu'il écrivait en 1852 à son ami Alexis de Tocqueville : « Je vis dans le commerce le plus intime avec les fleurs de mon jardin ; j'ai toujours à la main la serpette et l'arrosoir. » Ce séjour lui était infiniment agréable, on l'a vu pleurer en le quittant. Le domaine dont il avait hérité était peu de chose au prix de ce qu'il est devenu par ses soins ; il ne se composait que de quelques champs et d'une vigne nourricière, d'où l'on attendait toute sa subsistance. S'il faut en croire la chronique, dans les nuits de printemps étoilées et froides, l'inquiétude empêchait tout le monde de dormir, on sautait à bas du lit, on entr'ouvrait timidement le volet, on demandait à la vigne de ses nouvelles, en lui jetant à travers les ténèbres de longs regards d'impuissante sympathie. Vizelle s'est fort arrondi par les achats de votre illustre confrère ; il avait à cet égard des ambitions de conquérant, qui recule sans cesse les bornes de son empire. La maison aussi s'est agrandie à mesure que sa famille augmentait, car il désirait avoir tous les siens autour de lui, pouvoir compter et recompter toutes les têtes qui lui étaient chères. Mais il n'entendait pas que sa demeure changeât d'aspect ni de visage, il avait l'amour, le culte des vieux murs, il greffait le neuf sur le vieux. C'est une politique qui en vaut une autre ; jusqu'à ces derniers temps elle a suffi au bonheur des Anglais. Un jour, le géomètre chargé de lever le plan du domaine crut complaire à un garde des sceaux en mettant en vedette sur toutes ses planches le nom pompeux de château de Vizelle. Il s'adressait mal, la fierté bourgeoise de M. Dufaure s'indigna. Découpant bien vite de petits carrés de papier, il y écrivit d'une main violente et

convaincue le mot logis; puis il les colla sur toutes les feuilles, et le mot malencontreux disparut. De ce jour, il fut décidé que son logis ne serait jamais un château.

A Vizelle, la cour d'honneur, où l'on accède par une grille fort simple, accompagnée d'un colombier, est aussi la cour d'exploitation. Elle est bordée d'un côté par les pavillons de logement, des trois autres par les remises, par des hangars en arcades, par un puits couvert, par la distillerie, les chais aux vins et aux eaux-de-vie. On engagea plus d'une fois M. Dufaure à se ménager une autre entrée; il n'y consentit jamais. De sa fenêtre, il pouvait contempler l'aire où l'on battait le blé et voir la balle se séparer du grain; ce spectacle était pour lui agréer, ce Saintongeais fut toujours un vanneur d'hommes. Il voyait, dans le temps des vendanges, les lourds chariots, attelés de quatre bœufs, amener au pressoir les cuves écumantes, et après la tombée de la nuit, jusqu'à cent vendangeurs et vendangeuses se prendre les mains pour danser des rondes à la clarté des flambeaux et au bruit des chansons. En entrant dans cette vaste cour, pleine de caractère, certaines descriptions d'Homère me sont revenues en mémoire, et il m'a paru aussi qu'elle me racontait son maître, qu'elle lui ressemblait beaucoup, offrant comme lui, tout à la fois, quelque chose de rustique et de monumental.

Gœthe confessait avec la candeur du génie que, lorsqu'il faisait un retour sur lui-même et qu'il considérait tout ce qu'il avait appris des autres, il lui semblait ne rien posséder en propre. Parmi ces créanciers dont il était l'insolvable débiteur, il mettait au premier rang ce conseiller

de l'empire qui lui avait donné avec la vie l'amour de l'ordre et le sentiment de la règle. Messieurs, il y avait à Vizelle, en 1798, un homme à qui un fils venait de naître, et cet homme se disait : « Ma famille, aujourd'hui tombée dans l'obscurité, fit parler d'elle autrefois. D'aussi loin qu'il nous en souvienne, l'un de nos ancêtres fut conseiller au Parlement de Paris. Un autre, officier supérieur du génie, mourut au champ d'honneur et fut enterré dans la citadelle de Lille. Deux de leurs descendants furent secrétaires d'intendance, l'un à la Rochelle, l'autre à Orléans. Quant à moi, j'entrai en qualité d'aspirant dans la marine royale; mais mon attente fut trompée, et ma destinée tourna court. Je ne suis qu'un simple bourgeois campagnard, cultivant ses champs et sa vigne, et, quand je fouille à l'escarcelle, j'ai bientôt fait d'en trouver le fond. Le malheur est que j'ai beaucoup lu, beaucoup conversé avec les grands écrivains; ils ont mis dans mon cœur et dans mon esprit quelque chose qui n'est pas médiocre et qui me rend supérieur à mon sort. Et puis la Révolution est venue, je l'ai servie comme volontaire et j'ai senti passer sur ma tête comme le souffle d'une grande espérance. Hélas! je me rends justice, je ne puis prétendre à rien pour moi-même; mais ce que je voudrais devenir, l'enfant qui est là le sera, et quand je me penche sur son berceau, c'est mon ambition qui m'y sourit. Je lui ferai faire ses études, je prendrai pour cela sur mes maigres ressources. J'ai une maison à Saujon, je la vendrai; j'ai à Bordeaux des amis à qui je rends des visites réglées, ces voyages sont coûteux, je ne les ferai plus, et, s'il le faut, je m'ôterai les morceaux de la bouche, on peut vivre en ne faisant

qu'un repas par jour. Grâce à moi, mon fils sera quelque chose, et, Dieu nous vienne en aide, le bruit de son nom me paiera au centuple de toutes mes privations et de tous mes sacrifices. »

Ce que cet homme avait en tête, il le fit, et l'enfant l'y aida. Il fut envoyé au collège de Vendôme; d'année en année il y croissait en sagesse. Son père disait de lui : « Dans toute sa vie, il ne m'a pas donné un seul chagrin. » C'était aller trop loin : étant tout petit, il lui avait causé une mortelle inquiétude; pendant toute une matinée, il avait disparu. On le cherchait partout, on l'appelait à grands cris. Il y avait sans doute un puits dans le jardin; quand les enfants disparaissent, c'est toujours dans les puits que les mères vont regarder. On commençait à désespérer, quand quelqu'un, entrant dans un grenier, y découvrit le fugitif, tranquillement assis parmi des paperasses jaunies, étalées autour de lui. C'étaient de vieux comptes de douane, qu'il déchiffrait et dévorait de grand appétit. Et voilà les miracles qu'opère l'amour naissant des dossiers! Plus tard, à Vendôme, il causa à son père un autre genre d'inquiétude. Ce père très ambitieux voulait que son fils eût toutes les perfections, que, sans se relâcher de ses études, il donnât quelques heures aux arts d'agrément et surtout à la danse. Messieurs, cet aveu me coûte, votre confrère ne put jamais apprendre à danser.

De Vendôme il fut expédié à Paris, où il devait faire son droit. La correspondance qu'il entretenait de la grande ville avec ses parents, et qu'on a bien voulu me communiquer, nous le montre beaucoup plus occupé de littérature qu'on ne serait tenté de le croire. Il allait souvent au Pa-

lais pour y entendre M. Hennequin, dont il admirait l'éloquence toujours discrète, toujours mesurée, toujours polie. Mais il avait un autre maître, qu'il goûtait plus encore et qui l'a formé le premier, lui-même en témoigne, au grand art de l'improvisation. C'était un de vos anciens et de vos plus illustres secrétaires perpétuels, M. Villemain, dont il suivit ardemment les leçons à la Faculté des lettres, après l'avoir eu pour professeur à Charlemagne. Cet enseignement, aussi élevé que délicat, le ravissait et lui inspirait des fureurs de lecture. Son père insistait pour qu'il entrât dans une étude. Il s'en souciait peu. N'osant dire non, il faisait semblant de chercher un avoué, se plaignait de n'en pas trouver, comme si on ne trouvait pas toujours un avoué quand on le veut bien. Que ce mensonge lui soit pardonné ! Il a si peu menti dans sa vie !

En même temps il représentait à son père, chapeau bas, que l'étude de Racine est plus profitable à qui se destine à plaider que la meilleure étude d'avoué. Son bon sens lui avait fait reconnaître l'utilité de l'inutile et qu'en matière d'éducation il est faux que la ligne droite soit le chemin le plus court. Par un de ces contrastes dont je parlais en commençant, ce rude joûteur eut toujours une prédilection pour les génies harmonieux et doux. Il préférait Racine à Corneille, comme à toute autre musique celle de Mozart et de Haydn. J'ajoute qu'il fut toute sa vie idolâtre de Mme de Sévigné, ce qui donnait lieu à des querelles de famille. Nourri de Montesquieu, il avait puisé dans les grands écrivains du XVIIIe siècle les principes de sa foi politique et les générosités de son esprit ; mais il faut remonter plus haut pour trouver les modèles et les patrons

sur lesquels il avait formé son style oratoire. Quand on étudie de près ses discours, à la pureté toujours châtiée de son langage, à la sobriété de l'expression, à la précision mâle et serrée du tour, il est aisé de reconnaître qu'il avait dans sa jeunesse beaucoup lu et relu les classiques, ce qui ne l'empêchait pas d'employer des demi-journées à arpenter la terrasse du bord de l'eau son code à la main, de fréquenter assidûment une conférence où il faisait merveille, de suivre avec une attention passionnée les débats des chambres, sans négliger le théâtre et les premières représentations. Il trouvait même du temps pour faire un doigt de cour à la muse; elle lui dictait de petits vers dont il émaillait la prose de ses lettres. Ce n'était pas du Médoc, c'était un des petits vins de la Charente; mais le vin du cru a bien son charme. Il avait déjà deviné ce qu'il disait plus tard, « que le droit comprend tout et que, pour le bien comprendre, il faut tout comprendre ». Dès ce temps-là, il s'était fait une loi de se lever à quatre heures du matin, estimant que c'est gagner beaucoup d'avance sur les autres hommes que d'avoir fourni le travail d'une journée à l'instant où ils commencent la leur. Jusqu'à la fin, il a prêché cette morale à ses secrétaires, à ses chefs de cabinet, à tout venant, aux imberbes comme aux barbes grises; mais il a fait peu de conversions, et c'était un de ses griefs contre son siècle que de le voir se coucher à l'heure où lui-même se levait. Il en concevait quelque humeur, et se plaignait d'un ton chagrin que les salons et le boulevard perdent la France.

Ses études finies, obéissant, quoique à regret, au désir de son père, il quitta Paris pour aller se faire inscrire au

barreau de Bordeaux. Où pouvait-il mieux apprendre le métier si difficile, si périlleux, de la parole que dans cette belle et intelligente cité, qui a fourni tant d'hommes éminents à la politique de la Restauration, au milieu de cette pépinière de graves magistrats et d'habiles avocats, dans la ville des Ferrère, des Ravez, des Saget, des Laîné, des Martignac? On a dit que M. Dufaure avait été un homme heureux, que les circonstances l'avaient bien servi. Il est certain que ce fils de la Saintonge a su trouver les occasions, mais il a dû souvent les attendre. A Bordeaux, ses commencements furent pénibles; on eut quelque peine à l'accepter. En pleine audience, le ministère public le traita un jour d'étranger. On lui reprochait sa voix et sa démarche traînantes, la rudesse de son écorce, l'épaisseur de son sourcil, son œil demi-clos, qui tour à tour s'éteignait ou se rallumait brusquement. Peu soucieux de liaisons banales, cet homme d'approche difficile semblait tenir les familiarités à distance. Un matin, en sortant du tribunal, il s'avisa comme par miracle de donner le bras à l'un de ses confrères; il en fut parlé dans tout Bordeaux. On se défiait aussi de ses opinions, qui tranchaient sur le royalisme bordelais. Enfin son talent même avait une liberté d'allures qui déroutait. En ce temps, toutes les plaidoiries étaient écrites; lui seul plaidait sur notes. Les novateurs font toujours antichambre.

Il n'eut d'abord à plaider que de très petites affaires. Ses premiers clients furent des soldats, dont la plupart n'avaient sur la conscience que d'insignifiantes peccadilles, et en fait d'honoraires ne pouvaient offrir à leur défenseur que leur éternelle gratitude. L'un d'eux cepen-

dant, dans un beau mouvement de générosité, le supplia d'accepter ce qu'il avait de plus précieux au monde : c'était une mèche de cheveux que lui avait donnée sa payse. Je n'insiste pas sur le combat de délicatesse qui s'engagea entre ce généreux client et son jeune avocat, qui se faisait une conscience de le dépouiller d'un pareil trésor. Il avait peine à nouer les deux bouts et prenait sur son nécessaire pour se monter une bibliothèque. Son père s'impatientait, il s'était figuré que l'enfant prodige n'aurait qu'à paraître pour vaincre. Lui ne s'impatientait pas, il attendait son jour et, certain de l'évènement, il faisait leur part aux déconvenues. Ayant toujours vécu loin de sa famille, son caractère avait mûri de bonne heure ; à vingt-cinq ans comme plus tard il ne se faisait point d'illusions, et son courage savait s'en passer. « On s'imagine ici, écrivait-il à son père, qu'il faut être Gascon pour mériter la gloire. » Il ne doutait pas qu'elle ne vînt. Il voyait déjà blanchir cette délicieuse aurore, si douce à des yeux pour qui la vie est encore une nouveauté dont ils savourent les surprises. Il lui fallut deux ans pour s'imposer, et, ce qui était sans exemple, il ne lui en fallut que dix pour être élu bâtonnier.

Il y a quelques semaines, un de ses vieux amis me disait à brûle-pourpoint : « Sans doute vous connaissez la Touvre ? » Je lui confessai en rougissant que je n'avais jamais vu la Touvre. — « Cette belle et limpide rivière, reprit-il, a ceci de particulier qu'elle est aussi large à sa source qu'à son embouchure dans la Charente et que dès sa naissance elle porte bateau. » Il ajouta : « Il en est du talent oratoire de M. Dufaure comme de la Touvre ; à peine né, ce talent avait toute sa largeur et portait bateau. » — Mes-

sieurs, il ne faut rien exagérer. Si précoce qu'on soit, personne ne se soustrait à la loi sévère des apprentissages, et que de choses n'est-il pas nécessaire d'apprendre pour devenir le maître absolu de sa parole! M. Dufaure est demeuré jusqu'en 1834 à Bordeaux, il y plaida encore par intervalles lorsqu'il était député. Après le coup d'État, il se fit inscrire au barreau de Paris, où il tint une des premières places jusqu'en 1870. Quand on compare ces deux périodes de sa longue carrière d'avocat, on y sent quelque différence. A Bordeaux, il avait des défauts de jeunesse, il sacrifiait au goût du temps, il déclamait quelquefois. Oserai-je trancher le mot? Il faisait des phrases. M. Villemain lui avait dit un jour à Charlemagne : « Vous avez de l'emphase, mon ami; ne vous gênez pas, l'emphase est un bon commencement pour un jeune homme. » Oh! qu'il l'a bien dégorgée depuis! Et sans doute Racine et Pascal l'y ont aidé.

Ce qu'il faut accorder, c'est que dans ses plaidoiries de l'époque bordelaise s'annoncent déjà toutes ses qualités maîtresses. L'emphase exceptée, il n'a rien eu à changer à son naturel, il n'a eu qu'à se laisser croître. Voltaire disait, après avoir défendu Calas et Sirven : « J'ai la vanité de croire que Dieu m'avait fait pour être avocat. Je vois que dans toutes les affaires il y a un centre, un point principal contre lequel toutes les chicanes doivent échouer. » Il serait impossible de mieux définir l'éloquence de votre éminent confrère. Personne ne savait comme lui dépouiller un dossier, y démêler d'un coup d'œil les pièces principales, et en extraire la moelle, se pénétrer d'une affaire jusqu'à se l'incorporer, sans la grossir et sans jamais souf-

frir qu'on la diminuât. Puis à l'audience il circonscrivait avec soin le débat dans ses limites naturelles, en écartait les hors-d'œuvre, les bagatelles et les broussailles, expliquait sa cause de telle sorte que l'exposer, c'était l'avoir discutée, s'acheminait vers le point de la question sans se presser, mais d'un pas sûr et comme fatal, s'installait victorieusement au cœur de la place comme dans un lieu fort, qu'on hérisse de bastions pour le rendre imprenable et d'où l'on fait des sorties meurtrières sur l'assiégeant. Au surplus, mépriser tous les petits moyens, les voies obliques, les amplifications inutiles, les grâces postiches, puiser tous ses arguments dans les entrailles du sujet, porter dans la discussion cette chaleur d'âme sans laquelle on ne fait rien de grand, mais subordonner toujours l'émotion à la puissance du raisonnement et d'un bon sens orné de sa seule clarté, enfin, à l'instant décisif, frapper un de ces grands coups qui déconcertent l'adversaire, qui forcent les convictions et font courir dans l'âme d'un juge le frisson de l'évidence, tel était le procédé de M. Dufaure.

Je me trompe, il n'avait point de procédés, il avait ce qui vaut mille fois mieux, une méthode. Depuis l'astre naissant qui semble chercher à tâtons son chemin dans l'espace jusqu'à la plante soulevant la pierre de son tombeau pour apparaître au jour qu'elle semblait fuir, toutes les choses de ce monde obéissent à une mystérieuse logique, dont elles ignorent le secret. Pareillement, qu'il s'agisse d'un poème, d'un drame ou d'un plaidoyer, tout sujet a aussi la sienne, qui est inexorable. S'il est beau de savoir la découvrir, il n'est pas moins méritoire de

lui soumettre ses fantaisies, et jamais Démosthène n'est si grand que quand Démosthène se tait pour laisser parler les choses. On a dit que M. Dufaure avait éminemment l'éloquence des affaires; il avait su reconnaître que les affaires sont éloquentes, et lui aussi se taisait pour les laisser parler. Cette méthode qu'il avait acquise à Bordeaux, il n'eut garde de s'en défaire à Paris; mais il se perfectionnait sans cesse dans son art, et les illustres clients qu'il eut à défendre, les causes mémorables qui lui furent confiées et qui sont présentes à votre souvenir, contribuèrent à donner une élévation croissante à son talent. D'autres avaient plus d'éclat, d'autres avaient du clairon dans la voix et ces emportements subits de passion ou de génie qui portent le trouble dans les cœurs et font trembler la terre; personne n'avait plus d'autorité que lui, et d'année en année cette autorité grandissait, d'année en année sa parole avait plus de poids et tombait de plus haut. Continuellement aussi, plus sévère à lui-même, il se contraignait à produire les plus grands effets par les moyens les plus simples. Un mot qui n'a l'air de rien, placé à son endroit, s'y trouvait tellement en situation qu'il faisait évènement dans son discours. Consultez, Messieurs, les auteurs dramatiques vos confrères, ils vous diront que c'est à de tels moyens qu'ils doivent leurs plus grands succès.

Le régisseur de Vizelle représenta plus d'une fois à M. Dufaure que l'eau-de-vie qu'on fabriquait chez lui serait moins dure si on y mêlait, comme cela se pratique partout, un peu d'eau distillée. Il le renvoya bien loin, cette proposition et ce mélange lui semblaient criminels.

Il n'était pas moins jaloux de la pureté de sa parole que de celle de son eau-de-vie. La vérité est souvent dure aux oreilles ; il se serait fait une conscience d'en adoucir par aucun frelatage la sainte âpreté. Ce puissant logicien, cet admirable orateur avait la suprême franchise, la parfaite probité du talent. Il n'a jamais sacrifié aux effets d'audience la question de droit, de procédure ou de fait, ni surpris la bonne foi d'un juge par des moyens subreptices. Mais je dois convenir qu'il avait un défaut grave pour un avocat, défaut rare au Palais : il n'aimait pas les mauvaises causes, il les laissait à ceux qui les adorent. Ennemi de tout subterfuge, de tout escamotage, il était peu fertile en ressources et en expédients pour sauver le vice d'une affaire douteuse ; au contraire, il désespérait les avoués par ses doutes, par ses objections. Avant de convaincre les autres, il éprouvait le besoin de se convaincre lui-même. Mais, aussitôt qu'il avait assis son jugement, comme il rachetait ses indécisions par l'énergie de son parti pris ! Et comme il s'entendait à persuader un président sceptique par l'accent vigoureux de son honnêteté ! On pouvait faire sonner son éloquence sur le marbre, cette précieuse monnaie était toujours au titre légal.

Cette même probité lui inspirait du dégoût pour ce qu'il appelait « les calomnies de la discussion ». Il n'incriminait les intentions de personne. Mais avait-on l'imprudence de suspecter les siennes et de le prendre à partie, sa fierté se gendarmait, il rabrouait l'insolent. Quelle verdeur dans la riposte, quelle rudesse dans l'ironie ! et qu'il avait la dent cruelle ! Au Palais comme dans les Chambres, ses coups de boutoir étaient redoutés. Un de

ses confrères, qui venait pour la première fois de plaider contre lui, s'écriait tout froissé et meurtri de cette rencontre : « Il m'a semblé que le monolithe de la place de la Concorde se laissait tomber sur moi. » M. Berryer de son côté disait de lui : « C'est une citadelle qui marche. » Et si vous me permettez de citer dans cette enceinte un mot plus familier, à la fin d'une importante discussion, comme il descendait de la tribune, un de ses vieux amis, incorrigible montagnard, traversa la salle pour lui dire à l'oreille : « Vieux sanglier, tu m'as fait peur. » Il le regarda entre ses cils, et lui tendant la main : « Tu sais bien que pour toi le sanglier est sans défenses. »

Être un grand avocat, cela peut suffire à la gloire d'un nom, et cependant, si M. Dufaure n'avait pas été autre chose, il n'eût pas cru remplir sa destinée. Dès sa jeunesse, il s'était intéressé passionnément aux affaires publiques ; quand il fut en âge de se connaître, il se sentit capable d'y jouer un rôle. Ce fut en 1834 que le collège de Saintes l'envoya à la Chambre. Ce bâtonnier aborda la tribune avec toute l'émotion d'un débutant. Se défiant de lui-même, il avait choisi un sujet fort modeste. De quoi s'agissait-il? D'un projet de loi « sur les fruits pendants par racine ». Il eut bien vite de quoi se rassurer; en peu de temps il se fit une situation considérable par sa prodigieuse puissance de travail, aussi bien que par son étrange habitude de ne parler jamais que de ce qu'il savait. Je lis dans une lettre inédite qu'il adressait en 1846 à Alexis de Tocqueville quelques lignes où il se peint mieux que je ne saurais le faire : « Je ne crois pas, lui écrivait-il, qu'en nous livrant à l'étude assidue, active, sincère de toutes les

questions que notre temps est appelé à résoudre, nous fassions une œuvre stérile. Il me semble que nous serons utiles, ne fût-ce que par l'exemple que nous donnerons d'étudier les choses en elles-mêmes, pour elles-mêmes, de les mettre bien au-dessus des hommes, qui ne sont ni assez grands pour être adorés, ni assez méchants ou assez petits pour être haïs ou méprisés. » L'étude des questions à l'ordre du jour était devenue sa passion favorite. Il y portait toutes les aptitudes d'un homme qui depuis longtemps sait contraindre un dossier à lui livrer ses secrets et les lois à lui révéler leur vrai sens. Aussi excellait-il dans l'art de diriger et de résumer les travaux d'une commission; quelques-uns de ses rapports sont de véritables monuments. Je ne veux rappeler ici que la part qu'il eut à l'élaboration et au vote de la fameuse loi de 1842, qui par un heureux artifice associait dans la construction des grands réseaux de nos chemins de fer l'industrie privée, l'État et les communes. Cette loi, fort admirée hors de France, est l'une des plus précieuses que nous ait léguées la monarchie de Juillet. Nous la décrions aujourd'hui, nous sommes prêts à en faire bon marché, car il est écrit que si nous étonnons quelquefois le monde par l'excès de notre confiance en nous-mêmes, nous l'étonnons plus souvent encore par nos ingratitudes envers notre passé.

S'il cherchait avidement à s'instruire, le nouveau député n'avait pas à chercher ses opinions; elles étaient dans son sang. Les grandes carrières politiques, Messieurs, nous offrent des commencements et des fins bien différentes. Il y a des violents qui, par l'effet des circonstances ou du

travail sourd des années, s'apaisent et se modèrent; il y a des modérés qui s'aigrissent, s'exaltent et deviennent des violents. M. Dufaure était né raisonnable, et raisonnable il a toujours été; la modération de l'esprit était son partage et son lot. Quelqu'un définissait ce libéral un conservateur de tempérament, qui fait de l'opposition par humeur; disons plutôt par caractère et par principes. Sans contredit, le propriétaire de Vizelle était très conservateur. Il ne pouvait contempler sans attendrissement ses ormeaux centenaires, et, dans chaque bail qu'il passait avec un nouveau métayer, il lui intimait la défense d'entretenir des chèvres, redoutant les caprices de l'animal grimpant, son esprit d'aventure et sa dent vorace. Durant toute sa vie, il a chéri les vieux arbres comme les vieux murs et redouté ces chèvres politiques qui s'attaquent effrontément aux vieilles institutions et aux vieilles disciplines. Il n'est pas moins certain que les cabinets conservateurs l'ont trouvé plus souvent parmi leurs adversaires que parmi leurs partisans, et quel ennemi dangereux! M. Thiers disait : « Il y a deux choses qui rendent difficile l'exercice du pouvoir : c'est au dehors la malveillance de l'Angleterre et au dedans l'hostilité de Dufaure. »

C'est que ce conservateur avait l'amour des réformes utiles et la haine des intrigues qui les retardent. C'est que cet homme de droiture antique poussait jusqu'à la passion le goût du correct, et que les meilleurs gouvernements ont des incorrections à se reprocher. C'est que ce talent fier était impatient de toutes les servitudes, qu'il ne se laissait pas lier à un parti, encore moins à un homme, et

que son libéralisme aussi tenace qu'ombrageux se méfiait du pouvoir personnel sous toutes ses formes, même la plus inoffensive. On l'a toujours vu prêt à défendre ses franchises, et quiconque y attentait s'exposait à ses haut-le-corps. Sûrement M. Guizot pensait à lui, en parlant, dans un passage de ses *Mémoires,* de certains députés du tiers parti, « d'un esprit distingué, consciencieux dans leurs hésitations, indépendants jusqu'à la manie, et à qui l'empire du chef éminent du centre gauche, M. Thiers, ne plaisait guère ». L'indépendance absolue du caractère est un grand embarras en politique, elle est gênante pour tout le monde, mais assurément c'est de toutes les manies la plus respectable. Ne souhaitons pas que toutes les fiertés s'apprivoisent, que tous les cols raides s'assouplissent, que toutes les bouches apprennent à goûter le mors, et hâtons-nous d'ajouter qu'en attaquant un cabinet qui n'avait pas ses sympathies, M. Dufaure s'est toujours abstenu de lui faire des conditions qu'il n'eût pas acceptées pour lui-même. Il ne voulait pas que son parti fût jugé « propre à tout critiquer, impropre à gouverner, ni que les opinions soutenues sur les bancs de la Chambre fussent un de ces bagages dont il faut se débarrasser en entrant au pouvoir ». Quand il y est entré lui-même, il n'a rien eu à rétracter, il a pu s'épargner l'humiliation des désaveux ou la fatigue des apologies sophistiques. Il n'avait eu garde de se condamner par avance au douloureux supplice de se sentir impuissant le jour où l'on devient responsable.

M. Dufaure a été six fois ministre, et on assure qu'il ne l'a jamais été sans se plaindre de la lourde tâche qui lui incombait, sans prétendre qu'il était fait pour autre

chose, pour être marin, par exemple, ou jardinier. On assure encore qu'étant garde des sceaux, il dit un jour : « Savez-vous ce que je ferai demain ? Je me nommerai juge de paix dans un village et on n'entendra plus parler de moi. » Quoiqu'il ait composé dans le temps un admirable rapport sur la marine, qui fit sensation à Toulon, comme à Brest et à Cherbourg, je doute qu'il fût jamais parvenu à commander passablement une frégate, et, quel que fût son goût pour la serpette, je me demande, ayant eu à ce sujet les confidences perfides de son jardinier, s'il aurait jamais fait de grands progrès dans la taille des rosiers pompons. En revanche, je suis persuadé qu'il eût fait un juge de paix sans pareil ; mais je suis également convaincu qu'un portefeuille n'était nulle part mieux placé qu'entre ses mains. En dépit de ses doléances, il aimait le pouvoir, et quiconque le recherche ou l'accepte serait inexcusable de ne pas l'aimer. Je me suis laissé dire que, lorsqu'il reprenait possession de la chancellerie, il avait en y rentrant l'air d'un propriétaire qui parcourt des yeux sa maison où un intrus a pénétré, et qu'il se plaignait d'un ton d'humeur qu'on lui avait changé ses dossiers de place. Oui, il aimait le pouvoir; mais, pour le conserver plus longtemps, il n'a jamais fait à son parti le sacrifice d'une seule de ses objections et d'un seul de ses scrupules.

Chose singulière, ceux qui ne jugent que sur les apparences auraient pu le croire versatile, et c'est une injure que personne ne lui a faite. Après avoir eu le portefeuille des travaux publics sous le roi Louis-Philippe, il a été le ministre de l'intérieur d'un général républicain et à quel-

ques mois de là d'un prince-président. Plus tard, sous une seconde république, on l'a vu garde des sceaux de M. Thiers, puis de M. le maréchal de Mac-Mahon, et enfin président du conseil. Et pourtant il a pu servir des régimes si dissemblables sans se manquer à lui-même, sans faillir à l'immuable constance de ses principes.

Faut-il vous dire son secret? Que pourrais-je vous apprendre? Vous savez que sous la monarchie de Juillet on lui reprochait de répéter trop souvent soit à la tribune, soit dans les couloirs, ces mots sacramentels : « Mes amis et moi. » Vous savez qui étaient ses amis, et qu'avec des nuances diverses MM. de Beaumont, Vivien, de Tocqueville, d'autres encore, professaient des doctrines toutes pareilles aux siennes, qu'ils étaient tous en communion de sentiments et d'idées. Dans ce groupe qui rêvait peut-être de se transformer quelque jour en cabinet, ou pour mieux dire, dans cette petite église, on ne goûtait pas beaucoup la démocratie, mais on croyait à son avenir, à son inévitable avènement. On estimait et on disait que « la destinée de ce monde marche par l'effet, mais souvent au rebours des volontés qui la produisent, de même que le cerf-volant chemine par l'action opposée du vent et de la corde ». On estimait aussi que la corde casse quelquefois, que le dernier mot reste au vent et qu'il faut compter avec les tempêtes. L'un des amis de M. Dufaure écrivait, en 1850, dans un livre qui n'a pas été publié : « Notre histoire de 1789 à 1830, vue de loin et dans son ensemble, ne doit apparaître que comme le tableau d'une lutte acharnée entre l'ancienne aristocratie et la classe moyenne. 1830 a clos cette première période de nos révolutions ou plutôt

de notre révolution, car il n'y en a qu'une seule, la même à travers des fortunes diverses, que nos pères ont vue commencer et que selon toute vraisemblance nous ne verrons pas finir. » Celui qui écrivait ces lignes ne pensait pas que le triomphe des classes moyennes et de la royauté qui leur était chère fût le dernier mot de la révolution, et il disait qu'il ne faut pas confondre la fin d'un acte avec la fin de la pièce.

Messieurs, il n'y a que les amoureux qui se lient à jamais et qui, dans leurs serments, engagent l'éternité. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être amoureux en politique, et les hommes distingués dont je parle ne l'étaient point. L'amour suppose d'habitude un peu d'illusion, ils n'en avaient pas. Ils doutaient de l'éternelle durée d'un ordre public qui leur plaisait, et ils croyaient démêler dans les brumes de l'horizon quelque chose qui leur plaisait peu et qu'un vent d'orage leur amenait à tire-d'aile. Ils pensaient qu'il faudrait bien s'en accommoder et s'arranger avec la destinée. Aussi bien, ils ne tenaient qu'à l'essentiel : la forme particulière des institutions et le visage des hommes ne leur importaient guère. A leur loyauté se mêlait un certain détachement de cœur, dont leur clairvoyance était à la fois et la cause et l'excuse. Vous savez que M. Dufaure n'a pris aucune part à la campagne des banquets. Il n'a jamais conspiré, mais les amoureux lui reprochaient de se consoler, de ne prendre jamais que le petit deuil. Après que la royauté eut sombré, il ne pensa plus qu'à s'associer à ceux qui dans ces temps de confusion s'occupaient de procurer à la France une république habitable. Pourvu qu'un régime consacrât le grand

principe de la souveraineté de la nation, s'exerçant par une délégation régulière, et assurât d'égales garanties à l'ordre et à la liberté, il pouvait le servir. Quand parut un gouvernement qui avait sa raison d'être, mais qui, sacrifiant la liberté à l'ordre, remplaçait les institutions par la tutelle d'une volonté solitaire et silencieuse, autorisée de temps à autre par des plébiscites, il rompit tout net avec César, il secoua la poussière de sa vieille robe d'avocat, il lui rapprit péniblement son métier, et, le front haut, mais le cœur gonflé d'amertume, ce vaincu qui n'avait pas mérité sa défaite fut pendant vingt ans le prisonnier de ses regrets. Hélas ! pour l'en affranchir, pour le rendre à la vie publique, il ne fallut rien moins que d'effroyables catastrophes, qui ne pouvaient laisser dans son âme de patriote aucune place au triomphe des rancunes satisfaites, à la joie d'une délivrance achetée par le démembrement de son pays et par des larmes de sang.

C'est depuis 1871 que M. Dufaure a rempli les premiers rôles et exercé sur nos affaires publiques une action considérable, souvent décisive. Croirons-nous que, pour la première fois de sa vie, cet homme d'un si grand sens se fût épris d'une chimère? Il aspirait à concilier le régime républicain avec toutes les conditions d'un grand gouvernement régulier, la démocratie avec les usages et les mœurs parlementaires, le suffrage universel avec les opinions modérées, l'esprit de réforme avec le respect des traditions, qu'il défendait contre toutes les lois de passion ou de fantaisie. Il rêvait de raffermir le pouvoir et par là de rendre à la nation tout son ressort; mais il entendait aussi que ce pouvoir fort et vigilant s'abstînt de toute

ingérence indiscrète, oppressive ou tracassière. Quelqu'un avait dit avant lui : « Fuyez la manie ancienne de vouloir trop gouverner; laissez aux individus, laissez aux familles le droit de faire librement ce qui ne nuit pas à autrui; rendez à leur liberté tout ce qui n'est pas nécessaire à l'autorité publique. » Qui avait dit cela? Maximilien Robespierre; et c'est ainsi que M. Dufaure s'est trouvé d'accord avec Robespierre, une fois et par hasard.

Les uns l'ont accusé de faire trop de concessions à l'esprit nouveau, les autres de n'en pas faire assez. Dieu me garde d'entrer dans ce débat! Je désire rappeler seulement que, pendant l'un de ses ministères, son ami Vivien lui écrivait : « Votre situation est politique, mais votre caractère ne l'est pas. » Lui-même en convenait, et j'en conviendrai après lui, mais non sans faire mes réserves.

Le politique de profession, Messieurs, qu'il s'appelle Pitt ou Mazarin ou de tout autre nom, est un être d'une trempe particulière, un être à la fois très passionné et très indifférent. Possédé de son idée, à laquelle il rapporte tout et qui a sur lui pouvoir d'épouse et de maîtresse, sa santé, son bonheur, ses habitudes, ses amitiés, le repos de ses jours et de ses nuits, il est prêt à lui tout sacrifier. Mais, pourvu que ses desseins s'accomplissent, pourvu qu'il travaille à la grandeur de son pays ou au triomphe de son parti, peu lui importent les moyens, et il ne faut pas lui demander d'être très délicat dans le choix de ses instruments. Il les prend où il les trouve, c'est-à-dire fort souvent dans d'assez vilains endroits. Il distingue les hommes, quant à lui, en animaux ou nuisibles, ou utiles, ou inutiles, et il range parmi les inutiles une foule d'hon-

nêtes gens. En revanche, il se résigne facilement à accepter ou à subir les bons offices de gens un peu suspects; il consent à répondre d'eux et parfois à les couvrir. Il n'est pas douillet; quand il a touché certaines mains, il en est quitte pour laver les siennes, et, s'il sait le grec, il se rappelle le mot du grand comique qui a dit qu'il ne faut pas gouverner pour les coquins, mais qu'il est bien difficile de gouverner sans eux. Ah! Messieurs, si les honnêtes gens avaient toutes les vertus actives des drôles, c'est bien alors que ce monde serait le meilleur des mondes!

M. Dufaure possédait quelques-unes des qualités qui font le politique. Sa parfaite droiture s'alliait à une finesse de raison et souvent de conduite, qui ne se laissait point duper. Il y joignait la passion, comme le prouvaient dans les importantes rencontres le frémissement de sa lèvre, le tremblement de ses mains noueuses et la flamme de son regard. Ce vieillard toujours vert, toujours indomptable, ne connaissait pas la fatigue; il maniait sans effort ce lourd marteau de sa parole qui faisait pénétrer le clou dans la tête la plus rebelle, et les combats corps à corps n'étaient point pour lui déplaire. A l'humeur batailleuse il unissait les longues patiences. Dans les cas épineux, il cherchait des échappatoires, des atermoiements pour donner à la passion des autres le temps de se lasser. Comme ce fameux appointeur de procès dont un immortel écrivain a célébré la gloire, il savait que les différends « verts et crus » ne s'accommodent point, qu'il faut les prendre « sur leur fin, bien mûrs et digérés ». Il laissait les plaideurs jeter tout leur venin et les attendait à repentance.

Mais en mainte occurrence la temporisation ne sied pas,

dans notre siècle surtout où ce qui manque le plus, c'est le temps, et M. Dufaure devait compter avec ses scrupules, se mettre en règle avec ses objections. Il n'avait ni le don de la décision rapide, ni celui de traiter avec les hommes, de les séduire, de les gagner par des caresses, de les amuser par des espérances. Il n'a jamais pu se persuader qu'il y eût une morale publique, différente de la morale privée. Il ne consentait pas à devenir l'obligé d'un drôle, ni à faire de nécessité vertu. Il avait en aversion toute la race des solliciteurs, des écornifleurs de places, des intrigants, et il n'était pas maître de ses mépris, il les laissait monter librement de son cœur à ses lèvres. Au risque de compromettre l'avenir, il se contentait d'avoir raison, et trop souvent il était un solitaire au pouvoir. Mais quel ministre il eût fait en des temps réguliers et tranquilles, à la tête d'un gouvernement bien assis, tout occupé des vrais intérêts de la France ! Il a dit plus d'une fois combien il faisait peu de cas des lois politiques, combien il leur préférait les lois d'affaires, au service desquelles il mettait sa merveilleuse activité d'esprit, l'exactitude de son jugement et son génie de jurisconsulte, accoutumé à joindre les grandes vues aux détails.

Messieurs, ses ennemis les plus ardents n'ont pu lui refuser leur estime, et, plus sa politique était discutée, plus son caractère semblait respectable. A la vénération qu'il inspirait se mêlait un certain étonnement, tant ses allures et ses habitudes tranchaient sur les nôtres. Cet homme si contenu, si réservé, si dédaigneux du tapage et de la montre, apparaissait comme le débris d'une espèce perdue et se trouvait déplacé dans une société à laquelle

ne déplaisent ni le tapage, ni les charlatans, ni les batteurs de grosse caisse, experts en l'art d'attirer le chaland dans leur baraque. Un siècle qui ne connaît pas de pire ennemi que l'ennui et pardonne tout, pourvu qu'on l'amuse, admirait comme un phénomène cet homme qui ne s'ennuyait jamais sans jamais s'amuser, et on oubliait que si la gaieté française est l'aiguille qui fait passer le fil, le Français grave est le plus grave de tous les hommes, témoin les doctrinaires, les jansénistes, les huguenots et la grande ombre de l'Hôpital. L'inflexible régularité de sa vie causait des surprises à notre relâchement, sa modestie étonnait l'inquiétude de nos vanités, sa fidélité à lui-même étonnait nos inconstances. Il lui semblait tout simple de ne pas changer. N'avait-il pas dit dans son plaidoyer pour le marquis de Flers : « Les sentiments, les convictions ne changent pas en un jour, et l'on peut s'affirmer à soi-même ce qu'on croyait, ce qu'on pensait il y a six ans, dix ans, vingt ans passés » ? Vraiment il en parlait à son aise. Combien en est-il parmi nous qui pourraient se rendre un pareil témoignage ?

Je le disais en commençant, ce grand homme de bien était une des figures de ce temps, et voici ce qu'il y avait en lui de tout particulier : il était de deux siècles à la fois. Par ses principes politiques il appartenait au nôtre, tandis que par son caractère, par les procédés et les habitudes de son esprit, il ressemblait à un parlementaire d'avant 89 et pouvait passer pour le dernier survivant de cette vieille bourgeoisie française, qui n'est plus qu'un souvenir. Ne souffrons pas, Messieurs, qu'on calomnie la France ni qu'on prétende que l'esprit constitutionnel est un produit exoti-

que, qui nous a été apporté d'outre-Manche. Bien avant la Révolution, il y a eu chez nous des hommes qui passaient leur temps à défendre la loi contre les fantaisies et contre les rapines, des hommes corrects, chicaneurs, processifs quand il le fallait, qui, toujours à cheval sur leur droit, se gardaient d'entreprendre sur celui des autres, et c'est ce qui fait les âmes libres. L'Angleterre n'a jamais inventé rien de mieux. Ces parlementaires, ces bourgeois d'autrefois avaient leurs défauts qu'on leur pardonne aisément. Modestes autant que fiers, ils associaient à l'amour du contrôle, à l'habitude d'un sévère examen, une prudence circonspecte, une timidité consciencieuse et savante, qui les arrêtait sur le bord des aventures. Ils ne mettaient pas tout en discussion, il y avait pour eux des questions réservées, ils n'avaient aucun goût pour le fruit défendu. Il est bon et même nécessaire qu'il y ait dans le monde des curiosités intrépides, des imaginations chercheuses, des audacieux, des explorateurs de régions inconnues, que n'épouvantent ni la lassitude des longues étapes, ni l'essoufflement des ascensions, ni les précipices béants, ni les hautes cimes et leurs vertiges. Mais il convient aussi qu'il y ait des esprits contenus et discrets, moins soucieux de théorie que d'applications, fidèlement attachés aux idées moyennes, lesquelles sont après tout les plus profitables au gouvernement des sociétés, car il pourrait bien se faire que le lieu-commun fût le fond de la vie. Ces bourgeois d'une intelligence pondérée et de mœurs régulières ne se piquaient pas de pousser les choses à l'extrême. Ils savaient dans la pratique concilier les contraires, et une inconséquence les effrayait moins qu'une exagération. Comme ce

Romain qui préférerait le petit livre des *Douze-Tables* à tous les écrits des métaphysiciens, ils portaient dans tous les débats l'esprit légal. Ils protégeaient les libertés civiles contre l'Église et leur foi contre les sarcasmes des mécréants; la religion, qui dans notre siècle n'est trop souvent qu'un roman sombre ou fade, était à leurs yeux une discipline bienfaisante de la conscience dont ils sentaient le besoin et pour eux-mêmes et pour les autres.

M. Dufaure était de leur race et de leur lignée. Il pouvait se retrouver dans tel ou tel de ces hommes modestes qui se connaissaient en vraie grandeur et qui ont figuré parmi les plus utiles artisans de notre histoire. Comme eux, il fut toujours le zélé protecteur des idées moyennes. Comme eux, il avait la passion de l'ordre, de la règle, la haine des opinions outrées, la défiance des aventures. Comme eux, il avait une foi tranquille et raisonnable, et, goûtant aussi peu la bigoterie, les petites pratiques, la piété intrigante ou tracassière qu'une métaphysique à précipices, fidèle à ces sentiments religieux qui, disait-il, « doivent vivre au fond du cœur et y vivre avec une certaine pudeur sans s'étaler au grand jour », il n'a pas craint, dans un de ses derniers et de ses plus beaux discours, de payer son tribut d'hommages à la grande mémoire du défenseur de Calas.

Tel il avait vécu, tel il est mort, conservant jusqu'à la fin l'équilibre de sa pensée, de ses facultés et de ses goûts. Il avait toujours aimé à voir clair en toute chose. Aux premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter, il interrogea secrètement un livre de médecine; il sut à quoi s'en tenir, que son mal était de ceux qui ne pardon-

nent pas. Un stoïcien disait que nous devons sortir de la vie comme d'une chambre dont la cheminée fume. Votre confrère avait connu, lui aussi, ces âcres fumées qui font pleurer. Il ne laissait pas d'aimer la vie, il avait des raisons de l'aimer. Il s'en détacha tranquillement, sans impatience et, si je l'ose dire, sans perdre terre un seul instant. Jusque dans son agonie, il avait toute sa tête, toute sa connaissance. Il eut le bonheur de ne pas s'en aller par pièces et par morceaux; quand la mort vint, elle le trouva tout entier.

En vérité, je m'en veux de n'avoir pas dit encore que cet homme de combat, qui faisait peur à ses ennemis et quelquefois à ses amis, fut toujours irréprochable dans ses affections, avec quel empressement il accueillit les jeunes gens qui donnaient des espérances et dans lesquels il voyait poindre une fortune politique, mais surtout combien il était tendre, doux, attentif pour tous les siens. Plus sa famille croissait, plus son cœur s'élargissait aussi pour faire leur part aux arrivants, et les derniers venus y avaient des places d'honneur. Et pourquoi les grands batailleurs n'auraient-ils pas des entrailles de patriarches? Jacob, qui aima tant Rachel et ses douze fils, ne s'est-il pas battu toute une nuit contre Dieu, jusqu'à ce que l'aube parût et que sa hanche fût démise? Votre confrère venait de perdre la femme d'un rare mérite qui avait eu toutes ses confidences, qui avait été plus d'une fois son conseil. Il était partagé entre l'espoir de la retrouver et le chagrin de quitter ses chers enfants. Jusqu'à son dernier soupir, toutes ses affections furent présentes à son esprit et à son lit de souffrances. Il n'oubliait pas Vizelle, il recomman-

dait à l'un de ses fils de conclure l'achat d'une métairie qui était resté pendant. Il oubliait bien moins encore son pays, sa France bien-aimée. Il disait à l'un de ses amis politiques : « J'ai fait un retour sur le passé, nous ne devons nous repentir de rien, nous avons fait ce que nous devions faire. » Il ajoutait : « Dieu veuille que mon successeur au Sénat soit un homme raisonnable ! » Peu après, il se faisait apporter une rose, pour l'offrir en souvenir à une personne de sa famille qui la gardera comme une relique.

Cependant la terrible ouvrière qui l'avait pris à partie poursuivait sourdement son travail ; déjà la mort lui faisait sentir ses approches. Il avait dit à sa fille : « Il me semble que je me dégage de plus en plus de moi-même. » Enfin, quelques heures avant de se reposer dans l'éternel silence, recevant les adieux d'un de ses anciens confrères, devenu bâtonnier, dont il estimait le caractère et le talent, il prononça d'une voix encore ferme ces mots si humbles et si touchants : « Je vous remercie d'avance du témoignage que vous me rendrez après ma mort et qui sera toujours au-dessus des mérites d'un homme secondaire tel que moi. »

Ah ! Messieurs, vous ne consentirez jamais à prendre à la lettre cette parole d'un mourant, et, quand vous y consentiriez, puisse la France avoir souvent pour serviteurs des hommes secondaires de cette taille, de cette éloquence et de cette vertu !

RÉPONSE

DE

M. RENAN

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. CHERBULIEZ.

Monsieur,

Nous savions ce que nous faisions en vous choisissant pour remplacer parmi nous M. Dufaure. Nous savions que cette mémoire respectée recevrait de vous l'éloge le plus complet. Votre étude, de tous points accomplie, est l'image même de cette belle vie toute consacrée au bien public, remplie par une seule passion, celle de la justice. Les brusques revirements de la politique ont pu, de notre temps, excuser plus d'une défaillance; M. Dufaure, lui, n'eut jamais besoin de changer. Ce n'était point un libéral de circonstance; le lendemain de ces révolutions qui dé-

jouent les solutions les mieux concertées, il se retrouvait tel qu'il fut la veille. La France et les principes étaient pour lui deux choses immuables. Vous nous avez montré, en ses derniers jours, la sérénité de sa conscience, sa noble tranquillité. Il avait le droit, en effet, d'être tranquille. Tout ce que peut la droiture appliquée à la direction des choses humaines, il l'avait fait. Les révolutions dont il hérita, il n'y avait point contribué ; les maux qu'il répara ne lui étaient pas imputables.

Comme vous nous l'avez très bien dit, Monsieur, les idées de M. Dufaure n'eurent point, en quelque sorte, d'origine. Il n'y eut pas pour lui de lutte, de tiraillement entre des principes opposés ; ses opinions étaient nées avec lui ; il les trouva dans son naturel raisonnable, modéré, et dans l'atmosphère où s'écoula sa jeunesse. C'étaient, j'ose le dire, les opinions de la France même. Le temps où il entra dans la vie est un de ceux où l'opinion française eut le tour le plus prononcé. Après les grandeurs de l'ancien régime, après les ivresses tour à tour brillantes et sombres de la Révolution et de l'Empire, presque tous les esprits éclairés conçurent pour la France, sous la pacifique garantie de la royauté constitutionnelle, un nouvel avenir de gloire et de bonheur. La difficulté de faire de l'éclectisme dans une œuvre aussi passionnée que celle de la Révolution ne les arrêtait pas. Le principe que nous avons entendu proclamer de nos jours : « La Révolution, on l'adore ou on la maudit; on ne la critique pas, » ce principe, dis-je, n'était alors dans la pensée de personne. Heureuse génération ! les options tranchées entre les extrêmes n'existèrent pas pour elle. Elle conçut la vie

politique comme un tournoi entre des rivaux pleins de courtoisie et qui s'entendent sur les questions fondamentales. Elle n'oubliait qu'une chose, c'est que les fortes fièvres, même disparues, ont toujours une tendance à recommencer. Qu'on le prenne pour un signe d'élection ou pour un signe de réprobation, la France est condamnée à ne dormir jamais du sommeil tranquille de la médiocrité satisfaite. Deux mondes luttent dans son sein. Même en ses heures d'assoupissement, elle a les tremblements convulsifs qui décèlent dans les profondeurs de l'organisme un travail mystérieux.

L'humanité s'arrêterait si tous y voyaient trop clair. Aux huit béatitudes de l'Évangile, je suis quelquefois tenté d'en ajouter une neuvième : « Heureux les aveugles, car seuls ils ne doutent de rien. » La France n'avait pas lu M. de Maistre ; un pays n'est jamais très fort en histoire, et d'ailleurs beaucoup de maximes politiques devenues maintenant évidentes n'étaient pas claires alors. La suite constitutionnelle, qui, de Hugues Capet au 10 août 1792, ne subit pas d'interruption durable, avait été depuis vingt-cinq ans deux fois renversée ; mais on pouvait croire que la crise était finie ; tous les compromis, toutes les substitutions semblaient possibles. De là une quiétude qui nous étonne. Chaque secousse paraissait la dernière ; on proclamait avec un profond sérieux la naïve prétention de fermer l'ère des révolutions. On ne la fermait pas le moins du monde ; au contraire, on prenait son parti de l'incorrection, on s'habituait à l'instabilité. Les habitants des flancs du Vésuve savent bien que le volcan se réveillera ; mais d'ici là que de belles heures ! Quelles vendanges !

Quelles moissons ! Et puis la coulée de lave marche lentement ! Avant qu'elle n'arrive, on a le temps de fuir.

Que peut faire l'honnête homme en présence d'une situation générale qu'il n'a point amenée, dont il voit les inconvénients, mais qu'il n'a pas le pouvoir de modifier? M. Dufaure nous a donné à ce sujet d'excellents exemples. Après chaque révolution, quelque chose durait pour lui ; c'était la France. Il continuait de servir la France et de chercher pour elle ce que sa raison lui présentait comme le meilleur. La bonne gestion des affaires était à ses yeux un intérêt supérieur à la politique proprement dite. Erreur, si vous voulez ; mais erreur nécessaire ! Que les partisans d'une légitimité absolue regardent comme un devoir de se renfermer chez eux après leur défaite et de tenir rancune au pays qui n'a pas suivi leurs avis, nous respectons leur ardente conviction ; disons cependant que cette abstention un peu orgueilleuse ne sera jamais la règle française. Il obéit aux plus nobles et aux plus vraies dictées de son cœur, ce prince de la maison de France qui siège au milieu de nous, quand il voulut reparaître citoyen et soldat dans la grande patrie que ses ancêtres avaient fondée par dix siècles de prudence et d'habileté. Notre illustre confrère M. Thiers eut également pour principe qu'après le fait accompli, il n'est point patriotique de donner tort à son pays ni de vouloir paraître plus sage que lui.

Certes, il n'est pas défendu de porter envie aux âges où le problème de la fidélité était plus simple et où le devoir se bornait à servir de son mieux un pouvoir établi sur des bases indéniables. Dans les temps les plus troublés, néan-

moins, le patriote libéral trouve encore moyen de contribuer au bien de la patrie. Il y a toujours une France à aimer. Ils nous approuveraient dans nos apparentes faiblesses, ces créateurs de l'unité française qui mirent avant tout le salut de l'État. Le jour où une bande d'idiots profana le tombeau de Richelieu à la Sorbonne, le crâne de notre illustre fondateur tomba sur les dalles, et les enfants du quartier le firent rouler à terre comme un jouet. Vanité des vanités! dira-t-on; la voilà finie comme le reste cette pensée altière au succès de laquelle on avait fait servir tant de force de volonté, tant de savantes combinaisons, tant de crimes... — Pas si finie qu'il semble. Si cet œil éteint, où rayonna autrefois le génie, s'était rouvert à la lumière, il eût vu se dessiner sur les murailles voisines des lettres fraîchement tracées : *République française, une et indivisible.* Sauf un mot, c'était là ce que le grand politique avait voulu. Il n'était donc pas vaincu, malgré l'affront que des misérables faisaient à ses os.

M. Dufaure fut le loyal serviteur de cette légitimité, qui a survécu chez nous à celle des dynasties. Dans les jours les plus sombres, il eut une étoile. Au milieu des plus écœurantes incertitudes, durant ces années où l'on vit le sort de la France suspendu presque à une voix, il maintint son ferme équilibre. Le mot de république ne l'avait point séduit, pendant qu'il fut une menace; ce mot ne l'effraya pas, quand il désigna une chose établie. Homme de légalité absolue, M. Dufaure fut surtout homme de cœur. Quand il reprit la direction des affaires au mois de décembre 1877, dans des circonstances qui l'obligeaient à être très net en son programme, il arrêta d'avance les pa-

roles qu'il voulait adresser au chef de l'Etat. Il entre ; que trouve-t-il? Un vieux soldat qui, en le voyant, se met à verser des larmes. Il pleura de son côté, et le petit discours ne fut pas prononcé.

Un calme parfait de conscience était le fruit de cette attention unique donnée au bien du pays. Il est impossible de dire à quel parti appartenait M. Dufaure. C'était à peine un homme politique (j'entends le dire à son éloge) ; c'était un homme de réforme et de justice. Ce détachement des questions constitutionnelles peut avoir ses inconvénients quand il fournit des prétextes aux transactions de l'intérêt personnel ou de l'ambition. L'intérêt, l'ambition n'existaient pas pour M. Dufaure. Le ministère ne le grandissait ni ne l'amoindrissait. On ne porte bien que les fardeaux qu'on n'a pas brigués. Voilà pourquoi, en politique, la désignation de la naissance donne tant de force. L'âme la plus tranquille, au milieu des terribles épreuves de la Révolution, dut être celle de Louis XVI ; car seul il pouvait dire : « La responsabilité sous laquelle je succombe, je ne l'ai point cherchée. »

M. Dufaure comprit de même que, après 1870, le gouvernement ne pouvait être accepté que par devoir. Persuadé que le pouvoir, dans les circonstances où nous sommes, ne saurait plus donner de gloire, et qu'il peut, au contraire, condamner celui qui l'exerce aux plus tristes nécessités , M. Dufaure ne se départit pas un moment, depuis nos malheurs, de cette attitude vertueusement dédaigneuse. Là était le secret de son autorité. On n'est fort sur les hommes qu'en leur faisant sentir qu'on n'a pas besoin d'eux.

Excellente leçon donnée aux empressements de la légèreté, tout occupée à rechercher une tâche où les plus habiles ne peuvent manquer d'échouer. Quel défaut de prévoyance et de philosophie! Comment ne pas voir que, dans la direction des affaires d'un peuple vaincu, il n'y a plus d'autre gloire à recueillir que celle que donnent le sacrifice et le devoir accompli? Mille fois honneur à celui qui ne refuse pas une œuvre qu'il sait ingrate et peu récompensée! Décernons, au contraire, les grelots de la parfaite étourderie à celui qui va joyeusement au-devant d'une mission qu'il faudrait accepter avec tristesse, et où l'on est assuré d'avance de succomber. Il semble que les mandats politiques sont d'autant plus désirés qu'ils sont moins enviables. Vous rappelez-vous, Monsieur, à Rome, sur la voie Appienne, la très ancienne petite église consacrée aux saints Nérée et Achillée, les pieux eunuques de Flavie Domitille? On y lit, gravée sur le dossier du siège presbytéral, la belle homélie que le pape saint Grégoire le Grand, au seuil de la plus sombre époque du moyen âge, prononça dans cette église le jour de la station : « Ces deux saints, dit-il, méprisèrent le monde, quand le monde valait encore la peine d'être aimé. La vie alors était longue, la race féconde, la sécurité parfaite, la richesse garantie, la tranquillité assurée. Le monde, en un mot, se dessécha dans leurs cœurs quand au dehors il verdoyait. Maintenant, Dieu a rendu la résignation sans mérite et le détachement facile. Le monde s'est desséché, et pourtant il vit toujours dans notre cœur. »

Il vivra longtemps encore. Je me figure souvent, Mon-

sieur, qu'à la veille du jugement dernier, quand les signes au ciel seront si évidents que le doute ne sera plus possible, il y aura encore des gens pour briguer l'honneur d'être maire de village ou conseiller municipal. La froideur de M. Dufaure le préserva d'une faute que tous n'évitèrent pas. Il était aussi exempt de vanité qu'on peut l'être; il ne portait dans l'exercice du pouvoir aucun air de satisfaction. Il ne domina pas les évènements (qui, de nos jours, a su les dominer?); il s'y conforma en honnête homme. Il fit comme le navigateur qui n'est pas dans les secrets du vent, mais qui se sert de tous les vents pour arriver à son but. D'autres, tels que M. Guizot, M. de Lamartine, eurent des théories politiques plus arrêtées; cela les conduisit aux chutes éclatantes. M. Thiers, M. Dufaure, au contraire, eurent des jours d'attente, de retraite; ils ne tombèrent jamais tout à fait.

Nous vous remercions, Monsieur, d'avoir fait revivre devant nous, en traits qui resteront, ce grand et noble caractère. Votre patriotique discours est un morceau digne d'être joint à tant d'excellentes pages qui, depuis longtemps, vous ont fait nôtre. Selon la lettre de la loi, vous n'êtes Français que depuis deux ans. Vous l'avez toujours été par votre talent; vous l'avez été surtout depuis le jour où, sous le nom de Valbert, vous êtes devenu l'éloquent interprète de nos griefs, de nos froissements, de ce que nous avons à dire contre des attaques injustes et passionnées.

Que vous avez bien choisi votre heure, Monsieur, pour vous rattacher de nouveau à une patrie dont une funeste erreur de l'ancienne politique vous avait séparé!

Issu d'une de ces familles protestantes qui durent, il y a deux cents ans, choisir entre leur pays et la liberté de leurs croyances, vous aviez toujours eu dans le cœur un sentiment affectueux pour la patrie de vos pères. Aux jours où la France était heureuse, cela vous suffisait. Mais il y eut un moment où il vous fallut davantage; c'est le moment où la France subit la plus grande épreuve qu'elle ait connue depuis qu'elle existe. Quand cette vieille mère, abandonnée de ceux qui lui devaient le plus, s'entendait dire, comme le Christ au Calvaire : « Toi qui as sauvé les autres, sauve-toi maintenant; » quand l'Europe presque entière, après les fautes expiées, raillait notre agonie et ne voyait qu'une bonne place à prendre dans le vide que nous allions laisser; ce jour où l'ingratitude a été érigée en loi du monde, vous vous êtes pris à aimer plus vivement que jamais votre patrie d'il y a deux cents ans, et vous, descendant d'exilés qui avaient bien quelque chose à oublier, vous avez consacré votre talent à la cause vaincue, et, dès que les devoirs qui vous retenaient à Genève vous l'ont permis, vous avez profité de la loi réparatrice de 1790, qui rend la pleine nationalité française à « toute personne qui, née en pays étranger, descendrait, en quelque degré que ce soit, d'un Français ou d'une Française expatriés pour cause de religion ». Vos preuves étaient faciles à fournir. Le Dauphiné, d'où votre nom est originaire, le Poitou, les Cévennes vous ont fourni au complet la série de vos ascendants.

Le sérieux des temps modernes dérivant presque tout entier du christianisme, chacun de nous trouve d'ordinaire ses origines en quelque respectable société religieuse,

où la gravité des mœurs entretenait la gravité de l'esprit et où la discussion théologique préparait l'aptitude aux longs raisonnements. Ces austères traditions, continuées durant des siècles, ont accumulé les économies intellectuelles et morales que nous dépensons. La vertu ne se développe fortement que dans les milieux un peu sectaires. Il nous est permis, à nous, de sourire et de douter; car des générations avant nous ont cru sans réserve. Quelles têtes excellentes n'ont pas fournies le jansénisme, le vieux gallicanisme, les sectes protestantes, la synagogue israélite! Genève mérite d'être placée au premier rang parmi ces sources glorieuses du libéralisme européen. République fondée sur la théologie, cette cité de protestation et de dispute a été une des plus fortes écoles de culture rationnelle qu'il y ait eu. La contrainte souvent pharisaïque qui pesait sur les mœurs et la nécessité imposée à tout laïque d'être controversiste entretenaient une grande activité et posaient nécessairement la question sur laquelle se fait le partage des esprits, la question du rationalisme et de la foi. Les fortes éducations religieuses amènent toujours cette lutte solennelle. Ainsi que vous le rappeliez tout à l'heure, on en sort, au lever de l'aurore, comme Jacob, fortifié, mais souvent avec quelque nerf un peu froissé.

Cette épreuve, vous ne l'avez point traversée, Monsieur. Elle se passa en monsieur votre père, qui, après des études faites pour le ministère pastoral, rompit avec la vieille tradition genevoise et entra dans la voie de la philosophie et de la critique allemandes. Ce changement, comme il arrive souvent, ne modifia en rien ses règles morales. Monsieur

votre père, quoique rationaliste, resta toujours un homme pieux et de mœurs exemplaires. Pour le bien comprendre, il faut avoir eu comme moi le bonheur de vous entendre parler de lui. Une vie entière était parfumée par le souvenir de ces croyances fécondes dont on pouvait sacrifier la lettre sans abandonner l'esprit. Vous avez bénéficié du combat intérieur de monsieur votre père; vous avez pu observer en lui cette heure excellente du développement psychologique où l'on garde encore la sève morale de la vieille croyance sans en porter les chaînes scientifiques. A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, Monsieur, du parfum d'un vase vide; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre; je crains par moments que ce ne soit un peu léger.

Votre éducation supérieure dura plus de douze ans. Cette période, où le talent se forme et où l'essentiel est de pouvoir attendre en toute liberté l'heure de la maturité, se continua pour vous jusqu'à trente ans. Paris et les principales universités d'Allemagne vous virent assidu aux chaires savantes, avide de toutes les branches d'études nouvelles. A Paris, votre instinct si sûr vous conduit à la petite salle où enseignait le premier maître de notre siècle en fait de philologie et de critique, Eugène Burnouf. Quelle fatalité pour moi, Monsieur! L'année où vous suiviez ce cours, au Collège de France, j'étais en Italie; sans cela nous nous serions connus vingt ans plus tôt. A Berlin, vous avez vu le vieux Schelling, qui vous parlait de tout, excepté de philosophie. Oh! l'habile homme! Ce qui vous préoccupait surtout à cette époque, c'était le

puissant effort intellectuel de Hegel, bien que les élèves fissent déjà tort au maître. Les hégéliens dont vous suiviez les leçons vous choquèrent par l'abus de ces formules toutes faites, qui furent le tombeau d'une école créée par le génie, émaciée par la médiocrité. Vous méditiez quelque grande publication hégélienne. Mais une révélation vous fut faite vers cette époque; vous vîtes l'Éternel face à face; l'idéal du développement humain sur terre vous fut montré; tout le plan de votre vie en fut profondément modifié.

Au mois d'août 1859, un voyage d'Orient vous conduisit à Athènes. Il ne vous fallut pas longtemps pour découvrir qu'il y a un lieu au monde (il n'y en a pas un second) où la parfaite beauté a été réalisée. Les cinq ou six petits monuments d'Athènes vous apparurent comme ce qu'ils sont, c'est-à-dire comme les restes d'un monde de miracles, d'une éclosion divine qui ne se renouvellera plus. Tout le reste, en effet, du développement athénien fut à l'avenant. Un peuple entier admira cet art de l'Acropole, dont la perfection réside en des ténuités infinies; ce même peuple vit la perfection de l'éloquence dans cette argumentation de Démosthène, qui est un vrai tissu de fer; il applaudit un théâtre qu'on dirait fait pour un groupe de raffinés; il conversa dans cette langue adorable d'élégance et de simplicité qui est celle des interlocuteurs de Platon. Vous comprîtes à fond; vous étiez dès lors fixé sur la conception idéale de la vie humaine qui doit servir de règle pour juger tout le reste. Sur le bateau qui vous ramenait à Trieste, vous écriviez ce dialogue exquis où, à propos d'un cheval de Phidias, vous exprimez vos idées sur la

transformation la plus profonde qui se soit opérée dans l'humanité, puisque le passage du paganisme au christianisme a été avant tout une révolution esthétique. Vous étiez dès lors un excellent écrivain, sans avoir jamais été à aucune des écoles où l'on prétend apprendre à le devenir. Vous pensiez bien et vous saviez beaucoup. Ce fut M. Sainte-Beuve, Monsieur, qui me fit connaître votre livre. Peu de jours après la première édition genevoise : « Lisez Victor Cherbuliez, me dit-il; c'est un des nôtres. » Voyez comme il était prophète. Si ce maître illustre vivait encore, ce que la mesure ordinaire de la vie humaine permettrait, vous auriez eu un suffrage de plus; et quel suffrage!

Un autre jugement, qui valait celui-là, fut celui de Mme Sand. Votre livre l'enchanta; sans vous en prévenir, elle écrivit au directeur de la *Revue des Deux Mondes* ce qu'elle pensait de l'auteur. Telle fut l'origine de vos rapports avec un homme que j'ai aussi beaucoup connu aux débuts de ma vie littéraire, et que nous jugeons exactement de la même manière. Comme vous, j'ai gardé de lui un excellent souvenir. Chacun vaut en proportion de l'œuvre à laquelle il consacre sa vie. M. Buloz n'avait en vue que le succès de son recueil; jamais rien ni personne ne le fit dévier de ce but unique. Il connaissait son public. Libre aux orgueilleux de la littérature de soutenir qu'il n'est pas utile à un écrivain d'avoir devant lui un homme qui représente à lui seul le public tout entier. Les modestes comme nous n'ont jamais eu d'aussi superbes attitudes; nous avons vingt fois trouvé commode de pouvoir entendre, avant l'irrévocable tirage, l'avis d'un lecteur qui nous don-

nait, par anticipation, le sentiment de tous les autres. Pour moi, il m'est arrivé souvent, quand j'avais des doutes sur la mesure ou l'opportunité d'un trait, de le laisser, pour voir ce qu'en dirait M. Buloz, bien décidé à le supprimer s'il hésitait le moins du monde. N'en avez-vous pas quelquefois fait autant, Monsieur? Cela mettait notre conscience en repos. Que M. Buloz nous eût tous sacrifiés à l'intérêt de la *Revue,* cela ne faisait doute pour aucun de nous; mais aussi, quand nous servions au succès de la *Revue,* il nous eût défendus envers et contre tous. Vous m'avez raconté qu'un jour, à Ronjoux, un des hôtes, qui se disait très exercé dans le discernement des champignons, ayant fait servir sa récolte au dîner, il y eut un moment d'hésitation. Vous fûtes le seul à entamer bravement le plat suspect. M. Buloz vous regardait : « Cherbuliez, vous dit-il, que faites-vous? Vous n'avez pas fini votre roman pour la *Revue!* »

Le succès du *Comte Kostia* justifia pleinement le jugement de Mme Sand. Le roman était dès lors la forme que vous aviez adoptée. Ceux qui connaissaient la direction philosophique de vos idées en éprouvèrent d'abord quelque surprise. Je l'avoue, une des erreurs que je professais alors était de croire que l'art du romancier peut difficilement produire des œuvres destinées à durer. Une longue fiction en prose me paraissait une faute littéraire. L'antiquité n'a composé de romans qu'à son âge de décadence, et, en général, n'en a composé que de courts. L'illusion des faiseurs de *Cyrus* et d'*Astrées* est de supposer qu'on a le temps de les lire. Le grand inconvénient du roman moderne, en effet, est d'avoir créé à son usage une catégorie

spéciale de lecteurs. D'un côté, ceux qui lisent des romans ne lisent guère autre chose. D'un autre côté, la vie est courte, et l'histoire, la science, les études sociales ont tant d'intérêt! Pour moi, devant ces attrayants volumes, qui offrent le tableau, souvent vrai, des mœurs contemporaines, je suis partagé entre deux sentiments, l'ardent désir de les lire et le regret qu'on n'ait pas pratiqué, en les imprimant, l'ancien système des manchettes, qui permettait de ne parcourir que les marges. La vulgarité et la prolixité sont le danger d'un genre où le lecteur ne cherche guère qu'une distraction et un amusement.

Avec quelques maîtres exquis, dont vous devenez aujourd'hui le confrère, vous avez su éviter ces défauts, Monsieur. Toujours une haute pensée vous guide. Vous ne tombez jamais dans ces interminables histoires bourgeoises, prétendues images d'un monde qui, s'il est tel qu'on le dit, ne vaut pas la peine d'être représenté. Loin de songer à une imitation servile de la réalité (imitation bien inutile, puisque celui qui aime tant la réalité n'a qu'à la regarder), vous cherchez les combinaisons capables de mettre en lumière ce que la situation de l'homme a de tragique et de contradictoire. La nature slave vous frappa tout d'abord par quelque chose de neuf et de jeune; avec Tourgueneff, vous aimez à vous perdre dans cet abîme d'imprévu, et quels étranges récits, quel trésor de vraisemblables folies vous en avez rapporté! Ce n'était point là de votre part le fait d'une invention aux abois, se rabattant sur le bizarre par épuisement ou par incapacité de traiter la saine nature. Qui a su mieux que vous peindre la vertu sans marque d'origine, sans tache

de naissance, sans race, sans signe particulier ? Vos charmantes peintures de *Noirs et Rouges* votre *Roman d'une honnête femme*, ont ravi tous ceux qui savent sentir. En Allemagne, votre Isabelle est tenue pour une des créations les plus délicates du roman moderne.

Dans *Paule Méré* et dans *Meta Holdenis,* vous avez abordé le problème délicat par excellence, celui où se complaisent les grands artistes. Vous avez voulu chercher comment le bien confine au mal et, en dernière analyse, où est le bien. Nos hésitations à cet égard viennent de cette divine parabole de l'enfant prodigue. La question a été posée le jour où des pécheresses ont été présentées comme étant plus près du royaume de Dieu que le pharisien méthodique et pédantesque en ses observances. Le plus bel enseignement du christianisme est que la vertu consiste moins dans les œuvres que dans les sentiments du cœur, si bien que l'Éternel a des tendresses pour la faute qui vient d'une ardeur généreuse ou d'un égarement d'amour, tandis qu'il n'a que de l'aversion pour l'apparente régularité, laquelle peut fort bien s'associer à la bassesse et à l'égoïsme. En d'autres termes, le don gratuit qui fait la noblesse de l'âme l'emporte infiniment sur nos chétifs efforts pour changer l'arrêt divin. Voilà probablement le seul dogme, Monsieur, sur lequel nous soyons d'accord avec Calvin ; l'élection divine est souvent le renversement des jugements des hommes ; la grâce est la source de tout bien ; notre seul mérite est de ne pas la contrarier.

C'est le sentiment profond de cette vérité qui nous entraîne parfois à scandaliser les pharisiens, et même (ici peut-être, Monsieur, nous avons sur la conscience quelques

péchés véniels) à y trouver un certain plaisir. Nous aimons à troubler dans leur quiétude les gens assurés de leur salut qui damnent si facilement les autres ; à ces vertus « confites dans l'orgueil et dans le fiel », ainsi que vous dites si bien, nous opposons volontiers des caractères qui n'ont pas la prétention d'être impeccables. Au fond, cependant, nous sommes justes ; nous réclamons le droit des exceptions ; mais nous respectons la règle ; nous savons que les préjugés sociaux sont utiles au monde et que l'étroitesse d'esprit a maintenu durant des siècles une tradition précieuse dont nous touchons les bénéfices. Les traits du roman moral, comme ceux de la comédie philosophique, n'ont pas de pointe acérée ; les faiblesses ou les ridicules qu'ils atteignent ne sont ceux de personne, étant ceux de tous.

Bien mal inspirés, par conséquent, ont été les esprits chagrins qui se sont formalisés de vos libertés, Monsieur. Quand on écrit avec sincérité comme vous faites, il faut être résigné d'avance à ne pas satisfaire tout le monde. Le patriotisme en particulier a des exigences qu'on ne réussit jamais à contenter. Il veut de l'encens, rien que de l'encens. Pour moi, je n'ai jamais parlé d'un des groupes nationaux ou religieux qui se partagent le monde sans avoir été traité de calomniateur. On accepte de bien bon cœur vos éloges comme des concessions arrachées par la vérité ; on met vos critiques sur le compte de l'injustice et de la malignité. L'hypocrisie est de toutes les races et de toutes les sectes. Les railleries de l'Évangile contre les pharisiens de Jérusalem frappent un travers éternel de l'espèce humaine. Molière n'a pas injurié la France en fai-

sant de Tartufe un Français; en peignant dans *Meta Holdenis* l'hypocrisie protestante et sentimentale vous n'avez critiqué aucun pays. Vous avez seulement présenté avec force les dangers d'une éducation systématique donnée aux femmes ; vous avez montré aussi combien sont injustes beaucoup de reproches qu'on nous adresse. Je lisais dernièrement une critique allemande de votre chef-d'œuvre, où l'on cherchait à excuser Meta de ses trahisons par la raison que le milieu français qui l'entoure lui est tout à fait inférieur. Mais c'est qu'il n'en est rien vraiment. Vos Français sont d'honnêtes gens sans philosophie transcendante; votre créole est tout simplement belle à ravir. Cela vaut mieux que de débiter des tirades sur l'idéal, et de savoir déguiser sous une sentimentalité prétentieuse le sophisme de l'esprit et la fausseté du cœur. Ce qui est vrai, c'est que les âmes très religieuses n'aiment pas beaucoup qu'on admette la possibilité de l'hypocrisie. *Tartufe* ne leur plaît pas, bien qu'elles ne se sentent rien de commun avec le héros de la pièce. Une enfant très innocente qui venait de lire votre roman m'avoua qu'elle était choquée qu'une jeune fille aussi accomplie que Meta pût être jugée capable de telles perfidies. Un Berlinois, plus expérimenté que cette enfant, vous écrivait, au moment de l'achèvement de la publication, un billet anonyme contenant ces trois mots : « C'est bien cela! »

Meta Holdenis reste certainement votre création la plus achevée, Monsieur. Un art savant maintient d'un bout à l'autre l'équivoque qui fait l'essence même du livre. A mesure que le récit approchait de sa conclusion dans la *Revue*, des lettres arrivaient de toutes parts qui vous sup-

pliaient de ne pas faire trop mal finir la jeune personne sur laquelle vous aviez concentré tant d'intérêt. Je ne vous cacherai pas que je suis de ceux qui ont pour Meta le plus de prédilection. Je me dis quelquefois qu'il faudrait peu de chose pour faire d'elle une bonne fille, et je me vois composant une suite à votre beau livre, où j'essaierais de convertir votre paradoxale diaconesse à notre bonne morale gauloise. M. Buloz fut aussi quelque temps ensorcelé; il ne parlait que de Meta. Il faillit se brouiller avec vous à cause du dénouement, et ce qu'il y eut de plus grave, c'est que, pendant quelques mois, il rêva une Meta Holdenis pour secrétaire de la *Revue;* oui, une jeune Allemande, instruite, active, qui eût mené la *Revue* comme Meta Holdenis mène la maison de M. de Mauserre. Nous l'avons échappé belle, Monsieur. Voyez la conséquence de trop bien réussir. Vous aviez voulu que votre héroïne fût à la fois attachante et perverse, laide et jolie. Ne vous plaignez pas si quelques-uns, oubliant ce qu'elle a de haïssable, se sont mis à l'aimer.

Aimable et haïssable....., que de choses méritent cette double épithète, et que les sentiments simples ont peu de place en un siècle comme le nôtre, où la vie humaine se développe dans les sens les plus divers sans souci de la contradiction! « Aime comme devant haïr un jour », disait ce prétendu sage de la Grèce. « Hais comme devant aimer un jour, » suis-je parfois tenté de dire. En politique, du moins, tout est sujet à d'étranges retours. Nous autres, nous ne changeons pas; mais le monde change, et alors il se trouve que ce que nous avions aimé vient parfois nous percer le cœur. Voilà ce que c'est que d'avoir eu le goût

du bien, du juste, du progrès et de la liberté dans un siècle qui ne comprend plus que l'égoïsme national. Nous sommes vieux maintenant, Monsieur: nous n'aimerons plus rien; tel est le seul parti qui, en politique, ne mène pas aux déceptions.

Dans notre éducation intellectuelle, nous avions été l'un et l'autre à cette grande école allemande de science et de critique qui, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, a renouvelé tant de branches de l'esprit humain. Nous avions admiré l'application, la sagacité, la force d'esprit qui ont été déployées dans cette œuvre. Nous n'avons rien à dédire de ce que nous avons dit; nos éloges sont sans repentance. Ce que nous avions aimé était vraiment aimable; ce que nous avions admiré était admirable. Nous n'avons pas changé nos jugements sur Gœthe, sur Herder. Est-ce notre faute si, en restant fidèles à nos anciens jugements, nous nous trouvons un peu dépaysés en présence de ce qu'on proclame maintenant comme un nouvel idéal? Ceux qui se sont plaints de la sévérité des critiques de Valbert n'oublient qu'une chose, c'est que Valbert ne dit rien sur l'Allemagne qu'il n'ait appris à son école. Oui, je ne crains pas de le dire, Monsieur, c'est votre ancienne éducation allemande qui vous a fait Français en 1870. C'est ce haut idéalisme de Kant et de Fichte qui vous a donné la force de regarder en face le succès, de le critiquer et de vous constituer par libre choix l'avocat des vaincus.

C'est là de notre temps, Monsieur, de toutes les tâches la plus ingrate. Le monde maintenant aime les forts; il est toujours porté à croire que les forts ont raison. Le faible,

au contraire, aux yeux d'une opinion basse, est d'avance condamné; on s'expose à paraître singulièrement attardé en prenant sa défense. Et voilà pourtant, Monsieur, ce que votre courageux instinct de vieux Français vous a conseillé de faire. Vous êtes allé à l'encontre des applaudissements du monde entier. Il est si facile de se faire applaudir quand on a la toute-puissance! Le victorieux est sûr de l'enthousiasme du grand nombre. Ses fautes deviennent bien vite des traits de génie; ses maladresses, de profonds calculs; ses reculades, des prodiges d'habileté. Ah! qu'il est commode d'être le publiciste des causes triomphantes! Qu'il est aisé de se passer de talent quand on a derrière soi la force! Vous avez préféré la tâche difficile, Monsieur, celle où l'on ne réussit qu'à force de tact et d'esprit. Vous avez choisi exprès d'être démodé, je veux dire libéral, juste, humain. De notre temps, la dureté est une qualité si prisée! Que n'avez-vous fait comme tout le monde, raillé la chevalerie, fait des gorges chaudes de la générosité? Plaisant propos que le nôtre, de vouloir être de l'âge d'or en un siècle de fer. Que nous serions forts, Monsieur, si nous pouvions nous compléter par un peu de méchanceté! Il est vrai que nous n'y réussirions pas; n'est pas Méphistophélès qui veut; la méchanceté est ce qu'on réussit le moins à se donner.

Et ce qui ajoute à votre mérite, c'est que ce dévouement à la justice devait nécessairement rester sans récompense. Le vaincu ne distribue pas de couronnes. Ses mandats sont des charges, et, à part notre compagnie, qui aime à réparer les torts du public, il n'y aura guère que votre conscience qui vous saura gré de ce que vous avez

fait. Le client que vous défendez ne vous soumettra pas un seul de ses actes. Cette France dont vous plaidez si chaleureusement la cause n'aura pas l'idée de vous consulter sur telle ou telle des questions que vous savez si bien.

Est-ce vous que je plains de cet oubli ? Non certes, Monsieur. Rien n'a manqué à votre bonheur; une vie honorable, tous les plaisirs de l'esprit, toutes les joies de l'intérieur, que vous faut-il de plus? C'est le pays que je plains. La foule ne voit pas les difficultés de la politique; elle ne peut comprendre à quel point, dans certaines situations, il faut être habile pour ne pas commettre de faute mortelle. La foule veut gouverner; le mandat impératif, plus ou moins déguisé, est au fond de toutes ses erreurs. Et voilà, Monsieur, pourquoi nous lui inspirons si peu de confiance. Il y a en nous quelque chose qui lui échappe, qui nous échappe à nous-mêmes, quelque chose dont nous ne sommes pas les maîtres : c'est l'esprit, qui souffle où il veut. Avec une sagacité instinctive, l'homme imbu des préjugés démocratiques voit que sans cesse nous nous déroberions à ce qu'il tient pour des dogmes. Il sent que nous avons une maîtresse, sur le moindre signe de laquelle nous serions infidèles à tout le reste : c'est l'idéal, la raison, le mandat impératif de notre conscience, lequel rend impossibles tous les autres. Le suffrage universel n'a donc pas tout à fait tort quand il se défie de nous. Nous ne saurions servir deux maîtres. Nous sommes les hommes liges d'un souverain qui nous traîne où il lui plaît ; selon le langage reçu, nous serions vite des traîtres....., traîtres à tout, en effet, excepté à notre devoir.

Telle est la condition toute nouvelle que notre siècle a faite au patriotisme. Loin de nous les paroles d'amertume ! Elles seraient plus qu'inopportunes, elles seraient l'injustice même, à un moment où nous voyons tant d'hommes de cœur dépenser ce qu'ils ont de raison et de chaleur d'âme pour le bien public. Nos craintes portent sur l'avenir. Des pressentiments, venant sans doute d'une sollicitude inquiète par excès d'amour, nous font entrevoir un temps où l'homme cultivé devra aimer une patrie aux conseils de laquelle il aura peu de part, comme Fénelon, Beauvilliers aimèrent une monarchie qui ne les écoutait pas et dont ils connaissaient parfaitement les fautes. L'idéalisme est habitué à ces injustices. L'âge brillant où la politique fut conçue comme un genre de littérature n'a été peut-être qu'une erreur passagère. Le monde, par moments, laisse entendre aux gens d'esprit qu'il n'a pas besoin d'eux, que même ses affaires ne vont jamais mieux que quand ils ne s'en occupent pas. Tout serait pour le mieux si les choses humaines n'exigeaient ni prévoyance ni sagesse. Mais jusqu'ici on n'a pas trouvé moyen de faire voguer un navire à pleines voiles par les mers les plus dangereuses sans pilote ni commandement.

On raconte que, quand la ville d'Antioche fut prise par les Perses sous Valérien, toute la population se trouvait rassemblée au théâtre. Les gradins de ce théâtre, étaient taillés dans le pied de la montagne escarpée que couronnaient les remparts. Tous les yeux, toutes les oreilles étaient tendus vers l'acteur, quand tout à coup celui-ci se met à balbutier ; ses mains se crispent, ses bras se paralysent, ses yeux deviennent fixes. De la scène où il

était, il voyait les Perses, déjà maîtres du rempart, descendre la montagne au pas de course. En même temps, les flèches commencèrent à pleuvoir dans l'enceinte du théâtre et rappelèrent les spectateurs à la réalité.

Notre situation est un peu celle de l'acteur d'Antioche, Monsieur. Nous voyons ce que la foule ne voit pas. Cette patrie française, construite au prix de mille ans d'héroïsme et de patience, par la bravoure des uns, par l'esprit des autres, par les souffrances de tous, nous la voyons guidée par une conscience insuffisante, qui ne sait rien d'hier et ne se doute pas de demain. Comme il arrive dans les passages difficiles de montagnes, nous voyons ce que nous avons de plus cher vaciller au bord du précipice, se balancer sur le vide, confié au pas irresponsable d'un être instinctif! Ah! chère patrie française! Ceux qui tremblent sont ceux qui l'aiment. Ses vrais ennemis sont les présomptueux qui flattent ses défauts, enchérissent sur ses erreurs, et qui, sûrs d'avance de l'amnistie des imprévoyants, se montreraient, le lendemain des désastres, frais, légers, alertes, prêts à recommencer. Une nation ne peut durer si elle ne tire de son sein la quantité de raison suffisante pour prévenir les causes de ruine extérieure ou de relâchement intérieur qui la menacent. Les anciens organismes y pourvoyaient d'une manière qui ne suffisait pas toujours pour faire éviter de grandes fautes, mais qui suffisait pour assurer la continuité de l'existence. La question est de savoir si les formes nouvelles où l'on a renfermé la vie nationale n'amèneront pas pour le cerveau de la France de funestes moments d'étourdissement, de passagères anémies.

Je dis passagères; car il n'est pas possible qu'un pays qui possède dans son sein tant d'esprit, tant de cœur, tant de force de travail, une telle somme de conscience et d'honnêteté, ne surmonte pas les germes de maladie qu'il porte en lui. Les dix justes qui auraient pu sauver Sodome eussent pesé d'un poids bien léger, les jours d'élection, dans les scrutins de cette ville coupable, et pourtant, au jour solennel où l'Éternel compte les siens, ils auraient suffi pour faire absoudre la cité entière. Finissons donc par l'espérance, Monsieur. Oui, nous la reverrons encore avant de mourir (vous surtout qui êtes plus jeune que moi) cette vieille France rétablie dans des conditions de vie séculaire, avec ses haines pacifiées, ses horizons rouverts, les ombres de ses victimes apaisées, ses gloires réconciliées. Nous la verrons telle qu'elle fut en ses beaux jours, forte, modérée, raisonnable, relevant dans le monde le drapeau abandonné du progrès libéral, nullement corrigée de son amour désintéressé pour le bien, instruite cependant par l'expérience et attentive à éviter certaines erreurs où l'indulgence trompeuse du monde, au moins autant que ses défauts, l'avaient engagée.

Heureux les patriotes sincères qui, ce jour-là, pourront se rendre le même témoignage que M. Dufaure à son lit de mort : « Nous avons fait ce que nous devions faire! » Valbert au moins sera du nombre. Il s'est plu, comme le Samaritain, à soigner le blessé que les voleurs avaient laissé pour mort sur la route. Il a versé dans ses plaies l'huile et le vin. Aujourd'hui, quelques-unes des plaies du blessé sont cicatrisées. Vous nous aiderez, Monsieur, par votre jugement viril, droit et ferme, à continuer l'œuvre

de guérison commencée. La tradition d'une discipline nationale ne saurait plus être l'attachement exclusif à certaines idées. Les idées sont maintenant l'élaboration commune de toutes les nations civilisées; mais chaque pays se les approprie selon son goût et son génie. Nous sommes heureux, Monsieur, que, vous qui avez pu comparer toutes les formes de l'esprit humain et qui avez procédé par choix libre en ce qui d'ordinaire est réglé par le fait de la naissance, vous ayez jugé que la forme française, dont on dit aujourd'hui tant de mal, a aussi de réels avantages. Nous sommes fiers surtout que vous ayez prouvé par votre exemple qu'on peut s'en servir pour exprimer des pensées vraies, fines, généreuses et sensées.

DISCOURS

DE

M. PERRAUD

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 19 AVRIL 1883, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. BARBIER.

Messieurs,

L'honneur auquel vous m'avez appelé s'adresse un peu à moi, beaucoup à l'habit que je porte, au caractère dont je suis revêtu.

Pour être, de ma part, presque impersonnelle et désintéressée, ma reconnaissance n'en est pas moins vive.

Au contraire.

Trouver dans l'avantage de vous appartenir la récompense d'une carrière vouée aux nobles labeurs de l'esprit, est assurément une joie très légitime. N'en est-ce pas une plus haute de pouvoir renvoyer tout entier à la cause que j'ai voulu servir, le rayon de gloire humaine dont votre Compagnie demeure parmi nous le lumineux foyer?

J'ajouterai que les circonstances actuelles donnent un nouveau prix à une telle faveur et augmentent la dette de ma gratitude.

Oui, Messieurs, qu'au premier âge de son histoire, l'Académie, redevable de sa naissance à l'initiative d'un prince de l'Église, ait cru nécessaire de compter toujours dans ses rangs quelques membres du clergé : c'était tout à la fois convenance et justice. Comment, en effet, soit au temps même du cardinal de Richelieu, soit dans les cent cinquante années qui ont suivi sa mort, exclure du sénat intellectuel de la grande nation, un corps dont l'influence était incontestée, le crédit universel, la participation aux affaires publiques regardée comme un rouage essentiel de la constitution du pays, sans parler des services qu'il n'avait cessé de rendre, dans tous les siècles, à la culture de l'esprit humain?

De nos jours, après que tant de révolutions ont rompu l'équilibre des forces sociales, il eût pu paraître tout simple que l'Académie ne se crût point obligée de maintenir à cet égard une de ses plus anciennes et constantes traditions.

Telle n'a pas été, toutefois, la règle de conduite d'une institution qui, très démocratique par son mode de recrutement et par sa sévère pratique de l'égalité, demeure, au grand profit de tous et dans la ruine de tant d'autres aristocraties, le refuge et comme le rempart inexpugnable des grandes pensées et des généreuses inspirations de la chevaleresque nation des Francs.

Aussi, Messieurs, qu'autour de vous les préventions se donnent libre carrière ; qu'à l'exemple de l'inconstante république des Athéniens on prononce l'ostracisme contre

Aristide, uniquement parce qu'on est las de l'entendre appeler « le juste » : vous résistez à ces mouvements fiévreux et irréfléchis. Au-dessus de l'heure présente qui passe avec ses emportements, les Quarante, d'un regard calme et sûr, embrassant tout à la fois le passé et l'avenir, n'oublient pas qu'ils ont mission de relier l'un à l'autre ces deux moments de l'histoire de la patrie, d'autant plus forts pour la guider dans la voie d'un sage progrès qu'ils s'appuient davantage à la raison traditionnelle des siècles.

Voilà pourquoi, sans confondre avec une opinion bruyante, mais éphémère, la voix de la conscience nationale dont vous êtes les dignes interprètes, vous avez voulu, Messieurs, qu'un évêque vînt encore représenter parmi vous cette Église de France à laquelle trois fois déjà, dans les trente dernières années, les portes de l'Académie s'étaient ouvertes avec honneur.

Tout à l'heure, lorsqu'à mon tour j'ai franchi, non sans émotion, le seuil de votre illustre enceinte, j'ai cru les voir, ces pères et ces amis de mon âme : le grand évêque, le moine dont le froc était une liberté, le prêtre éminent par l'esprit et par le cœur à qui, après Dieu, je me déclare redevable des meilleurs élans et des résolutions les plus viriles de ma jeunesse.

Trouvez bon, Messieurs, qu'en votre nom et au mien, je les salue en entrant ici. Oui, tous les trois, Mgr Dupanloup, le P. Lacordaire, le P. Gratry, s'unissent à moi pour remercier l'Académie du nouvel hommage rendu par elle, en mon humble personne, au drapeau sous lequel ils ont si vaillamment combattu.

Cette attitude indépendante, décidée à ne pas se traîner à la remorque des caprices ou des passions du jour, dédaigneuse des consignes serviles, rétive aux mots d'ordre, uniquement préoccupée du vrai et du juste, en dépit des entraînements et des coteries; préparant ainsi l'œuvre nécessaire des apaisements et des réconciliations sociales, c'est la vôtre, Messieurs; c'est celle de la France intelligente et libre; ce fut, si j'ai bien compris sa vie et ses œuvres, le trait caractéristique du parfait honnête homme dont vous m'avez appelé à recueillir l'héritage.

Qui s'est tenu davantage à l'écart de l'opinion régnante? Qui s'est plus raidi contre les courants auxquels tant d'autres se laissent emporter? En qui a-t-on vu moins de souci de la popularité, entendue dans son sens vulgaire? Qui a poussé plus loin le culte de la modestie, de la dignité, de l'honneur que votre regretté confrère M. Auguste Barbier? Homme à la fois moderne et antique, il semblait devoir appartenir tout entier à une révolution qui lui avait inspiré, en une heure d'enthousiasme, des vers immortels. Il la chanta, mais il la flagella. Il en redit avec une émotion sincère quelques-unes des dramatiques péripéties; mais il en flétrit sans hésitation les inconséquences et les bassesses; constamment rappelé au-dessus des agitations passionnées de son temps par je ne sais quel mystérieux et délicat instinct qui lui fit prendre en horreur les calculs lâches et intéressés, et le rangea pour toujours au nombre des naïfs, absolument décidés à servir les hommes sans se servir des évènements et à se montrer en toute circonstance le loyal, l'intrépide, l'infatigable champion de la justice.

Auguste Barbier est né à Paris le 28 avril 1805. Son père, avoué au tribunal de première instance, n'avait, paraît-il, d'autre ambition que de lui transmettre un jour la direction de son étude. On assure qu'il ne lut jamais un seul vers d'Auguste, même après le bruit extraordinaire fait autour de son nom par les premiers et éclatants succès des *Iambes*. Madame Barbier exerça sur le futur poète une influence plus profonde. Presque enfant, elle avait été l'élève du célèbre peintre David. Quand vinrent les années mauvaises de la Révolution, les biens de ses parents ayant été mis sous le séquestre, la jeune fille donna des leçons et fut le gagne-pain de la famille. Plus tard, mariée et devenue mère, elle s'occupa elle-même de compléter l'éducation de ses deux fils et de sa fille. Auguste, en particulier, lui fut redevable, non seulement de la connaissance de la musique et du dessin, mais d'un goût très vif et d'une véritable compétence pour les arts. Elle ne se contenta pas d'inspirer aux siens l'amour du beau ; elle leur apprit à estimer, par-dessus toutes choses, l'honneur et la joie d'accomplir leur devoir avec l'habitude de s'oublier eux-mêmes, par la pratique d'un sincère désintéressement.

A peine Auguste avait-il terminé ses classes au collège Charlemagne qu'il eut à faire un premier apprentissage de ces utiles et méritoires vertus. Il s'agissait de répondre aux vœux de son père en se préparant à devenir un bon avoué. Il dut imposer une pénible contrainte à ses goûts littéraires déjà très prononcés, et suivre les cours de l'École de Droit. Puis, quand le moment fut venu de s'initier aux secrets de la procédure, de se familiariser avec la langue et

les usages du Palais, il fréquenta l'étude d'un confrère de son père. Mais tout devait conspirer contre le projet formé par M. Barbier d'engager son fils dans la carrière paternelle. L'avoué chez lequel Auguste venait d'entrer était M. Fortuné Delavigne, frère de l'auteur des *Messéniennes*, et voici comment, en 1828, était composé le personnel de son étude. J'emprunte ces piquants détails à des notes manuscrites, rédigées par Auguste Barbier lui-même.

« C'était une singulière étude que celle de M. Fortuné « Delavigne. Le second clerc était M. Jules de Wailly ; le « troisième, M. Olivier Falguières, littérateur et composi- « teur de romances ; le quatrième, M. Auguste Barbier, « aspirant poète ; le cinquième, M. Damas-Hinard, traduc- « teur du *Romancero ;* et le sixième, M. Natalis de Wailly, « le bibliographe. Il n'y avait réellement que le maître- « clerc qui fût homme de Palais et qui aimât les dossiers. « (C'était M. d'Herbelot, devenu depuis conseiller à la Cour « d'appel.) Le petit clerc, celui qui faisait les courses, « s'appelait Louis Veuillot. On s'occupait dans cette étude « beaucoup plus de littérature que de procédure. On allait « aux pièces de Casimir Delavigne, frère du patron, et on « en discutait à perte de vue les mérites et les démérites. « C'était le beau temps du romantisme (1). »

On était alors, en effet, au plus fort de cette fermentation des esprits qui a fait des quinze années écoulées entre 1815 et 1830 une des périodes les plus vivantes et les plus fécondes de notre histoire littéraire. « Ce

(1) Aug. Barbier, *Silhouettes contemporaines.* (Ouvrage manuscrit.)

« ne fut pas seulement, a dit Lamartine, la restauration « des Bourbons, la dynastie lettrée (l'Académie n'a pas « cessé de s'en souvenir); ce fut la restauration de l'intel- « ligence (1). »

Je n'oublierai pas, Messieurs, que je parle devant des maîtres. Je me garderai donc bien de refaire en votre présence le tableau tant de fois tracé déjà du double mouvement qui aboutit, en politique, à la chute de Charles X ; en littérature, au triomphe de l'école dont la lutte contre la forteresse des traditions classiques dura plus de vingt ans.

A l'époque où le jeune Barbier fréquentait l'étude de M. Fortuné Delavigne, la mêlée devenait plus ardente. Dans la sphère de la politique, la tribune, la presse, le haut enseignement, le théâtre, la chanson : toutes ces forces à la fois battaient en brèche l'établissement monarchique relevé en 1815 à la suite de nos désastres. Dans le monde des lettres et des arts, on pouvait également présager la victoire prochaine des théories qui s'étaient hardiment donné la mission de briser le joug des anciennes règles. Chaque jour voyait éclore des œuvres où la nouveauté des idées n'était pas toujours à l'unisson des audaces de la forme, mais qui faisaient leur chemin dans le public, d'abord étonné, puis séduit, bientôt captivé. Je ne veux citer ici aucun nom propre. La plupart de ceux qui ont exercé sur cette seconde renaissance des lettres françaises l'influence la plus décisive vous ont appartenu, Messieurs,

---

(1) LAMARTINE, *Cours familier de littérature,* 10e entretien, année 1856, p. 226.

ou vous appartiennent encore. Ils sont venus retrouver dans vos rangs les plus illustres de leurs adversaires. Aussi bien, l'Académie qui ne pouvait se désintéresser d'un tel conflit, se garda-t-elle de donner à un des partis belligérants le monopole de ses faveurs en frappant l'autre d'une exclusion systématique. En ces délicates conjonctures, elle me semble avoir imité le père de famille loué par l'Évangile, parce que pour composer son trésor, il a mêlé dans des proportions harmonieuses l'antique et le moderne, les choses anciennes et les choses nouvelles, *nova et vetera*. Grâce à ce sage éclectisme, on ne fut plus obligé de croire que Corneille et Racine avaient épuisé tout le génie de la tragédie, ou que Boileau eût dit le dernier mot des règles de la poétique française. On put, sans être suspect d'hérésie littéraire, aller applaudir Shakspeare. Enfin, tout en gardant le culte de ces anciens maîtres du bien penser et du bien dire, dont les œuvres seront toujours vivantes de jeunesse et de beauté, on devint libre de s'engager dans les voies où des esprits vaillants, parfois même téméraires, entraînaient à leur suite la poésie et l'histoire, le théâtre et le roman.

Nous, Messieurs, qui sommes entrés plus tard dans le mouvement intellectuel de notre temps, nous avons bénéficié de ce concordat ; et puisque je retrouve ici, dans la personne de quelques-uns de mes anciens maîtres ou condisciples, un souvenir de notre chère École normale, il me sera permis de rappeler comment sa discipline, tout ensemble fidèle aux gloires du passé et ouverte à l'esprit d'initiative, nous apprenait à concilier un respect inviolable pour nos doctrines classiques avec la féconde hardiesse de

ces innovations qui, elles aussi, seront immortelles, puisque vos suffrages les ont consacrées.

Tout ignoré que fût en 1828 le jeune clerc d'avoué, quelque distance qui le pût séparer des hommes les plus militants de la littérature et de la politique, Auguste Barbier, loin de s'enfermer dans le culte exclusif de la procédure, suivait avec un vif intérêt le double mouvement des idées et des agitations contemporaines. Le salon de son père était fréquenté par quelques-uns des représentants de l'opposition libérale ; à peine sorti des bancs de l'École de droit, il s'essayait dans l'art d'écrire et publiait, sous le voile de l'anonyme, un roman composé en collaboration avec Alphonse Royer, devenu plus tard directeur de l'Opéra. C'est encore en 1828 qu'il se liait avec Brizeux d'une amitié dont rien, pendant trente ans, n'altéra l'exquise douceur ; amitié sanctionnée par un sacrifice des plus méritoires, puisque M. Barbier ne put se décider à solliciter vos suffrages tant que vécut celui qu'il estimait bien plus digne que lui-même d'aspirer au grand honneur de vous appartenir.

L'année suivante (1829), une circonstance fortuite le mettait en relations avec Alfred de Vigny. L'officier gentilhomme et le clerc de la basoche se rencontrèrent pour la première fois dans un salon de la rue Notre-Dame-des-Champs qui éclairait déjà de sa gloire le Paris intelligent et lettré. Il s'agissait d'entendre, faite par l'auteur lui-même, une des premières lectures de ce fameux drame d'*Hernani,* autour duquel devait se livrer un peu plus tard une des batailles les plus décisives de la longue et violente guerre des deux écoles.

Le duel politique s'était terminé avant le duel littéraire, et les adversaires de la Restauration avaient été plus vite en besogne que les adversaires des traditions classiques. Avant que l'heure du triomphe final eût sonné pour ceux-ci, la France avait à enregistrer dans ses annales une nouvelle révolution. Les députés et les journalistes de l'opposition avaient appelé le peuple dans la rue. Après trois jours de lutte, l'armée régulière, insuffisante en nombre, se repliait devant l'émeute, et les Bourbons de la branche aînée prenaient pour la seconde fois le chemin de l'exil.

Absent de Paris pendant les derniers jours du mois de juillet, M. Auguste Barbier ne se trouva pas dans les rangs des combattants. Tout était fini quand il rentra dans la capitale pour rejoindre sa famille. Il a raconté lui-même l'impression produite sur son imagination par le spectacle des rues encore hérissées de barricades et sillonnées par des bandes d'hommes mal vêtus dont l'attitude respirait l'orgueil et l'enthousiasme d'une victoire inespérée. On était au 1er août. Le soleil étincelait sur les canons massés devant l'Hôtel de Ville ; les fenêtres étaient pavoisées de drapeaux tricolores ; les murs des maisons portaient les cicatrices nombreuses des blessures que leur avaient faites les balles et la mitraille.

Quelque temps après, avant même que l'ordre matériel eût été rétabli, on voyait une autre armée faire le siège des ministères. De toutes parts accouraient les solliciteurs en habit noir, avides de se partager les dépouilles des vaincus et réclamant impérieusement du pouvoir nouveau la dette des services vrais ou prétendus rendus par eux à la cause qui venait de triompher.

Le rapprochement et le contraste de ces deux épisodes si différents du même drame firent jaillir de l'âme d'Auguste Barbier l'inspiration qui, le révélant tout d'un coup à lui-même et au public, imposa son nom à l'attention de la France.

Qui n'a su par cœur, aux jours de sa jeunesse, qui pourrait redire encore, sans se mettre à l'unisson des émotions du poète, sans subir la contagion de sa verve tour à tour enthousiaste et indignée, ces vers de la *Curée* qui semblent écrits avec du feu, et où se respire encore, après un demi-siècle, l'odeur de la poudre brûlée dans les rues de Paris?

Au moment même où j'aborde ce coup d'essai dans lequel, dès la première heure, tout le monde acclama un coup de maître, j'éprouve, je dois l'avouer, un véritable embarras. Je ne fais pas seulement ici allusion aux difficultés d'une lecture qui exigerait presque l'accompagnement de la fusillade et du tocsin, et dont le fracas transformerait en une arène de combat cette paisible enceinte.

Je me heurte à un péril plus sérieux.

Pour parler de la *Curée* et des autres pièces du recueil des *Iambes,* devrai-je apprécier le caractère de la révolution qui fit éclore ce chef-d'œuvre? Serai-je obligé de prendre parti pour ou contre ceux qui, dans les journées de Juillet, furent les défenseurs ou les adversaires soit du peuple victorieux, soit de la monarchie vaincue?

Sans doute, un temps assez considérable nous sépare de ces évènements; et, à la distance de plus de cinquante années, on pourrait, sans témérité, essayer de se prononcer entre les idées et les passions, dont le conflit, long-

temps caché dans les entrailles de la société française, détermina l'explosion de 1830.

Toutefois, Messieurs, j'en suis sûr, vous m'approuverez de ne pas me départir, même pour un instant, de la réserve dans laquelle j'ai résolu de me renfermer.

D'une part, votre Compagnie, et c'est sa force, surtout dans nos temps divisés, fait profession de demeurer étrangère aux agitations de la politique. Elle habite des sphères plus hautes, *templa serena*. Quand elle y introduit de nouveaux élus, il suffit qu'à son jugement ils aient bien mérité de la France intelligente et lettrée : elle ne s'enquiert pas de la couleur de leur drapeau.

D'autre part, nous, ministres de l'Évangile éternel, ambassadeurs de Jésus-Christ et de sa parole de paix, envoyés par lui et par son Église au milieu des disputes des hommes, obligés d'avoir libre accès dans toutes les consciences, nous devons nous tenir à l'écart de ces dissensions toutes les fois que les intérêts de la morale et de la religion n'y sont pas nécessairement engagés. Oui, plus il y a de malentendus et de divisions dans la société contemporaine, plus il importe que la liberté sacrée de notre ministère soit placée par nous dans une région inaccessible aux tempêtes des contentions humaines.

Cette attitude, je me hâte de le dire, n'implique en aucune façon que nous demeurions indifférents aux commotions politiques et sociales de notre pays. Comme tous nos concitoyens, nous avons le droit de rattacher à des idées et à des principes les vicissitudes contingentes de l'histoire. Il ne nous est nullement interdit de discerner les avantages ou les inconvénients que peuvent présenter

les diverses formes de gouvernement soit pour faciliter, soit pour entraver l'action du bien en ce monde.

Mais cette liberté inaliénable de nos pensées ou de nos convictions personnelles ne saurait jamais nous faire perdre de vue la question souveraine qui domine de très haut pour nous les conflits des systèmes et les querelles des partis.

Cette question, avec l'Évangile, nous l'appelons « l'unique nécessaire ». Elle est le mobile de tous nos sacrifices; elle intervient par une préoccupation constante dans toutes les relations, dans toutes les démarches de notre vie; et c'est précisément parce qu'elle nous rend, par état, étrangers aux disputes de la politique terrestre qu'elle nous permet d'exercer en toute circonstance ce « ministère de réconciliation (1) » dont l'universelle et charitable impartialité aiderait si puissamment nos concitoyens à réunir toutes leurs forces pour le bien de la patrie.

D'ailleurs, M. Barbier lui-même me met à l'aise pour me dispenser de mêler à une étude littéraire et morale de ses œuvres les préoccupations périlleuses de la politique. En effet, si elles ont pu être l'occasion qui a donné naissance au premier et au plus retentissant de ses poèmes, elles n'en ont vraiment pas été l'idée maîtresse, ni même dominante.

Nulle part, l'auteur des *Iambes* n'a entrepris de glorifier un système ou un parti; d'attaquer ou de défendre un drapeau. Il n'a pas insulté la dynastie vaincue en Juillet; il n'a

---

(1) *Deuxième épît. aux Cor.*, v. 18.

offert aucun encens à la monarchie nouvelle issue de la révolution de 1830. Il n'a pas davantage mis sa plume au service des idées républicaines, ni exprimé le regret qu'elles n'eussent pas eu le dernier mot dans la lutte engagée entre les Bourbons et le peuple de Paris. Son inspiration, née d'un sentiment moral, me paraît très supérieure à l'incident historique auquel elle se rattache. Elle a jailli des profondeurs d'une âme généreuse, incapable de cette indifférence sceptique dans laquelle les esprits et les cœurs blasés, aussi peu émus du mal que du bien, se fixent à une égale distance entre l'enthousiasme et l'indignation.

En acclamant le triomphe d'une émeute dont le succès fit une révolution, le poète, avec la naïveté de ses vingt-cinq ans, avait cru voir inaugurer sur la terre le règne d'une justice capable de discipliner toutes les passions; d'une liberté assez maîtresse d'elle-même pour exclure toute licence; d'un amour du bien public qui aurait rendu impossibles les bassesses de l'égoïsme et de la cupidité. L'évènement donna un prompt démenti à ses espérances; et, comme ce personnage de nos Livres saints, lorsqu'il se crut trompé par un frère, il poussa un rugissement de colère et de douleur, *Esaü irrugiit clamore magno* (1). Les *Iambes* sont ce rugissement d'un honnête cœur pour qui les intérêts secondaires des formes politiques disparaissent devant les considérations éternelles de la morale, dans ses rapports nécessaires avec la dignité et le bonheur d'un peuple libre.

Comment, par exemple, cette droite et fière nature

(1) *Gen.*, XXVII, 34.

aurait-elle vu de sang-froid les ambitieux de haut et de bas étage, qui, dès le lendemain des journées de Juillet, tandis que les combattants des barricades retournaient à l'atelier, au rude et incessant labeur, au modique salaire, aux conditions précaires et contentieuses de la vie ouvrière, escaladèrent les emplois bien payés, et se livrèrent sans vergogne au vil métier de

Gueuser des galons?

La curée, ce n'est pas le moment héroïque de la poursuite du sanglier dans les halliers de la forêt. Tant que la bête, pressée par ses ennemis, peut, d'un bond, les éventrer et les laisser sur place, l'enjeu d'un péril partagé jette sur l'attaque et sur la défense le reflet d'une sauvage grandeur.

Mais quand,

Blanchi de bave et la langue tirée,

le monstre a été vaincu; quand, accablé sous le nombre, il expire après une dernière et impuissante menace, la scène change. Au drame émouvant d'un duel dans lequel s'équilibraient les chances de la vie et de la mort, succède une dégoûtante orgie. Il ne s'agit plus pour la meute de combattre au risque des mauvais coups. Il n'y a plus pour elle qu'à faire ripaille, en se disputant la chair et les entrailles de la victime.

Dans sa langue hardie jusqu'au mépris des convenances, avec sa verve qu'après Horace on pourrait dire « étincelante de bile » (1), la *Curée* demeure la protes-

(1) *Jussit quod splendida bilis.* (Horat., l. II, *Sat.* 2.)

tation d'une conscience soulevée de dégoût contre ces viles gloutonneries de l'ambition que lès vicissitudes des révolutions sont impuissantes à rassasier et que nos progrès prétendus n'ont pas fait disparaître de nos mœurs.

M. Barbier a flétri par des images cyniques le cynisme des hommes pour qui la vie publique n'est qu'une chasse aux places lucratives et aux galons officiels. En dépit des coups de fouet dont il a flagellé jusqu'au sang la meute toujours inassouvie, elle continue son ignoble besogne. Les systèmes politiques les plus divers s'installent et disparaissent, naissent et meurent. Peu importe. Ce qui ne meurt pas, ce qui est de tous les temps, ce qui ne paraît guère, avouons-le, avoir été le monopole exclusif des régimes auxquels nous avons succédé, c'est la persistance des appétits qui se ruent sur la chose publique, la dépècent comme une proie,

> Fouillent ses flancs à plein museau
> Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
> Car chacun en veut un morceau.

Morceau de royauté, d'empire ou de république, n'est-ce pas toujours un lambeau du crédit, de la fortune, de l'honneur de la France?

Dans l'*Idole*, il est vrai, M. Barbier a lancé l'anathème contre le fondateur de la dynastie impériale :

> Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine,
> Sois maudit, ô Napoléon!

Mais là encore, c'est un sentiment patriotique et moral qui met le poète hors de lui. L'horreur de tout le sang

versé par l'ambition d'un seul homme et le souvenir des hontes de l'invasion expliquent le cri involontairement échappé de l'âme du poète.

Elle était si belle à voir

Au grand soleil de messidor,

la France libre, semblable à une cavale indomptée. Mais « le Corse à cheveux plats » lui a mis le mors dans la bouche ; il l'a disciplinée à coups d'éperon ; il l'a fait courir pendant quinze ans, à toute bride, à travers l'Europe. De son dur sabot elle a broyé les générations, et le sang des armées écrasées par elle lui est venu au poitrail. Cependant, épuisée, haletante,

Près de fléchir à chaque pas,

elle a demandé grâce.

Mais, bourreau, tu n'écoutas pas.
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse.
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva ; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins,

Remarquons-le toutefois. Le poète n'en a pas voulu seulement à l'homme qui abusa de la puissance et du génie pour faire de l'asservissement de la France la rançon de sa gloire, et il faut se garder de voir dans l'*Idole* une flatterie à l'adresse des idées démocratiques.

Assurément, les conquérants sont coupables de sacrifier

sans pitié la liberté et le repos des peuples à leur insatiable orgueil. Mais les peuples le sont-ils moins quand ils préfèrent au bien qui ne fait pas de bruit l'éclat éphémère et toujours si chèrement acheté de la guerre et de ses exploits?

Quelle justesse et quelle élévation de pensées dans les reproches adressés par M. Barbier à la manie populaire qu'ont si bien exploitée les Alexandre et les Napoléon !

Passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité,
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires,
Sans reflet d'immortalité,
Passez, passez; pour vous, point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom,
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon.

Je regrette de ne pouvoir aller jusqu'au bout de cette pathétique invective. Elle est une nouvelle preuve de l'indépendance de caractère dont M. Barbier n'a jamais fait le sacrifice à aucune passion ni à aucun intérêt politique. Pendant tout le temps de la Restauration, les souvenirs bonapartistes et les aspirations républicaines n'avaient formé qu'un seul courant d'opinion, tout à la fois suivi et dirigé par la muse populaire de Béranger. L'auteur de l'*Idole* s'est placé plus haut, dans cette région d'où l'on domine les partis, sans se soucier de leurs faveurs ou de leurs rigueurs. Son unique préoccupation a été de chercher la justice, de dire la vérité, en un mot, de faire ce qu'il estimait être, avant tout, le premier devoir du poète et du bon citoyen.

Cette parfaite rectitude des intentions a-t-elle toujours

préservé M. Barbier de toute erreur et de toute illusion?

Je ne le crois pas.

Ainsi, ébloui par le soleil de Juillet, il a, fort mal à propos, salué de ses acclamations enthousiastes, comme si elle avait été la Liberté, — la vraie liberté chère à tout homme de cœur, — la vivandière aux allures débraillées et équivoques, cette « fille de la Bastille », comme il l'appelle :

Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds,
. . . . . et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

Plus d'une fois, depuis 1830, la bacchante tapageuse et dévergondée qui avait un instant charmé le regard du poète et séduit son cœur inexpérimenté, recommença dans Paris ses courses furibondes. Mais M. Barbier avait trop de bon sens et d'honnêteté pour demeurer longtemps dupe d'une première fascination. Quand cette prétendue Liberté se montra de nouveau, il sut bien la reconnaître et lui donner son vrai nom :

Et l'émeute paraît, l'émeute au pied rebelle
Poussant avec la main le peuple devant elle;
L'émeute aux mille fronts, aux cris tumultueux,
A chaque bond grossit ses flots impétueux
Et le long des grands quais où son flot se déroule
Hurle, en battant les murs, comme une femme soûle (1).

---

(1) *Iambes*, l'Emeute. Février 1831.

Je prie les délicats de me pardonner cette citation. La véridique histoire est là pour attester que le réalisme brutal de l'image et du mot est encore bien au-dessous des brutales réalités dont elle est chargée de garder l'ignominieux et sanglant souvenir.

M. Barbier la revit donc, cette furie, ivre d'impiété en février 1831, ivre de socialisme en juin 1848, ivre de socialisme et d'impiété en mai 1871, lorsque, impuissante à *biffer Dieu,* comme elle l'en avait menacé, elle essaya de le frapper dans la personne de ceux qui le représentent le mieux au sein de nos sociétés civilisées et chrétiennes : le pontife et le magistrat ; il la revit, et avec tous les amis de la vraie Liberté, il en eut horreur.

Les premières œuvres de M. Barbier font une grande place à un personnage anonyme et collectif qu'il a décrit sous ses aspects les plus divers : le peuple. L'éclatant succès de la *Curée* et de l'*Idole* aurait pu lier le poète à l'opinion démocratique par des engagements irrévocables. Pourquoi, comme tant d'autres, n'en aurait-il pas fait le piédestal d'une fortune politique dont les profits se seraient ajoutés aux avantages de la gloire littéraire? Mais il aurait cru payer trop cher les uns et les autres en pliant à des mots d'ordre l'inflexible droiture de son âme.

Au commencement, le peuple fut tout entier pour lui dans les combattants des barricades, et l'on sait avec quel enthousiasme il chanta leurs exploits :

. . . . . .

C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes.
C'étaient alors de sales doigts

Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre.
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

L'auteur de la *Curée* a été plus loin encore. La Rome impériale faisait l'apothéose de ses Césars. Le peuple de Paris aura aussi son apothéose, j'allais presque dire sa canonisation :

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité.

Plus tard, le poète saura et dira mieux ce qu'est le peuple ; non pas celui qui boit le vin bleu de la taverne ; ni celui qui fait le principal appoint des émeutes, et, par une duperie dont rien ne le corrige, opère par la violence les révolutions dont il est d'ordinaire la première victime ; mais cette grande foule des travailleurs qui composent la masse de la nation ; hommes du sillon ou hommes de l'atelier qui, chaque jour, au prix d'efforts et de sacrifices souvent héroïques, résolvent le double et effrayant problème de gagner le pain de leur famille et le pain de tout le monde ; qui passent sur la terre sans faire de bruit, sans presque tenir de place, le plus souvent sans se plaindre ; qui ont plus besoin que les autres d'être compris, d'être aimés, d'être soutenus, parce que leur chemin est plus rude, leur existence plus austère, leur fardeau plus pesant. Oui, voilà le peuple, le vrai peuple. Il est digne, celui-là, des meilleurs chants du poète, des meilleures sollicitudes de l'homme d'État, des meilleurs dévouements de quiconque a du temps, de l'or, du cœur à dépenser au service de

la partie de l'humanité laborieuse et souffrante, en l'honneur de laquelle M. Barbier a écrit cette belle page :

Du peuple, il faut toujours, poète, qu'on espère,
Car le peuple, après tout, c'est de la bonne terre,
La terre de haut prix, la terre de labour.
C'est le sillon doré qui fume au point du jour,
Et qui, rempli de sève et fort de toute chose,
Enfante incessamment et jamais ne repose.
C'est lui qui pousse aux cieux les chênes les plus hauts.
C'est lui qui fait jaillir les hommes les plus beaux.
Sous la bêche et le soc, il rend outre mesure
Des moissons de bienfaits pour les maux qu'il endure.
On a beau le couvrir de fange et de fumier :
Il change en épi d'or tout élément grossier,
Il prête à qui l'embrasse une force immortelle.
De tout haut monument, c'est la base éternelle
C'est le genou de Dieu, c'est le divin appui.
Aussi, malheur, malheur à qui pèse sur lui.

Oui, sans doute, malheur à qui, par un égoïste abus du pouvoir, enlève au peuple l'usage de ses droits et sa part de légitime liberté. Mais il y a contre la démocratie de plus grands attentats. Les plus cruels ennemis du peuple ne sont pas encore ceux qui font peser sur lui une oppression matérielle ou politique. Après tout, les droits de la justice et de la liberté sont inaliénables. Méconnus ou violés aujourd'hui, ils auront leur revanche demain, et sont toujours assurés de revivre. Mais ce qui est à l'égard du peuple le crime vraiment inexpiable, c'est de le tromper et de le corrompre pour se mieux servir de lui ; c'est d'exploiter sa misère et son ignorance, pour en faire l'instrument et la victime des haines antisociales ; c'est enfin et surtout, de tuer son âme et de lui arracher Dieu.

Avec quelle vigueur de bon sens et d'indignation, au

nom même des intérêts les plus évidents de la démocratie, M. Barbier n'a-t-il pas flétri ces prétendus amis du peuple, qui sont en réalité ses plus implacables ennemis; ici, ces journalistes qu'il appelle sans précautions oratoires :

> Des chiens aux mâchoires saignantes,
> Aux redoutables aboiements;

parce que, chaque matin, ils excitent les passions de leurs ignorants lecteurs,

> Soufflent sur les cités les discordes brûlantes,
> La guerre et ses emportements;

là, ces romanciers, qui, trempant leur plume dans une boue infecte, enveloppent d'une immense contagion d'obscénité l'atelier et la mansarde, souillent dans l'adolescent toute une vie d'homme, et s'en vont empoisonner, pour un sou, le cœur innocent de ces pauvres ouvrières à qui, jusqu'alors, la vertu chrétienne avait enseigné le secret de supporter, sans se plaindre et sans tomber, les plus constantes, les plus héroïques immolations.

Dans le chant intitulé *Desperatio*, le poète a des accents poignants pour décrire l'effroyable misère des âmes lorsque, déshéritées de Dieu par cet infernal apostolat de sophisme et de dépravation, elles sont jetées en proie à la souffrance qui écrase, à la corruption qui avilit, à la négation qui désespère, et tentées d'aller chercher dans l'abîme d'un prétendu néant un refuge final contre des maux auxquels aucune bienfaisante conviction ne fait plus contrepoids.

Non certes, en dépit de ses premières illusions, M. Barbier ne saurait être rangé parmi ces flatteurs intéressés de

la démocratie dont la race s'est perpétuée depuis le temps d'Aristophane jusqu'à nos jours, hommes sans pudeur, mais non sans habileté, passés maîtres dans l'art d'exploiter la passion dominante de la foule à laquelle ils savent si bien persuader qu'elle est souveraine, pour l'atteler, plus docile, au char de leur fortune et se faire porter par elle aux plus hauts sommets du pouvoir.

Je crois donc avoir le droit d'affirmer que l'inspiration générale des *Iambes* est indépendante de l'esprit de parti. Tout ce qui est grand, honnête, viril, patriotique, le poète l'admire et l'acclame. Pour lui, la France n'est pas une faction, encore moins une secte ; c'est une mère, dont il aime et voudrait voir s'aimer entre eux tous les enfants.

Leurs inintelligentes divisions le désolent ; il ne comprend rien à la manie fatale qui les arme les uns contre les autres. Devant César, coupable, en franchissant le Rubicon, d'avoir donné le signal de la guerre civile, Lucain avait évoqué l'image de la République romaine. M. Barbier adresse, lui aussi, un pathétique appel à la Patrie, et l'adjure de faire cesser le scandale des querelles de ses fils :

Patrie ! ah ! si les cris de ta voix éplorée
N'ont plus aucun pouvoir sur la foule égarée ;
Si tes gémissements ne sont plus entendus,
Mère désespérée, à la face publique
Viens, déchire à deux mains ta flottante tunique
Et montre aux glaives nus de tes fils irrités
Les flancs, les larges flancs qui les ont tous portés.

En 1833, Auguste Barbier, alors âgé de vingt-huit ans, fit avec son ami Brizeux le voyage d'Italie. Le joug de l'étran-

ger pesait encore sur Venise et sur les provinces lombardes. Le monde civilisé venait de lire, avec un attendrissement mêlé d'indignation, ce livre des *Prisons*, dans lequel Silvio Pellico avait redit les souffrances de sa dure captivité et fait savoir de quel prix un Italien avait dû payer ses rêves d'affranchissement pour son pays. Là même où l'Autriche n'exerçait aucune souveraineté politique et directe, à Florence, à Naples, à Rome, le poète croyait sentir sa néfaste influence. Tout lui semblait flétri, étouffé, mort, chez ce peuple qui, aux jours anciens, avait été le maître du monde par les armes et par les lois, et à qui ses littérateurs et ses artistes avaient donné une si belle place dans l'histoire de l'Europe civilisée.

Obsédé par cette impression, il ne vit qu'à travers un voile de deuil les magnificences de la nature italienne, la splendeur de la lumière, les trésors de l'antiquité, les richesses de l'art,

> Et le grand roi vieillard, dans sa tunique blanche
> Superbe, et les deux pieds sur le dos des Romains,
> De son trône flottant bénissant les humains (1).

Rien n'a trouvé grâce devant la douloureuse émotion du poète, pas même le rôle exceptionnel assigné par la Providence, et confirmé par l'histoire, à la Rome des papes. De là ce gémissement du *Pianto*, qui n'est en vérité qu'une lamentation sur l'Italie.

Au moment de faire ses adieux à la nation qui lui inspirait un si tendre intérêt, l'auteur, évoquant le souvenir

(1) *Il Pianto,* le Campo santo.

d'une des créations les plus originales de Shakspeare, a salué du nom de Juliette la patrie du Dante et de Raphaël, du Corrège et de Cimarosa. Mais le sommeil de l'Italie captive n'est pas la mort : la belle endormie sortira un jour du lit funèbre où elle attend l'heure de la résurrection. Quand viendra cette heure tant désirée, qu'elle se garde bien de demander l'appui d'un bras étranger : qu'elle ne cherche jamais ailleurs que parmi ses fils son Roméo libérateur.

Les vœux de M. Barbier pour l'Italie étaient prophétiques. Nous en avons vu l'accomplissement. A lui tout seul Roméo aurait-il suffi à la tâche? Aurait-il pu se passer de l'appui que lui donna la « furie française » dans les champs de Palestro, de Magenta, de Solférino? Je glisse sur cette trop délicate question. Aussi bien, sommes-nous de ceux qui auraient voulu pouvoir applaudir sans réserve au réveil et à la résurrection de la Péninsule. Oui certes, l'Italie, toute l'Italie aux Italiens : il le fallait, et le sang de nos soldats n'a pas coulé en vain si, pour une part considérable, il a été la rançon de Venise et de Milan, trop longtemps victimes de la politique de compensations qui prévalut dans les traités de 1815. Mais qui donc au moyen âge avait défendu avec la plus indomptable persévérance la cause sacrée de l'indépendance italienne? Qui avait rallié autour de la bannière aux deux clefs l'effort national dont la vigueur finit par rejeter au delà des Alpes les armées de Barberousse et de Frédéric II? Pourquoi la reconnaissance des peuples n'est-elle pas égale aux services de leurs bienfaiteurs? Au XIIe siècle, l'Italie, sauvée de la domination allemande par un pape, donnait à une cité nouvellement

bâtie le nom d'Alexandre III, et décernait à l'intrépide Pontife le nom à jamais glorieux de « champion de la liberté italienne ». A l'heure présente, sans tenir compte des justes doléances de la grande famille catholique, elle réduit un des plus italiens parmi tous les papes à la possession dérisoire d'un palais dont, hier encore, elle lui disputait l'administration. Vienne le jour où les Roméo de l'Italie affranchie et ressuscitée, désormais réunis dans le partage des mêmes droits et des mêmes devoirs, sauront concilier les exigences du patriotisme avec les réclamations des consciences catholiques, et voudront que, de tous les Italiens, le plus libre depuis les Alpes jusqu'à l'Etna et de l'Adriatique à la Méditerranée, soit l'homme providentiellement établi pour sauvegarder en ce monde la liberté sacrée des âmes !

Peu d'années après son retour d'Italie, M. Barbier traversait la Manche et se rendait en Angleterre. Il rapporta de ce nouveau voyage le sujet d'un poème auquel on pourrait donner pour épigraphe ce vers de son ami Brizeux :

Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre ! (*La Fleur d'or.*)

Une Irlande d'où l'on émigre en masse, parce qu'on y meurt de faim ; des populations industrielles que le *gin* et la débauche abrutissent et déciment ; le contraste par trop scandaleux d'une excessive misère avec la fortune d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, voilà ce que le poète a vu, en 1837, dans

La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre.

En face de ces plaies sociales, il évoque le souvenir du personnage que l'Évangile, toujours si compatissant aux détresses humaines, nous représente couché à la porte du mauvais riche; et de son cœur, douloureusement ému, s'échappent de lugubres mélodies sur le *Lazare* que la civilisation moderne laisse périr d'inanition, près des somptueux festins dont les miettes suffiraient à le nourrir.

Inégale répartition des biens et des maux entre les hommes! Opposition choquante des jouissances du luxe avec l'excès du dénuement! Pourquoi tout à ceux-ci, rien à ceux-là? Qui donc, s'il n'est aveugle ou endurci, n'a pesé dans les angoisses de sa conscience les données de ce formidable problème pour en chercher la solution? Plût à Dieu d'ailleurs, qu'un seul pays, en Europe, à l'exclusion de tous les autres, pût être rendu responsable des difficultés de la question sociale! Mais elle n'existe pas seulement dans cette Angleterre dont le spectacle a inspiré au poète des chants pleins d'une sombre et communicative émotion. N'oublions pas qu'elle est chez nous, près de nous.

Sans doute, ceux qui souffrent ne la résoudront pas à coups de dynamite; et il est écrit que l'aveugle colère de l'homme n'opère pas cette grande œuvre de Dieu qui s'appelle la justice. D'autre part, il serait puéril et périlleux de l'éluder. Fermer les yeux sur un danger, ce n'est pas l'anéantir, et l'insouciance de l'égoïsme qui voudrait jouir, sans trouble, de la meilleure part, n'est pas une garantie de sécurité. A l'œuvre donc! car Lazare est à nos portes : non pas le Lazare de l'Évangile, qui attend avec une silencieuse résignation les miettes du banquet terrestre, ou

les ineffables compensations du festin éternel; mais un Lazare exaspéré, dont l'âme a été vidée de toute foi et de toute espérance, qui a conscience de sa force, et ne se fera pas scrupule de demander aux utopies sanglantes ce que le scepticisme des systèmes purement humains est impuissant à lui donner.

Quant à nous, disciples du Christ, héritiers de sa divine compassion pour les foules, loin de les maudire, nous avons pitié d'elles et nous les aimons. Nous voudrions convier tous les hommes de sens et de cœur à travailler avec nous pour diminuer leur ignorance et leur misère, et nous osons dire que si, une bonne fois, le monde civilisé voulait prendre au sérieux la parole de vie renfermée dans l'Évangile et en appliquer sans relâche les incomparables ressources aux ulcères, même les plus envenimés de la société contemporaine, il en serait du Lazare de nos jours comme de tous les opprimés auxquels, depuis dix-huit siècles, sans menacer personne et sans faire de révolutions violentes, l'Église n'a cessé d'ouvrir les portes du festin, après les avoir rendus dignes de s'y asseoir.

Avec le poème de *Lazare,* publié en 1837, se termine ce qu'on peut appeler la trilogie de la grande œuvre de M. Auguste Barbier.

Sa plume féconde — trop féconde — n'en resta pas là, et, pendant les quarante-cinq dernières années de sa vie, il publia six ou sept autres volumes de vers et de prose.

Dans la préface d'un de ses recueils, il s'est posé avec candeur l'objection qu'il pressentait de la part du public :

« Un de mes amis, le regrettable M. Léon de Wailly,

disait spirituellement que le crime d'infanticide était rare chez les poètes; et il disait juste. Rien n'est plus douloureux pour eux que le sacrifice des productions de leur cerveau. C'est une faiblesse, si l'on veut; mais une faiblesse dont le cœur du poète a bien de la peine à se défendre (1). »

Un aveu si sincère ne désarme-t-il pas la sévérité?

Ce n'est pas que ces divers poèmes, les *Silves,* les *Satires,* les *Rimes héroïques,* les *Chants civils et religieux,* ne nous montrent M. Barbier, toujours fidèle à lui-même et cherchant à réaliser dans ses vers l'alliance du beau et du bien. Ces divers recueils font également une grande place au sentiment délicat et profond des beautés de la nature; de cette nature qu'un de vous, Messieurs, a si bien appelée « la poésie de Dieu (2) ». Plus M. Barbier avançait dans la vie, plus il aimait à trouver dans les scènes reposantes du monde extérieur une compensation aux mécomptes d'une âme qui avait vu ses sentiments les plus généreux se heurter impuissants contre l'inertie de l'égoïsme individuel ou social. Les forêts, avec leurs grands dômes de verdure et leurs arbres séculaires; les moissons déjà mûres, prêtes à récompenser le travail du laboureur; les vignes chargées de fruits; la mer et les montagnes, avec leurs élévations qui expriment si bien les hauteurs de Dieu : toutes ces magnificences faisaient oublier au poète les déceptions qui sont trop souvent l'unique récompense terrestre du dévouement mis au service des plus saintes causes.

---

(1) Préface des *Silves*, 1863.
(2) M. de Laprade.

Dans un contact plus immédiat avec les œuvres du Créateur, il retrouvait l'harmonie, la beauté, la bonté dont il eût voulu faire la règle idéale et vivante des institutions humaines. Sa muse avait commencé par les accents d'une indignation qui ne s'était pas interdit, lui-même en a fait l'aveu, le cynisme des mots; elle finit par des hymnes et elle parle le langage chaste et recueilli de la prière. De ce contraste même naît une question que je ne puis pas éluder. Je l'examinerai avec une entière franchise.

On s'est demandé comment les poèmes publiés par M. Auguste Barbier, pendant les quarante-cinq dernières années de sa vie, avaient pu être écrits de la même main qui en 1830 burinait les *Iambes* sur l'airain des canons de Juillet.

Ce problème de psychologie littéraire n'est pas d'une solution aisée.

Ici même, il y a treize ans, en présence de M. Barbier, admis pour la première fois à l'honneur de siéger parmi vous, votre confrère M. de Sacy émettait une hypothèse où l'éloge et l'épigramme, fondus ensemble, s'exprimaient avec une malicieuse et charmante courtoisie. Le spirituel académicien, se disant l'écho de la rumeur publique, feignait de croire à l'existence simultanée de deux poètes qui auraient porté le même nom.

L'un, mis hors de lui par le spectacle d'une révolution, et comme enivré par l'odeur de la poudre, a, du premier coup, trouvé le chemin du sublime. Il parle avec aisance une langue forte et colorée qui ne recule devant aucune témérité; qui jette comme une mitraille les comparaisons saisissantes et les hyperboles audacieuses, les images ris-

quées ou brutales. Juvénal n'a guère été plus hardi ; Regnier et Agrippa d'Aubigné n'ont pas eu un style plus incisif ; André Chénier n'a pas marqué d'un fer plus brûlant

> Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
> Ces tyrans éhontés de la France asservie

qu'il a stigmatisés avant de monter à l'échafaud. — Celui-là, c'est le Barbier de 1830.

L'autre n'a rien de cette allure emportée ni de ces terribles éclats de voix. Il est calme ; presque trop raisonnable. Sa muse ne l'entraîne pas, il la promène. Elle n'a pas le délire de l'enthousiasme qui méprise les règles et se joue des convenances. Discrète, rangée, pleine de mesure et de réserve, elle semble avoir eu peur de faire du bruit.

En dépit de l'ingénieuse hypothèse plus ou moins naïvement introduite par M. de Sacy, et puisque l'inexorable histoire s'oppose au dédoublement du poète en deux personnages, il faut prendre son parti de n'avoir qu'un seul Auguste Barbier.

Après les chefs-d'œuvre incontestés de ses débuts, s'est-il laissé gagner par une nonchalance qu'expliqueraient en une certaine mesure ses goûts et ses habitudes d'artiste ? s'est-il mis trop à l'aise vis-à-vis des conditions de travail dont le génie ne saurait dispenser ses privilégiés, s'exposant ainsi, comme on disait au dix-septième siècle, à « ne pas remplir tout son mérite » ? Ne serait-ce pas enfin que les inspirations vraiment extraordinaires et de premier ordre sont gouvernées par des lois que l'homme subit et ne fait pas ? L'esprit créateur et illuminateur souf-

fle où il veut, quand il veut. Il eut son heure, le jour où il dicta des vers immortels à l'auteur de la *Curée* et de l'*Idole*. Que faut-il de plus pour mettre sur un nom et sur une œuvre la consécration de la gloire?

Le plus exact et le plus délicat des critiques de notre temps, — un des vôtres, Messieurs, — n'a donc rien outré, quand il a salué dans Auguste Barbier « le grand poète d'un jour et d'une heure que la renommée a immortalisé, pour un chant sublime » ; et quand il nous l'a montré « le front deux fois ceint du chêne et du laurier » (1).

Oui, en vérité, M. Barbier gardera dans l'histoire littéraire du XIXe siècle une place d'honneur.

L'amour persévérant de la justice; la tendre pitié du cœur pour les opprimés; une instinctive répulsion vis-à-vis des abus de la force; le mépris des caprices de l'opinion; une courageuse indépendance d'attitude et de langage en face de ceux qui dispensent le crédit et les faveurs de la fortune, telle est, résumée dans ses traits principaux, la physionomie morale de son œuvre poétique inséparable de son caractère.

Ces exquises qualités, auxquelles il faut joindre l'amour de l'art et le sentiment religieux des beautés de la nature, renfermaient au plus haut degré ce que Tertullien a si bien appelé « le témoignage de l'âme instinctivement chrétienne ».

A vrai dire, pendant longtemps, M. Barbier avait plutôt

(1) SAINTE BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. X, p. 113.

envisagé les applications sociales du christianisme qu'il ne s'était préoccupé de sa surnaturelle et divine autorité.

Mais la parfaite droiture de son âme et l'élévation de ses sentiments étaient pour lui une préparation évangélique dont les résultats ne pouvaient être douteux. Contemporain de quelques-unes des plus violentes secousses imprimées à la France par les révolutions politiques; observateur attentif des conséquences morales de ces révolutions, il ne lui fut pas difficile de comprendre que, loin de s'exclure et de se combattre, la religion et la liberté sont faites pour se prêter un mutuel appui; et que plus le citoyen possède et exerce de droits, plus l'intérêt social exige qu'il rattache à une sanction religieuse et éternelle l'accomplissement de ses devoirs.

M. Barbier n'était pas homme à reculer devant les conséquences pratiques de ses convictions. Comme il l'avait dit en terminant un de ses plus récents ouvrages, il voulait que le livre « fut bien rempli ». C'est qu'en effet, Messieurs, ce qui importe le plus au poème de la destinée humaine, c'est l'épilogue.

Le 3 janvier 1882, avant de quitter Paris où il ne devait plus revenir, il écrivit une lettre que j'ai été autorisé à faire connaître. Elle est ce dernier rayon d'un beau soir qui présage pour le lendemain une lumineuse aurore :

« Né dans la foi catholique, apostolique et romaine, j'entends et veux mourir dans cette foi de ma naissance que je regarde comme la formule la plus complète du christianisme.

« Le christianisme est pour moi la vérité religieuse et me paraît absolument nécessaire à l'éducation du peuple et à la conduite morale des sociétés humaines. »

Cinq semaines après, le poète touchait au terme de sa longue et paisible carrière.

Il venait de recevoir les suprêmes secours de la religion dont il s'était proclamé si nettement l'humble disciple. Le moment de la mort approchait. Avant de rendre son âme à Dieu, il prononça un nom et il exprima un vœu, en les associant au souvenir reconnaissant qu'il gardait à l'Académie.

Aujourd'hui, Messieurs, grâce à votre bienveillance, ce vœu se trouve accompli; et, en confirmant par votre choix le suffrage de M. Barbier mourant, vous m'avez rendu deux fois cher l'héritage que vous m'avez confié.

RÉPONSE

DE

M. CAMILLE ROUSSET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. PERRAUD.

Monsieur,

Il y aura bientôt trente ans, dans cette même enceinte, l'un de ces maîtres vénérés à qui votre affection reconnaissante vient de rendre hommage, l'illustre évêque d'Orléans, prenait séance à l'Académie française. Un homme d'État, le comte de Salvandy, était chargé de le recevoir. « Quelque chose, — disait l'ancien ministre de « l'instruction publique répondant au discours de l'évê- « que, — quelque chose manque dans une société civilisée, « partout où la religion est absente. La patrie n'a ni toutes « ses forces, ni toutes ses lumières, ni toutes ses gran- « deurs, quand il lui arrive, par peur ou par passion, de

« ne pas se faire honneur de cette grande hiérarchie que « l'histoire appelle l'Église de France... Les grands exem- « ples du monde, par tout ce qui a péri, par tout ce qui a « vécu, attestent qu'il faut les fortes institutions religieuses « aux fortes institutions civiles, quand on les veut dura- « bles. » Ni le temps, ni les événements n'ont démenti ces paroles éloquentes, et je ne pense pas que leur autorité soit devenue moindre aujourd'hui.

Votre prédécesseur, Monsieur, ne l'aurait pas pensé davantage. Quand il a souhaité que l'Académie vous nommât à sa place, il s'est encore plus inspiré de sa conviction chrétienne qu'il n'a consulté l'intérêt de sa propre mémoire.

Sa mémoire n'y a rien perdu. Le discours que nous venons d'applaudir a satisfait la légitime attente des amis et des admirateurs de M. Auguste Barbier. Sur le poète, sur son œuvre, et d'abord sur ce début éclatant qui l'a porté d'un coup au rang des maîtres, tout ce qu'il était possible d'ajouter au jugement d'un demi-siècle, votre fine et pénétrante analyse a su le discerner et le mettre en lumière. De même sur l'homme ; ici, votre talent d'historien et de moraliste était plus libre et pouvait se déployer plus à l'aise. C'était un sujet presque neuf. L'opinion qui s'est prononcée tout de suite et d'une voix unanime sur le mérite incontesté de l'œuvre, s'est, dès le premier moment aussi, égarée et méprise sur la physionomie vraie de l'homme. La modestie de M. Auguste Barbier, son long silence, son amour de l'isolement, la sévérité de sa retraite, ont contribué longtemps encore à dérouter le public et à le jeter sur une fausse piste. Le poète fougueux des *Iambes,* le chantre d'une révolution passait généralement

pour un révolutionnaire. Il avait chanté une révolution, soit, mais non pas la révolution. Révolutionnaire, non certes, M. Auguste Barbier ne l'était à aucun titre. Esprit libéral, ce qui est bien différent, il entrevoyait, dans l'idéal de ses rêves, je n'ose dire de ses illusions, le mouvement sagement progressif d'une démocratie honnête, sensée, laborieuse, sachant se contenir elle-même, se défiant des guides aventureux, s'élevant d'un pas calme et mesuré, sur une pente sans obstacles, vers des sommets accessibles, où, par le bienfait de la Providence, il lui serait donné, autant qu'il est permis de l'espérer sur cette terre, de connaître le vrai, de goûter le beau et de pratiquer le bien.

A l'expression de cet idéal que j'ai essayé de traduire avec toute la fidélité possible, je dois, sous une date certaine, ajouter le témoignage même de l'auteur. Le 17 mai 1870, M. Auguste Barbier était reçu à l'Académie française. Comme il remplaçait un écrivain dramatique, il donnait son opinion sur le théâtre tel qu'il le voyait, et ses idées sur le théâtre tel qu'il aurait souhaité de le voir, approprié à cette société modèle, à cette démocratie paisible et vertueuse dont l'image ou plutôt le mirage souriait doucement à son esprit. « Alors, disait-il, on pleurera « beaucoup au drame et l'on rira beaucoup à la comédie, « et l'on se retirera de ces jeux divers de la pensée en « n'emportant à son foyer ni souillure à l'esprit, ni mauvais « rêve au cœur. Le rire s'arrêtera devant les faits de sen- « timent et respectera les choses respectables. » Puis, de ce point de vue restreint s'élevant à des considérations générales sur la transformation de la société française, élar-

gissant presque jusqu'à l'infini son horizon, il ajoutait : « Cette société confuse, mêlée et très mobile se formera. « Elle prendra son assiette et sa physionomie, et comme « il est dans la nature des choses que l'esprit humain ne « soit jamais stationnaire, si elle ne tombe point en disso- « lution, elle se polira et s'élèvera. Est-ce là un rêve, une « utopie que notre cerveau enfante dans le désir du bien ? » Cependant, à cette date, parmi bien des points noirs qui n'annonçaient que trop la prochaine et foudroyante tempête, il y en avait un qui l'inquiétait plus que tout : c'était l'effort tenté, selon son expression, « pour effacer des cer- « veaux la notion de Dieu lui-même, la notion du Dieu « libre et personnel ». Quelques mois après, il voyait de ses yeux, dans une effrayante réalité, tout le contraire de son rêve, tous les maux accablant la France, et, debout sur des ruines fumantes, l'anarchie, sœur de l'impiété.

Ce discours académique, dont je viens de citer un passage, étonna tous ceux dont l'enthousiasme vibrait, après quarante ans comme au premier jour, aux accents passionnés du poète de 1830. Qu'étaient devenus l'ardeur, la fougue, l'emportement des *Iambes?* Tout était changé, tout semblait contradictoire, l'inspiration, les idées, le style, la langue même. Comment expliquer cette étrange métamorphose ? Il y avait là un problème intéressant, irritant même, pour les psychologues et les poètes. Vous l'avez indiqué, Monsieur; vous en avez posé les termes, vous avez essayé de le résoudre. Je m'y hasarderai d'autant moins pour mon compte, qu'en l'examinant de plus près, il m'a paru se compliquer davantage. Selon la malicieuse critique de M. de Sacy, il y aurait eu deux Auguste

Barbier successifs, si je ne me trompe, plutôt que simultanés, un grand poète d'abord, ensuite un poète d'un ordre inférieur. Cette dualité, je la remarque également, mais beaucoup plus tôt, dès le début, dès les jours d'éclat : seulement ici le poète est doublé d'un prosateur.

En 1880, sous ce titre : *Histoires de voyages, souvenirs et tableaux,* M. Auguste Barbier a réuni et publié une série de morceaux de prose, inédits jusque-là, mais composés par lui de 1830 à 1872. Les quatre premiers, datés de 1830 et de 1831, sont donc exactement contemporains des *Iambes*. Ce sont les enfants du même père, on devrait dire des jumeaux, si entre les uns et les autres la ressemblance n'était pas trop difficile à établir. Je ne veux prendre qu'un exemple et n'essayer qu'un rapprochement. Au mois de décembre 1831, M. Auguste Barbier arrivait à Lyon. Frémissante encore d'une insurrection qui avait failli être victorieuse, la vieille cité laissait voir à tout venant, comme Paris après la bataille de Juillet, les terribles empreintes de la guerre civile. J'ouvre les *Histoires de voyages* et je lis : « Les manœuvres encombraient les « rues à demi dépavées ; on réparait les maisons éventrées « par les boulets ; on refaisait les devantures des boutiques « trouées par les balles. » Mais voici qu'en même temps une vision me poursuit, *la Curée* avec sa touche héroïque, et pour saisir mon imagination, il suffit de quatre vers superbes :

Paris, si magnifique avec ses funérailles,
  Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
  Troués comme de vieux drapeaux...

Voilà deux fragments; qu'on les compare. Le motif, les éléments de la composition sont les mêmes : dans l'exécution quelle différence! Ici un dessin à la mine de plomb, froidement correct; là, une esquisse enlevée en trois coups de brosse, colorée, chaude, vigoureuse comme *la Barricade* d'Eugène Delacroix. Selon la façon de parler à la mode en ce temps-là, on eût dit volontiers de l'auteur des *Iambes* et des *Histoires de voyages,* qu'il pouvait écarteler son écu mi-parti de classique et de romantique.

Très grand poète quand, soulevé par le souffle impétueux des tourmentes populaires, il montait d'un seul élan dans la région des orages, si l'accalmie le surprenait dans son vol, il s'abattait tout à coup, agitant douloureusement ses ailes, semblable à ces puissants oiseaux de mer qui, tombés sur la grève, s'efforcent longtemps en vain de reprendre leur essor. Il était tout le contraire d'Antée; sitôt qu'il touchait terre, il perdait de sa vigueur. La prose, le *sermo pedestris,* alourdissait son pas, embarrassait son allure; mais, comme il n'était ni jaloux ni envieux, il admirait sans réserve les grands écrivains qui marchent aisément à travers la prose, et, dans le culte qu'il leur rendait, sa bienveillance ingénue associait aux maîtres les simples acolytes.

M. Auguste Barbier avait pour le talent en tout genre une sympathie large; il applaudissait franchement au succès d'autrui; mais quand sa conscience morale était offensée ou seulement inquiète, ni le succès ni le talent même ne pouvaient forcer son estime; il se retranchait alors dans une résistance invincible. La retraite qu'il affectionnait était celle d'un sage, non d'un misanthrope; elle convenait à la simplicité de ses goûts, à la sincérité de sa modestie. Du

fond de son isolement, cet honnête homme, ce poète désintéressé qui laissait insoucieusement sa célébrité en jachère, n'imaginait pas qu'elle pût être exploitée par un impudent larron. Si invraisemblable qu'elle fût, l'aventure est arrivée.

En 1864, dans un de ces grands hôtels de Suisse où, pendant la belle saison, affluent les amateurs de voyages, la table, un jour, était nombreuse ; il y avait une soixantaine au moins de ces touristes venus de tous les coins du monde, avides de distractions et ne regardant pas à la dépense. Vers la fin du dîner, un homme dont la conversation avait paru intéresser vivement ses voisins, se leva, demanda le silence et dit : « Je suis un poète, un proscrit, Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*. L'Empire m'a chassé, m'a ruiné, m'a réduit à la misère. » Puis, d'une voix vibrante, il récita *l'Idole,* après quoi il fit passer de main en main une assiette où les pièces d'or tombèrent en abondance. Un Français se trouvait là, grand voyageur, homme d'esprit, homme de résolution surtout ; la responsabilité ne lui avait jamais fait peur. Il ne connaissait pas M. Auguste Barbier, même de vue ; mais il savait par cœur les *Iambes,* et il se dit que l'auteur de ces vers généreux ne pouvait pas être ce mendiant éhonté. Il vint à l'homme, et, le regardant en face, il lui dit : « Vous mentez, vous n'êtes pas Auguste Barbier; vous avez volé le nom d'un grand poète et d'un honnête homme. » L'autre se troubla, le Français devint énergique et, joignant le geste à la parole, il jeta l'escroc hors de la salle ; mais, si déconcerté qu'il dût être, l'escroc avait eu soin d'empocher la recette. Informations prises, on sut que c'était un tailleur belge en faillite, qui avait déjà fait et qui ne laissa pas de faire

encore ce métier très lucratif, en Suisse, dans le nord de l'Italie et dans le sud de l'Allemagne. Quant au vengeur d'Auguste Barbier, je ne le nommerai pas; tout ce que je peux dire, c'est qu'il appartient à notre compagnie.

S'il est vrai que M. Auguste Barbier n'ait pas eu de sa célébrité tout le soin qu'il aurait pu justement prendre, il ne s'est jamais désintéressé de la poésie qui la lui avait acquise. Ses affections les plus intimes ont été pour des poètes, Brizeux d'abord, et avec lui un de nos confrères que, depuis longtemps, un cruel état de souffrance tient malheureusement éloigné de nous. Lorsque, au commencement de l'année dernière, M. Auguste Barbier était en danger à Nice, M. de Laprade se trouvait à Cannes, dans une crise qui paraissait également dangereuse. Un ami commun de l'un et de l'autre, qui est lui-même un poète de beaucoup de talent, quitta Paris à la hâte : il vint d'abord à Nice. M. Auguste Barbier voyait approcher la mort avec cette résignation et cette espérance chrétienne dont la sérénité vous a inspiré, Monsieur, une belle et douce image. Au moment des adieux, il fit au visiteur ému cette recommandation touchante : « Vous allez voir Laprade, dites-lui qu'il aura eu, après Dieu, ma dernière pensée. » Le lendemain, à Cannes, l'état de M. de Laprade était si grave que l'ami n'osa pas lui donner les tristes nouvelles qu'il apportait, de sorte que le malade, croyant qu'il n'était pas encore allé à Nice, lui dit ces mêmes paroles : « Vous allez voir Barbier, dites-lui qu'il aura eu, après Dieu, ma dernière pensée. » Écho admirable, qui renvoyait d'un cœur à l'autre la suprême et parfaite expression d'un fraternel amour !

Vous me pardonnerez, Monsieur, je m'assure, de m'être attaché d'abord et un peu attardé peut-être au souvenir d'un homme de bien, d'un confrère excellent que nous avons beaucoup aimé. Aussi bien, pourquoi m'excuserais-je? Ne venez-vous pas de nous montrer, par un éloge affectueusement ému, que sa mémoire vous est aussi chère qu'à nous-mêmes ?

C'est dans la fièvre d'une révolution que M. Auguste Barbier a senti le premier tressaillement de sa vocation poétique ; c'est aussi une révolution qui vous a révélé, Monsieur, votre vocation sacerdotale. Vous étiez à l'École normale en 1848. Des talents qui, depuis, se sont dispersés dans des voies singulièrement divergentes, s'y trouvaient réunis alors ; c'était une élite. On disputait beaucoup et de tout, de politique encore plus que de littérature ; mais c'étaient les discussions philosophiques et religieuses qui étaient les plus vives. « De là, — c'est vous qui parlez, « Monsieur, — un travail incessant de polémique auquel on « apportait de part et d'autre toute la franchise et toutes « les audaces d'un âge qui n'a pas encore appris à se mé- « nager par intérêt, qui a en horreur les démarches cau- « teleuses, les réticences hypocrites, et rachète du moins « par sa sincérité ses intempérances d'opinions et de lan- « gage... Du reste, ajoutez-vous, la vivacité des querelles « dogmatiques n'altéra jamais entre nous la plus cordiale « et la plus sincère fraternité, et je crois pouvoir affirmer « que dans aucune autre promotion les relations entre « camarades n'ont été plus fortes et plus durables. » Je cite avec plaisir ce passage qui fait honneur à votre généreux

caractère, et j'aime à penser que vos anciens adversaires n'ont pas moins à cœur de rendre à votre franche affection un aussi loyal témoignage. La minorité catholique dont vous étiez le chef, sans cesse attaquée, se défendait vaillamment. Lorsqu'elle sentait sa vigueur près d'être épuisée par la lutte, elle allait se refaire et ranimer son zèle auprès de l'aumônier de l'École, l'abbé Gratry, esprit éminent, âme d'apôtre, « la lumière, avez-vous dit, et la force de « tous les jeunes gens qui voulaient concilier la science « avec la foi, le prêtre vénéré que Dieu mit sur mon che- « min dans les jours de ma jeunesse pour me conduire à la « grâce inestimable du sacerdoce ». En effet, dès ce temps-là, votre résolution était virtuellement prise. Agrégé d'histoire à votre sortie de l'École normale, nommé professeur au lycée d'Angers, vous avez cru devoir accorder un peu de temps encore au service de l'instruction publique.

Il y a quatre ans, dans un discours prononcé au collège de Juilly, vous commentiez cet adage emprunté à Malebranche : « Il faut être homme, chrétien, Français. » Noble et patriotique devise que vous recommandiez à vos jeunes auditeurs et qui a toujours été la vôtre. C'est elle qui vous inspirait lorsque vous disiez aux lycéens d'Angers : « De- « venez des hommes religieux et probes, sincèrement atta- « chés à votre Dieu, à votre patrie, à vos concitoyens. » C'est elle qui vous suggérait ces fortes paroles adressées aux collégiens de Juilly : « Il faut faire de vous des Fran- « çais et des Français de votre temps... Nous ne recon- « naissons à personne le droit d'aimer plus que nous notre « temps et notre patrie. Nous payons, il est vrai, à un « passé glorieux le tribut d'une sincère admiration, et

« nous ne comprenons guère un amour intelligent de la « France biffant brutalement quatorze siècles de son his- « toire. Nous n'avons pas l'infatuation de penser que toute « sagesse, toute grandeur, tout progrès datent uniquement « de ce siècle, sans tenir aucun compte des travaux accom- « plis par nos pères. » Honneur à vous, Monsieur! votre voix ne restera pas sans écho. Nous, historiens, qui avons consacré notre vie au culte de la vérité, nous joignons notre protestation à la vôtre et, signalant au décri public la fausse monnaie qu'on voudrait substituer à l'or pur de nos gloires nationales, nous dirons avec vous : Salut à la vieille patrie !

Le 15 août 1852 est pour vous une date importante ; elle marque dans votre existence une ère nouvelle. Ce jour-là, vous avez dénoué les derniers liens qui vous attachaient au monde. Les cérémonies de l'Assomption venaient d'être achevées à l'église Saint-Roch ; quelques hommes de volonté pieuse et forte se rencontraient au presbytère ; les uns, comme vous, jeunes, mais déjà mûris par la méditation ; les autres, comme l'abbé Gratry, plus avancés dans la vie, mais enflammés encore du feu de la jeunesse ; tous, sans distinction d'âge, animés d'un même zèle, unis dans une commune pensée, associés de cœur et d'âme pour l'accomplissement d'un grave et religieux dessein. Ce n'était pas une communauté nouvelle qui naissait ; c'était mieux, la résurrection d'une institution célèbre au XVIIe et au XVIIIe siècle, la renaissance de l'Oratoire. L'Oratoire ! Que de souvenirs ce glorieux nom réveille, et quels sentiments de reconnaissance il excite dans le cœur de tous ceux qui s'intéressent à la grandeur intellectuelle

de la France! Que de services rendus à l'Église, à l'enseignement public, aux lettres, à la philosophie, à l'éloquence, à l'histoire! Quelle rencontre et quelle succession d'hommes que, dans d'autres temps et dans d'autres pays, on appellerait justement des hommes rares! Dans l'ordre ecclésiastique le cardinal de Bérulle et le P. de Condren, dans l'érudition historique le P. Lelong, dans la philosophie Malebranche, dans la chaire chrétienne le P. Lejeune, le P. Senault, Mascaron, et, pour achever par un nom cher à l'Académie, l'héritier de Bossuet et de Bourdaloue, Massillon!

Vous en avez célébré d'autres encore dans le beau livre que vous avez composé sous ce titre : *l'Oratoire de France au XVIIe et au XIXe siècle*. Rechercher les origines de l'institution, faire comprendre la pensée de ses premiers fondateurs, montrer qu'elle revit constante et pure dans l'œuvre pieusement restituée, après soixante années d'interruption, par vos collaborateurs et par vous-même, tel est en résumé l'objet d'un travail accompli, d'un ouvrage excellent qu'on ne peut lire sans estimer davantage, s'il est possible, en même temps que votre talent d'écrivain, la parfaite loyauté de votre caractère. Il y a eu, en effet, au déclin du XVIIIe siècle, une période de défaillance dans les traditions de l'Oratoire ; le nom d'oratorien n'a pas toujours été porté dignement ni respecté par des disciples infidèles à l'esprit du fondateur ; épreuve douloureuse pour l'historien, mais devant laquelle il n'a pas songé un seul instant à se dérober ni à se taire. C'est un sentiment inné en vous, Monsieur, que le sentiment de l'impartialité, non pas indifférente, mais équitable. Il a été l'âme

de votre enseignement aux lycéens d'Angers; plus tard, il vous a dicté de très belles pages, mais jamais vous ne l'avez mieux traduit que dans l'Introduction du livre consacré par votre plume à l'Oratoire. Polybe avait dit que le premier devoir de l'historien est de savoir au besoin verser le blâme sans ménagement sur ceux qu'il aime, dès que leurs fautes appellent la censure, et accorder à ses ennemis les éloges les plus magnifiques, quand ils en sont dignes. « Voilà, reprenez-vous, ce qu'exige la justice, « mais la justice ne saurait empêcher un historien d'être « profondément ému des grandeurs ou des revers de sa « patrie. Elle ne lui interdira pas de parler de ceux-ci avec « douleur, des autres avec enthousiasme, et par consé- « quent on peut aussi aimer, admirer ou plaindre les siens « sans cesser pour cela d'être impartial. Nous croyons « n'avoir rien négligé pour nous établir dans toutes les « conditions qui permettent de juger avec équité les hom- « mes, les doctrines et les œuvres; nous n'avons même « pas craint, suivant la parole de Polybe, de verser le blâme « sans ménagement sur les fautes de nos pères, lorsqu'elles « méritaient la censure. » Comme le P. Lelong, vous appartenez à cette forte et consciencieuse école qui met au-dessus de tout les droits de la vérité. Avis aux réformateurs prétendus de notre histoire nationale : j'estime qu'ils pourraient utilement prendre de vos conseils sur ce point-là comme sur d'autres.

Au XVIIe siècle, l'Oratoire naissant avait eu quelque peine à faire son entrée dans le monde religieux. On lui disputait la place. De là des rivalités, des luttes regrettables dont vous avez parlé sincèrement, mais avec une sage modé-

ration. La renaissance de l'Oratoire au XIXe siècle n'a pas rencontré les mêmes difficultés, et la raison du bon accueil qui lui a été fait est bien simple. Dans les temps prospères, quand rien ne menace, les esprits, même les meilleurs, ont une tendance naturelle à « se partialiser »; le mot est de Saint-Simon. On force les nuances, on appuie sur les distinctions, on divise, on subdivise, on épilogue, on finit par abonder exclusivement dans son propre sens ; mais, viennent les mauvais jours, toutes les subtilités s'évanouissent, les fragiles barrières disparaissent, les petits fossés se comblent, on se rapproche sur le même terrain, on s'entend, on s'entr'aide, la communauté du péril rétablit la communauté des opinions et des cœurs. Vous l'avez dit, Monsieur : « Autrefois, on a pu oublier pour les intérêts d'un « corps particulier les intérêts généraux de l'Église : on « ne le pourrait plus aujourd'hui sans trahison ni félonie. « Plus que jamais nous sommes engagés dans une vaste « bataille, et quelque place qui nous soit assignée dans le « corps d'armée, un seul drapeau doit rallier nos efforts « et faire entre nous la plus compacte unité. » C'est ainsi que, fidèle à la solidarité chrétienne, l'Oratoire a refusé noblement de se laisser épargner, quand un coup de force est venu frapper des associations religieuses, ses rivales d'autrefois, ses sœurs désormais.

Depuis sa renaissance, l'Oratoire était devenu pour vous une famille ; il vous a été plus cher que jamais, le jour où vous avez eu le bonheur d'y voir entrer un frère que le même zèle et le même talent réunissaient à vous dans la même vocation. Tous deux vous avez vécu du même cœur, également attachés par une affection filiale au

P. Gratry qui, de son côté, ne distinguait pas entre ses deux disciples. Ainsi se sont rapidement écoulées pour vous des années heureuses, bien remplies, tantôt par la prédication, tantôt par l'enseignement dans les petits séminaires, toujours par l'étude. Dans le cours de vos recherches historiques, votre sympathie s'était portée, d'un mouvement irrésistible, vers deux nations catholiques foulées par des conquérants d'une autre croyance, la Pologne et l'Irlande. Leur cause est devenue la vôtre ; vous avez mis à la servir toute l'ardeur de votre générosité française et chrétienne. En 1860, il vous a été permis de visiter la terre de saint Patrice, de la parcourir en tous sens, non pas en touriste ni en amateur, mais en observateur et en historien, attentif aux abus, aux griefs, aux misères ; en un mot, d'y faire une enquête personnelle, sérieuse, approfondie et, suivant l'élévation naturelle de votre esprit, hautement équitable. En garde, par scrupule de conscience, contre vos propres jugements, vous avez contrôlé les dépositions des opprimés par le témoignage même des oppresseurs, les plaintes de l'Irlande par les aveux de l'Angleterre. Actes du Gouvernement, discussions parlementaires, débats judiciaires, polémiques de la presse, vous avez tout lu, tout analysé, tout comparé.

De ce travail énorme sont sorties vos *Études sur l'Irlande contemporaine,* un maître livre que je n'hésite pas à placer au rang des œuvres les plus considérables de ce temps-ci. Écrit vingt ans après l'ouvrage de Gustave de Beaumont, à qui je n'ai pas besoin de dire que vous rendez pleine et loyale justice, le vôtre non seulement le complète, mais, sur bien des points et des plus importants, il renouvelle

totalement le sujet. Vingt autres années se sont écoulées depuis la publication de vos *Études*, des crises de plus en plus graves se sont succédé rapidement en Irlande; mais les racines de la question sont là. A tous ceux qui voudront faire campagne sur ce terrain difficile, je dirai : Voilà la base d'opération qu'il faut prendre. Publicistes, économistes, historiens, tous y trouveront leur compte, sans parler des simples lecteurs qui veulent être à la fois instruits et intéressés, tant sur un fond solide vous avez eu le rare mérite de répandre l'agrément d'une langue sobre, précise, tour à tour nerveuse et souple, partout d'une limpidité parfaite, et merveilleusement appropriée au sujet. La méthode ne se recommande pas moins que le style. Dans un milieu si complexe on se meut à l'aise ; les grandes lignes sont si bien tracées et reliées entre elles si judicieusement qu'on passe facilement de l'une à l'autre. État politique et financier, propriété foncière, industrie, commerce, état social, émigration, misère, éducation publique, rivalités confessionnelles, les principales données du problème sont étudiées et posées. En somme, on peut les réduire toutes à la question agraire, cause originelle et nœud des difficultés qu'il faut nécessairement aujourd'hui ou trancher ou résoudre.

On sait ce qu'a été trop longtemps le système de la propriété en Irlande. Né de la confiscation, il n'a son analogue dans aucun pays civilisé du monde; ce n'est pas le droit, c'est le pur despotisme; l'Orient n'a rien de plus barbare. Pour le petit locataire du sol, celui qu'on nomme « tenancier à volonté », nulle sécurité, nulle garantie : du jour au lendemain, sur un ordre, sur un signe, sur un

caprice du maître, l'*éviction*, l'expulsion impitoyable. Entre les nombreux exemples que vous citez, en voici un plus frappant, je dirai plus solennel que les autres, car ici le tenancier frappé d'éviction, c'est Dieu. Un grand seigneur protestant, humain et libéral, avait concédé aux habitants d'un hameau catholique, sans exiger ni rente ni redevance, la jouissance d'un coin de terre, destiné à l'érection d'une chapelle. Il meurt; l'héritier de son nom et de sa fortune, mais non de sa générosité, réclame son droit de propriétaire, son droit absolu : tout lui appartient, non seulement le sol, mais encore la petite chapelle que les pauvres gens ont bâtie. C'est la loi, et le juge qui a eu la stricte obligation de l'appliquer, a pu redire ce mot terrible, prononcé publiquement dans un arrêt de la Haute Cour de chancellerie, « qu'il regrettait d'être forcé par la loi d'administrer l'injustice ». Nanti du jugement, le propriétaire fait sommer le curé de lui livrer la chapelle; le curé s'y refuse, mais il déclare que si on veut l'en expulser de force, il ne résistera pas. Cependant les gens du pays s'assemblent, et de toutes les paroisses voisines on accourt. D'un autre côté le shérif requiert la force publique, police, infanterie, dragons : un millier d'hommes. Les soldats, il faut le dire, même les protestants, ne vont qu'en maugréant à cette besogne malheureuse. Une collision est imminente : grâce aux prêtres du canton qui contiennent la foule en prêchant la résignation et la paix, les clameurs d'indignation et de colère, d'abord violentes, finissent par s'éteindre, et c'est dans un silence morne que l'exécution s'accomplit. Une dernière sommation est faite au curé qui proteste; les agents prennent possession de la chapelle;

la porte est enclouée, condamnée par une chaîne de fer. Après le long récit, rempli de détails émouvants, que je viens d'abréger, vous vous écriez, Monsieur : « Quel est le « pays de l'Europe où l'on pourrait être témoin d'une scène « semblable à celle que nous venons de décrire? » C'était en 1862 que vous adressiez à vos lecteurs cette question : souffrez que je m'abstienne d'y répondre. L'histoire, d'ailleurs, a son épilogue. L'opinion publique, non seulement en Irlande, mais en Angleterre, s'est indignée; l'affaire a été portée devant le Parlement; le propriétaire s'est excusé; on a dit pour sa défense qu'il avait seulement voulu faire reconnaître son droit mis en question, et la chapelle a été rouverte.

C'était un heureux symptôme. En effet, on put espérer un moment que les difficultés se résoudraient dans un accord pacifique; quelques-uns des vieux griefs disparurent, des abus furent supprimés ou atténués. Malheureusement, un vent révolutionnaire vint à souffler sur l'Irlande, et là, comme partout, refoula le progrès. Le testament d'O'Connell fut déchiré, la salutaire influence de l'Église amoindrie. La parole resta aux violents, et bientôt les actes criminels suivirent. Mais je m'arrête, Monsieur; j'imiterai la sage réserve dont vous m'avez donné l'exemple. Nous avons assez de maux à déplorer pour n'insister pas trop sur le malheur des autres.

Le grand mérite de vos *Études sur l'Irlande* avait recommandé votre talent à l'estime attentive de vos supérieurs. Un fils de l'Oratoire, le plus cher de vos amis, l'abbé Perreyve, venait d'être enlevé prématurément à l'Église dont il était le charme et l'espoir. Sa mort laissait vacante la

chaire d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne ; c'est à vous qu'elle fut confiée comme au plus digne. Vous l'avez occupée avec l'autorité qui s'attachait justement à votre nom, jusqu'au jour où la volonté de Dieu, servie par les hommes, a mis entre vos mains le bâton pastoral. Mais dans l'espace de huit années qui sépare ces deux moments de votre vie ecclésiastique, je relève des faits qui sont trop à votre honneur pour qu'il me soit permis de les passer sous silence.

Au mois de décembre 1866, une solennité sans égale rassemblait dans l'église de la Sorbonne une assistance imposante. On rendait à la sépulture, violée pendant la Terreur, ce qui avait été sauvé, par aventure, des restes mortels d'un grand homme, la tête du cardinal de Richelieu. L'archevêque de Paris, assisté d'un clergé nombreux, présidait la cérémonie ; le ministre de l'instruction publique, les représentants des grands corps de l'État, de l'Institut, des Facultés, composaient l'auditoire ; l'orateur désigné par l'archevêque, c'était vous, Monsieur. Le sujet était si vaste qu'il avait fallu nécessairement le restreindre ; mais le cadre que vous aviez choisi était approprié au sanctuaire où votre voix allait se faire entendre. Celui dont vous vous proposiez d'honorer la mémoire dans l'église de la Sorbonne, ce n'était pas le grand ministre, c'était l'évêque, le théologien, le protecteur des lettres. Votre discours a réuni tous les suffrages, et l'Académie française, qui avait sa place marquée dans l'éloge de son fondateur, a pu, dès ce jour-là, vous compter au nombre de ceux qui devaient lui appartenir.

A propos de ce discours, me permettez-vous de hasarder une petite remarque? C'est un point d'histoire au sujet

duquel je voudrais solliciter de votre jugement équitable une sorte de revision sans grande importance. Un homme d'esprit, grand disputeur, quand il avait mis ses adversaires à court d'haleine et d'arguments, leur disait : « Nous sommes d'accord? Eh bien! je m'en vais. » Je suis si volontiers d'accord avec vous, et sans dispute, que je n'aurais, à plus forte raison, qu'à m'en aller de même, si un léger dissentiment, qui est d'ailleurs tout à fait dans l'ordre académique, ne me laissait quelque chose à dire, un simple mot touchant le cardinal de Bérulle, son rôle politique et son désaccord avec Richelieu. Déjà, dans votre ouvrage sur l'Oratoire, vous aviez abordé cette question et pris filialement parti pour le fondateur de votre société. A la Sorbonne, devant les restes du grand homme d'État. l'orateur a été pour lui un peu moins sévère que l'historien ; ne l'a-t-il pas été un peu trop encore? Quand il s'agit, non pas des grands intérêts religieux, mais de la politique humaine, j'ai peine à croire que le cardinal de Richelieu ait eu besoin de prendre conseil du cardinal de Bérulle et qu'il ait eu tort de n'être pas toujours de son avis. Voilà, Monsieur, ma petite remarque faite ; l'occasion de vous la soumettre m'a paru bonne aujourd'hui que vous avez obligation au fondateur de l'Académie comme au fondateur de l'Oratoire.

Et maintenant, quelle tristesse de passer brusquement d'une glorieuse époque à ces temps désastreux qui ont vu la patrie mutilée, là même où le génie du grand cardinal avait commencé d'étendre sa frontière!

Dans les premiers mois de l'année 1870, tout semblait calme encore. Une commission avait été instituée afin de

préparer un projet de loi sur l'enseignement supérieur; elle avait à sa tête un grand orateur, un grand historien, à qui je dois le reconnaissant et fidèle hommage qu'un disciple est heureux de pouvoir rendre publiquement, ainsi que vous l'avez fait, Monsieur, à ses maîtres. Vous avez vu de près M. Guizot dans cette commission dont vous étiez membre; vous avez pu admirer l'élévation de son âme, la grandeur de son esprit, la bonté de son cœur. A peine étaient achevés les paisibles travaux auxquels vous veniez de concourir, la foudre éclatait, la guerre était déchaînée, notre armée surprise, la France envahie. Aussitôt on vous a vu réclamer la part de dévouement et de péril qu'un prêtre peut légitimement prendre à la défense du sol national. Simple soldat de la charité, aumônier d'ambulance, vous avez assisté les mourants qui jonchaient la terre ensanglantée des Ardennes, et tout ce que vous avez vu, sinon tout ce que vous avez fait, vous l'avez reproduit d'une plume frémissante dans un écrit qu'il faudrait lire tout entier, mais dont je puis au moins détacher une page admirable. « Dieu, dites-vous, m'a fait la grâce, à la « fois terrible et consolante, d'être mêlé de très près aux « épreuves de nos soldats et à celles de nos paysans. J'ai « vu mourir les uns, j'ai vu piller les autres : à tous j'ai pu « porter des paroles de consolation et les espérances « immortelles de notre sainte foi... Sans doute rien n'est « affreux comme l'aspect d'un champ de bataille après que « la lutte a cessé, quand on s'en va, dans la nuit, une lan- « terne à la main, relever les blessés, absoudre les mou- « rants, enterrer les morts. Mais enfin, ces hommes cou- « verts de blessures, ce sont des soldats! Vainqueurs ou

« vaincus, ils avaient mis leur vie comme enjeu de la lutte.
« Mais que dire de ces populations inoffensives, au milieu
« desquelles se trouve transporté le théâtre de la guerre,
« et qui, paisibles la veille dans leurs hameaux, voient tout
« d'un coup leurs maisons envahies, leurs villages pris et
« repris, leurs fermes transformées en redoutes, et toutes
« les ressources du présent et de l'avenir détruites en quel-
« ques heures! Le paysan ne fait pas la guerre, et il en
« subit toutes les horreurs. Non seulement le paysan ne
« fait pas la guerre, mais il ne peut pas la faire. Déclaré
« neutre par les mêmes lois militaires qui le traitent en
« ennemi, il ne peut pas résister par la force aux attentats
« de la force. Saisi les armes à la main, il n'est pas traité
« en soldat, mais en brigand, et immédiatement passé
« par les armes. Un village des environs de Sedan est
« devenu tristement célèbre, et son sort a ému le monde
« entier, c'est ce village de Bazeilles où notre infanterie
« de marine se couvrit de gloire dans la terrible bataille
« du 1er septembre. Que de fois, en passant sur les bords
« de la Meuse pour le service de nos ambulances, j'ai vu se
« dresser devant moi les ruines de ce village naguère si
« florissant! Rien n'avait été épargné, l'église et l'école
« pas plus que le reste. Je parle de ces ruines de Bazeilles
« parce que je les ai vues, parce que je suis entré dans ce
« sanctuaire désolé et profané, parce que j'ai rencontré
« plus tard de malheureuses familles de ce village, qui
« habitaient dans les bois par les premiers froids d'au-
« tomne! » Puis, des ruines matérielles qui sont le fait de
la guerre de l'homme contre l'homme, passant aux ruines
morales qui sont le fait de la guerre de l'homme contre Dieu,

vous ajoutez : « On rebâtit les villages brûlés, on rend à de « pauvres agriculteurs leurs cabanes dévastées, leur petit « mobilier, les instruments aratoires, des semences pour « préparer des moissons nouvelles; mais qui rendra à ces « âmes le trésor de la foi, de ses certitudes, de ses conso- « lations, de ses ressources morales? Un pays n'est pas « déshonoré parce qu'il a été vaincu, une nation n'est pas « morte parce que la fortune des batailles a été contre elle. « Mais si à tous les maux extérieurs faits par la violence « on joint ces maux terribles du dedans qui s'appellent « l'impiété, le scepticisme, l'habitude de se moquer de « tout, la prétention de ne plus croire à rien, la destruc- « tion de tout idéal, la poursuite exclusive des jouissances « de la vie présente, l'asservissement aux intérêts maté- « riels, oh! encore une fois, voilà les plaies incurables et « les blessures mortelles! »

Ces plaintes éloquentes, ces avertissements solennels, ces cris d'alarme, vous avez eu trop souvent l'occasion de les renouveler. Les éléments de désordre ne manquent pas dans le diocèse d'Autun. L'industrie minière, de grands établissements métallurgiques, y emploient des milliers de bras. Nous savons depuis longtemps, et si nous avions pu l'ignorer, le discours que nous venons d'entendre nous aurait appris avec quelle tendre sympathie vous veillez sur ces populations intéressantes, avec quelle charité vous prenez part à leurs peines, à leurs souffrances, à leurs misères. N'est-ce pas aux forgerons du Creuzot que vous avez fait votre première visite pastorale? Et vos mandements sur *le courage,* sur *la justice,* sur *la sagesse,* ne s'adressent-ils pas en grande partie aux travailleurs,

ouvriers d'usine, mineurs ou paysans? Sans doute la grande masse est bonne, laborieuse, honnête; mais que d'excitations, de provocations, de funestes exemples autour d'elle, au milieu d'elle, dans un pays qui est un des cantonnements préférés des bandes révolutionnaires! Ainsi, Monsieur, vous êtes aux avant-postes de la société menacée. Déjà vous avez reçu les premières atteintes. C'est dans le diocèse d'Autun que des crimes sacrilèges ont été commis, prélude assuré d'autres attentats qui n'ont plus frappé seulement des religieuses et des prêtres. Que la société civile y prenne garde! L'anarchie ne distingue pas; elle prétend tout niveler, tout détruire; on ne lui fait pas sa part. Les imprudents ou les lâches qui s'imaginent sauver leurs biens et leurs personnes en sacrifiant à la bête fauve des victimes dont ils ne font pas compte, ne se doutent pas qu'ils la mettent en appétit contre eux-mêmes.

Vous, Monsieur, vous ne vous y trompez pas; mais, quelle que soit la gravité du mal, vous ne croyez pas à l'issue fatale de cette lutte impie contre la société française. Non, la France ne sera pas atteinte dans ses forces vives, si tous les hommes de cœur, vigilants et fermes, regardent comme vous le péril en face, et, s'unissant dans un magnanime effort, rivalisent de zèle, avec l'aide de Dieu, pour la patrie!

DISCOURS

DE

M. DE MAZADE-PERCIN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 6 DECEMBRE 1883, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LE COMTE DE CHAMPAGNY.

Messieurs,

En venant prendre au milieu de vous une place due à vos bontés, je veux me défendre de toute illusion. C'est un privilège de l'Académie, privilège vieux comme elle, devenu la plus précieuse de ses traditions, et toujours rajeuni, de ne pas connaître de limites dans ses choix. Elle aime à se faire honneur des noms brillants, de tout ce qui est la lumière, la force ou le charme de cette société française dont elle est l'image, et elle ne dédaigne pas les noms modestes. Vous avez voulu cette fois, sans doute pour ne décourager personne, accueillir parmi vous un prétendant à vos faveurs qui ne vous était recommandé ni par l'éclat des grands rôles, ni par le retentissement de la tribune ou

des chaires publiques, ni par les succès de la poésie, du roman ou du théâtre, un homme qui n'a été jamais qu'un modeste écrivain faisant sans bruit son devoir, un simple soldat de l'armée littéraire. Et ne croyez pas que cet aveu ressemble à de l'humilité; j'éprouve au contraire un grand orgueil à la pensée que vous avez pu me choisir, entre tant d'autres, comme un serviteur des lettres et quelquefois des causes justes. Je peux n'avoir pas d'illusions pour mon propre compte, j'ai de la fierté pour mon état, et à tous les titres je vous remercie d'avoir bien voulu m'ouvrir les portes de cette illustre maison où je reconnais partout des maîtres, où tenait si dignement sa place l'homme de bien et de mérite que vous avez perdu, que vous regrettez, qui alliait dans une si juste mesure l'honneur de la vie, l'intégrité du caractère et les savantes cultures de l'esprit.

Comme un des plus brillants modèles de nos vieilles lettres françaises, comme La Bruyère entrant à l'Académie il y a près de deux siècles, je pourrais à mon tour vous dire : « A qui me faites-vous succéder? A un homme qui avait de la vertu... (1) » M. le comte de Champagny était certes le plus vertueux des hommes; mais à la vertu qui lui était naturelle, il joignait le zèle de l'étude, le savoir, le goût des choses littéraires. Il s'était depuis longtemps signalé à vous par des œuvres historiques d'élite, et La Bruyère n'aurait pas pu dire de notre contemporain comme de son prédécesseur, l'abbé de La Chambre, que « sa piété, ses mœurs douces et chrétiennes » faisaient

(1) Discours de réception prononcé le lundi quinzième jour de juin 1693. — La Bruyère remplaçait à l'Académie l'abbé Cureau de La Chambre.

« passer légèrement sur son érudition et sur son éloquence ». Les vertus morales de votre confrère d'hier ne faisaient pas oublier ses qualités littéraires ; les unes et les autres se complétaient, se confondaient chez cet homme rare qui, loin de rechercher les dignités publiques auxquelles il semblait destiné par sa naissance, a passé sa vie à faire le bien sans ostentation, à combattre pour ses idées, pour sa foi, sans blesser personne, honorant par ses talents un nom déjà respecté.

Vous n'avez pas oublié des pages attachantes que M. de Champagny a écrites dans ses vieux jours, où il a mis sous la forme la plus discrète ses souvenirs, ses cultes héréditaires, et auxquelles il a donné ce titre significatif : *Une Famille d'autrefois*. C'est la peinture d'un coin de l'ancienne France, de la société provinciale, telle qu'elle était dans le Forez et dans les régions avoisinantes, la Franche-Comté, le Bourbonnais ou l'Auvergne, à la veille de la révolution de 1789. C'est la résurrection émue et ingénieuse d'une de ces vieilles familles de noblesse locale qui restaient attachées à leurs terres et à leurs mœurs, dont les chefs étaient des gentilhommes, modestes serviteurs du roi, revenus souvent, après vingt ans de guerre, avec des blessures, la croix de Saint-Louis et des dettes. Vous trouverez dans ces pages si animées des figures qui ont vécu. Il y a cette jeune chanoinesse, pétillante de grâce et de vivacité, qui porte au chapitre royal de Lons-le-Saunier son esprit, ses goûts mondains et son forté-piano. Il y a un vieil oncle qui, si je ne me trompe, est quelque peu impie et voltairien comme son siècle. Il y a aussi ce jeune officier de marine qui, à vingt-trois ans, a eu le temps d'être avec M. de

Turpin à Ouessant, avec M. d'Estaing à la prise de la Grenade, avec M. de Lamotte-Piquet devant la Martinique menacée par les Anglais, et qui, au retour, fêté dans la famille, rêve déjà un mariage préparé par l'amour. C'est tout un monde aimable et original, vivant dans ses châteaux de la Loire, assez étranger aux raffinements comme aux intrigues de Paris et de Versailles, gardant néanmoins jusque dans sa condition provinciale la distinction des manières et des goûts. On vit après tout simplement, heureusement, dans ce monde, sans se défier de l'avenir, sans entrevoir surtout l'aube enflammée déjà prête à rougir l'horizon.

Et maintenant franchissez quelques années, laissez passer l'orage qui va bouleverser et renouveler la société française en province comme à Paris : qu'est-il arrivé de ce paisible monde du Forez? Cette chanoinesse que vous avez vue si brillante, elle est tombée par un mariage inégal dans la pauvreté. Ce vieil oncle impie et frondeur dans son château somptueux, il est mort de saisissement en apprenant la captivité du roi. D'autres ont émigré. Quant au jeune officier de marine revenu après la guerre d'Amérique, il a représenté la noblesse de sa province à l'Assemblée constituante. Bientôt, au jour des proscriptions sanglantes il a été jeté dans une prison de Roanne, d'où il n'est sorti qu'après la Terreur. Puis, dès que cette société française si profondément ébranlée se rassied tout à coup dans un ordre nouveau, sous une main victorieuse, à la fois bienfaisante et redoutable, l'officier de marine, le député à l'Assemblée constituante éprouvé dans les luttes civiles est aussitôt distingué par celui qui peut tout et qui fait tout.

Appelé d'abord au Conseil d'État, il ne tarde pas à être envoyé comme ambassadeur de la République consulaire à Vienne, où il passe trois ans, aimé pour son caractère, respecté aussi pour le pouvoir glorieux, irrésistible qu'il représente, et là, pendant cette ambassade, lui naît un enfant nouveau. Cet enfant, Messieurs, c'est le confrère que vous avez perdu, M. Franz-Joseph-Marie-Thérèse Nompère de Champagny, né à Vienne en 1804, baptisé par le prince-archevêque de Prague, en présence d'un empereur et d'une impératrice d'Autriche qui lui ont donné leurs noms. Quelle fortune étrange s'est plu à réunir cet éclat, ces pompes, ces contrastes presque romanesques au berceau de celui qui devait être le plus simple et le plus modeste des hommes?

Par sa naissance, votre confrère se rattachait donc à une famille distinguée de ce pays du Forez dont il a décrit la vie sociale dans ses souvenirs. Il avait pour père un homme instruit et modéré que quelques-uns de nos plus anciens contemporains ont pu connaître, cet officier de marine d'autrefois qui est devenu sous l'Empire ministre dé l'intérieur, ministre des affaires étrangères, intendant de la Couronne, duc de Cadore, et qui aurait été toujours un conseiller digne d'être écouté, si le maître qu'il servait avait pu écouter un conseil. Il avait aussi une mère accomplie, dont une personne d'élite, Mme de Gérando, a pu dire en ce temps-là : « La seule femme avec laquelle je me sois liée un peu intimement est charmante, timide, douce comme un ange, la modestie, la douceur, la piété en personne. » C'est dans ce sérieux et doux foyer que s'était formé le jeune Franz de Champagny, tout imprégné des

influences domestiques, dirigé un peu plus tard dans ses études par un précepteur pieux, — vivant encore de sa vie d'enfant, tandis que s'accomplissaient et se précipitaient d'heure en heure, à travers le fracas des armes, les orageuses et retentissantes destinées impériales. Quelle eût été la carrière de M. Franz de Champagny, si l'Empire avait duré? C'est une question qui s'élève pour tous ceux qui naissaient comme lui vers 1804 et dont la jeunesse n'a pu avoir que la vision indistincte de ces prodigieux spectacles de la force tour à tour victorieuse ou vaincue.

Fils d'un dignitaire de l'État, d'une de ces familles que Napoléon se plaisait à créer ou à renouveler pour les associer à ses combinaisons de règne, M. Franz de Champagny, si l'Empire avait vécu, eût été sans doute appelé pour sa part à prendre son rang dans l'administration ou la diplomatie. Les évènements disposent des hommes comme des peuples. Avec la Restauration se dévoilait soudainement un avenir nouveau pour cette jeune génération née sous l'Empire et maintenant impatiente de vivre, de se jeter dans toutes les voies que lui ouvrait un régime de libérales et généreuses émulations. M. de Champagny, dont le père, le duc de Cadore, s'était promptement et franchement rallié à la Restauration, n'avait eu d'abord qu'à continuer de sérieuses études qui nourrissaient et fortifiaient son esprit en l'inclinant de plus en plus vers la foi religieuse de sa mère. Arrivé à l'âge d'homme, doué d'une gravité précoce, il avait un moment, vers 1827, occupé une place de substitut au tribunal d'Étampes; mais la destinée, à ce qu'il semble, ne voulait pas faire de lui un fonctionnaire, même un magistrat, à

une époque où c'était pourtant encore quelque chose d'être un magistrat. En présence de la révolution de 1830, qui venait bientôt le surprendre sur son modeste siège de substitut et qui froissait ses jeunes convictions royalistes, il croyait devoir se dégager par une démission spontanée. Il obéissait sûrement à un scrupule de délicatesse et de loyauté. Peut-être aussi saisissait-il volontiers l'occasion de reprendre son indépendance pour se livrer à d'autres goûts, à d'autres penchants, pour pouvoir défendre librement, sans entraves, des opinions qui lui étaient chères. Déjà, en effet, même pendant sa courte magistrature, il s'était affilié à une société littéraire composée surtout de jeunes gens, formée sous un drapeau religieux. Il s'essayait timidement, obscurément encore à être un écrivain. Depuis sa démission de 1830 il n'a pas cessé de l'être, et il n'a été rien de plus qu'un écrivain, témoin ému, instruit des évènements, des crises morales qui n'ont pas manqué dans ce demi-siècle.

On reste toujours plus ou moins du temps où l'on a été jeune. On garde l'éternelle marque de ces premiers beaux jours où l'on est né à la vie intellectuelle. M. de Champagny avait commencé sous la Restauration, à ce moment qui a été le printemps du siècle, où tout se renouvelait, et l'éloquence et l'histoire et la poésie et les arts, — où un souffle de passion généreuse vivifiait et ennoblissait toutes les luttes de l'esprit. Dans ce grand mouvement de renaissance, à travers la mêlée des idées et des opinions, deux camps s'étaient formés par degrés vers la fin de la Restauration. Tandis que les jeunes philosophes du *Globe,* serviteurs de la raison émancipée, se livraient à leurs spé-

culations hardies et agitaient tous les problèmes de la pensée, d'autres jeunes gens venus de points bien divers, rapprochés par les croyances religieuses, mettaient en commun leur zèle et fondaient, eux aussi, un journal, *le Correspondant*. Ces jeunes gens, qui avaient les idées de leur temps et le feu de leur âge, se proposaient de réconcilier leur église avec le siècle, avec la société de 1789. C'étaient des royalistes constitutionnels et des catholiques libéraux qui ne voulaient ni aller à la révolution et au schisme, ni s'enchaîner à des traditions d'immobilité et d'absolutisme, qui réclamaient le droit commun pour leur culte, la liberté pour l'enseignement de leur foi. Vous les avez connus, Messieurs, vous avez compté dans vos rangs quelques-uns de ces jeunes gens qui sont devenus l'honneur du pays, et le généreux Montalembert, et Lacordaire, le puissant novateur de la parole chrétienne, et le digne Carné. Il y avait aussi à l'origine d'autres hommes de talent et de dévouement modeste comme M. de Cazalès, le fils de l'illustre constituant, qui se préparait au sacerdoce. Je ne parle que des morts, de ceux qui, dans ce passé déjà si lointain, ont été l'élite d'une génération, les inaugurateurs d'une tradition continuée depuis.

M. de Champagny était de cette école qui avait levé son drapeau aux jours paisibles de la Restauration et qui, au lendemain de 1830, avait à le porter dans des circonstances singulièrement périlleuses, au milieu d'une crise universelle d'institutions et d'idées. Libre désormais de toute fonction, il se dévouait plus activement à cette cause religieuse menacée sans doute par les déchaînements révolutionnaires, plus compromise encore peut-être par le

génie orageux qui venait d'engager dans le journal *l'Avenir* une si redoutable campagne au nom de l'Église. Il s'était lié d'amitié avec M. de Cazalès et M. de Carné au *Correspondant;* avec eux il concourait bientôt à une œuvre nouvelle de publicité, — la *Revue Européenne,* — créée comme une sorte de camp de réserve ou de refuge pour tous ceux qui refusaient de suivre l'abbé de Lamennais dans ses audaces de prêtre déjà plus qu'à demi révolté et de s'associer à une propagande de révolution à outrance dans l'Église comme parmi les peuples. M. de Champagny et ses collaborateurs avaient évité l'éclat d'une rupture avec les jeunes et impétueux disciples de l'abbé de Lamennais qui n'avaient pas cessé d'être pour eux des amis; ils tenaient à rester séparés, indépendants de cette téméraire et compromettante avant-garde de l'*Avenir*. Ils représentaient dans la *Revue Européenne* des traditions plus correctes de catholicisme. Ils ne laissaient pas néanmoins d'avoir, eux aussi, les ardeurs de la lutte, de mettre une certaine véhémence dans leur opposition contre un régime nouveau qu'ils combattaient un peu en catholiques, un peu aussi peut-être par fidélité à la monarchie disparue. Ils se montraient assez âpres, assez durs pour ce Gouvernement de Juillet né de la veille et réduit à se défendre contre tous les dangers. Ils allaient parfois assez loin dans leurs polémiques, — et il leur arrivait même un jour d'attirer sur eux la foudre sous la forme d'un procès!

Oui, sans doute, ces défenseurs de la religion pouvaient être un peu exigeants, un peu injustes, et ils avaient probablement tort puisqu'il y eut condamnation. C'était pourtant, il faut l'avouer, une idée bien extraordinaire de

traduire en accusé devant un tribunal l'honnête et pieux M. de Cazalès, auprès de qui M. de Champagny se trouvait ce jour-là comme défenseur, comme témoin, presque comme coaccusé. Vous me permettrez de croire qu'on aurait pu mieux employer son temps qu'à chercher des coupables parmi de tels hommes qui n'ont pas l'habitude de renverser des Gouvernements et j'ajouterai qu'il est toujours dangereux pour la politique de paraître associer la justice à ses représailles, en faisant condamner des gens de bien. Cela n'arrive qu'à certains moments, lorsqu'on est sorti de l'ordre et qu'on n'y est pas encore rentré. M. de Champagny, sans avoir été lui-même condamné, avait gardé une profonde et naïve impression de cet incident qui l'avait touché dans ses sentiments d'ancien magistrat et de chrétien aussi bien que dans son amitié pour M. de Cazalès. Il en avait souffert comme d'une blessure personnelle. Il n'avait pas cherché le bruit, il le cherchait et l'aimait encore moins après ce procès. Tout, d'ailleurs, changeait déjà autour de lui. Les luttes politiques et religieuses livrées au lendemain de 1830 commençaient à s'apaiser. L'*Avenir* avait disparu dans l'éclat de la rupture de M. de Lamennais, demeuré seul dans son schisme. La *Revue Européenne* disparaissait à son tour pour ne renaître que plus tard en reprenant le nom du *Correspondant*. On rentrait par degrés dans une certaine paix, au moins pour le moment, et M. de Champagny, sans se détacher des affaires de sa foi, se donnait au travail, à ces études de l'histoire qui ont mûri son talent et occupé sa vie pendant près d'un demi-siècle, à travers toutes les révolutions nouvelles.

Comment un homme qui, par sa position, par ses tradi-

tions de famille comme par les dons sérieux de l'esprit, semblait destiné aux carrières publiques, s'est-il trouvé conduit à éviter tout ce qui tente les autres hommes, à s'enfermer discrètement dans la vie studieuse et recueillie d'un lettré? Évidemment votre confrère aurait pu rester ou redevenir un magistrat honoré sous la monarchie de Juillet; il aurait pu aspirer à une place dans les Assemblées de 1848 à côté de Montalembert, de Lacordaire, de son ami l'abbé de Cazalès, et avec son nom il n'aurait eu probablement qu'à le vouloir pour être un sénateur du second Empire. Il ne l'a pas voulu, il a toujours préféré aux rôles officiels l'indépendance dans l'obscurité de la vie privée. C'était un peu, chez M. de Champagny, le penchant d'une nature modeste et désintéressée, timide et fière. Il se peut aussi qu'il n'attendît rien de ces régimes qu'il voyait se succéder, qui ne répondaient ni à ses instincts politiques ni à ses sentiments religieux, qui ne lui apparaissaient que comme les phases incessamment aggravées d'une révolution sans terme. Peut-être enfin cet éloignement invincible pour les rôles publics, ce goût de retraite et d'obscurité si caractéristiques chez lui tenaient-ils surtout à une de ces circonstances intimes qui sont le mystère douloureux d'une existence humaine.

Il est des points délicats auxquels on ne peut toucher qu'avec respect. M. de Champagny, peu après 1830, lorsque son père le duc de Cadore vivait encore, avait fixé sa vie intérieure. Il avait choisi dans sa propre famille une personne digne de lui, une compagne qui méritait d'être associée à toutes ses pensées, à ses sentiments, à ses épreuves, et qui jusqu'à la dernière heure l'a entouré du plus touchant dévouement. Il n'aurait eu rien à envier si aux gra-

ves douceurs de cette longue union sans trouble n'était venu se joindre pour lui un chagrin aussi cruel qu'imprévu. Je me souviens d'avoir entendu raconter par un de vous qu'un jour, il y a peu d'années, on avait été frappé de l'intérêt avec lequel votre confrère suivait une discussion sur les sourds-muets : peu de personnes connaissaient la raison touchante de cet intérêt. C'est que M. de Champagny avait eu d'assez nombreux enfants qui ne pouvaient ni l'entendre ni lui parler, et de plus il les avait perdus successivement. Il avait été surtout cruellement atteint par la mort d'un fils arrivé à l'âge de dix-huit ans, le seul de ses enfants qui eût la parole. Pendant sa maladie, ce jeune homme, se débattant déjà dans l'agonie, sous le regard désespéré de ses parents, laissait échapper ce seul mot : Mon père ! Et M. de Champagny, se tournant vers la mère en larmes, lui disait d'un accent navré : « Écoutons bien ce mot-là, désormais nous ne l'entendrons plus ! » Ce nom de père recueilli sur les lèvres d'un fils expirant et douloureusement regretté, M. de Champagny ne devait plus l'entendre en effet. Il ne lui restait qu'une fille qui ne pouvait le lui donner, mais qui a pu du moins tempérer pour lui l'épreuve amère par ses qualités, en faisant de plus revivre cet homme de bien dans des petits-enfants à qui la nature plus clémente n'a pas refusé le don de la parole.

Ces circonstances cruelles, par instants adoucies, toujours pesantes cependant, avaient mis depuis longtemps la tristesse au foyer de M. de Champagny, et je dirai presque sur sa physionomie. Il vivait d'habitude assez retiré, étranger au monde, plus encore aux mêlées, aux compétitions ou aux ambitions de la politique, parlant peu et jamais de

lui-même, comme un homme alliant à une parfaite distinction la timidité ou la réserve d'une peine intérieure. C'était sa vie. Il lui restait deux grandes ressources pour échapper autant que possible à la fixité de ses préoccupations douloureuses, pour animer cette solitude où il s'était enfermé depuis bien des années. Il avait trouvé de plus en plus un dédommagement et une force dans un profond sentiment religieux qui l'aidait à supporter sans murmure les coups qui le frappaient. Le chrétien pansait les blessures du père. Une piété active et forte lui était un secours contre ce qu'il appelait la « rupture des liens terrestres ». Tout le monde n'a pas ce bonheur. Il avait trouvé aussi une autre consolatrice, plus humaine et toujours généreuse, dans l'étude, qui ne fait rien oublier, mais qui élève l'esprit au-dessus des épreuves d'une destinée ingrate. Préparé à tout par une forte éducation classique, armé de la connaissance des langues littéraires anciennes et modernes, doué d'une intelligence studieuse et réfléchie, il s'était mis dans sa vie retirée à lire ou à relire Tacite et Suétone, et de ces pages vigoureuses ou familières il voyait se dégager le passé romain. Il n'avait pas sûrement découvert Suétone et Tacite; il les interprétait avec art, faisant son apprentissage de l'histoire par ces portraits d'un si vif relief qu'il consacrait aux premiers Césars, qui dès 1836 paraissaient dans la *Revue des Deux-Mondes :* car M. de Champagny a été pour beaucoup d'entre vous, devenus des maîtres, un prédécesseur à la *Revue des Deux-Mondes,* et vous me permettrez, à moi qui viens à la suite de tant d'éminents collaborateurs, de ne pas oublier la maison où nous nous sommes rencontrés. Ces portraits des premiers Césars qui frap-

paient si vivement à leur apparition n'étaient d'ailleurs que le début d'une série d'essais et de tableaux sans cesse repris par l'auteur, continués par *Rome et la Judée*, ce dramatique récit des années de la prise de Jérusalem et de la révolution Flavienne, — puis par les *Antonins*, puis enfin par les *Césars du troisième siècle*. C'est le travail persévérant de trente années. L'auteur y est toujours revenu avec prédilection, réalisant et justifiant le mot de Montesquieu : « On ne peut jamais quitter les Romains! »

Nous vivons dans un temps où le génie de la curiosité et des recherches a renouvelé l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, de l'antiquité latine comme de l'antiquité grecque, de l'Orient comme de l'Europe. Assurément, depuis l'époque où M. de Champagny commençait ses études, bien des découvertes ont été faites, bien des travaux d'une érudition savante ou ingénieuse se sont produits en France aussi bien qu'en Allemagne ou en Angleterre. L'histoire elle-même, l'histoire proprement dite s'est aidée de ces sciences nouvelles ou perfectionnées, l'archéologie, l'épigraphie, la numismatique, l'ethnologie, qui toutes ont contribué à mettre plus de vie, plus de précision et de couleur dans la résurrection des races et des civilisations disparues. Ce n'est point peut-être que les résultats de ce vaste et hardi travail d'érudition soient toujours absolument certains. Il se peut que plus d'une hypothèse se mêle aux faits les mieux constatés, que les uns mettent un peu de fantaisie et de chimère dans leurs interprétations, que d'autres cèdent parfois à la tentation de se servir du passé pour « plaider les causes du présent » et de refaire les personnages anciens à leur image ou à leur

usage; c'est possible. Le mouvement, dans son ensemble, ne reste pas moins aussi brillant que fructueux, et l'histoire ainsi refaite, c'est vraiment le passé rendu à la vie.

M. de Champagny, il ne faut pas l'oublier, avait été un ouvrier de la première heure dans les études romaines. Au moment de ses débuts d'historien, il ne pouvait connaître tout ce qui n'a été fait que plus tard. Il savait lui-même tout ce qui lui avait manqué, et il le disait avec candeur; mais s'il avait commencé sans avoir à sa disposition toutes les ressources de l'érudition moderne, il se faisait un devoir de ne rien négliger pour se les approprier, de profiter des lumières nouvelles qui s'offraient à lui. Il mettait tout son zèle à se tenir au courant des vraies découvertes de la science. Il interrogeait, lui aussi, les médailles, les inscriptions, les monuments, les ruines, tout ce qui pouvait rendre témoignage du passé. Votre confrère étendait ses recherches à tous les éléments d'une civilisation puissante, et c'est ainsi qu'il traçait cette série de tableaux allant de Jules César jusqu'à Constantin à travers douze générations humaines, embrassant à la fois la vie sociale, les mœurs, la religion, les lettres, le commerce, les révolutions de la Rome impériale. Œuvre de savoir et de conscience, déroulant de siècle en siècle, à travers la mêlée des évènements et des hommes, le drame d'une grande décadence : éternelle leçon pour ceux qui ne veulent pas tomber!

S'il y eut jamais en effet un spectacle saisissant et instructif, c'est celui de cette superbe race romaine qui, après avoir connu toutes les grandeurs, après avoir conquis l'univers connu par le génie et par les armes, commence à chanceler dans sa puissance pour s'abîmer par degrés dans

une vaste décomposition. S'il est une ère de l'histoire toujours digne d'être méditée, c'est cette période de trois siècles pendant lesquels s'accomplit ce grand déclin et se prépare, au milieu de la dissolution croissante de l'empire, une des plus prodigieuses métamorphoses du monde.

Tant que cette vigoureuse race prédestinée pour la politique et pour l'action reste elle-même, fidèle à ses mœurs, à ses lois, à ses cultes, à sa discipline, en un mot, à son génie, elle s'élève et grandit. Elle fait de la République romaine cette puissance qui conquiert l'Italie d'abord, puis le monde, étendant par degrés sa domination du Rhin et du Danube à l'Afrique; des bouches du Tage à l'Euphrate, des îles de Bretagne à la Grèce, à l'Égypte, à la Syrie, de l'Occident à l'Orient. Elle réalise autour de la Méditerranée cet idéal d'une gigantesque unité de civilisation dont elle est la souveraine régulatrice, la personnification vivante et armée. Lorsque Rome, livrée au cosmopolitisme de la conquête en même temps qu'aux agitations intestines, perd, avec le sentiment primitif de la patrie, la sévérité des mœurs, le respect de la loi, la force de sa discipline, l'attachement à ses cultes traditionnels, elle est déjà sur la pente fatale. Tandis qu'elle conquiert encore de toutes parts, elle se déprave dans sa vie intérieure par les conflits de faction, par les compétitions de tyrannie, par l'intervention de la force militaire ou de la plèbe stipendiée dans des luttes toujours renaissantes, et bientôt elle touche à ce point culminant où, en régnant sur le monde, elle ne règne plus sur elle-même. Le jour vient où, lassée de guerres civiles, de proscriptions et d'anarchie, elle se réveille sous ces pouvoirs sans frein

auxquels César donne son nom, qui en lui laissant l'illusion de la grandeur vont être la forme de la décadence romaine. M. de Champagny avait justement choisi comme le point de départ de ses études l'heure où Rome se précipite dans la servitude de l'empire.

Ce n'est point sans doute que cet empire, sorti de la corruption des guerres civiles et de la république, n'ait lui-même ses dehors éclatants ou ses compensations, et que dans cette suite d'empereurs qui vont se transmettre un sceptre ramassé dans le sang il n'y ait parfois de bons princes. Ce n'est pas que cette décadence apparaisse dès le premier jour et s'accomplisse sans qu'il y ait des réveils de fierté, une sorte de protestation continue du vieil esprit romain. « Au moment où Néron prospère, a dit un de vos grands confrères, Chateaubriand, Tacite est déjà né dans l'empire et croît auprès des cendres de Germanicus. » Au milieu du silence, devenu désormais la loi de l'empire, survivent des hommes, des patriciens généreux, des philosophes stoïciens qui font encore entendre un accent libre, qui gardent le culte de la Rome ancienne et sévère en face de la Rome débauchée et dégradée des empereurs. Ils représentent la seule opposition possible, l'opposition des idées et des souvenirs. Il se peut même que la décadence semble conjurée ou suspendue par des empereurs plus politiques ou plus sages que le système des adoptions porte au trône. Après d'effroyables règnes Rome a la fortune de rencontrer un Trajan, un Hadrien, un Antonin, qui donne son nom à son siècle. Il se trouve un Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, méditatif et religieux dans ses pensées, humain et juste dans son gouvernement,

sévère dans ses mœurs, presque bonhomme dans son ménage, et désabusé de la vie. Seulement, de même que les esprits libres, les stoïciens ne représentent plus qu'une protestation inutile, les empereurs sages et justes ne sont qu'un accident heureux. Auguste a eu pour lendemain Tibère, Marc-Aurèle a pour lendemain le maniaque Commode. La décadence à peine interrompue reprend son cours dans cette société dévorée de corruptions, sous ces Césars qui règnent par l'abaissement du patriciat, par l'avilissement d'un peuple nourri et amusé, par l'appel incessant aux prétoriens, — s'élevant ou tombant tour à tour par le meurtre, jusqu'au jour où ils n'ont plus à se disputer que les lambeaux d'un empire disjoint.

Cette décadence, elle dure trois siècles, sous des maîtres qui ne sont parfois que des fous sanguinaires ou de vaniteux histrions se déifiant dans leurs vices ; mais tandis que s'accomplit cette décomposition croissante d'une société, une autre lumière se lève à l'horizon. Tandis que les mœurs romaines se corrompent et que les doctrines anciennes s'altèrent ou s'obscurcissent, des mœurs plus pures se forment, des idées inattendues se répandent déjà sous une influence mystérieuse. Dans un coin de la Judée est née une religion encore inconnue qui ne ressemble à aucun des cultes honorés ou accueillis dans l'empire. Les chrétiens, puisque tel est le nom des disciples de la religion naissante, les chrétiens qui n'ont pour eux ni les richesses, ni les dignités, ni l'appui des pouvoirs, ni la popularité, ne tardent pas néanmoins à se multiplier; ils commencent à pénétrer jusque dans la Rome de Néron et à devenir ou un objet de surprise ou un objet de haine.

Vainement ils ont à subir les persécutions dont Néron donne le signal après l'incendie de Rome et qui doivent se renouveler de règne en règne : ils triomphent par les supplices et les martyres, fécondant de leur sang la foi qui porte aux hommes le rajeunissement moral. De proche en proche ils se répandent dans toutes les parties de l'empire, dans toutes les classes, parmi les barbares comme parmi les Romains les plus raffinés. Ils conquièrent à leur tour le monde, et bientôt il se trouve que cette unité créée par la puissance romaine passe en héritage à la doctrine nouvelle, à cette civilisation chrétienne, assez large pour s'étendre à tous les peuples, pour s'adapter à tous les génies, assez vivace pour durer dix-huit siècles.

La décomposition de la société païenne de Rome, l'ascension du christianisme à l'horizon du monde, c'est le double tableau que M. de Champagny a voulu tracer, et à parler franchement on pourrait dire sans doute qu'il ne peint en traits si vifs les misères, les corruptions de la décadence impériale que pour mieux faire ressortir les grandeurs chrétiennes. S'il n'était impitoyable que pour un Tibère, un Néron, un Commode, pour les dépravations d'un paganisme effréné, rien de mieux. Je ne sais s'il est assez indulgent ou assez juste pour d'autres personnages anciens, même pour des empereurs comme Antonin ou Marc-Aurèle, s'il ne force pas un peu la couleur de ses peintures, s'il voit toujours cette antiquité romaine telle qu'elle a été. Il n'aurait pas voulu, je pense bien, être trop impartial, trop modéré. Il écrivait l'histoire en chrétien militant, il ne le cachait pas, et M. de Sacy, cet esprit si fin, si religieux lui-même, pouvait lui dire en lui donnant

la bienvenue parmi vous : « Vous aussi, Monsieur, permettez-moi de vous le dire en face, vous êtes un homme de parti. Vos œuvres portent toutes l'empreinte profonde du parti dont vous êtes. Vous êtes chrétien toujours, partout, avant tout... » Votre digne confrère l'entendait bien ainsi ; il restait l'homme de son culte, en déroulant les annales romaines, comme il était chrétien dans ses opinions, dans ses jugements sur les affaires morales, philosophiques, politiques de son temps. Il ne séparait pas dans sa pensée ce que dix-huit siècles ont confondu, la loi religieuse qui, un jour, a transformé le monde et la marche incessante des sociétés humaines.

Votre confrère, j'en conviens, trouvait à redire à beaucoup de philosophies et de systèmes qui promulguent des fantaisies ou de vieilles banalités d'irréligion comme des vérités et qui, en croyant émanciper la raison, n'émancipent que les passions. Non certes, il n'était pas de ceux qui croient avoir découvert tout à coup qu'un jour, il y a dix-huit cents ans, sous Tibère, la civilisation s'est arrêtée en butant contre une croix et a depuis déplorablement dévié, que d'innombrables générations ont erré en s'instruisant dans le sermon sur la montagne, et que l'univers les attendait, eux les réformateurs, pour redresser enfin la marche de l'humanité égarée et abusée. Il ne croyait pas cela ! Il n'était pas de ceux qui se figurent que le progrès consiste à retourner en arrière, au delà de la croix, à débarrasser les hommes de la doctrine qui les a relevés, ennoblis, pour revenir à un paganisme mal déguisé, et qui commencent par bannir Dieu de leur évangile, les emblèmes religieux des écoles, des prétoires, même des asiles de la

mort. Il ne croyait pas encore cela! Il restait convaincu, avec les plus illustres esprits de tous les temps, que cette doctrine descendue de la croix avait renouvelé la terre, qu'elle avait pénétré dans les mœurs, dans les pensées, dans les lois, dans les institutions, et que, de ce travail auquel ont concouru tant de peuples, tant de générations, est sortie en définitive cette belle œuvre qui s'appelle la civilisation européenne. Ceci, il le croyait pour l'avoir lu dans l'histoire, pour avoir suivi en quelque sorte à la trace cette influence chrétienne qu'il avait vue naître dans la décadence romaine. C'était la conviction réfléchie d'un esprit éclairé par l'étude; c'était aussi la foi profonde d'une âme religieuse, et cette foi n'avait pour lui rien d'abstrait ou de simplement idéal, elle était toute pratique, elle passait dans sa vie, dans ses actions de chaque jour, comme dans ses opinions.

Le sentiment religieux qui animait M. de Champagny, qui l'inspirait dans ses écrits, n'avait rien de vulgaire. Il occupait avec les lettres la plus grande partie de la vie de votre confrère; il se traduisait sous la double forme d'une piété sévère et d'une bienfaisance aussi active que discrète. M. de Champagny n'avait pas la piété bruyante, je dirai presque offensante de ceux qui ont toujours l'air de faire leurs dévotions en public; il avait la piété simple, droite des humbles, des cœurs sincères qui conforment leurs actes à leur foi sans ostentation, sans affectation. Il pratiquait scrupuleusement parce qu'il croyait profondément, et si on le savait, ce n'est pas qu'il en parlât jamais, c'est parce qu'on pouvait le voir tous les jours se rendre à son église, aller se confondre dans la foule ou s'agenouiller sur

une dalle cherchant dans la prière un apaisement à ses peines. Il agissait en chrétien qui ne faisait ni mystère ni étalage de ses croyances, qui pensait de plus que, sans livrer les doctrines, il faut toujours montrer « du respect et de la douceur envers les hommes », que la religion ne gagne rien à la « dureté des paroles ».

Cette piété s'alliait chez M. de Champagny à un sentiment généreux de toutes les misères humaines, elle était la source d'une bienfaisance qui ne se lassait pas. Votre confrère était bienfaisant comme il était pieux, sans éclat, sans effort. Il ne donnait pas comme un riche distribuant des secours d'une main distraite, un peu par vanité ou par habitude ; il se faisait une idée aussi élevée que délicate du devoir résumé dans ce beau mot de charité, qui ne veut pas dire seulement assistance matérielle ou officielle, qui signifie amour des malheureux ; il voyait dans les abandonnés et les misérables, dans tous les déshérités de la fortune des créatures humaines que sa foi lui disait de respecter, qui relevaient du maître commun. Il réalisait le mot d'un de vos plus illustres confrères : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu ! » M. de Champagny prêtait tant qu'il pouvait à Dieu! Chaque jour régulièrement il remettait à un pauvre une petite somme, et le dimanche il augmentait la somme. S'il était empêché, il se faisait discrètement suppléer. C'était invariable. Qu'il fût à Paris, qu'il fût l'été dans cette maison de campagne de Trois-Moulins qu'il possédait auprès de Melun, où il a voulu être enseveli auprès de son fils, il n'oubliait jamais son service envers les pauvres. Toute sa vie, partout où il avait résidé, il avait été de toutes les associations charitables, de toutes

les œuvres de bienfaisance. Il donnait à ces associations son dévouement avec ses secours, et son dernier acte public était une allocution prononcée quelques semaines avant sa mort à l'assemblée annuelle de l'œuvre touchante de l'hospitalité de nuit. Cet homme de bien passait sa vie à chercher des occasions de charité.

Quand M. de Champagny n'était pas à ces œuvres qui attiraient et occupaient son dévouement, il était au milieu de vous, Messieurs. Vous aviez satisfait la seule ambition mondaine qu'il pût éprouver en lui accordant un honneur que l'historien des Césars avait mérité. Il trouvait ici le goût des choses élevées de l'esprit, l'aménité des rapports, la liberté entre intelligences qui se respectent; il vous portait son savoir, sa droiture, la distinction d'un homme bien né. Vous le connaissiez, vous n'aviez pas tardé à lui confier la mission qui pouvait le mieux le tenter; depuis plusieurs années vous l'aviez chargé de préparer vos décisions sur les prix de vertu. On ne pouvait certes choisir un juge d'instruction plus compétent en fait de vertu. Votre confrère remplissait cette mission délicate avec de généreux scrupules qui étaient pour vous une garantie. Il se plaisait d'ailleurs, vous le savez, à remplir tous ses devoirs académiques, assistant assidûment à vos séances, prenant part à vos travaux, à vos débats intérieurs. Il n'a jamais fait, je le crois, beaucoup de bruit. Il y a cependant deux circonstances où il a montré ce qu'il valait, où tout semblait se réunir pour relever son rôle par le piquant des contrastes et l'imprévu des situations.

La première de ces circonstances, c'est la réception même de M. de Champagny que l'Académie avait donné

pour successeur à M. Berryer. La fortune académique a de ces combinaisons! L'homme de recueillement et de méditation, qui était la modestie, la timidité même, avait à vous entretenir de celui qui, pendant un demi-siècle, a été le héros de la parole dans les assemblées et dans les prétoires, de ce fascinateur puissant et attachant, chez qui tout était éloquence, la voix, le geste, l'attitude, la physionomie, le cœur, l'imagination; il avait à vous rappeler, à vous laisser au moins entrevoir cette époque de splendeurs oratoires qu'on n'oubliera pas, où régnaient, et un Berryer, et un Guizot à la grave et forte parole, et un Montalembert à l'accent vibrant et impétueux, et celui dont je crois voir encore l'image dans l'ami fidèle de toutes les heures, celui que des évènements douloureux autant que mémorables devaient appeler au soir de sa vie à délivrer, à pacifier et à gouverner la France. Pour un homme de retraite et d'étude, étranger aux agitations du temps, c'était une difficulté d'avoir à faire revivre ces luttes d'autrefois, et c'était, dans tous les cas, pour lui une nouveauté. M. de Champagny se montrait digne de sa tâche, en vous rendant d'un trait juste et ému son grand prédécesseur.

Une autre circonstance d'un ordre différent lui était aussi une épreuve sérieuse. M. Littré avait été élu par vous, et celui qui devait le recevoir était M. l'abbé Gratry, « prêtre intelligent et doux », fils de cet Oratoire renaissant qui a retrouvé naguère parmi vous un digne et éloquent représentant. M. l'abbé Gratry était mort, et M. de Champagny se trouvait chargé de recevoir M. Littré. Quel contraste entre ces deux hommes! D'un côté le penseur stoïque, le philosophe sévère cherchant uniquement dans

la science des choses terrestres, dans les faits sensibles le secret de l'univers, dépouillant inexorablement le monde de l'idée de l'infini et d'une cause suprême, de toutes les poésies du mystère et de la foi ; de l'autre côté, le chrétien pieux attaché de cœur et d'âme à son dogme, inébranlable dans ses croyances, tout plein d'un religieux spiritualisme. Ces deux hommes, placés aux deux extrémités du monde moral, se ressemblaient cependant en un point, ils avaient la même intégrité de conscience, la même sincérité, ils étaient faits pour se respecter. Il y avait comme un drame dans cette rencontre! M. de Champagny se faisait un devoir de concilier l'indépendance de sa foi avec le respect qu'il devait à M. Littré, et cherchant ce qui les rapprochait plus que ce qui pouvait les diviser, il lui disait d'un accent généreux : « Ce n'est pas seulement ici un académicien qui répond à un académicien, c'est une âme sincère qui parle à une âme sincère; elle a besoin de s'expliquer, et elle est sûre qu'elle n'offense pas. » Il n'offensait pas M. Littré par ses explications, il lui témoignait l'estime que vous lui portiez tous. C'est le propre de votre institution de rapprocher les hommes par « la bienveillance des sentiments et la politesse des habitudes », de créer un de ces commerces élevés dont M. de Champagny goûtait vivement le charme, en y mettant lui-même son urbanité et sa loyauté.

Oui, Messieurs, votre confrère aimait l'Académie, comment dirai-je? pour les vivants qui l'honorent, pour les satisfactions d'esprit et de bonne compagnie qu'il rencontrait au milieu de vous; il l'aimait aussi, je dirai pour les morts, pour tout ce qui lui parlait du passé,

pour la longue tradition que vous représentez. Il voyait ici, au milieu des révolutions qui ont ébranlé le monde, une de ces institutions qui ne périssent pas parce qu'elles se renouvellent sans cesse, parce qu'elles sont comme la patrie continuée sous une de ses plus nobles formes. Il pouvait, par votre propre histoire, remonter le cours de l'histoire de la vieille France jusqu'à celui qui fut votre fondateur, qui, selon le mot de votre illustre doyen, « rechercha la gloire de l'esprit et se fit le chef des hommes de lettres » en même temps qu'il « étendait une de ses mains sur l'Europe et portait l'autre sur la France troublée, ... préparant ainsi l'ordre et la fécondité du grand siècle ». Et si le nom de Richelieu revient ici, ce n'est pas seulement par un vieil usage, c'est qu'il y a des instants où une nation éprouvée sent plus vivement le besoin d'attacher ses regards sur l'image de ses grands serviteurs.

Je me souviens d'avoir pu un jour voir de près, toucher avec une indicible émotion ce qui reste de la tête de Richelieu, le masque énergique et fin qui a eu autrefois la vie, sous lequel ont germé de si puissants desseins. Ce grand débris humain, perdu dans les révolutions, puis retrouvé, est déposé ailleurs; vous avez ici du moins une part de la pensée du glorieux ministre, vous êtes une de ses œuvres. Il vous sied à vous, Messieurs, et vous n'êtes pas disposés à abdiquer cette mission, il vous sied de garder plus que jamais la mémoire et l'honneur de celui qui a tant contribué à faire la France, quand l'infatuation des partis prodigue les apothéoses à tant d'autres qui la défont.

RÉPONSE

DE

M. MÉZIÈRES

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. DE MAZADE-PERCIN.

Monsieur,

Lorsque vous traciez tout à l'heure un portrait si vivant de la famille de Champagny, à la fin du siècle dernier, ne retrouviez-vous pas, parmi les ancêtres de notre regretté confrère, quelques figures que vous connaissez depuis votre enfance? N'appartenez-vous pas, vous aussi, à cette vieille noblesse de province, noblesse de robe et noblesse d'épée, plus riche d'honneur que d'argent, étrangère et indifférente aux intrigues de cour, accoutumée en général à ne recevoir du roi d'autre faveur que la permission de se ruiner ou de se faire tuer pour lui? Du haut de leurs cadres

ternis par le temps, quelque chevalier de Saint-Louis, quelque aimable chanoinesse, quelque grand oncle poudré et voltairien ne vous souriaient-ils pas à votre entrée dans la vie? Ne vous conseillaient-ils pas, comme à M. de Champagny, de ne rien demander aux pouvoirs de ce monde? Vous leur devez sans doute, comme lui, ce sentiment d'indépendance qui vous a écarté de toutes les fonctions publiques. Vous non plus, vous n'avez voulu rien être, excepté académicien, pour le grand honneur et le grand profit de notre compagnie. Vous avez même mieux réussi que votre prédécesseur à sauver votre liberté. Car enfin, vous venez de nous le dire, M. de Champagny, si modeste et si inoffensif, n'a pu se défendre d'être un instant magistrat, et, par un piquant contraste, presque aussitôt accusé. M. de Champagny accusé de troubler la paix publique, voilà un de ces exemples qui doivent nous rendre indulgents pour notre temps. Ne nous plaignons pas trop des erreurs et des injustices contemporaines; il y en a eu dans tous les temps, sous tous les régimes.

Si quelqu'un a jamais professé des opinions rassurantes, c'est à coup sûr le confrère si estimé et si honoré auquel vous venez de rendre un juste hommage. M. le comte de Champagny portait noblement un nom historique; il retrouvait le souvenir de son père parmi ces officiers de marine qui illustraient, au XVIIIe siècle, les dernières années de la monarchie française; il le retrouvait encore dans la France renouvelée par la Révolution, aux États généraux, dans les conseils de Napoléon Ier, au Ministère de l'intérieur, au Ministère des affaires étrangères, à la Chambre des pairs de la Restauration.

Notre confrère avait l'esprit trop sérieux pour tirer vanité de ce qu'il devait à sa naissance. Les traditions de sa famille étaient pour lui moins un avantage qu'une obligation. Il se croyait tenu de faire honneur aux siens par le bon emploi de son temps, par la dignité de sa vie, par une application constante aux travaux les plus élevés, aux plus nobles devoirs. Lorsqu'il entra, il y a quatorze ans, dans notre compagnie, il invoquait comme son principal titre « le goût des lettres et l'amour persévérant de l'étude ». Il borna, en effet, son ambition à la connaissance approfondie d'une des grandes époques de l'histoire. Ni la politique ni la diplomatie, pour lesquelles son nom le désignait, ne l'attirèrent. Il aima mieux raconter des évènements anciens que prendre une part active aux évènements de son temps. Pour le repos et pour l'honneur de sa vie, il n'avait pas choisi la plus mauvaise part. Les lettres ne trompent jamais ceux qui les aiment; ce sont des compagnes fidèles, d'un commerce plus sûr et d'une humeur moins inégale que la politique. M. de Champagny leur a dû toutes les joies qu'il attendait d'elles, et, par surcroît, une récompense que sa modestie n'aurait jamais osé espérer : l'honneur de remplacer à l'Académie l'un des hommes qu'il aimait, qu'il admirait le plus, l'éloquent défenseur de la royauté et de la foi, l'illustre Berryer.

L'œuvre considérable qui occupa la plus grande part de sa vie, l'histoire de l'Empire romain, de César à Constantin, représente un immense travail. Et cependant ce n'est ni l'exactitude des recherches ni l'étendue des informations qui donnent leur véritable prix à cette longue série d'études. Le sentiment profond qui inspire l'auteur

nous communique quelque chose de l'émotion qu'il éprouve lui-même en racontant les faits. Il obéit à un besoin impérieux de son cœur lorsqu'il recherche avec amour, sous les dehors brillants de la civilisation romaine, sous le faste voluptueux et cruel de l'empire, les commencements obscurs du christianisme.

Il s'occupe des païens par devoir, pour remplir l'office d'un historien exact et consciencieux, pour ne rien négliger de son sujet. Mais il ne trouve un accent personnel qu'en descendant dans les catacombes, en visitant dans leurs sanctuaires primitifs les humbles ouvriers qui préparent la régénération du genre humain. Il parle d'eux comme un petit-fils parle de ses ancêtres, avec recueillement, avec piété; ce sont les aînés de la grande famille chrétienne à laquelle il est fier d'appartenir. Il est uni à eux par l'étroite solidarité de la foi. Il souffre de leurs douleurs; il savoure avec eux la lente agonie du martyre ; il se sent capable d'affronter comme eux la dent des bêtes féroces. Il se voit en imagination dans le cirque priant pour ses bourreaux, pendant que les lions rugissent et que la foule bat des mains.

Si M. le comte de Champagny avait vécu dans un temps de persécution, il aurait confessé sa foi à travers tous les périls. Ne pouvant souffrir pour elle, il éprouvait du moins le besoin de la confesser en toute circonstance, dans les petites comme dans les grandes occasions. Nous avons été plus d'une fois témoins de la vivacité touchante de ses sentiments chrétiens. Lorsque, par hasard, le rédacteur de notre Dictionnaire historique, fût-ce même le religieux M. de Sacy, citait une phrase un peu libre sur une ques-

tion religieuse, notre vénéré confrère se sentait en quelque sorte personnellement atteint. Cet homme, ordinairement si doux, prenait la parole avec véhémence pour témoigner sa réprobation. Il ne pouvait lire non plus quelques paroles suspectes dans un des livres qui sont présentés à nos concours sans protester avec énergie, de toute la force de ses convictions.

Mais la loi que le christianisme apporte au monde est une loi d'amour; il a conquis les âmes par la charité. M. le comte de Champagny avait trop bien raconté les bienfaits de la primitive Église, il avait trop bien montré comment l'Évangile adoucit les mœurs romaines, il était d'ailleurs trop pénétré de l'esprit chrétien pour que la bonté ne fût pas le trait dominant de son caractère. Tous ceux qui l'ont connu lui rendront le même témoignage. Sa charité était exquise; il aimait à donner; sa grande joie était de faire des heureux. Il est un des hommes de notre temps qui, sans tapage, sans ostentation, discrètement, simplement, ont fait le plus de bien.

Son dernier acte académique a été encore une bonne action. C'est lui qui, l'année dernière, quelques jours avant sa mort, nous lisait le rapport sur les prix de vertu. Il se réjouissait de la riche moisson de l'année ; il parlait avec une émotion pénétrante de tant de sacrifices volontaires et obscurs, de tant de dévouements héroïques qui continuent, sur cette terre de France, la noble tradition de la charité.

Quand on a si bien vécu, on peut mourir en paix. Notre cher et regretté confrère a été assailli, à ses derniers moments, par de violentes douleurs physiques, mais son

âme est restée calme. Il ne s'effrayait pas d'entrer dans l'éternité ; il y entrait avec une conscience pure, avec une foi profonde, avec une confiance inaltérable dans la bonté divine. Il croyait non pas finir, mais commencer une vie nouvelle éclairée d'immortelles espérances. Cette douceur d'une fin chrétienne, M. de Champagny l'avait exprimée plus d'une fois avant de la ressentir, il en avait eu la vision dans ses peintures de l'Église primitive. Chez lui, le travail de la pensée aboutissait ainsi naturellement à un acte de foi ; l'écrivain se subordonnait de lui-même au chrétien, sans calcul comme sans efforts, par une sorte d'inspiration qui venait du plus profond de l'âme.

Si l'on voulait caractériser son œuvre littéraire, on y remarquerait une parfaite unité. Dominé par une pensée unique, votre prédécesseur s'est consacré à un sujet unique. Il n'a pris la plume que sous le coup d'une émotion pieuse, pour suivre dans l'histoire les traces glorieuses du christianisme. L'activité de votre esprit se porte, au contraire, depuis quarante ans, sur les sujets les plus divers. Tantôt ce sont les grands noms et les grands évènements de l'histoire étrangère qui vous attirent ; tantôt c'est la France qui vous retient. Vous l'admirez dans ses jours de gloire, vous la consolez dans ses jours d'épreuve. Vous connaissez l'histoire de la Pologne aussi bien que celle de l'Espagne ou de l'Italie. Les contrastes mêmes ne vous effraient point; dans les études biographiques auxquelles se complaît surtout votre talent, dans la série de portraits que vous tracez d'une main si exercée, vous passez sans embarras de Mme Roland à Marie-Antoinette, de Montalembert à Guizot, de Lacordaire à Michelet.

Il ne serait cependant pas impossible de ramener la diversité de vos travaux à une inspiration unique, à une tendance persistante de votre esprit. Un goût irrésistible vous porte vers les questions historiques et politiques ; quoique très attentif aux qualités du style, à la pureté et à l'élégance du langage, vous n'éprouvez presque jamais la tentation d'étudier une œuvre ou une vie purement littéraire ; votre critique si ferme et si mesurée s'attaque rarement à la poésie, au théâtre, au roman, aux ouvrages d'imagination ; elle ne se trouve à l'aise que sur le terrain solide des faits. Comme M. Buloz vous connaissait bien, avec quelle sûreté de jugement il devinait votre véritable vocation lorsqu'il vous confiait la chronique politique de la *Revue des Deux-Mondes*, où vous ne cessez, depuis quinze ans, de justifier son choix ! Vos travaux antérieurs l'avaient éclairé ; en tacticien consommé, après vous avoir vu au feu, il vous désignait pour un poste de combat.

Nous voici donc entraînés à votre suite sur la mer orageuse de l'histoire et de la politique contemporaines ; je ne la cherchais pas, je suis obligé par devoir de vous y suivre. Si on me le reprochait, je répondrais que je n'avais que ce moyen de vous rencontrer. Éviter la politique en vous répondant serait aussi malséant que de ne point parler de théâtre à un auteur dramatique, de roman à un romancier. Votre modération bien connue rendra, du reste, ma tâche moins périlleuse.

Partout, en effet, où vous porte votre infatigable curiosité, vous jugez les hommes et les choses avec le désintéressement d'un esprit indépendant, avec l'accent d'un libéralisme sincère. Aussi bien vous êtes-vous formé

de bonne heure à l'école la plus libérale de ce siècle ; vous avez vécu par la pensée avec M. de Serre, avec Cavour, avec Lamartine, avec M. Thiers.

La leçon principale que vous ont donnée ces grands esprits, c'est de vous attacher aux institutions libres, comme à la seule forme de gouvernement que puissent supporter les sociétés modernes. Vous avez vu plus d'une éclipse du régime parlementaire, vous avez assisté au repentir de plus d'un libéral converti à la doctrine du pouvoir absolu. Votre foi n'a pas faibli. L'idéal de votre jeunesse reste encore celui de votre âge mûr. Ni les victoires de la force, ni l'emportement des passions populaires ne vous ont pour complice. Vous ne donnez raison aux vainqueurs que si les vainqueurs commencent par mettre la raison de leur côté. Vous ne craignez pas d'être compté parmi les vaincus si le droit est vaincu avec vous. Préférer la défaite aux capitulations de conscience, les sacrifices de fortune aux sacrifices d'opinion, voilà le véritable signe de la probité politique. Aussi votre nom est-il entouré d'un légitime respect. Que de causes justes vous avez déjà défendues, que de fois vous avez rappelé à la modération, au bon sens, à l'équité, les victorieux enivrés de leurs succès ! Peut-être même tenez-vous un peu trop à rester du parti des vaincus. On dirait que vous avez peur de paraître indulgent pour les représentants du pouvoir. On ne vous reprochera jamais à leur égard aucune complaisance. Ne pourrait-on vous reprocher quelque sévérité ?

Oui, Monsieur, du haut de cette tribune de la *Revue des Deux-Mondes* où, deux fois par mois, vous parlez non seu-

lement à la France et à l'Europe, mais aux parties les plus lointaines du monde civilisé, vous êtes quelquefois sévère pour les gouvernements. C'est votre droit, je n'y contredis pas, et je vous avoue même tout bas que je pense souvent comme vous. Mais ne vous arrive-t-il pas quelquefois de vous reporter en arrière et de comparer l'admirable liberté dont vous jouissez aux précautions que la dureté des temps imposait à vos prédécesseurs ? Songez-vous à ce qu'il fallait de souplesse à un Forcade, à un Prévost-Paradol, pour faire entrevoir quelques vérités courageuses sous la prudence calculée du langage ? Les plus grandes hardiesses se bornaient alors à des sous-entendus ingénieux, à des allusions discrètes qui vous paraîtraient aujourd'hui bien timides. Vous avez le champ plus libre, Monsieur, votre critique n'a de limites que votre bon goût et la délicatesse naturelle de votre esprit. J'aimerais à vous entendre dire de la République ce que M. de Rémusat disait de la Restauration : « Je n'ai jamais eu un grand fonds d'aigreur contre elle ; je lui savais gré en quelque sorte de m'avoir donné les armes dont je me servais pour la combattre. » Ne serait-il pas équitable de rendre cette justice à notre temps ? Il a de grands défauts, mais il permet qu'on les lui reproche et, s'il ne s'en corrige pas, ce ne sera pas faute d'avoir été averti par une presse indépendante.

La liberté console de bien des choses ; il n'y a qu'une douleur qu'elle ne puisse consoler, c'est celle dont souffrait le comte de Cavour, lorsqu'il voyait sa patrie occupée par l'étranger. Nous traitions autrefois ces questions avec un complet détachement de nous-mêmes, comme si de

semblables malheurs ne pouvaient nous atteindre. Nous entrions dans les douleurs des autres, sans soupçonner que nous pouvions les éprouver à notre tour. Aujourd'hui c'est notre propre histoire qui nous émeut à travers l'histoire de l'Italie. Nous connaissons, nous aussi, la longue obsession du patriotisme que vous suivez d'année en année dans l'âme énergique de Cavour. Quel enseignement que la vie de ce grand citoyen et dans quel noble langage vous nous la racontez !

Après la sanglante bataille de Novare, le Piémont paraissait réduit à l'impuissance, l'Italie plus que jamais livrée à la domination étrangère ; mais dans ce désastre il restait aux Italiens deux hommes, un roi et un ministre. C'est l'union de ces deux intelligences et de ces deux volontés qui ont fait la patrie italienne. Avec le temps, les difficultés se multipliaient ; le ministère rencontrait sur sa route une opposition de droite qui l'accusait d'être trop libéral, une opposition de gauche qui lui reprochait de ne point partager les passions révolutionnaires ; le Trésor était vide ; l'Autriche restait menaçante ; les monarchies du continent voyaient avec défiance et les gouvernements de la Péninsule avec inquiétude le petit État qui, seul en Italie, prétendait conserver des institutions libres. Mais le génie politique est fait de patience. Tenace et habile, poursuivant la même idée à travers tous les détours, nouant des relations commerciales, cherchant des alliances sous le couvert des intérêts, hardi ou modeste suivant les occasions, ne gâtant jamais les affaires par une susceptibilité exagérée, comprenant la nécessité des sacrifices d'amour-propre et des concessions person-

nelles, le comte de Cavour mettait en pratique la recommandation que lui avait faite M. Thiers : « Ayez patience ; si, après vous avoir fait manger des couleuvres à déjeuner, on vous en sert encore à dîner, ne vous dégoûtez pas. »

Il ne se dégoûtait pas. Après avoir montré la souplesse de son caractère, il guettait le moment de montrer sa force ; il attendait son heure, et il la trouvait lorsque, soutenu par la confiance du roi, malgré les appréhensions de ses collègues, de la Chambre et du pays, il envoyait un corps de troupes piémontaises rejoindre en Crimée les armées de la France et de l'Angleterre. Ce jour-là le Piémont sortait de son isolement et de son rôle de petit État, il prenait place à côté des grandes puissances et il introduisait avec lui dans les conseils de l'Europe la question de l'indépendance italienne. C'était la revanche de Novare ; comme le disait un diplomate prussien : « C'était un premier coup de pistolet tiré à l'oreille de l'Autriche. »

Cette influence d'un homme sur une nation, cette dictature morale s'exerçait dans un pays de libre discussion, sans être imposée à personne, sans autres moyens de défense contre tous les genres d'opposition que la séduction d'un esprit toujours présent et l'autorité d'une éloquence infatigable. Cavour n'eût pas consenti à gouverner dans d'autres conditions ; il entendait n'exercer le pouvoir que sous le contrôle des Chambres, avec toutes les difficultés et toutes les responsabilités du régime parlementaire. Comme on lui faisait observer un jour qu'une mesure proposée par son ministère lui coûterait moins d'efforts sous un gouvernement absolu, il répondait vivement et noblement :

« Vous oubliez que, sous un gouvernement absolu, je n'aurais pas voulu être ministre et que je n'aurais pu le devenir. Je suis ce que je suis, parce que j'ai la chance d'être un ministre constitutionnel. Le gouvernement parlementaire a ses inconvénients, comme les autres gouvernements, et avec ses inconvénients il vaut mieux que tous les autres. Je puis m'impatienter de certaines oppositions, les repousser avec vivacité, et puis, en y réfléchissant, je me félicite de ces oppositions, parce qu'elles m'obligent à mieux expliquer mes idées, à redoubler d'efforts pour convaincre l'opinion générale. Un ministre absolu ordonne ; un ministre constitutionnel a besoin pour être obéi de persuader, et je veux persuader que j'ai raison. Croyez-moi, la plus mauvaise des Chambres est encore préférable à la plus brillante des antichambres. »

Un jour vint où Cavour obtint pour son pays une alliance décisive. Cette histoire date d'hier, et cependant elle paraît déjà vieille, tant a grandi le modeste client de la France de 1859. Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans le robuste royaume d'Italie la plante fragile qui s'appelait alors le royaume de Piémont ? N'insistons pas. Les peuples ont leur fierté, comme les particuliers ; ils n'aiment pas qu'on leur rappelle la modestie de leur origine, encore moins ce qu'on a pu faire pour eux. Vous l'avez compris, Monsieur, vous parlez d'amitié et non de reconnaissance. Nous n'avons pas besoin de nous vanter nous-mêmes, de réclamer en quelque sorte le prix de nos services. Magenta et Solférino parlent assez haut ; voilà le souvenir qui reste impérissable entre la France et l'Italie, le gage d'une solidarité qui n'est pas à l'abri des vicissitudes humaines,

qui peut être troublée par quelques orages, comme toutes les amitiés, mais qu'aucune des deux nations ne pourrait détruire la première sans éprouver un sentiment douloureux et comme l'impression d'un fratricide.

Des ouvrages tels que le vôtre, Monsieur, d'un accent si cordial, d'une inspiration si élevée, ne peuvent que resserrer les liens de deux peuples amis. Vous venez ainsi au secours de notre diplomatie ; vous faites plus qu'une belle œuvre, vous faites une bonne action, une action patriotique. Une Italienne distinguée répondait récemment à votre pensée. Après avoir visité le champ de bataille de Solférino, après s'être agenouillée, comme le font chaque année un si grand nombre de ses compatriotes, dans l'ossuaire où dorment les restes de nos soldats, après avoir tourné d'une main pieuse les pages de l'album où sont conservés les portraits et les biographies des officiers français morts pour l'Italie, elle éclatait en sanglots, en transports de sympathie pour la France, et, en m'envoyant le manuscrit de ses impressions, elle me priait de le remettre à l'historien de Cavour. Elle me pardonnera de vous offrir aujourd'hui publiquement cet hommage de l'Italie à la France.

L'histoire du comte de Cavour nous montre comment se fait une nation ; vos récits de la guerre de France nous rappellent par quelle série d'épreuves notre pays a passé avant de subir la destruction de son unité séculaire. Lugubre défilé d'illusions évanouies, d'espérances toujours renaissantes et toujours trompées, d'efforts impuissants, de batailles perdues, de capitulations désespérées, De temps en temps, quelque beau souvenir de dévouement

ou d'héroïsme repose l'esprit accablé sous le poids de la succession de tant de malheurs. Dans cette tragédie de la réalité, il y a des haltes et des temps d'arrêt, comme dans les fictions tragiques d'un Eschyle ou d'un Sophocle. Ici c'est l'armée de Metz un instant victorieuse dans une des plus sanglantes batailles de ce siècle et montrant chaque fois qu'elle rencontre l'ennemi ce qu'elle aurait pu faire si elle avait été commandée par un chef plus digne d'elle. Là, c'est la population parisienne supportant sans se plaindre la faim, le froid, les maladies, offrant au gouvernement près de cent mille vies humaines pour prolonger de quelques jours la défense nationale. Puis c'est le rayon de gloire que jettent sur nos armes la victoire de Coulmiers, les journées de Villersexel et de Bapaume, les belles manœuvres de la deuxième armée de la Loire et de l'armée du Nord.

Dans les derniers jours, quelques hommes restent encore et résistent jusqu'à la fin sans désespérer du salut de la patrie. Vous avez tracé le portrait de chacun d'eux. Il serait peu convenable de parler ici des vivants ; mais deux des plus glorieux sont morts. Vous me permettrez de m'arrêter avec vous devant ces deux figures devenues historiques. L'un avait des défauts pour lesquels il vous serait difficile d'être indulgent ; il appartenait à cette démocratie ardente dont l'agitation déconcerte un peu vos idées pondérées de conservateur libéral. Vous ne pouvez néanmoins méconnaître l'activité de son esprit, la séduction qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, l'ardeur patriotique dont il animait les populations et l'ébranlement qu'il communiquait à toutes les

parties du territoire. Avant qu'il fût arrivé à Tours, les grandes villes s'agitaient dans une impuissance fébrile, le reste de la province attendait les évènements avec résignation, dans une sorte d'abattement mélancolique. Dès qu'il parut, il enflamma tout le monde du feu de sa parole, il releva les courages, il excita les dévouements.

Qu'il y ait eu dans une série d'entreprises aussi rapides et aussi multipliées bien des maladresses et des incohérences, est-ce une raison pour ne pas rendre hommage à l'indomptable vitalité de ce patriotisme ? L'énergie et la durée de la résistance ne sauvaient-elles pas du moins ce qui nous reste encore aujourd'hui du patrimoine national, l'honneur d'un grand peuple ? L'instinct généreux de la démocratie ne s'y méprenait pas. Les funérailles auxquelles nous avons assisté, l'émotion générale du pays, l'empressement des populations, les couronnes apportées, sur cette tombe ouverte trop tôt, de tous les points de la France, et plus particulièrement de l'Alsace-Lorraine, s'adressaient moins au politique qu'au représentant de la défense nationale. A une heure tragique de notre histoire, il était passé dans l'âme de Gambetta quelque chose de l'âme même de la patrie ; il en avait personnifié un instant les efforts et les espérances. C'était là le secret de sa popularité, de l'ascendant qu'il exerçait sur des générations encore toutes pénétrées de regrets patriotiques.

A peine avions-nous perdu une de nos espérances qu'une autre douleur fondait sur nous. Après le puissant orateur, le soldat de la défense nationale disparaissait à son tour.

Pour parler dignement du commandant en chef de la

deuxième armée de la Loire, il faudrait emprunter la plume de celui de nos confrères qui commandait si vaillamment l'armée d'Afrique au moment où commençait la renommée militaire du jeune Chanzy. L'historien du grand Condé et du maréchal de Guébriant saurait trouver les traits nécessaires pour peindre dans toute sa beauté cette mâle physionomie.

Le 1er décembre 1870, des colonnes d'attaque vigoureusement conduites enlevaient à l'ennemi plusieurs villages aux environs de Pithiviers, et le lendemain recommençaient le combat avec la même vigueur. C'était un nouveau général qui se révélait. Il arrivait d'Afrique pour prendre successivement, en quelques jours, le commandement d'une division, d'un corps d'armée et bientôt d'une armée entière. La rapidité de cette fortune ne l'étonnait pas plus que la grandeur du péril ne l'intimidait. Son énergie croissait avec les difficultés. Après une première action brillante et heureuse, il se voyait séparé d'une partie de ses compagnons d'armes, forcé de battre en retraite et condammé à la redoutable tâche de composer, sous le feu d'un adversaire victorieux, une nouvelle armée avec les débris de plusieurs corps désorganisés.

Les évènements ne lui laissaient que quatre jours de répit, et en quatre jours il avait fait face à tout. Lorsque les Allemands, définitivement maîtres d'Orléans, croyaient toute résistance brisée au centre de la France, ils se heurtaient tout à coup aux fortes positions occupées par Chanzy. Attaqué tous les jours, ce commandant en chef d'une armée improvisée opposait tous les jours une résistance opiniâtre. Quoiqu'il n'eût sous la main que de jeunes

soldats et des cadres insuffisants, il les formait en les entraînant sur le champ de bataille, il les menait hardiment au feu contre de vieilles troupes aguerries par de longs combats et par l'habitude de la victoire. Il défendait ainsi le terrain pied à pied, en infligeant à l'ennemi des pertes cruelles. Lorsque l'épuisement de ses divisions et le nombre croissant de ses adversaires l'obligeaient à se replier, il se retirait à temps dans une direction choisie par lui, où il s'était ménagé d'avance une ligne de retraite assurée.

La ténacité de Chanzy étonnait et déconcertait les vainqueurs ; on espérait toujours le saisir, l'envelopper dans un de ces mouvements tournants qui avaient si bien réussi au commencement de la guerre, détruire son armée d'un seul coup, comme on avait détruit l'armée de Sedan. Mais il pénétrait le secret de la stratégie allemande, il se dérobait aux étreintes dangereuses, et, jusqu'à la signature de la paix, il conservait une armée à la France. Au prix de quelles fatigues et de quels sacrifices ! ceux-là seuls pourraient le dire qui ont suivi pas à pas, dans leurs douloureuses étapes, ces régiments de la dernière heure, de Josnes à Vendôme, de Vendôme sur les routes défoncées du Perche et du Maine. Trois lignes de retraite avaient été défendues l'une après l'autre : la Loire, le Loir, la Sarthe ; on se retranchait encore sur la Mayenne.

Mais que d'hommes on avait perdus en chemin, dans la boue, dans la neige, pendant les nuits glaciales de décembre et de janvier ! La durée d'une telle épreuve était au-dessus des forces d'une troupe sans expérience, qui rencontrait à ses débuts les plus cruelles extrémités de la

guerre, sans y avoir été préparée par une éducation militaire, par le sentiment d'une longue solidarité, par l'habitude de l'obéissance et le respect de la discipline, qui font la force des vieux soldats. Des bataillons entiers fondaient en quelques jours sous les yeux des chefs impuissants; la lassitude, le découragement, les maladies éclaircissaient les rangs d'heure en heure.

Le lendemain, cependant, une volonté énergique ramenait au feu les débris des régiments dispersés et obtenait encore d'eux de vigoureux efforts. Que n'eût-elle pas obtenu de troupes plus aguerries? La fatalité de cette guerre nous envoyait des généraux lorsque nos meilleures armées étaient prisonnières et qu'il ne restait plus, pour nous défendre, que des soldats improvisés. Si les hommes manquèrent quelquefois à Chanzy, lui, du moins, ne leur manqua jamais. La France mesure la reconnaissance qu'elle lui doit, non à des victoires qu'il ne dépendait pas de lui de remporter, mais à l'énergie d'une résistance dont il était l'âme. Sans lui, sans ses lieutenants intrépides, la deuxième armée de la Loire se fût dissipée à la première défaite. Il la sauva d'elle-même et il illustra de glorieux souvenirs sa douloureuse histoire.

Il nous inspirait la confiance dont il ne cessa d'être animé jusqu'à son dernier jour. Qui de nous ne s'est senti frappé en apprenant sa mort? La douleur publique ne s'est point exhalée en paroles bruyantes; nous n'avons point profané cette noble mémoire par un étalage de déclamations emphatiques. Mais au fond du cœur de tous ceux qui aiment leur pays s'est ouverte une blessure qui saigne encore. La France portera longtemps, dans le

recueillement qui sied aux grandes douleurs, le deuil d'un de ses plus généreux enfants, d'un de ceux qui, au milieu de nos désastres, sont restés le plus fidèles à la tradition de nos vertus militaires en nous donnant le grand exemple de ne jamais désespérer de nous-mêmes.

L'illustre homme d'État auquel vous consacrez votre dernier ouvrage n'était pas non plus de ceux qui désespèrent. Je vous remercie, Monsieur, au nom de l'Académie, d'élever un monument à la mémoire de M. Thiers. Il nous a longtemps appartenu, nous en sommes fiers; mais il appartenait surtout à la France. Ce n'est pas seulement notre propre dette, c'est une dette nationale que vous acquittez en racontant une si belle vie. Les générations nouvelles vous devront de la mieux connaître. L'éclat des dernières années avait rejeté dans l'ombre des parties essentielles que vous remettez en lumière. Grâce à vous, nous embrassons maintenant dans son ensemble le mouvement de cette merveilleuse activité qui s'appropriait tous les sujets, qui touchait à toutes les questions pour les éclaircir, à tous les problèmes sociaux pour les résoudre par la raison.

Avant tout, M. Thiers avait le génie de l'action. « L'homme est né pour agir, » écrivait-il à ses débuts, lorsqu'il n'était encore qu'un avocat obscur du barreau d'Aix. Il se sentait dès lors si naturellement appelé à jouer un rôle actif parmi ses contemporains qu'il transformait la littérature elle-même en un instrument de combat. L'*Histoire de la Révolution*, sa première œuvre importante, dépassait les proportions d'un travail purement littéraire. L'historien prenait parti, avec la vivacité d'un combattant,

pour les principes sur lesquels repose la société moderne contre toute tentative de résurrection du passé. Sans dissimuler les erreurs, sans excuser les crimes, il faisait passer dans son livre l'esprit même de la Révolution, il retrouvait la trace des réformes heureuses, il dressait la liste des conquêtes définitives. C'était comme la révélation d'une histoire un peu oubliée, longtemps obscurcie par la gloire éclatante de l'épopée impériale. Ces souvenirs, évoqués si à propos, ne restaient pas à l'état de simples documents historiques. La main redoutable qui les recueillait les maniait comme une arme de guerre. L'œuvre littéraire continuait ainsi la lutte engagée au *Constitutionnel* et au *National,* lutte émouvante, où l'on finissait par jouer sa tête. Celui qui signait le premier la protestation des journalistes ne savait pas quelle serait l'issue de la bataille. Il savait seulement que sa vie en était l'enjeu.

On aime à se représenter M. Thiers dans tout l'éclat de sa brillante jeunesse, en cette année 1830, où il attirait l'attention de tous ses contemporains, où Lamartine, le rencontrant pour la première fois, traçait de lui ce vivant portrait : « Je vis un petit homme taillé en force par la nature, dispos, d'aplomb sur tous ses membres, comme s'il eût toujours été prêt à l'action, la tête bien en équilibre sur le cou, le front pétri d'aptitudes diverses, les yeux doux, la bouche ferme, le sourire fin, la main courte, mais bien tendue et bien ouverte, comme ceux qui, selon l'expression plébéienne, ont le cœur sur la main... L'esprit était comme le corps, d'aplomb sur toutes ses faces, robuste et dispos Peut-être, comme un homme du Midi, avait-il un sentiment un peu trop en saillie de ses forces.

Il parlait le premier, il parlait le dernier, il écoutait peu les répliques, mais il parlait avec une justesse, une audace, une fécondité d'idées qui lui faisaient pardonner la volubilité de ses lèvres... C'étaient l'esprit et le cœur qui parlaient. »

Cette vie, cette aisance, cette bonne grâce, ce parfait naturel, M. Thiers les portait partout avec lui. Rien ne l'étonnait ni ne le déconcertait. Ministre à trente-cinq ans, il faisait face à la fois aux insurrections de la Vendée et aux conspirations révolutionnaires, il traçait des routes, il creusait des ports et des canaux, il élevait des monuments, il concevait le plan gigantesque des fortifications de Paris. Vers la même époque, il entrait à l'Académie en victorieux que le succès suit partout. Le spirituel Doudan, qui assistait à sa réception, en rapportait comme la vision éblouissante d'un triomphe éclatant. « J'ai regret, écrivait-il, que vous n'ayez pas vu M. de Talleyrand arriver sur les bancs de l'Académie en costume d'académicien. Il a produit un effet singulier de curiosité, comme une vieille page toute mutilée d'une grande histoire, une page que le vent va emporter bientôt. A côté de cette destinée presque accomplie, M. Thiers arrivait avec toutes les espérances, tout l'orgueil du présent et de l'avenir. Il racontait d'un air hardi les agitations qui ont passé sur l'Europe depuis trente ans. Son discours était vivant; on entendait presque rouler les canons de Vendémiaire; on voyait la poussière de Marengo et les aides de camp *courir à travers la fumée* du champ de bataille; tout cela raconté devant des hommes qui avaient vu *César,* et le Consulat et l'Empire, et par un jeune homme qui avait

concouru à une grande révolution après avoir écrit l'histoire d'une autre révolution, tout cela avec le sentiment que lui aussi serait un jour dans l'histoire. »

En même temps, au milieu des luttes du Parlement, se formait l'éloquence particulière de M. Thiers, souple, abondante, infatigable, cachant sous un air d'improvisation les plus fortes études, habile à frapper les esprits par la vivacité familière, par la clarté et par la logique d'une argumentation entraînante. Une nouvelle révolution, l'avènement soudain du suffrage universel, portaient l'illustre orateur sur un théâtre plus orageux, dans des assemblées plus tumultueuses que celles de la monarchie. Il y conservait, sous le feu des interruptions, toute sa liberté d'esprit; il s'y imposait par l'autorité de sa parole. Il s'agissait alors de défendre non seulement une forme particulière de gouvernement, mais les principes mêmes de notre organisation sociale, la propriété, le crédit, la liberté du travail, la libre concurrence des industries. M. Thiers se jetait encore une fois dans la mêlée, avec une ardeur toujours jeune, avec une fécondité inépuisable d'arguments; il soumettait à une impitoyable analyse les systèmes des novateurs, et le droit au travail, et les assignats, et la banque du peuple; il en faisait toucher du doigt la vanité par une démonstration irrésistible, et, dans des mouvements d'une éloquence indignée, il défiait leurs auteurs d'apporter à la tribune autre chose que des paroles vaines ou de dangereux appels aux passions populaires. Ce fut son originalité et son honneur de rester le plus conservateur des libéraux, de ne faire aucune concession à l'esprit de la démagogie. Les journées de Juin lui avaient montré

jusqu'où l'on conduit le peuple, lorsqu'au lieu de lui parler de ses devoirs, on ne lui parle que de ses droits et de sa toute-puissance.

Aux années d'orages succédaient de longues années de silence que M. Thiers avait prévues avec sa clairvoyance habituelle, lorsque, après les revues passées à Satory, il s'écriait au milieu des frémissements de l'Assemblée législative : « L'Empire est fait. » Le 2 Décembre rendait M. Thiers à la vie privée sans le rendre au repos. Le repos n'était pas fait pour cet esprit actif ; à peine exilé de la politique, il reprenait, au point où il l'avait laissée, sa grande *Histoire du Consulat et de l'Empire,* pour la porter à un degré d'ampleur qui dépassait ses propres espérances. Comme il arrive souvent dans notre pays, les lettres profitaient de ce que perdait la politique. Chaque nouveau volume rajeunissait la gloire de M. Thiers ; l'accueil que recevaient place Saint-Georges les représentants de l'opinion libérale et les étrangers distingués qui traversaient Paris entretenait encore une popularité incontestée. Il se formait ainsi peu à peu, dans la France presque silencieuse, à côté du pouvoir officiel, une puissance purement morale, destinée à tenir bientôt en échec un gouvernement qui se croyait assez fort pour se passer de contrôle. Le retour de M. Thiers dans une Assemblée, en 1863, fut comme la rentrée en scène de l'esprit parlementaire dont il restait la plus haute personnification. Chaque fois qu'il parla au Corps législatif, la France libérale se reconnut à ces accents fiers et attristés, aux appréhensions causées par une politique étrangère nouvelle dans notre histoire ; elle reconnut encore mieux ce qu'elle redoutait elle-

même, l'écho de ses anxiétés dans la séance inoubliable où, presque seul contre tous, l'intrépide vieillard essayait de s'opposer à la déclaration de guerre. On eût dit que c'était la patrie elle-même qui parlait en suppliante par sa voix, lorsqu'au milieu des interruptions et des outrages, il prononçait ces émouvantes paroles : « Offensez-moi, insultez-moi, je suis prêt à tout subir pour défendre le sang de mes concitoyens que vous êtes prêts à verser si imprudemment. »

A partir de ce jour, il se fit dans tous les esprits, en France et à l'étranger, une confusion inévitable entre la personne de M. Thiers et les destinées de la patrie française. Tout parut suspendu à son dévouement, à son patriotisme. Ce qu'on lui demanda, on ne l'aurait demandé à personne ; ce qu'il fit ne pouvait être fait que par lui. Dans la balance de notre fortune, il pesa plus à lui seul que toutes les forces morales dont nous pouvions encore disposer. Aucun autre représentant de la France n'aurait reçu l'accueil qui lui fut fait pendant le cruel hiver où il s'efforçait d'intéresser à notre cause les chancelleries européennes. On s'inclinait devant sa gloire encore plus que devant notre malheur. Après la conclusion de l'armistice, c'est lui qu'un million de suffrages désignait pour l'exercice du pouvoir, lui que l'Assemblée chargeait de conclure la paix, de réduire la Commune, de négocier l'évacuation du territoire. Il est rarement arrivé qu'un simple particulier ait personnifié à ce point le destin d'un pays.

Vous l'avez connu, Monsieur, vous avez vécu dans l'intimité de ce grand esprit, vous êtes resté le disciple fidèle du

plus ancien, du plus cher de ses amis, de notre illustre et vénéré doyen. Vous pouvez nous dire si M. Thiers méritait la reconnaissance nationale, si, dans les jours heureux ou sombres de notre histoire, vous avez surpris chez lui d'autres préoccupations que l'amour de son pays, que le souci de nos intérêts et de notre grandeur. Le cœur des peuples ne se trompe guère. Si la France l'a tant aimé, si elle le pleure encore, c'est qu'elle sait bien qu'elle ne retrouvera pas de sitôt un fils plus digne d'elle, qui ait plus mêlé son âme à la sienne, qui ait été plus fier de ses gloires, qui ait plus souffert de ses douleurs. De tous les Français de notre siècle, aucun n'a été plus Français que lui.

Personne n'en doutera après avoir lu votre ouvrage. Vous avez raison, Monsieur, de recueillir, lorsqu'ils sont vivants encore, tant de souvenirs chers et sacrés. Vous relevez les âmes, vous retrempez les courages, vous offrez aux jeunes générations l'exemple fortifiant du plus pur patriotisme.

Votre travail est à peine achevé ; vous venez de le terminer pendant que vous attendiez le jour de votre réception. C'est un nouveau titre que vous ajoutez à tous ceux que vous possédiez déjà. L'Académie vous est reconnaissante de cette activité ; elle y voit la promesse de nouvelles œuvres. Vous êtes de ces vaillants sur lesquels nous comptons pour réparer nos pertes. Votre chronique est attendue tous les quinze jours à l'étranger, comme l'expression de ce que des hommes distingués pensent en France sur la politique contemporaine ; beaucoup de personnes ne nous jugent que par vous. La *Revue,* où vous tenez une place si

honorable, représente un des éléments essentiels de notre influence extérieure. Continuez à entretenir au dehors la bonne renommée de l'esprit français. Qu'on sache par vous qu'à travers les fluctuations des partis il y a toujours chez nous une élite qui reste fidèle à la politique modérée, une majorité laborieuse à laquelle l'anarchie et la violence font horreur. Ménagez-nous des amitiés, nous en avons besoin. Dites surtout bien haut que nous ne menaçons personne, que notre unique ambition est de travailler en paix au relèvement de la patrie en respectant les relations internationales.

Vous nous rendrez un autre service lorsque vous aurez le loisir d'entreprendre encore une de ces biographies dans lesquelles vous excellez. Vous continuerez ainsi une galerie de portraits qui honorent la France. L'Académie vous avait depuis longtemps distingué, Monsieur; elle avait bien des motifs de vous ouvrir ses portes. Soyez le bienvenu parmi des confrères qui ont le sentiment très vif de ce que vous faites, de ce que vous ferez longtemps encore, nous l'espérons, pour l'honneur des lettres françaises et de notre pays.

DISCOURS

DE

M. PAILLERON

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 17 JANVIER 1884, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. CHARLES BLANC.

Messieurs,

Jusqu'ici, et je m'en accuse, j'avais considéré le discours du récipiendaire à l'Académie française comme un acte de convenance pure, de sincérité relative, d'exécution malaisée. Le nouveau venu y professait à la fois une admiration et une modestie dont je n'étais peut-être pas le seul à m'étonner. Dire tant de bien de quelqu'un et en penser si peu de soi-même représente un double effort tellement admirable... qu'il me devenait suspect, dans cette occasion surtout. L'honneur d'être choisi par vous; la gloire d'appartenir à cette noble maison; la perspective flatteuse d'intimités d'esprit si justement enviées : tout

enfin, jusqu'à cette égalité du titre qui masque avec tant de courtoisie l'inégalité des talents; tout, dis-je, devait, selon moi, disposer plutôt à l'orgueil qu'à l'humilité, et quant à cet éloge uniformément bienveillant, sans même le repos d'une critique ou la consolation d'une ironie, une seule chose au monde me paraissait plus difficile que de le prononcer, — c'était de l'entendre.

Eh bien! mon tour est venu de prendre la parole, je ne suis plus de mon avis. J'ai regardé celui à qui je succédais, et l'éloge m'a semblé facile, et quand je me suis vu, moi, au milieu de vous, Messieurs, la modestie m'a semblé naturelle.

C'est, en effet, une vie instructive à étudier, fortifiante à connaître que celle de l'homme remarquable et regretté qui eut cette fortune rare de devenir deux fois votre confrère. Il était parti de bien loin pour en arriver là. Son talent, son succès, son existence même, il a dû tout conquérir à coups de volonté. Devant les énergies de cette lutte, devant les beautés de son œuvre, j'ai pu admirer sans effort, je pourrai louer sans complaisance, et c'est là ce qui m'encourage : entre celui qui écoute et celui qui parle, je crois que la sympathie doit être en raison de la sincérité.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette carrière si accidentée et pourtant si simple, c'est, au milieu de la complication des évènements, l'unité de sa direction, la sûreté de son début.

D'ordinaire, quand nous entrons dans la vie, nous sommes tous, plus ou moins, comme ces oiseaux voyageurs dont on vient d'ouvrir la cage et qui tournent long-

temps sous le ciel, cherchant à l'horizon la vision de leur chemin. Charles Blanc a vu le sien du premier coup, s'y est engagé du premier pas et l'a suivi avec une constance qui ne s'est pas démentie pendant quarante années. Durant cette période si longue de son histoire et de la nôtre, ni les défaillances de la pauvreté, ni les égarements du succès, ni les aventures profitables que pouvaient offrir à son ambition les révolutions qui se sont succédé dans notre pays, avec une régularité... dynastique, rien n'a pu l'arracher à cette vocation de l'art, dont il était devenu dès le premier jour, et dont il est resté jusqu'au dernier, le serviteur infatigable et l'admirateur passionné.

Et son âme était, comme son esprit, aussi ardemment fidèle, aussi obstinément enthousiaste. L'enthousiasme est sa dominante, son ressort, sa vertu. L'enthousiasme est au fond de tous ses efforts, il est au seuil de toutes ses affections. Toutes ont commencé par l'admiration. C'est ainsi qu'il a aimé son art, c'est ainsi qu'il a aimé son frère.

Ce frère pour lequel il éprouva, dès l'enfance, un sentiment exalté, encore un peu, je dirais romanesque, n'avait que deux ans de plus que lui, seulement. Louis était né à Madrid en 1811, Charles à Castres en 1813. On prétend que les contraires s'attirent parce qu'ils cherchent à se compléter, il faut bien le croire, car jamais caractères plus dissemblables ne se fondirent dans une amitié plus étroite :

Charles exubérant, passionné, violent même, mais facilement résigné, maniable au fond, bon par-dessus tout... le roseau peint en fer ; Louis, au contraire, doux, presque humble, timide, presque craintif, poli, presque obséquieux,

et, sous ces dehors faciles, tenace, résolu, révolté... le fer peint en roseau. Dans l'association si intime de deux êtres si différents, le plus jeune apportait son dévouement fougueux, l'aîné sa tendresse indulgente et cette soumission volontaire et touchante du protecteur au protégé : faiblesse et grâce de la force. L'un adorait, l'autre aimait; et, pour fixer, s'il se peut, les nuances de leur mutuelle affection par cette note légère, quand ils parlaient l'un de l'autre, Charles disait : « Mon frère, » et Louis : « Mon Charlot. »

Nés presque en même temps, élevés ensemble, luttant plus tard côte à côte, ils se trouvèrent, en quelque sorte, soudés par l'âme, comme certains jumeaux le sont par la chair. Aussi, quand on veut les comprendre, ne peut-on pas les séparer : tous deux restent indissolublement unis jusque dans le souvenir.

Leur mère, femme d'une distinction rare et d'une piété méridionale, appartenait à la famille Pozzo di Borgho. Leur père, inspecteur des finances, en Espagne, sous le premier Empire, servait le roi Joseph. Leur aïeul paternel enfin, royaliste ardent, avait été guillotiné, pendant la Révolution, en cette qualité.

Avec de telles origines, il me serait difficile, vous en conviendrez, Messieurs, d'expliquer Charles Blanc par l'atavisme, un moyen commode, du reste, et dont on abuse peut-être un peu aujourd'hui pour prédire, après la mort de quelqu'un, les fatalités de sa vie.

Et cependant, — vous allez trouver ma physiologie bien persistante et surtout bien paradoxale, — cependant il me semble, sous la contradiction apparente des faits, retrou-

ver parfois en lui la trace des idiosyncrasies originelles, et c'est à son plus grand honneur que je le dis.

Est-ce bien chez lui seul, d'ailleurs, qu'entre les opinions et le caractère on pourrait constater d'inconscientes transactions et de sourds démentis? — L'éducation et l'instinct, le devoir et l'intérêt, se disputent notre cœur dans des combats ignorés de nous-même ; tout ce que la justice la plus sévère peut demander à l'homme, c'est qu'en poursuivant ce rêve d'être heureux qu'il appelle son but, il conserve cette illusion d'être libre qu'il appelle sa volonté.

Dès leur entrée dans la vie, les deux frères eurent à compter avec elle. A la chute de Napoléon, leur père avait vu crouler sa fortune politique, qui était à peu près toute sa fortune. Il en était résulté, dans leur situation, cette sorte de gêne que l'on cache sous le superflu en se privant du nécessaire. L'éducation même de Louis et de Charles fut un problème longtemps insoluble. Enfin, vers le milieu de la Restauration, grâce à la protection du baron Capelle, alors conseiller d'État, plus tard ministre de Charles X et signataire des fameuses ordonnances, ils purent entrer tous les deux, comme boursiers, au collège royal de Rodez, et y faire leurs études. Quand ils en sortirent, leur position déjà mauvaise avait empiré encore. Leur mère était morte, leur père ressentait les premières atteintes de ce mal où devait sombrer sa raison. Non seulement il était incapable de les protéger, mais encore il avait besoin d'être protégé lui-même. De ressources, il ne lui en restait qu'une, et, certes, la plus surprenante pour nous et la plus inattendue. C'était une pension accordée

par le roi Louis XVIII à l'ancien serviteur du roi Joseph en qualité de fils d'émigré, — un euphémisme, Messieurs, puisque, nous l'avons vu, l'aïeul avait payé de sa tête son dévouement à la royauté. Cette pension, exiguë déjà pour ce vieillard qui terminait la vie, ne pouvait suffire à ces jeunes gens qui la commençaient. La gêne devenait pauvreté; que faire? Hélas! ce qu'eût fait tout autre, ce qu'on fait toujours : aller à Paris, entreprendre le pèlerinage famélique des ambitions inassouvies, des appétits irrassasiés. Car Paris est, à sa manière, une sorte de ville sainte : c'est la Mecque où, des quatre coins du monde, tous les vrais croyants viennent, une fois au moins dans leur vie, faire leurs dévotions au Dieu unique, qui est le succès, et lui demander des miracles. On partit donc, c'était le 26 juillet 1830. En route, on apprit la révolution et le résultat de ses trois journées. Charles X était en fuite, le trône vacant, l'avenir inconnu. C'était, pour leur part, le quatrième gouvernement qu'allaient voir ces enfants dont le plus âgé n'avaient pas vingt ans. Aussi reçurent-ils la grande nouvelle sans grand émoi. Ils coupèrent philosophiquement les boutons fleurdelysés de leur uniforme de collégiens, et la famille fit son entrée plus que modeste dans la grande ville en armes, les fils curieux, le père inquiet. Et son inquiétude n'était que trop fondée. Quelques mois plus tard, en effet, le gouvernement de Louis-Philippe, qui avait remplacé Charles X, supprimait la pension faite par Louis XVIII à l'ex-fonctionnaire de Napoléon, comme fils d'un partisan de Louis XVI, victime de la République.

Le coup était rude. Le pauvre homme y perdit sa

dernière lueur de raison. Cette fois, ce n'était même plus la pauvreté, c'était la misère. Alors commença, pour ces jeunes gens, cette odyssée doublement cruelle et décevante de l'ambitieux pauvre qui souffre dans tout, par tout : dans ses besoins par la privation, dans ses désirs par l'isolement, dans le sentiment de ce qu'il vaut par l'insuffisance de ce qu'il peut, dans sa dignité enfin par les refus qu'il essuie, et, par cette peur, sa pire souffrance, qu'on ne devine en lui, sous l'ambitieux qui sollicite, le pauvre qui mendie.

C'est là, Messieurs, le début de bien des existences illustres. La société, comme la nature, fait ainsi sa sélection. Les forts sortent plus forts de ces épreuves, les faibles en meurent.

En attendant que le sort décidât, nos deux futurs grands hommes luttaient péniblement; travaillant pour vivre, travaillant aussi pour arriver à ce but qu'ils entrevoyaient vaguement, mais sans le bien distinguer encore, ouvrant tous les livres, frappant à toutes les portes, cherchant des soutiens, courant le cachet. Louis, d'intelligence plus souple, d'aptitudes plus diverses, tour à tour copiste, clerc d'avoué, répétiteur, poète même et lauréat de l'Académie — d'Arras, se sentait peu à peu attiré vers la politique, étudiait l'histoire qui en est la science, et aspirait au journalisme qui en est la stratégie. Charles, tout d'abord et invinciblement entraîné vers l'art, entrait chez Calamatta, puis chez Paul Delaroche pour y faire, par la pratique, cet apprentissage fécond et nécessaire sans lequel les connaissances du critique sont incomplètes et ses opinions sans compétence.

Ils habitaient tous deux la même chambre meublée, sous les combles d'un hôtel garni, et, dans la monotonie de leur mauvaise fortune, les jours se suivaient, sans pourtant se ressembler : si tous étaient mauvais, il y en avait de pires.

Ceux, par exemple, où les leçons ne donnaient plus, où la place demandée se faisait attendre, où les protecteurs étaient absents. Alors sonnaient les heures véritablement douloureuses. Devant le présent sombre, l'avenir qui se voilait, découragés, ils laissaient là le travail inutile, regrettant, — c'est Charles Blanc qui le raconte, — de n'avoir pas un métier en main, fût-ce le plus vil, qui assurât au moins le pain quotidien. Puis, venaient les récriminations ardentes, les rêveries humanitaires, les revendications sociales, les colères contre les temps si durs, les choses si mal ordonnées, les hommes si aveugles ; on jugeait son siècle, on refaisait le monde... et l'on se couchait sans lumière, pour cause. Car il fallait restreindre encore la vie déjà si restreinte, économiser sa misère. Pour cela, on ne sortait plus, on s'enfermait dans la mansarde, en attendant mieux, et l'on mangeait comme on pouvait. Tristes repas ! et qu'on devait aller chercher soi-même, et acheter soi-même, et rapporter soi-même ! C'était là le plus triste. Pour ces jeunes gens élevés dans certaines pudeurs, et qui, assurément, souffraient plus de paraître pauvres que de l'être, la corvée était dure et pouvait soulever entre eux une question délicate. Mais Charles l'avait vite tranchée. Que son aîné, son grand homme, son Dieu descendît à ces soins vulgaires... cette pensée seule exaspérait son respect : « Toi, faire cela ! » s'écriait-il indigné, « toi, Louis Blanc !

« avec le génie que tu as! Et dans la situation... que « tu auras! Jamais! » Et, bravement, en plein jour, en pleine rue, en grand costume, n'en ayant qu'un, notre héros allait au feu, c'est-à-dire au marché.

Je souris, Messieurs, mais je ne ris pas. Rien n'est petit ni vulgaire où le cœur a passé. C'est un Roi, celui-là, qui tient véritablement de Dieu ce privilège de nous purifier quand il nous touche et de nous anoblir quand il nous parle.

Parfois, cependant, et c'étaient là leurs jours de fête, invités par quelque parent riche, ils pénétraient, pour un soir, dans ce monde où le sort les avait fait naître, que la pauvreté leur fermait, mais où ils espéraient bien rentrer un jour et par la porte triomphale. Tout délaissés qu'ils y fussent, ils s'y sentaient à l'aise : le rythme de ces bruits charmants, la délicatesse de ces façons discrètes, les sous-entendus de ces causeries subtiles, ils reconnaissaient tout cela qu'ils avaient vaguement connu. Cette atmosphère de luxe qui les enveloppait, c'était, pour eux, comme l'air natal et ils le respiraient avec délices. Ils regardaient ces femmes qui étaient belles, ils se montraient ces hommes qui étaient célèbres, et leurs souvenirs et leurs ambitions, et leurs regrets et leurs rêves fermentaient encore à l'intimité de ces élégances, au coudoiement de ces gloires.

Ils sortaient de là toujours plus tristes et, sous la pluie glacée, regagnaient à pied leur mansarde. Ou bien, quand le temps était beau, ils marchaient par la ville endormie et le silence des rues désertes, s'attardant parfois jusqu'au jour dans des promenades sans but, perdus dans des causeries sans fin, revenant sans cesse sur ces

pensées qui les hantaient. Les contrastes navrants de la vie, l'inégalité monstrueuse des conditions et des fortunes, tout offensait la générosité de leur âge, étonnait sa droiture. Ils se sentaient au cœur une pitié profonde capable de grandir jusqu'au sacrifice, pour les déshérités d'un monde dont leur inexpérience exagérait peut-être les joies. Ils se demandaient douloureusement à quoi bon la force et l'amour qui étaient en eux, si cette force et cet amour devaient y mourir inutiles, même aux autres.

C'étaient là les formes touchantes que prenait dans ces âmes neuves le mal de la jeunesse et du désir. Mais à confondre ainsi, dans une solidarité attendrie, leurs souffrances avec celles de l'humanité, leurs revendications gagnaient en autorité et leurs plaintes en violence.

Ah! Messieurs, quel beau livre on pourrait faire, — mais l'enfer des écrivains est pavé de ces beaux livres qui restent à l'état de bonnes intentions, — quel beau livre on pourrait faire en reconstituant la genèse d'une opinion! en montrant de quelle façon occasionnelle presque toujours et parfois inconsciente, la foi politique s'impose à un cœur sincère, par quelles transitions insensibles elle arrive à s'y formuler dans cette sorte de religion humanitaire où les plus honnêtes n'aperçoivent que des misères à soulager, mais où de plus habiles voient des appétits à satisfaire et des haines à exploiter.

C'est au milieu de ces privations, de ces efforts et de ces tristesses que s'écoula cette première partie de leur vie; mais, à cet âge, si dure que soit la peine, est-elle jamais sans compensations? En somme, ils avaient la jeunesse et ses longs espoirs, le travail et son cher tourment,

et ils s'aimaient!... A vingt ans, on peut être à plaindre, on n'est pas malheureux.

Enfin leur avenir s'éclaircit.

Louis Blanc, décidément livré à la politique, était entré dans le journalisme. Charles y entra à sa suite, las de copier des chefs-d'œuvre qu'il comprenait bien, mais qu'il rendait mal. Et ceci n'a rien qui doive étonner. L'intelligence comprend, mais, pour rendre, il faut le talent, c'est-à-dire le don. Quant au génie, il ne comprend ni ne rend, il crée, car il est, lui le don suprême, l'intuition pure, la force qui n'a la connaissance nette ni de ses moyens ni de son but, sans être, pour cela, une maladie, comme l'affirment quelques physiologistes... bien portants. Mais si Charles Blanc n'avait pas le don qui crée les œuvres, il avait l'intelligence qui les explique et cette admiration passionnée qui, seule, les devine et les pénètre. Et c'est ainsi qu'il devint critique. Devenir critique par admiration, Messieurs, cela suffirait, il me semble, pour lui constituer une originalité.

Pendant quinze années, à partir de ce moment, dans des études nombreuses publiées un peu partout, il travailla à former son style, à éclairer son goût, à asseoir ses jugements. Mais ces jugements, il faut bien le dire, étaient encore trop influencés par des préoccupations étrangères à l'art, pour compter, dans son œuvre, autrement que comme des essais. C'était le temps où il commençait une *Revue de Salon* par cette phrase manifestement frappée au millésime de l'époque : « La société qui bâtit si bien les « prisons, les casernes et les bagnes ne sait pas bâtir les « musées ; » où, dans un rapport célèbre, parlant du rôle

de la monarchie dans les arts, autrement dit, et plus simplement, des commandes qu'un souverain fait à un artiste, il s'exprimait en ces termes : « Il peut arriver qu'un des-« pote, pour se faire bien venir de la postérité, procure au « génie la facilité d'être sublime ; mais c'est alors par une « de ces bonnes fortunes qui prêtent à l'élu du hasard les « proportions d'un héros, et font naître en lui d'heureux « caprices dont profite l'humanité. » C'était le temps enfin où il essayait de prouver que l'Art ne peut progresser, exister même, qu'avec un certain gouvernement, — celui de son choix, bien entendu, — principe qui n'est vrai, d'ailleurs, dans aucun sens. Démocratie, Aristocratie, Monarchie, République... qu'importe! l'Art est en dehors de ces formes de l'Utile, parce qu'il est la forme du Beau, et, parce qu'il est ce qui dure, il est supérieur à ce qui passe. En somme, ce n'est pas dans cette période de sa production qu'il faut juger Charles Blanc : il mettait alors trop de politique dans sa littérature de même que son frère mettait trop de littérature dans sa politique.

Louis Blanc était, en effet, homme de lettres au moins autant qu'homme d'État, et, par surcroît, idéaliste, qualité toujours un peu suspecte dans les sciences qui ont la prétention d'être exactes. Disciple fervent de Rousseau, il appartenait à cette école éloquente et sentimentale, malheureusement trop française, qui vise bien plutôt à émouvoir qu'à prouver, et dont les déclamations obtiennent de notre passion et de notre amour du bien-dire ce que des arguments seuls devraient demander à notre sang-froid et à notre raison. Du reste, il arrivait à son heure.

On était alors en 1840, en plein romantisme politique. Pendant que Charles se cherchait encore, Louis faisait à cette société tourmentée par un humanitarisme vague l'exposé de ces théories dont l'objectif de justice absolue est à la fois la séduction et le danger, mais que je n'ai pas à juger ici. Et, dans le même moment, il commençait, contre le Gouvernement de Juillet, cette guerre acharnée qui, continuée dans des écrits de toutes sortes et jusque dans l'Histoire, eut sur les évènements de 1848 une influence considérable. On sait, de reste, le rôle qu'il y joua, son entrée à ce pouvoir qu'il avait rêvé, l'avortement de ses essais et sa chute suivie d'un exil de vingt-deux années.

Il a y des choses... beaucoup de choses qu'il vaut mieux rêver qu'avoir.

L'absence de ce frère bien-aimé fit dans la vie de Charles Blanc un vide immense, il le remplit par un immense travail. C'est à partir de ce jour qu'il publia tour à tour et quelquefois même parallèlement cette longue série d'ouvrages qu'il me faut renoncer non seulement à apprécier, mais même à citer tous.

Cependant que, par des travaux excellents comme les monographies d'Ingres et de Rembrandt, il élevait le goût de l'art, il en donnait la curiosité par des publications comme l'*Histoire des Peintres,* musée colossal où, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, les Écoles de toutes les époques sont représentées, la vie des maîtres racontée, et la philosophie de leur œuvre dégagée dans des préfaces dont l'une surtout, l'*Introduction à l'Histoire de la peinture hollandaise,* est, en ce genre, un véritable chef-d'œuvre.

Sa critique, adultérée d'abord par la politique, s'en était dégagée par un effort qui marque la deuxième étape de son talent, pour atteindre enfin, en s'élevant toujours, les derniers sommets de l'esthétique pure.

J'ai hâte d'arriver, avec lui, Messieurs, à ces régions sereines. Pour cela, je passerai rapidement sur sa double Direction des Beaux-Arts, dans laquelle il fit cependant preuve d'une capacité et d'une compétence peu communes; et, laissant ce qu'il a fait pour ce qu'il a écrit, j'en viendrai tout de suite à ce qui lui a valu plus particulièrement ce grand honneur d'entrer dans votre compagnie.

De tous ses ouvrages dont le nombre, je le répète, est considérable, je ne veux retenir qu'un seul, parce que celui-là est son véritable monument, son testament de critique. Ce qu'il a écrit avant ce livre me semble l'avoir été pour le préparer; ce qu'il a écrit après, pour le compléter : l'homme et l'œuvre sont là tout entiers. C'est la *Grammaire des Arts du Dessin*.

A ne la considérer que dans son ensemble, la *Grammaire des Arts du Dessin* se compose de deux parties.

Dans la première, Charles Blanc a rassemblé, classé, avec la patience et l'érudition d'un Bénédictin, ce qui a été dit sur le sujet; dans la seconde, il expose son esthétique.

Je vous demanderai de m'y arrêter quelques instants.

L'esthétique, Messieurs, nous vient d'Allemagne, ce pays des idées vagues et des hommes pratiques. Avec Baumgarten qui, pour ainsi dire, l'inventa, et même avec Schelling et Schiller, qui la développèrent, cette science n'était encore qu'un ensemble de spéculations nuageuses et diffuses où, dans la brume du rêve, la pensée ne se

retrouvait guère... ou point, — plutôt point. Plus d'un alors, j'imagine, dut dire, lui aussi, de cette métaphysique de l'art ce que Fontenelle disait de l'autre : « J'étais bien « jeune quand on me l'enseignait, mais déjà je commençais « à n'y rien comprendre. »

En ce temps-là, par bonheur, on allait parfois, de l'autre côté du Rhin, faire ce que Chateaubriand appelle « la remonte aux idées »; des maîtres français y trouvèrent le monde esthétique en formation, la clarté de leur esprit le pénétra, leur souffle le dégagea de sa gangue de vapeurs, et, grâce à eux, la lumière se fit, la nébuleuse devint étoile.

Car, Messieurs, même à cette heure où l'on nous conteste tant de choses, on ne peut du moins nous refuser la lucidité, l'ordre, la logique, ce sont là nos qualités maîtresses, et elles éclatent à tous les yeux..... quand nous écrivons. Sur ces différents points, Charles Blanc est un critique absolument français, mais il l'est d'une façon particulière que vous me permettrez de définir par comparaison.

Deux hommes, morts aujourd'hui, pour ne parler que de ceux-là, ont fait de la critique d'art et s'y sont montrés supérieurs, eux aussi, mais à d'autres titres. Vous les connaissiez tous les deux. Tous les deux ont laissé parmi vous des souvenirs chers et dont ceux qui les pleurent aujourd'hui doivent justement s'enorgueillir : l'un, qui fut votre confrère, c'est M. Vitet; l'autre, qui allait le devenir, c'est Eugène Fromentin.

Ce que Vitet voit surtout dans l'art, c'est une région nouvelle à explorer, une vérité à découvrir, une conquête à faire. Et il est bien armé pour cela. Une érudition

immense, des clartés de tout, voilà pour la défense. Pour l'attaque il a son sens droit, son intelligence robuste et souple, et son style, aiguisé, net, de grande volée, comme ces longues et pesantes épées à deux mains que savaient manier les combattants d'un autre âge. Lui-même, avec sa haute taille, sa figure austère, sa conviction froide, sa passion mesurée, errant à travers les ruines du passé et les forêts de pierre de ce moyen âge, hanté de fantômes, semé d'embûches, il semble un de ces bons chevaliers bardés de fer, à la recherche des aventures. Alerte et infatigable sous son harnais lourd, il tient incessamment la campagne, interrogeant les cathédrales, sondant les cryptes, soulevant les marbres, et, chemin faisant, redressant les erreurs, corrigeant les torts, combattant presque toujours, seul contre tous, pour conquérir quelque province de l'art, comme l'ogive, par exemple, et la rendre à la patrie française.

Fromentin, lui, artiste avant tout, peintre délicat, écrivain raffiné, plus écrivain peut-être encore que peintre; obsédé par un idéal qu'il a placé, lui-même, hors de sa portée, essaie de l'atteindre avec sa plume, trouvant son pinceau insuffisant. Jamais satisfait, tourmenté du mal de ce mieux qu'il a l'impérieux besoin d'exprimer, ce qui lui semble incomplet dans son tableau, il le parfait dans son livre. Ces paysages qu'il décrit, ces chasses qu'il raconte, ces épisodes de la vie arabe qu'il peint, il les a peints déjà, mais pas comme il les a rêvés. Et alors, il les reprend, les caresse et les achève, par le dessin plus serré d'une autre forme, par les glacis plus chauds de la phrase, par la touche plus fine du mot.

Mais cela ne suffit pas à cet insatiable ; de même qu'il a retourné la toile, il tourne la page et, cette fois, il s'en prend aux Maîtres ; il les contemple, il s'y unit, il s'y absorbe, car il veut trouver en eux ce qu'il cherche vainement en lui, et quand il le découvre, avec ce que le désir a de plus subtil, il le célèbre avec ce que le talent a de plus exquis. Émerveillé, ravi, il va et vient éperdument de l'une à l'autre de leurs beautés, et c'est une jouissance délicieuse de voir se poser, tour à tour, sur ces fleurs de l'art la fleur ailée de sa pensée.

Charles Blanc donne et reçoit de l'art une impression tout autre.

Son esthétique est une religion qui a pour but un idéal divin, et pour base une révélation. Pour lui, le Beau, le Sublime sont des principes abstraits, des forces en dehors de l'homme :

« L'art est une religion, dit-il, parce que le Beau est un « reflet de Dieu même. Toute vérité enveloppée par une « forme sensible et belle nous montre et voile l'infini, elle « couvre et découvre tout ensemble l'éternelle Beauté. » « Le Beau, » dit-il encore, « est cette étoile qui doit guider « le genre humain et c'est pour la voir que l'homme doit « regarder les cieux. » « L'Idéal (c'est toujours lui qui parle) est l'exemplaire primitif et divin de tous les êtres, « c'est, en nous, comme un souvenir d'avoir vu jadis la « perfection et l'espérance de la revoir encore. » Quant au Sublime, « il est en dehors de nous et au-dessus de « nous et lorsque l'homme y atteint, c'est involontaire- « ment, pour ainsi dire, un souffle de Dieu a fait résonner « son âme en passant ».

Ce mystère de la Beauté, Charles Blanc le comprend moins qu'il ne l'adore, mais, comme il en a la foi, il veut en avoir et en donner autant que possible l'intelligence ; il en explique les secrets, il en formule les commandements, il en fixe les canons, et, avec des mots qu'il ne trouve jamais assez purs, assez élevés, j'allais dire assez dévots, il décrit pieusement la liturgie de son culte. En résumé : de ces trois critiques, le premier représente la passion, le second l'émotion, le dernier l'adoration.

Vitet est le soldat de l'art, Fromentin en est le poète, et Charles Blanc le prêtre.

Prêtre, il l'est par sa foi profonde, par le mysticisme de sa pensée, et aussi par le besoin et l'exigence de la règle, par le dogmatisme et l'intolérance de sa conviction. Cette tendance où nous versons à copier servilement la nature, lui paraît un schisme affreux qui tend à dégrader l'art et à le détruire. Cet axiome « Il ne faut pas disputer des « goûts » l'indigne comme une véritable impiété. L'Église dont il est le desservant zélé est, pour lui, éternelle, impeccable, et rien ne prévaudra contre elle.

Une de ses doctrines est-elle attaquée, renversée même par une autorité indiscutée, par un fait indiscutable, l'autorité et le fait ont tort, la doctrine ne peut faillir. Là-dessus, il est inébranlable. Je n'en veux pour preuve que sa polémique à propos des monuments grecs. Et d'abord, il croit fermement que le Dessin est supérieur à la couleur parce qu'il est évident pour lui « que le corps humain est « l'œuvre d'un dessinateur suprême et non celle d'un colo- « riste ». « Voilà pourquoi, » ajoute-t-il, certains peintres « le représentent comme une figure monochrome. »

Et il en tire cette conséquence que les monuments élevés par l'architecture doivent être aussi monochromes.

Mais après les études d'Hittorf, du duc de Luynes à Métaponte, de Blouet à Égine, la polychromie des temples grecs est décidément prouvée : croyez-vous qu'il se rende? Que non pas!

« Le sentiment s'est laissé étouffer par l'érudition », s'écrie-t-il douloureusement, « l'esthétique a été vaincue « par les textes, et pourtant la philosophie de l'art doit « s'élever au-dessus de l'histoire, lui être supérieure. C'est « le privilège des principes d'être indépendants de la « tradition et de passer avant tout, même avant les « Grecs. »

Et ce n'est pas seulement parce que la polychromie extérieure détruit l'ordonnance des lignes architecturales, qu'il la condamne, c'est aussi, c'est surtout parce qu'elle s'oppose à sa doctrine, et il l'établit et la défend par des arguments et dans des termes dont l'étrangeté nous étonne, presque autant que leur bonne foi nous touche : « Si le corps « humain, écrit-il, est à peu près monochrome au dehors, « il contient à l'intérieur des colorations brillantes qu'an- « noncent déjà le vermillon de ses lèvres et le ton varié « de ses prunelles, quand il ouvre ses paupières. Devenu « créateur à son tour, devenu artiste, l'homme trouve « dans son corps, les lois qui vont présider à ses créa- « tions. Se connaissant lui-même, il devra mettre dans « son œuvre d'art par excellence, qui est l'architecture, « les qualités de son être : la proportion, la symétrie exté- « rieure, le monochromisme au dehors, la polychromie « au dedans. »

Voilà l'excès, Messieurs, mais, à une conviction si rare, il faut pardonner jusqu'à l'excès de ses égarements. Et d'ailleurs, qui ne s'est laissé entraîner à l'absolu par le système, et au déraisonnable par le raisonnement? Nous, surtout, qui tenons une plume, une fois à la poursuite de l'idée, savons-nous bien où l'idée nous mène? Nous sommes, tous, un peu, comme ces artistes des Gobelins qui travaillent derrière leurs toiles : nous ne voyons pas notre ouvrage. C'est le lecteur, le spectateur, le passant, c'est tout le monde, excepté nous, qui en découvre les imperfections ou les mérites, et nous les indique par des éloges ou des critiques dont nous sommes presque toujours surpris.

N'importe! et quoi qu'il ait pu dire, malgré les rigueurs de son dogme et les emportements de sa foi, je l'aime, moi, ce vieux prêtre qui célèbre la messe du grand art dans ce temple où il n'y a plus guère de fidèles ; je l'admire, cet autoritaire opiniâtre et convaincu, qui veut courber, sous la règle, jusqu'au génie qui fait la règle, parce qu'il voit, au-dessus de tout et de tous, le Beau qui est le seul maître. Et plût à Dieu, Messieurs, que nous en eussions beaucoup comme lui, — surtout à cette heure, — pour rappeler le talent qui s'égare, l'individualisme qui se révolte, au respect de ces lois éternelles comme la vérité, simples comme le bon sens, et dont le seul tort, je le crains, est de s'appeler depuis trop longtemps justes; pour dire à ces violents qui se croient forts, à ces audacieux par calcul, à ces innovateurs par ignorance, à tous nos révolutionnaires de l'art enfin : que l'art ne peut pas plus se passer de science que de goût, et qu'étant l'arrangement

du vrai, il doit en être aussi la consolation, sinon l'oubli.

Au surplus, tout laisser au hasard de ce qu'on appelle le tempérament, décréter que l'incontinence aura nom puissance, et la brutalité hardiesse; réduire, dans la peinture, le tableau à l'esquisse, sous prétexte d'impression, et à la caricature, sous couleur de réalité; rapetisser, dans la littérature, cette grande étude de l'âme humaine aux observations médicales d'une pathologie fantaisiste; imaginer dans l'odieux, solenniser l'obscène, marivauder avec l'immonde, aller dans cette voie plus loin que le dégoût; atrophier ainsi, par la fréquentation de toutes les grossièretés, par l'habitude de toutes les laideurs, cette délicatesse qui est, en nous, une forme de la fierté; changer la vieille devise : « Toujours plus haut! » pour cette autre : « Toujours plus bas!.... » à faire ces choses, en vérité, on n'est pas le révolutionnaire de l'art, on n'en est que l'insurgé!

Mais tout cela passera, Messieurs, déjà cela passe, ces défaillances malsaines auront, j'en suis sûr, d'éclatantes revanches. Il ne faut désespérer ni du bon sens ni du bon goût dans un pays où les volontés ne manquent que de guides, et les talents, plus nombreux que jamais, que de but; dans un pays, a dit l'immortel poète,

> Qui donne pour mesure, en ses ardentes luttes,
> A la hauteur des bonds la profondeur des chutes.

Tout cela passera, nous cesserons de regarder la terre, et nous reverrons cette étoile dont parle Charles Blanc, « qui doit guider le genre humain », et qui, pour être vue, force l'homme à regarder les cieux.

Et lui aussi, le croyant sincère, l'apôtre militant, il avait eu ses heures de trouble, et, à mesure qu'il avançait dans la vie, elles devenaient plus fréquentes encore; mais, pour sa foi radieuse, ce n'était pas même l'éclipse, pas même le nuage : s'il était troublé, c'est parce qu'il ne se trouvait jamais assez près du Beau. Il en était arrivé à réclamer contre la Renaissance, l'accusant d'avoir, en quelque sorte, sensualisé dans l'art l'idée religieuse. Il en voulait au génie classique et païen d'avoir recouvert des formes de sa plastique superbe, assoupli de ses grâces savantes, cette nudité hiératique, cette rigidité émaciée et ardente, expression naïve du spiritualisme chrétien. Raphaël même ne suffisait plus à son admiration, de jour en jour plus mystique ; il l'avait reportée sur les vieux maîtres des XIIIe et XIVe siècles, il étudiait les Précurseurs, il était devenu un véritable trécentiste. Il était tourmenté par ce besoin de simplicité, d'unité qui nous obsède tous aux approches de l'absorbante Unité. Il s'efforçait à suivre son idéal qui montait ou plutôt remontait à la source de tout idéal.

Mais élever si haut son esprit, c'est aussi épurer son âme, et, quand la Mort vint à lui, elle le trouva prêt. Les deux êtres qu'il chérissait, sa femme et son frère, étaient auprès de lui tous les deux, et l'assistaient dans sa dernière épreuve. Il eut donc ce bonheur suprême que demandent au ciel tous ceux qui aiment, de mourir le premier. Son amour, plus fort que la mort, lui survécut. Dans son testament, il léguait à son frère Louis « le plus noble cœur que je connaisse », écrivait-il, un souvenir à prendre dans ce qu'il laissait. C'était, en effet, tout ce qu'il y avait à prendre dans ce que laissait cet

honnête homme, qui, parti d'une pauvreté honorable, n'était arrivé, en passant deux fois par le pouvoir, qu'à une médiocrité glorieuse. Est-il une plus belle existence? Il a eu cette incomparable joie de trouver l'Immuable en quelque chose; il a vu l'éternelle Beauté et s'est isolé en elle; il a habité ce monde lumineux de la Forme et de la Pensée, dans la sérénité de sa certitude; il a eu la foi, il a eu l'enthousiasme, il a eu l'amour : il a eu de la vie tout ce qui vaut que l'on vive!

RÉPONSE

DE

M. CAMILLE ROUSSET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. PAILLERON.

MONSIEUR,

Lorsque, il y a peu d'années encore, j'avais l'honneur de recevoir M. Charles Blanc, ni son âge, ni l'état de sa santé, rien ne faisait prévoir qu'il dût être enlevé sitôt à notre Compagnie, rien ne me préparait, pour ma part, à la douloureuse obligation d'achever par un hommage funèbre le compliment de bienvenue que je lui adressais ici même.

Il est mort directeur de l'Académie, élu, quelques jours auparavant, par un vote unanime, alors que le mal dont il était déjà frappé ne semblait pas dangereux encore.

Nous avions espéré que cette marque de sympathie pourrait aider à sa convalescence et hâter le moment où nous le verrions prendre sa place au fauteuil ; nous avons su du moins que, sensiblement touché de l'intérêt dont ses confrères venaient de lui donner la preuve, il a partagé presque jusqu'à la fin leur fugitif espoir, et que cette heureuse confiance a pu servir parfois d'adoucissement à ses cruelles douleurs.

M. Charles Blanc a été parmi nous le représentant attitré de la littérature appliquée aux beaux-arts. Passionné pour l'esthétique, il a voué sa vie tout entière à communiquer autour de lui, à propager au plus loin possible la passion qui l'animait. Si le burin qu'il avait manié dans sa première jeunesse, ainsi que vous venez de nous le dire, avait eu la vivacité, la souplesse, la fécondité de sa plume, il aurait pu conquérir une place éminente dans notre glorieuse école de gravure ; mais les idées bouillonnaient dans sa tête, il avait hâte de leur donner l'expression qu'elles exigeaient ; il se sentait le talent d'écrire, il écrivit. En rassemblant tout ce qu'il a livré d'une main prodigue au public, notes, notices, articles de journaux, articles de revues, on composerait toute une bibliothèque. Ce n'est pas qu'avec cette facilité d'improvisation il s'effrayât des travaux longuement médités et longtemps soutenus. L'*Histoire des peintres de toutes les écoles,* ce monument colossal, n'a pas demandé moins de vingt-huit années de soins assidus et de laborieux efforts. Et que de temps ne lui a-t-il pas fallu consacrer, d'abord à la *Grammaire des arts du dessin,* l'œuvre capitale de notre confrère, puis à cette *Grammaire des arts décoratifs,* son

œuvre de prédilection, à peine achevée d'une main déjà défaillante, presque une œuvre posthume !

En parlant de la *Grammaire des arts du dessin* naguère, je m'en étais tenu à l'examen de la composition et de la forme; principes et doctrines me semblaient questions trop graves, ne me reconnaissant pas, pour en décider, assez de compétence. Je ne m'en reconnais pas beaucoup plus aujourd'hui; mais j'ai l'heureuse fortune de pouvoir invoquer l'opinion d'un juge éminent en fait d'art, d'un écrivain consommé, d'un maître (1) à qui les hautes fonctions dont il est revêtu dans une Compagnie voisine donnent justement l'autorité qui me manque. L'amitié dont il veut bien m'honorer m'enhardit; elle me permettra de lui faire un emprunt et de parer cette réponse du jugement qu'il a porté sur la principale œuvre de M. Charles Blanc, notre commun confrère. « L'honneur, a-t-il dit, lui appartient d'avoir composé sur la théorie des beaux-arts le meilleur livre qui ait paru dans notre langue et d'avoir, avec plus d'élévation dans la pensée et plus de charme dans le style qu'aucun de ses prédécesseurs, établi clairement les principes en dehors desquels il n'y a pour les artistes qu'aventure, pour le public qu'erreur ou incertitude. Adversaire aussi éloquent que convaincu du matérialisme dans l'art, l'auteur de la *Grammaire des arts du dessin* a pris à tâche et il a trouvé le secret de définir les caractères essentiellement spiritualistes de l'art sous toutes ses formes, d'en expliquer la fonction, d'en révéler les ori-

(1) M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

gines sacrées. N'est-ce pas lui qui a exprimé cette noble pensée, entre bien d'autres : « L'art est religieux et moral. « Il est religieux parce que le beau est un reflet de Dieu « même. Il est moral parce qu'il élève l'âme et la purifie. » Il n'y a qu'un instant, Monsieur, vous nous parliez de l'art comme d'une religion et de M. Charles Blanc comme d'un prêtre ; la métaphore n'était donc pas simplement une image ou, comme on dit en rhétorique, une figure.

Toute religion a son culte, tout culte sa liturgie, toute liturgie son idiome, sa langue particulière. Personne mieux que M. Charles Blanc ne connaissait la langue des beaux-arts et ne travaillait avec plus de zèle à l'enrichir de termes nouveaux. C'était là le sujet habituel des discussions qu'il soulevait et soutenait, souvent avec vivacité, dans notre Académie. Il avait peine à comprendre que notre Dictionnaire ne peut ni ne doit absorber les vocabulaires spéciaux et techniques. C'est seulement aux besoins généraux de la vie sociale, au commun usage que nous avons l'obligation de satisfaire. De plus, l'Académie ne crée pas de mots; il lui en vient de toutes parts; elle les examine, rejette les uns et retient les autres. Les mots sont la monnaie du langage; l'Académie est un bureau d'essai, de vérification et de contrôle. Il y a d'abord la monnaie tout à fait mauvaise et sans cours possible; elle abonde cependant et ce ne sont pas les faux monnayeurs qui manquent; mais à peine glissée dans la circulation, elle en sort tout de suite, éliminée par la réprobation spontanée du public. Il y a ensuite la médiocre, qui dure un peu davantage, mais qui est de si bas aloi et de frappe si molle, qui s'use et s'efface en si peu de temps que ceux-là mêmes

qui l'ont lancée la répudient et la refusent quand elle revient à eux; n'ayant plus ni empreinte ni légende, elle n'est plus un signe et ne vaut plus rien. Reste la bonne monnaie, au titre légal, frappée au bon coin, je veux dire les mots bien faits, nés viables, vraiment utiles et déjà éprouvés par un assez long usage; ceux-ci, l'Académie les accepte, leur imprime sa marque et les classe dans son médaillier qui est le Dictionnaire.

Ce ne sont pas d'habitude les théoriciens, les philosophes, les penseurs, qui se plaignent de la pauvreté d'une langue et qui réclament l'introduction de termes nouveaux dans le vocabulaire ; cependant M. Charles Blanc était pour ainsi dire insatiable à cet égard. C'est qu'en étant un théoricien, il était encore autre chose et, dans la pratique, à peu près exactement le contraire. Par un heureux concours de facultés qu'on ne trouve pas souvent réunies dans le même homme, l'esprit d'analyse faisait chez lui bon ménage avec l'esprit de synthèse. Celui-ci domine dans la *Grammaire des arts du dessin*, l'autre dans la *Grammaire des arts décoratifs*, l'œuvre de prédilection, je l'ai dit, de M. Charles Blanc. C'est dans ce livre surtout que nous pouvons admirer toutes les ressources de son imagination et toutes les finesses de son style. Relevés par les hautes spéculations de l'idéal qui les ennoblit, tous ces menus détails d'ameublement, de décoration, de costume, ne paraissent plus minutieux ni vulgaires; ils sont les éléments nécessaires d'un harmonieux ensemble; c'est le rapprochement ingénieux de ces petits riens en apparence qui donne effectivement sa valeur au tout.

Je m'imagine volontiers M. Charles Blanc dans une mai-

son élégante à la campagne, se chargeant, pour sa propre satisfaction au moins autant que pour celle d'autrui, de mettre en scène quelque aimable fantaisie de Marivaux, ou de Musset, ou de vous, Monsieur, le *Chevalier Trumeau*, par exemple. Quels soins il y aurait donnés! Quelle attention scrupuleuse! Pas une nuance fausse dans les étoffes; pas une faute de style dans les meubles, pas une disparate dans les accessoires! Assurément, Monsieur, vous n'auriez pu rêver un plus savant, un plus intelligent, un plus habile et consciencieux régisseur.

Je viens de nommer le *Chevalier Trumeau*. Pour en venir à votre œuvre, c'est l'aborder sans doute par le petit côté: mais, puisque *Trumeau* nous ramène au XVIIIe siècle, vous savez qu'en ce temps-là les entrées familières n'étaient pas les grandes, et que, pour être admis dans l'intimité des gens, mieux valait monter discrètement le degré dérobé que gravir avec solennité l'escalier d'honneur, et passer par les arrière-cabinets qu'attendre, pour se faire annoncer selon l'étiquette, dans les antichambres. J'avoue ma prédilection pour cet élégant petit volume que vous avez intitulé : *le Théâtre chez Madame*. J'y trouve toutes vos qualités réduites en miniature et, comme dans un flacon d'or délicatement ciselé, la quintessence de votre esprit.

Tout à l'heure, après avoir rendu hommage aux maîtres qui gardent avec un soin jaloux le culte de l'idéal, vous protestiez avec une émotion généreuse contre ceux que vous avez nommés les révolutionnaires de l'art, et plus énergiquement encore les insurgés. Cette protestation, saluée par nos applaudissements, vous l'aviez déjà faite dans le prologue du *Théâtre chez Madame*. Avec une simple

différence d'accent et d'allure, ici plus méprisante, là plus indignée, c'est la même aversion, la même répugnance, la même horreur de tout ce qui est bas, grossier, ignoble. Ici, sans avoir nommé personne, vous avez suffisamment désigné les masques : dans vos vers point de masques, les noms, les vrais noms, imprimés tout vifs avec la franchise hardie de Juvénal et de Boileau. N'était la réserve qui m'est aujourd'hui imposée comme à vous, j'aurais eu plaisir à citer tout d'un trait cette satire, ou plutôt cette raillerie vive, légère, piquante, dont le fouet va cingler jusqu'à la politique. L'insurgé fait de vous un réactionnaire. Le dégoût, la crainte d'être sali par ces gens qui font métier de « marivauder avec l'immonde » vous repousse d'un seul coup aux antipodes, c'est-à-dire au XVIIIe siècle. Vous rêvez

. . . . . de fuir ce temps
D'écœurements et de décombres,
Pour remonter le cours des ans
Et marivauder chez les ombres.

Et voilà comment vous avez écrit le *Chevalier Trumeau,* le *Narcotique,* deux petits chefs-d'œuvre dont Marivaux peut sans doute revendiquer chez les ombres l'inspiration première, mais qui, par le détail ingénieux et la fantaisie spirituelle, sont bien de vous et à vous, Monsieur.

L'antithèse entre un certain présent qui vous répugne et un certain passé qui vous séduit n'est d'ailleurs pas une nouveauté pour vos lecteurs. Ils l'ont remarquée déjà dans un recueil où vous avez rassemblé, comme on disait au XVIIIe siècle, les premières fleurs de votre cou-

ronne poétique, les premiers essais de votre muse. C'est le même thème développé avec une verve moins railleuse et plus amère.

O les blonds chevaliers! ô les belles marquises!
Paniers et vermillons! Mouches! senteurs exquises!
Abbés venus l'on ne sait d'où,
Poudrés, galants, jolis, pirouettant sans cesse
Des loges de danseuse aux boudoirs de duchesse,
Dans un perpétuel froufrou.

Insoucieux enfants de cette époque étrange!
Ils marchaient dans la flamme, ils dansaient sur la fange,
Avec des mules de satin.
Contre l'ouragan sombre ils avaient des ombrelles;
Leurs joyeuses amours qui caquetaient entre elles
En étouffaient le bruit lointain.

. . . . . .

Aujourd'hui de pitié l'on a l'âme saisie
A voir notre gaieté se mourir d'étisie,
Et comme nous savons, à l'aide de grands mots,
Nous ennuyer plus fort en devenant plus sots!

. . . . . .

Ainsi, convenons-en sans orgueil et sans fard,
Le Français d'aujourd'hui n'est qu'un Gaulois bâtard.
Hélas! la sève manque à cette vieille écorce!
Si donc, comme on l'a dit, la gaieté c'est la force,
Et si l'esprit d'un peuple en prouve la santé,
Jamais notre pays ne s'est plus mal porté (1).

Ceci n'est d'ailleurs qu'un épisode, un intermède dans votre œuvre littéraire. Vous avez bien pu, dans un moment d'humeur, par boutade, tourner le dos au présent et pousser une reconnaissance en arrière dans les parages du XVIIIe siècle, tout comme vous aviez, au début, frôlé l'antiquité dans le *Parasite;* vous êtes trop de votre

(1) *Les Parasites : Asmodée.* Janvier 1859.

temps, vous y trouvez trop à voir et à dire pour vous en écarter autrement qu'en rêve ; et pour preuve, c'est encore une citation de vous que j'apporte :

Le présent a du bon néanmoins et je l'aime ;
Est-ce par indolence ou curiosité ?
Mais pour ne le pas voir avec sévérité
J'ai cent bonnes raisons, toutes d'un poids extrême.
Être — au moins je le crois, — vaut mieux qu'avoir été (1).

D'accord ; mais comment concilier ce thème-ci avec l'autre ? Qu'importe après tout ? Contradiction de poète ne tire pas à conséquence. Vous aimez donc le présent, Monsieur. Soit. Ce n'est pas l'indolence qui est votre défaut, ni la curiosité qui vous manque. Vous happez au passage les travers qui s'agitent autour de vous, et vous les traduisez sur la scène. C'est à l'écrivain dramatique désormais que j'aurai l'honneur de m'adresser ; mais s'il me fallait passer en revue tout votre théâtre, j'aurais trop à faire. Permettez-moi d'y choisir ce qui m'a paru être le principal et l'essentiel.

Voici le *Second Mouvement*, le contraire du premier qui est le bon, suivant le dicton vulgaire. En laissant osciller vos personnages entre l'un et l'autre, vous avez fait une comédie excellente, d'une observation très juste et d'une exécution serrée. Un industriel de Louviers, un fabricant de draps, a fait fortune, grâce aux conseils d'un savant désintéressé, d'un chimiste qui lui a donné le secret d'une teinture merveilleuse. Le savant est mort pauvre, endetté, insolvable ; il a laissé une fille. L'industriel et sa femme,

(1) *Amours et Haines : Pangloss.*

de ces gens dont on dit qu'ils ont le cœur sur la main, la recueillent. Elle ne connaît rien de sa situation, elle ne sait rien de sa détresse ; on la lui cache ; elle se croit en possession d'un petit avoir que ses hôtes reconnaissants administrent et font valoir à son profit. On s'empresse autour d'elle ; on l'accable de soins, d'attentions, de caresses ; elle est l'ange de la maison, elle est l'idole, on l'adore ; bref, c'est un excès. Nous sommes au premier mouvement.

Deux mois se passent, l'enthousiasme du premier jour est tombé. L'orpheline est charmante ; mais on commence à trouver qu'elle coûte cher : si, au lieu de l'héberger, on lui faisait une toute petite rente ? C'est le second mouvement qui se dessine. Tous vos pendules, je veux dire tous vos personnages, n'oscillent heureusement pas dans le même sens. Il y a dans la maison une de ces bonnes de province qui ont gardé le parler franc des servantes de Molière. Le premier mouvement chez elle a été le mauvais ; elle a failli se faire chasser d'abord pour avoir rechigné contre « la pauvresse » ; mais, au rebours de ses patrons, à mesure que ceux-ci se refroidissaient pour l'orpheline, elle s'est prise d'affection pour elle. A sa maîtresse qui lui dit :

> Vous n'avez pas toujours chanté du même ton ;
> Vos débuts avec elle étaient fort malhonnêtes.

Elle répond hardiment :

> J'étais injuste alors, et maintenant vous l'êtes,
> Madame, et ton pour ton, j'aime mieux, entre nous,
> En changer comme moi qu'en changer comme vous.

Il y a un autre personnage, le fils de l'industriel. Celui-

ci ne varie pas, il s'en tient au premier mouvement qui a mis son cœur en branle. Je dois ajouter que c'est le fils d'un premier lit, ce qui le met en situation de tenir ferme contre sa belle-mère et de lui pouvoir dire :

C'est la réaction! Seulement, à ma honte,
Je ne l'attendais pas et si vive et si prompte.
. . . . . .
Ah! n'ayons pas besoin des autres trop longtemps!
Plume, quand on la lève, et plomb, quand on la porte,
Une bonne action demande une âme forte.
Aussi bien, amitié, reconnaissance, amour,
Ce sont des fleurs du bien qui ne durent qu'un jour,
Et de trop lourds fardeaux pour cette race humaine
Que l'égoïsme essouffle et la vanité mène.
Comment garderait-on les divines liqueurs
Dans ces vases fêlés qu'on appelle nos cœurs!

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse. La comédie finit bien, et le spectateur s'en va satisfait, l'esprit charmé, le cœur tranquille.

S'en ira-t-il de même après avoir entendu les *Faux Ménages?* Il admirera le talent de l'auteur, qui n'a jamais été plus poète ; mais, convié pour une comédie, il s'est trouvé en face d'un drame. Au lieu d'un fait d'observation morale, comme le *Second Mouvement,* on lui a proposé une thèse sociale à résoudre, une vieille thèse, souvent débattue, toujours condamnée, qui prétend se faire discuter encore. Une fille tombée peut-elle se relever de la déchéance et, réhabilitée par l'amour, entrer de plain-pied, de plein droit, dans la famille ? Tel est le problème ou, si vous aimez mieux, le procès que vous avez porté devant le public. Vous êtes un poète éloquent, Monsieur ; avec une impartialité rare, vous partagez également entre

vos personnages le charme pénétrant de votre poésie et l'émotion de votre éloquence. De part et d'autre, la contradiction est sérieuse, vive, tout à fait saisissante et pathétique. Il y a trois ou quatre scènes dont une seule ferait la fortune d'un drame, celle-ci, par exemple, où vous mettez en présence, dans le salon de famille, une vraie jeune fille, pure, innocente, et l'autre. Elles sont rivales, mais quelle rivalité ! C'est un duel de beaux sentiments, d'abnégation, d'aspiration vers le sacrifice. On ne sait laquelle admirer davantage, l'immaculée ou la repentie. C'est là, ce me semble, le défaut de votre conception ou, si vous me permettez de dire, l'erreur de votre imagination généreuse. Entraîné par elle, vous avez outré l'intérêt qu'il vous était permis d'appeler sur votre héroïne, car c'est bien une héroïne que vous avez faite, en prêtant gratuitement à cet ange déchu tous les mérites, toutes les vertus, toutes les délicatesses d'une âme virginale. Vous aussi, Monsieur, comme l'industriel de Louviers, vous avez eu l'excès du premier mouvement. Dans la sublimité de votre élan, au delà du vraisemblable, au delà du vrai, vous avez failli vous heurter au paradoxe ; heureusement la justesse de votre esprit vous a préservé de cette mauvaise rencontre ; d'un idéal faux et dangereux elle vous a ramené à la vérité des choses, et c'est à la saine raison qu'elle a demandé le dénouement de votre drame. Il est vrai qu'il a fallu sacrifier l'héroïne dont votre imagination avait exagéré le personnage, et voilà pourquoi plus d'un spectateur, qui s'était laissé prendre à cette figure décevante, a pu se retirer, l'esprit troublé, inquiet, presque mécontent de la solution que vous avez dû donner au problème. En fin de compte,

vous aurez prouvé une fois de plus, à mon sens, que les thèses sociales ne sont pas de mise au théâtre ; c'est à d'autres juges qu'il est réservé d'en connaître. Je ne voudrais pas prétendre que ce sentiment soit devenu le vôtre ; au moins n'avez-vous pas renouvelé l'épreuve. Vous êtes revenu à la comédie pure, qui est la bonne et qui vous a procuré vos plus grands succès.

L'*Age ingrat* est un de ceux-là. C'est une des meilleures, j'oserais presque dire la meilleure jusqu'ici, de vos comédies en prose. Assurément il y a dans l'*Étincelle,* dans le *Monde où l'on s'ennuie,* le pareil mérite d'un style vif, alerte, aisé, d'une langue excellente, bien française de tour et d'esprit : mais ici la pièce a, de plus, sur les autres que je viens de nommer, la supériorité de l'intrigue et de l'action. Les personnages ne se contentent pas de causer avec plus ou moins d'agrément et de verve ; ils vont, ils viennent, ils s'agitent, en un mot ils vivent.

Qu'est-ce que l'*Age ingrat?* Jusqu'à vous, Monsieur, l'âge ingrat s'entendait communément de cette époque indécise, de ce moment de transition où l'enfant n'a déjà plus sa grâce, où l'adolescent n'a pas son charme encore. Vous avez changé tout cela. A cette définition vous en avez substitué une autre, et, puisque vous voilà de l'Académie, ce sera désormais affaire à vous de travailler à l'introduire dans la future édition de notre Dictionnaire. Selon vous donc, l'âge ingrat, pour le sexe mâle, c'est tout simplement l'âge mûr. En effet, dans votre pièce, il n'y a pas de jeune premier ; vos personnages masculins flottent entre trente-cinq ans et cinquante. Ils sont quatre : un mari qui se dérange ; un autre qui s'est dérangé il y a beau temps.

mais qui voudrait bien rentrer dans l'ordre ; celui-ci est accosté d'un célibataire, diplomate sournois qui le contre-carre et travaille discrètement à le remplacer auprès de sa femme ; enfin le quatrième, le plus jeune ou le moins âgé, pour mieux dire, est un homme d'esprit, observateur, passablement égoïste, qui rit des autres, est rétif au mariage et finira par s'y laisser prendre. Chacun d'eux agit pour son compte, et pourtant, malgré la multiplicité des intrigues, les fils se croisent, se combinent et ne s'emmêlent jamais ; l'action est d'une lucidité parfaite.

Le second acte est un chef-d'œuvre de mouvement, de bruit, d'agitation folle ; c'est une comédie dans la comédie ; mais il fait si bien corps avec elle, l'épisode se relie si intimement au sujet qu'il peut donner au spectateur une jouissance particulière sans distraire aucunement son attention de l'ensemble. Vous avez fait, il y a quelques années, Monsieur, le *Monde où l'on s'amuse,* une jolie esquisse dans un petit cadre ; c'était charmant, mais vous nous avez donné mieux, au second acte de l'*Age ingrat*. Ce n'est plus un coin du monde parisien, dans un salon de bonne compagnie ; c'est le monde des étrangers à Paris, à l'hôtel, ou, ce qui revient à peu près au même, dans une maison d'emprunt. Voilà le vrai monde où l'on s'amuse. Paris exerce sur l'imagination des étrangers un attrait qui les lui amène de tous les points du globe ; mais l'attrait n'est pas le même pour tous. Il y en a qui viennent séduits par nos arts, par notre littérature, par le charme de notre société polie ; c'est une élite, et nous pouvons être fiers de l'intérêt qu'ils nous témoignent. Malheureusement il y en a d'autres, et c'est le plus grand nombre, pour lesquels Paris

n'est qu'une ville de luxe, de bien-être et de plaisir, où l'on est assuré, avec un portefeuille suffisamment garni, de trouver en toute saison

Bon souper, bon gîte et le reste.

Je ne sais pas si Paris est aussi corrompu qu'il leur plaît à dire ; mais s'il y a corruption, je sais bien qui nous l'apporte ; ce sont ceux-là qui viennent pratiquer publiquement chez nous ce qu'ils n'osent essayer qu'en secret chez eux, et si nous nous montrons peu flattés de la préférence dont ils nous honorent, ils s'étonnent, nous prennent en pitié, haussent les épaules et ne s'en vont pas.

Par son humeur désordonnée, sa fureur de plaisir, son mépris de l'opinion, l'étrangère que vous nous présentez, la comtesse Julia Wacker s'est abaissée au type sensuel et vulgaire, tandis que par son rang, sa distinction, son intelligence, elle était douée de sorte à garder sa place dans l'élite. Il faut la prendre, non pas pour une aventurière, mais pour une femme du monde qui s'est fourvoyée volontairement dans le mauvais monde. C'est pour la comtesse qu'un de nos maris s'est dérangé naguère et que l'autre est en train de se déranger à son tour ; il faut empêcher celui-ci de se perdre tout à fait, coûte que coûte. Une jeune femme, Berthe de Sauves, se dévoue ; elle s'aventure dans cette maison équivoque ; la voici en face de l'étrangère. La scène est très hardie, mais conduite par vous, Monsieur, avec une habileté sans égale. De quel ton familier et blessant, de quel air de franche impertinence la comtesse exprime son mépris de ce que nous pouvons,

nous autres Parisiens, penser d'elle! On en jugera par le court fragment que voici :

JULIA. Les Français ont mauvaise opinion des étrangères, je sais, parce qu'elles voyagent, qu'elles montent à cheval, qu'elles patinent au lieu de tricoter..... Dites, oh! dites, entre nous.

BERTHE. Entre nous..... madame la comtesse, la conversation a pris un tour.....

JULIA. Si! si! dites, je vous prie.... Oh! vous pouvez, cela ne fait rien.... Nous autres étrangers, nous venons en France pour nous amuser..... Mais quant à l'opinion des Français, cela nous est égal, voyez!... Nous nous en passons très bien.

BERTHE. Et je crois, Madame, que c'est le bon parti.

JULIA. Oui, parce que vous pensez du mal, n'est-ce pas? Si! si! oh! je devine... Je ne suis pas très bête, vous savez, quoique étrangère; quelquefois je comprends mal ce qu'on me dit... Mais je comprends toujours très bien ce qu'on ne me dit pas.

C'est comme un assaut d'armes; le jeu, d'abord froid et contenu, s'échauffe et s'anime; plus de feintes, des attaques franches et des ripostes, des coups droits portés en pleine poitrine. Cependant le bon droit finit par triompher; grâce à Mme de Sauves, la brebis égarée est ramenée au bercail, les ménages troublés se réconcilient, et le célibataire obstiné se laisse conduire à l'autel.

Dans cette comédie ce sont les femmes qui l'emportent de beaucoup sur les hommes. A une exception près, elles sont toutes jeunes, du plus au moins; pour le sexe aimable vous ne voulez pas, Monsieur, qu'il y ait d'âge ingrat. Ce n'est pas seulement ici d'ailleurs que vous attribuez aux femmes le beau rôle et la supériorité du bon sens : le sage, dans vos pièces, n'est plus exclusivement un homme.

Mme de Sauves n'est pas une exception. Dans *Petite Pluie,* c'est la baronne Castelli qui empêche sa jeune amie de faire une sottise, en laissant le séducteur abîmé dans le ridicule. Sans la duchesse de Réville, que deviendrait le *Monde où l'on s'ennuie?* Il est vrai qu'à tous les avantages que lui donnent l'expérience, l'esprit et la sagacité, elle joint, ce qui n'est pas peu de chose, l'autorité d'une grande dame et d'une tante à succession.

Dans l'*Étincelle,* qui est-ce qui a le beau rôle? C'est assurément la charmante Antoinette, car elle se sacrifie pour le bonheur problématique de deux égoïstes qui ne voient en elle qu'une enfant rieuse, tandis que, sous les spasmes d'un rire forcé, la pauvre fille étouffe à grand'peine les sanglots qui lui gonflent la poitrine. Rien sans doute n'est plus aimable à première vue que cette petite pièce dont le succès est si grand. Vous y avez mis, Monsieur, le meilleur de votre esprit et le plus fin. C'est pour le coup que Marivaux pourrait vous jalouser; si, dans le *Chevalier Trumeau* vous vous êtes inspiré de lui, l'*Étincelle* n'a jailli que de vous-même. Et cependant, oserai-je le dire, la toute gracieuse comédie pourrait bien n'être que le prologue d'un drame. Votre capitaine est si léger! La veuve qu'il paraît si heureux d'épouser a le même âge que lui : ne s'en avisera-t-il pas tôt ou tard? Et si Toinon continue à demeurer dans le voisinage? Et ce pauvre notaire, que nous n'avons jamais vu et que nous connaissons si bien, grâce à deux traits de votre plume habile, ce pauvre notaire qu'elle épouse et qu'elle n'aime pas, puis-je m'empêcher de redouter pour lui quelque fâcheuse aventure? En vérité, si ces deux couples, assortis tant bien que mal,

viennent à se rapprocher, comme deux nuages à la fin d'une journée chaude, je crains bien que l'*Étincelle* ne finisse en coup de foudre.

En attendant, c'est un feu d'artifice. L'*Étincelle!* quel joli titre! Il parle aux yeux, il fait image, il pétille. On a remarqué, Monsieur, avec quel soin curieux vous réglez vos titres. Ils sont courts en général et simples d'apparence, mais presque toujours avec un sous-entendu. Imprimés en gros caractères, bien en vue sur l'affiche, ils arrêtent le passant, ils l'intriguent et l'attirent. Ce sont de petites énigmes qui n'exigent pas de sa sagacité un trop grand effort; s'il a touché juste et trouvé le mot, il vous en sait gré, Monsieur, et après vous avoir applaudi de tout cœur, il s'en va flatté dans son amour-propre. De vous aussi, mais en tout bien et dans le meilleur sens, on pourrait dire :

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

Tels le *Dernier Quartier,* le *Second Mouvement,* l'*Autre Motif, Petite Pluie,* l'*Age ingrat,* le *Monde où l'on s'amuse,* le *Monde où l'on s'ennuie,* autant dire à peu près tout votre théâtre. Des deux derniers que je viens de rappeler, l'un est évidemment issu par opposition de l'autre; mais l'antithèse ne va pas au delà; les deux sujets ne sont pas comparables, même en vue d'un contraste. Tout ce qu'on pourrait remarquer, par esprit de chicane, c'est qu'il y a un personnage bien ennuyé dans le *Monde où l'on s'amuse,* et des gens qui s'amusent à leur façon dans le *Monde où l'on s'ennuie;* mais, en vérité, ce serait chicaner pour peu de chose.

Qu'est-ce, au fond, que le *Monde où l'on s'ennuie,* le dernier et, selon l'opinion générale, le plus grand, le plus mérité de vos triomphes? C'est une comédie satirique comme les *Femmes savantes,* ou plutôt, pour être tout à fait exact, c'est l'idée même des *Femmes savantes* ajustée à notre temps, avec toutes les différences qui distinguent le XVIIe siècle du XIXe et l'Hôtel de Rambouillet des lycées de filles. La science est utile, elle est digne d'estime et de respect, elle est admirable, à la condition toutefois qu'elle n'envahisse pas tout, surtout les cerveaux féminins. Précieuses pour précieuses, les scientifiques me semblent plus ridicules encore que les littéraires. Il n'est déjà pas si beau pour l'homme d'être pédant, mais pour la femme il serait tout à fait laid d'être pédante, et si c'est pour la dissuader de le devenir que vous avez pris la plume, si tel est le but que votre comédie vise, rien n'est plus à propos, Monsieur; vous rendez à la société un véritable service. Je sais bien qu'il y a de plus grands dangers qui la menacent; mais celui que je signale n'en est pas moins réel et imminent; on doit vous savoir gré d'avoir sonné l'alerte.

Par une exception bien rare à votre galanterie vous n'avez pas ménagé les femmes ; il est vrai qu'en revanche, pour sauver du ridicule l'honneur de notre sexe, je ne vois que votre sous-préfet sceptique et railleur; vous lui avez donné assez d'esprit pour faire équilibre à la sottise de tous les autres ; car je n'excepte pas le fils de la maison, le neveu de la duchesse, une sorte de chrysalide d'où le papillon a bien de la peine à sortir. Les femmes du moins nous offrent trois champions qui relèvent bravement leur

cause ; la duchesse de Réville, un type incomparable de bon sens, de verve salée, de clairvoyance ; Suzanne, la franchise même ; enfin la petite sous-préfète, digne élève de son mari et capable de lui en remontrer à l'occasion. Mais qu'ai-je besoin de parler longuement d'une pièce qui a renouvelé deux cents fois son public et que tout le monde sait par cœur? J'entends bien des épilogueurs qui disent : « Cette pièce n'en est pas une, au vrai sens du mot ; ce n'est qu'une suite de scènes ; l'action est nulle ; l'intrigue se réduit uniquement à l'incident d'une lettre sans signature et sans adresse, imputée tantôt à celui-ci et à celle-ci, tantôt à celui-là et à celle-là. » Il est vrai, mais qu'est-ce que le *Misanthrope,* sinon une suite de scènes ? et n'est-ce pas une lettre aussi qui amène le dénouement de ce chef-d'œuvre ?

Monsieur, tout vous réussit. Vous avez une qualité rare, un don qui est remarqué et apprécié dans le monde presque à l'égal du mérite personnel : vous êtes heureux. Il y a un de vos personnages dont vous dites quelque part : « Lui, le filleul des fées ! » Souffrez que je m'empare du mot et que je vous l'applique ; à qui pourrait-il être adressé plus justement qu'à vous ? Mais si vous devez beaucoup à vos marraines, vous devez davantage encore à vous-même. Vous nous avez montré M. Charles Blanc, à ses débuts, aux prises avec la gêne. C'est aussi une fée, rude, sévère, disgracieuse, non point malfaisante à tous ni de mauvais conseil ; elle retient ceux-là seulement qui ne veulent pas faire effort pour échapper à son étreinte. Vous, Monsieur, vous n'avez pas eu affaire avec elle, mais vous avez fait comme si elle vous avait pressé dans ses bras

maigres. Vous avez peiné volontairement avec ceux pour qui la peine était inévitable. Vous avez montré que la fortune n'est pas fatalement amollissante, et c'est un bon exemple que vous avez donné. Poursuivez, Monsieur, une carrière si vaillamment abordée, déjà parcourue avec tant d'éclat; c'est le vœu et l'attente du public; il est impatient de vous applaudir encore.

DISCOURS

DE

M. FRANÇOIS COPPÉE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 18 DÉCEMBRE 1884, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DE LAPRADE.

Messieurs,

Au moment où j'ai le redoutable honneur de parler devant vous, je suis assurément très ému; mais mon cœur, pénétré de gratitude, n'éprouve pourtant aucune crainte. Il circule autour de moi un effluve de sympathie qui m'échauffe et m'encourage. L'Académie, qui est une des rares et glorieuses institutions encore intactes et debout parmi les ruines de la vieille France, tient à ses anciens privilèges, et, en faveur du poète, à peu près banni de la société moderne, elle exerce généreusement le droit d'asile. Chez elle, il se sent en sûreté, dans une atmo-

sphère de bienveillante protection, comme le fugitif des temps mérovingiens sous le cloître paisible de Saint-Martin de Tours. Je me lève donc plein de confiance, me rappelant quel culte vous gardez pour la poésie, confus sans doute d'être un de ses moindres serviteurs, mais certain que vous m'avez choisi comme un des plus fidèles.

Vous m'avez élu pour succéder à M. de Laprade, qui lui-même occupait au milieu de vous la place d'Alfred de Musset; et rarement, me semble-t-il, vous avez mieux prouvé que par ces élections successives votre goût hospitalier pour les poètes et la libérale variété de vos choix. Je diffère autant de mon prédécesseur qu'il ressemblait peu au sien; mais vous vous plaisez à ces contrastes. Après le grave contemplateur des glaciers et des hautes futaies, vous appelez à vous un rêveur des rues de Paris; ayant entendu le rossignol des Alpes emplir de sa voix puissante les solitudes du vallon nocturne, vous écoutez la petite chanson du bouvreuil en cage sur une fenêtre de faubourg. Il vous suffit que les deux oiseaux chantent à votre gré; et vous faites le même accueil aux deux poètes.

Une fois seulement, j'ai eu le bonheur d'approcher M. de Laprade, pendant un des courts voyages à Paris que sa santé lui permettait, il y a quelques années; une heure seulement, j'ai pu voir ce doux et noble visage, qui est encore présent à vos souvenirs. Mais, je puis le dire, nous nous connaissions de longue date. Écolier de vingt ans, j'avais plus d'une fois suivi, un de ses livres à la main, les allées tournantes de cette pépinière du

Luxembourg où, comme il l'a dit dans une de ses plus gracieuses poésies :

> On feuilletait un jeune cœur,
> On s'absorbait dans un vieux livre.

Quand mes premières rimes furent imprimées, je les lui offris en élève timide, il les lut en maître indulgent; et l'unique poignée de main que nous échangeâmes plus tard ne fit que mieux unir mon respect filial à sa paternelle sympathie. Il m'en a donné plus d'un témoignage. Je conserve précieusement et souvent je relis avec émotion une lettre de M. de Laprade dans laquelle il me remercie d'une page bien sincère écrite sur ses œuvres, et « conçoit l'espérance » — ce sont ses propres expressions — « d'être un jour loué par moi dans un lieu plus « retentissant et plus solennel ». Ce désir, il l'a confié à plusieurs d'entre vous; il l'exprimait encore, dans les derniers jours de sa vie, devant sa chère famille. J'éprouve une grande douceur à croire que son suffrage ne me manque pas aujourd'hui, et j'aime la tâche que vous m'imposez de faire l'éloge d'un poète de race qui fut excellent pour moi; car je suis soutenu dans ce devoir par deux sentiments, l'admiration et la reconnaissance.

Issu d'une noble et ancienne famille du Forez, Pierre-Marin-Victor Richard de Laprade naquit en 1812, à Montbrison, contrée montagneuse et boisée. Deux veuves, ses aïeules, le bercèrent avec de tragiques histoires du temps de la Terreur. L'une d'elles, sa grand'mère du côté maternel, portait sur son cœur, comme une relique, l'admirable testament de son mari, M. Chevassieu, maire de

Montbrison, fusillé à Feurs, avec dix autres parents des Laprade, dans un massacre de vingt-huit victimes ordonné par Javogne, un des plus hideux proconsuls d'alors. L'aïeul paternel du poète, M. Marin de Laprade, soldat et savant, qui avait vaillamment porté l'épée de cadet, avant d'exercer avec talent la carrière médicale à Montbrison, avait comparu, le même jour que son ami M. Chevassieu, devant le tribunal de sang. Absous par hasard, il avait peu survécu à cette terrible journée. Ainsi entrèrent dans l'âme du poète, dès ses premières années, les deux convictions qu'il conserva toute sa vie; il puisa dans la vue sublime des montagnes l'amour de la liberté, et dans les sinistres légendes de son foyer l'horreur de la Révolution.

Dès lors, dans cette libre poussée au milieu d'un beau paysage, son esprit reçut aussi, je le crois, le germe de ce sentiment de la nature qu'il devait répandre, si intense et si grandiose, dans tous ses poèmes. Je veux me reporter par l'imagination, comme il l'a fait si souvent par le souvenir, au temps de sa rustique enfance. La famille, une famille de cadets, déjà médiocrement pourvue avant 89, est absolument ruinée; elle ne possède plus guère que la vieille maison, débris d'une demeure seigneuriale, avec sa tourelle d'angle et son mur où les saxifrages détruisent, en les fleurissant, quelques vestiges d'anciens ornements sculptés. Le père, médecin comme l'aïeul, est loin d'être encore devenu le professeur de clinique qui fera plus tard de savants élèves à l'École de médecine de Lyon; à l'heure qu'il est, il ressemble beaucoup au bon docteur de *Pernette*. C'est un praticien de province, qui va dès le matin visi-

ter ses malades, au trot d'une jument paysanne. La mère et l'aïeule consacrent les longues heures de la journée aux soins du logis, mais surtout au nouveau-né. Quand le ciel sourit, elles l'emportent dans la campagne, qui est tout proche, au bout de quelque ruelle solitaire. On fait halte bientôt, sur la lisière d'un bois, devant un large horizon. Là, l'enfant se roule dans l'herbe, essaye ses premiers pas sous les chênes, tourne vaguement ses regards du côté des cimes lointaines. On ne revient qu'au coucher du soleil, pour le repas du soir; et lorsque le père rentre à son tour et présente à sa jeune femme une poignée de fleurs alpestres, qu'il a cueillies, en conduisant son cheval par la bride, le long d'un chemin escarpé, la mère les pose en souriant sur le berceau du petit garçon, endormi déjà, et le futur poète des sommets respire jusque dans ses premiers rêves l'enivrant et salubre parfum des montagnes.

Ce parfum, qu'il aima toute sa vie et qui embaume toute son œuvre, il en eut la nostalgie pendant son séjour entre les hautes murailles du lugubre lycée de Lyon. Celui qui devait écrire, sous le titre de *l'Éducation homicide,* des pages brûlantes d'indignation contre les dangers de l'internat, souffrit plus que tout autre de ces années de caserne imposées à l'enfance. Animé de l'esprit du devoir et de la discipline, il fit de fortes et excellentes études ; mais il était surtout soutenu par l'espoir des vacances dans ses chères montagnes foréziennes, où celui qui devait être le poète de la nature se retrempait dans la nature.

Il sortit épuisé, presque mourant, de sa prison scolaire, et il fallut le généreux soleil du Midi pour lui rendre la santé et la force de son âge. M. de Laprade fit son droit

à Aix-en-Provence, où il vécut quatre ans, et tous les témoins de cette époque de sa vie le représentent comme un étudiant laborieux, mais d'un caractère expansif, parfois même d'une gaieté débordante. N'aimez-vous pas cette joyeuse jeunesse précédant une vie de hautes vertus et une œuvre austère? Le fleuve coule majestueusement entre deux calmes rives; mais remontez à la source, vous la découvrirez où il y a des gazouillements et de la verdure. On peut dire que M. de Laprade ignorait alors sa vocation. Sans doute, cette Provence qui ressemble à la Grèce, ces paysages arides, mais aux lignes magnifiquement harmonieuses, ces côtes, ces promontoires de la Méditerranée qui se découpent sur le bleu du ciel et se reflètent dans le bleu de la mer, éveillaient sourdement l'inspiration chez un lecteur enthousiaste d'Homère et d'André Chénier. Mais, sincèrement humble de cœur, il s'estimait assez heureux de comprendre, d'admirer les poètes, et n'osait croire qu'il en fût un lui-même. Ses amis lui révélèrent son noble pouvoir. Il en comptait beaucoup parmi les Lyonnais, ses compatriotes, et aussi dans un groupe d'étudiants appartenant à la noblesse polonaise, réfugiés en France depuis la récente proscription. L'un de ces jeunes gens insista pour que M. de Laprade écrivît quelques strophes sur son album. C'en était fait; le vase avait débordé. Depuis ce jour, l'élève en droit fit des vers; mais toujours modeste, il les faisait seulement pour lui, pour ses camarades, sans l'ombre d'une ambition littéraire, sans rêve de succès et de gloire. N'avais-je pas raison de comparer la poésie de M. de Laprade à une source? Elle jaillissait de lui, naturellement, sans effort, limpide et chantante au départ comme

l'eau d'une source dans les bois, mais, comme elle aussi, discrète d'abord et cachée.

Ses études de droit terminées, gardant toujours une grande défiance du goût impérieux qui l'entraînait vers les lettres, M. de Laprade se fit inscrire au barreau de Lyon, plaida quelque peu, remplit auprès d'un avocat en vogue les fonctions de secrétaire, songea même un instant à entrer dans la magistrature. Celui qui fut par la suite un professeur éloquent et disert, prenait ainsi l'habitude de la parole, quand un voyage en Suisse et en Savoie, qui lui révéla les grandes Alpes, exalta jusqu'à l'enivrement ses facultés poétiques. Il sentit sa pensée s'élever avec sa personne dans l'ascension des pics blancs de neige, et la vue des aigles qui passaient lui fit comprendre qu'il avait le grand coup d'aile. Il revint cependant, quelque temps encore, dans la sombre étude du quartier Saint-Jean où il feuilletait, d'un doigt distrait, les paperasses judiciaires; mais, quand il en sortit, à la fin de son stage, quand il se décida à venir à Paris tenter la fortune de la publicité, il emportait une grande partie des *Odes et Poèmes*, des *Poèmes évangéliques,* et sa *Psyché* tout entière.

J'ai dit qu'il n'était pas un ambitieux. Rien en lui de ces grands hommes de province, si fortement dépeints par Balzac, dans sa *Comédie humaine,* qui se ruent sur Paris en berçant leurs rêves de domination au trot des lourdes diligences et jettent à l'énorme capitale, du haut de quelque mansarde de la montagne Sainte-Geneviève, le défi du conquérant. M. de Laprade, pour nous servir d'un mot qui aurait plu à son tempérament religieux, ne vient à Paris qu'en pèlerinage. Hadji littéraire, il foulera le sol

de La Mecque intellectuelle; mais, cette fois-ci comme les autres, il n'y fera qu'un séjour limité. Bientôt il repartira, non seulement pour se replonger dans la nature où il puise ses meilleures inspirations, mais aussi pour revoir sa patrie adoptive, cette ville de Lyon qu'il aime, qu'il préfère au tumultueux, au fiévreux Paris, cette ville de Lyon, grandiose et triste, un peu brumeuse aussi parfois, comme la pensée du poète, et que domine l'autel aérien de Notre-Dame-de-Fourvières ainsi que l'œuvre de M. de Laprade est dominée par l'idée de Dieu.

Je puis évoquer devant vous l'image de l'auteur de *Psyché* à ce moment de sa jeunesse déjà mûrie et devenue grave, tel qu'il fut introduit à Paris dans quelques sociétés d'élite, tel qu'il fut présenté notamment, par son compatriote Ballanche, à l'Abbaye-aux-Bois, ou il s'inclina devant le majestueux silence de Chateaubriand. Ce portrait est signé du nom de notre maître à nous tous, les poètes, d'un maître qui fut particulièrement celui de M. de Laprade, du nom cher et vénéré de Lamartine :

« Il était grand », dit-il, en parlant du jeune homme qui vint le saluer à Saint-Point, « il était grand, élancé, la tête chargée de modestie, un « peu inclinée en avant, le regard bleu et nuancé de blanches visions « comme une eau de golfe traversée par beaucoup de voiles, le front plein, « les traits mâles, quoique avec une expression générale mélancolique, le « teint pâli par la lampe, la physionomie pieuse, si l'on peut se servir de « cette expression, c'est-à-dire la physionomie d'un jeune homme qui « écoute les voix célestes entendues de lui seul, et dont la pensée, consu- « mée du doux feu de l'encensoir, monte habituellement en haut plus « qu'elle ne se répand sur les choses visibles d'ici-bas. »

Il y a, dans ces lignes magistrales, plus qu'un portrait idéalisé du poète; il y a la définition même de son génie

poétique, qui venait de se révéler alors au monde littéraire par la publication de *Psyché*.

Vous l'admirez tous, cette pure fleur de poésie éclose dans un esprit pénétré par Platon, ébloui par Phidias, mais resté, malgré sa juvénile témérité, sincèrement, absolument chrétien; vous le connaissez, ce poème charmant et profond où l'auteur, employant le plus gracieux des symboles, montre, dans la légende de cette jeune fille devenant l'épouse d'Éros, la destinée de l'âme humaine s'unissant à Dieu dans l'éternité; où le poète, éclairant, rajeunissant en quelque sorte aux lueurs de la philosophie la mythologie antique, en dégage la signification morale, le spiritualisme supérieur, l'idée profondément religieuse. Conception nouvelle et hardie, où se trouve une fois de plus posé l'insoluble problème qui a inquiété et inquiétera le monde jusqu'à son dernier soir : car toujours Ève regarde d'un œil plein de désir les fruits de l'arbre de la Science; toujours Psyché allume en tremblant sa lampe pour contempler le visage de son divin amant; toujours l'épouse de Lohengrin a sur les lèvres la question interdite; et, jusque dans les Contes de berceuses, toujours la femme de Barbe-Bleue serre dans sa main frémissante la clef de la chambre défendue. Toujours le mystère! Toujours Isis sous son voile! Toujours l'inflexible et désespérante consigne passée à l'homme d'âge en âge : Aimer et croire sans connaître!

Ce poème de *Psyché*, dont je ne puis qu'indiquer le sens philosophique, mais dont je ne saurais trop louer la forme impeccable, où le dessin classique s'allie à la couleur moderne, fut bientôt suivi des *Odes et Poèmes*. C'est là, je

n'hésite pas à le dire, que M. de Laprade, dans toute la force de son talent, a fait sa plus riche et sa plus féconde moisson lyrique; c'est là qu'il a chanté, avec cet enthousiasme, cette exubérance de jeunesse que les poètes eux-mêmes n'éprouvent qu'une fois dans la vie, son cantique à la gloire de l'univers visible, son hymne à la nature.

Aucune analyse ne vaut la vue d'un chef-d'œuvre, et l'éloge doit ici faire place à la citation. Relisons donc ensemble, si vous le voulez bien, un fragment de ce *Poème de l'Arbre*, où est exprimée, avec une poésie supérieure à toutes les éloquences, la fusion de l'âme humaine et des choses; relisons ces vers impérissables, qui rayonneront dans le trésor des anthologies comme les planètes dans le ciel d'une nuit étoilée :

A UN GRAND ARBRE

L'esprit calme des dieux habite dans les plantes.
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais;
Dans son corps large et sain la sève coule en paix,
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

A la croupe du mont tu sièges comme un roi;
Sur ce trône abrité, je t'aime et je t'envie;
Je voudrais échanger ton être avec ma vie,
Et me dresser tranquille et sage comme toi.

Le vent n'effleure pas le sol où tu m'accueilles;
L'orage y descendrait sans pouvoir t'ébranler;
Sur tes plus hauts rameaux, que seuls on voit trembler,
Comme une eau lente, à peine il fait gémir tes feuilles.

L'aube, un instant, les touche avec son doigt vermeil;
Sur tes obscurs réseaux semant sa lueur blanche,
La lune aux pieds d'argent descend de branche en branche,
Et midi baigne en plein ton front dans le soleil.

L'éternelle Cybèle embrasse tes pieds fermes;
Les secrets de son sein, tu les sens, tu les vois;
Au commun réservoir en silence tu bois,
Enlacé dans ces flancs où dorment tous les germes.

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré!
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

Ah! moi je sens qu'une âme est là sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu;
Ton immobilité repose sur ta force.

Salut! Un charme agit et s'échange entre nous.
Arbre, je suis peu fier de l'humaine nature;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble aussi puissant que le nôtre et plus doux.

Verse à flots sur mon front ton ombre qui m'apaise;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaisser;
Que j'existe un moment sans vouloir ni penser :
La volonté me trouble, et la raison me pèse.

Je souffre du désir, orage intérieur;
Mais tu ne connais, toi, ni l'espoir ni le doute,
Et tu n'as su jamais ce que le plaisir coûte;
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

Quand un beau jour commence et quand le mal fait trêve,
Les promesses du ciel ne valent pas l'oubli;
Dieu même ne peut rien sur le temps accompli;
Nul songe n'est si doux qu'un long sommeil sans rêve.

Le chêne a le repos, l'homme a la liberté...
Que ne puis-je en ce lieu prendre avec toi racines!
Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être dieu soi-même, et c'est ta volupté.

Verse, ah! verse dans moi tes fraîcheurs printanières,
Les bruits mélodieux des essaims et des nids,
Et le frissonnement des songes infinis;
Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères.

Si j'avais, comme toi, tout un mont pour soutien,
Si mes deux pieds trempaient dans la source des choses,
Si l'Aurore humectait mes cheveux de ses roses,
Si mon cœur recélait toute la paix du tien;

Si j'étais un grand chêne avec ta sève pure,
Pour tous, ainsi que toi, bon, riche, hospitalier,
J'abriterais l'abeille et l'oiseau familier
Qui, sur ton front touffu, répandent le murmure;

Mes feuilles verseraient l'oubli sacré du mal,
Le sommeil, à mes pieds, monterait de la mousse;
Et là viendraient tous ceux que la cité repousse
Écouter ce silence où parle l'idéal.

Nourri par la nature, au destin résignée,
Des esprits qu'elle aspire et qui la font rêver,
Sans trembler devant lui, comme sans le braver,
Du bûcheron divin j'attendrais la cognée.

Cette ivresse, cette exaltation du poète devant la nature ont trompé des critiques superficiels; ils ont cru y discerner un penchant vers le panthéisme mystique, vers cet espoir vague, mais passionné, de s'unir à Dieu dans les choses, de s'ensevelir ainsi, de s'anéantir dans son sein. M. de Laprade a été très sensible à cette accusation, car elle offensait ses plus chères croyances. Mais son œuvre est là qui proteste. Jamais, dans ses plus complètes extases, dans les heures où il unit plus intimement son âme à l'univers, il n'oublie celui qui en est

l'auteur; jamais dans ses vers la personne humaine ne cesse d'être distincte de la personne divine, dont le monde est l'ouvrage et dont les spectacles les plus enchanteurs ne sont que la manifestation. Il y a, dans les doctrines panthéistes, une très séduisante et, par conséquent, très dangereuse embûche tendue à notre raison pour la faire choir dans l'adoration de la matière. L'auteur d'*Hermia,* — je cite à dessein le titre de ce poème, le plus mystique de tous ceux de M. de Laprade, — n'y est point tombé. Sa pensée se mêle un moment à la Création, mais pour remonter aussitôt vers le Créateur : elle est pareille à l'eau du ciel, qui est absorbée par la terre, mais pour reparaître bientôt dans le flot des sources, dont le murmure est une prière, dans la rosée des fleurs, dont le parfum est un encens.

Les *Poèmes évangéliques*, ainsi que les recueils qui les suivirent, prouvèrent d'ailleurs que le besoin de solitude du poète avait été sans danger pour sa foi chrétienne, que le démon du doute n'était pas venu le tenter dans ses retraites au désert, et qu'il n'y avait pas été pris, comme les gymnosophistes de l'Inde, par le dégoût de la vie et par le vertige du néant. Maintenant, c'est Dieu, toujours Dieu, qu'il adore dans la nature; il garde pour elle le même ardent amour, mais, sous toutes ses apparences, il ne cesse de voir distinctement l'idéal divin ; il lui emprunte des symboles, mais à l'imitation de Celui qui parlait si délicieusement sur la montagne des lis des champs et des oiseaux du ciel. De par son pouvoir de magicien lyrique, il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il anime les chênes et les roses; mais toute cette symphonie n'éclate

que pour la plus grande gloire du Maître vivant et créateur et monte tout droit vers le ciel. Sacrifiant sur les hauts lieux et oubliant peut-être un peu trop l'humanité qui s'agite et souffre dans les vallées, M. de Laprade approche alors, autant que le permet le siècle, de l'idéal qu'il s'est fait du poète des temps primitifs, de l'antique Orphée ; il devient, selon la belle expression de Lamartine, un véritable prêtre de la parole chantée. Le mot *Dieu* est celui qui jaillit le plus souvent de sa plume ; et, dans ses vers harmonieux et limpides, le nom sacré retentit sans cesse, ainsi que résonne, le soir, au milieu des bruits de la campagne, la voix d'une cloche de village appelant obstinément les fidèles à la prière.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant : mes paroles auraient étrangement trahi ma pensée si je vous avais représenté M. de Laprade comme un rêveur en dehors de toute humanité, un muezzin criant sans relâche le nom d'Allah du haut des minarets, un hiérophante toujours absorbé dans les mystères. Il n'a point cette monotonie sacerdotale ; il est beaucoup plus humain. Dans les *Symphonies,* par exemple, livre qui marque, selon moi, le point culminant de son œuvre, bien des poèmes, tels que *Rosa mystica* et la *Tour d'Ivoire*, contiennent un élément déjà plus vivant, plus dramatique, sont écrits sous la dictée de la passion. De plus, le poète excelle dans l'expression de beaucoup de sentiments intimes, des sentiments de famille surtout, et les vers par lui dédiés à sa mère, à son père, à ses aïeux, sont pleins de tendresse respectueuse et font prévoir qu'il trouvera plus tard les accents si touchants du *Livre d'un Père*. Dans ce domaine de la sensibilité, il abonde

en mots de la plus pénétrante émotion, en vers tout entiers jaillis du cœur. Qui osera lui reprocher d'avoir gardé pour lui seul certains secrets de son âme, ou du moins de ne les avoir laissé deviner qu'à travers le brouillard de l'abstraction ou sous le voile de l'allégorie? Sans doute, la plupart des poètes modernes ne nous ont pas habitués à tant de réserve; ils ont un besoin, un abandon de confidence, parfois bien indiscret, mais dont, moins que tout autre, j'aurais le droit de leur faire un crime, ayant moi-même à confesser quelques fautes vénielles sur ce point. N'est-ce pas un motif de plus pour que je respecte, pour que j'admire le chaste silence de M. de Laprade, qui lui était imposé par le plus délicat des sentiments, par la pudeur?

Tant d'ouvrages d'une inspiration si haute et si pure, d'une forme si parfaite, avaient désigné M. de Laprade à l'attention, aux récompenses de l'Académie Française. Parlant à M. de Laprade de ces lauréats qui deviennent des candidats, puis des élus, M. Vitet a comparé spirituellement l'Académie à une mère de famille prévoyante qui songe d'avance aux alliances possibles. On peut donc dire que, depuis longtemps, M. de Laprade était pour l'Académie plus qu'un prétendant, mais une sorte de fiancé. Il augmentait ses titres à votre suprême faveur par ses remarquables leçons à la Faculté des lettres de Lyon, où l'avait appelé, dès 1847, la bienveillance de M. de Salvandy et où il commentait, en poète et en philosophe, les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale. Admis, encore jeune, à l'honneur de siéger parmi vous, goûtant la douceur d'une heureuse union et voyant grandir autour de lui une belle et nombreuse famille, aimant cette noble

profession de l'Enseignement supérieur, qui laissait assez de loisir au rêveur, assez de vacances au montagnard, sans richesses mais sans besoins, satisfait de sa renommée parmi les lecteurs choisis, renommée que n'avait même pas souhaitée cet artiste vraiment désintéressé, M. de Laprade vécut alors des jours calmes et prospères, que le travail et les joies du foyer suffisaient à remplir. Ce ciel était trop pur; un orage, un orage politique, y éclata.

Profondément attaché à ses convictions monarchiques et religieuses, M. de Laprade n'avait pas été sans partager les espérances, les illusions, pour mieux dire, qui naquirent dans beaucoup d'esprits à la suite de l'inexplicable révolution de Février, et il fut de ceux qu'assombrit le coup d'État du 2 décembre. Néanmoins, il ne manifesta pas tout d'abord son antipathie contre le nouveau régime, estimant sans doute, et avec raison, que le poète est libre de ne se point jeter dans les tumultes. Mais, vers 1860, quand les conséquences de la guerre d'Italie inquiétèrent les catholiques, il publia, sur les choses du temps, quelques satires, plutôt morales que politiques, dont l'une, intitulée les *Muses d'État,* fit destituer son auteur. L'émotion fut grande, la fonction de professeur de Faculté ayant été considérée jusque-là comme à peu près inamovible.

Permettez-moi de ne pas m'étendre sur les satires de M. de Laprade. Ce n'est pas qu'on n'y puisse rencontrer beaucoup de bon, et même de l'excellent; on y remarque surtout une puissance d'ironie, une verve mordante qu'on ne soupçonnerait pas chez l'auteur de *Psyché*, et cette main, habituée à toucher la lyre virgilienne, a su

faire vibrer les cordes d'airain de Juvénal. Mais ces satires datent de loin, et n'offrent plus qu'un intérêt rétrospectif. N'est-ce pas là d'ailleurs le sort ordinaire des vers politiques et ne sont-ils pas comparables aux balles de guerre? Elles sifflent et font leur œuvre de destruction, le jour du combat; mais elles sont froides, quand on les ramasse, le lendemain, sur le champ de bataille.

J'aime mieux insister sur la force d'âme qu'opposa le poète au coup qui le frappait. Ce coup lui était particulièrement cruel, car il diminuait ses médiocres ressources et l'atteignait dans ses besoins de père de famille; mais il ennoblit encore plus cette existence si noble, en y ajoutant la beauté du malheur, du malheur subi avec le plus simple et le plus fier courage. M. de Laprade dédaigna la popularité que sa disgrâce lui improvisait, n'eut aucune fait blesse, ne laissa échapper aucune plainte; il vécut seulement dans une plus étroite retraite et travailla davantage. On peut dire qu'à partir de cette heure de crise, le caractère de cet homme de bien se rapprocha autant qu'il est possible de la perfection morale et se revêtit d'une suprême dignité. Dans le cabinet paisible où il s'attarde près de sa lampe, protégé par le regard des portraits d'ancêtres, il peut maintenant, comme il l'a raconté dans un mâle poème, voir surgir, une nuit, l'ombre du grand Corneille en personne. Le père de *Polyeucte* et d'*Horace* est heureux de visiter dans sa solitude ce chrétien résigné, ce bon patriote, ce frère pauvre, et il lui sourit avec bienveillance. Un tel hôte est digne en effet d'accueillir Corneille, de lui dire : Sieds-toi! de parler avec lui d'honneur sévère, de stoïque devoir, et d'écrire sous sa dictée des vers dignes du maître.

L'incursion de M. de Laprade dans le domaine de la satire eut, du reste, un autre avantage que de lui fournir l'occasion de montrer, dans un jour d'adversité, la hauteur et la beauté de son âme ; elle lui révéla un style plus souple, plus familier, sans qu'il cessât d'être lyrique ; elle détendit, elle humanisa, en quelque sorte, son inspiration. Désormais le poète gravira toujours les cimes, mais, à la descente, il s'arrêtera dans les villages, entrera dans les fermes, s'entretiendra avec les laboureurs ; et la grandiose solitude de ses paysages va se peupler de figures touchantes. C'est ainsi qu'il écrit *Pernette*, et le succès populaire de cet émouvant et charmant récit le récompense de cette rénovation de son talent. Dans cette idylle héroïque, M. de Laprade n'a pas seulement doté les lettres françaises d'un poème qui se peut comparer sans désavantage à l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe ; mais, comme pressentant nos prochains malheurs, il a, d'un geste prophétique, montré aux paysans le vieux fusil pendu par deux clous aux murs de la chaumière, l'arme de chasse pendant la paix, d'embuscade aux jours d'invasion, que plus d'un désespéré de nos pays de l'Est devait bientôt emporter sous sa blouse, par les nuits sans lune, et dont les coups mortels firent vider les étriers à bien des éclaireurs allemands.

Quand l'horrible guerre éclata, quand le double désastre de Reichshoffen et de Sedan nous fit monter la rougeur à la face, l'auteur de *Pernette*, malgré sa barbe grise, aurait bien voulu imiter le héros de son poème, Pierre le franc-chasseur, et saisir à son tour le fusil du volontaire, le mousquet rouillé des Chouanneries et des Guerillas ; car aucun

citoyen n'éprouva plus profondément, plus douloureusement que lui cette impression de viol et d'outrage qui alors déchira tous les cœurs. Mais, cloué dans son logis moins par l'âge que par le mal qui devait faire de ses dernières années une lente agonie, il ne put qu'accompagner nos soldats de ses ardentes prières et de ses vœux passionnés. Il ne faillit pas du moins à ce devoir, et parmi les cris de guerre qu'arrachait alors à nos poètes le désespoir national, il en poussa d'admirables. Où trouvera-t-on plus d'enthousiasme vraiment français, plus d'éloquence patriotique, que dans les vers de M. de Laprade aux Bretons, que dans ces strophes enflammées, où l'Arverne se souvient que les habitants des landes de l'Ouest sont Celtes comme lui et que leurs pères ont lutté jusqu'au bout contre les légions romaines ; où le montagnard, qui a sans doute dans les veines une goutte du sang de Vercingétorix, crie éperdument : Aux armes ! vers le pays de Beaumanoir et de Du Guesclin ?

Allez donc, ô géants, ô Bretagne, ô Vendée !
Allez, Saints de l'Anjou !
De sauvages impurs la France est inondée ;
Peuple chrétien, debout !

C'est notre Dieu sanglant qui vous appelle aux armes,
Qui vous commande ici.
Saint Louis, Jeanne d'Arc, les yeux baignés de larmes,
Vous adjurent aussi.

Il s'agit de leur France et de son âme entière ;
Car le Teuton vainqueur
Veut moins, dans son orgueil, rogner notre frontière
Qu'égorger notre honneur !

Il rêve d'effacer la France de l'histoire,
Par le fer, par le feu,
Et de faire servir son infâme victoire
A nier notre Dieu.

Il rêve de fonder un droit contraire au nôtre,
D'affirmer hautement
Que le Peuple Français n'est plus le peuple apôtre,
Que la liberté ment.

Aux armes, fiers Bretons, fils de libres ancêtres,
Qui, seuls dans l'univers,
N'avez jamais fléchi sous Rome et sous des maîtres,
Jamais porté de fers!

Aux armes, Vendéens, dont la race héroïque
De paysans-soldats,
Quand l'Europe tremblait devant la République,
Seule ne tremblait pas!

Bretons et Vendéens, famille encor meurtrie
De nos injustes coups,
Vengez-vous, ô martyrs, en sauvant la patrie :
Les Bleus comptent sur vous.

. . . . . .

. . . . . .

C'est à vous, paysans, d'achever l'œuvre sainte;
Debout les vieux Gaulois!
Et fauchons l'étranger sous cette ferme enceinte
Du temple de nos lois.

Lutèce vous attend, l'Europe vous regarde,
O guerriers de l'Arvor!
Que Dieu, pour vous guider, suscite un puissant barde
Dont la harpe soit d'or;

Qu'il réveille vos morts au fond de leurs cavernes,
Vos aïeux en courroux!
Je vous jette ce cri du pied des monts arvernes,
Moi, Celte comme vous!

Après les suprêmes défaites, la ville de Lyon choisit M. de Laprade comme un de ses représentants à l'Assemblée nationale. Aucune main plus pure ne signa la paix douloureuse, et le patriote resta à son poste jusqu'à la fin du danger. Mais son état maladif s'aggravait chaque jour et, de plus, il avait été pris tout de suite d'une singulière répugnance pour la vie parlementaire. Au milieu de cette agitation, de ces intrigues, il regrettait ses *templa serena*, le calme de la famille, le recueillement du travail, les méditations en pleine nature. Dès 1873, il donna sa démission; quelques ambitieux, toujours occupés à compter les voix d'un parti, s'en plaignirent; et cependant rien n'était plus légitime que cet acte d'un homme de pensée et d'étude reconquérant sa liberté, et il aurait pu répondre à ceux qui le blâmaient que le meilleur moyen offert au poète de prouver qu'il est un bon citoyen, c'est encore d'enrichir de quelques belles œuvres le trésor littéraire de son pays.

Rentré dans sa studieuse retraite, M. de Laprade se remit à l'œuvre, et, dans les rares heures où il n'était pas obsédé par la maladie, il composa celui de ses livres où se manifestent le plus directement ses sentiments intimes, cette suite de courts et charmants chefs-d'œuvre qui forment le *Livre d'un Père*. Qu'elles sont nobles et touchantes, dans leur simplicité d'expression, les paroles que prononce le vieillard devant ses enfants groupés autour de son fauteuil, devant ces fronts inégaux où il dépose de si mâles conseils et sur lesquels il appuie de si tendres baisers! « *Soyez des hommes!* » leur dit-il; car il songe que, nés dans une époque troublée, ils sont destinés à la lutte; car il se reproche

presque d'avoir lui-même négligé l'action pour le rêve : « Soyez des hommes! »

J'ai trop souvent, mes doux lecteurs,
Parmi les bruyères fleuries,
Parmi les bois, sur les hauteurs,
Conduit vos jeunes rêveries.

J'aimais à cueillir, à genoux,
Au bord des neiges les fleurs roses,
Sous mes doigts exprimant pour vous
Les parfums intimes des choses.

Je voulais, seul, dans ces beaux lieux,
Loin du monde, à côté des nues,
Nourrir vos cœurs purs et joyeux
Du miel des plantes inconnues;

Et dans le calme des forêts,
Aux feux des aurores vermeilles,
Vous faire adorer de plus près
Le Dieu qui créa ces merveilles.

Ce Dieu nous appelle, aujourd'hui,
Autre part que dans la nature;
Il nous faut pour marcher à lui
Revêtir une forte armure.

Notre poste est dans les cités,
Dans ces combats à toute outrance
Où l'on blesse des deux côtés,
O Christ! votre soldat... LA FRANCE.

Déserts visités en rêvant,
J'aspirai, du moins, sur vos cimes,
Dans le souffle du Dieu vivant
L'espoir et les désirs sublimes.

C'est lui que nous allions chercher
Sous les sapins, sur la bruyère;
Nous grandissions sur le rocher,
Dans l'art sacré de la prière;

Et nous rapportions des sommets
Mieux que des vers et des fleurs vaines,
Une foi qui ne meurt jamais,
Et l'amour, ce sang de nos veines.

En cueillant les lis frais éclos,
Ma muse, à ces heures champêtres,
Taillait aussi des javelots
Dans les frênes et dans les hêtres.

Montrez, amis, à quoi vous sert
D'avoir habité son domaine;
Sortis plus vaillants du désert,
Entrez dans la bataille humaine.

Élevez vos cœurs et vos yeux
Vers les sommets de notre histoire;
Saluez l'œuvre des aïeux
Et leurs noms rayonnants de gloire.

Pour exciter votre vigueur
Nourrissez-vous de leurs exemples;
Humbles comme eux près du Seigneur,
Soyez fiers au sortir des temples.

Fuyez, oubliez pour toujours,
Tout prêts à de sanglants baptêmes,
Les fleurs, les chansons, les amours,
Mes chères Alpes elles-mêmes,

Le bleu des lacs si doux à voir,
Les bois, ma vieille idolâtrie...
Tout ce qui n'est pas LE DEVOIR,
Tout ce qui n'est pas LA PATRIE.

Ne soupirons plus mollement.
Fuyons toute lyre énervante.
Arrière le faux sentiment!
Place à la foi ferme et vivante!

Il faut de plus mâles sauveurs
Dans l'affreux orage où nous sommes.
Nous avons eu trop de rêveurs.
Soyez des hommes!

Ces beaux vers, que j'ai tenu à vous relire, me semblent bien résumer la pensée générale du dernier ouvrage de M. de Laprade. Jamais le sentiment paternel, dont ici chaque page est brûlante, ne tombe dans l'attendrissement sénile et maladif. C'est bien le livre d'un père, d'un père au cœur rempli d'amour, d'un père prodigue de caresses, mais qui, tout en adorant ses enfants, prétend leur souffler le haut et sévère idéal et la passion des grands devoirs qu'il tient lui-même de ses aïeux.

Vers la fin de la vie de M. de Laprade, l'ironique fortune lui donna les richesses de ce monde qu'il avait toujours méprisées. Il eut du moins la satisfaction de les laisser à sa famille, dont les soins pieux et le tendre respect ont adouci le martyre de ses dernières années. Martyre subi avec un admirable courage, et je puis même dire, en me rappelant les lettres écrites par le malade de son lit de torture, avec une surprenante gaieté. Quand la mort mit un terme à ses souffrances, ce chrétien qui les avait supportées avec tant de résignation, cet homme de foi et de vertu eut la fin dont il était digne : il s'éteignit avec la sérénité d'un saint.

J'ai accompli mon pieux devoir. J'ai essayé de retracer

devant vous, autant qu'il était possible de le faire dans les étroites limites d'un discours, la vie et l'œuvre d'un poète qui a suivi la route de l'Art, les yeux toujours fixés, comme un berger de l'Écriture, sur l'étoile de l'Idéal; d'un poète qui serait au premier rang, s'il n'était pas né dans un siècle qui a donné à la France Alfred de Musset, Lamartine et Victor Hugo, et dans lequelvous avez eu, Messieurs, l'orgueil de compter de tels hommes dans vos rangs. Nous pouvons encore contempler l'admirable vieillesse de l'auteur de la *Légende des Siècles,* mais ceux qui ont écrit *Jocelyn* et *les Nuits* ne sont plus. Après de pareils génies, qui ont mis la poésie française au-dessus de toutes les autres, il se produit, dans la pensée d'un peuple, une sorte de lassitude et d'épuisement, de même que, dans une marée montante, les petits flots succèdent aux grosses lames. Les yeux éblouis d'un sublime coucher de soleil, vous vous tournez vers l'avenir, vers le levant, vous regardez avec mélancolie les tremblantes étoiles qui palpitent encore dans le ciel poétique. Vos choix deviennent donc forcément indulgents. Mais, fidèles à votre passé et respectueux de vos anciennes gloires, vous conservez ici leurs places aux poètes, aux seuls poètes de bonne foi et de bonne volonté ; et vous ne tenez pour tels que ceux qui, comme M. de Laprade, cherchent dans la poésie l'expression la plus noble de la pensée et ne la mettent au service que de ce qu'il y a dans le cœur humain d'héroïque, de tendre et de généreux.

RÉPONSE

DE

M. CHERBULIEZ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. FRANÇOIS COPPÉE.

MONSIEUR,

Vous avez raison de croire aux sympathies qui vous accueillent ici. Vous êtes le plus jeune d'entre nous; cet heureux défaut vous servira. Il y a dans toutes les familles des prédilections secrètes pour les Benjamins. Au surplus, nous vivons dans un temps où les vieilles institutions, comme les vieux arbres, sont exposées à de jalouses malveillances; l'Académie pourrait alléguer votre jeunesse aux impertinents qui lui reprocheraient son grand âge. Mais vous venez d'ajouter un titre à tous ceux dont vous pouviez vous prévaloir pour vous recommander à sa faveur. Vous avez parlé avec autant de chaleur que d'élévation de l'homme

éminent auquel vous succédez ; il avait prouvé sa clairvoyance en souhaitant d'être loué par vous. Sa mémoire est chère à notre Compagnie, qui lui témoigna l'estime particulière où elle le tenait lorsqu'elle fit violence à son règlement pour lui ouvrir ses portes. Professeur de Faculté à Lyon, il fut dispensé de la condition de résidence à Paris, privilège qui n'avait été accordé jusqu'alors à aucun académicien laïque. On le traita ce jour-là en évêque.

Vous avez payé votre tribut et à l'homme et au poète. M. de Laprade attachait encore plus de prix au respect qu'à l'admiration ; il a su conquérir l'un et l'autre. Le milieu où il était né, les influences dont s'est ressentie sa première jeunesse, la contagion des saints exemples lui avaient rendu facile le métier d'honnête homme, qui est pourtant le plus difficile de tous. Il avait appris de sa mère les douces résignations, le bonheur modeste qui se passe de beaucoup de choses, la médiocrité des désirs, qui est la seule médiocrité désirable. Son père lui avait enseigné l'art de se tenir debout, et c'est encore un art difficile à pratiquer. La fierté de son esprit ne fut jamais à la merci ni des événements ni des puissants de la terre, et quand tout semblait condamner ses opinions comme ses espérances, il leur demeura fidèle jusqu'à la fin. Il l'a dit lui-même : « J'étais né fidèle à jamais. » Une opinion est bien peu de chose, c'est une grande chose que la fidélité, et à quelque parti que nous attellent les hasards de la vie, on est sûr de l'honorer en ayant du caractère. C'est parmi les hommes qui en ont que se recrute ici-bas le paradis des honnêtes gens. Quelle que soit la couleur de leur cocarde, on en voit arriver des points les plus opposés de

l'horizon, et, s'aimant peu, ils sont fort surpris de se rencontrer. Ils se disent l'un à l'autre : « Tiens, vous en êtes! je ne l'aurais jamais cru. »

Si M. de Laprade fut toujours constant dans ses affections politiques, je n'oserais pas affirmer comme vous qu'il n'ait jamais varié dans ses croyances religieuses ou du moins dans sa métaphysique de poète, qu'il n'ait point essayé d'accommoder à sa façon l'éternel procès de la science et de la foi, des vieux dogmes et des idées nouvelles, qu'il ait atteint du premier coup à cette certitude où se sont reposés son âge mûr et sa vieillesse. Avant de s'asseoir, il avait marché ; tous les esprits supérieurs pourraient conter leurs voyages. Ils ont leurs départs et leurs arrivées, quelquefois leurs aventures. Votre prédécesseur nous a confessé que sa muse avait fréquenté tour à tour l'Hymette et le Calvaire. En citant l'un de ses plus admirables poèmes, vous avez éprouvé le besoin de le défendre contre l'accusation de panthéisme. Quand il aurait été un peu panthéiste dans sa jeunesse, je n'y verrais pas grand mal, et ses vers ne m'en sembleraient pas moins beaux. Mais je doute qu'il ait jamais été philosophe. Il n'avait pas cette impassibilité de l'esprit qui, insoucieuse des conséquences, sacrifie tout à la rigueur des principes. Quand on estime qu'un défaut de logique est le seul malheur que doive redouter le sage, on est prêt à accepter sans s'émouvoir les vérités cruelles. M. de Laprade a toujours raisonné avec son cœur, et une doctrine ne pouvait plaire à son intelligence lorsque son imagination n'en était pas contente.

Ce n'est pas un philosophe, c'est un mystique qui a

marqué dans l'histoire de sa pensée et dont la doctrine a déteint sur ses premiers vers. Je veux parler de l'auteur d'*Antigone* et de la *Vision d'Hébal*, du palingénésiste Ballanche, qu'on avait surnommé le théosophe, de celui qu'on appelait volontiers le doux Ballanche ; mais on n'a jamais dit Ballanche le clair, Ballanche le précis et le concis. Diderot, qui n'aimait guère les théosophes, les définissait : « Des hommes d'une imagination ardente qui corrompent la théologie et obscurcissent la philosophie. » Le mot est dur. Je dirais plutôt que les théosophes sécularisent le dogme et s'en servent pour tout expliquer, les événements, les catastrophes de l'histoire aussi bien que les incidents les plus ordinaires de la vie de tous les jours, tellement qu'on peut les accuser de recourir à l'inexplicable pour expliquer des choses qui s'expliquent toutes seules. Méprisant les causes secondes et découvrant du divin partout, Ballanche s'exposait aux objections des âmes pieuses, qui lui en voulaient de profaner les saints mystères en les employant à tous les services, tandis que les gens d'un esprit rassis le traitaient de rêveur sublime. C'est le malheur des théosophes, ils sont à la fois en délicatesse avec le bon Dieu et avec le bon sens. M. de Laprade, que Sainte-Beuve appelait « un Ballanche limpide, un Ballanche sans bégaiement », s'était formé à l'école de ce penseur distingué, quoiqu'un peu trouble, dont il disait « que c'était le maître qui lui avait légué le plus d'idées ». Ainsi que son maître, il voyait du divin partout, et son admiration pour les vieux chênes avait la ferveur onctueuse d'un culte, d'une dévotion. Plus tard, il s'est frappé la poitrine, s'accusant d'avoir trop sacrifié aux

erreurs d'un siècle qui, perdu dans ses voies et ne sachant plus ce qu'il doit adorer, joint les idolâtries aux mécréances :

> Du savoir orgueilleux j'ai trop subi le charme ;
> De la seule raison acceptant le secours,
> J'ai demandé ma force aux sages de nos jours.

Conscience trop délicate, que de gens seraient heureux de n'avoir jamais commis d'autres péchés que les vôtres!

Dans l'exagération de son repentir, il alla jusqu'à déclarer que pour sentir et chanter la nature, il faut croire au Dieu personnel et libre. Assertion téméraire, à laquelle l'histoire des lettres inflige de solennels démentis. Lucrèce ne croyait qu'aux atomes, Gœthe ne croyait pas au Dieu personnel, et il est presque impossible de savoir ce que Shakspeare croyait. La grande poésie n'est la prisonnière d'aucune église, d'aucune école. André Chénier, qui n'avait pas d'autre religion que le naturisme du XVIIIe siècle, se proposait de célébrer dans un poème en trois chants ses dieux aveugles et sourds. Que ne lui a-t-on laissé le temps d'exécuter son dessein! Notre littérature compterait un monument de plus. Pour ma part, je me représente facilement qu'un darwinien convaincu pourrait traduire en beaux vers la théorie de l'évolution et de la lutte pour l'existence, à la seule condition qu'il eût reçu du ciel avec le génie du rythme le don des images, la chaleur et le tourment de l'âme, et qu'il fût un de ces voyants qui nous font voir tout ce qu'ils voient.

S'il y a eu deux Laprade, il faut convenir qu'ils se ressemblaient beaucoup et même à ce point qu'on a souvent

peine à les distinguer. Le premier comme le second, l'auteur de *Psyché* comme l'auteur de la *Tour d'ivoire*, avait en partage la pureté du sentiment, la noblesse des goûts et des pensées, l'accent sonore et musical et, selon la parole d'un grand critique, « l'abondance, le fleuve de l'expression ». La poésie de votre prédécesseur peut se comparer tantôt à une urne qui s'épanche, et le flot limpide tombe de haut, tantôt à une fumée d'encens qui ne cesse de monter que lorsqu'elle a rencontré le ciel. La note dominante de son génie était l'adoration, et la plupart de ses poésies sont des cantiques.

Il se proclamait fièrement le soldat de l'idéal; à mon avis, Lamartine avait mieux trouvé en le baptisant du nom d'Orphée chrétien. Je vous avoue, en effet, qu'appliqué à la poésie et à l'art, ce mot d'idéal ne m'a jamais paru clair et qu'il me semble prêter aux équivoques. Si l'on entend par là une beauté souveraine dont la nature n'offre point le modèle, dont l'imagination ne peut préciser les contours, dont aucune forme ne saurait exprimer la perfection, l'idéal a ce grave défaut que son caractère consiste à n'en point avoir, et qu'est-ce qu'une beauté sans caractère? Une idée ne devient belle qu'en se réalisant, c'est-à-dire en entrant dans le monde des existences contingentes, où les genres se divisent en espèces, les espèces en variétés, où tout se différencie et se nuance à l'infini. Nous connaissons, vous et moi, des chênes, des sapins et des noisetiers ; nous n'avons jamais vu l'arbre idéal, et j'ajoute que nous sommes peu curieux de le voir. Mais, sans doute, Laprade s'entendait. Il voulait dire qu'il avait eu toute sa vie l'amour du grand, du noble et

du pur, qu'il savait les chercher où ils se trouvent, et c'est une gloire que personne ne lui contestera.

Plus d'une fois, la paresse de ses lecteurs s'est plainte des efforts qu'il leur imposait pour le suivre dans ses hardies et périlleuses ascensions. On reprochait à sa muse la hauteur continue de son vol et de pécher par un excès de spiritualité. Un critique lui représenta que les sens étaient trop absents de sa poésie, qu'on y pouvait cheminer longtemps sans y rencontrer une femme, et qu'il avait trop peu de ce que Musset avait de trop. Un autre lui conseillait de nous prendre pour ce que nous sommes et d'imiter les navigateurs qui donnent des colliers aux sauvages pour sauver la cargaison. Il avait défini l'homme : « Un être demi-dieu et demi-brute, » et c'était pour le demi-dieu qu'il chantait. Nous ne sommes pas souvent des demi-dieux, mais nous ne sommes pas toujours des demi-brutes. La plupart du temps, nous sommes de grands enfants, qui aiment à mêler des jeux à leur grosse affaire, qui est de vivre; et pour nous plaire, il faut que la poésie s'accommode à nos faiblesses, à nos curiosités profanes et qu'elle soit profondément humaine.

J'ai lu quelque part qu'un saint évangéliste avait converti une négresse et en avait fait une bonne chrétienne, à cela près qu'elle ne priait jamais. Il la chapitrait à ce sujet, elle répondait pour se justifier : — « Je n'ose pas; que puis-je avoir à lui dire? Il est si grand et je suis si petite! » — Après l'avoir grondée, son directeur tâcha de persuader à sa timidité que n'ayant point de morgue, celui à qui elle n'osait parler aimait les petites gens. — « Laissez là vos vains scrupules, disait-il;

invitez-le sans façons à venir vous voir chez vous, soyez sûre qu'il viendra et qu'il vous emmènera chez lui. » On peut appliquer à la poésie ce que l'évangéliste disait de la religion. Si elle veut établir un commerce entre elle et nous, grossiers personnages, si elle veut nous arracher quelques instants à nos dissipations, à nos chagrins, à nos plaisirs, à nos intérêts, elle est tenue de faire les premiers pas, de nous prévenir, d'avoir pour nous de débonnaires indulgences. Qu'elle ne nous attende pas sur sa montagne ! Elle risquerait de nous attendre longtemps ; nous dirions : « C'est trop loin ! C'est trop haut ! » Il faut qu'elle vienne nous trouver chez nous et que nous prenant par la main, elle nous emmène chez elle. Dante le savait bien : s'il n'avait eu soin de nous raconter Françoise de Rimini, Farinata et les tortures d'Ugolin, peu d'entre nous peut-être l'accompagneraient dans son paradis. Mais M. de Laprade a su confondre ses accusateurs, ceux qui lui reprochaient que sa poésie n'était pas assez humaine, qu'elle était trop éthérée, trop céleste pour nous attirer. Il leur a fait à tous la meilleure des réponses : il a écrit cette *Pernette*, dont vous avez si bien parlé ; il a écrit ses chants patriotiques ; il a écrit le *Livre d'un père*, et il a montré que son talent était aussi souple qu'abondant, que les vrais poètes, quand il leur convient, savent ajouter des cordes à leur lyre.

Et vous aussi, Monsieur, vous êtes un vrai poète. Cela prouve que la poésie comme tous les arts a beaucoup de genres, qu'il y a beaucoup de demeures dans sa maison ; car vous le disiez tantôt, vous ressemblez bien peu à votre prédécesseur, et vous ajoutiez fort justement qu'en vous choisissant pour le remplacer parmi nous, notre Compagnie

semblait avoir témoigné à la fois de son amour pour le talent et de son goût pour les contrastes. M. de Laprade a composé d'admirables cantiques ; ce n'est pas là que vous portent vos inclinations, et vous n'êtes pas homme à faire violence à votre naturel. Il a composé des pièces satiriques où respire l'enthousiasme du mépris et de la haine, et je me suis laissé dire que vous ne haïssiez personne ; c'est sans doute pour cette raison que vous n'avez point d'ennemis. Je connais des gens qui prétendent que cela vous manque ; qu'un bon ennemi, si déplaisant que soit son visage, est souvent un donneur de bons avis. Mais pourquoi vous souhaiter un bien dont vous ne sentez pas la privation ? En revanche, vous avez fait beaucoup de choses que M. de Laprade n'aurait pu faire. Vous avez publié des contes en prose ; la couleur, l'effet, le piquant, le ragoût, tout s'y trouve. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'a jamais rien écrit pour le théâtre. Il n'avait pas la vocation ; vous avez démontré la vôtre en écrivant cette charmante rêverie dialoguée du *Passant*, qui commença votre réputation, et sans oublier le *Luthier de Crémone* dont le succès fut si vif, ce beau drame de *Severo Torelli*, que tout Paris applaudissait naguère, éclatante victoire qui vous en promet d'autres. Cependant je ne vous parlerai ici ni de vos contes ni de vos drames, non que je veuille rien dérober à votre renommée, mais je crois connaître vos secrètes préférences et je soupçonne que si l'on vous demandait qui l'Académie française a choisi pour succéder à M. de Laprade, vous répondriez avec une juste fierté : « C'est l'auteur des *Intimités*, des *Humbles*, des *Promenades et Intérieurs*, des *Récits et Élégies* et des *Poèmes modernes*. »

Votre prédécesseur était né dans les montagnes du Forez, et quand son corps était à Lyon, son imagination habitait encore les bois. Vous êtes, Monsieur, un Parisien de Paris, né de parents nés à Paris, et votre enfance s'est écoulée dans l'enceinte des fortifications. Ce ne sont pas les rochers et les torrents qui vous ont inspiré vos premiers vers, et vous n'avez jamais dit : « Je suis le fils du granit et des manoirs!... Les chênes de cent ans sont trop jeunes pour moi. » C'est une plante adorable que la renoncule glaciale qu'on cueille sur les hautes cimes, en grattant la neige; mais il ne faut pas dédaigner, comme une espèce trop vulgaire, la joubarbe qui pousse parmi les mousses des toits ou le coquelicot bien rouge, qui sonne sa fanfare sur la crête d'une vieille muraille effritée. Vous n'avez jamais pensé qu'il n'y eût de beau que le rare, et vous avez découvert de bonne heure que les choses les plus communes ont une grâce de nouveauté pour qui sait les voir.

D'ailleurs, quand il vous plaisait de rêver le voyage au long cours, vous aviez le Musée de marine. Le plus souvent, Paris vous suffisait, ce Paris qu'on s'amuse quelquefois à maudire et dont un étranger disait que c'est la seule ville qui se fasse aimer comme une femme. Vous ne ressentiez pas pour elle une demi-tendresse, vous l'avez chantée en amoureux. Mais ce qui vous attirait le plus, ce n'étaient pas ses grandes places et ses grandes rues, le Paris des hôtels et des palais, des oisifs et des riches. Vous promeniez vos rêveries dans les plus tristes quartiers, jusque dans ces terrains vagues qui se terminent aux bastions gazonnés des remparts, paysages ingrats,

mais dont l'ingratitude a du caractère et je ne sais quel haut goût dans la laideur. Il vous arrivait de pousser plus loin vos aventures, de vous échapper dans la banlieue, où de doux spectacles vous attendaient. Un gai cabaret entre deux champs de blé, un vieux mur où pendait encore quelque lambeau d'affiche, les éternels joueurs de bouchon en manches de chemise, les bals en plein vent, les balançoires qui grincent, les pissenlits frissonnant dans un coin, voilà ce que virent en s'ouvrant les yeux gris de votre muse et ce que vous avez su rendre en traits ineffaçables. Vous ne craignez pas de l'avouer, — quand vous avez vu plus tard l'Océan et les Alpes, le regret des bords de la Seine vous suivait partout, et vous disiez :

Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

Vous avez raison, on ne se lasse pas de noter les tons fins du ciel de Paris. Il en est de plus chauds et de plus brillants; mais, dans ses beaux jours, il a des douceurs incomparables, et les peintres le savent bien.

Ceux qui ont un goût exclusif pour les grands sujets comme pour les paysages héroïques, ceux qui s'imaginent que la poésie ne doit accorder l'entrée de son divin royaume qu'aux grandes choses et aux êtres rares, exceptionnels, ont pu apprendre de vous que les petites choses et les petits hommes y acquièrent facilement le droit de

cité. Plus d'un poète, plus d'un romancier professent un souverain mépris pour le bourgeois et ne s'occupent de lui que pour célébrer ses ridicules. S'ils consentaient à faire leur examen de conscience, ces superbes contempteurs du bourgeois seraient forcés d'avouer qu'ils en tiennent, et qu'en le fustigeant ils se donnent les verges à eux-mêmes. Sont-ils malades ou simplement enrhumés, leur mauvaise humeur ressemble beaucoup à celle d'un bourgeois. Ont-ils des chagrins domestiques, leurs yeux se mouillent de larmes très bourgeoises. Éprouvent-ils des disgrâces ou des prospérités d'amour-propre, leurs livres se vendent-ils ou ne se vendent-ils pas, vous les voyez tristes, moroses comme un boutiquier que ses chalands abandonnent pour la maison d'en face, ou ils se frottent les mains comme les gens d'affaires qui en font de bonnes. Hommes de génie, confessez que le fond de l'homme est le bourgeois! Vous l'avez pensé, Monsieur, et votre muse compatissante, ouvrant ses bras, s'est écriée : « Laissez venir à moi les petits marchands, les petits rentiers! » Ils sont venus et s'en sont bien trouvés. Vous les avez accueillis, fêtés. Ils vous ont fait leurs confidences, et vous avez raconté leurs joies comme leurs douleurs avec une bonne grâce exquise. S'il s'y mêlait de temps à autre une pointe de malice, c'était une malice sans amertume et sans venin.

J'aime beaucoup vos petits bourgeois. J'aime surtout certain couple, un vieil homme avec sa vieille femme, que vous avez logés au bout d'un faubourg, près des champs. Vous nous vantez leur bonheur et leur jardin, et il me semble que j'ai vu leur toit pointu, surmonté d'une

girouette, leurs carrés de roses, l'ornement de fer sur le vieux puits, la treille soutenue par des cercles de tonneau; près du seuil, un paisible chien noir dort au soleil de midi; les pierrots sautillent sur le sable fin des allées; le maître de la maison en habit blanc, en chapeau de paille, armé d'un sécateur qui lui sort à moitié de la poche, se penche sur un rosier pour le débarrasser d'une chenille ou d'un colimaçon. Sa femme tricote à l'ombre d'un bosquet. Par la porte entr'ouverte on aperçoit un salon meublé à l'ancienne mode :

Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.

Dans cette demeure, tout est patriarcal, on y a le culte des traditions :

Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,....

— Mais ne souriez pas ! ajoutez-vous. Chez eux, tout est vieux, sauf le cœur, et ils savourent les douces voluptés que procurent les douces habitudes.

Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.!
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.

Que nous les connaissons bien! et que vous avez le don de voir et de faire voir!

Les humbles vous sont chers, et ils vous ont fourni le

titre d'un de vos recueils. Personne n'a su montrer mieux que vous tout ce qu'il peut tenir d'événements, d'émotions, de grandes espérances et de grandes déconvenues dans une petite et obscure destinée. Un de mes amis, savant docteur en esthétique, qui se piquait de ne goûter que la poésie à turban et à cothurne, nourrissait d'aveugles préventions contre vous. « Lisez-le, lui disais-je un jour, en lui présentant *les Humbles,* et vous changerez d'avis. » Il les ouvrit au hasard, et ses yeux tombèrent sur une pièce intitulée : *le Petit Épicier*. Il fit la grimace et ne laissa pas de lire. Il allait toujours, il alla jusqu'au bout, et ses yeux disaient : « Eh! oui, c'est de la vraie poésie. » Il n'en convint pas, les docteurs ne conviennent jamais de rien. Mais il fit mieux; en me quittant, il acheta le volume. De tous les hommages qu'on peut rendre à un poète, c'est le plus sincère et celui qui le touche le plus.

Vous excellez dans la poésie familière et domestique, dans les tableaux d'intérieur, et vos charmantes petites toiles me font penser aux maîtres de l'école hollandaise, à Miéris, à Terburg, que vous égalez souvent par la précision du faire, par la franchise du trait, par la liberté d'un pinceau toujours exact sans être jamais léché ni minutieux, et aussi, comme on l'a remarqué, par la spirituelle bonhomie de la touche. « Bonhomie vaut mieux que raillerie, » a dit le plus impitoyable des railleurs. On se targue aujourd'hui d'être malin; mais la malice, qui sert à tout, ne suffit à rien; c'est la sincérité, c'est l'honnête candeur qui fait l'artiste. Hélas! le temps des bons enfants est passé; espérons qu'il reviendra. Aux qualités des peintres hollandais vous en joignez de toutes françaises, la grâce facile,

les heureuses rapidités, quelque chose de vif et d'enlevé. Platon avait déjà défini le poète une chose sacrée, ailée et légère. Platon savait ce qu'il disait, n'est pas léger qui veut.

Mais vous n'avez pas chanté seulement les petits bourgeois. Les poètes ont le droit de se chanter eux-mêmes, de dire à l'univers tout ce qui se passe ou pourrait se passer dans leur cœur. C'est une liberté que vous avez souvent prise. On retrouve dans vos poésies intimes, dans vos élégies, les mêmes qualités que dans vos tableaux de genre. Tout y est net, lumineux; vous avez la sainte horreur du brouillard; qui pourrait vous en blâmer? Vous ne connaissez guère ce que nos voisins de l'Est appellent le *Weltschmerz*, c'est-à-dire la douleur d'être né ou ce pessimisme bilieux qui trouve le monde mal fait et voudrait le refaire. Vos rêves sont presque toujours modestes et, sans bouleverser la terre et le ciel, on aurait bientôt fait de contenter vos ambitions. Dans un moment où vous étiez dégoûté de Paris, il vous a paru que le sort le plus enviable, le plus doux, était celui d'un conservateur d'hypothèques dans une ville très calme et sans chemin de fer. Le sous-préfet vous voulait du bien, vous invitait à dîner, et vous lisiez au dessert votre épître, votre fable ou des quatrains très mordants, qui ne tardaient pas à courir la ville. On se les redisait tout bas sans nommer l'auteur, et vous aviez le plaisir, tout en gardant vos hypothèques, de dauber sur le prochain sans vous compromettre, sans vous brouiller avec personne... Soyez prudent, Monsieur; il faut se défier des indiscrets! Une autre fois, vous étiez non pas curé, mais simple vicaire dans

quelque vieil évêché de province, un de ces vicaires qui connaissent leurs classiques, mais qui sont encore plus gourmands que latinistes; on vous comblait de gâteries, de fruits glacés. Votre confessionnal était fort recherché des dévotes, et chaque jour, à la même heure, par la rue où l'herbe encadre le pavé, vous alliez à Notre-Dame

Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

Ce ne sont pas là vos rêves habituels. Vous ne vous êtes marié qu'en vers et qu'en songe, mais c'est un songe que vous avez souvent fait et qui vous a inspiré six pièces intitulées : *Jeunes Filles,* que je compte parmi les plus achevées qui soient sorties de votre plume. Un jour, à travers la grille d'un frais cottage, vous apercevez une amazone, svelte et blonde, debout entre deux gros vases de faïence et portant sous son bras

Sa lourde jupe, avec un charmant embarras.

Vous vous représentez aussitôt un bonheur calme et patricien,

Où cette noble enfant vous serait fiancée.

Quelquefois vous en demandez davantage, et votre imagination s'échappe jusque dans les sphères inaccessibles. Une princesse royale, aux yeux clairs, en robe de satin blanc, nu-tête, vous apparaît dans un parc scandinave, et vous lui criez de loin, de très loin :

Je suis un czarévich, très blond et presque enfant,
Qui porte ce jour-là l'ordre de l'Éléphant
Pour faire à votre père ainsi ma politesse,
Et je viens demander la main de Votre Altesse.

Vraiment, vous ne vous refusez rien ; c'est le privilège du poète. Vous étiez plus modeste le jour d'été que, cheminant dans un train de banlieue, vous avez entrevu à la station de Sèvres un groupe de trois sœurs presque pareilles : mêmes robes, mêmes cheveux au vent et mêmes chapeaux à fleurs. Les yeux brillants de joie, elles agitaient leurs ombrelles pour faire signe à leur père, brave homme aux gros favoris grisonnants, qui rapportait de Paris un tas de paquets. Il vous a semblé qu'il s'occupait de pourvoir son aînée, et vous avez dit :

Peut-être eût-il suffi de quitter le train là.

Mais, méprisant votre idylle bourgeoise, vous ne l'avez pas quitté et vous avez bien fait. C'était sans doute ce train mystérieux qu'on prend, comme disait Henri Heine, quand on veut devenir un homme célèbre et, pour surcroît de bonheur, un académicien. Il est arrivé, vous voilà.

Possédant le don si rare de conter en vers, vous l'avez appliqué tour à tour à de petits et à de grands sujets. Après vos tableaux de genre, vous avez peint de plus grandes toiles et témoigné de la variété de vos ressources, de la longueur de votre souffle. Qui ne connaît votre *Grève des Forgerons* et votre *Naufragé?* Qui n'a entendu réciter dans quelque salon votre *Bénédiction,* l'histoire de ce prêtre qui meurt en achevant sa prière et du tambour qui éclate de rire? Vous vous êtes essayé avec un égal succès dans d'autres genres encore. Vous n'avez pas craint d'emboucher la trompette héroïque. Le moyen âge et ses chevaliers, l'Égypte et ses pharaons, l'hirondelle de Bud-

dha, Sennachérib, Mahomet II, saint Vincent de Paul vous ont fourni des motifs que vous avez traités avec autant d'ampleur que d'éclat.

Vous confessiez dernièrement aux élèves du lycée Saint-Louis que vous étiez dans votre enfance un assez piètre écolier, un externe paresseux, mais excusable, étant débile et maladif. Vous ne saviez pas vos leçons, vous promettiez à vos parents de les apprendre en traversant le Luxembourg; mais le jardin était délicieux, les buissons étaient en fleurs, vous arriviez au lycée avec une branche de lilas « chipée » à la Pépinière et écrasée entre les pages de votre grammaire de Burnouf, et quand il fallait conjuguer votre verbe grec ou passer au tableau, vous gardiez le silence d'un « cancre ». Le mot n'est pas de moi, je n'en suis pas responsable. Mais vous ajoutiez que depuis vous aviez su rattraper le temps perdu, que vous aviez beaucoup lu, beaucoup réfléchi, que vous aviez compris que, dans l'existence d'un artiste, le travail doit être le frère du rêve. On s'en aperçoit en examinant de près vos récits épiques, où se meuvent avec aisance des figures savamment étudiées. On croit voir, en vous lisant, le petit épicier de Montrouge, celui qui cassait son sucre avec méthode et quelquefois avec mélancolie; on croit voir aussi votre Mahomet II, jetant en pâture à ses janissaires révoltés la tête sanglante de sa favorite.

Vous appartenez à une école qui a bien mérité de la poésie française en recommandant à ses adeptes le soin et même le scrupule de la forme. Elle fait la guerre à toutes les facilités dangereuses, aux tours lâchés, à la stérile abondance qui dit en quatre vers ce qui peut se dire en

deux, aux chevilles, à la bourre, aux épithètes oiseuses et vagues. Lorsqu'elle prêche la sévère exactitude, elle retourne aux vraies traditions de l'art. « Messa abondante en pigeons! » disait le vieil Homère. Je n'ai jamais vu Messa, mais un voyageur m'a assuré qu'aujourd'hui encore les pigeons y abondent. L'école nouvelle attache une grande importance à la science de la facture comme à la richesse de la rime. On disait autrefois un rimeur, pour parler d'un méchant poétereau, et cependant, comme l'un de vos confrères l'a justement remarqué, le vers est suspendu tout entier à la rime comme à un clou d'or, et le mot qui le termine a la puissance magique d'évoquer en nous le sentiment ou la vision que voulait nous communiquer le poète.

La poésie a sa couleur, elle a aussi sa musique et, comme tous les arts, elle arrive à l'âme en passant par les sens. Je veux bien qu'on la considère comme un plaisir de l'esprit; mais notre esprit a ses sensualités, et tout plaisir a son ivresse. Assurément, de tous les plaisirs sensuels, celui que nous procurent de beaux vers est le plus délicat, le plus subtil, le plus raffiné; encore faut-il qu'on nous le procure ou nous n'aurons pas notre compte. Une poésie sans cadence et pauvrement rimée, une poésie qui n'a pas des surprises pour notre oreille comme pour notre pensée, une poésie qui ne grise pas un peu, est la plus cruelle des déceptions, et les voluptés qu'on nous faisait espérer se changent en pénitences. Sans doute, les meilleures choses ont leurs abus, et la science de la facture a ses pédants, qui la réduisent en recettes, qui ne voient plus que le métier, que les procédés. Tel habile ouvrier en vers se

croit poète et ne le sera jamais. L'un de nos meilleurs paysagistes a coutume de dire à ses élèves : « Mettez sur cette toile quelque chose que vous ayez senti, avec un bon dessin par-dessous; c'est tout l'art. » Pour mettre par-dessous le bon dessin, il faut posséder à fond son métier; mais le sentir ne s'apprend pas. L'artiste appartient à une école comme à une grande église où il communie avec ses frères, mais dont il interprète le dogme à sa façon; car le vrai talent est une hérésie personnelle, et pour être original, il faut être quelqu'un. Je ne vous étonnerai pas, Monsieur, en vous assurant que vous êtes quelqu'un.

Ce qui vous est bien personnel, c'est le tour d'esprit qui se révèle dans la plupart de vos œuvres, le penchant que vous avez à mêler toujours le bon sens à la fantaisie. En toute chose vous avez le goût de la justesse, de la mesure ; vous vous tenez en garde contre l'exagération, qui, malgré nos prétentions à la vérité vraie, est notre grande maladie littéraire. *Oratio maculosa et turgida,* disait Pétrone. Quoique vous ayez raconté plus d'une fois de sombres histoires, vous n'êtes pas de la race des emphatiques, ni de la famille des plaintifs et des dolents. Je l'ai déjà dit, dans ce siècle de pessimistes, vous êtes, en somme, un poète de belle humeur. Cependant, dès votre jeune âge, vous avez connu les sévérités de la vie et du devoir, et vous avez eu besoin de beaucoup de vaillance pour vous ouvrir votre chemin. Quand votre père mourut, vous aviez vingt ans; il vous léguait, avec le souvenir de sa vertu, une famille à faire vivre. Vous eûtes dès lors charge d'âmes, et au travail que vous aimiez il fallut joindre un métier qui vous plaisait moins. Employé

dans un ministère, vous aviez peu de loisirs; vous preniez sur vos nuits, sur votre santé, pour sacrifier au démon qui vous possédait. Vous avez brûlé, dit-on, trois mille vers de jeunesse, et vous avez publié le *Reliquaire* à vos frais. Deux ans plus tard paraissaient les *Intimités;* il ne s'en vendit que soixante-dix exemplaires. Mais enfin, comme par hasard, le *Passant* fut joué; le lendemain, tous les échos répétaient votre nom.

Les artistes comme les savants entrent rarement dans la renommée et dans le bonheur par la porte qu'ils avaient choisie. « J'ai cru longtemps, écrivait Voltaire, que Newton avait fait sa fortune par son extrême mérite, que la cour et la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand maître des monnaies du royaume. Point du tout : Isaac Newton avait une nièce assez aimable; elle plut beaucoup au grand trésorier Halifax. Le calcul infinitésimal et la gravitation ne lui auraient servi de rien sans sa jolie nièce. » Selon toute apparence, Newton n'aimait pas beaucoup qu'on lui parlât de sa jolie nièce. Vous aviez la vôtre, c'était votre comédie, et vous éprouviez une sourde irritation quand on vous appelait à tout propos l'heureux auteur du *Passant*. C'est peut-être pour cela que je vous en ai si peu parlé.

Oui, vous avez eu vos peines, vos chagrins, vos tourments, vous avez connu la fatigue des grands efforts, et pourtant vous avez tout pardonné à la destinée. En vérité, vous seriez bien injuste de lui garder rancune. Elle vous a octroyé ses grâces les plus précieuses en vous faisant goûter toute la douceur des affections de famille, en vous faisant naître et grandir près d'un foyer de tendresse toujours allumé, où vous pouviez à toute heure réchauffer votre

courage et vos espérances. Avoir été tendrement aimé dans sa première jeunesse, c'est le privilège suprême; la vie tout entière en reste jeune, et en cet instant même, je crois vous entendre murmurer le vers qui termine un de vos plus charmants dizains :

Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes!

Toutefois, si heureux que soient les gens de lettres, ils ne sont jamais tout à fait contents; et tantôt, en commençant votre discours, vous avez laissé échapper une plainte que je vous reproche comme une injustice. Vous nous avez dit que le poète était à peu près banni de la société moderne, vous vous êtes comparé au fugitif des temps mérovingiens, cherchant un lieu de sûreté, un asile dans le cloître de Saint-Martin de Tours. Vous n'en croyez rien, Monsieur; vous ne prenez pas au sérieux votre rôle de proscrit. Je n'ai point à vous apprendre combien d'admirateurs vous comptez dans cette société qui vous bannit, combien d'admiratrices surtout. J'en sais quelque chose, j'ai fait à ce sujet une pénible expérience. J'avais rencontré dans le monde une de ces femmes qui ne jurent que par vous. Agacé par l'intempérance de son enthousiasme, qui me semblait tenir de l'idolâtrie, l'occasion, le goût de la chicane, la jalousie peut-être et quelque diable aussi me poussant, je lui représentai avec humeur qu'il y avait un choix à faire dans vos œuvres; que, comme nous tous, vous aviez vos défauts, qu'on vous surprenait à donner de loin en loin dans la manière, dans le procédé, dans une recherche puérile de l'effet; bref, que vous n'étiez pas toujours égal à vous-même. Le regard qu'elle me jeta...

Ah! Monsieur, on peut être frappé de la foudre et n'en pas mourir; j'en suis la preuve.

Rassurez-vous : tant qu'il y aura des poètes, si affairé que soit le monde, ils y trouveront des lecteurs; et s'il est vrai que, pour nous emmener chez elle, la poésie doit commencer par venir à nous, pourvu qu'elle sache s'y prendre, elle nous décide facilement à la suivre dans les voyages qu'elle nous propose. Êtres bornés et toujours inquiets, nous nous aimons beaucoup, et cependant, par intervalles, il nous plaît de sortir de nous-mêmes, de nous quitter, de nous fuir. Les curiosités des humbles et des petits rôdent volontiers à la porte des palais, et les rois qui dorment mal, enviant le sommeil du mousse que berce la vague, s'irritent de ne pouvoir lire dans son cœur. Enfermés dans notre destinée, nous voudrions avoir part à celle des autres, en ressentir les émotions, nous emparer de leurs secrets et même, sortant pour quelques heures de notre siècle, du monde trop connu qui nous entoure, traverser les océans ou remonter le cours des âges, répandre dans le temps et dans l'espace toute l'abondance de nos désirs, habiter tour à tour l'âme d'un mandarin chinois, d'un derviche persan, d'un héros grec ou d'un paladin des croisades. Il nous semble parfois que cent vies ajoutées à la nôtre n'épuiseraient pas notre fureur d'exister, et ces vies que nous ne pouvons vivre, nous tâchons de les concevoir, de les imaginer. Le poète nous vient en aide, c'est le service qu'il nous rend.

Quand Ulysse fut descendu aux enfers, il se tenait debout, l'épée à la main, devant la fosse où il avait versé le sang d'un bélier noir, et, accourant du fond de l'Érèbe,

guerriers, rois, devins, vieillards usés par la souffrance, jeunes femmes et jeunes filles, adolescents disparus comme un songe, tout un peuple de fantômes se pressait autour de lui. Ils étaient sans voix et sans visage; mais après s'être penchés sur la fosse et avoir bu quelques gouttes du sang sacré, ils semblaient recouvrer la vie et ils racontaient leur histoire. Comme Ulysse, le poète est un évocateur. Toutes ces ombres que nous avions peine à nous représenter, il leur fait boire du sang, et ce ne sont plus des ombres. La poussière des siècles évanouis reprend figure à nos yeux; nous avons la joie de contempler l'invisible, nous jouissons de la présence des absents et de la compagnie des morts.

Vous avez montré plus d'une fois, Monsieur, dans vos poèmes comme dans vos drames, que vous aviez, vous aussi, le don d'évoquer les morts et les absents, et nous vous sommes redevables d'émotions, de plaisirs dont je suis heureux de pouvoir vous remercier, en vous souhaitant ici la bienvenue.

II

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

1880 — 1884

DISCOURS

DE

M. VICTORIEN SARDOU

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

5 août 1880.

Messieurs,

« Je ne connais pas, dit Sénèque, de plus beau spectacle que la vue de l'honnête homme luttant courageusement contre l'adversité. » — Il y a mieux pourtant. C'est la vue de l'homme de bien, secourant l'infortune... Et ce tableau, l'Académie l'a toujours sous les yeux, grâce à M. de Montyon. Lorsque le généreux fondateur des prix de vertu confiait à votre Compagnie le soin de distribuer ses bienfaits, il lui léguait, sous une forme un peu sévère, la plus douce en réalité de toutes les missions. Rechercher les belles actions, les découvrir, les mettre en lumière, ce sont

là des plaisirs très vifs, très délicats, dont l'Académie lui est redevable, et dont elle ne saurait lui être assez reconnaissante. Cette reconnaissance a pour premier devoir de protéger l'œuvre de M. de Montyon contre certaines critiques qu'on ne lui a pas épargnées. Celle-ci, par exemple, qui, toujours réfutée, se reproduit sans cesse : « Pourquoi, dit-on, cet argent donné à la vertu à titre de récompense? » — M. de Montyon, — il ne faut pas se lasser de le répéter, — n'a jamais eu l'intention de payer à prix d'or des vertus dont le juste salaire n'est pas de ce monde. Il a vu les indigents oublier leur propre misère pour soulager celles de leurs semblables, et il nous a priés de leur distribuer l'éloge et l'argent. L'éloge est pour leur mérite; l'argent est pour leur pauvreté. Il n'est plus permis de s'y méprendre.

Mais la récompense pécuniaire n'est pas seule en cause. Aujourd'hui, Messieurs, chose plus sérieuse, c'est l'institution elle-même qui provoque quelques réflexions... quelques réticences un peu malicieuses. Ainsi vous rencontrerez un ami qui vous dira : « Quoi! tout de bon, vous allez encore couronner la vertu? » Et sans attendre votre réponse : « Mon Dieu! je vous entends... Les traditions!... soit!... mais avouez que celle-ci est bien surannée, et qu'elle se sent terriblement du temps qui l'a vue naître... Cet aréopage!... ces palmes civiques!... c'est du Jean-Jacques! » Et l'ami s'éloigne en souriant.

Pourquoi ce sourire? Sommes-nous moins charitables que nos pères? Loin de là, Messieurs! Jamais la charité publique ne s'est affirmée avec plus d'éclat. Non; il y a une autre cause. Si la fondation de M. de Montyon étonne

un peu, comme tradition d'un autre âge, c'est, — il faut bien le dire, — c'est que la vertu n'est pas à la mode.

Je ne hasarde pas une grande nouveauté en affirmant que la mode influe sur toute chose, lettres, arts, science, industrie, politique même!... — et que la philanthropie n'échappe pas à cette influence. Or rien n'était plus à la mode, au XVIIIe siècle, que *la vertu*. Jamais on ne l'a plus vantée, en la pratiquant moins ; et M. de Montyon était bien dans l'esprit de son temps, lorsqu'en 1782, il lui dressait un autel, presque un temple.

Mais que le XIXe siècle a donc changé tout cela! — La vertu!... Il ne la pratique guère... et il ne la vante pas du tout... Sa philanthropie suit un autre courant... Elle est moins soucieuse d'exalter les belles actions que d'accorder aux mauvaises le bénéfice des circonstances atténuantes et d'obtenir pour elles l'indulgence. Ce n'est plus le vertueux qui nous préoccupe ; c'est le criminel. Une philosophie nouvelle, qui se prétend autorisée par la science à ne plus voir dans l'homme qu'une combinaison de la matière, déclare que sa moralité ne dépend que du parfait équilibre de ses organes ; et, comme cette doctrine a beaucoup de partisans parmi les médecins, il ne faut pas s'étonner si elle ne voit plus dans l'humanité que des malades. La théorie est bien précise. Tout malfaiteur est un être mal équilibré ; ses mauvais instincts sont l'effet d'un état morbide, souvent héréditaire, que le milieu, les circonstances ont encore exaspéré et dont il est à peine responsable. Dès lors il mérite moins de colère que de pitié. Il faut le plaindre, le guérir si l'on peut, surtout le mettre dans l'impuissance de mal faire ; mais il n'est pas permis

de le haïr, et bientôt il sera même interdit de le châtier. Car pourquoi le châtiment?... On soigne un malade. On ne le punit pas.

Au premier abord, Messieurs, cette façon de voir a bien un côté séduisant. Certes l'on aimerait à se persuader que ces monstres dont les crimes nous épouvantent, sont des *monstres,* en effet, dans la propre acception du terme : c'est-à-dire des êtres hors nature, dont la difformité morale est tout accidentelle. Le scélérat ne serait plus qu'un fou!... Quel soulagement! Mais aussi quelle tendance à l'absoudre, et, d'entraînements en entraînements généreux, à le voir non seulement sans colère, mais presque avec attendrissement! Voyez, sous l'influence de cette mode humanitaire, qui s'est infiltrée partout dans nos mœurs et que nous subissons à notre insu, comme, en toute affaire criminelle, la victime est vite oubliée, le meurtrier captivant toute notre attention... Ce malheureux est-il bien responsable?... La nature n'est-elle pas pour les trois quarts dans son forfait, et la société pour le reste, auquel cas il serait à peu près innocent? La Justice inquiète interroge la Science : « L'accusé a-t-il sa raison? » — La Science répond : « Oui, » répond : « Non, » un peu à l'aventure; le jury s'émeut, l'avocat s'attendrit, et la rigueur de la loi cède à l'entraînement général et à la plus puissante de toutes les pressions : celle des idées régnantes.

Passe encore... si ces dangereuses théories n'avaient pour effet que de nous apitoyer mal à propos sur quelque scélérat... mais elles ont de plus graves conséquences. De l'indulgence pour le crime, elles nous font glisser tout doucement à l'ingratitude pour la vertu. L'habitude de

contempler les actions les plus détestables sans horreur nous entraîne à voir les plus généreuses sans enthousiasme. Cette philosophie même, dont je parle, nous y conduit logiquement. Si le criminel n'est pas bien coupable de céder à son penchant instinctif vers le mal, l'homme bienfaisant n'a pas grand mérite à suivre son élan naturel vers le bien. Et, s'il n'a pas grand mérite, on ne lui doit pas grande reconnaissance. — Allons plus loin! Poussons à bout cette philosophie médicale, qui ne recule devant aucune conclusion de ses singuliers principes; elle vous donnera à entendre que, dans ces dévouements admirables, dans ces sacrifices héroïques, sublimes, que vous allez couronner, il y a quelque peu d' « exaltation ». « Car enfin, vous dira-t-elle, sacrifier au prochain ce que l'on a de plus précieux, sa fortune, sa santé, sa vie!... Est-ce bien raisonnable?... N'y a-t-il pas là quelque chose d'excessif, de maladif?... Tranchons le mot : une manie?... la manie du dévouement... la manie de tout donner; comme d'autres ont celle de tout prendre?... — Récompenser ces gens-là?... Pourquoi?... — Ils sont heureux de se dévouer... C'est leur bonheur!... Les voilà tout récompensés!... Et nous n'avons plus rien à faire ici! »

Tel est, Messieurs, le dernier mot de cette belle philosophie. Pour toute morale, l'indifférence. Il est naturel, lorsqu'elle fait école, que la vertu ne soit plus en crédit et que la fondation de M. de Montyon étonne bien des gens. — Félicitons-nous donc de maintenir la sainte tradition des prix de vertu, comme une protestation du bon sens français contre ces doctrines dissolvantes; et glorifions-nous de ne connaître ici qu'une seule morale : celle qui se

borne tout naïvement à chérir le bien, à exécrer le mal. — C'est la vieille méthode, et c'est la bonne !

Du reste, il faut le dire, la vertu se préoccupe fort peu de ces débats. Très indifférente à l'éloge et à la récompense, elle suit toujours son chemin, semant les bienfaits sur ses pas, et les multipliant au point que, devant le flot toujours croissant des bonnes actions qui nous sont dénoncées tous les ans, l'un de nos confrères exprimait le vœu que des donations nouvelles vinssent augmenter nos ressources ; et que, dans cette lutte de générosité entre la pauvreté qui fait le bien, et la richesse qui l'y encourage, la richesse ne fût pas battue. Ce vœu est exaucé. Une donation récente, considérable, nous apporte cette année une aide toute-puissante. Mme la duchesse d'Otrante, née de Sussy, a, par son testament, légué à l'Académie française une somme de deux cent mille francs dont les arrérages seront affectés à donner des prix tous les trois ans, pour récompenser les bonnes actions. Ces prix doivent être de la même nature que ceux qui ont été fondés par M. de Montyon..., « et je demande, dit Mme d'Otrante, qu'ils soient distribués à la même époque, en séance solennelle, au nom de mon frère le comte Honoré de Sussy. »

Vous avez apprécié déjà, Messieurs, la touchante abnégation de Mme la duchesse d'Otrante, qui lègue à M. de Sussy tout le mérite de sa propre générosité, et qui, en associant le nom de son frère à celui de M. de Montyon, rêve pour lui un peu de la célébrité de ce nom glorieux.

La libéralité de Mme la duchesse d'Otrante permet à l'Académie de disposer cette année d'une somme de trente

mille francs, dont il ne lui a pas été difficile de trouver l'emploi.

La première personne inscrite sur notre liste d'honneur est Mlle Chauve, de Lyon.

Mlle Chauve, Messieurs, confirme par son exemple cette vérité bien connue, que, lorsqu'on a goûté de la charité, on ne peut plus s'en dispenser. Un jour, simple ouvrière et très pauvre, elle recueille une petite fille abandonnée, et croit s'en tenir là. Quelle erreur! Ces élans de charité spontanée sont presque toujours le début d'une vocation qui se révèle. Mlle Chauve n'a pas plus tôt adopté cette orpheline qu'il lui en faut une seconde. Celle-ci est l'enfant d'une cantinière, et cette petite fille du régiment est douée des instincts les plus détestables. Mais Mlle Chauve n'est pas femme à se rebuter, et, après vingt ans de lutte, l'enfant vicieuse est aujourd'hui une honnête femme et une bonne mère de famille. Ces deux adoptions, telle est la modeste origine de l'*Orphelinat Sainte-Anne*, dont Mlle Chauve est la fondatrice et la directrice, avec ses seules ressources. Mais elle a soixante-dix ans ; sa vue baisse, le travail lui est difficile. Neuf enfants sont encore à sa charge. Deux ont été ramassées dans le faubourg de la Guillotière, presque nues et couvertes de plaies ; la troisième est l'enfant d'une malheureuse condamnée pour infanticide. Celle-ci vagabondait ; celle-là mendiait. Ainsi des autres. Il a fallu disputer tous ces petits corps à la maladie, et au vice toutes ces jeunes âmes ; et il y a quarante ans que cela dure. Comptez les sauvetages. L'Académie ne fait que se conformer au vœu des habitants de Lyon, en accordant à Mlle Chauve un prix Montyon de deux mille francs.

Voici encore un exemple de cette vocation qui se révèle subitement et qui devient irrésistible. En 1838, Jean-Baptiste Barnier, d'Avignon, âgé de vingt-deux ans, sauve une jeune fille d'un incendie. C'est fini, Messieurs ; voilà un homme qui ne s'appartient plus, et qui est voué pour toute sa vie au salut de ses semblables. Désormais il n'attendra pas que les occasions se présentent. Il les cherchera. Qu'Avignon soit inondé, qu'une maison brûle, qu'une autre fasse explosion, qu'un cheval s'emporte, que des femmes, des enfants tombent à l'eau : Barnier est toujours là... Il a le flair de l'accident. Il arrive toujours à propos. Je renonce à vous dire ses exploits. Vous auriez peine à me suivre. Mais on ne livre pas de si furieux combats à tous les éléments, sans y gagner quelques blessures. Barnier, qui a soixante-trois ans, est estropié et perclus de douleurs, et il a trois jeunes enfants à sa charge. Le seul travail que lui permettent ses infirmités, c'est quelques commissions qu'on lui confie ; encore ne peut-il les faire qu'à l'aide d'une béquille. L'Académie décerne à Jean-Baptiste Barnier un prix Montyon de deux mille francs.

Ce que Barnier a fait à Avignon, Jean Mandement l'a fait à Auterive, dans la Haute-Garonne, et un peu partout. Mandement a été précoce : à quinze ans, il sauvait déjà sept enfants qui se noyaient dans un canal. Un peu plus tard, il faisait son tour de France, comme ouvrier charron, et l'on peut dire aussi comme sauveteur, car il n'est pas de sinistre, sur son passage, où il ne soit signalé pour son courage et son sang-froid. De retour à Auterive, il s'établit, se marie, est père de famille. Un jour, de sa forge où il travaille, il entend de grands cris : une embarcation

montée par deux jeunes gens vient de chavirer sur l'Ariège, grossi par la fonte des neiges. Mandement, tout en sueur, se jette dans l'eau glacée, sauve l'un de ces malheureux; mais l'autre lui échappe. Une fluxion de poitrine est le plus clair profit de sa généreuse imprudence. Deux mois au lit, plus de travail, toutes ses avances épuisées, et, chose cruelle à dire, personne pour lui venir en aide. Croit-on que cette indifférence le dégoûte de la charité? Vous ne connaissez pas Mandement. Dès qu'il est sur pied, il recommence de plus belle. Un gendarme tombe asphyxié dans une maison en feu. Mandement se jette dans les flammes et le rapporte sur ses épaules, non sans de graves brûlures. Une femme tombe dans un puits, ses efforts pour en sortir font écrouler quelques pierres de la paroi dégradée. Blessée, elle pousse des cris affreux, car l'éboulement continue sur elle... Mandement descend dans ce puits, qui s'effondre sous ses pieds, et par des prodiges de courage et d'adresse, il en sort, portant la femme dans ses bras. Je passe sous silence bien d'autres sauvetages, dont la liste serait trop longue. Enfin, en 1870, il monte sur le toit d'une maison incendiée. L'échelle glisse, il tombe et se brise la jambe droite. Et le voilà encore au lit pendant trois mois, et tout le monde l'oublie, et il se lève estropié!... C'est bien le cas, cette fois, de dire à l'humanité : « J'ai fait assez pour toi qui ne fais rien pour moi... J'y renonce! » Point du tout. Mandement est incorrigible. En 1875, une inondation survient. Armé d'une barre de fer, il perce un mur, attire à lui des vieillards, des femmes, des enfants, et, tout infirme qu'il est, les transporte de toits en toits, en lieu sûr. Et ce qui est admirable,

Messieurs, c'est que Mandement ne se contente pas de pratiquer : il fait des élèves. Ses fils marchent sur ses traces. Le second a déjà conquis sa petite médaille. Le dévouement est de tradition dans cette famille-là. — C'est la profession paternelle ; on la continue.

Aujourd'hui Mandement a soixante-sept ans. Il est pauvre, et la rupture de sa jambe droite a tout récemment entraîné dans une chute la fracture de son bras droit. L'Académie ne croit donner qu'une faible marque de son estime à cet invalide du dévouement, en lui décernant un prix Honoré de Sussy de deux mille francs.

Si Mandement rappelle Barnier, on ne peut comparer la veuve Bataille qu'à Mlle Chauve. La veuve Bataille habite la commune de Poix dans le département du Nord. Elle est pauvre ; elle a soixante-dix ans, et l'on peut dire que pas un jour de cette longue vie n'a été perdu pour la charité. Mme Bataille a ceci de particulier, Messieurs, qu'elle n'a pas de spécialité : tout lui est bon. Elle varie ses plaisirs. Ainsi, vous la voyez recueillir jusqu'à l'âge de deux et trois ans les orphelines qui lui sont confiées par l'hospice ; mais elle ne recule pas pour cela devant les vieillards. Envoyez-les, infirmes, paralysés, en enfance..., elle les acceptera. La surveillance de ce petit hôpital ne l'empêche pas non plus d'aller en ville. Elle est la garde-malade gratuite des pauvres gens. On est souffrant, on l'envoie chercher ; on trouve cela tout naturel, et elle aussi. Pendant de longues années, la commune de Poix n'a pas eu de sage-femme. C'est la veuve Bataille qui en faisait les fonctions, et qui se chargeait aussi d'élever les nouveau-nés au biberon. Les épidémies, petite vérole, fièvre

typhoïde, etc., tout cela lui convient encore. Mais le choléra, par exemple, voilà tout à fait son affaire!... C'est en 1848 qu'il fallait la voir courir de porte en porte, et, dans ce village affolé par la peur, où les malades étaient abandonnés par leurs parents les plus proches, porter de tous côtés ses secours et ses consolations. La première pensée qui vient devant une telle prodigalité de charité, c'est que la veuve Bataille a des loisirs, et qu'elle n'a pas de famille qui réclame ses soins. Mme Bataille, Messieurs, a élevé successivement ses huit enfants propres, puis deux orphelins de l'un de ses fils mort depuis cinq ans; puis huit enfants de l'aîné de ses fils, privés de leur mère; plus deux enfants de l'une de ses filles idiote et paralysée, et enfin le fils de son troisième garçon qui était soldat; et, avec tous ces enfants-là, elle a de plus recueilli chez elle sa fille idiote, sa bru sans travail et son frère impotent : voilà pour la famille! Quant aux enfants de tout âge, maladifs, scrofuleux, poitrinaires, qui lui ont été confiés depuis leur naissance et qu'elle a élevés, soignés et guéris très souvent, on ne les compte plus. Aujourd'hui encore, courbée sous le poids de l'âge et marchant avec peine, ne croyez pas que son dévouement se ralentisse... On la voit se traîner péniblement par les rues de ce village, dont elle est depuis un demi-siècle la fée bienfaisante et solliciter des secours qu'elle porte ensuite aux pauvres gens. En lui accordant un prix Honoré de Sussy de deux mille francs, l'Académie sait la joie qu'elle apporte à cette sainte femme. C'est deux mille francs pour ses pauvres.

Avec M. l'abbé Lambert, Messieurs, nous abordons un ordre de charité qui s'applique moins aux besoins du

corps qu'à ceux de l'esprit. M. l'abbé Lambert s'est voué à l'instruction morale des sourds-muets. Aumônier de l'institution des Sourds-Muets de Paris, l'abbé Lambert avait constaté que ses prédécesseurs ne possédaient pas assez le langage des signes pour donner à leur enseignement religieux tout le développement désirable. Sans se laisser rebuter par des difficultés devant lesquelles on reculait depuis plus de cinquante ans, il a composé et fait imprimer toute une méthode de langage par le geste, c'est-à-dire une *syntaxe* et trois dictionnaires, qui mettent cette langue si difficile à la portée de tout le monde. Il a, en outre, publié tout un cours spécial pour l'instruction complète des sourds-muets, adultes et illettrés qui ne peuvent plus être admis dans les écoles, et pensez, Messieurs, qu'il n'y en a pas moins de vingt-cinq mille dans toute la France. Ce travail de « géant », pour citer l'expression d'un homme compétent, M. Vaisse, directeur honoraire de l'Institution de Paris, n'est pas seulement le fruit de bien des années de réflexions et de travail, mais aussi de grands sacrifices pécuniaires.

Ce n'est pas tout, Messieurs. Au sortir de l'école, les sourds-muets manquaient de direction morale. L'abbé Lambert a fondé, depuis vingt-cinq ans, des conférences religieuses en langage des signes, lesquelles ont lieu tous les dimanches, dans les paroisses Saint-Roch et Sainte-Marguerite. Il serait superflu de signaler ici l'heureux effet de ces conférences sur des âmes vouées à l'isolement, et qui, séparées des hommes, éprouvent plus que d'autres le besoin de se rapprocher de Dieu.

M. l'abbé Lambert avait remarqué aussi que la lecture

de nos livres ordinaires est plus difficile qu'on ne le pense, même pour les sourds-muets les plus instruits ; cette difficulté résulte de l'emploi de mots, d'expressions avec lesquels ils ne sont pas familiarisés, comme nous, par la conversation parlée. Il a fondé un journal spécial : *le Conseiller des Sourds-Muets,* qui, écrit uniquement avec des mots et des tournures de phrases à leur portée, et composé à ses frais, leur est distribué à peu près gratuitement.

Enfin, Messieurs, c'est par l'initiative de M. l'abbé Lambert qu'ont été fondées diverses maisons de retraite, et l'asile-ouvroir-école de Bourg-la-Reine, où sont admises les jeunes sourdes-muettes dès l'âge de trois et quatre ans ; celles, plus âgées, qui veulent se consacrer à Dieu, les infirmes, les abandonnées, et les jeunes filles qui, au sortir des maisons spéciales, pauvres et sans appui, sont plus que d'autres exposées à des périls que leur infirmité rend plus redoutables. Et cet établissement, qui ne compte pas moins de deux cents pensionnaires, est dirigé par l'abbé Lambert, et toujours avec ses propres ressources.

En un mot, l'on peut dire que, depuis le saint abbé de l'Épée, personne n'a plus fait pour l'éducation morale des sourds-muets que M. l'abbé Lambert, qui pendant vingt-cinq ans s'est appliqué, avec une abnégation au-dessus de tout éloge, à compléter la grande œuvre de son immortel devancier.

L'Académie a décerné à M. l'abbé Lambert le prix Souriau de mille francs.

Capitaine au long cours, M. Édouard Voisard, qui habite le Havre, n'a fait que son devoir en sauvant plusieurs fois son navire en détresse ; mais il a sauvé aussi des bateaux

de pêche, des steamers, des navires français, anglais, allemands, etc. Et à plusieurs reprises il a exposé sa vie pour des malheureux qui se noyaient. Sa poitrine est couverte de médailles d'or, d'argent, de bronze, de toute nation et de toute provenance. En lui donnant le prix Gémond, de mille francs, l'Académie n'apprendra rien à personne sur le courage du capitaine Voisard. Mais elle est heureuse d'ajouter à tant de marques d'honneur une distinction qui lui faisait défaut.

Nous récompensons dans Marie Argoud, de Lyon, cinquante années d'un attachement domestique à toute épreuve. Marie Argoud est le modèle parfait de ces serviteurs, moins légendaires qu'on ne le croit, qui associent tellement leur destinée à celle de leurs maîtres, qu'ils épousent peu à peu toutes leurs joies, toutes leurs douleurs, toutes leurs détresses. Entrée en 1829 au service d'une famille peu fortunée, elle n'a pas cessé depuis lors, et après la mort de son maître, de témoigner à la veuve et à ses cinq enfants une affection dont ils ont voulu nous apporter eux-mêmes le témoignage. Un seul trait, cité par eux, donnera la mesure de son dévouement. En 1831, on se battait dans les rues de Lyon. Le maître de Marie, inquiet sur le sort de sa mère, qui habite un autre quartier, veut à tout prix avoir de ses nouvelles. Il va sortir. Marie lui barre le passage : « Monsieur, vous ne sortirez pas! Si vous êtes tué, que deviendront ces enfants-là? Ma vie est moins précieuse que la vôtre!... J'y vais!... » Rien ne peut la retenir : elle part, traverse les rues, franchit les barricades, et, risquant vingt fois sa vie, rapporte enfin au logis les nouvelles désirées.

Ses qualités de cœur ne sont pas exercées dans cette seule famille. Sans que son devoir journalier en souffrît, elle trouvait le temps, elle le trouve encore, malgré ses infirmités, de veiller, de soigner les pauvres gens du voisinage, de solliciter pour eux des secours, ou leur admission dans quelque asile ou quelque maison spéciale. Enfin, détail touchant et qui résume en un seul mot toute une vie de sacrifice, dans le quartier qu'elle habite, elle est moins connue sous son nom de Marie Argoud que sous celui de Marie Bourbon, du nom de ses maîtres. Elle est de leur famille, en effet; et ce nom très honorable qu'on lui donne, qu'elle accepte naïvement, elle l'honore encore en le portant.

L'Académie a décerné à Marie Argoud le prix de mille francs, fondé par une personne charitable, qui désire garder l'anonyme.

Un dévouement semblable à celui de Marie Argoud, et qui sur bien des points le rappelle exactement, a mérité à Pierre Gaume, domicilié à Paris, le prix Laussat, de trois cent cinquante francs.

La fondation Honoré de Sussy nous a permis, outre les deux prix déjà livrés, de fonder six médailles de première classe de mille francs.

Ici encore, Messieurs, nous sommes en présence de serviteurs dévoués. Rien n'est plus fréquent que ce genre de mérite. Et presque toujours ce dévouement s'adresse à des maîtres ruinés, tombés dans une profonde misère, aigris par le chagrin, la pauvreté, la souffrance, âgés, infirmes, exigeants, despotes, atteints de maladies incurables, répugnantes... Rien ne décourage pourtant ces braves servi-

teurs ; et, quand le père et la mère n'y sont plus, c'est aux orphelins qu'ils consacrent toute leur affection et tout le fruit de leur travail.

Ainsi Louise Letord, à Paris, après la mort de ses maîtres, a adopté leurs quatre enfants, dont l'aîné a six ans et le plus jeune trois mois; Louise-Eugénie Contoux, de Janville (Calvados), entoure des soins les plus dévoués son vieux maître, aveugle et sourd, dont elle a payé les dettes du peu qu'elle possédait; Louise-Chevalier, de Tréon (Eure-et-Loir), après avoir nourri le père et la mère, subvient encore aux besoins du grand-père, de la bru et des petits-enfants, en se condamnant pour cela aux travaux des champs les plus pénibles.

L'Académie unit ces trois vaillantes femmes dans la même estime et la même récompense, en accordant à chacune d'elles une médaille Honoré de Sussy de mille francs.

Dans Pierre Marty, de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), à qui nous décernons un prix de même valeur, l'Académie honore des actions d'éclat toutes semblables à celles de Barnier et de Mandement. Marty, huit fois médaillé comme sauveteur, ne leur est inférieur que sur un seul point. C'est qu'il est plus jeune et qu'il exerce depuis moins longtemps.

S'il est une profession honorable entre toutes, mais pénible et mal rétribuée, c'est bien celle de ces modestes institutrices de campagne à qui leur entourage n'accorde pas toujours le respect auquel elles ont droit, le paysan étant ainsi fait, qu'il estime plus le vétérinaire qui soigne ses bêtes que le maître d'école qui instruit ses enfants. Quelle triste destinée que celle de la plupart de ces jeunes

femmes, à qui l'éducation, l'instruction ont révélé tout un côté de la vie qui leur est fermé, et qui ne connaissent certains besoins de l'esprit et du cœur que pour en sentir plus amèrement la privation! Quand le dévouement professionnel s'associe chez elles à toutes les vertus domestiques, à quel point ne sont-elles pas méritantes!

Telle est Mlle Geneviève Guitard, autrefois institutrice à Sainte-Geneviève, dans l'Aveyron, dont toute la vie (et elle a soixante et onze ans) a été consacrée non seulement à ses élèves, mais aux pauvres, aux affligés, aux malades, aux infirmes, à sa mère, à ses frères, à ses neveux, à ses sœurs dont une impotente, que pendant trente-sept ans, tous les dimanches, elle a portée sur ses épaules à l'église, ne voulant confier à personne son précieux fardeau.

Telle est aussi Mlle Prudence Hébert, institutrice à Damville (Eure), aujourd'hui retraitée; mais retraitée de ses fonctions, non pas de la charité, à qui elle consacre encore ses pauvres petites économies.

L'Académie décerne une médaille de mille francs Honoré de Sussy à Mlle Guitard, et la même récompense à Mlle Hébert.

La fondation Marie Lasne, destinée surtout aux actes de piété filiale, a été divisée entre six personnes : Héloïse-Louise-Reine Leroy, à Montmirail (Marne); Magdeleine Orcel, dite Annette, à Corbelin (Isère); Marie Poujol, à Veyrières (Cantal); Marie Davy, au Hinglé (Côtes-du-Nord); Mme Durand, à Chambéry (Savoie); Louis-Séraphin Dégérine, à Boulogne (Seine), qui recevront chacune une médaille de trois cents francs.

Il est admis, Messieurs, que le dévouement à la famille n'est pas de tous le plus digne d'éloge, car il est considéré comme un devoir. Mais il est telle façon de l'exercer qui mérite bien qu'on l'admire; et je me reprocherais de ne pas signaler à votre attention Mlle Clarisse Guillou, institutrice à Montreuil-sur-Ille (Ille-et-Vilaine), qui, pour nourrir les six enfants de sa sœur et pour donner à sa mère infirme tout le bien-être désirable, s'est condamnée à ne vivre strictement que de pain et d'eau pendant des mois entiers, si bien qu'aujourd'hui sa santé est ruinée et sa vie très atteinte. Le devoir ainsi compris a bien son héroïsme, et ce n'est pas le cas de marchander l'éloge à celle qui le paie de sa santé et peut-être de sa vie !

L'Académie a décerné à Mlle Guillou une médaille de cinq cents francs, et avec elle nous commençons la série de quarante médailles de même valeur, que nous devons à la générosité de Mme la duchesse d'Otrante.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que j'énumère ici toutes les belles actions qui ont obtenu ces récompenses. Il est malheureusement trop vrai que l'on se fatigue aussi d'admirer la vertu. Il n'y a qu'elle d'infatigable : il faut renoncer à la suivre. Comment d'ailleurs vous parler dignement et en quelques mots de ceux ou de celles qui ont obtenu ces médailles, et par exemple :

D'Élisabeth Avalon, d'Aurillac, dans le Cantal, qui a passé toute sa vie entre sa mère aveugle et son frère idiot;

De Charles-Nicolas Boulay, pauvre journalier à Syndicat, dans les Vosges, qui depuis quinze ans s'épuise à fertiliser son pauvre petit champ pour nourrir un frère et deux sœurs, tous les trois sourds-muets;

De Joséphine-Marie Chantreau, à Paimbœuf (Loire-Inférieure), qui n'a que son travail de couture pour faire vivre deux vieillards et une sœur idiote, depuis trente-quatre ans;

De Philomène Liency, à Sauveterre, dans l'Aveyron, qui a depuis dix ans à sa charge son père aveugle, sa mère épileptique, sa sœur épileptique, plus deux enfants de cette malheureuse;

De Julie Breton, à Blois, qui, avec ses seuls gages de trois cents francs, suffit aux besoins de son père aveugle, de ses deux sœurs aveugles et de son frère paralysé?

Je m'arrête, Messieurs. J'ai voulu seulement vous donner quelque idée des vertus que nous avons récompensées. Mais, de ces quarante noms que je ne saurais tous citer, et que vous trouverez dans le livret, avec les détails qui les recommandent à votre estime, il n'en est pas un seul qui n'ait le même droit à vous être signalé. Tous ces mérites se valent; ils ne diffèrent que par leur nature, et tous, disons-le, sont exemplaires. Ainsi, tandis que dans Eugène Lœuillette, du Portel (Pas-de-Calais), vous avez un exemple d'abnégation, de courage, de travail, de probité qui peut être offert à tous les ouvriers comme un modèle à suivre, Mlle Louise Sabessales, de Nantes, nous enseigne la reconnaissance qui ne recule devant aucun sacrifice; et Louis Savournin, des Martigues (Bouches-du-Rhône), nous permet de constater en même temps jusqu'où peut aller le dévouement d'un homme à ses concitoyens et l'ingratitude de ses concitoyens envers lui; car ce dévouement a bien failli entraîner sa ruine. Savournin est marchand de meubles. L'année dernière, une épidémie de petite vérole

s'abat sur les Martigues et les ravage. Savournin se multiplie pour prodiguer les secours. Qu'arrive-t-il? Que tout le monde fuit sa boutique, et qu'il ne peut plus rien vendre, sous prétexte que le patron, le magasin, les meubles, tout est empoisonné de petite vérole. Sauvez donc les habitants des Martigues!...

Des soixante récompenses décernées cette année, Messieurs, quarante-sept ont été méritées par des femmes. On ne leur contestera pas cette supériorité-là. Tous les ans la proportion est la même. Partout où il y a douleur, maladie, désespoir, la femme paraît..., que dis-je, elle accourt!... C'est à croire que le mal n'a pas d'autre raison d'être ici-bas, que de donner de l'emploi à cet esprit de sacrifice, de dévouement qui est un besoin de sa nature.

Et, à ce propos, permettez-moi de conclure, en vous citant un mot que je n'ai jamais oublié, quoiqu'il m'ait été dit il y a bien longtemps.

Je venais d'assister dans un hôpital (je parle de trente ans) à une opération très douloureuse. Le chloroforme était encore d'un emploi tout récent, et pour moi, comme pour la plupart des assistants, ses merveilleux effets étaient chose toute nouvelle. L'opération avait pleinement réussi. Le patient n'avait pas sourcillé. J'oserai tout dire : il n'avait fait que rire et chanter tout le temps. Émus d'un si beau résultat, nous étions là, entre jeunes gens, à disserter sur le cas, et, dans la généreuse ardeur de nos vingt ans, nous nous plaisions à imaginer tout ce que les découvertes de la science moderne promettent de conquêtes nouvelles à l'humanité. Déjà, dans notre vision prophétique, les frontières avaient disparu, la guerre avec elles,

et le monde n'était plus qu'une seule patrie ; l'ignorance était domptée, la misère inconnue, la maladie sans raison d'être, le vice sans emploi : nous venions de supprimer la vieillesse, et nous étions sur le point de conquérir l'immortalité, quand l'un de nous, dans la chaleur de son enthousiasme, s'adresse à une sœur de Saint-Vincent de Paul qui nous écoutait en préparant du linge pour le pauvre amputé, et lui dit gaiement : « Eh bien ! ma sœur, voilà l'avenir ! Tout le monde heureux !... — Ah ! répondit la sœur, avec un soupir de regret, quand tout le monde sera heureux, que deviendra la charité ? »

Ce regret si naïf fera sourire tous les hommes ; toutes les femmes le comprendront.

DISCOURS

DE

M. ERNEST RENAN

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

4 août 1881

Messieurs,

Il y a un jour dans l'année, Messieurs, où la vertu est récompensée. Par suite des fondations de M. de Montyon et de quelques autres philanthropes éclairés, il est dérogé ici une fois par an à cette loi profonde de la nature qui a voulu que la récompense du devoir accompli fût obscure et insaisissable. La vertu a justement pour trait de haute noblesse de ne correspondre à aucun salaire. Mille expériences désastreuses prouveraient à l'homme qu'en faisant le bien il obéit à une duperie, que l'homme n'en persévérerait pas moins dans cette voie ingrate, improductive,

folie selon le bon sens vulgaire, sagesse selon l'esprit supérieur. Dans les légendes du moyen âge, souvent si philosophiques, on voit percer à cet égard un sentiment dont la naïveté fait sourire. Selon ces beaux récits, qui ont charmé des siècles, l'homme ne trouve sur la terre que l'épreuve; cela est tout simple, il aura un jour la vie éternelle; mais l'animal, qui n'a point de place dans l'éternité, est toujours récompensé ici-bas de ce qu'il fait pour le bien; car enfin il faut que Dieu soit juste. Quand les deux lions qui accourent du désert sur l'appel de saint Antoine, pour creuser la fosse de l'ermite Paul, ont gaillardement accompli leur besogne, saint Antoine leur donne sa bénédiction dans l'ordre des choses temporelles. L'effet de cette bénédiction fut probablement qu'ils trouvèrent à quelques pas de là une brebis ou un chevreau égaré, qu'ils mangèrent. Ce fut là leur paradis. La récompense temporelle passait ainsi, dans ces âges de foi, pour quelque chose de grossier; elle était considérée comme une diminution des titres supérieurs qu'on acquiert par la pratique du bien.

Il n'y a pas du tout à craindre, Messieurs, que les prix que vous décernez prêtent à de si fortes objections et que la vertu y perde quelque chose de son mérite. Et d'abord, vous êtes seuls au monde à la récompenser; puis, vous ne récompensez que les plus humbles vertus; puis, vous les récompensez si modestement que, supposé que personne pût avoir l'idée de concourir en vue de vos médailles, oh! vraiment ce serait de sa part le plus misérable des calculs. Les vertus éclatantes qui donnent la gloire, les épreuves de l'homme de génie, tout ce qui attire les applaudisse-

ments de la foule, les grands désespoirs aristocratiques comme les efforts sublimes dont parle l'histoire, ne sont point de votre programme. Même celui qui est soutenu dans l'accomplissement du devoir par sa situation sociale, le bourgeois vertueux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, vous ne le couronnez pas. Vous réservez vos prix pour la femme dévouée, pour l'homme du peuple courageux, qui, sans se douter de l'existence de vos fondations, ont suivi l'inspiration spontanée de leur cœur. Il n'y a donc aucun danger, Messieurs, que vos récompenses, comme on l'a dit, gâtent la vertu dans sa source et renversent les fondements de l'ordre moral. Malgré tout ce que vous faites et ce que vous ferez, le métier de la vertu restera toujours le plus pauvre des métiers. Nul ne sera tenté de l'embrasser par l'espoir des profits qu'on y trouve. Parmi les quarante ou cinquante vies vertueuses dont les actes authentiques ont passé sous nos yeux, il n'y en a pas une seule qui, à n'envisager que les rémunérations mondaines, n'eût gagné à suivre une autre direction. Le monde est plein de gens singulièrement habiles à deviner ce qui mène à la fortune; or jamais on n'a vu personne prendre la vertu comme une carrière avantageuse, comme un moyen de réussir. La concurrence sur ce champ-là est tout à fait nulle; les gens avisés vont ailleurs.

Vous avez donné, par exemple, votre première récompense, 2,500 francs, à une personne admirable, qui a pris pour tâche d'aller chercher le mal sous ses formes les plus répugnantes et de faire renaître la conscience dans les pauvres êtres où elle est le plus effacée. Mme Gros, institutrice libre à Lyon, est peut-être la personne de notre

temps qui possède le mieux l'art exquis de faire vibrer, par une sorte de savant coup d'archet, le sentiment moral non encore éveillé. L'amour de l'éducation du peuple est inné chez Mme Gros. A Condrieu, le souvenir de ses écoles du dimanche et surtout des promenades où elle menait ses élèves est resté comme une légende. Ce n'était point assez pour elle; en 1870, elle revint à Lyon, rêvant d'une œuvre qui eût certainement fait reculer un esprit moins décidé et une âme moins vigoureusement trempée. Elle voulait porter son apostolat jusqu'aux derniers confins du mal et voir si là encore la voix du bien peut être entendue. Un sentiment particulier, comme il en existe presque toujours chez les grands fondateurs, entraîna sa conviction et fixa son choix. Elle crut trouver chez les jeunes garçons pervertis plus de droiture, de franchise et d'aptitude au relèvement que chez les jeunes filles, prises au même degré de démoralisation. Nous ne donnons cette impression que comme un jugement tout personnel; l'expérience eût peut-être tourné tout autrement avec un éducateur d'un autre sexe. Quoi qu'il en soit, la véritable vocation de Mme Gros fut dès lors trouvée. Elle s'établit dans la sentine de Lyon, près des Brotteaux, au milieu des vagabonds que la cristallerie et les verreries de la Guillotière attirent de ce côté. Le tableau, énergiquement tracé par elle et par les témoins de son œuvre, de l'ignorance et de la méchanceté contre lesquelles elle eut à combattre fait véritablement frémir. Elle débuta dans la charité en achetant une petite fille que son père vendait pour boire. Ce misérable lui demanda 50 francs; Mme Gros les donna. Ce qu'elle vit ensuite dans ce monde de précoces débauches dépasse toute créance.

Trois fois des messieurs dévoués entreprirent de la seconder dans son œuvre; trois fois ils reculèrent, révoltés par ce contact odieux. Au début, deux jeunes scélérats se risquèrent à adresser à Mme Gros des paroles inconvenantes; sa froideur absolue et sa fermeté leur imposèrent silence; jamais depuis il n'est arrivé qu'on ait osé prononcer devant elle un mot déplacé. Elle s'est fait une famille de ces enfants sauvages et abandonnés. Elle ne doit se garder que de leurs démonstrations amicales, parfois trop vives, toujours respectueuses. Elle prétend que ces natures brutes ont un grand fonds de poésie naïve et qu'on s'empare aisément d'elles. Des figures laides, bestiales, grimaçantes, s'éclaircissent, s'embellissent peu à peu; des êtres sinistres deviennent gais, expansifs, polis même; « enfin, dit Mme Gros, ils ont un charme original et un cachet qui n'appartient qu'à eux. »

Mme Gros a rassemblé, dans un travail qui nous a été communiqué, les souvenirs les plus originaux de ses chers petits sauvages, comme elle les appelle, leurs bons mots, leurs hauts faits et surtout leurs progrès dans le bien. Les confidences de ces jeunes pervertis sont faciles à obtenir; car, ainsi que Mme Gros le remarque, le premier sentiment qu'elle trouve toujours chez eux est la fierté de leurs crimes. Ils s'en pavanent, et sont fiers de la crainte qu'ils inspirent. Un nouveau venu lui avoua un jour qu'il avait noyé trois de ses camarades dans le Rhône. « Ils m'avaient ennuyé, dit-il, je les ai poussés et je les ai regardés se débattre. » Un an après, ce petit misérable sauvait trois personnes en danger; c'est maintenant un excellent soldat.

« L'enfant de feu », comme l'appelle Mme Gros, était

dans l'école un véritable fléau, par l'abus qu'il faisait de sa force sur ses camarades. Mme Gros lui fit promettre de ne se battre qu'une fois par jour, pour commencer. Trois semaines après, il ne se battait plus; à tel point, qu'ayant un jour reçu un soufflet, il sauta sur un bureau, et, trépignant, furibond, les yeux étincelants, il dit à celui qui l'avait frappé : « Tu as du bonheur que j'aie promis à la dame de ne plus me battre, sans cela je t'aurais étranglé. »

Il y avait à La Mouche (quartier des Verriers) un nid de petits vauriens nommé Bonhomme. Leur spécialité était de jeter des pierres aux passants pour le plaisir de les blesser. Les plus âgés, après une année de résistance, se décidèrent enfin à ne jeter qu'un nombre de cailloux fixé, avec promesse de n'atteindre personne. Ils ont tous fini par se corriger, et ils y ont mis tant de zèle que maintenant ils pourchassent avec acharnement tous ceux qui jettent des pierres. Mme Gros fait à ce sujet une réflexion que nous recommandons à ceux qui s'occupent, dans la philosophie de l'histoire, du chapitre important : « Comment le brigand devient gendarme. » « En général, dit Mme Gros, ils se communiquent leurs qualités nouvelles, au besoin par des voies de fait, en faveur du bon ordre. »

Walch est évidemment un des naufragés dont le sauvetage a laissé le plus profond souvenir dans le cœur de Mme Gros. « Il avait quinze ans; carrure, tournure, visage, crinière, regard, caractère, le tout représentant à merveille le lion du désert dans sa force sauvage. » Quatre années l'avaient à peine apprivoisé, lorsqu'un jour une dame vient à l'école avec une rose rouge jetée coquettement sur un chapeau de velours noir. — Voyez, Mesdames, comme il

faut peu de chose pour ramener l'homme à la vertu! — A la vue de cette rose, les regards du lion s'éclairent pour la première fois; il sourit à cette fleur. Mme Gros profite de ce moment pour faire pénétrer dans cette âme inculte un germe d'amour-propre et un peu de honte sur sa tenue plus que négligée. Le dimanche suivant, pour obtenir la faveur d'être placé à côté de la rose, il vint à l'école en costume propre : lui-même avait lavé sa jaquette dans le Rhône de grand matin. « Elle n'a pas pu *séquer*, dit-il; mais elle *séquera* sur mon dos. » « Depuis ce jour, dit Mme Gros, il s'est peu à peu civilisé; ses manières brusques ont disparu, il n'a gardé du fauve qu'il représente que l'extérieur avantageux et les qualités qui en sont l'apanage. » Mme Gros ayant été malade, le brave lion faisait chaque dimanche quatre heures de route pour venir s'informer de sa santé. Mme Gros lui parlant un jour de sa mère : « Oh! j'ai deux mères, dit-il, celle qui *m'a né* et puis vous. »

Les batailles rangées dans les graviers du Rhône, et surtout les atroces cruautés qu'exerçaient les uns sur les autres les enfants de la cristallerie, ont été supprimées par Mme Gros. On ne se souvient pas qu'un seul de ses élèves, et elle en a eu par centaines, soit revenu au mal. Ceux qui se marient envoient leurs frères à Mme Gros et se font les recruteurs de l'école. Le naturel, l'élan du cœur, la vivacité, l'entraînement, un esprit prodigieusement inventif, joint à une fermeté à toute épreuve, font de Mme Gros un exemple unique peut-être de l'instinct éducateur qui sait exprimer au peuple dans son langage les plus hauts sentiments. Ce qu'elle a surtout, c'est le don

d'amuser. Sa force est dans les histoires qu'elle raconte avec une connaissance achevée des moyens de toucher la fibre populaire. Ce fut l'art de tous les grands initiateurs. La parabole a toujours entraîné l'humanité. L'humanité, en effet, aime l'idéal; mais il faut que l'idéal soit une personne, un fait, un récit; elle n'aime pas une abstraction. Il paraît que, pendant que Mme Gros raconte ses histoires à ceux qu'elle appelle ses « brigands du dimanche », son auditoire est tout oreilles. Ah! si nous avions les récits de Mme Gros, sténographiés sans qu'elle le sût! Comme cela vaudrait mieux que les fadaises de notre littérature usée! Je porte envie aux gamins qui entendent ces chefs-d'œuvre, destinés sans doute, comme les vrais chefs-d'œuvre, à rester toujours inédits. Ils ont, du reste, le genre de succès qu'ils méritent : ils entraînent, ils convertissent. Après une histoire racontée par Mme Gros sur l'assistance que l'on doit à ses parents, Michel renonce à l'ivrognerie pour construire une cabane à sa mère qui couchait sous une charrette. Aujourd'hui Michel est marié et presque dans l'aisance. « Je me livrais à la boisson, disait-il dernièrement à Mme Gros, quand votre histoire m'a sauvé. Maintenant la bénédiction de Dieu est sur moi. »

Dans la clientèle de Mme Gros, il y a une catégorie que Mme Gros appelle, on ne voit pas bien pourquoi, « la série des Mongols ». Deux frères de cette bande se relayaient pour venir à l'école à tour de rôle. Cela parut singulier à Mme Gros, qui en fit un jour l'observation à l'un d'eux. « Mon frère ne peut pas venir, lui répondit celui-ci; il est sur l'arbre. — Et que fait-il sur l'arbre? — Il attend que je lui porte mes souliers; je les lui porterai quand la leçon

sera finie, et il entendra l'histoire. Dimanche ce sera son tour d'avoir la leçon, et moi j'aurai l'histoire. — Alors vous n'avez qu'une paire de souliers pour vous deux? — Eh oui! c'est pour cela que, quand il fait mouillé, nous nous tenons sur l'arbre, en attendant notre tour de venir à l'école. »

Ce spectacle d'une terre avide de boire la rosée du bien, et qui s'ouvre au premier doux rayon de soleil, cette charmante inoculation du sens moral, par un mot, par un regard, en de pauvres êtres qui n'ont pas eu de mère, qui n'ont jamais vu un œil bienveillant leur sourire, rappellent les miracles qui remplissent la vie de tous les grands maîtres de la vertu. Remercions Mme Gros d'avoir fait revivre dans notre âge, devenu étranger aux grands secrets de l'âme, les merveilles de conversion qui semblaient réservées aux temps où la grâce vivante se promenait sur la terre avec ses trésors d'indulgence et de pardon.

A Mme Gros, vous avez voulu associer dans vos récompenses Mlle Paula Gagny, qui a déployé sur le même théâtre, à Lyon, les ressources de l'esprit le plus fertile pour le bien. Née d'une famille honorable de Schelestadt, elle recueille chez elle, élève et entretient gratuitement deux, quatre, huit et jusqu'à vingt petites filles, de trois ans et au-dessus. Dans la fatale année 1871, elle part pour Schelestadt et revient à Lyon, à travers les lignes prussiennes, ramenant une douzaine d'enfants, de deux à trois ans, inconnus ou abandonnés. L'ennemi, frappé de son courage, lui avait donné un sauf-conduit. Peu de temps après, elle part de nouveau pour l'Alsace, d'où elle ramène encore quelques enfants; puis ce sont les autorités mêmes de

l'Alsace et de la Lorraine qui lui envoient à Lyon les orphelins sans asile. L'espace manquait dans son modeste appartement pour ces hôtes nouveaux; les plus petits enfants furent pendant quelque temps couchés dans son propre lit; puis, par des prodiges d'intelligence et d'activité, elle réussit à constituer cet étonnant établissement qui renferme aujourd'hui soixante Alsaciennes ou Lorraines âgées de dix-huit mois à dix-huit ans. Mlle Gagny place en ville dans des établissements recommandables les plus âgées de ces filles, les aidant de ses conseils et les rappelant à elle quand elles ne sont pas heureuses. Toujours vêtue de deuil, le visage pâle et amaigri par la tristesse, Mlle Gagny représente admirablement parmi nous la dignité, la résignation qui ont porté si haut devant leurs sœurs de France le caractère des femmes d'Alsace-Lorraine. La médaille de 2,000 francs que vous avez décernée à Mlle Gagny sera d'un précieux secours pour l'œuvre à laquelle elle a consacré sa vie.

Une somme pareille, que vous avez décernée à M. l'abbé Carton, servira également à une excellente œuvre de charité. Connaissez-vous rien de plus triste que cette plaine de mesquine misère et de désolation sans poésie, que l'on traverse en sortant de Paris pour se rendre à Versailles par la rive gauche, cet amas sans ordre apparent de constructions qui ne sont plus urbaines et ne sont pas encore rustiques, ces chaumières (quelles chaumières! oh ciel!) bâties de pièces incongrues, arrachées aux démolitions de la grande ville; ce qui n'empêche pas qu'au milieu de ces tristes cabarets de barrière, de ces maisons qu'on dirait abandonnées ou hantées par le mal, éclatent tout à coup,

par endroits, un champ de verdure qui vous sourit, de fraîches cultures que n'atteint pas la vulgarité qui les entoure? C'est le Petit-Montrouge, dont M. l'abbé Carton est curé depuis treize ans. M. l'abbé Carton a trouvé moyen, dans cette triste zone de la banlieue parisienne, de créer un véritable paradis, un asile propre, bien bâti, presque gai, où cinquante vieillards des deux sexes sont logés, chauffés, blanchis, habillés et nourris. Comme tous les fondateurs charitables, M. l'abbé Carton dépasse souvent la mesure de ce que semblerait commander la prudence humaine. Il a foi dans son œuvre, et jamais sa confiance n'a été déçue. Plus de cent vieillards attendent leur tour d'admission dans l'asile; vos 2,000 francs vont faire des heureux et prouver à M. l'abbé Carton l'intérêt que vous prenez à ses nobles efforts.

Vous avez également accordé un prix de la valeur de 2,000 francs à deux frères jumeaux, Édouard et Calixte Chaix, qui ont su faire du lien étroit que la nature a établi entre eux une touchante association de vertu. Les actes de la Société des Sauveteurs de la Méditerranée sont pleins des traits de courage de ces deux rivaux en dévouement et en amitié. On se souvient surtout de l'incendie des soutes à charbon du paquebot le *Caire* dans le port de Marseille, le 6 décembre 1856. L'incendie du navire pouvait devenir l'incendie du port lui-même. On désespérait d'arrêter le feu, car la pompe du bord, quoique donnant avec force, ne pouvait être bien dirigée. Les deux intrépides enfants se font attacher par la ceinture et descendent résolument dans le foyer de l'incendie. A eux deux, ils saisissent le tuyau de la pompe, visent le foyer ardent, le

maîtrisent. On les retire évanouis, presque asphyxiés; Édouard était couvert d'affreuses brûlures, dont il porte encore la trace profonde. Sauver est pour ces deux frères une vocation, un besoin. Prodigues de leur vie, qui pourtant est bien nécessaire au soutien de leur famille, ils ont arraché plus de vingt personnes à la mort. Dans un de ces sauvetages, Édouard tombe sur une chaîne, s'enfonce deux côtes, s'évanouit presque; un heureux hasard lui permet de prendre pied. La vue du malheureux qui allait disparaître lui rend des forces; un instant après il le dépose sur le quai, dont il rougit les dalles de son propre sang.

La Société des Sauveteurs de la Méditerranée, ne croyant pas pouvoir présenter deux candidats à la fois, demandait la récompense pour Édouard, ajoutant qu'une telle récompense serait considérée par son frère comme s'appliquant à lui-même. Vous avez eu une pensée délicate, Messieurs; vous n'avez pas voulu séparer deux personnes si intimement unies par le sang et par le cœur. Vous les avez considérés comme une seule et même personne, et vous avez décidé que les noms d'Édouard et de Calixte Chaix figureraient indivis dans la liste des principales récompenses que vous décernez.

La vertu, Messieurs, s'est présentée à vous, cette année, aussi diverse que sublime. Vous avez pu en couronner toutes les variétés. Vous venez d'applaudir ce que faisaient deux jeunes héros à quinze ans; je vous présente maintenant la vertu centenaire, en la personne de Marie Coustot, de Condom. Oui, elle a cent deux ans, et elle continue toujours de faire le bien. Servante depuis l'âge de seize ans dans une famille d'abord riche, elle a donné ses éco-

nomies à ses maîtres ruinés; elle continue sans gages son œuvre de fidélité. Aujourd'hui, elle sert les petits-enfants de ses premiers maîtres, et, quoique devenue presque aveugle, elle travaille, elle se prive de nourriture pour ceux à qui elle a consacré sa vie. Elle a cent deux ans et elle est vertueuse; vous avez vu là un mérite de plus. Le vieillard, en perdant ses illusions, ne perd-il pas ses meilleures raisons d'être vertueux? Illusion divine, illusion providentielle assurément, la vertu n'en est pas moins comme l'amour le résultat d'un charme en dehors de la raison, qui nous entraîne, nous séduit. Il ne faut pas, pour s'y livrer, qu'on ait trop bien vu que tout est vanité. La bonne Marie Coustot ne s'arrête pas à cette philosophie désespérée, elle mourra dans sa simplicité, toujours obstinée à s'oublier et à se sacrifier.

Les vertus qui précèdent vous sont attestées par des préfets, des sous-préfets, des gendarmes, des autorités constituées. Le bon Simian, dont je vais maintenant vous parler, vous est surtout présenté par Mistral; oui, Mistral, votre lauréat, qui vous a écrit une lettre charmante pour vous recommander un de ses compatriotes de Maillane, dont les vertus ont quelque chose d'archaïque et de touchant. Le bon Simian, ou, comme on l'appelle dans le pays, Cadet Simian, est un petit propriétaire cultivateur qui s'est consacré depuis trente ans, avec un désintéressement absolu, à toutes les besognes tristes, à la garde des agonisants, au soin des moribonds, à l'assistance des chirurgiens, et enfin à l'œuvre du vieux Tobie, à l'ensevelissement des morts. Avec une conscience, une modestie et une discrétion au-dessus de tout éloge, le brave Cadet

Simian met son dévouement au service de tout le monde, et les maladies les plus dangereuses comme les offices les plus rebutants ne l'ont jamais fait reculer. Dans les épidémies, il veille jusqu'au dernier soupir les malades abandonnés par leurs proches: il a assisté les chirurgiens dans toutes les opérations qui ont été pratiquées à Maillane depuis trente ans. Cadet Simian est la providence des jours sombres; on vient frapper à sa porte chaque fois que la vie se montre à Maillane par ses côtés austères. Il a 5 ou 600 francs de rente qui lui viennent de quelques coins de terre, et cela lui suffit, car il ne va jamais au café, ne fait pas usage de tabac et ne sort de chez lui que pour ses bonnes œuvres. Il est profondément religieux et n'a d'autres délassements que la lecture et le travail des champs.

La lettre de Mistral est contresignée par le maire, le curé et le médecin. « Quant à faire intervenir le sous-préfet ou le préfet en cette affaire, ajoute Mistral, c'est complètement inutile, attendu que ces messieurs sont trop souvent renouvelés et trop étrangers à notre vie pour qu'ils puissent se douter de ce qui se passe d'intime parmi nous. » Ce jour discret jeté sur ce qui se passe d'intime à Maillane vous a vivement touchés. Mistral a obéi là à un sentiment très juste; il a craint peut-être que les vertus un peu démodées du bon Simian n'eussent pas quelque chose d'assez civique pour mériter de grosses approbations officielles. Il s'est défié des sceaux de l'État, et il a pensé qu'il ne fallait mettre en mouvement l'autorité préfectorale que pour des vertus qui ne supposent pas un petit cercle d'initiés.

Francilie Laquinte est peut-être le premier exemple d'une personne née dans la condition de l'esclavage à laquelle ait été décerné le prix Montyon. Elle et sa mère servirent durant des années une vieille dame de la Guadeloupe, qui récompensa leurs soins par l'affranchissement. Cette faveur n'eut d'autre résultat que de resserrer de plus en plus les liens d'affection qui les unissaient à leur maîtresse; elles restèrent comme servantes dans la maison où elles avaient été esclaves. Après la mort de leur bienfaitrice, Francilie nourrit sa mère de ses petits travaux de couture. Malgré sa pauvreté, elle trouva encore le moyen d'être charitable. Dans les désordres entraînés par le décret d'émancipation de 1848, elle fut la raison, la prévoyance d'un monde entièrement désorganisé. Elle adopta les orphelins, de ses ressources précaires elle consola une mère que son mari avait délaissée. C'est toute la commune de Saint-François, à la Guadeloupe, qui vous demande de couronner Francilie. L'esclavage heureusement n'est plus à supprimer, Messieurs; s'il l'était, c'est par des exemples comme celui de Francilie Laquinte que l'émancipation serait accomplie. L'esclavage cesse le jour où l'esclave, que l'antiquité concevait comme sans moralité et sans religion, devient moralement l'égal de son maître. L'esclavage antique fut aboli virtuellement quand une pauvre esclave de Lyon se fut montrée dans l'amphithéâtre aussi héroïque que sa maîtresse. L'esclavage moderne a sans doute été condamné avant tout par nos principes de philosophie; mais quelques vertus d'esclaves ont aussi concouru à la même fin. Le hasard a voulu que nous ayons encore une vertueuse mulâtresse à joindre à Francilie.

Peut-être même le dévouement dont je vais vous parler a-t-il encore quelque chose de plus touchant.

Paula Yvor demeure à Paris, et nous l'avons probablement quelquefois rencontrée dans le dédale des petites rues qui entourent le chevet de l'église Saint-Germain-des-Prés. A l'âge de onze ans, elle s'est attachée à une famille qu'elle a toujours servie avec amour. Le malheur étant venu frapper cette famille, Paula Yvor, sans espoir de récompense, fit vivre celle qui avait été sa maîtresse des gains modiques d'un petit commerce de produits coloniaux, péniblement exploité du haut de sa mansarde. Sa maîtresse, à son lit de mort, lui lègue ses deux filles en bas âge : la sollicitude de Paula ne se dément pas un instant. Quand, en marchant les pieds dans la neige, la pauvre créole a réussi à placer quelques-uns des ananas qu'elle colporte et à ramasser quelques sous, c'est pour se rendre à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis et pour porter à ses filles d'adoption un vêtement chaud, de petites douceurs qui prouveront aux orphelines qu'elles ne sont pas déshéritées de toute tendresse. Avec une persistance sans égale, le malheur continue à frapper les deux jeunes filles à leur entrée dans le monde; l'une d'elles, au moins, tombe dans une misère navrante. La vieille mulâtresse est toujours là ; elle a soixante-douze ans ; un cancer lui a rongé la moitié de la figure, et pourtant elle court encore les rues avec son panier d'ananas, cherchant à récolter la petite somme nécessaire au repas des délaissées dont elle est le seul soutien. Songez quel accueil sera fait à vos 500 francs dans ce réduit d'où est bannie depuis longtemps toute joie!

Je ne finirais pas, Messieurs, si je voulais énumérer tant de vertus humbles et en particulier les sacrifices discrets accomplis dans cette classe si intéressante des domestiques fidèles que vous aimez à récompenser. Marie Arot (Saint-Servan, Ille-et-Vilaine) sert depuis cinquante-quatre ans les mêmes maîtres. Elle a élevé et soigné neuf enfants; la famille à laquelle elle est attachée ayant perdu toute sa fortune, elle refuse de la quitter; elle sert gratuitement avec un courage que de pénibles circonstances mettent à de rudes épreuves (médaille de 1,000 francs). Céline Landrin, à Saint-Denis; île de la Réunion, a soutenu, de son travail, pendant plus de quinze ans, une vieille demoiselle délaissée par sa famille; elle a soigné un noir atteint de la lèpre; sa vie est un perpétuel exercice de suave pitié. Ce serait presque les mêmes actes de dévouement domestique que j'aurais à relever dans le dossier de Rosalie-Victorine Sauray, à Sassy (Calvados); de Marguerite Daumin, à Moulins (Allier); de Segondine Fernet, à Authuille (Somme); de Françoise Faou, à Morlaix (Finistère); de Marguerite Lanusse, à Caudéran (Gironde). La vertu, Messieurs, est plus monotone que le vice; mais elle peut, sans inconvénient, se répéter. Remercions-la de se répéter; c'est grâce à cette monotonie, qui peut être en littérature un gros défaut, que le monde moral subsiste.

Oui, la charité est exercée chez nous avec une persévérance qui doit rassurer ceux qu'alarment tant de symptômes de refroidissement. Je ne puis que citer Désirée Chardon, à Segré (Maine-et-Loire), simple ouvrière modiste, vrai modèle d'abnégation; Eucharis Michel, directrice d'asile à Aix; Hélène Perron, à Saint-Martin-des-Prés (Côtes-du-

Nord); Alexandrine Nétrelle, à Cormentreuil (Marne); Désiré Guillot-Euvrard, à la Chapelle-Saint-Sauveur (Saône-et-Loire); les époux Joyaux, à la Frette (Seine-et-Oise); Sophie Tufféry, à Lajo (Lozère); la femme Bertrand-Guilhaume, à Clermont-l'Hérault (Hérault); Françoise Boulestreau, à Bourgneuf (Maine-et-Loire); Anne-Marie Gesnouin, à Saint-James (Manche); Olympe Gay, à Thueyts (Ardèche); Jenny Marchandeau, à Chaudenay-sur-Dheune (Saône), paralytique des deux jambes, qui n'a que ses mains pour vivre et trouve encore moyen d'être bienfaisante; enfin, Mme Ve Lamoute, la providence de Bergerac, qui emploie tout son bien à secourir les jeunes filles abandonnées.

Le temps me presse, Messieurs. L'exemple de la philanthropie de M. de Montyon a trouvé, en effet, des imitateurs. Des personnes bienfaisantes ont voulu, comme lui, consacrer leur fortune à l'encouragement du bien. Les sommes que vous ont léguées MM. Souriau, Gémond, Laussat et la personne charitable qui a voulu rester annonyme, vous ont aidés à récompenser des vertus non moins touchantes que celles que nous avons déjà énumérées.

M. Joachim Fontaine, maître-porion aux mines de Liévin (Pas-de-Calais), a sauvé la vie à seize personnes, surprises par des éboulements ou atteintes par le feu grisou. Une note, que notre savant confrère M. Daubrée a jointe au dossier de Joachim Fontaine, constate que, malgré les précautions, chaque jour plus minutieuses, que prend l'administration, 60,000 tonnes de charbon coûtent en moyenne une existence d'homme. La classe des mineurs est riche en actes de dévouement qui commandent d'au-

tant plus l'admiration qu'ils ont été accomplis sans témoin. Des faits de ce genre ont valu à Fontaine une médaille d'argent de première classe. Vous y avez ajouté les 1,000 francs du prix Souriau.

Félix Rieu, d'Avignon, qui a opéré des miracles de sauvetage, aura les 1,000 francs du prix Gémond; vous attribuez le prix Laussat à la veuve Malécot, Saint-Martin-de-Mâcon (Deux-Sèvres); vous donnez les 1,000 francs de la personne charitable à Rose Mélanie, de Pontorson (Manche), enfant abandonnée, dont tous les actes sont empreints d'une dignité et d'une délicatesse qui feraient envie aux personnes les mieux nées. Enfin, un reliquat vous permet de donner 1,000 francs à Jeanne Pécusseau, de Nantes, également enfant d'hospice, dont le dossier est un document inappréciable de ce qu'il peut y avoir de joie et d'affection dans un petit cercle de pauvres et d'humbles qui se connaissent et s'aiment entre eux. Qui croirait qu'il y a un monde des enfants trouvés? Ce monde existe, et l'on y est très heureux.

Jeanne Pécusseau fut élevée par une nommée Albert, elle-même pupille des hospices, qui a consacré sa vie tout entière à l'éducation d'enfants abandonnés comme elle. « Tous les enfants élevés par cette bonne fille Albert, nous dit l'inspecteur de l'Assistance publique de la Loire-Inférieure, ont bien tourné. Ils ont été et sont encore la joie du service... Mais Jeanne Pécusseau, au milieu de cette famille de hasard, dont elle est l'aînée, et dont tous les membres furent bons, devait donner l'exemple de toutes les vertus. Elle conserva, en particulier, pour sa vieille nourrice une piété filiale sans bornes. Dès qu'elle

put gagner quelques sous, ce fut pour les apporter, tout heureuse et toute fière, à sa mère adoptive, afin qu'ils fussent employés à soulager les petites sœurs qui étaient venues prendre place comme elle au foyer de la bonne nourrice. Sa conduite exemplaire, sa bonne tenue, sa modestie, son caractère enjoué et sérieux à la fois la firent chérir. » Elle arriva à une position qu'elle envisagea comme de l'aisance. Dans son petit budget, il y avait tous les ans une réserve pour être adressée (c'était sa joie) à la bonne tante Albert, comme elle l'appelait, depuis qu'elle savait que la vieille nourrice n'était pas sa mère... Pauvre fille! à force de recherches, elle est parvenue à découvrir sa vraie famille. Ce n'a pas été pour elle la source de beaucoup de joie. Jeanne Pécusseau a consacré ses économies à l'achat d'un terrain au cimetière, pour y déposer sa chère nourrice. « Tous nos enfants, dit l'inspecteur ont pleuré avec elle sur cette tombe, où il est entendu qu'elle viendra dormir à son tour. Cet exemple, ajoute-t-il, a vivement frappé notre famille assistée, et, quand il m'arrive d'en parler, tous les yeux se remplissent de larmes! »

Ah! que l'homme est bon, Messieurs, et qu'on en peut tirer de belles choses, quand un artiste habile se trouve à côté de lui, pour faire jaillir en son cœur la source des larmes, de la prière intime et de l'amour!

La fondation Marie Lasne vous donne six médailles de 300 francs. Vous avez décerné la première à Emmeline Nadaud, à Chancelade (Dordogne). L'impression que produit Emmeline Nadaud sur tous ceux qui la voient est des plus vives. Nous possédons un excellent crayon de cette physionomie modeste, franche, ouverte, chagrine,

mais résignée, en une petite biographie, chef-d'œuvre de simplicité et de vertueuse bonne grâce, écrite par M. le curé de Château-l'Évêque. La pauvre fille a été jetée comme une perle au milieu d'un triste monde d'infirmes et d'incapables. Dans son enfance, elle voit l'intempérance du père ruiner la petite industrie qui fait vivre la famille. Le moulin Nadaud, mis en détresse par la concurrence des voisins plus sobres, chôme la plupart du temps. Dès l'âge de douze ans, Emmeline est ménagère, ouvrière, institutrice, infirmière. Elle fait marcher le moulin, charge les sacs, soigne les bêtes de somme, fait le ménage à elle seule. Tous admirent qu'elle puisse suffire à tant de soins dans une maison aussi désemparée. Ses vertus et ses charmes extérieurs lui font trouver des mariages très avantageux; elle les refuse tous. Son frère, perclus, qui n'a pas un mouvement, reçoit d'elle une instruction et des sentiments religieux qui le consolent; un vieux grand-père, dans la misère, est adopté; la mère, devenue paralytique, une jeune sœur, victime d'un accident, sont soignées, remplacées; l'intempérance du père est limitée; grâce à Emmeline, tout va pour le moins mal possible dans la plus triste des maisons.

Recueille-t-elle beaucoup de reconnaissance pour tant de bienfaits? Hélas! non. « Les larmes les plus amères que cette enfant verse secrètement dans le sein de Dieu, dit M. le curé de Château-l'Évêque, ne viennent pas de ce que nous avons dit, mais de ce que nous ne pouvons dire sans blesser l'amour-propre, la discrétion, le mutisme de notre protégée... Malgré l'espèce de violation du domicile de l'amitié que nous avons dû commettre pour apprendre

ce que nous vous écrivons, il restera beaucoup de choses dans l'oubli et dans le secret de la conscience. » Emmeline ne se plaint jamais, et si elle ouvre son cœur ulcéré, c'est seulement à la sœur de Saint-Vincent-de-Paul de Château-l'Évêque. Les scènes déplorables, les traitements indignes, les paroles offensantes, les injustices les plus criantes sont les conséquences de l'ivrognerie du père. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la patience, la résignation, la douceur avec lesquelles cette jeune personne supporte tout; lors même que son père la rudoie, elle est caressante et dévouée. Souvent on la voit assise sur une chaise, dans la salle du cabaret, attendant que son père veuille la suivre; elle espère ainsi abréger la séance et diminuer les dépenses funestes à la famille. Le public, qui est juste quelquefois, se prononce hautement pour la touchante victime; elle, toujours réservée, ne consent pas à se laisser trop plaindre.

Le dimanche suffit à sa consolation. Ce jour-là, elle se donne les délassements de son choix; elle préfère à tous les autres la compagnie de la fille de charité et le soin des malades. Un groupe de jeunes filles, que ses vertus ont spécialement captivées, et qui cherchent l'estime publique en s'approchant d'elle, ne la quitte pas. Dans le village, chacun a part à ses attentions; sans distinction et sans prétention, avec une simplicité admirable, elle soutient l'un, console l'autre, et verse sur ceux qui s'approchent d'elle une partie de cette grande résignation qui la caractérise. Sa tenue modeste et sans apprêt frappe tout le monde. Elle n'a pas, comme les autres jeunes filles de la campagne, suivi le changement des modes; elle a gardé son costume et sa coiffure de villageoise : elle le porte avec

une rare distinction, car voici la silhouette exquise que M. le curé de Château-l'Évêque nous a envoyée d'elle : « Un trait vous fera comprendre l'impression profonde que l'on ressent en voyant Emmeline Nadaud. Un jour (il y a de cela quelques années), Emmeline revenait de porter la farine de ses clients ; elle était assise sur sa mule, tricotant comme elle le fait d'ordinaire dans ses courses, pour ne pas perdre le temps. Elle est rencontrée sur la route par un monsieur qui la remarque. A son arrivée à Château-l'Évêque, ce monsieur, qui est médecin, demande immédiatement des renseignements sur cette jeune fille qui l'a frappé, et, après qu'on lui a dit ce qu'elle est, ce qu'elle fait : « Mais cette jeune fille, dit-il, mérite le prix Montyon; je la signalerai à l'Académie. » Je ne sais si la signature de cet admirateur d'Emmeline figure parmi les innombrables attestations qui montrent l'estime que l'on professe pour elle à Chancelade et à Château-l'Évêque, mais ce qui est bien honorable pour cette jeune fille, c'est la notice qu'a faite sur elle M. le curé de Château-l'Évêque, notice composée avec un sentiment des plus justes, un tact parfait et une pleine inconscience littéraire. Votre récompense fera mieux que de justifier la prophétie du médecin qui la rencontra tricotant sur sa mule; elle confirmera le suffrage de l'opinion publique qui, dans le pays, entoure Emmeline d'une véritable auréole de respect.

Vous avez trouvé, Messieurs, une sœur dans le bien, digne d'être associée à Emmeline, en la personne d'Euphrosine Almiès, au Pompidou (Lozère), née infirme et, comme Emmeline, unique soutien d'une famille qui ne lui rend en retour que l'ingratitude et les mauvais traitements.

Marcelline-Lucie Michaut, de Provins, est de la même famille de saintes résignées. Émilie Montel, de la Suze (Sarthe), reste aussi infirmière toute sa vie, par choix, par le goût désintéressé de bien faire. Sylvain-Clément Détourné, du Vieil-Hesdin (Pas-de-Calais), et Germain Barbe, de la Basse-Pointe (Martinique), sont des modèles de piété filiale. Vous les avez également récompensés sur la fondation Marie Lasne.

Que de vertus, Messieurs, ont passé devant vous, et que serait-ce si nous avions à parler des vertus qu'on ne récompense pas, de ces héroïsmes de tous les jours, qui se traduisent non par un acte, mais par une habitude constante de dévouement : l'héroïsme calme et scientifique du médecin, l'héroïsme maternel de la sœur de charité, l'héroïsme voulu du soldat! Songez à Sfax, à cette poignée de braves jetée sur une plage de boue et de feu ; partout les ruses cachées du désespoir, les embûches du fanatisme, et, au milieu de cet enfer, un nombre imperceptible de soldats, de marins, courant où les mène la voix de leurs chefs, car le chef est pour eux la patrie, le devoir. Bonne et solide race française, vertueuse depuis deux et trois mille ans, comme on la calomnie en la croyant livrée aux calculs étroits de l'égoïsme! Oui certes, elle a de graves défauts : c'est de s'éprendre trop vite pour l'utopie généreuse, c'est de trop croire au bien et de se laisser surprendre par le mal, c'est de rêver le bonheur du monde et d'obliger des ingrats! Mais, croyez-moi, aucune autre race n'a dans ses entrailles autant de cette force qui fait vivre une nation, la rend immortelle malgré ses fautes, et lui fait trouver en elle-même, au travers de tous ses désastres et de toutes ses

décadences, un principe éternel de renaissance et de résurrection.

Oui, Messieurs, chez nous la vertu surabonde; elle est dans nos instincts, dans notre sang. Nous abusons même de notre richesse, car je vous avoue qu'à part l'Académie, qui l'encourage, je trouve que souvent nous faisons trop de choses pour la décourager. Nous lui demandons trop de certificats; nous voulons trop savoir ses origines. Les origines de la vertu!... Mais, Messieurs, personne n'en sait rien, ou plutôt nous ne savons qu'une seule chose, c'est que chacun la trouve dans les aspirations de son cœur. Parmi les dix ou vingt théories philosophiques sur les fondements du devoir, il n'y en a pas une qui supporte l'examen. La signification transcendante de l'acte vertueux est justement qu'en le faisant, on ne pourrait pas dire bien clairement pourquoi on le fait. Il n'y a pas d'acte vertueux qui résiste à l'examen. Le héros, quand il se met à réfléchir, trouve qu'il a agi comme un être absurde, et c'est justement pour cela qu'il a été un héros. Il a obéi à un ordre supérieur, à un oracle infaillible, à une voix qui commande de la façon la plus claire, sans donner ses raisons.

Prenons donc la vertu de quelque côté qu'elle vienne, et sous quelque costume qu'elle se présente. Il y a, vous disais-je, beaucoup de vertu dans notre monde; il n'y en a pas tant cependant que l'on puisse impunément se montrer difficile et faire passer à chacun un examen sur les motifs pour lesquels il est vertueux. Ne nous privons d'aucun auxiliaire utile. Vertu laïque, vertu congréganiste; vertu philosophique, vertu chrétienne; vertu d'ancien régime, vertu de régime nouveau; vertu civique, vertu

cléricale; prenons tout, croyez-moi; il y en aura assez, il n'y en aura pas trop pour les rudes moments que la conscience humaine peut avoir à traverser. Plus j'y réfléchis, Messieurs, plus je trouve que le baron Montyon, à qui l'on reproche souvent d'être parti des principes d'une philosophie un peu superficielle, a obéi au contraire à une pensée très profonde. Il a vu le lien étroit qu'il y a entre la vertu et le talent; il a vu que la vertu est un genre charmant de littérature. Selon votre vieille et bonne manière d'entendre les choses, la littérature n'est pas seulement ce qui s'écrit; le grand politique qui résout avec éclat les problèmes de son temps, l'homme du monde qui représente bien l'idéal d'une société brillante et polie, n'eussent-ils pas écrit une ligne, sont de votre ordre. Qui fait le bien en est aussi. Dans ce genre, il est vrai, vous ne prenez pas vos lauréats pour confrères; mais la confiance que le public vous témoigne est quelque chose de touchant. On vous regarde comme des connaisseurs en fait de vertu, on suppose que vous en avez des réserves, si bien que, quand on en veut, c'est à vous qu'on s'adresse. Permettez-moi de vous rappeler un souvenir de ces derniers mois. Une pauvre jeune fille très vertueuse meurt, laissant deux couverts et un petit sucrier d'argent qu'elle avait achetés de ses économies. Elle aimait beaucoup ce petit sucrier, qui représentait pour elle des privations, et, se voyant mourir, elle souffrait de l'idée qu'il passerait en des mains peut-être moins pures que les siennes. Elle stipule donc dans son testament que les deux couverts et le sucrier seraient légués à une jeune fille vertueuse et pratiquant la piété catholique. Le digne exécuteur testamentaire, ne

sachant trop où chercher une personne qui remplît ces conditions, eut l'idée de s'adresser à vous, Messieurs. Il vint à vous comme à un bureau de vertu. Je n'étais pas à la séance quand l'affaire est revenue; je crois que les règles établies ne vous ont pas permis d'accepter. Je l'ai regretté; peut-être, en nous entendant avec M. le curé de Saint-Germain-des-Prés pour la condition de catholicisme, aurions-nous pu mettre en repos l'âme de la pauvre fille et l'assurer que son petit ménage, auquel elle tenait tant, passerait entre les mains d'une personne partageant toutes ses idées et toutes ses vertus.

On dirait, en lisant les œuvres d'imagination de nos jours, qu'il n'y a que le mal et le laid qui soient des réalités. Quand donc nous fera-t-on aussi le roman réaliste du bien? Le bien est tout aussi réel que le mal; les dossiers que vous m'avez chargé de lire renferment autant de vérités que les abominables peintures dont malheureusement nous ne pouvons contester l'exactitude. Emmeline Nadaud existe aussi bien que telle héroïne pervertie de tel roman pris sur nature. Qui nous fera un jour le tableau du bien à Paris? Qui nous dira la lutte de tant de vertus pauvres, de tant de mères admirables, de sœurs dévouées? Avons-nous donc tant d'intérêt à prouver que le monde où nous vivons est entièrement pervers? Non, grâce à la vertu, la Providence se justifie; le pessimisme ne peut citer que quelques cas bien rares d'êtres pour lesquels l'existence n'ait pas été un bien. Un dessein d'amour éclate dans l'univers; malgré ses immenses défauts, ce monde reste après tout une œuvre de bonté infinie.

DISCOURS

DE

M. MÉZIÈRES

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

6 juillet 1882.

Messieurs,

Un Anglais riche et de grande naissance, sur le point de mourir, disait à ceux qui l'entouraient : « Tout m'abandonne ; aucun des biens que je possédais ne me suivra ; de toutes mes richesses il ne me reste que ce que j'ai donné. »

M. de Montyon aurait pu tenir le même langage. Il a été grand propriétaire, avocat du roi au Châtelet, maître des requêtes, intendant, conseiller d'État : que vaudraient aujourd'hui tous ces titres si chaque année les bénédictions des malheureux ne rajeunissaient la gloire de son nom ?

Les pauvres lui doivent beaucoup ; il leur doit aussi

quelque chose. Lorsque leurs souffrances sont soulagées par de grands dévouements ou par une longue suite d'actes de charité, les témoins éclairés de ces belles actions pensent naturellement aux prix fondés par M. de Montyon. Son nom est devenu inséparable de ce qu'il y a de plus rare et de plus exquis dans la vertu.

Par une pensée délicate il associe les lettres à son œuvre, comme s'il reconnaissait une affinité inévitable entre les goûts élevés de l'esprit et le discernement du cœur; il charge une compagnie purement littéraire de récompenser non seulement les ouvrages utiles aux mœurs, mais la vertu elle-même. Nous ne nous trompons pas sur ses intentions; nous savons très bien que la vertu n'a pas besoin d'éloges et qu'elle nous fait plus d'honneur qu'elle n'en reçoit de nous. Mais nous remplissons un devoir qui nous est doux en écrivant ici régulièrement un des plus nobles chapitres de notre histoire nationale.

La littérature française ne paraît menacée ni de stérilité ni de langueur. M. le secrétaire perpétuel vous l'a montré tout à l'heure dans le spirituel rapport que vous venez d'applaudir. La source de la vertu française n'est pas non plus près de tarir; elle coule toujours aussi abondante, à flots aussi pressés. Le fonds national change moins que ne le ferait supposer une observation trop rapide. A travers beaucoup d'inconstances un grand nombre de Français conservent encore un trait de caractère qui date de loin et qui les distingue au milieu de la mêlée des races européennes. Nous avons été les premiers, nous demeurons les derniers paladins de l'Europe. Nous avons besoin de sortir de nous-mêmes, de nous mêler à la vie d'autrui,

d'entrer dans des chagrins qui ne sont point les nôtres pour les partager et pour les adoucir. Les causes désintéressées nous attirent. Nous aimons les entreprises qui ne rapportent rien ; si elles ont le double mérite d'être à la fois sans profit et dangereuses, nous les trouvons tout à fait séduisantes. La France est le seul pays qui en moins d'un siècle ait tiré plusieurs fois l'épée pour servir des intérêts qui n'étaient pas les siens, pour aider des peuples amis à conquérir leur indépendance. Nous ne nous sommes pas demandé si nous n'aurions pas à nous repentir d'élever ainsi des puissances qui pourraient répondre un jour à notre dévouement par leur ingratitude ; nous avons cédé à l'entraînement chevaleresque de notre race. Nous avons décidé par le sentiment des questions qui sont du domaine de la politique et qu'on décide ailleurs par des considérations d'intérêt.

Aujourd'hui ce luxe de générosité ne nous est plus permis ; nos malheurs nous obligent à nous replier sur nous-mêmes ; nous n'avons plus ni sang à répandre ni argent à dépenser pour des causes étrangères. Nous ne pouvons distraire au profit de personne la moindre partie des forces dont nous avons besoin pour refaire la patrie. Mais ces grands dévouements collectifs qui trouvaient leur emploi dans des entreprises héroïques se composaient de la réunion des dévouements individuels. Si la nation n'a plus le droit de se sacrifier, elle laisse en disponibilité bien des héroïsmes. C'est la charité qui profite quelquefois de ce que la chevalerie ne demande plus. Nous continuons ainsi sans bruit, silencieusement, les traditions généreuses de notre histoire. Le bien que nous faisons n'a plus le

même retentissement; le monde en parle moins; mais c'est à nous qu'il appartient de le publier et c'est ici que se révèle ce qu'il y a de patriotique dans la pensée de M. de Montyon et de ses imitateurs. Ils ont voulu que, même pendant les entr'actes des grands événements politiques, si la France ne remplissait plus la scène du monde de sa gloire ou de ses malheurs, elle conservât du moins des historiens de ses mérites les plus cachés, de ses plus obscures vertus.

La vie de la première personne que nous récompensons aurait dû être écrite par un Bernardin de Saint-Pierre. Mme Péroignez de Villecourt est née à la Réunion, bien près de l'île de France; comme Virginie, elle habite une cabane, au pied d'un grand morne; mais elle a eu le malheur d'épouser Paul dont elle a eu quatorze enfants; Paul ne l'a pas protégée, comme le héros du roman protège sa jeune compagne. C'est elle, au contraire, qui a été obligée de donner ses soins à un mari peu digne d'elle et qui, pendant trente-sept ans, a veillé sur lui avec la plus touchante sollicitude, supportant seule le poids de la pauvreté, se privant du nécessaire pour qu'on ne souffrît pas trop autour d'elle, ne se plaignant jamais néanmoins et refusant les secours du dehors afin de mieux cacher les secrètes misères du foyer domestique. La piété conjugale n'est pour elle que la première forme d'une charité dont elle semble avoir la vocation.

Après avoir perdu son mari et douze de ses enfants, après avoir vu s'éloigner les deux fils qui lui restaient, Mme Péroignez de Villecourt se donne tout entière à ceux qui souffrent. Elle soigne gratuitement les enfants malades,

les infirmes, les femmes en couches; elle assiste aux derniers moments des malheureux sans famille, elle prie pour eux et les ensevelit de ses propres mains. Elle n'attend pas qu'on l'appelle; partout où elle apprend qu'il y a une misère ou une souffrance, elle accourt. Elle fait tant de bien dans le pauvre district de Salazie que tout le monde la désigne sous le nom de la « bonne Madame Édouard ».

Cette bonté est si connue que les habitants de la Réunion aiment quelquefois mieux s'adresser à la « bonne Madame Édouard » qu'à des membres de leur propre famille. Un père, obligé de retourner à Madagascar où il venait de perdre sa femme, confie à Mme Péroignez de Villecourt ses trois petits enfants atteints de fièvres paludéennes et qu'il n'ose exposer de nouveau à un climat meurtrier. La « bonne Madame Édouard » les conserve trois ans, en veillant sur eux jour et nuit, et les conduit alors à leur père guéris et fortifiés. Mais elle-même est atteinte à son tour par la terrible fièvre de Madagascar; elle rentre à la Réunion avec une santé détruite et un enfant d'adoption; car le plus jeune des petits orphelins n'a pas voulu la quitter. Elle l'élève encore aujourd'hui avec une tendresse maternelle en remplaçant pour lui et la mère qui n'est plus et le père qui paraît l'avoir abandonné.

Une négresse de quatre-vingts ans avait été jetée dans un brasier par son mari. On l'en retira mourante. Lorsque Mme Péroignez de Villecourt fut avertie, les vers rongeaient déjà les plaies de cette malheureuse. Pendant quatre mois, la femme blanche, la descendante des anciens propriétaires d'esclaves, fit chaque jour une longue course à travers la montagne pour aller soigner la femme de couleur et répa-

rer ainsi, autant qu'il dépendait d'elle, la longue iniquité de l'esclavage.

Un jour, la « bonne Madame Édouard » revenait de la messe lorsqu'elle aperçut, dans le torrent dont elle suivait le bord, deux petites filles qui venaient de tomber d'une passerelle. Les eaux, grossies par les pluies, roulaient des quartiers de roc et emportaient les enfants vers des rapides qui les auraient infailliblement brisées. La courageuse femme se jeta dans la ravine, tout habillée, et arracha à la mort les deux petites filles, au risque d'être broyée elle-même par les rochers.

« Dans notre pays autrefois si prospère, écrivent les représentants de la colonie, on aime à retrouver ce type de bonté, de simplicité et de dignité, qui rappelle nos dames créoles d'autrefois. Elles ont laissé dans le cœur de cette humble femme l'empreinte de leurs vertus, avec un caractère plus touchant encore, celui qu'y ajoutent nos malheurs publics et privés. » L'Académie décerne à Mme Péroignez de Villecourt un prix Montyon de deux mille francs. Que ce souvenir traverse les mers et porte à des compatriotes, séparés de nous par des milliers de lieues, l'hommage de la mère patrie pour des vertus si véritablement françaises! Ce n'est pas seulement le drapeau de la France qui flotte sur l'île de la Réunion ; il y a chez cette créole de vieille race comme la tradition vivante encore du grand siècle de la colonisation, d'un des âges héroïques de la patrie.

L'histoire de Mlle Saint-Martin, de la petite ville de Nay, dans les Basses-Pyrénées, nous apprend encore une fois

ce que la charité peut accomplir de merveilles. Mlle Saint-Martin est une simple couturière; elle ne possède rien, elle vit du travail de ses doigts et cependant elle entreprend de créer un refuge pour les vieillards abandonnés. Elle recueille en 1860 son premier protégé, un vieux mendiant qui couchait dans un coin obscur de la halle; elle lui trouve un lit; ce lit est le commencement d'un dortoir, le dortoir deviendra une institution. Grâce à des prodiges d'économie, grâce aussi à la charité des habitants de Nay stimulée par un si noble exemple, Mlle Saint-Martin réussit à acheter deux maisonnettes contiguës. Dès lors l'asile est créé; elle place d'un côté les hommes, de l'autre les femmes; elle en a reçu une soixantaine, depuis l'origine, et elle offre aujourd'hui une hospitalité permanente à quatorze personnes. Six hommes et huit femmes trouvent chez elle des salles, des dortoirs, une cuisine, un tout petit parloir, un oratoire. Ailleurs ce sont les riches et les jeunes qui font envie; à Nay, ce sont les pauvres et les vieillards.

L'Académie décerne à Mariannette Saint-Martin un prix Montyon de deux mille francs. Nous accordons un prix de quinze cents francs à une autre femme de bien qui donne, depuis près de cinquante années, l'exemple du dévouement. Mme Ruault, d'Andigné (Maine-et-Loire), a aujourd'hui soixante-sept ans; dès l'âge de dix-huit ans elle commençait à soigner les malades; elle sauvait alors la vie à un homme atteint d'une angine et contractait le germe du même mal dont elle faillit mourir. Depuis lors, elle traverse les épidémies, comme si elle n'avait plus rien à craindre de la mort. Lorsque la fièvre typhoïde se déclare à Andigné, elle va porter ses soins de maison en maison, et s'installe de

préférence dans les familles les plus éprouvées. On l'a vue soigner jusqu'à sept malades sous le même toit. Les plaies horribles, les convulsions, les maux qui inspirent le dégoût et l'effroi, ne font qu'exciter davantage sa charité. Plus elle voit les gens malheureux et abandonnés, plus elle a besoin de se dévouer à leur soulagement. Elle fait quelquefois de longues marches pour aller secourir ceux qui l'appellent. Et cependant, qui le croirait? elle est boiteuse. Il ne lui suffit pas d'élever ses six enfants ; la nuit elle les confie à son mari afin de pouvoir exercer son charitable ministère. Lorsqu'on l'engage à se reposer, elle répond simplement qu'elle n'a pas besoin de sommeil.

Par un prix de même valeur nous associons à cette bienfaisante personne une servante de soixante-quatorze ans, Marie-Anne Fournier, d'Albaret-Sainte-Marie (Lozère). La vie de cette simple fille n'est qu'un long acte de vertu. Elle n'a rien su des joies de l'enfance ; à huit ans, à l'âge où nos filles ne connaissent que le bonheur de vivre et d'être aimées, Marie-Anne Fournier travaillait déjà chez les autres. Elle « se louait », comme on dit dans la Lozère, pour gagner le pain que ses parents ne pouvaient lui donner. Depuis lors elle n'a pas eu une éclaircie dans sa dure existence. Entrée chez ses maîtres il y a quarante-sept ans, elle y est encore. Sa maîtresse, dévorée par un cancer au sein, menaçait quelquefois de la frapper, sous l'empire de dangereuses hallucinations. Elle a été plusieurs fois en danger de mort, jamais elle ne s'est découragée. Son maître, atteint d'infirmités incurables, ne lui témoigne aucune reconnaissance des soins qu'il reçoit d'elle. Elle n'en continue pas moins sa lourde tâche pour ne pas aban-

donner un malheureux, couvert de dettes, du caractère le plus difficile et qui, sans elle, ne trouverait aucune assistance. Savez-vous, Messieurs, quels sont les gages de cette courageuse servante? Vous auriez peine à le deviner : 50 francs par an, environ 4 francs par mois. Voilà à quel prix on est admirablement servi dans la Lozère. Malheureusement la Lozère ne fait point encore école. A Paris, nous sommes assurés de payer dix fois plus cher, mais nous ne sommes pas aussi certains d'être bien servis.

Le sort a de singulières ironies : il envoie à des maîtres excellents, — quelques-uns d'entre nous se reconnaîtront peut-être à cette épithète, — de mauvais domestiques et d'excellents domestiques à de mauvais maîtres. Ici je suis assuré que personne ne se reconnaîtra; il faudra désigner les coupables qui, heureusement, sont loin de nous. Louise Maignan, de Saumur, à laquelle nous décernons un prix Montyon de mille francs, ne trouve pas chez ses maîtres beaucoup plus de reconnaissance que Marie-Anne Fournier chez les siens. Elle est entrée chez eux à dix-sept ans; elle y est encore à cinquante-neuf ans. C'étaient des commerçants très gênés, mais qui tenaient à cacher leur gêne, pour ne rien perdre de leur crédit. La vaillante fille comprit tout de suite qu'il fallait travailler comme deux pour suffire aux besoins de la famille. Elle se dédoubla en quelque sorte; tout le jour, elle s'occupait des soins du ménage; de trois à six heures du matin, elle allait cultiver le jardin, à quelque distance de la ville, et en rapportait des charges énormes de légumes ou de fruits. On s'habitua si bien à son dévouement qu'on ne l'en remercie même plus. Elle ne voulut pas quitter sa maîtresse atteinte de la petite

vérole noire ; on trouva tout simple cet acte de courage. Elle-même ne paraît pas se douter qu'elle eût pu faire autrement. Lorsqu'on lui propose une place moins pénible ou un mariage avantageux, elle répond simplement : « Mes maîtres ne pourraient se passer de domestique et ils n'en trouveraient pas une qui les servirait comme moi. » Je le crois sans peine. Où trouver des domestiques qui restent neuf ans, comme Louise Maignan, sans qu'on leur paie leurs gages? C'est là un exemple bien isolé et qui ne risque pas, jusqu'à nouvel ordre, de devenir contagieux.

Mme veuve Goubert, de Saint-Simon (Cantal), a élevé plus de 60 enfants assistés, pour chacun desquels elle ne recevait que 7 francs par mois, 23 centimes par jour. Tous sont sortis de ses mains bien portants, vigoureux. Mais hélas! avec le cœur d'une mère, elle n'en a pas les joies. Ses enfants la quittent pour ne jamais revenir chez elle et ils sont trop jeunes pour n'être pas ingrats. Nous décernons un prix Montyon de mille francs à Mme veuve Goubert ; la même récompense est accordée à Eulalie Durand, de la Poitevinière (Maine-et-Loire), qui, non contente de faire vivre, avec un maigre salaire de 1 franc par jour, sa mère nonagénaire, consacre souvent ses nuits à visiter les malades, sans être arrêtée par le caractère dangereux ou repoussant de la maladie. Elle ne s'effraie pas de soigner un enfant de douze ans dont le corps s'en va en lambeaux et répand une odeur infecte. Elle panse, pendant dix-huit mois, les plaies purulentes d'une pauvre femme atteinte d'une maladie de la moelle épinière.

Léonie Breuil, infirme depuis l'âge de huit ans, reste tout le jour assise dans un fauteuil. Son père et sa mère

étaient concierges à Paris dans la rue Notre-Dame-des-Champs ; sa mère meurt, son père devient aveugle. Elle renonce à entrer dans une maison de secours pour garder son père, elle recueille une sœur malade et une nièce sans ressources. Elle fait vivre tout ce monde en passant ses jours et une partie de ses nuits à piquer des bottines. Sa résignation, la douceur de son caractère sont admirées de tous ceux qui la connaissent. Non seulement elle ne se plaint point ; mais la satisfaction du devoir accompli donne à son visage un air de sérénité. Cette infirme, qui aurait tant besoin elle-même d'être soignée, oublie son mal en soignant les autres.

Nous accordons à Léonie Breuil un prix Montyon de mille francs et nous lui associons par un prix de même valeur Marie-Catherine Paris, de Dienville (Aube), qui a refusé tout établissement pour nourrir son père vieux et infirme. Elle a cédé son petit logement à un frère qui se mourait de la poitrine et lui a sacrifié toutes ses économies ; aujourd'hui elle a quitté sa maison, son pays ; à cinquante-quatre ans, elle est entrée en condition, afin d'envoyer ses gages à la veuve et aux enfants de ce frère. Le dévouement est chez elle une vertu, en quelque sorte instinctive : un jour elle voit un enfant tomber dans la rivière, elle se jette à l'eau et le sauve. Une autre fois, des enfants mettent le feu à une grange avec des allumettes ; elle y court et arrête l'incendie, au risque de se brûler elle-même.

On sait combien le sentiment de la fraternité est développé chez les ouvriers des villes. Ils s'entr'aident dans le malheur, ils partagent le peu qu'ils ont avec ceux qui n'ont

plus rien; ils recueillent la veuve, ils donnent du pain aux enfants du camarade qui vient de mourir. Pour eux la famille n'a pas de frontières, elle s'étend partout où il y a des compagnons dans le besoin. La conduite du forgeron Jollinier, de Nantes, auquel l'Académie décerne un prix de mille francs, dépasse les proportions ordinaires de cette solidarité qui unit les travailleurs. Ce n'est pas pour un jour, dans un élan de sensibilité passagère, qu'il a tendu la main à un ami malheureux. Il a consacré sa vie à élever la famille qu'un mourant lui avait léguée. A vingt ans, il arrivait à Nantes, pour chercher du travail, et se logeait dans la même maison qu'un de ses camarades d'atelier, père de six enfants, dont le plus jeune n'avait que treize mois. Ce camarade meurt, laissant une veuve d'une santé délicate qui, au bout de trois ans, succombe à son tour. Jollinier renonce au mariage et, avec le prix de ses journées de travail, élève les six enfants qui tous aujourd'hui gagnent honorablement leur vie. Chez ce volontaire du célibat il y avait, vous le voyez, toute la tendresse de cœur et toute la bonté du père de famille.

Vous trouveriez encore, Messieurs, bien des variétés de la vertu : le dévouement aux parents âgés, aux maîtres malheureux, aux infirmes et aux malades, aux enfants abandonnés, chez les douze personnes auxquelles l'Académie accorde une médaille de cinq cents francs et dont je ne puis que vous citer les noms : la dame veuve Amblard, à Faremoutiers (Seine-et-Marne); Bernard Dinnat, à Campagnan (Hérault); Marie Tillard, à Sainte-Geneviève (Aveyron); Marie Bouquet, à Estables (Lozère); la dame veuve Labédan, à Auterrive (Gers); Virginie Leclerc, à Torigni-

sur-Vire (Calvados); Euphémie Flamery, à Fontainebleau (Seine-et-Marne); Joséphine Perrot, à Lyon (Rhône); Fanny Prévost, à Liancourt (Oise); les époux Blondelot, à Mouy-sur-Seine (Seine-et-Marne); Marguerite-Virginie Barbé, à Elbeuf (Seine-Inférieure); la dame veuve Descombes, à Écully (Rhône).

Comme chaque année, dans ce grand concours de la charité, les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes. C'est une des supériorités que nous sommes habitués à reconnaître chez elles. Admirons-la, Messieurs, mais que l'admiration ne nous dispense pas de l'émulation. Aussi bien notre sexe prend quelquefois sa revanche : témoin le forgeron Jollinier dont je vous parlais tout à l'heure; témoin l'excellent abbé Petitjean, curé d'Herméville (Meuse), auquel l'Académie décerne le prix Souriau, de la valeur de mille francs. Ce digne prêtre, âgé aujourd'hui de soixante-douze ans, se consacre avec une infatigable charité au soulagement des malades; il a étudié la médecine pour leur donner des soins plus efficaces; il traite lui-même la fièvre typhoïde; pendant une épidémie, il est allé étudier en Allemagne, jusqu'à Berlin et jusqu'à Dantzig, le traitement des cholériques. Deux fois, dans les deux paroisses où l'abbé Petitjean a exercé son ministère, le choléra s'est déclaré. Dans une seule commune, son dévouement a sauvé plus de 300 malades. C'est sous cet aspect bienfaisant qu'on aime à se représenter le curé de campagne, semant les bonnes œuvres en même temps que la bonne parole. Que de fois le malheureux va frapper à la porte du presbytère et en revient avec un conseil utile, avec la dernière pièce de monnaie du pauvre prêtre,

souvent plus pauvre que celui auquel il fait l'aumône!

Il faut être possédé du généreux démon de la charité pour porter avec soi ce souci à l'étranger, comme le font M. Descemet et Mlle Descemet, sa sœur. Tous deux habitent Rome; ils y sont retenus par ce charme de la Ville éternelle qui s'insinue peu à peu dans les âmes poétiques et enveloppe le voyageur de mille liens invisibles en l'attachant chaque jour davantage à des liens si remplis des souvenirs de l'antiquité, du christianisme, de la Renaissance. L'un y poursuit des études archéologiques, l'autre y exerce la peinture. Mais ces joies de l'esprit ne suffisent point à des cœurs consumés du désir de faire le bien. M. et Mlle Descemet ont institué, depuis cinq ans, un refuge de jeunes orphelines qu'ils entretiennent en partie à leurs frais, par des prélèvements sur leur très modeste fortune, en partie avec des aumônes venues de Paris. Vingt enfants reçoivent en ce moment dans cet asile une éducation chrétienne et y apprennent un métier qui leur permettra plus tard de gagner leur vie. L'Académie remercie M. et Mlle Descemet de faire ainsi honorer le nom français sur la terre étrangère; elle les remercie également d'avoir souvent secouru, si loin de la patrie, des Français malades ou dénués de ressources, et leur décerne le prix anonyme de mille francs fondé par une personne charitable.

Le prix Laussat, de la valeur de quatre cents francs, est attribué à Berthe Riard, de Sanvic (Seine-Inférieure), qui, malgré une santé délabrée, partage ses soins entre une mère âgée, une belle-sœur sourde-muette et un neveu presque idiot. Vous décernez aussi les six prix, de la

valeur de trois cents francs chacun, fondés par Mme Marie Lasne : à la dame veuve Baumont, à Marseille (Bouches-du-Rhône); à Marianne Laure, à Valbonnes (Alpes-Maritimes); à Rosette Tempère, à Rosière (Haute-Loire); à Marie-Caroline-Bernardine Leclair, à Herqueville (Manche); à Barbe Deloy, à Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle); à Antoinette Leguet, à Lyon (Rhône).

Sept noms de femmes se suivent ainsi dans la série de nos récompenses. C'est à elles, — nous aimons à le reconnaître encore une fois, — que reviendrait presque tout l'honneur de nos concours, si la vaillante population de nos côtes ne rétablissait l'équilibre en faveur de notre sexe. Il y a trente-deux ans, le marin Rassicot, de Granville, sauvait un de ses camarades tombé à la mer dans la rade de Cadix; l'année dernière, à Granville, il sauvait encore une femme qui allait se noyer sous la glace. Dans l'intervalle, il a exposé sept fois sa vie pour arracher des hommes à la mort et des bâtiments à leur perte.

L'Académie lui décerne un prix Montyon de mille francs; elle accorde une récompense de même valeur au syndic des gens de mer de Bréhal (Manche), à l'intrépide Ponée, dont la vie n'est qu'un long exemple de dévouement. Embarqué comme mousse à bord de la *Chevrette,* il recevait à quinze ans les félicitations de son commandant pour le courage et le sang-froid qu'il avait déployés dans le naufrage du bâtiment. A dix-huit ans, en rade de Brest, il sauvait devant tout l'équipage de la *Durance* un matelot tombé à la mer. Ce fut dès lors une de ses vocations. Depuis ce moment, vingt-sept personnes lui doivent la vie. Deux médailles d'argent, une médaille

d'or, attachées sur sa poitrine, le désignent à la reconnaissance publique.

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ses titres. Il y a quelque chose de plus difficile que la hardiesse du marin qui se jette à la mer, dans un élan d'héroïsme ; c'est le dévouement obscur, patient, aux devoirs meurtriers ; c'est le sacrifice de la vie renouvelé tous les jours, sans aucune espérance de gloire, pour l'unique satisfaction de la conscience.

Au Mexique, Ponée a demandé comme une faveur de rester à bord de l'*Amazone* dépeuplée par la fièvre jaune et par le *vomito negro*. En quinze jours, il soigne et il ensevelit de ses mains 54 de ses camarades. Lorsque le bâtiment est renvoyé en France, lui seul a échappé au fléau, il demande à être débarqué pour soigner à terre de nouvelles victimes. On le lui refuse et, en voulant le sauver, on lui offre simplement une occasion différente de montrer son courage. Le bâtiment est resté un foyer d'infection. De nombreux malades meurent en route ; il y a des victimes jusque dans le lazaret de Toulon. Sur la demande des médecins chargés d'étudier la nature du mal, c'est Ponée qui les aide à faire l'autopsie des cadavres, c'est lui qui désinfecte ou qui brûle les effets des hommes morts et qui reste enfermé le dernier au milieu des germes de la contagion. Lorsque les débris de l'équipage obtinrent la permission de descendre à terre, le commandant fit dire une messe d'actions de grâces par l'aumônier du bord. A la sortie de la cérémonie, les marins de l'*Amazone,* dans un élan de reconnaissance, prirent Ponée entre leurs bras et le portèrent en triomphe à travers les rues de la ville. La médaille militaire lui

fut ensuite remise par l'amiral, sur le *champ de bataille,* devant toutes les troupes réunies. Lorsque vous verrez, Messieurs, sur l'humble uniforme d'un marin ou d'un soldat le ruban vert et jaune, pensez à l'héroïque Ponée, songez à ce qu'une simple médaille peut représenter de dévouement et de sacrifices.

Le dernier de nos lauréats, Messieurs, celui auquel nous avions accordé le prix Gémond de quinze cents francs, le patron Lecroisey, du Havre, ne recevra pas sa récompense. Il l'avait méritée par vingt-six ans d'héroïsme ; mais combien les plus beaux témoignages de la reconnaissance humaine nous paraissent peu de chose en comparaison de cette mort admirable qui honore un pays tout entier! Nous avons voulu du moins que l'Académie déposât sur sa tombe la couronne qui lui était due. Mme Lecroisey recevra de nous le prix Gémond ; qu'elle nous permette ainsi, non pas d'essayer de lui offrir un dédommagement dont nous sentons la vanité, mais de nous associer à sa douleur, au deuil de toute une population maritime.

Ceux qui écriront l'histoire de notre temps ne devront point oublier, s'ils veulent être justes, le grand exemple qui a été donné au Havre, dans la journée du 26 mars 1882. La mer était furieuse, un sloop de pêche désemparé faisait des signaux de détresse, à un mille du port. Le directeur du sauvetage s'approcha du patron Lecroisey, dont le bateau était armé, et lui demanda s'il pouvait partir. Sans hésiter, Lecroisey donna à ses dix compagnons l'ordre du départ. Pendant deux heures, on vit ces onze hommes lutter contre les vagues, s'approcher du sloop en détresse et guetter le moment d'en recueillir l'équipage. Puis tout

à coup la tempête emporta le sloop dans la direction de Honfleur; acharnés à leur œuvre de salut, les intrépides marins se dirigèrent du même côté. Hisser la voile, dans les conditions où ils se trouvaient, mettre l'embarcation en travers à la lame, c'était risquer leur vie à tous; « mais, comme on l'a dit sur leurs tombes (1), il y avait là près d'eux six hommes à sauver, dont les regards étaient tournés vers eux, qui n'avaient d'espérance de salut qu'en eux. » Ils ne purent résister à cet appel et tentèrent un suprême effort. Quelques minutes après, un paquet de mer avait déchiré leur voile et fait chavirer leur bateau. Quelques têtes humaines apparurent un instant au milieu des vagues, puis la mer se referma sur ses victimes. Les onze marins du Havre avaient vécu.

Il y a dans ce drame pathétique un épilogue auquel on ne fait pas assez attention. Notre pensée se porte naturellement vers ceux qui ont péri. Mais derrière eux, au moment même où leur embarcation venait de sombrer, un nouveau canot prenait la mer, s'exposant aux mêmes dangers, affrontant les mêmes chances de mort. Et il en est toujours ainsi dans ce noble pays de France. Partout où des victimes vont succomber, dans les mines, dans les puits, dans les incendies, les dévouements sont prêts : on se dispute l'honneur de les sauver ou de mourir avec elles. La société française ne se sert pas de tous les sacrifices qui lui sont offerts. Puisse-t-elle n'avoir jamais besoin de tous! Mais lorsque nous passons en revue ses

(1) M. Mallet, président de la Chambre de commerce du Havre.

richesses morales, nous croirions diminuer la part qui lui revient, si nous n'ajoutions aux vertus qui sont récompensées celles qui auraient mérité de l'être, aux actions héroïques que publie la renommée cette réserve de dévouements obscurs où la France peut puiser sans jamais en trouver le fond.

DISCOURS

DE

M. ROUSSE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

15 novembre 1883.

Messieurs,

M. de Montyon est mort depuis soixante ans. Depuis soixante ans, à cette place, soixante orateurs ont prononcé soixante discours consacrés à sa louange et à l'immuable panégyrique de la vertu. Des révolutions soudaines ont emporté des dynasties, des royautés, des républiques et des empires. Pas une seule fois elles n'ont interrompu nos tranquilles anniversaires, et cette honnête mémoire a survécu, dans la reconnaissance publique, aux noms les plus éclatants qu'aient illustrés, pour un jour, les aventures changeantes de notre histoire.

En vérité, Messieurs, cela fait honneur à la vertu, qui a su demeurer populaire, dans un siècle où les popularités durent si peu. Cela fait honneur à ce pays qui, malgré tant de distractions lamentables, montre encore pour le bien cette curiosité obstinée. Enfin, convenez-en, cela fait honneur à l'Académie qui, pendant si longtemps, a trouvé le secret de ne se répéter jamais, en disant toujours la même chose.

Qui pourrait le croire, cependant? Tout n'est pas dit encore sur M. de Montyon; il est beaucoup moins connu que sa renommée, et la légende de ses bienfaits a peut-être un peu faussé l'histoire de sa vie.

On se le représente volontiers comme quelque figure classique de la charité; le visage attendri, les yeux humides de larmes, n'ayant plus, comme saint Martin, que la moitié de son manteau; ou, comme saint Vincent de Paul, avec les bras grands ouverts et tout pleins de petits enfants.

Il y a loin de cette image touchante au portrait un peu dur que les contemporains nous ont laissé (1); et à voir passer avec sa perruque bien poudrée, son habit correct, son air froid et son regard tranquille, ce grand propriétaire économe et ce grave intendant de l'ancien régime, on aurait eu peine à deviner, dit-on, les trésors de bienfaisance qu'il devait ménager sagement pendant sa vie, pour les prodiguer sans mesure après sa mort.

---

(1) Voir l'ouvrage excellent de M. Fernand Labour : *M. de Montyon, d'après des documents inédits,* couronné par l'Académie française. (Hachette, 1880.)

Il était riche, et il administrait sa richesse avec une exactitude exemplaire. Agriculteur à la mode de Turgot et de Voltaire, il savait mieux que personne combien il fallait de foin pour faire une meule, et il ne se laissait pas tromper d'une botte. Il savait combien il y avait d'arpents dans ses prés, et il n'en laissait pas usurper une toise; connaissant, à un sarment près, le nombre et le poids de ses fagots; écrivant, de Paris, ce qu'il fallait retrancher d'avoine à ses chevaux quand ils se reposaient du labourage; et réclamant à son régisseur, pour les mettre en réserve, les sacs de toile dans lesquels il lui envoyait les écus de son trimestre.

C'était un causeur recherché, un écrivain habile, un politique libéral et prudent. Philanthrope par raison plutôt que par tempérament, comme beaucoup d'hommes de cette époque, il s'était épris pour l'humanité d'un de ces amours de tête qui laissent l'âme maîtresse d'elle-même, et lui communiquent seulement cette sensibilité discrète dont tant d'écrits de ce temps-là portent la trace.

Cet homme généreux avait la bienfaisance un peu rude et la charité un peu bourrue. Il voulait bien donner son argent, mais il voulait savoir le chemin qu'on lui ferait prendre. Il faisait distribuer des secours aux indigents; mais il disputait avec le boucher de son village, « qui vou- « lait lui vendre sa viande neuf sols la livre »; et quand ses fermiers, sans de bonnes raisons, lui faisaient trop attendre ses redevances, il les faisait citer tranquillement devant le bailliage de Meaux, — après s'être assuré toutefois qu'il n'en serait pas pour les frais de la sentence.

M. de Montyon, vous le voyez, ne ressemble guère à

ces grands aventuriers de la charité, qui s'en vont droit devant eux, le cœur ouvert à toutes les souffrances, les bras tendus à toutes les misères, les yeux fermés à toutes les fautes; ramassant au hasard les enfants abandonnés et les femmes perdues; recueillant les vieillards, relevant les blessés et les malades; n'ayant, pour les nourrir, que la quête et l'aumône; les mains vides chaque matin et chaque soir les mains pleines; créanciers impitoyables de la Providence, dont aucun doute n'a jamais troublé la foi intrépide, et dont aucun mécompte n'a jamais châtié les saintes témérités.

Messieurs, si j'ai tenté de faire revivre pour un instant, tel qu'il était, le fondateur vénéré de tant de belles œuvres, c'est que sa mémoire n'a rien à perdre à cette respectueuse hardiesse. Chacun aime comme il l'entend, et il y a mille façons différentes de faire le bien.

Entre la bienfaisance circonspecte d'un Montyon ou d'un Franklin, et la charité hasardeuse des Vincent de Paul, des Belzunce ou de la sœur Rosalie, je ne sais quelle est la meilleure. Que ce soit la raison qui la guide ou la foi qui l'entraîne, je bénis du fond du cœur la main qui donne et qui guérit. J'admire M. de Montyon pour tout le bien qu'il a fait, pour les grands exemples qu'il a laissés. Je l'admire dans les généreux imitateurs qu'il a suscités après lui, qui, comme lui, nous ont faits les dispensateurs de leurs largesses, et dont les noms doivent être, avec le sien, toujours présents à nos souvenirs.

Messieurs, ce n'est pas tout de louer M. de Montyon, et de lui donner aujourd'hui, parmi nous, la place d'honneur qui lui est due. Nous avons des comptes à lui rendre,

comme le faisait son régisseur ; et, comme ses tenanciers, nous avons à lui payer nos redevances. Il faut que l'on sache comment nous avons gouverné son héritage, et quel emploi nous avons fait de ses richesses. Bien que notre conscience ne nous reproche aucune infidélité, ce n'est pas une affaire si simple qu'on le pourrait croire.

Il y a deux ans, un grand écrivain (1) vous disait que « *la vertu est un genre charmant de littérature...* » Il en parlait bien à son aise ; tout est charmant sous sa plume. Mais il faut avouer que, malgré ses *charmes*, ce *genre de littérature* ne tente guère nos contemporains. Entre le vice et la vertu, ils ne paraissent éprouver aucun embarras, et ils s'en tiennent volontiers à l'avis de Musset : « *Manon m'amuse* « *autant que Tiberge m'ennuie.* »

Est-ce bien vrai, pourtant, que toutes les Manon soient si amusantes, et tous les Tiberge si ennuyeux? Je ne suis ni un écrivain, ni un poète, et mon avis sur ce point ne vous importe guère. Mais je suis le public, et j'ose dire que parfois le public est bien las des amusements qu'on lui fait subir.

Ces défis d'extravagances puériles, ces gageures d'atrocités, qui ne nous font même plus peur ; ces parades éternelles de meurtres et de crimes avec lesquelles on cherche à tromper l'ennui sénile de ce siècle qui s'en va ; ces intarissables *Mille et une Nuits* où des sultanes de carrefour recommencent chaque soir leurs contes à dormir debout, leurs mystères de coupe-gorge et leurs cauchemars de mauvais lieux ; il y a là de quoi donner aux moins délicats

(1) M. Renan.

l'ennui profond de tous les vices, et la nostalgie littéraire de toutes les vertus.

Dans cet interminable défilé de scélérats et de filles perdues, il vous prend un désir furieux de rencontrer un honnête homme, surtout une honnête femme; et s'il voyait les Manon d'aujourd'hui, je crois, en vérité, que Musset, converti, irait, — en bâillant, — se jeter dans les bras de Tiberge!

Que dire, aussi, de cette vie fausse et banale qui nous est faite; où rien n'est plus à sa place, ni les devoirs, ni les affaires, ni les plaisirs? où l'on parle follement des choses sérieuses, et gravement des choses frivoles? où, malgré les souvenirs qui nous accablent et les dangers qui nous menacent, il n'est bruit que de festins et de fêtes, de jeux et de courses, et où la victoire d'un cheval chargé d'enchères semble la revanche mémorable de tous nos désastres?

Dans ce monde où l'on s'amuse, qui ressemble de si près au monde où l'on s'ennuie, et où tout est faux, où tout est vain, on croit voir partout des personnages de féerie éclairés par des lumières d'apothéose. Nos divertissements les plus aimables, nos plaisirs les plus délicats prennent des airs de cérémonie qui les alourdissent et en gâtent le charme. Les spectacles sont des affaires d'État. On *crée* une chanson, on *interprète* un ballet; on illumine tout un quartier pour la rentrée d'une danseuse; et dans cette langue essoufflée qui, au milieu de si graves soucis, n'a même plus le temps d'achever ses mots, le « *tout Paris* » des « *premières* » a ses historiens et ses chambellans... je ne dis pas ses Saint-Simon, mais ses d'Hozier et ses Dangeau.

Est-ce là vivre? et au milieu de ces fêtes galantes qui nous étourdissent et nous aveuglent, parmi ces décors de comédie où personne n'est soi-même et où chacun fait un personnage, est-ce que bien souvent nous n'avons pas soif de grand air, de grand jour, de ce qui est simple, de ce qui est vrai, de ce qui est beau? N'est-ce pas alors un repos et une joie de rencontrer une âme telle que Dieu l'a faite, un esprit naturellement généreux, un cœur vaillant, une passion sincère, un mouvement qui ne soit pas une attitude, un geste qui ne soit pas une pose; — enfin tout ce que notre grand confrère avait sans doute présent à la pensée, quand il parlait du *roman réaliste du bien* et de la littérature charmante de la vertu?

Regardez là-bas, sur une de ces plages de la Manche où, chaque été, nous allons promener nos élégances languissantes et nos paresseuses *anémies*. L'hiver est venu. Le vent siffle sur la grève. La mer est lourde et la nuit est noire. Dans une cabane que secoue la bise, un enfant de six ans est debout. Sa mère le tient entre ses genoux et l'enveloppe dans une pesante vareuse qu'elle a tricotée pendant tout l'automne. Elle lui passe au cou une médaille de cuivre et l'embrasse encore une fois. Le père est là-bas, dans sa barque de pêche, et il attend son matelot. Un instant encore, et comme les autres, ce petit être appartient à l'Océan, à la vague profonde, au hasard et au danger. A vingt ans, l'État prend ces rudes enfants. Il les embarque sur ses navires. Il les envoie, au gré de sa politique, combattre les flottes formidables de l'Europe, ou guerroyer contre des peuplades barbares, et se faire

tuer, ceux-ci par la fièvre, dans les marécages du Niger ou du Congo ; ceux-là dans quelque embuscade silencieuse devant Hanoï, entre le commandant De Villiers et le brave Rivière.

C'est comme eux qu'a commencé Pierre Lavie.

A six ans, il était mousse ; à quatorze ans, matelot. A vingt ans, il était embarqué sur un navire de guerre ; et sept ans après, il quittait la flotte avec les galons de quartier-maître.

Bientôt après, il armait un bateau de pêche ; et, pendant quarante ans, il a navigué sans repos.

Voilà sa carrière officielle. Mais il a un autre métier, une passion à laquelle il a consacré sa vie. Il est né sauveteur, comme on naît poète, par don de nature et comme par instinct.

La mer est sa compagne et son ennemie. Il vit avec elle ; mais il la surveille sans relâche, et chaque fois qu'elle saisit une proie, il accourt pour la lui ravir.

Un pâtre des Alpes ne connaît pas mieux sa montagne qu'il ne connaît les côtes de la Manche et les courants de la mer du Nord. Il en a tourné cent fois les récifs et les écueils. Il a sondé tous les fonds de pêche hantés par nos bateaux ; et partout, au hasard de sa vie, il a porté son industrie périlleuse.

C'est à Dunkerque que, presque enfant, il a fait cet apprentissage. A dix-sept ans, il se jetait à la mer pour sauver un homme tombé dans le port. Aujourd'hui, il en est à quatre-vingts!... A Dunkerque, à Calais, à la côte, au large, par tous les temps et par tous les vents, tantôt des épaves isolées, tantôt des équipages entiers, de sa

main, il a arraché quatre-vingts créatures humaines à la mort.

Et que de drames inconnus dans la grande vie obscure de ces travailleurs de la mer, « *qui vivent mouillés* », a dit un grand poète, et dont toute l'histoire tient entre la vague qui vient et la vague qui s'en va!

Le 20 janvier 1858, par un gros temps, à cinq lieues au large des côtes de Hollande, Lavie rencontre un trois-mâts russe en détresse. Il gouverne sur le navire et saute à bord. Il trouve un homme couché en travers du pont. C'est le capitaine. Il est ivre-mort... Et lui seul connaissait la route! Autour de lui, quelques matelots désespérés, perdus dans ces parages inconnus, et allant droit sur des écueils redoutables! Lavie saisit la barre, et, suivi de son bateau de pêche, cet amiral d'aventure rentre au port d'Ostende avec sa flotte désemparée et sa glorieuse capture.

C'est à Ostende encore que, deux ans après, il remorquait un sloop hollandais qu'il avait trouvé coulant bas en pleine mer, et que, malgré les vagues furieuses, il avait abordé, au risque de mettre en pièces son bateau.

Mais je vous lasserais à vous raconter tant d'exploits. La *Catinka*, l'*Amiral Moorsen*, le *Swantje-Board*, la *Rebecca*, la *Marie*, la *Sainte-Marie*, le *Jeune-Auguste*, le *Cydonia*, la *Helvetia*, le *Neptun*; cette année encore, l'*Irène* et les *Deux-Maries* : voilà les noms des victoires navales que ce héros inconnu a remportées; voilà les prises de cet héroïque corsaire.

Aujourd'hui Pierre Lavie a cinquante-cinq ans. Il est malade et il est pauvre.

Si, dans un jour de fête, à Dunkerque ou à Calais, vous rencontrez jamais un vieux marin devant lequel les fronts se découvrent avec une familiarité respectueuse, portant sur sa poitrine dix médailles et la croix d'honneur; vous aussi, Messieurs, saluez! C'est le patron Lavie, dont le nom de bon augure est légendaire dans ces contrées.

En lui décernant un prix de trois mille francs, l'Académie française est heureuse de s'associer aux témoignages d'estime et de reconnaissance qu'il a reçus de toutes parts.

Jacques-Marie Quesnel est un homme de la même trempe que Lavie. Attaché depuis trente-cinq ans au port de Granville, maître au cabotage depuis 1870, commandant aujourd'hui une embarcation de l'État, il a, pendant toute sa vie, donné des preuves sans nombre d'intrépidité.

Vingt-trois certificats attestent les services signalés qu'il a rendus, les récompenses officielles qu'il a reçues et donnent les noms des navires qu'il a sauvés.

Pourquoi les autorités civiles et militaires, qui appuient avec ardeur sa demande, lui en ont-elles laissé l'initiative? Il y avait là une infraction à notre programme; et la modestie de ce brave marin a dû souffrir un peu, j'aime à le croire, du témoignage naïf que sa conscience satisfaite rendait à son courage. Mais nous avons fermé les yeux sur cette petite maladresse. Nous avons pensé que si l'un de nous avait été tiré du fond de l'eau par ce brave homme, nous trouverions bien dur qu'on lui cherchât querelle pour si peu; et tout en lui donnant cet avis paternel, dont beaucoup de sauveteurs feront bien de profiter, nous avons accordé à Jacques Quesnel un

prix de mille francs, que sa belle conduite a largement mérité.

Comme la mer, la montagne a ses tempêtes et ses naufrages. Comme la mer, elle a ses navigateurs et ses pilotes. Qui de nous ne connaît ces braves guides des Alpes et des Pyrénées, avec leur air endormi qui cache une décision si rapide et un si alerte courage; avec leur grand pas tranquille et lourd, qui va si vite et vous distance de si loin? Qui de nous, aux jours de notre jeunesse, poussé par cette passion de l'inconnu et par ce vertige des cimes qui vous attire et vous appelle, ne les a pas suivis fièrement, le cœur un peu serré quelquefois, en enfonçant dans les *névés* et en trébuchant dans les *moraines?* Quels bons compagnons! Quels amis prudents et solides! Quand leur large pied se pose en travers de la neige pour vous attendre ou vous retenir, on dirait une pierre de la montagne, un bloc de granit arrêté là par les siècles. Depuis Balmat et M. de Saussure, il y a, parmi eux, des dynasties, qui durent plus que beaucoup d'autres : les Balmat, les Coutet, les Cachat et les Terraz à Chamounix; à Cauterets, les Berret et les Baranne; dans le Dauphiné, les Barrioz.

Joseph Brau-Nogué habite Campan; et il a le rang de guide-chef. Il est père de famille; il cultive son champ de maïs au bord du Gave. Mais la montagne est son vrai domaine, plus chanceux et plus vaste. De Bigorre à Luchon, de Barèges à Gabas, il connaît tous les sentiers et tous les passages.

Le général de Nansouty, dans l'aire scientifique qu'il a plantée hardiment sur le pic du Midi, l'a eu depuis quatre ans pour compagnon fidèle; et c'est encore à son

dévouement que, l'année dernière, il confiait une mission pleine de dangers.

Il s'agissait de ravitailler deux astronomes que l'on envoyait de Paris pour attendre, au Pic, le passage de Vénus. Les yeux au ciel, sans trop regarder à leurs pieds, et sans emporter de vivres, les braves savants étaient partis le 29 novembre, d'un pas léger, croyant atteindre dès le soir l'observatoire du général. Mais ils avaient compté sans les caprices du vent. Accueillis par une tempête, ils avaient été forcés de s'arrêter, à jeun, dans un ancien refuge abandonné.

Avisé de leur détresse, le général de Nansouty leur expédia un convoi escorté par six montagnards, et commandé par Brau-Nogué.

Tout alla bien, le soir, pour monter au refuge; mais lorsque, le matin, il fallut descendre, à peine partie, cette petite troupe de braves gens fut assaillie par une épouvantable tourmente. A travers les tourbillons qui les aveuglent, un colosse de neige se détache d'une cime, bondit, se brise en poussière et les engloutit.

A force de sang-froid et d'adresse, Brau se dégage le premier de ce linceul. A demi étouffé, il se secoue et s'oriente. Sur ce désert de neige, il aperçoit un point noir. C'est le pied d'un de ses hommes qui s'agite convulsivement. On ne marche pas sur ces vagues... Brau plonge dans l'avalanche; il y nage à corps perdu. Il fouille et creuse jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa proie. Quand le trou est fait, l'homme se débat et se relève; c'est Laurent, un ancien soldat. A eux deux, ils se remettent à l'œuvre.

Plus bas, à deux mètres de profondeur, ils découvrent

un autre de leurs compagnons, blessé, suffoqué, évanoui. Ils l'exhument; ils le raniment un peu, l'adossent à un rocher et le couvrent avec leurs grosses vestes de bure. Puis ils cherchent encore. Au bout d'une demi-heure, voici une grande tache de sang qui a troué la neige. Au-dessous, un corps mutilé; l'homme est mort. Quant aux deux autres, tout espoir est perdu. Le temps marche et il faut partir. Mais le blessé?... Brau et Laurent le chargent sur leurs épaules. A travers les paquets de neige qui les meurtrissent, ils le portent jusqu'au refuge; et, après un instant de repos, tous deux repartent pour arriver avant le soir dans la vallée et pour y demander du secours.

Messieurs, en bonne justice, ce sont nos confrères de l'Académie des sciences qui devraient récompenser ces actes de courage; car le passage de Vénus est leur affaire beaucoup plus que la nôtre; et c'est pour empêcher des astronomes de mourir de faim que Brau-Nogué a ainsi risqué sa vie. Mais l'Académie française est généreuse. Elle n'oublie pas, d'ailleurs, qu'elle est votre aînée; et c'est au nom de l'Institut tout entier que les Lettres acquittent aujourd'hui la dette de la Science, en décernant un prix de mille francs à cet intrépide montagnard.

« Vertu, courage... Les deux mots ne font qu'un! *Virtus!* » vous disait naguère, ici même, un grand cœur éloquent qui s'y connaît bien (1).

Tout à l'heure nous étions en pleine mer, au milieu des embruns et des tempêtes. Nous voici maintenant dans le

(1) Mgr le duc d'Aumale.

pauvre presbytère d'un petit village des Vosges. La paroisse s'appelle Rochefort. Le curé s'appelle l'abbé Marchal, et il a cinquante ans.

Il est né dans une famille biblique où la bénédiction prodigue du Très Haut a fait naître quinze enfants. L'aîné s'est fait prêtre, et, en 1862, il était nommé curé de Rochefort-et-Biancourt, deux communes réunies; un évêché de quatre cents âmes, avec neuf cents francs de prébende, — sujette, vous le savez, à des retenues...

Il faut croire que le pays est très sain, et qu'il y fait bon vivre; car, en 1862, on comptait encore, dans le canton, un assez grand nombre de soldats du premier Empire, des survivants de Montmirail et de Waterloo!

L'abbé Marchal se prit d'amour pour ces vieux braves; et ce jeune homme se fit leur patron. Il écoutait avec bonté le récit de leurs exploits et de leurs misères. Il rédigeait leurs pétitions; il en accablait les députés de l'arrondissement... Les députés, dans ce temps-là, avaient quelque accès dans les ministères. Il avait l'art d'arracher des secours aux préfets les plus féroces. Que ces dignes médaillés de Sainte-Hélène n'aient pas un peu exploité quelquefois la crédulité du bon curé; que, dans certains cas, les deniers de l'État n'aient pas profité particulièrement au cabaretier du village, — je n'en voudrais pas répondre; mais c'était si peu de chose! Et les budgets sont toujours si merveilleusement en équilibre!

D'ailleurs, ce n'était là, pour l'abbé Marchal, qu'un apprentissage; le désœuvrement et comme le pis-aller de sa charité. Il lui vint ensuite une bien autre manie.

Dans des temps de ténèbres qui sont déjà loin de nous,

en 1874, il y avait encore en France des religieux et des religieuses; et de certaines filles de Saint-François, quelque chose comme des *Capucines,* parcouraient le département de la Haute-Marne, mendiant de porte en porte, pour soutenir un asile de pauvres idiotes qu'elles desservaient au fond du Jura. Elles vinrent sonner à la porte du presbytère et, comme on dit en province, *quêter* le curé.

Ces sortes de gens ont des statistiques merveilleuses, où toutes les variétés des infirmités humaines sont classées avec un art infini. L'abbé Marchal apprit ainsi que le département de la Haute-Marne, — qui est d'ailleurs un des plus éclairés de France, — était en même temps un des plus riches en idiots, en épileptiques, en paralytiques, en scrofuleux et en aliénés de toutes sortes. C'était comme la flore ou la faune lamentable de ce pays. Mais, en revanche, les asiles manquaient pour recueillir tous ces malheureux, et il fallait emprunter l'hospitalité des provinces voisines. A ces récits, l'abbé Marchal sentit sa vocation. Il avait trouvé sa voie, et aussitôt il entrait en campagne.

Il découvre d'abord, non loin de lui, deux idiotes, de dix-huit et vingt-deux ans. L'une d'elles est orpheline; l'autre est une enfant étrangère au pays, qu'en passant par là avec sa besace, sa mère a abandonnée sur la grande route.

Au bout de quelques jours, grâce à la charité d'une famille généreuse, le curé triomphant avait entre les mains une fortune, — 300 francs, — avec lesquels il faisait admettre ses pupilles à l'asile des Franciscaines d'Aronas; et il y conduisait les pauvres créatures, à l'abri désormais

de la faim, de la soif et du froid, les seules souffrances qu'elles pussent comprendre.

De ce jour-là, il n'y a pas, à dix lieues à la ronde, un sourd-muet, un gâteux, un monstre d'esprit ou de corps qui ne lui appartienne. Quand ils sont à sa portée, il les visite, il les soigne. il les panse; il est le médecin et l'apôtre de cette cour des miracles. Il est leur aumônier et leur homme d'affaires. Il prêche pour eux. Il mendie pour eux. Pour eux il court les châteaux et les chaumières. Il est le fléau des cœurs économes et la terreur des bourses rétives.

Tous les moyens lui sont bons pour battre monnaie. La Providence a placé tout exprès dans son voisinage les eaux de Contréxeville. Les étrangers qui s'y hasardent sont une riche proie qui lui est dévolue par droit d'aubaine. Il leur tend toutes sortes de pièges. Il organise à leurs dépens des concerts de santé et des bals de convalescence.

Quand il n'a plus d'argent, il lui vient des idées sauvages. Une fois, il se prend de pitié pour une petite fille de onze ans, qui est née sans mains; un pauvre petit monstre, qui tricote avec ses dents et avec ses coudes. A bout de ressources, il imagine de faire, à ses frais, photographier son phénomène. Il répand partout cette enseigne de douleur, cette sportule lamentable qui choque les yeux, mais qui touche les cœurs; et grâce à cette invention barbare, il accomplit son dessein et vient à bout de son œuvre.

L'abbé Marchal a déjà fait entrer dans les asiles vingt-huit de ces pauvres êtres; et pendant que je raconte froi-

dement ici ses bonnes œuvres, il les continue avec une infatigable persévérance.

Mais ce n'est pas assez de se faire l'apôtre de ces misères. Il s'en est fait le compagnon et le frère. C'est lui-même qui conduit ces épaves humaines jusqu'au port où il leur a préparé un refuge. Et ce n'est pas toujours aux rives prochaines! Il exporte au loin ses infirmes. Il s'en va avec eux de Salins à Valence, de Chaumont ou de Langres jusqu'à Paris.

Il y a quatre ans, il avait fait admettre à l'hospice de Valence un pauvre enfant de huit ans, idiot, muet et paralytique, qui a l'air d'un avorton nouveau-né. Il emporte dans ses bras ce maillot informe, lui fait dans un wagon un lit de fortune, et traverse dans cet équipage toute la France.

Mais la grande odyssée de l'abbé Marchal, c'est le voyage qu'il a fait, il y a deux ans, de Salins à Charenton, en compagnie d'Augustine!... Ne vous scandalisez pas, Messieurs, de ce tête-à-tête, quoique la vertu du brave curé ait bien pu y courir quelque danger.

Cette pauvre fille était imbécile de naissance. A vingt ans, elle était devenue le jouet abominable des vauriens de son village. La malheureuse avait rencontré des misérables; et trois fois elle avait été mère!... De ces ignominies, sa sourde intelligence avait gardé la souillure. La vague rancune des hontes qu'elle avait subies l'avait rendue furieuse; et dans cette âme obscure où le vice avait seul laissé son image, d'horribles visions avaient dépravé jusqu'à la démence.

L'abbé Marchal l'avait fait entrer d'abord à l'hospice de

Salins: mais, au bout de quelque temps, on le sommait de reprendre cet hôte dangereux, qui épouvantait la maison par ses violences. Il obtint alors pour elle un lit à Charenton. Mais qui osera la conduire?... — Lui!... — Il va la chercher à Salins. En plein hiver, le 3 janvier, tout seul avec elle, il se met en route; et, après un voyage de seize heures, ce dompteur intrépide arrivait sain et sauf avec sa captive.

Que pensez-vous, Messieurs, des voyages de l'abbé Marchal? Représentez-vous ces trains de misère où il chemine avec ses lépreux et ses idiots; rappelez-vous la banquette de troisième classe où il se débattait avec sa folle, par cette longue nuit d'hiver; et dites ensuite si M. de Montyon n'a pas bien fait. Dites si c'est une vaine cérémonie que celle où, devant un auditoire intelligent et généreux, il nous est donné de faire connaître de tels cœurs et de si belles actions. Les deux mille francs que nous prions M. l'abbé Marchal d'accepter amèneront peut-être dans ses mains des secours moins modestes, et dont nous savons d'avance quel sera l'emploi.

Vous venez de voir ce que peuvent encore, de nos jours, l'ardeur d'une âme évangélique et la vocation d'un apôtre.

Chez un simple ouvrier, Paul-Émile Descombes, vous trouverez la constance d'un stoïcien avec la douceur d'une âme chrétienne.

Ancien soldat, aiguilleur de chemins de fer, mutilé dans une manœuvre et amputé des deux jambes à trente-deux ans, il a supporté son malheur avec un intrépide courage, sans que la souffrance lui ait arraché jamais une plainte.

Dix-huit mois après, assis sur un escabeau de tailleur de

pierres, arc-bouté sur ses deux jambes de bois, il reprenait bravement le dur métier de sa jeunesse. Mais il est marié, et le pauvre cul-de-jatte n'a pas d'enfants. D'accord avec sa digne femme, ils se font une famille en recueillant trois orphelins et un vieillard. Ils sont six maintenant, entassés dans deux petites chambres. Et, pour soutenir cette garnison d'invalides, le travail d'un homme mutilé et d'une femme qui gagne quarante sous par jour. Les trois mille francs que nous ajoutons à ces chétives ressources apporteront à ces braves gens un peu de bien-être, et le témoignage d'estime que nous leur adressons leur fera seul comprendre le mérite de leurs bonnes œuvres.

Messieurs, malgré sa pauvreté, c'est une heureuse personne, et un personnage important, que Mlle Alizon. S'il en faut juger par le cortège d'amis et de clients qui l'entoure, je doute que, dans la ville de Commercy, personne ait jamais joui d'une telle popularité; que, de mémoire de sous-préfet et sous aucun régime politique, personne y ait jamais exercé une autorité plus respectée, mieux reconnue, j'allais dire plus charmante et plus tendre.

Elle a soixante-quinze ans, Mlle Alizon; et depuis cinquante-trois ans elle est maîtresse de pension. Depuis cinquante-trois ans, sous son gouvernement tutélaire, les générations se sont succédé tour à tour. Les mères ont remplacé les aïeules; et aujourd'hui, les petites-filles viennent s'asseoir, dans sa classe, au pupitre qu'occupaient jadis leurs grand'mères.

Sans vouloir se marier jamais, elle a donné des femmes à tous les maris du département; et tous les maris

reconnaissants accompagnent ici de leurs vœux l'institutrice sans seconde à laquelle ils doivent des femmes si parfaites.

Jamais nous n'avons eu à classer une telle quantité de lettres, de certificats et de signatures. Dans ce concert de louanges, tous les états, toutes les professions se confondent; que dis-je? Toutes les opinions politiques et toutes les croyances religieuses, — sans abstention! Dans cette forêt d'apostilles touffues, nous trouvons, pêle-mêle, des conseillers municipaux avec des curés, des instituteurs laïques avec des sœurs des écoles; et dans un coin, j'ai surpris, entrelacés fraternellement, les paraphes jumeaux de l'inspecteur primaire et de l'archiprêtre de la cathédrale! C'est l'idéal du suffrage universel, dans une république qu'on verrait en rêve. Aussi le Gouvernement, émerveillé de ce prodige, a-t-il décoré des palmes académiques la digne femme à laquelle il devait un spectacle si nouveau.

Si Mlle Alizon avait seulement laissé faire la Fortune, elle serait riche... Elle est pauvre! Et c'est la meilleure des leçons qu'elle ait jamais données à ses élèves.

Ses connaissances variées et solides, la sûreté de son enseignement et la justesse de son esprit, tout cela n'est rien auprès de sa merveilleuse bonté. Son temps et son savoir appartiennent aux ignorants; son argent appartient aux pauvres.

Souvent, dans cette maison discrète, on voit entrer quelque petite fille que personne ne connaît, que personne n'y a conduite par la main, que personne n'y vient jamais visiter. Elle a pris sa place dans la classe, au milieu de ses

heureuses compagnes; traitée comme elles; aimée comme elles; gâtée comme elles; comme elles buvant à cette source salutaire de science et de sagesse qui assainit les âmes et les cœurs. L'enfant reste là pendant des années. Elle en sort jeune femme pour entrer dans une famille nouvelle, ou pour répandre dans une école les bienfaits qu'elle a reçus. D'où venait-elle? quelle main mystérieuse a payé la pension de cette inconnue? qui a nourri, formé, sauvé peut-être ce corps et cette âme en détresse? Seule Mlle Alizon le sait; mais elle n'aurait garde de le dire; et ce sont les enfants ainsi recueillies par elle qui, dans l'élan de leur gratitude, viennent elles-mêmes vous dénoncer leur bienfaitrice. Les unes l'appellent *notre mère;* d'autres l'appellent *notre sainte*. Il en est qui, dans leur emphase naïve, parlent *de sa gloire*... Pourquoi pas? gloire modeste et discrète, qui n'a rien à craindre des retours de la fortune, et que le soulèvement de la reconnaissance publique a pour jamais consacrée.

Mlle Alizon n'est pas seulement une institutrice incomparable; elle est l'amie, le conseil prudent de toutes les familles, la confidente de tous les secrets, l'arbitre de toutes les querelles (car, même à Commercy, on n'est pas toujours bien d'accord). Et quand on cherche la souveraine de cet empire tranquille, l'héroïne de cette paisible légende, on trouve une bonne vieille femme, humble et pieuse, tout effrayée du bruit qu'elle fait, et aussi étonnée sans doute de l'hommage que nous lui rendons aujourd'hui, qu'elle a dû l'être des palmes universitaires dont on l'a naguère jugée digne.

Il y a de ces êtres bénis qui, par un charme inconnu,

attirent à eux tous les cœurs; qui, sans le vouloir et sans le savoir, sont les justiciers indulgents de toutes les consciences; et qui, lorsque Dieu les rappelle, laissent une place vide à jamais dans le coin de terre où ils ont vécu. Quelquefois, comme ici, c'est une frêle créature qui exerce cet étrange pouvoir. Mais, dans ce corps débile et derrière ces yeux éteints, on sent une clarté qui veille : — c'est moins qu'une flamme; à peine une lueur; moins que rien... — C'est une âme!

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Tout le bien qu'a fait Mlle Alizon par le développement naturel des plus rares facultés de l'intelligence et du cœur, Radegonde-Séraphine Pintre l'a tenté par vocation religieuse, avec l'entêtement d'une foi ardente et obstinée. Mais, dans cette entreprise généreuse, la pauvre fille n'a trouvé que la misère, sans avoir jamais apaisé l'ardeur du bien qui la tourmente, et sans avoir pu payer à son gré la dette qu'elle croyait avoir envers Dieu.

Elle non plus n'est pas jeune, et ce ne sont pas des adolescentes que l'Académie couronne aujourd'hui.

Mlle Pintre est née en 1810, près de Poitiers, non loin du tombeau miraculeux de sainte Radegonde, sa patronne. Son père était un ancien officier, et sa famille avait quelque bien. Malade dès son enfance, lorsqu'elle eut dix-huit ans, elle fit un vœu : c'était de se consacrer tout entière, si elle guérissait, au service des enfants pauvres. A la rigueur, elle aurait bien pu négocier avec sainte Radegonde, et la Bienheureuse, j'en suis sûr, l'aurait tenue quitte à bon marché de sa promesse; car elle ne guérit

qu'à moitié, et demeura pendant toute sa vie valétudinaire. Mais cette âme loyale n'avait pas la foi exigeante, et elle ne songea pas à marchander au ciel sa parole. Elle remercia Dieu et sa patronne de l'avoir exaucée à demi; et désormais sa fortune, sa santé et sa vie furent la sainte rançon de la grâce qu'elle avait reçue.

Toute jeune encore, en 1833, elle fondait à Poitiers un orphelinat qui eut quelque renommée, et dans lequel elle élevait jusqu'à quarante enfants à la fois.

En 1842, poussée par une ambition téméraire, elle vint à Paris pour y continuer son œuvre. Mais elle connaissait mal ce terrain nouveau; après quelques succès et bien des vicissitudes, des tentatives mal conçues lui firent perdre presque tout l'argent qui lui restait. La guerre et la Commune achevèrent sa ruine; et en 1879, à soixante-dix ans, la pauvre hospitalière échouait à l'hôpital.

Elle en sortait l'année suivante avec un brevet en bonne forme « d'*impotence sénile* »; mais son vœu la tenait toujours, et sainte Radegonde la regardait!.. A peine Mlle Pintre fut-elle sortie de l'hospice, qu'elle s'en alla de porte en porte, dans les masures de Grenelle et du Gros-Caillou, demandant, non plus des enfants à nourrir (la pauvre vieille ne mangeait pas tous les jours), mais des enfants à garder pendant que la mère était au travail. Et elle en a trouvé; et, pour lui faire lâcher prise, il a fallu que son propriétaire, qu'elle ne payait pas, — et qui n'avait fait de vœux à aucun saint, — la mît dehors avec les trois marmots que la préfecture de police l'autorisait encore à garder, et avec quelques vieux meubles mutilés, derniers débris de son opulence d'autrefois.

Messieurs, ne querellons pas les saints qui font de si étranges miracles; et si nous ne croyons pas tous à leurs reliques, respectons la foi intrépide et féconde de cette humble femme qui, après avoir sauvé plus de quatre cents enfants de l'abandon et de la misère, achève dans la misère et dans l'abandon une vie consacrée tout entière à la charité.

Nous offrons à Mlle Pintre, en la suppliant de n'en rien donner, pour cette fois, à personne, une somme de quinze cents francs sur la fondation Honoré de Sussy.

Sur le même fonds, nous donnons une somme de quinze cents francs à Mélanie Juhel, qui habite une petite ville du département de la Manche.

Mélanie est au service d'un honorable pharmacien. Comme ces servantes de curés qui finissent par attraper un peu de latin en époussetant le missel et les bréviaires, celle-ci a appris un peu de médecine en nettoyant les bocaux de l'officine et en feuilletant en cachette le Codex.

Elle emprunte des recettes à la pharmacie et, de temps en temps, elle cache dans son tablier quelques drogues. Fière de ses talents, elle cherche des maladies et des malades. Mais, comme ces soldats malchanceux qui ne vont jamais à la bataille sans en rapporter quelque arquebusade ou quelque balafre, elle a gagné la fièvre typhoïde en 1847, le choléra en 1849; et, en 1871, elle a failli se faire prendre par les Prussiens, en allant dans une grand'-garde, près du Mans, porter des médicaments et des vivres aux mobiles de son village. « Elle était là comme une poule au milieu de ses poussins, » dit un mémoire excellent, au bas duquel j'ai relevé cent quatre-vingt-quinze signatures. Ces grands exploits remontent loin, il est vrai, et nos règle-

ments ont une prescription légale pour les bonnes actions, comme le Code civil en a pour les servitudes; mais Mélanie Juhel s'est mise en règle de ce côté. Comme sa vie, jusqu'à ce jour, est une suite continuelle de bonnes œuvres, elle interrompt chaque soir la prescription du lendemain, et elle est à l'abri de toutes les déchéances.

Autour de Séraphine Pintre et de Mélanie Juhel, voici tout un cortège d'humbles femmes qui, elles aussi, jettent dans le gouffre sans fond des misères humaines leur obole, ou plutôt les trésors infinis de miséricorde et de tendresse que Dieu a mis dans ces cœurs simples et dans ces âmes généreuses.

Les unes se baissent vers la terre pour ramasser les petits êtres que le vice ou la misère leur abandonnent. C'est, entre tant d'autres, Marie-Josèphe Toudic, une brave Bretonne, femme d'un petit tailleur de village, mère de famille, qui gagne son pain à faire des ménages, et qui, de concert avec son mari, tantôt moyennant un mince salaire, tantôt à leurs frais, sur les acquêts laborieux de leur communauté besogneuse, a élevé trente-deux enfants nés ou recueillis dans les hospices.

D'autres partagent entre l'enfance et la vieillesse leur dévouement et leur épargne; comme Anaïs Boyer, ouvrière depuis trente-deux ans dans la même fabrique, à Milhau.

Où commence, où finit sa famille? On aurait peine à le dire. Par ses pieux artifices, en disputant à la mort chaque heure et chaque souffle, elle a forcé sa vieille mère à vivre jusqu'à près de cent ans. En même temps, elle élève les enfants de ses maîtres; elle surveille avec une

vigilance farouche le troupeau sans cesse harcelé des jeunes ouvrières confiées à sa garde.

Ruinée de fond en comble par une imprudence généreuse, comme la veuve de l'Évangile, elle prend maintenant sur sa pénurie pour recueillir des enfants abandonnés : « *Hæc vero de penuria sua omnia misit, totum victum suum.* »

Plus loin, c'est Jeanne Trinque, une veuve; Élisabeth Avignon, une pauvre fille née dans un hospice; Florence Loysel, une paysanne des environs de Fécamp. Toutes trois, comme tant d'autres, ont la vocation et le besoin de soigner les malades. Pour leur acheter des remèdes et pour adoucir leurs souffrances, elles sacrifient jusqu'au dernier sou de leur tirelire et jusqu'au dernier linge de leur armoire. A les veiller, elles risquent à toute heure leur santé et leur vie. Elles attendent les épidémies ; elles les cherchent; elles les suivent de village en village et de chaumière en chaumière. Elles sont au chevet des grabats les plus infects. Elles vivent dans l'air empoisonné de la fièvre et de la variole, sans s'inquiéter de la quantité de bactéries ou de microbes que la patience intrépide d'un puissant génie saurait y découvrir.

Si toutes ces bonnes femmes n'étaient pas un peu dévotes et toutes frottées de cléricalisme, quelles infirmières laïques on en pourrait faire, — et bien dignes de servir d'exemple à beaucoup d'autres!... — ou plutôt, en les voyant ainsi défiler devant vous, ne pensez-vous pas, comme moi, à ces processions de saintes femmes que le pinceau de Flandrin fait passer deux à deux sur les murailles de nos églises, portant dans leurs mains bénies

l'huile merveilleuse qui adoucit les plaies et le baume qui cicatrise les blessures?

Quelques-unes font un choix dans les misères qui les entourent; comme Madeleine Constant, une vieille fille qui, pendant vingt-cinq ans, à Grasse, dans un petit logis de la place des Aires, a soigné gratuitement un pauvre vieux prêtre atteint de tous les maux à la fois, et des infirmités les plus hideuses; — Marguerite Beuf et Marie Sion, qui, sans se connaître, vivant aux deux bouts de la France, se sont rencontrées dans une même pensée de dévouement, qui ont eu la même destinée, et dont les noms modestes doivent être réunis ici dans la même louange.

Comme Marie Sion, Marguerite Beuf était, il y a trente ans, au service d'une noble et riche famille. Ces deux maisons opulentes sont tombées en ruines. — Comme Marguerite Beuf, Marie Sion a recueilli sa maîtresse; et toutes deux, devenues les compagnes et les amies de celles qu'aux jours de la prospérité elles avaient fidèlement servies, elles partagent avec elles, l'une dans un faubourg de Paris, l'autre dans une petite ville de province, l'indigence la plus douloureuse et la plus respectable qui fût jamais.

Entre tant de vertus de même ordre et de même famille, nous n'avons pu établir aucune préférence; et, à toutes ces femmes également méritantes, l'Académie décerne un prix de mille francs dans la fondation faite au nom du comte Honoré de Sussy.

Voilà bien des noms! Et j'en passe tant encore!... Et que serait-ce, si nous pouvions parler ici de ces saintes filles dont le voile ou la cornette populaire cachent tant de

dévouements ignorés et sublimes; si nous pouvions nommer, à Paris seulement, les œuvres merveilleuses dont l'un de vous poursuit l'histoire avec une exactitude si passionnée et une si vivante éloquence! (1)

Mais je vous fatigue, Messieurs, et je m'arrête.

La vertu seule est infatigable. Pendant que nous dissertons ici sur le courage, sur le dévouement, sur la charité, sur le mépris des richesses, sur le mépris de la mort, là-bas nos soldats combattent et meurent pour la patrie. Près de nous, des hommes intrépides affrontent les flots et les flammes pour leur arracher des victimes. Sous nos yeux, de vieux serviteurs de la justice vont au-devant de la pauvreté pour rester fidèles à leur conscience. D'humbles femmes se penchent, comme des anges de miséricorde, sur le berceau des petits enfants et sur le lit de mort des vieillards. Ce que nous disons dans nos discours et dans nos livres, ils le font, eux, à chaque instant de leur vie. Grâce à eux, la vertu reste le plus noble et le plus varié des spectacles qui se puissent contempler sur la terre. Et quand ceux-là auront disparu, d'autres prendront leur place, se passant de main en main ce flambeau de salut et de vie, qui est l'âme même de l'humanité.

« Il n'y a que très peu d'êtres pour lesquels l'existence « n'ait pas été un bien, » disait un de nos éminents confrères, qu'on aime toujours à citer, et dont aucune parole ne s'oublie (2).

---

(1) *La Charité privée à Paris,* par M. Maxime Ducamp.

(2) M. Renan.

A mon sens, pourtant, c'était beaucoup dire. J'envie la sérénité de ces grands esprits qui peuvent s'élever si haut au-dessus des humaines misères. Mais pour moi, dans le coin du monde où j'ai vécu, j'ai vu la douleur de trop près; j'ai vu trop souffrir, et trop durement, pour croire que l'existence soit aussi clémente qu'ils le disent, et qu'elle soit vraiment un bien pour tant de gens. En cherchant le secret de tant de larmes, en tâchant de consoler tant d'inconsolables malheurs, en voyant des êtres si vaillants et si bons lutter vainement contre leur destinée, j'ai senti trop souvent mon intelligence défaillir, et trop souvent je me suis écrié : « Pourquoi, grand Dieu ! pourquoi ces choses et « non pas d'autres? »

Ce qui est vrai, ce qui est bon, ce qui rassure un peu la raison et apaise la conscience, c'est que, du moins, le monde n'est pas livré au mal sans combat et sans défense; c'est que la cause des faibles et des vaincus plaît encore à de nobles cœurs; c'est qu'enfin il n'est pas sur cette terre une souffrance, pas une misère à laquelle le génie et le cœur des hommes n'aient préparé un lieu d'asile et un refuge.

Je ne parle pas seulement de la charité publique, qui ne veut plus qu'on l'appelle ainsi, et qui, dans de certains pays, fait payer trop cher ses bienfaits. Je ne parle pas seulement de la philanthropie, qui n'est que la philosophie du bien, qui n'approche pas toujours de nos maux à portée de la fièvre ou de la peste, et qui n'est, quelquefois, que la charité à distance; — bien moins encore de ces théories menteuses qui annoncent éternellement à l'humanité la fin prochaine de la misère, et qui rapportent aux ambitieux tout ce qu'elles coûtent aux misérables.

Je parle de l'antique pitié, du dévouement à la souffrance, de la passion du sacrifice, de cet instinct sacré ou de cette résolution volontaire qui, sur la foi des espérances infinies et des revanches lointaines, à travers tous les dégoûts et tous les dangers, se jette au plus fort des douleurs humaines, et qui ne demande rien aux puissances de ce monde, sinon la justice et la liberté.

DISCOURS

DE

M. PAILLERON

CHANCELIER

20 novembre 1884.

Messieurs,

En nous léguant le pieux devoir de recueillir, chaque année, et de révéler solennellement les actes de la Vertu, M. de Montyon, j'imagine, ne songeait pas seulement à la récompenser, — quelle récompense humaine atteindrait à la hauteur de son mérite? — ou à la louer, — qu'ajouterait le plaisir d'un éloge à la joie d'une bonne action? — Il avait une autre et double visée : d'abord lui susciter des protecteurs — par une sorte de contagion du Bien, — puis, la faire aimer davantage en la faisant mieux connaître.

Nous comptons à cette heure beaucoup de fondations

semblables à celle de M. de Montyon. Il a donc atteint son premier but. Mais le second?... Sommes-nous plus vertueux qu'on ne l'était de son temps, le sommes-nous moins, le sommes-nous même encore?

Je pose mal la question. « Vertueux » est un qualificatif tombé en désuétude. Il nous paraît avoir, maintenant, je ne sais quoi de bourgeois, de suranné, de fini qui froisse notre amour-propre et même un peu notre coquetterie. Il est certain que, pour ma part, je n'oserais jamais aujourd'hui, comme on le faisait couramment autrefois, appeler une femme « ma vertueuse amie », — surtout si elle est jeune; — ni un de mes congénères « homme vertueux », — surtout s'il est vieux. Depuis Robespierre et Saint-Just, les Français ne veulent plus être vertueux.

Parlons donc autrement et demandons-nous si nous sommes vraiment aussi mauvais qu'on le dit, aussi mauvais que nous nous plaisons à le dire nous-mêmes.

Messieurs, c'est un singulier peuple que le nôtre!

Certes, il est aussi richement doué que pas un au monde. Comme le prince de ces contes charmants, au récit desquels La Fontaine prenait un plaisir extrême, il semble que toutes les fées aient été conviées à son baptême, et que toutes l'aient comblé de leurs dons. Eh bien, Messieurs, il faut qu'on en ait oublié une, comme d'habitude, car tout ce que ces marraines ont fait pour leur filleul tourne contre lui. Il y a une fée qui n'a pas été invitée, tenez-le pour certain. Elle a voulu se venger de cette injure, et, la cérémonie terminée, elle est apparue grotesque et redoutable; puis, s'avançant vers le berceau, elle a dit à l'enfant : « Je suis la fée « Ridicule, et, parce que les autres n'ont pas pensé à moi,

« tu y penseras toujours, et, parce que tu y penseras tou-
« jours, tu cacheras soigneusement les qualités que tu as,
« pour montrer les défauts que tu n'as pas : Tu es doux,
« et l'idée seule d'avoir l'air soumis fera de toi un révolté ;
« gai, et, dans la crainte de paraître léger, tu deviendras
« lourd ; fin, et l'ambition d'être fort te rendra grossier ;
« tu aimes ce qui est beau, et tu seras impressionniste ;
« tu aimes ce qui est délicat, et tu seras naturaliste ; tu
« aimes ce qui est honnête, et tu feras de la politique. Tu
« appelleras ta sensibilité : névrose, et ta fierté patriotique :
« chauvinisme. Pour ne pas être dupe des sentiments, tu
« le seras des mots. Croyant, tu joueras le sceptique et tu
« resteras crédule : tu trouveras au-dessous de ta raison
« d'adorer le Dieu qui t'a fait, parce que tu ne le vois
« pas, et tu adoreras des hommes que tu verras trop et
« dont tu feras des dieux, quitte à les défaire pour en
« refaire d'autres à leur place. Aimant, tu nieras l'Amour :
« tout haut, tu le traiteras de nécessité physiologique ;
« tout bas, tu l'honoreras et le serviras dans ton cœur,
« car l'Amour sera la vraie religion de la majorité des
« Français, — avec plus de pratiquants que de croyants,
« peut-être. Enfin, tu donneras chez toi, à la femme, une
« place qu'elle n'aura chez aucun autre peuple ; tu aimeras
« les enfants plus qu'aucun ne les aime ; tu paieras les
« impôts mieux qu'aucun ne les paie, — tu en paieras
« même davantage, — et tu regarderas comme une insulte
« qu'on t'appelle bon citoyen, bon époux et bon père,
« fût-ce sur ta tombe ! »

Ainsi dut parler, Messieurs, la fée qui n'avait pas été invitée, et sa malédiction pèse encore sur nous. C'est

pourquoi je vous demanderai de récuser notre propre témoignage dans notre propre cause. Quand un Français dit du mal de lui, ne le croyez pas : il se vante.

D'autre part, si, négligeant ce que l'on dit, on s'en tient à ce que l'on voit, M. de Montyon aura eu tort, je l'avoue. Que voit-on, en effet, de notre société ? Qu'est-ce qu'elle montre d'elle ? Qu'est-ce qui sollicite presque exclusivement l'attention, s'impose à elle et l'accapare ? Qu'est-ce qui défraie nos conversations, alimente la chronique, inspire nos romans, fait nos modes, représente nos goûts, nos habitudes, nos mœurs, grâce à une publicité vorace et qui fait ventre de tout ? Qu'est-ce qui est *nous* enfin, pour ceux qui ne nous connaissent pas ?

C'est ce ramassis d'hôtes étranges, de toute race, de toute religion, de tout pays, — même du nôtre ; — mais qui n'ont, en réalité, ni pays, ni religion, ni race ; en dehors de nos devoirs, au-dessus de nos préjugés, réunis chez nous pour leur amusement ou leur intérêt : millionnaires exotiques, gentilshommes d'outre-mer aux aventures épiques, aux fortunes tapageuses, à l'existence retentissante, qui n'ont de caché que leur origine ; gens de plaisir dont les succès aux courses prennent des allures de victoires nationales, et les erreurs au jeu des proportions de malheurs publics ; désœuvrés qui se vengent de leur ennui par des mots cyniques ; déclassés qui, ne pouvant rien être, veulent que rien ne soit ; personnalités bruyantes, turbulentes, encombrantes, enragées de célébrité, toujours en vue, toujours en scène, se prêtant à toutes les curiosités, s'offrant à toutes les enquêtes, usant de tous les moyens, depuis le scandale jusqu'à la dynamite, pour faire leur

trou dans cette mêlée d'ambitions exaspérées et de vanités folles..... Voilà, Messieurs, — sans parler du reste, — le monde qui s'agite et passe à la surface de notre monde; voilà ceux qui donnent, par le bruit qu'ils mènent, l'illusion de leur nombre, et produisent, par la place qu'ils occupent, le mirage de leur importance, au point de faire croire qu'ils sont la nation elle-même. C'est d'après ceux-là qu'on nous juge, et qu'aux heures de découragement, nous avons le tort de nous juger, nous aussi.

Mais, Messieurs, la mer n'a pas que son écume et ses vagues, que sa surface brillante sous le soleil, éternellement agitée par la folie des brises ou la colère des tempêtes; elle a aussi ses profondeurs invisibles et tranquilles où dorment les trésors de sa force; où se combinent incessamment les éléments rénovateurs de sa vie, où s'accumulent les travaux patients de ces infiniment petits qui font les assises des mondes, où s'élabore enfin l'œuvre mystérieuse et féconde de ses destinées.

De même que dans le Français il y a deux hommes, il y a deux peuples dans ce peuple. Derrière celui qui se montre, il y en a un autre, le vrai celui-là! en qui bat encore le cœur de notre race, en qui s'épanouit encore la flore de ces sentiments simples, de ces vertus nécessaires sans lesquels une nation ne pourrait pas vivre; j'en sais encore parmi nous, Dieu merci! qui ont d'autre but que l'argent, d'autre ambition que le succès, d'autres passe-temps que le plaisir; qui veulent, qui pensent, qui croient, qui espèrent, et donnent, sans compter, leur intelligence à la grandeur du pays, leur travail à sa richesse, leur vie à sa défense et leur dévouement à ses misères!

C'est au plus bas de ces profondeurs, c'est parmi les plus ignorés, les plus dédaignés, les plus humbles de cette élite obscure que je vais vous conduire. C'est de leurs luttes sans gloire, de leurs bonnes actions sans écho que, chaque année, suivant le vœu de M. de Montyon, l'un de nous vient vous parler et que je viens vous parler à mon tour.

Au moment de commencer ce long récit, je suis pris d'une crainte. Elles sont bien nombreuses, ces bonnes actions! J'ai peur qu'il en soit d'elles comme de ces beaux bijoux ardemment désirés, jusqu'au jour où le joaillier nous en montre d'autres pareils en telle quantité que notre admiration s'émousse et que nous nous étonnons de notre désir. Et puis, la vertu est si semblable à elle-même! Elle est la santé de l'âme, et, s'il y a mille manières d'être malade, il n'y en a qu'une de se bien porter. Mais j'espère que vous lui pardonnerez d'être fréquente, parce qu'elle n'en est pas moins toujours rare; et, parce qu'elle est belle, que vous ne lui en voudrez pas d'être toujours belle.

Charité, Devoir, Héroïsme, ce n'est que sous ces trois formes, Messieurs, que je peux vous montrer la vertu. Encore les trouverez-vous, le plus souvent, confondues l'une dans l'autre. Ainsi, j'ai constaté que, presque toujours, c'était par le Devoir que commençait la Charité. On est une fille pieuse, une sœur dévouée, on donne à ses parents pauvres ou malades son temps, ses soins, le peu d'argent que l'on gagne; puis, peu à peu, le zèle s'allume, l'âme s'agrandit, et, après sa famille, qui, si nombreuse qu'elle soit, a pourtant ses limites, on appelle à soi cette grande famille des déshérités qui, elle, n'en a pas. Après

avoir donné, on se donne; le Bien est un engrenage : une fois le cœur pris, il faut que tout l'être y passe. C'est l'histoire de Mlle Ryder et de bien d'autres.

Mlle Clémentine Ryder est née à Dieppe en 1830. Elle a donc aujourd'hui cinquante-quatre ans. Elle était sans fortune et l'aînée de douze enfants qu'elle a élevés d'abord, soutenus ensuite. Mais ceci n'est rien dans sa vie... Que de sacrifices pourtant! Et ne pas même s'y arrêter! quel éloge! A vingt ans, elle entra comme institutrice dans une famille riche. Pour elle, c'était le luxe; pour ses parents, l'aisance. Elle eût pu s'en tenir là. Mais le bien qu'elle ne fait pas la tourmente. Aux heures de loisir, elle visitait déjà les malades chez eux; elle finit par se glisser dans les hôpitaux; puis, ses pauvres augmentant, ses ressources diminuant, elle en arriva insensiblement à sacrifier à sa vertu exigeante comme un vice, sa situation, son bien-être et jusqu'à sa fierté : elle demanda l'aumône pour faire l'aumône... elle mendia!

Ce n'est pas tout. Au bout de quelque temps, Mlle Ryder, dont l'intelligence n'est pas moins grande que le cœur, se dit qu'au lieu de secourir la misère, mieux vaudrait peut-être la prévenir, et elle rêva de recueillir les enfants abandonnés, ceux que le vice tient déjà, ou qu'il guette, et, parmi ceux-là, les plus exposés : les petites filles. En 1877, dans une rue du vieil Amiens, elle fonda une « maison de refuge pour les mineures sans ressources ».

Quand je dis « fonda », je devrais dire « ouvrit », et quand je dis « maison », je devrais dire « boutique », peut-être même échoppe; enfin, mettons « refuge ». Elle y amena d'abord deux petites malheureuses ramassées dans la rue. Puis

d'autres, puis d'autres encore. Et à mesure que ce petit monde s'entassait dans l'asile étroit, il fallait se serrer, partager, s'entr'aider. Mais la directrice avait déjà su établir, entre ces enfants, un courant d'émulation tel que, pour eux, la privation était une gourmandise et le sacrifice une récompense. Quand on était sage, on pouvait donner un de ses matelas à une nouvelle venue, et quand on était très... oh! mais alors très sage, la moitié de son maigre repas.

Peu à peu, le succès vint, l'œuvre grandit, l'échoppe devint réellement une maison. Au lieu d'une douzaine d'enfants, Mlle Ryder en eut vingt, trente, cinquante à soigner, à nourrir, à habiller, à instruire. Du reste, aucune ressource. Comment faisait-elle? Je l'ignore. Tout ce que j'en sais, c'est que, chaque matin, on la voyait, comme on la voit encore, par la ville, poussant devant elle une voiture à bras, s'arrêtant devant les fournisseurs charitables ou faciles, récoltant ou achetant, à bas prix, les déchets de leurs comestibles et les morceaux inférieurs. Le reste est le secret de la charité.

Aujourd'hui, elle a 70 pensionnaires, soixante et dix! De ressources, bien entendu, pas davantage. Croyez-vous, pour cela, qu'elle ferme sa porte? Elle l'ouvre, au contraire, plus grande que jamais. Et ce ne sont plus seulement les mineures abandonnées qu'elle accueille à présent, mais toutes celles qu'on lui amène : les vicieuses, les incurables; celles que leurs parents ne peuvent nourrir, celles que les hospices repoussent, celles que les écoles rejettent. Tout ce qui fait qu'on les refuse fait qu'elle les accepte. Et il n'y a même plus d'âge qui tienne : les enfants à la ma-

melle sont reçus comme les filles majeures, en dépit du programme et de l'enseigne. Elle ne devrait pas le faire, je ne devrais pas le dire; mais je n'ai pas peur qu'on la déclare en contravention, et je le dis tout de même.

Et comme elle les aime, ces enfants qui l'appellent leur mère! Elle panse leur corps, elle éveille leur esprit, elle ouvre leur cœur, elle les lave de toutes les fanges, elle leur apprend qu'il y a un Dieu bon, un Dieu juste, un Dieu d'amour et de charité; elle le leur enseigne par ses leçons, elle le leur prouve par son exemple.

Et comme elle en est fière de cette progéniture de son âme! Quand on entre dans son asile, elle vous montre les dernières venues au teint flétri, aux yeux creux, aux traits tirés : « Voilà comme je les prends, » dit-elle. Puis, désignant les joues rosées, l'œil limpide, l'air modeste des plus anciennes : « Voilà comme je les rends! »

Vous le voyez, Messieurs, la maison de Mlle Ryder est à la fois un asile, une *nursery*, un hôpital, une école, un ouvroir et un couvent; car elle est pieuse, ai-je besoin de le dire? Toutefois sa piété n'est pas étroite. Aucune restriction ne borne son dévouement. Elle ne demande ni d'où l'on vient, ni ce qu'on pense, ni ce qu'on est, mais si l'on souffre. Aussi les partis les plus acharnés font-ils trêve devant sa charité. L'Église la protège, la préfecture la recommande. Elle les a réconciliées dans le bienfait, et ce n'est pas là, croyez-moi, le moindre miracle qu'aura opéré la vertu.

L'Académie, en décernant à Mlle Clémentine Ryder un prix Montyon de 3,000 francs, est heureuse de lui rendre ici un témoignage public de sa reconnaissance et de son admiration.

Ce que j'ai dit de Mlle Ryder, je pourrais le dire de Mlle Brigitte Pech, de Goulier (Ardèche), à qui l'Académie accorde un prix Montyon de 1,500 francs.

Elle aussi a fait l'apprentissage du Bien chez les siens; elle aussi a appelé à elle les petits enfants avant d'y laisser venir tout le monde, et devant elle aussi, les partis ont désarmé, car il y a des partis même à Goulier (Ardèche). Seulement, c'est sur un moins grand théâtre que sa charité s'exerce. Ce n'est pas dans une ville, c'est dans un village; ce n'est pas l'évêque qui la protège, c'est le curé; ce n'est pas le préfet qui la recommande, c'est le maire; ce n'est pas dans un asile, c'est dans sa pauvre maison qu'elle reçoit les pauvres. Mais c'est la même ardeur à les secourir, la même sollicitude à les suivre, la même sagesse à les conseiller.

Quant à Mme Vve Berny d'Ouville, de Paris, elle est plus que la conseillère de ceux qu'elle assiste, plus que leur protectrice, plus que leur hôtesse, elle est, pour ainsi dire, leur maître Jacques. Dans l'appartement qu'elle habite, rue de Saint-Pétersbourg, elle a installé une sorte de consulat de la misère, et je souhaiterais que nos consuls fissent, pour nos compatriotes à l'étranger, ce que fait Mme d'Ouville pour les pauvres, qui sont des étrangers partout, hélas! même dans leur patrie.

Elle s'est vouée à leur service, elle prend en mains leurs intérêts, écrit leurs lettres, suit leurs procès, leur trouve des emplois, des protecteurs, raccommode leurs habits, lave leur linge (je n'en demanderais pas tant à nos consuls), et va les soigner à domicile. Notez qu'elle-même est d'une santé faible et que, bien souvent, elle s'est levée de son lit

pour un malade, quitte à se recoucher quand il était guéri. Mais ce que je dis là ne donne qu'une faible idée de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait. Permettez-moi de laisser parler ceux qu'elle a secourus, car c'est grâce à leur initiative que nous avons eu connaissance de son dévouement.

Parmi les nombreuses attestations qui accompagnent la demande faite en leur nom, il en est qui n'ont qu'une phrase, péniblement élaborée, plus péniblement écrite, mais touchante dans sa concision naïve, par exemple : « Je suis bien obligée à Mme d'Ouville », ou : « Madame est bien fatiguée et bien dévouée pour moi. » Mais il y en a une, entre autres, prolixe, diffuse, emportée celle-là, exubérante d'admiration, débordant de reconnaissance, et dans laquelle, au milieu des obscurités de la pensée et des broussailles de l'expression, éclate parfois une fleur magnifique. L'auteur est une pauvre ouvrière à qui Mme d'Ouville est venue en aide. Laissez-moi vous citer seulement quelques passages de son mémoire.

Après le premier flux de faits et de détails, le récit des démarches, des privations, des fatigues de sa bienfaitrice, l'énumération de tous ceux qu'elle a secourus, elle ajoute : « Je demande bien pardon à monsieur le Maire, mais je « ne peux pas m'arrêter quand je pense à tout le mal que « Madame se donne pour obliger des gens bien pauvres « et bien dans la peine. Car ce n'est pas sa fortune qu'elle « tire de son secrétaire pour faire la charité, c'est plus « que tout au monde, c'est toute sa bonne personne tout « entière avec ses souffrances et son cœur et son âme, tout « embrasés de l'amour de la charité sacrée qu'elle donne

« aux malheureux. On voit que cette si bonne dame n'est « pas un instant sans penser à eux, qu'elle ressent leurs « douleurs et leurs inquiétudes et *qu'elle vit tout entière « dans le corps de ceux qu'elle oblige.*

« Je sais bien, continue-t-elle, qu'il y a des dévoue- « ments très héroïques, mais il y a souvent de l'entraîne- « ment, beaucoup d'élan au moment d'un grand danger qui « emporte et qui soulève tout le monde, tandis que notre « chère bienfaitrice c'est sans cesse, de tous les instants, « marchant toujours seule, partout, de tous côtés, sans « être jamais encouragée par les honneurs ni par les espé- « rances et, tout de même, Madame ne ferait pas attendre « un pauvre une seconde ; quand elle lui a donné un ren- « dez-vous, c'est comme si c'était à un roi ; elle n'a jamais « l'air de se douter du bien qu'elle fait et, *de sa main, on « ne s'aperçoit pas qu'on reçoit la charité.* »

Voilà de ces mots, Messieurs, que la rhétorique cherche et que le cœur trouve.

La pauvre solliciteuse termine sa lettre, adressée à M. le maire de l'arrondissement de l'Élysée, en le priant de prendre en considération sa supplique : « Monsieur le maire », dit-elle, « qui est si tout-puissant dans le gouvernement » (elle l'aura confondu avec son grand voisin), et signe, en se disant, « de Monsieur le maire, la très humble et très fidèle sujette ». Cette fois, je ne sais pas avec qui elle l'a confondu.

D'ailleurs, elle, comme les autres signataires des autres certificats, demande pour Mme d'Ouville « le grand prix de vertu », s'imaginant, sans doute, qu'il y a un grand prix de vertu comme il y a un grand prix de Paris. Hélas !

pauvres gens, la charité ne rapporte pas ce que rapporte le plaisir, ou du moins elle ne se paie pas de la même monnaie. C'est même là une de ses noblesses.

L'Académie a décerné à Mme veuve Berny d'Ouville le prix Souriau, de la valeur de 1,000 francs.

Ses pauvres seront bien heureux !

Si semblable à elle-même que soit la vertu, elle a pourtant, dans ses manifestations, une diversité infinie. Ainsi, pour ne pas sortir de la charité, vous venez de la voir captée, en quelque sorte, par la raison, administrée par l'intelligence, rendue plus utile et plus féconde par la dispensation éclairée de ses forces ; nous allons vous la montrer maintenant irréfléchie, fougueuse, emportée par une passion si étrange et si forte qu'on a cru ne pouvoir l'expliquer que par la folie. Folie, en effet, comme la folie de la croix, comme la folie de l'épée, car elle tient de toutes les deux. Ceux qui en sont possédés ont véritablement le courage d'un guerrier et l'âme d'un martyr. Je veux parler de ces êtres, pour moi extraordinaires, dont certaines maladies semblent tenter le dévouement en raison même du dégoût ou de l'effroi qu'elles nous inspirent ; qui courent à la contagion, comme les soldats vont au feu, vivent dans la sanie humaine, et quelquefois en meurent.

Telles sont : Jeanne Jovignot, de Touhans (Côte-d'Or) ; Octavie Pernat, de Paris ; Xavier Leducq, de Vieil-Moutier (Pas-de-Calais), à qui l'Académie accorde trois médailles de 500 francs de la fondation Montyon ; Sophie Compte, de Fontenay-le-Château (Vosges) ; Marguerite Gouyer, de Clézentaine (Vosges), qui ont obtenu chacune une médaille de 1,000 francs de la même fondation, et la

veuve Chicot, du Havre, à qui l'Académie a décerné un prix Montyon de 1,500 francs : une pauvre femme de 68 ans, celle-ci, qui a eu 13 enfants, en a nourri 9, adopté 11 autres qui sont ses parents, et même un douzième qui lui est étranger. Depuis cinquante ans, malgré sa misère, elle garde gratuitement les malades, et quels malades! pourtant vous n'auriez probablement jamais entendu parler d'elle si, en soignant le dernier, atteint d'une ophtalmie purulente, atteinte elle-même par l'infection elle n'était devenue complètement aveugle.

Je ne voudrais pas, Messieurs, en cherchant à exciter votre sympathie, éveiller votre répugnance. Il me faut pourtant vous dire quels sont ces gens que nous récompensons. Mais aurez-vous, seulement pour entendre le récit de ce qu'ils font, un peu de cette force d'âme qu'ils ont pour le faire? Essayons!

Voici, par exemple, Mme Amandine Pecqueur, de Sequedin (Nord), à qui l'Académie donne un prix Montyon de 1,500 francs. Voulez-vous connaître ses titres? Une femme Danby avait un abcès horrible à la jambe : Amandine la panse pendant huit mois et la guérit. Un sieur Leysens souffrait d'une plaie hideuse au pied; on voulait l'amputer : Amandine le sauve. La veuve Faucomprey, dévorée par un *lupus vorax,* ne trouvait personne pour la soigner : Amandine se présente. Un sieur Gambert était couvert de plaies ulcéreuses, mais d'une nature telle qu'on ne pouvait plus même entrer chez lui : Amandine s'y installe. La femme Côme mourait de la variole; voisins, parents, tout le monde se sauvait : Amandine accourt. Et Hennebelle, le mendiant gâteux qu'elle a recueilli et gardé pendant sept

ans! Et Abel Deuly, ce jeune enfant dont la face était si affreusement rongée qu'on le cachait... Mais je veux ménager votre sensibilité, je m'arrête.

Seulement, je me demande, avec bien d'autres, quel souffle peut enlever les âmes à de telles hauteurs, quel espoir peut suffire à de tels sacrifices? L'argent? Mais assistants et assistés sont aussi pauvres les uns que les autres. La reconnaissance? Mais après l'égoïsme de celui qui est malade, rien n'est plus connu que l'ingratitude de celui qui est guéri. L'estime des hommes? Mais ceux qui font ces choses s'en cachent soigneusement et, au besoin, s'en défendent.

On a parlé d'instinct, et même, je l'ai dit, de monomanie ; on a cherché bien loin, on cherche encore... Eh bien! moi, Messieurs, j'ai trouvé. Ces gens-là croient en Dieu, simplement. Le devoir peut se comprendre par la Raison, la bienfaisance par la Bonté, l'héroïsme par le Courage, mais il n'y a que la Foi qui puisse expliquer la charité. C'est un Dieu qui l'a révélée aux hommes, et elle est restée divine.

Messieurs, si extraordinaire que cela paraisse, il faut le croire, puisque aussi bien vous en avez chaque année des preuves nombreuses : il existe des domestiques qui ne se contentent pas de servir leurs maîtres sans toucher de gages, mais qui leur paient des gages pour les servir, en ce sens qu'ils les nourrissent par leur travail quand ils sont ruinés, et les soignent quand ils sont malades. Un de nos confrères le constatait naguère en s'en étonnant, et, regrettant que le cas, fréquent en province, fût inconnu à Paris, il le constatait, mais, cette fois, sans s'en étonner.

Eh bien! ses regrets ont été entendus. Le fait est, cette année, visible à Paris même, et non pas isolé. Il en est jusqu'à deux que je pourrais citer. Et même... Mais je veux vous laisser le plaisir de cette touchante surprise.

Les deux excellentes femmes qui, indépendamment de leurs autres mérites, ont celui d'honorer notre ville par l'exemple de leurs vertus modestes, sont Caroline Colas, à qui l'Académie accorde une médaille de 1,000 francs, fondation Montyon, et la veuve Briand, à qui elle a donné une médaille de 500 francs de la même fondation. La veuve Briand est, depuis soixante-trois ans, au service de la même famille, et, depuis trente ans, gratuitement. Quant à Caroline Colas, non seulement elle soigne sa maîtresse infirme, mais encore elle lui donne ce qu'elle gagne.

Voilà nos deux lauréats.

Il y a plus. L'Académie a décerné un prix Montyon de 1,500 francs à Denise Grimault, de Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne), — tout près de Paris ; — une médaille Montyon de 500 francs à Périne Dardély, de Vincennes, — un de nos faubourgs, — et une autre médaille Montyon de 1,000 francs à une pauvre négresse, que sa bienfaisance et sa piété ont fait surnommer l'Ange noir, à Caroline Ambroise, de Versailles, — presque à nos portes.

De bon compte, nous pouvons réclamer encore, et justement, ces trois derniers comme nôtres, ce qui porte à cinq le nombre de nos bons serviteurs.

Nécessairement, le contingent des départements perd cette année tout ce que Paris gagne, et quand j'aurai nommé Sophie Cornélia, de Lyon (Rhône) ; Aimée Vaissié,

de Libourne (Gironde) ; Victoire Bages, d'Albi (Tarn) ; Jeanne Espénant, de Toulouse (Haute-Garonne), qui toutes ont obtenu une médaille Montyon de 500 francs, et que j'aurai mentionné le prix Montyon de 1,500 francs accordé à Madeleine Dubroca, de Samadet (Landes) : une pauvre servante qui sert les maçons pour nourrir une maîtresse octogénaire et acariâtre, dit le rapport, j'en aurai fini avec la province.

Il y a plus encore ! En tenant compte de sa banlieue, Paris n'a pas seulement, cette année, parmi ses lauréats, cinq domestiques, il a... un concierge.

Messieurs, tout, dans cette histoire, est extraordinaire.

Jean-Baptiste Le Bacheley est un ancien militaire, tailleur de son état. Il a été concierge pendant vingt ans, rue du Four, et, pendant tout ce temps, il a donné l'exemple d'une probité, d'un désintéressement, d'une charité, d'un dévouement, d'une délicatesse rares partout, même dans l'emploi qu'il exerce.

Un jour, le propriétaire de l'immeuble tombe malade et meurt, sans qu'on ait le temps de prévenir sa famille. Le Bacheley, qui l'avait seul assisté pendant sa courte maladie, avertit le commissaire de police et lui remet les clefs d'un secrétaire qu'il savait contenir 25,000 francs. Voilà pour la probité.

Les héritiers arrivent de province, recueillent la succession et lui donnent 15 francs. Voilà pour le désintéressement.

Dans une mansarde de la même maison, une pauvre femme vivait avec sa petite-fille. Quand je dis qu'elle vivait, elle se mourait, elle était phtisique et hors d'état de tra-

vailler. Le Bacheley et sa digne femme prirent soin de cette malheureuse famille. Pendant deux ans et demi ils travaillèrent nuit et jour, pour prolonger la vie de la mère et, quand elle mourut, ils adoptèrent l'enfant. Voilà pour la charité.

Ajoutons qu'ils avaient, sou par sou, amassé la somme nécessaire pour payer le médecin. Voilà pour la délicatesse. Mais le médecin, un brave cœur, lui aussi, refusa d'être payé. Je vous dis que tout, dans cette histoire, est extraordinaire.

Toujours dans la même maison, un autre locataire, un Mexicain nommé Anaya, un étudiant, sans aucunes ressources, fut atteint d'une péritonite très grave. Les époux Le Bacheley ne voulurent pas qu'on le conduisît à l'hôpital; ils se chargèrent de lui et, pendant trois mois, heure par heure, ils lui prodiguèrent les soins les plus minutieux. Grâce à eux, le malade, guéri, put regagner son pays. Il partit, couvert des habits que Le Bacheley, qui le soignait, en prenant sur ses nuits, lui avait gratuitement confectionnés, en prenant sur ses journées. Nous continuons, n'est-ce pas? à vivre en pleine fable.

Il est vrai que, jamais plus, on n'entendit parler du Mexicain!... Cette fois, nous rentrons dans la réalité!

L'Académie décerne à Le Bacheley, à cet honnête, à cet excellent homme, une médaille Montyon de la valeur de 1,000 francs.

Après ceux dont la charité est volontaire ou, pour mieux dire, spontanée, après ceux qui ont fait plus que leur devoir, nous voici arrivés à ceux qui, comme on le dit, n'ont fait que leur devoir : à ces enfants que le deuil et la misère obligent à être des protecteurs, dans l'âge

où ils devraient être des protégés ; à ces fils pieux, à ces filles dévouées qui, de leur jeunesse et de leur santé, paient à leurs parents la triste dette de leur vie. Ne faire que son devoir, Messieurs, est une locution que vous devriez bien rayer de votre Dictionnaire. Faire son devoir ! mais c'est peut-être ce qu'il y a au monde de plus difficile ! D'abord, il est obligatoire et, par conséquent, peu attrayant. Ensuite, il est multiple : il vous oblige envers tout et envers tous ; incessant : il vous prend au berceau et ne vous quitte qu'à la tombe. Enfin, il n'a rien de cette poésie qui échauffe l'imagination, éveille la fierté, double les forces ; prosaïque et peu rémunérateur, il n'excite ni l'admiration, ni souvent même, hélas ! la reconnaissance.

Elle n'a fait que son devoir, Prospérine Chépie, d'Arbéost (Hautes-Pyrénées), à qui l'Académie décerne un prix Montyon de 2,000 francs. Sa mère est morte, son père est parti pour la Californie, lui laissant à elle, encore enfant, cinq frères et sœurs à élever, — elle les élève ; des dettes à payer, — elle les paye. C'est bien simple. Mais que de misères là-dessous ! Et que de courage !

Elle aussi, n'a fait que son devoir, la pauvre aveugle-née, du Château-d'Oleron (Charente-Inférieure), Léonore Papin, à qui l'Académie accorde un prix Montyon de 1,500 francs. Elle gardait, à la fois, sa mère impotente et son beau-père hémiplégique, allant de l'un à l'autre lit, sans relâche. Sa mère est morte, il ne lui reste plus qu'un malade, mais elle le soigne pour deux. Et avec quels soins adroits ! elle qui est aveugle, et fatigants ! elle qui est valétudinaire. Elle raffine sur ses devoirs, elle y met une sorte de poésie obscure qui est en elle. Elle couvre la che-

minée de fleurs pour réjouir les yeux de son malade, et souvent, le médecin qui auscultait celui-ci a trouvé, en le soulevant, le dessous de l'oreiller jonché de roses!

Tous n'ont fait que leur devoir : Augustine Jouvet, de Craponne (Haute-Loire), à qui l'Académie a donné une médaille Montyon de 500 francs; et Marie Anguille, de Carcassonne (Aude), cette pauvre fille qui, apprenant qu'elle avait obtenu une médaille pareille, demandait avec anxiété si, « récompensée en ce monde, *elle ne perdrait pas la cou-* « *ronne du ciel* »; et Nicolas Altenberger, depuis trente-deux ans précepteur et gardien de la maison de convalescence, de la Roche-Guyon (Seine-et-Oise), et qui, pendant ce temps — on en a fait le calcul — a soigné, surveillé, instruit environ 18,000 enfants; et Joseph Ducros (de Paris); Angélique Roussel, de Saint-James (Manche); Eugène Bouchet, de Corbelin (Isère); la veuve Decremps, de Cénevières (Lot); Louise Bodié, de Versailles (Seine-et-Oise), qui ont obtenu chacun une médaille Montyon de 500 francs. Tous, en réalité, n'ont fait que leur devoir. Seulement, pour ne parler que des deux dernières, au prix de quels sacrifices, de quelles difficultés, de quelles amertumes!

La veuve Decremps s'est, depuis 1875, dévouée à sa belle-mère qui, octogénaire, privée de raison, échappe parfois à sa bru dont la surveillance constante n'évite pas toujours à la malheureuse folle des accidents terribles. Louise Bodié, elle aussi, soutient de son travail et de ses soins une mère octogénaire et, de plus, aveugle et infirme. La pauvre fille, infirme elle-même, est naine, ne peut marcher qu'avec des bâtons et atteindre le lit de sa malade qu'en montant sur une chaise. La fille et la bru ont cela de com-

mun que mère et belle-mère, possédant un caractère également détestable, les traitent avec une égale dureté et ne paraissent même pas se douter, dans leur égoïsme, de ce qu'elles doivent à ce dévouement que rien ne lasse, que rien ne rebute et que l'ingratitude, au contraire, ne fait qu'exalter encore.

Avez-vous remarqué, Messieurs, les avantages d'un mauvais caractère? Celui qui en jouit, — c'est vraiment ici le cas de le dire, — peut tout demander et tout obtenir ; il semble qu'il ait le privilège de faire naître ces soumissions absolues que ni l'argent n'impose ni la bonté n'entraîne. On cède à ses exigences par peur de ses colères, on flatte ses manies, on rampe sous sa volonté pour lui arracher un mot moins dur, un regard satisfait, un rare sourire. Sur 365 jours est-il aimable une heure? Brutalités, emportements, injures, tout est oublié ; on se trouve payé de tout par cette heure de détente, et l'on se dit avec attendrissement : « Qu'il est bon, au fond ! » En revanche, que celui dont le caractère est habituellement doux ne s'avise d'avoir ni exigence ni colère ! Une seconde d'impatience effacerait tout le passé, engagerait même l'avenir, et, de lui, on garderait toujours cette idée, « qu'au fond, il est moins bon qu'il n'en a l'air ». Ah ! pauvres âmes tendres et froissées, décidément votre royaume n'est pas de ce monde !

De ces sacrifices entiers, de cette patience inaltérable, de cette abnégation complète, je vous ai déjà donné bien des exemples, je pourrais vous en citer bien d'autres encore, je le devrais même, puisque enfin leurs auteurs ont le même droit à votre intérêt : Pierre Creyx, d'Arzene-de-Randon (Lozère), à qui l'Académie a décerné un prix

de 400 francs, de la fondation Laussat; Perrine Perronerie, de Thorigné (Ille-et-Vilaine); la femme Mary, de Garges-lès-Gonesse (Seine-et-Oise); Rose Dégrigny, de Saint-Ay (Loiret); la Vve Richard, de Saint-Suliac (Ille-et-Vilaine), et Irma Pelletier, de Villié-Morgon (Rhône); ces six soutiens de famille, à qui l'Académie accorde six prix de la valeur de 300 francs (fondation Marie Lasne), ne valent pas moins que ceux dont nous avons parlé d'abord et plus longuement. Qui sait même si, pour celui qui juge les cœurs, ces derniers ne sont pas les premiers? Mais il en faudrait trop dire, le temps me presse, ne nous attardons pas aux vertus de ces humbles, faisons comme le monde, passons... Après tout, n'est-ce pas? ils n'ont fait que leur devoir!

Messieurs, si j'ai gardé pour le dernier le matelot douanier Julien Durand, de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), ce n'est pas seulement parce qu'il résume en lui toutes les vertus que nous venons de couronner, c'est aussi, c'est surtout par orgueil pour mon sexe, c'est parce qu'il est homme. Tous ceux de nos confrères qui ont eu, comme moi, l'honneur de dépouiller, devant vous, ce dossier du Bien, ont fait remarquer avec une insistance galante, il est vrai, mais un peu intéressée peut-être, à quel point, dans tout ce qui est bon, la femme nous est supérieure. Je crois plus équitable de ne pas être tout à fait de cet avis. Il faut nous défendre, Messieurs! Chaque sexe a les qualités de son tempérament — quand il les a. — Aux femmes, les vertus douces et sédentaires; aux hommes, les vertus actives et plus rudes. Si elles ont leurs admirables sœurs de charité qui, toutes, vous le savez, ne portent pas la cornette, nous avons,

nous, nos missionnaires, nos soldats, nos héros qui, tous, vous le savez aussi, ne portent pas l'uniforme. Ces réserves faites, je n'hésite pas à reconnaître, avec mes prédécesseurs, que, quand la femme est bonne, elle est meilleure que l'homme; je consens même à ne pas dire que, quand elle est mauvaise, elle est pire.

Pour en revenir à Julien Durand, il n'a pas seulement les vertus de son sexe, il les a toutes. Il a été un fils tendre, un frère dévoué, un père incomparable; il a recueilli et soutenu ses parents infirmes, il a élevé dix frères et sœurs et huit enfants dont il a placé les survivants dans des positions bien supérieures à la sienne. Pauvre, il fait l'aumône aux pauvres; si elle n'est pas suffisante, il quête pour eux; et si ce n'est pas encore assez, après être resté en mer pendant la nuit, il fait, pendant le jour, des heures supplémentaires de travail à leur bénéfice. Il a la médaille de Crimée, avec trois agrafes, 24 ans de service comme matelot de la Douane, 4 ans comme marin de l'État. Il a fait 20 sauvetages de toutes sortes, d'hommes et de navires. Il a même arrêté des chevaux emportés. Il a éteint des incendies, il a retiré des gens du feu, il en a retiré de l'eau, un entre autres, un délinquant qui, en se sauvant, était tombé à la mer, et qu'il a, le sauvetage opéré, remis fidèlement aux gendarmes, — ajoutant ce chapitre gai aux belles pages sur la grandeur et la servitude militaires.

L'Académie a donné le prix Gémond, de 1,000 francs, à cet homme brave et à ce brave homme par lequel j'ai fini, et, vous le trouverez comme moi, je l'espère, bien fini.

Et maintenant, Messieurs, que ma tâche est terminée, je souhaite que vous ayez ressenti, à entendre le récit de

tant d'actions bonnes ou belles, un peu de cette émotion que j'ai sentie moi-même à les connaître, un peu de cette fierté qu'on éprouve à penser que ce sont des êtres comme nous qui ont accompli de telles choses, un peu de cette humilité salutaire qui fait qu'en se trouvant moins bon qu'ils ne le sont, on aspire à devenir meilleur qu'on ne l'est.

Mais n'avais-je pas raison quand je vous disais, en commençant, que, de la vertu, chez nous, le nom seul est tombé en désuétude? Il y a, dans l'âme de ce pays, des réserves inconnues, des trésors ignorés, semblables à ces épargnes péniblement amassées, jalousement cachées, qui, aux heures de crise, soutiennent la maison et, quelquefois, la sauvent.

Certes, ils sont nombreux, ces héros du Bien dont vous m'aviez chargé aujourd'hui d'écrire le nom dans vos annales, et pourtant ils ne forment pas la dixième partie de ceux que nous connaissons, la millième de ceux que nous ne connaissons pas. Cette année, comme les autres, ce n'est pas le mérite qui a manqué à la récompense, c'est la récompense qui a manqué au mérite.

Mais s'il nous reste le regret de n'avoir pu comprendre dans notre choix tous ceux qui en étaient dignes, ce regret est atténué par la certitude de réparer bientôt une injustice involontaire. Car ils nous reviendront, ces ajournés, ils nous reviendront sûrement. On peut monter du Mal au Bien, on ne descend pas du Bien au Mal. Celui qui a fait le Bien le fait toujours. La Vertu, elle aussi, a ses récidivistes.

III

RAPPORTS

DES

SECRÉTAIRES PERPÉTUELS

1880 — 1884

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1880.

MESSIEURS,

Il y a aujourd'hui deux ans, l'Académie était conviée à l'inauguration d'une statue que la ville de Mâcon élevait à la gloire de Lamartine ; occasion favorable, qui fut saisie avec d'autant plus d'empressement que, jusqu'alors, par suite de circonstances regrettées, l'éloge d'un de ceux qui méritaient le plus qu'on les louât, n'avait pu être prononcé dans aucune de nos réunions publiques.

Cette fois pourtant, Messieurs, cette fois encore, par

une sorte de fatalité persistante, l'expression de notre hommage ne put se faire entendre dans une cérémonie à laquelle l'Académie avait le droit, le devoir et la volonté de prendre part.

Un de nos meilleurs confrères, un poète digne d'en célébrer un autre, un grand ami de Lamartine, avait accepté, revendiqué même pour lui l'honneur d'être, à cette fête, l'interprète de la Compagnie.

Au dernier moment, et quand il touchait aux portes de Mâcon, retenu par la maladie, vaincu par la souffrance, M. de Laprade ne put aller jusqu'au bout, et, de nouveau, l'Académie, à son chagrin, presque à sa honte, fut privée de saluer, au pied de la statue du poète, une mémoire chère, glorieuse et respectée.

On nous l'a reproché peut-être; nous le regrettions trop nous-mêmes pour que ce reproche fût mérité.

Si l'Académie est en retard avec M. de Lamartine, elle est plus en avance avec une autre mémoire qui, pour lui moins appartenir, ne laissait pas que d'avoir des droits sur elle. A deux reprises déjà, elle a honoré celui que Corneille appela un jour son père et qui, au contraire, dans Corneille, et avec raison, reconnut toujours son maître.

Mise au concours en 1811, la *Mort de Rotrou* inspira de charmants vers à l'aimable auteur du *Poète mourant* et de la *Chute des feuilles;* à ce jeune Millevoye, qui, bientôt après, allait mourir aussi dans sa fleur.

Cinquante ans plus tard, deux voix éloquentes s'élevaient, au nom de l'Académie, devant le monument nou-

veau que, dans sa reconnaissance, la ville de Dreux consacrait à l'illustre auteur de *Venceslas* et de *Saint-Genest*, au magistrat courageux qui mourut chez elle et pour elle.

Rotrou était à Paris quand éclata dans sa ville natale cette épidémie devenue célèbre. Il part, il reprend son poste à la tête de ses concitoyens décimés, et, aux Parisiens, qui le rappellent, aux amis qui s'efforcent de l'arracher au danger, il se contente de répondre : « Qui de vous peut me promettre une plus belle occasion de mourir? » Le lendemain, il était mort!

Pour honorer deux grands poètes qui furent tous deux de grands citoyens, pour achever de s'acquitter envers l'un, pour commencer à payer à l'autre un arriéré d'hommage et d'admiration, l'Académie propose l'*Éloge de Rotrou* comme sujet du prix d'éloquence qui sera décerné en 1882.

Comme sujet du prix de poésie, qui sera décerné en 1881, elle a choisi *Lamartine*.

Ce nom, à lui seul, est tout un programme. Jamais les concurrents n'auront une occasion meilleure de faire, sous une invocation si haute, l'éloge de la poésie et l'apologie du poète.

En attendant, Messieurs, ce n'est ni à un grand poète ni à un grand tragique, mais à l'aimable auteur de deux romans qui ont eu leur gloire et de plusieurs comédies charmantes qui enrichissent encore le répertoire de notre première scène française, c'est à Marivaux enfin que de-

vaient, cette année, s'adresser les éloges des candidats au prix d'éloquence.

Trente manuscrits nous ont été présentés.

Après un long et sérieux examen, l'Académie en a d'abord retenu quatre qui, par des mérites divers, semblaient plus ou moins dignes de fixer son attention : ils portaient les numéros 4, 19, 29 et 30.

Très supérieur aux trois premiers, se séparant d'eux et s'en distinguant par de grandes qualités de composition, d'ordonnance et de forme, rentrant mieux enfin dans les conditions du programme, c'est le discours inscrit sous le numéro 30 qui l'a emporté, c'est lui que l'Académie couronne.

M. de Lescure en est l'auteur.

Au lieu de se borner à faire un éloge de Marivaux, comme il le devait peut-être, l'auteur du numéro 19 a composé une longue étude, une œuvre complète, un gros volume qu'il pourrait publier sous ce titre : *Marivaux, sa vie et son temps*. On y remarquerait avec plaisir une série d'analyses bien faites, et leur développement excessif n'aurait plus alors aucun inconvénient.

Presque tous les autres manuscrits méritaient le même reproche.

Les concurrents étaient bien prévenus cependant, et, pour ma part, depuis quatre ans, je n'avais cessé de leur dire : Ce n'est pas un livre, c'est un discours qu'on vous demande. Pas du tout ! avertissements, injonctions, prières, rien n'a été entendu.

Aujourd'hui, Messieurs, la voix de l'Académie sera plus puissante et plus écoutée que la mienne.

Si l'Académie persiste à renfermer les concurrents dans certaines limites, ce n'est pas, croyez-le bien, par routine, par entêtement et encore bien moins, à coup sûr, par une taquinerie mesquine qui serait indigne d'elle. L'Académie se doit à elle-même de respecter et de faire que l'on respecte un genre qui lui est propre ; dans lequel, depuis deux cents ans, et de nos jours encore, se sont illustrés tant de maîtres en l'art d'écrire.

Nous avons appris d'eux qu'en conservant le caractère oratoire et en dédaignant de s'engager dans les menus détails de la biographie et de la bibliographie, l'éloge académique se distingue surtout par une certaine mesure et une certaine réserve, par le scrupuleux souci de se contenir au lieu de se répandre ; par le goût enfin et par la méthode ; en suivant fidèlement un ordre qui détermine le choix, l'emplacement et la liaison des parties. Ces derniers mots sont de Voltaire.

« Jeune homme, disait à ce propos notre illustre confrère Sainte-Beuve, en feignant de s'adresser, au nom de l'Académie, à un concurrent imaginaire, débitez-nous un discours élégant, agréable, justement mesuré, où tout soit en cadence et qui fasse un tout ; où la pensée et l'expression s'accordent, s'enchaînent ; dont les membres aient du liant, de la souplesse, du nombre ; un discours animé d'un seul et même souffle. »

Avant lui, M. Villemain, qui donnait toujours l'exemple, avait aussi donné le précepte, en présentant comme le modèle du genre « une œuvre d'esprit et de goût qui plaît dans sa juste mesure de savoir littéraire bien choisi et d'élégante brièveté ».

L'élégante brièveté, Messieurs, nous l'avons trouvée dans le discours de M. de Lescure plus qu'ailleurs; nous voudrions la trouver partout.

N'ayant pas le pouvoir de décréter l'élégance, l'Académie, du moins, use de son droit en décrétant aujourd'hui la brièveté.

De même que pour le prix de poésie, une limite de trois cents vers est imposée aux concurrents, une limite, plus difficile à préciser et à définir, demandait à leur être assignée désormais pour le concours du prix d'éloquence.

Lu devant vous, le discours de M. de Lescure ne dépasserait guère une heure; c'est la durée normale de ceux que chaque élu vient prononcer ici pour sa réception et, dans le format officiel des documents de l'Institut, il en est peu qui, à l'impression, doivent remplir trente pages.

L'Académie n'en demande pas plus, et, dorénavant, tout le monde étant bien et dûment averti, elle n'en acceptera pas davantage.

A quel portrait ne suffira pas un pareil cadre; à quel mérite un éloge de cette longueur pourrait-il ne pas suffire?

Tous ces éloges, faits ou à faire, nous amènent naturellement au principal objet de notre réunion; je n'ai pas dit au plus attrayant; il aura son tour. Quand j'aurai rempli ma tâche et proclamé le résultat de nos concours littéraires, vous entendrez, Messieurs, vous aurez le plaisir d'entendre quelques fragments du discours que l'Académie a couronné. Notre jeune Président vous parlera ensuite de la

vertu, en homme à qui rien d'humain n'est étranger, aurait dit Térence; avec son esprit et son cœur.

Trois de nos prix, trois de ceux qui, par leur importance morale et matérielle, se placent d'eux-mêmes au premier rang, le prix Gobert, le prix Thiers et le prix Thérouanne, ont été attribués à des travaux historiques d'un mérite réel et d'une rare distinction.

L'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* n'est pas encore terminée; le quatrième et dernier volume paraîtra bientôt et les premiers, qui comprennent la période de 1643 à 1650, suffisent pour faire apprécier la grande valeur de cet ouvrage, dont j'aime à nommer ici l'éminent et respectable auteur, M. Chéruel. C'est à lui, c'est à son excellent travail que l'Académie décerne le grand prix Gobert, dont le montant s'élève à près de dix mille francs.

En traitant le même sujet, en étudiant la même époque, presque tous les historiens ont négligé les lettres et les carnets de Mazarin qui leur eussent fourni des indications utiles. M. V. Cousin avait connu les carnets et s'en était servi; mais seulement pour la première année de la régence d'Anne d'Autriche et les intrigues de la cabale des Importants; alors que ces documents, conservés à la Bibliothèque nationale, s'étendent jusqu'en 1651. De leur côté, les lettres, qui embrassent tout le ministère du cardinal, avaient été consultées par M. Chantelauze; mais seulement pour une question restreinte, se rattachant au chapeau et aux négociations du cardinal de Retz.

M. Chéruel a fait plus : dans les lettres et dans les carnets il a puisé des deux mains et, sur toute la période de la minorité de Louis XIV, il y a trouvé des renseignements précieux restés dans l'ombre jusqu'à ce jour, inédits, presque inconnus, qu'avec sa grande compétence il a su mettre en lumière et qui, grâce à lui, éclaireront désormais des points obscurs de la grande politique française de Mazarin en Italie, et de sa petite politique italienne dans les coulisses de la cour de France.

Le second prix Gobert, disais-je ici l'an dernier, est attribué à un très bon livre de M. l'abbé Mathieu, professeur au séminaire de Pont-à-Mousson : *l'Ancien Régime dans les provinces de Lorraine et Barrois,* un de ces rares ouvrages qui, sous un titre modeste, ont le grand mérite de tenir plus qu'ils ne promettent.

A ce très bon livre de M. l'abbé Mathieu, qui a le grand mérite de tenir plus qu'il ne promet, l'Académie, cette année encore, ainsi qu'elle peut le faire aux termes de la fondation, décerne le second prix Gobert.

Dans un ouvrage de courte étendue, mais d'importance considérable, M. Charveriat a exposé avec clarté, avec autorité, et sans que rien d'essentiel y manque, les causes, les détails et les résultats de la *guerre de Trente ans.* Au récit des faits joignant le portrait des hommes qui, avec l'épée ou avec la plume, ont lutté dans ce long tournoi, souverains, ministres, négociateurs, généraux, il les fait tous revivre à nos yeux : Gustave-Adolphe et Oxenstiern, le cardinal de Richelieu et le baron de Tilly ; Walstein et

Bernard de Weimar, Guébriant et Condé, Turenne enfin : Turenne au début, à l'aurore de sa glorieuse carrière !

Intéressant comme un drame, dont il a le mouvement et le charme, ce livre atteste dans son auteur une solide érudition.

L'Académie décerne le prix Thiers à M. Charveriat.

Le prix Thérouanne est partagé inégalement entre deux ouvrages qui ont particulièrement attiré l'attention de l'Académie.

Deux mille cinq cents francs sont attribués à M. Ernest Lavisse pour ses *Études sur l'histoire de Prusse;* le surplus (1,500 francs) étant accordé à l'*Histoire de la monarchie de Juillet,* par M. du Bled.

A un point de vue dont l'originalité n'exclut pas l'exactitude, M. Ernest Lavisse explique bien et fait bien comprendre la formation et les accroissements successifs d'une puissance redoutable dont nous ne connaissons que trop la force. Rien, dans son livre, n'est de nature à blesser notre patriotisme ; il l'émeut pourtant ; mais il nous instruit et il nous éclaire. C'est l'œuvre sérieuse, savante et utile d'un bon historien et d'un bon Français.

En couronnant les *Études* de M. Lavisse *sur l'histoire de Prusse,* l'Académie a imité l'impartialité de leur auteur.

Quoiqu'ils soient d'hier, les événements que raconte son *Histoire de la monarchie de Juillet,* M. du Bled n'a pu les voir, et je l'en félicite. Il connaît bien les faits : ses récits sont exacts, vivants, rapides, animés, pleins d'intérêt. Connaît-il aussi bien les hommes, les grands hommes

qui s'illustrèrent alors par leur talent et leur courage, par la hauteur et l'éclat de ces débats parlementaires dont l'équitable histoire honorera le souvenir?

Au-dessous, et presque à côté des excellents livres de M. Lavisse et de M. du Bled, l'Académie avait remarqué un curieux volume intitulé : *Étude historique sur le maréchal Fabert,* dont M. Bourelly est l'auteur.

Un seul volume, en effet, a paru jusqu'à ce jour et le mérite de l'ensemble ne peut encore être apprécié complètement; mais déjà, dans le récit touchant de la vie de son héros, l'auteur nous apprend ce qu'il fallait alors de valeur, de travail, de persévérance, de génie, à un homme sorti des rangs inférieurs de la société, pour parvenir aux honneurs suprêmes de la carrière militaire. Né en Lorraine dans les derniers jours du XVIe siècle, Fabert est le premier roturier qui soit devenu maréchal de France. La France garde sa gloire; sa statue est restée à Metz.

L'Académie accorde une mention honorable à M. Bourelly pour cette intéressante étude, qui mérite d'être achevée.

Le luxe est-il un bien ou un mal? s'est-on demandé de tout temps; est-ce une action salutaire ou une action malfaisante qu'il exerce sur les sociétés et sur les individus? Est-il un vrai besoin de l'âme humaine? a-t-il contribué à l'élever ou à la corrompre?

Si les premiers prédicateurs chrétiens l'avaient combattu, si, après eux, de sages moralistes avaient voulu le proscrire, des voix éloquentes et libérales s'élevèrent sou-

vent pour sa défense ; Voltaire, il est vrai, fut quelque peu conspué lorsque, dans son célèbre conte, *le Mondain* prit fait et cause pour le luxe, pour le superflu, chose si nécessaire!

La question semblant insoluble, notre confrère M. Baudrillart, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, s'est d'autant plus attaché à la résoudre. Pour la première fois, en 1866, avec l'autorité d'un érudit et d'un philosophe, d'un économiste et d'un historien, il abordait le sujet dans sa chaire du Collège de France; il achève aujourd'hui de le traiter en publiant le quatrième et dernier des volumes qu'il a consacrés à cette savante et curieuse étude.

Loin de le condamner d'avance et de parti pris, comme les rigoristes; loin de ne voir dans le luxe qu'une superfluité malsaine, M. Baudrillart, estimant en principe que tout dépend de l'usage qu'on fait des choses, repousse d'abord comme dangereux ce luxe abusif qui, avec la corruption du goût, amène celle des mœurs; mais, en revanche, quand le luxe est un des éléments du bien-être qu'il importe de généraliser, il n'hésite plus; il en reconnaît, il en proclame l'utilité. « Moralement, dit-il, on ne doit accepter que le genre de luxe qui tend à élever le niveau de la masse, au lieu d'abaisser les âmes et les caractères; on ne doit économiquement accepter que le luxe relatif et permis qui suscite réellement le travail et tend à créer plus de capital qu'il n'en produit. »

Le mauvais luxe est le mauvais usage du superflu, a dit un moraliste contemporain; M. Baudrillart le répète à son tour, et le consacre. C'est la saine conclusion du beau et

bon livre qu'il a mis courageusement quatorze années de sa vie à écrire et dont la lecture instructive est pleine d'intérêt et de charme.

L'Académie décerne, sans partage, la totalité du prix Bordin à M. Baudrillart, c'est-à-dire à l'*Histoire du luxe public et privé, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.*

Le prix Marcelin Guérin était disputé cette fois par des concurrents si sérieux, par des œuvres d'un si vrai mérite, qu'il a fallu le partager entre les trois plus dignes, sans que, pour chacun des lauréats, l'honneur en fût diminué.

Deux prix, de deux mille francs chacun, sont attribués à la *Mythologie de la Grèce antique,* par M. Decharmes, et au travail de M. Paul Stapfer sur *Shakespeare et l'antiquité;* le troisième prix étant décerné à M. Ernest Bertin pour un piquant volume intitulé : *les Mariages dans l'ancienne société française.*

Tandis que, depuis Benjamin Constant qui en donna l'exemple, mais qui plus tard se reprocha de l'avoir fait, tant d'écrivains, en France et à l'étranger, ont aujourd'hui des systèmes fixes et préconçus, les uns sur l'histoire, les autres sur l'origine des religions et sur les religions elles-mêmes ; le livre, l'excellent livre de M. Decharmes, *la Mythologie de la Grèce antique,* se distingue précisément par l'absence de parti pris et de prévention systématique. Équitable avant tout, cet ouvrage, qui nous manquait en France, est, à la fois, sérieux et charmant. A la solidité de ses jugements il joint le rare mérite d'une forme pure, correcte et très élégamment littéraire.

Le savant ouvrage de M. Stapfer, dans sa première partie surtout qu'il consacre à l'analyse des pièces que l'antiquité grecque et l'antiquité latine ont inspirées au grand poète tragique de l'Angleterre, contient des vues d'art supérieures, de sages critiques, de fines analyses et des jugements définitifs. L'état actuel de la polémique sur Shakespeare y est exposé en détail, avec une lucidité remarquable ; mais le dernier mot n'est pas dit pour cela ; engagée depuis longtemps, la lutte des opinions contradictoires durera longtemps encore et la critique se perdra toujours à rechercher inutilement si Shakespeare avait ou non la tradition d'Aristote ; si, l'ayant connue, il s'en écartait à dessein ; s'il savait l'histoire, et pourquoi, la sachant, tant d'anachronismes, tant d'inexactitudes de temps et de lieu, tant de manquements à la vérité locale faisaient douter qu'il l'eût apprise. Shakespeare avait l'instruction moyenne de son temps, a dit un de nos confrères, mais, ce qu'il avait appris, il l'animait du souffle de son génie. Tout est là : c'est à l'étude de ce génie que M. Stapfer s'est attaché, et nous lui devons un livre d'un intérêt puissant, d'une grande érudition et d'un charme plus grand encore.

Un livre sur les *Mariages dans l'ancienne société française* devait naturellement contenir des détails assez piquants pour qu'on pût le trouver trop satirique, l'accuser même de manquer de bienveillance et d'impartialité. L'auteur s'en défend, et j'aime aussi à l'en défendre. Ce n'est pas dans les mémoires secrets, dans les chroniques scandaleuses, encore moins dans les commérages d'une

société corrompue, qui ne s'en privait pas du reste, que M. Ernest Bertin a puisé ses informations. En recherchant les motifs qui décidèrent longtemps des mariages dans les familles nobles, il a étudié sous cet aspect nouveau la constitution et l'esprit de l'ancienne société française, et, par la force des choses, il a été amené à décrire les manèges, les intrigues, les incidents et les péripéties de la comédie matrimoniale, ainsi que la physionomie et les sentiments des personnages qui y jouaient leur rôle. S'il arrive alors parfois que la comédie dégénère et qu'elle aille jusqu'à la satire, la faute en est aux mœurs, et non à leur historien.

C'est à Saint-Simon surtout et à Mme de Sévigné que M. Bertin a demandé des confidences, en ayant soin toujours de les soumettre au contrôle de l'honnête Dangeau, dont l'esprit exact et l'humeur débonnaire corrigeaient d'avance ce qu'il pouvait y avoir d'excessif dans la verve endiablée du fier duc et dans la malicieuse finesse de l'inimitable marquise.

Jusqu'ici, Messieurs, l'Académie n'avait qu'un prix de traduction, le prix Langlois, à décerner tous les ans. Tous les trois ans, et à partir d'aujourd'hui, elle y ajoutera désormais un prix de trois mille francs dont Mme Jules Janin a doté les lettres, en souvenir de l'aimable et spirituel écrivain dont elle portait si dignement le nom et dont elle a voulu perpétuer la mémoire en l'honorant par un bienfait.

Destiné à la *meilleure traduction d'un auteur latin*, ce prix a été convoité par de nombreux candidats. Jules

Janin, vous le savez, était l'intime ami d'Horace qu'il avait même traduit à sa manière, avec beaucoup de grâce et d'esprit. Provoquées par son appel posthume, les traductions d'Horace ont abondé dans ce concours ; l'Académie en a distingué plusieurs, deux notamment, d'une correction élégante et agréable, que je commence par mentionner ici en son nom : l'œuvre entière d'Horace traduite en vers par M. Charles Chautard, et les satires, également traduites en vers par M. Gustave Asse, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen.

Ayant commencé, lui aussi, par traduire Horace, traducteur aujourd'hui des satires de Perse et de Juvénal, M. Cass-Robine reçoit de l'Académie un prix de deux mille francs sur la fondation Janin, dont le surplus est attribué à la traduction en vers des poésies de Catulle par un jeune écrivain renommé à Marseille et que Paris commence à connaître : M. Eugène Rostand.

On a beaucoup loué et blâmé un peu M. Rostand d'avoir pris la peine de traduire Catulle, vers pour vers : c'est un grand effort dont, en principe, l'utilité peut être contestable, mais qui souvent a permis à M. E. Rostand d'atteindre avec bonheur à cette précision poétique qui est l'idéal de la traduction.

Dans l'accomplissement de son œuvre, M. Rostand a été très utilement secondé par le concours et les conseils d'un savant modeste, M. E. Benoist, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris où il a eu l'honneur de remplacer celui qui fut son maître et le nôtre, M. Patin. Après avoir mis au service de son collaborateur un texte nouveau du poète latin, revu d'après les travaux récents

de la philologie, M. Benoist y a joint un commentaire critique et explicatif d'une érudition profonde, d'une grande utilité et d'un rare mérite.

Estimant de son côté que l'intérêt du traducteur est parfois en désaccord avec celui de l'original et que ce qui sert à l'un peut trop souvent nuire à l'autre, M. Cass-Robine, en traduisant tour à tour Horace, Perse et Juvénal, s'est étudié à calquer pour ainsi dire le texte latin, à le suivre pas à pas, mot par mot, en respectant même ses inversions et en les reproduisant avec une rigoureuse exactitude. Ainsi faisaient Montaigne et Rabelais, deux grands modèles. Je dois ajouter que le système contraire a été pratiqué, de nos jours, avec bonheur aussi et avec éclat, par des maîtres qui ont fait école, par M. Villemain surtout et M. Cousin, comme par MM. Burnouf et de Rémusat.

Selon M. Cass-Robine, le rôle d'un traducteur n'est pas de montrer ce qu'un poète comme Juvénal aurait dit en français, mais de constater ce qu'il a dit en latin. Voilà donc ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait. « Sa phrase, écrivait un savant critique (1), est si parfaitement ajustée sur le vers latin que, derrière chaque mot, on sent reparaître le mot du texte. Au tour serré de la période, on reconnaît le tour de l'original qu'elle dessine en le modelant, et un homme qui aurait su son Horace par cœur pourrait, avec la seule traduction de M. Cass-Robine, le retrouver au fond de sa mémoire. »

Ayant ainsi fait une large part aux poètes latins et à leurs

(1) M. Édouard Thierry.

traducteurs, l'Académie s'est trouvée plus libre pour le concours Langlois. Elle en partage le prix entre deux ouvrages qui eussent mérité l'un et l'autre qu'on le leur donnât tout entier.

Le premier est une traduction de la *Géographie* de Strabon par le savant bibliothécaire de l'Institut, M. Amédée Tardieu; œuvre considérable, en trois volumes compacts, qui a demandé à son auteur plus de quinze années de travail. Depuis un demi-siècle, la critique s'est beaucoup occupée de Strabon; elle en a éclairci le sens et renouvelé le texte. M. Tardieu s'est tenu au courant de tous ces travaux, il les a étudiés avec conscience et il nous en fait profiter. Sa traduction n'a pas seulement le mérite d'être exacte, elle est précise, nette, élégante. On la consultera avec fruit, on la lira avec plaisir.

L'autre ouvrage est la *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne,* de Bernal Diaz, traduite par un jeune poète espagnol, qui est un poète français, M. José-Maria de Hérédia.

Dans les dernières années de sa vie, un vieux soldat de Fernand Cortès s'avisa d'écrire, pour son usage et pour son plaisir, le récit de la conquête du Mexique à laquelle il avait pris part. Il le fit sans aucune prétention littéraire, disant tout bonnement les choses comme il les avait vues, et rapportant toutes ses impressions comme il les avait éprouvées. Beaucoup ressemblaient alors à Bernal Diaz; ce n'est donc pas seulement un homme, c'est un temps, c'est une époque que son histoire nous fait connaître. Pour mieux rendre une langue qui a quelque peu vieilli, M. de Hérédia

a eu la bonne pensée de vieillir aussi son style, à la façon dont on écrivait en France dans le XVIe siècle. Cette imitation, qui ne constitue pas un pastiche, est discrètement faite, avec beaucoup d'à-propos, d'habileté et de charme. Le vieux soldat de Cortès revit là tout entier; c'est l'original lui-même que nous croyons voir et que nous aimons à entendre.

Consacré par l'Académie à récompenser des travaux d'érudition et de philologie française, le prix de quatre mille francs dû à la générosité de M. Archon-Despérouses est partagé entre deux ouvrages d'un rare et incontestable mérite.

C'est d'abord une édition nouvelle des *Remarques de Vaugelas sur la langue française,* publiée par M. Chassang, inspecteur général de l'Université et déjà lauréat de l'Académie. Non seulement les remarques de Vaugelas nous font bien connaître l'état de notre langue au commencement du XVIIe siècle, mais elles ont été le point de départ d'un grand travail grammatical dont la langue française a particulièrement profité. M. Chassang a revu le texte sur l'édition que Vaugelas publiait trois ans avant de mourir; il y a joint les remarques de Thomas Corneille, celles de Patru et les observations de l'Académie française. Il a été assez heureux pour découvrir dans un manuscrit de l'Arsenal quelques remarques inédites qu'il a recueillies; il a éclairci les obscurités de l'auteur par quelques notes discrètes et savantes; il a trouvé enfin dans les papiers de Conrart, où l'on trouve tant de choses, une clé manuscrite faite sous ses yeux et

qui, en nous apprenant le nom des personnages dont Vaugelas veut parler, donne plus de piquant à ses citations. Fort intéressante en elle-même, la publication de M. Chassang l'est surtout pour l'Académie, à qui elle restitue dans sa pureté un monument domestique : « C'est, dit M. Chassang, une véritable enquête sur la langue française qui a rempli tout le XVIIe siècle et qui, commencée dans la petite chambre de Malherbe et dans le salon bleu de l'hôtel Rambouillet, a été close par les décisions collectives de l'Académie. »

L'autre ouvrage, également récompensé, est le *Livre des Métiers,* qu'Étienne Boileau composa au XIIIe siècle, par ordre de saint Louis. Il fait partie des publications que la ville de Paris a entreprises pour éclairer son histoire. Le texte a été revu, avec beaucoup de soin, sur les meilleurs manuscrits, par MM. René de Lespinasse et François Bonnardot, anciens élèves de l'École des Chartes, qui s'en sont partagé le travail : M. de Lespinasse, dans une longue et savante introduction, a fait un curieux tableau des corporations qui remplissaient Paris au XIIIe siècle ; M. Bonnardot a joint au texte un excellent glossaire qui non seulement nous fait mieux connaître les termes spéciaux dont se servaient les diverses industries, mais qui souvent ajoute encore à la connaissance de la langue générale. Chacun a fait sa part avec un égal mérite.

Sans que j'ose dire encore qu'il touche à son terme, mon rapport avance assez, Messieurs, pour que je n'aie plus à solliciter de vous que quelques moments de patience et

d'indulgente attention. Je finirai bientôt, en proclamant le résultat du concours Montyon et les récompenses décernées aux ouvrages utiles aux mœurs.

Voici d'abord trois prix d'un ordre particulier, qui, à des degrés différents, ont pour objet de soulager ceux qui souffrent, d'encourager ceux qui travaillent, et d'honorer les parvenus que leurs succès et leur mérite ont signalés à la faveur du public comme aux suffrages de l'Académie.

En 1874, le prix d'éloquence était décerné, pour un remarquable *Éloge de Bourdaloue,* à M. Anatole Feugère qui depuis, professeur suppléant au Collège de France, se distingua, à son tour, dans la chaire de notre excellent et regretté confrère M. de Loménie. Le titulaire et le suppléant furent enlevés bientôt à peu de distance l'un de l'autre et, le jour même où la mort frappait le plus jeune, en plein bonheur et en plein talent, Mme Feugère mettait au monde un fils à qui son père n'a pu léguer qu'un nom cher aux lettres et un souvenir honoré de tous.

Le prix Lambert, dont l'importance morale augmente la valeur, est attribué par l'Académie à la veuve si intéressante de M. Anatole Feugère.

Le prix d'encouragement fondé par M. le comte Maillé de Latour-Landry est alloué à un écrivain que, depuis plusieurs années, une maladie cruelle retient sur son lit de douleur, à M. Henry de La Madelène, auteur de plusieurs romans dont l'un : *la Fin du marquisat d'Aurel,* avait été, en 1879, distingué par l'Académie.

Le prix Vitet enfin, un gros prix qui, cette année, ne s'élève pas à moins de 6,400 fr., et qui compte encore plus qu'il ne pèse, son illustre fondateur ayant demandé qu'il fût employé dans l'intérêt des lettres, est décerné par l'Académie à deux lettrés, bien connus d'elle, qui se sont distingués à la fois, l'un et l'autre, comme poètes, comme auteurs dramatiques et comme romanciers : MM. André Theuriet et Albert Delpit.

Un honnête petit volume s'était fourvoyé en venant de loin, des bords du lac Léman, frapper à la porte de ce concours. Il est intitulé : *Feuilles éparses;* les plus nobles sentiments y abondent et il porte pour signature un nom dont l'honneur est héréditaire. Fille du comte de Sellon qui voua sa vie à préconiser et à préparer une grande réforme du système pénal, Mlle Valentine de Sellon a filialement suivi l'exemple paternel ; j'aime à rendre hommage à la persistance courageuse avec laquelle, en Italie et en France, elle a, par de nombreux écrits, réclamé l'abolition de la peine de mort.

Comme d'habitude, cent ouvrages, plus ou moins utiles aux mœurs, étaient présentés, cette année, au concours Montyon.

L'Académie en couronne dix. Elle en avait d'abord distingué vingt autres dont je voudrais au moins citer les titres. Parmi les romans : *la Bourgeoise d'Anvers,* par M. Constant Guéroult ; *les Rivalités,* par M. Armand Lapointe ; *le Fils du garde-chasse,* par M. Louis Collas ; *Seule dans Paris,* par Mme Bourdon ; *Martine,* par Mme Vattier;

les Borotins, par Mme Eugénie Niboyet. Puis : *les Aventures de Jean-Paul Riquet,* par Mlle Marie Marechal, et *les Aventures de Martin Tromp,* par M. ou Mme Raoul de Navery.

Mes pensées, par Mme Calmon, forment un charmant recueil, dont la lecture, qui fait songer, est à la fois douce, saine et agréable.

Le *Voyage,* de M. Lucien Bonnemère, *à travers les Gaules,* est un livre instructif, fort intéressant. L'*Inconsolée,* par M. Barbé, est une histoire d'hier, triste et touchante, qui fera couler bien des larmes.

Voici enfin quatre volumes qu'on eût voulu pouvoir couronner : *les Amis de Dieu au XIVe siècle,* par M. A. Jundt; *Eustache Deschamps,* par M. Sarradin : *Patrons et Ouvriers de Paris,* par M. A. Fougerousse; *Lettres aux mères de famille sur l'éducation,* par feu M. L. Liebrich, dont ses amis ont honoré la mémoire en publiant, après sa mort, cet intéressant recueil, plein de bons et utiles conseils.

Tout à l'heure, en finissant, je vous parlerai, avec quelque détail, du poète inconnu que l'Académie a couronné. En attendant, Messieurs, deux tout petits recueils de vers méritent ici une mention particulière : *les Premiers Chants,* par Mlle Céline Renard et surtout les *Poésies posthumes* de M. Henri-Charles Read.

Mort à dix-neuf ans, le jeune homme qui a écrit ces vers promettait d'être un vrai poète ; il l'était déjà ; il en avait le cœur et l'instinct ; il en avait l'art et la science. En réunissant les premières poésies de cet aimable enfant, notre ami François Coppée les a présentées au public avec autant de goût que d'émotion et de grâce, dans quelques vers

exquis dont voici du moins la première stophe qui vous fera désirer les autres :

Celui qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans!
— Tel l'amandier précoce, au début du printemps,
Meurt, pour une neige qui tombe.
Il ne reste de lui que ce bouquet glané,
Et d'une main pieuse, ainsi qu'un frère aîné,
Je viens le poser sur sa tombe.

Les pièces de théâtre ne sont guère du domaine de nos concours. C'est au public réuni qu'il appartient surtout de les juger. Cette année pourtant, on en a présenté deux au concours des ouvrages utiles aux mœurs : *Madame Daroles, ou le Secret de l'amiral*, drame en quatre actes, par M. de Valbezen ; *le Châtiment,* drame en cinq actes, par M. G. Rivet.

Joué plus de cent fois de suite sur une scène modeste, mais qui, étant utile, aurait le droit d'être fière, sur le théâtre de Cluny, *le Châtiment* a déjà reçu sa récompense.

Le drame de M. de Valbezen, au contraire, n'a été représenté qu'une fois ; mais il a eu l'honneur de contribuer grandement à une belle et bonne action ; son aimable et spirituel auteur, que l'Académie connaît bien, l'ayant fait monter lui-même, à ses frais, pour être joué, le 3 avril 1875, sur l'ex-théâtre Ventadour, au profit de la Société des Alsaciens-Lorrains.

Le succès en fut très grand et très fructueux; plus fructueux et plus grand pour les bénéficiaires que pour le généreux auteur qui n'a oublié que lui, en pensant aux autres.

Dans le concours Montyon de cette année, une part considérable a été faite à la science. Nous ne le regrettons pas.

Le *Jardin de Mlle Jeanne,* par M. Desbeaux, est un charmant petit livre; j'en rapproche à dessein un agréable ouvrage de M. Félix Hément, intitulé : *de l'Instinct et de l'Intelligence.* Par leur sujet, et par le but qu'ils se sont proposé, les deux auteurs s'étaient eux-mêmes rapprochés d'avance.

Intéressants et instructifs, ces deux livres sont bons à mettre entre les mains de la jeunesse. Tous deux contiennent des renseignements curieux et d'utiles notions sur l'histoire naturelle ; tous deux sont au courant de la science moderne et se recommandent par une grande exactitude dans les détails. Si le *Jardin de Mlle Jeanne* a particulièrement le charme d'une fable touchante, qui donne un attrait de plus à ses leçons, le livre de M. F. Hément a le mérite de mettre très fidèlement en lumière les différences qui séparent l'intelligence de l'instinct; repoussant avec courage, comme impossible et injurieux, tout rapprochement entre l'instinct immuable de la bête et l'intelligence de l'homme, éternellement perfectible.

A côté de ces deux volumes, l'Académie en a placé un troisième qui, avec plus de profondeur et d'autorité, traite à peu près les mêmes questions : *les Métamorphoses des insectes,* par M. Maurice Girard. C'est l'œuvre d'un philosophe et d'un observateur, nous disait un de nos plus savants... le plus savant de nos confrères. Quand les économistes n'ont que trop besoin d'étudier les moyens de combattre les insectes nuisibles, cette science spéciale a

d'autant plus besoin d'être vulgarisée, et l'utilité du livre de M. Maurice Girard se fait d'autant plus sentir.

De pareils ouvrages ont en outre le mérite de développer l'esprit d'observation. Entre voir et observer, la différence est considérable. Que de choses nous croyons bien connaître, quand nous les avons à peine entrevues! que de détails nous échappent tous les jours sur ce qui nous touche le plus, sans que nous en soupçonnions même l'existence! Une fois acquise, l'habitude d'observer persiste toujours et s'applique à tout, nous dit M. Maurice Girard, et cette habitude, il nous la donne, en nous en donnant le conseil et le goût.

Tandis que M. Desbeaux, M. Félix Hément et M. Maurice Girard se penchent avec nous vers la terre, pour nous montrer les moindres êtres de la création subissant, comme l'homme, les lois de la vie, ayant en petit les mêmes besoins, les mêmes passions, les mêmes misères, M. Camille Flammarion, opposant aux petitesses d'en bas les grandeurs d'en haut, nous emporte dans le ciel qu'il connaît et qu'il nous apprend à connaître.

Dans son livre sur l'*Astronomie populaire,* en rendant la science accessible à toutes les intelligences, M. Flammarion a voulu exposer, en un seul volume, l'ensemble des révélations de l'astronomie moderne; donner une idée exacte de l'organisation de l'univers, des forces qui en soutiennent la marche immuable et des lois qui en régissent la constitution; faire apparaître enfin à tous les yeux la grandeur et la beauté de la création; la puissance aussi du créateur, qui en est inséparable.

La valeur scientifique de cet ouvrage avait comme

garants auprès de nous plusieurs de nos confrères de l'Académie des Sciences. Ce n'est pas pour eux cependant que travaille aujourd'hui M. Flammarion, c'est aux ignorants qu'il s'adresse ; je lui en sais gré, pour ma part ; il les instruit et les intéresse ; j'ose presque dire qu'il les amuse ; écrit dans une langue claire et qui ne manque pas d'élégance, son livre a, par cela même, un titre de plus à nos yeux.

Sous ce titre : *la Suisse, Études et voyages à travers les vingt-deux cantons,* M. Jules Gourdault a publié, dans un majestueux format, un livre d'art qui, par son étendue et sa magnificence, dépasse tout ce qui, jusqu'à ce jour, s'était fait de mieux sur le même sujet.

Non content de nous guider jusqu'aux plus hauts sommets du monde alpestre, mêlant le drame humain aux tableaux magiques de cette nature sans pareille, il nous invite tour à tour, pour nous reposer sur la route, à visiter chaque canton, à étudier ses annales privées et ses archives familières et, sans nous perdre trop longtemps dans le dédale des vieilles chroniques, il nous apprend à la suite de quels événements les divers groupes helvétiques sont parvenus à former ce puissant faisceau qui, par leur union, fait leur force.

C'est à un autre voyage, sous d'autres cieux ayant aussi leur poésie et leur charme, que nous convie M. Charles Edmond, dans un livre plein d'intérêt qui est plus qu'un roman, un tableau de mœurs, presque une histoire, et qu'il a publié sous ce titre : *Zéphyrin Cazavan en Égypte.*

M. Charles Edmond n'a pas seulement visité l'Égypte, il l'a longtemps habitée; il en connaît les hommes et les choses; il a pénétré dans le secret des maisons et dans le secret des âmes; laissant à des savants, qui en abusent, le soin de nous montrer une fois de plus les pyramides, il nous ouvre des portes fermées à d'autres et nous entrons avec lui chez tous ceux qu'il a vus et qu'il nous fait voir. « Il sait montrer et il sait conter, a dit de lui un des maîtres de la critique (1), il a le ton de familiarité spirituelle qui lie le lecteur avec l'écrivain; on sort instruit et amusé de son livre; l'esprit plein de vues justes et de notions neuves; l'imagination colorée par ces tableaux brillants et bizarres qu'il fait passer sous les yeux. »

En voulant y ajouter, je diminuerais cet éloge.

Deux hommes d'esprit, MM. Edmond Texier et Lesenne se sont associés pour publier sous ce titre : *les Mémoires de Cendrillon,* un livre aimable et singulier, écrit avec deux plumes choisies, mais inégales, dont l'une parfois s'éloigne de l'autre pour s'égarer dans le vague azur de la poésie.

Le drame qui se développe dans ce petit volume est peu compliqué; mais, dès le début, il vous saisit le cœur et ne le lâche pas; c'est un récit charmant, plein d'heureux détails, d'honnêtes sentiments et d'observations délicates.

Les pasteurs du désert du XVIIIe siècle ont été depuis

(1) M. Paul de Saint-Victor.

longtemps l'objet de travaux considérables; ceux du XVIIe siècle, au contraire, semblaient presque entièrement oubliés; c'était une lacune dans l'histoire du protestantisme français; elle est comblée maintenant par l'ouvrage que M. O. Douen a publié sous ce titre : *les Premiers Pasteurs du Désert* (1685 à 1700).

S'il met en lumière les luttes douloureuses qui ont affligé la fin du XVIIe siècle après la révocation de l'Édit de Nantes, on aurait tort de croire que ce livre veut attaquer la foi catholique; loin d'exciter aux passions religieuses, il éteint le feu plus qu'il ne l'allume; ayant l'impartialité d'une étude calme et grave qui ne recherche ni l'à-propos ni les allusions. L'histoire ne l'avait pas attendu pour condamner des rigueurs inhumaines et intiles dont le souvenir pèse encore sur la mémoire du grand roi.

A chacun de ces huit ouvrages, l'Académie décerne un prix de quinze cents francs.

Deux prix plus considérables, de deux mille cinq cents francs chacun, les deux derniers que j'aie à proclamer devant vous, sont décernés, l'un à un charmant volume de poésies, l'autre à une savante étude de mœurs, de philosophie sociale et d'économie politique.

En écrivant un livre sur *le Mariage et les Mœurs en France,* M. Louis Legrand. député du Nord, docteur en droit et docteur ès lettres, s'est proposé un noble but, et, en le couronnant la première, l'Académie des sciences morales et politiques a reconnu ses intentions, approuvé ses vues et récompensé son mérite.

L'Académie française a hésité d'abord à en faire autant ; le mérite, les vues et les intentions du livre de M. Louis Legrand ne lui avaient pas échappé ; mais, quand il s'agit d'un prix Montyon, presque d'un prix de vertu, l'hésitation s'explique et tout scrupule est légitime.

Par la nature même de son sujet, M. Louis Legrand ne pouvait manquer d'aborder des questions d'une extrême délicatesse ; il l'a fait bravement, en homme sérieux qui ne plaisante pas avec les choses, et ne marchande pas avec les mots.

Une voix éloquente avait loué dans ce livre l'élévation des idées, la solidité du fond et la correction élégante du style ; trouvant, à son tour, qu'il réunissait les conditions supérieures d'un ouvrage utile aux mœurs, l'Académie le couronne, en lui donnant une place à part, une place d'honneur.

« Le nom de Louis Fréchette, poète canadien, est-il parvenu jusqu'à vous? » m'écrivait, le 14 avril 1879, un poète français que l'Académie avait couronné à son dernier concours, M. Prosper Blanchemain. M. Blanchemain vient de mourir. Je donne un regret à sa mémoire, en le remerciant d'avoir présenté à l'Académie M. Louis Fréchette, dont, je l'avoue à ma honte, jamais alors le nom n'était parvenu jusqu'à moi.

Peu d'entre vous, Messieurs, connaissent les œuvres de ce poète, de ce Canadien, de ce sauvage, comme il l'écrivait lui-même récemment. Jeune encore, M. Louis Fréchette, tour à tour avocat et journaliste, eut en der-

nier lieu, pendant cinq ans, l'honneur de représenter le comté et la ville de Lévis au parlement fédéral. Il n'appartient plus aujourd'hui qu'à la littérature, et, pendant que ses vers nous apprenaient à le connaître, un grand drame de sa composition obtenait, il y a aujourd'hui deux mois, un succès retentissant sur le théâtre français de Montréal. C'est en français, Messieurs, qu'on écrit, qu'on parle et qu'on pense dans ce pays jadis français, que nous aimons et qui nous aime.

Un jour, à Montréal, vers la fin du mois de décembre 1870, à l'inauguration d'un cercle d'ouvriers, un des orateurs indigènes s'écriait au milieu des acclamations de la foule émue :

..... Et si quelqu'un veut savoir maintenant jusqu'à quel point nous sommes Français, je lui dirai : Allez dans les villes, dans les campagnes; adressez-vous au plus humble d'entre nous et racontez-lui les péripéties de cette lutte gigantesque qui fixe l'attention du monde; annoncez-lui que la France a été vaincue! Puis, mettez la main sur sa poitrine et dites-moi ce qui peut faire battre son cœur aussi fort, si ce n'est l'amour de la patrie!

Voilà pourquoi, Messieurs, quand il est de règle que les Français seuls puissent concourir pour les prix Montyon, le jour où, de si loin, M. Fréchette vint timidement frapper à la porte de notre concours, l'Académie s'empressa de l'ouvrir à ce Français du nouveau monde.

La fraternité suffisait pour que les *Poésies canadiennes* fussent admises à concourir, mais non pour qu'elles fussent couronnées; elles l'ont été, Messieurs; elles le sont

en première ligne, ayant mérité de l'être, et sans que la faveur soit pour rien dans cette juste récompense. M. Fréchette n'aura pris ici la place ni les lauriers de personne.

Chez nous, dit-il, dans un de ses plus charmants sonnets,

> Chez nous, un sentiment qui ne saurait périr,
> C'est l'amour du vieux sol qu'à bénir on s'obstine,
> Du vieux sol poétique où chanta Lamartine,
> Sol maternel, pour qui nous voudrions mourir.

Ainsi, répondant d'avance à l'appel de l'Académie, M. Louis Fréchette sera le premier poète qui ait fait retentir ici le nom de Lamartine, en l'associant à ce cher nom de la France que gardent, dans leur cœur fidèle, tous les enfants qu'elle a perdus.

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1881

MESSIEURS,

Le 25 août 1772, d'Alembert, appelé de la veille aux fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française, commençait ainsi son premier rapport sur le concours de poésie :

« Les prix que l'Académie propose tous les ans sont un des objets qui l'intéressent le plus. Ils excitent l'émulation des jeunes littérateurs et leur font sentir les premiers aiguillons de la gloire, de cet appât si nécessaire au génie et, trop souvent, son unique récompense.

« L'Académie éprouve donc le regret le plus sensible

lorsqu'elle se voit privée de la satisfaction de distribuer ces couronnes si précieuses pour elle. Amie de tous les gens de lettres, qui ont tant d'intérêt d'être unis, elle voudrait n'en contrister aucun, quoiqu'elle ne puisse éviter, malheureusement pour elle, d'en mortifier tous les ans un grand nombre, soit qu'elle donne, soit qu'elle remette le prix. Mais ce n'est pas seulement aux gens de lettres, ses concitoyens, qu'elle doit compte de ses jugements; elle en doit répondre à ce public qui a les yeux sur elle et qui l'avertit, de temps en temps, d'être aussi difficile que lui.

« C'est d'après ces motifs que l'Académie s'est crue obligée de suspendre le prix de poésie qu'elle devait distribuer cette année et de le remettre à l'année prochaine. »

Mentionnant alors avec estime une pièce de vers qui, sans mériter qu'on la couronnât, avait « paru supérieure à toutes les autres, l'Académie, dont je ne suis que l'interprète, disait encore d'Alembert, aurait désiré que l'auteur eût mis dans son ouvrage plus de mouvement et de coloris, et se fût élevé davantage à la dignité et à l'intérêt de son sujet. »

Ces paroles, Messieurs, prononcées devant nos pères il y a plus d'un siècle, je pourrais aujourd'hui les répéter devant vous, sans avoir à y changer un seul mot.

Si, parmi les 178 pièces de vers présentées cette année au concours de poésie, l'Académie a pu en distinguer deux ou trois quelque peu supérieures aux autres, aucune, à son grand chagrin, ne lui a paru *s'élever à la dignité et à l'intérêt du sujet* proposé par elle.

Ce sujet, Messieurs, dont un seul mot, un seul nom, signalait assez la grandeur, ce sujet c'était :

Lamartine.

L'éloge du chantre d'*Elvire* et de *Jocelin*, du poète des *Méditations* et des *Harmonies* allait donc enfin retentir ici, sous ces voûtes étonnées de ne pas l'avoir encore entendu! C'était une dette de l'Académie que l'Académie demandait q'uon payât pour elle.

Ce qui est différé ne sera pas perdu. Dans deux ans, en 1883, le même sujet, remis au concours, aura été traité de nouveau et, en permettant, cette fois, qu'un prix soit justement décerné, le succès répondra, j'espère, à notre persévérant appel.

Ce n'est pas tout ce que Lamartine a pu faire ; c'est ce qu'il a fait de supérieur qu'il fallait mettre en lumière ; ce n'est pas l'homme qu'il fallait peindre, de près et en miniature ; c'est le poète qu'il fallait chanter de loin, de haut surtout, en parlant de lui comme en parlera la postérité.

« Les opinions ont pu demeurer diverses sur vos doctrines, mais il n'y en a qu'une sur votre talent, disait déjà l'illustre Cuvier à M. de Lamartine, en le recevant à l'Académie, le 1er avril 1830. Si tous, ajoutait-il, n'ont pas déféré au philosophe, à cette magie puissante qui commande à tous les êtres, qui fait mouvoir les mondes, qui évoque les ombres, les anges et les démons, qui, tour à tour, à votre volonté, nous charme et nous effraye, chacun a reconnu le poète. »

Voilà le programme que M. Cuvier rédigeait d'avance, il y a cinquante et un ans, pour les poètes de l'avenir qui, après l'avoir tenté vainement hier, prendront demain leur revanche, en rendant, sous le nom de Lamartine, hommage à la poésie elle-même, à la poésie qui se retrouve chez lui partout, dans ses vers et dans sa prose, dans sa vie privée et dans sa vie publique, dans l'infortune même de son déclin comme dans l'éblouissement de ses triomphes.

Un regret de plus s'ajoute à celui que l'Académie éprouve de s'être vue ainsi contrainte à laisser sans emploi la première de ses récompenses. La dernière de ses fondations n'aura guère été plus heureuse.

Une part du prix de cinq mille francs, dû à la générosité de Mme Botta, recevra dès aujourd'hui une bonne et honorable affectation; mais le prix lui-même, comme le prix de poésie, sera remis encore au concours, pour être disputé de nouveau, et décerné aussi dans deux ans.

En 1874, le 18 décembre, Mme Botta écrivait de New-York à l'Académie pour lui offrir de mettre à sa disposition un prix de cinq mille francs qui, tous les cinq ans, serait attribué au meilleur ouvrage publié en France *sur le thème suivant,* disait-elle : *La Femme; et de quelle manière ses relations domestiques, sociales et politiques pourraient être modifiées dans l'intérêt d'une civilisation plus haute.*

Assez irrespectueuse pour notre civilisation moderne, cette formule américaine était de nature à effaroucher quelque peu une Compagnie pacifique, amie de tous les

progrès, mais ennemie de toutes les révolutions; littéraire avant tout et par-dessus tout; qui ne demanderait qu'à céder toujours à des confrères plus compétents l'honneur, périlleux pour elle, de traiter les questions politiques et sociales.

Sans refuser tout à fait son concours et sa peine que, d'habitude elle ne marchande pas à qui les réclame, l'Académie dut, cette fois, montrer quelque hésitation; mais bientôt, toute sa liberté d'action restant réservée, le prix fondé par Mme Botta fut, d'un commun accord, destiné formellement au meilleur ouvrage qui serait présenté sur *la condition des femmes*.

Ce prix, nous espérions le décerner aujourd'hui pour la première fois. Cinq concurrents ont répondu seuls à notre appel, et, si le sujet proposé dans l'origine par Mme Botta avait été adopté, un petit livre, intitulé : *la Femme libre,* aurait eu certainement des droits à la préférence. Mais plus il se rapprochait du programme écarté par l'Académie, plus, par cela même, il s'éloignait de celui qui a prévalu, de celui qui pour nous est la loi, et que nous avons dû respecter.

Dans ce volume, qui tient tout ce que son titre promet, l'auteur a fait preuve d'un talent réel; mais il a manqué le but, en manquant de mesure et de modération. Au lieu de traiter en philosophe et en moraliste des questions de morale et de philosophie, c'est avec passion qu'il agite des questions sociales que nous n'avons pas à discuter avec lui. Ses intentions sont bonnes; ses moyens sont dangereux. Pour améliorer la condition des femmes, il ne faut pas commencer par en faire des hommes; il ne faut pas leur

enlever ce premier mérite, qui toujours sera leur charme, leur honneur et leur droit, le mérite d'être des femmes!

Par ses qualités comme par ses défauts, ce livre était de ceux qui ne passent pas inaperçus; il a eu cet avantage et cet inconvénient.

Le prix n'a pu lui être donné; mais personne ne l'a obtenu.

Une importante série d'études sur le développement historique de la condition des femmes dans tous les pays et à toutes les époques avait pourtant attiré l'attention de l'Académie, qui se souvenait d'avoir à deux reprises, en 1864 et en 1872, encouragé leur auteur : Mlle Clarisse Bader.

Sous ces divers titres : *la Femme dans l'Inde antique, la Femme biblique, la Femme grecque* et *la Femme romaine,* Mlle Bader a entrepris, depuis près de vingt ans, un immense travail d'information spéciale qui la plaçait déjà dans les termes du concours avant que le concours existât; elle y sera d'autant plus qu'elle avancera davantage dans l'achèvement de son œuvre, œuvre encyclopédique, qui a préparé la question, qui l'a étudiée, commentée, élucidée; mais qui, manquant jusqu'à ce jour d'une conclusion formelle, ne l'a pas encore résolue.

Voulant honorer des efforts persistants et récompenser des travaux littéraires qu'anime partout le sentiment moral, comme le disait ici M. Villemain, en proclamant le prix décerné à *la Femme dans l'Inde antique;* voulant aussi témoigner autant que possible du désir qu'elle aurait de répondre sans retard au vœu de la donatrice, l'Académie a prélevé, sur le montant du prix Botta, une somme de

deux mille francs qu'elle attribue, avec estime, à Mlle Clarisse Bader, en attendant qu'un ouvrage plus complet achève ce qu'elle a si utilement commencé.

Dans deux ans, Messieurs, je l'ai dit et je le répète, ce prix qui, dès aujourd'hui, est de nouveau remis au concours par l'Académie, ce prix de cinq mille francs sera décerné au meilleur ouvrage qui, avant le 1er janvier 1883, nous aura été présenté sur *la Condition des Femmes*.

J'en ai fini, Messieurs, avec les prix que l'Académie ne donne pas; je vais maintenant remplir une âche plus douce en proclamant devant vous les nombreuses récompenses que ses autres concours lui ont permis de décerner.

Le grand prix Gobert était attribué, l'an dernier, à M. Chéruel pour les trois premiers volumes de son savant ouvrage sur l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV;* le quatrième et dernier volume a paru depuis, et, digne en tout des trois premiers, il nous conduit sans défaillance jusqu'au terme que s'était assigné son auteur; mais si, légalement, la minorité de Louis XIV a pris fin en 1651, lorsqu'il eut accompli sa treizième année, en réalité ce n'est que dix ans plus tard, après la mort de Mazarin, que ce prince commença à gouverner par lui-même. L'œuvre de M. Chéruel serait incomplète s'il n'y ajoutait le récit des grands événements qui préparaient de loin le grand règne.

Tandis que la faction des princes s'alliait à l'Espagne et lui sacrifiait, avec Gravelines et Dunkerque, tant de nos anciennes conquêtes; par un noble contraste, tout à la

gloire de Mazarin, M. Chéruel nous le montre dans l'exil s'obstinant à repousser les offres qui tendaient à le détacher de la France et plus tard, avec une clarté saisissante, il nous enseignera par quelle politique heureuse Mazarin, ramené au pouvoir, parvint à triompher de la Fronde. On l'a loué souvent d'avoir su alors, à force de finesse et d'habileté, séparer la vieille Fronde de la cabale des princes; en se servant de l'une pour vaincre l'autre, il ne faisait, au contraire, que changer d'ennemis; aussi le voyons-nous aujourd'hui, dès l'année 1650, appelant de tous ses vœux la formation d'un parti vraiment national qui, constitué enfin, en dehors des princes et du Parlement, avec le concours de la bourgeoisie parisienne, assurera un jour la victoire définitive de la royauté.

Pour l'ensemble de ce beau travail, et sans attendre un cinquième volume qui en serait le digne complément, l'Académie décerne de nouveau le grand prix Gobert à M. Chéruel.

Le second prix Gobert est attribué à M. Berthold Zeller pour deux volumes publiés par lui, l'un sur le *Connétable de Luynes,* et l'autre sur *Richelieu et les ministres de Louis XIII, de* 1621 *à* 1624.

Dans ces deux volumes, M. Berthold Zeller semble avoir entrepris, et je ne le lui reproche pas, une double campagne de réhabilitation : réhabilitation du connétable, déjà tentée jadis par M. Cousin; réhabilitation du roi, si sévèrement jugé pendant deux siècles et envers qui, de nos jours, par une tardive faveur, l'histoire affecte de se montrer plus clémente et plus équitable.

L'ouvrage de M. Berthold Zeller embrasse une des périodes les plus confuses de notre histoire, celle qui sépare l'espèce de dictature exercée par le maréchal d'Ancre du grand ministère de Richelieu. C'est un enchaînement de mesquines intrigues de cour, sur lesquelles les mémoires du temps, presque tous inspirés par des passions et des rancunes personnelles, ne jettent qu'une lumière assez douteuse. A l'aide des informations qu'il a puisées dans les correspondances inédites de diplomates italiens résidant alors auprès de la cour de France, M. Berthold Zeller a pu rectifier plus d'une erreur, sans se laisser toutefois entraîner jusqu'à méconnaître l'incommensurable distance qui sépare le puissant génie du cardinal de Richelieu de ce qu'un de nos savants confrères a appelé les velléités plus ou moins heureuses de M. le Connétable.

N'aimant pas Richelieu, le redoutant peut-être, Louis XIII, après la mort du connétable de Luynes, parut disposé tour à tour à donner sa confiance au prince de Condé, au chancelier de Sillery et au marquis de La Trémoille; mais, découragé de tous, après les avoir mis successivement à l'épreuve, et reconnaissant dans le cardinal une habileté, une fermeté, une fécondité de ressources et aussi un sentiment de grandeur patriotique, qui l'appelaient à relever la fortune de la France, devant l'intérêt public il fit le sacrifice de ses répugnances personnelles et confia enfin au plus digne le droit de le servir et le pouvoir de le défendre.

Le nom de Richelieu ne peut être prononcé dans cette enceinte sans qu'aussitôt la reconnaissance de l'Acadé-

mie salue avec respect la mémoire de son glorieux fondateur.

Notre modeste aïeul Conrart aurait bien aussi quelques droits au même titre et au même hommage.

Un vers de Boileau a suffi jadis pour le condamner au silence prudent, dans lequel il s'en faut de beaucoup qu'il se soit toujours renfermé.

Un très gros volume que lui consacrent aujourd'hui MM. Kerviler et de Barthélemy parviendra-t-il à lui rendre la parole et à le réhabiliter à son tour, en faisant connaître quel rôle considérable il a joué dans la société du XVIIe siècle et quelle grande part il a prise à la création de l'Académie? On a dit de Conrart qu'il avait la profession d'honnête homme; ce n'est pas un petit éloge; son jugement très sûr l'a fait considérer en outre comme un arbitre de la langue. Plus connu désormais et apprécié enfin à sa juste valeur, on honorera doublement en lui l'homme pour son caractère et l'écrivain pour son talent.

C'est un service de plus que devra notre Compagnie à M. René Kerviler qui poursuit, avec persévérance et avec succès, la tâche qu'il s'est donnée de rendre à d'illustres morts, oubliés trop tôt, l'immortalité qu'on leur avait promise et qu'on ne leur a pas tenue.

A ce livre intitulé : *Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française,* l'Académie décerne les deux tiers du prix Halphen; le dernier tiers étant attribué à M. Henri Welschinger pour son étude sur *le Théâtre de la Révolution,* de 1789 à 1799.

C'est l'histoire anecdotique d'un des côtés du mouvement de l'esprit pendant la Révolution française. Jour par

jour, l'auteur déroule à nos yeux, dans sa lanterne magique théâtrale, les hommes et les choses de ce temps funeste; les écrivains et les écrits; les acteurs du dedans et ceux du dehors: la tragédie dans la rue et sur la scène; le drame terrible et la comédie sentimentale; le sang et les larmes; les grandes et les petites journées enfin, du 14 juillet au 18 brumaire. Plein de recherches curieuses et de renseignements nouveaux, ce livre est très agréable à lire et très utile à consulter.

A l'honneur de l'armée française, le prix Thérouanne a été enlevé d'assaut, cette année, par trois jeunes commandants qui, maniant la plume aussi bien que l'épée, consacrent à des travaux d'histoire les heures inoccupées de leurs intelligents loisirs.

L'Académie décerne, sur la fondation Thérouanne, un prix de deux mille cinq cents francs à l'étude historique de M. le commandant Bourelly sur *le Maréchal Fabert*, et le surplus, elle l'attribue à M. le commandant de Piépape pour son *Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France,* en accordant une mention honorable à M. le commandant E. Hardy, pour son savant travail sur *les Origines de la tactique française*.

Dans ce dernier livre, la stratégie occupe peut-être plus de place que la tactique; mais, pour les profanes eux-mêmes, dans plusieurs de ses parties, il est d'un puissant intérêt, et les explications qu'il donne sur les plus célèbres batailles de l'antiquité et des temps modernes sont de nature à guider utilement les historiens qui n'auraient

pas, comme le commandant Hardy, fait, en les approfondissant, une étude spéciale des questions purement militaires.

De tout temps, au dire de M. le commandant de Piépape, la population franc-comtoise s'est signalée par la fermeté de ses idées. Son attachement inébranlable à d'anciennes libertés, qu'on qualifiait de privilèges, se manifesta surtout lorsque, de la domination de l'Espagne, elle passa sous celle de la France; elle n'accepta d'abord ce changement qu'à contre-cœur et, après y avoir longtemps résisté, craignant qu'il n'amenât la ruine de ses vieilles institutions; mais bientôt, rassurée et confiante, c'est avec bonheur qu'elle s'absorbe dans cette grande unité française que regrettent ceux qu'on en sépare et dont notre patriotisme a toujours le droit d'être fier.

L'excellent travail de M. le commandant de Piépape sur *la Réunion de la Franche-Comté à la France* méritait qu'on le distinguât même à côté des deux volumes que le commandant Bourelly a consacrés à l'histoire du maréchal Fabert, l'un des personnages les plus intéressants et pourtant l'un des moins connus peut-être de la première moitié du XVIIe siècle. Bien des gens ne voient en lui que le premier et presque le seul exemple d'un plébéien parvenu, avant 1789, aux honneurs du maréchalat.

On s'est plu à exagérer l'humilité de son origine pour agrandir encore, par le contraste, les obstacles qu'il a eu la gloire de surmonter. Le fait est qu'à deux reprises son aïeul et son père avaient été anoblis tour à tour, l'un par le duc de Lorraine Charles III, l'autre en France par Henri IV. C'est néanmoins comme cadet aux gardes que

le futur maréchal de France débuta dans la carrière où il devait tant s'illustrer, en passant successivement par tous les grades, après les avoir tous mérités.

Ce long récit d'une vie glorieuse et sans tache, utile toujours et respectée, forme un livre plein d'intérêt qui, portant au bien par de nobles enseignements, devrait être placé au fond de toutes les gibernes, à côté de ce bâton de maréchal, plus ou moins imaginaire, qu'on promet aussi à tous les soldats, comme l'immortalité à tous les académiciens.

Fondé par un de ceux que l'avenir n'oubliera pas, le prix Guizot est décerné sans partage à une savante étude publiée en deux volumes par M. Charles de Lacombe sur *le comte de Serre, sa vie et son temps.*

Toutes les grosses questions de l'époque, M. de Lacombe les a rencontrées sur son chemin; il les a traitées avec beaucoup de modération et d'autorité, avec un tact exquis et un remarquable talent d'analyse. Son livre est, à la fois, un commentaire très utile de l'histoire de la Restauration et un digne hommage rendu à la mémoire un peu trop oubliée du plus grand orateur de ce temps, du courageux ministre qui crut à la liberté et qui, pour la fonder en France, donna son talent et sa vie.

« J'écoute toujours M. de Serre avec une attention respectueuse », disait M. Royer-Collard, que M. de Serre pourtant avait dû écarter du Conseil d'État, en même temps que ses premiers amis, Camille Jordan et M. Guizot.

C'est le prix Guizot que, par une heureuse coïncidence, l'Académie décerne aujourd'hui au livre qui replace le

comte de Serre à son rang, rapprochant ainsi avec honneur les noms glorieux de deux hommes que des désaccords politiques avaient pu séparer un moment, mais qui méritaient tous deux d'être réconciliés sur le terrain commun des services rendus à leur pays.

Une pareille fortune, un hasard heureux de nos concours réunissait au premier rang, parmi les meilleurs ouvrages présentés pour le prix Bordin, deux livres qui ne sont pas sans quelque analogie l'un avec l'autre : *les Causeries florentines* de M. Julian Klaczko et *les Origines de la Renaissance en Italie,* par M. Émile Gebhart. Avec deux esprits très différents, nous rencontrons dans ces deux volumes un même fonds d'étude et des sujets presque semblables. Pour M. Gebhart, Dante est un grand exemple invoqué à l'appui de la thèse générale qu'il soutient; Dante, pour M. Klaczko, est le premier, presque le seul héros de son livre, celui autour duquel tourne tout un monde d'idées et de faits.

L'Académie décerne à chaque ouvrage et à chaque auteur, à M. Julian Klaczko et à M. Émile Gebhart, un prix de valeur égale, sur la fondation consacrée par M. Bordin à encourager la haute littérature.

Dans le livre de M. Klaczko, dans son savant commentaire sur le génie de Dante, le personnage et les œuvres du père de la poésie italienne, sa vie privée et sa vie publique, son influence sur son temps et sur la postérité, sont l'objet d'appréciations toujours justes, neuves parfois, et qui, sans être paradoxales, sont empreintes d'une piquante originalité. Un sens littéraire très fin se mèle à une intel-

ligence des textes et à une connaissance des faits qui révèlent une véritable et solide érudition.

Laissée entièrement libre dans ses choix, par le fondateur du prix Bordin, l'Académie n'avait heureusement à se préoccuper ici d'aucune question d'origine et de nationalité. M. Klaczko appartient à la France par son rare talent d'écrivain, par l'élégance de son style ample et coloré, par les sentiments aussi qu'il a toujours exprimés sans réserve, dans d'excellents écrits que tout le monde a lus et que personne n'a oubliés.

M. Émile Gebhart est Français, et il parle de l'Italie comme s'il était né à Florence ou à Ravenne, entre le berceau de Dante et sa tombe.

Résumé de vingt ans de travail, de voyages et de lectures, son livre a été sérieusement étudié sur les lieux mêmes, bien qu'inspiré en partie par Michelet et aussi par Burckhart, l'historien allemand de la Renaissance. L'auteur a fondu, dans un plan original et dans un tout organique, un grand nombre d'idées puisées à diverses sources et il leur a donné le caractère propre de son esprit, l'empreinte de son style et le cachet de sa méthode, plus philosophique qu'historique; synthèse brillante qui révèle, avec beaucoup de science, un sens critique distingué et un vrai talent d'écrivain.

L'Académie avait remarqué en outre un volume intitulé : *Variétés morales et littéraires* qu'elle eût voulu pouvoir récompenser également. Le souvenir de M. Paul Albert, professeur éminent au Collège de France, protégeait ce livre que sa veuve nous a présenté pour le prix

Bordin. Jeune encore, M. Paul Albert est tombé récemment sur ce champ de bataille de l'enseignement supérieur où les fatigues sont grandes, où le succès se paye souvent trop cher. M. Paul Albert l'a payé de sa vie ; laissant après lui, concentrée dans plusieurs volumes, la substance de ses études sur l'histoire de la littérature et spécialement de la littérature française.

L'Académie accorde une mention honorable aux *Variétés morales et littéraires* de M. Paul Albert, et ne se trouve pas quitte envers lui.

Jamais le prix Marcelin Guérin n'avait été disputé, comme il vient de l'être, par un si grand nombre de concurrents.

La veuve d'Édouard Fournier nous avait présenté l'édition dernière et définitive d'un savant ouvrage de son mari : *le Vieux neuf*, et, le jour même où il succombait, tout à coup, à un mal inexorable, un jeune magistrat de Paris, M. Paul Charpentier, nous adressait son premier livre, le dernier! qu'il venait de publier sous ce titre : *Une Maladie morale, le Mal du siècle*. Une intéressante *Histoire de Bourdaloue,* publiée en deux volumes par le Père Lauras, avait été aussi très justement remarquée.

Si ces ouvrages n'ont pu être récompensés, si d'autres méritaient la préférence, j'aime à donner du moins, en nommant ici leurs auteurs, un témoignage d'estime au vivant, d'estime et de regret aux morts.

Quatre prix et une mention honorable sont décernés, au nom de M. Marcelin Guérin, dans les conditions suivantes :

Deux prix de quinze cents francs chacun :

A M. Louis Petit de Julleville, maître de conférences à l'École normale, pour un ouvrage en deux volumes intitulé : *les Mystères, — Histoire du Théâtre en France;*

Et à M. Édouard Fremy, pour un ouvrage portant ce titre : *Un Ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III;*

Deux prix de mille francs chacun :

A M. E. Muntz, pour une étude sur *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps;*

Et à M. de Lescure pour un volume intitulé : *les Femmes philosophes.*

Une mention honorable, je dirais très honorable, comme le rapporteur de la commission l'avait demandé, si l'Académie admettait des degrés dans ce genre de récompenses; une mention honorable est décernée à un livre intitulé : *la Science pénitentiaire au congrès de Stockholm,* dont les auteurs. MM. Fernand Desportes, avocat au barreau de Paris, et Léon Lefébure, ancien député, ancien sous-secrétaire d'État, désignés tous deux par leur compétence enpareille matière, se sont rendus en Suède pour assister aux séances du congrès et ont pris là, très utilement, une part active à ses travaux. Après avoir suivi les discussions de cette assemblée qui, dans sa courte session, a pu aborder et élucider les points principaux de la science pénitentiaire, ces messieurs ont complété leur tâche en publiant, dans un livre tout personnel, une série de chapitres remarquables et d'études très justement appréciées sur *la répression, l'amendement* et *la prévention.*

S'il ne s'agissait que de couronner une œuvre de

science, de justice et de charité sociale, animée de l'esprit le plus sage et le plus libéral, c'est au premier rang que ce livre eût été placé. Son mérite n'a pas été méconnu, loin de là; mais, par son caractère trop spécial, il a paru ne pouvoir répondre à l'objet de la fondation et à la pensée du fondateur.

L'ouvrage de M. de Julleville est le commencement d'une œuvre beaucoup plus étendue, qui comprendra trois parties distinctes : *les Mystères, le Théâtre comique au moyen âge, l'Histoire du théâtre au temps de la Renaissance.*

La première partie forme deux volumes, dont le second est consacré à l'exposition des documents relatifs aux mystères. C'est le dossier consciencieux d'un travail d'érudition considérable qui témoigne des recherches que le jeune auteur a dû faire avant d'aborder son sujet, avant d'écrire cette curieuse histoire du théâtre au moyen âge, traitée par lui dans le premier volume avec un grand sens critique et un rare talent d'exposition. On a souvent et beaucoup écrit sur l'origine du théâtre en France; jamais on ne l'a fait avec plus de savoir, de raison et d'autorité, dans ce style clair et sûr qui est celui d'un historien exact et bien informé.

A côté de l'ouvrage de M. Petit de Julleville, et au même rang, l'Académie a placé le beau volume qu'un jeune diplomate, fils d'un de nos plus savants confrères, M. Édouard Fremy a publié sous ce titre : *Un Ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III.*

Il ne s'agit plus ici de la reconstitution d'une portion

de notre histoire littéraire; mais de la restitution tardive d'une belle vie et du juste hommage rendu à un grand citoyen, qui fut à la fois un magistrat courageux, un savant distingué, et un diplomate habile, plein de sagacité, d'une grande élévation, et d'un esprit de tolérance trop rare dans des temps difficiles que troublaient la passion et le fanatisme.

En 1559, le président d'Arnaud du Ferrier fut de ceux qui se prononcèrent hautement dans le Parlement de Paris contre l'application de la peine capitale aux faits de la religion. Cette hardiesse pouvait l'envoyer à la mort comme l'illustre conseiller Anne du Bourg, il eut l'heureuse fortune d'y échapper, et bientôt le chancelier de l'Hospital le recommanda à Catherine de Médicis, qui, devenue régente, le chargea de représenter la France, avec M. de Pibrac, au concile de Trente. Nommé ensuite ambassadeur à Venise, il conquit, et garda pendant quinze années, dans cette capitale de la diplomatie européenne, une situation prépondérante qui faisait de lui comme l'arbitre de la politique étrangère, tandis que, de loin, il ne cessa d'être, pour ses rois, le plus sage et le meilleur des conseillers.

Le jeune auteur de cette biographie qui, par tant de côtés, confine à la grande histoire, a fait un bon livre et une bonne action, en ressuscitant pour nous un homme de bien, un digne serviteur de la France, dont le nom même, quoique mentionné avec estime par De Thou et par d'autres historiens, était tombé dans l'oubli.

En se présentant à notre concours, l'ouvrage de M. Eugène Muntz sur *Raphaël, sa vie, son œuvre et son*

temps, s'est peut-être trompé de porte. A l'Académie des Beaux-Arts étaient sa vraie place et ses vrais juges. L'Académie française n'a pas eu le courage de l'y renvoyer. Appréciant dans son livre de grandes qualités de style et un fin talent de critique, elle l'a retenu et couronné.

Je n'en dirai pas autant de M. de Lescure qui ne se trompe pas de porte en venant chez nous. Il y est toujours le bienvenu. Sous ce titre : *les Femmes philosophes,* il a réuni une suite choisie de portraits et de peintures animées. Guidé par lui dans cette galerie élégante, le lecteur s'y promène avec plaisir.

Parmi les ouvrages présentés cette année, en petit nombre, au concours fondé par M. Archon-Despérouses, l'Académie en a distingué trois, qu'elle récompense, sans les confondre, pour des mérites divers et dans des proportions très différentes.

En première ligne, un prix de deux mille cinq cents francs est décerné à M. Ludovic Lalanne pour le très curieux et très savant lexique qu'il vient de publier, à la suite de sa nouvelle édition des œuvres de Brantôme. Brantôme n'était pas seulement un homme d'esprit qui, usant des libertés d'une langue encore imparfaite, la pliait à ses besoins, sans hésiter à créer des mots et des tours de phrases pour rendre ses idées à son goût et à sa manière; il a de plus ce mérite de nous initier au langage des gens parmi lesquels il a passé sa vie et dont il a raconté les aventures. Sous l'influence des reines venues de l'Italie et de l'Espagne, la cour s'était mise alors à parler un langage mêlé d'espagnol et d'italien qui contrastait fort

avec la langue du peuple, avec celle des savants surtout. C'est cette langue bigarrée et singulière que parlait volontiers Brantôme et que nous fait mieux connaître aujourd'hui le lexique de M. Lalanne.

En le récompensant pour cet excellent travail, l'Académie voudrait encourager M. Ludovic Lalanne à composer un nouveau lexique que, depuis longtemps, il prépare, nous le savons, et qui ne nous serait pas moins précieux, sur la langue du XVIe siècle.

Un autre prix, de la somme de mille francs, est décerné à M. Félix Frank que l'Académie estimait déjà comme poète et qui, cette fois, lui a présenté des travaux d'érudition d'un grand intérêt. Une édition nouvelle de l'*Heptaméron de la reine de Navarre,* faisant suite à celle de la *Marguerite des Marguerites* publiée en 1873, du *Cymbalum mundi* (même année) et des *Comptes du monde adventureux* (1878).

A ces textes, publiés avec soin, des principaux conteurs du XVIe siècle, M. Félix Frank a joint d'excellentes notes qui les éclairent. Dans une savante introduction, placée en tête de l'Heptaméron, il s'étudie à retrouver autant que possible et à nous révéler les noms, voilés alors à dessein, des personnes mises en scène dans l'ensemble de l'ouvrage; augmentant ainsi l'intérêt de ce livre et méritant d'autant plus, aux yeux de l'Académie, la distinction dont il est l'objet.

Un dernier prix de cinq cents francs est attribué enfin à un petit volume publié par M. F. de Gramont sous ce titre : *les Vers français et leur prosodie*. Ce n'est pas précisément un ouvrage de philologie, et, si l'auteur a fait quelques

emprunts curieux à notre ancienne littérature poétique, moins préoccupé du passé que du présent et de l'avenir, il s'est attaché surtout à donner aux jeunes poètes, nés et à naître, des conseils d'une utilité contestable, mais si sages, si sensés, et d'une si honnête intention qu'il a paru juste de lui en tenir compte et de l'en récompenser dans les limites du possible.

Peu d'entre vous, Messieurs, savent, je crois, ce que c'est que le *Querolus*. Je l'ai appris, pour vous l'apprendre.

Le Querolus, disons en français : le Grondeur, est une comédie latine des derniers temps de l'Empire romain. L'auteur en est inconnu ; on sait seulement qu'il vivait dans l'intimité d'un grand personnage et qu'il composait des pièces pour égayer ses repas. Celle qu'un hasard heureux nous a conservée contient de jolies scènes, très habilement conduites. Sachons-lui gré, en outre, de nous faire connaître à quoi s'amusait cette société mondaine et lettrée, à la veille de l'invasion des Barbares.

La traduction facile, élégante, agréable de M. Louis Havet, qui peut servir de commentaire au latin, tant elle le serre de près, tant elle en éclaircit toutes les obscurités, rendra plus facile pour nous l'étude de cette curieuse comédie qui, suivant l'expression de son jeune traducteur, fut la dernière œuvre gaie du Bas-Empire.

Ce n'est pas une œuvre gaie que M. Aulard a traduite. Il y a loin du *Querolus* au poème de l'*Infelicità;* très loin de son joyeux auteur ignoré, au sombre poète du désespoir, que tout le monde connaît. On parle beaucoup de Leopardi depuis qu'il a inspiré une célèbre école philoso-

phique qui, contrairement au système du docteur Pangloss, proclame que tout est pour le plus mal dans le pire des mondes. En réalité si, chez nous, on parle beaucoup de Leopardi, on ne le lit guère. Pour le traduire il faut savoir à fond l'italien et cela ne suffit pas toujours pour le comprendre. M. Aulard l'a mis à la portée de tout le monde en nous donnant une excellente traduction, très exacte et très littéraire, de ses poésies complètes et de ce qu'il y a de meilleur dans ses œuvres en prose.

MM. F.-A. Aulard et Louis Havet ayant tous deux rendu aux lettres un service égal, l'Académie, embarrassée pour choisir entre eux, les couronne l'un et l'autre, en leur décernant le prix Langlois.

Le prix de Jouy n'a pas été facile à donner. De nombreux concurrents y prétendaient, dont beaucoup avaient raison d'y prétendre. D'autres s'écartaient d'eux-mêmes en ne remplissant pas les conditions du programme. Nous avions distingué tour à tour : *la Cure du docteur Pontalies,* par M. Robert Halt ; *Moi et l'Autre,* par M. Charles Diguet ; *Scènes de la vie de théâtre,* par M. Abraham Dreyfus ; *la Chimère,* par M. E. Chesneau ; *Amours et Amitiés,* par le brillant vicomte de Létorière ; *les Chemins de la vie,* par Mme Toussaint née Samson ; *Madame Lambelle* enfin, par M. Gustave Toudouze, et *Serge Panine,* par M. Georges Ohnet.

C'est ce dernier ouvrage que l'Académie couronne

Rentrant plus et mieux que les autres dans les termes du programme, il est à la fois, conformément au vœu de la donatrice, *un ouvrage d'observation* et *d'imagination, ayant*

pour objet l'étude des mœurs contemporaines. C'est dans le vif de la société moderne, dans la lutte de ses vertus et de ses vices, que le drame se passe. Drame poignant s'il en fut, que je ne vous raconterai pas, mais que vous lirez et dans lequel vous trouverez comme l'a si bien dit un éminent critique, dont j'aime à prononcer ici le nom, M. le comte Armand de Pontmartin, « l'art de créer des situations, d'étudier des caractères, d'exprimer des passions, de peindre des figures vivantes, d'intéresser, d'émouvoir, de plaire ».

Ce jugement était celui de l'Académie. Elle a décerné, sans hésitation, le prix de Jouy à M. Georges Ohnet, en regrettant seulement de ne pouvoir récompenser aussi tous les ouvrages dont le mérite s'était signalé à son attention.

Pour s'acquitter, autant que possible, avec ceux que, dans divers concours, elle avait eu l'occasion de remarquer, l'Académie décerne le prix Lambert à M. Gustave Toudouze, auteur, comme je viens de le dire, d'un roman plein d'intérêt et de charme : *Madame Lambelle.*

Avec la même sympathie, et pour les mêmes motifs, elle partage le prix de trois mille francs fondé, au nom de M. Monbinne, par MM. Eugène Lecomte et Léon Delaville le Roulx, entre Mme veuve Toussaint, Mme veuve Édouard Fournier et Mme veuve Paul Albert.

Fille d'un grand comédien qui fut aussi un écrivain de talent, Mme Toussaint-Samson avait concouru pour le prix de Jouy, et son livre, intitulé : *les Chemins de la vie,* est de ceux que je mentionnais tout à l'heure.

En parlant du concours Bordin, j'ai rappelé les derniers ouvrages de MM. Édouard Fournier et Paul Albert; ce souvenir était pour leurs veuves un grand titre aux yeux de l'Académie.

Il me reste, Messieurs, à vous entretenir maintenant de deux concours, les derniers, d'une grande importance l'un et l'autre : le concours Vitet, fondé dans l'intérêt des lettres par un de nos illustres confrères, et le concours Montyon, plus modestement institué pour les ouvrages utiles aux mœurs.

134 ouvrages avaient pris part à ce dernier concours.

L'Académie en a couronné douze.

Avant de les proclamer devant vous, permettez-moi de vous en signaler quelques autres qui n'ont pu avoir leur part de récompense, mais qui, tout d'abord, avaient été réservés comme dignes d'attention.

Trois ouvrages, distingués d'ailleurs, ont leur place à part, en dehors du concours.

Nous n'avions pu lire, sans être frappés de la hauteur des pensées et de l'élégance du style, un petit livre de morale et de philosophie intitulé : *le Gentleman, par un diplomate*.

Ce diplomate, qui me pardonnera de trahir ici son incognito, nous avons, avec plaisir et en même temps avec regret, reconnu en lui M. le baron de Dumreicher, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur d'Autriche près la cour de Portugal. Je dis, avec regret, car notre concours, uniquement réservé par M. de

Montyon à des écrivains français, se fermait de droit, et malgré nous, devant un noble étranger, dont nous aimons du moins à saluer le talent, que la France ne renierait pas.

Écrit par un Français, celui-là, par un bon Français qui, au mérite d'être un magistrat éminent, joint celui d'avoir, en prose et en vers, une plume élégante et facile, un autre livre, qui n'est pas de Mistral mais qui en a l'air, s'est présenté à nous bravement sous ce titre : *Mireille, poème provençal de Frédéric Mistral, traduit en vers par E. Rigaud, premier président de la cour d'Aix.*

Ce livre a du malheur avec nous; nous en avons avec lui.

L'an dernier déjà, il frappait à la porte du concours Langlois et nous lui opposions tout d'abord cette fin de non-recevoir : En fondant son prix de traduction, M. Langlois a voulu surtout répandre et vulgariser en France les chefs-d'œuvre anciens et étrangers. *Mireille* est un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre d'hier, français comme son auteur, qui vit encore, Dieu merci! Vous ne pouvez donc concourir.

Mais alors, nous dit aujourd'hui le même ouvrage, au lieu d'une traduction ne voyez en moi qu'une œuvre littéraire, un poème dont j'ai fait les vers et dont la forme est bien de moi, si le fond m'est venu d'un autre. Accueillez-moi, à ce titre, non plus dans le concours Langlois, mais dans le concours Montyon, où les poètes sont toujours les bienvenus.

Si excellente que fût la traduction de M. le premier président Rigaud, nous ne pouvions vraiment y voir une œuvre personnelle, et nous avons dû l'écarter encore, avec

chagrin, mais avec respect, en rendant hommage au mérite des vers, au talent du poète et à la dignité du magistat qu'on ne saurait trop louer de consacrer ses loisirs au culte des lettres, loin que nous lui *reprochions,* comme il le dit avec tant de bonne grâce dans sa préface, *cette diversion innocente à l'austérité de ses fonctions.*

Nous aurions aimé enfin à pouvoir couronner un très savant et très intéressant ouvrage de M. Egger, intitulé : *Histoire du Livre depuis ses origines jusqu'à nos jours.* M. Egger s'est refusé lui-même à ce témoignage d'estime de ses confrères. Membre de l'Institut et professeur à la Faculté des lettres de Paris, il est de ceux qui donnent des prix; il n'est pas de ceux qui en reçoivent.

Parmi les ouvrages qui avaient été réservés avec honneur, je ne serai que juste en en citant au moins quelques uns : *l'Homme et son berceau,* par M. Lucien Biart ; *le Nid de pinson,* par M. Raoul de Najac; *les Alpes,* par M. Talbert; *la Fille du braconnier,* par J. de Vèze; *le Tour d'un gamin de Paris,* par M. Boussenard ; *Nouvelles bigarrées,* par M. G. Liquier; *la Rustaude,* par Mme Fleuriot ; *Renée,* par Étienne Marcel.

Les *Poésies complètes* de M. Charles Monselet pouvaient difficilement être considérées comme un ouvrage utile aux mœurs; mais il serait encore plus difficile de ne pas leur sourire au passage et de ne pas en signaler l'esprit, la bonne humeur et la verve un peu trop gauloise.

Sous ce titre : *Constantine, voyages et séjours,* s'est présenté modestement à notre concours un livre des plus agréables, instructif par surcroît, et que nous aurions

voulu pouvoir couronner. Nous conduisant en Algérie, un peu partout, et surtout dans la province de Constantine, il nous fait visiter en détail, guidés par une main si fine qu'elle m'est suspecte, tous les lieux qu'a parcourus pour nous son aimable auteur, monsieur, ou plutôt, je crois, madame... Louis Régis.

Finissant par où j'aurais pu commencer, j'aime à vous signaler également, avec un attendrissement respectueux et sympathique, un charmant petit volume plein de grâce et de délicatesse qui, lui aussi, semble être l'œuvre d'une femme; je n'ose dire d'une mère! et qui, plus modeste encore, est simplement intitulé : *Petites histoires,* par Camille Hervey.

Pour répartir entre douze ouvrages couronnés les seize mille francs qui forment le montant total du prix Montyon, il a fallu diminuer d'autant la somme d'argent que chacun pouvait espérer; la somme d'honneur reste entière. Aucun de nos lauréats ne songera donc à se plaindre.

Deux prix, de deux mille francs chacun, sont décernés :

A M. Alfred Croizet, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, pour son étude sur *la Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec;*

Et à M. Albert Babeau, pour un ouvrage intitulé : *la Ville sous l'ancien régime.*

Quatre prix, de quinze cents francs chacun, sont attribués aux quatre ouvrages suivants :

M. de Montyon, par M. Fernand Labour, juge au tribunal civil de la Seine;

Histoire d'un forestier, par M. Prosper Chazel;

Grand-père, par M. J. Girardin;

Les Petites Écolières dans les cinq parties du monde, par M. Élie Berthet.

L'Académie décerne enfin six prix, de mille francs chacun, à trois ouvrages en prose :

L'Étudiant d'aujourd'hui, par M. René Vallery-Radot;

A travers l'Algérie, par M. Paul Bourde;

Plantes et Bêtes, *causeries familières sur l'histoire naturelle*, par M. Pizzetta;

Et à trois volumes de vers :

Jeanne, poème, par M. Jules Breton;

Poésies paternelles, par M. Arthur Tailhand;

Rêves et Pensées, par M. Charles de Pomairols.

Pindare est un des écrivains anciens les moins faciles à comprendre. Il parle une langue obscure, il se sert de mètres qui nous sont inconnus, et l'on a grande peine à le suivre dans le développement capricieux de ses pensées. Une partie du livre de M. Croizet est consacrée à résoudre les problèmes que soulève l'étude du grand lyrique grec. Aux conjectures des autres, il joint ses opinions personnelles et les exprime dans une langue claire, ferme et colorée.

La sagesse alors ne s'était pas encore détachée de la poésie, on prêchait la morale en vers et tout poète était doublé d'un philosophe. Tandis qu'en vrai Grec qu'il est, Pindare chante la beauté, la gloire et la jeunesse, il célèbre la vertu, la piété et la justice; il condamne les

fourbes et glorifie les honnêtes gens, ne formant pour lui d'autre vœu que « de marcher toute sa vie dans les sentiers de la vérité et de laisser après lui un nom honoré à ses enfants ».

Le vieux poète était donc un philosophe avant la philosophie, et le livre qui nous le fait bien connaître peut être justement regardé comme un ouvrage utile aux mœurs.

Déjà, en 1879, l'Académie avait distingué un premier ouvrage de M. Albert Babeau : *le Village sous l'ancien régime*, livre technique, plein de renseignements utiles et de recherches savantes, dont l'auteur, libéral et moderne autant que respectueux du passé, avait su rester impartial en traitant un sujet délicat.

Les mêmes qualités se retrouvent aujourd'hui dans le nouveau livre de M. Babeau, qui est comme la suite et le complément du premier. Ce livre, intitulé : *la Ville sous l'ancien régime*, a nécessité des recherches considérables. Il est bien conçu, bien distribué et très intéressant : l'auteur y étudie les divers organes de la cité en France avant 1789 et, dans les documents originaux, il a trouvé des matériaux suffisants pour reconstruire notre ancien édifice social. Œuvre de longue haleine et d'érudition, que l'Académie a jugée digne d'être placée en tête de ses récompenses, à côté de l'excellent travail de M. Croizet sur Pindare.

Une étude sur *M. de Montyon* se recommandait d'avance, par son titre seul, à l'attention sympathique de l'Académie ; justifiant à tous égards cette prévention favorable, le livre de M. Fernand Labour a mérité qu'on le couron-

nât, comme un digne hommage rendu, avec beaucoup de tact et de mesure, dans un style élégant et correct, à l'homme de bien, au magistrat intègre, à l'illustre et généreux philanthrope qui, l'un des premiers, a fait à notre Compagnie cet honneur de la choisir pour récompenser, en son nom, les bonnes actions et les bons livres.

C'est un très bon livre que l'*Histoire d'un forestier,* par M. Prosper Chazel, un livre sain et honnête, plein d'intérêt et dans lequel les jeunes lecteurs, pour qui l'auteur a travaillé, trouveront outre le charme d'un récit attachant, des enseignements sérieux et d'agréables notions d'histoire naturelle, de bons conseils donnés par de bons exemples.

Il en est de même d'un autre livre qui, par de nombreux côtés, se rapproche du *Forestier* de M. Prosper Chazel, et que M. J. Girardin a publié sous ce titre : *Grand-père.* Doué en naissant des instincts les plus pervers, un pauvre orphelin semblait dès lors condamné au vice, au crime peut-être, et au châtiment. Peu à peu, voilà que ses défauts se fondent, pour ainsi dire, l'un après l'autre, sous la salutaire influence d'un bon grand-père, faible et vieux, qui le dompte par sa douceur, qui l'arrache au mal et le sauve.

Tiré des circonstances les plus simples de la vie, l'intérêt de ce livre va toujours en augmentant. Les jeunes lecteurs de M. Girardin en seront justement émus ; tous gagneront à écouter le *Grand-père,* et ses honnêtes leçons rendront les bons encore meilleurs.

Les Petites Écolières dans les cinq parties du monde nous montrent successivement de braves jeunes filles, d'origines

diverses, de natures pareilles, fières, dévouées, courageuses, animées des sentiments les plus élevés et les plus purs. Chacune de ces héroïnes a sa physionomie particulière et reproduit, avec une heureuse variété, le type exact du pays que leur auteur a voulu peindre. L'histoire et la géographie interviennent à chaque page pour joindre leur enseignement au charme de ce livre, dont l'attrait s'en augmente encore.

Presque célèbre au début de sa carrière. il y a plus de quarante ans de cela, M. Élie Berthet, parvenu maintenant à l'âge du repos, ne se repose pas ; fidèle jusqu'au bout à l'honnête travail qui, dans l'estime de tous, trouve sa meilleure récompense.

Auteur d'un charmant volume que l'Académie couronnait il y a six ans et qu'elle n'a pas oublié, M. René Vallery-Radot semble avoir cherché dans l'*Étudiant d'aujourd'hui* la contre-partie de son *Volontaire d'un an*. Moins bien conçu peut-être que le premier et manquant un peu de cohésion, ce livre est fait sincèrement, avec quelque peine, mais avec beaucoup de soin ; il se distingue par une grande finesse d'observation, par la précision élégante du style, par l'esprit enfin et le goût avec lesquels le jeune auteur traite des idées générales soulevées par lui, çà et là, à côté des idées particulières propres à son sujet et dans lesquelles il n'a pas voulu se renfermer.

Dans les mois de septembre et d'octobre 1879, une caravane parlementaire, composée de sénateurs et de députés, s'en fut visiter l'Algérie, avec la louable intention d'étudier, sur les lieux mêmes, les besoins de cette colonie française. Il en résulta un bon livre, fait au vol par

M. Paul Bourde, qui était du voyage comme représentant du *Moniteur universel*. Dans sa promenade *A travers l'Algérie,* M. Paul Bourde ne se contente pas de voir et de décrire les pays qu'il parcourt : allant plus au fond des choses, il constate l'antagonisme de l'élément indigène et de l'élément français, il signale les défauts du système colonial, et, tout en reconnaissant les difficultés que rencontrera chaque réforme, il indique des améliorations utiles dont l'urgence se faisait déjà sentir. Lestement écrit et plein d'idées neuves, ce livre emprunte malheureusement aux circonstances actuelles un mérite de plus : l'opportunité.

Sous ce titre : *Plantes et Bêtes,* M. J. Pizzetta a publié une série intéressante et instructive de *Causeries familières sur l'histoire naturelle*. Nous promenant, tour à tour, *au bord de la mer, à travers champs à travers bois,* il nous en fait connaître les divers hôtes, dont il décrit le caractère distinctif et les propriétés particulières.

M. Pizzetta n'est pas un de ces compilateurs superficiels qui se bornent à reproduire ce qu'ils ont recueilli chez d'autres, c'est un savant naturaliste qui joint à ses connaissances positives un sentiment élevé des merveilles de la nature et un aimable talent d'écrivain. Toutes ses qualités sont dans son livre.

J'en ai fini, Messieurs, avec la prose; les vers ne vous retiendront pas longtemps.

Parmi les poètes qui ont pris part au concours Montyon, le premier que l'Académie couronne... est un peintre ! un grand peintre ! dont, à ses heures, la plume est presque l'égale du pinceau ; qui, dans ses vers, chante la nature

comme il la peint sur ses toiles, fortement, rudement, avec grâce autant qu'avec force. J'ai nommé M. Jules Breton.

Le poème champêtre qu'il nous a présenté est intitulé : *Jeanne*. Puissant et simple à la fois, le drame se déroule, doucement d'abord, puis violemment, au milieu d'incidents naturels et un peu naturalistes qui ont troublé quelques consciences. Voilà pour le fond. Pour la forme, on a reproché à M. Jules Breton une grande effervescence de langage et certaines incorrections de style, qu'il ne cache pas et qui sautent aux yeux en effet. Des qualités de premier ordre dans la peinture des sentiments et des caractères, d'excellents vers, pleins de charme et d'élégance, ont prévalu sur des défauts qu'on signalait également dans deux volumes de deux autres poètes : *Poésies paternelles*, par M. Arthur Tailhand ; *Rêves et Pensées*, par M. Charles de Pomairols.

> Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis,

a dit Horace ; et, si quelques taches n'effrayaient pas le maître, pourquoi l'Académie se montrerait-elle plus sévère? Elle n'approuve pas tout dans tout ce qu'elle couronne ; elle voit ce qui est mauvais ; elle le blâme, elle s'en dégage et n'en est pas responsable ; mais ce qui est bon, elle le saisit, elle s'en empare, elle l'honore et le récompense. On prend son bien où on le trouve.

Voilà pourquoi, Messieurs, il n'est tenu compte ici que du talent.

Quand plus de vingt années les séparent, étrangers tous deux aux orages des passions mauvaises et tous deux sou-

mis aux plus doux sentiments de la famille, M. Tailhand et M. de Pomairols se rapprochaient de loin pour se rencontrer enfin, devant vous, à cette heure. L'amour paternel inspire à l'un ses plus tendres poésies, l'amour filial dicte à l'autre ses meilleurs vers. A propos du dernier volume de M. Charles de Pomairols, intitulé *Rêves et Pensées,* on a dit que ses pensées étaient des rêves. Le mot est plus piquant qu'il n'est juste. Les pensées de M. de Pomairols n'ont de la rêverie que le charme. J'oserais dire, en revanche, que dans le livre de M. Tailhand, il y a des rêves qui sont des pensées : lisez l'*Éclat d'obus;* lisez *le Tambour;* lisez *la Leçon de français!* Nobles pensées et nobles rêves d'un poète patriote qui croit, qui chante et qui espère!

Je regrettais, en commençant ce rapport, que le prix de poésie n'ait pu être accordé à un éloge de Lamartine. Les poètes n'auront pas pour cela manqué à tous nos concours. Après ceux que je viens de nommer, en voici un quatrième que l'Académie met à part, au premier rang. Couronné déjà plusieurs fois, l'auteur de *la Chanson de l'enfant* et des *Poèmes de Provence,* M. Jean Aicard, n'a répondu à ces encouragements que par de nouveaux efforts. Fidèle à la poésie, il ne s'en laisse distraire par aucune séduction de la fortune; c'est encore un titre à nos yeux. Son dernier poème, intitulé *Miette et Noré,* est de la famille de Mireille, et Mistral ne le désavouerait pas. « Ce n'est pas seulement un poème d'accent populaire, c'est aussi un poème d'accent provençal », a dit de lui M. Jean Aicard; j'ajoute que c'est surtout un poème d'accent français. A

l'intérêt d'une action des plus touchantes, d'un drame local, qui ne pourrait se passer ailleurs étant le drame préféré des chansons populaires de la Provence, M. Jean Aicard joint le mérite d'écrire dans une belle langue, très française, que son soleil du Midi colore.

A ce poème, à ce poète, l'Académie décerne une de ses plus belles récompenses, le prix fondé par M. Vitet, *dans l'intérêt des Lettres*.

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1882.

MESSIEURS,

Trois fois de suite, en moins de trois mois, l'Académie vous a conviés à ces réunions de famille dont votre présence fait pour nous des fêtes ; fêtes mêlées de joie et de tristesse qui, nous trouvant toujours dans le deuil, presque toujours nous y laissent, tant la mort se joue cruellement, et sans relâche, de nos immortalités éphémères. Il vous a été donné ainsi d'entendre tour à tour des voix puissantes et diverses s'élever librement sur d'illustres tombes ; au plus grand honneur des lettres, dont la science et la philosophie augmentent la gloire en la parta-

geant. Le droit de tout dire n'est subordonné qu'au devoir de bien dire, et les échos de l'Institut sont restés sous le charme de vos impressions d'hier.

Aujourd'hui, Messieurs, les chants ont cessé ; mais, pour être plus modeste, notre tâche sans éclat ne sera pas sans douceur. Elle a cela de bon qu'à aucun de nos éloges ne viendra se mêler quelque douloureux souvenir. C'est à l'espérance, c'est à la jeunesse, c'est à la vie que maintenant nous avons affaire, c'est le travail et le talent que va couronner l'Académie.

Moins nombreux que d'habitude, les concours de cette année se sont, en revanche, distingués presque tous par la valeur exceptionnelle des œuvres qui ont pris part à la lutte et qui vont prendre part à la récompense. Au premier rang j'aime à signaler, par les noms honorés de leurs fondateurs, les concours Bordin, Thérouanne et Marcelin Guérin, et surtout le concours plus large institué par M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs.

Je n'oublie pas le concours Gobert ; son importance demande toujours qu'on le proclame en tête de ligne. Il n'a pas démérité, au contraire. Au même mérite, aux mêmes ouvrages sont décernés de nouveau les mêmes prix.

Comme en 1882, comme en 1881, le grand prix Gobert est attribué à l'ensemble des travaux de M. Chéruel sur l'histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. Aux quatre volumes de ce bel ouvrage qui, à la rigueur,

pouvait s'arrêter à cette date, leur savant auteur, ainsi que nous nous permettions de le lui conseiller dans notre dernier rapport, en a ajouté un nouveau, digne en tout des premiers et qui en laisse espérer d'autres. L'*Histoire de France sous le ministère de Mazarin* était la suite obligée de l'*Histoire de France sous la minorité de Louis XIV*.

Je louais, l'an dernier, à cette place, deux volumes publiés par M. Berthold Zeller, l'un sur *le Connétable de Luynes*, l'autre sur *Richelieu et les ministres de Louis XIII, de* 1621 *à* 1624; l'Académie leur avait attribué le second prix Gobert. Elle le leur décerne encore cette année. En agissant ainsi, quand elle croit juste de le faire, l'Académie n'use pas seulement de son droit; elle se conforme aux intentions du donateur, elle satisfait au vœu de la donation.

Le moins heureux de tous nos concours, je le dis à regret, a été celui qui jadis excitait le plus, au contraire, l'ardeur des concurrents; celui qui, pour un travail spécial, demandant un grand effort, mériterait peut-être d'autant plus qu'on en recherchât l'honneur, quand l'honneur en est jusqu'ici la principale récompense.

Comme le prix de poésie, il y a un an, le prix d'éloquence n'a pu être décerné cette année.

Le sujet proposé par l'Académie était : *l'Éloge de Rotrou*. Rendre hommage à l'homme et à l'écrivain nous avait paru simple et facile. Trois ou quatre tragédies survivent à peine dans toute son œuvre à trente autres pièces tombées dans l'oubli, et qu'il était bon d'y laisser. *Venceslas* et *Saint Genest* au premier rang, *Cosroës* et *Antigone* au second, sont

des dates dans l'histoire du théâtre en France, et leur auteur a sa place dans le grand mouvement littéraire du grand siècle. Sa mort héroïque méritait aussi qu'on s'en souvînt, plus que de sa vie, et peu de pages semblaient devoir suffire à louer dignement tout ce qu'en lui la postérité veut qu'on loue.

Les concurrents ne l'ont pas compris; le mot *Éloge* a troublé les uns et indigné les autres, qui ne s'en sont pas cachés. Une étude critique sur la vie et les œuvres de Rotrou leur eût convenu davantage. La critique étant aujourd'hui plus à la mode que l'éloquence, ils souhaiteraient qu'on sacrifiât l'éloquence à la critique. L'Académie, Messieurs, ne fonde pas elle-même ses concours; elle ne peut, en principe, que se renfermer dans les conditions du programme que chacun d'eux lui apporte et qu'elle a le devoir d'appliquer. Ici pourtant, quand le donateur n'est pas mort, quand, institué par le gouvernement et accepté par l'Académie, le prix d'éloquence peut, à la rigueur, être modifié du consentement et avec l'approbation des deux parties contractantes, l'Académie, qui ne s'obstine qu'à tâcher de bien faire, se prêterait volontiers à une réforme utile dont le besoin éclaterait à tous les yeux. Est-ce bien le cas, Messieurs, et en sommes-nous arrivés là? L'éloquence est abandonnée, dit-on; raison de plus peut-être pour qu'ici un dernier asile lui reste ouvert dans son malheur.

Par une généreuse initiative, que je trahis avant le succès, mais que je trahis par reconnaissance et pour en saluer l'espoir, le ministre des Lettres a demandé au Parlement de doubler la somme consacrée depuis longues

années au prix d'éloquence et au prix de poésie. Attendons avec confiance le résultat de ce nouvel attrait et ne nous décourageons pas nous-mêmes, pour ne pas donner aux autres l'exemple du découragement.

A défaut de quelques pages éloquentes qu'elle désirait et qu'elle n'a pas obtenues, l'Académie a distingué une longue et savante étude qu'on croirait composée, moins en vue de notre concours, que comme une sorte d'introduction au théâtre complet de Rotrou, véritable biographie pleine de documents curieux et que, dans un écrit récent, son auteur qualifiait lui-même d'œuvre fort peu académique.

Le prix ne pouvait lui être attribué ; mais, par égard pour des qualités réelles qu'elle n'a pas méconnues, l'Académie a voulu accorder une mention honorable, avec une médaille de mille francs, à ce travail d'érudition dont le manuscrit, enregistré sous le n° 17, portait pour épigraphe ce vers de Rotrou lui-même :

Qui meurt par sa vertu, renaît par sa mémoire.

L'auteur ne peut pas dire qu'il ignorait, ni même qu'il blâmait les conditions du concours ; loin de les combattre alors, il les avait si bien remplies il y a six ans, que l'Académie l'en félicitait spécialement par ma bouche, en lui décernant un prix d'éloquence pour son *Éloge* de Buffon.

J'aime à proclamer de nouveau le nom de M. Félix Hémon, aujourd'hui professeur de rhétorique au lycée de Brest.

Et maintenant, Messieurs, sans changer pour cela son programme, mais sans tenir autrement non plus à ce pauvre mot d'*Éloge* qu'on poursuit plus que de raison, l'Académie propose pour sujet du prochain concours d'éloquence, dont le prix sera décerné par elle en 1884 : *Un Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné.*

Lorsque, après tant d'autres, il publiait une savante notice sur *le vigoureux aïeul de madame de Maintenon :* « On voit, disait notre illustre ami Sainte-Beuve, qu'il ne manquera bientôt plus rien à l'étude du caractère et de l'écrivain; il en sera, à cet égard, de d'Aubigné comme de Pascal, on aura tout dit sur lui, et pour, et contre, et alentour; on l'aura embrassé dans tous les sens. »

Tout, en effet, a été dit, ce jour-là, sur *cette forte figure* et pour, et contre, et alentour : si bien que désormais, au point de vue de la critique littéraire, la matière semble épuisée; il ne s'agit donc plus pour les concurrents de prendre au berceau l'enfant précoce qui traduisait Platon à l'âge où, d'ordinaire, nous apprenons encore à lire, et de suivre pas à pas, pendant les quatre-vingts années de sa vie ardente et pleine de contrastes, le fier soldat toujours fidèle à son roi comme à son Dieu, le rude historien, le poète bel esprit, l'âpre satyrique enfin qu'on put surnommer un jour : le Juvénal du XVIe siècle.

Quand le principe même de ce concours est attaqué, quand de savants critiques nous reprochent d'encourager la poésie officielle et l'éloquence académique, puis-je mieux faire que de répondre avec M. Villemain, et en me couvrant de son autorité supérieure, que « des variantes d'anecdotes ne valent pas une page de réflexions judicieuses et

précises » ; et que « le meilleur effet d'un concours c'est d'obliger les jeunes talents à de nouveaux efforts, à plus de choix dans leurs pensées et d'élégante netteté dans leurs expressions ». Il demandait alors aux concurrents, et nous le leur demandons encore avec lui : « Une composition rapide et attachante, un écrit dont la diction naturelle et bien française atteste d'autant mieux l'étude du sujet et du temps. »

Qu'on appelle cet écrit étude, éloge ou discours, en résumant, en condensant dans un cadre étroit, avec l'élégante netteté que réclamait M. Villemain, tout ce que fut d'Aubigné devant la critique et l'histoire, on arrivera facilement à l'éloquence qui, avant tout, est l'art de bien dire. L'Académie n'en connaît pas d'autre.

S'il pouvait exister une éloquence académique, on la chercherait à tort dans ces compositions déclamatoires qui voudraient vainement s'en attribuer le privilège ; nous l'aurions trouvée plutôt, Messieurs, dans quelques ouvrages qui n'y prétendaient pas et que, cette année, l'Académie a distingués avec plaisir dans ses différents concours.

Par l'élégance de la forme, jointe à l'élévation de la pensée, les lettres échangées pendant le congrès de Vienne entre le roi Louis XVIII et le prince de Talleyrand atteignent parfois à la véritable éloquence.

Tout le monde sait avec quelle habileté, renversant les rôles au nom du droit et de la tradition, M. de Talleyrand parvint alors à replacer au premier rang parmi les nations la France vaincue, mais fière encore. Ces souvenirs conso-

lants revivent à chaque page dans une correspondance du plus puissant intérêt. Là, tandis qu'avec son laisser-aller de grand seigneur, le prince-ministre mêle aux vues les plus hautes les grâces piquantes de son intarissable esprit, le souverain s'impose à notre admiration par la grandeur de son âme, par sa confiance dans son propre droit, comme par son respect du droit des autres.

Si curieuse et si attachante que soit cette correspondance historique, l'Académie ne pouvait en couronner les auteurs dont la gloire échappe à nos récompenses.

Depuis longues années, ces lettres dormaient ensevelies dans les archives de l'État ; les y avoir cherchées fut une inspiration heureuse, les en avoir exhumées pour les rendre à la lumière n'est pas un petit mérite. M. Georges Pallain l'a fait en homme habile, en érudit modeste qui se renfermerait volontiers dans son rôle d'éditeur ; mais, à tout moment, son utile concours se trahit par des notes savantes, par des éclaircissements précieux, qui, servant de traits d'union à des lettres éparses, éclairent à propos le lecteur sur le sens et la portée d'incidents et de sous-entendus mystérieux, parfois difficiles à comprendre, sur les personnes qui occupent la scène au grand jour, comme sur les choses qui s'agitent, plus haut ou plus bas, dans les coulisses de la politique.

Très grand en France et très durable, le succès de ce livre n'a pas été moindre ailleurs ; en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, partout il a été traduit dès son apparition, et goûté partout comme une œuvre pleine d'intérêt et de charme.

Loin de méconnaître le service rendu par des publications de cette importance, l'Académie les encourage volontiers en les consacrant; c'est à ce titre que, par une faveur spéciale; elle décerne une médaille d'or à M. Georges Pallain.

A côté de ce livre, l'Académie en avait distingué un autre, d'un rare mérite aussi et qui, puisé aux mêmes sources, avait de plus ce grand avantage d'être une œuvre neuve et personnelle; grave et instructive comme l'histoire, agréable et attachante comme le roman.

Grâce aux mesures libérales qui, depuis peu, ont ouvert à tous les travailleurs les sacro-saintes archives de l'État, M. Albert Vandal a pu, comme M. Pallain, savourer à son aise ces pages jaunies qui jadis cachaient tant de souvenirs et qui aujourd'hui les révèlent. « Le passé, dit-il, redevient vivant, et des passions refroidies depuis longtemps se raniment pour vous pénétrer. » Le plaisir qui fut le sien, grâce à lui devient le nôtre; entraînés par lui, nous le suivons dans ses recherches et jouissons de ses découvertes : les faits semblent nouveaux, tant il nous aide à les mieux voir et à les mieux comprendre. Dans les dépêches des ministres et des ambassadeurs, il nous est donné de saisir les causes d'événements qui restaient obscurs et, selon le mot de Leibnitz, nous parvenons à surprendre « le pourquoi du pourquoi ».

Sous ce titre : *Louis XV et Élisabeth de Russie,* M. Albert Vandal a publié l'histoire des relations de la France avec la Russie, pendant la première moitié du XVIIIe siè-

cle. Après avoir rappelé les avances amicales faites, sous Louis XIII, au tsar Michel Romanof, il nous montre Pierre le Grand arrivant tout à coup à Paris, sans presque s'y être fait annoncer, et bientôt, dans les affectueux égards qu'il témoigne au jeune roi, nous voyons percer de nouveau l'arrière-pensée d'une alliance intime entre deux grandes puissances que, de tout temps, des intérêts pareils semblaient devoir réunir, tandis que la distance même qui les sépare éloignerait naturellement pour elles toute occasion de se heurter et toute raison de se combattre.

Ce n'est pas seulement à l'union des deux peuples, c'est à l'union des deux familles souveraines que Pierre le Grand songeait alors ; sa fille, la jeune princesse Élisabeth, souriait de loin à ce rêve, qui deux fois faillit se réaliser. Son cœur s'était épris à distance de Louis XV enfant, et, sans l'avoir jamais vu, elle lui garda, même sur le trône et jusqu'à la fin de sa vie, une tendre préférence qu'elle cachait à peine, un véritable amour platonique qui, du reste, ne les gêna ni l'un ni l'autre.

La France comprit trop tard de quel intérêt serait pour elle un accord avec la Russie. L'alliance qui tant de fois lui avait été offerte, elle la rechercha enfin, le jour même où la mort de l'impératrice Élisabeth allait livrer son pays, et bientôt le nôtre, aux dangers de la triple alliance.

« La triple alliance a survécu à l'écroulement du vieux monde, et elle se présente, au XIXe siècle, avec les mêmes caractères qu'au XVIIIe », dit l'auteur de ce livre avec un sentiment patriotique attristé. — « L'histoire ne se refait pas, mais elle se continue et l'étude du passé, en jetant la lumière sur des desseins séculaires, dont nous voyons

se développer l'exécution, explique le présent et révèle parfois le secret de l'avenir. »

M. Albert Vandal est jeune. Je ne le lui reproche pas, au contraire. Sans en avoir les défauts naturels, son style a toutes les qualités de la jeunesse ; vif, alerte, brillant et coloré, ferme pourtant et d'une élégante solidité, il ne faiblit jamais et se prête, avec des nuances heureuses, à la peinture des récits divers qui remplissent son livre, l'un des meilleurs de tous nos concours.

L'Académie lui décerne le prix Bordin (2,500 francs).

Le prix Marcelin Guérin, qui d'ordinaire n'est que de 5,000 francs s'élevait heureusement cette année à 6,000 fr., par suite d'intérêts arriérés. Tant de livres, et de bons livres, s'en disputaient une part que, pour les honorer au moins, sans les récompenser suffisamment, l'Académie a dû en couronner six ; à mille francs pièce ; c'est pour rien !

Ces livres sont :

Un Condottiere au XVe siècle, Rimini, par M. Charles Yriarte ; *Histoire des Conspirateurs royalistes du Midi sous la Révolution,* par M. Ernest Daudet ; *les Avocats au Conseil du Roi, Étude sur l'ancien régime judiciaire de la France*, par M. Émile Bos ; *Histoire de la Littérature française au XIXe siècle*, par M. Frédéric Godefroy ; *la Jeunesse de Fléchier,* par M. l'abbé Fabre ; *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne* par M. F.-A. Luzel.

Ce n'est pas dans les archives de la France, c'est dans celles de l'Italie que M. Charles Yriarte a puisé à pleines

mains pour composer l'étrange et curieux ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Un Condottiere au XVe siècle, Rimini. Étude sur les lettres et les arts à la Cour des Malateste.*

De cette famille qui, pendant trois siècles, tint une place considérable dans les troubles des petites dynasties italiennes, et dans leurs rapports avec la Cour de Rome, tout souvenir eût depuis longtemps disparu peut-être, si quelques vers de Dante n'eussent sauvé sa mémoire en immortalisant son nom. Comme la poésie, la peinture et la musique, ses sœurs. ont le secret de tout embellir. Avec elles nous continuerons à déplorer, de confiance, la tragique aventure de ces jeunes amants, dont les âmes jumelles continueront aussi à s'étreindre dans un vol sans fin. L'histoire, qui veut toujours reprendre ses droits, nous prouvera vainement que Paolo avait 34 ans, qu'il était marié, père de deux enfants, chef de bande estimé d'ailleurs, c'est-à-dire propre à toutes les choses d'alors, bonnes ou mauvaises. Nous ne la croirons pas.

M. Charles Yriarte n'a rien négligé pour faire connaître avec précision, et dans le plus grand détail, tout ce qui intéresse cette famille. Après leur glorieux chef, le premier seigneur de Rimini qui vécut cent ans, après Paolo qui vivra toujours, il nous montre toute une succession de Malateste, étonnant tour à tour l'Italie par leur puissance et leur luxe, séduisant les artistes et les gens de lettres par le charme de leur goût fin et délicat ; puis, se faisant haïr par leur caractère dur et oppressif, et donnant enfin carrière à leurs plus mauvais appétits, jusqu'au jour où les voilà qui s'éteignent abandonnés, méprisés et haïs de tous, dans la honte et dans l'indigence.

Les monuments qu'ils ont créés, les lieux qu'ils ont habités, les médailles qui rappellent leurs traits, les sculptures qui consacrent leur souvenir, sont reproduits avec profusion dans ce beau livre un peu confus, mais dont l'importance est complétée par une collection précieuse de pièces justificatives d'une grande valeur historique.

Encore un livre d'histoire que son auteur a composé sur des documents authentiques empruntés aux archives nationales et locales, aux traditions conservées dans les familles de ceux qui, acteurs ou victimes, prirent part aux événements qu'il raconte.

Sous ce titre : *Histoire des Conspirateurs royalistes du Midi sous la Révolution*, M. Ernest Daudet nous retrace en détail, avec une scrupuleuse exactitude, les événements tragiques qui s'accomplirent dans les Cévennes pendant la première Révolution ; nous faisant assister, coup sur coup, au rassemblement du camp de Jalès, à l'échauffourée du comte de Saillant, aux tentatives de révolte du notaire Charrier. Un pays sauvage, une race passionnée, des haines de religion irréconciliables, des conflits politiques incessants et de profondes rivalités sociales, tout se réunit pour donner à ce livre d'histoire une saveur de roman qui le remplit du plus dramatique intérêt.

En intitulant son livre : *les Avocats au Conseil du Roi, Étude sur l'ancien régime judiciaire de la France*, M. Émile Bos commence peut-être par où il devrait finir. C'est l'ancien régime judiciaire de la France tout entier qu'il a étudié, et l'histoire des avocats au Conseil du Roi ne se mêle

qu'incidemment à ses recherches savantes comme un épisode familier de ce beau travail, accompli avec autant de sagacité que de soin.

Les juridictions féodales ramenées à l'autorité royale par droit d'appel ; les jugements d'appel disputés entre le Conseil du Roi et les Parlements ; les efforts persévérants de la Royauté pour fonder en France l'unité de justice et l'unité de pouvoir, tout ce grand labeur national est ici observé de près et nettement mis en lumière par un homme du métier, qui vit pour ainsi dire dans l'intimité de nos anciens corps judiciaires et qui démonte, avec une rare sûreté de main, les ressorts compliqués de ces vieilles et fortes machines.

C'est par là surtout, et aussi par la clarté de la composition, comme par la correction et le mouvement du style, que ce livre rentrait dans les conditions de notre concours.

Ouvrez-le sans crainte et, parmi les curiosités historiques et littéraires que M. Bos a découvertes, vous lirez avec intérêt, avec plaisir, des lettres d'affaires écrites par le grand Corneille, un mémoire de Mirabeau, des pièces relatives aux procès de Beaumarchais et des détails assez inattendus sur les prétentions nobiliaires... de Danton !

M. l'abbé Fabre publiait, il y a quelques années, un volume contenant des lettres inédites de Fléchier, adressées à Mme Deshoulières et à sa fille.

C'est un ouvrage plus important, un ouvrage en deux volumes, qu'il vient de publier aujourd'hui sur la jeunesse du futur évêque de Nîmes ; étude attentive, non seulement

de l'existence facile du brillant abbé et des écrits légers qu'il composait alors, mais du monde charmant et frivole au milieu duquel il vivait; de cette société polie, élégante et précieuse qui s'est épanouie à l'aurore du grand règne. L'Académie a trouvé là un curieux mélange d'études historiques et de critiques littéraires ; un travail intelligent, bien ordonné, soigneusement fait, avec l'impartialité d'un esprit très ouvert et en pleine possession de son sujet.

Plusieurs fois déjà, l'Académie a encouragé les persévérants efforts de M. Frédéric Godefroy qu'elle connaît et apprécie comme un érudit sagace, comme un travailleur ardent et infatigable. A ses premières études sur l'Histoire littéraire des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, le savant auteur du Dictionnaire de l'ancienne langue française vient d'ajouter quatre volumes qui contiennent le tableau de notre littérature en prose et en vers, depuis le commencement du XIXe siècle.

Par la multiplicité de ses citations, cet ouvrage ressemble quelque peu à une anthologie; mais l'auteur y a joint des notices biographiques et littéraires, des analyses détaillées et des appréciations judicieuses qui lui ont mérité un nouveau témoignage d'intérêt et d'encouragement.

Né en Bretagne, M. Luzel s'est dévoué à l'étude de son pays natal, de ses anciennes coutumes, de ses chants rustiques et de ses légendes héréditaires. « J'allais, dit-il, de commune en commune, cherchant, m'informant partout ;... souvent aussi, je faisais venir à Plouaret, où j'avais éta-

bli mon quartier général, les conteurs et chanteurs émérites qui m'étaient signalés à plusieurs lieues à la ronde. Je leur demandais de me débiter leurs contes ou de chanter leurs chansons en breton, et, comme ils en avaient l'habitude, au foyer des veillées d'hiver. Un crayon à la main, je reproduisais les chants et les récits, séance tenante, littéralement pour les chants, aussi exactement qu'il m'était possible pour les contes. »

Remercions M. Luzel d'avoir sauvé de l'oubli ces derniers vestiges d'une littérature naïve, curieuse et originale.

Le prix Thérouanne n'a pas été moins brillamment disputé que le prix Marcelin Guérin, et, cette fois encore, pour être juste, l'Académie a dû partager entre trois ouvrages la récompense que vingt candidats sérieux avaient pu se flatter d'obtenir.

L'*Histoire de Philippe II*, par M. Henri Forneron, a tout droit d'être nommée en première ligne. C'est l'histoire du monde civilisé, à une époque où l'Espagne, pour bien peu de temps, il est vrai, était encore la plus puissante des grandes nations, ayant à ce titre la main dans les affaires intérieures de presque tous les autres États. Grâce à des recherches habiles et à d'heureuses découvertes, M. Forneron a pu dissiper les dernières ténèbres de ces temps obscurs et rectifier des erreurs que la légende avait imposées à l'histoire.

A côté de ces rectifications utiles, qui ne sont ni le seul ni même le principal mérite du livre de M. Forneron, on y trouve une peinture exacte, et à peu près complète, de

la situation de l'Espagne pendant le XVIe siècle, avec l'indication des causes qui, au milieu d'une grandeur plus apparente que réelle, préparaient déjà sa ruine et la rendaient inévitable. L'étrange et terrible figure de Philippe II en ressort, d'un bout à l'autre, avec une effrayante vérité. Au commencement de notre XIXe siècle, une certaine réaction a voulu, en Espagne, réhabiliter ce roi et ce règne. Le livre de M. Forneron ne laisse plus de place qu'à la justice.

L'Académie lui décerne la première moitié du prix fondé par M. Thérouanne (2,000 francs).

Le surplus est attribué, par portions égales :

1° A une grande étude historique que, sous le titre de : *Introduction à la publication des lettres de Catherine de Médicis*, M. le comte Hector de La Ferrière a placée en tête de la correspondance de cette princesse, correspondance publiée par l'Imprimerie nationale sur la proposition de la Section d'histoire et de philosophie du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes ;

2° A un ouvrage de M. le comte de Luçay sur les *Origines du pouvoir ministériel en France,* avec ce sous-titre : *les Secrétaires d'État depuis leur institution jusqu'à la mort de Louis XV.*

Ce dernier livre est une savante monographie de l'administration française, écrite simplement, mais avec beaucoup de goût et de correction. On y voit par quels degrés les clercs-notaires du roi, appelés successivement clercs du secret, puis secrétaires des finances, et enfin, depuis le XVIe siècle, secrétaires d'État, sont arrivés peu à peu, du rôle de simples intermédiaires des volontés royales, à celui

de directeurs absolus des grands services publics. Entravé souvent dans ses progrès, tantôt par le caractère du monarque, tantôt par l'omnipotence jalouse d'un premier ministre, le pouvoir ministériel ne parvint qu'avec beaucoup de peine à triompher enfin de résistances intéressées dont ce livre révèle en détail les longs efforts et les curieuses vicissitudes.

D'une tout autre nature est l'intérêt très réel qui s'attache au travail de M. le comte de La Ferrière. Son *Introduction* n'est rien moins qu'une étude critique, historique et biographique, incomplète il est vrai, mais qui déjà conduit le lecteur jusqu'au moment où Catherine de Médicis se trouve en possession presque entière de l'autorité souveraine. M. de La Ferrière ne la suit pas dans cette seconde phase de son existence ; répugnant peut-être à nous montrer, sous un nouveau jour, la femme dont il semblait avoir pris à tâche d'atténuer les torts lorsque ces torts n'étaient pas encore des crimes.

La série de lettres publiées dans ce premier volume ne va pas au delà de l'année 1563, vingt-cinq ans avant la mort de Catherine de Médicis. Souhaitons que les séries suivantes soient accompagnées, à leur tour, d'introductions semblables à celle que l'Académie couronne aujourd'hui comme une œuvre vraiment distinguée qui, par un récit rapide, élégant et judicieux, jette sur l'ensemble des faits une grande et vive lumière.

« Avez-vous lu *Barruch ?* » disait un jour La Fontaine aux amis qu'il rencontrait dans la rue.

« Avez-vous lu *Philostrate l'Ancien?* » serais-je tenté de vous dire à mon tour.

Notre confrère et ami, M. Renan, qui sait tout et qui a lu Barruch, a lu aussi Philostrate l'Ancien, et son neveu Philostrate le Jeune, deux rhéteurs grecs qui brillaient à Rome, l'un au commencement, l'autre à la fin du IIIe siècle.

Sur son rapport, l'Académie a décerné le prix Langlois à M. Bougot, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, pour sa traduction d'un des meilleurs ouvrages de Philostrate l'Ancien : *Galerie antique*.

C'est la description d'une collection de tableaux qui auraient plus ou moins existé à Naples, et que l'auteur explique à un enfant. Œuvre de déclamation plus que de critique d'art, ce livre a quelque chose du caractère peu sérieux des autres ouvrages de l'auteur, faits presque tous pour amuser une cour superficielle d'impératrices syriennes. Mais, tel qu'il est, il offre un intérêt véritable.

La traduction de M. Bougot est excellente. Elle a, en outre, le mérite de contenir un ample commentaire où les descriptions de l'auteur grec sont éclairées par les monuments figurés de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous et surtout par les peintures récemment découvertes à Rome.

Le beau livre de M. Bougot sera lu avec plaisir et avec fruit par tous ceux qui aiment les arts et que leur histoire intéresse.

Entre le concours Langlois, qui vient de nous entraîner un peu loin en arrière, dans l'antiquité gréco-romaine,

et le concours Montyon, qui nous ramènera bientôt à des œuvres plus modernes et plus françaises, les ouvrages de philologie présentés au concours *Archon-Desperouses* demandent à nous arrêter un moment, à moitié chemin.

La Commission, chargée de leur examen, avait distingué avec estime deux intéressants volumes intitulés :

1° *Essais sur le patois normand du Bessin*, par M. C. Soret ;

2° *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon*, par M. A. Luchaire.

Ces savants travaux consacrés à l'étude de deux patois méritaient d'être remarqués ; mais, par leurs sujets mêmes, ils s'éloignaient trop des conditions régulières de ce concours pour qu'une récompense leur pût être accordée.

Il en est autrement de trois publications importantes, entre lesquelles, dans des proportions inégales, l'Académie a partagé la somme de 4,000 francs, montant du prix fondé par M. Archon-Desperouses.

En première ligne, elle place une série d'ouvrages de littérature et d'histoire, publiés par la Société des anciens textes français, et contenant entre autres les *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, le *Mistère du Viel Testament*, la *Chanson d'Aiol* et la *Chanson de saint Gilles*, qui en est le complément naturel. Puis : le *Débat des Hérauts d'armes*, curieux dialogue entre un Français et un Anglais, composé au XVe siècle pour mettre en relief, non sans une certaine partialité qui s'explique, la supériorité de la France sur le plus puissant de ses voisins. Le saint voyage de *Thérusalem*, *du seigneur d'Anglure* en 1395 et la *Chro-*

nique de l'Abbaye du Mont Saint-Michel, qui nous montre, au XIVe et au XVe siècle, les moines et les hommes d'armes volontairement emprisonnés dans cette puissante forteresse, au milieu des flots, et défendant seuls la nationalité française pendant trente-trois années que dura la domination anglaise en Normandie.

Ce précieux recueil a paru digne à tous égards d'un intérêt tout particulier; intérêt que, par elle-même et par ses constants efforts, la Société des anciens textes français mérite toujours et qui plus que jamais lui est dû, quand la mort si malheureuse de son jeune, savant et généreux collaborateur M. le baron James de Rothschild vient de lui porter un coup doublement cruel.

L'Académie lui accorde, à titre de récompense et d'encouragement, une somme de deux mille francs.

Les deux mille francs de surplus sont partagés par moitié (mille francs chaque), entre deux publications de même nature et d'un égal intérêt.

1° *Édition nouvelle de la Correspondance de l'abbé F. Galiani*, l'un des plus brillants esprits de son temps, avec des femmes distinguées et des écrivains célèbres du XVIIIe siècle.

Entièrement rétablie d'après les textes originaux, et augmentée d'un grand nombre de lettres inédites, cette savante édition contient une curieuse étude sur la vie et les œuvres de Galiani, par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras. Étude virile, dont la forme se distingue en même temps par beaucoup d'élégance et de délicatesse.

2° *Collection des lettres du XVIIe et du XVIIIe siècle*, re-

vues sur les éditions originales, accompagnées de préfaces, avertissements, index, notices biographiques et jugements littéraires, par M. Eugène Asse. Le nom de leur auteur en garantissait d'avance le mérite.

Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, parmi les remarquables concours de cette année, le concours Montyon s'est fait remarquer en première ligne.

Cent trente-huit ouvrages y avaient été présentés, et l'Académie avait commencé par en réserver une vingtaine. Elle en couronne huit ; huit seulement, pour tâcher d'être plus juste en faisant aux plus dignes une part plus grande et plus grosse.

Cinq prix de deux mille cinq cents francs chaque sont décernés aux cinq ouvrages suivants :

De la Certitude morale, par M. Ollé-Laprune ;

L'Instruction publique et la Révolution, par M. Albert Duruy ;

Le Péril national, par M. Raoul Frary ;

Le Marquis de Grignan, par M. Frédéric Masson ;

Et *le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut,* par M. Anatole France.

Deux prix, de deux mille francs chaque, sont décernés à

La Terre Sainte, par M. Victor Guérin ;

Petites Misères, par M. H. Lafontaine.

Enfin un prix de quinze cents francs est attribué à un

volume de vers intitulé : *la Jeunesse pensive*, par M. Auguste Dorchain.

L'Académie voudrait pouvoir se montrer plus généreuse envers la poésie. En l'absence d'un prix spécial, elle aime à lui faire au moins une petite part dans ce concours institué pour les ouvrages utiles aux mœurs. Tout ce qui élève l'esprit est utile aux mœurs, et M. Dorchain a pu y prétendre en composant ces vers, dont l'inspiration ne manque ni d'ampleur ni d'éclat. Ce qu'il décrit, c'est la lutte des sens avec l'idéal, les luttes de la pensée avec les tentations vulgaires, les troubles de l'âme vierge, les honnêtes scrupules et la résistance aux amours frivoles.

Tout n'est pas d'égale force dans ce petit volume, mais deux belles pièces, telles que *Éros enchaîné* et surtout *les Étoiles éteintes,* suffisent pour qu'on puisse juger le poète et pour qu'un encouragement lui soit dû.

En tête des cinq ouvrages qu'elle a réservés particulièrement, l'Académie a placé le beau livre de M. Ollé-Laprune : *De la Certitude morale.*

Dans cette œuvre, pleine d'âme et de talent, on trouve, avec beaucoup de science et avec un rare mérite de style, une probité morale et intellectuelle qui en fait le charme et qui, d'avance, semblait la désigner comme rentrant au plus haut degré dans le programme de ce concours.

L'auteur expose, à son point de vue, les raisons que tout homme qui réfléchit et qui sent doit avoir, selon lui, de croire à ces quatre vérités fondamentales, principes et substance du spiritualisme philosophique et religieux : *la Liberté, la Loi du devoir, la Vie future, Dieu.* Il distingue avec soin ce qu'il appelle la *certitude morale* de la *cer-*

titude rationnelle; comme il distingue deux ordres de vérités qui correspondent à ces deux espèces de certitudes : les *Vérités morales* et les *Vérités positives*.

L'originalité de ce livre est de définir avec précision la nature de la certitude morale, et d'en rechercher les conditions dans la conscience.

S'appuyant sur des témoignages de Pascal, de Kant, de Maine de Biran et même de M. Cournot, M. Ollé-Laprune cherche à établir qu'il y a un *élément moral,* un *élément de liberté* dans toute conviction métaphysique et que, tandis que dans l'ordre des mathématiques et des sciences, la vérité s'impose à nous, même si nous voulons y résister, ici, dans l'ordre des convictions morales, il faut consentir à la vérité; il y a une préparation spéciale du cœur et un acte de liberté dont rien ne dispense ; il y a un développement de la vie intérieure, une culture obligatoire de la conscience qui constitue une part de mérite, et qui établit la responsabilité de chacun de nous dans cet ordre de convictions.

L'erreur, selon lui, peut avoir des causes morales, non moins que des causes intellectuelles ; l'obstacle qui empêche la vérité d'être reconnue peut être un obstacle moral non moins qu'un obstacle intellectuel, et cela non seulement dans le cas d'une mauvaise foi expresse, mais aussi par une défaillance quelconque, ou par n'importe quelle disposition vicieuse de la volonté. L'erreur peut donc être coupable pour peu qu'elle soit volontaire et coupable dans la mesure même où la volonté a contribué à la causer.

Qu'aurait dit Malebranche ! qu'auraient dit nos ancêtres du XVIIe siècle ! eux pour qui la Raison était quelque chose

d'absolu, qui s'impose. En leur nom, comme au nom de la Raison elle-même, des réserves ont été faites dans ce sens et j'ai reçu le mandat de les renouveler ici. D'un autre côté, en laissant à M. Ollé-Laprune toute la responsabilité qui lui appartient, l'Académie a vu et couronné dans son nouvel ouvrage un livre sincère et persuasif, d'une haute portée philosophique, une savante étude qui se distingue à la fois par la solidité du fond, comme par l'élégante correction de la forme.

« En publiant son ouvrage sur l'*Instruction publique pen-*
« *dant la Révolution,* M. Albert Duruy a rendu un véritable
« service à la science de la pédagogie. C'est un livre très
« savant, très instructif, rempli d'idées justes et écrit dans
« une très bonne langue, sobre et virile. »

Cette phrase n'est pas de moi, Messieurs; prononcée devant l'Académie par un de nos plus illustres confrères, elle obtint l'assentiment de tous et entraîna tous les suffrages, qui ne demandaient qu'à se laisser faire. Heureux de la reproduire aujourd'hui devant vous, je me défends ainsi moi-même contre le soupçon d'une partialité légitime que j'éprouverais volontiers pour un jeune et vaillant écrivain qui porte fièrement, sans défaillir, un nom cher à l'Université, doublement cher à l'Institut.

Plus impartial que moi, M. Albert Duruy a recueilli, avec autant de patience que d'exactitude, dans nos Archives nationales, un grand nombre de documents inédits, de natures très diverses, et, dans son livre, il les expose avec la loyauté d'un historien sincère qui, ne voulant flatter aucun parti, et protestant d'avance contre tout

reproche d'hostilité systématique, ne recherche et ne dit que la vérité.

S'il reconnaît, d'une part, que, dans les 562 collèges et les 21 Universités qui, déjà, existaient avant la Révolution, l'enseignement était insuffisant, étroit, arriéré, et que les sciences n'y avaient pas leur part, il démontre, en même temps, combien injustes et passionnées sont les accusations sous lesquelles devait succomber, de nos jours, cette ancienne organisation des études qui aura produit, en fin de compte, deux des plus grands siècles dont, pour l'honneur des Lettres, la France ait droit d'être fière.

Après avoir analysé les grands projets de Mirabeau et de Talleyrand, de Condorcet et de Lakanal, de Romme même et de Lepelletier de Saint-Fargeau, l'auteur retrace les efforts qu'a faits la Convention pour organiser l'instruction publique. Il ne dissimule pas les fautes commises dans une série d'expériences qui n'ont pas toujours réussi; mais, avec une entière bonne foi, il reconnaît que la Convention a été souvent détournée de son œuvre, et entraînée dans sa marche progressive, par les plus redoutables périls et les plus grandes responsabilités.

Si M. Albert Duruy se montre plus sévère pour le Directoire que pour la Convention, c'est la logique des faits qui l'y pousse. Un gouvernement mal pondéré, qui oscillait entre la violence et la faiblesse, avait amené, sans le vouloir, mais sans pouvoir l'empêcher, un abaissement progressif des études, contre lequel vint heureusement réagir le glorieux fondateur de l'Université.

Ce livre n'est pas seulement une œuvre d'érudition et de pédagogie ; sa valeur littéraire égale sa valeur historique.

A tout propos, et dès son premier chapitre intitulé « Avant 1789 » ; plus loin, dans celui qu'il consacre aux « Écoles primaires sous le Directoire », et enfin dans un tableau saisissant des « Fêtes nationales sous tous les régimes de la Révolution », sans qu'il perde jamais son sujet de vue, le jeune auteur s'arrête à chaque pas pour jeter avec nous, en passant, un regard curieux sur tout ce qui touche aux lettres et aux arts, à l'histoire et à la philosophie, aux caprices même du goût et de la mode, à tous les jeux d'alors, parfois sanglants.

Agréable autant qu'instructif, et non moins remarquable par la hauteur des vues que par l'équité des jugements, ce livre est l'œuvre honnête et distinguée d'un érudit, d'un penseur et d'un écrivain.

On a dit que le patriotisme était une des formes les plus vivantes et les plus pratiques de la morale. M. Raoul Frary ne s'est donc pas trompé de porte en présentant au concours des ouvrages utiles aux mœurs un livre que le patriotisme lui a seul inspiré et qu'il a publié sous ce titre : *le Péril national*.

Si, dans ce livre, on trouve quelques allusions aux malheurs de la France et aux victoires de ses ennemis, il ne faut pas s'y arrêter. Le péril national n'est pas là. Il est chez nous, en nous, et dans l'affaiblissement de toutes nos virilités. Quand les économistes s'effraient de la dépopulation de la France, il faut savoir gré à celui qui signale ce danger comme un péril national ; il faut l'en louer et l'en remercier, sans peut-être s'en rapporter entièrement, pour guérir le mal, aux remèdes que sa conclusion propose.

Autrefois il semblait difficile de dire la vérité aux rois; la dire aux peuples est aujourd'hui moins facile encore. M. Raoul Frary le fait avec autant de courage que de talent, dans un langage élégant et ferme, sans flatter ceux-ci, sans provoquer ceux-là, sans manquer jamais de bon sens, de fermeté ni de mesure. Rien n'est plus utile aux mœurs que de réveiller les cœurs en relevant les âmes, et ce serait pousser la préoccupation politique jusqu'à la faiblesse, la prudence jusqu'à l'injustice que d'hésiter, en pareil cas, à honorer un livre utile, solide et substantiel à qui, je le répète, on ne peut reprocher qu'un louable excès de patriotisme.

Il est bon de respirer un peu après s'être élevé ainsi au plus haut de la morale, à la suite des trois écrivains dont je viens d'indiquer les œuvres, en les esquissant à peine.

Un charmant volume d'histoire intime et un roman des plus aimables vont nous procurer ce plaisir et ce repos. Nous ne descendrons pas pour cela; les deux livres dont je vais parler ayant été placés par l'Académie, comme les trois autres, au premier rang dans ce concours.

Nous ne savions presque rien du petit marquis de Grignan, si ce n'est qu'il avait été l'honneur et la joie de son orgueilleuse famille, l'amour surtout de ces deux mères que La Fontaine eut pû confondre dans le même éloge :

> Sévigné de qui les attraits
> Servent aux grâces de modèle!

Dans le livre très piquant et très savant que M. Frédéric Masson a publié sous ce titre : *le Marquis de Grignan,* on

suit avec intérêt ce fier jeune homme, depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, trop voisins l'un de l'autre. Présenté hier à la cour, le voilà qui part pour sa première campagne : à quel prix! L'auteur nous fait pénétrer alors dans le mystère de ce qu'était trop souvent l'éclat factice des grands seigneurs de ce temps, étalant devant nous les souffrances, les embarras, la détresse secrète d'une famille noble, ruinée par l'orgueil au service du roi, et réduite, pour redorer son blason, à subir, à rechercher même une mésalliance avec quelque fille de traitant.

Ce n'est pas là l'histoire de toute une époque et de toute une race, c'est, en particulier, la splendeur et la décadence d'une grande maison, avec le développement des causes morales qui l'amènent, le luxe, la vanité, le désir de paraître; de grands besoins, mais aussi de grands devoirs.

Il y avait alors, malgré tout, et comme une compensation à ces misères, un sentiment supérieur qui rachetait bien des fautes et bien des faiblesses : l'honneur!

Dans sa préface M. Frédéric Masson fait en quelques pages qu'il faut lire et que je voudrais pouvoir citer entièrement, l'historique de ce sentiment si français.

« L'honneur a été le Dieu de la noblesse française. Le « jour où Montesquieu se mit à en raisonner, l'honneur « agonisait et cette société est morte. »

Rassurons-nous, Messieurs, la France, elle, ne meurt jamais et l'honneur y revit toujours!

Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut.

Voilà un titre effrayant, et des mots bien surpris, j'es-

père, de se trouver ainsi rapprochés. L'Institut n'en voudra pas à M. Anatole France d'avoir fait commettre à l'un de ses membres le plus honnête et le plus innocent de tous les crimes.

Sylvestre Bonnard nous a rappelé plus d'un de nos meilleurs confrères, les plus vénérés, et chacun de nous voudrait qu'on pût le reconnaître dans ce grand coupable qui s'avise, un beau matin, d'enlever une jeune fille ; oui, vraiment! mais cette jeune fille, cette pauvre orpheline, dont jadis il avait aimé la mère, il n'y a que ce moyen de l'arracher à la tyrannie d'une méchante femme qui la détient et qui l'opprime. Sylvestre Bonnard l'enlève donc et, pour la marier avec un jeune savant de ses amis, il vend ce qu'il a de plus cher au monde : ses livres!

La naïveté du savant, l'ingénuité de son âme, et sa bonté que rien ne déroute à travers les embûches qui ne cessent de l'entourer, sont peintes d'une façon charmante. Le récit est vif et l'intérêt soutenu. Si parfois le style tombe un peu dans la préciosité, sa facture, en général, est plutôt bonne, élégante et correcte.

L'Académie a voulu honorer par une récompense exceptionnelle une œuvre délicate et distinguée ; exceptionnelle aussi peut-être.

Chargé, à diverses reprises, de plusieurs missions scientifiques, M. Victor Guérin a longtemps exploré la Palestine et, à la suite de ses voyages, il a publié d'importants travaux sur les lieux saints et sur les livres sacrés.

Son nouvel ouvrage, intitulé : *la Terre Sainte*, est comme un résumé de ses premières publications et contient de

précieux documents sur les régions immortelles qu'il a parcourues en savant et en moraliste. C'est un beau voyage fait par un voyageur honnête et persévérant, qui a beaucoup vu et qui fait voir beaucoup à ses lecteurs, charmés d'avoir un si bon guide. On s'est demandé si M. Victor Guérin n'avait pas eu tort de croire à l'existence de Béthulie qui, pour la science moderne, ne ferait qu'une seule et même chose avec Jérusalem. Longtemps encore, la patrie de Judith sera défendue par la légende. Les plus savants auront du mal à la détruire. Un autre reproche a été fait à ce beau livre si magnifiquement illustré par la gravure. Pour être utile aux mœurs, il est trop gros, a-t-on dit, et trop cher ! Aux yeux de l'Académie, Messieurs, une œuvre de ce poids et de ce prix, qui a coûté tant de peine, tant de travail et tant d'argent, est d'autant plus intéressante.

Sans qu'il ait entièrement renoncé à la carrière dramatique, M. H. Lafontaine, ancien sociétaire de la Comédie-Française, consacre aujourd'hui ses loisirs à quelques travaux littéraires. La faveur publique, qui lui est restée fidèle, l'en a déjà récompensé Le dernier de ses ouvrages, intitulé : *Petites Misères*, semble avoir été composé tout exprès en vue du concours Montyon, tant il réalise, au plus haut degré, les conditions de son programme. Ce n'est pas un roman, c'est une série d'anecdotes émouvantes qui, toutes, contiennent d'honnêtes exemples et des enseignements utiles. Le dévouement, la résignation, le sacrifice et la vertu sont, tour à tour, mis en scène avec beaucoup d'art. Écrit sans prétention et non sans élégance, ce livre,

plein d'intérêt, mérite qu'on le signale comme très bon à lire et à faire lire.

Voilà, Messieurs, les huit ouvrages que l'Académie couronne au nom de M. de Montyon. Elle en avait distingué d'autres qu'elle regrette de ne pouvoir récompenser également et dont elle veut au moins qu'en indiquant leurs titres, je nomme devant vous les auteurs : *Un Village au XIIe et au XIXe siècle,* par M. L. Barracand ; *le Petit Henri Saint-Aignan*, par J. d'Arsac ; *Biographies des grands inventeurs dans les sciences et l'industrie*, par M. J. Desclosières ; *Recueil de morceaux choisis de prose et de vers*, par M. Léon Ricquier ; *Nos Américains*, par Mme de Bellaigue ; *Césette* enfin, surtout *Césette,* par M. Émile Pouvillon, sont des livres intéressants à divers titres, et dont le mérite n'a pas été méconnu. J'en dois dire autant de deux volumes de vers qui ont été justement remarqués : *Poèmes d'Auvergne,* par M. Gabriel Marc ; *Damnations*, poésies satiriques, un peu trop violentes pour nous, dont M. Justin Bellanger est l'auteur.

Une mention à part est due à deux livres de haute philosophie qui n'ont que le tort d'être d'un ordre trop spécial : *Descartes,* par M. Louis Liard, et *la Parole intérieure,* par M. Victor Egger. Si l'occasion nous en est offerte, nous retrouverons avec plaisir ces Messieurs sur leur véritable terrain.

Les mêmes motifs écartaient d'avance de ce concours une excellente étude, à la fois sociale et criminelle que des juges plus compétents attendaient dans une autre académie. Le livre de M. Joseph Reinach sur *les Récidivistes*

a d'abord fixé notre attention par l'intérêt saisissant de la thèse qu'il soutient, par l'exposition rapide et presque dramatique des faits qu'il dénonce, et enfin par la vigueur élégante avec laquelle il est écrit. Mais l'Académie française n'est pas une société de législation et elle ne saurait prendre parti dans une controverse juridique. La récompense que nous ne pouvions lui offrir, M. Joseph Reinach l'a trouvée ailleurs. Venu à l'heure opportune, il a montré avec tant de force un des périls qui menacent l'ordre social, que l'opinion publique s'en est émue. Déjà même deux projets de loi conformes aux idées qu'il développe sont soumis au Parlement.

Cette récompense a son prix.

Je finis par un charmant livre que l'Académie des beaux-arts nous envierait et que, mieux que nous, elle eût pu apprécier et récompenser. Artiste éminent et l'un des professeurs les plus distingués du Conservatoire de Paris, M. Eugène Sauzay a refait, après Lulli, la musique d'une des moindres comédies de Molière, *le Sicilien ou l'Amour peintre*. Illustrée d'ornements exquis, dessinés à son intention par M. Claudius Popelin, et de quelques gravures du temps reproduites avec art, cette publication est des plus curieuses ; mais il nous serait presque interdit d'en parler si M. Sauzay n'y eût joint une introduction très intéressante sur *les Origines de la comédie du Sicilien* et une piquante notice sur les circonstances qui ont dû précéder, accompagner et suivre la première représentation de cette pièce.

On a dit que la partition de M. Sauzay était une œuvre

de délicatesse écrite avec un tact suprême. La double étude qu'il y a jointe n'a pas moins droit au même éloge.

En dehors des ouvrages qu'elle couronne, ou qu'elle regrette de ne pouvoir couronner, l'Académie a encore à décerner aujourd'hui trois prix qui, ne s'adressant plus à des livres, mais tenant compte aux écrivains eux-mêmes de leurs efforts ou de leurs succès, doivent être des encouragements pour les uns, pour les autres des récompenses.

Je vous ai dit que, dans le concours Montyon, l'Académie avait remarqué un roman de M. Émile Pouvillon, intitulé *Césette;* livre étrange, vivant, original, qui a son cachet à part ; joignant à beaucoup de réalisme une forte dose d'idéal ; amusant d'ailleurs et plein d'intérêt ; écrit avec élégance et avec grâce ; avec prétention aussi, et sans se méfier assez des néologismes qui parfois troublent son harmonie.

Ce livre n'a pu être couronné comme un ouvrage utile aux mœurs ; mais son auteur méritoit qu'un témoignage de sympathie l'encourageât. L'Académie lui accorde le prix Lambert.

Le prix fondé par M. le comte de Maillé Latour-Landry est attribué à M. Léon Cladel qui, jeune encore, mais ayant à lutter toujours contre la maladie, travaille depuis quinze ans avec courage et avec succès. Depuis *le Bouscassié* qui fut publié en 1869 et dont on se souvient encore comme d'une œuvre singulière et très personnelle, M. Léon Cladel a publié trois ouvrages qui lui ont créé des titres à l'intérêt de l'Académie.

Tout finit par des chansons, a dit Beaumarchais. Ne nous en plaignons pas, Messieurs, et souhaitons que toujours il en soit de même.

Il ne s'agit pas ici de rappeler des titres que personne n'ignore, et trop heureux les hommes dont il suffit de prononcer le nom pour que chacun comprenne et applaudisse.

Est-ce un poète, est-ce un musicien, est-ce un philosophe? C'est tout cela, Messieurs ; c'est un chansonnier! Depuis plus de trente ans, il chante ; ses chansons nous sont allées au cœur et nous les avons chantées après lui.

C'est bonhomme
Qu'on me nomme !

a-t-il dit un jour, et le nom lui en est resté.

J'allais vous parler du talent, de la bonne grâce, de la belle humeur, du désintéressement et de toutes les vertus de ce bonhomme! Je m'arrête! Déjà, du milieu de vous, j'entends s'échapper comme l'écho d'un refrain connu qui nous dit : *Vous avez raison!* quand je vous annonce que l'Académie décerne un de ses plus gros prix, le prix Vitet, à M. Gustave Nadaud.

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1883.

MESSIEURS,

Le nom de Lamartine est le premier que je veuille prononcer aujourd'hui devant vous. Sa mémoire réclamait de nous un suprême hommage. Heureuse de le lui rendre publiquement, l'Académie ne s'est pas trompée quand, faisant appel à tous les jeunes poètes, elle leur demanda de l'aider à remplir ce pieux devoir.

La tâche était difficile ; le sujet, trop vaste et trop beau, semblait être de ceux qui, tout à la fois, nous séduisent et nous découragent. La séduction l'a emporté sur le décou-

ragement et, mieux inspirée cette fois, la poésie vient de prendre une grande et glorieuse revanche.

Cent soixante-seize pièces de vers avaient été présentées à ce concours. Parmi les vingt meilleures, quatre, survivant aux dernières épreuves, ont paru mériter d'être récompensées. Elles étaient inscrites sous les numéros : 19, 70, 143 et 169.

La première, n° 19, ayant pour épigraphe ces mots connus et consolants : *Gloria victis!* manque peut-être de cette mesure dans la force dont les chefs-d'œuvre de Lamartine donnent toujours l'exemple; mais, si l'on a pu reprocher à l'auteur quelque chose d'excessif, l'ensemble de l'œuvre a beaucoup plu; l'ordonnance en a paru bonne; dans la pensée et dans le style on a reconnu des qualités solides et brillantes; malheureusement, qui dit concours dit comparaison; la supériorité des trois autres pièces n'a permis d'accorder à celle-ci qu'une mention honorable.

Un grand souffle lyrique anime le n° 70. Pourquoi faut-il que son développement avorte au moment où l'intérêt semble devoir progresser encore. C'est un ballon captif qui part fièrement pour monter au plus haut du ciel et qui, tout à coup, s'arrête à moitié chemin.

Cette pièce ne contient que cent vers. Elle n'est pas trop courte, elle est écourtée; mais, à force de grâce et de charme, elle triomphe du seul reproche qu'on lui ait fait, et que j'ai dû lui faire.

Un souvenir d'Alfred de Musset a inspiré l'auteur de ces vers. Ici, à son tour, Lamartine est visité par sa Muse, qui le rassure en lui disant :

De l'artiste, du moins, l'œuvre subsiste entière
Au-dessus du flot vil qui fermente et qui bout,
Et la Postérité, qui s'en fait l'héritière,
La garde et la contemple, immuable et debout!

Les vers suivants sont d'un admirateur moins enthousiaste ; ce qui ne les empêche pas d'être d'excellents vers, frappés au bon coin ; c'est par eux que débute la troisième pièce, inscrite sous le n° 143.

O! Lamartine, hier on dressait ta statue;
Voici que maintenant le peuple s'évertue
A prodiguer partout le marbre et le métal,
Pensant qu'à des géants il faut un piédestal!
Il croit payer ses morts par ce facile hommage;
Il perd leur souvenir et garde leur image,
Et, jugeant envers eux son devoir accompli,
Les reprend au néant, pour les rendre à l'oubli.
— Nous dressons ta statue et n'ouvrons plus ton livre;
Ta gloire et ton poème ont peine à te survivre;
Toi, qui sauvas trois fois la Patrie en danger,
Ma génération te traite en étranger.
Et, pareille à la rouille, aujourd'hui l'ironie
Ternit ton héroïsme et ronge ton génie.
Nos pères cependant t'admiraient à genoux,
Grand homme, et tu parais être, à côté de nous,
Qui sommes trop chétifs pour marcher sur ta trace,
Enfant d'un autre siècle, et fils d'une autre race.

Le ballon qui nous emportait tout à l'heure est redescendu sur la terre ; au pur lyrisme qui nous montrait l'œuvre du Maître *immuable et debout*, a succédé le langage plus précis et plus sceptique de l'épître et de la satire. Je

serais injuste envers l'auteur et envers l'ouvrage, si je n'ajoutais que, traduites dans un style à la fois ferme et harmonieux, de hautes pensées s'y développent avec autant d'élégance que de bon sens.

Entre cette seconde pièce de vers et la première qui lui ressemble si peu, l'Académie eût hésité. Comme dans une fable célèbre, que je ne me permets pas de rappeler autrement, survint alors la troisième, inscrite sous le n° 169, qui, mettant tout le monde d'accord, saisit d'emblée la couronne que se disputaient les deux autres. Cette pièce, Messieurs, vous allez l'entendre. Subissant à votre tour le charme d'une poésie fière, ardente et convaincue, vous confirmerez, j'espère, en l'approuvant, le choix fait par l'Académie.

C'est au n° 169 que, sans hésitation, elle donnait la préférence.

Tout n'était pas dit pour cela ; et comment se résigner à ne couronner qu'un poète quand trois au moins, quatre peut-être, méritaient qu'on les couronnât?

Par bonheur, Messieurs, tandis que, jusqu'à ce jour, le prix de poésie et le prix d'éloquence, fondés tous deux par l'État, n'étaient portés au budget que pour une somme annuelle de deux mille francs, cette année, pour la première fois, le chiffre s'en trouvait doublé, grâce à une mesure généreuse dont l'Académie, par ma bouche, remercie le ministre libéral qui témoigna ainsi de sa sympathie pour les lettres.

Devenue soudain assez riche pour qu'il lui soit permis

désormais de mieux faire à chacun sa part, l'Académie, au lieu d'un élu, s'empresse d'en proclamer trois.

Un premier prix de la somme de quatre mille francs, est décerné à l'auteur de la pièce inscrite sous le n° 169, M. Jean Aicard.

Deux seconds prix, de deux mille francs chacun, sont décernés aux deux pièces portant, l'une le n° 70, l'autre le n° 143. La première est de M. Léon Barracand ; M. Marcel Ballot est l'auteur de la seconde.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, une mention honorable est accordée à la pièce inscrite sous le n° 19, dont l'auteur est M. le baron Raymond de Borrelli.

Songeons maintenant à l'avenir !

Pour le prochain concours de poésie, qui sera jugé en 1885, il fallait désigner un nouveau sujet.

Devant un certain abaissement des esprits, des âmes et des caractères, quand nous cherchions une formule qui, sans arrière-pensée, embrassât à la fois, dans un idéal poétique, l'art et la morale, la religion et le patriotisme, un seul et même cri : *Sursum corda!* s'échappa tout à coup de toutes nos consciences. Notre sujet était trouvé.

Ces deux mots latins, qu'on croirait français, tant ils s'expliquent d'eux-mêmes, *Sursum corda!* nous les offrons, nous les livrons à l'inspiration de nos jeunes poètes qui, certainement, sauront les comprendre et les rendre.

Soumis à l'examen d'une même commission, particulièrement compétente en pareille matière, les livres d'histoire présentés aux trois concours fondés par le baron Gobert,

par M. Thérouanne et, en dernier lieu, par M. Thiers, ont été l'objet d'un savant rapport qui mériterait de vous être lu d'un bout à l'autre.

Adoptant ses conclusions, l'Académie décerne de nouveau le premier grand prix Gobert à M. Chéruel pour les deux derniers volumes de son *Histoire de France sous le ministère de Mazarin.* A l'honneur de M. Chéruel, j'aime à rappeler que ce gros prix, dont la valeur annuelle s'élève presque à dix mille francs, lui a été attribué, l'année dernière, pour le premier volume de cette histoire ; quand, deux fois de suite, en 1880 et en 1881, il l'avait obtenu déjà pour les quatre beaux volumes par lui consacrés à l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV.* Après avoir, dès le début et successivement, distingué, encouragé, honoré les persévérants efforts de M. Chéruel, l'Académie, dont l'attente n'a pas été déçue, couronne aujourd'hui, par une nouvelle récompense, la fin et l'ensemble de son grand travail.

Le second grand prix Gobert est attribué à M. Ludovic Sciout pour son *Histoire de la Constitution civile du clergé;* intéressant ouvrage, bien composé et bien écrit, qui, en traitant à fond un sujet délicat, l'a fait sans violence, avec une sage mesure et une louable modération.

Le prix de quatre mille francs fondé par M. Thérouanne, *en faveur des meilleurs travaux historiques,* est partagé par moitié entre deux ouvrages d'un rare mérite : *Gaspard de Coligny,* par M. le comte Delaborde ; *Catherine d'Aragon et les Origines du schisme anglais,* par M. Albert Du Boys.

Coligny est l'un des plus beaux et des plus nobles caractères dont puisse s'honorer l'histoire. Ce livre ne nous l'apprend pas; mais, une fois de plus, mettant en lumière, avec amour, ses grandes vertus de soldat, de chrétien et de père de famille, il nous le montre profondément religieux et poussant aussi loin que possible l'esprit de tolérance; exempt d'ambition quand toutes les ambitions lui semblaient permises; simple et bon autant que brave; ne demandant pour être heureux qu'à vivre au milieu des siens, dans ce manoir de Châtillon que toujours il regagnait au plus vite, dès que l'intérêt de la patrie et de la religion ne le retenait pas ailleurs. C'est pour ce double devoir qu'il a vécu et qu'il est mort.

Si, dans son livre, M. Delaborde se plaît à exalter le héros de la Réforme et la Réforme elle-même, trahissant aussi ses sentiments personnels, M. Albert du Boys, en écrivant la vie de Catherine d'Aragon, s'attache, avec une égale ardeur, à célébrer les hautes vertus de cette princesse, de cette martyre que les plus dures épreuves accablèrent en vain, sans que sa foi ni son courage aient jamais fléchi sous le poids.

A côté de ce drame douloureux, dont l'intérêt est si puissant, la question religieuse tient une grande place dans le livre de M. Albert du Boys. La révolution définitive qui s'opérera plus tard, commence à peine sous le règne de Henri VIII et, pour le moment, il ne s'agit en réalité que d'un schisme qui voudrait encore conserver tous les dogmes du catholicisme. Cette thèse, assez nouvelle, présentée habilement, est soutenue avec conviction

et autorité, dans un bon style qui ne manque ni de clarté ni d'élégance.

Par une coïncidence singulière, les trois derniers ouvrages que l'Académie vient de couronner touchent, plus ou moins, à des questions religieuses. Il en est autrement des deux livres de M. Rothan sur *la Politique française en* 1866, et *l'Affaire du Luxembourg, prélude de la guerre de* 1870. Dans la position consulaire qu'il occupait à Francfort, après avoir été ministre de France à Hambourg, M. Rothan put alors suivre de près la marche des négociations dont les conséquences fatales devaient tromper tant d'espérances.

Dans ses récits familiers, et plus encore dans ses dépêches officielles, fermes et alarmantes, que l'avenir devait trop justifier, le langage de M. Rothan est grave, calme et digne, triste même, comme doit l'être celui de l'histoire quand elle traite un sujet pareil.

L'histoire, Messieurs ; — libre à chacun de l'écrire comme il lui convient de le faire ; mais, en présence des nombreux volumes qu'une nouvelle école historique veut bien chaque année soumettre à notre jugement, une explication franche et nette a paru nécessaire, dans l'intérêt même de ces livres dont le mérite n'est pas méconnu, mais qui, véritablement, je l'ai déjà dit, se trompent de porte quand ils s'adressent à nos concours.

Qu'avant de se mettre au travail, on fasse des recherches, on prenne des notes, on entasse des documents,

rien de mieux! Pour l'historien, à qui nous demandons des récits et des jugements, plus que des documents et des dates, il y a, dans le produit de ces premières fouilles, tous les matériaux d'un bon livre, tous les éléments d'une œuvre personnelle qui, mûrement réfléchie, composée avec soin, écrite avec élégance et portant le cachet de son auteur, méritera la publique estime; mais cette œuvre achevée que notre sympathie appelle, mais ces bons livres que toutes nos couronnes attendent, avant de nous les envoyer, il faut commencer par les faire.

A ceux qui pourraient l'oublier, l'Académie rappelle que ses traditions deux fois séculaires lui font un devoir de travailler sans relâche, et de son mieux, à maintenir dans leur pureté l'art charmant de bien dire et ce bel art de la composition par lequel notre littérature nationale, entre les autres, a marqué sa place, et la conserve, au premier rang!

Je reviens avec empressement, Messieurs, à la tâche plus douce de louer le talent et de proclamer le succès.

Le prix Bordin, en son entier et sans partage, est décerné à M. Ferdinand Brunetière pour trois volumes de haute critique littéraire : *le Roman naturaliste; Études critiques* (anciennes et nouvelles) *sur l'histoire de la littérature française.*

Écrivain délicat et travailleur infatigable, M. Brunetière, dans ces trois ouvrages qu'un même titre pourrait réunir, a traité, avec une rare compétence, des questions diverses qui toutes se rattachent à l'histoire des lettres pendant les trois derniers siècles. L'un de ses volumes est entière-

ment consacré à l'étude du naturalisme moderne. C'est sans passion et sans colère qu'il se montre juste, osant, tout à la fois, rendre hommage au vrai talent, et blâmer les élèves qui trahissent les maîtres, en n'imitant que leurs défauts. L'érudition chez M. Brunetière n'exclut ni l'originalité ni la nouveauté des vues. Ses doctrines lui appartiennent comme son style, et ses critiques, toujours équitables, se distinguent par trois qualités maîtresses : le bon sens, le bon goût et le bon ton.

Le prix Marcelin Guérin était moins facile à donner, tant plusieurs prétendants se le disputaient, avec des titres à peu près pareils. Trois ouvrages en ont eu leur part, et l'Académie a regretté de ne pouvoir en couronner un quatrième : *Corneille Agrippa, sa vie et ses mœurs;* livre curieux et de science solide, dont l'estimable auteur, M. Auguste Prost, est un érudit de premier ordre et un bibliomane éminent.

Sur la somme de cinq mille francs, montant du prix fondé par M. Marcelin Guérin, l'Académie accorde :

Deux mille francs à l'*Histoire de la divination dans l'antiquité,* par M. Bouché-Leclercq, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris ;

Quinze cents francs à un livre publié par M. Louis Favre, sous ce titre : *le Luxembourg,* 1300 *à* 1862, *récits et confidences sur un vieux palais;*

Et pareille somme à un volume d'études littéraires, intitulé : *le Public et les hommes de lettres au XVIII*e *siècle,* par M. Alexandre Beljame, maître de conférences à la Sorbonne.

Enfin, et en regrettant de ne pouvoir mieux faire pour l'ouvrage et pour l'auteur, elle accorde une mention honorable au *Corneille Agrippa* de M. Auguste Prost.

L'*Histoire de la divination dans l'antiquité* est une sorte de monument, en quatre forts volumes, dans lesquels M. Bouché-Leclercq a réuni, en bon ordre et avec clarté, les fruits précieux de ses savantes recherches.

C'est surtout par la solidité du fond que se recommande cet ouvrage qui jette une vive lumière sur tous les problèmes dont se préoccupait l'antiquité classique et nous montre quels efforts, soumise tour à tour à ses devins, à ses prophètes, à ses aruspices et à ses augures, elle ne cessa de faire, pour accorder la liberté humaine avec la prescience divine.

Plus léger dans la forme et aussi dans le fond, le livre de M. Louis Favre a un tout autre caractère. Magicien habile, après nous avoir rappelé par le menu tout ce qui, pendant cinq siècles, en s'y rattachant quelque peu, précéda ou suivit la formation du Luxembourg, il évoque enfin, pour les faire défiler devant nous, tous les personnages illustres qui, tour à tour, habitèrent ce palais ou le traversèrent plus ou moins, depuis Marie de Médicis jusqu'au chancelier Pasquier, depuis Robert de Harlay jusqu'à M. Gaulthier de Rumilly.

Tout est vivant dans ce livre; même les morts qui, à chaque page, semblent sortir de leurs tombes ou de leurs cadres, pour montrer ce qu'ils furent et raconter ce qu'ils firent, au très grand plaisir du lecteur.

Quittons, s'il vous plaît, la France, Messieurs, et transportons-nous un moment en Angleterre. M. Alexandre Beljame va nous introduire dans la société de Dryden, d'Addison, de Pope et de tant d'autres, qu'une savante étude fait revivre pour nous, enfouis qu'ils étaient, ces immortels, dans les vieilles archives du British Museum, comme les héros de M. Louis Favre dans les oubliettes du Luxembourg.

A l'aide des plus anciens journaux de la presse anglaise qu'il a pu retrouver et qu'il a consultés avec fruit, M. Beljame est parvenu à composer un ouvrage tout nouveau sur l'*Histoire des lettres et la situation des écrivains en Angleterre*.

C'est avec une émotion vive et sympathique que, dans le martyrologe des Lettres, nous retrouvons, à chaque pas, la trace des luttes et des souffrances qu'ont eu tant de fois à subir les plus grands et les meilleurs; ceux-là mêmes que, tôt ou tard, la gloire venge de la misère.

M. Beljame nous dédommage bientôt en nous montrant tout ce que, depuis lors, par des progrès successifs et d'heureuses revanches, dans la patrie de Shakspeare comme dans celle de Corneille, la condition des écrivains a définitivement gagné, en bien-être, en considération, en indépendance.

Œuvre d'un homme de goût et d'un écrivain délicat, le livre de M. Beljame a été partout, surtout en Angleterre, l'objet d'appréciations favorables et d'approbations publiques qui ont devancé, influencé peut-être, la justice de l'Académie.

Destiné à récompenser des travaux de philologie fran-

çaise, le prix fondé par M. Archon Desperouses est, comme le prix Marcelin Guérin, partagé entre trois concurrents.

Deux mille francs sont accordés à M. Georges Bengesco pour le tome Ier de sa *Bibliographie des œuvres de Voltaire;*

Mille francs, à M. Gazier, auteur d'un livre intitulé : *Choix de Sermons de Bossuet;*

Et mille francs, à M. Ch.-L. Livet, pour ses éditions classiques de trois chefs-d'œuvre de Molière : *le Tartuffe, l'Avare* et *le Misanthrope.*

Accompagnées de notices très curieuses, d'un bon lexique et de notes historiques et grammaticales pleines d'intérêt, ces grandes comédies ont ainsi, pour les érudits comme pour les lettrés, un attrait de plus et un charme tout particulier. En accordant ce nouveau prix à M. Livet qu'elle connaît de longue date, l'Académie aime à récompenser un savant consciencieux qui a voué sa vie à l'étude de notre littérature et à l'histoire même de notre Compagnie.

Vingt-trois sermons de Bossuet, tous revus sur les manuscrits, figurent dans le recueil publié par M. Gazier. Le choix en est heureux; la collation en a été faite avec soin et discernement. A ce dernier texte et aux notes qui l'accompagnent, nous devons d'assister, en quelque sorte, au travail même du grand prélat, aux hésitations de son esprit et aux recherches de son goût; pouvant y suivre, comme pas à pas, la marche et le développement de sa magnifique éloquence.

De Bossuet à Voltaire, il y a loin! et l'Académie ne peut mieux faire acte d'impartialité qu'en passant si vite de l'un à l'autre.

Un jeune et savant étranger, que la France réclame comme un des siens, M. Georges Benjesco a fait, sur *Voltaire et ses œuvres,* un travail... je n'ose dire : de bénédictin!

Pour dérouter la police d'alors, qui n'avait que trop à s'occuper de lui, Voltaire, on le sait, était réduit à faire paraître ses ouvrages sous toutes sortes de déguisements, ayant, au besoin, recours à de fausses indications de date et de lieu; quelquefois désavouant les uns, accusant volontiers les autres d'avoir été altérés à dessein ou mal reproduits, d'après des copies dérobées et imparfaites. Au milieu de cette confusion volontaire, découvrir l'édition définitive, celle que Voltaire avouerait, retrouver l'expression vraie de sa pensée et le dernier mot de son esprit, n'était pas une tâche facile. M. Benjesco a étudié avec passion, dans notre Bibliothèque nationale, les deux mille numéros qui composent la collection voltairienne de Beuchot; il a visité toutes les archives, lu tous les journaux et compulsé tous les catalogues de ventes célèbres. Le succès a déjà couronné ses efforts. En s'associant à l'estime publique pour récompenser ce premier travail, l'Académie espère encourager l'auteur à terminer promptement ce qu'il a si bien commencé.

A côté, au-dessous de ces grandes études consacrées à la gloire de trois des plus grands écrivains de la France, l'Académie avait distingué encore un petit livre très agréa-

ble, plein de faits et d'idées, qui lui est venu de loin, de l'île Maurice : *Étude sur le patois créole mauricien,* par M. C. Baissac. Dans ce beau pays, qui fut français, et qui, depuis un siècle, a, lui aussi, cessé de l'être, M. Baissac nous dit et nous prouve que le souvenir de la France est resté cher à bien des cœurs.

La France, hélas! se fait trop d'amis à ce prix-là.

A défaut d'une quatrième couronne, qui lui manque, l'Académie décerne une mention honorable à M. Baissac et à son livre, aussi bons français l'un que l'autre.

Deux concours de traduction avaient lieu cette année, pour le prix Langlois et pour le prix Jules Janin.

Le prix Janin n'ayant pu être décerné, le concours est remis à l'année prochaine.

En attendant, sur la somme de trois mille francs, montant de cette fondation, l'Académie en prélève mille qu'elle attribue à M. Develey pour sa traduction de deux ouvrages écrits par Pétrarque en langue latine : l'*Africa* et *Mon Secret,* traduction estimable et bien faite; mais... et j'en demande pardon au grand poète des sonnets, je dois avouer que l'utilité ne s'en faisait pas autrement sentir. C'est pour des œuvres d'une latinité plus haute que le prix Jules Janin a été fondé.

Le prix Langlois est décerné à M. Émile Ruelle pour une traduction de *la Rhétorique* et de *la Poétique* d'Aristote.

Déjà connu par sa publication des œuvres de Damascius, philosophe éclectique du VIe siècle, et par d'intéressantes études sur les médecins de la Grèce, notamment sur Rufus d'Éphèse, M. Ruelle vient d'ajouter un titre de plus à ceux

qui le recommandaient à l'attention de l'Académie. Tout en s'aidant des travaux antérieurs, il a réussi à faire de sa traduction d'Aristote une œuvre personnelle, digne d'encouragement et de récompense.

Un témoignage d'estime est dû, en outre, à deux ouvrages présentés au même concours : deux traductions en vers français, l'une des *Bucoliques,* par M. le docteur Yvaren, médecin à Avignon; l'autre de l'*Iliade,* par M. J.-C. Barbier, procureur général près la Cour de cassation. On l'a dit souvent, peu de magistrats résistent à la tentation de traduire *Horace* ou *Homère* comme M. Barbier, *Virgile* et *Lucrèce,* comme notre très honoré confrère M. le premier président Larombière, *Mistral* même, comme M. E. Rigaud, hier encore premier président de la cour d'Aix.

Charmes de nos premiers loisirs, les lettres sont toujours là pour nous rendre moins pénible, au terme de la carrière, cette retraite légitime que Racan appelait les délices du port. Elles sont là aussi, dans les mauvais jours, ces grandes consolatrices, pour relever après le combat, pour recueillir après la tourmente, les vaincus et les naufragés.

Autant, et plus peut-être, qu'aux passions de la politique, l'Académie a pour principe de rester étrangère aux questions d'ordre social qui, dans le sein de l'Institut, ne sauraient être mieux traitées que par nos savants confrères des sciences morales et politiques.

Personne ne l'oublia quand, il y a sept ans, une généreuse Américaine, Mme Botta, manifesta l'intention de

fonder un prix pour quelque ouvrage sur l'*Émancipation des femmes*.

Si intéressante que la question pût être, elle ne rentrait pas dans le cadre de nos travaux ordinaires. Reculant donc devant une responsabilité dangereuse et se déclarant incompétente, l'Académie répondit d'abord par un refus. Des instances nouvelles et l'offre d'un nouveau programme devaient bientôt triompher de sa résistance. Elle n'aime pas à se faire prier ; elle a peu l'habitude de marchander avec ceux qui veulent bien lui déléguer la tâche de faire des heureux en leur nom.

Voilà, Messieurs, comment se trouva fondé le prix Botta, destiné, en fin de compte, à récompenser des ouvrages sur *la Condition des femmes*.

Ce titre était un peu vague, mais, par cela même, une liberté plus grande était laissée aux concurrents qui, bien prévenus, savait du moins ce qu'ils ne devaient pas faire et sur quel terrain ils ne devaient pas s'engager, l'Académie ne pouvant les suivre au delà de ses propres frontières.

C'est donc à tort qu'on nous reprocha, il y a deux ans, et que, demain encore, on nous reprochera peut-être de n'avoir pas couronné des ouvrages qui, avec éclat, mais avec violence, dépassaient de beaucoup les limites si formellement assignées à ce concours.

Sous ce titre : *Histoire de l'éducation des femmes*, M. Paul Rousselot, ancien professeur de philosophie, a composé un livre excellent, rempli de faits, dans lequel abondent des renseignements curieux, clairement exposés dans un beau langage. « Être de bonne foi avec soi-même et avec les

autres, s'efforcer à la modération et à la justice, cela m'a toujours paru être le premier devoir d'un historien, et je n'ai pas voulu faire autre chose qu'une histoire. » Ainsi s'exprimait M. Rousselot en présentant son ouvrage au concours Botta.

Sans rêver aucune utopie, sans s'insurger contre les lois et contre les mœurs, M. Rousselot, écrivain libéral et spiritualiste, applaudit, en les racontant, à tous les progrès du passé ; à ceux que promet l'avenir, toutes ses sympathies sont d'avance acquises. Pour lui, comme pour nous, le dernier mot du bien ne sera jamais dit. Plus historique que philosophique, en effet, son livre expose tout et ne détruit rien. S'il ne tranche pas la question, il l'éclaire, en la traitant avec une grande sûreté de jugement et une louable impartialité. Quoiqu'il manquât d'une des conditions nécessaires pour que le prix Botta lui fût entièrement attribué, ce livre n'en a pas moins paru le plus digne d'une honorable récompense.

Sur les cinq mille francs, montant de la fondation, l'Académie lui décerne un prix de trois mille francs.

Si M. Rousselot ne conclut pas assez, son principal concurrent, M. Léon Giraud, concluait trop au contraire, et l'Académie n'aurait pu s'associer aux hardiesses de ses conclusions. Son important ouvrage intitulé : *Essai sur la condition des femmes en Europe et en Amérique*, n'en a pas moins été l'objet d'une attention sérieuse, et ses généreuses intentions n'ont pas été méconnues.

Le nouveau volume présenté au même concours par

Mlle Clarisse Bader conclut presque trop aussi, mais dans un sens très opposé, et les bons sentiments y prennent volontiers la place des bons arguments. L'œuvre considérable à laquelle Mlle Bader a dévoué sa vie est aujourd'hui terminée. Les encouragements de l'Académie l'ont soutenue dans ce grand effort. A défaut d'un nouveau prix, une somme de mille francs, prélevée sur le fonds spécial à ce concours, lui est accordée comme un témoignage d'estime pour ses travaux et pour sa personne.

Parmi les nombreux et très agréables ouvrages présentés pour le prix de Jouy, l'Académie en a surtout distingué trois : *Pensées d'automne*, par P. Gerfaut; *Ignis*, par M. le comte de Chousy; *Marca*, par Mme Jeanne Mairet.

Dans les *Pensées d'automne*, on a remarqué, en général, une grande finesse d'observation et une rare délicatesse de sentiments très féminins. Malheureusement la recherche y va parfois jusqu'à l'afféterie; parfois aussi, la pensée devient obscure, à force de vouloir être profonde.

C'est donc entre les deux autres ouvrages que l'Académie a partagé le prix de Jouy, tout en se demandant si le premier rentrait complètement dans les conditions du programme.

Fontenelle a mis jadis l'esprit au service de la science; aujourd'hui l'auteur d'*Ignis* met la science au service de l'esprit. C'est l'histoire du feu que, dans une sorte de

roman scientifique, humoristique et satirique, M. le comte de Chousy nous raconte à sa manière, qui, à vrai dire, empiète un peu sur celle de M. Jules Verne. Plein d'aperçus ingénieux, ce livre est écrit dans une langue charmante, dont M. de Jouy eût certainement approuvé la force et la grâce.

Marca est un vrai roman, un roman de mœurs actuelles, qui ne manque pas d'intérêt et dans lequel, au point de vue de ce concours spécial, il faut louer l'auteur d'avoir étudié avec soin et développé avec finesse plusieurs caractères étrangers et étranges, qui ont leur cachet, leur saveur et leur originalité.

Deux tiers du prix de Jouy sont attribués par l'Académie à l'auteur d'*Ignis*, M. le comte de Chousy ; le troisième, à l'auteur de *Marca*, Mme Jeanne Mairet. Rappelez-vous ce nom et ce livre. Je vous dirai pourquoi tout à l'heure, en proclamant, comme je vais le faire, les vainqueurs du concours Montyon.

Cent vingt-quatre ouvrages, plus ou moins utiles aux mœurs, étaient en présence, et l'Académie s'est vue dans la nécessité d'en récompenser quatorze. Quatorze prix pour cette seule fondation ! Il a donc fallu restreindre d'autant la part de chacun. Ce que l'on a fait ainsi pour l'argent, je serai, dans votre intérêt, forcé de le faire pour l'éloge.

Et pourtant, Messieurs, en dehors de ces quatorze élus, comment ne pas saluer ici quelque peu d'autres ouvrages

qui, à défaut de couronnes, ont mérité de fixer un moment l'attention de l'Académie? Le nombre en est tel que les désigner seulement par leurs titres serait déjà un travail.

Parmi les romans, on a surtout remarqué les intéressantes *Aventures d'un orphelin,* par Mme de La Fizelière; *Fleurs d'ennui,* par Pierre Loti, un livre aimable, dont, heureusement, le titre n'est justifié qu'à demi; *la Fille aux oies,* par M. ou Mme Jean Rolland, forte étude, presque virile, écrite avec un charme tout féminin; *Méha,* par M. G. Boutelleau; *les Sœurs de charité,* par M. de Lyden; *Sans-Souci,* par Mme Adrienne Piazzi; *Bartholomea,* par M. G. Lafenestre.

Parmi les ouvrages d'un autre ordre et d'une portée plus haute, je citerai en première ligne, en regrettant de ne pouvoir louer chacun d'eux, comme il m'eût été doux et facile de le faire : *les Essais de Macaulay*, par M. Paul Oursel; *Washington et son œuvre,* par M. Masseras; *la Poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées,* par M. Couat *Duguay-Trouin et Saint-Malo,* par l'abbé Poulain; *Petits Côtés d'un grand drame,* par M. A. Badin; *Histoire du Portugal et du Brésil,* par M. Alfred Boinette, de Bar-le-Duc; *Scènes de la vie cléricale,* par M. Charles Buet; un recueil de *Fables* en vers, par M. Léon Riffard, et un poème intitulé : *Érostrate,* par M. Léon Duplessis; enfin, deux charmants livres dont les auteurs, trop récemment couronnés, se dérobaient ainsi d'avance à une récompense nouvelle que tous deux eussent méritée : *Abeille*, par M. Anatole France, et *la Vie rurale dans l'ancienne France*, par M. A. Babeau.

J'ai gardé pour la fin un ouvrage qui se présentait à ce concours dans des conditions toutes particulières.

La Terre natale, par M. le baron Lafond de Saint-Mür, sénateur de la Corrèze, ambitionnait moins un prix, dans l'acception positive du mot, qu'une distinction purement honorifique. Déjà couronné par la Société d'Encouragement au bien, ce livre, dont on a pu dire qu'il dégageait un parfum honnête et sain, est de ceux qu'on ne saurait lire sans intérêt, sans plaisir et sans profit : loin d'être l'œuvre d'un campagnard, comme il en affiche la prétention, il est le fruit heureux des loisirs d'un homme de bien qui, par circonstance, a vécu de la vie publique ; mais qui, constant ami de la campagne s'applique à la faire connaître et, sans peine, parvient à la faire aimer.

Entre les quatorze ouvrages retenus par elle, l'Académie a réparti, dans les proportions suivantes, la somme de dix-huit mille francs, montant, cette année, de la fondation Montyon :

Un prix de deux mille cinq cents francs,
Deux prix de deux mille francs,
Un prix de quinze cents francs,
Et dix prix de mille francs chacun.

Je me trompe. C'est neuf prix de mille francs et une médaille d'or de pareille somme que je devais dire.

Cette médaille, Messieurs, dont, pour nous, la valeur morale dépasse de beaucoup la valeur matérielle, est décernée à une collection de livres qui tous, isolément, seraient dignes d'une récompense.

Publiée sous le patronage du Gouvernement, et sous la direction immédiate de M. Jules Comte, inspecteur général des écoles d'art décoratif, la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* se proposait de combler une grande lacune, en offrant à la jeunesse studieuse des livres pratiques, des ouvrages élémentaires où chacun pût facilement apprendre l'histoire et la théorie de l'art, dans une série de petits volumes peu coûteux ; elle promettait de mettre sous nos yeux le tableau des procédés qu'emploient les diverses formes de l'art, en nous faisant connaître les phases successives de leur développement à toutes les époques de l'antiquité et des temps modernes. Elle a tenu parole, grâce à un éditeur hardi et généreux, dont le zèle n'a été dépassé que par son désintéressement ; huit volumes ont déjà paru, qui tous : *la Gravure*, par notre éminent confrère M. le vicomte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts ; *l'Archéologie grecque*, par M. Max. Collignon, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux ; *la Tapisserie,* par M. Eugène Muntz ; *la Peinture anglaise*, par M. Ernest Chesneau ; *la Mosaïque*, par M. Gerspach ; tous enfin, dans leurs genres, sont des œuvres accomplies.

Gœthe a dit quelque part que, si l'on découvrait le Jupiter d'Olympie ou la Minerve du Parthénon, l'humanité deviendrait meilleure. La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* ne va pas jusqu'à nous promettre ces merveilles ; mais il en est beaucoup qu'elle nous fera presque découvrir, en nous les faisant mieux comprendre.

Estimant que tout ce qui élève l'esprit est utile aux mœurs, l'Académie a voulu, elle aussi, encourager cette louable entreprise. Une médaille spéciale pouvait seule

atteindre ce but. C'est au jeune et intelligent directeur, M. Jules Comte, qu'elle sera remise; mais l'honneur en rejaillira sur tous ceux qui, ayant pris part à la peine, ont droit, comme lui, au partage de la récompense.

Pendant que l'Académie, il y a trois ans, mettait au concours, pour le prix d'éloquence, une *Étude sur Marivaux*, M. Gustave Larroumet, agrégé de l'Université, aujourd'hui professeur au lycée de Vanves, trouvant sans doute trop étroit le cadre que nous lui proposions, persistait à préparer dans la retraite un volume tout entier, un gros volume, consacré à l'aimable auteur des *Fausses Confidences* et de la *Vie de Marianne*.

C'est à ce livre intitulé : *Marivaux, sa vie et ses œuvres, d'après de nouveaux documents,* que l'Académie décerne un prix Montyon de deux mille cinq cents francs.

Avec une patience admirable et une excellente méthode, l'auteur a consulté, en effet, tous les documents possibles. Journaux, mémoires et correspondances, il a tout lu; tous les témoins de l'époque et tous les critiques en renom, il les a étudiés et contrôlés : Voltaire et Ghérardi, Fontenelle et Lesbros de La Versane, d'Alembert et Le Sage, Louis Riccoboni et le marquis d'Argens.

Partout et à travers les épreuves diverses d'une longue carrière, M. Larroumet nous montre, dans Marivaux, le galant homme parfait, dont la bonne grâce célèbre mérita qu'en le recevant à l'Académie, l'archevêque de Sens créât un mot tout exprès, pour louer hautement l'*amabilité de son caractère*.

L'amabilité de son esprit aura eu la même fortune.

Dans le domaine des lettres, elle a introduit un genre et un style qui ont gardé son empreinte, et, pour leur donner un nom, elle aussi a créé un mot. On ne *marivaude* plus guère aujourd'hui, mais le *marivaudage* aura toujours sa place dans le dictionnaire élégant de la vieille urbanité française qui, Dieu merci, n'est pas encore aussi morte qu'elle en a l'air.

L'étude de M. Larroumet n'est pas seulement une œuvre charmante. C'est une œuvre complète; le sujet est rajeuni; le portrait est achevé. Ajoutons, pour être juste, qu'après comme avant cet éloquent panégyrique, Marivaux garde sa place parmi les plus gracieux écrivains du XVIIIe siècle, l'un des premiers, au second rang.

Cent pages consacrées à celui qui, au contraire, sera toujours le premier au premier rang, moins de cent pages placées en tête d'un grand travail de recherches et d'érudition, ont enlevé d'assaut une couronne que l'Académie n'eût marchandée qu'avec peine à un écrivain dont le talent, du reste, était d'avance hors de cause.

Sous ce titre : *la Maison mortuaire de Molière*, M. Auguste Vitu a fait un livre dont une autre Académie aurait pu s'emparer, j'en conviens. Le pavillon couvre la marchandise et, placé sous l'invocation de Molière, ce savant ouvrage est, avant tout, un ouvrage de littérature. Pour nous, comme pour M. Vitu, la maison où mourut Molière est, dans la rue de Richelieu, la première de celles qu'il décrit si bien et dont le souvenir remplit chaque page d'un intérêt saisissant. Une rue peut avoir son histoire, tout comme une ville et une province; habitée tour à tour,

depuis deux siècles, par un grand nombre d'écrivains et de personnages célèbres, par Voltaire lui-même un moment, la rue qu'illustra Molière vient de trouver son historien, et le livre qu'elle a inspiré à M. Vitu ne peut manquer de plaire à tous ceux qui s'intéressent encore aux hommes et aux choses du passé.

Un livre intitulé : *Essai sur l'Esthétique de Descartes*, semblerait, également, pouvoir soulever une question de compétence si l'auteur, M. Émile Krantz, ne devançait l'objection, en ajoutant bien vite : *Étudiée dans les rapports de la doctrine cartésienne avec la littérature classique française au XVIIe siècle.*

Il n'y a pas d'esthétique de Descartes, a dit un de nos plus savants confrères. Ce qu'on ne peut nier, du moins, c'est que toute grande philosophie détermine, par son influence, un mouvement d'esprit qui se manifeste profondément dans les œuvres d'art et de littérature. D'heureuses analogies existent, par exemple, entre les préceptes du *Discours de la méthode* et les préceptes de l'*Art poétique* de Boileau. Le goût de l'ordre, le sens de la méthode, de l'analyse, de la mesure, tout cela, dans Descartes, comme dans la littérature de son temps, est une réaction contre le brillant tumulte et le beau désordre du XVIe siècle. C'est ce que met habilement en relief le livre de M. Krantz.

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy et docteur ès lettres, M. Émile Krantz est un des jeunes écrivains qui déjà font plus que promettre, donnant

mieux que des espérances. Dans son nouveau livre, l'Académie a surtout apprécié beaucoup de points de vue justes, intéressants, saisis avec vivacité, exprimés avec bonheur; le style en est ingénieux, pimpant, alerte. Somme toute, c'est une œuvre de talent, qui cherche le nouveau, mais qui le trouve.

Ainsi deux ouvrages que protégeaient les grands noms de Molière et de Descartes se sont rencontrés et rapprochés dans ce concours. Unissant, à son tour, leurs auteurs dans une même récompense, l'Académie décerne deux prix de deux mille francs chacun, l'un à M. Émile Krantz, l'autre à M. Auguste Vitu.

Le prix de quinze cents francs est attribué à M. Henri Welschinger, pour un livre très agréable, intitulé : *la Censure sous le premier Empire*. Sévère pour d'honnêtes gens qui remplissaient de leur mieux une tâche ingrate et difficile, M. Welschinger invoque à l'appui de sa thèse l'opinion même du glorieux fondateur de l'institution. Les maladresses de la censure sont volontiers rendues publiques; les services qu'on lui doit, au contraire, restent toujours inconnus ou méconnus; ceux qui en profitent étant les premiers à les taire.

Sous ces titres, qui d'avance indiquent le sujet : *les censeurs, les journaux*, *les livres*, *les théâtres*, l'auteur a réuni une foule de documents curieux, instructifs pour ceux même à qui les questions de ce genre sont particulièrement familières. Anecdotes piquantes, vieux souvenirs, aperçus nouveaux, rien n'y manque : *Napoléon* et *Talma, Delille* et *Chateaubriand, Racine* même et *Cadet*

Roussel; tout le monde a sa place dans cette grande lanterne magique, qui nous charme par la variété et la vérité des portraits.

L'Académie décerne enfin neuf prix, de mille francs chacun, aux neuf derniers volumes dont il me reste à vous dire un mot :

Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, par M. Maurice Croiset.

Lucien est un des plus grands moralistes de l'antiquité; aucun n'a plus et mieux étudié le cœur humain; sa sagacité est merveilleuse pour saisir les ridicules; son esprit incomparable pour les décrire. Il a voulu surtout dépeindre une certaine époque; mais les vices ou les travers qu'il attaque sont de tous les temps. Un essai sur Lucien est donc, par bien des côtés, une œuvre de morale.

Madame de Sévigné en Bretagne, par M. Léon de La Brière, ancien sous-préfet de Vitré.

On a pu reprocher à ce livre de n'être pas une œuvre personnelle, mais une sorte de mosaïque ou de marqueterie; un travail de compilation, une collection de phrases extraites toutes de la correspondance de Mme de Sévigné.

C'est là son tort; mais c'est aussi son mérite, et l'on pourrait plutôt savoir gré à M. de La Brière d'avoir recherché et recueilli tout ce qui, se rattachant à la Bretagne, était disséminé dans cette correspondance précieuse et s'y noyait en quelque sorte; tandis qu'on aime à le voir réuni désormais dans un très agréable ensemble.

Le Petit Français, par M. Charles Bigot.

Quand, l'année dernière, l'Académie couronnait l'excel-

lent livre de M. Raoul Frary : *le Péril national*, quelques réserves pouvaient, à la rigueur, être faites, à raison même de l'exagération du plus noble des sentiments : le patriotisme! Aujourd'hui c'est sans réserve qu'une distinction pareille est accordée à un nouvel ouvrage inspiré par la même passion de la patrie. Les bienfaits de la patrie! l'ancienneté de la patrie! la gloire de la patrie! la justice et la générosité de la patrie! voilà ce que chaque page de ce livre enseigne à un petit Français idéal, dont M. Charles Bigot veut faire, pour la France, un fils dévoué, un honnête serviteur, un soldat courageux, et, qui sait? un vengeur peut-être, dans un avenir plus ou moins lointain.

Écrit en bon style, ce petit livre est rempli, d'un bout à l'autre, d'une émotion saisissante qui remue les âmes et les rend meilleures.

En vous annonçant, tout à l'heure, qu'une part du prix de Jouy était attribuée à l'auteur de *Marca*, à Mme Jeanne Mairet, je vous disais, Messieurs, rappelez-vous ce nom et ce livre! La plus légitime et la plus aimable des communautés veut que le *Petit Français* soit le frère de *Marca*, et le nom de Jeanne Mairet en cache mal un autre que j'aime à découvrir devant vous, en dénonçant comme ayant, à notre insu, triomphé le même jour, dans deux de nos concours, M. et Mme Charles Bigot.

Les Récréations scientifiques, par M. Georges Tissandier.

Ce livre, qui, avant tout, veut instruire en amusant, se compose de six chapitres où se trouvent réunis et exposés avec une élégante clarté, une foule de faits choisis parmi les plus curieux de la physique, de la chimie, des sciences naturelles, des mathématiques elles-mêmes. De pareils

ouvrages contribuent à développer et à satisfaire le goût croissant du public pour les conquêtes de la science.

Histoire d'un petit homme, par Mme Marie Robert Halt.

Rajeunissant une thèse ancienne, mais toujours vraie, l'auteur prouve, une fois de plus, qu'avec du courage et de la persévérance, on finit toujours, dans ce bas monde, par se tirer des situations les plus difficiles. Énergique et fier, le *petit homme* de Mme Robert Halt prend, dès l'âge de quinze ans, la résolution de ne plus être à charge à personne, et le voilà qui part, sans trop savoir où il va. Réservé à plus d'une mésaventure, il se heurtera à bien des obstacles; il connaîtra même la misère et la faim; mais le succès lui donnera raison; le bonheur l'attend au bout du voyage.

Ce livre est charmant et plein d'intérêt, dans sa première partie surtout; le récit est vif, le style élégant, et l'ensemble très agréable.

Le Roman d'une sœur, deux volumes par Mme Vattier d'Ambroyse.

Par la simplicité du récit, par l'enchaînement naturel des événements, par la variété des personnages qui y sont dépeints et mis en scène, ce roman apparaît comme une image de la vie réelle. C'est le réalisme dans sa plus douce expression. Un peu longs peut-être, ces deux volumes n'en composent pas moins une œuvre aimable et touchante dont l'honnête morale a son intérêt, son enseignement et son charme.

Sous ces titres : *le Mariage de Gabrielle* et *Fleurs d'avril,* Mlle Jeanne Loiseau nous avait présenté deux volumes, l'un en vers, l'autre en prose, et tous deux ont fixé l'attention bienveillante de l'Académie. Les vers recommandent

la prose; la prose recommande les vers, et l'auteur de ce double travail se recommande aussi personnellement par un grand courage, une rare intelligence et un vrai talent à son aurore. A vingt ans, elle a déjà souffert; aussi compare-t-elle tristement ses vers aux fleurs d'avril qui osent naître dans la pluie et les frissons.

Mes vers n'ont pas d'autre grâce.
Avril capricieux passe,
Il faut en cueillir les fleurs.
Mon printemps d'azur et d'ombre,
Dans ce livre, miroir sombre,
Met son sourire et ses pleurs.

Voici encore, pour bien finir, un volume de vers et un volume de prose, qui, ceux-là, ne sont pas l'œuvre du même auteur, mais qui se rapprochent tout naturellement par un même but, une même pensée et, qui plus est, par un même titre.

Les Grands Cœurs, en vers, par M. Stéphen Liégeard.

Les Grands Cœurs, en prose, par M. Gaston Lavalley.

Remplis des meilleurs sentiments, rappelant les meilleurs exemples et donnant ainsi les meilleurs conseils, ces deux ouvrages, de deux hommes de grand cœur aussi, tendent également, et par-dessus tout, à honorer la vertu, le courage, le talent et le patriotisme.

A leurs auteurs, comme à ceux et à celles que je viens de nommer avant eux, à leurs livres, dont j'aurais voulu pouvoir parler davantage, l'Académie, je le répète, décerne neuf prix, de mille francs chacun.

Ma tâche est presque achevée, Messieurs; la vôtre aussi;

je n'ai plus qu'à vous entretenir un moment de trois prix qui ont un caractère tout spécial, n'étant pas, comme les autres, attribués à des livres, mais à des écrivains, en dehors de tout concours; que les lauréats se soient présentés à nos suffrages, ou que, spontanément, par sa libre iniative, l'Académie ait fixé d'elle-même sur eux son attention et son intérêt.

Le prix *Vitet*, un beau prix, qui porte un beau nom, et dont le chiffre dépasse six mille francs, est décerné à un écrivain de grand mérite et de grand savoir : M. Émile Montégut. J'aimerais à rappeler, au moins par leurs titres, les œuvres nombreuses qui, pour cette distinction, l'ont signalé au choix de l'Académie, depuis ses *Études sur les littératures anglaise et américaine,* jusqu'à ses derniers travaux sur *les Poètes et Artistes de l'Italie,* sans oublier ses *Souvenirs de Bourgogne*, si justement remarqués, et cette excellente traduction du théâtre complet de Shakspeare, que déjà le prix Langlois récompensait il y a cinq ans.

M. Émile Montégut me ferme la bouche, en se présentant aujourd'hui comme candidat au fauteuil qu'occupa si longtemps et si bien notre cher, notre regretté, notre inoubliable ami, Jules Sandeau. Inoubliable n'est pas français; mais nulle expression plus correcte ne rendrait mieux ma pensée. Ce mot, que j'aurais vainement cherché dans notre Dictionnaire, je l'ai trouvé dans tous nos cœurs.

Le prix Lambert, dont le montant s'élève à dix-huit cents francs, est attribué, pour mille francs à M. Jules Levallois, érudit modeste et laborieux, critique habile et piquant, qui s'est formé à l'école de Sainte-Beuve, dont

il eut jadis l'honneur d'être le secrétaire. Quelque chose lui en est resté.

Le surplus est accordé à M. Ponsevrez, professeur de philosophie au collège Sainte-Barbe, auteur de plusieurs ouvrages présentés par lui à nos concours : un *Manuel d'enseignement moral,* entre autres, et un recueil de poésies intitulé : *la Vie mauvaise.*

Destiné comme le prix Vitet, mais dans de moindres proportions, à honorer des écrivains de tout âge, en encourageant les uns et en récompensant les autres, le prix Monbinne est, dans ce double but, décerné, pour la première moitié, à M. Henri Dupin, et, pour la seconde, à MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig, qui, depuis huit ans, sous ce titre : *Annales du théâtre et de la musique,* publient, chaque année, avec un véritable succès, une collection de notes intéressantes et de documents très utiles à consulter.

J'ai nommé M. Henri Dupin ! Que dire de plus de cet aimable doyen de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques ! Moins vieux à quatre-vingt-dix-sept ans que beaucoup de ses jeunes confrères, Henri Dupin est pour tous un modèle de bonne humeur comme de bonne santé. Collaborateur de Scribe pendant cinquante ans, il croit travailler encore avec lui en allant tous les jours s'asseoir à la table de famille que préside si dignement la veuve de son illustre ami. — « Je lui dois bien cela, » me disait-il dernièrement. — La dette est douce à payer.

Pour la première fois de sa vie, à la veille d'être centenaire, et il le sera ! personne n'en doute, lui moins que

personne ; pour la première fois de sa vie, M. Henri Dupin est venu, cette année, frapper à la porte de l'Académie, en lui offrant un livre sur *Mazarin*. Le vaudeville et la chanson le recommandaient avant l'histoire, et c'est avec plaisir que, saisissant l'occasion propice, l'Académie a voulu donner à ce jeune doyen de toute la littérature un témoignage de sympathie... presque d'encouragement.

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1884.

Messieurs,

Après *Marivaux*, l'Académie eût hésité peut-être à prendre aujourd'hui *Beaumarchais* pour sujet du prochain concours d'éloquence si, dans l'intervalle, entre deux écrivains qui, sur la même scène, sans avoir le même vol, eurent presque la même fortune, elle n'eût placé d'abord le grand tragique que Corneille appela son père ; si, à cette heure, ici même, elle n'avait à vous occuper d'un de ces hommes rares et forts qui, par les variétés de leur puissante nature, touchant à tout, restent en dehors de tout, sans jamais être au-dessous de rien.

On a pu dire que, dans le cours de sa longue existence, vers la fin d'un siècle troublé, Beaumarchais combattit avec sa plume ; deux cents ans plus tôt, et à travers les orages amoncelés de la guerre, de la religion et de la politique, Agrippa d'Aubigné, se reposant, écrivait avec son épée.

D'Aubigné, Messieurs, fut l'image même de son époque ; il en avait l'intempérance, l'originalité, la dureté même, l'esprit surtout et la finesse ; suivant l'expression énergique de Brantôme : « Il était bon, celuy-là, pour la plume et pour le poil. »

Historien et poète à ses heures, le fier ami d'Henri IV méritait, à tous égards, que sa grande figure, étudiée à nouveau, fût pour nous l'objet d'un public hommage. L'Académie voudrait n'oublier personne ; l'une de ses tâches les plus douces étant de convier tous les talents à honorer toutes les gloires.

Le sujet avait séduit, plutôt qu'inspiré, un grand nombre de concurrents. Sur vingt-six manuscrits présentés à son examen, l'Académie n'a pu en retenir que deux ; mettons trois, pour consoler les vingt-quatre autres.

Le discours inscrit sous le n° 19 portait deux épigraphes, bien choisies pour la circonstance : l'une tirée d'Horace,

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat. . . . . .

l'autre, un vers bien connu de notre ami Sainte-Beuve,

Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur.

Unanime à reconnaître la supériorité de cette étude, l'Académie en a loué la force, l'accent et la composition.

Peut-être eût-elle mieux aimé que, dans ses appréciations littéraires, notre époque n'étant pas en cause, l'auteur s'arrêtât plus tôt. Toucher au présent, à propos d'un passé si lointain, était pour le moins inutile.

C'est l'œuvre d'un jeune homme, a dit, de cette étude, le plus sévère de ses juges. En réalité, Messieurs, c'est l'œuvre d'un vrai lettré, d'un érudit élégant et d'un savant sans pédantisme.

L'Académie décerne le prix d'éloquence, de la somme de quatre mille francs, à l'auteur de ce remarquable travail, M. Paul Morillot, professeur au lycée de Dijon.

Une autre étude avait été, tout d'abord, réservée avec faveur. Inscrite sous le n° 7, elle portait pour épigraphe :

Rien n'est si grand que l'âme.

Pleine de vues honnêtes, d'idées généreuses et de nobles sentiments qu'on ne saurait trop louer ; mais y cédant trop peut-être, et dépassant le but à leur suite, elle semble oublier parfois le sujet et les conditions du concours. Écourtée outre mesure, la partie littéraire est ici visiblement et volontairement sacrifiée à la partie morale, philosophique et religieuse.

A ce travail incomplet, mais distingué, l'Académie accorde une mention honorable.

M. le pasteur Gustave Fabre, de Nîmes, en est l'auteur.

Autorisé par lui à connaître et à faire connaître son nom, je le proclame avec plaisir.

Et maintenant, Messieurs, — c'est aux concurrents de

demain que je m'adresse, — amis inconnus que nos fêtes attirent, et qui convoitez nos couronnes, quand l'Académie vous propose un nouveau but, digne de vous tenter, prenez vos pinceaux des dimanches, vos plumes du meilleur acier, et, de votre esprit le plus fin, sur un papier choisi, tracez-nous à grands traits, en gros et par le menu, le portrait de ce *brillant écervelé,* comme disait Voltaire, de ce prodigue de génie qui fut tout bonnement, après les maîtres du XVIIe siècle, un des princes de la scène française.

Ce n'est pas la biographie de Beaumarchais ; ce n'est pas l'histoire de sa vie ; c'est l'histoire de son talent que l'Académie vous demande. Oublions, au besoin, ce qu'il faut qu'on oublie. De l'homme et de l'œuvre, tout le reste vous appartient, pour l'étude et pour l'éloge.

Revenons aux concours de cette année. Rarement nous en avons eu de meilleurs. La liste des élus menace donc d'être longue ; trop longue aussi, par conséquent, la tâche que j'ai à remplir et que, dans votre intérêt, je voudrais pouvoir abréger.

Les historiens vont m'en vouloir. Ils auront tort. Ici, tout les favorise et nos plus gros prix sont pour eux. J'ajoute, à leur gloire, que, par les plus louables efforts, ils ne cessent de justifier le grand nombre des donations et la grande générosité des donateurs.

Dans tous leurs ouvrages, en dehors des qualités personnelles par lesquelles chacun d'eux peut se distinguer particulièrement, il est des mérites communs qui les rapprochent et que comporte, en quelque sorte de droit, la nature même de ces nobles travaux

L'exactitude des faits contrôlés par l'érudition, les erreurs légendaires rectifiées aux sources mêmes, l'impartialité des jugements statuant en dernier ressort sur les hommes et sur les choses, l'intérêt du roman s'associant volontiers à la vérité historique, l'élégance enfin de la forme ajoutant son charme aimable à l'autorité, à la solidité du fond : ces mérites-là, Messieurs, nous les avons rencontrés dans chacun des ouvrages qui, présentés à nos divers concours historiques, ont fixé l'attention de l'Académie et obtenu ses récompenses. Je les en loue une fois pour toutes; une fois pour tous.

L'histoire de la *Chevalerie*, par M. Léon Gautier, n'est pas seulement un livre d'érudition ; c'est une œuvre piquante et originale, agréable autant qu'instructive, romanesque et poétique à la fois, dans laquelle revit, pour le grand plaisir du lecteur, une institution singulière qui, jusqu'ici, semblait appartenir à la légende plus qu'à l'histoire.

Sortie, toute sauvage et toute barbare encore, des forêts de la Germanie, nous la verrons bientôt, quand le christianisme l'aura transformée, contribuer puissamment, en adoucissant les mœurs, au progrès de la civilisation. Parvenue, dans le XIIe siècle, à son complet développement, elle n'aura plus qu'à décroître, en présence d'un pouvoir central assez fort désormais pour lutter contre l'oppression de la tyrannie féodale. La création des armées régulières et permanentes va lui porter enfin un coup mortel, et elle ne sera plus qu'un vain simulacre, un souvenir du passé, cher à l'imagination des enfants et des poètes,

quand le héros de Marignan, avant d'engager la bataille, inclinera fièrement sa royauté devant le dernier des paladins, devant le plus digne emblème de la vieille chevalerie.

Dans une préface, charmante d'ailleurs, et qu'on prendrait volontiers pour une conclusion, le savant écrivain qui vient de glorifier Bayard, dédie bravement son livre à l'immortel auteur de *Don Quichotte*. Il n'y a plus de Pyrénées! Le chevalier sans peur fraternisant avec le chevalier de la triste figure, c'est le dernier mot de la chevalerie. Le sublime touche au ridicule, et il en meurt!

Pour ce bel ouvrage, qui coûta tant d'années de travail, l'Académie décerne à M. Léon Gautier le grand prix Gobert, dont le montant s'élève à près de 10,000 francs.

Elle décerne le second prix Gobert à un très intéressant et très touchant volume, consacré par M. de Maulde à la triste histoire de Jeanne de France, fille infortunée de Louis XI, épouse plus malheureuse encore de ce fier duc d'Orléans, qui à un moment donné put devenir un bon roi ; mais un bon mari, jamais! Si Louis XII se vanta de pratiquer le pardon des injures, il ne cessa pas, en revanche, de se montrer cruellement inflexible envers la pauvre princesse qui aurait eu tous les mérites et toutes les grâces, si la beauté de son corps eût égalé celle de son âme.

Les moindres incidents de cette douloureuse existence et de ce long martyre sont racontés par M. de Maulde avec une sorte de complaisance attendrie qui a son intérêt, son charme et son éloquence.

Sur les 4,000 francs montant de la fondation Thé-

rouanne, un prix de 2,500 francs est accordé à M. Jules Flammermont pour son important ouvrage sur *le Chancelier Maupeou et les Parlements*.

Le surplus est attribué à un très bon livre intitulé : *Succession d'Espagne. — Louis XIV et Guillaume III; Histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II,* par feu M. Hermile Reynald, en son vivant doyen de la Faculté des lettres à Aix, en Provence. Si légitimement due à l'auteur et à l'ouvrage, cette récompense posthume sera, pour la respectable veuve de M. Reynald, un témoignage d'estime, de souvenir et de regret.

L'histoire de la lutte soutenue par le chancelier Maupeou dans le but de substituer aux vieux Parlements une jeune magistrature plus docile est un vrai drame, saisissant et instructif, qu'on ne saurait lire sans intérêt, sans émotion même, tant il est impossible de ne pas voir, dans les faits qui s'y agitent, le prélude des révolutions dont alors déjà la France commence à saluer l'approche et dont, un siècle plus tard, après tant d'alternatives de tempêtes et d'embellies, elle en sera toujours à souhaiter la fin. Le chancelier Maupeou regretterait aujourd'hui ses vieux Parlements!

Cent ans avant cette lutte imprudente et funeste, cent ans avant cette première aurore de la Révolution que nous ont léguée nos pères, la Hollande, à la tête des Provinces-Unies, combattait bravement contre l'esclavage, pour l'honneur et la liberté. Délivrée du joug de l'Espagne, mais craignant encore de subir une autorité nouvelle qu'elle bénira plus tard, elle commence par essayer d'elle-

même, et, pendant vingt années, le génie d'un homme va donner à sa République parlementaire un éclat et une solidité dont plus d'une Monarchie pourrait, à bon droit, se montrer jalouse. Par une rencontre heureuse, il se trouva que cet homme était, en même temps, un grand homme d'État et un grand homme de bien.

Investi du gouvernement de la Hollande, en qualité de grand pensionnaire, Jean de Witt a si heureusement pesé sur les affaires publiques du dedans et du dehors, que son nom, lié pour jamais à l'histoire politique et militaire du XVIIe siècle, n'en saurait être séparé. Vrai fondateur de la prospérité des Provinces-Unies et modérateur vigilant des factions rivales, si ce sage patriote maintient au pouvoir ses coreligionnaires républicains, c'est sans permettre qu'ils en abusent, s'attachant à faire d'eux, non un parti vainqueur, dur aux vaincus, mais au contraire, pour le bien de tous, un instrument loyal de gouvernement.

Après nous l'avoir ainsi montré modeste et bon dans sa puissance, le beau livre de M. Antonin Lefèvre-Pontalis nous fait admirer encore Jean de Witt quand, trahi par la fortune que ses vertus ont lassée, sans force contre l'invasion étrangère qu'il a défiée si longtemps, victime enfin à son tour d'un de ces caprices populaires qui, sans raison, élèvent les statues et les brisent, il tombe fièrement comme César, frappé au cœur par les ingrats qu'il a comblés de ses bienfaits.

Là pourrait s'arrêter l'histoire; mais, dans un dernier chapitre, moins tragique et plus souriant, détournant ses regards du grand crime qu'il vient de flétrir, M. Lefèvre-Pontalis nous présente sous un si beau jour les destinées,

futures alors, des Provinces-Unies, que, pour notre propre compte, il nous conduirait presque à leur envier ce qu'il appelle leur sagesse et leur bonheur.

A ce livre qui, aux mérites communs à tous, joint celui, très grand pour nous, d'être écrit avec autant d'élégance que de fermeté, l'Académie décerne le prix Halphen en son entier et sans partage.

Elle eût voulu pouvoir en faire autant pour le prix Bordin que se disputaient surtout deux ouvrages, d'ordres tout à fait différents: l'un historique et que je retiens à ce titre : *le Cardinal Carlo Carafa,* par M. George Duruy; l'autre, dont je parlerai plus tard comme de l'œuvre d'un érudit : *Essais orientaux*, par M. James Darmesteter.

Choisir entre les deux était difficile. Ne donner à l'un et à l'autre que la moitié d'un prix, semblait moins facile encore. L'Académie a concilié tout, en décernant un prix égal à chacun de ces ouvrages.

« La galerie des neveux de papes n'était pas complète, il y manquait, dit M. George Duruy, la figure froide et résolue de ce redoutable aventurier qui fut le cardinal Carlo Carafa. » Cette lacune n'existe plus; M. G. Duruy ne l'a pas seulement découverte, il l'a comblée, et cela avec un vrai talent, dans un livre original et de première main, très intéressant pour l'étude de la politique et des mœurs en Italie, à Rome surtout, dans la première partie du XVIe siècle.

Avant que l'ambition s'emparât de lui, Carlo Carafa avait commencé par n'être qu'un assassin vulgaire; mais un grand rôle l'attendait et, quand arriva l'heure de le remplir,

il se trouva digne de sa tâche, à la hauteur de ses devoirs.

Neveu du pape Paul IV, et régnant, pour ainsi dire, sous son nom, il eut tour à tour, et à peu de mois de distance, l'honneur de le représenter à Fontainebleau et à Bruxelles, auprès des rois de France et d'Espagne, auprès des fils rivaux de François Ier et de Charles-Quint, qui, l'un et l'autre, faisant assaut de courtoisie, reçurent triomphalement, comme un ami respecté, l'ancien condottiere, qui les trahissait tous les deux.

A Rome, plus qu'ailleurs, la roche Tarpéienne a le droit d'être voisine du Capitole. La scène a changé tout à coup; la toile qui vient de tomber sur des triomphes, se relève sur des désastres. Paul IV est mort! et, victime à son tour d'une réaction plus juste que celle qui, tout à l'heure, frappait ici Jean de Witt, l'insatiable Carlo, à peine âgé de quarante et un ans, meurt aussi; mais de la mort des criminels, étranglé dans sa prison par ordre du nouveau pontife qu'il avait servi et dont il se flattait déjà de se servir bientôt lui-même.

Voilà un beau drame, dans un beau livre.

Ne pouvant mieux faire que d'imiter son frère aîné, dont l'Académie se souvient, c'est le nom de leur père que M. Georges Duruy inscrit à bon droit sur sa première page: « Comme Albert, dit-il, je place mon livre sous le haut patronage de ton nom; comme lui aussi, j'unis dans cet hommage la tendresse qu'inspire ta bonté au respect que commande le noble exemple de ta vie. »

Voilà de beaux sentiments dans un beau langage.

N'étant pas assez riche pour faire à l'histoire une part

plus grosse, l'Académie a voulu du moins que trois autres ouvrages, distingués par elle, fussent mentionnés ici avec honneur.

Les deux premiers volumes d'une étude approfondie de l'organisation de la France sous l'ancien régime que M. le comte d'Avenel a publiés déjà sous ce titre : *Richelieu et la Monarchie absolue*, font vivement désirer que, loin qu'il se décourage, le jeune et savant auteur se hâte de mener à bonne fin un travail si bien commencé.

L'*Histoire des guerres sous Louis XV,* par M. le comte Pajol, et l'*Histoire militaire contemporaine*, par M. Canonge, sont des livres un peu spéciaux, mais pleins d'intérêt, dont le mérite ne pouvait être méconnu, et ne l'a pas été.

Si, tout entier d'abord aux livres d'histoire, j'ai dû faire attendre un moment M. James Darmesteter, je me hâte de revenir à lui, en vous rappelant, Messieurs, que, sur la fondation Bordin, un prix est décerné à ses *Essais orientaux*.

M. James Darmesteter est un érudit de premier mérite ; un vrai savant qui, à la connaissance des principales langues de l'Europe ancienne et nouvelle, joint au plus haut degré celle des langues et des littératures orientales. On l'a loué notamment de savoir le zend, et, dans toute cette branche d'études, il jouit, dit-on, d'une compétence supérieure et reconnue.

N'ayant pas l'honneur de savoir le zend, je n'ai pu, pour ma part, constater dans les *Essais orientaux* que l'élégance de la forme et le rare talent littéraire dont témoigne chaque page. C'est à ce point de vue surtout que s'est placée

l'Académie pour couronner un livre qui ne relève qu'à demi de sa juridiction et de ses encouragements.

Sur les cinq mille francs, montant annuel du prix fondé par M. Marcelin Guérin, l'Académie en accorde trois mille à trois volumes de haute critique publiés par M. Gustave Merlet sous ce titre : *Tableau de la littérature française sous l'Empire,* 1800 *à* 1815.

Les deux autres mille francs sont attribués à deux volumes des plus agréables, intitulés : *la Jeunesse de Mme d'Épinay,* et *les Dernières Années de Mme d'Épinay, une Femme du monde au XVIIIe siècle,* par Lucien Perey et Gaston Maugras.

C'est la monographie d'une famille, monographie complète, non seulement de Mme d'Épinay, mais de ses parents, de ses amis, de son mari et de ses enfants, et, partant, un spécimen de la vie privée d'alors, dans toutes ses relations, dans toutes ses phases. Rien de plus intéressant, de plus instructif même, que ces détails sur l'éducation, le mariage, l'amour et la paternité; sur les salons, les affaires et les ménages.

Une partie de l'ouvrage est composée de lettres inédites, d'un grand charme et d'un intérêt puissant. S'effaçant volontiers pour leur céder le pas, et n'intervenant qu'à propos pour mettre dans tout de l'unité, de l'ordre et de la lumière, les auteurs s'attachent à laisser parler leurs personnages qui, par parenthèse, parlent très bien. C'est, à la fois, de la modestie et de l'habileté. Le succès leur donne entièrement raison.

Approuvé aussi et encouragé par le succès, M. Gustave

Merlet ne s'est pas endormi, pas même reposé, après une première victoire. L'Académie ayant couronné son excellent volume sur la littérature française au début du XIXe siècle, M. Merlet s'est hâté d'en composer deux autres, non moins remarquables, auxquels la même récompense est accordée aujourd'hui.

Réunis désormais sous ce titre : *Tableau de la littérature française sous l'Empire* (1800-1815), ces trois volumes forment un ensemble complet, un tout bien défini, une sorte de galerie habilement aménagée, contenant, en grand nombre, des portraits d'une grande ressemblance. Tous les écrivains d'alors, ayant eu quelque valeur et laissé quelque souvenir, y figurent à leur place, esquissés ou peints d'après nature, dans des proportions plus ou moins amples, suivant la taille des modèles.

Si jamais l'histoire d'une littérature avait dit son dernier mot, celle-ci pourrait être considérée comme définitive ; définitive jusqu'à demain !

Ces deux ouvrages avaient droit aux préférences de l'Académie ; mais, parmi ceux qui leur disputaient la victoire dans un concours particulièrement remarquable, il en est trois surtout dont il a paru juste de constater au moins le mérite.

Les *Mémoires de Claude Pellot*, par M. O'Reilly, composés d'après des textes inédits, se distinguent par la grandeur du travail et l'importance des documents curieux dont ils sont largement remplis.

L'*Histoire des doctrines esthétiques et littéraires en Allemagne*, par M. E. Grucker, n'est pas terminée ; mais elle commence bien, et le premier volume en fait espérer

d'autres qui, comme lui, ne manqueront pas d'intérêt.

La *Palestine,* enfin, par M. le baron L. de Vaux, est le simple et fidèle récit d'un voyage en bon lieu fait par un homme de goût, instruit, aimable et sans prétention, qui a vu ce qu'il décrit et fait ce qu'il râconte.

A ces trois livres, distingués par elle, l'Académie accorde une mention honorable.

Ayant à décerner cette année le prix triennal généreusement fondé par M. Guizot, l'Académie eût voulu pouvoir l'attribuer à un ouvrage qui, par son titre, son sujet et son mérite, semblait avoir tout droit d'y prétendre. L'*Histoire de Jean de Witt* ne se trouvait malheureusement pas dans les conditions du programme tracé pour ce concours par son illustre fondateur. C'eût été pour nous une bonne fortune de rapprocher ainsi, une fois de plus, deux noms et deux familles que tant de liens unissent dans la plus douce et la plus glorieuse des communautés.

Après avoir décerné le prix Halphen à l'auteur de cette histoire, M. Antonin Lefèvre-Pontalis, l'Académie partage le prix Guizot, pour des mérites d'un autre ordre, entre M. de Lescure et M. le comte Henri d'Ideville, auteurs , le premier, d'une grande étude sur *Rivarol;* le second, d'une publication importante sur le fier soldat qui gagna pour la France la bataille d'Isly.

Le Maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits (1784-1849), tel est le titre de l'ouvrage en trois volumes, publié par M. le comte d'Ideville.

Après nous avoir fait assister à la naissance de son héros, à l'éducation qu'il se donne lui-même dans un

milieu noble et pauvre, au développement continu de cette âme courageuse et de ce caractère simple, énergique, dévoué à son devoir et à son pays, l'auteur, avec respect, laisse parler à son tour ce vaillant homme de guerre, de discipline et d'autorité, qui, presque jour par jour, nous raconte alors sa vie si belle et si glorieuse. Jeune témoin de cette noble existence et de ces grandes vertus, M. d'Ideville nous les retrace avec une piété sincère et se fait discrètement une bonne part dans un bon livre plein d'intérêt.

Intitulé : *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'émigration* (1753-1801), l'ouvrage de M. de Lescure n'est pas seulement la biographie agréable d'un homme d'esprit; il promet et tient davantage.

S'il nous raconte en détail certaines parties plus ou moins connues de la vie de Rivarol, ses prétentions nobiliaires plus ou moins justifiées, ses débuts littéraires plus ou moins heureux en province et à Paris ; il nous montre bientôt en lui le brillant et bruyant pamphlétaire, le philosophe bel esprit, qui se démentira plus tard ; avec le politique émigré, il nous conduit enfin en Belgique et en Angleterre ; à Hambourg et en Allemagne ; à Hambourg, où, encouragé par le succès de son *Discours sur l'universalité de la langue française,* Rivarol entreprendra un nouveau *Dictionnaire* de cette langue dont, mieux que personne, il connaissait les finesses ; puis à Berlin, où nous le voyons un moment jouant le rôle d'ambassadeur *in partibus* du prince libéral qui, quinze ans plus tard, sera le roi Louis XVIII. Le tableau que M. de Lescure nous fait alors de la société française en émigration est des plus curieux. Les docu-

ments y abondent, avec excès peut-être ; si bien qu'on a pu reprocher à l'auteur d'avoir écrit trop vite un livre charmant, qui pécherait un peu par la composition. Nous aimons mieux louer les qualités qui distinguent cet ouvrage et qu'on ne lui a pas contestées. Étudié aux sources et très complet, il intéresse, il amuse et il instruit tout à la fois.

Les deux concours de traduction fondés, l'un par M. Langlois, l'autre par Mme Jules Janin, en souvenir de son mari, n'ont pas eu cette année une fortune égale.

Consacré uniquement à la traduction d'œuvres latines, le prix Janin n'a pu être décerné, aucun ouvrage n'ayant paru réunir toutes les conditions voulues pour obtenir une récompense de premier ordre.

Ayant toutefois remarqué les louables efforts faits par trois des concurrents, et voulant leur en tenir compte autant que possible, l'Académie a décidé que la somme de trois mille francs, montant de la fondation, serait partagée entre eux par portions égales de mille francs chacune.

La traduction en vers des *Comédies de Plaute,* par M. le Dr Grille, médecin à Angers, se distingue en beaucoup d'endroits par un réel mérite de versification, mérite déjà reconnu dans ses précédentes traductions d'Horace et de Térence.

Une nouvelle traduction de *Cornelius Nepos* semblait assez peu nécessaire. M. l'abbé Grégoire en a jugé autrement, et celle qu'il vient de publier, toujours exacte et même élégante, a paru digne au moins d'attention et d'encouragement.

Traduites en vers par M. Hervieux, les fables de *Phèdre* rappellent bien l'original par leur exécution et leur concision. Quelques-unes sont entièrement sans tache, et l'on sait gré à l'auteur d'imiter parfois avec succès la variété du mètre par laquelle La Fontaine approprie si heureusement ses vers à tous les mouvements du récit.

Ces trois ouvrages ayant leur mérite particulier, l'Académie ne se contente pas de leur accorder une mention honorable. Le prix Janin qu'elle partage entre eux doublera la valeur de cette récompense.

Il en a été tout autrement pour le prix Langlois.

C'est sans hésitation, sans conteste et sans partage que l'Académie le décerne à M. Claudius Popelin pour sa traduction du *Songe de Poliphile,* de frère Francesco Colonna.

Rien de plus difficile à traduire que cet amas de descriptions perpétuelles de palais et de décorations, avec un nombre infini de détails techniques et d'allusions mythologiques grecques et latines. Aussi les traductions précédentes n'étaient-elles que des abréviations et des arrangements incomplets.

Ce que d'autres avaient à peine ébauché, M. Claudius Popelin réunissait toutes les qualités nécessaires pour le conduire à bonne fin, et rien ne l'a découragé dans l'accomplissement d'un si énorme travail; les érudits et les artistes lui doivent d'avoir désormais une traduction complète, exacte et littérale, de cet intraduisible *Songe de Poliphile*.

Jouissant déjà d'un grand renom dans le monde des arts comme maître émailleur, M. Claudius Popelin, dans

des vers charmants, a prouvé qu'il était poète; c'est comme érudit et comme écrivain qu'il se montre à nous aujourd'hui, par sa traduction d'abord, et aussi par la longue préface qu'il y a jointe sur les origines de la Renaissance en Italie, par ses recherches critiques sur l'auteur, par les notes savantes enfin qui accompagnent ce beau livre, dont on peut dire qu'il est en même temps une œuvre de science et un objet d'art.

Pour la première fois aussi, comme le *Songe de Poliphile,* l'œuvre dramatique de *Lope de Rueda* vient d'être traduite dans son entier en langue française; l'auteur de cette traduction, M. Germond de Lavigne, avait à lutter contre la difficulté qu'offrait un idiome archaïque, parsemé de locutions populaires et de plaisanteries de terroir. Il en a pleinement triomphé et son travail, qui se distingue doublement par beaucoup de précision et d'élégance, a paru digne d'un sérieux encouragement.

L'Académie lui décerne une mention honorable.

La tâche n'est pas toujours aussi douce ; le choix n'est pas toujours aussi facile. De tous les embarras, l'embarras des richesses est celui qu'on aime le mieux et qu'on redoute le plus.

Ce n'est pas un prix, c'est quatre prix que l'Académie devrait donner, et qu'elle donne en effet, à quatre des ouvrages qui ont pris part au concours Archon-Despérouses. L'honneur sera le même pour tous; donc aucun d'eux n'y perdra rien.

Ces quatre ouvrages sont :

Le Jargon du XVe siècle, par M. Auguste Vitu;

Le XVIe Siècle en France, tableau de la littérature et de la langue, par MM. Arsène Darmesteter et Hatzfeld;

Lettres de Jean Chapelain, publiées par M. Tamizey de Larroque,

Et *le Chansonnier historique du XVIIIe siècle,* recueil en dix volumes, publiés par M. Émile Raunié.

Cette histoire en chansons, écrite d'année en année, et presque au jour le jour, pendant tout un siècle, est, du commencement à la fin, d'un intérêt réel et charmant, pleine de curieux détails, de témoignages précieux et de renseignements utiles. A chacun de ses volumes, M. Raunié a joint une introduction historique dans laquelle il résume, avec une grande clarté, l'ensemble des événements qui ont inspiré les chansonniers, et dont leurs chansons fidèles, gaies, sérieuses ou satyriques, reproduisent la physionomie et consacrent le souvenir.

La correspondance de Chapelain éclaire aussi, à sa manière, l'histoire du XVIIe siècle, de 1632 à 1665. Aucun résumé ne pourrait remplacer les nombreux et piquants détails qu'elle donne sur tout ce qui se rapporte à la fondation de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et au développement de la langue française, grand travail dont Balzac et Voiture sont les principaux ouvriers. On a pu reprocher à Chapelain l'extrême bonne grâce de son langage : heureux défaut, dont nous nous corrigeons tous les jours. Après l'avoir attaqué cruellement, Boileau finit par lui rendre justice. « Que n'écrit-il en prose! » avait-il dit du poète qu'il n'aimait pas; le poète a écrit en prose, et sa prose lui fait grand honneur. Elle nous montre en lui l'un des témoins les plus judicieux et les plus sincères de

son temps. Les écrivains et les savants durent beaucoup à ce puissant protecteur, alors que le génie lui-même avait encore besoin qu'on le protégeât.

Ces lettres ont leur histoire : longtemps elles furent la propriété de notre illustre confrère Sainte-Beuve, qui tantôt songeait sérieusement à les publier lui-même, et tantôt se proposait, plus ou moins, de les léguer un jour à la Bibliothèque impériale.

Le 13 octobre 1869, Sainte-Beuve mourait, sans avoir donné suite à l'un ni à l'autre de ses projets.

Libre alors, mais croyant répondre à un désir de celui dont il avait été le dernier secrétaire et dont il devenait le légataire universel, M. Jules Troubat s'empressa de donner lui-même à la Bibliothèque toute cette précieuse correspondance. L'un des vœux du Maître se trouvait dès lors accompli. Le second vient de l'être à son tour.

Un savant distingué, M. Tamizey de Larroque, ayant reçu la mission de publier ces lettres, sous les auspices du Comité des Documents historiques, a rempli sa tâche avec un soin, un goût et une compétence qu'on ne saurait trop louer et dont il aurait pu garder pour lui tout le mérite et tout l'honneur. Il se vante au contraire, avec modestie, d'avoir été secondé utilement par M. Marty-Laveaux, membre du Comité, qui, chargé de surveiller son travail, l'a fait, dit-il, avec une complaisance et un savoir également inépuisables.

M. Arsène Darmesteter est le frère de M. James Darmesteter dont, tout à l'heure, l'Académie a couronné les *Essais orientaux*. Il y a des familles privilégiées. Je l'ai dit en

parlant de M. George Duruy, je le répéterai bientôt quand j'aurai le plaisir de proclamer deux prix décernés l'un à M. Gustave Droz, l'autre à son jeune fils qui déjà, marchant sur ses traces, entre dans la voie du succès.

En s'associant avec M. Hatzfeld, M. A. Darmesteter a composé un excellent livre qui réclamait la collaboration d'un philologue et d'un écrivain. Chacun d'eux eût pu le faire à lui tout seul.

Ce livre, intitulé *le XVIe siècle en France, tableau de la littérature et de la langue*, se divise en trois parties.

La première est particulièrement consacrée à la littérature. L'étude de la langue remplit entièrement la seconde. Quant à la troisième, elle se compose de morceaux choisis avec tact et empruntés avec goût aux nombreux auteurs, prosateurs et poètes, qui figurent dans le tableau de la littérature, deux cents au moins, plus peut-être. Les jugements portés sur chacun d'eux auraient bien le droit d'être brefs. Ce ne sont pourtant pas de sèches notices, mais plutôt des résumés clairs et succincts, équitables et substantiels, qui témoignent d'un grand effort de travail, de conscience et d'érudition.

C'est en première ligne, au premier rang, que, dans ce concours, l'Académie a placé le livre de M. Auguste Vitu : *le Jargon du XVe siècle*.

Avec l'esprit curieux et sagace qu'on lui connaît, M. Vitu, en préparant son édition complète des œuvres de Villon, devait être frappé de certains mots étranges et inusités qui se rencontrent dans les ballades imprimées du poète et dans cinq autres, inédites encore, qu'il a su dé-

couvrir, et dont la Bibliothèque royale de Stockholm possède les manuscrits.

Reconnaissant bientôt que ces mots ne pouvaient appartenir qu'au jargon, c'est-à-dire à la langue des gueux, M. Vitu l'avance, l'affirme et le prouve.

Après une longue étude sur l'origine des gueux, sur leur existence et leur organisation, c'est à leur langue surtout qu'il s'attache, langue bizarre mais savante, ayant son caractère, ses finesses et même ses lois; vraie langue au total, dont la surveillance était sérieusement confiée à une sorte de conseil supérieur chargé de la conserver intacte, je n'ose dire dans la pureté, mais dans l'intégrité de sa correction sans mélange. Bien différente en cela de notre argot moderne qui ne sera jamais qu'un langage vulgaire et grossier, variant toujours sans raison et sans règle, au gré de tous les caprices du mauvais goût et du mauvais ton.

M. Vitu est infatigable et chacun de ses ouvrages, si intéressant qu'il soit, en annonce toujours un nouveau. Son travail sur les ballades de Villon, le commentaire qu'il en fait et l'interprétation qu'il en donne, font apprécier d'avance ce que sera l'édition prochaine des œuvres complètes de ce poète des gueux que ne dédaignèrent ni Clément Marot ni Boileau lui-même; de ce Roi de la Bohème littéraire dont, plus solide que tant d'autres, la dynastie triomphante n'est pas disposée à s'éteindre.

Je n'en ai pas fini avec la prose; j'y reviendrai bientôt, Messieurs, pour proclamer les lauréats du concours Montyon; mais puisque Villon vient de nous arrêter un moment sur le seuil de la poésie, entrons après lui dans le temple.

De Villon à M. Leconte de Lisle, il y a loin. Avec beaucoup de bonne volonté pourtant, avec un peu de malice surtout, M. Vitu, qui s'y entend, trouverait peut-être encore dans cette série de *Poèmes barbares*, *antiques et tragiques*, quelques mots étranges, qui, de nouveau, le feraient rêver. M. Leconte de Lisle a sa place à part dans le royaume des poètes. Du haut de la tour solitaire qu'Alfred de Vigny lui légua, ce n'est pas avec dédain, c'est avec une sorte d'indifférence calme et réfléchie qu'il regarde au-dessus et au delà de l'humanité qui l'entoure. De gré ou de force, il nous emporte sur les sommets imaginaires que sa muse puissante habite et il nous y retient dans l'étonnement, frappant nos yeux par de grands spectacles, troublant nos cerveaux par de grands vertiges. M. Leconte de Lisle a ses idées à lui, sa langue aussi, sa manière au moins, sa méthode et ses procédés que, tout naturellement, il applique, de bonne foi, aux œuvres qu'il compose et aux chefs-d'œuvre qu'il traduit.

Ce n'est pas le traducteur, c'est le poète, le poète hardi, fier et convaincu, que l'Académie avait à cœur de couronner.

En publiant récemment un nouveau volume, intitulé : *Poèmes tragiques,* qui se distingue, comme tous les autres, par la même ampleur et le même talent, l'auteur de *Kaïn*, d'*Hieronymus* et des *Erinnyes* s'est placé dans les conditions voulues pour obtenir le grand prix de 10,000 francs, libéralement fondé par la veuve de Jean Reynaud et dont chacune des cinq classes de l'Institut dispose tous les ans, à son tour.

Saisissant avec plaisir l'occasion qui s'offrait ainsi de lui

donner publiquement un témoignage de son estime, l'Académie décerne le prix Jean Reynaud à M. Leconte de Lisle.

A un autre poète qui, jeune encore, est, à tous égards, digne d'intérêt et d'encouragement, à M. Ernest d'Hervilly, dont la muse gauloise ne prétendrait pas à un prix de vertu, mais dont quelques comédies en vers ont été représentées avec succès sur l'un des plus grands théâtres de Paris, l'Académie accorde le prix fondé par *M. le comte Maillé de La Tour Landry*.

Aimant à faire bon accueil à tous les talents, qu'ils viennent de près ou de loin, elle décerne le prix *Lambert* à un poète de province, à M. Médéric Charot, qui, du fond de la petite ville où il vit dans le travail, nous a envoyé ses vers, composés, édités et imprimés par lui-même, qu'il a publiés sous ce titre sans prétention : *Croquis et Rêveries*. C'est à la source douce, honnête et patriotique que M. Médéric Charot puise ses inspirations. Ses modestes croquis sont d'agréables tableaux, et ses rêveries aimables sont d'heureuses réalités.

D'une valeur matérielle presque aussi considérable que le prix *Jean Reynaud*, le prix *Vitet* ne lui cède en rien. Leur importance est égale. Pour répondre au vœu de celui qui l'a généreusement fondé, l'intérêt des lettres est le seul dont l'Académie ait à tenir compte. A ce titre, deux vrais lettrés, un poète et un prosateur, en dehors de tout concours et de toute prétention personnelle, s'étaient signalés à son attention par le seul mérite,

par l'éclat seul de leurs travaux. L'Académie, le trouvant juste, a pris, cette fois encore, le parti de les couronner l'un et l'autre. Ce n'est pas la moitié d'un prix, c'est un prix entier, qu'au nom de M. Vitet, pour l'ensemble de leurs œuvres poétiques et littéraires, elle décerne spontanément, à M. Gustave Droz et à M. Frédéric Mistral.

Créateur d'un genre qui, jusqu'à lui, n'existait pas, et qui depuis a compté un grand nombre d'imitateurs, M. Gustave Droz a sa place marquée, en tête de ces écrivains délicats, de ces penseurs aimables, de ces philosophes élégants, pour qui le cœur humain n'a pas de secrets. Pleins d'observations fines et profondes, dont un grain de sensibilité augmente souvent la grâce, ses livres, écrits dans la famille, sur elle et pour elle, sont tour à tour des tableaux de genre charmants, des études de mœurs exquises, graves ou légères ; et aussi des portraits fidèles, faits d'après nature par un maître dans l'art de peindre.

« L'Académie, — c'est M. Villemain qui va parler, Messieurs; c'est lui qui le disait, il y a vingt-trois ans, ici même, de sa voix puissante qu'on regrette de ne plus entendre, — « l'Académie a voulu reconnaître tout ce qui, dans cette France si active, intéresse les esprits, par un emploi du talent au service de pures et touchantes pensées; accueillant ce mérite en dehors même de notre idiome classique, elle aime à couronner aujourd'hui un poème en dialecte provençal, une œuvre où la langue populaire de quelques districts du Midi est relevée par l'archaïsme du poète. »

Ce poète archaïque, c'était Mistral! Cette œuvre romane, c'était *Mireïo!* c'était *Mireille!* Gounod l'a traduite en français!

Jeune alors, M. Mistral, visitant Paris pour la première fois, lui offrait son premier poème. Jeune toujours, l'auteur de *Mireille*, de *Calendàu* et de *Nerto* est venu lui-même, cette année, nous apporter sa dernière œuvre.

Il venait, en même temps, avec tous les chantres du Midi, pour fêter chez nous le quatre centième anniversaire de l'union de la Provence à la France.

Dans un brillant discours, dont le patriotisme a touché nos cœurs, nous l'avons entendu alors proclamer comment la Provence libre, par sympathie et sans calcul, s'était un jour donnée à la France, et comment, après quatre siècles de vie commune, elle se trouvait bien encore de ce mariage d'inclination; protestant très haut ainsi contre les idées de divorce qu'on avait prêtées bien à tort à la Provence en général, à ses poètes en particulier. Bons Provençaux et bons Français, ils aiment à la fois leur petite et leur grande Patrie, qui, à elles deux, n'en font qu'une.

L'Angleterre a reproché souvent au barde écossais Robert Burns d'avoir écrit ses poésies dans le dialecte des Lowlands. Un poète en patois, a-t-on dit de lui, ne peut être qu'un poète local, une gloire de clocher.

Plus juste envers M. Mistral, l'Académie, qui l'adoptait à son début, ne saurait aujourd'hui le renvoyer à sa Provence, comme une gloire de clocher, comme un poète local. En le couronnant de nouveau, elle témoigne, au contraire, de son estime pour un bon Français, dont la France a droit d'être fière.

Je n'ai plus, Messieurs, qu'à vous faire connaître le résultat du concours fondé par M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs.

Cent quarante-huit auteurs ont répondu à notre appel, et, pour n'en couronner que douze, ce qui ne laisse pas déjà que de sembler presque excessif, l'Académie a dû faire de grands efforts et aussi de grands sacrifices.

Parmi les livres qui, à défaut d'une récompense plus haute, lui ont paru, tout au moins, dignes d'une mention particulière, je ne serai que juste en citant d'abord :

Théophraste Renaudot, d'après des documents inédits, par M. Gilles de La Tourette ;

Valentin Conrart, par M. A. Bourgoin ;

Histoire de Fléchier, par M. l'abbé Delacroix ;

Les Salles d'asile en France, par M. E. Gossot ;

Entre les Alpes et les Carpathes, par M. l'abbé Vigneron ;

Dictionnaire raisonné de philosophie morale, par M. Roux-Ferrand.

Chacun de ces importants ouvrages mériterait d'être ici l'objet d'un rapport spécial et, pour ma part, je voudrais pouvoir entrer, à leur sujet, dans de plus grands détails. Je me fais violence pour ne pas les louer davantage ; mais il y a des limites à tout, même à la patience du meilleur des publics, du plus indulgent des auditoires.

Permettez-moi pourtant de mentionner encore, pour mémoire et pour justice, quelques ouvrages d'un autre ordre, pleins d'honnêtes sentiments et qui, rentrant bien dans les conditions de ce concours, se recommandent d'eux-mêmes par des qualités à peu près égales, par des grâces à peu près pareilles : *les Ignorances de Madeleine*,

par Mlle Émilie Charpentier ; *André Tourel*, par Mme E. Bersier ; *Lucienne*, par Mlle Marthe Lachèze ; *les Idées de mademoiselle Marianne*, par M. Émile Desbeaux ; *Dauphiné Bon-Cœur* et *le Secret de la Lhauda*, par Mme Louise Drevet ; *Pauline Tardivau*, par M. Albert Dupuis ; *Théâtre de famille*, par A. Gennevraye ; *Récits enfantins*, par Mme P. Forney ; *Grand'Mère*, par Étienne Marcel.

Loin d'oublier les poètes, je cite encore avec plaisir un charmant recueil intitulé simplement : *Poésies*, par M. Camille Crèvecœur ; *l'Éternel féminin*, par M. Joseph Gayda ; *Feuilles au vent*, par M. de Courmont ; *l'Art d'être grand'-mère*, par Mme Amélie Perronnet ; *le Coffret de perles noires*, par M. le marquis de Pimodan ; *les Chants du cœur*, par M. Maurice Trubert.

Ayant maintenant à partager une somme de 16,500 francs entre les douze ouvrages que, dans divers genres, elle a particulièrement distingués, l'Académie a cru juste d'en faire ainsi la répartition :

Quatre prix de 2,000 francs ;

Un prix de 1,500 francs,

Et sept prix de 1,000 francs chacun.

Les prix de 1,000 francs sont attribués à chacun des ouvrages suivants :

Le Général Chanzy (1823-1883), par M. A. Chuquet ;

Un Touriste dans l'extrême Orient et *De Paris au Japon à travers la Sibérie*, par M. Edmond Cotteau ;

Lettres d'un Dragon, par M. Paul Droz ;

Les Correspondants de Joubert (1785-1822), par M. Paul de Raynal ;

La Terre Sainte, 2e partie, par M. Victor Guérin ;

L'Erreur d'Isabelle, par Maryan,

Et *la Lyre d'airain,* recueil de vers, par M. Georges Leygues.

A côté de la corde lyrique, la corde patriotique est celle qui vibre le plus sur cette *lyre d'airain* dont les mâles accents sont faits pour remuer les cœurs. Sous toutes les formes et à chaque page se trahit la pensée intime et la constante préoccupation d'un poète blessé qui, ne songeant qu'à la Patrie, pleure sur elle, et pour elle espère.

Parmi les nombreux romans présentés à ses suffrages, l'Académie a regretté de n'en pouvoir couronner qu'un. L'*Erreur d'Isabelle*, par M. Maryan, lui a paru, plus encore que les autres, remplir les conditions du programme. A ce livre on n'a guère reproché que son titre. Ce n'est pas d'une erreur, c'est d'un préjugé que l'héroïne de M. ou de Mme Maryan est la victime respectable. Par une sorte d'orgueil nobiliaire, par une fierté de race qui a sa grandeur et ses périls, Isabelle d'Émerancy a tout sacrifié, et la voilà qui succombe sous le poids de la logique, quand sa raison et son cœur interviennent à temps pour la sauver d'elle-même, après une longue suite de scènes touchantes et de péripéties romanesques dont l'intérêt est saisissant.

Dans cet ouvrage foncièrement honnête, les caractères sont bien étudiés et les sentiments se distinguent par une grande élévation morale. Le style, un peu recherché, ne manque, par cela même, ni de grâce ni d'élégance.

En 1882, un prix de 2,000 francs avait été décerné à

M. V. Guérin pour son important ouvrage sur la *Terre Sainte*. Cette œuvre de science et de patience ayant été complétée par une seconde partie, non moins intéressante que la première, l'Académie a voulu achever aussi ce qu'elle avait commencé, en accordant à M. Victor Guérin un nouveau témoignage d'estime et d'encouragement.

Vous le voyez, Messieurs, loin d'être exclusive, l'Académie, dans ce concours, aime à récompenser des travaux de genres très divers; faisant à chacun sa part.

C'est un des traits particuliers de notre époque que le goût très vif qui, fût-ce au prix de quelques indiscrétions, nous porte tous à pénétrer dans la connaissance de certaines intimités d'élite. M. Paul de Raynal l'a compris, et le charmant volume qu'il a publié sous ce titre : *les Correspondants de Joubert*, a très justement répondu à son attente et à la nôtre. Quoi de plus attrayant, en effet, qu'une société dont M. de Chateaubriand était le centre apparent et bruyant, dont M. Joubert était le centre discret et réel; plus agissant que l'autre, en fin de compte.

Toutes les lettres qui abondent dans ce livre sont reliées entre elles et expliquées au lecteur par un commentaire instructif qui n'est pas une simple mosaïque empruntée à des documents précieux, mais une restitution très exacte et très intéressante des choses du temps, des hommes et des femmes surtout, dont les portraits vivants figurent là, en pleine lumière, comme dans une élégante galerie.

L'auteur de cette publication est plus et mieux qu'un introducteur et un guide. A force de vivre avec tant d'ai-

mables modèles, il a contracté dans leur commerce intime une aisance, une simplicité, une façon élégante de s'exprimer enfin qui ne détonne en rien dans ce milieu choisi. Leur ressembler n'est pas un petit mérite.

Quand il arrive au régiment, le dragon de M. Paul Droz, gaiement sceptique et railleur, serait assez enclin à rire de tout, même de lui! Mais bientôt l'enthousiasme du devoir s'empare de ce Parisien moqueur et, à si bonne école, ses idées se modifient, ses sentiments s'épurent, son âme s'élève, et qu'un jour la charge vienne à sonner, non encore sur un champ de bataille, mais seulement sur le champ de manœuvre : « Le danger est nul, nous le savons, s'écrie ce jeune guerrier; mais je ne sais qui vous pousse, je ne sais quoi vous gonfle le cœur; on est hors de soi et l'on voudrait que ce fût sérieux. »

Rassurez-vous, monsieur; ce sera sérieux tôt ou tard! Ce qui l'est déjà, c'est le bienfait de cette vie commune dans un milieu sain pour le corps et pour l'esprit, où la discipline triomphe des plus rebelles, où, sous les plis d'un drapeau, les enfants deviennent vite des hommes, des citoyens, des patriotes, et, au besoin, des héros quand sonnera pour eux l'heure de l'être.

Voilà ce que M. Paul Droz raconte à sa famille et à ses amis, avec une verve de jeunesse tout à fait piquante. Écrites dans un style parfois précieux, mais de bon goût toujours et de bon ton, ses lettres ont leur saveur et leur éloquence, leur utilité même. Ce jeune soldat aime son métier et le fait aimer. L'exemple est d'autant meilleur que peut-être il devient plus rare.

Plusieurs livres contenant des récits de voyages avaient été présentés à ce concours. L'Académie a distingué surtout deux volumes publiés par M. Edmond Cotteau et intitulés, l'un : *De Paris au Japon à travers la Sibérie;* l'autre : *Un Touriste dans l'extrême Orient* (*Japon, Chine*, *Indo-Chine et Tonkin*).

Le Touriste, c'est M. Cotteau lui-même, touriste passionné que rien n'effraye et que rien n'arrête. Modestement employé dans une administration de l'État, il a cela de singulier que jamais il ne sollicite aucun avancement; en revanche, il demande souvent des congés, qu'on lui accorde très gracieusement, sous forme de missions littéraires... gratuites. Il s'en contente et quand, au retour, il a écrit ce qu'il vient de voir, il repart bien vite pour voir autre chose; ne voulant jamais raconter que ce qu'il a vu, de ses propres yeux vu !

En ce moment même, à l'heure où l'Académie couronne ses derniers ouvrages, il en prépare de nouveaux. Parti depuis quelques mois pour les Indes, qu'il visitait déjà en 1878, il a quitté Calcutta pour se rendre à Saïgon et, pendant qu'il est en train de bien faire, je ne serais pas surpris qu'ayant poussé jusqu'à l'île Formose, il en revînt exprès un de ces jours pour nous dire un peu ce qui s'y passe.

N'étant à proprement parler ni un savant, ni un poète, ni un romancier, c'est uniquement de vérités que cet honnête voyageur remplit tous ses livres : livres sincères, d'une observation minutieuse et d'une irréprochable moralité; livres simples et sérieux, dans lesquels abondent les détails nouveaux, les jugements sains, les réflexions fines; le

tout exposé dans une forme peu ambitieuse qui plaît d'autant plus par la grâce de sa bonhomie naturelle.

Le dernier, ou plutôt le premier des sept ouvrages compris dans cette catégorie de récompenses, est, je le répète, un livre intitulé : *le Général Chanzy*, 1823-1883. M. Chuquet en est l'auteur.

Si M. Paul Droz vient de nous apprendre comment il est bon qu'on commence, arrêté avant l'âge dans sa glorieuse carrière, le général Chanzy nous a montré trop tôt comment on finit, quand on finit bien. Entouré de l'estime de tous, honoré, admiré, pleuré, la mort de ce fier soldat ne fut pas seulement un deuil, elle fut un malheur pour la France.

Pendant plus d'un demi-siècle, l'ayant pris au jour même de sa naissance, le livre de M. Chuquet nous fait suivre, comme pas à pas, le développement de cette noble vie, dont chaque étape contient un enseignement et un exemple. Les événements sont d'hier, et il semblerait qu'on n'y puisse aujourd'hui toucher sans que les passions s'éveillent et s'irritent ; loin de les provoquer, M. Chuquet évite avec soin d'entrer dans la lutte des partis. Comme le héros dont il écrit l'histoire, la France le préoccupe seule et son œuvre qu'elle inspire est toute de conciliation et de patriotisme. Nulle lecture n'étant plus saine et plus morale, l'auteur de ce livre méritait que l'Académie lui décernât une couronne que, dans sa reconnaissance, il ne manquera pas de déposer sur un tombeau.

Les contrastes ne nous effrayent pas ; au contraire. A un volume intitulé : *le Rire, essai littéraire, moral et psycho-*

logique, par M. Louis Philbert, avocat à la Cour d'appel de Paris, l'Académie décerne le prix unique de 1,500 francs que je vous annonçais tout à l'heure.

C'est très sérieusement que, traitant en philosophe un sujet qui semble futile, l'auteur a développé dans des pages savantes toute la psychologie du *rire*, c'est-à-dire des causes morales qui le sollicitent et des effets physiques qu'il produit.

Après avoir établi que l'*esprit* et le *comique* sont les deux sources du *rire*, distinguant avec raison l'un de l'autre, il prouve, par des analyses et par des exemples, qu'on a tort de les confondre quand, en réalité, ils n'ont ni le même principe, ni les mêmes applications.

L'*esprit*, dans ce livre, est étudié à part et soumis à des observations très détaillées, ingénieuses et profondes, subtiles parfois, mais toujours intéressantes.

L'analyse du *comique* y reçoit aussi un très grand développement : ce qu'est le comique ! la différence du risible et du ridicule ; le comique à la scène et dans la vie ; les analogies et les différences de ces deux sortes de comique ; les phénomènes qu'ils font naître dans l'esprit des spectateurs, les effets multiples qu'ils produisent et les transformations qu'ils subissent ; tout cela est étudié avec une gravité, une conscience, une impassibilité de déduction vraiment remarquables.

Dans ce livre sur le *rire*, c'est le rire qui manque le plus. Ne regrettons pas son absence. M. Philbert a mieux à faire qu'à nous amuser ; il nous instruit et nous intéresse. En style de théâtre, son étude sévère n'ambitionnait qu'un succès d'estime ; elle a obtenu plus et mieux.

Les quatre prix, de deux mille francs chacun, sont les derniers, Messieurs, dont il me reste à vous entretenir.

L'Académie les décerne aux quatre ouvrages suivants :

Les Classes ouvrières en Europe, étude sur leur situation matérielle et morale, par M. René LAVOLLÉE, docteur ès lettres, consul général de France.

Histoire de la Littérature anglaise, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. Augustin FILON.

L'Éducation morale et civique, avant et pendant la Révolution, 1700 *à* 1808, par M. l'abbé Augustin SICARD, vicaire à Saint-Philippe-du-Roule.

Journal d'un solitaire, par M. Xavier THIRIAT.

Fruit de longues années de travail, l'ouvrage de M. René Lavollée est une savante étude sur la situation des classes ouvrières dans différents pays civilisés, et principalement en Allemagne. C'est un dossier plein de documents utiles, remarquable par la bonne entente et la sage distribution des matières.

Après nous avoir fait connaître, dans un chapitre de statistique pure, l'état de la population industrielle de l'Empire germanique en 1875, l'auteur constate, preuves en mains, la prépondérance dans ce pays des ouvriers agricoles, et donne, à ce sujet, de graves et sérieux détails sur le développement formidable du socialisme en Allemagne, sur la multiplicité des sectes et la toute-puissance de l'association.

Avec la même méthode d'analyse, mais dans de moindres proportions, ce beau travail, plein d'intérêt, embrasse les États scandinaves, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, la Belgique, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, le Portugal et la

Russie. Nos éloges ne seraient mêlés d'aucun regret si, complétant son œuvre et plaçant sous nos yeux tous les termes de comparaison, l'auteur eût également étudié pour nous la condition des ouvriers en Angleterre, en Amérique et surtout en France. La tâche n'eût pas été au-dessus de son talent; mais son ambition n'allait pas si loin; il s'en explique et s'en excuse.

Somme toute, nous lui devons un très bon livre, animé toujours des meilleures intentions et plein d'une noble ardeur pour la pacification des haines sociales, pour la réconciliation des éléments divers dont se compose la famille humaine et qui, si ce n'était un rêve irréalisable, gagneraient certainement tous à mieux s'entendre et à plus s'aimer.

L'introduction et la conclusion que, dans un style élégant et correct, M. Lavollée a placées au commencement et à la fin de cet ouvrage, en font ressortir l'unité morale. Également éloigné d'un optimisme aveugle et d'un pessimisme intéressé, il instruit tout le monde sans risquer de blesser personne.

Moins sévère, sans être moins sérieux que celui de M. Lavollée, le livre de M. Augustin Filon sur la *Littérature anglaise* se trouvait d'avance, par son sujet même, comme par la situation personnelle de son auteur, dans des conditions particulièrement favorables. Il n'a rien dû à leur influence, et, pour le couronner, l'Académie n'a tenu compte que de son mérite.

Si, comme le dit M. Filon, « l'historien littéraire doit faire revivre les œuvres et les hommes », on ne saurait trop

le louer d'avoir su mettre avec bonheur cette théorie en pratique. Pour ébaucher les traits des écrivains qu'il veut peindre, quelques coups de plume lui suffisent; l'esquisse une fois tracée, l'examen de chaque œuvre la complète; quelques nouvelles touches s'y ajoutent et développent la ressemblance. Le portrait alors devient saisissant et ressort en plein relief.

C'est ainsi qu'il fait revivre pour nous les grands morts dont l'immortalité remplit le Panthéon de Westminster.

Shakespeare et Bacon, Milton et Dryden, Addison et Bolingbroke, Richardson et William Pitt, lord Byron et Macaulay, Walter Scott et Daniel O'Connell, émergent tour à tour devant nos yeux, avec leur brillant cortège de poètes, d'historiens, de philosophes, de savants et d'orateurs. Nul n'y manque et chacun d'eux garde son rang dans ce Musée des Souverains, dont M. Augustin Filon ouvre largement la porte à tous les génies et à toutes les gloires.

Cet ouvrage, l'un des meilleurs de nos concours, est d'un bout à l'autre d'un intérêt puissant et d'un agrément très substantiel. Beaucoup de science sans pédantisme et beaucoup d'anecdotes piquantes sans bavardage, voilà ce qu'on y trouve à chaque page, exprimé avec un vif sentiment de la beauté littéraire et de l'élévation morale. Ce sentiment généreux, l'auteur le ressent et le communique.

L'Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution, par M. l'abbé Sicard.

« C'est un ouvrage de premier ordre, » a dit devant l'Académie le rapporteur de ce livre; « considérable par le sujet qu'il traite, par l'abondance et par la sûreté des

documents qu'il renferme, par la méthode avec laquelle il est composé, par la modération, l'élégance et la fermeté avec lesquelles il est écrit; enfin, par toutes les qualités qui font un bon livre destiné à un succès sérieux et durable. »

Le but de l'auteur est de montrer ce qu'était l'éducation de la jeunesse pendant la première moitié du XVIIIe siècle, ce qu'elle est devenue sous l'influence des utopies philosophiques et des lois révolutionnaires; comment, enfin, un retour violent de l'opinion publique l'a, sous le Directoire et le Consulat, ramenée à ses antiques errements.

Quand, surtout sous la plume d'un prêtre, un sujet pareil devait appeler beaucoup d'allusions à ce qui se passe de nos jours, ce livre n'en contient aucune. L'auteur a cherché ailleurs un succès plus digne de lui. Qu'on partage ou non tous ses sentiments et toutes ses doctrines, on ne peut méconnaître la valeur historique de ce livre, sa grande modération et sa louable impartialité.

Le dernier des quatre ouvrages auxquels a été attribué un prix de deux mille francs, mérite de vous, Messieurs, une attention particulière :

JOURNAL D'UN SOLITAIRE

Par Xavier Thiriat

Par une coïncidence singulière et peut-être sans précédent, le livre et l'auteur pourraient, en même temps, prétendre à l'une et à l'autre des récompenses fondées par

M. de Montyon, le livre étant digne de figurer honorablement parmi les ouvrages utiles aux mœurs et, de son côté, l'auteur, le brave auteur ayant assez fait, sans le savoir, pour mériter un de ces prix que l'Académie a la douce mission de décerner à la vertu, au courage et au dévouement.

Xavier Thiriat est infirme.

Il ne l'était pas en décembre 1845, quand, à peine âgé de dix ans, par la pluie et la neige, il se jeta dans le canal de son village pour sauver une petite fille qui s'y noyait!

Perclus depuis lors, ne pouvant marcher, se traînant à peine, cet enfant chétif, né de paysans sans ressources, s'éleva lui-même et s'instruisit, Dieu sait comment! Si bien toutefois qu'aujourd'hui, toujours pauvre, mais heureux dans sa modestie, il se trouve entouré, choyé, et récompensé de ses efforts, par la sympathie, par l'estime de tous ses concitoyens.

Il faut le voir à Gérardmer, dans son humble librairie de village, accueillant, aimable, familier, souffrant sans le dire, et toujours de bonne humeur! Sa petite boutique est le port où, après bien des traverses, il s'abrite enfin, sous ses livres!

Ses livres! Ceux qu'il vend, et ceux qu'il fait.

Il en a déjà publié plusieurs qui ont leur grâce à part et leur cachet personnel.

Dans le dernier, le meilleur et le plus touchant, il a mis tout son cœur, versé toutes ses larmes et, jour par jour, en prose et en vers, raconté toute sa vie laborieuse et solitaire. Ce journal, qu'on ne peut lire sans émotion, méritait un prix par lui-même, par lui seul, tant il est

plein de beaux sentiments, tant il joint l'honnêteté du fond à l'élégance naïve de la forme.

L'Académie a subi son charme et c'est avec plaisir qu'elle couronne des deux mains le digne homme, deux fois respectable, qui commença par une bonne action et qui finit par un bon livre.

IV

PIÈCES DIVERSES

DISCOURS ET FRAGMENTS

LUS

DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT
ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS

PAR

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

1880 — 1884

FRAGMENT

D'UNE

ÉTUDE SUR LE XVIIIE SIÈCLE

PAR M. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1880.

MESSIEURS,

On se trompe quand on parle de l'esprit du XVIIIe siècle comme d'une chose unique, ayant une réalité définie et son essence propre. Il s'y mêle bien des nuances de sentiment et même des oppositions d'idée qu'on ne saurait confondre sous un nom identique. On y distingue très nettement deux sociétés qui se développent à la même époque, mêlées par la vie, mais profondément séparées par l'esprit qui les anime : l'une marque la fin d'un monde, l'autre annonce un monde nouveau.

Nous avons essayé de retracer, dans les pages qui suivent, l'un des aspects de cette civilisation si complexe. Mais

les idées abstraites ne laissent qu'une impression confuse, et la meilleure manière de les graver dans l'esprit, c'est de leur donner une figure et un nom. C'est dans Mme du Deffand que l'on peut le mieux analyser le XVIIIe siècle finissant, et particulièrement cette décadence raffinée, l'abus de la vie de salon, l'épuisement d'une société à laquelle manquent le grand air, les grands horizons, *le long espoir et les vastes pensées*.

Pendant plus de trente années, Mme du Deffand représenta une de ces puissances de l'opinion qui se forment par l'accord d'une personne privilégiée avec une époque donnée et le milieu social dans lequel elle vit. Il y avait en effet comme une harmonie préétablie entre la spirituelle marquise et cette partie de la société française qui, sans se piquer de philosophie ni d'opposition, faisait la même œuvre que les philosophes ou les frondeurs par son indifférence railleuse. C'est là le trait spécial de la société qui se réunit chez la marquise du Deffand. Les salons de Mme Geoffrin et de Mlle de Lespinasse offraient aux philosophes une sorte de tribune dont le retentissement portait loin. Mme Geoffrin était véritablement une *mère de l'église* des encyclopédistes. Tout autre s'offre à nous le salon de Mme Deffand. Il n'y avait là d'engouement ni pour les hommes ni pour les idées du temps. Sauf Voltaire, les philosophes y étaient médiocrement goûtés ; on leur trouvait un air de pédants et de déclamateurs qu'on était bien aise de tenir à distance. Certes on n'y était guère chrétien ; mais on n'était pas davantage philosophe. On était royaliste par habitude ; de tout le reste, on se moquait volontiers.

La marquise avait été mariée à vingt ans. « Tout était parfaitement assorti, excepté les caractères, qui ne se convenaient pas du tout. » Quelques mois après, elle devenait la maîtresse du Régent. Elle garda l'emploi *quinze jours*. La durée de cette liaison n'est-elle pas déjà le signe du temps, un symptôme de cette impuissance de passion aussi marquée dans cette singulière personne que l'absence de vertu? Elle se sépare de son mari, puis elle essaie de se réconcilier avec lui : fantaisie bizarre qui n'aboutit qu'à une rupture définitive et presque scandaleuse. Dans l'intervalle de quelques années, elle ébauche à tort et à travers quelques liaisons nouvelles, plutôt par mode que par goût. A l'âge de trente-trois ans, elle se fixe dans la petite cour de Sceaux, où elle rencontre précisément le genre de divertissements et de société qui lui conviennent. Une intimité quelque peu orageuse avec la duchesse du Maine occupe, pendant dix-sept années, son imagination curieuse d'intrigues. Il y faut joindre, pour souvenir, une de ces faciles liaisons, acceptées par l'opinion, et dont le nœud léger ne pouvait jamais devenir un joug : c'est à la cour de Sceaux qu'elle connut le président Hénault, le plus grave des hommes frivoles, qui lui resta jusqu'à sa mort attaché sans enthousiasme, après avoir été pendant quelques années à peu près fidèle sans illusion.

En 1750, un fait non sans importance se produisit dans sa vie : M. du Deffand mourut. Non pas qu'elle eût à souffrir de ce modèle des maris du XVIIIe siècle, de ce mari honoraire, le moins gênant des maris trompés, qui avait vécu loin d'elle, excepté pendant les six mois qu'avait duré la tentative de réconciliation, et de qui elle ne pouvait se

plaindre autrement qu'en disant que, pendant ces six mois, *le pauvre homme avait été aux petits soins pour déplaire*. Mais enfin le titre légal du *pauvre homme* était une gêne, et sa mort qui fut une dernière politesse, *un dernier petit soin*, agréable celui-là, pour sa veuve, la laissa libre d'ouvrir un salon. Elle restait avec quelques héritages et deux pensions obtenues on ne sait trop à quel titre gracieux, l'une sur la ville, l'autre sur la cassette de la reine, une fortune modeste, mais convenable, qu'elle consacra entièrement aux frais du culte de l'esprit, aux soupers du dimanche et du lundi, bientôt célèbres à Paris et dans l'Europe entière. Elle eut enfin un salon, ce qui était l'ambition de toutes les femmes d'esprit de cette époque, et un salon particulièrement recherché, ce qui était la gloire.

Mme du Deffand mérite d'être étudiée non pas assurément comme un type de passion, mais comme un des plus rares et des plus précieux modèles de l'esprit de finesse. Ce qu'elle possède au plus haut degré, ce qui attache à sa correspondance, malgré tant de lacunes d'âme et de vraie sensibilité, c'est la précision, la légèreté dans le trait, un des styles les plus naturels et les plus vifs de ce siècle, qui en a produit tant d'excellents ; c'est aussi une sorte de génie d'observation appliqué aux nuances de la vie mondaine et des caractères qui s'y développent. Je ne pense pas qu'il y ait en ce genre de littérature beaucoup de morceaux qui puissent être mis en comparaison avec des portraits comme celui-ci : — « On dirait que l'existence de la divine Émilie (Mme du Châtelet) n'est qu'un prestige. Elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'elle ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts mêmes ne lui sont

peut-être pas naturels ; ils pourraient tenir à ses prétentions, son impolitesse à l'état de princesse, sa sécheresse à celui de savante, et son étourderie à celui de jolie femme... Quelque célèbre qu'elle soit, elle ne serait pas satisfaite, si elle n'était pas célébrée. C'est à M. de Voltaire qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir. En attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent. » Et Mme la duchesse de Chaulnes, qui peut l'avoir oubliée, si on l'a une seule fois rencontrée dans la galerie de Mme du Deffand? « Son esprit est si singulier qu'il est impossible de le définir : il ne peut être comparé qu'à l'espace ; il en a pour ainsi dire toutes les dimensions, la profondeur, l'étendue et le néant ; il prend toutes sortes de formes et n'en conserve aucune ; c'est une abondance d'idées toutes indépendantes l'une de l'autre, qui se détruisent et se régénèrent perpétuellement ; il ne lui manque aucun attribut de l'esprit, et l'on ne peut dire cependant qu'elle en possède aucun : raison, jugement, habileté, on aperçoit toutes ces qualités en elle ; mais c'est à la manière de la lanterne magique, elles disparaissent à mesure qu'elles se produisent... Mme la duchesse est un être qui n'a rien de commun avec les autres êtres que la forme extérieure ; elle a l'usage et l'apparence de tout, elle n'a la propriété ni la réalité de rien. » Je crois qu'en cherchant bien on trouverait encore quelque belle dame qui ressemble suffisamment à ce portrait ; mais où trouverait-on la plume capable de l'enlever en traits si légers et si vifs?

Le désenchantement perce à travers ces ivresses superficielles de l'esprit ; c'est l'impression qui ressort de cette correspondance, image de tant d'existences de ce

temps, dévorées d'un mal profond, incurable : le sentiment de l'inutilité, le tourment du vide. Voilà donc à quoi se réduit, vue de près, une destinée si brillante! Avec cette souveraineté de l'esprit, la plus flatteuse pour une femme qui n'est plus jeune, royauté reconnue par la déférence de Voltaire, consacrée par la colère même de Jean-Jacques Rousseau, qui n'avait pas eu le don de plaire et s'en vengea par une boutade grossière, saluée par les princes et les souverains de passage à Paris, qui ne manquaient pas de faire leur cour à la célèbre marquise, — avec toutes ces amitiés illustres des Choiseul, des Luxembourg, des Boufflers, de cent autres grands seigneurs ou femmes charmantes qui se disputaient ses lettres et son affection, dans cette vie qui ne fut qu'une fête en apparence, et dont l'éclat ne diminua pas un instant jusqu'au voisinage de la mort, pas un jour, pas une heure où l'on ne sente au fond de cette âme un secret dégoût de vivre, une lassitude infinie de soi et des autres. Quel flot d'amertume se répand à travers les pages de cette correspondance! « Vous voulez, s'écrie-t-elle quelque part, que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans? Ah! bon Dieu! quelle maudite espérance! Ignorez-vous que je déteste la vie, que je me désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console pas d'être née? Je ne suis point faite pour ce monde-ci; je ne sais pas s'il y en a un autre. En cas que celui-ci soit, quel qu'il puisse être, je le crains. On ne peut être en paix ni avec les autres ni avec soi-même ; on mécontente tout le monde, les uns parce qu'ils croient qu'on ne les aime pas assez, les autres par la raison contraire. Il faudrait se faire des sentiments à la guise de chacun, ou

du moins les feindre, et c'est ce dont je ne suis pas capable... On connaît tout cela, et malgré cela on craint la mort, et pourquoi la craint-on? Ce n'est pas seulement pour l'incertitude de l'avenir, c'est par une grande répugnance qu'on a pour sa destruction, que la raison ne saurait détruire. Ah! la raison! la raison! Qu'est-ce que c'est que la raison? Quel pouvoir a-t-elle? quand est-ce qu'elle parle? quand est-ce qu'on peut l'écouter? quel bien procure-t-elle? — Elle triomphe des passions? Cela n'est pas vrai, et, si elle arrêtait les mouvements de notre âme, elle serait cent fois plus contraire à notre bonheur que les passions ne peuvent l'être; ce serait vivre pour sentir le néant, et le néant (dont je fais grand cas) n'est bon que parce qu'on ne le sent pas. »

C'est la note habituelle de ses lettres quand la marquise pense pour son propre compte, quand elle nous entretient d'elle-même, de la vie, du monde, de l'impression qu'elle en reçoit. « Quel monde que ce monde-ci! » tel est le refrain de chaque lettre, La Rochefoucauld ne nous offre pas de plus désolantes peintures. Pourquoi, connaissant le monde ainsi, l'attire-t-elle autour de son fauteuil? pourquoi va-t-elle le trouver quand il ne vient pas? pourquoi lui donne-t-elle toute sa vie? Elle nous le dit : c'est pour se fuir elle-même ; elle ne peut rester en tête à tête une heure avec ses réflexions. Rien ne l'accable plus que la solitude. Elle est de ces personnes qui ont besoin des autres pour faire du bruit autour d'elles, pour empêcher leur pensée de se recueillir. Voilà pourquoi elle se disperse dans le tumulte, elle se perd avec une sorte de frénésie dans les dehors de la vie. Elle fait

de la nuit une conversation agitée qui trompe l'insomnie; elle réserve le jour pour le sommeil. Le soir arrivé, elle reçoit ses visites, et le souper couronne cette inutile et active journée. Dernière et grave occupation! N'est-ce pas Mme du Deffand qui disait du souper « qu'il était une des quatre fins de l'homme »? Elle a raison pour l'homme de son temps, je veux dire la seule espèce d'hommes qu'elle connût et dont pas un seul ne manque un jour aux règles de cette théologie facile.

La marquise elle-même ne transgressa jamais ce premier précepte de sa morale. Quand elle ne reste pas chez elle, on est sûr de la retrouver auprès de Mme de Luxembourg, chez qui elle veille jusqu'à quatre heures du matin, au Temple chez le prince de Conti, chez Mme de Mirepoix, chez Mme de La Vallière, chez le président, chez Mme de Valentinois. Quand M. de Choiseul sera revenu à Paris de son long exil, auquel Mme du Deffand aura eu la gloire de rester fidèle, elle sera des petits et des grands soupers. On disposait pour la spirituelle aveugle une petite table à côté de la grande, et trois ou quatre amis venaient s'y asseoir près d'elle. Elle va à la comédie ; elle ne perd aucune occasion de se distraire. Si tel jour, tel soir, elle n'est pas à Paris, c'est qu'elle est en visite à Montmorency chez M. de Luxembourg, à Roissy chez les Caraman, à Rueil chez les d'Aiguillon, à Versailles chez les Beauvau, à Auteuil chez Mme de Boufflers. Elle est aveugle, elle est d'une complexion délicate, qu'importe? Elle ne perdra pas un soir, pas une heure pour le plaisir. A toutes ces fêtes, il faut qu'elle paraisse. Sa *faiblesse d'Hercule,* comme elle disait d'elle-même, suffit à toutes ces fatigues qui tueraient une autre femme. Ce qui

la tuerait, elle, ce serait sa propre pensée. Avant tout, à tout prix, c'est sa pensée qu'elle veut fuir.

Ne la croyez pas un instant dupe de cette foule brillante où elle cherche l'oubli de soi. Rien n'égale l'amertume de ses jugements généraux sur le monde, sinon celle qui éclate dans ses jugements particuliers sur les amis dont elle vit entourée. Quelle impitoyable maîtresse de maison! Voyez plutôt cette esquisse de son salon, tracée par elle-même, avec les noms propres au bas des portraits, de peur qu'on ne s'y trompe : « J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir. Chacun jouait son rôle par habitude ; Mme la duchesse d'Aiguillon crevait de rire, Mme de Forcalquier dédaignait tout, Mme de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires ; je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions, que je m'étais creusé à moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée, que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne... A qui puis-je donc avoir recours? » (20 octobre 1766.)

Ces plaintes, ces retours désolés sur soi, et en même temps cette fuite perpétuelle hors de soi, cette crainte de se retrouver et ce sentiment du rien dont est fait ce monde où elle cherche en vain à s'étourdir, quelle éloquente justification de la pensée de Pascal! « On ne recherche la conversation et les divertissements que parce qu'on ne peut

demeurer chez soi avec plaisir... Quand j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près... De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois, sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude est dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas, s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche ; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit... De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. »

Ces belles paroles de Pascal pourraient être placées, par un rapprochement bien inattendu, au frontispice de la correspondance de Mme du Deffand. *L'ennui dans le monde* serait le vrai titre de cette étude. Personne, durant un si long cours d'années, ne s'est plus sincèrement ennuyé que la marquise en faisant plus d'efforts pour échapper à sa destinée ; d'elle aussi on peut dire qu'elle *a bâillé sa vie,* comme plus tard Chateaubriand le dira de lui-même, bien qu'à vrai dire il n'y ait que des analogies superficielles entre ces deux formes de la tristesse : l'ennui de la société blasée du XVIIIe siècle, sans foi, sans idéal, et la mélancolie du commencement de ce siècle, celle de René, chez qui le doute se complique de véritables tourments d'âme, de romanesque et de passion.

L'amitié, on peut estimer de quel prix elle était pour la marquise, si l'on se souvient du jugement qu'elle porte sur ses amis, à part les Choiseul, qui sont les privilégiés. Pour les autres, que de railleries implacables! Encore peut-on dire qu'il s'agit là d'amis mondains. Soit; mais le président Hénault avait été pour elle, à ce qu'on assure, un peu plus qu'un ami du monde, et voyez comme elle parle de sa mort prochaine : « Le président ne va pas bien; il a de la fièvre, un gros rhume : je ne crois pas qu'il passe l'hiver. Sa perte me causera du chagrin et fera un changement dans ma vie. » Mlle de Lespinasse lui avait donné de graves sujets de plainte, j'en conviens. Elle avait mortellement offensé son amour-propre en se permettant une rivalité d'esprit tout près d'elle, et plus tard quand la rupture arriva, en lui enlevant une partie de ses amis, décidés à suivre dans sa retraite l'aimable exilée; mais enfin, lorsqu'elle mourut, c'était l'heure de se souvenir de tant de dévouement pendant dix années, d'une si grande intimité, de cette mutuelle adoration dont on avait fait grand fracas. Voici, en trois lignes, son oraison funèbre : « Mlle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit : ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout. »

L'humanité n'est pas ce qui la touche. Ce que le XVIIIe siècle avait de meilleur dans sa philosophie est pour elle lettre close. La partie des sentiments la plus élevée, la plus désintéressée, lui demeure comme étrangère. Il faut lire l'incroyable lettre où elle raconte avec une si cruelle désinvolture, sans un trait d'émotion, le supplice de Lally, les outrages du peuple, les odieuses inventions

par lesquelles on voulut déshonorer même sa mort. « Le public, dit-elle, craignant que Lally n'obtînt sa grâce ou qu'on ne commuât sa peine, voulait son supplice, et on a été content de tout ce qui l'a rendu plus ignominieux, du tombereau, des menottes, du bâillon ; ce dernier a rassuré le confesseur qui craignait d'être mordu. » Et quand Walpole indigné s'écrie : « Ah ! madame, madame, quelles horreurs me racontez-vous là ?... Oui, oui, vous êtes des sauvages, vous autres !... Mon Dieu ! que je suis aise d'avoir quitté Paris avant cette horrible scène ! Je me serais fait déchirer ou mettre à la Bastille ; » il faut voir avec quel sang-froid on lui répond : « Vous êtes étonnant, avec votre Lally... A l'égard du bâillon et du tombereau, je les désapprouve ; mais ne croyez point qu'il y ait été sensible ; il a fini en enragé. »

Une sorte de dureté de cœur, un égoïsme presque féroce, c'est la conséquence et le terme du mal qui se révèle. Mme du Deffand finit par ne plus s'intéresser à rien, ni aux personnes, ni aux choses, ni à elle-même. Je me trompe : une seule fois, elle s'intéressa vivement à quelqu'un, à Horace Walpole, mais trop tard pour ne pas recevoir de ce sentiment presque posthume une légère teinte de ridicule.

Si maintenant nous cherchons la raison de ce grand ennui, dont souffrit si cruellement la marquise, outre les causes générales et vraiment humaines que Pascal a marquées d'un trait si profond, nous en trouverons une toute particulière et personnelle dans cette vie si stérilement agitée ; ce mal qui la dévore, au fond, c'est l'abus, c'est l'excès de l'esprit. — Quelle erreur cruelle pour soi et pour les autres, de penser que l'on puisse fonder sur l'esprit

tout seul le bonheur et même l'agrément d'une vie entière! S'il ne s'y joint quelque intérêt supérieur qui nous force à nous occuper d'autre chose que de notre propre divertissement, c'est-à-dire encore de nous-mêmes, le châtiment de cet égoïsme intellectuel, si délicat, si raffiné qu'on le suppose, ne se fait pas attendre : c'est le désenchantement irrémédiable des autres et de soi-même. En ne vivant que pour son esprit et par lui, on arrive peut-être à développer en soi une sagacité extraordinaire, une justesse de vues pratiques, une pénétration incomparable. Est-ce là un élément de bonheur? Je ne le crois pas. On court moins de risque d'être dupe, cela est vrai ; mais n'est-ce pas une autre manière d'être dupe que de l'être de sa propre finesse, et n'a-t-on pas vu souvent une pénétration excessive aboutir à ce triste résultat, un scepticisme absolu sur la sincérité ou la grandeur des motifs par lesquels s'honore la volonté de l'homme? Cette faculté fatale de l'analyse à outrance, on la voit ainsi se retourner contre celui même qui aime à s'en servir. Que de ravages ce mal fait dans certaines âmes! Comme il épuise vite le fond de la vie, comme il en tarit les sources et en décolore les aspects! Comme tout devient terne et froid sous sa mortelle atteinte, comme tout s'attriste et se dessèche en nous et autour de nous! Rien n'est monotone comme l'esprit tout seul, réduit à lui-même. Cela vibre, cela brille, mais de quel éclat peu varié! On se fatigue vite de ce qui n'est qu'ingénieux sans être autre chose, sans provoquer en nous quelque noble émotion, sans exciter quelque haute idée. L'esprit n'a vraiment tout son lustre, il ne produit tout son effet et son agrément, que lorsqu'il s'emploie au

service de quelque chose qui soit supérieur à lui, la vérité, l'humanité, la justice. Par lui-même, il ne peut nous donner ni une joie profonde ni un plaisir durable, — à peine une minute d'éblouissement qui laisse notre âme plus dénuée et plus pauvre qu'auparavant.

C'est la loi : on n'échappe au sentiment du néant humain que par les nobles affections qui étendent ou multiplient notre être en y associant quelque autre, soit ce large et puissant amour de l'humanité qui nous tire hors de nous-mêmes, soit les enthousiasmes virils de la science ou les espérances enchantées de la foi. Cela seul donne du prix à notre vie qui la ravit à elle-même par la grandeur de l'idée ou du sentiment. Le *moi* ne peut jouir légitimement de son être qu'à la condition de le transformer dans quelque chose de plus grand que lui. Admirable principe qui résume toute morale humaine et toute religion, qui à lui seul contient la formule du bonheur et de la dignité de l'homme. — Cette loi violée nous explique tout ce qu'il y eut de lacunes et de vide dans l'existence de Mme du Deffand. Au vrai, elle ne vécut que pour elle-même, ne cherchant son triste bonheur que dans les jouissances de l'analyse et de l'ironie. A cette passion exclusive elle n'en ajouta pas une autre qui pût en agrandir ou en varier le cours. Elle est le témoignage éclatant que l'esprit qui ne se nourrit que de lui-même est condamné à périr d'inanition.

C'est l'expiation et la moralité de cette triste histoire, où se peint tout un monde, toute une civilisation qui se décompose et qui va mourir d'impuissance et d'ennui.

Pendant ce temps-là, une nouvelle génération grandis-

sait. Des théories germaient, des influences et des courants d'idées se formaient de toutes parts. Au-dessus de cette indifférence où s'arrêtaient Mme du Deffand et ses amis, s'élevait un esprit nouveau, grave, passionné pour l'idée d'une réforme sociale. Certes, cet esprit n'était pas exempt de défauts ni de périls : il était rempli d'inexpérience, gâté par l'imitation d'une antiquité chimérique, mal étudiée et mal comprise; il condamnait justement un état social artificiel, et le remplaçait dans ses rêves par l'idéal d'une nature qui n'était guère moins artificielle : sorte de stoïcisme rajeuni, essayant de fonder le droit nouveau en dehors de toute tradition; cherchant, comme le stoïcisme antique, à réformer la vie individuelle et la politique sur la règle de la raison pure, mais différant profondément des austères doctrines de Zénon et d'Épictète par une perpétuelle préoccupation des émotions du cœur, qu'on prenait depuis Rousseau pour la vertu même, et par une affectation de sensibilité dont les vieux stoïciens de la Grèce ou de Rome auraient souri.

Ce mélange de l'esprit nouveau, vérité et paradoxe, nobles idées, espoirs sublimes gâtés par la déclamation, passions fortes et utopie, voilà ce que ne comprirent jamais, ce que ne connurent même pas ni Mme du Deffand, ni le monde sur lequel elle régna si longtemps, et qui tenait tout entier dans un salon. Il y avait quelques années à peine que la célèbre marquise était morte dans son fauteuil, « la voix éteinte et le cœur enveloppé », lorsque Mme Roland entrait dans tout l'éclat de son rôle et d'une destinée si brillante et si tragique. Ainsi se présentent à nous, dans le même

temps, ces deux sociétés si voisines et profondément étrangères l'une à l'autre : l'une, cultivée jusqu'au raffinement, avec son charme frivole, ayant poussé l'analyse jusqu'à ce point où l'analyse a tout desséché ; — l'autre, prenant pour guide le sentiment, avec ses élans désordonnés, mais puissants et sincères, vers une justice idéale dont le rêve seul était assez beau pour que ce fût la peine de vivre, avec ses aspirations confuses vers un avenir indéterminé et ses générosités d'enthousiasme, dans la flamme et le feu de ses orageuses chimères. De tels rapprochements et de tels contrastes sont les drames de l'histoire, l'objet de la curiosité de l'artiste, l'enseignement du philosophe et du moraliste.

ÉTUDES

ET

SOUVENIRS DE THÉATRE

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER

PAR M. E. LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1881.

Messieurs,

Népomucène Lemercier a été une des plus éclatantes gloires littéraires de l'Empire; on accolait à son nom le mot de génie; Bonaparte, général et premier consul, le nommait son ami; M. Talleyrand, quand on l'appelait le plus brillant causeur de Paris, répondait : « Ce n'est pas moi qui mérite ce nom, c'est Lemercier. » Enfin, voici ce que Ducis écrivait de lui :

« Je pars demain matin pour Paris avec mon jeune et « charmant ami Lemercier. Je l'aime avec une profonde « affection et je l'admire comme un être extraordinaire.

« Au sortir de l'enfance, pour guérir son jeune corps dont « la moitié avait été frappée de paralysie, il a passé par « toutes les tortures, et il a monté de supplice en supplice, « dans la sphère supérieure qu'il habite. Il tient dans sa « main les rênes de ce corps, il en conduit avec sagesse « et fermeté la partie vivante et la partie morte. Dans la « partie vivante existe son âme, avec des redoublements « d'esprit, une étendue de vues, une audace de conception, qui en fait pour moi un phénomène charmant; « tandis que la partie morte en fait pour moi un martyr « qui m'attendrit, un héros de la douleur qui m'étonne, « et c'est tout cela qui m'explique les grandes passions « qu'il a inspirées et ressenties, car les femmes ont des « yeux pour comprendre et adorer ces prodiges. »

Voilà certes un portrait bien frappant!

Aujourd'hui, que reste-t-il de celui qui l'a inspiré? A peine un nom. La plus grande œuvre de M. Lemercier, la *Panhypocrisiade,* ne se sauve de l'oubli que par la bizarrerie de son titre. *Agamemnon* est englouti dans la fosse commune où gisent toutes les tragédies qui ne sont pas signées de Corneille ou de Racine. *Pinto* ne se cite de temps en temps que comme une innovation avortée; et M. Lemercier n'a pas même l'heureuse fortune de se survivre dans quelques vers, comme Arnault, avec la *feuille de rose* et la *feuille de laurier*.

Comment expliquer tant de dédain succédant à tant d'admiration? Qui a raison, l'époque de Lemercier ou la nôtre? Que fut cet homme, et d'où vient cette chute? Il y a là une étude psychologique, et une étude littéraire qui ne semblent pas indignes de cette séance.

Le premier acte de la vie de M. Lemercier est caractéristique.

Un jour, le comité de lecture du Théâtre-Français s'assemblait pour entendre l'ouvrage de début d'un jeune auteur, fort recommandé par la cour. C'était avant 89, il s'agissait naturellement d'une tragédie. Arrive le poète : les acteurs (Mlle Contat, Molé, Préville étaient du nombre), se regardent stupéfaits : le poète avait l'air d'un enfant; de longs cheveux blonds tombant sur ses épaules, pas de barbe au menton, des yeux bleus pleins de douceur, une petite canne pour soutenir une marche légèrement claudicante, et un précepteur pour l'accompagner. D'un coup d'œil, les artistes se disent : « C'est un fils de grande maison; le précepteur a fait la tragédie, et l'élève en aura l'honneur; un ornement à ajouter à son blason. — C'est sans doute Monsieur qui lira l'ouvrage, dit Mlle Contat en montrant le précepteur. — Non, Madame, c'est moi, » reprend l'enfant d'une voix douce. Il commence, il lit. Il lit bien, l'ouvrage plaît; on y trouve, à côté de beaucoup de faiblesses, des scènes heureuses, des mots touchants, il est reçu à l'unanimité. L'enfant, que la lecture n'a nullement troublé, ne se trouble pas davantage devant les éloges, ni devant les critiques. — Je vais bien en avoir le cœur net, dit Mlle Contat, tout bas à Molé. — Monsieur, dit-elle à M. Lemercier, nous sommes tous fort charmés de ce que nous avons entendu. Pourtant j'ai remarqué, au second acte, une scène où quelques changements seraient nécessaires. — Lesquels, Madame? Voulez-vous m'expliquer ce que vous désirez? » Mlle Contat les lui explique. « Vos critiques sont très justes, Madame, répond l'enfant avec le

même calme, et dans deux ou trois jours je vous rapporterai la scène corrigée. — Deux ou trois jours! répond Mlle Contat. C'est trop long, trop long pour notre impatience et pour votre talent, Monsieur. Une ou deux heures vous suffiront, j'en suis sûre!... Et si vous vouliez exécuter ces légers changements, tout de suite... — Tout de suite, reprend vivement le précepteur. c'est impossible! — Nous y voilà, se dit Mlle Contat. — M. Lemercier est fatigué de la lecture... — Moi, répond l'enfant, je ne suis pas fatigué du tout. Madame, vous aurez la scène dès ce soir. — Pourquoi ce soir? reprit Mlle Contat. Pourquoi pas, comme je vous l'ai dit, tout de suite? — Tout de suite? — Sans doute!... Je meurs d'envie de voir cette scène refaite. Notre régisseur sera très heureux de vous prêter son cabinet? Vous y serez très tranquille, tout seul... car nous gardons Monsieur, ajouta-t-elle avec toute sorte de grâce, en se tournant vers le précepteur... et dès que vous aurez fini... — Je ne demande pas mieux, Madame, répondit l'enfant; qu'on me conduise dans le cabinet du régisseur. » Une heure après, il revenait avec la scène refaite et améliorée. Pour le coup il fallut bien se rendre. La pièce fut mise immédiatement en répétition.

Il n'était question que de cet enfant merveilleux. L'intérêt s'accrut encore quand on sut qu'il était le filleul de la princesse de Lamballe. La première représentation réunit au théâtre la ville et la cour. La reine Marie-Antoinette occupait la loge royale avec la princesse. Grand succès! bravos prolongés! on apprend que le jeune auteur est dans la loge royale, on veut le voir! C'est la reine qui

le présente au public, et qui l'embrasse, aux applaudissements de toute la salle. Une seule personne restait calme, et un peu grave : c'était le poète de quatorze ans. Cependant, toujours poli et gracieux, il va distribuer les remerciements d'usage aux acteurs, puis il demande au souffleur de lui donner son manuscrit pour y faire quelques changements. Il l'emporte, et le lendemain matin, il écrit aux comédiens :

« Messieurs, mon succès d'hier m'a beaucoup touché, mais ne m'a pas fait illusion. Ma pièce est une œuvre d'enfant, c'est un enfant que le public a applaudi pour l'encourager ; je n'ai qu'une manière de me montrer digne de son indulgence, c'est de ne pas en abuser. De telles bontés ne se renouvellent pas. Je retire mon ouvrage, et je tâcherai que ma seconde tragédie soit plus digne de vos talents. »

Grande rumeur au théâtre. On ne veut pas rendre la tragédie, on espérait quelques représentations fructueuses, mais on ne put vaincre la résolution de l'auteur, et, comme on le savait bien venu de la cour, les comédiens se résignèrent à ne pas jouer sa pièce.

Quel homme ne présageait pas un tel enfant?

Survient la Révolution de 89. M. Lemercier avait dix-huit ans. Sans se lancer dans le mouvement, l'ardente curiosité de son esprit et son courage naturel le mêlèrent comme spectateur à tous les grands événements publics ; partout où il y avait une fête, un spectacle, une émeute, partout où l'on se battait, il y courait! Le danger l'attirait. Au club des Jacobins, à peine la séance ouverte, il arrivait dans la tribune, s'asseyait au premier rang, auprès

des tricoteuses, et ces horribles femelles, voyant ce jeune homme imberbe, toujours à la même place, toujours muet, toujours l'œil fixe et comme enchaîné aux lèvres des orateurs, l'avaient surnommé l'Idiot. L'idiot faisait son éducation morale; son passage silencieux à travers toutes les catastrophes de ces sanglantes années fut pour lui comme un voyage dans le terrible poème de Dante. Il en sortit homme : le caractère trempé, le cœur à la fois affermi et attendri, passionné pour la liberté malgré la licence, et haïssant la licence de tout son amour pour la liberté, républicain enfin, selon la définition de Montesquieu, qui donne à la République la vertu pour fondement; seulement, Lemercier lui emprunta aussi sa définition de la monarchie, et à la vertu ajouta l'honneur.

De la Terreur à 97, trois ouvrages dramatiques, *Clarisse Harlowe, le Lévite d'Éphraïm,* et *le Tartufe révolutionnaire,* soutinrent sa réputation sans satisfaire à son ambition littéraire, car il se refusa à les faire imprimer, et sans suffire à son insatiable ardeur intellectuelle, car il mêla à ses travaux du théâtre l'étude de la peinture et l'étude de la médecine.

Ce fut David qui lui mit le pinceau à la main. Frappé des dons extraordinaires de ce jeune homme, David l'associait volontiers à ses travaux. Le jour où il fut chargé par la Convention de faire le portrait de Lepelletier-Saint-Fargeau, assassiné par Pâris, c'est Lemercier qu'il emmena pour l'aider. Le corps avait été déposé dans une salle basse des Tuileries; l'artiste s'y enferma, et, resté seul avec son élève, lui dit : « Va me chercher un poulet et un couteau. » Le couteau et le poulet apportés, David étendit

sur le corps un grand drap, puis coupant le cou du poulet, il aspergea le drap de taches de sang. Une telle recherche de réalisme étonnera chez le peintre de *Léonidas* et de la *Mort de Socrate;* qu'on se rappelle le portrait de Marat. Celui de Lepelletier fut achevé avant la fin du jour. Lemercier m'a souvent raconté avec enthousiasme cette journée de travail d'un homme de génie; ces yeux ardemment attachés sur ce cadavre, ce pinceau poursuivant fiévreusement les restes de la vie sur ce visage qui se décomposait d'heure en heure. Ce chef-d'œuvre, si un stupide scrupule politique ne l'eût pas détruit, aurait prouvé, une fois de plus, que les grands artistes épris d'idéal n'ont ni ignorance ni mépris de la nature, que s'il leur arrive parfois de s'élever trop au-dessus d'elle, ce n'est pas dédain pour ce qui est et ce qui se voit, mais passion pour ce qui ne se voit pas, et, lorsque quelque hasard les ramène violemment en face de la vérité pure, ils l'embrassent, comme dirait Montaigne, d'une plus fiévreuse étreinte, ils trouvent pour la peindre des vigueurs de touche, des grandeurs de traits, que ne connaissent pas ceux qui se cantonnent dans la réalité vulgaire : leur commerce constant avec le beau leur enseigne le vrai, car le beau n'est que le sublime du vrai.

La poésie, qui avait prêté M. Lemercier à la peinture, le lui reprit bientôt, et, quant à la médecine, ce fut l'amour qui l'y fit renoncer.

Au milieu de ses études anatomiques, il s'éprit d'une jeune femme d'un éclat de beauté et d'une fraîcheur de teint qui en faisaient la plus charmante image de la jeunesse. Un jour, assis près d'elle, il se sent tout à coup le

jouet, la proie de la plus étrange fascination. Sa science d'anatomiste le poursuivant à ses côtés, son regard devient comme un scalpel. Malgré lui, l'œil fixé sur ce cher visage, il le dépouille de son teint, de sa fraîcheur; malgré lui il cherche, il suit sous ces chairs éclatantes le jeu des fibres, des muscles, des nerfs; il les dissèque; il fait de cette tête charmante une tête de squelette. Épouvanté, il veut chasser cette vision et s'enfuir; mais à peine revenu le lendemain en face de celle qu'il aimait, cet infernal travail de dissection recommence. Alors, saisi de rage, il jette là cette affreuse science qui tuait l'amour en lui, et consacre ses ressentiments dans le poème de la *Panhypocrisiade* en les prêtant à Copernic.

Copernic exprime ainsi le dégoût qui l'a arraché à la médecine et l'a poussé vers l'astronomie :

J'ai trop souvent au sein d'une victime humaine
Cherché par où l'artère est unie à la veine,
Et n'ai trouvé dans l'homme, au grand jour dépouillé,
Qu'un labyrinthe obscur où je me suis souillé.
J'ai reculé, j'ai fui ce néant de moi-même,
Et, me réfugiant dans la raison suprême,
J'ai repoussé cet art qui m'offrait trop souvent
L'aspect de l'homme éteint dans l'homme encor vivant.

Comme Copernic, M. Lemercier se réfugia dans la raison suprême, c'est-à-dire dans l'art, et l'art ne tarda pas à l'en récompenser largement.

Il y a dans la vie de tout grand artiste, un moment d'éclosion, je dirai volontiers d'explosion, où son talent sort tout à coup des limbes, éclate et s'empare en maître de l'attention des hommes. Le *Cid* et *Andromaque* ont mar-

qué pour Corneille et pour Racine cette conquête soudaine de la renommée. Hé bien, le 24 avril 1797, M. Lemercier, qui n'était à six heures du soir qu'un jeune écrivain distingué, entrait le lendemain dans la gloire. On avait représenté *Agamemnon*. Ce ne fut pas un succès, ce fut un triomphe. Le public salua en lui l'héritier direct de nos grands poètes. Tous ses camarades le proclamèrent un maître. Mon père avait eu, en même temps que M. Lemercier, l'idée de chercher un sujet de tragédie dans *Agamemnon;* tous deux se confièrent leur projet. Mon père, passionné pour l'Andromaque d'Euripide, voulait représenter dans Cassandre ces royales captives que la servitude antique condamnait à l'amour et au lit de leur maître.

« Vous avez tort, lui dit vivement Lemercier, ce n'est pas d'Euripide qu'il faut s'inspirer pour cette terrible tragédie, c'est d'Eschyle. Ne touchez pas à Cassandre! Ne ternissez pas Cassandre! Cassandre, c'est la lampe qui brûle solitairement à l'ombre du sanctuaire. » Mon père, convaincu, laissa le champ libre à Lemercier.

M. Delaroche m'a raconté que, l'année où sa *Jane Grey* fut exposée, le jour même de l'ouverture du Salon, il se mêla au public pour recueillir les impressions de la foule. Il était tout entier au plaisir d'entendre les exclamations d'enthousiasme que soulevait son tableau, quand il se sentit frapper doucement sur l'épaule; il se retourne et se trouve en face d'un vieillard qui lui dit : « Jouissez bien de ce jour, monsieur Delaroche, vous n'en aurez plus de pareil... » Hé bien, M. Lemercier ne retrouva pas de jour pareil à la première représentation d'*Agamemnon*. Pourquoi? Est-ce qu'il s'arrêta à cette œuvre? Non! pendant trente ans, les

travaux les plus divers se multiplièrent sous sa plume. Sont-ce ses facultés créatrices qui faiblirent? Non! Comme penseur, comme inventeur, comme poète, il dépassa de beaucoup en originalité sa tragédie d'*Agamemnon*. *Agamemnon* n'est qu'une œuvre de talent; il y a une part de génie dans ses autres ouvrages; et pourtant, s'il compta encore des succès, il ne connut plus de triomphes. Le public le suivit dans toutes ses tentatives avec intérêt, avec curiosité, rarement avec passion, souvent avec résistance. Cette résistance ne fit qu'accroître encore cette puissance de vitalité que Lemercier portait dans les plaisirs comme dans le travail; et ici se présente un côté singulier de cette organisation exceptionnelle.

Lord Byron, comme on le sait, était pied-bot. Cette difformité a joué un grand rôle dans sa vie. Comme tous les hommes de combat, il a éprouvé le besoin de lutter contre cette injustice de la nature et de la convaincre d'impuissance. Il voulut mieux nager, mieux boxer, mieux monter à cheval que les hommes pourvus de membres complets et parfaits. Quand il traversa le détroit d'Abydos à la nage, ce n'était pas seulement une prouesse de nageur, c'était un défi de pied-bot. Ainsi s'explique en partie la violence avec laquelle M. Lemercier se précipita dans tous les exercices physiques, dans les romanesques aventures de courage et d'amour : ses témérités et ses passions étaient des protestations. La nature l'avait plus maltraité encore que lord Byron, car il était infirme de tout un côté d'un pied et d'une main : hé bien, l'escrime, l'équitation, les vaillantises de toutes sortes n'avaient ni fatigues ni périls qu'il ne se fît un jeu de braver. Très mêlé à l'effer-

vescente société des jeunes généraux du Directoire et du Consulat, il les étonnait par ses audaces. Un soir ou plutôt une nuit, après un souper, il consentit en riant à couronner la fête par un jeu assez nouveau : chacun des convives s'arma d'un pistolet et tous se mirent à se poursuivre dans la salle à coups de feu. Ses manières pourtant contrastaient singulièrement avec ces excentricités. Dans la vie privée, il était doux, poli, courtois, plein de grâce. Un jour, au Théâtre-Français, il était assis sur un tabouret dans le couloir de la première galerie; arrive un jeune officier, faisant grand fracas, fermant bruyamment la porte à son entrée et qui vint se planter droit et debout devant M. Lemercier. « Monsieur, lui dit très doucement le poète, vous m'empêchez de voir. » L'officier se retourne, regarde du haut de sa grande taille ce petit pékin à l'air si doux, si humblement assis sur son tabouret, et reprend sa place. « Monsieur, reprend plus nettement M. Lemercier, je vous ai dit que vous m'empêchiez de voir, et je vous ordonne de vous retirer devant moi. — Vous m'ordonnez! reprend son interlocuteur avec mépris, savez-vous à qui vous parlez? A un homme qui rapporte les drapeaux de l'armée d'Italie. — C'est bien possible, Monsieur; un âne a bien porté Jésus-Christ. » Un duel suivit ce mot, et l'officier eut le bras cassé.

C'est au milieu de cette vie d'excès, de plaisirs et de distractions de toutes sortes, qu'il produisit une masse d'ouvrages qui aurait suffi au labeur de plusieurs hommes.

Il s'attaque à tout et met sa marque sur tout. Poèmes, tragédies, sujets antiques, sujets modernes, sujets d'imagination, sujets philosophiques, il n'y a pas un coin dans

le domaine de l'art où il ne s'aventure et dont il ne rapporte quelque rameau d'or. Seul de son temps, il étudie à fond Shakespeare, non comme Ducis, pour en extraire l'élément pathétique et romanesque, mais pour y chercher la peinture profonde des personnages historiques. Seul de son temps, il entre en commerce intime et direct avec le génie de Dante, et lui dédie son étrange poème de la *Panhypocrisiade*. Seul de son temps, ou du moins seul avec André Chénier, il cherche la poésie dans la science et publie l'*Atlantiade*, où la physique, l'astronomie, la géologie, l'histoire naturelle lui inspirent six mille vers souvent pleins de pensées fortes et d'images éclatantes. Seul de son temps, il conçoit l'idée grandiose de créer un théâtre national, de représenter dramatiquement l'histoire de France par la peinture successive des plus grandes époques et des plus grands hommes de nos annales. Clovis et Frédégonde et Brunehaut figurent les temps barbares; Charlemagne, la France impériale; Philippe-Auguste, la féodalité; Charles VI, la guerre de Cent ans; les États de Blois, la Ligue; la Journée des dupes, la Fronde. La destinée de ses ouvrages n'est pas moins singulière que ses ouvrages mêmes. Sur quinze de ses pièces il en tombe neuf ou dix. Sa femme disait plaisamment : « Je ne mourrai que d'une première représentation. » Mais chose étrange, son renom grandissait à chacune de ses chutes. Des scènes si originales, des traits de génie si puissants éclataient dans tout ce qui sortait de sa plume, qu'on sifflait les œuvres et qu'on admirait l'auteur. Rien de plus curieux que son attitude les jours de première représentation ; un de ses amis, se tenant avec lui dans les cou-

lisses, où un certain troisième acte faisait partir une bordée de sifflets, ne put retenir un léger tressaillement. « Calmez-vous, lui dit Lemercier, on sifflera bien plus tout à l'heure. » Quelques critiques ayant mis en doute la sincérité de son calme et le taxant d'hypocrisie : « Faisons un pari, dit Lemercier, je donnerai une nouvelle tragédie dans quelques mois. Or, ou je me trompe fort, ou le cinquième acte sera très sifflé. Hé bien! que le docteur Marc (c'était le médecin du théâtre) me tâte le pouls avant la représentation, puis, qu'il me le tâte encore pendant la tempête, et il n'y trouvera pas une pulsation de plus après qu'avant. » Le pari eut lieu, et Lemercier le gagna. Germain Delavigne m'a souvent raconté qu'à l'Odéon, après une représentation plus qu'orageuse, Lemercier arriva au milieu du foyer : tout le monde fit cercle autour de lui, et là, il défendit son ouvrage avec tant de verve et d'esprit, il se moqua si gaiement de ses détracteurs, il leur démontra avec tant d'éloquence qu'ils n'avaient sifflé sa pièce que parce qu'ils ne l'avaient pas comprise, que, « ma foi! ajoutait Germain, nous restâmes tout penauds, c'est nous qui avions l'air d'avoir été sifflés ».

En dépit de ses chutes, les comédiens, ces fidèles courtisans du succès, se reprenaient toujours à espérer en lui. Talma joua un de ses derniers ouvrages, *Jane Shore*, et l'histoire de cette pièce est elle-même presque une pièce.

Lemercier n'avait pas hésité à représenter *Richard III*, bossu, difforme, paralysé d'un bras, et il ne se contenta pas d'indiquer à l'acteur l'esprit du rôle, il lui donna des leçons de difformité.

Disgracié comme Richard III, il prit sa main même comme sujet de démonstration, il en enseigna à Talma les habitudes, les attitudes, les inerties, les essais de mouvement, et Talma se livra si ardemment à cette étude, qu'il en contracta une douleur violente et tenace dans les muscles de l'épaule. Ce n'est pas tout : Lemercier lui fit voir en même temps, par sa propre personne, comment l'élégance, la grâce, la distinction, peuvent s'allier dans le même homme à la difformité. Talma, saisissant avec génie ce double caractère, se *promenait dans le drame avec la souplesse tortueuse du tigre* (ce sont les paroles mêmes de Lemercier), affreux sans être vulgaire, et gardant même dans ses plus sombres férocités quelque chose du prince et de l'homme de cour. A la seconde représentation, il en donna une preuve frappante. Il était en scène avec Alicia, et l'accablait des menaces les plus effroyables; tout à coup le bracelet de l'actrice se détache par hasard et tombe. Talma immédiatement interrompt sa fureur, se baisse, ramasse le bracelet, le rattache avec une courtoisie de prince au bras d'Alicia... puis il reprend sa colère, et achève la scène avec l'impétuosité féroce d'un bourreau.

L'effet fut immense ; on demanda à Talma de recommencer ce jeu de scène le lendemain; il s'y refusa. « Il y a dans notre art, dit-il, des hasards d'inspiration, qui deviendraient de vulgaires procédés si on en faisait des habitudes. »

La pièce n'obtint pourtant qu'un demi-succès, et disparut assez promptement de l'affiche, sans ébranler en rien la confiance de M. Lemercier en lui-même. Cette confiance si absolue était pourtant soumise parfois à d'assez

dures épreuves. Un jour, à une répétition, un de ses acteurs s'approche de lui, et lui dit timidement : » Monsieur, il y a dans mon rôle un vers qui m'inquiète. — Lequel? — C'est celui-ci :

Et quant à ces coquins,
Il faut les envoyer au pays des requins.

— Hé bien? lui répond M. Lemercier, que craignez-vous? — De faire rire; et je vous proposerai un petit changement.

— Dites :

— Je mettrais :

Et quant à ces brigands,
Il faut les envoyer au pays des merlans.

M. Lemercier sourit, et ne changea pas son vers.

D'où lui venait donc cette ferme opinion de ce qu'il valait? Était-ce vanité puérile? Non. L'orgueil l'avait guéri de la vanité, comme la passion de la gloire avait éteint en lui l'amour de la réputation. Personne n'a jamais moins fait que lui pour la sienne. Les manèges, l'adresse, les intrigues, même innocentes, lui étaient plus qu'étrangères, elles lui étaient odieuses. Ses visées allaient plus haut. Il avait foi en la postérité! S'il dédaignait le succès du moment, c'est qu'il attendait du temps le succès durable. « Je n'écris jamais rien, disait-il, sans me demander ce qu'en penseraient Corneille, Sophocle, Shakespeare. » Il vivait sous l'œil des immortels et se sentait de leur race. Sa dédicace de la *Panhypocrisiade* en témoigne avec grandeur.

« Impérissable Dante, où recevras-tu ma lettre? Je te « l'adresse dans les régions inconnues, séjour ouvert par « l'immortalité aux âmes sublimes de tous les grands « génies. Une messagère ailée, l'imagination, te la portera « dans l'espace où tu planes avec eux.

« Montre ce poème, quand tu l'auras lu tout entier, à « Michel-Ange, à Shakespeare, et même au bon Rabelais, « et, si l'originalité de cette sorte d'épopée théâtrale leur « paraît en accord avec vos inventions gigantesques et « avec l'indépendance de vos génies, consulte-les sur sa « durée. Peut-être, se riant dans leur barbe des jugements « de nos modernes docteurs, augureront-ils qu'avant un « siècle encore, on l'imprimera plus de vingt fois, quoi- « qu'étant hors du code des classiques. » Ce dernier mot nous amène au problème littéraire, posé au début de cette étude.

Comment se fait-il que d'un être si puissant, si admiré, si plein du sentiment de sa force, il ne reste rien qu'un nom? A quoi attribuer qu'il n'ait pas produit d'œuvres plus durables? à quoi? A la date de sa naissance! Il est né trop tôt. C'est un homme du XIXe siècle, égaré à la fin du XVIIIe. Son imagination, ses conceptions, sa nature d'esprit, sont d'une époque : son style est d'une autre. La fable nous parle de ces êtres mythologiques, à moitié transformés en arbres, et se débattant sous l'étreinte de la rude écorce qui envahit leur corps, qui emprisonne leurs membres et finit par éteindre leur voix. Telle est l'image du génie de Lemercier. Il a été étouffé dans le style de son temps. Ce libre esprit, fait pour le plein ciel, pour les horizons immenses, n'aurait pas eu trop pour exprimer ses

idées de toutes les audaces de la politique moderne, de toutes les indépendances réclamées par notre grande école poétique et historique, et il n'a trouvé d'autre outil sous sa main qu'une langue trop rhétoricienne et un art de convention. Plus puissant, il aurait brisé le moule de ce style, comme il avait brisé le moule de ces idées. Il se serait créé sa langue! Mais il lui aurait fallu pour cela le génie de la forme : il n'avait que le génie de l'invention. C'était un poète du premier ordre qui ne possédait à son service qu'un versificateur du second ; de là dans son œuvre un désaccord douloureux. Il pense en révolutionnaire, et écrit en réactionnaire. En veut-on la preuve frappante? Quand il conçut l'idée d'un théâtre national, il ne se contenta pas, comme les écrivains de son temps, d'étudier les historiens. Il se plongea dans les documents originaux, il dépouilla toutes les chroniques, il s'imprégna de la couleur et des passions de toutes ces époques; puis, le moment de l'exécution venu, comme si un mauvais génie lui avait jeté un sort, il affubla ses personnages d'une noblesse uniforme; il leur prêta trop souvent un langage vague ou déclamatoire ; on dirait parfois Augustin Thierry écrivant avec la plume d'Anquetil ; dans son talent comme dans son corps, une partie seule est vivante! Mais que de puissance et d'originalité dans cette moitié de grand poète! Pas une de ses œuvres où n'éclate quelque beauté neuve! Le troisième acte d'*Agamemnon* est digne d'Eschyle. L'apparition du jeune Oreste, au dénouement, ressemble à une création de Shakespeare. *Pinto* demeure une forme absolument nouvelle de pièce de théâtre : c'est la comédie de la tragédie! La *Panhypocrisiade* abonde en scènes saisissantes, en

traits sublimes! Quoi de plus tragique que ce petit Charles VII épouvanté de la folie de son père, Charles VI, parce qu'il tremble d'en hériter! Dans *Frédégonde et Brunehaut,* n'est-ce pas un trait de génie que la mise en regard de ces deux haines, haine de servante et haine de souveraine, haine d'en bas mêlée de rage, haine d'en haut mêlée de mépris? Les œuvres de M. Lemercier me font l'effet d'un minerai où le métal précieux abonde, mais souvent enfermé dans la gangue : brisez la pierre, et vous trouverez l'or.

Puis, ce qui complète son talent, c'est son caractère et son âme. La gloire et la vertu ont été les deux buts de sa vie; s'il n'a atteint le premier qu'à demi, il n'a pas manqué le second. Je n'en veux pour preuve que sa conduite avec l'Empereur. Quand ils étaient jeunes tous deux, leur liaison avait été jusqu'à l'intimité. C'est M. Lemercier qui décida Joséphine à épouser Bonaparte. Elle se souciait médiocrement de ce petit officier, maigre, jaune, brusque, et fort négligé de sa personne. Il lui faisait un peu peur. La journée de Vendémiaire, et la façon dont il avait balayé l'insurrection sur les marches de Saint-Roch, l'avaient placé très haut dans l'estime des militaires; mais Joséphine, élégante, légère, femme du monde et de plaisirs, ne démêlait pas le grand homme derrière ce disgracieux personnage, dont la beauté sévère semblait presque de la laideur au milieu des grâces raffinées du Directoire. Lemercier la décida d'un mot : « Ma chère amie, croyez-moi, épousez Vendémiaire. » Bonaparte à son tour, avec sa puissance de coup d'œil, avait bien vite deviné Lemercier. Il l'aima autant qu'il pouvait aimer, et, chose plus

rare chez lui, il l'honora. Son mépris natif et encore instinctif pour les hommes ne rencontrait pas sans surprise une âme qu'il sentait inaccessible à toute tentation; et sa merveilleuse intelligence ne se lassait pas de fouiller dans cet esprit, d'où les idées jaillissaient inépuisables, comme un flot de source. Il l'emmenait à la Malmaison, et là, pendant des soirées entières, se faisait raconter par lui l'histoire de France.

Lemercier se livrait avec enthousiasme à ces entretiens, tressaillant à la pensée d'être pour quelque chose dans la grandeur morale de celui qu'il croyait né pour la liberté de la France comme pour sa gloire. L'inauguration de l'Empire lui porta un coup mortel. C'était son rêve qui s'écroulait. C'était son héros qui tombait! Appelé près de lui, il osa lui dire : « Vous vous amusez à faire le lit des Bourbons, vous n'y coucherez pas, » et, lors de la fondation de la Légion d'honneur, une des premières croix ayant été envoyée à Lemercier, il la refusa avec une lettre devenue historique.

Alors commença entre le souverain et le poète une lutte, où le poète seul resta digne. L'interdit est jeté sur les œuvres théâtrales de Lemercier; il se tait : on lui insinue qu'une prière de lui fera lever la défense : il refuse de l'écrire. Exproprié d'une maison qui composait tout son patrimoine, on lui en fait attendre l'indemnité pendant plusieurs années; il se tait : on lui dit qu'un mot de lui à l'Empereur couperait court à tout retard : il refuse de l'écrire. Il se réfugie à un cinquième étage, pauvre, vivant dans le travail, et ne sortant de sa retraite et de son silence que par quelque réplique à la Corneille. Un jour de

réception aux Tuileries, où l'Institut avait été mandé, l'Empereur aperçut, dans un angle du salon, Lemercier, confondu dans la foule de ses confrères. Il écarte tout le monde d'un geste, va droit au poète, et lui dit : « Hé bien! Lemercier, quand nous ferez-vous une belle tragédie? — J'attends, Sire, » lui répond le poète. En 1812, à la veille de la campagne de Russie, ce mot ressemblait à une parole de prophète.

L'Empire tombé, Lemercier poursuivit de ses sarcasmes l'alliance bizarre de l'impérialisme et du libéralisme. « Il y a des pactes, disait-il, que la liberté n'a pas le droit de faire. Quand elle s'allie avec le despotisme, que ce soit avec celui d'en bas ou avec celui d'en haut, elle se souille. » Cette persistance d'austère républicanisme contrastait tellement avec le double courant d'adoration monarchique et impériale qui se partageait la France, qu'on ne voulut voir dans ce patriotique ressentiment qu'une petite haine personnelle. Un jour vint qui montra bien que tout était grand dans cette grande âme. Ce jour-là, ce fut le 21 mai 1821, quand retentit dans Paris cette parole : « L'Empereur est mort! » A cette nouvelle, Lemercier, saisi au cœur, fondit en larmes. Que pleurait-il donc? Ce qu'il pleurait? Ce n'était pas le mort de la veille, c'était le mort d'il y avait vingt-cinq ans; ce n'était pas l'empereur, c'était le premier consul; ce n'était pas Napoléon, c'était Bonaparte, c'était son ami d'autrefois, c'était le grand homme qu'il avait espéré pour la France, c'est le Washington de génie qu'il avait rêvé! De telles larmes suffisent à peindre un homme : hé bien! il fut pendant toute sa vie l'homme de ces larmes-là. A toutes ses actions se mê-

lait je ne sais quoi d'héroïque. Sa sincérité était absolue. Son dévouement était sans bornes. Son désintéressement touchait à la vertu. Il ne voulut jamais percevoir aucun droit de ses ouvrages, et tout ce qu'il a gagné, il l'a donné. » Je crois, comme Boileau, disait-il :

> ... qu'on peut sans crime
> Tirer de ses écrits un profit légitime...

mais, quant à moi, la plume me tomberait des mains si je me disais, en écrivant, que ma pensée me rapportera quelque chose ! J'aurais toujours peur d'en arriver à *penser* pour *gagner*. » L'homme qui parlait ainsi a eu le droit de faire inscrire sur son tombeau cette simple et fière épitaphe :

CY GIT

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

Il fut homme de bien et cultiva les lettres.

DISCOURS

DE

M. J.-B. DUMAS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉSIDENT DES CINQ ACADÉMIES

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le mardi 25 octobre 1882.

MESSIEURS,

Dans un temps où les esprits semblent emportés par un tourbillon, tantôt vers les régions positives de la politique ou des affaires, tantôt vers la vie artificielle du monde oisif et de la mode, aurions-nous bien le droit de nous étonner si, en entrant dans cette enceinte, quelque étranger de passage à Paris nous demandait : Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? quel rôle avez-vous rempli dans le passé de votre pays? quelle influence exercez-vous sur la marche des nations modernes? vers quelles destinées se dirige votre avenir?

Nous pourrions répondre avec simplicité : L'Institut dans sa présente constitution date du 25 octobre 1795 ; il célèbre

cet anniversaire chaque année par une réunion publique des cinq Académies dont il est composé ; elles sont toutes solidaires, en effet, dans leur reconnaissance envers les hommes auxquels les républiques des lettres, des sciences et des arts, supprimées par la tourmente révolutionnaire, ont dû leur restauration. Condamnées en 1793, ces compagnies dataient, il est vrai, de Richelieu et de Colbert, origine dont le reflet aristocratique n'était pas suffisamment corrigé par leur libérale constitution. Mais notre interlocuteur voudrait aller plus loin, et nous n'aurions aucun motif pour éluder sa curiosité.

Sans remonter jusqu'à ces jardins d'Académus, auxquels les académies anciennes avaient emprunté leur nom et dont nous serions fort heureux de voir notre demeure entourée et embellie, nous lui dirions que sous leur forme actuelle ou à peu près, les académies modernes comptent déjà près de trois siècles d'existence. Trois siècles! Dans cet intervalle, des monarchies se sont écroulées, un ordre social tout entier s'est évanoui, des États ont surgi, d'autres ont disparu, des mondes nouveaux ont marqué leur place sur la carte du globe. Tout a changé sur la terre, les hommes, les choses, les opinions, les sentiments, le goût. Au milieu de ces transformations et de ces ruines, lorsque les institutions politiques pour toujours consolidées en apparence s'altéraient et s'éclipsaient, ces académies, œuvres modestes créées en se jouant, ont résisté, grandi et sont devenues, dans leur vieillesse robuste, des forces que le monde entier reconnaît et respecte.

Si l'on ramenait aujourd'hui sur la scène où ils ont brillé jadis un diplomate, un soldat, un marin, un prince de

l'Église, ils ne s'y reconnaîtraient plus, les puissants étant déposés de leurs trônes et les humbles élevés sur le pavois. Un académicien, au contraire, en revenant parmi nous, se retrouverait chez lui. Il verrait en nous les fidèles héritiers de nos devanciers, appliqués, comme eux, au culte du beau, à la défense du vrai, à l'invention et au perfectionnement de l'utile, à la protection des souvenirs et des gloires du passé.

Nous ne descendons pas de cette académie de Charlemagne, formée de traducteurs ou de commentateurs des œuvres de l'antiquité classique et demeurant étrangère au mouvement de son temps, par le culte exclusif de la Grèce et de Rome; nos Académies sont vivantes. Si elles ont le respect du passé, elles ont aussi le sentiment du présent. Si elles entourent de leur vénération les œuvres consacrées par les siècles, elles applaudissent à toute production marquant un progrès, par sa perfection, sa hardiesse ou sa nouveauté. L'Institut n'est pas borné à cette étroite enceinte. Il rayonne au dehors et il ramène à lui le vrai, le beau, le délicat; s'emparant de tout ce qui émeut la pensée, élève l'âme ou échauffe le cœur, refoulant au loin le mauvais, le faux, le bas, l'impur. C'est là son devoir; il est fier de n'en pas avoir d'autres, il est heureux de l'appui du public éclairé qui l'entoure.

L'Académie française, instituée pour perfectionner la langue, c'est-à-dire : la Grammaire, la Poésie et l'Éloquence, avait reçu pour devise : « A l'Immortalité », dans un temps où ces détails avaient leur prix. Était-ce trop prétendre? Non! Après plus de deux siècles écoulés :

Corneille, Racine, La Fontaine, Bossuet, qui en faisaient partie; Molière, qui manquait à sa gloire, justifient cette invocation. Mais l'Académie française ne fait pas des immortels; elle prend tout faits ceux qu'elle a l'heureuse chance de rencontrer. Si parfois elle s'est trompée, comment lui en vouloir? Lorsqu'il s'agit de contemporains, la renommée et le bruit se confondent si aisément! Ah! si l'on n'entrait à l'Académie que cent ans après la mort, par une sorte de canonisation littéraire, ce serait bien différent. Le temps aurait fait son œuvre et les feuilles trop légères, emportées par le vent, auraient disparu.

Mais si l'Académie n'a pas le pouvoir de faire des immortels, tout ce qui est immortel lui appartient. N'est-ce pas en puisant dans ce fonds d'élite qu'elle a créé d'abord et qu'elle perfectionne, de génération en génération, son Dictionnaire de l'usage, véritable Charte de la langue française, base solide sur laquelle tout écrivain peut s'appuyer sans crainte? Le Dictionnaire de l'Académie n'est-il pas, en effet, l'œuvre directe des maîtres du XVIIe siècle? Ils ont choisi les mots avec un soin minutieux; ils en ont pesé les définitions; avec la connaissance précise de l'origine des termes et le sentiment délicat de la pensée philosophique qui règle leurs acceptions. Si les chefs-d'œuvre de la langue française en ont fait par leur séduction la langue des pays civilisés, le Dictionnaire de l'Académie, par sa clarté, en fait celle de la diplomatie.

Hélas! l'improvisation actuelle ne le consulte guère. Le trouvant indigent, elle le brave par ses aberrations, ses épithètes outrées, ses platitudes, ses mots déviés de leur sens naturel, oubliant cette origine latine qui fait

comme le sous-sol ferme et résistant du français. Quand les langues étrangères, l'industrie et les sciences amènent l'intervention importune de tant de locutions mal sonnantes, faut-il encore invoquer l'ancien français, les idiomes locaux, les patois, l'argot technique, pour enrichir une langue qu'on prétend appauvrie. Comme si les plus grands esprits ne l'avaient pas trouvée suffisante à l'expression des nobles pensées et de la passion? La grammaire elle-même n'échappe pas à des tortures inspirées tantôt par le style des télégrammes, tantôt par le souvenir de ces phrases contournées dont Molière paraissait avoir fait justice pour toujours.

Je n'ai pas l'autorité nécessaire pour commander le respect de la langue outragée. D'ailleurs, pourquoi ne le dirais-je pas? j'ai le cœur plein d'indulgence, pour les œuvres de l'esprit, tant qu'elles se bornent à mettre le dictionnaire en échec, à chagriner la grammaire ou même à choquer mon goût. Hélas! il est tant d'autres œuvres qui vont plus loin! Et il est si facile d'écarter tout doucement un livre qui déplaît. Si l'on a bien jugé, n'ira-t-il pas tout seul plonger dans ce fleuve de l'oubli dont les profondeurs ne seront jamais comblées?

Comment s'étonner même, qu'en un temps où tout se fait en courant, tels rédacteurs de la presse périodique, dont nous mettons si souvent à profit le savoir, la clarté, la saine critique, ne repoussent pas de la pointe de leur plume agile une expression douteuse à laquelle il leur serait si aisé de trouver un irréprochable équivalent!

Quels regrets, quand on songe aux talents dévorés par cet insatiable journalisme! Que de verve dans ces articles

qu'un jour voit naître et mourir! Quelle douleur pour l'écrivain qui sent remuer quelque chose dans sa tête ou au fond de son cœur, lorsque saisi par l'engrenage fatal, il voit sa vie s'écouler en jours sans lendemains, et sa pensée se dissiper en productions éphémères! Ces pages de serre chaude, qu'il livre à l'impression, ressemblent aux primeurs qu'on vend cher, il est vrai, mais qui ne soutiennent pas la comparaison avec les fruits mûris à leur heure, à leur soleil, sur leur terrain propice et cueillis à point. Ah! si les arbres pouvaient parler, celui qui passe sa courte existence emprisonné dans une cage bien chauffée, et dont une main impitoyable comprime l'essor, celui-là conviendrait qu'il est jaloux de son rustique frère. Sans doute, ce frère a l'écorce rude, les branches noueuses, mais il se couvre au printemps d'une neige odorante, à l'automne de fruits savoureux dont nos petits-fils feront encore leurs délices, et l'hôte anémique de la maison de verre pourrait s'écrier : L'air libre de la campagne a du bon et les ruraux ne sont pas sans mérite!

N'est-ce pas là un des signes du temps? La race française n'a rien perdu de sa vigueur; aux beautés de la langue du XVIIe siècle, le nôtre a souvent ajouté des beautés plus hardies, d'un métal plus sonore et pourtant aussi pur; les procédés de la poésie et de la prose soumis à une élaboration savante en sont sortis fortifiés et rajeunis. L'instrument est devenu plus souple, mais l'artiste trop pressé ne s'en sert plus en vue de la postérité; on est bachelier, on se croit fait pour écrire et on écrit; on écrit, même quand on n'a rien à dire. Le talent fait-il défaut,

on cherche le succès dans l'anecdote ou même dans le scandale.

En s'adressant aux âmes élevées, le XVIIe siècle s'était assuré le suffrage de tous les temps; vers 1830, un groupe vaillant guidé par un nouvel idéal a pris place à côté des classiques. Aujourd'hui, la société d'en haut trop mobile ne constitue plus un tribunal et le naturalisme de bas étage repousse tout idéal. Autrefois, on apprenait au peuple le langage poli des cours, aujourd'hui on initie les salons à la langue brutale et malsaine de la rue. Ah! le moment du repos n'est pas venu pour l'Académie française. Tout ce qu'elle a mission de défendre est attaqué; quand le verbe d'une nation se corrompt, l'esprit en est malade, le cœur menacé, l'âme en péril.

Cependant, la province se réveille à la vie littéraire sérieuse. Elle a des loisirs que Paris ne connaît plus. On y peut vivre sans être bachelier. Montaigne, Corneille, Montesquieu, Voltaire, Buffon, y avaient trouvé le calme nécessaire à l'enfantement de toute œuvre durable. L'Académie française observe avec intérêt ce mouvement des esprits; elle l'encourage; elle lui promet toute sa sollicitude et ne lui ménagera pas son appui.

L'histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est étrange. A l'origine, c'était une réunion de quelques personnes connues par leur érudition et par leur goût, chargées de choisir et de mettre en place les statues, de décrire les monuments et de composer les légendes pour les médailles commémoratives des événements du siècle de Louis XIV. C'était la « petite Académie ». La

devise qu'on lui avait assignée : *vetat mori,* rappelle qu'elle était destinée à préserver de l'oubli les actes du règne.

Quel changement dans la destinée de cette petite Académie ! Il ne s'agit plus seulement des monuments et des actes du grand siècle, elle a réveillé tous les échos de la vieille France, pour en retrouver les idiomes ; elle a fouillé le sol pour en exhumer les ruines et pour reproduire à leur aide l'histoire obscurcie du passé ; elle a demandé aux médailles de toutes les époques des informations précises et à peine les Gaules de César étaient-elles reconstituées qu'une ère nouvelle s'offrait à ses études : l'époque préhistorique. Les restes abondants qu'elle a laissés venaient témoigner qu'une population dense, diverse, active avait vécu sur notre sol, combattant pour en chasser les animaux féroces, travaillant pour en féconder les terres et pour les préparer par une grossière culture à nos labours perfectionnés. Ce n'est plus un siècle brillant de gloire qu'il fallait empêcher de mourir, mais des siècles disparus, dont on ignore même le nombre, qu'on avait à ressusciter.

Quelles merveilleuses résurrections cette Académie réalisait encore, lorsque l'étude des langues de l'Orient l'amenait avec Burnouf à traduire les antiques documents de l'Inde, à déchiffrer avec Champollion les hiéroglyphes de l'Égypte, à éclairer avec M. Oppert les inscriptions cunéiformes de l'Assyrie et de la Chaldée, nous faisant assister à la fois à l'origine de l'écriture, à celle des sciences ; à la naissance de la poésie, de la morale, des lois et du sentiment religieux chez les peuples primitifs ! Cette petite Académie qu'un caprice passager avait investie d'une mission tran-

sitoire et qui se disait à elle-même : « Lorsque les médailles auront retracé les événements du XVIIe siècle, ma tâche sera terminée », quelle tâche immense lui est dévolue aujourd'hui ! L'histoire de l'humanité tout entière : langues, traditions, monuments, religions, lois, mœurs, usages, armes, costumes, navigation, commerce, migrations, tout ce que l'homme a pensé, dit, exécuté depuis son apparition sur la terre, tout cela est devenu, par droit de conquête, du domaine de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, petite par son origine, respectable entre toutes par ses éclatantes découvertes et grande par l'ampleur du programme de ses travaux.

Avant de nous occuper de l'Académie des sciences, rendons hommage à l'Italie de la renaissance, dont la civilisation moderne ne placera jamais assez haut les services ; car elle lui a montré les premiers et les plus parfaits modèles de la Philosophie, de la Poésie, de la Science et de l'Art. Rendons justice à ce prince de Cési, trop oublié, le chef généreux de la dynastie à laquelle nous appartenons tous, le fondateur et le protecteur de la première Académie des temps actuels, l'Académie des Lyncées, instituée dans son propre palais, à Rome en 1603. Cési était un vrai savant. Il avait perfectionné deux instruments merveilleux qui venaient de naître, le télescope et le microscope.

Il n'est pas étonnant qu'à une époque où, pour la première fois, l'homme plongeait, à leur aide, dans les mystères les plus cachés de la vie et s'élevait dans les splendeurs les plus lointaines des cieux, quand le goût des allusions

et des devises était général, Cési ait donné pour emblème à sa jeune institution, l'animal fabuleux, le lynx, auquel les anciens attribuaient une vue assez pénétrante pour percer même à travers les murailles.

On dirait qu'il avait prévu que, par delà le télescope et le microscope, la seule puissance du calcul révélerait à Leverrier l'existence d'une planète dans l'espace, et les lois de la physiologie à M. Pasteur celle de germes redoutables ou bienfaisants, échappant à l'observation directe par leur ténuité. Oui! il est des hommes privilégiés auxquels la science donne les yeux du lynx.

Quel spectacle, digne d'intérêt d'ailleurs, présente ce XVIIe siècle, le plus beau des siècles littéraires! La prose française se fixait dans la langue de Pascal et de Bossuet, la poésie prenait son admirable élan avec Corneille, Racine et La Fontaine, tandis qu'on voyait naître, dans l'ordre des sciences : la Société royale de Londres, dès ses débuts, illustrée par Newton; l'Académie de l'expérience, fondée à Florence par les élèves de Galilée et s'inspirant de son génie ; l'Académie allemande des Curieux de la Nature, que la présence de Leibnitz suffirait à honorer; enfin, l'Académie des Sciences de Paris, débutant par ces conversations familières auxquelles prenaient part Descartes et Pascal.

Il est beau de pouvoir mettre en parallèle avec les grands noms du siècle des Lettres les noms retentissants aussi de Newton, de Descartes, de Galilée, de Pascal, de Leibnitz. A cette hauteur, les esprits d'élite se rencontrent dans leurs manifestations. Autant il semble naturel d'entendre Molière et La Fontaine parler philoso-

phie en badinant, sans s'écarter jamais de la note juste, autant on s'étonne peu de voir Descartes, Pascal, Leibnitz et Galilée prendre place, par leur style, parmi les écrivains les plus illustres de leur pays.

L'alliance des lettres a toujours porté bonheur aux sciences. Elles seraient bien ingrates si elles oubliaient qu'elles doivent aux aimables causeries de Fontenelle, soutenues sans fatigue pendant deux tiers de siècle, cette popularité dont les Œuvres de Buffon, les Éloges de Cuvier et ceux d'Arago leur ont conservé le bénéfice. La vérité nue est toujours belle, mais placée à son point, dans un milieu favorable et éclairée d'un jour heureux, qui oserait dire qu'elle n'est pas plus belle encore!

La « petite Académie » est devenue la grande Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les réunions familières de quelques savants ont créé l'Académie des Sciences. Comment cela? Par quel procédé? Ah! croyez-le bien, c'est qu'on ne réunit pas en vain des hommes d'une culture d'esprit supérieure, laborieux et persévérants. L'échange de vues, l'assistance réciproque, l'émulation, la communion des idées et la complicité des lumières, tout concourt à accroître les forces de ces communautés dont un recrutement libre garantit la durée.

Tant que ce libre recrutement dont Cési, Richelieu et Colbert nous ont dotés sera respecté, l'Institut gardera son rang et sera sûr de sa perpétuité. Sa lumière, comme celle de ces phares qui dirigent le navigateur dans sa course, aura des changements de teinte ou même des éclipses momentanées, soit; les temps sont changeants.

Mais, qu'importe, si quand elle brille, cette lumière dirige vers le beau et le vrai, large patrie ouverte à tous, vers l'idéal, domaine étroit réservé au génie, ceux dont elle guide les pas.

Au XVIIe siècle, les mathématiques prenaient leur essor; la mécanique, l'astronomie, la physique en partageaient la fortune. Mais les sciences naturelles, l'anatomie, étaient dans l'enfance; la chimie n'existait pas.

Eh bien! la puissance du travail en commun est si grande que nous avons vu les matériaux les plus humbles, se transformant peu à peu, conduire à la découverte des doctrines les plus élevées. Le jardin des Simples, créé pour l'étude des plantes médicinales, aboutit à la découverte de la méthode naturelle, l'une des conceptions les plus philosophiques de l'esprit humain. Les animaux d'une ménagerie de hasard deviennent entre les mains de Cuvier l'origine de l'anatomie comparée et l'instrument de cette reconstitution merveilleuse des races perdues effectuée aux applaudissements de l'Europe. A peine Cuvier semblait-il se reposer, que de son outillage négligé Geoffroy Saint-Hilaire faisait surgir l'idée de l'unité de composition des êtres, objet encore de tant d'importants débats. Au moyen de quelques débris de coquilles fossiles, Alex. Brongniart donnait sa formule à la géologie des terrains sédimentaires. A l'aide de quelques expériences heureusement interprétées, Fourier précisait les lois de la chaleur, Ampère celles de l'électricité dynamique, Fresnel celles de la lumière et Claude Bernard, de nos jours, celles des principaux phénomènes physiques de la vie.

A la fin du XVIIIe siècle et au commencement de celui-ci, cette Académie marquait de sa forte empreinte toutes les régions du vaste domaine de la nature. Changeant d'objet sans changer de méthode, et caractérisant son œuvre par un mélange heureux d'invention et de rectitude, de sagesse et de vigueur, d'imagination et de bon sens, elle offrait au temps présent et aux époques à venir les plus admirables modèles.

Les académiciens français, prenant une base fixe dans la mesure de la terre, s'élevaient alors à la conception du système métrique décimal adopté maintenant par toutes les nations civilisées et faisaient cesser l'ancien désordre, en mettant d'accord dans un tout harmonieux les mesures de longueur, de surface, de capacité, de poids et de valeur monétaire.

Alors encore, l'étude de quelques préparations chimiques vulgaires conduisait le génie de Lavoisier à une conception plus juste et plus haute de la nature. La matière se montrait impérissable et se résolvait entre ses mains, en éléments nombreux n'ayant de commun que le nom, avec les quatre éléments de l'ancienne philosophie. Un siècle à peine écoulé, la nouvelle doctrine mettait en évidence des vérités qu'on pouvait croire à jamais inaccessibles à l'esprit humain. Ces éléments dont Lavoisier avait reconnu l'existence sur la terre, on les retrouvait dans le soleil, dans les étoiles fixes, dans les nébuleuses indécises et dans les comètes errantes; on n'en trouvait même pas d'autres. L'analyse chimique atteignant tout ce qui est visible démontrait l'unité de l'univers ; non seulement celle de notre monde solaire, mais aussi celle de ces mondes

inconnus au travers desquels les comètes dirigent leur course et dont elles sont peut-être les messagères.

Soumettre l'univers à l'analyse chimique, prouver que les mêmes matériaux se rencontrent aujourd'hui dans toutes ses parties et qu'elles y existaient depuis de longs siècles puisque la lumière des étoiles que nous analysons actuellement sur la terre, s'est mise en route pour venir vers nous, sous le règne des premiers Pharaons; donner, en plongeant dans le temps et dans l'espace, une confirmation expérimentale à la célèbre cosmogonie de Laplace, c'est un rêve que ce grand astronome n'eut jamais conçu, et cependant la génération qui lui a succédé l'a vu s'accomplir.

Ah! Messieurs, il est doux de vieillir, quand les longs jours accordés par la Providence sont embellis par de tels spectacles où la nature apparaît dans toute sa splendeur, tandis que l'esprit de l'homme, s'échappant de son humble enveloppe et se dégageant de sa demeure terrestre, semble assister à l'origine même de la Création, confident respectueux et témoin intelligent du plan qui présidait à la construction de l'univers.

En faisant revivre dans un récit éloquent les impressions produites sur son âme ardente, par la première audition de l'immortel chef-d'œuvre de Mozart, le confrère illustre dont vous allez entendre les nobles paroles, en caractérise avec sincérité l'absolue beauté et l'idéal divin; ce tableau va réveiller dans cette enceinte l'écho des applaudissements excités, il y a peu de jours, par l'exposé des travaux de l'Académie des Beaux-Arts.

Mais il manquait un élément à l'Institut; l'Académie des Sciences Morales et Politiques, la moins ancienne de toutes, est venue le lui apporter. A côté de l'Académie des Sciences s'appliquant avec ardeur à l'étude de la matière et à celle de la force, ne fallait-il pas, comme contrepoids, instituer une compagnie s'occupant de l'étude de l'homme? Non point de l'homme considéré à la manière de l'un des types de l'*Histoire naturelle*, mais de l'homme intelligent, moral et responsable, vivant en famille et en société, ayant des devoirs à remplir, des droits à faire respecter, des sentiments et des idées qu'il n'abaisse pas, sans trouble et sans remords, au niveau de la vie animale de la brute inconsciente.

Il y a longtemps que le matérialisme regarde l'homme comme uniquement formé de terre, d'eau, d'air et de feu, éléments destinés à se perdre, après sa mort, dans les grands réservoirs d'où ils étaient sortis, sans laisser trace du lien pensant qui les tenait unis et animés pendant la vie. Il n'y a là rien de nouveau. Mais cette ancienne doctrine ne suffisait pas à la délicatesse d'une époque civilisée et raffinée. L'homme n'est plus un simple bloc d'argile spontanément façonné. L'origine de la vie nous échappe, on le reconnaît; mais on s'empare de la théorie de l'évolution, pour faire de l'homme un animal perfectionné, et de celle du combat pour la vie, qui en fait l'esclave et le jouet de la force. Quel abîme de dégradation! Quel malheur pour l'humanité!

Ces doctrines ont inspiré des pages éloquentes aux membres les plus autorisés de l'Académie des Sciences Morales. Ils n'acceptent pas ce retour fatal aux pires temps

de la barbarie. Pour eux, la justice n'est pas seulement une convention ; le droit est quelque chose de plus qu'une fiction légale ; le bien et le mal ne se confondent pas ; la conscience est une réalité, et la responsabilité morale un pacte profond dont le cœur sent toujours le poids, même quand il en nie l'existence.

Laissant la science de la matière dans son domaine, cette Académie défend la loi morale qui cherche et trouve sa lumière ailleurs et plus haut. Écoutez les belles paroles de l'un de ses membres, le testament d'un philosophe éminent, auquel, dans sa longue agonie, la souffrance n'a jamais arraché une plainte, et qu'un mal sans remède a laissé libre de se préparer à la mort par de longues méditations.

« On pourrait discuter froidement, disait Bersot, le pied « dans la tombe, si le matérialisme n'était qu'un mal de « l'esprit ; on ne le peut plus si c'est un mal qui attaque « l'âme elle-même. Or, il en est ainsi : le matérialisme « abaisse l'homme, le spiritualisme le relève ; le matéria- « lisme isole et désole, le spiritualisme nous donne ce « qu'il y a de meilleur au monde : l'union dans la vie et la « confiance de se retrouver après la mort ; cette affection « et cette confiance sont souvent toute notre fortune ; elles « embellissent les jours heureux, et quand le malheur est « venu, elles veillent auprès de notre foyer. »

Voilà la vérité.

Revenant à l'interlocuteur auquel je m'adressais au début de cette improvisation, n'aurais-je pas le droit de lui dire : Vous savez maintenant d'où nous sommes partis, ce que nous sommes devenus et le but vers lequel nous tendons.

L'aurore de nos Académies se levait il y a trois siècles; après s'être montrées dans leur plein jour, sont-elles destinées à sombrer dans la nuit? Je ne le pense pas.

Vous avez devant vous des hommes qui n'ont pas brigué les fauteuils de l'Institut comme des sièges pour la mollesse, mais des gens de travail et d'étude, aimant la liberté, cherchant avec ardeur le beau, le vrai, l'utile. Convaincus qu'ils doivent toutes leurs forces à la grandeur et à la dignité de la patrie, ils sont décidés à ne rien négliger pour maintenir la France à son niveau dans les régions sereines de la pensée, vers lesquelles toutes les nations civilisées montent aujourd'hui avec une si noble émulation. La science universelle dont elles cherchent la lumière, peut seule préparer l'union des peuples dans la paix, dans la justice, dans le respect du droit et de la vérité! Puisse l'Institut de France garder sa part et son rôle dans ce dernier et sublime enfantement de l'espèce humaine!

UN ÉPISODE

DE LA

DERNIÈRE CAMPAGNE DU SOUDAN

PAR M. CHERBULIEZ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu à la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1883.

MESSIEURS,

Ce fut le 7 janvier 1883 qu'après trois semaines de séjour à Kita, la petite colonne expéditionnaire chargée de faire flotter pour la première fois le drapeau de la France sur les bords du Niger, se mit en route pour Bamako, où elle devait construire un fort. Il y a près de trois cents lieues entre la capitale de notre colonie du Sénégal et Kita, il y en a cinquante de Kita à Bamako et au Niger. On n'en était plus à compter ses pas. Le colonel Borgnis-Desbordes, commandant supérieur du haut fleuve, avait dit à son monde : « Cette année, nous irons au Niger. » On y allait.

Il s'était trouvé à Saint-Louis comme ailleurs plus d'un sage pour représenter au colonel la folie de son entreprise, la vanité de ses espérances, plus d'un prophète pour prédire à sa petite troupe les plus sinistres destinées. Aux prophètes blancs s'étaient joints les sorciers noirs. En 1881, comme la colonne partait pour sa première expédition, on avait vu dans l'un des villages riverains du haut Sénégal un indigène, nu comme la main, exécuter autour d'une calebasse des pantomimes et des danses. La calebasse contenait quelques grammes de poudre, il y mit le feu, et dès que le vent du soir eut mangé cette fumée, il expliqua à la foule que tel serait le sort de la colonne, qu'elle ne tarderait pas à disparaître sans laisser plus de traces de son passage que la fumée d'une pincée de poudre. Il en avait menti : la colonne et son chef étaient encore là, et on allait à Bamako.

Comme l'avaient dit les sages, l'entreprise était aussi périlleuse que malaisée. Un climat funeste à l'Européen, l'anémie, les fièvres, un soleil qui tue, de longues marches sur des plateaux de grès et d'argile, souvent ferrugineux, dont l'ardente chaleur perce au travers des semelles trop minces et cause parfois des brûlures du second degré; ces plateaux sillonnés de coupures profondes, interrompus par des marigots escarpés et vaseux; un pays dévasté par des conquérants et sur lequel on ne peut vivre, des chemins qui ne sont que des sentiers mal tracés, où tous les transports doivent se faire à dos d'ânes ou de mulets, l'éternel souci des approvisionnements, — que d'obstacles à surmonter, que de hasards à courir! Ajoutez à la résistance des choses celle des hommes, les fâcheuses et inévi-

tables rencontres, des populations soupçonneuses ou hostiles, qui aiment beaucoup à se servir de leurs fusils à silex; la nécessité de s'expliquer sans cesse avec elles, d'engager avec leurs chefs de fatigants *palabres* ou de recourir malgré soi à la force pour faire entendre raison à leurs entêtements africains. Les prophètes de malheur n'étaient-ils pas autorisés à annoncer des catastrophes ou à soutenir qu'on resterait en chemin? Le colonel lui-même, quand il considérait la poignée d'hommes confiés à sa garde, se prenait à songer au peu de figure qu'elle faisait dans l'immensité du Soudan et aux conséquences fatales du moindre échec. L'Africain n'est pas tendre, il fait mourir dix fois ses prisonniers. Cependant on s'était tiré d'affaire à force de discipline, de vigilance et de gaieté, et après être allé à Kita, on allait à Bamako. Ne perdons pas notre gaieté, elle est la moitié de notre courage.

Le général Faidherbe, ce souverain juge des choses du Sénégal, n'a pas craint de comparer l'expédition hardie de notre colonne aux prouesses de Fernand Cortez, à cela près que Fernand Cortez déshonora sa gloire par ses brigandages, et que nos soldats allaient accomplir au Soudan une œuvre de paix et d'humanité. Ils étaient chargés de préparer la construction de la voie commerciale qui reliera notre colonie au centre de l'Afrique, et d'établir à cet effet, du haut Sénégal au Niger, une ligne de postes fortifiés. Leur chef avait l'ordre de s'aboucher avec les populations pour les gagner à nos projets, de conclure avec elles des traités, de leur persuader que le commerce enrichit plus sûrement que la guerre, de protéger les caravanes, de venir en aide aux honnêtes gens qui veulent

travailler, de dégoûter de leurs entreprises les larrons et les pillards. C'était à peu près la mission d'un bon gendarme, et si le métier de gendarme n'est pas toujours commode en Europe, il l'est bien moins encore en Afrique.

Avant de partir de Kita, le colonel avait envoyé en avant-garde l'un de ses officiers les plus braves et les plus intelligents, M. le capitaine Pietri, accompagné de quelques tirailleurs et d'ouvriers du pays. Le capitaine devait organiser le service des vivres, améliorer les chemins, modifier les rampes d'accès de plus d'un marigot et les rendre praticables à nos petites pièces rayées de montagne. Il était en route depuis trois semaines quand la colonne s'ébranla. Forte d'un demi-bataillon ou de près de cinq cents combattants, elle marchait en file indienne, seul ordre de marche possible en ce pays. Un peloton de spahis, composé de seize blancs et de dix-sept noirs, la précédait en éclaireur, suivi à 100 mètres de distance par les ouvriers auxiliaires d'artillerie. Puis venaient le colonel, son état-major et son clairon, un détachement d'infanterie de marine, la batterie, une compagnie de tirailleurs indigènes commandés par des officiers français, les deux trains de mulets du convoi régimentaire et du convoi général, les mulets de cacolets, les cantines médicales. Une seconde compagnie de tirailleurs formait l'arrière-garde, que suivait le troupeau de bœufs, conduit par les bergers, les boulangers et les bouchers.

Le troupeau avait encore une autre escorte assez singulière; c'était une compagnie de soixante-dix ou quatre-vingts femmes, dont plusieurs portaient un enfant sur leur dos. Le gouverneur de Sénégal avait autorisé nos tirail-

leurs à se faire suivre de leurs femmes, et le colonel, d'abord inquiet autant que surpris de cette mesure, avait fini par y donner sa pleine approbation. Il rend à ces vaillantes créatures le témoignage que durant ses trois campagnes elles n'ont jamais causé le moindre embarras. Quoique chargées comme des portefaix, elles fournissaient de longues marches sans se plaindre, arrivaient à l'étape avec la troupe, préparaient le couscous, faisaient chacune la cuisine de plusieurs hommes. Industrieuses, sachant tirer parti de tout et ne craignant pas les coups de fusil, elles étaient toujours de belle humeur; elles aidaient nos tirailleurs à se réconcilier avec la monotonie et les tristesses de la vie du Soudan. Presque toutes étaient de Saint-Louis, et à Saint-Louis il y a, paraît-il, deux classes de femmes noires. Les unes sont de jolies et dangereuses coquines, qui excellent dans l'art de ruiner un homme en quelques mois. Les autres ont le nez plus écrasé, mais elles sont parfaitement honnêtes, et heureusement pour eux, nos tirailleurs ne sont pas assez riches pour épouser des coquines.

On chemina quelques jours sans incident. On partait à trois ou quatre heures du matin, on atteignait l'étape à huit ou neuf heures, et on y restait jusqu'au lendemain, car passé le milieu de la matinée, les Européens ne bravent pas impunément le soleil des tropiques. On choisissait pour camper un endroit découvert et facile à défendre, mais il importait surtout qu'il y eût de l'eau et cinq ou six de ces arbres énormes dont chacun peut fournir de l'ombre à plus de soixante fantassins. Les chefs de corps avaient soin que le camp ne ressemblât pas à une caravane

de bohémiens, ils exigeaient que faisceaux, bagages, tout fût rigoureusement aligné. On voulait montrer l'Europe à l'Afrique, et l'ordre, c'est l'Europe; on le prétend du moins. Sur le soir, on allumait de grands feux, non seulement pour tenir les fauves à distance, mais pour épargner aux indigènes les souffrances que leur causent des nuits trop fraîches succédant à des journées brûlantes. Une seule chose chagrinait le colonel : il ne pouvait prendre son parti du misérable accoutrement de ses tirailleurs, souvent à demi nus. En contemplant leurs loques, il songeait à la cour des miracles, et il lui en coûtait de s'avouer que tel chef de bandes africaines avait à sa suite des soldats moins dépenaillés que les siens. De qui était-ce la faute? Il y a des gouverneurs qui donnent des ordres, mais qui négligent de s'assurer qu'on les exécute, et les bonnes intentions n'ont jamais suffi pour habiller convenablement un tirailleur.

Le colonel s'était bercé de l'espoir qu'il pourrait traverser le Petit-Bélédougou et atteindre Bamako sans brûler une amorce. Il n'était pas allé au Soudan pour s'y battre, mais pour tenir en respect les batailleurs. A son vif regret, les nouvelles alarmantes qu'il reçut dissipèrent son illusion. Il n'en pouvait plus douter, les Bambaras du Bélédougou se disposaient à lui barrer le passage; il était obligé ou de s'ouvrir un chemin de vive force ou de prévenir l'ennemi en l'attaquant chez lui, et ce qui l'affligeait davantage, il fallait en découdre avec des gens qui sont nos amis, nos alliés naturels.

On ne choisit pas toujours ses amis, surtout en Afrique, et ceux que nous avons au Soudan laissent beaucoup à

désirer. Le noir est un enfant vaniteux, tapageur et pillard. La guerre lui offre l'occasion souhaitée de revêtir un costume de couleurs voyantes, de faire beaucoup de bruit, et c'est en se battant avec ses voisins qu'il se procure des captifs. Or le captif est le capital roulant, le billet de banque du Soudan. Quand une femme s'échappe d'un village assiégé, on se rue sur cette proie, mille mains affolées se l'arrachent. Si elle est très bien faite, on pourra plus tard la troquer contre un beau bœuf ou contre deux barres de sel, car c'est un principe chez nos amis du Soudan qu'une très belle femme vaut deux barres de sel.

Ajoutons que leur religion est fort rudimentaire ou plutôt qu'ils n'en ont point. Leurs seuls prêtres sont leurs sorciers, leurs seuls dieux sont leurs fétiches, dont la figure est souvent étrange. Une chose prouve plus que tout le reste combien leur intelligence est bornée, c'est qu'ils n'ont pas même la faculté de l'étonnement, qui est le commencement de la science. Le télégraphe électrique que notre colonne établissait partout sur sa route ne leur faisait point ouvrir de grands yeux, ils écoutaient d'un air insouciant les explications qu'on leur donnait, ils disaient par forme de conclusion : « Eh! quoi, c'est la parole qui « marche le long d'un fil. Les blancs savent faire cela. » Ceux d'entre eux qui sont venus à Paris n'y ont rien trouvé d'admirable. Je me trompe : de retour dans leurs villages, ils ont raconté d'une voix émue qu'un soir ils avaient vu une femme court vêtue, qui galopait en rond, debout sur un cheval. La seule merveille qui eût triomphé de leur indifférence était une écuyère de cirque.

Cependant il ne faut pas les calomnier. S'ils ont des dé-

fauts, ils ont bien leurs qualités. S'ils aiment trop la guerre, ils n'ignorent pas les arts de la paix, et leurs cultures, leurs maisons, leurs outils font honneur à leur industrie naturelle. Mais ce qui leur vaut surtout notre bienveillance et ce qui nous attire leur sympathie, c'est que nous avons de communs ennemis. Ainsi que nous, les Bambaras fétichistes ont à se défendre contre les sultans toucouleurs, contre les insolents mépris de ces conquérants musulmans, au cœur superbe et avare, célèbres par leurs massacres, qui ont juré de convertir, le sabre au poing, toute l'Afrique centrale à la loi de l'Islam, contre ces insatiables exploiteurs du Soudan, qui tiennent les peuples à la gorge et dont on a dit que partout où ils avaient passé, le coup de balai était si bien donné que, cinquante ans après, la place était encore nette. En Afrique comme en d'autres endroits, nos alliés naturels sont les vaincus et les opprimés. C'est une glorieuse fatalité qui pèse sur nous.

Malheureusement les Bambaras fétichistes du Petit-Bélédougou avaient été un peu légers dans leurs procédés à notre égard. Au mois de mai 1880 ils s'étaient permis d'attaquer traîtreusement le commandant Gallieni, chargé par le gouverneur du Sénégal d'une mission toute pacifique, et ils avaient pillé sans vergogne le riche convoi qu'il traînait après lui. Au Soudan, si bienveillant, si débonnaire qu'on soit, il est dangereux de laisser une offense impunie. L'Africain considère le pardon comme un aveu de faiblesse. Le colonel se proposait, en traversant le Bélédougou, de représenter leurs torts aux chefs des villages les plus compromis dans l'attentat contre la mission Gallieni et de leur imposer pour pénitence

la restitution du bien volé, accompagnée d'une légère amende en mil ou en moutons. Il ne doutait pas que les coupables ne se prêtassent à cet arrangement.

Il n'en fut rien. Le vieux Nāba, chef du bourg fortifié de Daba, avait été le principal instigateur du pillage. Appartenant à une très ancienne famille du pays, ce chef dont on redoutait à dix lieues à la ronde la main lourde et l'intraitable orgueil, avait dix-sept villages sous son commandement immédiat. Il était resté sourd aux propositions d'accommodement que lui avait fait transmettre le capitaine Pietri. Il entendait nous braver, nous barrer le chemin, nous contraindre à une humiliante retraite. C'était un fâcheux incident. En cas d'échec, tout le pays se fût levé contre nous. En Afrique encore plus qu'ailleurs, l'homme qui recule devant un gros chien a bientôt à ses trousses cent roquets qui lui montrent les dents, échauffés par l'espoir d'une riche et facile curée.

Le colonel arrivait le 12 janvier au marigot de Boconi, quand il reçut du chef de son avant-garde campée sur le Baoulé une dépêche ainsi conçue : « Daba s'est décidé. Il ne veut pas de nous et se prépare à la guerre. Ses préparatifs prendront au plus trois jours, et si on ne l'attaque pas, le 15 probablement il sera sur le Baoulé. » Le colonel répondit sur-le-champ : « J'avoue que j'espérais n'avoir pas à recourir aux armes. Si vos renseignements sont exacts, nous nous trouvons en face d'une résistance qui s'étend du Baoulé à Dio. C'est une complication dont je n'avais pas besoin. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus qu'à tomber le plus rapidement possible sur le chef de Daba et à faire un exemple qui arrête court toute extension de la

révolte. Je n'ai ni les hommes ni les munitions nécessaires pour faire la conquête du Bélédougou village par village. Je hâte ma marche, malgré la fatigue de tous. »

Le lendemain, la colonne rejoignait l'avant-garde sur les bords du Baoulé, et quittant la route de Bamako, on faisait une pointe au nord-est pour atteindre Daba en trois étapes. On marchait depuis dix jours, on était las, mais il n'y paraissait point ; il n'y avait pas un traînard. En approchant du village, on dut cheminer quelque temps à travers la brousse, dont les herbes étaient si hautes que les spahis et leurs chevaux y disparaissaient tout entiers. Le 16 janvier, au matin, l'avant-garde déboucha à 100 mètres de Daba. Une fois encore le capitaine Pietri essaie de parlementer. Des coups de fusil lui répondent, le tirailleur qui lui sert d'interprète tombe mortellement blessé. Le peloton exécute quelques feux de salve, se replie en bon ordre et attend la colonne.

Contrairement à l'usage général au Soudan de bâtir les villages dans des fonds, Daba est situé sur un léger renflement de terrain, et le regard n'y pouvait plonger. Ce qu'on en voyait n'était pas rassurant. Le bourg était entouré de toutes parts d'un vaste *tata* en quadrilatère, c'est-à-dire d'une de ces murailles d'argile construites successivement par assises horizontales de 15 à 20 centimètres de haut, qu'on laisse sécher durant vingt-quatre heures avant de continuer l'ouvrage. Le mur de défense de Daba avait plus d'un mètre d'épaisseur. Les maisons, également en argile, ne laissaient paraître que leurs toits, mais on pouvait s'assurer qu'elles étaient couvertes en terre et non en paille, qu'il n'y avait aucune chance de les

incendier. Plus tard on s'apercevra que chacune de ces maisons est une vraie casemate, environnée de petits *tatas* qui se relient les uns aux autres avec des flanquements, ne laissant pour la circulation que des ruelles étroites, tortueuses, qu'enfilent les feux de nombreux redans crénelés.

Se croyant invincibles derrière leurs murs et méprisant notre petit nombre, les défenseurs s'apprêtaient à résister bravement. Ils avaient accompli toutes les cérémonies qui accompagnent une déclaration de guerre et dans lesquelles le rôle principal est rempli par leurs *griots*. Les *griots* du Soudan sont de singuliers personnages. A la fois parasites de cour, bouffons, musiciens, poètes, ils jouissent d'un grand crédit auprès des chefs de villages ou de royaumes, qui les caressent, les adulent, les enrichissent et les méprisent. Ils vivent des cadeaux qu'ils reçoivent, des contributions qu'ils prélèvent sur l'humaine vanité. Moyennant rémunération, ils se chargent de faire votre éloge, de publier votre gloire dans tout le Soudan. Ils ont leur tarif, et en vendant leurs hyperboles, ils ne font jamais de rabais ; il faut y mettre le prix. Si vous donnez beaucoup, vous êtes un grand homme et vos aïeux furent au moins des rois ; si vous donnez peu, vous n'êtes qu'un homme ordinaire ; si vous ne donnez rien, vous êtes un drôle et peut-être avez-vous tué votre père. Ils gagnent beaucoup à ce métier, qui n'est pas absolument inconnu en Europe ; mais ils n'y gagnent pas la considération, et après leur mort, on a soin de les enterrer à part. Toutefois, dans certaines circonstances, leur rôle grandit, ces parasites se transforment en troubadours, leur musique souffle dans les cœurs une folie de colère et d'espérance. Durant toute la nuit qui

précède un combat, ils racontent avec emphase les exploits des ancêtres, en s'accompagnant de leur bruyant tam-tam, et quand le jour paraît, ils entonnent des chants de guerre qui apprennent à mépriser la mort. Ceux de Daba n'avaient pas perdu leurs peines, ils avaient su chauffer leur monde. Dans tous les temps, la jactance fut un vice africain. Les Bambaras croyaient déjà tenir la victoire. Debout sur leurs murailles, ils invectivaient nos soldats, leur prédisaient une fuite honteuse.

Le colonel avait pris position sur un terrain découvert à l'est du village et rangé sa petite troupe en bataille à 250 mètres du *tata*. L'artillerie reçut l'ordre de désorganiser la défense en couvrant Daba de projectiles. Avant qu'elle commençât le feu, on entendait les chants aigus et perçants des *griots*, qui s'époumonaient comme des coqs. A la première détonation, leur voix trembla et ils baissèrent la note ; après la seconde, il se fit un grand silence. Les Bambaras étaient émus, mais ils ne faiblissaient pas. Les ouvertures que pratiquaient nos artilleurs dans leurs murailles leur servaient de meurtrières ; chaque fois qu'un obus avait fait son trou, on y voyait paraître un visage noir et le canon d'un fusil. Nos quatre petites pièces de montagne concentrèrent leur tir, et bientôt une brèche de neuf à dix mètres de large fut ouverte dans le *tata*. A dix heures un quart, on forma la colonne d'assaut. En ce moment solennel et critique, le colonel avisa sur sa gauche, en arrière de la ligne de bataille, une troupe d'irréguliers qui lui avaient offert leurs services, et que commandait Mary Ciré, prince de la famille royale du Kaarta. Les chefs, tous à cheval, la tête enturbannée, le visage

à demi caché sous un voile qui ne laissait apercevoir que le nez et les yeux, le fusil haut, reposant sur l'arçon de la selle, avaient une attitude imposante et martiale. Derrière eux se tenaient en bon ordre et l'arme au pied leurs fantassins, heureux de montrer à des Français leurs sabres à fourreau ornementé, leurs splendides *boubous* de guerre, l'abondance de leurs gris-gris. Mary Ciré était l'homme des conseils hasardeux, téméraires; rien ne lui semblait ni difficile ni dangereux; c'était un vrai casse-cou, je veux dire qu'il encourageait volontiers les autres à se casser le cou. Pour le mettre à l'épreuve ou pour lui donner une leçon, le colonel lui dépêcha un lieutenant de son état-major, qui lui dit : « Mary Ciré, le colonel te fait demander si toi et tes guerriers, vous êtes assez braves pour donner l'assaut, auquel cas il te fait le grand honneur de vous permettre de marcher les premiers. » Le bouillant Mary Ciré ne prit pas le temps de la réflexion et il répondit avec une franchise tout africaine : « Va dire au colonel que nous ne sommes pas assez braves. » On assure que de ce jour Mary Ciré est devenu plus circonspect dans ses conseils et qu'on le désoblige en lui parlant de Daba.

Cependant la colonne d'assaut s'était mise en mouvement; les tirailleurs marchaient en tête, l'infanterie de marine les soutenait. Le capitaine Combes, qui a pris le commandement, s'introduit le premier par la brèche avec l'audace tranquille d'un homme qui ne croit pas au danger, et par miracle il ne reçoit pas une égratignure. Les défenseurs, écartés un instant par nos obus, se reportent en avant : ils ouvrent un feu meurtrier, qui ralentit l'attaque sans l'arrêter. On pénètre au cœur du village,

on s'y établit. Mais chaque case est comme une petite citadelle, qu'il faut prendre d'assaut. Malgré l'intensité de la fusillade et la grêle de balles qui sifflaient autour de lui, le capitaine Combes, aujourd'hui chef de bataillon, écrivait au colonel de petits billets pour le tenir au courant de ce qui se passait, et la netteté de son écriture témoignait de son parfait sang-froid. Quelques hommes grimpent sur les terrasses les plus élevées et font feu sur les points où se concentre la résistance. A son tour, la 3e compagnie d'infanterie entre en action, et le colonel ne garde en réserve auprès de lui qu'une compagnie de tirailleurs et les canonniers ouvriers. De ruelle en ruelle, de maison en maison, on arrive au bout du village. A midi, le *tata* était complètement occupé, Daba était à nous.

Les Bambaras avaient justifié leur vieille réputation de vaillance, et nos pertes étaient cruelles. La guerre des rues fait hésiter les courages les plus résolus ; pour enlever leurs soldats, capitaines et lieutenants avaient dû s'exposer beaucoup. On les avait vus marchant, le sabre haut, à plusieurs pas en avant de la troupe. Nos tirailleurs, très éprouvés, avaient eu leurs quatre officiers blessés, dont l'un, M. Picard, ne survécut que quelques heures. La 41e compagnie d'infanterie avait perdu un sous-officier, et le cinquième de son effectif était hors de combat. Les pertes de l'ennemi étaient plus importantes par la qualité que par le nombre. Au premier coup de canon, les captifs s'étaient enfuis, mais les hommes libres avaient fait leur devoir jusqu'au bout. Le vieux chef Naba, dont l'orgueil entêté était une vertu autant qu'un défaut, avait vendu chèrement sa vie. Avec lui périrent vingt-trois membres de sa famille. L'un

de ses frères, sorti sain et sauf de cette sanglante bagarre, disait plus tard au colonel : « Nous étions résolus à nous défendre longtemps, nos dispositions étaient bien prises, mais il n'y a rien à faire avec toi, tu ne mets qu'une demi-journée à tout casser. »

Le colonel Borgnis-Desbordes n'est pas comme les noirs du Soudan, il a la faculté de s'étonner, et le jour où il prit Daba, il éprouva jusqu'à trois étonnements. Tout d'abord, comme il reconnaissait le terrain avant l'attaque, il aperçut à la lisière d'un petit bois une femme qui, à son approche, se retira précipitamment. Il fit fouiller le bois, on y trouva les soixante-dix femmes de nos tirailleurs, qu'on avait laissées avec le convoi à près d'un kilomètre en arrière. Au mépris de la consigne, elles n'avaient pu tenir en place. Elles savaient que l'affaire serait chaude, elles voulaient y assister. Dans la soirée, le colonel les fit comparaître devant lui, leur adressa une menaçante mercuriale pour avoir contrevenu à sa défense. Au Soudan, les femmes se tirent d'embarras comme en Europe. Celles-ci se mirent toutes à rire, et le colonel fut désarmé.

Vers le milieu de la matinée, il avait eu une autre surprise. Comme il venait de lancer sa colonne d'assaut, il entendit derrière lui un bruit de pas et de voix, et il craignit un instant que les Bambaras ne s'avisassent de le tourner. Il se rassura bien vite en voyant venir à lui le sous-officier indigène qui conduisait son convoi d'argent dont il était inquiet depuis quelques jours. Quoique ses grand'gardes eussent l'ordre le plus sévère de ne laisser passer personne, le convoi avait passé on ne sait comment ; hommes et bourriquets arrivaient de leur meilleur pas, en

se dirigeant sur le bruit du canon. Le colonel avait craint une embûche, c'étaient 90,000 francs en pièces d'argent qu'on lui apportait. Il ne savait qu'en faire en ce moment, mais il était bien aise de les avoir. Il est rare que la fortune se donne tant de peines pour venir à nous.

Enfin, quelques heures plus tard, quand on fit l'inventaire des maigres richesses que renfermait le village et parmi lesquelles figuraient quatre fétiches semblables à des trompettes de Jéricho, dieux impuissants qui n'avaient pas sauvé Daba, le colonel fut bien étonné de voir sortir d'une cachette où un Bambara l'avait précieusement serrée, — quoi donc? — une poupée rose et blonde, une charmante et authentique poupée de Paris dans toute la fraîcheur de ses grâces. Comment cette poupée se trouvait-elle là? Par quelle aventure était-elle arrivée à Daba? On n'a pu éclaircir ce mystère. Elle était peut-être en voie de passer fétiche, elle a dû en vouloir à nos soldats de l'avoir enlevée si brusquement à ses hautes destinées.

Un jour que le colonel me racontait ces divers incidents que je vous raconte à mon tour, je lui demandai ce qu'il avait fait du corps du vieux chef Naba, qui me semblait une façon de héros, quoiqu'un peu voleur, et s'il lui avait rendu les honneurs militaires. Le colonel devint pensif et me fit un aveu qui lui coûtait. Dieu me garde de rien dire de désagréable à nos chers et illustres confrères de l'Académie des sciences! Mais ils reconnaîtront eux-mêmes que la curiosité des savants ne respecte rien. Un docteur intrépide, attaché à l'expédition du Soudan, eut la bonne fortune de découvrir le cadavre de Naba. Sa tête lui parut si remarquable, si intéressante, qu'il conçut aussitôt le

projet d'en faire hommage à la Société d'anthropologie de Paris. Il la coupa clandestinement, la prépara, l'enveloppa de serviettes, l'enfouit au fond d'un panier couvert. Comme il tenait beaucoup à ce qu'on ne sût pas ce qu'il y avait dans son panier, il imagina d'en confier la garde à un prisonnier aveugle, à qui il n'avait pas besoin de recommander la discrétion. Par malheur, cet aveugle y voyait assez pour se conduire. Ne doutant pas que le mystérieux panier ne contînt un trésor, il profita de la première occasion pour déguerpir avec son butin. On ne l'a plus revu; personne ne saura jamais ce qu'ont bien pu devenir et la tête du vieux chef Naba et le faux aveugle qui la portait. Dans cette histoire, je vois une tête coupée et deux hommes volés ; c'est ce qui en fait la moralité.

Après avoir donné tous ses soins à ses blessés, dont les uns furent transportés à dos de mulet, les autres dans des litières, le colonel mobilisa trois petites colonnes pour parcourir tout le pays environnant et recevoir la soumission des villages. Les officiers ne rencontrèrent nulle part de résistance. La leçon avait profité ; nos amis égarés étaient revenus à de meilleurs sentiments et nous offraient à l'envi leurs bons offices. Le colonel, que rien ne retenait plus dans le Bélédougou, se disposa à poursuivre sa marche sur Bamako et le Niger. Peu s'en fallut pourtant qu'il n'y renonçât. Des bruits sinistres couraient. Deux souverains musulmans avaient résolu, disait-on, de prévenir nos desseins; ils concertaient une action commune, nous allions nous heurter contre deux armées. Un troisième s'apprêtait à tomber sur notre ligne de ravitaillement, à couper notre ligne de retraite; il avait fait dire au colonel « que

« le jour où il le rencontrerait, les oiseaux du ciel n'au-
« raient pas besoin de chercher leur nourriture ». Mais le colonel savait que les sultans du Soudan sont aussi lents dans leurs préparatifs que leur bouche est prompte à l'insulte. Il savait aussi qu'il faut beaucoup de temps pour faire entrer dans le même bonnet trois têtes de prophètes. Il fut audacieux, et son audace le servit bien. A quelques jours de là, nos soldats entraient à Bamako. Ils pouvaient enfin contempler le grand fleuve qu'ils étaient venus chercher de si loin.

Le 7 février de cette année, sans que personne réussît à nous déranger dans nos travaux de maçonnerie, nous posions la première pierre de notre fort de Bamako, et dans le discours qu'il prononça en posant cette pierre, le colonel disait à ses braves compagnons : « Nous allons tirer
« onze coups de canon pour saluer les couleurs françaises
« flottant pour la première fois et pour toujours sur les
« bords du Niger. Le bruit que feront nos petites bouches
« à feu ne dépassera pas les montagnes qui nous entourent,
« et cependant, soyez-en convaincus, l'écho en retentira
« bien au delà du Sénégal. » Les petites bouches à feu firent gronder leur tonnerre, le drapeau tricolore fut hissé, et malgré tant de souffrances endurées et celles qu'on prévoyait encore, tous les cœurs étaient en fête. Ce drapeau qui flottait sur le Niger, c'était la France. On l'avait apportée avec soi ; elle était là, on la voyait.

ANGUIEN ET TURENNE

ÉPISODES

DE LA CAMPAGNE DE 1644

PAR

M. LE DUC D'AUMALE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1884.

Un seul homme pouvait remplacer Guébriant. Le jour même où la nouvelle du désastre de Tüttlingen parvint à la cour (3 décembre 1643), le roi signa les lettres patentes qui donnaient à son cousin le maréchal de Turenne les pouvoirs de général en son armée d'Allemagne.

Nous allons assister aux premiers pas de Turenne dans la glorieuse carrière du commandement, aux débuts d'un des plus grands capitaines des temps modernes, un des plus purs malgré quelques taches, un des premiers, si ce

n'est le premier, parmi les hommes de guerre qui, n'exerçant pas le pouvoir souverain, ou ne s'étant pas affranchis de toute autorité, n'ayant la liberté de choisir ni le but ni les moyens, ont été les interprètes dévoués, héroïques, des plans que d'autres avaient dictés. La fortune, qui placera Louis de Bourbon et Henri de la Tour d'Auvergne si souvent en présence et parfois en face l'un de l'autre, va les rapprocher dès ce jour; mainte page de ce livre fera ressortir les traits qui les distinguent. Sans essayer de tracer un parallèle entre deux héros qu'on ne saurait comparer, nous voudrions prémunir le lecteur contre la séduction d'antithèses qui ont égaré plus d'un bon esprit. Pour mettre mieux en lumière certaines parties de Turenne, on a souvent dit que son glorieux émule fut improvisé général et se trouva d'emblée victorieux. Il faut quitter cette chimère; le général improvisé n'a jamais existé qu'en imagination; le génie que Condé tenait de Dieu avait été fécondé par l'étude, l'étude persévérante et habilement dirigée; cinq ans de pratique des affaires lui avaient donné la maturité. Comme les fruits favorisés du soleil, il avait mûri vite; du premier bond il atteignit l'apogée et sut s'y maintenir sans décroître; il valait autant à Seneffe qu'à Rocroy. Si on le retrouve à sa dernière bataille, on peut le juger dès la première. Pour connaître Turenne il faut le suivre jusqu'à Salzbach. Chez celui-ci chaque jour marque un progrès; aucune leçon n'est perdue; sa prudence était de son tempérament; la réflexion lui donna l'audace; sa dernière campagne sera la plus hardie et la plus belle.

Tout semblait laborieux chez lui; on sentait l'effort jusque dans sa démarche un peu traînante et dans l'expres-

sion souvent obscure d'une conception toujours forte. Qui n'a vu son portrait? Qui ne connaît ce large front surmontant d'épais sourcils presque toujours froncés, ce regard calme, profond, un peu voilé, la carrure des épaules, le dos voûté, et tout cet ensemble massif et robuste? C'est le *Pensieroso* de Michel-Ange. Profondément chrétien, longtemps incertain sur les nuances qui séparent les diverses communions, préférant le dogme catholique, mais attaché aux pratiques sévères du calvinisme, il finit par quitter l'église réformée, et conserva dans la romaine un peu de l'esprit puritain. Quand il fut tué, il allait entrer à l'Oratoire pour y terminer sa vie dans la retraite; il avait fait la cène à Brisach (1) en prenant le commandement de l'armée d'Allemagne.

C'est à peine s'il avait eu le temps de prêter le serment de maréchal de France, à son retour d'Italie, lorsqu'il reçut sa nouvelle commission; le lendemain il était en route; la fièvre, qu'il avait rapportée des rizières du Piémont, l'arrêta quelques jours à Colmar. Du Plessis-Besançon, sergent de bataille, homme de bon jugement, de sang-froid et d'expérience, l'avait précédé à Brisach, avec mission d'entamer des négociations pour le rachat des prisonniers; c'était, semblait-il, le moyen de recrutement le plus facile, tout au moins le procédé le plus sûr pour remplir les cadres. Du Plessis devait aussi disposer l'ombrageux gouverneur de Brisach à recevoir de bonne grâce le nouveau général en chef; mais rien n'y fit : à la première nouvelle de la nomination de Turenne, d'Erlach

(1) Turenne à sa sœur, 6 janvier 1644

demanda un congé, et, sans l'attendre, abandonnant sa place menacée, fut cacher son dépit dans le château de Castellen. Il ne reparut qu'au bout de plusieurs semaines; la crainte de se voir remplacer par le « lieutenant de Roy » d'Oysonville, qu'il détestait, fut le principal motif de ce retour. Comme on avait besoin de lui, surtout pour traiter avec les Suisses, on lui rendit ses fonctions, en lui sacrifiant d'Oysonville. D'Erlach était une exception. Le choix de Turenne, accueilli avec grande faveur par l'opinion, fut presque une consolation pour les vieux officiers weymariens. Il n'était pas des leurs et n'excitait parmi eux aucune jalousie; et cependant tous le connaissaient, se souvenaient des éloges que le duc Bernard lui avait donnés au siège de Saverne et en d'autres occasions. Bien qu'au point où nous sommes arrivés il n'eût pas encore donné sa vraie mesure, les services qu'il avait rendus et son mérite éprouvé le mettaient déjà hors de pair. Et puis, il était de la religion!

Le désarroi était grand : bandes de fantassins sans armes, de cavaliers démontés, débris encore groupés de brigades d'infanterie, de régiments de cavalerie, sans voitures, sans bagages, affamés, vivant de maraude, toutes les épaves de l'armée de Guébriant revenaient par diverses routes, ceux-ci par le Kinsigthal, se répandant en Alsace, ceux-là par Lauffenbourg, Rhinfeld et la vallée du Rhin, ravageant le Brisgau, le Sündgau, allant enlever des chevaux et des bestiaux sur le territoire de Berne et de Soleure. Il fallait pourvoir au plus pressé, calmer les Suisses qui prenaient les armes pour châtier ces pillards, remettre les places en état, rallier tous ces débandés. Pendant les mois

de décembre et janvier, Turenne visite et regarnit l'importante place de Rhinfeld, rétablit l'ordre dans Brisach, sans pouvoir y étouffer complètement l'esprit de mutinerie; puis il fait évacuer l'Alsace, autant pour soulager le pays que pour mettre ses troupes à l'abri des tentatives de l'ennemi, les envoie vivre, se réorganiser et se remonter en arrière, sur les terres du roi d'Espagne et du duc de Lorraine, les dissémine en Franche-Comté et au delà des Vosges, à Vesoul, Luxeuil, Remiremont, où fut son quartier général pendant les mois de février, mars et avril...

..... En mai et juin, il tint ses troupes en haleine, éprouva leur tempérament sans en être complètement satisfait. Il ne put ni sauver les positions déjà conquises vers le lac de Constance, ni empêcher Mercy de franchir les défilés de la Forêt-Noire. Le 27 juin, le général bavarois mit le siège devant Fribourg. Turenne fit une vaine tentative pour dégager cette place.....

« ..... Je m'étois avancé tout proche de l'ennemi, écri-
« vait-il au premier ministre. Il y a eu un peu de confu-
« sion, et il a fallu se retirer. Je diray franchement à Votre
« Éminence que je n'ay pas jugé à propos de combattre;
« car il est très certain que les malheurs précédents ont
« donné à nos troupes quelque appréhension de l'armée
« de l'ennemy. » Et il faisait le tableau de cette armée de Bavière qui a toujours cinq mois de gages réglés, chevaux et bagages en abondance, l'Allemagne entière derrière elle; la comparant à celle de France, mal pourvue de tout, difficilement remontée, irrégulièrement payée, une infanterie toute nouvelle qui se ruinera en peu de temps; et il se décidait à indiquer le remède, acceptant toutes les con-

séquences de sa proposition : « Un secours qui nous vien-
« droit seroit de très grande conséquence et remettroit
« toutes nos troupes en vigueur. Si c'est M. d'Anguien qui
« le commande, je me tiendray très honoré de servir sous
« ses ordres et je luy obéiray comme je dois (1). »

..... Le duc d'Anguien exerçait en ce moment un emploi qu'on peut appeler secondaire sur les frontières de Champagne. Après s'être appliqué à réunir, à former les troupes toutes neuves qui composaient son armée, il manœuvrait entre Sarre et Meuse, lorsqu'il reçut l'autorisation, plutôt que l'ordre, de marcher au secours de Turenne. Il partit aussitôt et gagna Brisach en neuf jours; malgré sa grande diligence, il arrivait trop tard : le gouverneur de Fribourg, Kanowski, avait battu la chamade l'avant-veille. Sans perdre un instant, Anguien conduisit les troupes réunies sous son commandement à l'attaque des retranchements que le général bavarois avait élevés sous les murs de sa conquête. Les 3, 5 et 10 août 1644, l'armée du roi livra des combats qui comptent parmi les plus sanglants et les plus disputés du siècle. Mercy ayant lâché prise et repassé la Forêt-Noire, M. le Duc conçut une grande opération dans la vallée du Rhin et résolut de l'exécuter immédiatement. Il sut donner le change à ses adversaires sur ses intentions comme sur ses forces réelles, et parut inopinément devan Philisbourg, qui capitula le 10 septembre. . . . . .
. . . . . .

Le public n'attendait pas un succès aussi prompt ; on doutait même du succès, et, à la cour, on était fort disposé à rire de la confiance que montrait M. le Prince dans l'étoile et le mérite de son fils. Quand on sut Philisbourg pris, il y eut un grand revirement, et tout le monde voulait avoir prévu le résultat. « Je pense qu'on ne désapprou-

(1) Turenne à sa sœur, 10 juillet; à Mazarin, 11, 20 juillet 1644; de Schalstadt, près Fribourg.

« vera plus à la cour le conseil d'estre descendu vers le « bas du Rhin, au lieu d'assiéger Fribourg. Si le desseing « de Philisbourg eût manqué, on eût dit bien des « choses (1). » Mais ce qui suivit surprit bien davantage.

Aussitôt Bamberg sorti de Philisbourg, M. le Duc disposa entre la place et le fleuve une sorte de camp retranché, où il établit la plus grande partie de son infanterie et quelques escadrons. Il fit passer Turenne sur la rive gauche avec presque toutes les troupes à cheval et « cinq cents mousquetaires commandés », pour continuer l'œuvre commencée par d'Aumont. La prise de la forteresse de Germersheim avait eu un premier résultat considérable : la Chambre impériale de Spire avait aussitôt député vers le duc d'Anguien, lui demandant une protection que depuis bien des années elle attendait en vain de son souverain. Les magistrats qui siégeaient dans cette haute cour de justice parlaient aussi au nom de la ville, qui était une des premières de l'empire et dont la cathédrale avait reçu, pendant cinq cents ans, la sépulture des empereurs. Cette démarche était un indice des dispositions qui animaient les grandes cités rhénanes, un précédent essentiel à consacrer ; l'esprit juste et prompt du duc d'Anguien comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer. Il garantit sur-le-champ à la Chambre impériale et aux bourgeois de Spire leurs droits et privilèges. D'Aumont leur porta sa parole, entra dans la ville avec sa cavalerie, y installa une petite garnison, et se retira, laissant derrière lui un sentiment de sécurité tout nouveau dans cette région. Au lieu de

(1) Turenne à sa sœur, 10 septembre.

provoquer les résistances par la violence, de ravager les campagnes et d'écraser les villes de contributions qui tarissaient les sources de la richesse publique, M. le Duc résolut d'apparaître en protecteur, devinant que la sécurité des personnes et des propriétés, la liberté des transactions, assureraient à son armée des ressources abondantes et des succès inattendus. Tel était le caractère de la mission qu'il confia à Turenne, au lendemain de la prise de Philisbourg . . . . . .

Négligeant Frankenthal, le maréchal arriva rapidement devant Worms. C'est encore une cité commerçante et populeuse, une ville impériale pleine de souvenirs historiques, où la Diète s'est réunie à mainte époque critique, où Luther parla devant Charles-Quint ; depuis plusieurs années, elle a été le quartier général habituel du duc de Lorraine, commandant des armées de l'empereur, et la présence de ce grand chef de bande a été un lourd fardeau, surtout pour une ville qui venait d'être rançonnée par Mansfeld, Tilly, les Suédois et autres. A l'approche de Turenne, les bourgeois de Worms forcent la garnison, laissée par le duc Charles, à sortir de leurs murs ; ils reçoivent la même protection que Spire. Ceux d'Oppenheim suivent leur exemple, et un petit détachement français occupe le Landskrone, le château de l'empereur Lothaire, auprès de la grande église rouge de sainte Catherine, que l'on voit de toute la vallée.

Enfin, voici Mayence. Ce n'est plus la Mayence d'or, la cité puissante qui, au XIIIe siècle, fonda la ligue du Rhin : ce n'est pas encore la vaste place de guerre qui sera l'objet de sièges mémorables et qui recevra de nos jours un formidable développement, c'est une très grande ville, dont

l'activité a été un peu assoupie par le despotisme plus lourd que violent des archevêques-électeurs, mais qui, par son antiquité, sa population, sa situation en face du débouché du Main, au milieu de terres fertiles, de coteaux chargés de vignes, au confluent des principales voies de communication de l'Europe, est restée le centre d'un commerce étendu et une position stratégique de premier ordre. Les fortifications, médiocres, avaient été remises en état, et la garnison impériale occupait une citadelle passable, élevée sur l'emplacement de l'ancien camp romain ; en somme, la place offrait les conditions d'une résistance de quelque durée ; Guébriant avait toujours pensé qu'on ne pourrait y entrer qu'après un siège sérieux, et Turenne, annonçant le 13 septembre l'occupation de Worms, ne paraissait pas croire que Mayence ouvrirait ses portes. Au premier bruit de l'approche des Français, l'électeur avait quitté son magnifique palais, laissant ses pouvoirs au chapitre. Turenne, cependant, s'était logé dans les faubourgs et venait de sommer la ville. Les chanoines hésitaient, partagés entre leurs sympathies espagnoles et la crainte que leur inspirait une armée victorieuse ; mais le vieil esprit qui avait jadis animé la bourgeoisie mayençaise, au temps où elle avait donné le signal de la lutte contre les burgraves, commençait à se réveiller. Le bas clergé, l'Université, n'étaient pas favorables à l'aristocratie sacerdotale et faisaient cause commune avec la bourgeoisie. On força la main aux chanoines, et les propositions de Turenne furent acceptées. Seulement, soit pour gagner du temps, soit pour se mettre en règle vis-à-vis de l'électeur, le chapitre déclara ne pouvoir conclure qu'avec le duc d'An-

guien en personne. Turenne envoya aussitôt un exprès à Philisbourg ; il ne pouvait répondre de rien ; mais le succès serait si grand qu'il conseillait de risquer le voyage (14 septembre).

Divers motifs avaient retenu M. le Duc dans son camp, auprès de sa conquête. Il devait d'abord remettre en état les fortifications que la mine et le canon avait ébranlées; il avait tenu aussi à laisser Turenne conduire les opérations dont le général en chef avait arrêté le plan et déterminé le caractère, mais dont l'exécution semblait devoir appartenir au commandant de l'armée d'Allemagne. Puis il fallait rallier, recueillir les renforts qui n'étaient pas arrivés à temps pour prendre part au siège de Philisbourg, mais qui ne pouvaient tarder, et qui étaient indispensables pour reconstituer l'infanterie destinée à rester sur le Rhin. Enfin, et surtout, il fallait veiller et rester en mesure de combattre toute armée ennemie qui menacerait nos conquêtes ou tâcherait d'interrompre le cours de nos succès. D'un côté, Beck pouvait apparaître descendant des Vosges, et de l'autre Mercy était en mouvement pour se rapprocher; on lui prêtait l'intention de faire une tentative sur les ponts de Philisbourg, ou quelque importante diversion. Déjà on savait qu'il avait détaché le colonel Wolf avec mille dragons dans la direction du bas Rhin. Néanmoins M. le Duc, ayant achevé de bien établir son infanterie, crut pouvoir répondre à l'appel de Turenne et partit sans délai avec une escorte de quatre cents chevaux; en dix-huit heures il franchit les vingt-cinq lieues qui le séparaient de Mayence, et envoya aussitôt un trompette prévenir les autorités de son arrivée.

Ce trompette trouva le corps de ville et le clergé réunis pour entendre le colonel Wolf. Le lieutenant de Mercy, arrivé quelques heures auparavant avec sa troupe à l'embouchure du Main, avait traversé le Rhin en barque et demandait à faire entrer ses dragons, répondant d'arrêter les Français si Messieurs de Mayence voulaient seulement fermer leurs portes. Déjà les chanoines appuyaient la proposition du colonel et les autres hésitaient, lorsque l'apparition du trompette français retourna les esprits; le parti populaire reprit le dessus; Wolf dut sortir et l'arrangement ébauché par Turenne fut définitivement conclu. Les clefs de Mayence furent présentées à M. le Duc par le doyen de la cathédrale accompagné des premiers de la ville, de l'Université et du clergé. Harangué en latin, le prince répondit dans la même langue avec une correction, une facilité qui charmèrent les lettrés de son auditoire, et les lettrés étaient nombreux dans la patrie de Gutenberg; ils admirèrent dans ce terrible et audacieux capitaine une culture intellectuelle qu'ils ne rencontraient pas toujours chez leurs souverains ecclésiastiques.

A peine entré, M. le Duc fit repartir Turenne et l'envoya occuper Bingen, comprise dans la capitulation qui venait d'être signée. Ce fut vite fait et le maréchal compléta cette occupation par la prise de Bacharach, dans la gorge du Rhin. M. le Duc cependant, resté à Mayence, y installait comme gouverneur le vicomte de Courval qui avait si bien défendu Uberlingen; il lui laissa une garnison suffisante, pour laquelle il ne demanda que l'ustensile, sans contributions extraordinaires; aucun désordre ne fut commis; toutes les propriétés furent respectées, les attri-

butions des autorités civiles et ecclésiastiques furent maintenues.

Le prestige qui entourait la personne du duc d'Anguien, la terreur qu'inspirait son armée, l'ardeur dont il avait su enflammer ses lieutenants ne suffisent pas à expliquer la rapidité, la facilité de ces conquêtes; la bonne et sage politique qu'il adopta et qu'il imposa autour de lui modifia les dispositions des uns, apaisa les préjugés des autres, et contribua à désarmer les résistances. Ces magistrats, ces prêtres, ces échevins, ces commerçants, habitués à voir les armées se succéder à leurs portes et passer comme des torrents dévastateurs, les généraux n'approcher de leurs villes que pour les rançonner sans merci ou les mettre au pillage; ces laboureurs, qui désertaient leurs champs et fuyaient avec leurs bestiaux dans les montagnes au premier bruit de la trompette ou du tambour : tous admiraient ce prince étranger qui ne leur imposait que des charges légères et maintenait parmi ses troupes une exacte discipline. « Si le duc d'Anguien trouva toujours le blé à bon « marché, si tant de villes s'empressèrent de lui ouvrir « leurs portes, c'est qu'il sut protéger les paysans partout, « la justice à Spire, le commerce à Francfort et à Stras- « bourg; c'est qu'il apparut non en conquérant, mais en « protecteur des libertés de l'Allemagne. » Nous citons les propres termes des lettres de Grotius au chancelier de Suède Oxenstiern; car nul témoignage ne saurait être plus frappant que celui du publiciste éminent qui, le premier, posant les principes du droit des gens, a essayé de circonscrire le fléau de la guerre, d'en atténuer les effets et d'en diminuer l'horreur : témoignage d'autant plus pré-

cieux que, pour des raisons personnelles, Grotius était peu disposé à la bienveillance pour les Français, quoiqu'il représentât à Paris une cour alliée de la France, et les paroles de Grotius sont confirmées par des lettres du Sénat de Francfort, du Sénat de Strasbourg, de la Chambre impériale de Spire, du clergé de Mayence, par les déclarations des bourgeois de Trèves, par les dépêches de l'électeur de Bavière, des ministres de l'empereur, par tout un ensemble de faits incontestables. Ce grand exemple de sagesse, de modération habile et humaine n'a pas toujours été suivi ; il est à peu près ignoré. Les cruelles exécutions de 1674 et 1689 ont fait oublier les bienfaits de 1644 ; l'incendie du Palatinat est seul resté dans la mémoire des peuples; cet odieux souvenir, entretenu par le spectacle de tant d'édifices en ruines, a presque effacé la trace des longues dévastations exécutées par les armées allemandes, suédoises et autres, à la solde des empereurs ou des princes luthériens. Mais si la conduite du duc d'Anguien a été passée sous silence par l'histoire et omise par la postérité, elle créa au moment même une vive impression et l'effet se fit sentir au loin.

Dans les derniers jours de septembre, un tambour envoyé de Thionville par Marolles s'étant présenté aux portes de Trèves, les trouva occupées par la garde bourgeoise qui refusa de laisser ce parlementaire arriver jusqu'au gouverneur espagnol : « Allez dire à celui qui vous envoie que nous tenons la garnison espagnole bloquée dans le château et que nous attendons le duc d'Anguien ; il nous fera le même traitement qu'à ceux de Mayence ; » et ils députèrent vers Magalotti pour renouveler les mêmes

assurances. Partout le duc d'Anguien était acclamé comme un libérateur, et son nom éveillait même des espérances qu'il ne pouvait ou ne voulait satisfaire. « Ce n'est pas seulement à Trèves que vous êtes demandé, lui écrivait-on, vous êtes aussi attendu à Cologne; allez-y; vous ne trouverez d'obstacle ni à Coblentz, ni à Andernach, ni à Bonn. Mettez sous la protection de la France les trois électorats ecclésiastiques et le Palatinat; vous donnerez ainsi à votre roi quatre voix dans le collège électoral de l'empire. Assurez la liberté au commerce, supprimez les octrois; faites indemniser les paysans ruinés; forcez les chanoines à recevoir des plébéiens dans les chapitres, etc.; et vous serez soutenu par la bourgeoisie, le bas clergé et le peuple. » Mais M. le Duc ne songeait pas à tenter de pareilles réformes qui eussent singulièrement compliqué sa tâche. Il ne pouvait pas davantage se lancer dans les entreprises nouvelles; le terme de sa mission approchait, et personne ne pouvait lui reprocher de n'avoir pas mis le temps à profit. Il lui restait peu à faire pour compléter son œuvre, pour assurer sur la rive gauche du Rhin, de Haguenau à Bingen, la paix qui depuis plusieurs années régnait de Haguenau à Huningue, et donner à toute cette région le calme dont l'Alsace jouissait déjà sous la protection de la France.

Deux forteresses étaient encore occupées par l'ennemi dans le Palatinat. Nous avons dit pourquoi on ne pouvait attaquer Frankenthal où Rebolledo était plus incommode que redoutable. Mais pour couper court aux retours soudains de l'ennemi dans le pays pacifié et pour assurer les communications de Philisbourg avec Metz, il fallait être

maître de Landau. — Une longue possession et de glorieux souvenirs rendent ce nom cher à tous les cœurs français. Vauban a fortifié cette place avec amour, en a fait un type; « voulez-vous connaître le dernier mot de M. de Vauban, disaient les vieux ingénieurs, allez voir Landau. » Ces constructions ont disparu depuis qnelques années, et il ne reste plus que les maisons et l'église. En 1644, Landau, entourée d'une muraille crénelée avec des tours à l'antique et un bon fossé, était moins importante par ses défenses que par sa situation près des marais de la Queich, à l'entrée de la gorge qui sépare les Vosges du Hardt. M. le Duc n'était pas encore rentré dans son camp de Philisbourg que déjà il avait envoyé à d'Aumont l'ordre d'aller investir Landau avec douze cents hommes de pied et quinze cents chevaux. La petite garnison laissée par le duc de Lorraine se défendit bien. D'Aumont conduisit son attaque avec l'application, le savoir-faire et l'audace qu'il montrait dans toutes les occasions. Le second jour, tandis qu'il visitait les travaux, il reçut un coup de mousquet à la hanche. Turenne courut le remplacer. « Je ne suis arrivé icy qu'à « la nuict et aussitost jay esté voir M. d'Aumont que jay « trouvé avec un visage aussy ferme et tranquille que « jamais; je nay jamais veu personne plus de sang-froid « ny plus résolu. Le médecin de Votre Altesse et mon chi- « rurgien ont mauvaise opinion de sa blessure (1). » On le transporta à Spire, où il expira deux jours après, « con- « firmant par sa mort toute la réputation de sa vie (2) ».

(1) Turenne à M. le Duc; devant Landau, 25 septembre 1644.
(2) La Moussaye.

D'Aumont avait acquis la confiance des troupes, une véritable autorité sur les officiers généraux, et semblait destiné à exercer avec éclat le commandement des armées. Anguien, arrivé trop tard pour recevoir le dernier soupir de son ami, laissa à Turenne l'honneur de signer la capitulation de Landau. Neustadt, ville ouverte qui tenait l'entrée de l'autre passage du Hardt, se rendit sans coup férir. L'œuvre était accomplie. L'opiniâtreté du duc d'Anguien dans les combats du mois d'août, la sûreté de son coup d'œil, la sagacité qui lui avait fait choisir l'entreprise décisive, sa prévoyance, sa promptitude à prendre un parti, à préparer, exécuter l'opération, toute sa conduite hardie et habile avait porté ses fruits. Ce fameux plan de Guébriant, qui était regardé sinon comme chimérique, au moins comme très compliqué, et qui semblait devoir occuper toute une campagne, exiger plusieurs grands sièges et peut-être plusieurs batailles, s'était trouvé accompli en deux mois. La prise de Philisbourg, négligée jusqu'alors dans tous les projets, avait fait tomber les autres places. La France tenait la rive gauche du Rhin de Huningue à Coblentz; elle avait acquis au delà du fleuve un autre Brisach, et la possession de cette seconde tête de pont changeait les conditions générales de la guerre. Les campagnes suivantes firent comprendre l'importance de cette conquête que le duc d'Anguien avait devinée; il n'y en avait plus d'autre à entreprendre. . . . . .

. . . . . .

DISCOURS PRONONCÉS

A L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE M. THIERS

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Le dimanche 19 septembre 1880.

DISCOURS

DE

M. JULES SIMON

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

L'Académie française honorait, il y a quelques jours, à Clermont, un des plus étonnants écrivains de la France et du monde, Pascal, à la fois penseur profond, controversiste redoutable, savant et mathématicien de premier ordre. Nous célébrons aujourd'hui une gloire qui nous appar-

tient de plus près. M. Thiers, dont nous inaugurons la statue, était notre confrère, notre ami, l'un de nos maîtres. Il n'était pas entré à l'Académie comme ces hommes politiques qui viennent chez nous sans avoir rien écrit, parce qu'ils se sentent de plain-pied avec toutes les illustrations. Le libérateur du territoire, le défenseur des libertés publiques, écrivait l'histoire de nos pères, en même temps qu'il prenait une des premières places dans la nôtre. Le grand citoyen ne doit pas nous faire oublier le grand écrivain.

Ses deux livres : l'*Histoire de la Révolution*, et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, sont devenus sous sa plume la conclusion de toute notre histoire passée et la préface de notre histoire future. Il a travaillé plus de trente ans, toute une vie, à cette grande œuvre. Certes, pendant ces trente années, la politique lui a apporté de terribles distractions. Faire une révolution, en subir deux autres, gouverner longtemps son pays, assister, en les déplorant, en les combattant, aux fautes d'un autre gouvernement, prédire, puis souffrir la proscription, rester incessamment sur la brèche, dans les fortunes les plus diverses, pour le droit et la liberté ; finalement arracher au vainqueur, à force d'habileté et de courage, les moyens de reconstituer la patrie : voilà, en peu de mots, la vie de M. Thiers. Ces luttes sans cesse renouvelées, ces tâches accablantes, ne l'ont pas arraché aux lettres ; il est mort en écrivant et en pensant, philosophe et historien, autant qu'homme d'État, jusqu'à la tombe. Il a lui-même résumé sa vie, il en a expliqué et démontré l'unité en se choisissant cette devise : *Patriam dilexit, veritatem coluit.* L'ami de la vérité et de la

patrie! c'est bien lui; c'est lui tout entier, soit qu'il écrive l'histoire ou qu'il la fasse.

En 1855, comme il revenait de l'exil, rapportant son livre achevé, il écrivit un *Avertissement,* où il expose la manière dont il entendait ce qu'il appelle « son art », c'est-à-dire l'art de l'historien. Personne n'éleva jamais plus haut le sacerdoce de l'histoire, et ne tint, avec un respect plus profond, dans la main d'un homme les balances de Dieu. En lisant ces belles et fortes pages, on peut se demander si c'est l'historien ou l'homme d'État qui livre son secret. La vérité est qu'il ne quitta jamais l'histoire, même aux affaires, ni la politique, même en exil. Le long exercice du pouvoir, l'habitude des luttes politiques lui donnaient en histoire cette clairvoyance qui est, sans doute, un don du génie, mais qui a besoin d'être complétée par l'expérience; et dans la pratique des affaires, s'il démêlait promptement la portée d'une mesure, s'il pénétrait avec facilité le caractère des acteurs, c'est qu'il les avait connus, hommes et choses, avant de les voir. Nous avons beau nous agiter, l'histoire nous ramène sans cesse les mêmes drames et les mêmes figures sous des noms nouveaux. M. Thiers avait scruté si profondément les ressorts et les infirmités des sociétés humaines, qu'il n'était jamais surpris ni embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout.

Pour se convaincre qu'il a toujours servi la même cause et parlé la même langue, il suffit de comparer à son programme d'historien son programme d'homme d'État. Il l'a tracé deux fois : d'abord en écrivant son article célèbre : *Le roi règne et ne gouverne pas;* ensuite en prononçant devant le Corps législatif son discours *sur les libertés néces-*

saires. C'est la même doctrine, c'est le même homme, c'est le même cœur, à quarante ans de distance.

Le roi ne gouverne pas, parce qu'il n'a pas le droit de se sacrifier, et que personne n'a le droit de l'accuser. Il est impuissant, parce qu'il est irresponsable. Il est au-dessus de la société; donc il est en dehors d'elle. Il a cessé d'être un homme en devenant un principe. Il ne peut ni refuser ni donner la liberté : elle est de droit et même elle est le droit dans une société d'où la notion du droit divin est exclue. Trois fois on a voulu la supprimer depuis l'origine du siècle, et trois fois elle est revenue, parce qu'elle a pour elle la force morale que donne le droit, et la force matérielle que donne la volonté du peuple. Le signe essentiel de la liberté, c'est l'obligation pour le gouvernement, quel qu'il soit, de se soumettre à la volonté de la nation, manifestée par le choix qu'elle fait de ses mandataires. La responsabilité au gouvernement, le dernier mot au pays, telle est, dans toute sa netteté, le programme politique de M. Thiers. A ses yeux, la responsabilité est, tout à la fois, le fondement et la conséquence de l'autorité.

Il fut ambitieux, il le fut toute sa vie; mais, comme il était, avant tout, amant de la liberté et de la patrie, il était ambitieux de responsabilité autant que d'autorité et ne les comprit ni ne les accepta jamais l'une sans l'autre.

Vous entendiez, tout à l'heure, avec une émotion profonde, que partagera la postérité, le récit de sa vie. J'y relève deux caractères qui le distinguent entre tous : la clairvoyance et le courage. C'est vraiment la vie d'un combattant. S'agit-il de résister, comme journaliste, aux or-

donnances de Juillet? M. Thiers, au péril de sa vie, signe le premier la protestation... Monsieur Mignet, vous vous en souvenez! Vous savez quel nom figurait à côté du sien : Thiers, Armand Carrel, Mignet, Chambolle, Louis Peisse... Ministre, s'il y a une émeute, M. Thiers marche au feu, comme s'il était un soldat; on ne se battra pas pour lui sans lui! Faut-il tenir tête à la foule, aux partis hostiles, à son propre parti? Il est toujours prêt à s'engager à fond, à couvrir tout le monde. Il a l'ambition de la première place, qui est celle du péril. Quand il devint à son tour chef de l'État, on voulut le rendre irresponsable malgré lui. Il pouvait céder honorablement, c'est-à-dire consentir à régner sans gouverner. Il le pouvait, il le devait peut-être. On l'en supplia. — « Non, dit-il, je lutterai jusqu'au bout. »

Ni l'âge ni les chagrins (je parle ici de ses chagrins politiques) n'avaient pu le refroidir ou l'abattre. Non seulement il offrait la bataille dès que le dissentiment entre lui et la Chambre devenait sérieux; mais, quoiqu'il eût pour auxiliaires les Dufaure, les Rémusat, les Jules Favre, les Picard, il offrait la bataille en personne, et combattait seul au premier rang. Dix fois, vingt fois, il la gagna, contre toute espérance et toute vraisemblance; un jour vint où il la perdit. Dès le lendemain tous les cœurs lui appartenaient. Tout le monde se croyait vaincu en lui.

Vous vous souvenez de cet élan; qui pourrait l'avoir oublié? Il n'y eut jamais de tel spectacle. Ce n'était ni une ville ni un peuple; on vint de toute l'Europe, du fond de l'Amérique, de l'extrême Orient; les hameaux envoyèrent leurs députations, comme les grandes villes. Quand il

mourut, la France entière se leva. Ses anciens ennemis accoururent tout les premiers. Que de fois, depuis, dans nos anxiétés, dans nos périls, s'est-on dit : S'il était là! regrettant peut-être encore plus son caractère que son génie. On avait trois fois couronné sa vie par les témoignages d'une confiance sans limite : une première fois à la fin de l'Empire, quand on l'appela au conseil de défense; — l'empereur l'avait appelé; il voulut un vote de la Chambre, qui l'acclama; — une seconde fois, après la révolution, quand on le choisit pour intercesseur auprès de l'Europe; une troisième fois à Bordeaux, quand on lui remit la France dans les mains. Et il reçoit encore ce même hommage depuis qu'il n'est plus, chaque fois que la situation paraît troublée.

La haine peut s'agiter autour de son nom : quand on a beaucoup agi dans l'intérêt général, on a nécessairement blessé beaucoup d'intérêts particuliers. Mais la haine elle-même ne saurait nier qu'il a écrit notre histoire d'une main sûre, avec cet amour passionné pour le vrai qui est le courage de l'historien; qu'il a eu des doctrines arrêtées, une foi politique ferme et définie, ce qui est la seule justification de l'ambition; qu'il a lutté toute sa vie avec une égale énergie contre les fauteurs de désordre et les ennemis, quels qu'ils fussent, peuple ou souverain, de la liberté; qu'il n'a jamais allégué un fait, comme historien, sans en avoir acquis la preuve, ni dirigé comme homme d'État une administration sans en avoir acquis la science; qu'il connaissait à fond les intérêts de son pays, et les mettait au-dessus de tout; qu'il connaissait aussi les intérêts et les passions de l'Europe, science rare et difficile dont il a

donné des preuves éclatantes dans la dernière période de sa vie; qu'il était de son temps sans aveuglement, et de son parti sans servilité, à la fois homme de gouvernement et libéral; curieux de tout, des arts, de l'histoire, de l'histoire naturelle, de l'astronomie, de la philosophie, mais curieux en savant et en maître, non en homme du monde et en disciple; respectueux des opinions d'autrui quand elles étaient sincères, inébranlable et en quelque sorte inexpugnable dans les siennes; travailleur intrépide, esprit clairvoyant et ferme, orateur presque tout-puissant, diplomate consommé, ayant au plus haut degré les trois qualités du genre : la finesse, la politesse et l'obstination; un homme enfin, — un homme tel qu'il nous en fallait un pour nous sauver de nos ennemis et peut-être pour nous sauver de nous-mêmes.

C'est lui qui a dit cette grande parole : « La République sera conservatrice, ou elle ne sera pas. » Aucun gouvernement ne dure s'il n'est conservateur, c'est-à-dire protecteur. Les hommes s'assemblent et s'unissent pour jouir paisiblement de leurs droits; ils aiment la loi et lui obéissent parce qu'elle les rassure en donnant à l'éternelle justice une expression et une sanction. C'est une question de savoir si, malgré les progrès de l'instruction et la dure leçon des dernières années, le despotisme d'un seul pourrait durer un peu de temps; quant à la démagogie, nécessairement divisée contre elle-même, qu'elle ne compte plus sur un règne; elle ne peut avoir désormais que *des journées,* et elle n'en aurait que par nos fautes. Oui, la République sera conservatrice, ou elle ne sera pas. Le mot est profond; il est d'un homme d'État, d'un historien,

d'un philosophe. Souvenez-vous-en, vous qui avez, avec nous, fondé la République, vous qui l'aimez et qui donneriez votre sang pour elle. Souvenez-vous qu'il n'y a pas de gouvernement sans sécurité, ni de République sans liberté!

DISCOURS

DE

M. MIGNET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

SECRÉTAIRE PERPÉTUELL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MESSIEURS,

C'est avec une émotion profonde que dans cette solennité, à la patriotique inauguration de la statue de M. Thiers, je prends la parole au nom de l'Académie des sciences morales et politiques, dont M. Thiers a été un si illustre membre. Qu'il soit permis à celui qui a été plus de quarante ans le confrère de M. Thiers à l'Institut et pendant plus de soixante ans son ami, à celui qu'un âge plus avancé semblait appeler à ne pas lui survivre et qui a eu la tristesse de lui avoir survécu, d'apporter à sa chère et grande mémoire, avec le témoignage d'une longue amitié, l'hommage d'une vive admiration.

Je l'ai vu dans tous les temps et dans toutes les positions, jeune et vieux, obscur et célèbre, pauvre et puissant, et je l'ai toujours vu, laborieux et habile, ayant toutes les aspirations parce qu'il sentait en lui toutes les aptitudes, simple dans ses manières, généreux dans ses sentiments, pénétrant dans ses vues, ferme dans ses résolutions, avec le caractère le plus aimable, le cœur le plus ouvert, le génie le plus vif et le plus fécond. Passionné pour la vérité, il l'a toute sa vie cherchée avec ardeur; dévoué à sa patrie, il l'a glorieusement servie durant un demi-siècle. L'amitié parlera ici de lui comme en parlera l'histoire. Elle dira, comme l'histoire, qu'il fut grand historien, éminent publiciste, orateur entraînant, homme d'État supérieur, chef habile de gouvernement et Français par excellence.

Historien de la Révolution, il en a montré avec éclat, dans ses récits rapides et émouvants, l'action régénératrice pour la France où elle s'est accomplie, la défense victorieuse contre l'Europe qui l'avait attaquée. Historien du Consulat et de l'Empire, il en a, dans un ouvrage immortel, qui contient les grandes explications et les hautes leçons de l'histoire, retracé en narrateur incomparable, apprécié en juge profond, les institutions civiles, les gloires militaires, les entreprises ambitieuses et les fautes politiques, à la fin aussi fatales à la grandeur de la nation généreuse qui les a souffertes qu'à la puissance du conquérant emporté qui les avait commises.

Publiciste judicieux autant qu'éclairé, il a toujours soutenu dans ses écrits les nécessités conjointes de la liberté et de l'ordre, de la liberté sans laquelle l'ordre conduit à l'oppression, de l'ordre sans lequel la liberté aboutit à

l'anarchie. L'état social, sorti de la Révolution de 1789, et, à ses yeux, le mieux réglé d'après la justice, parce qu'il était le plus fondé sur l'égalité, l'eut pour constant défenseur, et contre les apologistes d'une société à jamais détruite, et surtout contre les théoriciens d'une société dangereusement chimérique.

Orateur politique de premier ordre, il a, dans le cours de sa longue carrière, avec le talent le plus assuré dans ses vives allures et le plus souple dans sa force, à l'aide d'une vue pénétrante et d'une raison lumineuse, en jetant d'abondantes clartés sur tous les sujets, en traitant avec une connaissance égale toutes les questions et toutes les affaires, il a déployé les ressources de son prodigieux esprit et de son éloquence incisive, dans les discours qu'il a prononcés à la tribune française et qui, réunis en un vaste corps d'ouvrage par les soins pieux et habiles de son illustre veuve et d'un ami dévoué, formeront un monument de plus élevé à sa glorieuse mémoire.

L'ardent orateur ne se séparait pas chez lui du ferme politique. M. Thiers avait les plus rares qualités de l'homme d'État. Sa prévoyance égalait sa clairvoyance. Doué du grand sens qui fait exactement connaître, de la forte volonté qui fait sûrement agir, il unissait à la justesse du coup d'œil la décision du caractère. Il voyait vite ce qu'il fallait penser de chaque chose et ce qu'il fallait faire en chaque occasion. Dans les diverses situations où l'État se trouvait placé, il apercevait nettement le but qu'il était utile d'atteindre et trouvait les moyens pour y arriver. Résolu dans l'action où il savait prendre les mesures décisives et veiller à leur exécution, il était calme dans le péril, n'éprou-

vant ni presse ni trouble, évitant de son mieux les embarras et n'en faisant jamais.

Ces puissantes facultés, il les a mises autant qu'il l'a pu et que les autres le lui ont permis, à la disposition de la France, qui n'a pas eu de conseiller plus prévoyant, de serviteur plus dévoué. Après avoir cherché, plus de quinze ans, à établir le gouvernement du pays par le pays sous la monarchie représentative de 1830; après avoir victorieusement combattu pour les principes et les arrangements de la société moderne que menaçaient des idées fausses et de dangereuses utopies, sous la République agitée de 1848; après avoir, sous le second Empire, revendiqué avec force les libertés nécessaires et tenté, avec courage, de prévenir des guerres fatales, M. Thiers fut appelé, en 1871, à sauver son pays des ravages de l'invasion et des calamités de l'anarchie.

Ses services ne furent jamais plus grands. Nommé par vingt-sept départements membre de l'Assemblée souveraine élue dans une situation presque désespérée, il fut choisi comme chef du gouvernement par cette Assemblée qui, divisée sur tout, mais alors unanime sur lui, le chargea de tirer la France de l'abîme où tant de malheurs l'avaient fait tomber. Le bon citoyen accepta et l'habile politique se mit à l'œuvre. Son âme était désolée des afflictions de la patrie, mais son esprit, dont les nécessités multipliaient les ressources, son caractère, dont les difficultés augmentaient la résolution, s'appliquèrent à réparer les désastres de la France. Il le fit au milieu de contradictions qu'il fallait souvent surmonter, de révoltes que tout d'abord il fallut vaincre. En moins de deux ans et

demi, son génie fécond et sa volonté énergique l'aidèrent à accomplir cette tâche douloureuse et compliquée.

La paix fut conclue, l'armée réorganisée, l'insurrection domptée, l'unité rétablie dans l'État, la confiance raffermie dans les esprits, les finances relevées à un degré inouï par le succès sans exemple de deux emprunts de plus de 5 milliards, le territoire national racheté des mains de l'étranger que d'habiles négociations en firent sortir deux ans avant l'époque fixée par les traités. Pacificateur et libérateur de la France, M. Thiers aurait voulu lui rendre un dernier service en y constituant la République à laquelle il conseillait d'être conservatrice pour être durable. Mais l'Assemblée lui ayant retiré sa confiance au moment où il la méritait le mieux, M. Thiers se démit du pouvoir qu'il avait si patriotiquement exercé et rentra dans la retraite avec une conscience satisfaite et une sereine dignité.

Si, après l'œuvre accomplie, on s'est montré ingrat dans l'Assemblée, le pays est resté reconnaissant envers le grand citoyen qui avait su le sauver et qui venait de recommander la République à la France et la sagesse à la République. A la mort de M. Thiers, un immense deuil public attesta par la vivacité du regret la grandeur de la perte. Des hommages universels furent rendus à ses services et à sa mémoire. Des villes en très grand nombre et dans toutes les parties de la France, voulurent, à l'envi, décorer leurs rues ou leurs places de son nom. Des statues durent être érigées en son honneur : l'année dernière à Nancy, où la reconnaissance des départements de l'Est a consacré un beau monument au libérateur du territoire; aujourd'hui à

Saint-Germain, où le grand patriote est venu rendre le dernier soupir en écrivant ce magnifique manifeste, témoignage immortel de ses libérales pensées et de ses prévoyantes recommandations; l'année prochaine à Marseille, qui s'honore d'avoir donné le jour à un aussi glorieux serviteur de l'esprit humain et de la France; plus tard à Versailles, où sa statue sera placée dans ce musée de l'histoire.

Ces éclatants hommages de l'affection nationale et les œuvres impérissables d'un infatigable génie transmettront jusqu'à la plus lointaine postérité les services et la gloire de M. Thiers.

DEUXIÈME CENTENAIRE

DE

PIERRE CORNEILLE

Célébré à Rouen le dimanche 12 octobre 1884

DISCOURS

DE

M. GASTON BOISSIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

L'Académie Française ne pouvait rester étrangère à l'hommage qu'après deux siècles vous rendez à Pierre Corneille ; mais elle est surtout heureuse de s'y associer parce que l'honneur que vous faites à l'un des siens rejaillit sur la littérature entière. Il faut bien, quoi que disent les dédaigneux, que les lettres aient conservé quelque pouvoir sur les esprits, pour qu'au milieu de nos préoccupations

et de nos luttes, quand les querelles sont si violentes, les haines si tendues, il se fasse tout à coup une trêve entre ces passions irritées et que tous les partis se réunissent pour célébrer ensemble une fête littéraire. Songez, Messieurs, que l'homme dont la gloire nous rassemble ici ne fut ni un soldat ni un politique, qu'il n'a pas mis la main aux affaires de son pays, qu'il ne posséda ni la richesse ni la puissance : c'était simplement un poète, et il n'a jamais fait la moindre tentative pour sortir de ce qu'il appelait modestement son métier. Vous voyez pourtant combien son souvenir est resté vivant et populaire, comme on s'empresse de tout côté à venir honorer sa mémoire! Lorsque Racine, en prononçant l'éloge de Corneille devant l'Académie, s'élevait contre le préjugé ridicule qui traitait les habiles écrivains de gens inutiles dans les États; quand il affirmait que, « quelque étrange différence que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort, cette différence cesse; que la postérité, qui se plaît et s'instruit dans leurs ouvrages, ne fait pas de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, et qu'elle fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine », je suppose que ces fières paroles devaient surprendre ou même scandaliser beaucoup de ceux qui l'écoutaient. Racine avait pourtant raison, Messieurs; votre présence ici et l'éclat de cette fête le prouvent. Parmi les hommes célèbres de son temps, y en a-t-il beaucoup qui aient obtenu après leur mort les honneurs que vous rendez à Corneille? Qui se souvient de ces personnages qui faisaient alors tant de bruit, qui tenaient tant de place, sur qui tous les yeux

étaient fixés, généraux, grands seigneurs, financiers, ministres, devant lesquels Corneille paraissait si humble, qu'il regardait de si loin, qu'il était forcé de flatter pour vivre? Qu'est devenue leur mémoire qu'on croyait éternelle? Qui se rappelle aujourd'hui leur nom?

> Tant qu'a duré leur vie, ils semblaient quelque chose;
> Il semble, après leur mort, qu'ils n'ont jamais été! (1)

Le temps n'a pas seulement emporté le souvenir des hommes; il a fait bien d'autres ravages. Depuis que Corneille est mort, cette vieille société a disparu tout entière. Parlements, noblesse, monarchie, en deux siècles, tout a péri. Seule (permettez-moi d'en ressentir quelque orgueil), seule, ou presque seule, la Compagnie que j'ai l'honneur de représenter a survécu à ces désastres. N'est-il pas remarquable que, dans ce pays où tout passe, les lettres aient su fonder une institution qui a duré?

Si la gloire de Corneille est restée debout au milieu de ces ruines, si elle s'est conservée entière jusque dans un monde qui n'est plus le sien, c'est qu'en écrivant pour le théâtre, où d'ordinaire le public fait la loi aux auteurs, où la mode règne en souveraine, il eut le courage de rompre avec le goût de son temps, et courut le risque de déplaire à ses contemporains pour plaire à la postérité. Son génie eut la claire intuition de ce que devait être le Drame français. Tandis que ses rivaux se contentaient de piquer la curiosité des spectateurs par les complications de l'in-

---

(1) CORNEILLE, traduction de l'*Imitation*.

trigue, en entassant les uns sur les autres les incidents les plus bizarres, il chercha l'intérêt dans la lutte des passions et la peinture du cœur; il mit sur la scène des tableaux de la vie; et, comme l'âme humaine ne change guère, et que la vie, sous des formes différentes, reste semblable au fond, il s'est trouvé qu'il a écrit pour tous les siècles.

Le nôtre en particulier a beaucoup de profit à tirer de la lecture de ses ouvrages. Vous savez qu'il y a des maladies dont on ne peut guérir qu'à la condition d'aller respirer quelque temps l'air pur des montagnes; ne pensez-vous pas qu'au moment où il semble que notre littérature « aspire à descendre », il est utile, il est sain de la faire vivre dans le commerce d'un grand poète qui la ramène sur les hauteurs? La Bruyère donnait à Corneille cet éloge qu'il a peint les hommes tels qu'ils devraient être; nous avons une école aujourd'hui qui se plaît à les représenter pires qu'ils ne sont. Si elle pense que cette forme grossière de l'art est la seule qui soit compatible avec une société démocratique, je lui rappellerai que le premier en date de tous les romans réalistes, celui de Pétrone, a été fait pour amuser la cour d'un despote.

Les œuvres vraiment populaires sont celles qui arrachent la foule à ces médiocrités de la vie auxquelles elle est condamnée, qui la font un moment sortir de sa sphère étroite, qui la consolent, la relèvent, la fortifient, en ouvrant devant elle quelques grandes perspectives. Ce sont les seules qui soient assurées de vivre toujours. Quant aux écrivains qui semblent avoir déclaré la guerre à l'idéal, qui font tous leurs efforts pour s'abaisser et nous rabaisser avec eux, qui dépensent souvent un beau talent à la pein-

ture des bassesses et des laideurs de notre nature, ils obtiennent des succès d'un jour en flattant des caprices d'un moment, mais ils ne travaillent pas pour la postérité, et je crains bien qu'on ne soit en droit de leur appliquer ces beaux vers de votre poète :

> Leur nom traînera dans l'oubli,
> S'il ne tombe assez bas pour traîner dans la fange.

Et maintenant, Messieurs, la gloire de Corneille entre dans son troisième siècle. Elle y peut entrer sans crainte : le passé lui garantit l'avenir. Tant que vivra notre langue, tant que la France conservera le goût des lettres, on ne se lassera pas, soyez-en sûrs, de lire et d'admirer ses ouvrages, et l'on ne se hasarde pas beaucoup en prédisant que, ce siècle écoulé, nos successeurs se rassembleront ici pour célébrer pieusement, comme nous, le troisième centenaire de Corneille.

STANCES

A

PIERRE CORNEILLE

PAR

M. SULLY PRUDHOMME

CHANCELIER.

Deux siècles ont passé, deux siècles, ô Corneille !
Depuis que ton génie altier s'est endormi
En recevant trop tard pour sa dernière veille
L'aumône de ton roi par la main d'un ami.

Comme un chêne géant découronné par l'âge,
Déserté des oiseaux qu'il attirait hier
Et qu'éloigne le deuil de son bois sans feuillage,
Tu finis seul, debout, dans un silence fier.

Ta renommée avait, par son aube éclatante,
Alarmé le Mécène ombrageux de ton art :
Un monarque a laissé, par sa grâce inconstante,
Le laurier du poète inutile au vieillard.

Mais, après deux cents ans, voici que ta patrie,
Qui dispense elle-même aujourd'hui sa faveur,
Dans son grand fils, plus cher à sa gloire meurtrie,
De l'Idéal invoque et fête le sauveur!

Car si déjà tes vers, par leur saine puissance,
Rendirent la noblesse aux lèvres comme au cœur,
Aux rires de Thalie enseignant la décence,
Aux cris de Melpomène une austère vigueur,

Leur mâle accent encore aujourd'hui nous révèle
Ce qui dort d'énergie en notre volonté,
Et sait y faire encor palpiter la grande aile
De l'héroïsme ancien, vaincu mais indompté!

De Chimène et du Cid la tragique aventure
Nous exhausse le cœur pour nous mieux émouvoir,
En nous montrant l'amour qu'un jeûne ardent torture
Et qui lutte enchaîné par le sang au devoir.

Quand, fouillant le passé, ton génie en ramène
Des traits d'honneur fameux que tes beaux vers font tiens,
Tu sais communiquer ta vieille âme romaine
Par la voix d'un Horace à tes concitoyens!

Tu nous rends généreux par l'exemple d'Auguste,
Quand du ressentiment le sublime abandon
Ose trahir en lui la sévérité juste
Pour nous faire admirer la beauté du pardon!

Polyeucte en un chant magnifique et suave
Nous promet un royaume où la paix peut fleurir,
Et témoigne en tombant, devant les dieux qu'il brave,
Que le Dieu qu'il révère enseigne à bien mourir!

O tragédie! appel profond de l'âme à l'âme
Par les plus grands soupirs arrachés aux héros,
Qui rend des passions la louange et le blâme
Vivants au fond de nous par de poignants échos,

Art sobre de parure, à la fois économe
Du lieu, du temps où gronde et frémit l'action,
Plus jaloux d'évoquer l'éternel fond de l'homme
Que de flatter des yeux la frêle illusion!

Corneille, dans tes vers résonne impérieuse
La formidable voix que cet art prête aux morts,
Et la frivolité d'une race rieuse
Y sent comme un reproche éveillant un remords.

Ses jeux lui semblent vains sous ta parole grave,
Ses querelles, hélas! méprisables aussi;
A ses communs élans que la discorde entrave
Tu rouvres l'Idéal comme un ciel éclairci!

Quand de tes vers vibrants la salle entière tremble,
Les hommes ennemis pareillement émus,
Frères par le frisson du beau qui les rassemble,
Pleurant les mêmes pleurs ne se haïssent plus!

Non! car l'enthousiasme a le saint privilège
De rendre au vol des cœurs sa pure liberté,
Comme l'essor croissant des nacelles s'allège
De tout le sable vil qu'elles ont emporté,

Et, sous un même vent d'espérance et d'audace,
Ils sont tous entraînés vers les mêmes hauteurs,
D'où l'immense horizon que l'œil sans voile embrasse
Nivelle et noie en bas l'arène et les lutteurs.

C'est ainsi qu'au-dessus des passions vulgaires,
Aux vertus qui s'en vont nous forçant d'applaudir,
Tu nous fais oublier nos misérables guerres
Dans un monde où tout l'homme aspire à se grandir!

Ah! du moins, pour un jour, au pied de ta statue,
Imposant l'accalmie au forum agité,
La France, de sa gloire ancienne revêtue,
Peut jouir, grâce à toi, de l'unanimité!

Et devant toi l'espoir ose en elle renaître,
Car, après deux cents ans, ses maux n'ont point tari
Le sang vivace et pur qui t'avait donné l'être,
Et n'ont pas épuisé le sol qui t'a nourri.

Au nid d'où sortit l'aigle un aiglon peut éclore
Dont l'œil porte à son tour des défis au soleil,
Et dont l'aile, après lui, tente le ciel encore
D'un vol imitateur mû par un sang pareil!

Chez tes fils d'aujourd'hui retrempés par l'épreuve
Que ton œuvre virile engendre des rivaux,
Que ton solide verbe offre à leur âme neuve
Un moule rajeuni pour des pensers nouveaux!

L'air que tu respirais gonfle aussi leurs poitrines,
L'accent qui l'animait passera dans leurs voix,
Ta langue peut s'user, mais ses nobles ruines
Légueront à leurs vers le souffle d'autrefois!

Salut, maître, salut! Si la mort n'est qu'un somme,
Réveille-toi, respire, entends, vainqueur serein,
Le retentissement sur la terre et dans l'homme
Des poèmes sortis de ta bouche d'airain!

Vois la pompe qu'un peuple en ton honneur étale
Pour rendre, à son appel, ton réveil triomphant!
Ressuscite et reçois, dans ta ville natale,
L'hommage de la France à son sublime enfant!

FUNÉRAILLES

DE

M. CHARLES BLANC

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le vendredi 20 janvier 1882.

DISCOURS

DE

M. C. ROUSSET

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

M. Charles Blanc a été, dans l'Académie française, le représentant accrédité de la littérature appliquée aux beaux-arts. Passionné pour l'esthétique, il a voué sa vie tout entière à communiquer autour de lui, à propager au plus loin possible la passion qui l'animait. Si le burin, qu'il avait manié dans sa première jeunesse, avait eu la vivacité, la souplesse, la fécondité de sa plume, il aurait pu conquérir une place éminente dans notre glorieuse école de

gravure; mais les idées bouillonnaient dans sa tête, il avait hâte de leur donner l'expression qu'elles exigeaient; il se sentait le talent d'écrire; il écrivit. En rassemblant tout ce qu'il a livré, d'une main prodigue, au public, notes, notices, articles de journaux, articles de revues, on composerait toute une bibliothèque. Ce n'est pas qu'avec cette facilité d'improvisation il s'effrayât des travaux longuement médités et longtemps soutenus. L'*Histoire des peintres de toutes les écoles,* ce monument colossal, n'a pas demandé moins de vingt-huit années de soins assidus et de laborieux efforts. Et que de temps n'ont pas coûté la *Grammaire des arts du dessin,* l'œuvre capitale de notre confrère, et cette *Grammaire des arts décoratifs,* son œuvre de prédilection, à peine achevée d'hier, presque une œuvre posthume! C'est dans ce livre surtout que nous pouvons admirer toutes les ressources de son esprit et toutes les finesses de son style. Dominés par la philosophie du sentiment, ainsi qu'il a défini l'esthétique, relevés par les hautes spéculations de l'idéal qui les ennoblit, tous ces détails d'ameublement, de décoration, de costume, ne paraissent plus minutieux ni vulgaires; ils sont les éléments nécessaires d'un harmonieux ensemble; c'est le rapprochement ingénieux de ces petits riens en apparence qui donne effectivement sa valeur au tout. Ce soin constant, cette recherche, je dirai ce culte de l'idéal, a son prix, Messieurs; dans le dernier venu de ses ouvrages, comme dans les premiers, M. Charles Blanc s'est montré nettement spiritualiste.

Tel nous l'avons connu dans nos réunions, académiques. Il a été parmi nous un aimable, un excellent confrère.

Très assidu, très attentif à nos discussions, il y intervenait fréquemment avec une vivacité courtoise. Comme il était toujours préoccupé de l'expression juste, il s'intéressait beaucoup aux questions de linguistique. Souvent, jaloux de contribuer à notre *Dictionnaire historique de la langue française,* il apportait des passages qu'il avait extraits de Montaigne, et je me souviens que, dans une des dernières séances auxquelles il ait pu assister, il s'inquiétait d'une certaine citation de son auteur favori qu'une erreur de composition n'avait pas mise à sa vraie place.

Il n'y a guère plus d'un mois, alors que le mal dont il était déjà frappé ne semblait pas dangereux encore, l'Académie l'avait spontanément élu directeur. Nous espérions que cette marque de sympathie pourrait aider à sa convalescence et hâter le moment où nous le verrions prendre sa place au fauteuil : nous savons du moins que, sensiblement touché de l'intérêt que lui témoignaient ainsi ses confrères, il a presque jusqu'à la fin partagé leur fugitif espoir, et que cette heureuse confiance a pu servir parfois d'adoucissement à ses cruelles douleurs.

Cher et regretté directeur, au nom de l'Académie française, je vous apporte le dernier hommage et vous dis le suprême adieu.

FUNÉRAILLES

DE

M. JULES SANDEAU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le vendredi 27 avril 1883.

DISCOURS

DE

M. ROUSSE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Les lettres font aujourd'hui une grande perte; et dans cet irréparable malheur, l'Académie française confond ses regrets avec les regrets de tous ceux auxquels sont restés chers l'honneur de notre littérature et la gloire de notre patrie.

Souffrez cependant qu'au témoignage de notre commune douleur j'ajoute l'expression d'une tristesse plus intime, plus fraternelle et plus tendre. C'est un malheur domes-

tique qui vient de frapper l'Académie ; c'est un deuil de famille qui vient l'atteindre. Jules Sandeau lui appartenait depuis vingt-cinq ans. Jamais aucun de nous n'a connu un confrère meilleur ni plus sûr ; plus modeste ni plus simple ; qui parût plus sincèrement détaché de sa renommée, et dont le souvenir doive demeurer plus vivant au milieu de nous.

Mais ceux qui l'ont aimé ne sont pas tous réunis autour de sa tombe. Loin d'ici, bien des esprits et bien des cœurs suivent avec nous ses funérailles. Ce sont les amis inconnus que, pendant si longtemps, ses œuvres ont émus et charmés ; dont tant de fois il a distrait les douleurs, dont il a trompé si doucement les souffrances, dont il a si souvent allégé les ennuis ; — ceux qui, penchés sur la tâche vulgaire de chaque jour, ont vu s'ouvrir, grâce à lui, des échappées soudaines vers le pays enchanté des aventures et des rêves ; qui lui doivent une heure d'illusions, une lueur de poésie, quelques instants d'honnête gaieté, et comme une trêve bienvenue au milieu des dures réalités de la vie.

Ce n'est pas ici, je le sais, devant les sombres démentis que la Mort donne à nos chimères, qu'il convient de louer sans mesure des romans et des fables. Mais sous la main de l'artiste, ces fables sont si nobles et si touchantes ; elles renferment de si pathétiques leçons ; les passions y sont si profondes et si vraies, l'art lui-même y est si sincère, qu'on est tenté de voir dans ces tableaux fidèles l'image plutôt que le mensonge de la vie, et bien moins le roman que l'histoire de l'humanité.

Marianna, le docteur Herbeau, Valcreuse, Mlle de la

Seiglière, les Penarvan, Jean de Thommeray!... Est-ce que ces noms prononcés dans ce lieu, devant ces tombes qui m'écoutent, vous semblent un scandale et un blasphème, comme si j'évoquais les comparses impies de quelque comédie sacrilège? — Ne vous semble-t-il pas plutôt que j'appelle ici des hôtes respectueux, des amis familiers, des frères de notre jeunesse, des êtres qui ont vécu, qui ont aimé, qui ont souffert comme nous, qui survivront à celui qui les a créés, et s'en iront d'âge en âge, contemporains de tous les jeunes cœurs, bienfaiteurs de toutes les âmes blessées, les élevant vers l'idéal éternel de la beauté dont ils portent en eux la discrète image?

Laissons donc ces nobles enfants de sa pensée entourer pour la dernière fois celui qui leur a donné la vie; et que, s'inclinant tour à tour sur sa tombe, ils y déposent, avec leurs couronnes funèbres, l'hommage qu'ils doivent à son génie!

Hélas! qui sait si bien souvent le pauvre Sandeau n'a pas cherché dans ces visions charmantes la distraction de ses chagrins et l'apaisement de ses douleurs?... Sa vie a été pleine d'orages. Il a connu tous les triomphes de la jeunesse; cette popularité brillante et hautaine qui ne doit rien au vulgaire; des amitiés illustres et fidèles; le plaisir souverain de l'esprit qui invente, qui crée, qui voit vivre son rêve et qui peut le croire éternel. Mais il a payé tout entière la rançon de ses succès et de son bonheur; et si nous avons pleuré avec ses héros, c'est que la source de nos larmes était dans son cœur.

Plus tard, lorsque l'âge semblait avoir apaisé sa vie, une inconsolable douleur allait la briser sans retour.

Il avait un fils, un unique enfant, son orgueil et sa joie, qu'il avait vu grandir avec amour, que la passion des voyages et des armes avait donné au service de l'État, et qui avait déjà conquis dans notre flotte l'affection et l'estime de tous. Il y a quelques années, au retour d'une expédition lointaine, déjà gravement malade, on l'envoya dans le midi de notre France, dans ces tièdes contrées où il semble que la mort est plus douce à ceux qui vont y mourir. A la première nouvelle du danger, le père accourut... Peu de temps après, il revenait avec le corps de son enfant.

De ce jour, la vie du pauvre père était finie. Tous les ressorts, toutes les fibres de cette âme s'étaient rompus d'un seul coup. Malgré les efforts de tous les siens, la lassitude et l'ennui de vivre semblaient l'aider seulement à mourir. Rien toutefois n'a pu vaincre son héroïque douceur. Je ne l'ai jamais regardé sans trouver sur ses lèvres un sourire : je n'ai jamais rencontré ses yeux sans y trouver la trace d'une larme.

Depuis près de deux mois, M. Sandeau a cessé de venir parmi nous. Le mal qui depuis longtemps usait sa vie s'était soudainement aggravé. Il s'est éteint lentement; et dans un recueillement suprême, le brillant esprit du poète a laissé à l'âme du chrétien toutes les heures qui le séparaient encore de Dieu.... C'est là, peut-être, tout ce qu'il aurait fallu dire devant son cercueil.

Un jour, l'un de nous reprendra, pour l'achever, cette esquisse à peine ébauchée. Ce sera l'heure des louanges publiques et des longs discours. Le grand romancier, le philosophe et le poète, l'écrivain excellent qui fut, lui

aussi, l'un des maîtres de la scène, — on fera revivre tout ce que fut Jules Sandeau et tout ce qu'il a fait pour sa gloire. L'artiste vivra longtemps encore ; mais c'est l'homme qui meurt aujourd'hui, et auquel il faut dire adieu pour toujours.

Adieu donc, ô cher mort !... au nom de tous vos confrères, qui vous ont tant aimé, et qui garderont fidèlement votre mémoire.

DISCOURS

DE

M. ÉMILE AUGIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Je ne peux rien ajouter aux paroles éloquentes que vous venez d'entendre sur la perte que font les lettres en la personne de mon cher Sandeau. L'écrivain a été loué comme il mérite de l'être, et par des voix moins suspectes de partialité que ne le serait la mienne.

Je ne veux pas non plus vous entretenir de l'homme privé ; que vous apprendrais-je en effet que vous ne sachiez déjà ? Tous ceux qui m'écoutent ici l'ont connu, c'est-à-dire l'ont aimé ! Tous ont pu apprécier la grâce de son cœur égale à celle de son esprit, sa modestie égale à son talent, sa douceur inaltérable, sa bonté infinie, la simplicité de ses manières et son dédain de la popularité tapageuse, toutes ces qualités nobles et charmantes qui expliquent

à la fois le bruit discret de sa renommée et le profond respect dont elle est accompagnée.

Tout cela, vous le savez. — Je veux rendre à mon ami un hommage dont il sera plus touché s'il nous entend. Je veux réjouir son âme en l'honorant dans son œuvre la plus chère et la moins connue, dans ce fils qu'il a tant aimé et dont la mort l'a tué... Oui, tué ! car ce coup terrible en l'abattant lui a ôté tout désir de se relever. « Pourquoi, me disait-il un jour, pourquoi voulez-vous que je me soigne? Mon petit Jules est mort !... » Et cette adoration n'était pas l'aveuglement de l'amour paternel. Jamais fils n'en fut plus digne.

Celui que son père appelait encore le petit Jules était un des jeunes officiers les plus énergiques de notre marine, de cette élite pour qui le devoir et le dévouement sont tous les jours à l'ordre du jour! En voici un exemple : A Boulogne, par une tempête, on signale un navire en détresse qui cherche vainement à franchir la passe. La mer est si mauvaise qu'il ne se présente pas un pilote. Le lieutenant Sandeau se jette dans un canot avec quelques hommes de son bord ; la frêle embarcation chavire aussitôt ; Sandeau en prend une seconde qui ne résiste pas mieux que la première ; il en démarre une troisième aux cris enthousiastes de la foule amassée sur le quai, quand le navire parvient par bonheur à entrer au port.

La ville de Boulogne offrit à l'intrépide officier une médaille commémorative qui ne quitta plus le chevet de son père.

Ce vaillant jeune homme eut le chagrin de ne pas prendre part à la lutte de 1870. L'occasion parut pourtant

s'offrir un jour, mais pour se dérober aussitôt. C'était dans les mers du Japon, en rade de Yokohama. Sandeau montait la frégate la *Vénus,* mouillée auprès d'une frégate allemande la *Medusa,* quand la nouvelle de la guerre arriva dans ces lointains parages. Aussitôt le commandant français leva l'ancre en faisant savoir au Prussien qu'il allait l'attendre au large ; en attendant cette rencontre qui ne devait pas avoir lieu, car le Prussien préféra rester dans la neutralité de la rade, Sandeau écrivait à ses parents une lettre que je vous demande la permission de vous lire. Elle est digne de mémoire :

« Yokohama, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1870.

. . . . . .

« Dans quelques heures nous serons aux prises avec « l'ennemi, nous combattrons à forces à peu près équiva- « lentes. — Je suis parfaitement calme et sûr de moi ; j'ai « votre chère pensée dans le cœur; elle me gardera, j'en « suis certain. Pourtant, si je suis tué, mes pauvres chers « bien-aimés, dites-vous dans votre peine que votre « enfant est mort en accomplissant le premier des devoirs, « en défendant l'honneur de son pays.

« Je viens de recevoir vos lettres du 26 août. Vous « l'aimez bien, notre chère France ; vous ne lui en voudrez « pas de vous avoir pris votre fils.

« A cette heure, la plus grave, la plus solennelle de ma « vie, toute mon âme est avec vous.

« Dans cette nuit, la dernière peut-être qui me reste à « penser, j'ai repassé mon enfance et ma jeunesse que « vous avez entourées de tant d'amour. Tout ce temps a

« été bien bon, la destinée m'a fait la vie bien douce, je « serais ingrat si je pensais autrement. Mais tout cela « m'émeut et je ne *veux* pas être ému.

« J'ai confiance dans nos équipages, nous ne devons « pas, nous ne pouvons pas être vaincus. En ce qui me « concerne, je ne *verrai* jamais amener notre pavillon.

« Je suis à vos genoux, mon père et ma mère bien- « aimés. C'est là que, du fond de mon cœur, je prie Dieu « de nous donner la force de venger ici notre chère « patrie.

« J'aurais pu mieux vivre, mais en descendant au fond « de mon cœur, en en fouillant tous les replis, je sens que « j'ai toujours été honnête ; je ne trouve pas d'actions « mauvaises, ni de pensées méchantes, et je puis porter la « tête haute à cette heure qui va sonner.

« Adieu, je vous aime de toutes les forces de mon âme ; « que Dieu nous donne la victoire.

« J. Sandeau. »

Cette lettre admirable n'est-elle pas le plus grand éloge qu'on puisse faire de ceux qui l'ont inspirée, de ceux qui avaient façonné cette jeune âme? S'étonnera-t-on qu'ayant perdu un tel fils, ils aient perdu le goût de la vie? Plus heureux que la mère, le père vient de rejoindre l'enfant, et tous les deux attendent maintenant la désespérée qui les a si bien aidés à vivre et à mourir.

FUNÉRAILLES

DE

M. HENRI MARTIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le mercredi 19 décembre 1883.

DISCOURS

DE

M. CHERBULIEZ

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Pour la seconde fois en deux ans, l'Académie française a vu mourir l'un de ses directeurs en charge, et elle a dû conférer à son chancelier le triste honneur de la représenter auprès d'une tombe. J'apporte ici l'expression de ses profonds et douloureux regrets. Comme si ce n'était pas assez d'avoir un mort à pleurer, elle a été frappée coup sur coup. Dans l'espace de moins vingt-quatre heures, elle vient de perdre deux de ses membres, qui lui

étaient également chers à des titres bien différents. L'un poète de haut vol, l'autre éminent historien, Victor de Laprade et Henri Martin se ressemblaient aussi peu par le tour de leur esprit que par la nature de leurs talents, et leurs opinions les divisaient. Mais ils avaient en commun la noblesse et la pureté des intentions, la hauteur des sentiments, un attachement passionné pour leur pays. Tous deux étaient de chauds patriotes, tous deux étaient des hommes de forte et sincère conviction.

Ah! certes, il aimait son pays, l'homme qui a élevé à la France le plus durable des monuments. Le livre où il a retracé les vicissitudes de notre longue histoire, toujours agitée et souvent tragique autant que glorieuse, n'est pas seulement le fruit de patientes recherches et d'un infatigable travail; c'est aussi une œuvre de tendre piété ou de pieuse tendresse. Ce grand ouvrage, qu'à plusieurs reprises l'Académie française avait jugé digne de ses plus hautes distinctions et auquel l'Institut décerna le prix biennal de 20,000 francs, il l'avait refait jusqu'à trois fois. Il le revoyait, le remaniait sans cesse avec les touchants scrupules et les saintes inquiétudes d'une conscience qui n'était jamais assez contente d'elle-même.

Il y avait mis non seulement toute l'obstination de son labeur, il y avait mis son cœur et son âme. S'il lui en coûtait si peu de le défaire et de le refaire pour l'amener à perfection, c'est qu'il était amoureux de son sujet, l'un des plus nobles et des plus passionnants que puisse traiter un historien. Il aimait la France dans ses malheurs comme dans ses prospérités, il l'aimait dans ses défaites comme dans ses triomphes, il l'aimait jusque dans ses origines,

jusque dans le mystère de ses premiers commencements, et si on a pu lui reprocher d'avoir un peu surfait nos pères les Gaulois, de leur avoir prêté dans l'occasion plus de vertu encore ou plus de génie qu'ils n'en avaient, son illusion était pardonnable : il leur voulait beaucoup de bien parce qu'il voyait en eux des Français commencés.

En revanche, son ardent patriotisme est venu en aide à son impartialité, en lui permettant d'être juste pour de grands hommes dont il goûtait médiocrement le caractère et les maximes, car le vrai patriotisme dilate les cœurs, élargit les pensées. Si attaché qu'il fût à ses opinions, il passait beaucoup de choses à tous ceux qui ont travaillé à la grandeur de la France, et ce républicain de la veille a su rendre justice au grand roi. de même qu'il ne pensait pouvoir témoigner assez d'admiration à celui qu'il appelait toujours « le grand cardinal ».

Henri Martin, comme je l'ai dit, était un homme de conviction et de foi. Il n'a jamais douté ni de son pays, ni de la liberté, ni de l'avenir de la démocratie. J'ajoute que, disciple de Jean Reynaud et spiritualiste fervent, il croyait de toute son âme au progrès indéfini, non seulement pour les sociétés, mais pour les individus. Il croyait à l'existence sans fin ou, pour mieux dire, à notre perpétuel renouvellement. Il tenait pour certain que ce qui a vécu vivra toujours, qu'il y a comme une éternité cachée au fond de nos douleurs comme de nos joies.

On lit, sur une des pierres tumulaires du dôme de Strasbourg, cette inscription mélancolique : « Si tu me demandes qui je suis, je te répondrai : Ombre et poussière. » Quelle que fût sa modestie, on eût été malvenu de soutenir

à celui qui est couché dans ce cercueil qu'il n'était qu'une ombre et qu'une poussière. La mort ne nous dit pas ses secrets; du plus loin qu'elle nous voit venir, elle nous attend, prend notre mesure et se tait. L'homme généreux que nous pleurons se flattait d'avoir lu dans les yeux du sphinx, d'avoir fait parler son silence.

Il était fermement persuadé que notre vie n'est qu'un apprentissage, qu'il n'était né que pour renaître, et il croyait aussi à la renaissance des peuples, au rajeunissement mystérieux des vieilles sociétés. Personne n'a eu plus que lui l'intrépidité de l'espérance. Il n'a jamais admis qu'une âme ni une nation, même la plus petite, la plus humble, pût mourir, qu'il y eût des nuits sans réveil et sans matin. Si sombres qu'elles fussent, il voyait au travers les clartés d'un jour nouveau et quelque chose qui recommençait.

Oui, il appartenait à la race des croyants, et il lui semblait tout simple, tout naturel de croire, lorsque tant d'entre nous trouvent que c'est la chose du monde la plus difficile. C'est que cet érudit, ce penseur était avant tout un homme de sentiment, et que le sentiment a ses certitudes, j'allais dire ses évidences, qui résistent à toutes les objections. En politique comme en religion, il était de ceux qui disent : « Cela doit être, donc cela sera. » Pour ma part, je ne crains pas de l'avouer même en présence d'une tombe, je suis résolument du parti de l'espérance : j'estime que dans ce monde c'est elle qui a raison. Mais, quoi qu'on puisse penser des optimistes, on est bien forcé de convenir qu'une société aurait peine à se passer d'eux, surtout dans ces heures troubles qui suivent les grandes

épreuves. Que deviendrait un peuple qui se prend à douter de lui-même, s'il ne se trouvait personne pour relever son courage, pour le défendre contre ses effarements et ses défaillances?

Il est vrai qu'il y a un optimisme béat, qui, posant en principe que fatalement tout finira par s'arranger, laisse à l'univers le soin de débrouiller ses idées et ses affaires. Tout autre était la doctrine, tout autres étaient les pratiques de notre cher défunt. A la sérénité de l'esprit il joignait la chaleur de l'âme et l'ardent besoin de travailler pour ce qu'il aimait. Ce défenseur résolu de la liberté a passé sa vie dans les servitudes volontaires. Prompt à se donner, aucune association nouvelle fondée dans une vue d'humanité ou de patriotisme ne faisait vainement appel à son active sympathie. Quand on sollicitait son concours, il répondait aussitôt : « Je vous remercie d'avoir pensé à moi, je suis des vôtres. » Et quelque nouvelle tâche qu'on lui confiât, son fardeau lui était léger, il se sentait jeune pour le porter. La parfaite bonté toujours prête à s'émouvoir, un cœur toujours disposé à se répandre, des mains faciles à s'ouvrir, voilà la vraie jeunesse, la seule qui dure, et elle a beau se cacher sous des cheveux blancs, son sourire la trahit. Vous tous qui avez connu le sourire d'Henri Martin, vous savez s'il est resté jeune jusqu'au bout.

Messieurs, on a dit que c'était le sort de tout homme supérieur d'avoir des ennemis et que c'était à leur taille qu'il pouvait mesurer la sienne. Une fois de plus, il est prouvé que toute règle a son exception, car l'homme éminent à qui nous rendons les derniers devoirs avait tant

d'amis qu'il serait difficile d'en faire le compte, et il n'est peut-être aucun de nous qui lui connût un ennemi... Adieu, mon cher et regretté confrère, ta destinée a été enviable : tu n'as pas été infidèle un seul moment de ta vie aux hommes et aux œuvres que tu aimais, et par une juste récompense tu peux compter sur la fidélité de leur souvenir.

FUNÉRAILLES

DE

M. MIGNET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL HONORAIRE DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Le vendredi 28 mars 1884.

DISCOURS

DE

M. DE MAZADE

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Un triste devoir nous rassemble pour accompagner d'un suprême adieu celui qui était, il y a si peu de jours encore, l'objet de notre affectueuse vénération, à qui nous ne pouvons plus rendre aujourd'hui que l'hommage ému de nos regrets et d'un souvenir fidèle. M. Mignet, qui vient de quitter ce monde, portait si bien son grand âge qu'à le voir on ne pouvait croire à la fin prochaine d'une si belle vie. Il nous est enlevé cependant, et sa

mort, vous le sentez tous, est un deuil pour les lettres, pour l'Académie dont il était l'honneur, un deuil pour la France qu'il aimait, qu'il a illustrée.

Nous avons perdu un maître et un modèle, un historien rare, un patriote et un sage. M. Mignet était un des anciens de l'Institut, le doyen de l'Académie française qui le comptait dans ses rangs depuis l'année 1836. Déjà, à cette époque, il avait mérité la gloire. Il avait été un des chefs de cette génération ardente et libérale de la Restauration, promise à des destinées si diverses. Il avait occupé sa jeunesse à composer cette *Histoire de la Révolution française* qui a popularisé son nom, qui reste marquée du sceau des œuvres d'élite. Il s'était signalé par l'étendue de son savoir, par la sûreté de son jugement et la précision de son langage. C'était dès lors un des écrivains attitrés et consacrés de la France nouvelle. Depuis 1836, que d'années sont passées! que de drames publics ont emporté les gouvernements et les hommes! M. Mignet a eu le privilège de demeurer, à travers les révolutions, ce qu'il était, ce qu'il voulait être, un homme de science et d'étude. Il s'est fait cette carrière simple, droite, unie, où pendant un demi-siècle il a marché d'un pas égal, étendant chaque jour ses recherches dans les annales humaines, remplissant tous ses devoirs, de plus en plus honoré pour son talent et pour son caractère.

Une belle vie, disais-je; quelle vie plus belle, en effet, que celle de ce sage qui, à une époque où toutes les ambitions lui étaient permises, a su résister à toutes les tentations et se dérober à la politique? Ce n'est point, certes, que M. Mignet ait été insensible aux émotions de son

temps. Ces émotions, il les avait connues et partagées. Il avait même été un instant un polémiste plein de force. Depuis bien des années il s'était retiré de cette vie militante. S'il tenait encore à la politique, c'était par une de ces amitiés qui unissent parfois deux hommes en les honorant l'un et l'autre. Il ne songeait pas à se séparer de l'ami de soixante ans, de M. Thiers, avec qui il avait toujours vécu fraternellement, qu'il suivait dans ses épreuves et dont il chérissait la gloire. M. Mignet tenait sans doute aussi à la politique par d'autres liens, par une fidélité invariable aux opinions de sa jeunesse, surtout par un attachement passionné pour la France. Jamais, assurément, il ne s'est désintéressé des affaires de son temps et de son pays. Il ne se désintéressait que des agitations, du bruit, des luttes de partis, des positions officielles, des ambitions. Il avait depuis longtemps fait son choix, le choix du sage, en se retirant dans l'étude, en restant tout entier à ces travaux qui ont rempli sa vie, par lesquels il s'est placé à côté de ceux qui de nos jours ont renouvelé l'histoire.

C'était sa gloire à lui, et j'oserai presque dire sa fonction d'être un historien. M. Mignet avait naturellement la vocation et les dons éminents de l'historien, le zèle et la sagacité dans l'étude des grands mouvements du passé, la sûreté et la finesse du jugement, la clarté et la précision du récit. Dès son premier essai sur les *Institutions de saint Louis et la féodalité*, il avait montré ces qualités supérieures qui ont fait sa vive et sérieuse originalité. Qu'il racontât les scènes de la Révolution française, qu'il traçât le tableau des négociations diplomatiques de Louis XIV

ou les péripéties de l'abdication de Charles-Quint, qu'il écrivît ses *Notices* académiques, il mettait partout le même art savant à enchaîner et à coordonner les faits, à caractériser les situations et les hommes, à dégager la philosophie des événements. Il pouvait avoir ses vues, ses préférences, il avait avant tout l'amour, le respect de la vérité ; il écrivait l'histoire avec la sévère probité d'une conscience droite, et si, dans tout ce qu'il nous laisse, il y a un tel accent d'honnêteté, c'est que dans cet historien il y avait l'homme de bien dont le caractère égalait l'esprit.

Vous l'avez connu, Messieurs, ce généreux vieillard qui était pour nous comme une tradition vivante, qui représentait tout un passé ! Vous l'avez vu gardant jusqu'au bout la santé morale aussi bien que la santé physique, toujours prêt à s'intéresser aux belles actions et aux beaux ouvrages, aimant à se souvenir, indulgent sans mollesse, affable et facile avec dignité. M. Mignet réunissait tout, la grâce et la fermeté, la gravité et la douceur. C'est avec ces dons d'une nature heureuse et d'un esprit supérieur qu'il s'était fait cette destinée digne d'être enviée, digne aussi de servir de modèle. Nous perdons aujourd'hui en M. Mignet un ancêtre et un ami. Que cette vie si simple, si pure, qui, au moment où elle vient de s'éteindre, prend je ne sais quelle majesté, serve du moins d'exemple, puisqu'elle prouve que la fidélité à l'honneur, à l'amitié, à la dignité de l'esprit reste toujours le plus beau des titres à la considération publique, au respect de tous.

DISCOURS

DE

M. JULES SIMON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES.

MESSIEURS,

La seconde classe de l'Institut, qui fut supprimée en l'an XI, n'avait pas de secrétaire perpétuel. Lorsque notre Académie fut rétablie, en 1832, elle prit pour secrétaire perpétuel M. Charles Comte, qui avait été l'un des adversaires les plus courageux de la Restauration, et qui mourut, jeune encore, épuisé par les luttes incessantes, les procès, la prison, un double exil. M. Mignet lui succéda, comme secrétaire perpétuel, en 1837. On peut dire qu'il a pris notre Académie à son berceau ; il en a fondé les traditions, établi les usages. Son administration a duré près d'un demi-siècle.

Pendant cette longue période, beaucoup de membres sont entrés à l'Académie, en lui apportant l'éclat d'un nom

déjà célèbre ; d'autres, qui donnaient surtout des promesses, avaient encore besoin d'un conseiller, et presque d'un maître. M. Mignet ne s'offrait jamais, et jamais non plus il ne se refusait. Il donnait ses avis avec une bienveillance inépuisable et une sincérité un peu rude, qu'on subissait volontiers, parce qu'elle était au fond une marque d'estime. Son autorité s'était accrue en se prolongeant ; et si notre Académie est devenue comme une famille, dans laquelle on ne voit ni contentions ni intrigues, et qui n'est jamais animée que par l'amour de la science, c'est à lui que nous le devons. Nous sommes, Messieurs, une de ses œuvres ; et nous avons le droit de dire sur sa tombe que ce n'est pas celle-là qui lui était la moins chère.

Il était un des derniers de cette génération née au milieu des orages de la Révolution, qui a combattu jusqu'en 1830 pour conquérir nos libertés. Il la représentait mieux que personne, parce qu'après avoir été au premier rang pendant la lutte, par le talent et par le courage, il était resté invariablement fidèle à toutes ses idées et à toutes ses amitiés, nous donnant à tous l'exemple d'une constance et d'un désintéressement à toute épreuve : le même homme, avec la même tête et le même cœur, pendant sa longue carrière ; et, si je l'ose dire, mort encore jeune, à quatre-vingt-huit ans. Il n'avait pas été de ceux qui commencent par des excès, et qui frappent fort en attendant de frapper juste. Comme Rémusat, qui fut son ami ; comme Thiers, qui fut plus que son frère, il était à la fois sensé et passionné. Il y avait en lui comme un mélange de réflexion et de candeur, qui unissait la force de l'âge mûr à l'éclat et aux grâces souriantes de la jeunesse.

Introduit par Manuel au *Courrier Français*, il se montra, à vingt-cinq ans, un grand journaliste, ce qui suppose toutes les qualités du citoyen, du penseur et de l'écrivain. Il ne rêvait pas une alliance impossible avec un parti qui entreprenait de nous ramener au delà de 1789, et avec un roi, fût-il libéral, en qui l'ancien régime s'incarnait. Il voulait une révolution ; il la voulait sage et prudente, mais il la voulait complète. Il fonda le *National*, avec Thiers et Armand Carrel, expressément pour renverser la dynastie.

En juillet 1830, il n'hésita pas à jouer sa tête en signant un des premiers, avec Rémusat et Thiers, la protestation des journalistes. — Votre nom se lit aussi sur cette glorieuse liste, Barthélemy Saint-Hilaire ; on ne peut penser à Thiers, à Mignet, à Rémusat, sans penser à vous. — Après la victoire du peuple, rien ne pouvait faire obstacle à l'ambition de M. Mignet, s'il en avait eu la moindre étincelle.

Personne ne pouvait faire valoir de plus grands services, ni des aptitudes plus variées et plus complètes. Son résumé de l'histoire de la Révolution et de l'Empire, qui n'a pas été surpassé ni même égalé, était dans tout l'éclat de sa renommée et déjà traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il avait fait, à l'Athénée de Paris, un cours sur la réformation du XVIe siècle, et un autre sur la Révolution d'Angleterre, qui abondaient en idées justes et fécondes, exprimées dans le plus attrayant langage, et résumées quelquefois dans de courtes et saisissantes formules qui se gravaient pour toujours dans la mémoire. Historien, journaliste, orateur, il ne tenait qu'à lui de s'improviser homme d'État comme tous les autres. Il aurait apporté dans les

affaires un patriotisme ardent, un grand amour pour la liberté politique et pour la liberté de la pensée, un jugement aguerri par les luttes de la presse et par l'étude approfondie de l'histoire.

Il refusa tout avec une fermeté inébranlable et tranquille. Il resta à côté de ses amis pour les conseiller, pour les encourager, et se remit à ses études historiques, avec la passion d'un bénédictin, et la sagesse d'un philosophe.

On lui fit accepter la direction des Archives, où il ne vit que l'occasion de rendre un nouveau service à l'histoire, et de l'étudier de plus près. M. Bastide, en prenant possession du ministère des affaires étrangères, avait fait la faute de le révoquer. Il en rougit une heure après, car c'était un homme de cœur, et courut chez lui pour le supplier de revenir. M. Mignet n'écouta rien. Il avait été indépendant sous un régime qui lui plaisait, et ne voulut faire de concessions à aucun autre.

Il donna ce spectacle unique d'un homme qui aurait pu être tout, qui refusa tout, et qui préféra l'étude à la fortune, sans penser un moment qu'il faisait un sacrifice.

Le respect universel l'entourait, dans cette vie retirée et modeste; et telles étaient la douceur et la simplicité de ses habitudes, la courtoisie bienveillante et caressante de son langage, qu'il faisait naître autour de lui l'amitié autant que le respect. Il a passé de la vie à la mort sans maladie et sans intervalle, éprouvant ainsi ce qu'il avait dit lui-même « qu'il n'y a pas loin de ce monde à l'autre ». L'Académie, la science, la société française, ne pouvaient faire une plus grande perte. Il était, pour nous tous, un guide et un modèle; il avait cette indépendance du

jugement et ces belles croyances spiritualistes qui sont l'honneur de l'intelligence humaine; il pratiquait, sans faste, ces fortes vertus de désintéressement et de courage intellectuel, aussi nécessaires à un peuple pour rester libre que pour le devenir. Il a marché droit devant lui, pendant près d'un siècle, en faisant de beaux livres et en donnant de beaux exemples. Je salue ces restes vénérés avec l'émotion d'un patriote, et avec un cœur reconnaissant.

DISCOURS

DE

M. MARTHA

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES.

MESSIEURS,

L'Académie des Sciences morales et politiques vient adresser un dernier adieu à son illustre et vénéré doyen avec le profond sentiment qu'elle a fait une perte doublement irréparable. Elle se sent frappée à la fois dans sa gloire et dans ses plus chères affections. M. Mignet était pour nous plus qu'un confrère aimé, il était le dernier témoin d'un âge disparu, il avait assisté à la renaissance de notre Académie en 1832, et contribué à la rétablir; il en a fait partie pendant plus d'un demi-siècle. Bien plus, pendant quarante-cinq ans, il fut notre secrétaire perpétuel. Dans les circonstances délicates, il devenait notre conseiller d'autant mieux écouté qu'on craignait à la fois

de résister à une si haute raison et de déplaire à un si galant homme. Grâce à la confiance qu'il inspirait et à l'autorité de l'âge, il avait au sein même de l'égalité académique une sorte de prééminence assez semblable à la primauté dont jouissait en d'autres temps, en d'autres Compagnies, celui qu'on appelait le prince du Sénat.

Ce n'est pas le moment de raconter sa vie qui est connue et qui d'ailleurs fut assez unie. On sait que dans sa jeunesse il traversa la politique, qu'il combattit avec la plume non sans courage, non sans péril et que, après la lutte, il se contenta de l'honneur d'avoir vaincu, sans vouloir recueillir pour lui-même les fruits de la victoire. Mais s'il dédaigna de paraître, comme il y était appelé, sur la grande scène politique, il ne resta pas étranger aux affaires de son pays. Derrière le théâtre il modérait souvent la fougue de ses puissants amis, qui tenaient les premiers rôles sur la scène, et la France est redevable de plus d'un bienfait à cette prudence discrète et invisible.

M. Mignet vécut dans la retraite pour se consacrer tout entier à l'histoire. S'il se laissa nommer directeur des Archives au ministère des affaires étrangères, ce fut pour puiser à sa volonté aux sources les plus secrètes, avoir sous la main chaque jour les plus précieux documents, non pour se les réserver ou les jeter au hasard et pêle-mêle dans le public, mais pour les mettre lui-même en œuvre avec un art savant. Il pensait que l'histoire n'est pas de l'histoire quand elle ne saurait être lue; que les événements du passé n'entrent et ne restent dans la mémoire des hommes que si on les y grave en net et vivant dessin, et que les documents ne sont jamais plus instruc-

tifs que si on les a si bien employés qu'ils deviennent inutiles. Voilà pourquoi M. Mignet mit l'éloquence au service de l'histoire.

Après l'*Histoire de la Révolution française* qui fut l'œuvre de sa jeunesse et où l'on sent sous la concision des récits une ardeur juvénile et militante, il a publié dans sa maturité un grand nombre d'ouvrages historiques que vos souvenirs me dispensent d'énumérer. Puisqu'il doit être permis, à propos d'œuvres renommées pour leur perfection littéraire, d'évoquer ici les noms des plus grands maîtres, M. Mignet n'a pas composé une histoire suivie à la façon d'un Tite-Live ou d'un Tacite ; mais, de même que Salluste qui fut l'historien-artiste par excellence, avait découpé dans les Annales romaines deux ou trois épisodes importants et dramatiques où il lui était donné, dans un cadre restreint, d'épuiser toutes les merveilles de son art, ainsi M. Mignet choisit dans l'histoire de l'Europe tantôt une grande négociation diplomatique, tantôt une curieuse intrigue de cour, tantôt une tragédie de palais ou la rivalité de deux grands princes dans la politique et sur les champs de bataille, peignant les hommes en justes et fins portraits, les événements en vastes tableaux ou en pathétiques récits auxquels il savait donner souvent une vérité saisissante, sans pourtant rechercher des effets empruntés au théâtre, sans recourir aux violences de la couleur, avec le visible désir de respecter en tout la gravité de l'histoire et la belle intégrité de la langue française.

M. Mignet n'a pas seulement illustré notre Compagnie par ses grands travaux historiques, il a encore illustré ses membres les plus célèbres par ses Notices et ses Éloges où

il élevait souvent la biographie à la hauteur de l'histoire. Il devenait ainsi l'historien, non plus du passé, mais du temps présent. Il se plaisait même à faire les honneurs aux associés étrangers de l'Académie, estimant que la science n'appartient en propre à aucun pays et qu'un grand esprit doit être regardé partout, surtout en France, comme un concitoyen. C'est ainsi qu'on rencontre dans le recueil de ses Notices, à côté de Jouffroy, de Tocqueville, de Cousin les noms de lord Brougham, de Schelling, de Savigny. Chaque fois qu'un de ces Éloges était annoncé, on accourait à l'Institut pour entendre, peut-être aussi pour voir le bel orateur, qui ravissait les délicats par ce qu'il disait et même par ce qu'il avait l'art de ne pas dire, et qui, par un accord de qualités rarement réunies, offrait à la fois un modèle de bienséance oratoire, de style et de diction.

L'existence de M. Mignet présente une belle harmonie que la Grèce antique aurait pris plaisir à célébrer comme un idéal de sage félicité. Il avait reçu tous les dons; il eut la beauté de la jeunesse, la grâce de tous les âges, l'éloquence exquise, une raison toujours souveraine, maîtresse de son art comme de sa vie, la modération qui permet de jouir longtemps de tous les biens, d'illustres et fidèles amitiés, les honneurs venus d'eux-mêmes à lui, une gloire paisible qui n'a jamais été effleurée même par la calomnie; enfin, pour couronner une si rare fortune, une vieillesse sans défaillance jusqu'aux dernières limites d'une vie mortelle et une mort aussi douce qu'un sommeil : rien n'a manqué à ce bonheur, pas même ce qui manque d'ordinaire aux grandeurs humaines, la durée. Aussi devant cette

tombe qui recueille cette destinée si accomplie, il serait injuste de faire entendre de ces plaintes comme en arrache toujours le spectacle de la mort; il faut apporter ici, non des paroles de tristesse, mais simplement les derniers adieux de l'amitié, du respect, de l'admiration, avec la juste espérance qu'à un si noble esprit est réservée une vie nouvelle.

FUNÉRAILLES

DE

M. J.-B. DUMAS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Le mardi 15 avril 1884.

DISCOURS

DE

M. LE Cte D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

La mort frappe à coups redoublés sur l'Institut et jamais, peut-être, n'a-t-il été aussi cruellement éprouvé. Il n'y a pas encore un mois, notre Classe des Sciences morales et politiques voyait s'éteindre son Secrétaire perpétuel honoraire, l'illustre M. Mignet. Aujourd'hui, c'est l'Académie des Sciences qui déplore la perte du savant hors ligne qu'elle avait placé à sa tête, et ce double deuil est commun à la Compagnie au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler en ce moment, car ce fut toujours son pri-

vilège d'aller mettre partout la main sur le bien qui lui est propre, c'est-à-dire sur le vrai mérite littéraire, et de vouloir s'orner ainsi elle-même des noms servant d'ornement aux autres classes de l'Institut. Quel homme fut plus que M. Jean-Baptiste Dumas digne de cette haute distinction ! Nos suffrages sont venus le saisir déjà illustre parmi les plus illustres, alors qu'il était unanimement salué comme un maître par ceux qui s'apprêtaient à devenir bientôt des maîtres à leur tour.

C'est à ces voix, plus autorisées que la mienne, qu'il appartiendra d'énumérer les signalés services rendus à la Science par le regretté confrère dont la dépouille gît à nos pieds. Elles vous diront, avec une compétence qui me fait entièrement défaut, comment, suivant le premier élan de son âme, il savait varier ses expériences, vérifier ses conjectures. « Et quelle était sa joie sublime », nous raconte celui de nos confrères qui a eu l'honneur de le recevoir à l'Académie, « le jour où il lui était donné de pénétrer dans le fond même du laboratoire divin, dans ce fond au delà duquel il n'y a plus que l'infini, l'insondable, l'inaccessible ! » C'est lui-même qui, parlant de ses propres travaux, disait : « Au-dessus de la sphère des phénomènes que nous étudions et où nous avons tant de découvertes à poursuivre, il y a une sphère supérieure que nos méthodes ne peuvent atteindre. Nous commençons à comprendre la vie des corps ; la vie de l'âme est d'un autre ordre. »

Il me suffit d'en appeler aux témoignages de ceux qui m'écoutent pour constater quel était l'agrément infini et le charme exquis de cette parole si bien ordonnée, si savante sans pédanterie, et souvent animée d'une éloquence

naturelle qui coulait comme de source. Mon âge, assez près de se rapprocher de celui du vieillard dont la mort nous afflige, et qui se complaît volontiers aux plus lointains souvenirs, m'a permis d'assister à l'un des premiers triomphes de M. Dumas. C'était avant 1848. En qualité de commissaire du Gouvernement, il dut monter à la tribune de la Chambre des Députés, et nous expliquer, à propos d'une loi alors en discussion, tout le mécanisme de la confection des monnaies. Malgré l'aridité du sujet, nous restâmes pendant deux heures entières comme appendus à ses lèvres.

Ce talent de captiver l'attention, en élucidant avec une autorité pleine de bonne grâce les questions les plus compliquées, M. Dumas l'a conservé jusqu'aux derniers jours de sa vie. Comme fondateur de l'École Centrale des Arts et Manufactures, il a eu plus d'une fois l'occasion de traiter des sujets de pure esthétique. Pas plus tard qu'hier, un membre de l'une des Commissions qui s'occupent exclusivement des intérêts se rattachant aux richesses artistiques de nos musées me disait que, dans les discussions qui s'élevaient en sa présence sur des matières en apparence les plus étrangères à ses préoccupations habituelles, c'était le plus souvent M. Dumas qui écartait les confusions, et qui apportait à ses auditeurs charmés le secours de ses vues amies du bon ordre et des méthodes pleines de clarté.

Mais quel besoin d'invoquer d'autres souvenirs que ceux de mes confrères de l'Académie française? Ils ne sont, hélas! que trop présents. Qui de nous ne sent avec amertume le vide, pénible pour nos cœurs et pour nos esprits, que va laisser, au cours de nos séances, l'absence de celui

qui avait le don d'y jeter tant d'agréments et tant de lumières? Qui de nous ne croit voir vivante encore devant lui cette sereine figure qu'éclairaient les étincelles d'un alerte et charmant esprit, où l'amabilité du sourire tempérait si agréablement la vivacité et parfois la malice du regard?... Je m'arrête; au moment d'adresser un dernier adieu à l'homme supérieur qui a fait rejaillir sur la Compagnie à laquelle il appartenait les rayons de sa renommée européenne, il est naturel que ceux qui l'ont approché de près cherchent à se consoler en tâchant de raviver un peu les traits les plus familiers d'une physionomie qui leur demeura toujours si précieuse et si chère.

Pour celui qui porte la parole en votre nom, quelle difficulté de prendre dignement congé d'une si grande mémoire! Que faire, sinon peut-être emprunter à M. Dumas lui-même les paroles éloquentes que naguère il prononçait, avec une émotion touchante dans sa bouche, à propos de la mort d'un de ses confrères enlevé, comme lui, au culte désintéressé de la Science? « Oui (pouvons-nous nous écrier après lui, comme il le disait de Regnault), l'Académie, fidèle interprète de la postérité et seule héritière de votre renommée, s'empresse de rendre aujourd'hui un hommage public d'affection pour votre personne, de reconnaissance pour vos grands et nobles travaux, de respect pour vos éclatants services, en attendant que la Science et la Patrie payent leur dette à votre mémoire digne de tous les honneurs! »

DISCOURS

DE

M. J. BERTRAND

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

MESSIEURS,

Quand un même deuil attriste tous les cœurs, quand les mêmes souvenirs sont présents à tous les esprits, ceux qui, fidèles à une pieuse coutume, reçoivent la mission d'exprimer les regrets de tous, peuvent et doivent se borner à quelques courtes paroles.

Je n'ai rien à apprendre aux amis, aux disciples, aux admirateurs de celui dont, hier encore, nous attendions avidement la parole; près de qui, jeunes ou vieux, inconnus ou illustres, les amis de la Science trouvaient, avec la même bonté, la même attention bienveillante, et, s'ils en étaient dignes, le même appui.

M. Dumas a été notre maître à tous; ses leçons à l'Athénée, au Collège de France, à l'École Centrale, à l'École

de Médecine, à la Faculté des Sciences et à l'École Polytechnique dans de trop rares occasions, avaient pour les auditeurs tant d'attrait; il possédait si bien l'art d'élever les esprits, montrait si nettement la voie du progrès et faisait de chaque leçon un chapitre si élégant et si parfait, que les praticiens attentifs aux faits, les penseurs curieux de leur enchaînement, les juges délicats de l'élévation du langage, sortaient également résolus à ne pas manquer la leçon suivante.

Dans l'histoire de la Chimie renouvelée, aucun nom n'éclipsera celui de M. Dumas : ardent à propager les idées, habile à éclairer les preuves, son esprit sage et élevé a vu de haut les grandes voies de la Science et y a guidé ses disciples, je veux dire tous les savants qui, plus jeunes que lui, croient s'honorer en l'appelant leur maître.

En louant avec justice le chimiste Macquer d'avoir sacrifié à la science qu'il aimait tous les instants d'une longue vie, Vicq-d'Azir ajoutait :

« Il est des hommes dont l'esprit est si actif, le jugement si prompt et le génie si vaste, qu'ils ne peuvent se concentrer en un seul point de l'espace où ils se meuvent; ils ne sont pas plus maîtres de s'arrêter que les autres ne le sont de s'élancer aussi loin qu'eux. »

Vicq-d'Azir avait raison. S'il est juste de respecter et de louer ceux qui, mesurant leur œuvre à leurs forces, ont renfermé une honorable et utile carrière dans les bornes étroites d'une seule science, ne devons-nous pas plus de reconnaissance encore et plus d'admiration à celui qui, comme M. Dumas, capable de tous les efforts, acceptant tous les devoirs, s'est révélé supérieur à toutes les tâches?

M. Dumas a rendu tant de services au pays, il a présidé à tant de travaux, laissé dans tant d'esprits une trace si profonde; tant de voix vont s'élever pour déplorer une perte si grande, que l'Académie des Sciences, à laquelle j'ai mission d'associer le *Journal des Savants*, se rappelant avec une douloureuse fierté quelle place elle a tenue dans une si grande vie, doit se hâter de céder la parole aux nombreux orateurs qui, dans la variété de leurs louanges, si bien méritées, viendront rappeler, avec la même émotion, la puissance, l'élévation, la délicatesse ingénieuse, la sagesse, la mesure, la grâce et la suprême bonté du grand esprit qu'elle a si longtemps admiré, du grand cœur qu'elle a tant aimé.

TABLE DES MATIÈRES

I. — DISCOURS DE RÉCEPTION (1880-1884).

Pages.

Discours de M. Taine, prononcé dans la séance publique du 15 janvier 1880, en venant prendre séance à la place de M. de Loménie. 3

Réponse de M. J.-B. Dumas, directeur de l'Académie française, au discours de M. Taine. 37

Discours de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, prononcé dans la séance du 19 février 1880, en venant prendre séance à la place de M. Dupanloup. 65

Réponse de M. le baron de Viel-Castel, directeur de l'Académie française, au discours de M. le duc d'Audiffret-Pasquier. 99

Discours de M. Labiche, prononcé dans la séance publique du 25 novembre 1880, en venant prendre séance à la place de M. Silvestre de Sacy. 121

Réponse de M. J. Lemoinne, directeur de l'Académie française, au discours de M. Labiche. 143

Discours de M. Maxime Du Camp, dans la séance publique du 23 décembre 1880, en venant prendre séance à la place de M. Saint-René Taillandier. 161

Réponse de M. Caro, directeur de l'Académie française, au discours de M. Maxime Du Camp 189

Discours de M. Rousse, prononcé dans la séance publique du 7 avril 1881, en venant prendre séance à la place de M. Jules Favre. . . 217

Réponse de M. le duc d'Aumale, directeur de l'Académie française, au discours de M. Rousse. 249

Discours de M. Sully Prudhomme, prononcé dans la séance publique du 23 mars 1882, en venant prendre séance à la place de M. Duvergier de Hauranne. 269

Pages.

Réponse de M. Maxime Du Camp, directeur de l'Académie française, au discours de M. Sully Prudhomme. 299

Discours de M. Pasteur, prononcé dans la séance publique du 27 avril 1882, en venant prendre séance à la place de M. Littré. . 323

Réponse de M. Renan, directeur de l'Académie française, au discours de M. Pasteur. 349

Discours de M. Cherbuliez, prononcé dans la séance publique du 25 mai 1882, en venant prendre séance à la place de M. Dufaure. 371

Réponse de M. Renan, directeur de l'Académie française, au discours de M. Cherbuliez. 407

Discours de M. Perraud, prononcé dans la séance publique du 19 avril 1883, en venant prendre séance à la place de M. Barbier. 433

Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française, au discours de M. Perraud. 469

Discours de M. de Mazade-Percin, prononcé dans la séance publique du 6 décembre 1883, en venant prendre séance à la place de M. le comte de Champagny 493

Réponse de M. Mézières, directeur de l'Académie française, au discours de M. de Mazade-Percin. 519

Discours de M. Pailleron, prononcé dans la séance publique du 17 janvier 1884, en venant prendre séance à la place de M. Charles Blanc. 545

Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française, au discours de M. Pailleron. 569

Discours de M. François Coppée, prononcé dans la séance publique du 18 décembre 1884, en venant prendre séance à la place de M. de Laprade. 591

Réponse de M. Cherbuliez, directeur de l'Académie française, au discours de M. François Coppée. 617

II. — DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU (1880-1884).

Discours de M. Victorien Sardou, directeur de l'Académie française, 5 août 1880. 643

Discours de M. Ernest Renan, directeur de l'Académie française, 4 août 1881. 665

Pages.

Discours de M. Mézières, directeur de l'Académie française, 6 juillet 1882. 693

Discours de M. Rousse, directeur de l'Académie française, 15 novembre 1883. 713

Discours de M. Pailleron, chancelier, 20 novembre 1884. 743

III. — RAPPORTS DES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS (1880-1884).

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année 1880. 769

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année 1881. 801

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année 1882. 837

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année 1883. 873

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année 1884. 907

IV. — DISCOURS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE — 1880-1884.

Fragment d'une étude sur le XVIIIe siècle, par M. Caro, de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1880. 951

Études et souvenirs de théâtre — Népomucène Lemercier, — par M. E. Legouvé, de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1881. 965

Discours de M. J.-B. Dumas, directeur de l'Académie française, président des cinq Académies, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies le mardi 25 octobre 1882. 987

Un épisode de la dernière campagne du Soudan, par M. Cherbuliez, membre de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1883. 1005

Pages.

Anguien et Turenne — Épisode de la campagne de 1644, — par M. le duc d'Aumale, membre de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1884. . . . 1023

Discours prononcés à l'inauguration de la statue de M. Thiers, à Saint-Germain-en-Laye, le dimanche 19 septembre 1880, discours de M. Jules Simon, directeur de l'Académie. 1039

Discours de M. Mignet, membre de l'Académie, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.. 1047

Deuxième centenaire de Pierre Corneille, célébré à Rouen le dimanche 12 octobre 1884, discours de M. Gaston Boissier, directeur de l'Académie. 1053

Stances à Pierre Corneille, par M. Sully Prudhomme, chancelier.. . 1059

Funérailles de M. Charles Blanc, membre de l'Académie, le vendredi 20 janvier 1882, discours de M. C. Rousset, chancelier de l'Académie. 1065

Funérailles de M. Jules Sandeau, membre de l'Académie, le vendredi 27 avril 1883, discours de M. Rousse, directeur de l'Académie. . 1069

Discours de M. Émile Augier, membre de l'Académie. 1075

Funérailles de M. Henri Martin, membre de l'Académie, le mercredi 19 décembre 1883, discours de M. Cherbuliez, chancelier de l'Académie.. 1079

Funérailles de M. Mignet, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des sciences morales et politiques, le vendredi 28 mars 1884, discours de M. de Mazade, chancelier de l'Académie 1085

Discours de M. Jules Simon, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. 1089

Discours de M. Martha, président de l'Académie des sciences morales et politiques.. 1095

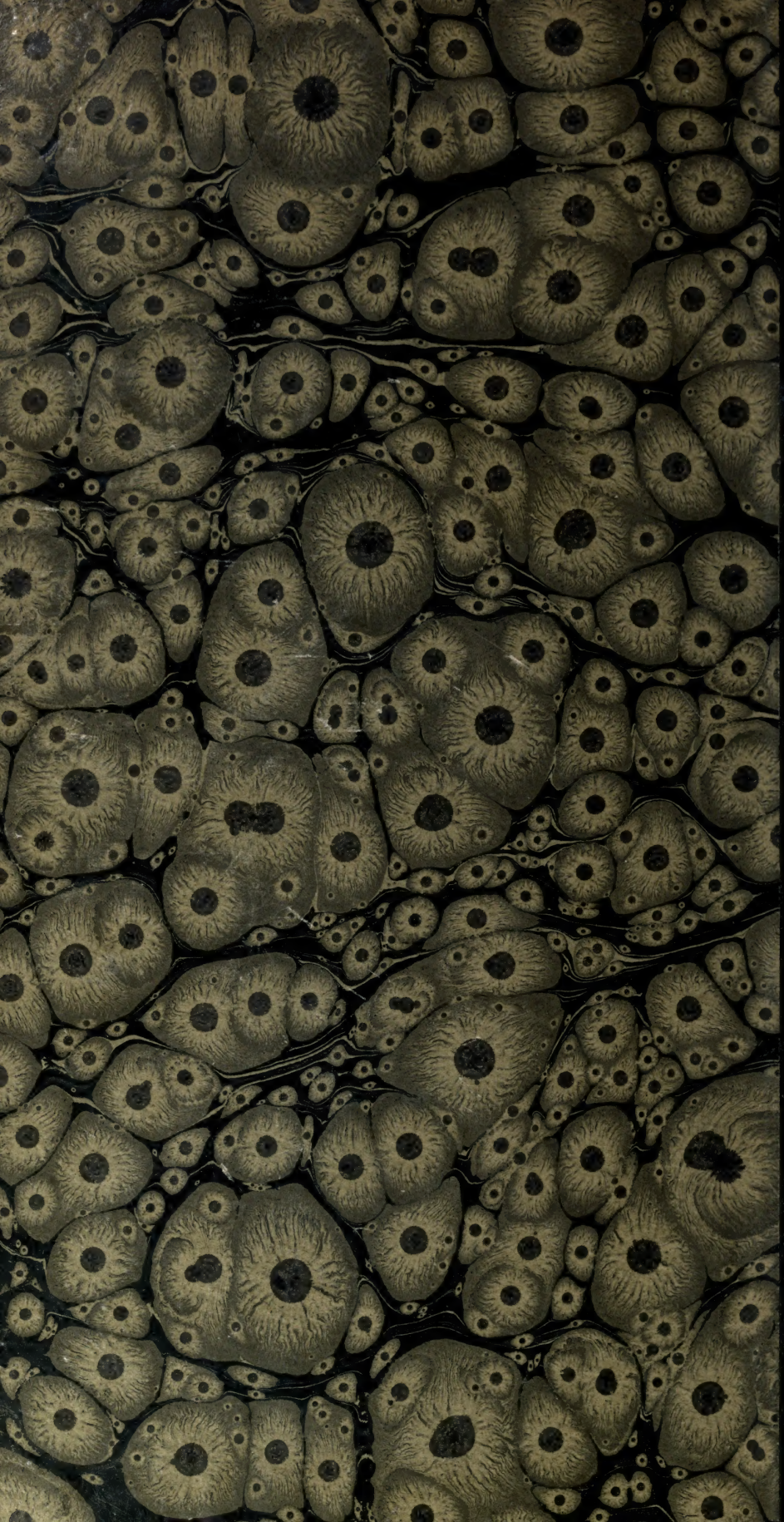
Funérailles de M. J.-B. Dumas, membre de l'Académie, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le mardi 15 avril 1884, discours de M. le comte d'Haussonville, directeur de l'Académie française.. 1101

Discours de M. J. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1105

Paris. — Typ. Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 9526.

AS
162
P379
1880-89
pte 1

Académie française, Paris
Recueil des discours

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY